

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY.

France

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN
ARCHÉOLOGIQUE

DU
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

ANNÉE 1902



63580
1/2/05

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCII



MINISTÈRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES

ET SCIENTIFIQUES

DC

2

ANNEE 1821

1902



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

WBGCCCH

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE,
DES MEMBRES NON RÉSIDANTS,
DES CORRESPONDANTS ET DES CORRESPONDANTS HONORAIRES
DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES.

MEMBRES DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

Président honoraire :

BERTRAND (Alexandre), membre de l'Institut, conservateur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

Président :

HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, rue Washington, 16.

Vice-président :

SAGLIO, membre de l'Institut, directeur du Musée des Thermes et de l'Hôtel de Cluny, rue du Sommerard, 24.

Secrétaire :

LASTEYRIE (Le comte de), membre de l'Institut, professeur à l'École des Chartes, rue du Pré-aux-Cleres, 10 bis.

Membres :

- BABELON, membre de l'Institut, conservateur du département des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale, rue de Verneuil, 30.
- BARTHÉLEMY (Anatole DE), membre de l'Institut, rue d'Anjou, 9.
- BERGER (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, quai Voltaire, 3.
- CAGNAT (René), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue Stanislas, 10.
- GUIFFREY (Jules), membre de l'Institut, administrateur de la manufacture nationale des Gobelins, avenue des Gobelins, 42.
- LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue de Phalsbourg, 13.
- LONGNON (Auguste), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue de Bourgogne, 52.
- MASPERO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avenue de l'Observatoire, 24.
- MÜNTZ (Eugène), membre de l'Institut, bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, rue de Condé, 14.
- PERROT (Georges), membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure, rue d'Ulm, 45.
- PROU (Maurice), professeur à l'École des Chartes, rue des Martyrs, 51.
- REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur adjoint du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, rue de Lisbonne, 38.
- SCHLUMBERGER (Gustave), membre de l'Institut, avenue d'Antin, 27.
- THÉDENAT (L'abbé Henry), membre de l'Institut, quai des Célestins, 4.
-

COMMISSION DE PUBLICATION
DES DOCUMENTS ARCHÉOLOGIQUES DE L'AFRIQUE DU NORD.

Président honoraire :

PERROT (Georges), membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure, rue d'Ulm, 45.

Président :

HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, rue Washington, 16.

Secrétaire :

CAGNAT (René), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue Stanislas, 10.

Membres :

BABELON, membre de l'Institut, conservateur du département des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale, rue de Verneuil, 30.

BALLU (Albert), architecte en chef des Monuments historiques de l'Algérie, rue Blanche, 80.

BASSOT (Le général), membre de l'Institut, directeur du Service géographique de l'armée, rue de Grenelle, 140.

BERGER (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, quai Voltaire, 3.

BOESWILWALD (Paul), inspecteur général des Monuments historiques, boulevard Saint-Michel, 6.

DIEHL, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Seine, 67.

GAUCKLER, directeur du Service des antiquités et des arts de la Régence, à Tunis.

GRANDJEAN (Charles), contrôleur des Monuments historiques, rue de Courcelles, 90.

GSELL (Stéphane), professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger.

HOUDAS, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, avenue de Wagram, 29.

LA MARTINIÈRE (H. DE), consul général, chargé des fonctions de 1^{er} secrétaire d'ambassade à la légation de France de Tanger.

LASTEYRIE (Le comte DE), membre de l'Institut, professeur à l'École des Chartes, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis.

MASPERO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avenue de l'Observatoire, 24.

PÉRIN (Georges), membre de la Société de géographie de Paris, rue de Douai, 65.

REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur adjoint du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, rue de Lisbonne, 38.

SALADIN, architecte diplômé du Gouvernement, boulevard de Courcelles, 69 bis.

TOUTAIN (Jules), maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études, rue de l'Université, 74.

COMMISSION

DES MUSÉES SCIENTIFIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES.

Président :

BOISSIER (Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, professeur au Collège de France, quai Conti, 23.

Vice-président :

LASTEYRIE (Le comte DE), membre de l'Institut, professeur à l'École des Chartes, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis.

Secrétaire :

BABELON, membre de l'Institut, conservateur du département des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale, rue de Verneuil, 30.

Membres :

CAGNAT (René), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue Stanislas, 10.

FOUQUÉ, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue de Humboldt, 23.

GUIMET, directeur du Musée Guimet, avenue d'Antin, 49.

HAMY (Le docteur), membre de l'Institut, conservateur du Musée d'ethnographie, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 36.

HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, rue Washington, 16.

MASPERO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avenue de l'Observatoire, 24.

OUSTALET, docteur ès sciences, assistant au Muséum d'histoire naturelle, rue de Buffon, 55.

PERROT (Georges), membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure, rue d'Ulm, 45.

REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur adjoint du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, rue de Lisbonne, 38.

TRUTAT, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Toulouse.

MEMBRES NON RÉSIDANTS DU COMITÉ.

BABEAU (Albert), correspondant de l'Institut, à Troyes.

BEAUNE (Henri), avocat, à Lyon.

BEAUREPAIRE (Charles de ROBILLARD DE), correspondant de l'Institut, archiviste du département de la Seine-Inférieure.

BLANCARD (Louis), correspondant de l'Institut, archiviste du département des Bouches-du-Rhône.

BOURIANT, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale, au Caire.

BRUN-DURAND (Justin), à Crest (Drôme).

CAILLEMER, correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté de droit de Lyon.

CARTAILHAC, directeur de la *Revue d'anthropologie*, à Toulouse.

CHABANEAU, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier.

CHANTRE (Ernest), sous-directeur du Muséum des sciences naturelles de Lyon.

CHEVALIER (Le chanoine Ulysse), correspondant de l'Institut, à Romans.

COURNAULT (Charles), conservateur du Musée lorrain, à Malzéville, près Nancy.

DELATRE (Le P.), correspondant de l'Institut, à Carthage.

DEZEIMERIS (Reinhold), correspondant de l'Institut, à Bordeaux.

DUMOUTIER, directeur de l'enseignement, à Hanoï.

FINOT (Jules), archiviste du département du Nord.

FOUREAU (Fernand), explorateur, à Biskra.

FOURNIER (Paul), professeur à la Faculté de droit de Grenoble.

GARNIER, archiviste du département de la Côte-d'Or.

GAUCKLER, directeur du Service des antiquités et des arts de la Régence, à Tunis.

GAUTHIER (Jules), archiviste du département du Doubs.

GOSSELET, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Lille.

GRANDMAISON (Charles LOIZEAU DE), correspondant de l'Institut, archiviste honoraire du département d'Indre-et-Loire.

GSELL, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger.

HARMAND (Le docteur), ministre plénipotentiaire de France, à Tokio.

JULLIOT, président de la Société archéologique de Sens.

KERVILER (René), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Saint-Nazaire.

LA CROIX (Le P. DE), membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

LENNIER, directeur du Muséum du Havre.

MAÎTRE (Léon), archiviste du département de la Loire-Inférieure.

MIREUR, archiviste du département du Var.

MORGAN (De), délégué général à la Direction des fouilles archéologiques en Perse.

OEHLERT, conservateur du musée d'histoire naturelle de Laval.

PAPIER (Alexandre), président de l'Académie d'Hippone, à Bône.

PÉLICIER (Paul), archiviste du département de la Marne.

PETIT (Ernest), président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Chatel-Gérard.

PILLOY (Jules), ancien agent voyer d'arrondissement, à Saint-Quentin.

POULLE (Alexandre), ancien président de la Société archéologique de Constantine, à Montauroux (Var).

ROSCHACH, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

ROSTAND (Eugène), membre de l'Institut, publiciste, à Marseille.

RUPIN (Ernest), président de la Société historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.

SABATIER, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier.

SAIGE (Gustave), conservateur des archives et de la bibliothèque du Palais de Monaco.

SAUVAGE (Le docteur), conservateur du musée de Boulogne-sur-Mer.

TEISSIER (Octave), bibliothécaire de la ville de Draguignan.

THIOLLIER, membre de la Société historique et archéologique du Forez *la Diana*, rue de la Bourse, 28, à Saint-Étienne.

THOULET, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy.

TRUTAT, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse.

VILLEY, correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté de droit de Caen.

CORRESPONDANTS HONORAIRES DU COMITÉ.

ALRIC, interprète pour les langues orientales au Ministère des affaires étrangères.

ARBAUMONT (Jules d'), secrétaire de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon.

AUBÉPIN, ancien archiviste du département du Cantal.

BARCKHAUSEN, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux.

BASSET, directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger.

BAZIN DE BEZONS, proviseur du lycée de Reims.

BEAUCHET, professeur à la Faculté de droit de Nancy.

BEAUVOIS, à Corberon (Côte-d'Or).

BERTHOLON (Le docteur), à Tunis.

BERTHOMIEU, secrétaire de la Commission archéologique de Narbonne.

BIGARNE (Charles), membre de la Société archéologique de Beaune, à Chorey (Côte-d'Or).

BLÉD (L'abbé), président de la Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.

BOULARD (Gustave), directeur des contributions directes en retraite, rue de la Bienfaisance, 4, à Paris.

BROCARD, membre de la Société historique et archéologique de Langres.

BRUNE (L'abbé), curé de Baume-les-Messieurs (Jura).

CARDAILLAC (DE), conseiller à la Cour d'appel d'Agen.

CHATEL (Eugène), ancien archiviste du département du Calvados, rue Vavin, 5, à Paris.

CHÉNON, professeur adjoint de la Faculté de droit de Paris, rue des Écoles, 30.

CHEVREUX, archiviste du département des Vosges.

CLOSMADÉUC (Le docteur DE), président de la Société polymathique du Morbihan, à Vannes.

- COMBARIEU, ancien archiviste du département du Lot.
- COURANT (Maurice), suppléant au Collège de France.
- COURMEAUX, conservateur du Musée et de la Bibliothèque de la ville de Reims.
- DEJEANNE (Le docteur), à Bagnères-de-Bigorre.
- DION (A. DE), président de la Société archéologique de Rambouillet, à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).
- DISSARD, conservateur des musées de la ville de Lyon.
- DOMERGUE, à Saint-Geniès-sur-Lot (Aveyron).
- DUHAMEL, archiviste du département de Vaucluse.
- ESTAINTOT (Le comte d'), avocat, à Rouen.
- FARGES (Le capitaine), attaché aux affaires indigènes, à Constantine.
- FLAMARE (Henri DE), archiviste du département de la Nièvre.
- FLEURY (Paul DE), ancien archiviste du département de la Charente, à l'Isle-Jourdain (Vienne).
- FROSSARD, pasteur de l'Église réformée, à Bagnères-de-Bigorre.
- GARNIER (Le chanoine), curé de Corlée (Haute-Marne).
- GARRIGOU (Le docteur), président de l'Association pyrénéenne, à Toulouse.
- GAUTIER (L'abbé), curé de Saint-Cyr-l'École (Seine-et-Oise).
- GIDE, chargé de cours à la Faculté de droit de l'Université de Paris.
- GUESNON, professeur honoraire de l'Université, rue du Bac, 93, à Paris.
- GUIGNARD, bibliothécaire de la ville de Dijon.
- GUIGUE (Georges), archiviste du département du Rhône.
- HÉRELLE, professeur au lycée de Bayonne.
- JOUAN (Le commandant), capitaine de vaisseau en retraite, à Cherbourg.
- JULLIAN (Camille), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.
- LACROIX, archiviste du département de la Drôme.

LAUGARDIÈRE (DE), membre de la Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

LEBLANC, ancien conservateur du musée de Vienne, à Saint-Laurent-de-Chamousset (Rhône).

LE BRETON (Gaston), correspondant de l'Institut, directeur du Musée des antiquités de la Seine-Inférieure et du Musée archéologique de Rouen.

LECHEVALIER-CHEVIGNARD, professeur à l'École des arts décoratifs, à Paris.

LEDIEU (Alcius), bibliothécaire de la ville d'Abbeville.

LEMIRE (Charles), rue de Passy, 13, à Paris.

LEROY, bibliothécaire de la ville de Melun.

LEYMARIE (Camille), conservateur de la bibliothèque communale, à Limoges.

LEHILLIER, chef de division à la Préfecture de Melun.

LIBOIS, archiviste du département du Jura.

LIÉGEOIS, professeur à la Faculté de droit de Nancy.

L'ISLE DU DRENEUC (Pitre DE), conservateur-directeur du Musée archéologique de Nantes.

LOTTIN DE LAVAL, aux Trois-Vals, près Bernay (Eure).

MAIGNIEN, bibliothécaire de la ville de Grenoble.

MARIONNEAU, correspondant de l'Institut, à Bordeaux.

MÉLOIZES (Le marquis DES), membre de la Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

MERCIER (Ernest), président de la Société archéologique de Constantine.

MONLEZUN, lieutenant-colonel au 4^e régiment de tirailleurs algériens, à Sousse (Tunisie).

MONTÉGUT (DE), ancien magistrat, à Larochefoucauld (Charente).

MONTESUS (Le docteur DE), à Chalon-sur-Saône.

MUGNIER, conseiller à la Cour d'appel de Chambéry.

PACQUETEAU, syndic des gens de mer, à Ténès (département d'Alger).

PAGART D'HERMANSART, secrétaire de la Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.

PAILLARD, au château de Charly, par Mazille (Saône-et-Loire).

PÉRATHON (Cyprien), à Aubusson (Creuse).

PICHE (Albert), à Pau.

PIETTE, archéologue, à Rumigny (Ardennes).

PRAROND (Ernest), membre de la Société d'émulation d'Abbeville.

PRIVAT, colonel du 49^e régiment d'infanterie, à Bayonne.

RAFFRAY, consul général de France au Cap.

REBILLET, lieutenant-colonel au 4^e régiment de zouaves, à Tunis.

REQUIN (L'abbé), à Avignon.

REVILLOUT, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier.

RICOUART, président de la Commission des antiquités départementales du Pas-de-Calais.

ROMAN (Joseph), au château de Picomtal, par Embrun (Hautes-Alpes).

ROSEROT (Alphonse), ancien archiviste de la Haute-Marne, rue Servandoni, 11, à Paris.

ROUSSET, correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, à Uzès.

SABATIER (Camille), inspecteur général des services administratifs au Ministère de l'intérieur.

SAINT-GENIS (Flour de), ancien conservateur des hypothèques, au château de la Rochette, par Semur (Côte-d'Or).

SALEILLES, professeur à la Faculté de droit de Paris, rue du Pot-de-Fer, 10 bis.

SAUREL (L'abbé), membre de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.

SCHIRMER, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

SOUCAILLE (Antonin), ancien professeur de l'Université, secrétaire de la Société archéologique de Béziers.

SOULICE, conservateur de la bibliothèque de la ville de Pau.

THOMAS, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Raspail, 213.

VALLENTIN (Ludovic), juge au tribunal de Montélimar.

VERLAQUE (L'abbé), à Fréjus.

VERNEILH (Le baron Jules DE), membre de la Société historique et archéologique du Périgord, à Puyrazeau (Dordogne).

VILLERS, membre de la Société des sciences, arts et belles-lettres de Bayeux.

CORRESPONDANTS DU COMITÉ.

ANDRÉ (Édouard), archiviste du département de l'Ardèche.

AUBERT (L'abbé), curé de Balleroy (Calvados).

AUDIAU (Louis), président de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

AUTORDE, archiviste du département de la Creuse.

BARBAUD (Gabriel), archiviste du département de la Vendée.

BARDEY, négociant, à Aden.

BARDY, président de la Société philomathique vosgienne, à Saint-Dié.

BAYE (Le baron Joseph DE), membre de la Société nationale des antiquaires de France, à Baye, par Montfort (Marne).

BEN ATTAR, avocat à Tunis.

BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département de l'Hérault.

BERTRAND (Louis), conservateur du musée de Philippeville.

BEYLIÉ (DE), membre de la Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère, à Grenoble.

BIZOT, conservateur du Musée de Vienne.

BLANCHET, professeur au lycée de Constantine.

BLOCH (Camille), archiviste du département du Loiret.

BOBEAU, pharmacien à Langeais (Indre-et-Loire).

BONDURAND (BLIGNY-), archiviste du département du Gard.

BONNO (L'abbé), curé de Chelles (Seine-et-Marne).

BORDIER, contrôleur civil honoraire, à Hammamet (Tunisie).

BORREL, architecte, à Moutiers (Savoie).

BOURDERY (Louis), avocat, à Limoges.

BRAQUEHAYE, professeur de dessin à l'École municipale des beaux-arts de Bordeaux.

BROCARD (Le commandant), chef de bataillon du génie en retraite, à Bar-le-Duc.

BRUCHET (Max), archiviste du département de la Haute-Savoie.

BRUTAILS, archiviste du département de la Gironde.

BRY (Georges), professeur à la Faculté de droit de l'Université d'Aix.

BUREAU (Le docteur Louis), directeur du Muséum d'histoire naturelle, à Nantes.

CABANÈS, membre de la Société d'études des sciences naturelles de Nîmes, secrétaire général de la Société d'horticulture du Gard.

CARRIÈRE, président de la Société d'études des sciences naturelles de Nîmes.

CARSALADE DU PONT (M^{sr}), évêque de Perpignan.

CARTON (Le docteur), médecin-major au 19^e régiment de chasseurs, à Lille.

CAU-DURBAN (L'abbé), desservant de Castelnau-Durban (Ariège).

CAZALIS DE FONDOUCE, secrétaire général de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.

CHARTRAIRE (L'abbé), secrétaire de l'archevêché de Sens.

CHAUVET, notaire, à Ruffec (Charente).

CHAUVIGNÉ, vice-président de la Société de géographie de Tours.

CHAVANON, archiviste du département du Pas-de-Calais.

CLAUDON, archiviste du département de l'Allier.

CLERVAL (L'abbé), docteur ès lettres, à Chartres.

COLIN (Gabriel), professeur au lycée d'Alger.

COLLIGNON (Le docteur), médecin-major au 25^e de ligne, à Cherbourg.

CORRE (Le docteur), ancien archiviste de la ville de Brest.

CORTEZ (Fernand), à Saint-Maximin (Var).

COÛARD, archiviste du département de Seine-et-Oise.

COUTIL (Léon), président de la Société normande d'études préhistoriques, aux Andelys (Eure).

DANNREUTHER (Henri), pasteur de l'église réformée, à Bar-le-Duc.

DELOUME, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Toulouse.

DEMAISON (Louis), archiviste municipal de la ville de Reims.

DENIS (Charles), lieutenant au 2^e bataillon de chasseurs, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).

DERRIEN, lieutenant-colonel en retraite, président de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran.

DESDEVICES DU DÉZERT, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, président de la Société d'émulation de l'Auvergne.

DESLANDES (Le chanoine), à Bayeux.

DESPLANQUE, bibliothécaire de la ville de Lille.

DORTÉL (Alcide-Étienne), avocat, conseiller général de la Loire-Inférieure, à Nantes.

DOUAI (M^{gr}), évêque de Beauvais.

DUBARAT (L'abbé), aumônier du lycée de Pau.

DU CHÂTELLIER (Paul), archéologue, au château de Kernuz, par Pont-l'Abbé (Finistère).

DUJARRIC-DESCOMBES, vice-président de la Société historique et archéologique du Périgord, à Périgueux.

DUMOULIN (Maurice), professeur de l'Enseignement secondaire, en congé, aux Mureaux (Seine-et-Oise).

DURAND (Georges), archiviste du département de la Somme.

DUTILLEUX, chef de division à la Préfecture de Versailles, secrétaire de la Commission départementale des antiquités et des arts de Seine-et-Oise.

DUVAL, archiviste du département de l'Orne.

DUVERNOY, archiviste du département de Meurthe-et-Moselle.

ECK (Théophile), conservateur du musée de Saint-Quentin.

ESPÉRANDIEU (Le capitaine), correspondant de l'Institut, à Vanves (Seine).

FABRE, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Toulouse.

FAGE (René), avocat, à Limoges.

FAVIER, conservateur de la bibliothèque de la ville de Nancy.

FERRAND (Gabriel), vice-consul de France, à Oubone, par Bassoc, *viâ* Saïgon (Siam).

FLAMAND, chargé de cours à l'École supérieure des sciences d'Alger.

FOUQUET (Le docteur), archéologue, au Caire.

FOURDRIGNIER, receveur des contributions indirectes, à Sèvres (Seine-et-Oise).

FRÉMINVILLE (Joseph DE), archiviste du département de la Loire.

GERMAIN (Léon), secrétaire perpétuel de la Société française d'archéologie, à Nancy.

GIRAUD (J.-B.), conservateur du Musée archéologique de Lyon.

GIRAULT (Arthur), chargé de cours à la Faculté de droit de Poitiers.

GOUVET, conducteur des ponts et chaussées, directeur des travaux de la Municipalité, conservateur du musée archéologique de Sousse (Tunisie).

GRAND, archiviste du département du Cantal.

GRANDMAISON (Louis LOIZEAU DE), archiviste du département d'Indre-et-Loire.

GRASSERIE (Raoul DE LA), juge au tribunal civil de Rennes.

GRAVE, pharmacien, à Mantes (Seine-et-Oise).

GUÉNOT, secrétaire général de la Société de géographie de Toulouse.

GUILLAUME (L'abbé), archiviste du département des Hautes-Alpes.

GUYOT, directeur de l'École nationale des eaux et forêts de Nancy, président de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain.

HABASQUE, conseiller à la Cour d'appel de Bordeaux.

HANNEZO, capitaine au 4^e régiment de tirailleurs algériens, à la Goulette (Tunisie).

HAUTREUX, ancien directeur des mouvements du port, à Bordeaux.

HÉRON, professeur libre, à Rouen.

HILAIRE (Jean), capitaine à la Légion étrangère, Sud-Algérien.

HUBERT (Eugène), archiviste du département de l'Indre.

HUGUES, archiviste du département de Seine-et-Marne.

ISNARD, archiviste du département des Basses-Alpes.

JADART, secrétaire général de l'Académie nationale de Reims.

JOUBIN, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Rennes.

JOURDANNE (Gaston), membre de la Commission archéologique de Narbonne, à Carcassonne.

JOVY, professeur au collège de Vitry-le-François.

KILIAN, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Grenoble.

KÜNSTLER, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Bordeaux.

LABANDE, conservateur de la bibliothèque de la ville et du Musée Calvet, à Avignon.

LABAT, ancien président de la Société des archives historiques de la Gironde, à Bordeaux.

LABROUCHE, archiviste du département des Hautes-Pyrénées.

LACOUR, directeur de l'École nationale d'apprentissage de Dellys (Algérie).

LAHONDÈS (DE), membre de la Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

LAIGUE (DE), consul général de France, à Trieste.

LA ROGERIE (BOURDE DE), archiviste du département du Finistère.

LAURENT (Paul), archiviste du département des Ardennes.

LE CLERT, conservateur du Musée archéologique de Troyes.

LEMPEREUR, archiviste du département de l'Aveyron.

LEROUX (Alfred), archiviste du département de la Haute-Vienne.

L'ESPINASSE-LANGEAC (Le vicomte DE), président de la chambre consultative d'agriculture de Tunisie, à Sfax.

- LETAINTURIER (Gabriel), sous-préfet de Châteaudun.
- LETTERON (L'abbé), professeur au lycée de Bastia.
- LEX, archiviste du département de Saône-et-Loire.
- LOISNE (Le comte MENCHE DE), docteur en droit, membre de la Commission des monuments historiques du Pas-de-Calais, au château de Beaulieu, par Saint-Venand (Pas-de-Calais).
- LUMIÈRE (Auguste), photographe, 21, rue Saint-Victor-Monplaisir, à Lyon.
- LUMIÈRE (Louis), photographe, 21, rue Saint-Victor-Monplaisir, à Lyon.
- LURET, contrôleur civil, à Gabès.
- MALAVIALLE, secrétaire général de la Société languedocienne de géographie, à Montpellier.
- MALLARD, avocat, à Saint-Amand (Cher).
- MARÇAIS (William), docteur en droit, directeur de la Médersa, à Tlemcen (Algérie).
- MARCHAND, directeur de l'Observatoire du Pic-du-Midi (Hautes-Pyrénées).
- MARTIN (L'abbé J.-B.), membre de la Société littéraire, historique et archéologique, à Lyon.
- MASFRAND, président de la Société des amis des sciences et arts, de Rochechouart (Haute-Vienne).
- MÉLY (DE), au château de Mesnil-Germain, par Fervacques (Calvados).
- MERLET (René), archiviste du département d'Eure-et-Loir.
- MÉTAIS (L'abbé), secrétaire archiviste de l'évêché, à Chartres.
- MINGAUD (Galien), secrétaire général de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes.
- MOREL (Le chanoine), curé de Chevrières (Oise).
- MOREL (Léon), receveur des finances en retraite, à Reims.
- MORIN (Louis), typographe, à Troyes.
- MORIS, archiviste du département des Alpes-Maritimes.

MOURLOT (Félix), agrégé d'histoire, inspecteur d'Académie, à Alençon.

MUSSET (Georges), bibliothécaire de la ville de la Rochelle.

NOUEL, bibliothécaire de la ville de Vendôme (Loir-et-Cher).

OTTAVI, vice-consul de France, à Mascate.

PARFOURU, archiviste du département d'Ille-et-Vilaine.

PASCAUD, conseiller à la Cour d'appel de Chambéry.

PASQUIER, archiviste du département de la Haute-Garonne

PATY DE CLAM (Le comte DU), à Hammamet (Tunisie).

PAUL, professeur au lycée d'Alais (Gard).

PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

PÉROUSE, archiviste du département de la Savoie.

PETIT (Auguste), archiviste du département du Lot.

PINATEL (Philippe), bibliothécaire et conservateur du musée de Carmes (Alpes-Maritimes).

PLANCOUARD, membre de la Commission départementale des antiquités et des arts de Seine-et-Oise, à Cléry-en-Vexin, par Magny (Seine-et-Oise).

PORÉE, archiviste du département de l'Yonne.

PORÉE (Le chanoine), desservant de Bournainville (Eure).

PORTAL (Charles), archiviste du département du Tarn.

POTTIER (Le chanoine), président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

POULAINE (L'abbé), desservant de Voutenay (Yonne).

POUPÉ (Edmond), professeur au collège de Draguignan.

POUX, archiviste du département de l'Ariège.

PRADÈRE (Bertrand), conservateur du Musée du Bardo, à Tunis.

PRUDHOMME, archiviste du département de l'Isère, secrétaire perpétuel de l'Académie delphinale.

REGNAULT (Félix), rue de la Trinité, à Toulouse.

RENAULT (Bernard), président de la Société d'histoire naturelle d'Autun.

RENAULT (Henri-Eugène), adjoint du Génie, à Gabès (Tunisie).

RICHARD (Alfred), archiviste du département de la Vienne.

RICHEMOND (MESCHINET DE), archiviste du département de la Charente-Inférieure.

RIVIÈRES (Le baron DE), secrétaire adjoint de la Société archéologique du Midi de la France, à Albi (Tarn).

ROCHEMONTEIX (A. DE), correspondant de la Commission des monuments historiques, maire de Cheylade (Cantal).

ROCHER, consul de France, à Liverpool.

ROUCHON, archiviste du département du Puy-de-Dôme.

ROULE, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Toulouse.

ROUVIER (Le docteur), professeur à la Faculté française de médecine de Beyrouth.

SAINT-VENANT (DE), inspecteur des forêts, à Nevers.

SAINT-YVES, explorateur, 60, rue Montgrand, à Marseille.

SARRAN D'ALLARD (Louis DE), archiviste de la ville d'Alais, trésorier de la Société scientifique et littéraire d'Alais (Gard).

SCHMIDT, archiviste aux Archives nationales, à Paris.

SOUCHON, archiviste du département de l'Aisne.

STEENACKERS, consul de France, à Nagasaki.

SWARTE (Victor DE), trésorier-payeur général des finances, à Lille.

TEULET, archiviste du département des Landes.

THIERS (Paul), conservateur du Musée archéologique, membre de la Commission archéologique de Narbonne (Aude).

THOISON (Eugène), membre de la Société historique et archéologique du Gâtinais, à Larchant (Seine-et-Marne).

THOLIN, archiviste honoraire du département de Lot-et-Garonne, à Concarneau.

TRAVERS (Émile), archiviste-paléographe, à Caen.

TRIGER (Robert), vice-président de la Société historique et archéologique du Maine, au Mans.

TRIHIÉZ (L'abbé), ancien aumônier du lycée de Reims.

TROUILLARD, archiviste du département de Loir-et-Cher.

URSEAU (L'abbé), ancien secrétaire de l'évêché, à Angers.

VAILLANT (V.-J.), rue de la Tour-Notre-Dame, 12, à Boulogne-sur-Mer.

VALLETTE (René), inspecteur de la Société française d'archéologie, à Fontenay-le-Comte (Vendée).

VERNIER (Jules), archiviste du département de l'Aube.

VIDAL (Auguste), chef de bureau à la préfecture du Tarn, à Albi.

VIDAL, bibliothécaire de la ville de Perpignan.

VIGNAT (Gaston), membre de la Société historique et archéologique de l'Orléanais, à Orléans.

VILLEPELET (Ferdinand), archiviste du département de la Dordogne.

WAILLE, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger.

PROCÈS-VERBAUX
DES SÉANCES
DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE -
ET
DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

DEPT. OF CHEMISTRY

RECEIVED

PROCÈS-VERBAUX
DES SÉANCES
DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE
ET
DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

13 JANVIER 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE,

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

LE PRÉSIDENT annonce la mort de M. Bulliot, membre non résident du Comité, président de la Société Éduenne, à Autun. Depuis plus d'un demi-siècle, M. Bulliot avait consacré sa vie aux recherches d'archéologie et d'histoire locales; il les a poursuivies avec un rare bonheur et une persévérance infatigable. C'est à ses efforts que la Société Éduenne doit sa prospérité actuelle. La création du musée de l'hôtel Rolin, à Autun, et l'installation des riches collections qu'il renferme sont aussi son œuvre. Mais son nom restera surtout attaché à l'exploration du mont Beuvray, où pendant de longues

années, malgré des difficultés de tout genre, il a conduit des fouilles heureuses; il a eu le mérite de retrouver l'*oppidum* gaulois de Bibracte et d'en déterminer l'emplacement si longtemps contesté. Ses travaux le feront vivre dans la mémoire des érudits. Le Comité d'archéologie éprouve un vif regret en apprenant la mort d'un de ses collaborateurs les plus anciens et les plus distingués.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Collard, archéologue à Auch, envoie une notice sur une sépulture ancienne découverte dans un champ contigu à la route de Castelnau-Barbarens, près d'Auch. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Fernand Cortez, correspondant du Comité, à Saint-Maximin (Var), envoie une note complémentaire sur la date de l'achèvement de l'église de Saint-Maximin. — Renvoi à M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

M. Corot, à Savoisy (Côte-d'Or), adresse au Comité une note sur la découverte d'une arme de bronze aux environs de Minot. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. l'abbé Fillet, correspondant du Comité, à Grignan (Drôme), envoie un mémoire sur les horloges publiques dans le Sud-Est de la France. — Renvoi à M. Saglio.

M. Graziani adresse au Comité une notice sur des sarcophages découverts à Moroges (Saône-et-Loire). — Renvoi à M. Prou.

M. l'abbé Poulaine, correspondant du Comité, à Voutenay (Yonne), envoie un mémoire sur le grand portail intérieur de l'église de Vézelay. — Renvoi à M. de Lasteyrie.

M. Mallard, correspondant du Comité, à Saint-Amand (Cher), envoie un rapport sur les fouilles du théâtre romain de Drevant (Cher). — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

MM. Perrot et Eugène Lefèvre-Pontalis sont chargés de rapports sur divers ouvrages pour lesquels une demande de souscription a été adressée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts au Comité par leurs auteurs :

Cartes des monuments mégalithiques, des tumulus, des trouvailles de bronze, et des camps du département du Finistère, par M. Paul Du Châtelier, correspondant du Comité;

L'année archéologique en Côte-d'Or, par M. Henry Corot;

Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou, 3^e fascicule, par M. Paul Beauchet-Filleau;

Monuments historiques du Var, par M. Teissier, membre non résidant du Comité;

Köngl. Vitterhets historie od antikvitets Akademien Månadsblad, 1900, Stockholm.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale et des remerciements seront adressés aux auteurs.

L'ordre du jour appelle l'examen des propositions de distinctions honorifiques à l'occasion du prochain Congrès des Sociétés savantes.

M. GUIFFREY lit un rapport sur un mémoire de M. J.-B. Giraud, conservateur du Musée archéologique de la ville de Lyon, relatif à l'acier dit *de Carme*.

« M. J.-B. Giraud a réuni plusieurs documents du moyen âge (le plus ancien est de 1282) sur la provenance et la qualité des aciers employés en France. La plupart étaient fournis par le Piémont, par des gisements situés sur les deux versants des Alpes. Mais le plus vanté des métaux employés pour la fabrication des ciseaux, des burins, des faux, des outils à couper la pierre, la corne, le papier, etc., était l'acier de Carme ou à la Rose. C'est le lieu de fabrication de ce métal que M. Giraud a recherché dans sa note. Il combat l'étymologie qui fait venir ce nom de la ville de Kerment, en Allemagne, et propose cette explication, que l'acier de Carme provenait des mines de Styrie et de Carinthie et « était vendu en France « sous le nom d'acier de Carinthie « Karthner Stahl », vulgairement « Karner ou Carner, d'où le français du xvi^e siècle a fait Cram. De « Cram à acier de Carme, il y a une dérivation de consonnance « bien plus facile à établir que pour acier de Kerment, et qui a, en « outre, sur cette dernière la supériorité de la vraisemblance géographique et industrielle ».

« Sur la valeur de cette théorie, j'hésiterais à me prononcer; mais la communication appelle l'attention sur un sujet rarement abordé par les archéologues. Elle est courte et claire; je crois donc qu'il y a quelque intérêt à l'insérer dans le *Bulletin archéologique* avec les pièces justificatives ⁽¹⁾. » — Adopté.

M. DE LASTEYRIE rend compte d'une lettre par laquelle M. Plan-couard, correspondant du Comité, à Cléry-en-Vexin, appelle l'attention du Comité sur l'intérêt qu'il y aurait à dresser un répertoire archéologique du département de Seine-et-Oise. Sans méconnaître l'utilité d'une pareille publication, le Comité estime qu'il ne saurait se prononcer sur un projet qui n'a même pas reçu un commencement d'exécution.

M. DE LASTEYRIE présente un rapport sur la demande de subvention formée par M. le chanoine Pottier, au nom de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, dont il est le président, à l'effet d'entreprendre des fouilles dans l'église abbatiale de Moissac. Il serait en effet très intéressant de rechercher les substructions que peut receler le sol du monument et qui donneraient sans doute une réponse définitive aux nombreuses questions que les archéologues se sont posées sur le plan de l'église romane. Mais l'église étant classée comme monument historique et servant au culte, il n'est pas possible d'y entreprendre des fouilles sans entente préalable avec les administrations compétentes. Le Comité ne peut donc en ce moment montrer ses sympathies pour la proposition de M. le chanoine Pottier qu'en priant l'Administration d'entamer les négociations nécessaires au succès de l'entreprise, avec la Commission des Monuments historiques et la Direction des cultes.

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS lit un rapport sur les fouilles exécutées par M. Masfrand, correspondant du Comité, à Rocheshouart, dans une motte sise à Merlis, commune de Vayres (Haute-Vienne), et dont celui-ci a adressé le compte rendu au Comité. Cette butte, dont la circonférence est de 135 mètres et la hauteur de 9 m. 40, est entourée d'un large fossé. On a découvert au sommet de gros blocs de pierre qui recouvraient une couche de cendres et de charbon; M. Masfrand a en outre reconnu l'existence d'un mur cir-

(1) Voir plus loin, page 120, le texte *in extenso* de cette communication.

culaire de pierres sèches. Le rapporteur propose le dépôt de la note de M. Masfrand aux archives du Comité. — Adopté.

M. Salomon REINACH rend compte d'un mémoire de M. Paul Du Châtellier, correspondant du Comité, sur les monuments mégalithiques des îles du Finistère. Grâce à l'obligeant concours de la Marine de guerre, M. Paul Du Châtellier a pu explorer plusieurs îles de cette région qui n'avaient pas encore été étudiées par les archéologues. Le rapport qu'il a rédigé à ce sujet contient un grand nombre de données nouvelles et figurera avec avantage dans le *Bulletin archéologique*. — Adopté.

M. SAGLIO lit un rapport sur un mémoire de M. le chanoine Urseau, correspondant du Comité, à Angers, relatif à une statuette de sainte Emérance, conservée au Longeron (Maine-et-Loire) :

« M. le chanoine Urseau a communiqué au Comité, des photographies d'une statuette-reliquaire d'argent, dorée par parties, conservée au Longeron, sur la limite de l'Anjou et du Poitou, où elle est encore l'objet d'un culte, mais cependant à peu près inconnue des archéologues. Cette statuette est l'image de sainte Emérance, sœur de lait de sainte Agnès, et qui mourut lapidée peu de jours après celle-ci.

« M. le chanoine Urseau décrit avec soin cette figure. Il me paraît faire erreur en appelant une branche de laurier l'attribut que la sainte tient de la main gauche : c'est certainement une palme, qui convient bien à une martyre. Une autre erreur doit être relevée, parce qu'elle a eu pour conséquence de faire donner à la statuette une date trop peu ancienne. M. le chanoine Urseau croit reconnaître dans la coiffure celle qui se portait sous les derniers Valois ; il en a cherché les modèles, dit-il, dans les figures choisies par Quicherat pour son *Histoire du costume*. Mais dans ces figures je ne retrouve pas le chaperon très large dont nous voyons ici sainte Emérance affublée, enveloppant toute la tête, en laissant, sur le devant, apercevoir les cheveux : c'est celui qui fut à la mode dans les dernières années du xv^e siècle et dans les premières années du xvi^e et qui se continua jusque sous François I^{er}. En remontant à quelques pages plus haut dans l'*Histoire du costume*, notre correspondant aurait rencontré des exemples qui se rapprochent plus des types qu'il étudiait que ceux auxquels il se réfère. Je citerai à mon tour ceux

qu'on peut voir dans les tapisseries connues sous le nom de *la Dame à la licorne*, au Musée de Cluny, où l'on peut remarquer la torsade qui entoure le bord du chaperon, terminée par une houppe relevée en aigrette assez semblable à celle qu'on voit au sommet de la tête de la statuette, et aussi les dessins en losanges qui, dit M. l'abbé Urseau, indiquaient une soie capitonée.

« Ces détails, aussi bien que le style et l'exécution de la statuette permettent d'y voir l'œuvre d'un artiste du commencement du xvi^e siècle et, comme l'a fait justement remarquer l'auteur de la notice, encore en dehors de toute influence italienne.

« M. le chanoine Urseau a rappelé un grand nombre de pièces d'orfèvrerie qui existaient autrefois en Anjou et qui ont disparu; deux seulement ont été conservées. Les renseignements qu'il a réunis, tirés des archives de Maine-et-Loire et d'ouvrages de savants de la région, sont précieux pour ceux qui s'occupent de l'étude de notre art ancien. Cette notice me paraît devoir prendre place tout entière, sous réserve des observations que je vous ai présentées, dans le *Bulletin archéologique* du Comité. » — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE présente un rapport sur une communication de M. Henry de Gérin-Ricard, secrétaire perpétuel de la Société de statistique de Marseille, relative au célèbre monument de Pourrières, près d'Aix-en-Provence.

À la suite de fouilles sérieusement conduites au cours de l'année dernière, après avoir étudié avec soin les vestiges antiques, les textes et les publications qui s'y rapportent, notre correspondant est arrivé à cette conclusion, que le monument de Pourrières n'était ni un tombeau ni un arc de triomphe, mais, selon toute vraisemblance, un monument commémoratif de la victoire de Marius. Il le compare à la pyramide de la Penne, près d'Aubagne, qui présente plus d'un point de ressemblance avec celle de Pourrières.

Le rapporteur conclut à l'impression du mémoire de M. de Gérin-Ricard dans le *Bulletin archéologique* et à la reproduction des plans des pyramides de Pourrières et de la Penne ⁽¹⁾. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte d'une autre note de

(1) Voir plus loin, page 36, le texte *in-extenso* de cette communication.

M. de Gérin-Ricard relative à la découverte, faite récemment dans un puits de l'ancien château de Pourrières, de trois sculptures fort médiocres et qui ne paraissent pas dignes d'être reproduites dans le *Bulletin* du Comité.

MM. A. de Barthélemy, Cagnat et Salomon Reinach lisent des rapports sur divers ouvrages pour lesquels une souscription a été demandée au Ministère de l'Instruction publique.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

R. DE LASTEYRIE,

Membre du Comité.

17 FÉVRIER 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

LE PRÉSIDENT annonce la mort de M^{sr} Desnoyers, membre non résidant du Comité, conservateur du Musée archéologique d'Orléans. C'est à son zèle et à son initiative que la ville d'Orléans doit la création des musées où sont réunis aujourd'hui tant de précieux souvenirs du passé. Parvenu à un âge très avancé, il avait conservé toute son activité; jusqu'à la dernière heure il s'est intéressé à l'archéologie et à l'histoire de sa province. Le Comité éprouve un sentiment de regret profond en apprenant sa mort.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

La Société *Les amis des sciences et arts de Rochechouart* sollicite une subvention en vue d'effectuer des fouilles dans la grotte du Placard (Charente). — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. l'abbé Hermet, curé de l'Hospitalet (Aveyron), demande une subvention en vue d'effectuer des fouilles à la Graufesenque, près Millau (Aveyron). — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Ulysse Dumas envoie une notice intitulée : *Matériaux pour servir à la confection d'une histoire complète de la France préhistorique*. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. Maurice Gillet, inspecteur des télégraphes à Suresnes, adresse au Comité une note relative à la découverte de sépultures gallo-romaines à Argenteuil. — Renvoi à M. Cagnat.

M. Léon Maître, membre non résidant du Comité, à Nantes, envoie une étude sur les cryptes du Poitou postérieures à l'an mil. — Renvoi à M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

M. Alfred Richard, correspondant du Comité, à Poitiers, envoie une note sur la découverte, à Poitiers, d'une statue romaine de Minerve en marbre blanc. — Renvoi à M. Perrot.

M. Plancouard, correspondant du Comité, à Cléry-en-Vexin, adresse au Comité une note sur dix-sept églises du Vexin, reconstruites au moyen âge par Agnès de Montfort, comtesse de Meulan. — Renvoi à M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

M. Georges Guigüe, correspondant honoraire du Comité, à Lyon, envoie une note sur des empreintes de quittances des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. — Renvoi à M. Prou.

M. Henry Corot transmet une note de M. Charles Kœnig, président de la Société des sciences historiques et naturelles de Colmar, sur des sépultures de l'âge du fer découvertes aux environs de Colmar. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. Cagnat est chargé d'un rapport sur un ouvrage pour lequel une demande de souscription a été adressée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts au Comité par leurs auteurs :

Discours prononcé aux funérailles de M. Armand Calliat, de l'Académie de Lyon, par M. Henri Beaune, membre non résidant du Comité, à Lyon;

Le Préhistorique au Musée de Melun, par M. Leroy, correspondant du Comité, à Melun;

Épigraphie du département du Pas-de-Calais, canton d'Houdain, par M. de Loisne, correspondant du Comité, au château de Beaulieu;

Société des antiquaires de Normandie; Rapport sur les travaux de l'année 1900, par M. Émile Travers, correspondant du Comité, à Caen;

L'Église de Serriers (Marne), par M. Jadart, correspondant du Comité, à Reims;

Fouilles dans les voies romaines des environs de Reims, par le même.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale et des remerciements seront adressés aux auteurs.

L'ordre du jour appelle, pour la seconde fois, l'examen des propositions de distinctions honorifiques à l'occasion du prochain Congrès des Sociétés savantes.

MM. Babelon, de Barthélemy, Cagnat, Héron de Villefosse et Prou sont désignés pour présider les séances de la section d'archéologie du prochain Congrès des Sociétés savantes.

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Jadart, correspondant du Comité, à Reims, par laquelle il annonce la découverte de peintures murales du moyen âge dans l'église de Sermiers (Marne). La portion mise au jour sous le badigeon, dans la première travée, à gauche, offre une décoration architecturale et, en avant, un personnage dont le buste seul est visible; il existe d'autres traces de peintures dans la seconde travée. M. Jadart se propose de poursuivre l'examen de cette décoration et informera le Comité des résultats de ses recherches.

M. Salomon REINACH présente un rapport sur la demande de subvention formée par M. l'abbé Breuil, en vue de poursuivre ses fouilles dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège). La campagne des fouilles de 1901 ayant donné des résultats très satisfaisants et M. l'abbé Breuil étant éminemment qualifié pour l'exploration scientifique d'un gisement de l'âge du renne, le rapporteur émet un avis favorable. — Adopté.

M. Salomon REINACH présente un autre rapport sur une demande de subvention formée par la Société scientifique et littéraire d'Alais, en vue d'installer sa bibliothèque et ses collections, de continuer l'impression de son *Bulletin* et d'entreprendre des fouilles dans les grottes nouvellement découvertes à Vabreille. — Le Comité, après discussion, décide qu'il n'y a pas lieu d'accorder la subvention demandée.

M. Salomon REINACH rend compte d'une lettre de M. Henry Corot, de Savoisy (Côte-d'Or), annonçant la découverte, aux environs de Minot, d'une lance de bronze et d'un bouton de même métal, ornementé d'une pâte verdâtre. Les objets de l'âge du bronze sont rares dans le département de la Côte-d'Or. M. Georges Potey, de Minot, doit adresser au Comité des photographies des deux objets signalés par M. Corot.

M. DE LASTEYRIE propose le dépôt aux archives du Comité d'une note de M. l'abbé Poulaine, correspondant du Comité, à Voutenay (Yonne), sur le portail intérieur de l'église de Vézelay. — Adopté.

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS lit un rapport sur une note de M. Fernand Cortez, correspondant du Comité, à Saint-Maximin (Var), relative à la date de l'achèvement de l'église de Saint-Maximin :

« M. Cortez, qui a consacré à l'église de Saint-Maximin une notice insérée dans le *Bulletin archéologique* de 1885, nous transmet un intéressant document sur l'achèvement de ce curieux édifice en 1532. C'est un mémoire, en provençal, du prieur Damiani à son procureur, où il expose ses griefs contre l'entrepreneur Pierre Garcin qui avait manqué à ses engagements. Cette pièce remonte au commencement de l'année 1533 et contient des renseignements très précieux sur les travaux qui duraient depuis vingt ans. Il me paraît utile de la publier dans le *Bulletin archéologique* ⁽¹⁾. » — Adopté.

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS lit un autre rapport sur un mémoire de M. Brutails, intitulé *Tiers-point et quint-point* :

« M. Brutails adresse au Comité une savante dissertation sur le sens des mots tiers-point et quint-point dans les textes du moyen âge. Après avoir rappelé que les mots castillans de *medio punto* servent à désigner l'arc en plein cintre ou en demi-cercle, il lui est facile d'établir que l'arc en tiers-point est celui dont la corde est divisée en trois parties égales. Mais la définition de l'arc quint-point est beaucoup plus délicate. Suffit-il de diviser la corde en cinq parties égales pour tracer un arc en forme d'anse de panier dont les segments ont besoin d'un artifice linéaire pour se raccorder exactement? ou bien le terme de quint-point désigne-t-il un arc brisé,

(1) Voir plus loin, page 65, le texte *in extenso* de cette communication.

en forme de lancette, qui s'obtient en marquant cinq points sur la corde et en rapprochant les deux centres du milieu de la corde?

« Telles sont les deux interprétations que notre correspondant discute tour à tour, en critiquant les opinions de Quicherat, de Viollet-le-Duc, de Lassus et de Félix de Verneilh. Un croquis de Villard de Honnecourt décide M. Brutails à tracer l'arc en quint-point en divisant sa corde en cinq parties égales, par analogie avec la méthode qui permet d'obtenir un tiers-point. Il propose, en terminant, d'adopter le mot d'arc *tiercelin* pour désigner l'arc construit sur un triangle équilatéral, mais je crois qu'il vaut mieux conserver les termes d'arc brisé, d'arc en lancette et d'arc en anse de panier pour désigner les arcs des églises gothiques, suivant leur forme ordinaire, leur courbe élancée ou surbaissée. Je propose l'impression du mémoire de M. Brutails dans le *Bulletin archéologique* avec les figures qui l'accompagnent, en félicitant l'auteur d'avoir abordé des problèmes aussi difficiles à résoudre. » — Adopté.

M. Prou rend compte d'une note de M. Graziani, receveur des contributions indirectes à Moroges (Saône-et-Loire), relative à deux sarcophages trouvés au même lieu, en 1880, dans un terrain, alors planté de vigne, et aujourd'hui converti en cimetière. Ces deux sarcophages sont actuellement déposés derrière l'église.

Ce sont des auges de grès, un peu plus larges et plus profondes à la tête qu'aux pieds. L'un de ces cercueils, encore muni de son couvercle, mesure 1 m. 27 de longueur; ses autres dimensions sont : largeur à la tête, 0 m. 64; largeur aux pieds, 0 m. 60; hauteur des parois à la tête, 0 m. 56; hauteur aux pieds, 0 m. 50; épaisseur de la paroi, 0 m. 06. Le couvercle est en forme de toit à deux rampants. M. Graziani a cru y lire une inscription, mais les lettres qu'il a déchiffrées ont un aspect moderne, et leur rapprochement n'offrant aucune signification, l'on doit se demander si ce ne sont pas là ou bien des lettres gravées après coup, ou de simples éraflures. Il y aurait lieu de prier M. Graziani de vouloir bien transmettre au Comité un estampage qui permettrait de se former une opinion à ce sujet.

L'autre cercueil a perdu son couvercle. Sa longueur est de 1 m. 88; ses autres dimensions : largeur à la tête, 0 m. 63; largeur aux pieds, 0 m. 37; hauteur à la tête, 0 m. 55; hauteur aux pieds, 0 m. 43; épaisseur de la paroi, 0 m. 06.

M. Graziani ajoute que les vigneron de Moroges, en piochant la terre, rencontrent souvent des objets antiques. Il est désirable que M. Graziani veuille bien les signaler au Comité et les décrive avec le même soin qu'il a fait les deux cerceaux. Le rapporteur conclut au dépôt, dans les Archives du Comité, de la note de M. Graziani et des croquis, soigneusement faits, qui l'accompagnent. — Adopté.

M. SAGLIO lit un rapport sur une notice de M. l'abbé Fillet, correspondant du Comité, à Grignan (Drôme), consacrée aux horloges publiques dans le Sud-Est de la France.

« L'auteur a recueilli avec soin, dans les archives, tous les documents relatifs à l'établissement ou à l'entretien d'horloges publiques dans vingt-trois localités du département de la Drôme. Il conclut que « les horloges publiques, déjà répandues à la fin du ^{xv}^e siècle, « dans les villes du Sud-Est, le furent au ^{xvi}^e siècle dans les petites « villes et les gros bourgs; au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle, dans les agglomérations de quelque importance. » La notice, contenant des renseignements utiles pour l'histoire de l'horlogerie, pourrait prendre place dans le *Bulletin archéologique* ⁽¹⁾. » — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte au Comité d'un envoi de M. Collard, d'Auch.

M. Collard annonce la découverte, faite le 15 décembre 1901, sur la route de Castelnau-Barbarens, près d'Auch, d'une sépulture antique. Le squelette reposait en pleine terre, la tête au nord; une monnaie de bronze, coupée en quatre, était placée près de la bouche du défunt. Le reste du mobilier funéraire comprenait une petite œnochoé de terre rougeâtre à goulot trilobé, une ampoule de verre godronnée, une tête d'épingle à cheveux en bronze, une patère de terre cuite rouge, une lampe de terre cuite, deux fragments de fibules en bronze à spirales et quatre moyens bronzes de la colonie de Nîmes, coupés en deux.

Le rapporteur conclut au dépôt de la lettre et des dessins de M. Collard aux archives du musée de Saint-Germain. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte ensuite d'un rapport de

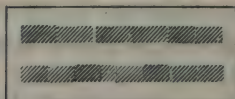
(1) Voir plus loin, page 101, le texte *in extenso* de cette communication.

M. Mallard, correspondant du Comité, à Saint-Amand (Cher), à qui avait été accordée une subvention afin de poursuivre l'exploration du théâtre romain de Drevant. Les résultats de ces fouilles ont été satisfaisants, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en examinant le plan joint au rapport de M. Mallard. Malheureusement, l'enlèvement des terres a absorbé une grosse partie des ressources mises à la disposition du fouilleur. Outre la partie en hémicycle réservée aux spectateurs, une petite partie de l'orchestre a pu être explorée; notre correspondant a reconnu aussi l'existence du mur du *pulpitum*, et il a eu la bonne fortune de découvrir, couchés parallèlement à ce mur, six tronçons de colonnes en pierre blanche qui proviennent vraisemblablement de la décoration de la scène. Il est arrivé à un point où, selon toutes probabilités, il pourra reconnaître des détails architectoniques dignes d'intérêt; il sollicite donc une nouvelle subvention pour continuer ses recherches. Le rapporteur estime qu'il serait fâcheux de ne pas achever le dégagement de ce théâtre et insiste sur cette considération, que la partie qui reste à explorer donnera au plan du monument son véritable caractère. Il propose d'accorder à M. Mallard la nouvelle subvention qu'il demande.

— Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE communique de la part de M. F.-P. Thiers, conservateur du musée archéologique de Narbonne, l'inscription d'une stèle, trouvée dans cette ville au mois de juillet dernier :

VIVONT
T · A T T I V S
QVARTVS FABER
LAPID A R I V S



P · Q · XV

Hauteur, 1 m. 65; largeur, 0 m. 70. — Les lignes 5 et 6 ont été martelées; elles contenaient vraisemblablement les noms de la femme de T. Attius Quartus.

Cette stèle n'a pas été trouvée dans le rempart romain qui servait de fondation à la Vicomté, mais elle se trouvait un peu en arrière dans le terre-plein avec un fragment de rinceau provenant de la frise d'un grand monument funéraire de forme circulaire.

MM. LEFÈVRE-PONTALIS et PERROT présentent des rapports sur deux ouvrages pour lesquels une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

R. DE LASTEYRIE,

Membre du Comité.

10 MARS 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Victor Arnon, conservateur du Musée d'histoire naturelle d'Autun, adresse au Comité une notice sur la station préhistorique du Champ de la Justice, près d'Autun. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. Collard, archéologue à Auch, sollicite une subvention en vue de poursuivre les fouilles qu'il a entreprises à Preignan (Gers). — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Léon de Vesly adresse une demande de subvention afin de poursuivre les fouilles qu'il a commencées dans la forêt de Rouvray (Seine-Inférieure). — Renvoi à M. Prou.

M. Joulin écrit pour demander une subvention en vue de poursuivre des fouilles dans la banlieue de Toulouse. — Renvoi à M. Babelon.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts au Comité par leurs auteurs :

Nicolas Beaujon et les tableaux de la Chambre de commerce de Bordeaux, par Gustave Labat, correspondant du Comité, à Bordeaux;

Notes sur les artistes se rattachant au Gâtinais. Les Vernansal, par M. Thoison, correspondant du Comité, à Larchant.

M. de Barthélemy dépose sur le bureau, de la part de M. l'abbé A. Chevallier, une brochure intitulée : *Étude sur les carreaux vernissés du moyen âge*.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale et des remerciements seront adressés aux auteurs.

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS lit un rapport sur un mémoire de M. Léon Plancoard, consacré à l'étude des églises du Vexin reconstruites au XII^e siècle par la comtesse de Meulan, Agnès de Montfort :

« M. Léon Plancoard, correspondant du Comité, à Cléry-en-Vexin, nous adresse des notes sur dix-sept églises du Vexin reconstruites par la comtesse de Meulan, Agnès de Montfort, qui vivait dans la seconde moitié du XII^e siècle; mais ce travail fait double emploi avec une étude sur les clochers romans du Vexin qui sera présentée par M. Coquelle au prochain Congrès des Sociétés savantes. Ce dernier article étant beaucoup plus développé que la notice de M. Plancoard, je propose de la renvoyer à l'auteur avec les remerciements du Comité. » — Adopté.

M. Salomon REINACH présente un rapport sur une demande de subvention formée par M. Masfrand, président de la Société « Les Amis des sciences et arts de Rochechouart », afin d'explorer l'arrière grotte du Placard, commune de Vilhonneur (Charente).

Le Comité, tout en reconnaissant l'utilité de ces fouilles, estimant d'autre part qu'elles devraient être dirigées non par un archéologue, mais par un géologue rompu à ces sortes de recherches, décide qu'il n'y a pas lieu d'accueillir favorablement la demande de M. Masfrand.

M. Salomon REINACH rend compte d'un mémoire de M. Ulysse Dumas sur différentes stations préhistoriques et protohistoriques du département du Gard et propose le dépôt de ce travail à la bibliothèque du Musée de Saint-Germain.

M. Salomon REINACH rend compte ensuite d'une lettre de M. Ch. Kœnig, président de la Société des sciences historiques et

naturelles de Colmar, et communiquée par M. Henry Corot, signalant la découverte, à Colmar, de deux bracelets de bronze décorés d'ornements géométriques, provenant d'une sépulture du premier âge du fer.

M. Prou rend compte d'une note de M. Georges Guigue, correspondant honoraire du Comité, archiviste du département du Rhône, relative à des empreintes monétiformes sur d'anciennes reliures de cuir :

« Il s'agit des reliures de trois registres conservés aux archives départementales du Rhône : l'un (H 962), terrier ou plus exactement recueil de reconnaissances des maisons du Temple, d'Ornacieux et de Bressieux, membres de la commanderie de Bellecombe, ordre de Malte, reconnaissances reçues en 1538 et 1539 par un notaire; un autre, terrier de la Sauveté, membre de la commanderie de Verrières, en Forez, dressé en 1518-1519 par le notaire Antoine Cotarel, de Saint-Germain-Laval, pour le commandeur Jean Yseran; un troisième, registre de quittances de l'abbaye de Savigny, du début du ^{xv} siècle.

« A raison du peu de netteté des empreintes, M. Guigue n'a pu déterminer avec sûreté les figures qu'elles représentent. Sur la première reliure, quatre empreintes semblables, en relief, disposées en losange, et « qu'à première vue, dit M. Guigue, on pourrait croire obtenues par l'apposition d'un coin de monnaie. Il semble qu'on puisse distinguer dans le champ un oiseau aux pattes palmées, sorte de canard, et, au-dessus, un objet indéterminé, qui rappelle un oiseau en plein vol; en légende circulaire, des caractères empâtés dans lesquels on ose à peine se risquer à lire **OA** • **OO** • **GVILL** • **IEO**. »

« Sur la couverture du terrier de la Sauveté se trouvent répétées deux empreintes différentes : l'une, d'un cachet rond, le champ occupé par un faisan, tandis qu'une légende se développe circulairement dont on ne déchiffre que quelques lettres, peut-être . . . **D'OHAN** . . . ; l'autre, d'un écu, chargé de deux objets indéterminés.

« Enfin, sur la couverture du registre de Savigny, continue M. Guigue, on compte quinze empreintes quadrangulaires, jetées en désordre, dans lesquelles il semble qu'on puisse reconnaître deux des signes du zodiaque.

« Toutes ces empreintes sont indécises à ce point qu'on croirait

RAPPORTS
ET
COMMUNICATIONS

RAPPORT SUR LES FOUILLES DANS LA GROTTE DU MAS D'AZIL

(ARIÈGE),

PAR M. L'ABBÉ BREUIL.

Grâce à une subvention qui m'avait été allouée par M. le Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition du Comité des travaux historiques, j'ai pu reprendre les fouilles commencées et poursuivies pendant de longues années par mon vénéré maître, M. Piette, dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège).

Mes fouilles ont eu lieu du 6 août au 1^{er} septembre 1901, et ont porté sur les deux rives de l'Arise.

Sur la rive gauche, j'ai continué l'exploitation des assises néolithiques inclinées vers la rivière, en repoussant vers l'entrée de la grotte le front de la tranchée de M. Piette.

J'ai ouvert deux chantiers sur la rive droite, dans des foyers de l'âge du renne se rapportant à la moitié supérieure de l'assise à gravures de M. Piette.

FOUILLES DE LA RIVE DROITE.

I. — DESCRIPTION ET STRATIGRAPHIE DU GISEMENT.

Lorsqu'on pénètre dans la grotte par l'entrée d'amont, en descendant la route parallèlement à la rivière, on rencontre successivement l'ouverture de plusieurs chambres se prolongeant en galeries profondes; la seconde n'a donné d'autres restes que des ossements d'ours et de lions qui en avaient fait leur repaire; c'est dans la première que se trouve le grand gisement glyptique rendu

célèbre par les fouilles de M. Piette. Avant la construction de la route traversant la grotte d'une entrée à l'autre, les assises glyptiques formaient un talus continu jusqu'à la berge de l'Arise; les travaux de voirie ont détruit toute la partie du gisement qui s'inclinait vers la rivière en sortant de la chambre. C'est à l'intérieur de celle-ci qu'ont eu lieu toutes les fouilles de la rive droite : son plancher se relève graduellement vers le fond où se trouve une terrasse élevée et disposée en hémicycle, dont la partie gauche reçoit la lumière du jour; elle donne accès, sur la droite⁽¹⁾, à une petite salle ronde au milieu de laquelle s'ouvre un gouffre qui descend plus bas que la galerie inférieure; cette petite salle ne contient aucune trace d'habitation, comme on peut s'en assurer dans les tranchées profondes qui y ont été creusées. Trois autres abîmes s'ouvrent dans le plancher de la grande chambre, au voisinage de cette petite chambre; deux d'entre eux sont situés le long de la paroi de droite; un troisième, dont le bord droit seul est à pic, s'ouvre un peu plus près du milieu de la grande salle, non loin de la paroi du fond. Ces quatre gouffres font communiquer la grande salle supérieure avec une salle inférieure moins vaste, qui se prolonge en galeries étroites et ramifiées; cette salle inférieure et les galeries qui en dépendent ont été en grande partie fouillées par M. Piette; les couloirs humides qui restent à explorer ne promettent pas une ample récolte, j'y ai fait travailler mes ouvriers plusieurs jours sans rencontrer d'autres débris que de gros éclats d'os remplis d'encroûtements calcaires. J'ai examiné les parois de ces couloirs dans l'espoir d'y rencontrer des gravures comme celles que M. Rivière a découvertes à la Moulhe; mais le calcaire se délite trop vite au Mas d'Azil, et il y est trop fissuré pour que de semblables productions aient pu subsister. Cette salle d'en bas vient s'ouvrir, par un petit porche surbaissé, vers la partie inférieure de la grande salle, le long de la paroi droite; au-dessus de ce porche existent une petite terrasse et un renfoncement de peu d'importance; la petite plate-forme qui en résulte est limitée en avant par le fronton du porche et en arrière par les trois abîmes.

Mes fouilles ont porté sur deux points de la salle supérieure :

1° Sur la partie droite de la plate-forme en hémicycle, entre

(1) Nous prenons ici notre droite en tournant le dos à la rivière, et en faisant face à la paroi du fond de la salle.

l'abîme le plus proche du milieu, la paroi du fond et la petite salle ronde à remplissage stérile ;

2° Sur la terrasse surplombant l'entrée de la galerie inférieure et le cône de déchets de cuisine et d'industrie qui en descend jusqu'au bas de la pente.

1. FOUILLES PRATIQUÉES ENTRE L'ABÎME ET LA PAROI DU FOND.

M. Piette avait fouillé entièrement la partie gauche et moyenne de la terrasse en hémicycle, c'est-à-dire toute la partie qui reçoit la lumière venant de l'entrée d'amont de la grotte ; il y avait constaté deux niveaux archéologiques, séparés par une couche de limon stérile ; le niveau inférieur, très riche, se rapportait à la partie supérieure de l'assise à sculptures ; le niveau supérieur ne lui avait pas fourni beaucoup d'objets intéressants, mais il l'avait rapporté à l'assise à gravures simples.

Je n'ai plus trouvé exactement les couches dans cet état ; la couche inférieure était complètement atrophiée ou absente, le limon jaune reposant directement sur le plancher rocheux ; par contre, l'assise à gravures s'est montrée assez importante et a donné plusieurs objets du plus haut intérêt.

Les blocs éboulés de la voûte formaient en ce point un amoncellement très peu stable de près de 4 mètres de haut ; il fallut commencer par découronner cette masse branlante en en faisant rouler les éléments dans l'abîme voisin ; après deux jours de ce travail, on pouvait suivre, sur 8 mètres de longueur, l'affleurement d'un foyer qui, en ce point, reposait directement sur le plancher rocheux, en suivant sa déclivité ; le foyer s'étendait depuis la petite salle stérile, qu'il n'atteignait pas tout à fait, jusqu'au front de la tranchée de M. Piette, verticale à la paroi, où l'on voyait ce foyer atteindre une épaisseur de 0 m. 60 à 0 m. 80. Dès que ma tranchée, parallèle à la paroi et formant un angle droit avec celle de M. Piette, s'éloigna de l'abîme, je commençai à trouver à la base du foyer le limon stérile, qui m'avait été signalé ; à 3 mètres de l'abîme, il était épais de 0 m. 25 et commençait à contenir, à sa base, des débris peu nombreux d'industrie et des traces de cendres pouvant être rapportées à l'assise à sculptures dont M. Piette avait trouvé le niveau mieux représenté dans le voisinage ; il est permis de croire que ce

foyer inférieur, dont, jusqu'ici, nous n'avons rien de notable à signaler, prendra plus d'importance au voisinage de la paroi du fond.

Le foyer supérieur était divisé dans son épaisseur par un cordon peu important et assez discontinu de pierrailles souvent en plaquettes; faut-il y voir l'œuvre de l'homme ou les traces d'un abandon temporaire? En tout cas, cette division a peu de signification et n'indique pas ici une superposition industrielle distincte; l'industrie ne paraît pas différente dans les deux moitiés de l'assise, non plus que la faune qui comprend ici quelques dents de bouquetin et d'isard, du renne assez abondant, très peu de grands bœufs et d'oiseaux, mais beaucoup d'un cheval à très grosses dents.

Nous avons noté, autant que possible, les positions relatives des objets principaux. Voici ces observations :

Une aiguille entière provient de la moitié inférieure du foyer et a été trouvée tout à sa base; des fragments de deux autres proviennent, au contraire, de la partie superficielle.

Deux flèches à base fourchue ont été recueillies; on sait que ces objets sont caractéristiques de l'assise à gravures simples sans harpon; c'est donc un précieux indice du niveau exact qu'il convient d'assigner au foyer dont nous parlons ici. J'ai recueilli moi-même la plus grande à la partie moyenne du foyer, le long de la tranchée, perpendiculaire à la paroi, qui me limitait vers la gauche. L'autre provient de la partie de ce foyer qui descendait vers l'abîme; en ce point, la couche archéologique était trop mince pour être susceptible de division. C'est au même point qu'une méchante gravure sur côte de cheval, représentant, je crois, une tête de renne avec son bois palmé, a été recueillie, ainsi qu'un fragment d'ivoire, façonné en grosse baguette cylindrique, dont nous reparlerons plus loin.

A 2 mètres environ de l'abîme, tout à fait à la partie supérieure des couches (en ce point épaisses de 0 m. 60) et vers la gauche de ma tranchée, on a rencontré une baguette d'os façonné portant sur les deux faces de remarquables dessins au trait représentant des bouquetins; cet objet avait été brisé en trois fragments par le poids des masses rocheuses accumulées par-dessus. A la même distance de l'abîme, et toujours à la surface des couches archéologiques, mais à 3 mètres plus à droite, a été recueillie une portion de côte de cheval écrasée entre deux blocs et partiellement réduite en miettes; ce qui a pu en être reconstitué porte un beau dessin de ramure de renne.

Toujours à la surface de l'assise, mais à 2 mètres plus loin vers la droite, en un point où la couche archéologique n'avait plus guère que 0 m. 10 ou 0 m. 15 de puissance, j'ai recueilli moi-même toute une poignée de petites coquilles percées qui avaient dû constituer un bracelet ou une résille; vers le même point, on a recueilli un certain nombre de broyeur, percuteurs, etc., obtenus par l'adaptation de galets à divers usages.

En poussant graduellement ma tranchée vers la muraille, je suis arrivé à peu près au pied de celle-ci, vers la droite; il reste, à gauche, une largeur de 2 ou 3 mètres de terrain vierge à explorer; avant d'abandonner mes tranchées, j'ai pris la peine de les faire remblayer de manière à soustraire à des visiteurs incompetents la vue des foyers qui restent à fouiller.

2. FOUILLES SUR LA TERRASSE SURPLOMBANT L'ENTRÉE DE LA GALERIE INFÉRIEURE.

J'avais observé, sous la brèche jonchée de gros blocs qui couvre le sol au voisinage des abîmes, des traces de foyers assez importants, fortement inclinés vers le milieu de la grande salle. En cherchant leur point d'attache supérieur, je fus conduit à examiner la terrasse qui surplombe l'entrée de la galerie inférieure; elle occupe un petit renforcement de la paroi droite, qu'un pilier stalagmitique a un peu isolé, en simulant une petite chambre de 2 ou 3 mètres de diamètre.

Le sous-sol est constitué par une couche épaisse de 0 m. 50 de limon jaune fendillé, identique à celui que nous avons observé dans notre autre point de fouille; il repose directement sur le sol rocheux, et contient vers sa base passablement de petits galets très arrondis.

Au-dessus, un premier foyer, ayant vers sa base de fréquentes intercalations limoneuses; à droite, il n'atteignait pas la paroi, mais son niveau archéologique s'y continuait sous forme de sable calcaire très ossifère. Sur la terrasse, ce foyer mesurait de 0 m. 10 à 0 m. 50 d'épaisseur; en plusieurs points, il s'enfonçait dans le limon sous-jacent, dans des dépressions assez profondes et d'un diamètre variant de 0 m. 20 à 0 m. 60 de diamètre. Ces dépressions, sortes de cachettes, contenaient toujours des objets intéressants; les meilleurs silex et beaucoup d'aiguilles proviennent de ces trous; dans le plus grand s'était formé un conglomérat de plu-

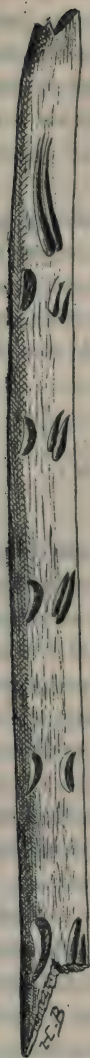


Fig. 1.

Baguette plate,
en corne de renne.

($\frac{2}{3}$ de la grandeur réelle. — Base de l'assise à harpons.)

sieurs grandes portions de ramures de rennes et de gros ossements au milieu desquels était engagée une jolie gravure de cheval, dessinée sur une mince lamelle osseuse qui s'est mise en pièces lorsqu'on a fragmenté le conglomérat, sans avoir pu deviner qu'il contenait à l'intérieur ce charmant petit objet. C'est de la base de ce foyer inférieur que provient une grande baguette de corne de renne ornementée (fig. 1). Ce foyer inférieur descend fort loin sur la pente, où il atteint une épaisseur de plus de 1 mètre (nous n'avons pas encore atteint la base). Cette partie décline a fourni un certain nombre de dents percées, dont une de félin de la dimension d'un gros lynx, des dents de loup, des ossements de lièvre, de renne, d'isard et beaucoup de débris de grand bovidé, mâchoires, portions de corne, ainsi que quelques fragments d'aiguilles; l'une d'elle est faite avec une mince lamelle osseuse, et n'a pas, comme les autres, une section cylindrique. La partie de ce foyer qui se trouvait sur la terrasse n'avait donné que peu de reste de bovidés; on y a trouvé des ossements de renard commun; sur la plate-forme comme sur la pente, le cheval est peu abondant. Ce foyer appartient à l'assise de la gravure avec harpons à fût cylindrique; l'un deux a été rencontré tout à sa surface, et non loin du fond de la petite excavation. Ce harpon n'a pas de saillie d'arrêt à sa base, ce qui fait penser que nous sommes dans un âge relativement ancien de l'assise à harpons.

Une couche de pierrailles de peu d'importance recouvrait ce foyer, le séparant d'un foyer supérieur limité à la terrasse. Ce niveau archéologique supérieur était représenté, le long de la paroi formant le fond de l'excavation, par une grande quantité d'ossements de renne et de cerf élaphe très peu cassés, paraissant rangés avec un certain soin le long de la muraille; il y avait non seulement des os longs, mais des vertèbres, des côtes, des

mâchoires, le tout contenu dans un sable calcaire très homogène, sans aucun revêtement superficiel. En se rapprochant du centre de la terrasse, le foyer naissait et atteignait vite une épaisseur de 0 m. 25; ce foyer était très mêlé de pierrailles, et se terminait à gauche par des traces de cendres alternativement noires et rouges, à éléments très fins et homogènes, mais très pauvres en industrie. C'est vers la partie centrale ou un peu plus à droite que des objets d'art et d'industrie un peu notables ont été recueillis : tout à sa surface, dans un recouvrement marneux, on recueillit une portion de harpon à fût cylindrique à une seule saillie d'arrêt, un os d'oiseau gravé d'une tête de cheval, une perle en os d'oiseau gravée, et un certain nombre d'aiguilles avec ou sans chas, ainsi qu'une sorte d'épingle en os. Ce foyer a également fourni un pétoncle et une turritelle percés; sa faune comprend beaucoup d'oiseaux de la dimension d'une perdrix, beaucoup d'ossements de renne, un peu de cerf, des débris de renard commun, de loup et, en très minime quantité, de cheval et de bœuf.

Au-dessus de ce dernier foyer quaternaire, les éboulis des voûtes ont formé une couche protectrice de plus d'un mètre d'épaisseur, en grande partie conglomérée en brèche assez compacte qui rend les fouilles très longues et pénibles. Il sera facile de continuer l'exploitation du cône du débris de cuisine qui descend sur la pente; la petite terrasse est à peu près entièrement explorée; pour en terminer l'étude, on devra faire sauter plusieurs gros blocs rocheux et le pilier stalagmitique. La destruction de la brèche ne doit pas se faire sans quelque attention, car elle contient des débris d'industrie néolithique; on remarque un cordon de fragments de poteries à cassures noires vers le milieu de son épaisseur, et à sa surface même, il y avait des anses et de larges tessons soudés au sol. Cette formation bréchiforme est donc tout entière de l'époque néolithique, et elle a cessé dès cette époque. Rien ne dit que, vers sa base, on ne puisse rencontrer quelques traces des assises de transition de la rive gauche.

II. — INDUSTRIE DE LA RIVE DROITE.

1. SILEX ET OUTILS DE PIERRE.

Il n'y a que de très faibles différences entre l'outillage de silex des deux couches que j'ai fouillées; aussi n'ai-je pas jugé utile de

les décrire séparément. Je me contenterai d'indiquer les quelques caractères spéciaux. Les outils de pierre, distincts des silex taillés et faits avec des galets, sont très peu abondants dans la couche à harpons; à peine y puis-je signaler un ou deux compresseurs mal caractérisés et un certain nombre de plaquettes de micaschite, quelquefois couvertes de stries. Ces outils sont plus abondants dans l'assise à flèches à base fourchue; j'y ai trouvé un certain nombre de percuteurs; un petit galet très allongé paraît avoir servi de lissoir; un autre présente à une extrémité une de ces dépressions cupuliformes tangeantes au bord, signalées par le Dr Capitan ⁽¹⁾; une autre dépression, pratiquée par piquetage, mais ayant l'aspect d'une profonde entaille, se trouve en plein milieu d'une face d'un gros morceau de grès façonné un peu comme un tubercule de pomme de terre épluchée suivant la longueur et présentant un certain nombre de faces séparées par des angles dièdres; les diverses faces portent des piquetages peu réguliers; une extrémité a servi à percuter. Enfin un autre galet de grès, gros comme un œuf de dinde, est usé en arc de cercle sur un bord, de façon à y présenter une surface plate qui a servi à broyer de la sanguine. Je n'ai cependant rencontré que de très rares échantillons de ce minéral.

Quant aux silex, nous dirons successivement quelques mots des grattoirs, burins, perçoirs, scies et petites lames retouchées.

1. *Grattoirs*. — Les grattoirs sur bout de lame, simples ou quelquefois doubles, sont ordinairement de dimension un peu plus réduite dans la couche à harpons; ils sont souvent associés au burin sur le même éclat et ne s'écartent guère des types magdaléniens les plus répandus. La couche à harpons a encore donné un grattoir ovalaire et un petit grattoir rond de type azylien. C'est le seul objet de ce genre que la rive droite nous ait livré; cette absence est d'autant plus curieuse que, sur la rive gauche, les couches du renne à nombreux harpons à fût cylindrique en contenaient beaucoup; j'avais remarqué un grand nombre de ces petits grattoirs à Sordes ⁽²⁾, de l'assise à harpons à fût cylindrique, et M. Piette m'a également

⁽¹⁾ *Revue de l'École d'anthropologie*, année 1901, p. 184 et suiv.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 266.

dit que la partie supérieure des couches à harpons, dans les grottes de Gourdan, Lorthet, Arudy, en contenaient d'une façon très appréciable.

2. *Burins*. — La plupart sont tout à fait classiques; un certain nombre d'éclats lamellaires en présentent un à chaque extrémité : c'est le burin double; il s'est rencontré dans nos deux assises. D'autres burins sont déterminés à l'extrémité d'une lame par une troncature oblique ou presque transversale, formant un biseau avec la retaille spéciale au burin, qui a suivi à peu près l'un des bords. Ce type, peu fréquent ordinairement, est très abondant dans certains gisements, où il devient presque exclusif⁽¹⁾. Presque toujours, au Mas d'Azil, le burin ainsi fabriqué est placé sur le bord droit de la lame (une seule exception).

3. *Perçoirs. Scies*. — Dans la couche à harpons *seulement*, j'ai rencontré de ces minuscules petits perçoirs tels qu'on en recueille dans la grotte des Eyzies. Les scies ne présentent rien à noter et sont peu nombreuses et mal caractérisées.

4. *Petites lames retouchées*. — La comparaison de ces petites lames, provenant de gisements différents, met en lumière des variations locales curieuses à noter; en les confrontant avec les séries de Sordes (Landes), que j'ai décrites l'an dernier⁽²⁾, j'ai constaté qu'un certain nombre de types rencontrés à Sordes ne se retrouvent pas ici et, réciproquement, que plusieurs de nos formes ariégeoises manquent totalement au gisement landais. Voici le résultat de cette comparaison :

a. Type à tranchant latéral rectiligne, autre bord retouché en arc de cercle comme un dos de canif; ces types, si abondants à Sordes, surtout dans la couche supérieure à l'assise à harpons à fût cylindrique, étaient également fort abondants au Maz d'Azil, dans le gisement à galets coloriés de la rive gauche; un seul exemplaire vient de mes fouilles de la rive droite de l'assise à harpons.

⁽¹⁾ Fouilles de MM. les abbés Bardon et Bouyssonnie, à Noailles (Corrèze), d'après l'aimable communication des matériaux qui seront un jour, j'espère, décrits par leurs inventeurs.

⁽²⁾ *Revue de l'École d'anthropologie*, année 1901, p. 261.

b. Type à tranchant latéral bien arqué, à dos retillé rectiligne : absent ici.

c. Type étroit à deux bords parallèles, dont un est rabattu. Très abondant dans les deux couches à flèches à base fourchue et à harpons.

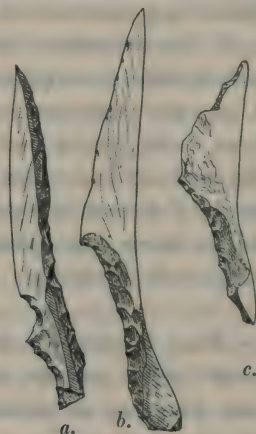
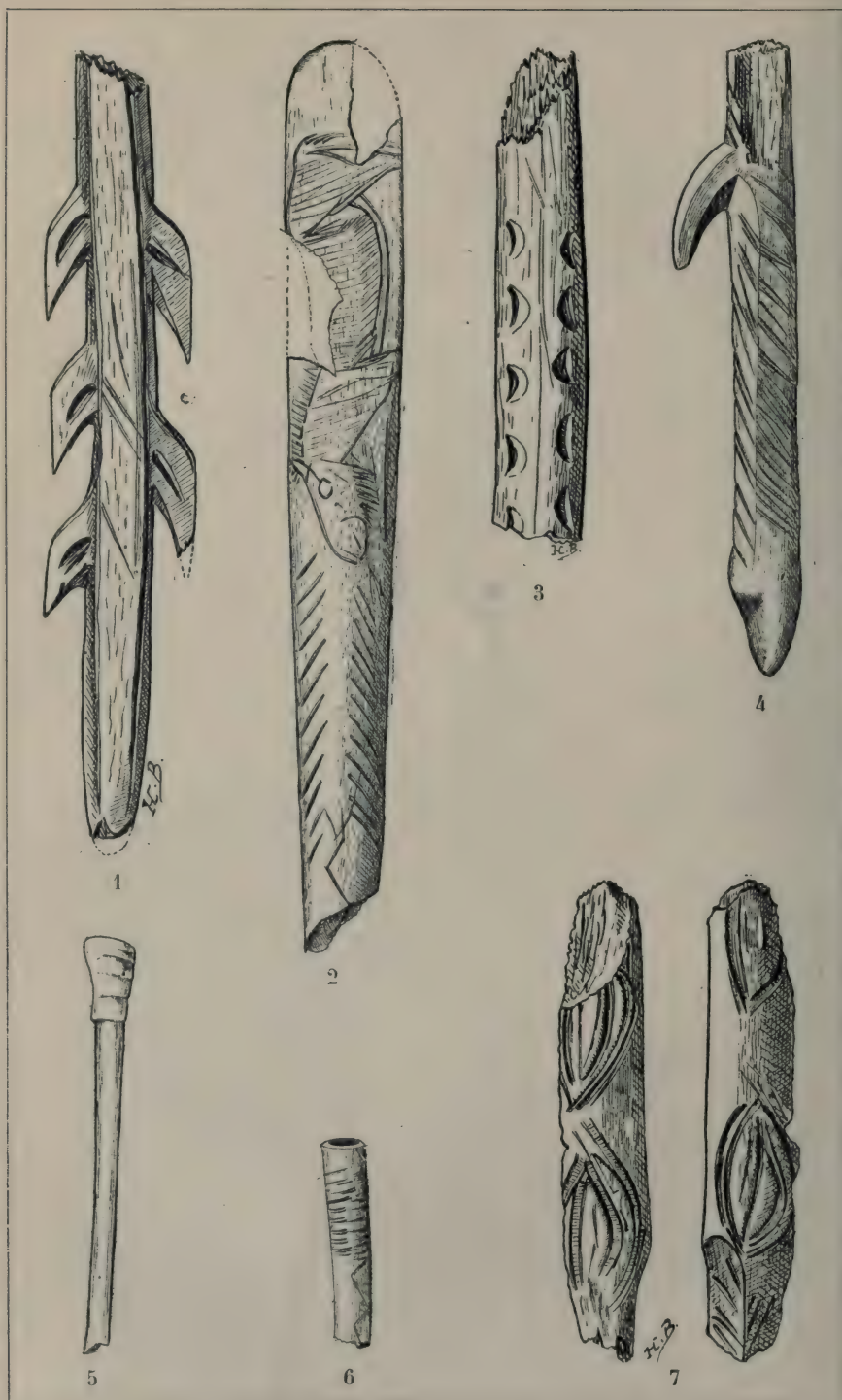


Fig. 2. — Petites lames de silex présentant une soie d'emmanchement.
(Grandeur réelle.)

d. La variété à tranchant denticulé manque au Mas, ainsi que les types *e* et *f* à burin ou perceur, déterminés par une troncature oblique terminale, ou petit perceur terminal médian.

Mais il y a une particularité à noter sur les trois lames du type *c* trouvées au Maz d'Azil; elle ne s'est pas trouvée à Sordes : deux de ces pièces (assise à flèches à base fourchue) présentent, à leur base sur le bord tranchant, une profonde encoche (fig. 2, *a*); une autre (assise à harpons) en présente une à chaque extrémité, situées sur le même bord; il semble que ces petites encoches étaient destinées à passer un petit lien.

g. Restent les lames étroites, très allongées, à arête médiane dorsale si élevée, que l'épaisseur est supérieure à la largeur de ces lames, et plus ou moins retouchée. Ce type était presque absent à Sordes; ici, il abonde dans nos deux couches; voici les principales variétés observées : 1. Type à peu près droit, à retouche dorsale, portant uniquement sur la pointe formant un délicat burin servant





à dessiner les traits fins. — 2. Même type, mais retouches s'étendant sur toute la crête en dessinant parfois des festons successifs. — 3. Même type, mais la retouche s'étend sur toute la crête sans que les extrémités soient façonnées. — 4. Même type, mais extrêmement incurvés et d'une épaisseur verticale exagérée, ne pouvant se poser à plat, à cause de leur forme recourbée; crête très retouchée; la pointe forme un bec à graver très résistant. — 5. Enfin plusieurs de ces pièces ont reçu un travail de retouche vers leur base, destiné à la transformer en une véritable soie, qu'on peut rapprocher de celle de la pointe à cran (fig. 2 *b*, *c*). — A la Madeleine (Dordogne), j'avais recueilli, il y a trois ans, trois lames étroites, droites, à bords parallèles, se rapprochant beaucoup du type *c* de Sordes et du Mas d'Azil, mais également retaillées en vue de produire une vraie petite soie; ce type est nouveau, je pense; il semble que ces petites lames à soie, de l'Ariège ou de la Dordogne, ont pu servir à armer l'extrémité de flèches très légères.

2. OUTILLAGE ET ORNEMENTS D'OS ET D'IVOIRE.

Comme nous l'avons déjà dit, nos deux assises sont caractérisées par la présence, dans chacune, d'objets qui manquent dans l'autre.

Le foyer voisin du fond de la salle a fourni deux flèches à base fourchue que nous figurons (pl. II, fig. 5 et 6); ces objets ont été jusqu'ici très rarement observés au Mas d'Azil; l'autre foyer est caractérisé par la présence de harpons à fût cylindrique peu abondants; leur base ne présente pas les saillies d'arrêt accoutumées; elles manquent totalement dans l'une (pl. I, fig. 1); il y en a une à peine sensible dans le second (pl. I, fig. 4). Le premier a été trouvé dans le foyer inférieur de la couche à harpons, le second dans la partie superficielle du foyer supérieur de la même couche; on peut rapprocher notre premier harpon de celui de Gourdan, fig. 8 de la classification des harpons de M. Piette⁽¹⁾, et notre second de la fig. 10 du même travail; M. Piette attribue l'un à la base, l'autre au sommet de l'assise à harpons.

Nous passerons maintenant en revue les autres outils d'os ou de corne provenant de ces deux couches.

⁽¹⁾ *Anthropologie*, t. VI, n° 3.

1. *Couche à flèches à base fourchue. Outillage.* — Aiguilles peu nombreuses : trois. *Pointes de zagaie* : trois à base à double biseau en corne de renne, et une à base à double biseau en os, avec quatre C gravés deux par deux, ceux de gauche symétriques à ceux de droite et leur présentant leur convexité.

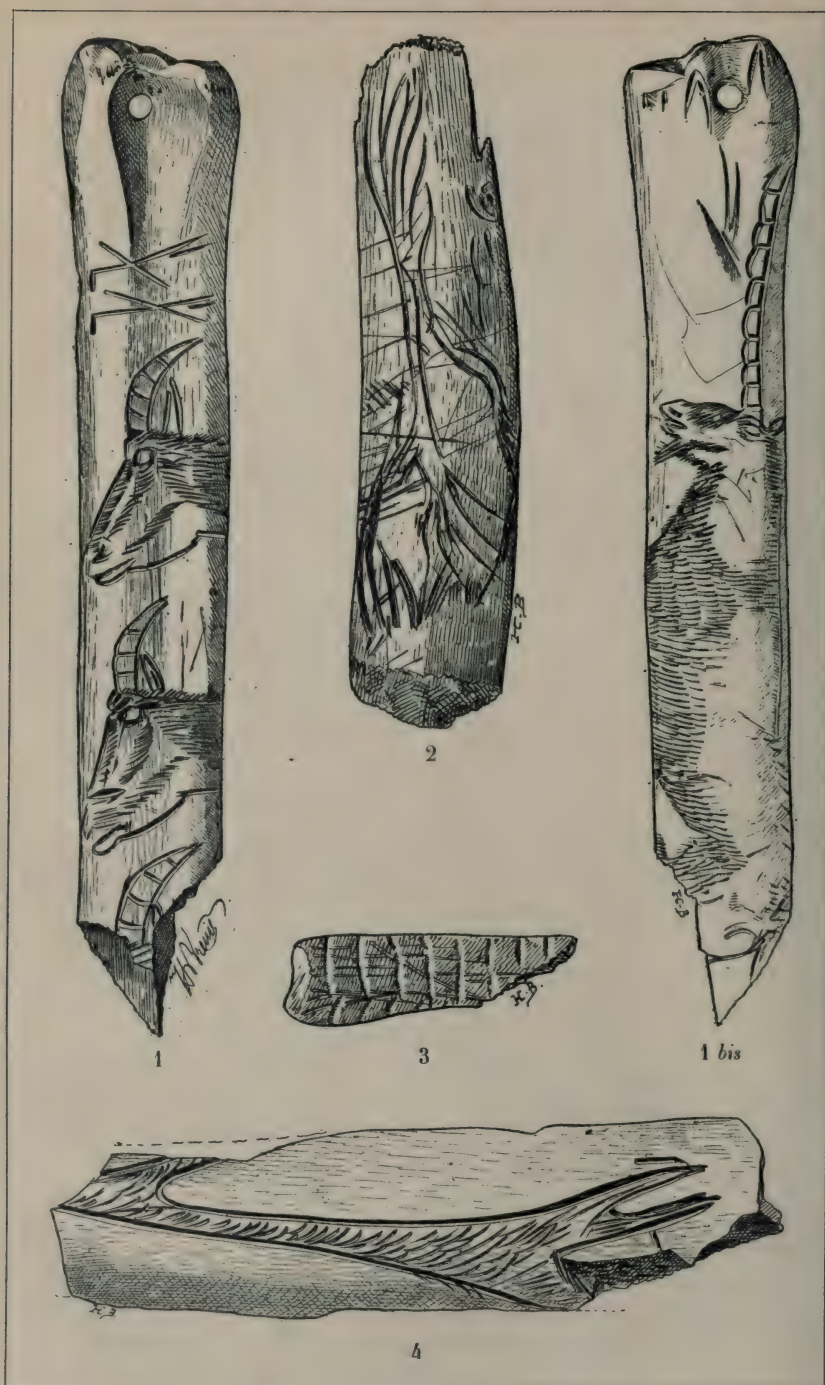
Quelques fragments dont la base manque sont intéressants : l'un présente trois profondes rainures longitudinales comme une baïonnette; un autre montre de chaque côté une ligne longitudinale, pectinée d'un côté; un troisième à gauche a des séries de lignes obliques; un quatrième, une ligne droite à crochet récurrent. Nous en figurons un cinquième bien gravé (pl. II, fig. 3); tous ces fragments sont en bois de renne.

D'autres pointes sont à base biseautée d'un seul côté, à contours quadrangulaires (deux, en os) ou arrondis (trois); toutes sont en os; l'une de ces dernières porte sur sa tige une usure bien nette, traces d'un ligament (pl. II, fig. 1); le biseau de cet objet semble avoir servi non pas de point d'insertion pour la hampe, mais de barbe récurrente; cette utilisation subsiste chez les Esquimaux.

Deux autres fragments proviennent de pointes en os, à forme de losange très allongé et bien plus développé vers la pointe. A signaler deux spatules en corne de renne; l'une d'elles est creusée en cuiller à l'extrémité. Les *baguettes plates* d'un côté strié obliquement, convexes de l'autre, sont représentées par six fragments; l'un est orné comme celui de l'assise à harpons, fig. 1; deux fragments n'ont aucun ornement; nous en figurons deux autres (pl. II, fig. 4 et 7) qui présentent des signes graphiques assez particuliers.

Ornements et objets d'art. — Les coquilles percées ont été assez nombreuses dans cette assise. J'ai recueilli moi-même ensemble une grosse pincée de petites coquilles toutes percées se rapportant aux espèces *Leptothyza sanguinea* (Linné), au nombre de vingt-sept et *Trivia europaea* (Montagu), au nombre de huit ou dix; avec elles se trouvait un fragment de grosse turritelle (indéterminable) qui semblait former le motif principal de cet ornement; elle était entaillée sur une spire pour être suspendue; à très peu de distance se trouvait une *Nassa reticulata*, Linné, trouée par usure de la coquille. Un fragment de *Pectunculus* en provient aussi.

Je remercie M. H. Fischer de la complaisance qu'il a eue de bien vouloir me déterminer ces coquilles et celles de l'assise à harpons.



GROTTE DU MAS D'AZIL.

OS GRAVÉS.

(Grandeur réelle. — Assise à flèches à base fourchue.)

Les autres objets ornementaux sont les gravures; mes dessins me dispenseront d'une description détaillée. Le fragment de côte de cheval gravée qui est représenté pl. III, fig. 2, porte un dessin rapide, une esquisse faite *à la diable*. Cependant on voit une sorte de palme, analogue à celle d'un bois de renne ou d'élan, surmonter une sorte de tête où le muse, la barbe et l'œil sont représentés sommairement.

La fig. 3 de la pl. III reproduit le dessin d'une lamelle osseuse portant une série de petits traits transversaux à contours usés.

La côte de cheval fragmentée (pl. III, fig. 4) porte un fort beau dessin malheureusement brisé; ce qui subsiste représente la ramure palmée d'un renne ⁽¹⁾.

Quant à l'objet reproduit sur ses deux faces (pl. III, fig. 1 et 1 bis), c'est assurément l'une des plus belles gravures qu'on ait tirées de la grotte du Mas d'Azil, et sa découverte m'a fait oublier les longs jours de fouilles stériles qui l'avaient précédée. L'os sur lequel sont ciselés les jolis sujets qu'on y voit, paraît être prélevé sur un canon de cheval, dont une portion de la face articulaire supérieure subsiste, mais la face médullaire et les bords ont été soigneusement régularisés avant le travail de l'artiste; celui-ci semble s'être servi d'outils différents, de même d'ailleurs que pour la gravure précédente; il y a des lignes larges, profondes, entaillées avec une force et une sûreté étonnantes; on y reconnaît facilement le travail du burin; mais les petits traits juxtaposés en fin guiloché sont l'œuvre d'une pointe beaucoup plus déliée et acérée.

Quant aux gravures, la face convexe porte un grand bouquetin finement gravé, dont les contours manquent un peu de fermeté; la corne recourbée n'a pu être gravée dans son aspect naturel; l'artiste l'a déroulée en avant de l'animal; elle est bien reconnaissable à ses gros anneaux distincts, séparés par des étranglements; j'ai vu chez M. Piette une corne de bouquetin gravée sur pierre, — de Gourdan, je crois, — qui était gravée de la même façon, le bord postérieur limité par un trait continu, l'autre par une série d'arceaux surbaissés; mais elle était représentée dans sa courbure normale; en avant du bouquetin, il y a une sorte de signe, fortement buriné, qui semble un symbole et, à droite et à gauche du trou de

⁽¹⁾ Comparer à la gravure analogue, mais entière, de Laugerie Basse (*Matériaux pour l'histoire de l'homme*, 1885, p. 69).

suspension, un chevron répété deux fois. On sait que cette répétition d'un signe graphique deux fois est justement extrêmement fréquente sur les plus belles œuvres d'art glyptiques; nous en avons un exemple sur un bâton de commandement à magnifiques rennes trottant et saumons, de la grotte de Lortet⁽¹⁾. Un autre bâton de commandement, appartenant à M. Piette, porte la signature de deux artistes qui ont traité des sujets différents sur les deux moitiés du même objet⁽²⁾.

Le docteur Capitan et moi avons remarqué, dans les grottes de Combarelles et de Font-de-Gaume, un certain nombre de signes graphiques peu variés, ordinairement accouplés aussi, et qui semblent être des signatures. Bien qu'assurément cette interprétation demeure hypothétique, notre gravure tend encore à la confirmer; on peut voir, en comparant la gravure des deux faces de notre objet, que la façon de l'artiste n'est pas la même, et les têtes de jeunes bouquetins ou de femelles de la face concave présentent un caractère de vigueur, de fermeté des contours qui manque au grand bouquetin de l'autre face. Or, la signature, c'est-à-dire ces deux X si semblables jusque dans leurs particularités gravés au-dessus de la première tête, n'est justement pas la même que celle de l'autre face. Il semble donc légitime d'admettre une corrélation entre ces signes et la personne de l'artiste.

Il me reste à signaler cette baguette d'ivoire sculpté dessinée pl. II, fig. 2; mes dessins me dispensent d'une description; il semble que ce soit une sorte de statuette et que l'extrémité séparée de la baguette par un étranglement soit comme une petite tête à deux faces; celles-ci sont couvertes de lignes pointillées; l'encoche terminale paraît être le reste d'un anneau de suspension brisé. Cet objet provient de la partie la plus déclive du foyer, en un point où il était fort peu épais et reposait sur le rocher. Il se peut donc que cet objet puisse être considéré comme un peu plus ancien que les autres que nous avons décrits, soit qu'il provienne de la base du foyer (trop mince sur ce point pour être subdivisé), soit qu'il ait glissé sur la pente du foyer inférieur, jusqu'à un point où celui-ci a été enlevé complètement.

⁽¹⁾ Cf. Piette, *Notes pour servir à l'histoire de l'art primitif*, fig. 15; *l'Anthropologie*, 1894, n° 2.

⁽²⁾ Cf. Piette, *Études d'ethnographie préhistorique : les galets colorés*; *l'Anthropologie*, t. VII, p. 423, fig. 92.

Assise à harpons. — *Instruments.* — Nous avons déjà parlé des deux harpons recueillis, nous n'y revenons pas.

Une vingtaine d'aiguilles proviennent de cette assise (dix fragments côté de la pointe, onze entières ou avec le chas); toutes sont à tige cylindrique, sauf une, faite, je pense, dans un os d'oiseau, c'est-à-dire à section lamellaire, convexe d'un côté, concave de l'autre; elle provient du cône de débris de cuisine se rattachant au foyer inférieur de la couche à harpons. Deux grandes aiguilles *sans chas*, sortes d'alènes, proviennent du foyer supérieur. On a aussi trouvé une véritable épingle dans le foyer supérieur (pl. I, fig. 5).

Quatre minuscules poinçons représentent ici une catégorie dont nous n'avons vu aucun exemple dans l'assise à flèches à base fourchue; même observation pour un gros poinçon d'os et un gros lissoir en corne de renne, et trois fragments de spatules en os lamellaire. J'ai encore recueilli cinq pointes de zagaie à base en biseau double à tige cylindrique ou rectangulaire; quatre, dont un fragment, sont en os; nous en figurons deux qui portent des gravures (fig. 3 et pl. I, fig. 7); ce dernier fragment a des ornements qui paraissent représenter des yeux munis de leurs sourcils; je me souviens avoir remarqué chez M. Piette un os gravé de toute une série de petits yeux au-dessus desquels se développait un grand arc sourcilier; deux autres zagaies du même type (et plusieurs fragments) sont en corne de renne; les côtés de l'une d'elles sont gravés d'une ligne droite à crochet ou barbe récurrente; c'est un sujet ornemental que nous avons trouvé dans la couche à flèches à base fourchue. A signaler encore une longue baguette cylindrique en corne de renne, mesurant 26 centimètres.



Fig. 3.

Pointe de zagaie,
en os.

(Demi-grandeur. —
Assise à harpons.)

Les baguettes en corne, arquées, aplaties et striées obliquement d'un côté, convexes sur l'autre face, ont donné quelques bons objets; l'un d'eux est à peu près entier et bien orné (fig. 1). Deux autres fragments portent des ornements analogues, mais plus réguliers; nous figurons l'un d'eux (pl. I, fig. 3); cette ornementation existait dans l'autre assise. Plusieurs autres, dont un grand frag-

ment, présentent un profond sillon médian; reste un certain nombre de fragments sans importance, surtout des pointes.

Il nous reste à signaler comme outil deux sortes de poinçons très déliés (en corne de renne; la base de l'un se rétrécit en une petite soie, celle de l'autre est arrondie) et quatre ciseaux en corne de renne; ces objets ressemblent à une grosse zagaie à tige cylindrique dont la pointe aurait été cassée; mais la partie opposée au biseau double est écrasée par le martelage; ce type, que je n'ai pas rencontré dans le foyer du fond de la salle, a été trouvé abondamment par M. Daleau à Pair-Non-Pain. J'en ai vu nombre d'échantillons chez M. Piette, du Mas d'Azil, provenant, je crois, des couches à gravure sans harpon.

Ornements et objets d'art. — Les dents percées étaient assez nombreuses dans le cône de rejets de cuisine qui descendait sur la pente, au voisinage de l'entrée de la galerie inférieure: il y a deux canines de renne, trois incisives de petits ruminants, une incisive d'ours (?) très usée, et une canine de gros félin (dimension d'un gros lynx ou d'une petite panthère). Sur la plate-forme d'où descendait ce cône de débris de cuisine, j'ai recueilli deux incisives de cheval dont la racine usée et entaillée n'a pas encore été perforée, bien qu'on ait semblé vouloir lui faire subir cette opération.

Un petit os long d'oiseau (pl. I, fig. 6), sectionné aux deux bouts et orné de séries de traits et de dents de loup, semble être une perle de collier; il provient du foyer supérieur de la couche à harpons.

Un certain nombre de coquilles ont été aussi recueillies; ce sont: une portion de valve de *Pecten maximus* (Linné)⁽¹⁾, une *Cypræa achatidea* (Gray)⁽²⁾, tous deux dans le cône de déjections sur pente; un *Pectunculus*, indéterminable, percé de deux trous, l'un à droite,

⁽¹⁾ *Pecten maximus* (Linné), espèce qui n'est probablement pas méditerranéenne; en tout cas, elle est rare dans cette mer, et n'existe pas sur les côtes de France.

⁽²⁾ *Cypræa achatidea* (Gray). Elle se rencontre actuellement seulement sur les côtes algériennes et sur les côtes d'Espagne, au voisinage des Baléares; même là, elle est rare; il n'y en a plus de traces sur les côtes françaises; elle devait, au contraire, y être assez commune à l'époque glyptique et se trouve souvent dans les gisements (Cf. H. Fischer, *Coquilles de la grotte du Mas d'Azil*, *Anthropologie*, t. VII, p. 641, 643, où elle est désignée par le synonyme de *C. physis*, Brocchi). [Renseignements dus à M. H. Fischer.]

l'autre à gauche de la coquille, non loin des insertions musculaires, et une *Turritella communis* (Risso), recueillis dans le foyer supérieur de la plate-forme.

Il nous reste à parler des œuvres d'art. Deux gravures ont été découvertes dans l'assise à harpons : l'une, exécutée sur un fragment d'os d'oiseau avec une vigueur de coup de burin étonnante, n'a pas beaucoup de valeur artistique; c'est du schéma, de la caricature presque, que cette tête de cheval dont tous les angles sont exagérés et les lignes générales seules gardées, au-dessous, un signe pectiné; notre figure 4 représente le déroulé de cet os d'oiseau. L'autre gravure (pl. I, fig. 2), recueillie, comme nous l'avons dit, à la base du foyer inférieur à harpons, dans un trou creusé dans le limon sous-jacent, est dans un état détestable de conservation; elle représente un petit cheval barbu, à tête grosse, crinière érigée, corps épais, gros ventre, queue peu fournie; c'est bien l'équidé gravé si souvent aux Combarelles sur les parois de cette grotte; la double ligne du ventre produit un singulier effet. La façon dont les hachures sont distribuées pour donner le sentiment de la convexité du corps est assez remarquable; en avant de la tête du cheval, on peut voir un dessin en forme de nervures de feuille, et au bout, un chevron isolé. Cet objet est fait d'une mince lame osseuse très usée, prélevée dans une côte; le dessin est très peu profond et peu visible; notre figure représente l'objet développé suivant un plan; il est en réalité très incurvé; il porte d'abondantes traces de peroxyde de fer : aurait-il été peint? Après la découverte des fresques de Font-de-Gaume, faite en septembre dernier par le docteur Capitan et moi, M. Piette me faisait cette observation, qu'il avait souvent remarqué de l'ocre en abondance sur les gravures sur os, et qu'il se pourrait que ce fût le reste d'une véritable peinture. Le fait est intéressant à noter, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'ocre au contact de notre petit cheval : il s'agirait donc d'un enduit intentionnel.



Fig. 4.

Gravure, déroulée, d'une tête de cheval sur os d'oiseau.

(Dimensions réelles. — Assise à harpons.)

Tels sont les résultats que mes travaux ont obtenus sur la rive droite de l'Arise; à défaut d'une superposition importante d'assises d'époques diverses, j'ai pu poursuivre avec succès l'étude de cou-

ches dont les relations chronologiques étaient déjà fixées par les travaux antérieurs de M. Piette, et y découvrir plusieurs de ces remarquables objets d'art qui nous font tant admirer le génie artistique et l'observation si vraie des troglodytes de l'âge du renne.

FOUILLES DE LA RIVE GAUCHE.

Lorsque, suivant la rive gauche de l'Arise, on veut pénétrer dans la grotte, il faut d'abord escalader plusieurs pans rocheux pour atteindre une étroite terrasse qui s'étrangle presque en corniche en pénétrant dans la grotte; le seul accès de la rive gauche est donc un étroit sentier de chèvre resserré entre la paroi et la berge élevée, presque à pic, de la rivière; cette passe quelque peu scabreuse franchie, on pénètre sur une très vaste terrasse en croissant concave du côté de l'eau; la partie d'amont est trop élevée pour être submergée par les crues violentes de la rivière, mais toute la corne d'aval a été lavée par les hautes eaux et ne contient aucun dépôt archéologique.

Dans la grande tranchée transversale creusée par M. Piette, il avait observé, le long de la muraille, une superposition de quatre couches : élaphotarandienne à la base (assise à harpons à fût cylindrique en corne de renne), azylienne, arisienne et pélécyque; cette dernière, peu épaisse au voisinage de la paroi, augmentait considérablement d'épaisseur du côté de la rivière, vers laquelle elle s'inclinait très fortement.

J'ai repris la tranchée de M. Piette dans la partie la plus voisine de la rivière, et j'en ai repoussé le front, sur 6 mètres de long, à 4 mètres plus en amont.

Voici les observations auxquelles ces fouilles ont donné lieu.

La hauteur totale de la tranchée ne mesure pas moins de 4 mètres.

1. ASSISE PÉLÉCYQUE.

Sur un sous-sol fait de matériaux calcaires de tout appareil tombés de la voûte, s'étend une énorme couche de cendre de bois, blanchâtre ou grise, contenant de nombreuses strates de charbons de bois; ce foyer est épais de 2 mètres du côté de la rivière (à gauche de la tranchée en la regardant en face); il mesure 1 m. 50 de puissance à l'extrémité opposée; entre ces deux points, son

épaisseur était beaucoup plus réduite, à cause d'un mouvement du sol.

À gauche, la base du foyer pénètre sous un immense bloc contre lequel se trouvait une grande quantité d'ossements accumulés, se rapportant aux espèces suivantes : *ursus arctos* (1 molaire), *chèvre* (encornures), *bœuf* (surtout de très jeunes animaux), *sanglier* ou *porc* (individus de tout âge), un petit nombre d'ossements de *cerf* et de *chevreuil*, quelques très rares ossements de *cheval*; en ce point, contre le gros bloc, et tout au fond de la couche, quelques ossements humains ont été recueillis, disséminés sans aucun ordre; ce sont : un maxillaire inférieur jeune, à canines très développées, la face interne portant des stries de silex; un tibia, indiquant un homme très musclé, un péroné, trois humérus appartenant à trois individus distincts; l'un d'eux est fortement strié au silex; un autre porte une lésion vers la partie médiane; il est très robuste et présente un méplat considérable⁽¹⁾. Les couches contenaient bon nombre d'*helix hortensis* disséminées; la poterie était fort abondante, mais peu variée; la pâte est tantôt grossière, tantôt fine; l'épaisseur des tessons et la dimension des vases étaient également très variées. La forme des anses l'est beaucoup moins; la plupart ont la forme d'une anse tout à fait ordinaire; quelques autres, en pâte plus fine, sans être plus hautes, sont beaucoup plus larges, et les deux issues du vide qui les sépare en leur milieu de la panse sont très écartées; une autre présente une double perforation; il y a enfin plusieurs simples mamelons.

Le reste de l'outillage consiste en très nombreux outils d'os : des poinçons principalement (faits avec des os longs fendus) et aussi des spatules (en côtes aiguisées à un bout) et des ciseaux (en os longs fendus). En fait de silex, je n'ai rencontré que trois ou quatre éclats, deux seulement retouchés, dont un grattoir ovale du type néolithique le plus répandu. Plusieurs ciseaux ont été faits en affûtant des petits galets allongés; ces objets viennent de la base des couches; une hache d'argilite (?), une portion d'une autre de très belle serpentine, ainsi qu'une autre toute petite et un ciseau à un seul biseau oblique, de la même matière, formaient la

⁽¹⁾ Je dois ces renseignements à l'amabilité de M. Papillaud, professeur à l'École d'anthropologie.

partie la plus caractéristique du mobilier de notre assise pélécyque, ainsi qu'un petit galet sécuriforme, percé d'un trou de suspension, et une canine de renard également perforée. Il y a beaucoup d'autres outils de pierre, mais ce sont des galets ou portions de galets usagés, surtout des galets schisteux; ils sont rayés, usés sur leurs bords ou sur leur face; certains éclats en ont été enlevés et paraissent avoir servi au même titre que des éclats de silex. On rencontre encore beaucoup de galets de quartz ou de granit qui paraissent avoir subi l'action du feu.

Il y a plusieurs points qui m'ont beaucoup frappé dans cette couche pélécyque : l'abondance extrême des os travaillés (poinçons et lissoirs), l'absence à peu près totale d'outils de silex, la netteté étonnante du sciage des os travaillés (*venant de toute l'épaisseur de la couche*) et qui peut difficilement s'expliquer sans l'intervention d'un outil métallique, enfin le grand nombre de galets usagés, sortes de lissoirs, aiguisoirs, usoirs, etc. Quelle profonde différence avec notre néolithique du Nord de la France ! Il n'y a presque pas de ressemblance entre ces deux industries néolithiques. A remarquer encore que beaucoup d'ossements sont rongés; faut-il y voir l'œuvre du chien ou de bêtes sauvages ?

2. ASSISES CALCEUTIQUE ET PROTOSIDÉRIQUE.

L'assise pélécyque était recouverte, sur la gauche, par un lit de blocs assez continu de ce côté, mais qui ne se prolongeait pas du côté de la rivière; de ce côté, la surface des couches pélécyques était mêlée d'éléments meubles et se confondait avec un foyer subordonné très pauvre, qui n'a donné que des tessons inutilisables pour l'étude, à l'exception de trois d'entre eux, appartenant à un même vase, qui rappelle beaucoup la poterie du bronze par sa pâte et sa belle ornementation. Il est donc possible que la base du foyer supérieur que j'ai rencontré à gauche soit attribuable à l'assise du bronze; la partie supérieure droite de cette couche a fourni plusieurs petits morceaux de *fer* d'une signification indéterminée. Au-dessus de ce foyer s'étendait une couche fort épaisse d'éboulis de voûte, recouverte de déblais des fouilles pratiquées par M. Piette dans la couche azylienne. Ces déblais m'ont livré un très grand nombre de petits grattoirs circulaires caractéristiques de cette couche, quelques fragments de harpons plats et une douzaine de

galets coloriés rentrant dans les types déjà figurés par M. Piette ; les plus intéressants portaient une croix inscrite, un signe scalariforme à barres transverses, quatre et cinq disques ; plusieurs portaient deux disques tangeant aux extrémités ; un autre n'en portait qu'un seul ; un tout petit, allongé comme un noyau de datte, porte une bande longitudinale.

Un certain nombre d'autres objets ont été trouvés dans ces déblais, tels un marteau de pierre qui ressemble à un tronçon de grosse hache et quelques grains de collier, mais ces objets ont perdu leur signification stratigraphique et ne méritent qu'une simple mention.

La fouille pourrait être continuée avec succès, car les déblais des ouvriers de M. Piette, remontant aux premiers moments des recherches dans les foyers azyliens, contiennent encore beaucoup de galets peints qu'ils ont laissé échapper, alors qu'ils ne les connaissaient pas encore bien. La couche néolithique est loin d'être épuisée.

Il reste donc encore bien des recherches à faire sur les deux rives, et la grotte du Mas d'Azil n'a pas encore livré tous ses trésors ⁽¹⁾.

Abbé BREUIL.

(1) Parmi les personnes du Mas d'Azil qui m'ont prêté leur concours, je dois une mention toute spéciale à M. Maury, dont le père a dirigé jusqu'à sa mort les travaux de M. Piette.

EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

DE

LA FORÊT DE ROUVRAY,

PAR M. LÉON DE VESLY.

Le 19 juillet 1901, M. le Ministre de l'Instruction publique nous ayant accordé, sur la proposition du Comité des travaux historiques, une subvention pour explorer la forêt de Rouvray (Seine-Inférieure), sur laquelle les travaux de M. de la Serre⁽¹⁾ avaient précédemment appelé l'attention des archéologues, nous nous mîmes à l'œuvre dès le 5 août.

LA ROUTE ROMAINE.

Le premier objet de nos recherches fut de reconnaître la voie romaine, qui de Rouen conduisait à Paris, par Caudebec-lès-Elbeuf (*Uggate*), Evreux (*Mediolanum*) et Dreux. Elle est mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin, mais elle ne figure pas sur la Carte de Peutinger, ce qui surprend, puisque cette voie menait également au Mans, à Orléans et à Tours. Cette absence a permis d'induire que *Uggate*, ravagée par les Saxons, en 282, aurait été entièrement détruite sous Gratien, en 383⁽²⁾.

Il n'est d'ailleurs pas un historien de nos localités normandes, qui n'ait signalé l'antique voie et qui n'ait décrit son tracé dans les traverses d'Elbeuf et de Caudebec.

L'abbé Cochet, qui en a tracé l'itinéraire dans la *Seine-Inférieure historique et archéologique*⁽³⁾, fixe son point de départ au Carrefour Sacré sur lequel s'est élevée, plus tard, la cathédrale de Rouen. Le

(1) *Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure*, années 1888 et 1889.

(2) Abbé Cochet, *La Seine-Inférieure historique et archéologique*, p. 402.

(3) Abbé Cochet, *ouvr. cité*, p. 50.

savant archéologue lui fait descendre la rue Grand-Pont, traverser la Seine et le faubourg Saint-Sever (jadis Emendreville), puis suivre parallèlement le cours de la Seine, en passant par Sotteville, Saint-Étienne-du-Rouvray, Oissel, la forêt de Rouvray pour arriver à Orival, traverser Elbeuf et atteindre Caudebec où elle franchissait l'Oison pour entrer dans le département de l'Eure.

L'abbé Cochet avait jalonné son tracé par les sépultures antiques découvertes à Sotteville, Quatre-Mares et Saint-Étienne, ou bien en s'appuyant sur des dénominations de chemins ou des récits des voyages de nos premiers prélats ou de nos rois. Il n'a vu le massif de l'antique chemin qu'à Elbeuf et Caudebec, lors de la construction d'aqueducs ou de maisons; mais, il n'a pas suivi les vestiges de la route sur le territoire de Grand-Couronne, car il écrit : « On a signalé sur Grand-Couronne des restes de voie antique ⁽¹⁾ ».

Cette désignation n'a aucune précision. M. Saint-Denis, qui s'est fait l'historien des communes du canton d'Elbeuf, est beaucoup plus exact lorsqu'il donne le tracé de la vieille route qui de Rouen se dirigeait en droite ligne, par la forêt de Rouvray, jusqu'au hameau du Grand-Essart; d'où elle descendait, par le Petit-Essart, au Nouveau-Monde. Là, elle traversait le vallon, entrait dans la forêt de la Londe et se dirigeait, en ligne presque droite, à l'endroit nommé le rond-point de la Lune ⁽²⁾.

Nous avons pu, en compagnie de M. L. Deglatigny, suivre l'aggr, depuis la route forestière dite « avenue de Belbeuf » jusque derrière les Clos de l'Essart, où elle se perd dans les terres labourées; c'est-à-dire, sur un parcours de plus de deux kilomètres. Nous aurions pu la reconnaître sur une plus grande longueur si des taillis épais ne nous en eussent empêchés.

Dans tout l'espace parcouru, la voie antique est en remblai sur 0 m. 80 à 1 m. 20 de hauteur : c'est un *chemin haussé*. Aussi son relief sur le sol présente-t-il un bombement d'une largeur de 9 mètres environ.

Deux sondages que nous avons fait opérer, l'un derrière la pépinière de la Maison forestière des Essarts, l'autre non loin de la route d'Oissel à Grand-Couronne, nous ont permis de fixer la con

⁽¹⁾ Abbé Cochet, *ouvr. cité*, p. 458.

⁽²⁾ H. Saint-Denis, *La Londe et son marquisat*, p. 4.

struction de la voie (fig. 1). C'est ainsi que nous avons reconnu qu'elle était composée :

- 1° D'une couche de gravier de 0 m. 21 d'épaisseur ;
- 2° D'un lit de pierres concassées d'environ 0 m. 06, sur lesquelles était posée une couche de mortier de 0 m. 06 d'épaisseur. Ce mortier avait acquis une telle solidité, que les pioches des ouvriers

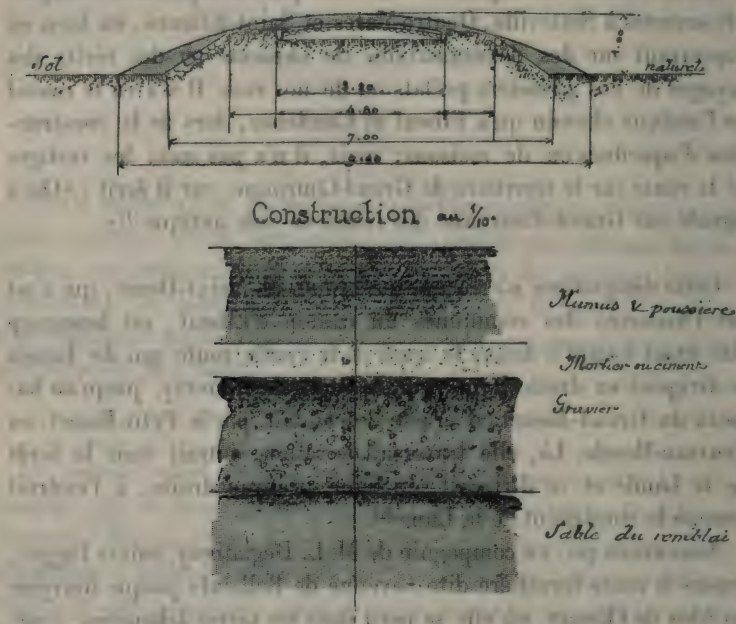


Fig. 1. — Coupe de la voie romaine de la forêt de Rouvray.

s'émoissaient ou se cassaient plutôt que de le briser. Les gros silex, sur lesquels était déposée la couche de mortier, formaient une bordure qui limitait à 3 m. 20 la largeur de la chaussée. De chaque côté, des accotements (*margines*) de 0 m. 80 de largeur portaient à 4 m. 80 la largeur totale de la voie, qui était maintenue latéralement par de gros blocs ou silex.

Aujourd'hui, une couche de graviers et d'humus recouvre et enveloppe la voie, remplaçant, par un arc de cercle de 9 mètres de flèche, le profil antique.

De notre examen ressort particulièrement la détermination du tracé de la route de Rouen à *Uggate* :

1° Le chemin était en ligne droite entre les Essarts et l'avenue de Belbeuf;

2° En prolongeant cette ligne vers le Nord, elle tend exactement vers le parvis de la cathédrale de Rouen;

3° La même droite prolongée vers le Sud s'engage, à partir des Essarts, dans le thalweg d'un vallon (ancienne route des Essarts) qu'elle suit jusqu'au Nouveau-Monde;

4° Dans tout le parcours de cet itinéraire, la voie, après avoir atteint le plateau, en suit la ligne de faite qu'elle n'abandonne que pour regagner la côte Saint-Auct à Elbeuf;

5° Enfin, nous avons remarqué que les remblais étaient d'un sable fin et blanc, c'est-à-dire apporté de carrières, puisque le sol du plateau des Essarts est argilo-calcaire.

LE FANUM D'ORIVAL.

Orival est une des communes du canton d'Elbeuf. Les forêts de Rouvray et de la Londe se confondent sur son territoire. De hautes falaises crayeuses, couronnées de coteaux mamelonnés, découpent sur le ciel les festons de leurs crêtes. Les habitations accrochées aux flancs des rochers, ou creusées dans les anfractuosités, la Seine qui baigne leurs pieds, augmentent encore le pittoresque d'une des localités les plus curieuses de la Seine-Inférieure. Les touristes viennent y jouir d'un magnifique panorama, les botanistes y cueillir la flore des montagnes et le géologue y récolter les fossiles du crétacé supérieur et les instruments de l'homme préhistorique.

C'est sur un des rochers d'Orival que se voient encore les ruines du fameux château Fouet, bâti par Richard Cœur-de-Lion, perfectionné et agrandi par Jean Sans-Terre qui le détruisit pour l'empêcher de tomber aux mains du vainqueur.

Une autre roche que baignaient jadis, à l'Est, les eaux du port du Gravier⁽¹⁾, est séparée des autres par un vallon où court un sen-

(1) Le port du Gravier est mentionné dans tous les documents de la vicomté de Rouen (voir *Vicomté de Peau*, par M. Ch. de Beaupaire). M. Belgrand a prétendu que les Anglais y avaient entrepris des travaux au xv^e siècle, pour creuser un canal et éviter à leurs navires de passer par Rouen. C'est le projet que reprend aujourd'hui M. Bouquet de la Grye.

tier. Elle porte le nom de *Catelier*. Le pic situé entre le château Fouet et le Catelier est connu sous le nom de *roche Foulon* : il aurait servi, dit-on, de carrière pour extraire la glaise destinée aux apprêts des draps et à alimenter les fabriques des faïenciers rouennais.

Enfin, un rocher moins abrupt, mais non moins curieux, que les précédents se voit au fond du Gravier, au triège du Nouveau-Monde. Des ravins profonds, d'où dévalent les routes des Essarts, du Val-Saint-Aubin et la sente de la Mare-aux-Anglais, l'ont taillé en forme de promontoire.

Cette disposition le désignait à l'attention des premiers habitants qui y établirent des vigies. Les Romains, en habiles stratégestes, augmentèrent encore la force de la position en l'entourant d'une levée de terre et en firent un camp. Tous les envahisseurs de la terre normande occupèrent ce rocher sillonné de retranchements; le peuple n'a retenu que le souvenir des Anglais du xv^e siècle et des Allemands de 1870.

M. de la Serre n'y a vu que des travaux d'approche exécutés par les Anglais pour s'emparer du château de la Roche d'Orival ou château Fouet. Cependant les difficultés pour entreprendre, de ce côté, une attaque de la roche d'Orival nous en ont fait juger différemment, et les fouilles que nous avons entreprises nous ont confirmé dans notre opinion que l'enceinte était gallo-romaine.

Tout le promontoire ou coteau dit *la Tête-de-Cheval* est entouré d'un fossé en relief sur trois côtés. Ce retranchement n'existe pas sur la face Est qui regarde la Seine, parce que, de ce côté, la position était suffisamment défendue par le fleuve et les rochers taillés à pic⁽¹⁾. Partout ailleurs, la circonvallation suit la crête militaire, présentant sur le front Nord un ouvrage avancé enserrant la Mare-aux-Anglais, puis décrivant une longue courbe concave.

L'enceinte ainsi limitée est rectangulaire; elle mesure environ 500 mètres de côté et a 25 hectares de superficie.

C'est dans cette vaste enceinte que nous avons reconnu une succession de terrasses sur lesquelles s'élevait, au point culminant, un petit monticule formé de ruines.

(1) Une disposition semblable se voit dans le plan de l'enceinte gallo-romaine de Strasbourg levé par le colonel de Morlet. Cf. A. de Caumont, *Abécédaire*, p. 629.

Ce tertre ouvert par nos terrassiers, le 5 août dernier, nous a donné un petit monument, temple ou *fanum*, que nous allons décrire.

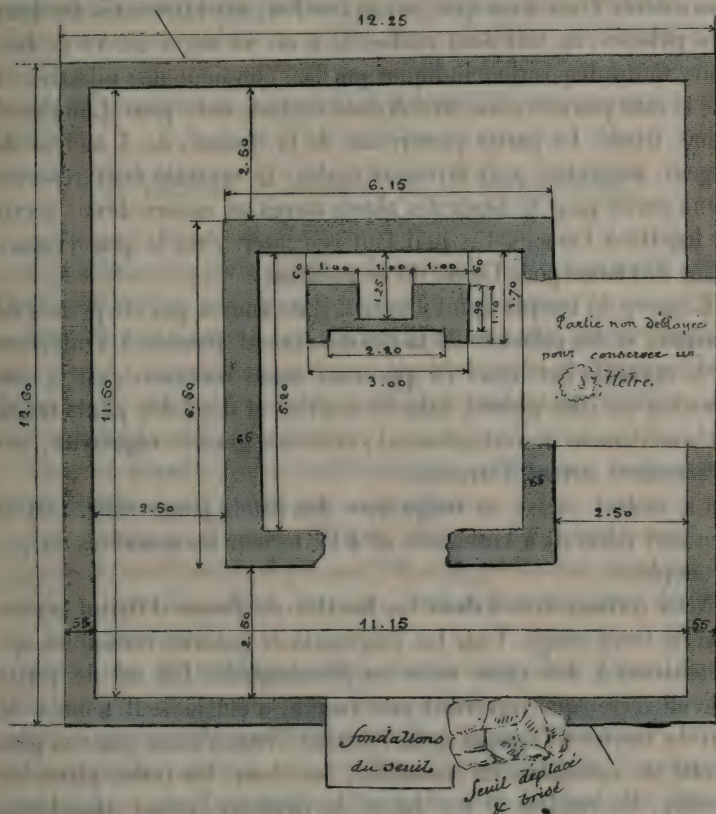


Fig. 2. — *Fanum* d'Orival (Seine-Inférieure).

Il se composait d'une *cella* construite sur un plan carré et qu'enveloppait un portique. Ce sanctuaire était donc périptère et mesurait 12 m. 60 sur 12 m. 25. Les murs de la *cella* avaient 0 m. 65 d'épaisseur; ceux du soubassement du portique 0 m. 55 seulement.

Il ne différait des petits temples déjà découverts⁽¹⁾ que par

(1) *Fanum* des Buis, *Bulletin de la Société d'émulation de la Seine-Inférieure*, années 1894-1895; *Fanum* du Catelier, *ibid.*, années 1897-1898, et le *Bulletin archéologique*, année 1898.

une muraille intérieure d'une disposition spéciale qui divisait la *cella* pour obtenir un sacraire.

Cette cloison offre une remarque qui n'est pas, croyons-nous, sans intérêt. C'est ainsi que, sur sa face Est, aux extrémités des deux gros pylônes, on voit deux saillies de 0 m. 20 sur 0 m. 40 de largeur. Cette disposition indique que là s'élevaient des pilastres et que la *cella* pouvait ainsi être divisée en trois nefs pour l'adoration d'une triade. La partie postérieure de la cloison, de 3 mètres de largeur, présentait trois divisions égales : la centrale était réservée à une cavité pour le dépôt des objets sacrés ou encore devait servir de logette à l'oracle. Ce qu'il faut constater, c'est le peu d'espace (0 m. 60) laissé pour l'accès de ce *posticum*.

L'entrée du temple ayant disparu, il ne nous a pas été permis de constater si les pilastres de la cloison étaient répétés à l'intérieur de la muraille Est ; mais ce que nous avons reconnu, c'est la construction en silex posés à bain de mortier et dont des joints tracés horizontalement et verticalement, avec une grande régularité, représentaient autant d'alvéoles.

Un enduit coloré en rouge avec des listels jaune clair, vert et bleu noir décorait à l'intérieur et à l'extérieur les murailles du petit temple.

Nous n'avons trouvé dans les fouilles du *fanum* d'Orival aucun vase de terre rouge. Tous les fragments de poteries recueillies appartenaient à des vases noirs ou plombagins. Un col de petite fiole en verre, que traversait une racine, a été le seul témoin de l'art du verrier à l'époque gallo-romaine. Nous n'avons pas non plus recolté de médailles. En revanche, les clous, les tuiles plates ou courbes, les cendres et les débris de charbon étaient abondants. Ces derniers étaient d'une grosseur et d'une conservation telles, que le garde Ducher a pu reconnaître l'essence du bois employé pour la charpenterie ⁽¹⁾.

La découverte d'un crochet de gouttière, de fer forgé, ne saurait être omise. Je crois que cet élément des constructions gallo-romaines est une rareté. En effet, dans les maisons romaines, l'eau des pluies s'écoulait librement des tuiles et était recueillie dans l'*impluvium*. Une modification aux usages latins avait donc été introduite en Gaule.

(1) Ce bois serait le tremble (*Populus tremula*, L.).

Il nous a fallu quitter, bien à regret, la colline d'Orival où se voient encore de nombreux tertres recouvrant des substructions antiques. Toutefois nous ne l'avons pas abandonnée, car nous nous proposons de l'explorer de nouveau lorsque l'administration forestière lotisera et vendra les taillis. Nous pourrions alors procéder à de nouvelles fouilles et à des opérations géodésiques qui permettraient de compléter la topographie aujourd'hui trop sommairement établie.

LA VILLA ET LE BALNÉAIRE DE LA MARE-DU-PUITS.

(Commune d'Oissel.)

La tradition rapporte qu'une ville existait jadis dans cette même forêt de Rouvray, si riche en vestiges de l'antiquité.

Tout en n'accordant à cette tradition qu'une valeur relative, nous avons interrogé les gardes et les bûcherons pour connaître le triège où ils rencontraient des matériaux roulant sur le sol ou des indices d'anciennes constructions.

De cette enquête, deux emplacements semblaient particulièrement désignés pour tenter nos recherches.

Le premier au triège de *Milthuit*, situé sur le territoire de Petit-Couronne, était tout indiqué par l'étymologie de son nom; car, en notre contrée, les suffixes *tôt*, *tét*, *thuit* sont usités pour désigner des lieux anciens⁽¹⁾.

Le second, dit *la Mare-du-Puits*, devait fixer notre choix. Chaque fois que nous avons rencontré, dans la forêt, une mare et un puits situés à peu de distance l'un de l'autre, nous avons trouvé là des substructions romaines, et nous voulions profiter de l'expérience acquise par nous dans nos fouilles de la forêt de Bord. De plus, la végétation, dans le canton de la Mare-du-Puits, offre un aspect particulier. Les troncs des hauts sapins sont entourés par les hélices du lierre et les tiges des clématites qui les transforment en thyrses gigantesques. Le bouleau, le coudrier, les charmillles qui ne peuvent croître sous les conifères, forment, ici, avec les grandes fougères, de véritables bosquets sur une étendue de plus de deux hectares.

Cet aspect de la forêt n'avait pas échappé aux agents de l'administration forestière. M. de la Serre y avait exécuté un sondage

⁽¹⁾ Auguste Le Prévost, *Dictionnaire topographique de l'Eure*, au mot Charpillon.

en 1896 et y reconnaissait un édifice de forme carrée⁽¹⁾. Un ouragan ayant renversé, dans un canton voisin, un grand nombre d'arbres, un vase, rempli de monnaies de bronze, fut trouvé sous les racines de l'un d'eux⁽²⁾. Enfin de nombreux vestiges de constructions antiques bossèlent le sol.

Donc, sans abandonner *Milhuët* et la région Nord de la voie antique, nous nous fixâmes au triège de la *Mare-du-Puits*.

Une butte remarquée à 30 mètres à l'Est de la Mare et à 150 mètres du sondage opéré par M. de la Serre fut ouverte par nos ouvriers le 13 août.

La tranchée d'exploration fut creusée à l'Est et, dès les premiers coups de pioche, nous découvrîmes une muraille et trouvions un petit bronze. Pendant vingt jours nous avons poursuivi les fouilles, recueillant de nombreux débris de poterie rouge, noire et plombaginée.

La terre rouge ne portait aucun dessin en relief. Des traits, des lignes en pointillé en étaient le seul décor. Deux socles de petites statuettes de Vénus, en terre blanche, ont été également recueillis et, avec les nombreux débris de tuiles, plates et rondes, et les tuyaux de chaleur, constituent la partie céramique.

Une clef, un petit scramasaxe, des clous, un morceau de bronze avec une saillie et un fragment de plomb forment l'inventaire des objets métalliques.

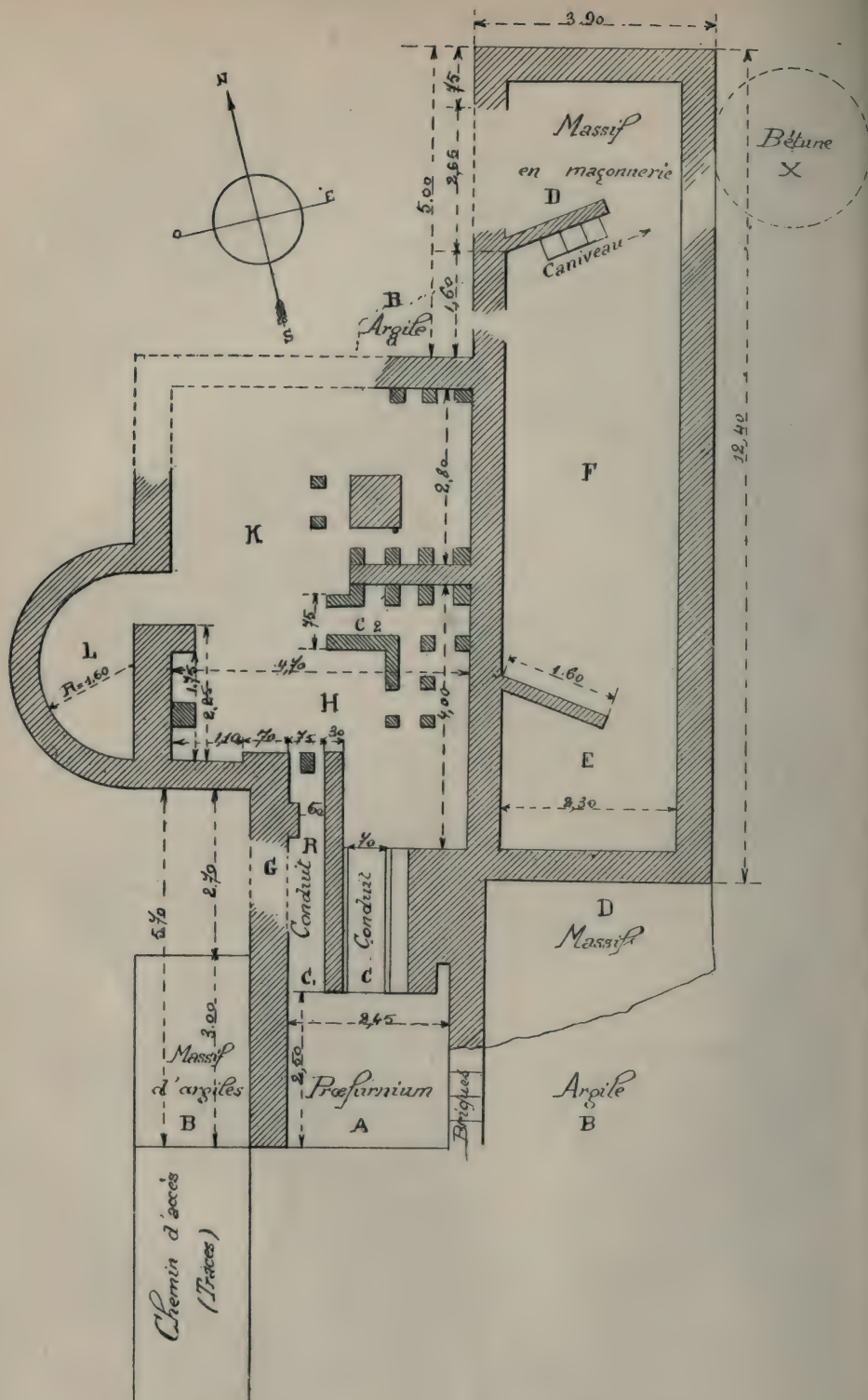
L'os travaillé a fourni deux épingles et quatre jetons ou ornements de coffret. Enfin, de nombreux ossements d'animaux, parmi lesquels deux défenses de sanglier, ont été recueillis.

Les monnaies trouvées étaient de bronze et au nombre de 42, se répartissant ainsi : grands bronzes, 2 ; moyens bronzes, 3 ; petits bronzes, 37.

M. Victor Quesné en a dressé l'inventaire ; outre 2 grands bronzes incertains, mais qui paraissent devoir être attribués à Auguste et à Trajan, et 10 petits bronzes indéterminés, il a reconnu 1 moyen bronze de Néron, 14 petits bronzes de Tétricus, 1 moyen bronze de Galère Maxime, 1 petit bronze d'Hélène, femme de Constance, 1 moyen bronze de Constantin et 4 petits bronzes du même

⁽¹⁾ *Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure*, année 1900, p. 273.

⁽²⁾ *Ibid.*, année 1889, p. 470-499. Ce vase est déposé à la mairie d'Oissel.



MAISON ROMAINE À LA MARE-DU-PUITS,

empereur, 2 petits bronzes de Crispus, 2 petits bronzes de Constantin II, 2 petits bronzes de Constance II, 1 petit bronze de Constant, 1 petit bronze de Magnence.

Pour compléter l'énumération des objets trouvés dans les fouilles, il faut ajouter : un col de petit *guttus* de verre, des plaques d'un verre épais et de couleur sombre, des enduits colorés jaune et rouge avec filets et des fragments de plaque de fer avec tenons trouvés dans l'enceinte du *præfurnium*.

Il nous reste maintenant à examiner les substructions mises au jour.

Le plan que nous avons dressé (pl. IV) montre à l'Est une grande salle oblongue, de 13 m. 40 de longueur sur 3 m. 90 de largeur, à laquelle sont annexées deux autres salles rectangulaires, avec hypocaustes, et une pièce semi-circulaire. Ces salles étaient précédées d'une salle carrée ou fourneau qui fournissait la chaleur dans le balnéaire, car l'examen du plan et de la construction nous autorise, croyons-nous, à y reconnaître un *balnearium*.

En A, le *præfurnium* accosté de deux massifs en argile et de deux fourneaux C et C, ou conduits de chaleur pour l'hypocauste. Un second fourneau ou foyer a pu exister en C₂, ce que semble indiquer l'argile B. — La partie Sud-Est n'a pu être bien étudiée et celle du Nord a beaucoup souffert.

Néanmoins le balnéaire peut être reconstitué en s'inspirant du plan, à peu près semblable, du bain de Mansigné à Gennez (Sarthe) exploré par M. l'abbé Persigan ⁽¹⁾.

Nous avons placé en A le *propigneum*, car nous avons trouvé en cet endroit, dans un banc d'argile, de nombreux fragments de plaques de fer avec tenons. Les débris de métal étaient en si grand nombre, que nous crûmes être en présence d'un haut fourneau.

L'*apodyterium* se trouverait en C. De là, on pénétrait dans la pièce E, où nous avons recueilli plus de 30 petits bronzes. De cet appartement on passait dans une salle froide (*frigidarium*). Le *tepidarium* aurait été établi en K, où se voient des débris d'hypocauste et d'un gros pilier. On y pénétrait de l'*eliothesium* dont il est impossible de déterminer exactement les dimensions, les murailles étant

⁽¹⁾ *Bulletin monumental*, t. XXIV, p. 109, et *Abécédaire d'archéologie* (Ère gallo-romaine), p. 152.

complètement détruites. On peut néanmoins supposer qu'il était symétrique avec le *præfurnium*.

Le *sudatorium* aurait été établi en H dans la salle la plus voisine du fourneau et, en L, la petite salle hémisphérique aurait contenu un réservoir ou une baignoire. La Mare est à 20 mètres de cette salle.

Nous avons été surpris de rencontrer dans les fouilles un grand nombre de tuiles perforées de deux trous. Nous ne savions en préciser l'usage et nous les faisons servir tour à tour à la décoration des bandeaux de l'architrave ou à des conduits de chaleur. L'abbé Cochet s'était posé la même question dans l'examen de la villa de Colleville⁽¹⁾. Le massif du foyer, encore en place, nous a renseigné. Aussi en avons-nous figuré la construction par une coupe (fig. 3) et allons-nous en décrire l'aménagement :

Dans un massif d'argile se trouve entaillé un prisme de section trapézoïdale (bases 0 m. 70 et 0 m. 60, hauteur 0 m. 34). Sur les parois latérales de cette cavité sont fixées de larges tuiles plates; et, entre celles-ci, six rangées de tuiles perforées sont placées de champ. Entre chaque rangée, le vide est rempli par une couche d'argile, et le tout est recouvert par une chape de mortier de 0 m. 009 d'épaisseur.

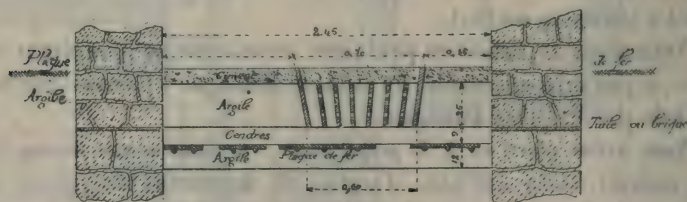


Fig. 3. — Coupe du four de la maison romaine de la Mare-du-Puits.

Le four ainsi construit présente des qualités exceptionnelles : 1° de résistance au feu, par la masse d'argile rendue plus compacte par l'addition des tuiles; 2° de dilatation par les perforations qui réunissent les différentes couches d'argile et leur conservent leur homogénéité.

Nous avons également trouvé de nombreux fragments d'un verre plat et épais et de ton foncé. Nous crûmes d'abord que ces débris

⁽¹⁾ Abbé Cochet, *La Seine-Inférieure historique et archéologique*, p. 284.

provenaient de fenêtres, ainsi que l'avait dit notre vénéré maître⁽¹⁾ en s'appuyant sur un passage de Pline. Cependant le doute s'éveillait en notre esprit en raison du mortier qui adhérait encore sur l'une des faces des morceaux de verre, et de la forme arrondie de leurs bords.

Le hasard est venu nous expliquer l'emploi de ces verres, en mettant en notre possession un fragment d'enduit colorié revêtu de filets et présentant une section d'une cavité circulaire de 0 m. 003 de profondeur.

Or, un des fragments de verre trouvé avec les enduits s'adaptait parfaitement dans la cavité, et l'usage de disques de verre nous était révélé. Ils auraient servi à la décoration des salles de bains, ainsi que nous le faisons avec les carreaux de faïence.

Un tracé élémentaire nous a permis de fixer à 0 m. 120 le diamètre de ces disques en verre.

La décoration du balnéaire devait se compléter de mosaïques, puisque nous avons trouvé de petits cubes en pâte céramique, ainsi que des larges morceaux des fondations de l'aire. Celles-ci se composaient de fragments de tuiles agglomérés dans un bain de mortier : c'était un véritable nucléus, comme il en été reconnu sur certaines voies antiques.

D'ailleurs, dans la construction que nous avons explorée, les accessoires étaient traités avec plus d'art que le gros œuvre, dans lequel les briques étaient irrégulièrement disposées. Aussi croyons-nous reporter au III^e siècle de notre ère la construction du balnéaire de la villa de la Mare-du-Puits.

Il nous reste à examiner, pour terminer notre étude, une tessère de plomb, de 18 millimètres de diamètre; les bords étant échancrés, elle paraît être octogonale.

Au droit, se voit un cercle au centre duquel se tient un personnage tenant de la main droite une lance ou un *pedum*. Il est impossible de distinguer la tête et les vêtements par suite de l'oxydation.

Au revers, le champ, lisse, est entouré de la légende CVRATO.

LÉON DE VESLY.

⁽¹⁾ Abbé Cochet, *ouvr. cité*, p. 301, à propos de la villa de Maulevrier.

LES PYRAMIDES DE PROVENCE,

PAR M. HENRY DE GÉRIN-RICARD.

I

POURRIÈRES.

Presque à l'extrémité de la plaine de Pourrières, qui s'étend des environs d'Aix jusqu'à Pourcieux, là où le consul Caius Marius aurait anéanti les Ambrons et les Teutons, l'an 102 avant notre ère, se dressait jadis un des plus anciens monuments des Gaules, dont les ruines portent, sur les cartes du Ministère de la guerre, la désignation d'*arc de triomphe de Marius*, tandis que la tradition populaire y voit un tombeau.

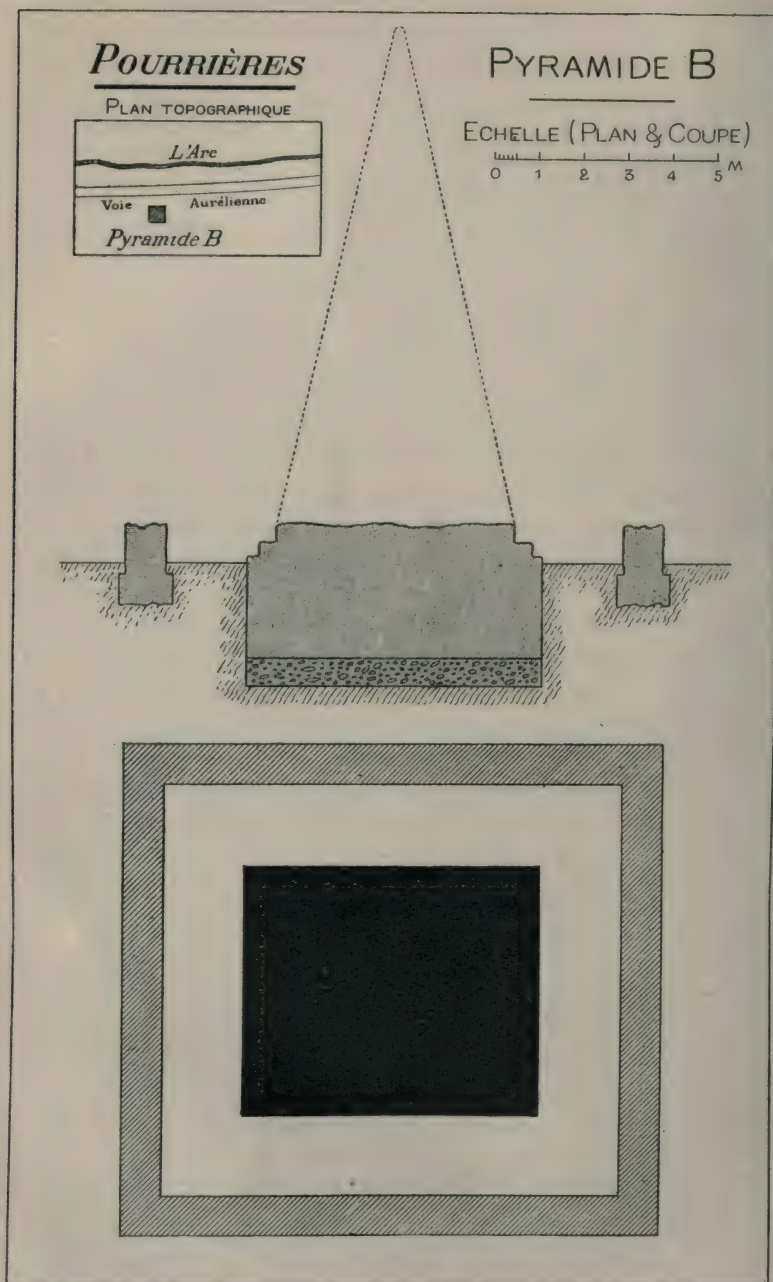
Ce qui reste de l'édifice est peu fait pour attirer l'attention du passant et se prête encore moins aux investigations de celui qui cherche à interpréter sa forme primitive et à expliquer sa destination. Cependant la reconstitution du monument n'a pas arrêté l'ardeur des adeptes de l'archéologie, et nombreux sont les mémoires qui en traitent; mais, dans cette besogne, aucun des auteurs ne paraît avoir procédé par la méthode qui consiste à aller du connu à l'inconnu, en fouillant cette ruine ou en donnant au moins une description exacte de la partie qui émerge encore du sol.

Quant à la forme générale du monument, chose curieuse, tout le monde est d'accord; à quelques variantes près, c'était une pyramide⁽¹⁾.

En ce qui concerne sa destination, la plupart des archéologues y ont vu un monument triomphal, à l'exception toutefois de feu le chanoine Castellán⁽²⁾, dont l'opinion était qu'on devait se trouver là

⁽¹⁾ Bouche, Papon, Bouche jeune, Fauris Saint-Vincent, Statistique des Bouches-du-Rhône, Bosq frères, I. Gilles, N. Coste, W.-H. Bullock Hall.

⁽²⁾ *Dissertations sur les plaines d'Aix et de Trets*, dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. IX, p. 48.



PYRAMIDE ANTIQUE À POURRIÈRES (VAR).

en présence d'un tombeau construit au retour de la campagne d'Égypte par des légionnaires qui s'étaient inspirés du souvenir des gigantesques monuments qu'ils venaient de voir dans la vallée du Nil⁽¹⁾.

Or, cet arc n'est pas un arc; ce tombeau n'est point indiscutablement un tombeau. Je me propose, dans la présente note, de le démontrer en faisant connaître les résultats :

1° Des fouilles que je viens de faire effectuer autour et au-dessous de ce monument⁽²⁾;

2° De l'étude minutieuse à laquelle je me suis livré sur ces vestiges et sur les textes et publications s'y rapportant;

3° D'une comparaison avec un monument analogue encore existant.

1. — Le monument, dit de *Marius* (pl. V), occupe à peu près le milieu d'une parcelle triangulaire (n° 1019 du cadastre) de 951 mètres carrés, achetée par la commune de Pourrières (Var) suivant acte du 7 août 1824 (not. Rigaud, de Pourrières). Il est placé sur la rive gauche de l'Arc⁽³⁾, entre la voie Aurélienne (qui, sur ce point, borde la rivière) et la route actuelle de Paris à Antibes, à 6 mètres au Sud de la première et à 50 mètres au Nord de la seconde⁽⁴⁾. Ses vestiges se composent d'un massif en blocage de 6 m. 66 × 5 m. 60,

(1) C'est aussi la thèse des auteurs de la *Statistique* à propos du monument de la Pennelle, près Marseille.

(2) Avant de procéder à ces fouilles, effectuées sans aucune subvention et dans le dessein d'éclaircir un des points les plus obscurs de l'archéologie locale, j'ai dû solliciter l'autorisation de la commune de Pourrières, propriétaire du monument.

(3) *Ar, Arum, Lari*, des chartes de Saint-Victor (xi^e siècle), rivière qui prend sa source à Pourcieux (Var) et, après un parcours, vers l'Est, de 50 kilomètres, se jette dans l'étang de Berre. On a pensé que cette petite rivière était la même que le *Cœnus* de Ptolémée et le *Secoanus* ou *Sicanos* d'Artémidore (voir Et. de Byzance, verb. *Σηκόνανος*, et *Thucydide*, VI, 2). — L'*Arar*, rivière de la *Lugdunensis Provincia*, a été identifiée avec la *Sauconna* de Jules César, la Saône.

A Pourcieux, l'Arc reçoit des sources intermittentes d'eau chaude (16°) qui jaillissent dans son lit; ces sources tarissent en été. On voit tout le parti qu'on pourrait tirer de l'existence presque ignorée de ces sources, en ce qui touche l'emplacement où aurait eu lieu le premier engagement entre Marius et les Barbares, lesquels, au dire de Plutarque, se baignaient, peu avant l'action, dans des *eaux chaudes* que l'on croit être celles d'Aix.

(4) Jusqu'en 1889, l'arc de triomphe de Marius a figuré sur la carte de l'État-Major comme étant à la ferme de Sacaron, c'est-à-dire à 2 kilomètres à l'Est du point qu'il occupe réellement.

élevé de 0 m. 70 au-dessus du sol et entouré, à 3 mètres de distance, par un mur de 0 m. 90 d'épaisseur formant un rectangle de 11 mètres sur 12 mètres. Seul, un des angles de ce mur est apparent (côté N.-O.) et encore élevé de 0 m. 40.

Les fouilles, commencées le 9 juillet 1901, ont consisté en :

1° Une tranchée de 2 mètres de large et de 3 mètres de profondeur tout autour du monument;

2° Une tranchée de 1 mètre de profondeur sur 0 m. 80 de large à l'angle Nord-Ouest du mur de clôture (côté externe);

3° De petits sondages pour retrouver ledit mur dans tout son développement;

4° Une tranchée au travers d'un mur parallèle au monument et situé en face de lui à 42 mètres au bord de l'Arc⁽¹⁾;

5° Un sondage à l'aiguille dirigé dans le milieu du massif central pour s'assurer qu'il ne refermait aucune voûte, aucun vide.

Voici la coupe des terrains traversés par la principale tranchée, de 24 mètres de développement, terrains qui ne présentaient aucune trace de remaniements ou de fouilles au-dessous de 0 m. 60 :

Terre arable, 0 m. 70; décombres, 0 m. 35; terre jaune siliceuse, 0 m. 65; sable jaune fin, 1 m. 05.

Ce qui donne un total de 2 m. 75 pour la tranchée principale.

Cette disposition était uniforme sur les quatre côtés du monument.

Les fouilles n'ont donné que cinq fragments de poterie avec ornements en relief, dite de *Samos*; le rebord festonné d'un plat en poterie commune; quelques tuiles à rebords; des débris de grands *dolia*; un très petit fragment de tablette de marbre blanc-vert-rouge; trois grandes dalles de pierre du pays qui gisaient sans ordre dans la terre, sur les côtés Sud et Est du monument, à 0 m. 60 de profondeur⁽²⁾.

La tranchée ouverte à l'extérieur du mur de clôture n'a rien donné. Quant à celle qui a été dirigée dans le mur qui est au Nord de la *via Aurelia*, dans la rive de l'Arc, elle a fourni un grand

(1) Ce mur appartient à un groupe de constructions dont les vestiges apparaissent, sur 40 mètres de longueur, dans la berge qui surplombe l'Arc.

(2) Ces dalles mesurent de 1 m. 40 à 1 m. 60 de longueur, de 0 m. 75 à 0 m. 85 de largeur et de 0 m. 35 à 0 m. 40 d'épaisseur; elles présentent, sur la tranche des trous, de 0 m. 07 de profondeur pour le scellement de crampons.

bronze d'Auguste, un moyen bronze de Constantin, un fragment de porphyre vert antique, des tessons de poteries samienne et à couverte noire, un grand nombre de tuiles à rebords⁽¹⁾.

Si ces recherches n'ont fourni aucune pièce intéressante se rattachant au monument lui-même, elles ont permis quelques constatations nouvelles sur le mode et la forme de ses substructions.

En m'aidant d'une boussole, j'ai reconnu que chaque côté du monument faisait face à un des quatre points cardinaux.

Le monument n'était pas carré, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais rectangulaire; à sa base, il mesure exactement 6 m. 66 sur ses façades Sud et Nord (cette dernière du côté de la voie Aurélienne) et 5 m. 60 sur les côtés Est et Ouest. Ces dimensions sont les mêmes au ras du sol et au point de départ des fondations, c'est-à-dire à 2 m. 65 de profondeur.

Les fondations sont assises, non pas sur le ferme, c'est-à-dire sur sur les bancs de grès qui passent sous le monument et affleurent dans le lit de l'Arc, mais sur du sable jaune très fin, en un mot sur un terrain plutôt mouvant et aquifère, et sans le secours de pilotis. C'est ce qui explique les proportions du massif de maçonnerie qui mesure, ainsi que nous venons de le dire, 6 m. 66 $\times$ 5 m. 60 $\times$ 2 m. 65, soit un parallélépipède de près de 100 mètres cubes.

Ce massif se compose d'un blocage, dont la partie inférieure seule (0 m. 60) est recrépie avec un grossier, mais très solide mortier de chaux et de sable. Pareil soubassement avait sa raison d'être, étant donné le voisinage des eaux.

Sur le bloc qui constitue les fondations s'élèvent deux assises en retraite l'une sur l'autre (voir coupe ci-jointe).

Le musée d'Aix possède trois fragments de bas-reliefs en marbre blanc appartenant à un sarcophage, qui auraient été découverts dans le voisinage de la pyramide de Pourrières; ils ne paraissent avoir rien de commun avec le monument⁽²⁾.

⁽¹⁾ On avait déjà, sur ce point, recueilli diverses monnaies de l'empire et de grosses coulées de plomb fondu (I. Gilles, *Voies romaines*, p. 42). C'est dans le voisinage et sur un point que j'indiquerai dans un travail en préparation, que se trouvait, selon toute vraisemblance, la station de *Tegulata*.

⁽²⁾ N° 290 du Catalogue. Ces trois fragments ont été l'objet d'une restauration fautive, reproduite en marge du plan d'Aix de Devoux (1762) et dans *Les monuments de la France*, de M. de la Borde (1816-1838). Gilles pensait qu'ils appar-

2. — Le monument de Pourrières, dont la base ne renferme aucune chambre sépulcrale, ne paraît pas avoir été un tombeau; c'est encore moins un arc de triomphe, ce genre d'édifice comportant au moins deux piliers et nous n'avons ici qu'une seule base.

C'était, selon toute vraisemblance, un monument commémoratif, procédant de l'obélisque ou plutôt de la pyramide, comme le veut la tradition. Mais quelles proportions et quels détails pouvait présenter ce cénotaphe ou ce trophée (?), élevé peut-être en souvenir de la victoire de Marius et probablement sur le lieu où s'accomplit ce mémorable fait d'armes⁽¹⁾?

Pour éclairer cette question, l'iconographie, les textes, la tradition vont être examinés.

Les documents iconographiques, déjà évoqués, n'apportent aucune lumière, parce qu'ils sont tous postérieurs à la destruction du monument et par conséquent confectionnés sur des indications se rapprochant plus ou moins de la réalité.

Une médaille fausse, fabriquée par les Padouans vers le milieu du xvr^e siècle et signalée par Pitton, qui disait l'avoir vue chez le sieur Lautier, portait, au droit, une tête avec la légende fautive : C. MARIVS V COS et, au revers, un arc de triomphe carré avec des hommes enchaînés et des boucliers; comme légende : VICTORIA CIMBRICA⁽²⁾.

J'ai recherché dans diverses collections un exemplaire de cette médaille et j'ai ainsi trouvé au musée Calvet une padouane (n^{os} 1 et 2 de la vitrine des Padouanes) dont le revers diffère un peu de celle qu'a citée Pitton. Au droit : tête avec la légende C. MARIVS COS V; revers : trophée d'armes supporté par une Victoire, ayant à ses pieds, à gauche un vaincu, à droite un casque; légende : VICTORIA CIMBRICIN.

tenaient à un sarcophage chrétien du iv^e siècle, à cause de la présence d'une colombe qui, en fait, n'existe pas sur le monument lui-même, mais seulement sur les reproductions citées plus haut.

⁽¹⁾ Cet endroit porte sur le cadastre actuel, qui date de 1821, la désignation de quartier du *Triomphe* que l'on retrouve sur les cadastres antérieurs, lesquels remontent non pas seulement à 1581, comme le croyait Gilles, mais jusqu'à 1539. Grâce à l'obligeance de M^e Dragon, notaire, j'ai pu constater que l'acte de l'achat fait, en 1824, par la commune des vestiges du monument ne donne aucune origine de propriété permettant de remonter aux titres anciens qui auraient pu apporter quelque lumière.

⁽²⁾ *Dictionnaire de la ville d'Aix*, liv. I, p. 52.

Comme il est facile de s'en convaincre, ces fausses médailles n'ont rien à voir avec la bataille de Pourrières, mais elles se rapportent à la victoire remportée par le consul sur les Cimbres dans les *Champs Raudiens*, près de Verceil.

Quant au dessin, laissé par M. de Gaillard⁽¹⁾, de la tapisserie, aujourd'hui disparue, du château de Pourrières (que le président Fauris de Saint-Vincent avait vue et qu'il pensait être une œuvre du xv^e siècle⁽²⁾), il indique une pyramide ou plutôt un obélisque sur socle sans statues, tout comme la gravure qui ornait la pomme d'argent d'une canne que le seigneur de Pourrières remettait chaque année, comme emblème de commandement, au capitaine de ville⁽³⁾. L'eau-forte de M. de Gaillard comporte des personnages, ce qui permet de se faire une idée des proportions du monument, dont la hauteur peut être ainsi évaluée à 12 mètres. Enfin ce dessin indique un bas-relief encastré sur le panneau sud du stylobate représentant trois guerriers qui soutiennent un bouclier. Ce bas-relief est du côté opposé à la *via Aurelia*, puisque l'on aperçoit, au dernier plan de l'image, le château et le village de Pourrières.

En suivant l'ordre chronologique, on arrive à la gravure sur bois des en-têtes de laissez-passer communaux délivrés à l'occasion de la peste de 1720, dont un exemplaire existe encore à la mairie de Pourrières. Ce dessin, qui n'est autre que les armoiries adoptées par la commune dès la fin du xiv^e siècle, nous dit Saint-Vincent, représente, dans un écusson, une pyramide agrémentée, à ses quatre angles, de statues, de statues de légionnaires casqués et munis de boucliers. Cette gravure est tout au plus de la fin du xviii^e siècle. On voit, par les trois derniers documents cités, que la fantaisie gagne à mesure qu'on s'éloigne de l'époque où le monument était encore debout⁽⁴⁾. De ces dessins, le plus récent est le seul qui comprend quatre statues de légionnaires.

⁽¹⁾ Bibliothèque Méjanes, Album Saint-Vincent, eau-forte cotée CXLVII, dédiée à M^{me} de Glandevès, comtesse de Pourrières, née de Gaillard-Lonjumeau.

⁽²⁾ *Mémoires sur l'ancienne cité d'Aix* (1816), p. 11. On pense que c'était une tapisserie d'Arras.

⁽³⁾ Cette canne, qui se trouvait encore à la mairie de Pourrières en 1835, disparut peu après cette époque (*Arch. de la Soc. de statistique de Marseille. Rapport des frères Bosq sur le monument de Marius*, 1835).

⁽⁴⁾ Les descriptions données par nos vieux historiens de Provence ne méritent aucune créance, parce que le monument était, à leur époque, dans le même état qu'aujourd'hui; ils en étaient par conséquent, comme nous, réduits aux conjec-

Les anciens textes ne nous disent rien sur la forme du trophée de Pourrières⁽¹⁾.

La tradition, d'accord avec le plus ancien document iconographique connu (la tapisserie), indique une pyramide et invoque à l'appui de son dire la forme de la *Fontaine-Vieille* de Pourrières qu'elle soutient avoir été construite avec des pierres ayant appartenu au trophée et sur le même modèle que lui. Cela est fort possible et l'aspect sobre, le cachet non dépourvu d'élégance de ce petit monument — reproduction réduite, dit-on, de celui des bords de l'Arc — est bien fait pour disposer l'esprit de l'archéologue en faveur de la croyance populaire, déjà vieille, puisque notre plus ancien antiquaire local, Raymond de Soliers, rapporte que les pierres

tures. En outre, la plupart n'ont vu que par les yeux de Bouche les vestiges dont ils parlent (cf. notamment Papon, Achard et Bouche le jeune). Il n'en est pas de même de l'antiquaire Soliers qui, selon toute probabilité, avait vu ce qui restait du monument, mais il se contente d'en indiquer l'emplacement et la destination. — Peirese a dû voir le monument, mais ses manuscrits en font-ils mention? Je l'ignore (voir à la Bibliothèque nationale et à Carpentras). Quant au chanoine Castellan, d'Aix, qui écrivait au commencement du xix^e siècle, on serait tenté de croire qu'il ne connaissait le monument que par la description de Bouche à laquelle il se réfère. A la page 53 de son travail déjà cité, il dit : « Cette pyramide assez semblable à celle de la Penne, près d'Aubagne, a toute l'apparence d'un mausolée. Ainsi le petit carré renfermant le massif serait un champ sacré ou cimetière romain destiné à recevoir les urnes cinéraires de la famille du riche personnage qui reposait dans la pyramide ». On a vu que les fouilles que j'ai opérées dans cet espace n'ont pas donné le moindre fragment d'urne ou de sarcophage, ni aucun objet pouvant indiquer des sépultures. De plus, Castellan indique que Bouche donne au t. I, p. 424, de sa *Chorographie de Provence*, la reproduction de la pyramide d'après l'ancienne tapisserie du château de Pourrières, alors que Bouche ne figure seulement que le plan de la ruine qui serait assez fidèle, si le dessinateur s'était assuré que la base de la pyramide était rectangulaire et non carrée.

Dans sa description très sommaire, Bouche, qui écrivait vers 1655, nous dit : « C'est ce qu'on appelle encore dans le pays le *Triomphe de Pourrières*. . . trophée ou autel sur lequel Marius fit, selon Plutarque, brûler les dépouilles des vaincus ». Il parle aussi par ouï-dire des quatre fameuses statues avec boucliers. Or, je ne pense pas que l'on puisse voir dans les restes de cette pyramide les vestiges du bûcher sur lequel le consul offrit son grandiose sacrifice aux dieux. Les fouilles n'ont révélé ni accumulations de cendres, ni débris ayant subi l'action du feu, enfin aucune de ces traces de combustion que l'on constate dans les substructions de presque toutes les villes gallo-romaines de Provence, incendiées au cours des invasions.

⁽¹⁾ Seul, Sidoine Apollinaire, le cite et l'appelle *tropæa* (*Narbo ad Consentium*, 23).

du trophée furent transportées à Pourrières et à Trets et qu'il ne restait plus de son temps que les fondations du monument⁽¹⁾.

Cette fontaine, dont les proportions n'avaient jamais été relevées, se compose d'une pyramide de 3 m. 50 de haut à parement taillé en blocs de grès du pays; elle est surmontée d'une boule et assise sur un petit stylobate de 1 m. 95 de côté sur 0 m. 80 de hauteur. Le bassin qui l'entoure est de forme carrée, à bords droits formés par de grosses dalles dont la disposition rappelle le souvenir du mur de clôture du monument de l'Arc. Le bassin a 3 m. 55 de côté, 0 m. 60 de largeur entre la pyramide et les bords de la cuvette et 0 m. 70 de profondeur. Le côté Sud de la pyramide présente, outre une pierre destinée à recevoir un écusson, deux inscriptions disposées l'une au-dessus de l'autre comme ci-dessous :

1575 A

1631

La date de 1575 est probablement celle de la construction de la fontaine; celle de 1631 doit indiquer l'époque à laquelle elle a été réparée une première fois après cinquante-six ans d'existence. J'ai recherché les délibérations de la commune de 1574-1575, espérant y trouver une indication sur la construction de la fontaine, la provenance de ses matériaux et la raison pour laquelle la forme choisie avait été une pyramide; malheureusement, le plus ancien de ces recueils ne remonte qu'à 1576. Je n'ai pas été plus heureux en recherchant dans les minutes notariales de l'étude de Pourrières le prix fait de l'ouvrage en question⁽²⁾. C'est d'autant plus regrettable que cet acte nous aurait sans doute appris si la pyramide de l'Arc avait été décapitée ou tronquée vers 1575 pour la construction de la Fontaine-Vieille, ou si l'on s'était contenté d'utiliser à ce moment

(1) « Marius victi hostis spoliis, ut hos agros provinciales memoria sua illustres reperet, victorum imperatorum more dua lapidea trophea extrui jussit, unum supra viam Aureliam in agro Porretensi; alterum ducentos passus ad hortum ubi hospitium Pegiera nuncupatum, sed solo æquatorum extant dumtaxat fundamenta, *translatis ad Trittas et Porreria oppida lapidibus*. Plura hujus Marianæ victoriæ monumenta juxta viam Aureliam extant a locorum denominatione Rubretum seu Rossetum, etc. » (*Chorographia Provinciæ*, manuscrit de la Bibliothèque de Marseille, fol 38.)

(2) Les archives de cette étude sont, du reste, en cours de classement à la suite d'un déménagement, et la partie contemporaine seule se trouve classée.

des matériaux appartenant à un monument déjà en ruines. On aurait pu ainsi contrôler l'assertion du président de Saint-Vincent⁽¹⁾. « La pyramide était entière dans le xv^e siècle; elle fut représentée sur une tapisserie qu'un seigneur de Pourrières, de la maison de Glandevès, fit faire à cette époque. » Or, l'érection de la fontaine date du siècle suivant, et c'est à cette même époque que Soliers écrivait : « Les pierres de la pyramide ont été transportées à Pourrières et à Trets ». Ces deux témoignages viennent donc appuyer la tradition.

3. *Restaurations proposées.* — Les frères Bosq supposaient une pyramide quadrangulaire sur un piédestal peu élevé, dont les angles auraient alterné avec ceux du piédestal; à chaque angle, une statue : trois légionnaires avec boucliers et Marius du côté de la façade. Sur le monument, les lettres C. M. (Caius Marius). Le monument aurait été recouvert par une toiture que supportaient quatre piliers séparés par quatre arcades reposant sur le mur de clôture : en un mot, une pyramide de petite dimension sous un arc de triomphe⁽²⁾.

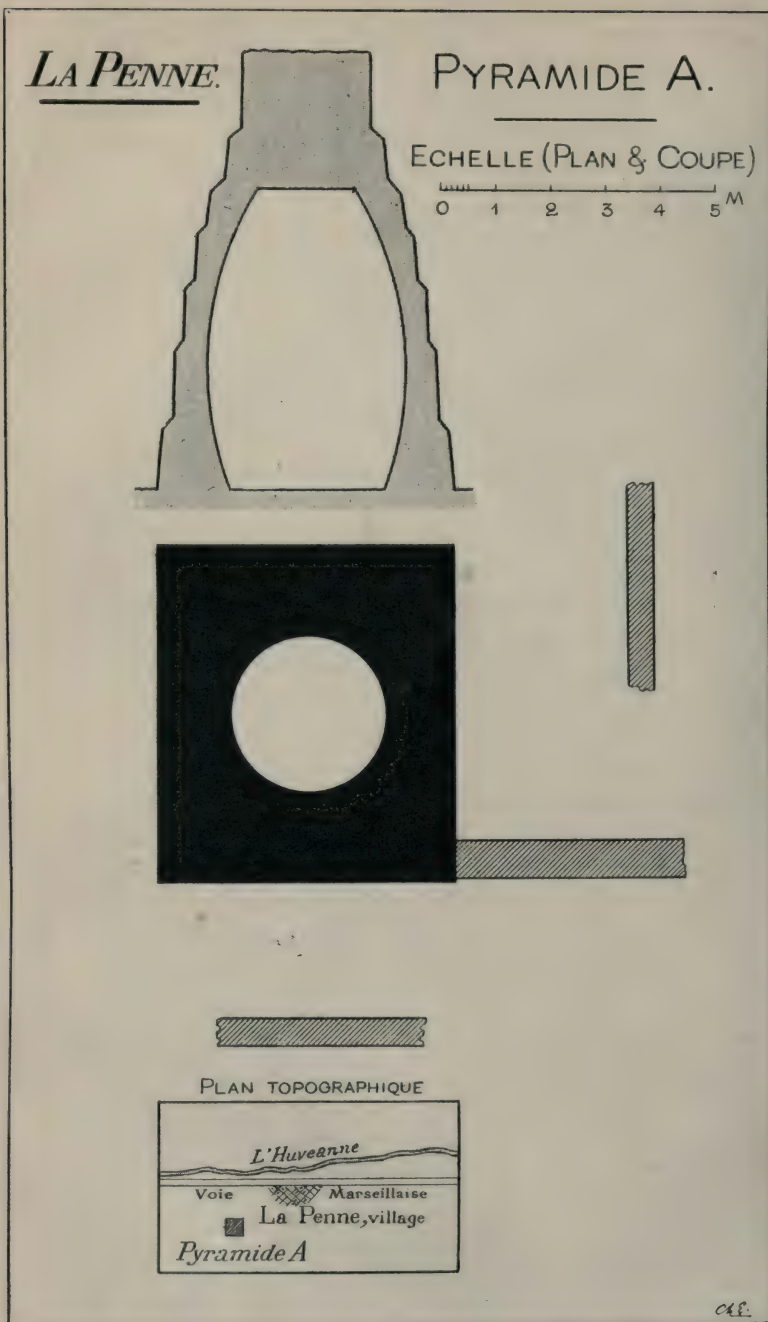
À l'encontre des frères Bosq, Gilles et M. Levenq, architecte, qui se sont servis des formules de Vitruve, émettent l'opinion que la pyramide était très élancée et assez semblable à un obélisque reposant sur un stylobate, entouré à sa base de gradins et atteignant une hauteur totale de 26 mètres ! Enfin ils ont maintenu dans leur dessin les statues de légionnaires inventées par le graveur des laissez-passer de 1720⁽³⁾. Il suffit de jeter un regard sur la planche qui accompagne ce travail pour voir combien cet essai de restauration satisfait peu l'opinion au point de vue archéologique ou simplement esthétique.

En supposant un stylobate (ce qui est peu vraisemblable, puisque la base du monument présente trois assises en retraite qui semblent indiquer le départ de la pyramide presque au ras du sol) qui n'aurait pas eu, du reste, 6 mètres sur 6 mètres, mais seulement 5 m. 76

(1) *Mémoires sur l'ancienne cité d'Aix*, p. 11.

(2) Bosq frères, *Rapport* déjà cité.

(3) Reproduction par I. Gilles (*Monuments triomphaux*, p. 44). Pour ma part, je ne crois pas à ces quatre statues, car de deux choses l'une : ou elles existeraient quelque part et seraient par conséquent connues, ou elles auraient été mutilées ou renversées sur place, et la fouille du monument aurait dû, dans ce cas, en exhumier quelque fragment.



PYRAMIDE ANTIQUE DITE LA PENNELLE

À LA PENNE (BOUCHES-DU-RHÔNE).

sur 4 m. 70, dimensions de la plus haute assise existante, et en admettant que la Fontaine-Vieille ait été la partie supérieure du monument, mes calculs ne m'ont donné, comme hauteur totale, que 16 mètres au maximum et 12 mètres au minimum, suivant que j'ai plus ou moins tenu compte des proportions de la fontaine ou des bases du monument de l'Arc.

Pour la raison donnée ci-dessus, l'existence d'un stylobate me paraît des plus douteuses. Le monument existant de la Penne que je vais comparer à celui de Pourrières n'en possède, du reste, pas.

II

LA PENNELLE.

A 12 kilomètres de Marseille, au Sud de la voie ferrée de Nice, on aperçoit, sur un coteau dominant l'Huveaune et le village de la Penne, une construction massive en forme de pyramide tronquée : c'est la *Pennelle* (pl. VI).

Ce sphinx de pierre, dans lequel on a vu tour à tour la sépulture d'un général romain mort pendant le siège de Marseille par Jules César⁽¹⁾ et un phare terrestre, une vigie⁽²⁾ que Saurel, l'inventeur de cette thèse, la moins vraisemblable de toutes, rapproche de la Tour Magne de Nîmes, est incontestablement un monument antique.

La *Statistique* et Grosson l'attribuent aux Romains. Ce dernier parle sans preuve d'une inscription qui aurait été extraite de la partie Nord du monument où il existe une ouverture, mais il n'en dit rien de plus.

(1) Cf. Grosson, *Antiquités de Marseille, Statistique des Bouches-du-Rhône*, et Saurel, *La Penelle et le général Penellus* (*Répert. de la Soc. de statistique de Marseille*, t. XXXIV, p. 178).

(2) Cette vigie aurait, dans tous les cas, été bien mal placée, puisqu'elle n'occupe pas le sommet du coteau, mais un de ses flancs.

Pour les auteurs de la *Statistique*, ce monument aurait été un mausolée construit dans le genre de celui de Caius Cestius, à Rome. De son côté, Saurel l'a comparé à la pyramide des environs d'Autun connue sous le nom de *Pierre de Couard*, tombeau pour les uns et monument triomphal élevé en l'honneur de Jules César pour les autres, qui fut fouillé à différentes époques sans donner aucun résultat. La forme de ce monument plus large que haut (60 pieds de hauteur sur 80 de base) n'autorise pas un rapprochement étroit avec la Pennelle; cependant ces deux pyramides ont un air de famille (Cf. H. de Fontenay, *Autun et ses monuments*).

La Pennelle se compose d'une pyramide en blocage avec parement en moellons smillés de petit appareil, dont il reste sept assises en retrait l'une sur l'autre; sa base est rectangulaire (6 m. 10 sur 5 m. 35), les grands côtés du rectangle en façade au Nord et au Sud. Hauteur totale : 7 m. 90⁽¹⁾. L'intérieur du monument est vide jusqu'à la cinquième assise et présente une chambre ovoïde à pôles aplatis, dont les parois sont en maçonnerie brute et non recrépis. Le plafond, sans voûte, presque plat, est formé d'un lit de petites pierres reposant sur une retraite. Ce creux, qui n'a *nullement l'apparence d'une chambre sépulcrale*, mesure 5 m. 40 de hauteur, 2 m. 90 de diamètre sur le sol et 3 m. 60 à mi-hauteur. L'épaisseur minima des murs de la pyramide au point où la chambre atteint son plus grand diamètre est de 0 m. 90.

Sur ses quatre faces extérieures, dont aucune n'est intacte, le monument présente les trous de l'échafaudage qui a servi pour sa construction. Le côté Ouest, le mieux conservé, présente un trou de 0 m. 50 de diamètre dans la cinquième assise, le côté Sud un large trou allant de la deuxième à la sixième assise, le côté Est une brèche comprenant les deuxième et troisième assises; enfin, au Nord, un trou au ras du sol ne dépassant pas la première assise, ce dernier signalé par Grosson à la fin du ^{xviii}^e siècle. Ces trous ont été pratiqués à des époques indéterminées, probablement par des chercheurs de trésors. Aucun d'eux ne paraît avoir été laissé par les constructeurs pour servir d'entrée.

Comme constructions accessoires, la pyramide comporte, à son angle Nord-Est, un mur dont on aperçoit encore les amorces jusqu'à la hauteur de la cinquième assise. Ce mur, dont les restes mesurent 4 m. 20 de long, 1 m. 30 d'épaisseur et plus de 1 m. 50 de hauteur, ne constitue pas une construction parasite; il a été élevé en même temps que la pyramide et présente le même parement qu'elle.

On voit aussi, à l'Est et à 3 mètres du pied du monument, un petit massif de maçonnerie de 2 mètres de long et, au Nord, les substructions d'un mur parallèle à la façade de la pyramide et distant d'elle de 3 m. 20. Il ne serait pas impossible que ce mur

(1) La hauteur des assises est inégale; elle est, en allant de bas en haut, de 1 m. 10, 1 m. 40, 1 m. 20, 0 m. 95, 0 m. 75, 0 m. 95, 1 m. 55. Les retraites ont, comme rentrées, 0 m. 10, 0 m. 15 et même 0 m. 20.

appartint à une clôture entourant le monument, comme à Pourrières, mais il est impossible d'en suivre les traces sur les autres côtés, la roche qui constitue le sol du coteau étant à nu presque partout.

La Pennelle est évidemment un monument antique. C'est l'opinion des auteurs de la *Statistique*, d'Albanès, de M. Camille Jullian; c'était également celle de M. Saurel en 1872 ⁽¹⁾; aussi peut-on se demander pourquoi, dix ans plus tard et sans apporter aucun fait nouveau, il indique que la Pennelle a été faussement attribuée aux Grecs ou aux Romains et que sa construction doit dater du ^{xiii}^e siècle ⁽²⁾.

Est-ce la présence de quelques débris de tuiles modernes, dont j'ai constaté moi-même l'existence dans la quatrième assise (côté Est) de la pyramide, qui a été cause de ce revirement? Ce ne serait point du tout concluant, car il est facile de voir que ces tuiles sont fixées dans des trous bouchés au plâtre pour sceller les barreaux de bois d'une échelle installée pendant la peste de 1720, afin de permettre aux habitants de la Penne de faire le guet au haut de la pyramide et de signaler les voyageurs suspects qui fuyaient Marseille.

Un morceau de ces barreaux, scellé avec du plâtre et des tuiles, est encore visible dans la face Ouest du mur annexe à la pyramide.

Dans tous les cas, une charte de 1020 dit, en parlant de la Pennelle, que cette construction *antique* forme la limite orientale de la *villa Carvillani* ⁽³⁾. Cette villa ⁽⁴⁾ avait été donnée, le 24 juin 840, par *nobilissimo viro Sigofredo cum Erleuba uxore sua* à l'abbaye de Saint-Victor ⁽⁵⁾, et la charte de 1020 n'est que la confirmation, par Guillaume II et Fulques, vicomtes de Marseille, de cette donation.

Donc, cette pyramide, qui était déjà antique au commencement du ^{xi}^e siècle, ne peut dater du ^{xiii}^e siècle, comme le croyait Saurel.

⁽¹⁾ Saurel, ouvrage cité.

⁽²⁾ Saurel, *Dictionnaire des communes des Bouches-du-Rhône* (1880), p. 128.

⁽³⁾ *Cartulaire de Saint-Victor*, n° 27 : « Hoc est a parte orientali, ab ipsa ripa fluviali ubi videntur antiquitus fundati mauseoli, saxa ingentia adhuc in quadrum jacentia que composuit gentilis amentia ».

⁽⁴⁾ Non loin de laquelle on a dû construire le château de Candolle. Les murs d'une remise, située au Sud de ce château sur un chemin, présente des débris de grands dolia, de tuiles à rebords et des fragments de béton romain.

⁽⁵⁾ *Cartulaire de Saint-Victor*, charte n° 28.

Ainsi qu'on a pu le voir par la description qui précède, la pyramide de la Pennelle a plus d'un point de ressemblance avec celle de Pourrières : même orientation (les plus grands côtés du rectangle au Nord et au Sud), mêmes proportions, presque mêmes dimensions, blocage et mortier identiques, même parement⁽¹⁾.

Toutes deux placées sur le bord nord d'une voie antique longeant la rive gauche d'une rivière⁽²⁾.

Toutes deux élevées à l'extrémité Ouest de territoires appartenant à des cités et enclavés dans la province d'Arles — les territoires de Marseille et d'Aix — et, pour cette raison, voisines de bureaux de péage⁽³⁾.

La pyramide de Pourrières était-elle en partie creuse comme celle de la Penne et munie, comme elle, à l'un de ses angles, d'un mur, peut-être en escalier, permettant d'en atteindre le sommet? C'est possible, mais rien, ni sur le terrain ni sur les documents, ne permet d'affirmer ou d'infirmer cette opinion.

Quant à la destination de la Pennelle, j'ai dit que je ne croyais

⁽¹⁾ Les moellons de la Pennelle sont un peu plus petits que ceux de Pourrières; la nature de la pierre diffère. On a employé les matériaux qui existaient sur place: à la Penne, la pierre froide; à Pourrières, les grès de l'Arc qui se prêtent mieux à la taille. Cette dernière raison peut expliquer pourquoi, si l'on en juge par la Fontaine-Vieille, la pyramide de Pourrières ne présentait pas, à l'extérieur, de retraites, les pierres de revêtement ayant pu être facilement taillées en faux-équerre sur leur côté de façade. Seul, le blocage intérieur du monument présentait des retraites, comme on peut s'en convaincre par l'inspection de la coupe ci-jointe (pl. V).

⁽²⁾ La *via Aurelia* passe entre le monument de Pourrières et l'Arc; le chemin marseillais de *Massilia* à *Albania* (Aubagne) et *Carsicis portus* (Cassis) passe entre la Pennelle et l'Huveaune. Ce chemin (qui ne doit pas être confondu avec l'ancienne route royale de Marseille à Aubagne, laquelle suit la rive droite de l'Huveaune) empruntait la rive droite jusqu'au-dessous de Saint-Marcel, où elle traversait sur un pont antique, dont il reste les culées, pour suivre ensuite la rive gauche jusqu'à Aubagne.

⁽³⁾ « La Penne faisait autrefois partie du territoire des Marseillais et en était la clef du côté d'Aubagne. Les anciens Marseillais y avaient bâti un fort et un bureau de péage » (*Statistique*. — Cf. aussi Albanès, *Gallia christ. noviss.*, préface). Quant à la maison péagère de Pourrières, située tout à côté du monument, son nom s'est perpétué dans celui de la Grande et de la Petite Pugère, et c'est là que les membres de la Société de statistique d'Aix constatèrent, en 1817, la présence d'un *finis* de la province d'Arles et du territoire d'Aix, disparu depuis (*Corpus inscript. latin.*, t. XII, n° 531 G).

Actuellement encore, la Pennelle sert de borne et appartient, moitié à la commune de la Penne, moitié au propriétaire du château de Candolle, M. Abeille.

pas à l'hypothèse d'une vigie; on aurait choisi pour cet usage le sommet du coteau, qui est peu éloigné, et non pas le flanc. Comme construction, une tour ou une pile avec escalier à l'intérieur ou à l'extérieur aurait demandé moins d'ouvrage en atteignant le même but. Enfin, pour accéder à son sommet, point n'était besoin d'élever le mur de 1 m. 30 d'épaisseur qui occupe son angle Nord-Est, une échelle de bois ou une simple main courante de bois, de fer ou de corde étant suffisante pour l'escalade d'un monument en gradins.

Il me paraît difficile de voir des piles de bornage dans les deux monuments qui nous occupent; car, dans ce cas, on devrait en rencontrer d'autres dans la région. Il est plus rationnel de penser qu'ils existaient lors du bornage fait au 1^{er} siècle et qu'ils ont été choisis par les ingénieurs impériaux comme points immuables pour les travaux de délimitation qu'ils effectuaient.

Pour la Pennelle, deux hypothèses restent à envisager : tombeau ou monument triomphal. Il est difficile de se prononcer pour l'une ou pour l'autre de ces destinations. On peut, toutefois, faire remarquer que les fouilles du monument de Pourrières semblent avoir démontré que la pyramide des bords de l'Arc n'était pas un tombeau. Dès lors, est-il possible d'assigner sans réserves le rôle de sépulture au monument de la Penne? Serait-il absurde de conjecturer qu'on se trouve en présence d'un monument commémoratif élevé par les Romains sur un point où ils auraient remporté une victoire qui leur livrait la « clef de Marseille du côté d'Aubagne », c'est-à-dire du côté de la terre?

Cet événement aurait pu précéder l'établissement de Sextius Calvinus à Aix (121 ans avant J.-C.), ou se rattacher aux opérations du siège de Marseille par Jules César (49 ans avant J.-C.), car c'est aux environs de ces deux faits importants que se place la lutte pour l'indépendance soutenue par les Ligures Saluvii contre les armées de la République.

Qu'un combat ait eu lieu dans le voisinage de la Penne entre les légionnaires de Rome et les Saluvii, clients des Massaliotes, la chose mérite d'autant plus d'être examinée que l'archéologie vient ici suppléer en partie au silence des textes.

« Tout auprès de la Pennelle, on a découvert une assez grande quantité de tombeaux et de médailles. Parmi les squelettes qui gisaient dans les tombeaux, certains avaient les pieds et la tête percés

d'un clou : ce qui indique des supplices militaires ou peut-être des exemples de rigueur pris sur des vaincus »⁽¹⁾.

Enfin l'*oppidum* marseillais, dont parlent les auteurs de la *Statistique* comme une des clefs de la colonie grecque, ne constituait-il pas un foyer de résistance digne de provoquer l'assaut des conquérants⁽²⁾ ?

CONCLUSIONS.

1° Le monument de Pourrières ne paraît pas avoir été un tombeau.

2° Rien ne prouve que la pyramide de la Penne en fût un.

3° Ces monuments ne paraissent pas avoir été construits pour servir de vigies, parce que ni l'un ni l'autre ne dominent la région.

4° Ces deux vestiges de pyramides offrent entre eux de grandes analogies qui disposent à les considérer comme appartenant à la même époque.

5° Aucune des restaurations proposées jusqu'à ce jour pour le monument de Pourrières ne peut être tenue pour exacte.

H. DE GÉRIN-RICARD.

⁽¹⁾ Masse, *Statistique d'Aubagne* (*Répert. des trav. de la Soc. de statistique de Marseille*, t. XXXIV, p. 192). Pareille constatation vient d'être faite dans le cimetière gallo-romain de Fos-sur-Mer. (Cf. *Mém. de l'Acad. de Vaucluse*, t. XIX, p. 221, H. Nicolas).

⁽²⁾ Ce fort, situé sur le plateau d'une des collines qui dominent la Penne au Sud-Est, est en tous points semblable aux *oppida* ligures qui couronnent la plupart des hauteurs de la Provence et dont l'établissement remonte peut-être à la vigoureuse campagne menée par Sextius Calvinus contre les Ligures, laquelle se termina par la fondation d'Aix, l'an 121 avant J.-C.

LES SOUTERRAINS-REFUGES DE NAOURS

(SOMME),

PAR M. L'ABBÉ POULAINÉ,

Correspondant du Comité, à Voutenay (Yonne).

Les souterrains-refuges de Naours, en Ponthieu, sont certainement le type le plus complet des souterrains-refuges connus jusqu'à ce jour, et dans lesquels les habitants du voisinage pouvaient trouver un refuge pour eux et leurs bestiaux et un asile pour leurs meubles et les récoltes. Ces immenses cachettes portent dans la langue du pays le nom de *muches*⁽¹⁾.

M. l'abbé Danicourt, curé de Naours, qui, à la suite de longs et persévérants travaux, a découvert les entrées de ces souterrains, obstruées depuis près d'un siècle par des éboulements de terre et de pierres, et qui a rendu praticables les longues galeries et les chambres creusées de chaque côté, a bien voulu me communiquer des renseignements divers et le résultat de ses dernières fouilles, à l'aide desquels et des notes et croquis que j'avais déjà, j'ai rédigé la présente notice.

La nature du terrain, qui, d'après le nombre immense d'inocérames qu'on y rencontre, me fait classer cette zone à l'étage crétacé moyen, permettait le creusement de ces dédales.

Leur plan se développe horizontalement et leur entrée regarde le plus souvent le Sud, bien que des ouvertures au Nord, étant plus rapprochées du village, eussent été plus commodes pour les habitants, obligés de s'y réfugier en cas d'alerte. Ils sont creusés au-

⁽¹⁾ Du verbe *mucher*, forme picarde de *musser*, qui signifie *cacher*.

dessous de la montagne du Guet, à 80 pieds environ. Naours est dominé à l'Est par cette montagne du Guet qui descend jusqu'au centre du village.

Un autre motif que celui d'empêcher le vent du Nord de pénétrer dans les souterrains fit établir les entrées au Midi. Comme nous le verrons plus loin, ces souterrains furent creusés à l'effet d'extraire de la pierre et de préparer un refuge aux habitants voisins. Mais dans les collines de Picardie (vers les régions voisines de la Manche) exposées au Nord, la bonne pierre est à une grande profondeur, tandis que dans celles qui sont au Midi ou à l'Ouest, on la trouve aussitôt. Les eaux de la mer en se retirant ont raviné profondément les terrains dans la direction de l'Ouest et du Sud et enlevé les couches superficielles d'une qualité inférieure aux autres couches. Ces souterrains, creusés artificiellement, n'ont pas donné, cela va de soi, d'autres objets mobiliers ou armes que ceux des temps historiques. Cependant il est fort probable que ces failles immenses qui coupent le massif montagneux auront ménagé quelques abris ou cavernes, dans lesquels se réfugièrent les hommes des temps préhistoriques.

M. l'abbé Danicourt a récolté tout autour de sa paroisse, et principalement sur la surface de la montagne où s'ouvrent les souterrains, un grand nombre d'objets de pierre, haches polies, couteaux, pointes, *nucleus*, percuteurs, etc.

Les générations qui succédèrent aux populations primitives agrandirent ces abris naturels dans le double dessein d'y prendre les matériaux nécessaires aux constructions du voisinage et d'y préparer, en cas d'alerte et de guerre, un refuge, comme le montre la disposition intérieure des souterrains. Beaucoup de chambres n'ont pas été creusées pour extraire de la pierre, mais simplement pour servir de refuges. On voit qu'une autorité a présidé au creusement de ces carrières; il y avait un plan bien arrêté, un but: faire servir ces logements à l'occasion. Une des preuves les plus convaincantes, c'est qu'on est allé au loin, dans la montagne, à plus de trois cents mètres de profondeur, chercher des matériaux bien inférieurs comme qualité à ceux qu'on trouvait à l'entrée ou à cinquante mètres seulement de l'entrée.

Ces souterrains formaient un véritable dédale, connu seulement des habitants, et dans lequel les ennemis n'auraient pu se hasarder sans courir les plus grands risques. Les réfugiés pouvaient vivre là

en sécurité, dans un bien-être relatif, alors qu'au dehors on était exposé au danger.

A l'époque gallo-romaine, l'extraction de la pierre était déjà commencée; on a trouvé dans les souterrains des monnaies à l'effigie des Faustine et des débris de tuiles à rebord.

Un dénombrement de la terre de Naours, daté de 1331, conservé aux Archives nationales, fait mention de ces carrières. La tradition veut que ces immenses dédales aient été utilisés d'abord lors des invasions normandes, plus tard pendant la guerre de Cent ans, pendant les guerres de la succession d'Autriche, sous la Ligue, tour à tour par les catholiques et par les protestants; de nombreux objets appartenant à ces diverses époques, trouvés là, font partie du musée historique, installé dans une des salles des souterrains.

Un fait historique certain, concernant la guerre de Cent ans dans ces parages, rapporte la disparition complète des habitants de Naours pendant un mois, quand le pays était occupé par les Écorcheurs. Notons encore, comme faits historiques locaux, que les murailles de l'antique moutier de Naours furent édifiées avec les pierres de ces carrières, pour arrêter les invasions normandes. La basilique de Naours qui, en l'an 1050, existait déjà depuis longtemps (*sicut fuit antiquitus*, dit une charte de cette époque) fut aussi construite avec les matériaux provenant de ces mêmes carrières creusées dans la montagne du Guet.

Découverte. — Il y a une quinzaine d'années, quand l'abbé Danicourt entreprit de retrouver ces souterrains-refuges, on connaissait vaguement leur existence. Il commença par attaquer, en tâtonnant, un cône d'éboulis de quatre mètres d'épaisseur, sous lequel il pensait trouver l'entrée, et qui ne fut déblayée qu'à la suite de persévérants efforts.

Les travaux de déblaiement des galeries et habitations durèrent quinze ans. Ils furent exécutés l'hiver, pendant les soirées, avec le concours entièrement gratuit d'une partie de la population valide, notamment avec le concours des jeunes gens; quatre-vingts, parfois cent ouvriers et plus, étaient présents au chantier en même temps.

Des milliers de journées ont été employées à découvrir et déblayer les rues, les chambres, les puits d'aération, dont plusieurs s'étaient effondrés. Les matériaux considérables, extraits de ces souterrains, servirent à élever deux bas côtés de l'église.

Rues ⁽¹⁾. — La longueur exacte est de 1,250 mètres. C'est une petite ville qui comprend dès à présent 26 galeries, reliées entre elles par des carrefours. Plusieurs grandes artères divisent ces souterrains et se ramifient en rues qui ont reçu les noms des rues du village de Naours. La température constante est de +6 degrés.

Chambres. — On compte près de 300 chambres, à chacune desquelles l'on a assigné un numéro. Elles étaient jadis munies de leurs portes à serrure de bois, avec un long pêne de fer, et à pentures de fer. Leur profondeur était de 3 à 5 mètres, leur largeur moyenne, de 3 mètres. Leur hauteur, ainsi que celle des rues, est de 2 mètres. Quelques-unes, comme les rues des *Vieux-Moulins* et de la *Hotoie*, n'avaient pas plus de 1 m. 10 d'élévation; on devait donc y passer en rampant, mais des apports de toute nature restent encore à enlever du sol dans toutes ces rues et chambres. Un certain nombre de chambres sont grandes et hautes comme des églises. Toutes les voûtes sont plates comme des plafonds. Beaucoup de chambres gardent encore des traces de fermeture à l'intérieur.

Dans les pieds droits des portes, on a creusé des entailles pour y adapter l'encastrement des huis. Presque toutes ces pentures qui portent des traces du feu nous montrent que les portes des chambres ont été brûlées sur place.

Aujourd'hui, la plupart de ces chambres, couvertes d'inscriptions et de dates anciennes, ont reçu les noms des personnages notables qui sont venus les visiter. La dernière en date porte le nom de M^{sr} Dizien, évêque d'Amiens.

Certains quartiers plus anciens que d'autres, comme ceux qui sont compris dans les rues de la *Basse* et *Haute-Carnoye*, ressemblent à des cryptes d'église à plusieurs nefs, dont les voûtes sont supportées par des piliers.

Dans beaucoup de logements, on voit des excavations qui servaient d'armoires ou de niches à mettre des statues, des lampes et autres objets.

Étables. — Quelques chambres, plus grossièrement taillées dans le roc que les autres et plus vastes, servaient d'étables pour les

⁽¹⁾ On trouvera un plan des souterrains dans une brochure de M. l'abbé Dani-court, intitulée : *Les souterrains-refuges de Naours*, Abbeville, 1889, in-8°. Un autre plan beaucoup plus grand et en couleur est actuellement en préparation.

bestiaux, de magasins, d'abreuvoirs. Dans les écuries et les étables, l'haleine des bestiaux a patiné la pierre d'une façon plus marquée que dans les habitations humaines.

Le sol ou plancher n'a pas encore été partout fouillé suffisamment. Il est uni par le passage des habitants, comme un pisé de grange, mais accidenté. Le lit de silex noirs, formant partout le plafond, ce qui a été voulu, n'est pas toujours horizontal; le plancher suit les courbures des lits de silex et se trouve donc inégal. En général, il a suffi d'enlever deux couches intermédiaires, terminées par un banc de silex, pour avoir des galeries et des chambres. Les bancs de craie alternant avec les gros silex noirs ont un mètre en moyenne d'épaisseur.

Portes. — Les portes d'entrée, au nombre de quatre jusqu'ici, étaient cachées derrière les habitations, dissimulées au fond des jardins ou dans les brousses. Ce n'étaient pas des entrées de carrières proprement dites, mais des portes de refuges par lesquelles on se dérobait aux regards de l'ennemi. Elles étaient, comme il est dit plus haut, la plupart assez éloignées du centre du village, mais aujourd'hui une longue galerie mesurant cent mètres de long a été percée et aboutit au centre du village : elle évite de faire un assez long circuit pour aller visiter ces sombres demeures.

Chapelles. — Le culte public y était célébré absolument comme dans les salines actuelles de Wielieska; trois autels furent taillés dans la pierre, sur chacun desquels on voit encore l'encastrement de la pierre à reliques.

Les trois chapelles sont disposées à l'instar d'une église composée d'une nef principale et de deux bas côtés; la chapelle du centre est plus profonde que les deux autres. Leurs dimensions sont plus grandes que celles de toutes les chambres situées de ce côté de la rue de l'Église.

Cheminées. — De vastes cheminées qui servaient en même temps de puits d'aération, et dont les parois sont noircies par la fumée et par une épaisse couche de suie, débouchaient sur la crête de la montagne, dans les bois ou parmi les broussailles et complétaient l'aménagement de ces catacombes.

Chaque quartier principal avait un grand foyer, une grande cheminée de plus de trente mètres de haut. Jusqu'ici on en compte six, dont trois ont été dégagées complètement. Dans toutes, il y a

déviation intentionnelle de l'axe par rapport au foyer, évidemment en vue d'accélérer le tirage.

Une de ces cheminées, ménagée dans la grande salle de réunion, aboutissait à celle du moulin Soirant. Elle exigea un travail considérable. C'était une précaution, un stratagème contre l'ennemi.

En droite ligne, elle mesure 40 mètres de haut et 1 m. 50 environ de largeur. Primitivement, la fumée sortait par l'orifice naturel dissimulé tout en haut par les broussailles du plateau; mais craignant sans doute d'être trahis par cette fumée, ou l'ayant peut-être été, les réfugiés voûtèrent l'orifice et creusèrent à quelques mètres de la surface du sol une galerie d'un admirable travail, d'une longueur de 50 pieds et de hauteur d'homme, dans la direction du *Guet*, et qui vint aboutir à la cheminée du meunier.

Un autre cheminée, voisine de l'entrée principale, fut construite de la même manière et finalement aboutissait à la cheminée d'un autre moulin assis sur la butte *Bert*, élevée artificiellement sur cette même montagne du *Guet*⁽¹⁾.

Ces dernières années, l'abbé Danicourt ayant fait descendre un homme dans une galerie, on découvrit une salle immense qu'on appela la salle du Dôme, à cause de sa forme. C'est dans cette salle que se trouve le banc royal de carrière; la pierre est dure, elle n'a plus de silex et les assises sont beaucoup plus volumineuses qu'ailleurs, où elles n'ont que 1 mètre à 1 m. 20 d'épaisseur en moyenne, et toujours séparées par des bancs de silex très noirs. Toute cette pierre de Naours est très blanche et grasse au toucher et durcit singulièrement en séchant.

Dans ce quartier de la *salle du Dôme*, il y a quatre étages superposés. « Le visiteur, dit l'abbé Danicourt, qui a parcouru la *rue des Mazures* et arrive dans la *rue de la Brasserie*, a sous lui, à 20 pieds de profondeur, la salle du Dôme : c'est le premier étage; à sa gauche, la *salle des Ancêtres* dont le sol actuel est beaucoup plus élevé que celui de la salle précédente : c'est le deuxième étage. Le sol de la rue de la Brasserie que le visiteur foule aux pieds forme le troisième étage; enfin, à 50 pieds plus haut, s'avance au-dessus de sa tête la galerie supérieure de la troisième grande cheminée : c'est le quatrième étage. Cela est tout simplement merveilleux. »

⁽¹⁾ La butte du Guet a été explorée par l'abbé Danicourt. C'était un endroit fortifié; là s'élevait le fameux moulin détruit par le prince Thomas, pendant « l'année de Corbie » (1636).

Ossuaire. — Un vaste ossuaire, sorte de kjökkenmøddings, renferme les débris d'animaux qui ont vécu dans ces souterrains et qui servaient à l'alimentation de ses habitants. On y trouve des ossements de brebis, de chèvres, de chevaux, porcs, lapins, etc.

Quelques rares ossements humains ont été recueillis, mais pas de sépultures jusqu'ici. Les habitants ne se réfugiaient là que pour un temps, et si des décès sont survenus, comme il est probable, ils ont dû emporter dans leur cimetière le corps des défunts.

Puits. — Des puits alimentaient les habitants de ces sombres demeures. Plusieurs ont été recombés. Les bras de la petite rivière la Naourde baignaient le bas de la montagne, l'ancien lit était à dix mètres de l'une des portes; on avait donc, à défaut d'eau dans les puits, toujours l'eau de la rivière.

Inscriptions et emblèmes. — L'abbé Danicourt a passé de longues soirées, une lampe à la main, visitant les coins et recoins de ces vastes solitudes, examinant chaque pierre avec attention, pour y relever les dates et les inscriptions.

Les dates sont de deux sortes : les unes en chiffres romains, elles sont nombreuses, mais dix seulement sont bien lisibles, les plus anciennes remontant au ^x^e siècle, les autres en chiffres arabes.

Les séries des dates en chiffres arabes les plus nombreuses appartiennent au ^{xiv}^e siècle et au ^{xvi}^e siècle.

De 1400 à 1500, trente-quatre dates en chiffres arabes. Les deux principaux groupes sont, l'un de 1430 à 1450, et l'autre de 1470 à 1480. Le premier coïncide avec les ravages des Écorcheurs qui chassèrent tous les habitants de Naours et enfermèrent leurs rapines dans le moutier. Le deuxième groupe coïncide avec les guerres de Louis XI, qui fit brûler une partie des villages situés entre Abbeville et Arras.

De 1500 à 1600, soixante-dix-sept dates en chiffres arabes. C'est là la série la plus féconde. Les dates du premier groupe coïncident avec la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint; en 1522, les Anglais assiègent Beauquesne et brûlent les villages environnants. Le second groupe coïncide avec les guerres de Henri II. En 1557, Naours est environné de deux armées : celle de Henri II, campée auprès d'Amiens, et celle de Philippe d'Autriche, roi d'Espagne, campée auprès de Doullens. Les dates nombreuses du troisième

groupe, de 1575 à 1590, coïncident avec les guerres de religion. Les Huguenots, qui avaient un de leurs principaux repaires à Havernas, ont laissé des traces de leur passage dans les souterrains de Naours.

De 1600 à 1700, vingt-deux dates, dont les plus nombreuses sont de 1610 à 1640 : c'est la période de la guerre de Trente ans, pendant laquelle les habitants de Naours se sont réfugiés dans leurs carrières, avec une partie de leurs bestiaux.

De 1700 à 1800, trente dates. La principale et, pour ainsi dire, l'unique série (de 1701 à 1714) rappelle les passages des armées du prince Eugène et de Malborough qui ont laissé des souvenirs à Naours et dans les environs. Plusieurs dates commençant par 12... mais dont les chiffres suivants n'offraient pas assez de certitude, ont été négligées.

Parmi les emblèmes, il faut citer le monogramme du Christ, IHS en lettres gothiques, d'autres en caractères de 1616; des croix encadrées d'un trait gravé dans la pierre, quelques-unes accompagnées de dessins symboliques.

Sur les angles des pieds-droits des portes, des têtes grossièrement sculptées, et un peu partout des arbalètes dessinées sur la pierre, puis des noms des petits seigneurs de Naours, hommes liges des abbés de Corbie, puis encore des noms de personnes en gothique et en caractères romains, et des noms appartenant à de très vieilles familles de Naours.

Musée. — La musée historique compte plus de deux mille objets trouvés dans les catacombes. Il est installé dans une salle des souterrains, près de la principale entrée. On y voit des débris de harnais de fer, de cuir, des plaques et boucles de cuivre, des fers à cheval et à mulet aux formes anciennes, des faux, faucilles, socs de charrue, des éperons, des débris d'armes, des pointes de traits ou javelots pour arbalètes, des clefs du moyen âge dont beaucoup sont très ouvragées, des verrous, des instruments de fermeture aux formes variées, des peintures de portes, gonds, crampons, clous, couteaux de poche, de cuisine, de table, des fers pour les anciennes coiffes, beaucoup d'instruments de fer qu'on ne peut déterminer sûrement, des limes, peignes pour le lamage, des débris de poterie ornée de fleurs jaunes, blanches ou vertes provenant des fabriques du Beauvaisis, et des perles d'agate.

Notons encore des poignées de portes ou heurtoirs, des ustensiles de ménage, des lampes de terre et de fer, épingles, aiguilles, dés à coudre, des vases de bronze à deux pieds, une hallebarde de François I^{er}, des armatures de fer, en forme de pipe, sortes de clefs à l'aide desquelles on remontait le rouet des arquebuses.

Médailles. — On a trouvé aussi d'assez nombreuses monnaies qui sont comme autant de pièces à conviction déterminant l'habitat des souterrains à diverses époques. Il faut citer notamment : une pièce d'or de Philippe II, roi d'Espagne, remontant à l'époque où les Espagnols étaient alliés avec les Ligueurs; une pièce d'or de Charles I^{er}, 1637; des jetons de Tournai, du commencement du x^v^e siècle, avec la légende : *Ave Maria gratia plena*; une pièce d'argent de Philippe le Bel : *moneta duplex*; des pièces de Charles II; une monnaie du Brabant, de Philippe IV, roi d'Espagne et des Indes, 1647; des monnaies de Henri III, Henri IV, avec les revers et légendes bien connus; d'autres, de Louis XIII, Louis XIV et des temps plus rapprochés.

Le musée géologique installé dans une autre salle voisine comprend une multitude de fossiles provenant des souterrains; incérames aux vastes proportions, térébratules, spicules d'éponges et éponges silicifiées, écailles d'huîtres, trigonies, oursins très variés, ammonites énormes, quartz de toute nuance, pyrites.

Les anciens du village se souviennent encore qu'une des salles qui porte le nom de *Grenier à sel* servait aux faux-sauniers pour y cacher le sel qu'ils vendaient au détriment de la gabelle.

Les souterrains de Naours sont l'œuvre des siècles, comme il est facile de le constater par le plus ou moins de patine qui recouvre leurs parois. Ces demeures, utilisées comme refuges à toutes les époques, ont vu passer de nombreuses générations et accueillent chaque année un nombre considérable de touristes. En l'année 1900 il en est venu 4,000, et en 1888 il en est venu 20,000.

Des travaux importants de maçonnerie ont été effectués pour consolider certaines voûtes, et une porte monumentale a été élevée de manière à empêcher ces carrières-refuges de se refermer à l'avenir. M. l'abbé Danicourt a le projet de continuer ses fouilles, comme toutes les années précédentes, au mois de novembre prochain. Ces travaux amèneront sans doute encore la découverte de nouvelles

galeries et de nouveaux logements⁽¹⁾. Dans certains quartiers, il y a encore dix mètres de remblai recouvrant, comme ailleurs sans doute, de nombreux vestiges de leur habitat.

F. POULAIN,

Correspondant du Comité.

⁽¹⁾ M. l'abbé Danicourt me fait savoir qu'il vient de découvrir une nouvelle galerie de 60 mètres de long, bordée de 15 belles chambres où il a trouvé de nombreux objets et 17 pièces de monnaies, de Henri IV, Louis XIII, etc.

NOTICE
SUR
UNE NÉCROPOLE PRÉROMAINE
ET UNE INSCRIPTION LATINE
DÉCOUVERTES À NESAZIO,

PAR M. DE LAIGUE,
Correspondant du Comité.

Auguste fit de Pola, ville qui a jusqu'aujourd'hui conservé son nom antique, la capitale de l'Istrie; mais avant la conquête romaine, le centre le plus important paraît avoir été la forte position de Nesazio (*Oppidum Nesattium*)⁽¹⁾ située sur l'un des contreforts des hauts côteaux qui, vers le Nord, dominant la cité istriote.

De fait, dès 178 av. J.-C., Rome envoya contre les *Histri* dont les déprédations inquiétaient la naissante colonie d'Aquilée, une armée d'environ 20,000 hommes commandée par Marcus Vulso. Profitant des difficultés naturelles qu'offre la région du Karst, les indigènes manœuvrèrent si bien, qu'ils s'emparèrent du camp légionnaire, et celui-ci ne put-être repris que grâce aux renforts amenés par le consul Marcus Junius Brutus. Encore fut-il jugé prudent de prendre les quartiers d'hiver dans Aquilée.

Mais, dès le mois de mars 177, les deux armées réunies envahissaient l'Istrie, battaient le roitelet Epulo, lui tuaient 4,000 hommes et le contraignaient de se retirer dans *Nesattium* que vinrent assiéger les troupes fraîches de Claudius Pulcher. Le siège fut long et pénible, car au pied des remparts coulait un cours d'eau non désigné nommément⁽²⁾, et qui s'opposait à l'emploi utile des machines

(1) Tite-Live, XLI, xi, 1.

(2) « Annem præterfluentem » (*Ibid.*, 2).

de guerre contre les fortifications. Pulcher détourna cette rivière, ce que voyant, les Barbares furent plongés dans la consternation parce qu'ils attribuèrent à leurs dieux irrités la disparition de cette eau ⁽¹⁾ qui, tout à la fois, les abreuvait et les défendait. Cependant ils firent une résistance désespérée, tuant de leurs propres mains femmes et enfants dont ils jetèrent les cadavres par-dessus les remparts ⁽²⁾. La place n'en fut pas moins prise d'assaut et Epulo, pour ne point tomber aux mains du vainqueur, se donna la mort ⁽³⁾. Le butin dépassa si fort l'attente des Romains ⁽⁴⁾, que non seulement Pulcher eut les honneurs du triomphe ⁽⁵⁾, mais la guerre fut chantée par Hostius, dans un poème aujourd'hui perdu.

Toutefois il ne semble pas que *Nesattium* ait été détruit, puisque Tite-Live écrit : « Ceteri capti aut occisi. Duo deinde oppida Mutila et Faveria deleta ⁽⁶⁾. . . Histria tota trium oppidorum excidio pacata est ⁽⁷⁾ ». De ces passages on pourrait conclure que *Mutila* et *Faveria* seules furent rasées.

Quoi qu'il en soit, il appert de Pline ⁽⁸⁾, de Plotémée ⁽⁹⁾, comme aussi de la table de Peutinger, du moins selon Mommsen ⁽¹⁰⁾, que *Nesattium* subsista pendant toute la durée de la domination romaine et aurait même joui d'une certaine prospérité en raison de la proximité des grandes voies de communication allant de Tersatica à Albona et, dès lors, reliant ce centre au système général du réseau des routes de l'empire.

De fait, depuis 1866, des recherches furent opérées, sans succès d'ailleurs, pour retrouver l'emplacement de la forteresse dont la chute avait, pour les Istriotes, entraîné la perte définitive de leur indépendance. Longtemps infructueuses, ces recherches aboutirent enfin l'an dernier, et les fouilles alors pratiquées mirent à jour tout un groupe d'habitations romaines bordant une rue large et commode, pourvue de réservoirs d'eau et aux alentours de laquelle on rencontra des tuiles avec marques de potier, divers fragments de terre cuite, de verre, de bijoux vulgaires, et enfin quelques monnaies des deux premiers siècles de l'empire.

Pourtant le but essentiel n'était pas atteint, attendu que l'on voulait retrouver les vestiges de l'établissement préromain. Avec une

⁽¹⁾ « Ea res barbaros miraculo terruit abscissæ aquæ » (*Ibid.*, 2). — ⁽²⁾ *Ibid.*, 4. — ⁽³⁾ *Ibid.*, 5. — ⁽⁴⁾ *Ibid.*, 8. — ⁽⁵⁾ *Ibid.*, XIII, 7. — ⁽⁶⁾ *Ibid.*, XI, 5. — ⁽⁷⁾ *Ibid.*, 9. — ⁽⁸⁾ *Hist. natur.*, III, 129. — ⁽⁹⁾ Ptolémée, II, 17. — ⁽¹⁰⁾ *Corp. inscr. lat.*, t. V, 1, 2.

perspicace intuition et malgré l'avis contraire de divers spécialistes, le professeur Puschi, directeur du *Museo civico di antichità di Trieste* ⁽¹⁾, conseilla de pousser les fouilles dans le *substratum* de la zone romaine.

Ce savant ne s'était pas trompé. Une large tranchée ayant été exécutée, sous la direction du Révérend Don Busolich, de grands blocs de pierre variant de 1 m. 50 à 0 m. 80 de long sur 0 m. 54 d'épaisseur commencèrent d'apparaître, avec divers fragments architecturaux de quelque élégance. Une autre tranchée, menée transversalement à la première, provoqua la découverte de cistes à cordon en bronze, de vases figulins, d'os, de charbons, de fibules, d'épingles, etc. . . , ce qui révélait une nécropole enfouie sous les débris de l'édifice romain. Les Romains n'enterrant jamais leurs morts dans l'intérieur des villes, les tombes sous-jacentes aux substructions romaines doivent être préromaines, c'est-à-dire istriotes.

Le 27 juillet dernier furent ouverts des sépulcres inviolés jusque-là et, dans l'un d'eux, mesurant 2 mètres de long sur 1 m. 40 de large, on rencontra plusieurs vases figulins. Dans un autre, reposant sur un petit mur de soutien et offrant une surface cannelée, reposait un squelette avec bracelets de bronze ⁽²⁾, les uns intacts, les autres brisés, une grande ciste également de bronze à deux anses avec cordons, plus des vases de terre cuite tant de fabrique dite corinthienne qu'apulienne, la plupart en mauvais état. On ne saurait nier l'importance de ces trouvailles au point de vue de l'histoire de l'époque antérieure à la conquête.

En ce qui concerne les premiers temps de celle-ci, l'on mit, le 29, la main sur une inscription latine datée du règne de Gordien III (238-244) et dédiée à ce prince. Bien entendu, cette inscription fut rencontrée dans la couche supérieure de la fouille, c'est-à-dire au-dessus de celle où gisait la nécropole. Dans ce docu-

⁽¹⁾ A propos de ce musée, voir, dans la *Revue archéologique* de septembre-octobre 1901, mon article sur le *Rhyton tarentin d'argent*, que l'on y conserve.

⁽²⁾ A propos de ces bijoux, il n'est pas inopportun de noter qu'aujourd'hui prévalant à peu près sans conteste l'opinion que les *Histri* étaient d'origine gallo-celte. Le fait a été notamment mis en relief par feu mon collègue le consul de S. M. Britannique, capitaine Burton, dans son étude sur les *châteliers* de l'Istrie, étude reproduite en italien dans la *Provincia*, journal triestin, de novembre 1876 et juillet 1877.

ment⁽¹⁾, on relève la mention formelle de la R. P. NES., lettres qui incontestablement affirment, en ce lieu, l'existence de la *Res Publica NESatientium*, laquelle n'est autre que l'être moral du *Nesattium* édifié sur l'emplacement de la forteresse du roitelet Epulo, c'est-à-dire le *Nesattium oppidum* de Pline l'Ancien et d'autres auteurs de l'antiquité.

Quoique j'aie dessein de revenir sur cette intéressante question, traitée sommairement aujourd'hui, surtout pour prendre date, il a semblé opportun de signaler sans retard les premiers résultats obtenus et qui sont loin d'être sans portée, ne fût-ce qu'au point de vue de l'onomastique épigraphique, laquelle s'enrichit d'un nom de lieu qui jusqu'ici était connu seulement par les écrivains⁽²⁾.

L. DE LAIGUE.

⁽¹⁾ [M. de Laigue ayant communiqué le texte de cette inscription à la Société des Antiquaires de France, il est inutile de l'insérer ici.]

⁽²⁾ Comme bibliographie essentielle, voir l'ouvrage très documenté du professeur triestin B. D^r Benussi, ayant pour titre : *L'Istria sino ad Augusto*, Trieste, 1883, petit in-4° de 353 pages. — Nous avons, d'après cet auteur, complété les lettres NES par le génitif *Nesatientium* découlant normalement de la forme *Nesattium*, adoptée par Tite-Live.

L'ÉGLISE DE SAINT-MAXIMIN

(VAR).

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LA DATE DE SON ACHÈVEMENT.

Communication de M. Fernand Cortez,
Correspondant du Comité, à Saint-Maximin.

Le document dont nous transmettons la copie au Comité donne la solution d'un problème qui avait préoccupé et mis en divergence divers historiens de l'église de Saint-Maximin; il vient, en outre, corroborer la conclusion de notre communication⁽¹⁾ sur la *date de l'achèvement* de cette église, fixée ainsi, d'une manière définitive, au 24 juillet 1532.

Mais le document n'est pas seulement intéressant par la fixation de cette date; il donne encore des détails assez circonstanciés sur les derniers travaux faits à l'église, les difficultés de la dernière heure d'une entreprise qui durait depuis vingt ans et les déboires du célèbre prieur dominicain qui ne put voir son œuvre achevée telle qu'il la désirait et qu'il l'avait rêvée, car, au lieu de « la bello fenestro » qui devait être percée au-dessus de la grande porte de l'église, l'entrepreneur « l'a sarrado de muralho », haute muraille en bâtisse qui choque l'esthétique et restée telle depuis lors; ses pierres d'attente, noircies par le temps, semblent appeler et toujours en vain, depuis plus de trois siècles, la main généreuse qui viendra doter la belle église gothique de Saint-Maximin d'une façade digne du monument.

La pièce transcrite est un mémoire ou *instructions* du prieur

⁽¹⁾ *Bulletin archéologique*, 1885, p. 266.

Damiani à son procureur (avoué ou avocat) contre l'entrepreneur Pierre Garcin, de Jouques, impuissant à tenir tous ses engagements. La forme en est familière, en langue provençale que Damiani affectionnait, étant d'origine marseillaise, mêlée de phrases latines, ne manquant pas, en outre, d'un certain sel et nous initiant à diverses circonstances de sa vie : peste, maladie, privation de sa charge et sa réintégration, enfin son prochain départ pour la prédication du carême, ce qui fixe la date de l'écrit au mois de janvier ou de février 1533.

Fernand CORTEZ,
Correspondant du Comité.

INSTRUCTIONES.

Factum tale cum respotionibus.

Anno domini 1529 et prima Januarii, Peire Garcin, masson de la gleiso, enseignent sa costumo, que toujour l'ivert crido de aver peir quant non sen pot aver, me fa convenir davant messier Vitalis et moss. lou mestre, alegant non aver atret per fornir son pres fach, ambe grans mandamens et protestacions de dampnis et interesse, como es la narrativo de la transaction aissi estacado.

Monss. lou mestre apoint *quod pro omnibus dampnis et interesse* que porrion estre estas, etc., lou covent li donesso florins tres cens, sive fl. 300, a las pagos designados a la dicho trasaction et que d'aquí avant lou covent non poguesse estre compellit faire provesion de peiro, *in hieme, tempore pestis, belli et pluviarum*, como aparís a la trasaction, *tali signo 8*. Nota : *et advertat quod nunc sumus in hieme*.

Après la trasaction a fach las tres crosieros et complido la gleiso a 24 de Julhet darrier passat 1532, senso falhet de atret et es pagat de tout. Nota : *et est advertendum* que durant lou dich temps, avent agut pesto, *bina vice*, et jeu malade long temps, como se provara *tempore et loco usque ad oleam, scilicet inclusive*. Et si a la venturo durant lou dich temps aguesso agut faute de atrech, *cautum est in transactione : de peste, etc.*

Item, durant lou dich temps, *scilicet 1531, fui privatus officio* et long temps pleideiat mon office et non definís, non es estat possible fornir a tout, *ad impossibile non teneor*.

Item, dis que finidos las crosieros, faut finir las rampeages so es lous veiriaus, per louqual finiment non i a peiro, que serio des a xii carratados en tout, et que per fauto de la dicho peiro non se perfecís, protestant, etc.

Item, dis et vol estre quitat de touto la besonho et estre pagat de la resto de fl. 300 desus designas, laqualo resto es fl. 24 gr. 8 et quatre saumados de blat.

Nota : *ad hoc dicetur* que quant aquest mes de Julhet aguet finit las crotes, a sa procuracion Mouss. lou mestre Vitalis aguet la carreto tout lou temps de aoust et setembre per faire lou molin de Pourcieus, lou qual mestre Peiron fasio *et sic* non a perdut temps ni agut interes alcun, car a fach pron besonhos durant lou dich temps.

Item, a Sant Miquel son vengudos las plueias et ivert, en lou qual sen encaros. Lou qual durant non fu tengut faire provesion, *cavente trasactione*.

Item, non es possible aver peiro per aros, car la peiriero de la peiro blanco es pleno d'aigo, es forso esperar sio escolado et faudra anar querir la peiro a Barious. La qual causo per aros non se pot, *propter distanciam vie* et ausi lous semenas que faudrio gastar per lou passage de la carreto, *et sic oportet expectare messes*.

De aquo que dis que vol estre quitat de son pres fach, quant sera perfect sera quitat.

Item, non li devi de tout senon 24 fl. et gr. 8 de tout quant li pode deure et quatre saumados de blat, *pro complemento omnium debitorum*, et el non saubrio finir son pres fach per fl. 300, el a manjat son argent en erbo, si el a fan que serco d'autro erbo.

Item, *advertat. bene* que l'estiou passat, apres finidos las crotes, si aguesso fach son devet, aguesso fach cubrir la gleiso a teule banhat, *sicut teneretur, non fecit*, donte las crostos son fort gastados et daumajados como a vist lous espers. *Interrogentur eorum modio juramento, que viderunt*.

Item, sus la porto de la gleiso devio faire, en obligation, une bello fenestro, *non fecit*, mes l'a serrado de muralho. Entendi que se fasso.

Item, me devio faire la porto grandio de miech en sorto como deu estre per tosors, *non fecit*, la faut tornar foundre, *non sine dampno*.

Item, es obligat reparar las causos rompudos, tant que porto son pres fach, dedins et deforo.

Nota : *item, advertat.* que lou rey a pagat tout aquest obrage, *et est opus regium, ideo non debet cancellari, non vis. dampnis, aut si dictum opus sit bene factum vel non, et ideo requirat.* davant tout obro sio visitat per experts si va ben o mal, *sicut requisivi judicialiter ut patet penes dominum secretarium Borrii per cedula mea propria manu scriptam*.

Item, a cascuno crosiero deu mestre unos armos del rey, *constante obligatione, sive filatiero*. Lou rey la ben pagat per mas mans como aparet per quitansso, o *serviat bene*, l'oubrage del rey non deu estre ensin estrassat.

Nota. Item, non entendi plus tirar avant que, primo, la gleiso non sio cuberto a teule banhat, car tout tombo per fauto de aquo. *Avertat, bene, dicet forte* que la donado a presfach a Jehan Forto, lou qual ses obligat a faire per fl. 20 et jeu lou pagat de la dicho somo; *est verum, per manus magistri Riquerii.*

Dicetur ad hoc quod compellat ipsum ad hoc agendum et ego solvam.

Verum quod est impossibile que lou dich Forto fasso tel obrage, *propter duo : primo, quod nescit ; secundo,* que non se pot faire per fl. 150, a dicho de mestres, *et ipse Forto nil possidet, quomodo faciet per x fl.,* senon que sio mal fach.

Item, *ipse Petrus* deu terrar las naus, *sicut anticum opus,* affin que se puesco cubrir a teule banhat, *super omnia advertat quod est opus regium,* fant que sio *super omnia* ben fach.

Item, *que vado predicat, quadragesimam nec hiis per nunc vacare non possum, petat. terminum sufficiens ad omnia ante dicta probanda et visitanda per expertos.*

Interim, cogatur ipse reparare reparanda que sunt lapides per huius reparandis ; Item, cooperire ecclesiam a teule banhat, que non sera fach en tres meses et comensse lou aros.

Mirum, que ambe cascun que pren a faire calque obrage, *in fine plaidio.* — [Inachevé.]

[Archives du couvent des Dominicains de Saint-Maximin, armoire 1, sac 4.]

LES MÉREAUX OU PALETTES DE L'ÉGLISE DE LYON, DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE,

PAR M. GEORGES GUIGUE,

Correspondant honoraire du Comité.

On chercherait vainement le mot *palettes* avec la signification de méreaux ou jetons de présence; ce sens est pourtant nettement déterminé par les actes capitulaires de l'église de Lyon⁽¹⁾.

La palette de Lyon, comme le méreau des églises collégiales, était cette marque de métal que devait présenter le prêtre au temps où, pour goûter le pain et le vin du réfectoire, il devait avoir suivi l'office, au temps où pour manger les dîners des O il devait avoir chanté les O.

C'était à la fois un jeton de présence pour maintenir la discipline en justifiant de l'assiduité au chœur, et une gratification pour les « hôtes » que les chanoines devaient entretenir en vue de la régularité du service divin.

Il semblerait donc, au premier abord, que de jour en jour, de semaine en semaine, de quinzaine en quinzaine, de mois en mois, de quarte en quarte, le prêtre, au réfectoire ou chez le comptable, n'aurait eu qu'à présenter sa *tessera frumentaria et nummaria*, sa pa-

(1) Le terme palettes pour méreaux n'était point spécial à l'Église de Lyon; on le trouve non seulement dans les autres chapitres (voir ci-après, pièces justificatives III, IV, V, VI), mais même dans les comptes municipaux : 1513-1514. « A Jehan Lepère, orfèvre de Lion, pour certain nombre de palettes d'estaing qu'il fait pour le conseil qui fut tenu aux Augustins de ceste ville, depuis trois ans en ça, pour tenir le compte et savoir ceulx qui entreroient oudit conseil. » (Voir Guigue, *Inventaire sommaire des archives communales de Lyon*, article CC 636, p. 94). A Saint-Nizier, on donnait aussi aux méreaux le nom de *jarrins* (voir pièce justificative VI), et à Saint-Jean, on les a désignés également sous le nom de *pites* ou *pictes* (voir ci-après, p. 75, note 4).

lette de plomb, de cuivre ou d'étain pour l'échanger contre le pain et le vin de chaque jour ou contre de bon argent blanc.

C'est là du moins ce qui aurait eu lieu si la vie commune avait continué, si les palettes avaient représenté une valeur fixe, si le nombre des «desserviteurs paletiers» avait toujours été le même; mais le réfectoire, à la longue, n'existait plus que de nom; la valeur des palettes variait avec le pouvoir de l'argent; le nombre des «desserviteurs» augmentant venait réduire les salaires.

La discipline stricte n'était point toujours facile à maintenir dans un clergé nombreux que parfois le chapitre devait rappeler aux plus élémentaires convenances⁽¹⁾; on discutait sur le poids et la quantité des rations de pain et de vin qu'on ne consommait plus en commun; sur la valeur des deniers vieux ou neufs, forts ou faibles; on arrivait à la fin des heures canoniales, juste au moment de percevoir son jeton de présence; à l'acte capitulaire instituant deux «livreurs», un de chaque côté du chœur pour livrer les palettes vers le milieu de l'office et seulement à ceux qui se trouvaient dans leurs stalles, on répondait par un accaparement des palettes, qui pour quelques jours abolissait le contrôle, en amenant leur suppression⁽²⁾. Parfois même, aux jours de fête où il n'y avait point de livraison, on répondait à un rappel à l'ordre par une absence générale qui provoquait le scandale de l'*aprive*⁽³⁾.

À l'accaparement des palettes, le chapitre ripostait par leur dé-

⁽¹⁾ «De fabulationibus et illusionibus ne fiant in choro. Nullus etiam debet fabulationes choro facere dum cantatur, nec irrationes, nec pravae gestus, nec turpes oscitationes palam facere debet, sed occulte si de super choro fuerit quum oscitare contigerit de vestimentis suis ante os suum ponat ne videatur ab aliquo oscitare qui in choro fuerit vel extra chorum. Si vero aliquis de terra oscitare voluerit, indecenter os suum non erigat sursum nec elevet oscitando, sed os suum in sinu suo ponat et ibi sapienter oscitet sine scrupulo. Nemo etiam in choro dum cantatur anhelationes faciat neque alios turpissimos gestus, neque risus inanes, neque corporis aliquas levitates exercere praesumat. . . De emunctione. Si aliquis de terra emungere in choro contigerit, non debet manus suas extra suppellicium suum extrahere, vel se usque ad terram inclinare, sed recte stare et intus suppellicium suum emungere occulte. . . (*Statuts, Archives du Rhône, armoire Aaron. vol. 35, n° 1, p. 20*). — Voir aussi les *Gloches de Saint-Jean de Lyon*, p. 6, la note relative aux clercs qui *stercorant* dans le cloître et même à l'intérieur de l'église, et ci-après, pièce justificative I, 32.

⁽²⁾ Voir pièce justificative I, 4, 6, 7.

⁽³⁾ *Ibid.*, 14.

monétisation et faisait procéder à une nouvelle frappe avec une marque différente⁽¹⁾. Le receveur, tout comme un changeur, devait donc veiller à ne point accepter pour valables des monnaies n'ayant plus cours.

Sa tâche était d'ailleurs complexe : aux palettes réservées aux seuls prêtres désignés comme « paletiers », s'ajoutaient celles des jours de grandes fêtes ou des processions⁽²⁾.

On sait ce qu'étaient ces fêtes du moyen âge, qui, à certains jours, comme la Pentecôte, nécessitaient une véritable décoration théâtrale : des tentures, des feuillages, pour garnir les bas côtés et la nef; des nuages pour faire un ciel à la voûte, des « gotofles » gonflés; des colombes qu'un jeu de cordes, au moment voulu, faisait planer en Saint-Esprit⁽³⁾.

Tout le monde de l'église avait son rôle à remplir dans ces cérémonies comme dans les processions dont les théories, à Lyon, se développaient à la fois par terre et par eau, rappelant aux assistants les vers du vieil évêque Sidoine Apollinaire :

Hinc agger sonat, hinc Arar resultat,
Hinc sese pedes atque eques reflectit
Stridentum et moderator essedorum,
Curvorum hinc chorus helciariorum,
Responsantibus alleluia ripis
Ad Christum levat amnicum celeuma.

Et tout ce monde du clergé, des dignitaires aux petits clercs, recevait la palette par laquelle il devait justifier de sa présence pour bénéficier de la livraison.

Une autre catégorie de palettes était à examiner par le comptable

⁽¹⁾ Pièce justificative I, 3, 6, 8, 9, 10, 14, 22, 30, 31. — On peut voir pièces justificatives IV et V qu'à Saint-Paul et à Saint-Just il en était de même.

⁽²⁾ Les fondations pour les grandes fêtes sont assez fréquentes dans les différentes églises :

11 mai 1557. — « Commet led. s^r M^r Gaultheret à faire entendre à mons. M^r Anthoine Puppier, heretier de feu M^r Anthoine Porret, de payer les pallettes des festes de Pasques fondées par led. feu Porret, autrement et à faulte de paiement lèvera led. s^r Gaultheret le testament dud. feu Porret, pour poursuivre led. s^r Puppier, ainsi que de raison. » (*Arch. du Rhône, actes capitulaires de Saint-Just*, fol. 134 v^o.)

⁽³⁾ Voir ci-après les extraits des comptes de Saint-Paul, pièce justificative IV.

et d'autant plus attentivement qu'elles pouvaient ne point être frappées à la Monnaie, les palettes d'anniversaires.

Il suffit d'avoir parcouru quelques testaments du xiii^e au xvi^e siècle pour voir quelle importance on attachait à cette cérémonie, importance telle, que quelques-uns fondaient leur anniversaire de leur vivant pour avoir la satisfaction d'assister à sa célébration, comme d'autres se faisaient mettre vivants dans le cercueil pour assister à une répétition de la pompe de leurs funérailles; c'est dire que pour l'anniversaire on trouvera prescrites toutes les minuties, toutes les vanités que peuvent inspirer la piété étroite ou le culte du moi fardé d'amour de Dieu.

Généralement, la livraison de pain ou d'argent a lieu sur la tombe même du défunt; tout le personnel de l'église, tous les prêtres assistants qui récitent les prières et donnent l'eau bénite peuvent y avoir part.

Il n'est pas de petits détails dans lesquels n'entrent les testateurs: sonneries de cloches, heures de prières, cérémonial de la procession sur la tombe, nombre des cierges... On fait fixer par une chaîne une chaise à un pilier; au-dessus de cette chaise, un livre de psaumes est enchaîné⁽¹⁾ pour qu'au jour de l'anniversaire l'encens avec les prières s'élèvent vers le ciel exactement de l'endroit où repose celui dont on distribue, à la foule qui se presse, les armoiries frappées sur un flan de plomb.

Si des particuliers, de simples dignitaires pouvaient ainsi mettre en mouvement le clergé de l'église, c'était bien autre chose quand il s'agissait d'un archevêque. On peut, comme exemple, lire dans la traduction du xvii^e siècle les prescriptions de l'archevêque Henri II de Villars :

... A ordonné que la feste sainte Magdeleine fust faite double et le service fait à la manière des festes doubles et qu'à la veille de lad. feste après nommé lesd. perpétuels fussent assemblez en lad. chapelle de la Magdeleine et y disent solennellement les vespres ausquelles soit donné 12 sols viennois distribuables par le soubmaistre du chœur, plus veult qu'après vespres dictes au chœur de l'église tout le corps vienne en procession à la chapelle

(1) Le sacristain Jean de Sivrieu, mort le 6 novembre 1323, «ordinavit quod prope tumulum suum una cathedra ligetur cum cathena ferrea et ligetur unum psalterium cum dicta cathedra cum alia cathena ferrea in qua cathena legens psalterium sedebit et semper habebit paratum psalterium, et pro istis omnibus faciendis et complendis dedit et legavit semel ducentas.» (*Agar*, vol. XXX, n^o 3, fol. 29.)

susd. chanter *Magnificat* avec les antiennes et oraisons et que aud. corps soit baillé 50 sols viennois, distribuez par le soubmaistre, et que les chanoines et incorporez ayent esgale portion, deux prebstres simples ayent autant qu'un chanoine, 4 clercs ou clergeons ayent autant qu'un incorporé et, le jour mesme de la feste de la Magdeleine, il veult que pendant que l'on sonnera pour matines lesd. perpétuels chantent et achèvent solennellement les matines avant que l'on commence matines au chœur et que à eux soit payé 12 sols viennois, distribuables comme dessus à la veille. Item, que le chœur, incontinent après matines, aille en procession à lad. chapelle et y chante *Benedictus* avec une antienne et oraison, lesquels estans dictes incontinent l'on y commence la messe matinière et que à tous les présens à lad. procession et messe soit distribués 50 sols viennois, comme cy dessus a esté dict aux vespres précédentes, y adjousté que ceux qui chanteront la messe le diacre et soubzdiacre ayent double portion. Item, veult que l'on chante la grand messe au chœur, tous revestus de chapes de soye, comme l'on a accoustumé aux doubles, et que à tous présens en lad. messe soient distribués 50 sols viennois à la manière qu'a esté dict pour la vigile, y adjoustant que le prebtre qui célébrera, les diacre et soubzdiacre, outre leur portion, chascun aye 3 sols viennois. Item, que aud. jour de feste de la Magdeleine, après nones dictes au chœur, lesd. perpétuels soient tenuz aller chanter solennellement vespres en lad. chapelle et qu'à eux soient distribués autres douze sols viennois comme dessus. Item, que vespres estant dictes, le chœur vienne en lad. chapelle en procession faire de mesme comme à la vigille et à eux soient distribués 50 sols comme cy-dessus et que au soubmaistre, outre sa portion, pour la peine qu'il a prinse soient payés 4 sols viennois. Item, que les cloches soient sonnées comme on a de coustume aux festes doubles et solennelles aux despens du chapitre et de mesme le jour des morts et le jour de son anniversaire comme l'on a accoustumé de faire aux anniversaires universels. Item que le lendemain de la feste des Saints soit célébré l'office des morts pour tous ceux qui sont morts en lad. église, à scavoir que le jour de Toussaints l'on sonne longuement les cloches comme l'on a de coustume pour les morts, lesquelles sonnées, les vespres et complies estant dictes, l'on chante au chœur les matines des morts de 9 pseaulmes et 9 leçons et estant dictes que l'on aille en procession à la chapelle de la Magdeleine en chantant *Libera me* avec tous ses versets et oraisons et l'oraison *Deus qui inter apostolicos* et autres oraisons acoustumées et y soient livrées 6th viennoises distribuées par le soubmaistre, comme dict a esté cy dessus, y adjoustant que les incorporés qui diront l'invitatoire, oraisons, leçons et responses ayent double portion à lad. somme. Item, que le jour des trespassez soit chantée la grand-messe, avec 4 chappes et 2 chandelabres; la messe finie le prebtre chapellain ayant laissé la chasuble et prins une chappe noire avec les diacre et soubzdiacre, croix, encensoir, chandelabres, eau béniste, s'en aille avec tout le corps en

lad. chapelle chantant le *Libera me* avec ses versets, l'oraison *Deus qui inter apostolicos* et les autres oraisons accoustumées et que soient distribuées par le soubzmaistre 6th viennoises et que les prebtres, diacres, soubzdiacre et soubzmaistre pour leur peine, oultre leur portion, ayent 4 sols viennois et ceux qui feront les chappes et chanteront le traict ayent double portion et les clergeons qui chanteront le respons 6 deniers viennois. Item, que le jour de son décès soit fait un anniversaire général à la manière que dessus à la feste des morts et soit livré le mesme, excepté que la messe de l'anniversaire en l'autel de St Sperat soit dicte par un des incorporez et que les prebtres, diacre et soubzdiacre, oultre leur portion, ayent chacun 2 sols viennois et le soubzmaistre pour sa peine 4 sols viennois, et pour faire et livrer tout ce que dessus donne aux obéanciers de Rochetaillée 40 livres de terre et des revenuz annuelz avec toute justice haulte et basse lesquelles led. sieur Henry avoit aux villages de Fontaines et lieux circonvoisins et que le roy Jean de France luy avoit donné et Charles, son fils aîné, lors daulphin de Viennois, à cause de la baronnie et chasteau de Montluel, toutefois à telle charge et condition que toutes les choses susd. soient incorporées et unies par le doyen et chapitre à leur chasteau et obéance de Rochetaillée, l'obéancier duquel lieu soit tenu sous peine de la Grégorienne et autres de faire lesd. livraisons et refusions⁽¹⁾.

Mais les morts font banqueroute; les gros revenus assignés pour le grand anniversaire carillonné comme une fête se réduisaient peu à peu et suffisaient tout juste parfois à payer le petit anniversaire avec messe basse sur un autel des bas côtés⁽²⁾.

(1) *Arch. du Rhône, Inventaire des perpétuels*, fol. 25.

(2) Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la préface de la liève des anniversaires :

« L'esglize de Lion estant sans difficulté l'une des plus anciennes de toute l'Europe, l'on ne peut pas douter qu'il ne s'y soit fait depuis son commencement un grand nombre de fondations dont l'antiquité nous paroistroit vénérable sy le temps qui consume tout leur avoit permis de venir jusques à noz jours, mais, comme rien n'eschape à sa rigueur, à peyne nous reste-t-il le nom de celles qui passent trois ou quatre siècles... »

« Messieurs les comtes qui ont tousjours heu beaucoup de zèle pour maintenir les intérestz de leur esglize ont bien conservé le mieux qu'il leur a esté possible tout ce qu'ils ont pu eschapper de la violence de cette guerre civile (1562) et encor plus particulièrement tout ce qui s'est fait depuis ce temps là, néantmoins cette vigilance extraordinaire n'a peu empescher que la mauvaise foy de ceux qui en devoient les pensions, la négligence de ceulx qui estoient chargez de les retirer et la rigueur des décrets qui sont icy establis par la coustume n'ayent fait perdre la pluspart de ces fondations anciennes et mesme des modernes qui ont esté faictes du depuis, et comme toutes ces fondations ont esté faictes conformément au temps où les fondateurs vivoient, il arrive que celles qui sont un peu an-

Dans l'impossibilité matérielle d'ailleurs de procéder à la célébration de tous les anniversaires qui lui étaient imposés, l'église devait en faire la réduction et pour éviter la confusion produite par la multiplication des palettes en faisait frapper de deux catégories, les grandes pour les grands anniversaires, les petites pour les petits⁽¹⁾, et en même temps simplifiait le cérémonial.

Ces variations dans la quotité des salaires n'étaient point faites pour assurer l'assiduité aux offices. Pour remédier à cet état de choses, quelques personnages pieux eurent la pensée de fonder des livraisons spéciales venant s'ajouter aux anciennes. Ces fondations nous ont donné les palettes de livraisons qui se distribuaient pendant plusieurs jours de suite, pendant toute une période, selon l'importance des revenus⁽²⁾.

Mais toutes les minuties apportées au service des palettes, les frappes fréquentes, la multiplication des signes secrets pour marquer leur valeur ou leur date ne pouvaient empêcher les abus.

Les livraisons en nature devenaient de plus en plus difficiles; leur importance, variable avec le rendement des domaines, étant une cause de perpétuelles contestations, on calcula leur valeur en argent, mais cette valeur devant varier avec le taux des fermages ou des rentes sur lesquelles elles étaient assignées, on en vint à la baser sur le prix du blé⁽³⁾. Puis, les palettes étant en somme soit un objet de spéculation, soit un objet d'échange qui pouvait permettre de masquer les absences au chœur, on les supprima vers la fin du xvr^e siècle, date à laquelle elles furent remplacées par des feuilles de présence confiées au « ponctuateur »⁽⁴⁾.

ciennes ne sont composées que de quelques sommes fort modiques et mesme le plus souvent que de deniers, qui à la vérité estoient considérables pour ce temps-là, mais qui à présent ne sont rien ou du moins fort peu de chose. . . »

⁽¹⁾ Ces deux catégories de palettes ne sont désignées dans les actes du chapitre métropolitain que par les mots *magne* et *parve*; mais dans les comptes de Saint-Paul (1406-1407), il est question de petites palettes pour les petits anniversaires et de grandes palettes pour les anniversaires généraux ou grands anniversaires (pièce justificative IV).

⁽²⁾ Voir pièce justificative II.

⁽³⁾ Voir pièce justificative I, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32.

⁽⁴⁾ « On avoit coutume, il y a quelques années, de faire des petites plaques de plomb que l'on marquoit avec un coing aux armes dudit de *Thureyo*, que l'on appelloit des pites, qui servoient de deniers dont on n'a pas l'usage en ce pays, mais comme une partie de ses marques se perdoit toutes les années et qu'il estoit incommode d'en refaire si souvent, on marque à présent sur une grande

Le nom pourtant fut conservé et au XVIII^e siècle, comme de nos jours encore au palais Mazarin, le jeton des absents venait grossir la part des assistants⁽¹⁾.

La liève des anniversaires établie de 1670 à 1672⁽²⁾ nous a conservé les noms des fondateurs des palettes qu'on peut appeler de livraisons, c'est-à-dire de ces palettes qui étaient livrées pendant toute une période pour provoquer l'assiduité aux offices.

Ces fondateurs sont par ordre chronologique :

1^o L'archevêque AMÉDÉE DE TALARU, 1443 (pièce justificative II, 11);

2^o Le doyen CLAUDE GASTE, 1479 (II, 14);

3^o Le custode JEAN DE LA FAYETTE, 1497 (II, 13);

4^o Le doyen CLAUDE DE FOUGÈRES, 1502 [palettes d'étain portant d'un côté les armes du fondateur, de l'autre l'image de saint Raphael] (I, 15; II, 2);

5^o L'évêque du Puy, doyen de Lyon, GEOFFROY DE POMPADOUR, 1504 [palettes de cuivre à l'image de saint Jean d'un côté, aux armes du chapitre de Lyon et de Pompadour de l'autre] (I, 16; II, 4);

6^o Le chanoine GEORGE DE CHALANT, 1454-1510 (II, 5);

7^o Le sacristain GUY BOURGEOIS, 1485-1512 [palettes aux armes du fondateur d'un côté, à la représentation de la cène de l'autre] (I, 18, 19; II, 6);

8^o Le précenteur JACQUES D'AMONCOUR, 1513 [palettes de cuivre

feuille de papier les noms de ceux de l'esglise, au droict desquels on faict autant de poincts qu'ils gaignent de deniers, et à la fin de caresme on paye chacun selon ce controolle, celui qui tient le controolle a le double pour ses peynes. » (*Arch. du Rhône, liève des anniversaires, arrêtée en 1672; fonds du chapitre métropolitain, armoire Agar, vol. 32, n° 2, fol. 25 v°*). — Voir aussi pièce justificative I, 32.

⁽¹⁾ Voir pièce justificative I, 33. — Il est à remarquer qu'à Saint-Paul et à Saint-Nizier, après avoir également abandonné l'usage des palettes, on prit des mesures pour y revenir. (Voir pièces justificatives III et VI.)

⁽²⁾ « Liève des anniversaires, vigilles, messes de morts, livraisons, palettes, eaux bénistes et autres fondations en l'esglise de Lyon... exactement recueillie pendant les années 1670, 1671 et 1672, de tous les livres des actes capitulaires, des contracts, des fondations... » (*Archives du Rhône, armoire Agar, vol. 32, n° 2.*)

aux armes du fondateur d'un côté, à l'image de saint Jacques de l'autre] (I, 21; II, 7, 15);

9° Le trésorier GUILLAUME PERRINET, 1515 (I, 20; II, 1, 8);

10° Le chantre ROLIN DE SEMUR, 1483-1525 (II, 3);

11° L'évêque de Rodez, chanoine de Lyon, FRANÇOIS D'ESTAING, 1496-1529 (II, 10);

12° Le doyen CLAUDE D'AMANZÉ, 1547 [palettes de cuivre aux armes du fondateur] (I, 24; II, 12);

13° L'archevêque de Lyon, ANTOINE D'ALBON, 1562-1574 (II, 9).

A cette liste les textes permettent d'ajouter :

a. Les palettes proprement dites⁽¹⁾ payées sur les hospices (I, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11), qui, en 1466, étaient à l'image

⁽¹⁾ Ces palettes étaient vraisemblablement de différents types; il n'est point inutile de rappeler ici ce que dit Charvet des palettes de l'église de Vienne :

« L'église de Vienne avoit une monnaie particulière, dont elle se servoit dans les distributions manuelles. On en conserve encore quelques pièces qui sont de cuivre rouge, de cuivre jaune et d'argent.

« Suivant un ancien tarif manuscrit (*Ex archivo eccl. Vienn.*), la demi-livre étoit pour tout le bas-chœur et une palette est évaluée à un demi-liard.

« Plus la demi-livre des prêtres est un chapelain et il en falloit huit pour faire cinq liards. Faut aussi sçavoir que la livre entière étoit une tête et les quatre faisoient cinq liards.

« Faut aussi sçavoir que la demi-livre pour les chanoines, chevaliers, quarteniers et coadjuteurs étoit un chanoine à pied dont les huit font sept liards. La livre entière pour les mêmes que dessus étoit un chanoine à cheval dont les quatre marques font sept liards.

« Copie d'un manuscrit intitulé *Règlement pour les bourgeois* :

« Un sol d'église vaut neuf deniers.

« Six deniers d'église font trois petites palettes.

« Deux deniers d'église valent une petite palette.

« Cinq sols d'église valent trois sols neuf deniers tournois.

« Trois sols d'église font neuf liards.

« Un gros est estimé à six liards.

« Un écu couronné est un écu pistolaz.

« Un écu vieux est estimé à trois livres quatre pites.

« Florin d'église vaut dix-huit sols.

« Florin de roi delphinal vaut quinze sols.

« Florin d'or 17 sols, 20 sols; on en a d'une livre dix sols.

« Florin petite monnaie douze sols.

de saint Jean d'un côté, et à celle de saint Étienne de l'autre (I, 8); ce sont probablement celles qui se trouvent désignées en 1473 sous le nom de *palettes ordinaires* (I, 11);

b. Les *grandes palettes*, mentionnées dès 1379 (I, 2), correspondant aux livraisons des grands anniversaires;

c. Les *petites palettes*, dont on trouve trois mentions dans l'exemplaire de l'obituaire de Lyon, conservé à l'Université de Bologne sous le n° 925.

Ces mentions se rencontrent en marge des articles des chanoines :

JOCERAND D'URGEL (1244-1258);

DALMACE MOREL (1237-1260);

GUICHARD REVUES (1235-1259).

Si on se reporte au texte, on trouve pour Jocerand d'Urgel :

Item reliquit pro distributione facienda in perpetuum clericis qui intererunt in majori ecclesia Lugdun. in sexta et completorio, singulis diebus ferialibus a festo apostolorum Petri et Pauli usque ad tempus quod deficit ordo...

Pour Dalmace Morel :

... Item reliquit centum lib. Vien. pro emendis redditibus et voluit quod magister ecclesie qui pro tempore fuerit distribuat eos clericis venientibus ad horas canonicales...

Pour Guichard Revues :

... Et reliquit LX lib. Vien. ad emendos redditus qui distribuuntur clericis venientibus ad horas in ecclesia Lugd., certo tempore...⁽¹⁾

« Il y a un franc d'or qui vaut communément une livre dix-huit sols ou deux livres.

« J'ai vu une pièce de monnaie de l'église de Vienne en cuivre rouge, assez semblable à un jetton représentant un S. Maurice qui tient une lance de la main droite et son bouclier de la gauche et sur le revers il y avoit une croix cantonnée de quatre besans. » (Charvet, *Histoire de la sainte Église de Vienne*, Lyon, 1761, p. 375.)

⁽¹⁾ Cf. *Obituaire de l'église primatiale de Lyon*, Lyon, E. Vite, 1902, p. 29.

Ce sont donc, comme les treize précédentes, des palettes de livraisons, et si, à l'extrême fin du ^{xiii}^e siècle ou au commencement du ^{xiv}^e, elles ont été classées parmi les petites palettes, on n'en saurait trouver d'autre raison que la diminution des revenus légués permettant tout juste la célébration d'un petit anniversaire ⁽¹⁾.

Cette énumération des palettes permet de déduire qu'il est possible de trouver traces d'un plus grand nombre, en feuilletant les obituaires ou les registres d'anniversaires, en parcourant les actes de fondations, en examinant les jetons classés dans les collections ou les musées.

Ceci posé, on sera tenté de comprendre au nombre des palettes de l'église de Lyon ces jetons de plomb des archevêques qui étaient signalés en 1868 au Comité des travaux historiques ⁽²⁾.

Quinze de ces jetons portent au droit le buste de saint Pothin et aux revers des armoiries.

Quatre types portant en exergue les noms SABAD'; G DE SV...; G. DE BOLOINE; G. DE TVREI (pl. XVI, n^{os} 8, 9, 10; pl. XVII, n^{os} 1, 2, 5), doivent, comme l'a fait M. de Soultrait, être attribués sans discussion aux archevêques :

Pierre de Savoie (1308-1332), qui portait de gueules à la croix d'argent;

Guillaume de Sure (1332-1340), d'argent, semé de billettes de sable, au lion de même brochant sur le tout;

Guy d'Auvergne, dit *de Boulogne* (1340-1342), d'or au gonfanon de gueules frangé de sinople;

Guillaume de Thurey (1358-1365), d'or au sautoir de gueules.

Les autres portant :

De.... au lion de.... (pl. XVI, n^o 4), on y reconnaîtra

55, 70. — Voir aussi M.-C. Guigue, *Obituarium Lugdunensis ecclesiæ*, p. 46, 76, 111.

⁽¹⁾ Une autre hypothèse est pourtant à émettre : c'est que, en raison de leur date, ces palettes n'avaient pas de caractère personnel ne portant peut-être ni nom ni armoiries.

⁽²⁾ G. de Soultrait, *Notice sur les jetons de plomb des archevêques de Lyon dans Mémoires lus à la Sorbonne*, Archéologie, Paris, 1869, p. 127-147 et planches XVI et XVII.

soit les armes de Raoul de Torote (1284-1287), qui portait de gueules au lion d'argent; soit celles de Raymond Saquet (1354-1358), qui d'après son sceau portait de au lion de⁽¹⁾.

De à trois bandes de (pl. XVI, n^o 5, 6; pl. XVII, n^o 4), les armes de la famille de Villars, bandé d'or et de gueules de six pièces, qui a donné les trois archevêques : Henri I (1296-1301), Louis (1301-1308), Henri II (1342-1354)⁽²⁾.

De à trois barres de (pl. XVI, n^o 5, 6; pl. XVII, n^o 4), ne sont vraisemblablement qu'une variante fautive (ou intentionnelle) des armes de Villars, comme l'a judicieusement remarqué M. de Soultrait.

De à trois fleurs de lis, à la bordure de chargée de vingt besants (pl. XVII, n^o 7). qu'on peut lire : de France, à la bordure de gueules, chargée de besants d'argent; ce sont les armes de Charles d'Alençon (1365-1375).

Parti de et de à la cotice de brochant sur le tout (pl. XVII, n^o 8, 9); on y reconnaît le blason de la famille de Talaru (parti d'or et d'azur à la cotice de gueules brochant sur le tout), qui a donné les deux archevêques : Jean (1375-1393) et Amédée (1415-1444).

Or, Guy de Boulogne, par son testament, avait légué à l'église de Lyon, la mitre qui lui venait de l'évêque de Châlons et « quingentos florenos auri pro uno anniversario annis singulis in dicta ecclesia, in die obitus mei, pro anima mea et parentum meorum perpetuis temporibus faciendo, et volo quod de dictis quingentis florenis emanetur redditus annui et perpetui inter canonicos et

⁽¹⁾ Cf. G. Demay, *Inventaire des sceaux de l'Artois et de la Picardie*, Paris 1877, p. 244, n^o 2311. — L'armorial des chanoines réintégré aux archives du Rhône, arm. Aaron, vol. 51, n^o 3, fol. 66 v^o, donne, il est vrai, pour armoiries à Raymond Saquet : d'argent à trois bandes de sable; mais entre les indications fournies par le sceau de l'évêque de Thérouane et l'armorial du xvi^e siècle il n'y a pas d'hésitation possible.

⁽²⁾ D'après Guichenon, *Hist. de Bresse et de Bugey*, 3^e partie, p. 220, l'anniversaire de Henri I se célébrait à l'abbaye de Chassagne; d'après Severt, *Chronologia*, p. 312, il était inscrit à l'obituaire de Lyon au xv des calendes d'août. — Quant à Louis il fit un legs de 12 livres à l'église de Lyon pour que son anniversaire y fût célébré. Cf. S. Guichenon, *Histoire de la souveraineté de Dombes*, 2^e édition, Lyon, 1874, p. 331.

alios de ecclesia qui in dicto anniversario presentes erunt annuatim distribuendi »⁽¹⁾.

On a vu plus haut quelles sont les fondations faites par Henri II de Villars, soit pour la chapelle de la Madeleine, soit pour son anniversaire⁽²⁾.

Guillaume de Thurey, d'après Severt (p. 337), fonda un anniversaire.

Jean de Talaru fit des fondations non seulement dans la chapelle qu'il avait choisie pour sa sépulture, mais pour la fête de saint Blaize, avec livraison à matines pour les chanoines, les incorporés, les chapelains, les clercs et les clergesons⁽³⁾.

Le testament d'Amédée de Talaru est plus précis; par cet acte, il fonda, pour la seule année de son décès, trois mille messes, et, à perpétuité : une messe quotidienne dans la chapelle Saint-Pierre; une livraison à matines et à nones (un pain blanc ou miche de deux livres à donner aux chanoines et incorporés), ajoutant :

Item quia illi domini canonici et incorporati qui lucrantur panem per modum supra ordinatum propterea debent habere solucionem, nec illi qui divinis adesse neglexerint debent mercedem presentium habere, ideo *vult et ordinat idem dominus testator librari paletas per alterum ex suis prebendaris, nec alicui detur panis nisi propriam exhibeat paletam*⁽⁴⁾.

Le testament de l'archevêque Philippe de Thurey, en date du 27 août 1412⁽⁵⁾, mentionne aussi expressément les palettes frappées pour le service de la chapelle du Saint-Sépulcre fondée par lui :

Item, vult et ordinat ipse dominus testator quod per receptorem emolumentorum et jurium predictæ sue capelle infra designandum *tradantur certi merelli sive palette* : videlicet cuilibet sacerdoti, postquam suam missam celebraverit in dicta capella unum *marrellium* seu una *palette* ad denotandum

(1) Baluze, *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, t. II, p. 181.

(2) Cf. le texte donné dans l'*Obituarium Lugd. ecclesiæ*, p. 161.

(3) Voir le texte de son testament dans Cl. Le Laboureur, *Les mesures de l'Île Barbe*, t. II, p. 662-674.

(4) Cf. *Supplément à la nouvelle édition des mesures de l'Île Barbe*, p. 503-523.

(5) *Archives du Rhône*, feuillets détachés d'un registre in-fol. et numérotés vii^{xx} xi-vii^{xx} xvii.

et sciendum missas per quemlibet dictorum capellanorum celebratas; pro quibus quidem *marrellis sive paletis*, videlicet pro quolibet ipsorum vult solvi dictis sacerdotibus quatuor obolios albos regios, volens ipse dominus testator quod de tribus mensibus in tribus mensibus dictis sacerdotibus solvantur per dictum receptorem et fiat solucio dictarum missarum dictis tribus mensibus durantibus celebratarum, scilicet pro quolibet *marrello* sive *paleta* quatuor oboli blai regii, ut supradictum est, et sic successive ordinat idem dominus testator fieri imperpetuum.

Plus loin on lit :

Item vult et ordinat idem dominus testator imperpetuum, super rebus et bonis suis antedictis, fieri omnibus diebus feriatis, id est non festivis, quadragesime, unam libratam sive libracionem in dicta Lugdun. ecclesia omnibus et singulis canonicis, incorporatis, presbiteris et clericis dicte Lugdunen. ecclesie, Beati Stephani et Sancte Crucis Lugdun, venientibus et personaliter existentibus in quibuslibet horis, videlicet hora prime, tercie, sexte, none et completorii et usque ad hoc quod dictum fuerit *De profundis* inclusive et quod, in fine cujuslibet dictarum horarum, sacerdos qui dicet preces teneatur dicere orationem *Deus qui inter apostolos sacerdotes*, etc., quibus sic venientibus vult idem dominus testator dari et solvi pro quolibet hora dictarum horarum unum denarium turon. et sacerdoti qui dictam orationem dicet pro quolibet hora dictarum horarum duos denarios turon. Item, vult ipse dominus testator et ordinat in dicta Lugd. ecclesia fieri omnibus diebus quadragesime quibus non librantur alia anniversaria in dicta ecclesia, exceptis eciam diebus dominicis et festivis novem lectionum, scilicet unum anniversarium et omnibus supra chorum consistentibus dari et solvi tres denarios turon., aliis vero subtus choro consistentibus duos denarios turon., et illis qui officiabuntur in dicto anniversario dari et solvi vult ultra dictam porcionem duos denarios turon. Item, vult et ordinat idem dominus testator quod in exitu dicti anniversarii supranominati teneantur venire processionaliter supra tumulum dicti domini testantis et dicere *Libera me* et orationem *Deus qui inter apostolos* etc., *Da nobis* etc., *Et fidelium* etc., et quod ibidem eisdem fiat solucio dicti anniversarii et non per ante nec alibi. . .

Pour ces livraisons, le testateur n'avait point prescrit de palettes spéciales; aussi le chapitre intervient-il et met-il les prébendiers du Saint-Sépulcre, chargés du service, en demeure de faire frapper des palettes pour éviter le désordre (I, 11, 12).

On peut donc dire sans trop s'avancer que les jetons de plomb des archevêques de Lyon sont des palettes soit de fondations de

livraisons, soit de fondations d'anniversaires, soit de fondations pour le service de leurs chapelles; et, plus généralement, qu'à toute fondation de livraison peut correspondre une palette ou jeton de présence; partant, conclure qu'avant de classer un jeton comme instrument de comptabilité, il y aurait lieu d'examiner, par le contrôle des textes fournis par les établissements religieux ou civils, s'il ne serait pas plutôt un jeton de présence.

Georges GUIGUE,

Correspondant honoraire du Comité.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

EXTRAITS DES ACTES CAPITULAIRES DU CHAPITRE MÉTROPOLITAIN DE LYON.

(1366-1701.)

1. 24 mars 1366. — Qua die remiserunt dicto domino preposito decem florenos auri pro libracionibus paletarum duorum capellanorum suorum, ita quod ipsi reddant paletas quas habent. . .

. . . Item ordinaverunt quod de dicto suo hospicio ipse tradat secretario capituli quinque florenos auri, pro eo quia tempore quo paleta non fuerunt librata, servivit ecclesie (I. I, fol. 52).

2. 9 novembre 1379. — Quod paleta magne reddantur qualibet quindena receptori hospiciorum et non alii. Item, quod omnes servitores dicte ecclesie recipientes paletas, easdem paletas de quindena in quindenam tradant domino Stephano Prepositi et non alii, qui eas tradet libratori dicte ecclesie. MARZE.

Quod paleta magne reddantur per omnes. Item ordinaverunt quod denunciatur in choro ecclesie quod quilibet dictorum servitorum qui habebit penes se et receperit paletas magnas ipsas tradent et aportent domino judici claustrii et domino Stephano Prepositi, die sabbati proxime ventura, hora consueta, sub pena privationis chori (I. I, fol. 115 v°).

3. 9 novembre 1402. — Qua die dicti domini ut capitulum ordinaverunt quod dominus magister tradat libratoribus paletarum pro paletis et cugnis ipsarum paletarum reficiendis, videlicet quinque florenos et sep-

tem grossos, quos idem dominus magister restat debens pro hospicio suo. . . (l. VI, fol. 178).

4. 2 novembre 1409. — Item ordinaverunt quod librator paletarum teneatur librare servitores paletas percipientes in choro, videlicet quemlibet ipsorum dictas paletas percipientium in sede sua dicti chori et non alibi et quod ita denunciatur in choro ad finem quod per dictos servitores non fiat derisio in dicto choro. FRAN. (l. VIII, fol. 7).

5. 3 novembre 1429. — Qua die voluerunt de gracia, pro anno presenti dum tamen ulterius non trahatur ad consequenciam, quod dominus Jo. Gregorii faciat numerum ad paletas in domo sacristie, non obstante eo quod sit de duodecim (l. XIII, fol. 55).

6. 11 avril 1457. — Qua die, cum plures tam presbiteri quam clerici de numero servitorum chori et plateas recipientes sint in dicta nostra ecclesia qui suas paletas retinent et illas reddere spernunt adeo quod libratores dictarum paletarum nullas habeant pro librando in horis diurnis et nocturnis, ut decet, eapropter predicti domini ordinaverunt quod receptor hospiciorum fieri faciat unum cugnum novum et inde paletas fieri faciat, quibus factis inde librentur in choro ut fieri consuetum est. BOYRONIS (l. XX, fol. 121 v°).

7. 4 novembre 1466. — Qua etiam die prefati domini constituerunt et deputaverunt libratores paletarum dominum Sebastianum Reverii, capellanium perpetuum in dextro choro, et dominum Claudium Roberti, alias Fagot, eciam capellanium perpetuum in sinistro choro, qui inde, ipsis in dicto capitulo supervenientibus et comparentibus, promiserunt et juraverunt ad Sancta Dei euvangelia ipsum officium bene et fideliter exercere. BOYRONIS.

8. Item, ordinaverunt fieri et renovari cugnum paletarum ad insignia ymaginum Sancti Johannis ab una parte et Sancti Stephani ab alia parte et quod fiant palete nove super hospiciis et quod cugnum, factis paletis, reponatur in thesauro. BOYRONIS (l. XXII, fol. 209).

9. 20 octobre 1469. — Dicti vero domini, certis de causis ipsos ad hoc moventibus, preceperunt domino Cornelio Coyntiz, thesaurario, quatinus refici faciat cugnum paletarum decetero in dicta ecclesia librandarum, differens alteri cugno paletarum librari consuetarum et quod illud in thesauro ejusdem ecclesie reponatur et per eundem thesaurarium sub clave custodiat. DE RONZERIA (l. XXIV, fol. 8 v°).

10. 3 novembre 1469. — Deinde fuerunt per eosdem dominos capitulantes tradite et expedite dominis Claudio Roberti et Sebastiano Regnonis,

presbiteris capellanis perpetuis et libratoribus paletarum ordinar. dicte ecclesie paletis (2000) de novo facte, eisdem libratoribus precipientes quatinus a modo in antea de eisdem paletis novis librare habeant servitoribus in libracionibus percipientibus. DE RONZERIA (l. XXIV, fol. 13).

11. 10 mars 1473. — Tradita fuit in dicto capitulo pro parte presbiterorum simplicium dicte ecclesie paletas ordinarias non percipientium supplicatio per quam conqueruntur de domino Johanne Berrerii seniore, libratore paletarum quadragesime per bone memorie defunctum dominum Philippum de Tureyo librari omnibus presentibus ordinarum, qui recusat ipsos supplicantes de dictis paletis librare, licet hoc facere non debeat per tenorem testamenti ejusdem fundatoris, per quod voluit et ordinavit omnes et singulos presbiteros presentes librari, prout constare asserebant tenore dicti testamenti cujus dupplum in dicto capitulo tradiderunt (l. XXIV, fol. 322 v°).

12. 17 février 1486. — Similiter injunxerunt dominis prebendariis cappelle Sepulcri, ut fieri faciant paletas pro librando in hac quadragesima ad evitandum jurgia et discensiones que fuerunt in choro illis quibus librantur ⁽¹⁾.

13. 3 novembre 1495. — Eadem die, prefati domini capitulantes preceperunt et injunxerunt domino Anthonio Annequini, cappellano perpetuo et receptori hospiciorum predictae ecclesie Lugduni ibidem astanti, quatinus, de et super denariis dicte sue recepte hospiciorum, fieri faciat numerum mille paletarum librandarum servitoribus predictae ecclesie et hoc quam scitius fieri poterit. Testes dominus Claudius Chaussonis, presbiter, et Johannes de Costis, badellus predictae ecclesie. BOYRONIS (l. XXIX, fol. 297).

14. 2 novembre 1503. — Dicta die, prefati domini capitulantes, debite informati quod deservitores Sancti Stephani Lugduni, diebus solemnibus quibus paletis non distribuuntur, divinum officium facere contempnunt nec eidem divino officio non intersunt, occasione cujus plures a privas fuerint in maximum populi scandallum, ideo ipsi domini capitulantes, predicto scandallo obviare et dicto divino officio providere volentes, ordinarunt et ordinant quod deservitores dicte ecclesie Sancti Stephani a modo in antea predicti deservitores dicte ecclesie Sancti Stephani dictis diebus solemnibus dictis paletis librentur, prout et quemadmodum aliis diebus librari consueverunt. Testes domini Petrus Richardonis et Johannes Bergerii, capellani perpetui predictae ecclesie. BOYRONIS (l. XXXI, fol. 365).

15. 5 avril 1502. — ... Item, magis vult et ordinat ipse dominus fundator (Claudius de Feugeriis, decanus) fieri suis propriis sumptibus pa-

⁽¹⁾ Il s'agit encore ici de l'exécution du testament de Pilippe de Thurey.

letas stangny et que quidem palete cunabuntur, marcabuntur videlicet, ab una earundem parte ad arma dicti domini fondatoris et ab alia parte ad ymaginem beati Raphaelis archangeli, quas quidem paletas cum dictis eorum cugnis, nos et nostri in dicta nostra ecclesia successores tenebuntur juxta formam per ipsum dominum fondatorem nobis tradendam intertenere et manutere modo et forma quibus palete supradictorum Amedei de Talaru et Claudii Gaste per eorundem prebendarios hodiernis temporibus manuteneantur . . . (l. XXXI, fol. 239 v^o-240).

16. 2 janvier 1504. — . . . Et insuper voluit et ordinavit (Geoffroy de Pompadour), vultque et ordinat ipse dominus fundator fieri suis propriis sumptibus et expensis cugnos ad sua arma et ad ymaginem beati Johannis Baptiste sculti (sic) et taliter quod palete sint ab una eorum parte signate ymagine predicta beati Johannis Baptiste et ab alia parte armis ejusdem ecclesie et ipsius domini fondatoris . . . (l. XXXI, fol. 375).

17. 26 avril 1504. — Qua die, quia tempore libracionis fundate per reverendum patrem dominum Gaufridum de Pompaderio, Aniciensen episcopum, tempore reconciliationis celebrantur festa sanctorum Ypipodii et Georgii, in quibus dicuntur vive vespere, ideo prefati domini capitulantes ordinaverunt quod paleta librari ordinata in vespers differatur libranda et libretur in secundis vespers ordinaveruntque insuper quod, quocienscunque fiat libracio panis et vini, dicatur in magna missa post orationem fondatoris dicte libracionis panis et argenti, et casu quo celebrans missam non diceret orationem pro fondatore dicte libracionis panis et argenti quod non libretur paleta sua in vespers, et etiam, casu quo propter temporis intemperiem non possent dici secunde vespere, quod librentur interessentes in primis vespers, modo solito. Testes domini thesaurarius et badellus predictae ecclesie. BOYRONIS (l. XXXI, fol. 392 v^o).

18. 28 juin 1509. — Eadem die prefati domini capitulantes, debite, ut dicunt, informati de fondacione facta per dictum dominum sacristam de paletis librandis tempore octabarum festi sacratissimi corporis Christi, Nam eandem fondacionem et omnia in eadem contenta tanquam rite et legitime ac in maximum commodum et utilitatem predictae ecclesie facta et gesta, laudaverunt et approbaverunt, laudantque, ratificant et approbant ac in eisdem suum prebuerunt et prebent consensum pariter et assensum, auctoritatem et decretum hujusmodi capituli interponendo, testes domini Guillelmus Perrineti, thesaurarius, et Claudius Chaussonis, cappellanus perpetuus predictae ecclesie Lugduni. BOYRONIS (l. XXXII, fol. 249 v^o).

19. 17 juillet 1510. — . . . ideo librari presentibus palletas, quas propterea ipse dominus testator (Guido Burgensis, sacrista) fieri fecit, in quibus ab uno latere est misterium sacratissimi corporis Christi et ab alio latere sunt arma ejusdem domini testatoris . . . (l. XXXIII, fol. 62 v^o).

20. 5 décembre 1511. — Eadem die, domini ordinaverunt fieri paletas pro libratione panis domini Perrini debita super cura de Freins et quod thesaurarius faciat dictam librationem et emat bladum seu conveniat cum quodam bolongerio pro dicta libratione fienda. G. CAULIS (l. XXXIII, fol. 47).

21. 27 avril 1513. — ... unam paletam cupri... ordinavit fieri ipsius domini fundatoris (Jacques d'Amoncourt) propriis sumptibus, missionibus et expensis cunos dictarum paletarum ad sua ipsius domini fundatoris arma, ex una parte, et ab alia parte ad ymaginem sancti Jacobi apostoli (l. XXXIV, fol. 27).

22. 2 novembre 1525. — Dicti domini ordinaverunt fieri palletas librationum tot quot opus fuerit et quod afferentur pallete de quarta in quartam per receptorem hospiciorum ecclesie, cui tradantur ut cognosci possent deficientes (l. XXXVII, fol. 160).

23. 21 mars 1530. — Cum Germanus Chanu, badellus dicte ecclesie, qui a sex annis citra vel circa a dicto capitulo onus librationis panis, vini et argenti dicte ecclesie et ad quas ipsa ecclesia tenetur faciendi, accepit, ob penuriam bladi ab anno citra etiam presentialiter in hac civitate et patria Lugduni existentes magnos sumptus... idcirco prefati domini capitulantes eundem badellum de premissis recompensare volentes... eidem badello sommam tercentum librarum Turon. traddere promiserunt, qua mediante et non obstante dicta penuria et quocumque alio impedimento ipse badellus qui michas dictarum librationum de quatuor libris facere tenetur, ipsas michas hinc ad dictum festum beati Julliani proxime venturum de tribus libris dumtaxat faciet et librabit... (l. XL, fol. 114).

24. 4 novembre 1542. — ... Volumus et ordinamus omnibus et singulis dominis canonicis, custodibus, militibus et incorporatis dicte nostre ecclesie in vespere usque ad psalmum de *Magnificat* presentibus et interessentibus, videlicet cuilibet ipsorum unam paletam cuppri ad arma dicti condam decani (Claude d'Amanzé), presbiteris vero et clericis de libratione nostre dicte ecclesie ac ecclesiarum beati Stephani et Sancte Crucis dumtaxat existentibus et in dictis vespere modo predicto etiam presentibus et interessentibus quinque solidos turon. librari et distribui... (l. XLIV, fol. 6 v°).

25. 8 novembre 1555. — Super eo quod quidam ex dominis canonicis et incorporatis dicte ecclesie conqueruntur de magistro Petro Perrissod, libratore ejusdem ecclesie, super sollutione paletarum, prefati domini, audito relatu venerabilis et egregii viri domini Gilberti de La Barge, commissi ab hujusmodi capitulo ad informandum super valore bladi, ordinaverunt et ordinant eundem Perrissod, illic presentem et ea que infra non impedi-

tem, solvere dictas palletas ad rationem duodecim solidorum pro quolibet medio bladi frumenti, testes qui supra. Du SOLEIL.

Prefati domini capitulantes ordinaverunt imposterum in qualibet mutatione palletarum avaluari bladum ut, secundum vallorem ejusdem, libratores easdem solvant, testes qui supra. Du SOLEIL (l. XLVII, fol. 198).

26. 9 février 1560. — Eadem die prefati domini capitulantes, inspecto valore bladi, injunxerunt et tenore presentium injungunt domino Nicolao Advillon, thesaurario predictæ ecclesiæ, ut pro qualibet paleta quam librare tenetur nunc solvat assum unum, panemque quibus fuerit opus libret. Testes qui supra (l. L, fol. 623 v°).

27. 17 février 1560. — Audito per prefatos dominos capitulantes relatu valoris bladi frumenti, ordinaverunt et ordinant pro qualibet paleta solvi et librari per dominum thesaurarium hujus ecclesiæ unum karoleum. Testes qui supra (*ibid.*, fol. 640).

28. 26 novembre 1568. — Parce que le peuple est paouvre présentement, à cause de la folle de la gendarmerie, premiers et derniers troublez survenuz pour le faict de la religion et que l'on ne peult rien ou bien peu recevoir des debiteurs des pensions ou revenu faisant au prouffit desd. livraisons . . . ceulx qui prennent livraisons seront livrez et payez en argent à trois solz t. pour chescune . . . (l. LV, fol. 265). — Voir aussi l. LVIII, fol. 75, sous la date du 25 juin 1573.

29. 14 janvier 1586. — Lesdictz sieurs ont ordonné estre payé à Philippe Avant, prévost de la monnoye, et Pierre Godofre, tailleur à lad. monnoye, la somme de troys escus d'or sol., pour avoir taillé et marqué dix huit cens pallettes de plomb pour lad. esglize, et ce par mons. Amyot, custode de Sainte Croix, des deniers de la ferme de Pollia et Bonans (l. LXII, fol. 268 v°).

30. 4 novembre 1586. — Led. jour, lesd. seigneurs ont commis pour livreur des pallettes, au lieu de feu M^e Jean Pelletier, M^e Jacques Gay, perpétuel de lad. esglize, et ordonné que aux pallettes que luy seront baillées sera adjousté aulcune marque pour les cognoistre avec les aultres quy ont estées prises et adhirées. (*ibid.* fol. 342).

31. 5 décembre 1586. — Les dictz seigneurs doien, comtes et chappitre ayant estées advertis que une grande partie des prebtres et clerks nommés de livrayson ne veullent prendre des pallettes et les autres qui les vendent les ungs aux aultres, n'estant par ce moien le divin service et heures continués, ont ordonné, désirans la continuation desd. heures et service divin, que les deux livreurs des pallettes et vacations achepteront un livre en blanc, aux despens dudict chappitre, qui sera payé par monsieur du Soleil, receveur du comtal, dans lequel ils escripront tous les prebtres et

clercs de lad. esglize nommez de livrayson et tiendront contrerolle de ceulx qui assisteront et deffailliront aulx heures les jours que l'on a accoustumé livrer lesd. pallettes, lequel contrerolle ilz feront signer au soubzmaistre ou au plus ancien perpétuel de lad. esglize qui se trouvera lors au chœur (l. LXII, fol. 35o).

32. 16 janvier 1590. — Premièrement ont enquis messire Philibert Dusoleil, soubzmaistre, du service quy se faict en ladicte grande esglize, lequel a dict que à la vérité il n'est sy bien continué qu'il mériteroyt toutefois, depuis ce qu'on a commencé à livrer manuellement au cueur aulx heures à ceux quy sont nommés de livraison, lesd. heures ont esté beaucoup mieulx dictes et continuées que auparavant encores qu'il y en ayl peu quy seachaient bien chanter et psalmodier, sur quoy ledict sieur de Saconay a dict et remonstré que sont troys ou quatre desdictz nommez, lesquels dernièrement injuriarent et menassarent à battre le livreur commis par le chappitre parce qu'il ne les vouloyt livrer estans absans, tellement qu'il fust contrainct pour quelque temps de quicter le livrer et par ce moyen se faisoit plusieurs apprivas au grand scandalle du peuple, à quoy est besoing remédier. Quoy ouy et sur ce murement délibéré entre lesdictz seigneurs comtes et chappitres, ont ordonné qu'il est enjoinct et commandé à tous les prebtres et clercs habitués de ladicte esglize mesmes à ceulx qui sont nommez de livraison d'assister aulx heures canoniales et divin service comme il sont tenuz faire et desfences à eulx faictes de injurier, de faict ny de parolle, le livreur commis pour livrer manuellement deniers ausd. heures au lieu des pallettes anciennement accoustumeez livrer à la fin desd. heures, ains se comportent modestement tant en recepvant leurs distributions que au divin service (l. LXIV, fol. 11 v°).

33. 27 janvier 1701. — Sur ce que plusieurs des incorporez ont fait remontrer à la compagnie que, si les palettes qui se distribuent dans le cours de l'année étoient fixées et livrées au controlle comme les fondations et la nomination la part des absents accroissant aux présens, il en reviendroit plus d'utilité pour ceux qui sont assidus à matines et à vespres que lorsqu'on donne simplement six deniers à chacun comm'il a esté pratiqué cy devant, comm'aussy si dans les treize processions ausquelles ont affecté la valeur d'un anniversaire commun, scavoir deux livres dix solz pour chacune, on livroit ladite somme au contrerolle comme dessus. La compagnie meurement délibéré, a résolu et arresté que les palettes dont le chapitre est chargé à la forme de la liève desd. palettes seront fixées sur le pied du principal que le chapitre en a receu ou, si la valeur ne paroît pas, elles seront fixées selon les communes années des précédents comptes des livreurs et que lad. somme sera partagée à tant par jour, moitié à matines moitié à vespres, selon la durée du temps que ladite palette se doit livrer et sera livrée au controlle, les charges prélevées, la part des absents accroissant

aux présens à la maniere qu'on livre les fondations et pour les palettes dont les particuliers sont chargés elles seront aussy fixées sellon l'usage et le droit déjà établey pour les unes ou selon les communes années des précédents comptes du livreur pour celles qui ne sont pas fixées et seront distribuées au controlle comme cy dessus et sera mis en marge de la liève des palettes fixée à tant pour estre livrée au controlle, la part des absens accroissant aux présens, en sorte qu'ausd. processions ne pourront estre comptés d'autres absens que les officians et quatre prestres au plus demeurans à la sacristie ou à l'autel pour dire la messe pendant lesd. processions, à commencer par les plus anciens, les autres absens seront rayez. Signé à la minutte Damas de Marilliat, doyen, pour le chapitre, et Guillomon, secrétaire. Expédié de Billy, secrétaire (l. CXXXII, fol. 124).

[Archives du Rhône.]

II

LISTE DES PALETTES QUI SE LIVRENT EN L'EGLISE DE LION.

1. PERRINET. — Depuis le 1^{er} jour de l'an jusques au mecredy des cendres inclusivement se livrent les palettes fondées par Guillaume Perrinet, trésorier, à matines et à vespres, il n'a point paru de fondation.

On donne neuf deniers aux incorporez ausdits offices, pourveu que le susd. temps ne dure pas plus de six semaines, sinon on ne leur donne que six deniers.

On donne de plus dix sols qui se livrent aux prestres simples, diacres, soubzdiacres et clers qui assistent à vespres. Le livreur a coustume de donner six deniers à chacun le lundy et vendredy et tous les autres jours de la semaine seulement 3 deniers pour esviter le controolle d'une si petite somme.

Quand il y a 2 vespres il fait livrer la palette au 2^e seulement, ainsi qu'il fut ordonné en 1502 (1504), liv. 31, fol. 392 v^o.

Doit le comtal sur les dismes de Frens et Challeins dont il jouit à présent, liv. 83, fol. 371, et paye pour cella 120 livres au livreur qui le distribue comme il a esté dict cy dessus.

Aultrefois le trésorier devoit lesd. palettes sur lesd. dismes parceque la cure de Frens estoit annexée à son office, liv. 55, fol. 3, item liv. 48, fol. 380, livre 50, fol. 623 v^o.

2. FEUGÈRES. — Depuis le jeudy d'après les cendres jusques au dimanche des Rameaux *exclusive* se livrent les palettes fondées par Claude de Feugères, chanoine de l'esglize, comte de Lion, par acte du 7 avril 1502, liv. 31, fol. 238.

Lesd. palettes estoient d'estein et estoient marquées des armes du fondateur et de l'autre costé de l'image de s^t Raphaël.

On donne aux incorporez, à matines..... 6 d.
 A vespres 6 d.
 Aux simples chaque jour qui se livrent à vespres..... 10 s.
 Doit le comtal sur les pensions des vacations qui a reçu pour cella dud.
 de Feugères 1 200 ^{tt}

3. SEMUR. — Depuis le dimanche des Rameaux jusques au dimanche de Quasimodo *inclusive* se livrent les palettes de Rolin de Semur, chantre, il n'y a point paru de fondation.

On donne aux incorporez, à matines..... 6 d.
 A vespres 6 d.
 Aux simples, à vespres 10 s.
 Doit le comtal sur lesd. pensions, comme appert par toutes les lièves, et mesmes en plusieurs endroicts des actes capitulaires il paroît que le chapitre retiroit des pensions pour lesd. palettes.

4. POMPADOUR. — Depuis le lundy après Quasimodo jusques au jour de la Pentecoste *exclusive* se livrent les palettes de Geoffrey de Pompadour, evesque du Puy et chanoine de l'esglise de Lion, liv. 31, fol. 375, le 2 janvier 1503.

Elles estoient de cuivre marquées d'un costé de l'image de S^t Jean et de l'autre des armes du chapitre et des siennes.

On donne aux incorporez, à matines..... 6 d.
 A vespres 6 d.
 Aux simples, à vespres..... 10 s.
 Doit le comtal sur les susd. pensions qui a reçu dud. Pompadour
 1 200 ^{tt}.

5. CHALAN. — Depuis le jour de la Pentecoste jusques au jour du Corps de Dieu se livrent les palettes de George Chalan, chanoine de l'esglise de Lion, il n'a point paru de fondation.

On donne aux incorporés, à matines..... 6 d.
 A vespres 6 d.
 Aux simples, à vespres..... 10 s.
 Doit le comtal sur les susd. pensions, il paroît au livre 40, fol. 147, qu'il fust remis au chapitre une moitié de maison, vigne et terre pour le principal de 100 livres qui estoient pour la fondation dudit de Chalan, lesd. fonds sont situez à La Chassaigne sur Anse.

6. BOURGEOIS — Depuis le jeudy feste du Corps de Dieu jusques au jour de l'Octave *inclusive* se livrent les palettes fondées par Guy Bourgeois, sacristain, appert par son testament du 17 juillet 1510, reçu Bellièvre, liv. 33, fol. 58 et seq.

Elles estoient marquées d'un costé de ses armes et de l'autre de la représentation de la cène.

On donne aux incorporés, à matines 1 s.
 A vespres 1 s.
 Aux simples, pour vespres 10 s.
 Doivent les prébendiers de S^t Thomas fondés par ledit Bourgeois sur un pré et terre scis à Anse appelé pré Gaudet, le tout confiné ibid.

7. AMONTCOUR. — Despuis le vendredy d'après l'octave du Corps de Dieu pendant 31 jours se livrent les palettes fondées par Jacques d'Amontcour, précenteur, par acte du 27 avril an 1513, liv. 34, fol. 26 et seq.

Elles estoient de cuivre marquées d'un costé de ses armes et de l'autre de l'image de s^t Jacques.

On donne aux incorporés, à matines 6 d.

A vespres 6 d.

Le precenteur a double palette estant presant ausd. offices.

Les simples ont 10 s. qui se livrent à vespres.

Doit le comtal sur lesd. pensions, qui a reçu 1520th dud. d'Amontcour.

8. PERRINETI. — Les trente un jours cy dessus mentionnés expirés, commencent les palettes fondées par le chapitre des biens qu'il eust de Guillaume Perrinet, trésorier qui mourut ab intestat, et durent trente jours; liv. 34, fol. 220 et seq.

On donne aux incorporés, à matines 6 d.

A vespres 6 d.

Aux simples, à vespres 10 s.

Doit le comtal sur les biens scis à Bron, vendus et appensionnés par le chapitre à Jean de Burin, sieur de Bron qui avoient esté autrefois achetés des biens provenus de l'hoirie dudit Perrinet.

Item il paroît audit livre, fol. 259 v^o, que le chapitre reçoit 250 livres pour le principal d'une pension due sur la maison du Chapeau rouge de Veyse, affectée pour lesd. palettes.

9. A. DALBON. — Ces trente jours expirés commencent les palettes d'Antoine d'Albon, archevesque, comte de Lion, et continuent 15 jours, il n'a point paru de fondation.

Il est pourtant fait mention desd. palettes, liv. 58, fol. 141.

On donne aux incorporés, à matines 6 d.

A vespres 6 d.

Aux simples, à matines 10 s.

A vespres 10 s.

Doit noble Charles Borromée du Pressin, advocat, André du Pressin a recogneu une pension de 75th pour les susd. palettes et une messe de 15 livres dont il a esté parlé parmy les fondations, par devant Gazanchon, livre des recog^{es}, fol. 276, le 30 juillet 1626, sur 2 granges, l'une à Bo-

théon appelée le Vivier; l'autre à Milleu, mandement dud. Botéon. Item sur une maison seize en cette ville, rue des 3 Maries, à présent bastie à neuf et autres fonds seïs à Chazay d'Azergues, terme S^t Jean. Dam^{lle} Claudine de la Berardiere, vefve de feu M^e Gaspard Millet, a recogneu aussi la susd. pension le 26 nov. 1604 au profit du chapitre de qui elle a receu 1200th par devant Gazanchon, ibid., fol. 35.

10. D'ESTAING. — Ces quinze jours expirés, commencent les palettes fondées par François d'Estaing, chamarier, évesque de Rhodéz et durent jusques au dimanche qui est le plus proche de s^t Ferreol, qui est le dimanche où commencent les vacances, liv. 40, fol. 380 v^o, item liv. 41, fol. 101.

On donne aux incorporés, à matines 6 d.

A vespres 6 d.

Aux simples, à matines 10 s.

A vespres 10 s.

Doit le comtal sur les susd. pensions qui a reçu pour cella 1200th, ibid. et liv. 42, fol. 118.

11. AM. DE THALARU. — Le dimanche des vacances, commencent les palettes fondées par Amédée de Thalaru, archevesque et comte de Lion et continuent pendant les 6 semaines des vacances, appert par son testament de 1443 insinué au livre 16 fol. 94 et seq.

La coustume a réglé lesd. palettes à 40 escus moyennant quoy le livreur donne aux incorporés :

A matines 9 d.

A la grande messe 9 d.

Mais, comme pendant les 20 premiers jours desd. vacances se distribuent les palettes d'Amanzé, on donne pendant lesd. 20 jours pour les palettes de Talaru, à matines 1 s. et à la messe un sols, scavoir six deniers pour les palettes de Talaru et six deniers pour celles d'Amanzé 1 s.

Le reste des vacances, à matines 9 d.

A la messe, comme il est dict cy dessus 9 d.

Les simples ont à la messe pendant tout le dit temps de la fondation de Thalaru 10 s.

Et outre ce, pendant les 20 premiers jours pour la fondation dud. d'Amanzé 5 s.

Les clergeons des douze ont un sols 3 deniers chacun pour lesd. palettes et en tout pour les susd. 6 semaines 15 s.

Doivent les prébendiers de S^t Pierre fondés par ledit de Talaru, ibid., item liv. 32, fol. 74 v^o, item liv. 23, fol. 222 et 224.

12. AMANZÉ. — Le 1^{er} dimanche des vacances commencent les palettes

de Claude d'Amanzé, doyen, et continuent 20 jours, liv. 44, fol. 6, an 1542.

Elles estoient de cuivre marquées des armes du fondateur.

On donne aux incorporés, à la messe, outre les palettes de Talaru. 6 d.

Et aux simples..... 5 s.

Doit le comtal, sur lesd. pensions, qui a reçu dud. d'Amanzé deux cens escus d'or de 3^{te} t. chacun.

13. LAFAYETTE. — Après les 6 semaines de vacances, commencent les palettes fondées par Jean de la Fayette, custode, et continuent jusques au premier dimanche de l'Advent exclusivement, liv. 30, fol. 160, an 1496.

On donne aux incorporés, à la messe..... 6 d.

A matines..... 6 d.

Le custode estant présent auxd. offices a double palette.

Les simples ont, à la messe..... 10 s.

Doit le comtal, sur lesd. pensions, qui a reçu dudit de la Fayette 1000 livres, ibid.

14. GASTE. — Depuis le premier dimanche de l'Advent jusques au jour de Noël *exclusive* se livrent les palettes fondées par Claude de Gaste, doyen, liv. 26, fol. 246, an 1479.

On donne aux incorporés, à matines..... 1 s.

A la messe..... 1 s.

Les simples ont dix solz qui se livrent à lad. messe, cy..... 10 s.

Monsieur le doyen a double palette estant présent auxd. offices, liv. 28, fol. 54 v°.

Les officians à la messe ont aussi lesd. palettes doubles, comme il est dict cy devant livre 28, fol. 163.

Les clergeons des douze ont six gros qui sont 7 sols, 6 d. pour leur part desd. palettes, liv. 30, fol. 228, cy..... 7 s. 6 d.

Doivent les 4 prébendiers de S^t-Denis et Saint-Austrilège, fondés par ledit de Gaste, appert par acte du 5 juillet 1482, reçu de Lhorme et Tortillière, notaires royaux, qui est dans les archives.

Le testament du dit Gaste est au livre 28, fol. 357.

15. AMONTCOUR. — Depuis le jour de Noël jusques au dernier jour de l'an se livrent les palettes fondées par le chapitre des biens laissés ab intestat par Jacques d'Amontcour, précenteur, liv. 39, fol. 56 v° et seq., an 1527.

On donne aux incorporez, à matines..... 6 d.

A vespres..... 6 d.

Aux simples, à matines..... 10 s.

A vespres..... 10 s.

Doit le comtal, sur lesd. pensions, ibid., qui réserva une pension de

25 escus d'or au soleil et un aultre de sept livres tz. pour lesd. palettes et caues bénistes fondées desd. biens.

(Archives du Rhône; fonds du chapitre métropolitain, armoire Agar, volume 32, n° 2, feuillets 86-89.)

III

EXTRAITS DES ACTES CAPITULAIRES DU CHAPITRE DE SAINT-PAUL.

1419. — Die Mercurii xv [novembris] fuimus in capitulo qui supra.

Qua die St. Neyrun restituit in capitulo quatuor coyns pro paletis et duos saccos de paletis, in quibus erant de paletis ad duos enses, item de paletis ad caput sancti Pauli M, et fuerunt tradite dictæ palette domino St. Richerii, corrierio (fol. 27 v°).

1421, 20 novembre. — Qua die tradidi in capitulo quatuor cognos quos habebam de paletis et traditi fuerunt domino cantori predicto; item tradidi viii° LXI paletas magnas ad tres enses et viii° LXXII paletas ad caput sancti Pauli et signum meum, que palette fuerunt tradite domino cantori predicto (fol. 46 v°).

1643, 26 février. — Lesdictz sieurs en oultre ont ordonné que l'on restablira les pallettes et que le sieur courrier de lad. esglize fera faire des marques, lesquelles seront distribuées par le soubzmaistre de lad. esglize, qui prendra pour ses salaires les fautes de ceulx qui absenteront le service et office divin... (fol. 125 v°).

IV

EXTRAITS DES COMPTES DU CHAPITRE DE SAINT-PAUL.

1393-1394.

Item, pro sale posito in amitorio.....	iiii gr.
Item, pro festo stultorum.....	xii fl.
Item, pro feno posito in choro die conversionis sancti Pauli..	iiii gr.
Item, pro cugno pro signando paletas.....	xi gr. ii 4.
Item, pro facturâ paletarum.....	xxii gr.
Item, pro caternis missarum ad obtinendum pacem ecclesie..	ii fl. iii gr.
Item, pro paleis positis in ecclesia sancti Laurentii quando dominus noster archiepiscopus consecravît monachas.....	ii gr.
Item, pro duobus collombis albis.....	iiii gr.
Item, pro duobus gotofloz.....	ii alb.
Item, pro cordis destendo colomb.	

- Item, pro illo qui portavit vexillum majoris ecclesie in festo Miraculorum..... ii alb.
 Item, pro bono thure quando dominus noster papa fuit in ecclesia. iii gr.
 Item, pro duabus corehiis pro dicto domino nostro papa benedicti (*sic*)..... xiiii gr. ii t.

1394-1395.

- Item magistro Petro de Sargues, pro pingendo thuribula in introitu chori..... i fl. vi g.

 Item die sancte Penthecostis pro columbis albis..... iii g.
 Item, pro duobus godofliis..... i ob. alb.
 Item, pro cordulis ad ligand. dictas columbas et dictos godofles..... ii ob. alb.
 It. pro duobus centis nebularum..... ii g.

 It. pro signando paletas..... ii g.

1397-1398.

- Fol. 16.* Item, dominus Matheus de Varey, cantor, lucratus fuit pro suis librationibus cotidianis..... xxvii flor. xi g.
 Item magis eidem, pro una libr. integra in capitulo sibi concessa pro conquereamento Dalphini..... xxx fl.
 Item, eidem, pro paletis domini G. Cornuti..... xxii flor. ix g.
 Item, eidem, pro paletis domini H. Bessonis..... xx flor. v g. ii t.
 Item, pro paletis suorum clericorum..... xvi flor.
 Item, eodem, pro suo clerico..... iii flor.
 Item, pro sale benedicto..... i flor.
 Item, pro refectorio clericuli..... vi gr.
 Item dominus Johannes de Sapolgo, pro librationibus suis cotidianis..... xxx flor.
 Item, pro paletis suorum clericorum..... xvi flor. v g. i q.

Fol. 19. Pro signatura signi paletarum anniversariarum .. iii gross.

Fol. 20. Item, ix^e paletarum anniversariorum..... xviii gross.

1400-1402.

- Fol. 8.* Alie expense ordinarie, videlicet anniversaria parva, tam in peccunia quam paletis manualiter librata, que ascendunt tempore hujus

computi durante, ut per quaternos domini Jo. Coqueti particulariter potest apparere ad summam LVI flor. VI g. III d.

Fol. 20. Alie expense ordinarie anni secundi hujus computi, videlicet anniversariorum parvorum in paletis manualiter libratorum per dictum dominum Johannem Bugonis, que ascendunt, ut patet per quaternos suos particulariter LXI flor. XIII d.

Fol. 24 v°. Item, solvit pro contrasignando octo centum palet. II g.

1406-1407.

Primo computat quod ipse solvit dicto Le Camus pro rescindendo eugnum ad signandum parvas paletas parvorum anniversariorum V g.

Item computat quod ipse solvit Janino Poterio pro signando dictas paletas, que ascendunt ad summam I^m I fran.

Item solvit in die Penthecostes pro columbis III g.

Item, pro funibus et gocoßis III g.

Item, pro nebulis I g.

Item, pro herbis positis in quinque festivitibus in ecclesia VIII g.

Item dicto Le Camus, pro signando signet. ad signandum magnas paletas pro anniversariis generalibus V g.

Item solvit Janino poterio pro signando undecim^e paletas suprascriptas, presente domino G. Bessonis XVIII g.

Item, pro vino potato, faciendo forum dictarum paletarum II bl.

It., Janino Durlande, pro preparando eugnum I g.

Item, pro una papiru pro scribendo paletas I g.

1417-1418.

Fol. 26. Primo computat ipsum librasse in miss. annivers. diebus quibus assuetum est librare parvas paletas inclusis capis dictorum annivers. tria millia III^c LXXVI paletas, quolibet valens duos den., somma valoris omnium paletarum XXXVIII fl. VII g. VII d.

Fol. 31. Primo pro duobus cugnis ferri, unum cum signo capitis et alterum cum libro script. circumquaque I flor.

Item pro factura XI^c et XXXIX paletarum cum signo capitis et XI^c et LXXXIII cum signo libri III fl. IX g.

DÉFINITION DES PALETTES DE SAINT-PAUL

D'APRÈS UN ACTE DE PROCÉDURE.

Comme les palettes ne sont autre chose que des rétributions prises sur la manse capitulaire qui se distribuent à ceux qui font le service prescrit par les status . . .

Autrefois les distributions du chœur se faisoient en espèces et l'on donnoit aux habitués, habilités et désignés par le chapitre, une petite marque platte de métal appelée palette avec laquelle ils se présentoient au réfectoire et recevoient une portion de pain et de vin qui leur étoit délivrée, d'où est venu le nom de livraison; dans la suite des temps l'on a substitué à cette livraison de pain et de vin des appointemens ou rétributions en argent, mais ces émolumens qui sont une récompense du travail et une libéralité du chapitre ne sauroient être tirés à conséquence pour faire regarder comme bénéficiers ceux à qui l'on les accorde.

[Procédure de 1739-1740 contre les s^{rs} Poyet et Buisson, habitués de Saint-Paul.
— Fonds de Saint-Paul; carton coté Habitues.]

Les palettes étoient anciennement de petites marques de métal, les unes représentoient un lys, les autres le chef ou l'église de Saint-Paul.

La valeur de ces marques a toujours dépendu de la libéralité du chapitre, de là les variations de ces appointemens qui ont été augmentés à proportion des facultés du chapitre. . .

Ceux à qui le chapitre de Saint-Paul avoit accordé les palettes étoient tenus de faire certaines fonctions, ils avoient été habilités par le chapitre, *habilitati per capitulum*, il n'étoit pas permis aux autres de s'y ingérer, *ceteri non possunt* . . .

Les palettes ou marques de métal étoient distribuées à la fin des offices par le ponctuateur ou livreur de chœur, ceux qui y avoient part étoient appelés participans à la livraison.

Quelques-uns des clercs recevoient les mêmes appointemens, en conséquence ils étoient appelés clercs paletiers, ils étoient à l'instar des autres. . .

[Procédure de 1739-1740 contre Poyet et Buisson. — Fonds de Saint-Paul, Perpétuels n° 5.]

V

EXTRAITS DES COMPTES DE SAINT JUST.

1540-1541. — Item ay achapté du manicanant une sepmaine de palettes pour bailler à m^e Jacques, livreur (*fol. 26 v°*) v s.

1542-1543. — Item à m^e Jacques Paquet, pour une bourse pour les palettes. ii s.

. . . Item, pour deux clefs, l'une en l'armoire des palettes, l'autre en l'arche du magniller?, la veille de Pasques (*fol. 18*). iii s. vi d.

1544-1545. — Plus le xxi^e (juillet 1545), pour quatre comptes de palettes accheptés de Gojon, à vi s. le compte i l. iii s.

Plus le xxv°, pour un compte et demy de palettes accehtëées du petit Chorlet, qu'il avoit trouvé à Sainct Nycolas, en coyvant⁽¹⁾ (*fol. 20 v°*). ix s.

1545-1546. — Plus le xiii° avril 1545, avant Pasques, pour deux sepmaines et demye de palettes baillé au manecantant, à vi s. la sepmaine, monte. xv s.

Plus le xiiii°, pour le vin de celluy qui trouva la bourse des palettes. vi d.

Plus le premier jour de may 1546, pour quatre sepmaines de palettes, à Gojon, à vi s. la sepmaine, monte (*fol. 15 v°*). i l. iiii s.

Plus le xxi (aoust 1546), pour avoir faict acoustrer, à m° Symon, la marque des palettes, et pour ce qu'il la gasta feuz contrainct de la faire toute neuve, sçavoir du cousté où est escript *Justus florebit*, en tout. xiii s.

Plus pour neuf livres et demye (ung quart) de palettes à v s. la livre, monte. ii l. vii s. iiii d.

Plus le xxix° d'aoust 1546, pour le vin du serviteur de l'orfèvre qui avoit faict l'encensoir. ii s.

Plus que j'ay baillé à l'orfèvre pour le reste du payement de l'encensier, comme conste par ses parties. i l. iiii s. vi d.

Plus le derrenier jour d'aoust, pour avoir faict laver à l'orfèvre les platz du trésor, les chanettes, les chandelliers et la navette d'argent, tant au m° que pour le vin du serviteur qui porta et rapporta lesd. chouses. . . xvi s.

Plus le vi° septembre 1546, pour cinq sepmaines de palettes que j'ay accehtëé du clerjon de mons. Dalmais, à v s. la sepmaine (*fol. 17*), monte. i l. x s.

1546-1547. — Item le vi° de juing 1547, pour avoir accehtëé deux comptes et demy de palettes à vi s. le compte, monte⁽²⁾. xv s.

Item le xii°, pour troys comptes de palettes de Jehan Goyet, à vi s. le compte. xviii s.

Item, led. jour de Anthoyne Canalis, deux comptes de palettes à vi s. le compte. xii s.

Item le xiii°, pour troys comptes de palettes de Pierre Bochu, à vi s. le compte (*fol. 20*). xviii s.

⁽¹⁾ Balayant; coïve = balai.

⁽²⁾ Le double de ce compte compris dans un relevé de 1544-1547 porte pour ce même article : It., le 6° dud. pour deux sepmaines et demy palettes accehtëées de Gojon à vi s. la sepmaine, monte. xv s.

VI

EXTRAITS DES ACTES CAPITULAIRES DE SAINT-NIZIER.

14 septembre 1521. — Et deinceps provideatur anniversariis tam magnis quam simplicibus ut melius celebrentur etiam librentur, quampridem factum fuerit ordinaverunt committi unum receptorem qui habebit onus recuperandi omnia anniversaria cum stipendiis rationabilibus, quiquidem receptor non librabit dicta anniversaria, verum erit alter librator per capitulum committend., qui librabit realiter palletas seu jarrinos presentibus, de valore quo visum fuerit, et inde librati habebunt recursum ad dictum receptorem pro peccuniis loco dictorum jarrinorum seu palletarum habend. quemadmodum fit in pluribus et majoribus ecclesiis, et propterea ordinarunt fieri jarrinos seu palletas cupri. GRAVIER (livre VII, fol. 118).

31 décembre 1569. — Ledict s^r chantre a dict et remonstré que par plusieurs et diverses foyz il a proposé ausd. s^{rs} capitulans que le divin service n'estoit fait selon le serrement presté par les huit perpétuels de lad. esglise en leur réception qui est d'assister et continus aux heures tant diurnes que nocturnes dont s'ensuyvoit plusieurs plaintes, qui est pour assister ausd. heures prime, tierce, sexte, none, vespres et complye, il estoit expédient de faire des palettes comme avoit esté fait auparavant les troubles, et pour l'assistance desd. heures estre livré ausd. perpétuels présens pour chacune heure une desd. palettes à chacun d'eulx, lesquelles seront payées enfin de trois en trois moys par le procureur général de lad. esglise qui est appelé la quarte, pour obvier à laquelle plainte a requis lesd. sieurs cappitulans à ce que le divin service soit fait et ordonné et aud. s^r Chappuys, grand procureur de ladicte esglise, de faire faire lesdictes palettes ou seront atligés les armoyries de ladicte esglise que sont deux clefs en croix, et commencés le dymenche premier jour de janvier prochain.

Et suyvnt lesd. remonstrances dud. s^r chantre, lesd. s^{rs} cappitulans ont unaniment et de mesme oppinion esté d'avis que pour continuer ledict service divin de lad. esglise esd. heures de prime, tierce, sexte, none, vespres et complies seront faictes des palettes que led. grand procureur de lad. esglise fera faire, qui seront délivrés par led. s^r Guillot, chanoine, qui en tiendra contrerolle chacun sabmedy de la sepmaine, auquel jour lesd. perpétuels seront tenus de rendre lesd. palettes qu'ils auront reçus la sepmaine, et sur ce a esté ordonné par ledict s^r secrétaire que le tout sera fait et observé et pour le regard de matines que lesd. perpétuels y assisteront suyvnt les statuts sur ce faits, à peine de perdre leur livraison à la grand messe. BARSURSAUBE (livre XVII, fol. 74 v^o).

LES HORLOGES PUBLIQUES

DANS

LE SUD-EST DE LA FRANCE,

PAR M. LE CHANOINE FILLET,

Correspondant du Comité, à Grignan (Drôme).

Malgré les recherches et les publications sur l'horlogerie faites par MM. Berthoud⁽¹⁾, P. Dubois⁽²⁾, Munier⁽³⁾, Aug. Le Roy⁽⁴⁾ et plusieurs autres, l'histoire de cet art en France est encore imparfaitement connue. Pour borner ici nos observations à l'horlogerie publique, nous ignorons presque généralement le temps où furent établies ces grandes horloges qui donnent les heures du haut de nos clochers, tours et autres monuments. Le plus souvent nous ignorons le nom de ceux qui procurèrent à leur pays ces améliorations utiles, avec quel argent et par quels moyens ils y pourvurent. Rarement nous connaissons la patrie et le nom des artistes auxquels ils confièrent la confection de ces horloges.

Dans le Sud-Est en particulier, on n'a à ce sujet que des notions insuffisantes. Une acte de 1412, dans le *Cartulaire de Montélimar*, une bonne notice sur le *Jacquemart de Romans*, quelques rares notes, voilà, à notre connaissance, tout ce qui a été publié sur le sujet. M. Giraud, de Lyon, dans une étude récente⁽⁵⁾ sur Pierre Bergier, armurier du Roy à Grenoble, de 1633 à 1641, donne sur d'autres

⁽¹⁾ *Histoire de la mesure du temps par les horloges* (Paris, 1802), 2 vol. in-4°.

⁽²⁾ *Histoire et traité de l'horlogerie* (Paris, 1850), in-4°.

⁽³⁾ *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Polignac*, t. I (1860), p. 64 et 107.

⁽⁴⁾ *Notice sur les clepsydres et les premières horloges*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, t. VIII (1873), p. 531-539.

⁽⁵⁾ *Bulletin archéologique du Comité*, année 1900, p. 506-512.

horlogers grenoblois d'intéressantes indications. Si nous y voyons l'horlogerie florissante dans la capitale du Dauphiné au ^{xvii}^e siècle, nous ne savons presque rien sur les localités voisines et pour les époques antérieures à ce siècle. Pour notre région, il n'existe, que nous sachions, aucune œuvre historique sur les horloges publiques qui sorte un peu du cadre étroit d'une monographie.

Nous essayerons d'ébaucher au moins très brièvement l'œuvre dont l'absence est regrettée. Pour cela, nous rappellerons les notions déjà publiées sur quelques horloges publiques de notre région. Nous y joindrons les notions et détails encore inédits que nous avons sur d'autres.

Au commencement du ^{xiv}^e siècle, on commença à faire des horloges monumentales en Italie et en Allemagne. Celle qui fut placée en 1344 sur la tour du palais de Padoue, par Jacques Dondi, émerveilla les contemporains. Jean Dondi, fils de Jacques, fit à Pavie une autre horloge encore plus fameuse et mourut à Gênes en 1389. Ce fut d'Allemagne que vint Henri de Vic, appelé à Paris par Charles V, en 1370, pour y construire l'horloge de la tour du Palais de justice, et cette horloge fut la première qu'on vit en France. Peu d'années après, plusieurs villes du Nord décorèrent leurs hôtels de ville d'horloges monumentales plus ou moins semblables, et bientôt celles du reste de la France voulurent en faire autant.

Le Dauphiné, le Vivarais et la Provence suivirent ce mouvement. Les renseignements suivants, quoiqu'ils ne concernent guère que des localités comprises aujourd'hui dans le département de la Drôme, laissent soupçonner ce qui a dû se passer dans le voisinage.

Vers le commencement du ^{xv}^e siècle, une horloge fut placée sur la tour du clocher de l'église Saint-Jean, à Valence. La tour, s'élevant sur un point culminant, était également centrale pour les habitants de la ville d'alors et pour ceux du Bourg. Elle était autrefois surmontée d'une flèche. Un automate, sorte de mannequin haut de 7 pieds et demi et appelé *Jacquemard* à cause de la *jacque* ou casaque dont il était revêtu, y sonnait les heures avec un marteau sur un bourdon-timbre qui n'était autre que celui d'aujourd'hui.

Le Bourg, profitant de la sonnerie du *Jacquemard*, contribuait aux réparations de l'horloge. On trouve aux archives départemen-

tales de la Drôme un acte d'accord intervenu vers 1509 entre les consuls de Valence et ceux de Bourg-lès-Valence. La part de ces derniers dans le don de joyeux avènement fait à l'évêque et dans le chiffre des réparations faites au *Jacquemard* de la ville y est fixée à 150 florins.

La flèche et l'automate furent « supprimés en 1786, sur le conseil malencontreux d'un officier d'artillerie ». On les remplaça, mais « avec désavantage, du moins selon M. le chanoine Jouve, par la cage actuelle en serrurerie qui renferme le timbre d'horloge et termine fort prosaïquement la tour plusieurs fois séculaire de Saint-Jean ⁽¹⁾ ».

Le 13 janvier 1412, les consuls et les notables de Montélimar, ayant décidé de doter cette ville d'une horloge publique, chargèrent Jacques Marcha, maître horloger de Romans, de cette construction pour le prix fait de 100 florins. Ce fut encore un Romagnol, Jean de Lauregua, qui, moyennant 13 florins et 18 gros, fut chargé de peindre magnifiquement le cadran de cette horloge. La cloche nécessaire pour la sonnerie fut prise à l'ancien prieuré d'Aigu. Il y avait là plusieurs cloches. Elles n'y étaient pas toutes nécessaires. On pria l'évêque de Valence, recteur du Comtat-Venaissin, d'en concéder une pour l'horloge à placer à l'église paroissiale. Le prélat l'accorda, à condition que la communauté donnerait 40 florins d'or pour la réparation de l'église d'Aigu et qu'on obtiendrait de l'abbé de l'Île-Barbe, dont Aigu dépendait, la permission et l'ordre de livrer la cloche. La demande adressée à cet abbé, alors Aynard de Cordon, fut suivie d'une réponse favorable en date du 5 mars 1412. La cloche pouvait être enlevée et placée pour l'horloge à l'église paroissiale de Sainte-Croix. Seulement, l'abbé exigeait que le sacriste d'Aigu, frère Jean Cobe, s'assurât que, dans les deux ans à suivre, les 40 florins d'or seraient employés à réparer l'église du prieuré. Il voulait que, si dans l'année qui suivrait la construction de l'horloge, la cloche restait sans sonner les heures (*in casu quo, ipso horologio prius edificato, restaret ad sonandum per annum post edificationem ipsius*), cette cloche même fût reportée de Sainte-Croix à Aigu. En outre, il stipulait que, au cas où elle

⁽¹⁾ *Guide valentinois* (Valence, Marc-Aurel, 1853), p. 32. — Jouve, *Statistique monumentale de la Drôme*, p. 56 et 57. — Lacroix, *Nouveau guide...*, p. 42 et 43. — *Inventaire sommaire des archives de la Drôme*, E 2560.

viendrait à être rompue, les consuls ou la communauté seraient tenus de la faire refondre à leurs frais et de la même dimension qu'elle avait présentement. Enfin il ordonnait au sacriste d'envoyer à l'abbaye même de l'Île-Barbe, pour y servir à l'honneur de Dieu tout puissant et de la bienheureuse vierge Marie, une des petites cloches qui se trouvaient alors à Aigu et qu'on ne sonnait pas. Conformément aux lettres de l'abbé, trois jours après, le 8 mars 1412, la plus grosse et la meilleure des cloches d'Aigu était livrée aux consuls.

Nous supposons très volontiers que l'horloge fut bien vite installée; et cependant il existe des conventions passées, de 1462 à 1466, entre Pallier, serrurier (*sarralherius*) de Valence, d'une part, Tenot et Duchesne, consuls de Montélimar, d'autre part, pour la façon de l'horloge de la ville, avec deux roues neuves et un *pinhon*, moyennant 26 florins. En tout cas, l'horloge, après d'assez nombreuses années de service, n'était plus en état convenable. Le 11 juillet 1557, les habitants s'adressèrent à des ouvriers de Valence pour refaire le *reloge* de leur ville « à la forme d'icelluy de Romans ». A cette occasion, ils voulurent même embellir cette horloge d'un Jacquemart, « à l'instar de celle de Romans⁽¹⁾ ».

La ville de Romans qui, comme on vient de le voir, avait des artistes habiles en plusieurs genres, notamment en horlogerie, dès l'année 1212, ne pouvait guère tarder d'avoir, elle aussi, son horloge publique.

Parmi les inventaires des archives et des meubles de cette ville, il en est un, celui de 1419, qui accuse des bombardes neuves, des arbalètes, une grosse cloche sans battant pour l'horloge, etc. Aux archives de la Drôme se trouve un acte marquant que, le 10 novembre 1422, on fit avec Pierre Cudriffin et devant Mottet, notaire, un marché pour l'exécution duquel Pierre Marc, juge majeur du Viennois et Valentinois, eut quelque temps après à porter une sentence. Ce Pierre Cudriffin, ou Cudrifin, était de Fribourg. Il ajoutait à son nom les titres de *clericus, burgensis Friburgi, magister bombardarum et horologiorum*. Sa famille avait d'ailleurs depuis quelques années un autre artiste dans la même partie. En 1411, on trouvait, parmi

(1) Ch.-Ul. Chevalier, *Cart. de Montélimar*, p. 350-352. — Archives de la Drôme, E 2541. — De Coston, *Journal de Montélimar*, 1^{er} septembre 1877. — D^r Ul. Chevalier, *Revue du Dauphiné et du Vivarais*, 2^e année, p. 193.

les horlogers de Grenoble, Jacques Cudrifin dit de *Fribort*. Pierre était une véritable célébrité de l'époque. Il répondait fort bien au désir qu'avaient les Romanais d'installer une horloge pour le service commun de leur ville entière (*horologium pro communi servicio totius oppidi de Romanis*) et de faire la chose grandement, « sans regarder à la dépense ». Apparemment, les artistes romans n'étaient pas encore à la hauteur de Cudrifin. Bref, en 1425, on s'occupait activement de l'horloge, et les bourgeois de Romans, qui devaient envoyer à Genève, à la foire des saints Simon et Jude (28 octobre), 50 écus d'or d'avances sur le prix convenu, s'étant mis en retard, Pierre Cudrifin les rappela à l'ordre. Dans une lettre datée de Fribourg, le 4 novembre 1425, il leur dit : « Sachez bien certainement que je laboure grandement in votre bossognie in manière que vous et autres le verront par raison se contenteront, se pour vous non demore, car vous savois bien que tel ouvrage si gros et missionnable non se poent faire sans argen. . . ».

Le travail allait être interrompu. La *Romania* de janvier 1892 renferme des documents relatifs à notre Cudrifin, tirés des archives départementales de la Drôme. De cette publication, il ressort que l'horloger fribourgeois prit part, en 1426, au siège de Livron par les Avignonnais, contre Geoffroy le Meingre dit *Boucicaut*. Il devint, à cette occasion, « premier canonier du roi ». Cependant l'œuvre fut reprise la même année, tandis que la ville cherchait dans une taille, perçue aussi en 1426, le moyen de payer la construction de son horloge. Elle était achevée dès 1428, année où Serein acquittait un mandat de 2 florins pour la couverture en plomb de l'horloge.

L'édifice adopté pour contenir le mécanisme était une tour carrée construite au Nord et sur le point le plus élevé de la ville. Elle terminait à l'Ouest la fameuse forteresse de Montségur, démolie seulement en 1835, et sur l'emplacement de laquelle on a établi un marché aux chevaux. Au haut de la tour fut placé le grand mannequin, couvert d'un chapeau et vêtu d'une *jacque* en fer-blanc, qui allait bientôt donner son nom de *Jacquemard* à la tour et à tout le quartier. Le mannequin était armé d'un fort marteau avec lequel, moyennant un mouvement sur lui-même, il frappait sur une cloche pour indiquer les heures. Cette cloche était d'une grosseur considérable. On dut, pour la monter au haut de la tour (*pro ascendendo campanam horologii in summitate Montis Securi*), faire apporter de

Saint-Antoine-en-Viennois des cordes et des tailloles. Son battant, nécessaire pour la faire retentir en dehors de la sonnerie des heures, comme on fit en 1475 à l'arrivée du prince de Tarente, était fort gros. En 1426, Villars-Rebate acquittait pour lui un mandat de 1 écu d'or. La grosse corde de cette même cloche fut payée 7 florins.

Quand la bénédiction de cette dernière, à laquelle on employa pour 3 gros de myrrhe et d'encens (*pro mira et pour encens pro benedictione ejusdem campane*), eut été faite et la mise en place effectuée, il s'agissait de satisfaire les ouvriers et de solder les dépenses. On y avait déjà avisé. Le 10 juillet 1426, le Chapitre avait permis l'établissement d'un octroi pour la restauration du pont et la construction de l'horloge. Le 16 décembre 1427, il consentait à contribuer à cette dépense. Malgré cette bonne volonté, la dette restait encore considérable. Qu'on en juge par ce compte que produisit Cudrifin, «mestre de l'ovrage du reloge de Romans»: cent écus d'or bon poids «per la resta do complimem de la paye dudit reloge»; 27 écus et demi pour différents changes; 10 écus pour l'indemniser de ce que «la ville n'a point acomply le lieu où l'on devoit mettre ledit reloge, ni pourveu de campanes, d'apexaux, de jacquemart, de clochier, de contrepeys et de autres chozes nécessaires audit reloge» pendant plus de vingt mois; «item, demande ledit mestre pour les despens de luy et des siens, comme de son varlet et do chaval et autres durant le temps dessusdit, osté et excepté deux moiz qu'il a demoré au siège de Livron, et ainsi reston xviii moiz et demy qu'il a ha esté et vaqué par dessa par le deffaut de ladite université... s'est assavoir 4 gros pour jour, l'un comportant l'autre...; item, demande ledit mestre les vestimens que ladite ville ly doit fère à l'achèvement dudit ouvrage selon son estat et la honour de ladite ville, ainssi comme robe, geppon, chauses, chapiron, ainssi comme ly fut promis au marché dudit prix fait, et aussi affin qu'il soit tenu pour la ville se jamez elle en avoit besoyng ou pour ledit ovrage ou autre choze, et affin que honeur en soit à luy en son pays, car qui bonnes gens sert, bon guerdon en attant...».

L'état des finances de Pierre Cudrifin n'était pas très satisfaisant. Une lettre de Tavernic aux consuls de Romans, leur demandant de faire payer à Jean de la Barre 60 écus d'or que lui doit «Pierre Couldrefin, premier canonier du roi», en est la preuve

certaine. La pénurie est souvent le sort des artistes. Et cependant, celui dont nous parlons ne devait pas toucher facilement ni de si tôt le solde du travail qu'il avait fait pour Romans. Il fut obligé d'assigner à Grenoble les consuls de cette ville. Enfin un arrêt du Conseil delphinal, rendu le 27 janvier 1429, octroyait « à Pierre Gaudreffin, maistre bombardier et horloger à Fribourg », des lettres pour contraindre la ville de Romans à lui payer 500 florins pour ses travaux et pour dommages-intérêts résultant de l'inexécution de leur marché. Nous n'avons plus, sur cette affaire, qu'une lettre écrite en 1431 aux consuls de Romans par les « advoyé et conseil de Friborg », au sujet de la créance d'Henseli Cudrifin, bourgeois de leur ville, frère de Pierre, maître bombardier, de Jean Boschard et Jean Gruery, ses parents, pour l'horloge; et une quittance du 16 juillet 1431. Ce dernier acte nous apprend que Pierre était alors décédé, et il contient l'acquit complet du prix fait de l'horloge, acquit délivré aux consuls par Jean Cudrifin, frère et héritier de Pierre, dans la boutique d'Antoine Manissy, l'un des consuls.

Mais ce n'étaient pas là toutes les dépenses. Une partie des autres restait encore à solder. En 1428, on avait payé la couverture en plomb de l'horloge. Pour y avoir travaillé, Jaquet, de Fribourg, avait reçu 4 florins. Les 7 florins de la grosse corde avaient été payés en 1430. Mais certaines réparations à Jacquemard ne le furent qu'en 1440. Ce fut seulement en 1444 qu'on se libéra des 6 gros dus pour le port des cordes et tailloles de Saint-Antoine, des 3 gros pour myrrhe et encens de la bénédiction, et de 30 florins dus à Bochart pour reste de ce que « ly villa ly devia per la fasson de la campane ».

Depuis lors, il est encore très souvent question de cette horloge. En 1453, le dauphin, futur Louis XI, dans des lettres adressées aux consuls et habitants de Romans, fait de l'horloge, ou du moins de sa tour, une intéressante description. Il leur rappelle que, « dès longtemps et de grant ancianneté, ilz ont acoustumé avoir en la ville un hautloge nommé communément *Jacquemard*, qui est assis en la tour où sont nos prisons et au dessus d'elles . . . ; en la place où est assiz ledit hautloge a muraille convenable pour bassecourt desdites prisons et une tour assez haulte dont le bas estaige est pour tenir lesdites prisons, outre l'estaige appelé *la Fosse* qui est dans terre, et en l'estaige dessus desdites prisons est assiz ledit hautloge, et sans dangier assez aisément se puet fere une ouver-

ture et huisserie en la muraille de ladite bassecourt avecques ungs degrez pour y monter, et une autre ouverture et huisserie ou dit second estaige avecques les degrez necessaires pour monter, visiter et gouverner ledit hautloge, et une muraille de ladite bassecourt jusques à ladite tour à l'entrée des coustez desdits degrez de la hauteur de ladite bassecourt; et par ainsi demourera la garde de nosdites prisons plus seure et les clefs es mains du jaullier, et sans peine de ouvrir ou fere ouvrir au gouverneur dudit hautloge et icelluy gouverneur et entrer et issir à son aise pour le bien gouverner. . . ». En conséquence, le prince permet aux Romains de faire les ouvertures, degrés et passages nécessaires pour aller à l'horloge.

La ville paye en 1467 la somme de 30 florins pour réparations à l'horloge, et celle de 64 florins pour refonte de la cloche de cette même horloge. En 1468, elle paye 43 florins dus pour l'achat du métal de cette cloche. En 1474, à l'occasion d'une fête, elle donne 5 gros aux mimes ou menestriers, au sonneur de Jacquemard et à celui qui a fait le feu de joie. En 1511, à la venue du roi et de la reine, on paye 2 florins « pour recouvrir Jacquemart ». Vers 1420, on dépense 3 florins pour faire rhabiller le bras de Jacquemard.

Après la mention de fournitures de corde en 1538, pour 4 florins, de fer; en 1543, pour 20 florins, de métal, pour la cloche valant 234 livres, on a aux archives de la ville une délibération consulaire, du 12 avril 1542, relative à des réparations à l'horloge de Jacquemard. Une autre délibération, du 10 janvier 1545, concerne la refonte de la cloche de cette horloge. Un autre acte, du même jour, contient le traité passé par les consuls avec Nicolas Dubois, « campanyer du lieu de Neufchâtel en Lorraine », pour la refonte « de la cloche du grand orloge de Jacquemard ». Dubois devra la faire « de la mesme grandeur qu'elle est de présent pour le moins »; il devra la « descendre et remonter, et fournir de tout atraict à ses propres coûts et despents, si ce n'est du métal nécessaire, que la ville lui fournira, et pour ses poynes et labeurs les consuls luy payeront cinquante escus d'or au soleil ». Ceux-ci s'obligent de plus à faire couper un des piliers de l'horloge « pour sortir et remettre la cloche », à le faire replacer ensuite, et à donner « au campanyer un lieu pour faire la fondeure, et une chambre dans la maison et circuyt de l'Homône de Sainte-Foy ». L'Aumône de Sainte-Foi était très rapprochée de la tour de l'horloge. En li-

vrant son travail à carême prenant, Dubois recevra 25 écus et le restant à la Saint-Martin. Dans le même acte, les consuls traitent avec Robin pour le métal à raison de 18 livres le quintal, mais ce dernier reprendra le métal de surplus à 17 livres.

La refonte fut effectuée en 1545, comme on le voit par l'inscription de la nouvelle et grosse cloche, laquelle sert encore aujourd'hui. Au moins aussi grosse que la précédente, elle a 1 m. 30 de haut et 1 m. 55 de diamètre à la base. Elle pèse 46 quintaux et sonne le *si* naturel de la clef de *fa*. Ce fut peut-être à l'occasion de cette refonte qu'on joignit à la grosse cloche les deux petites dont l'existence n'est pas indiquée dans les actes antérieurs et qui servent depuis longtemps à différencier les tons de la sonnerie. Leurs inscriptions, courtes, chrétiennes, presque identiques, sont sans date et sans allusion à pareille destination; mais la forme des lettres rappelle le *xiii^e* siècle ou au moins le *xiv^e* siècle. En tout cas, ces deux petites cloches, de dimensions à peu près égales, 0 m. 60 de haut sur 0 m. 67 de diamètre à la base, sonnent, l'une le *mi* naturel, l'autre le *fa* dièze du haut de la clef de *sol*. En tout cas aussi, les Romains avaient fait les choses grandement, et, en 1557, les habitants de Montélimar ayant à refaire le «reloge» de leur ville voulurent le refaire «à la forme d'icelluy de Romans» et avoir une horloge embellie d'un Jacquemard «à l'instar de celle de Romans».

On a le compte des journées de Pissard et Gris «pour descouvrir et recouvrir en fertblanc et aultre bezongne pour l'orloge de la ville», en 1625. Le nombre en est de 391. Un acte de cette année 1625 porte ces mots : «Ce qui est escript en lettre romayne autour et audessus de la cloche du horloge : *Jhs Maṛa custody nos, Domine, sicut pupillam oculi*. Maistre Nycollas Du Boix me fist l'an mil *vxxxv*, et la langue ou batail d'icelle à 1531. Aux deux petites des demy heures : à celle qui est au devant du Jacquemard : *Xps vincit, Xps regnat, Xps imperat, Xps nos custodiat, amen*; à celle qui est au dernier du Jacquemard : *Xps rex venit in pace, Deus homo factus est et nos salvat, amen*⁽¹⁾. Soiet à mémoyre que le mecredy xj de 7^{bre} 1625 l'orloge a commencé de frapper de nuict.» Les archives mentionnent plus tard la réparation du cadran de Jacquemard et

⁽¹⁾ Voir dans le *Bulletin de la Société d'archéol. de la Drôme*, t. IX, p. 353, la description des cloches de l'horloge de Romans en 1875, par M. A. Nugues.

d'autres dépenses en 1654 et 1700 : les premières sont de 26 livres et les autres de 1,068. En 1757, nous trouvons un prix fait donné à Quinton, « altistre en peinture et glaumonique », pour trois cadrans et une montre solaire à la tour de l'horloge, moyennant 252 livres. Bientôt après, on adjuge des réparations de l'horloge à Jeunet pour 325 livres.

Bien longtemps donc, les cloches de Jacquemard de Romans ont fait entendre leurs carillons au passage des processions, dans les fêtes publiques et à l'arrivée des grands personnages. Longtemps même, du moins avant la Révolution, elles ont annoncé la réunion du conseil municipal, celle des Pénitents, etc.

La flèche, haute de 34 mètres, réparée après les guerres de religion, l'a été ensuite en 1775, en 1812, en 1840 et en 1877⁽¹⁾.

Moins pressées et moins fortunées que les trois villes précédentes, beaucoup de localités moins importantes voulurent cependant avoir, elles aussi, sinon un luxueux Jacquemard, du moins les avantages et commodités d'une horloge publique.

De ce nombre, nous trouvons la ville de Dieulefit, qui avait son horloge bien avant 1547, année où elle paya 22 sols pour la façon « des degrès allant à l'horloge ». On a un paiement, fait à André par la ville, en 1643, d'une somme de 75 livres pour réparations à l'horloge; un impôt de 640 livres, en 1721, pour l'horloge, les murs du cimetière, etc.; une adjudication par les consuls, à Béraud, le 28 janvier 1743, de réparations à la tour de l'horloge, à l'église, au portail neuf, etc., pour 312 livres; et un devis, de 1772, des réparations à faire devant l'église, à la tour de l'horloge, aux passerelles du Jabron et aux différentes avenues de Dieulefit, s'élevant ensemble à 1,458 livres. Enfin on a les diverses pièces d'une procédure assez curieuse concernant le monument en question. Voici sommairement en quoi consistait l'affaire. En 1781, des charlatans arrivent à Dieulefit; ils demandent à construire un

⁽¹⁾ Archives de la Drôme, C 14; E 3612, 3642-3643, 3652-3653, 3656, 3664. — Lacroix, *Invent. somm. des archives de la Drôme*, 10097, 11002, 11004, 11335-11338, 11340-11341, 11348-11350, 11353-11354, 11362, 11373-11374, 11586. — *Bullet. de la Société d'archéol. de la Drôme*, t. IX, p. 352-354, 459-460; t. XXV, p. 237-238; t. XXXII, p. 305. — D^r Ul. Chevalier, *Revue du Dauphiné et du Vivarais*, 2^e année (1878), p. 193-196; *Annales de la ville de Romans*, p. 61-62. — Giraud, *Bulletin archéol. du Comité des travaux histor. et scient.*, année 1900, p. 506-512.

théâtre sur la place publique, contre la tour de l'horloge et la halle du marché; le châtelain du lieu les y autorise, mais le corps municipal trouve l'échafaudage dangereux pour la tour et veut le faire enlever. De là, requête au Parlement dans laquelle le seigneur, M. de Moreton, soutient que le droit de permettre ou de défendre des comédies appartient aux juges de police et à la juridiction ordinaire; de là, délibération des officiers municipaux portant que, dans cette affaire, ils n'ont jamais eu d'autre intention que de veiller à la conservation des édifices publics appartenant à la communauté⁽¹⁾.

Taulignan avait aussi son horloge publique quand, en 1550, les consuls du lieu adressèrent au juge ordinaire du même lieu une requête pour imposer une taille de 500 à 600 florins destinée à payer la cloche de l'horloge et des procès. En 1674, un procès-verbal de visite de la paroisse, par Humbert de Valernod, abbé de Saint-Ruf, constate qu'il y a trois cloches dont une sert pour l'horloge⁽²⁾.

A Étoile, près de Valence, le 1^{er} juillet 1562, fut donné prix fait «à Estienne de Martelenges, peintre de Valence, de faire la paincture de la monstre du reloge en la muraille du temple d'Estoile, de la part de la place, au lieu où estoit l'autre paincture», au prix de 9 livres, outre ses dépenses. Les lettres devaient être noires, belles et grandes, sur un champ blanc, avec un soleil ou étoile d'or. L'état de la dépense de ce peintre et de son frère, à 7 sols par jour pour les deux, s'éleva à 5 francs 8 sols et demi⁽³⁾.

Nous sommes plus amplement renseignés sur l'horloge publique de Grignan. Voici d'abord comment cette petite ville s'y prit pour acquérir cet intéressant artifice.

Le premier monument ancien que trouve sur ses pas le voyageur entrant à Grignan par le *Grand-Faubourg* est une tour carrée d'environ 20 mètres de haut. Cette tour contient une horloge dont le vaste cadran orne la face Sud-Ouest de l'édifice et à laquelle une cloche, fixée au sommet, sert de timbre.

Cette tour faisait primitivement corps avec les remparts de la ville. Elle surmonte encore une large arcature formant jadis la principale entrée du lieu et connue sous le nom de *Grand-Portail*.

⁽¹⁾ Lacroix, *Invent., somm. des archives de la Drôme*, E 1235-1236, 5429, 5440, 5459, 5480; *l'Arrondissement de Montélimar*, t. III, p. 212.

⁽²⁾ Archives communales de Taulignan, CC 8; GG 10.

⁽³⁾ Lacroix, *Invent. cité*, E 3862.

Un escalier de pierre, à l'angle Nord intérieur de la tour, en rendait accessibles la partie centrale et le sommet.

Élevée autrefois uniquement pour la défense de la ville, cette tour eut plus tard une seconde destination. En 1566, l'affectation des cloches de la paroisse au service religieux était compromise par les troubles, et plusieurs voulaient les utiliser en employant quelques-unes d'entre elles à former le timbre d'une horloge publique qui serait mise à la tour du *Grand-Portail*. C'est ce que nous apprend l'acte suivant : « L'an mil cinq cens soixante six et le vingt huitiesme jour du moys de décembre, au lieu de Grignan et dans la maison de la ville, pardevant hault et puissant seigneur messire Gaspard de Castellane-Adheymard, conte de Grignan . . . , le conseil général a esté assamblé . . . ; les consulz . . . auroyent propousé que plusieurs des habitants dudict Grignan leur auroyent tenu propos de ferre un relloge, et que y seroyt de y mettre la grand cloche. Sur quoy a esté conclud par mondict seigneur le conte avec ledict conseil, que ledict relloge sera faict et y sera mise la petite cloche rompue et l'autre plus petite, remetant le tout à mondict seigneur le conte, auxdicts consulz et conseilhers, por faire et parfaire ledict relloge tout ainsin que verront . . . ».

L'affaire fit son chemin. Le 1^{er} janvier 1567, le travail était confié à « Jacques Nogaret, relogier, du lieu de Valz en Vivarez, à present demeurant en la ville de Monthelimar ». Voici les conventions faites à ce sujet : « L'an mil cinq cens soixante sept prins à la forme de l'ordonnance, et le premier jour du moys de janvyer . . . , nobles Jehan Augier et Mathieu Bochard, consuls de la communauté dudict Grignan . . . pardevant . . . Gaspard Adheymar, conte de Grignan, et noble Anthoine Carouard, lieutenant et juge en la conté dudict Grignan . . . , ont baillé . . . à priffaict audict m^e Jacques Nogaret . . . à faire et parfaire un reloge et iceluy mectre et poser sur la tour du *Grand-Portail*, au lieu que sera désigné, en ly fesant un Jacamar et la monstre bonne et suffisante, paincte en huilhe et bien et deuement. Saulfe réserve que lesdictz consulz et communauté seront tenus de fornir la cloche et . . . à la monter sur le lieu et fornir le bastiment en boys et fer necessaires pour poser ladicte cloche tant seullement, à leurs despans. Et pour la facture dudict relloge, que ledict Nogaret sera tenu fère à ses despens, lesdicts consulz seront tenus luy bailler et payer la somme de sexante escuz d'or pistolletz, payable, assavoyr : douze escus dans

huit jours prochains, pendant lequel temps ledict Nogaret sera tenu bailler bonne et suffisante plège, et le demeurant la moytié entre cy à la my mar, et l'autre moytié à la fin de besogne, laquelle sera tenu rendre, parachever entre cy à la feste de la Pentecoste bien et deuement, avec les pactes suivanzt, assavoyr : que ledict Nogaret sera tenu monstrier, indiquer le lieu de la besogne aux massons pour la fère tout ainsin que s'appartient. Item... ladicte communauté sera tenu fournir tout le boys pour estages que autrement. Item, ledict Nogaret sera tenu fère le mouvement bon et suffisant pour fère picquer une cloche pesant vingt quintaulx avec le marteau necessaire... » Le travail fut fait et accepté. Il ne fut soldé que le 30 juin 1572.

Depuis lors, Grignan a eu son horloge, mais celle-ci a subi des réparations et modifications. Ainsi, nous connaissons une délibération du Conseil relative à l'exhaussement de la tour de l'horloge sur quatre piliers pour mettre la cloche « à la façon de celle de Carpentras ». Elle est du 3 mai 1600, année même où Jean Arnaud et Michel Caminet, consuls de Grignan, firent faire la cloche qui sert encore aujourd'hui à cette horloge. L'exhaussement sur quatre piliers fut exécuté. C'est une construction en maçonnerie, consistant en quatre piliers appuyés sur la partie Sud-Ouest de la tour et supportant une quadruple arcature couverte et couvrant elle-même la cloche. En 1620 et en 1623, le Conseil de la ville décidait des réparations à l'horloge.

Le mouvement ou mécanisme est dans l'intérieur de la tour. Devenu inexact par l'usure, il a été remplacé par un autre il y a quelques années ⁽¹⁾.

Sur l'établissement de l'horloge publique de Nyons, nous trouvons quelques détails dans un mémoire pour l'affaire des cloches, rédigé au xvii^e siècle par un curé du lieu. Il y est dit que les calvinistes, entrés à Nyons par surprise, y égorgèrent 14 prêtres, pillèrent les reliques et les ornements du culte, abattirent l'église, bannirent les catholiques, enlevèrent les cloches, dont une pesait de 7,000 à 8,000 livres, et plus tard firent fondre une cloche pour l'horloge établie sur le clocher reconstruit par les catholiques.

S'il s'agit là du premier établissement de l'horloge, la date à

(1) Archives communales de Grignan, BB 3, 5, 9. — Étude de M^e Misson, notaire à Grignan, protoc. Silhol, reg. de 1567, etc.

laquelle ce récit se rapporte doit être antérieure au 3 février 1568, car, ce jour-là, on prit à Nyons la délibération de « garder la grosse **campane** pour sonner le presche », et la cloche de l'horloge.

Après un laps de temps considérable, on voit l'administration de la ville délibérer sur la descente du clocher de la cloche de l'horloge, de crainte d'accident. A cette délibération, prise le 3 juin 1647, se rattachent certainement, quoique d'un peu loin, des procédures pour les habitants de la religion réformée, contre les habitants catholiques, au sujet de la cloche de l'horloge dont ils se servent, contrairement aux décisions des commissaires de l'Édit de Nantes et à l'arrêt du Parlement du 3 juillet 1632. En 1739, on imposait 30 livres « pour la conduite de l'horloge⁽¹⁾ ».

La ville du Buis eut aussi son horloge publique avant la fin du xvi^e siècle, comme le prouvent les comptes des consuls Valaurie et Reydel pour l'année 1600. Ils mentionnent parmi les dépenses, 1 écu 36 sols au vicaire pour ses gages d'un an « comme conducteur de l'horloge ». En 1858, M. l'abbé Vincent a donné, du clocher qui supporte l'horloge actuelle et de cette horloge même, une courte et peu flatteuse description que voici : « Le clocher accuse une pauvreté, une discordance que ne rachètent ni l'élévation ni la forme. Il consiste en une tour de médiocre hauteur se terminant en une terrasse d'où saille une cage en fer, humble réceptacle de l'horloge publique. A l'aspect de ce massif disgracieux, l'étranger, témoin des travaux d'embellissement qu'a opérés la municipalité, se prend d'étonnement et fait des vœux pour une plus grande extension des gloires du pays. » Vers le commencement de 1864, M. Marcel Marre a publié dans un journal romanais une notice sur l'horloge du Buis. Il y relate quelques détails intéressants ; mais il se montre mal informé quand il donne à entendre que les horloges ne furent bien connues en France qu'en 1656⁽²⁾.

Au sujet de l'horloge de Châteauneuf-de-Mazenc, nous avons une vente par Louis Deloulle, notaire à Crest, aux consuls dudit Châteauneuf, d'une cloche pesant 8 quintaux pour cette horloge, au prix de 14 écus le quintal. L'acte, reçu par Senoul, notaire du même Châteauneuf, fut fait de 1602 à 1610. On a aussi du même

⁽¹⁾ Lacroix, *Invent.* cité, E 4669, 4696, 4794, 4879, 4923; *Parrondissement de Nyons*, t. II, p. 162 et 177.

⁽²⁾ Lacroix, *Invent.* cité, E 2734. — Vincent, *Notice histor. sur le Buis* (Valence, 1858), p. 112. — *La Romanaise*, n° du 25 mars 1864.

notaire une transaction intervenue dans le même intervalle entre les catholiques et les protestants de Châteauneuf, au sujet de l'usage commun de la cloche de l'horloge pour les exercices religieux des deux cultes. Les archives communales nous fournissent une quittance de 60 livres payées pour la cloche de l'horloge; elle n'est que de l'an 1614. On conserve aux mêmes archives un bail à ferme du revenu des pauvres, passé le 17 août 1652 à Raymond, pour onze ans et pour le prix de 879 livres, soit 79 livres par an, lequel prix doit servir à payer la refonte de la cloche de l'horloge et la cloche de l'église. Plus tard, parmi les charges communales du lieu figure celle de l'horloge publique. Le 13 novembre 1667, le Conseil local délibérait sur l'acceptation de l'offre de Gauchier, de faire l'école six mois, moyennant une chambre et l'exemption des tailles et du capage, et de gouverner l'horloge pour 12 livres l'an⁽¹⁾.

Les archives de Vinsobres, aujourd'hui petit bourg et commune du canton de Nyons, contiennent : une délibération consulaire, du 27 juin 1625, sur l'appropriation de la tour de Marisane à une horloge publique; une quittance de 5 livres 10 sols, passée en 1626, pour charroi de chaux et sable destinés à bâtir la tour de Marisane qui doit recevoir l'horloge; une quittance par Meytra, de 36 livres, en 1630, pour l'instruction de la jeunesse «et la conduite de l'horloge»; une quittance de 22 livres 10 sols, en 1697, par Bernard Durand, qui a fait l'école aux garçons et aux filles, et réglé l'horloge pendant trois mois. On a pareillement une délibération consulaire, de 1747, sur les réparations du clocher et de l'horloge endommagés par la foudre le 13 juin de ladite année; une quittance de 60 livres, par Brachet, en 1771, pour réparations à l'horloge; et une requête des consuls à l'intendant, en 1781, pour avoir approbation du prix fait des réparations du four, de l'horloge et de l'église, s'élevant à 1,890 livres⁽²⁾.

Rousset, aujourd'hui bourg et commune du canton de Grignan, avait une horloge publique antérieurement à 1651. On a, de cette époque, une délibération d'une assemblée générale sur la poursuite de Bouthelier, curé, qui a fait démonter cette horloge et doit la ré-

⁽¹⁾ Lacroix, *Invent. cité*, E 2181, 5318, 5336, 5395; *l'Arrondissement de Montélimar*, t. II, p. 130.

⁽²⁾ Archives communales de Vinsobres, BB 2, 19; CC 16, 18, 33, 53, 55.

tablir. Les comptes consulaires de Broc et Mayer, en 1678, contiennent une allocation de 70 florins à Michel pour instruire la jeunesse et régler l'horloge. En 1680, l'allocation pour l'école et l'horloge montait à 70 florins. En 1700, l'allocation au régent, toujours pour cette double fonction, était de 39 livres⁽¹⁾.

Le gros bourg d'Alixan avait aussi, au milieu du xvii^e siècle, son horloge publique. Le compte consulaire de 1658 mentionne une allocation de 36 livres à Vassal pour l'école et l'horloge. Le compte et une quittance de 1665 montrent l'administration communale allouant 37 livres à Deschènes, vicaire du prieur de Coussaud, pour la direction de l'école et de l'horloge. En 1667, une sentence du bureau de l'Élection de Valence déchargeait de la contribution aux frais d'entretien des fontaines et de l'horloge et aux gages de l'instituteur, nobles Antoine Feralhon, Honoré de Serment et Alexandre de la Clostre, forains d'Alixan⁽²⁾.

Le bourg de Montbrun, aujourd'hui commune du canton de Séderon, jouissait en 1668 des avantages d'une horloge publique. On a aux archives communales une délibération consulaire, du 15 septembre de cette année-là, touchant l'adjudication à Jussian, maçon, des réparations de l'enceinte et de la tour de l'horloge, pour 28 écus; une autre délibération consulaire, du 23 septembre 1770, concernant le choix de Marc Charles, instituteur, avec 100 livres de gages, dont 18 pour monter l'horloge et 10 pour son logement⁽³⁾.

Dans un registre de Souchier, notaire à Valence, existe une décision de 1680 à 1687, prise par Daniel de Cosnac, évêque de Valence et Die, et attribuant au curé et aux catholiques de Bourdeaux une cloche de 14 quintaux servant pour l'horloge publique de ce bourg⁽⁴⁾.

Le 1^{er} avril 1715 était prise à Mirabel-les-Baronnies une délibération consulaire concernant le prix fait de l'horloge publique à Serpelin, pour 475 livres. Vers 1720 eurent lieu des procédures pour Serpelin, « horlogeur de Sainte-Cécile », contre Auzias, fermier du moulin à blé communal de Mirabel, en paiement d'un mandat de 275 livres. D'après les mémoires des parties, Auzias

⁽¹⁾ Archives communales de Rousset, BB 7; CC 21, 23.

⁽²⁾ Lacroix, *Invent. cité*, C 872; E 8067, 8069, 8080.

⁽³⁾ Lacroix, *Invent. cité*, B 1, 4.

⁽⁴⁾ Lacroix, *Invent. cité*, E 2610.

motivait son refus sur l'opposition faite par quelques habitants à la construction de l'horloge et sur sa qualité de créancier de la commune. Cette opposition n'empêcha pas l'agglomération d'être dotée de l'horloge. Le 21 novembre 1762, une délibération municipale était prise à Mirabel, touchant les gages de Farnoux père, régent de la jeunesse et chargé de l'horloge publique, gages fixés à 135 livres⁽¹⁾.

L'horloge publique de Marsanne date de 1721. Le 23 novembre de cette année fut prise une délibération consulaire relative à cette horloge, que devait faire pour 220 livres le P. Chapouton, dominicain, mais qui fut achevée par Chaix, d'Espeluche, comme on le voit par une autre délibération, datée du 18 août 1726. Elle fut installée dans la tour de la principale porte d'entrée du bourg. En 1724, cette tour de l'horloge coûta 40 livres à la localité; évidemment, il s'agissait de l'aménager pour sa nouvelle destination⁽²⁾.

Le 13 février 1730, à Remuzat, une délibération est prise en Conseil général, concernant l'établissement d'une horloge pour «régler la journée des artisans, des journaliers, des heures des malades pour les bouillons». Après cela, on a des quittances de 23 livres par Jean Marcellin, chargé de l'école et de l'horloge pour un trimestre, en 1757; de 40 livres par Gautier, pour réparations à l'horloge en 1775. Enfin on a un marché, du 28 mars 1780, fait par les consuls avec Jean-Claude Teisseire, pour instruire les enfants et monter l'horloge, moyennant 120 livres par an⁽³⁾.

Le 2 février 1735, à Sahune, aujourd'hui commune du canton de Remuzat, fut prise une délibération consulaire touchant le partage du Devès, au delà de l'Eygues, entre les habitants, ce territoire n'étant d'aucun produit. Il y est stipulé que «celui qui aura la portion où se trouve le sabinier qui sert de montre solaire à la communauté ne le pourra couper à peine de 100 livres d'amende». Mais les archives locales mentionnent une quittance de 4 livres par Estève, en 1745, pour la montre de bois faite à l'horloge, et un impôt communal de 12 livres, en 1768, pour l'entretien de l'horloge⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Archives communales de Mirabel, BB 9, 13; FF 27.

⁽²⁾ Lacroix, *Invent.* cité, E 6339, 6379. — Vincent, *Notice histor. sur Marsanne*, p. 34.

⁽³⁾ Lacroix, *Invent.* cité, E 6127, 5142, 5146, 5155.

⁽⁴⁾ Archives communales de Sahune, BB 5; CC 33, 38. — *L'Arrond. de Nyons*, t. II, p. 347.

En 1739, la ville de Pierrelate paye 27 livres à Proyet, « pour avoir marqué et peint la montre de l'horloge publique ». Il est aussi question, dans les papiers de cette localité, d'une cloche en timbre pesant 1,176 livres, qu'elle fit faire vers la même époque.

Vers 1740 fut dressé pour la ville de Tain un devis des travaux à faire à l'horloge, à la rampe du port, à l'hôtel de ville, s'élevant de 192 à 1,453 livres⁽¹⁾.

Vers 1775, les consuls d'Upie, aujourd'hui commune du canton de Chabeuil, firent des conventions avec Vincent, horloger de Beaufort, pour la façon d'une horloge publique au clocher, moyennant 424 livres. L'œuvre fut exécutée, car, vers 1785, une ordonnance de l'intendant fixait les charges à 209 livres, dont 30 livres pour l'horloge.

A Chamaret, aujourd'hui village et commune du canton de Grignan, le compte consulaire de 1778 porte 71 livres pour réparations à l'horloge⁽²⁾.

Outre ces 23 localités, toutes aujourd'hui du département de la Drôme, nous aurions pu en trouver bien d'autres ayant des horloges publiques, si nous avions prolongé nos recherches. Il serait également facile de trouver trace d'horloges publiques dans les départements voisins; nous nous bornerons à donner quelques renseignements.

Avant 1598, « par le moyen des guerres civiles, pour raison desquelles la ville de Pont-en-Royans », aujourd'hui chef-lieu de canton du département de l'Isère, « avait été brûlée, et par le moyen aussi de la maladie dernière de la contagion, il était mort plus de la moitié du peuple ». Aussi « plusieurs chasaux, terres et autres biens étaient demeurés vacants à ladite ville ». On déférait et vendait ces biens à ceux qui pouvaient en payer les tailles. Une vente de ce genre eut lieu le 3 avril 1593. Il fut vendu un chasal dont le prix fut de 4 écu, lequel allait être employé « à la faction et parachèvement de l'horloge de ladite ville ». L'état des dépenses de Pont-en-Royans, pour 1740, porte mention de 10 livres pour le conducteur de l'horloge et 24 livres pour les bâtiments de celle-ci⁽³⁾.

⁽¹⁾ Lacroix, *Invent.* cité, E 3429, 3842.

⁽²⁾ Lacroix, *Invent.* cité, E 3547, 3549, 5640.

⁽³⁾ *Notice histor. sur la famille Terrat*, p. 76 et 77. — *La Romanaise*, du 5 mars 1864. — Fillet, *Histoire religieuse de Pont-en-Royans*, p. 58 et 59. — Vincent, *Lettres historiques sur le Royans*, p. 106 et 107.

En 1788, une requête adressée à l'intendant de Languedoc par les consuls de Saint-Barthélemy-le-Plain, afin d'être autorisés à faire un devis des réparations nécessaires à la nef de l'église, au clocher, à l'horloge, à la maison curiale, etc., était suivie d'une ordonnance conforme⁽¹⁾.

Grâce à l'étude que nous avons faite de l'importance de ces 25 localités, nous croyons pouvoir tirer cette conclusion : les horloges publiques déjà répandues au xv^e siècle dans les villes du Sud-Est le furent au xvi^e siècle dans les petites villes et les gros bourgs, aux xvii^e et xviii^e siècles dans les agglomérations de quelque importance.

Abbé FILLET,

Correspondant du Comité.

(1) Lacroix, *Invent.* cité, E 4152.

L'ACIER DE CARME,

PAR M. J.-B. GIRAUD,

Conservateur du Musée archéologique de la ville de Lyon,
correspondant du Comité.

La production de l'acier pendant le moyen âge ne semble pas avoir eu dans notre pays une réelle importance. A cette époque, on a quelques textes mentionnant l'acier poitevin, mais il n'existe encore rien de bien précis sur ses lieux d'origine et son mode de fabrication; une grande partie de l'acier consommé en France devait donc provenir de l'étranger. Les plus généralement cités sont les aciers de Bordeaux⁽¹⁾, et ensuite ceux d'Espagne⁽²⁾, de Piémont et de Carme.

Nous serions assez disposé à croire que l'acier vendu en France sous le nom d'*acier de Piémont* provenait indifféremment des gisements sidéreux situés sur les deux versants des Alpes et faisant tous deux partie des états du duc de Savoie. Les qualités exceptionnelles du fer spathique extrait des mines de la Maurienne, dites *mines d'acier*⁽³⁾, correspondent absolument à la description de ce produit recherché qui devait pénétrer en France par les mêmes portes que son compatriote du Piémont. Peut-être pourrions-nous plus tard appuyer cette simple opinion sur des données plus scientifiques; en attendant, nous publions plus loin⁽⁴⁾, sur l'ancienneté de la

(1) Cf. *Les Épées de Bordeaux*, nouv. éd., par J.-B. Giraud, p. 70 et suiv.

(2) 1555. « Et aussi pareillement vient dud. pays d'Espagne grand nombre de fer, acier, cires, cuirs, etc. » *Requête des ferm.*, Verger, *Arch. cur. de Nantes*, t. III, col. 43, ap. V. Gay.

(3) *Les Épées de Bordeaux*, op. cit., p. 68. — 1676. « Il vient de Piémont deux sortes d'acier, l'un artificiel et l'autre naturel et de bonne mine. . . » *Des principes de l'architecture*, par Félibien, p. 195.

(4) Cf. pièces justificatives A¹ et A².

sidérurgie piémontaise, deux extraits de chartes remontant aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Ils établissent l'existence de minières et d'usines à fer fonctionnant à Brusolo et à Villafocchiardo, localités situées dans le voisinage de la Chartreuse de Montebenedetto.

D'après les textes des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, l'acier de Carme est un produit allemand ou hongrois qui était classé parmi les meilleurs qu'on pût se procurer sur les marchés français. «L'acier de *Carme* ou à la *Rose*, dit Félibien⁽¹⁾, en 1676, qu'on apporte encore d'Allemagne ou de Hongrie, est aussi très bon à faire des ciseaux à couper le fer à froid et faire des burins, des cizelets, des faux, des outils à couper la pierre, la corne, le papier, le bois et autres choses. Ces deux sortes d'acier d'Allemagne sont les meilleurs qu'on emploie en France.»

Nous venons de voir que les auteurs ne paraissent guère fixés sur l'origine de l'acier de Carme; pour éclairer la question et justifier ce nom bizarre, un autre dictionnaire, celui de Savary des Bruslons⁽²⁾, et après lui, les auteurs de l'*Encyclopédie*⁽³⁾ le font venir de «Kerment en Allemagne», opinion qui, jusqu'ici, n'a pas trouvé de contradicteurs.

Cette étymologie nous semble erronée de tous points, d'abord parce qu'il n'y a pas de ville de Kerment dans les districts sidéreux

⁽¹⁾ *Des principes de l'architecture, de la sculpture...*, p. 195. — 1732. «L'acier de Carme ou à la Rose vient encore d'Allemagne. On en apporte aussi de Hongrie. On peut s'assurer aussi sur sa bonté lorsqu'il est souple à la main tout le long des barres, sans pailles ni surchaussures, et qu'en le cassant on y découvre une tache presque noire tirant sur le violet qui traverse presque la barre de tous côtés. Il doit avoir encore le grain fort dilué et sans pailles ni apparences de fer. Cet acier, qui est le meilleur qu'on emploie en France, est propre pour faire des ciseaux à couper le fer à froid, des burins, des cizelets, des faux, des outils à couper la pierre, la corne, le papier, le bois, etc.» *Dict. de Corneille*.

⁽²⁾ 1733. «Le meilleur de tous se nomme *acier de Carme*, du nom de la ville de Kerment, en Allemagne, où il se travaille. On l'appelle aussi *acier à la double marque*, et on ne l'emploie que pour les ouvrages les plus fins, comme rasoirs, lancettes et autres instruments de chirurgie, filières pour tisseurs d'or, burins pour les graveurs.» *Dict. du commerce*.

⁽³⁾ 1783. «Le meilleur acier ou celui qui est le plus recherché se nomme *acier de Carme* de la ville de Kerment, en Allemagne, où on le travaille. On le nomme aussi *acier à la double marque*, et on ne l'emploie que pour les ouvrages les plus fins...» *Enc. méth.*, t. II, p. 739.

allemands⁽¹⁾, ensuite parce que la ville de Kormend⁽²⁾, et non pas Kerment, sur les frontières de Hongrie, n'a jamais été un centre sidérurgique industriel ou seulement commercial.

Dès les temps antiques, l'imposant massif sidéreux de Styrie et Carinthie a été exploité⁽³⁾, et les richesses de sa production n'ont pas tardé à franchir les limites de son voisinage. Au ^{xii}^e siècle, sa réputation s'étend jusque dans le monde musulman⁽⁴⁾. A des époques plus récentes, l'acier de cette provenance était vendu en France sous son véritable nom d'origine, par des importateurs allemands suivant toute vraisemblance, et sous le vocable acier de Carinthie, soit « Karthner Stahl », vulgairement *Karner* ou *Carner*, d'où le français du ^{xvi}^e siècle a fait *Cram*⁽⁵⁾. De Cram à acier de Carme, il y a une dérivation de consonance bien plus facile à établir que pour acier de Kerment, et qui a en outre sur cette dernière la supériorité de la vraisemblance géographique et industrielle.

Le regretté et savant directeur de la collection d'Ambras, auquel nous avons soumis notre opinion, l'approuvait et traitait l'étymologie de Kerment de *chimère géographique*. Il nous citait, à l'appui de cette curieuse déformation philologique, un cas analogue tiré de textes anglais où il est question du fer de Leoben Bruck⁽⁶⁾ et qui était devenu *Lembrique iron*!

Nous pouvons en donner un autre exemple dans Pierre Cruche, graveur d'origine allemande, qui travailla longtemps à Lyon et à

(1) Parmi les différentes localités citées par Ed. Gruner comme centres d'exploitations minières sidérurgiques ou forges, il n'en est aucune dont le nom se rapproche de Kerment. *Mémoire sur... la métallurgie du fer en Styrie et en Carinthie*, par M. Ed. Gruner fils, ap. *Ann. des mines*, 7^e série, t. IX, Paris, 1876.

(2) 1757. «Körmend sur le Raab, dans la Basse-Hongrie.» *Atlas univ.*, par M. Robert et Robert de la Vaugondy, son fils, carte n° 70.

(3) Ovide, *Métam.*, xiv, v. 712. — Horace, *Odes*, I, 16, v. 9, et *Épodes*, xvii, v. 71. — Martial, *Id.*, iv, v. 12. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 41. — Pétrone, 70. — Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, p. 307. — Strabon, I, V, p. 178.

(4) 1158. «Il existe, dans les montagnes qui environnent Sinola (Carinthie), des mines de fer, et ce métal y est d'une incomparable bonté, soit sous le rapport du tranchant, soit sous celui de la malléabilité.» *Géogr. d'Edrisi*, t. II, p. 372 et 373.

(5) 1606. «Carnie ou Carinthie, ou Cram, Carnia.» Nicot.

(6) Villes de Styrie, centres très importants de mines de fer.

Genève pendant la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle. Son véritable nom était Pierre Eskrich, qui, par le même phénomène d'altération phonétique, fut francisé d'abord en Griche, puis en Cruche. Il a même signé P. Vase ou de Vase⁽¹⁾.

Un métal aussi recherché et qui était payé bien plus cher que nos produits regnicoles devait exciter la concurrence; nous voyons, en effet, sous le règne de Henri IV⁽²⁾, surgir plusieurs demandes de privilèges s'appuyant sur des inventions françaises capables de lutter avec l'étranger. Les délibérations du Conseil de commerce nous ont conservé le souvenir de deux inventeurs qui sollicitèrent un privilège pour la fabrication d'un acier bien supérieur au *fer fort* ou *petit acier de Brie* ou de *Saint-Dizier*⁽³⁾, produit de basse qualité et qui était alors peut-être le seul fabriqué dans le royaume.

Le premier de ces deux inventeurs était un nommé Bailly, qui, d'après le procès-verbal de la séance du 7 février 1603, «dit avoir le secret de faire de l'acier aussi bien que celui qui se fait en Piémont et le donner néanmoins à un sol pour livre meilleur marché...⁽⁴⁾». Le second produisit sa demande deux mois plus tard, le 8 avril 1603. C'est «un nommé Camus, varlet de garde-robe du Roy... estant d'abondant employé aux minières de Rouergue...⁽⁵⁾». Deux poignards fabriqués avec deux barreaux de son invention, remis à Jehan le Moyne, maître de l'Épée couronnée, furent examinés l'année suivante par le Conseil. Il en fut de même pour «des couteaux, cizeaux et autres instrumens» fabriqués par Claude Perdriau, maître de l'Y couronné. Les deux dépositions établissaient la bonne

(1) *Pierre Eskrich, peintre et tailleur d'histoires à Lyon, au ^{xvi}^e siècle*, par M. Nat. Rondot, p. 7.

(2) 1595. «Henri IV accorde un brevet pour la transformation du fer en acier.» *Bull. du Comité de la langue*, III, 1855-1856, p. 77 et 302.

(3) 1604. «La conversion du fer et d'autres mines dont nous abondons en France en fin acier, que nous estions aussi contraincts d'aller chercher en Piémont, en Allemagne et autres pays estrangers pour cinq ou six solz la livre, ne s'en estant jamais trouvé en France que du fer fort qu'ils appellent par excellence petit acier de Brie ou de Saint-Dizier, qui ne se vend que de deux ou trois soulz tout au plus, fort diffèrent de l'autre. On en peut voir l'établissement et les fourneaux et en admirer l'excellence aux faulbourgs Saint-Victor, sur l'embouchure de la rivière des Gobelins.» *Rec. de l'Assemblée du commerce, par Laffemas*, ap. Champollion-Figeac, *Doc. hist. inéd.*, t. IV, p. 285.

(4) Cf. pièce justificative B¹.

(5) *Délib. du Conseil de commerce, op. cit.*, t. IV, p. 79.

qualité du métal qui, toutefois, ressemblait plutôt à l'acier de Carme qu'à celui de Piémont; séance du 26 octobre 1604⁽¹⁾.

Nous ne savons ce qu'il advint de ces nouveaux aciers, mais il ne semble pas qu'ils aient ralenti l'importation de l'acier de Carme, car un demi-siècle plus tard, 25 août 1657, les maîtres de forges du Dauphiné et de Vienne, réunis à des marchands de Lyon, constituent une société, nous dirions aujourd'hui un syndicat, pour relever le niveau de leur fabrication très défectueuse et procurer ainsi du travail à leurs usines ruinées par l'envahissement piémontais et allemand. Le capital, qui était de 60,000 livres, trouva dans cette opération une rémunération satisfaisante, et le syndicat ayant «cogneu que la débite de l'acier est fort bonne et que ladite Société de l'acier est fort avantageuse pour la surté de la vente de nos susdites forges...», conclut au renouvellement de la Societté ». — 23 décembre 1660⁽²⁾.

Il y aurait un livre bien curieux à écrire sur la contrefaçon artistique ou industrielle avant notre législation moderne; à propos des aciers étrangers, nous constatons une fois de plus avec quel sans-gêne les industriels, au lieu de créer une marque de fabrique, s'emparent de celle du voisin, pour peu qu'elle ait la faveur de la clientèle. Dans l'acte de 1657, une clause stipulait pour les contractants l'obligation de «faire marquer lesd. aciers au *pied croisé, carré, à la Rose*, ou telle autre marque qui sera indiquée par le complimentaire... ». Le complimentaire est représenté ici par les marchands lyonnais qui fournissaient les *gueuses* et pouvaient seuls vendre le produit dont une des marques prévues était à *la Rose*, signature classée d'un des principaux concurrents à évincer : l'acier de Carme.

J.-B. GIRAUD,

Correspondant du Comité.

⁽¹⁾ Cf. pièce justificative B³.

⁽²⁾ Cf. pièce justificative B³, et J.-B. G., *Les Épées de Rives*, nouv. éd., p. 243.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A. PIÉMONT.

1. 1282, 23 septembre. — *Le monastère de Montebenedetto, à la requête de Hugues Bertrandi de Chianoc, cède, à titre d'emphytéose, aux nommés Carrera et Ventura et leurs associés, un bois pour y faire le charbon nécessaire à l'entretien de fonderies établies à Brusolo.*

Anno m cc octuagesimo secundo. . . Dom. Petrus, prior domus Montisbenedecti. . . , de consensu. . . sui capituli. . . more solito congregati. . . , ad instantiam et requisitionem domini Hugonis Bertrandi de Canusco Kari(?) sui, nomine locationis et emphyteosis dedit. . . Carrerie et Venture sociis, recipientibus. . . , quandam partem nemoris pertinentis domni predictæ. . . tali modo quod predicti socii et eorum successores de dicto nemore utantur ad carbonem faciendum et non aliud negotium semper dum dictum nemus duraverit; salvo semper solo dicti nemoris pro pasquerio dicte mansioni et priori et monachis et hoc quantum eis necesse fuerit ad opus unius fornelli et unius fusine vel duarum, si necesse fuerit ipsi fornello ad ferum faciendum, quod fornellum et fusine nullo modo debeant fieri nec construi in nemore predicto vel ibi circa, sed in villa Brusolii, quia sic actum et pactum est inter ipsos contrahentes ad fictum seu censum tamen reddendum omni anno priori. . . dicte domus. . . in quolibet festo Sancti Andree xl solidorum bonorum denariorum secusinorum et unum centum ferri laborati ad pondus Secusie. . . ; tali modo quod de dicto nemore tamdiu utantur vel alii nomine ipsorum ad opus carbonis faciendi ad opus unius fornelli et duarum fusinarum si necesse fuerit ut supra et non ad alium usum. . .

[Notizie et documenti d'alcune Certose del Piemonte raccolte et compilate dal conte Saverio Provana di Collegno, e pubblicate dal figlio conte Luigi, t. II, p. 279, d'après Archivio di Stato a Torino, Regolari Certosini, Mombracco, série 1^a, vol. 4^o, quinto, p. 174.]

2. — 1352, 9 juillet. — *Investiture de biens, et spécialement de fonderies sises à Villafochiardo, vendus par Bertrand Bertrandi à Guillaume et ses frères, fils de Barthélemy «de Canalibus».*

Anno (1352) indict. quinta die ix Julii. . . Cum Bertrandus de Bertrandis de Canusco perpetuo vendiderit Willelmo, Gervasio, Ambrosio et Henrico fratribus, filiis Bartholomei de Canalibus de Combaviana ex condominis Vilarii Fulchardi pro ipsis et Martineto ipsorum fratre ementibus filio dicti Bartholomei medietatem omnium hominum quos habebat et habere conserverat pro indiviso cum dictis fratribus emptoribus in toto sine et territorio dicti loci Vilarii Fulchardi tam in podio quam in plano,

omnia feuda ubi habitant dicti homines et res immobiles eorumdem pro indiviso ut supra. Item . . . Item medietatem pro indiviso ut supra medii molendini, medietatem unius batitorii pro indiviso ut supra, medietatem unius furni, medietatem afilamentorum fusinarum et fornelli que dictus Bertrandus venditor habebat et habere consueverat in dicto Vilario Fulchardo cum medietate . . .

[Saverio Provana di Collegno, *op. cit.*, t. II, p. 316, d'après *Archivio di Stato a Torino, Protocolli notai ducali, serie corte, vol. 44, p. 9².*]

B. ACIER DE CARME.

1. — 1603. 7 février.

Il s'est présenté un nommé Bailly, qui dit avoir le secret de faire de l'acier aussi bien que celui qui se fait en Piémont, et le donner néanmoins à un sol pour livre meilleur marché, ne demandant aucune avance ni bienfait, que la permission d'exercer sondit art avec défense à tous autres marchans et ouvriers de faire venir et apporter, sans sa permission, autre acier, soit dudit Piémont ou d'ailleurs, jusqu'à certain temps qu'il sera advisé par Messieurs les Commissaires. Lesquels auroient fait appeler quelques marchands de ceste ville pour leur faire entendre ladite proposition, à laquelle ils auroient remontré que telle entreprise seroit au préjudice et grand intérêt du public, d'autant qu'il y a et se vend trois sortes d'acier en France : celui de Piedmont, qui est le plus cher et vault trente livres le ballot (la bille revenant à cinq solz); celui de Carmes vingt livres le cent, revenant la bille à 11 solz vi deniers; et celui de Hongrie quinze livres, qui est environ la bille deux solz. Tellement que faisant seulement meilleur marché d'un solz sur livre que celui de Piedmont, les talendiers, cousteliers et autres, qui n'ont besoing que de celui de Hongrie et de Carmes, seroient grandement intéressés . . .

[*Délib. du Conseil de commerce*, dans Champollion-Figeac, *Documents historiques inédits*, t. IV, p. 59.]

2. — 1604, 26 octobre.

Le sieur Camus ayant présenté quelques pièces et instrumens qui auroient esté fabriquez par deux maistres serruriers de la ville de Paris, pour faire essay si l'acier qu'il auroit converti et représenté estoit bon, loyal et marchand, la compagnie a esté d'avis de mander lesdits maistres serruriers pour estre oyz et interrogez sur ce fait. Et à l'instant seroit comparu Jehan le Moyne, maistre de l'Espée couronnée, qui auroit marqué le fer converti en acier et d'iceluy fabriqué deux poignardz, asseurant bien recognoistre que c'estoient les deux barreaux de fer qui luy auroient esté baillez à marquer par mess. du Lys et Desprez; et depuis les auroit trouvez convertiz

en bon acier, ainsi qu'il aparoissoit par lesdits deux poignardz. Que néant-moing ledit acier estoit trop subtil et ne pouvoit endurer lorsqu'il estoit courbé d'estre redressé, et quand il estoit rompu d'estre resoudé comme faisoit celuy de Piedmont, et qu'il tenoit plus de la qualité de celuy de Carmet; qu'au reste il tenoit ledit acier pour très-bon et loyal.

Et Claude Perdrian, maître de l'Y couronné, mandé, a dit et déclaré qu'il auroit fabriqué d'un morceau d'acier à luy donné par lesdits sieurs du Lys et Desprez, des cousteaux, cizeaux et autres instrumens, et qu'il auroit trouvé ledit acier de très-bonne qualité, loyal et marchant, qu'il se contenteroit fort d'en avoir tousjours de semblable pour faire tout ce qui despendoit de son art. Enquis s'il se pouvoit souder s'il advenoit qu'il feust rompu, a répondu que facilement le resoulderoit. Enquis aussi s'il se pouvoit redresser lorsqu'il se courboit au feu, a répondu qu'ouy, et qu'il en avoit faict l'expérience par le consteau qu'il représentoit à la Compagnie, et que si l'entrepreneur pouvoit fournir toujours de tel acier, qu'il apporteroit une grande commodité et que sa qualité estoit semblable à l'acier de Carmet. . .

[*Ibid.*, t. IV, p. 279.]

3. — 1657, 25 août. — *Société fermière entre les maîtres de forges du Dauphiné : Rives, Tullins, Vourey, Moirand et Vienne, 68 forges, et des négociants de Lyon et de Vienne, pour régulariser la fabrication des aciers comme qualité, quantité et en effectuer la vente contre la concurrence faite par les aciers d'Allemagne et de Piémont, valable pour 4 années.*

Comme ainsy soit que par la suite de plusieurs années ayant esté construits divers artifices dans cette province du Dauphiné pour la fabrique des aciers qui ont apporté jusques à pr̄nt des grands biens et utilittés, non seulement dans laditte province, mais dans tout le royaume, et que plus de cinq cens familles trouvoient leur subsistance au moyen de laditte fabrique; il seroit arrivé depuis quelques années qu'il s'y est commis des grands abus par lesd. ouvriers qui n'ont fabriqué led. acier de la qualitté et condition qu'il doit estre, qu'en la cause des Estrangers s'estant prévalleus de lad. défectuosité pour porter journellement dans ced. royaume quantité d'acier d'Allemange, de Piedmont et d'autres lieux, ce qui destruit entièrement lad. fabrique en ce pays, et revient à un notable préjudice au publicq, soit parce que lesd. estrangers en tirent l'argent au moyen dud. acier qu'ils y aportent, et que par le deffault que l'acier ne se fabrique dans cette province de la bonté et qualité requise, la débite en cesse entièrement, ce qui ruine une infinité de familles et ouvriers qui ne vivent que de ladite fabrique. Pour ces causes et plusieurs autres considérations, les propriétaires desdits artifices désirant remédier autant qu'il leur est possible ausd. abus, pourvoir à l'entretien desd. familles et de

leurs forges, et faire qu'à l'avenir led. acier se fasse à la bonté et qualité qu'il doit estre, ont fait entre eux et des notables marchands de la ville de Lion la Société et Compagnie qui s'exercera cy après pour la fabrique et traficq dud. acier aux conventions suivantes :

...Sçavoir, premièrement, qu'il sera fait ès fonds de la somme de soixante mille livres, laquelle sera fournie, scavoir : le tiers par lesdits sieurs propriétaires des forges cy apprés nōēs. . . (*les maîtres de forges contribuant au capital sont au nombre de 23 fournissant de quatre cents à seize cents livres*). . . et les quarante mille livres pour parfaire la somme de soixante mille livres seront fournies par lesd. sieurs Martrait, Gay et Delrioux (marchands bourgeois de la ville de Lyon). Scavoir, par led. sieur Martrait, la somme de vingt-six mille six cents soixante-six livres treize sols quatre deniers, et par lesd. sieurs Claude Gay et Delrioux et compagnie (faisant pour et au nom du sieur Jean Gay, marchand aud. Vienne), celle de treize milles trois cents trente-trois livres six sols huit deniers. . .

...Et ne feront fabriquer en chacune desd. forges qui travailleront que la quantité de trente charges acier au plus pendant neuf mois consécutifs pour chacune année. . . , chacune desd. charges sera composée de trois ballons acier fin et un ballon mol, bonne et loyalle marchandise bien tiré, fin pour fin et mol pour mol, acier de cuite et non de masseau, chaque ballon de cent cinquante carreaux et du poids de cent vingt-cinq livres, bien emballé et cordoyé. . . et seront tenus faire marquer lesd. aciers au *pied croisé, carreau, à la Rose*, ou telle autre marque qui sera indiquée par le complémentaire. . . La compagnie nomme. . . led. sieur Claude Martraict, bourgeois dud. Lyon, pour estre complémentaire gnal, et parce qu'il se débite notable quantité d'acier dans ce pays de Dauphiné, soit du côté de Rives ou celluy de Vienne, tant pour les espées que aux marchands circonvoisins. . .

Sur soixante-huit forges appartenant à vingt-six propriétaires, il y en a onze qui cessent tout travail moyennant indemnité et cinquante-sept qui travaillent aux conditions stipulées dans l'acte.

[J.-B. G., *Les Epées de Rives*, nouv. éd., p. 237 à 243, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble, *Rives*, t. IX, fol. 3 à 16.]

L'ARPENTAGE ROMAIN

EN TUNISIE,

PAR M. A. SCHULTEN,
Professeur à l'Université de Göttingen.

PREMIÈRE PARTIE.

RÈGLES DE L'ARPENTAGE ROMAIN.

Le gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique du Nord se sert, pour la division des vastes plaines non encore soumises à la culture et pour leur mise en vente, d'un système d'arpentage intéressant même au point de vue historique. On trace d'abord de grandes lignes parallèles au méridien, sur une distance d'un *statute mile*, qui correspond à 1,523 mètres. Ensuite on fait couper ce système de parallèles courant du Sud au Nord par des lignes perpendiculaires tracées sur la même distance (*base-lines*). Ainsi on parvient à diviser tout le terrain à vendre en *miles of land*, c'est-à-dire en carrés de $1,523 \times 1,523$ mètres = 2,59 kilomètres carrés. On appelle cette unité d'arpentage *section*⁽¹⁾. On notera que le *statute mile* anglais correspond à peu près à l'unité de longueur appliquée par les Romains, aux *mille passus* = 1,479 mètres; mais l'analogie qui existe entre ce système et les règles de l'arpentage romain va encore plus loin. Bien que les Américains soient ici comme partout loin de se soucier de préoccupations historiques, ils répètent pourtant en divisant leurs territoires une pratique appliquée par les arpenteurs romains il y a plus de vingt siècles. Il est bien connu que l'État romain, en cédant des terres de sa propriété à ses citoyens, soit à titre de propriété (*ager divisus adsi-*

(1) Voir Roscher, *Kolonien*, 2^e édition, p. 305.

gnatus), soit à titre de simple *possessio*, — en se réservant son droit de propriété, — faisait diviser le terrain à aliéner en figures géométriques, dont les formes variaient selon la qualité juridique du sol.

1. L'exemple classique de l'arpentage en carrés (*centuriatio*) est que les terres aliénées à des colons et transmises en pleine propriété furent divisées de préférence en carrés, dont les côtés avaient la longueur de 2400 *pedes*, c'est-à-dire 710 m. 4, — si on compte le pied romain à 0 m. 296, — ou 708 mètres, en prenant le pied de 0 m. 295⁽¹⁾. Ce mode d'arpentage a été appliqué cependant aussi à des terrains destinés à rester propriété de l'État, mais abandonnés pour un temps de durée variable et sous conditions diverses à l'usage privé⁽²⁾.

On trouve dans le *Corpus* des arpenteurs romains, publié par Lachmann⁽³⁾, la règle établie ci-dessus que la division en carrés était le mode d'arpentage caractérisant l'*ager divisus adsignatus coloniarum*, et aussi un exemple montrant l'application de la centuriation à un terrain du second genre. C'est Frontin, l'auteur classique de l'arpentage romain, qui dit⁽⁴⁾ : *Ager ergo divisus adsignatus est coloniarum* (c'est-à-dire : le terrain divisé et donné en pleine propriété est propre aux *coloniae*). *Hic habet condiciones duas : unam qua plerumque limitibus continetur, alteram qua per proximos possessionum rigores adsignatum est sicut in Campania Suessae Auruncae* (cod. : *suesse arrunce*). *Quidquid autem secundum hanc condicionem in longitudinem est delimitatum « per strigas » appellatur, quidquid per latitudinem* (cod. : *altitudinem*) : *« per scamna »*. Frontin dit donc que l'arpentage sur le terrain des *coloniae* est en règle (*plerumque*) la centuriation (arpentage en carrés), mais qu'il y a à côté de celui-là une seconde manière : la division en *strigae* et *scamna*, c'est-à-dire l'arpentage en rec-

(1) Voir Hultsch, *Métrologie*, 2^e édition, p. 87.

(2) Voir *Schriften der röm. Feldmesser*, vol. II, p. 418, note 48a. Cf. la note suivante.

(3) Le texte latin forme le premier volume (publié en 1848) des *Schriften der röm. Feldmesser*, dont le second (publié en 1852) contient des commentaires de Blume, Mommsen, Lachmann, et surtout le traité de Rudorff : *Gromatische Institutionen* (p. 229-464), exposé fondamental pour l'étude des arpenteurs romains. Je citerai le premier volume (le texte latin), *Feldmesser*, I, le second (commentaires). *Feldmesser*, II.

(4) *Feldmesser*, I, p. 2.

tangles, qu'on appelait *strigae* si leur côté le plus grand s'étendait du Sud au Nord, *scamna* s'ils étaient placés d'Ouest à Est⁽¹⁾.

Le passage auquel nous devons l'exemple d'une centuriation sur du terrain non « assigné » se trouve chez Hygin⁽²⁾ : *Multi hujus modi agrum* (il vient de parler de l'*ager vectigalis*, c'est-à-dire du terrain soumis à l'impôt foncier, opposé à celui des colonies exemptes d'impôt) *more colonico decimanis et cardinibus diviserunt hoc est per centurias, sicut in Pannonia; mihi autem videtur hujus soli mensura alia ratione agenda*. Hygin confirme l'opinion de Frontin, à savoir que la centuriation est particulière aux *coloniae* (*more colonico*), et il ne cite un cas d'exception qu'en protestant et en soutenant que le terrain des sujets de Rome devrait être divisé d'une façon qui le distinguât de celui des *coloniae*, c'est-à-dire non en carrés.

2. Comme la division en carrés est classique pour le sol colonial, ainsi l'autre mode de division, la *division en rectangles*, devait être le distinctif du terrain dont l'État romain gardait la propriété, mais dont il laissait la possession aux provinciaux. Frontin et Hygin donnent la même explication de l'arpentage en rectangles : ils disent que c'est l'arpentage appliqué dans les provinces. Frontin dit⁽³⁾, après avoir constaté que, dans le terrain colonial, le rectangle n'est guère qu'une forme secondaire (voir ci-dessus, p. 130) : *Ager per strigas et scamna divisus et adsignatus est more antiquo in hanc similitudinem qua in provinciis arva publica coluntur*, c'est-à-dire : l'arpentage du terrain assigné fait en rectangles correspond à la mode ancienne étant en usage sur le domaine public dans les provinces. En d'autres termes : l'arpentage en rectangles est exceptionnel sur le sol colonial, mais propre au sol domanial des provinces. Hygin continue, après le passage cité ci-dessus, où il proteste contre la centuriation du sol provincial : *Debet enim aliquid interesse inter agrum immunem et vectigalem, nam quemadmodum illis condicio diversa est mensurarum quoque actus dissimilis esse debet*. Il nous révèle dans ces paroles la différence qui existe entre la centuriation et la scamnation-strigation : l'arpentage en carrés était réservé au sol non soumis à l'impôt ; tout l'autre terrain devait être divisé en rectangles.

(1) Voir *Ibid.*, II, p. 419. La division en rectangles sur le terrain des colonies a été traitée par Mommsen, *Zum röm. Bodenrecht* (*Hermes*, XXVII), p. 85 et suiv.

(2) *Feldmesser*, I, p. 205, 1.

(3) Frontin, p. 3, 7.

Voilà la théorie; mais les mêmes auteurs qui l'établissent nous en font connaître le point faible : les exceptions. La *scamnation* était très souvent appliquée soit seule, soit à côté des centurries sur le sol colonial de l'Italie, comme nous atteste le *liber coloniarum*⁽¹⁾ : *Alatrium*. . . . *ager ejus per centurias et strigas est assignatus*⁽²⁾; *Bovianum*. . . . *ager ejus per centurias et scamna est adsignatus*⁽³⁾; *Afidena* (= *Aufidena*). . . . *ager ejus per centurias et scamna est adsignatus*. De même, pour *Histonium*⁽⁴⁾, *Aequiculi*⁽⁵⁾, *Nursia*⁽⁶⁾. Il y avait arpentage à rectangles sans centurries dans les colonies suivantes : *Sutrium*⁽⁷⁾, *Anagnia*⁽⁸⁾, *Ostia*⁽⁹⁾, *Reate*⁽¹⁰⁾. Ce catalogue explique le passage de Frontin cité plus haut (p. 130) : nous trouvons dans les colonies italiennes les deux formes de l'arpentage l'une à côté de l'autre, mais en parcourant le *liber coloniarum*, on voit bien que la centuriation est la forme dominante. Ainsi Hygin a trop accentué la théorie en excluant absolument les *scamna* et *strigae* du sol des colonies, pendant que Frontin tient compte de la pratique, tout en établissant la théorie (*qua plerumque limitibus continetur*).

3. Aux exemples faisant exception aux règles établies par Frontin et Hygin, nous pouvons en adjoindre d'autres au moins quant à l'application des centurries sur un sol sujet à l'impôt : 1° On a trouvé à Orange plusieurs morceaux de marbre contenant une partie du cadastre romain (*forma*) de la colonie d'*Arausio*. Bien qu'*Arausio* n'ait jamais été *colonia juris Italici*, — on appelait ainsi les colonies libres d'impôt foncier, — nous voyons sur ce cadastre le réseau de la centuriation⁽¹¹⁾. 2° Les lois agraires trouvées dans la vallée de la Medjerda, la *lex Hadriana de rudibus agris* d'Aïn-Ouassel, et la *lex Manciana* d'Hencher-Mettich, font mention des centurries existant dans cette région des grands domaines impériaux et qui sont absolument la négation du régime colonial. 3° Une loi du Code Théodosien, donnée en 422 après J.-C.⁽¹²⁾, nous montre que la province proconsulaire tout entière — c'est-à-dire la partie cultivable — était divisée en centurries, dont il y avait en Byzacène 15,175 (7,460 sous

⁽¹⁾ *Feldmesser*, I, p. 230, 7. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 231, 8. — ⁽³⁾ *Ibid.*, I, p. 259, 17. — ⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 260, 10. — ⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 255, 17. — ⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 257, 5. — ⁽⁷⁾ *Ibid.*, p. 217, 17. — ⁽⁸⁾ *Ibid.*, p. 230, 15. — ⁽⁹⁾ *Ibid.*, p. 236, 7. — ⁽¹⁰⁾ *Ibid.*, p. 257, 26. — ⁽¹¹⁾ Voir Weber, *Röm. Agrargeschichte*, p. 284, et la photographie chez Meitzen, *Agrarwesen u. Siedlung*, vol. III. — ⁽¹²⁾ *Cod. Theod.*, XI, 28, 13.

culture, 7,715 abandonnées), en Zeugitane 14,702 (5,700 + 9,002). Je n'ai pas besoin de dire qu'une petite partie seulement de ce grand territoire a pu être terrain de colonies exemptes de l'impôt.

Le but de cet article est de porter à la connaissance des savants plusieurs exemples d'une centuriation existant encore aujourd'hui en Tunisie et qui n'a aucun rapport avec une *colonia juris Italici*. L'un des endroits centuriés est la presqu'île de Carthage, l'autre se trouve à l'Ouest et au Nord-Ouest de Sousse, région qui semble avoir appartenu au territoire d'Hadrumète. Or Carthage n'a reçu le *jus Italicum* que sous Sévère (en même temps que Leptis la Grande et Utique)⁽¹⁾; ni Hadrumète, ni d'autre ville à laquelle pourrait avoir appartenu la centuriation visible à l'Ouest de Sidi-bou-Ali n'ont jamais possédé l'exemption d'impôt qui, selon Hygin, aurait été la condition préliminaire de la centuriation⁽²⁾. Il en est de même pour la centuriation de la plaine de Moktar et de Grombalia (voir partie II, chapitres III et IV).

Il y avait donc en Italie beaucoup de colonies exemptes d'impôt, dont le sol était divisé en *scamna* et *strigae* (voir les exemples tirés du *liber coloniarum*); au contraire, dans les provinces, — comme en Pannonie⁽³⁾ et spécialement en Afrique, — il y avait un grand développement de la centuriation sur l'*ager vectigalis*, c'est-à-dire sur les territoires soumis à l'impôt foncier.

Nous sommes ici en face d'une des théories des arpenteurs romains, auxquelles la pratique ne répondait qu'en partie.

Je me borne à citer un autre exemple de ce contraste : les arpenteurs romains demandent que les grandes lignes de la centuriation soient tracées les unes dans la direction Ouest-Est, les autres du Sud au Nord. Ils constatent bien des exceptions en observant qu'on donnait quelquefois au *decumanus* la direction d'une grande route traversant la colonie : ainsi la voie Appienne était le *decumanus* de Terracine; ou qu'on traçait la ligne longitudinale, le *decumanus*, d'après l'extension longitudinale du territoire⁽⁴⁾; mais tout cela était

(1) *Dig.*, L, 15, 8, 11.

(2) Voir la liste des *coloniae juris Italici*, chez Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, III, p. 807. Il semble qu'il n'y en avait guère en Afrique Proconsulaire avant que Sévère donnât ce privilège à Carthage, Utique, Leptis la Grande; car autrement Carthage aurait dû l'avoir reçu en première ligne.

(3) Hygin, p. 204.

(4) Hygin, p. 178; *Feldmesser*, II, p. 348.

regardé comme exception et ne touchait point à l'autorité de la théorie qui demandait l'orientation du *decumanus* de l'Ouest à l'Est. Nous sommes heureusement en état de suivre la pratique des arpenteurs romains par rapport à l'orientation, car la centuriation romaine subsiste encore en divers points de l'Empire, surtout en Italie. J'ai traité ces restes intéressants en me servant des feuilles de la carte de l'état-major italien au 1/1000000^e, sur lesquelles la centuriation apparaît d'une clarté surprenante ⁽¹⁾.

Le résultat de cette recherche est peu favorable à la théorie des arpenteurs. Dans le territoire de la colonie de Florence, le *decumanus* suit la longueur de la vallée de l'Ombrone, dans les territoires des colonies *Parma*, *Mutina*, *Bononia*, etc., c'est la *via Æmilia*; dans celui de *Patavium*, la *via Aurelia*, et à *Tarvisium*, la *via Postumia* qui forment la base de la centuriation ⁽²⁾; les *decumani* de Carthage sont dirigés vers le lever du soleil, au solstice d'été, et seulement dans le territoire de *Capua*, les *decumani* sont rigoureusement tracés de l'Est à l'Ouest ⁽³⁾. Je laisse de côté les traces d'une centuriation d'Ouest à Est, visible au Nord de *Padua* ⁽⁴⁾.

On ne doit pas s'étonner de ce contraste entre la théorie et la pratique, car les arpenteurs avaient bien la liberté de formuler une orientation idéale, bien qu'on ne l'ait pas réalisée très souvent.

Nous avons le droit de nous demander si la différence entre l'arpentage du terrain soumis à l'impôt foncier et celui de l'*ager vectigalis* a été établie seulement par une raison formelle, pour marquer la différence de ces deux classes agraires en regard du droit public, ou si l'on avait une raison pratique en divisant le sol des communes soumises à l'impôt en rectangles.

Nous n'avons qu'à étudier le passage de Frontin cité plus haut pour apprendre qu'à l'arpentage en rectangles était adjointe une *délimitation officielle des fonds compris dans chaque rectangle*, ce qui permettait de tracer le cadastre de chaque rectangle. Car c'est bien ce que dit Frontin en mettant en correspondance les *proximi possessionum rigores* et les rectangles; ces limites des fonds privés étaient la division officielle des rectangles pendant qu'en cas de centuria-

(1) *Die röm. Flurtheilung und ihre Reste* (Berlin, Weidmann, 1897; avec 2 cartes).

(2) *Ibid.*, p. 28.

(3) *Ibid.*, pl. VI.

(4) *Ibid.*, pl. V.

tion, il n'y avait que les *limites*, c'est-à-dire les chemins publics, qui entouraient les carrés, mais aucune division intérieure, pas de *possessionum rigores*. La différence entre carrés et rectangles consistait donc moins dans la forme géométrique extérieure que dans l'aménagement de l'intérieur. Dans la *forma* des centuries on notait le *modus*, le nombre des *jugera* de chaque lot⁽¹⁾, mais non ses dimensions (largeur et longueur), ni sa position topographique. Sur le terrain même, on avait bien l'habitude de marquer les limites par des pieux⁽²⁾, mais cela n'avait pas de valeur juridique. Tout au contraire, sur les terrains soumis à l'impôt et divisés en rectangles, l'Etat faisait marquer les limites de chaque propriété, parce qu'ici les lots formaient des objets de l'impôt foncier, dont la valeur et l'impôt variaient selon la qualité topographique du lot, pendant que la condition individuelle des lots exempts d'impôts n'intéressait en rien l'Etat.

Outre le passage de Frontin, il y a chez Hygin un témoignage de la *limitatio* des fonds soumis à l'impôt, qui étaient situés dans l'intérieur des rectangles.

Ce témoignage fait suite aux paroles déjà citées (p. 131), dans lesquelles l'auteur rejette la centuriation du sol tributaire. Il dit ensuite : *Nec tam anguste professio nostra concluditur ut non etiam per singulas provincias privatas limitum observationes dirigere possit*. Cela veut dire qu'il regarde les arpenteurs comme autorisés à établir dans les provinces non seulement les limites publiques (*limites*), mais aussi celles des fonds privés (*rigores possessionum*, comme dit Frontin).

Après avoir parlé des diverses espèces de terrain à distinguer dans le cadastre de la Pannonie, il continue : *Horum aestimatio ne qua (cod : aestimatio in qua) usurpatio per falsas professiones fiat, adhibenda est mensuris (mensuris?) diligentia . . . propter quod hujus agri vectigalis mensuram a certis rigoribus comprehendere oportet ac singula (= chaque propriété) terminis fundari*. Puis il décrit le système des *scamna* et *strigae* qui devait faciliter la constatation de la propriété, et termine en disant⁽³⁾ : *Intra has strigas et scamna omnem agrum separavimus cujus*

⁽¹⁾ *Feldmesser*, II, p. 368.

⁽²⁾ *Ibid.*, I, p. 211, 18 : *sunt termini proportionales quos milites veterani inter se emensos (emensi?) posuerunt et custodiunt lineas consortales* (c'est-à-dire, les limites des lots [*sortes*]).

⁽³⁾ *Ibid.*, I, p. 208.

totam positionem ad verum formatam inspiciemus secundum quod rei praesentis formam describamus. Il y dit que dans (*intra*) les *strigae* et *scamna*, tous les fonds tributaires sont limités (*separavimus*) et que cela donne une reproduction fidèle de la division de la propriété⁽¹⁾.

Nous avons vu (p. 132) que l'*ager vectigalis* était quelquefois divisé non en *scamna* et *strigae*, comme demandait la règle, mais en centuries. Dans ce cas, la démarcation des lots dans l'intérieur des grandes figures d'arpentage a dû être appliquée naturellement aux carrés. En effet, un passage des arpenteurs nous montre que, sur l'*ager vectigalis* de la Pannonie, dont la division en centuries a été reprochée par Hygin⁽²⁾, les lots dans l'intérieur des carrés étaient limités. Ce passage est ainsi conçu⁽³⁾ : *Nuper ecce quidam evocatus Augusti . . . cum in Pannonia agros veteranis ex voluntate et liberalitate imperatoris Trajani Augusti Germanici adsignaret, in aere id est in formis non tantum modum quem adsignabat adscripsit aut notavit sed extrema linea uniuscujusque modum comprehendit : uti acta est mensura adsignationis ita inscripsit longitudinis et latitudinis modum.* Il semble qu'on doive rapporter au même cas — centuriation de l'*ager vectigalis* — un renseignement des arpenteurs⁽⁴⁾ qui nous révèle qu'Auguste faisait limiter non seulement les centuries, mais bien les lots assignés dans l'intérieur des carrés : *Divus Augustus in adsignationibus suis . . . inter acceptas ne roborei deessent termini cavit.*

Nous sommes ici en présence d'une limitation officielle des fonds assignés, qu'il ne faut guère confondre avec celle faite quelquefois par les propriétaires⁽⁵⁾ et qui n'avait pas de valeur officielle.

En résumé, il y avait deux formes d'arpentage : arpentage en

(1) M. Max Weber a eu l'idée tout à fait bizarre que les *scamna* et *strigae* étaient la subdivision des *centuriae* (*Röm. Agrargeschichte*, p. 26 et suiv.). Il identifie donc les *scamna-strigae* avec les lots — qui auraient eu tous une forme rectangulaire! — et ne voit pas que les *scamna* sont de grandes unités d'arpentage comme les centuries (Nipsus parle d'un *scamnum* de 20×24 *actus* = 240 *jugera* : *Feldmesser*, I, p. 293, 11). J'ai réfuté la théorie de M. Weber dans mon article *Flurteilung und Territorien in den röm. Rheinlanden*, publié dans les *Bonner Jahrbücher*, vol. CIII, p. 18 et 22. Voir aussi Mommsen, *Zum röm. Bodenrecht* (*Hermes*, XXVII, p. 100 et suiv.).

(2) *Feldmesser*, I, p. 204.

(3) *Ibid.*, p. 121.

(4) *Ibid.*, p. 172.

(5) *Ibid.*, p. 211, 18, cf. p. 357.

carrés (*centuriae*) et arpentage en rectangles (*scamna-strigae*). Quoique la centuriation fût réservée, en théorie, aux terrains libres d'impôt foncier (*ager immunis*), c'est-à-dire aux villes de l'Italie et aux *coloniae juris Italici* des provinces, on s'en servait quelquefois même sur l'*ager vectigalis*, comme en Pannonie.

L'arpentage en rectangles est commun aux terrains soumis à l'impôt et à ceux qui en étaient exempts : on le trouvait dans beaucoup de colonies italiennes et souvent le même territoire présentait l'arpentage à rectangles à côté de celui des carrés.

Par suite, la vraie différence entre l'*ager immunis* et *vectigalis* ne consistait guère dans la forme géométrique des unités d'arpentage, mais dans le maniement des lots assignés dans l'intérieur des figures : sur le sol exempt, il n'y avait pas de délimitation officielle des lots — parce qu'on n'avait pas besoin de leur cadastre — pendant que sur le sol tributaire les lots assignés dans l'intérieur, soit des rectangles (ce qui était l'arpentage normal de ces terrains), soit des centuries (comme en Pannonie), furent limités par l'État, qui devait connaître la position topographique de chaque lot, parce que de celle-là dépendait la valeur du lot et, par conséquent, le montant de l'impôt foncier.

On voit bien que la différence entre la centurie et le *scammum-striga* n'était que purement géométrique, qu'on ne pouvait pas conclure de la forme de l'arpentage à la qualité juridique du terrain, comme le demandait la théorie : *debet enim aliquid interesse inter agrum immunem et vectigalem* ⁽¹⁾. Mais la confusion allait encore plus loin : à côté des centuries carrées, il y en avait qui étaient plus longues que larges. Ainsi les centuries de *Beneventum* étaient longues de 25 et larges de 16 *actus* (l'*actus* = 120 *pedes* = 35 m. 48) = 200 *jugera* ⁽²⁾. La même mesure se trouve à *Velia* ⁽³⁾ et *Vibo* ⁽⁴⁾. Celles de *Cremona* avaient la mesure de 21×20 *actus* = 210 *jugera* ⁽⁵⁾; ailleurs on trouvait des centuries à 24×20 *actus* = 240 *jugera* ⁽⁶⁾.

Certes, entres ces centuries-rectangles et les *scamna-strigae*, il n'existait aucune autre différence que leur appellation diverse. Il n'y a rien d'étonnant qu'un des arpenteurs — Nipsus — en

⁽¹⁾ *Feldmesser*, I, p. 205, 4. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 159, 20; p. 210, 1. — ⁽³⁾ *Ibid.*, p. 209, 10. — ⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 209, 19; cf. Mommsen; *Hermes*, XXVII, p. 81. — ⁽⁵⁾ *Feldmesser*, p. 30, 19. — ⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 159, 15.

parlant de *scamna* à 24×20 *actus* (= 240 *jugera*) leur donne le nom de centuries : *habent enim agri scamnati in centuriis singulis jugera ducenta quadragena quae per latitudinem habent actus XX et per longitudinem actus XXIII*⁽¹⁾.

Le rectangle de Nipsus avait donc les dimensions $20 \times 24 = 5 : 6$, ce qui donne un rectangle dont l'un des côtés était un cinquième plus long que l'autre (fig. 1).

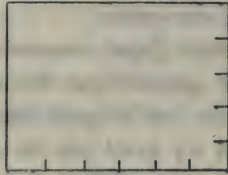


Fig. 1.

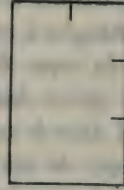


Fig. 2.

Nous disposons encore d'une autre notice sur les dimensions d'un *scamnum*.

Hygin dit⁽²⁾ que l'un des côtés de la figure doit surpasser celle de l'autre de la moitié de celle-là (côté le plus petit) : *Omnes mensurae hujus quadraturam* (ainsi cod. G.; B. : *cultura[m]*) *dimidio longiorem sive latiore facere debemus et quod in latitudinem* (d'Est à Ouest) *longius fuerit scamnum est, quod in longitudinem* (de Nord à Sud) *striga*. Les côtés avaient donc la proportion de 2 : 3 (fig. 2). J'ai dessiné les deux figures en *strigae*, la direction verticale correspondant à celle de Nord à Sud ; on n'a qu'à les tourner dans la position horizontale pour en faire des *scamna*.

Les *scamna-strigae* étaient donc des rectangles dont la proportion des côtés était variable. Malheureusement, nous ne connaissons que les deux exemples cités. Il est assez probable qu'il y avait aussi des *scamna* de formes plus oblongues.

Je pense que la forme des unités d'arpentage dépendait du terrain à assigner ; là où l'on disposait d'un territoire d'un assez grand développement dans les deux dimensions, on était en état de le diviser en centuries pendant qu'une zone de forme allongée était beaucoup plus propre à l'arpentage en *scamna-strigae*. Les *libri*

⁽¹⁾ *Feldmesser*, I, p. 293, 15.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 206, 15.

coloniæ — extrait d'une collection de cadastres (*formæ*) — nous donnent beaucoup d'exemples d'une combinaison des deux formes sur le même territoire, ce qui ne s'explique qu'en admettant des raisons topographiques. Qu'on se figure un territoire consistant en une masse de terrain se prêtant à la centuriation mais qui, en dehors de cette masse, se prolongeait en une bande de terrain très longue mais d'une faible largeur, par exemple à une vallée entre deux montagnes adjointe au territoire, de façon que la division qui était nécessaire, même pour cette partie⁽¹⁾, ne pût être exécutée aisément qu'en figures oblongues. Peut-être les bandes de terre arables longues de 300 mètres et larges de 9-18 mètres qu'on trouve dans les thalwegs de la région comprise entre l'Isar et le Lech, en Bavière, et qui remontent certainement à l'époque romaine, doivent-elles être qualifiées de *scamna* ou *strigæ*⁽²⁾. Les rectangles de cette espèce, beaucoup plus longs que larges, correspondent beaucoup mieux que les *scamna* dessinés plus haut (fig. 1 et 2) aux noms *scamnum* et *striga*, dont le premier signifie les bandes longues et étroites restées entre deux sillons tracés par la charrue⁽³⁾, pendant que *striga* veut dire le sillon même⁽⁴⁾.

Reste à noter que la combinaison des centuries et *scamna-strigæ* qu'on trouve dans quelques colonies italiennes était de règle dans la division du camp romain décrit par Hygin (*de munitione castrorum*). Dans le camp, le *scamnum* est long de 600 pieds et large de 50-80; la *striga* a une longueur de 60 pieds pendant que sa largeur est variable⁽⁵⁾. Même ici, le *scamnum* est donc un rectangle beaucoup plus oblong que ceux des figures 1 et 2. La petitesse des dimensions du *scamnum* militaire (80 × 600 pieds) comparé à celui des arpenteurs — 20 × 24 *actus* = 2400 × 2880 pieds (voir p. 138) — s'explique par la différence entre les dimensions d'un camp et celles d'un territoire.

(1) *Feldmesser*, I, p. 32, 12 : *debet enim minima quæque pars agri in potestate esse mensuris et habita rectorum angulorum ratione sua postulatione constringi*.

(2) Voir Meitzen, *Siedlung und Agrarwesen*, vol. I, p. 358; III, p. 161.

(3) Columelle II, 2, 25 : *sulcare... sed ita necubi crudum solum et immotum relinquit quod agricolæ scamnum vocant*. Chez Varron (*De re rust.*, I, 29, 3), cela s'appelle *porca*.

(4) Varron, *op. cit.*, I, 29, 3 : *qua aratrum vomere lacunam striam fecit sulcus vocatur*.

(5) Voir l'édition d'Hygin, par M. Domaszewski, p. 9, 4a.

Jusqu'à présent, nous ne disposons que d'un seul témoignage concret de l'arpentage en *scamna*. C'est sur une pierre votive trouvée à Cologne qu'on lit : *possessores ex vico Lucretio scamno primo*⁽¹⁾.

Le monument votif a donc été élevé par les propriétaires dont les fonds étaient situés dans le premier *scamnum* d'un territoire divisé en *scamna*. D'après la théorie, on aurait peine à croire que ce soit celui de la *Colonia Agrippinensium* parce qu'elle était *colonia juris italici*⁽²⁾ et jouissait en cette qualité de l'exemption d'impôt, mais nous avons vu que même l'arpentage de ces territoires privilégiés se faisait quelquefois, comme en Italie, en rectangles.

DEUXIÈME PARTIE.

RESTES DE LA CENTURIATION ROMAINE EN TUNISIE.

I

CENTURIATION DE CARTHAGE.

En étudiant les restes de la centuriation de Carthage, je complète l'étude que j'ai commencée de cette question dans mon livre, cité plus haut⁽³⁾, où je n'ai pas examiné la centuriation visible près de Sidi-bou-Ali, Sousse, Grombalia, Moktar.

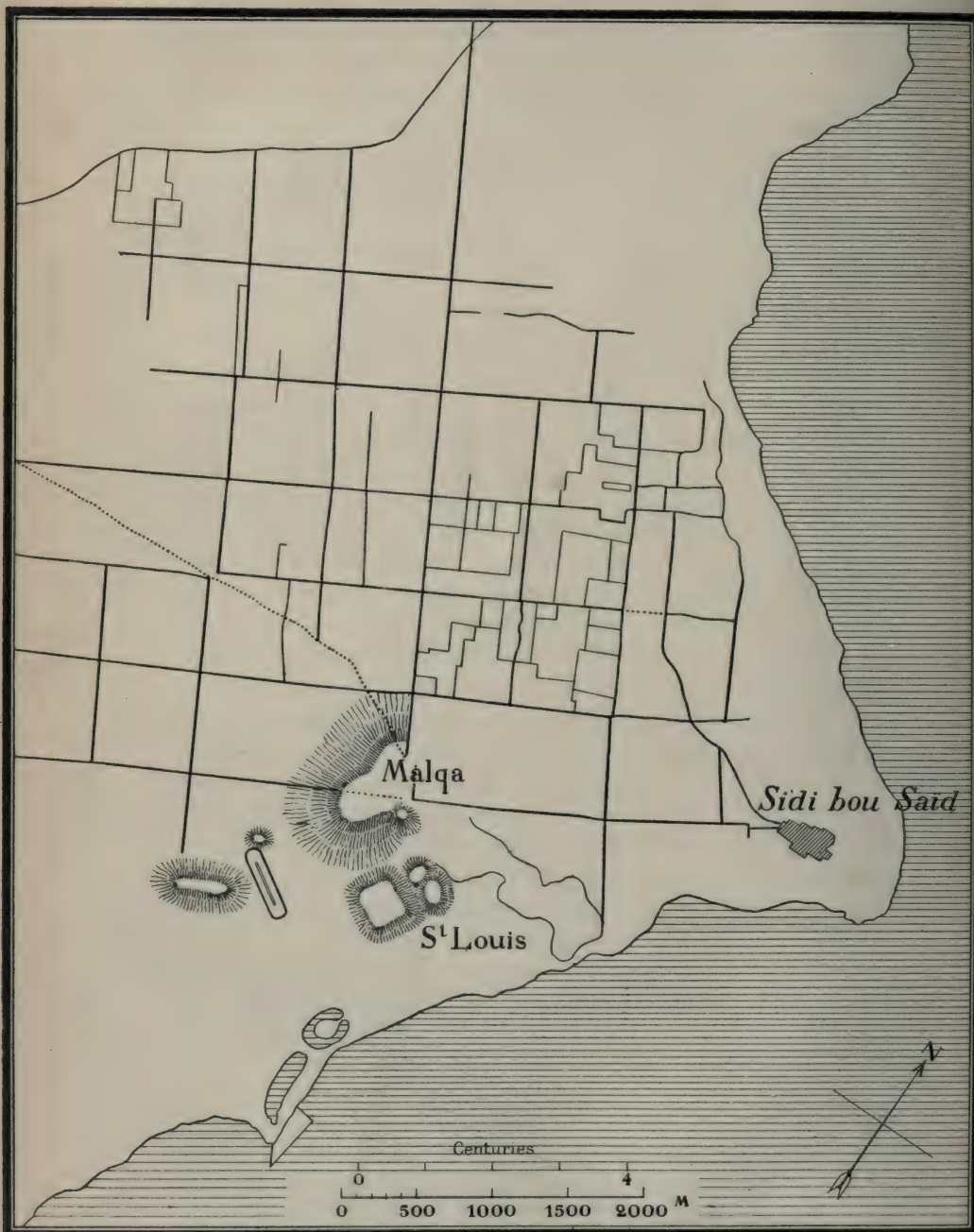
Le premier qui reconnut la trace de la centuriation de Carthage est le même auquel on doit le premier levé d'une bonne carte topographique des environs de Carthage, le capitaine de vaisseau et consul général de Danemark à Tunis, C.-T. Falbe. Le texte de 132 pages qui accompagne l'atlas in-folio de 6 planches⁽⁴⁾ — dont la première est celle de Carthage (1/16000^e) — ne contient pas seulement les premières observations sur Carthage, fondées sur des recherches minutieuses et une excellente carte, mais aussi des

(1) J'ai traité de ce précieux document dans l'article cité page 136, note 1.

(2) *Dig.*, L, 15, 8, 2.

(3) *Flurtheilung*, p. 36-38.

(4) *Recherches sur l'emplacement de Carthage, etc.*, par C.-T. Falbe. Dédié au Roi. Paris. Imprimé par autorisation du Roi. MDCCLXXXIII.



CENTURIATION DE CARTHAGE D'APRÈS FALBE.

notes archéologiques sur le Sahel et ses deux centres, Sousse et El-Djem — la planche 10 donne une vue de l'amphitéâtre — sur des cippes puniques, des médailles africaines et même un vase figuré. On peut donc dire que Falbe a touché à la plupart des matières de l'archéologie tunisienne.

Publié en 1833, cet excellent travail posait les fondements de l'archéologie africaine au moment où l'Afrique du Nord commençait à se rouvrir à la civilisation.

La carte de Carthage, dressée au milieu d'Arabes fanatiques avec les plus grandes difficultés, est néanmoins d'une exactitude parfaite et n'a été remplacée que par le levé au 1/40000^e fait en 1878⁽¹⁾, celui au 1/50000^e commencé par le *Service géographique de l'armée* en 1890 et par la carte au 1/5000^e exécutée en 1899 par M. Bordy pour le Ministère de l'Instruction publique et sous la surveillance de la Direction des Antiquités de Tunisie. Falbe parle de la centuriation, à la page 54. Il vaut la peine de citer ses observations : « Si l'on examine le plan, on ne voit pas sans étonnement que toute la plaine d'El-Mersa est divisée en carrés par des chemins et des sentiers qui s'y croisent. Cette division si régulière, que les Maures ont suivie assez souvent eux-mêmes en construisant leurs maisons et leurs jardins, ne m'avait pas frappé d'abord; je ne m'en aperçus que progressivement et à mesure que je traçais sur le papier mes reconnaissances topographiques. Je vis clairement qu'à partir de la tour de Sidi-bou-Saïd, la ligne qui longe la face S. E. des grandes citernes [de Malga] tend directement vers le milieu de la ville de Tunis et que la perpendiculaire qui s'élève sur cette ligne du centre même du plateau de Byrsa longe la face N. E. des mêmes citernes. . . » Falbe raconte ensuite qu'en lisant Appien, il eut l'idée que ce système d'arpentage pouvait remonter au temps de l'établissement de la Carthage romaine par César ou Auguste et qu'en effet le côté des carrés constatés, mesurant 708 mètres, correspondait au côté de la centurie longue de 2,400 pieds romains = 708 mètres (voir ci-dessus, p. 130).

La carte ci-jointe (pl. VII) qui montre le réseau des centurries, d'après la réduction de la carte de Falbe (1/16000^e) à l'échelle de 1/32000^e, qu'a donné M. Meltzer à la fin du deuxième volume

⁽¹⁾ *Environs de Tunis et de Carthage*. Paris, Challamel aîné.

de son *Histoire des Carthaginois*⁽¹⁾, permet assez bien de vérifier les indications de Falbe, bien que, eu égard à la forte réduction, on se doive contenter de voir que les centuries ont un côté d'à peu près 700 mètres. Une vérification faite sur le terrain même confirmerait sans doute que les carrés ont en effet les 708 mètres ou 710 mètres (selon qu'on admet le pied romain de 0,296 ou celui de 0,295) de la centurie. Pour l'étude actuelle, j'ai pu renoncer à ces constatations de détail, parce qu'il est assez clair que nous avons affaire aux centuries romaines.

Avant d'entrer dans une étude de la centuriation de Carthage, je dois fixer les règles principales de la centuriation romaine.

Les arpenteurs romains commençaient leur action en traçant une ligne de base: le *decumanus maximus*⁽²⁾. L'orientation de cette ligne était variable. La théorie demandait que le *decumanus maximus* fût dirigé ou d'Est à Ouest⁽³⁾ ou d'Ouest à Est — ce qui était la méthode la plus récente — c'est-à-dire vers l'Est et l'Ouest astronomiques; mais les arpenteurs concèdent que, en pratique, on ne suivait guère toujours cette *ratio* et que le *decumanus maximus* était tracé très souvent non vers l'Est ou l'Ouest, mais vers le lever ou coucher du soleil, variables d'après les saisons. Frontin dit⁽⁴⁾ : *multi mobilem solis ortum et occasum secuti variarunt hanc rationem : sic utique effectum est, ut decumani spectarent ex qua parte sol eo tempore*

(1) Meltzer, *Geschichte der Karthager*, II (Berlin, 1896), planche I.

(2) Le *decumanus maximus*, non le *cardo maximus* est la ligne de base. Le *decumanus maximus* a 40 pieds de largeur, le *cardo maximus* en a seulement 20 (*Feldmesser*, I, 194, 9; 212, 4). En parlant des deux lignes principales, on nomme toujours d'abord le *decumanus maximus*. Frontin nous donne la raison de cette préférence donnée à la ligne Est-Ouest en citant la pratique des augures (*Ibid.*, I, 27, 13 suiv.) qui traçaient d'abord une ligne d'Est à Ouest — le *decumanus* — ensuite l'autre : le *cardo*. Il est étonnant que dans les dessins qui accompagnent le texte des arpenteurs, ce soit toujours le *cardo maximus* qui soit le plus long et qui, par cela, soit caractérisé comme ligne principale.

(3) Frontin (*Feldmesser*, I, p. 31, 1) : *Optima ergo ac rationalis agrorum constitutio est cujus decumani ab oriente in occidentem diriguntur kardines a meridiano in septentrionem*; Hyginus (p. 167, 4) : *primum duos limites constituerunt : unum qui ab oriente in occidentem dirigunt, hunc appellaverunt decumanum... ; 169, 19 : secundum antiquam consuetudinem limites diriguntur... postea placuit omnem religionem convertere eo qua parte coeli terra inluminetur (c'est-à-dire à l'orient), sic et limites in oriente constituuntur.*

(4) *Feldmesser*, I, p. 31, 4.

quo mensura acta est oriebatur. Hygin écrit de son côté⁽¹⁾ : *multi ignorantes mundi rationem solem sunt secuti hoc est ortum et occasum...* ; et plus loin⁽²⁾ : *multi ut supra (170, 3) diximus solis ortum et occasum comprehenderunt qui est omni tempore mobilis*.

Quelquefois on aggrava cette erreur en observant non le vrai coucher ou lever du soleil, c'est-à-dire l'apparition ou la disparition de l'astre à l'horizon absolu, mais le point où le soleil apparaissait ou disparaissait derrière une montagne : *Immo contendisse feruntur ortum eum esse... unde primum sol appareat... occasum ubi novissime desinet...*⁽³⁾ et ailleurs⁽⁴⁾ : *quomodo potest cursus comprehendi recte cum ferramento sol occiderit et trans montem adhuc luceat*.

D'autres arpenteurs traçaient le *decumanus maximus* conformément au terrain, c'est-à-dire au sens de la plus grande étendue du terrain (voir p. 134). Frontin dit⁽⁵⁾ : *Postea hoc* (l'orientation à l'Est ou l'Ouest) *ignorantes nonnulli aliud secuti ut quidam agri magnitudinem, qui qua longior erat fecerunt decumanum*. Hygin, de son côté, s'exprime ainsi⁽⁶⁾ : *quidam agri longitudinem secuti et qua longior erat fecerunt decumanum*.

Du fait que les arpenteurs pour tracer le *decumanus maximus* ne regardaient quelquefois rien que la plus grande longueur du terrain, on doit tirer la conséquence qu'ils donnaient au *decumanus maximus* l'extension la plus grande possible. Nous devrions supposer cela même sans y être poussé par les arpenteurs, car le *decumanus maximus* ne pouvait former la base de la centuriation que s'il était la base sur laquelle devaient être dressées toutes ou du moins presque toutes les perpendiculaires (*cardines*). On doit donc dire que le *decumanus maximus* est en règle la ligne la plus longue de toute la *limitatio* ; il peut y avoir d'autres *decumani* de la même longueur si le terrain traversé par les *decumani* a la forme d'un rectangle.

En dehors de la longueur du terrain, il y avait d'autres raisons pour négliger quelquefois l'orientation au soleil. Si on voulait diviser un terrain parcouru par une des grandes routes (*via*), on appuyait la centuriation sur cette voie, dont, dans ce cas, une partie jouait le rôle de *decumanus maximus*.

⁽¹⁾ *Feldmesser*, p. 170, 3. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 182, 8. — ⁽³⁾ *Ibid.*, p. 183, 1. —

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 183, 13. — ⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 29, 3. — ⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 170, 12; *Comp.*, p. 178, 17 : *multi facilitatem agri secuti...*

Nous sommes en état de suivre toutes ces différentes méthodes d'orientation à l'aide des restes de la *limitatio* romaine existant encore aujourd'hui. On trouve l'orientation régulière à l'Est, dans la plaine de *Capua*, où les *decumani* sont tracés d'Ouest à Est, et les *cardines* du Nord au Sud⁽¹⁾. La centuriation de Carthage, celles de Sousse, de Grombalia et de Moktar, que nous allons étudier, sont des exemples de la seconde méthode : de l'orientation au lever ou coucher du soleil. La centuriation de Florence peut être regardée comme exemple de l'orientation *secundum agri longitudinem*, car les *decumani* y suivent la longueur de la vallée de l'Ombrone qui s'étend de Florence à Pistoja. Il y a plusieurs exemples de l'orientation basée sur une des grandes routes de l'empire. Les arpenteurs disent eux-mêmes que la *via Appia* était le *decumanus* de la colonie de Terracine⁽²⁾; la *via Emilia* était le *decumanus maximus* de toutes les colonies situées sur elle; la *via Postumia* celui de *Tarvisium*, et la *via Aurelia* celui de Padoue (voir ci-dessus, p. 134).

La largeur du *decumanus maximus* — D. M. — était de 40 pieds romains = 12 mètres environ. Je ne puis guère traiter ici la partie technique de l'arpentage romain : leur dioptré, la *groma*, et les procédés suivis pour tracer à l'aide de la *groma* et des perches (*metæ*), d'abord la ligne de base, ensuite la perpendiculaire : le *cardo maximus*, enfin leurs parallèles, les *limites*⁽³⁾. De même, comme le *decumanus maximus* représentait la plus grande longueur du territoire, le *cardo maximus*, qui formait la croix avec le *decumanus maximus*, a dû être tracé en regard de la direction dans laquelle le territoire avait sa plus grande étendue latérale. Car la croix formée par les deux lignes n'atteignait entièrement son but, qui était de former la base de la centuriation, que si les deux bras contenaient tous les points par lesquels devaient être tracées les parallèles.

(1) Voir *Flurteilung*, p. 31 et planche VI (partie gauche).

(2) *Feldmesser*, I, 179, 12; voir aussi le plan de cette assignation conservé dans les deux manuscrits Palatinus et Gudianus et dont j'ai démontré l'authenticité dans l'*Hermes*, xxxiii, p. 541.

(3) Voir *Feldmesser*, II, p. 338 et suiv. La reconstruction de la *groma* y est cependant erronée, comme d'ailleurs chez tous ceux qui en ont traité. On doit attendre la publication de la *groma* trouvée en Bavière au cours des travaux du *Limes*, que prépare M. H. Schoene à Charlottenbourg et qui sera donnée dans le *Jahrbuch* de l'Institut archéologique de Berlin.

Le *cardo maximus* n'avait que 20 pieds de largeur, la moitié du *decumanus maximus*.

Après avoir constitué la croix fondamentale, on doit d'abord avoir divisé les quatre bras en sections de 2,400 pieds⁽¹⁾ = 708 ou 710 mètres — car telle était la distance entre les *limites* — en partant du point où se croisaient le *decumanus maximus* et le *cardo maximus*, pour tracer ensuite les parallèles dont l'entrecroisement divisait le territoire en carrés de $2,400 \times 2,400$ pieds, de façon que l'ensemble ressemblât à un échiquier énorme⁽²⁾.

Au rang intermédiaire entre les deux lignes de base et les autres *limites*, se tiennent les sixièmes *limites*, c'est-à-dire celles entre lesquelles étaient tracés quatre autres chemins; ce sont les sixièmes en comptant, selon l'usage romain, le chemin correspondant⁽³⁾.

Les carrés formés par ces chemins, — qu'on appelait *limites quintarii* parce qu'ils étaient tracés dans la distance de cinq centuries, — contenaient vingt-cinq centuries.

On donnait aux *quintarii* la largeur de douze pieds = 3 m. 60. Les autres *limites* n'avaient pas de largeur réelle, mais seulement la valeur d'une ligne mathématique (*limites linearii*); dans ce cas, chacun des deux voisins avait la servitude de deux pieds et demi au delà de cette ligne⁽⁴⁾; ou bien on leur donnait une largeur de huit pieds = 2 m. 40⁽⁵⁾.

Toutes les *limites* auxquelles on donnait une *latitudo* étaient chemins publics et personne n'avait le droit de les barrer ou d'en diminuer la largeur, défense rigoureusement établie par la célèbre *lex agraria* de Jules César⁽⁶⁾. La gradation des voies qui

(1) Tels sont les côtés de la *centuria* : la centurie contient 100 *heredia* à 2 *juggera* (1 *jug.* à 240×120 pieds) qui, juxtaposés, forment des carrés de 240×240 pieds. Ainsi un carré composé de 100 *heredia* (à 240×240) a des côtés de $10 \times 240 = 2,400$ pieds.

(2) Voir la planche V de *Flurteilung* qui donne la région de Padoue, où la centuriation est conservée à merveille.

(3) Voir *Feldmesser*, I, p. 168, 10.

(4) Comparez *Feldmesser*, I, p. 169, 4 : *linearii limites... latitu dinem secundum legem Mamilian accipiunt*, et p. 144, 18 : ... *signantur (arbores finales) autem utriusque... intra pedes quinos ut legis Mamiliae commemorationem habeant. Pedes quin* veut dire servitude de 2 pieds $1/2$ sur chaque propriété. (Voir *Feldmesser*, II, p. 433.)

(5) *Ibid.*, I, p. 169, 8.

(6) *Ibid.*, p. 263 : *Bruns, Fontes juris rom.*, 6^e éd., p. 96.

constituaient l'échiquier d'un territoire divisé en centuries était donc :

Decumanus maximus : 40 pieds = 12 mètres;

Cardo maximus : 20 pieds = 6 mètres;

Quintarii : 12 pieds = 3 m. 60;

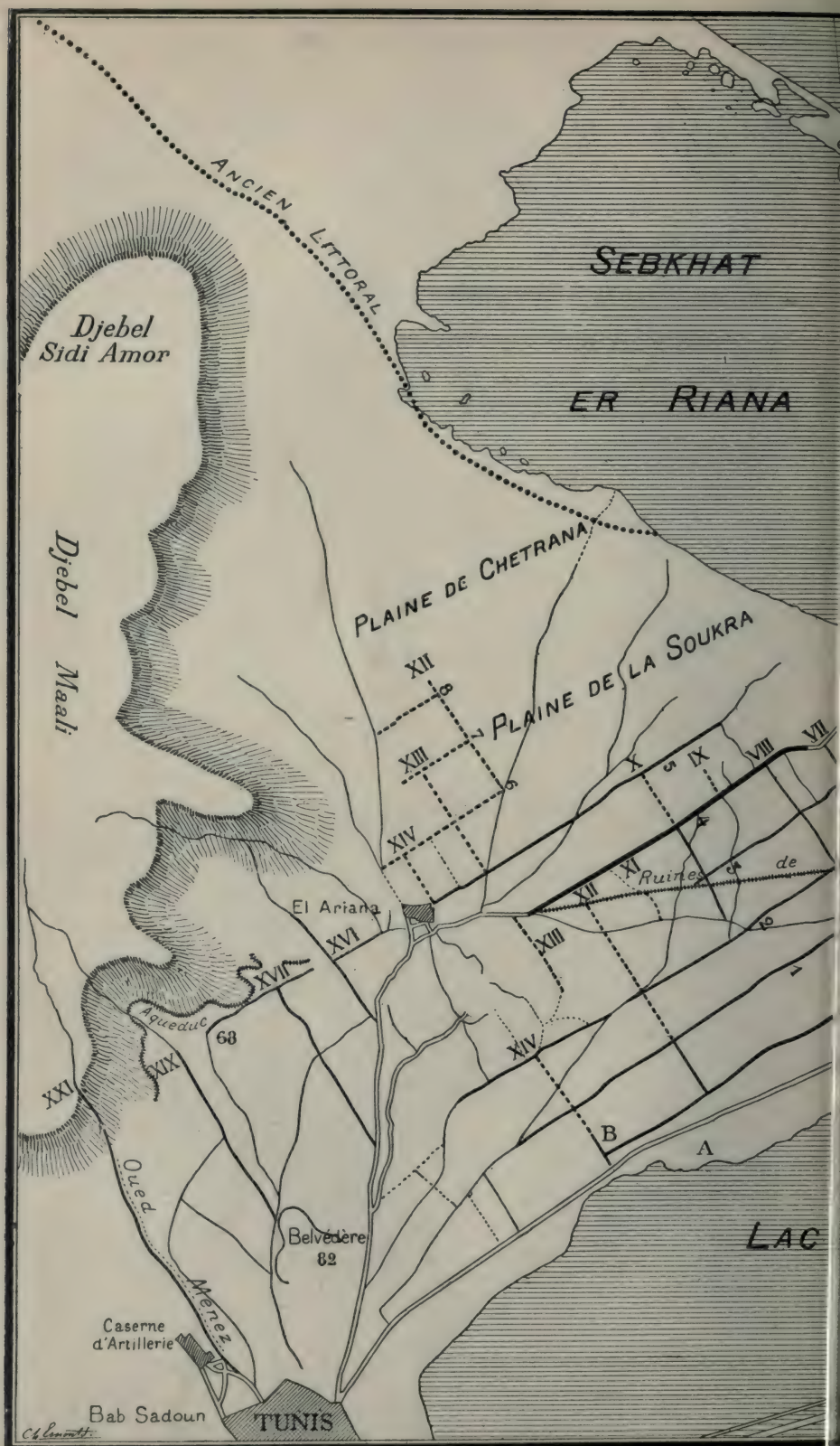
Linearii : 8 pieds = 2 m. 40.

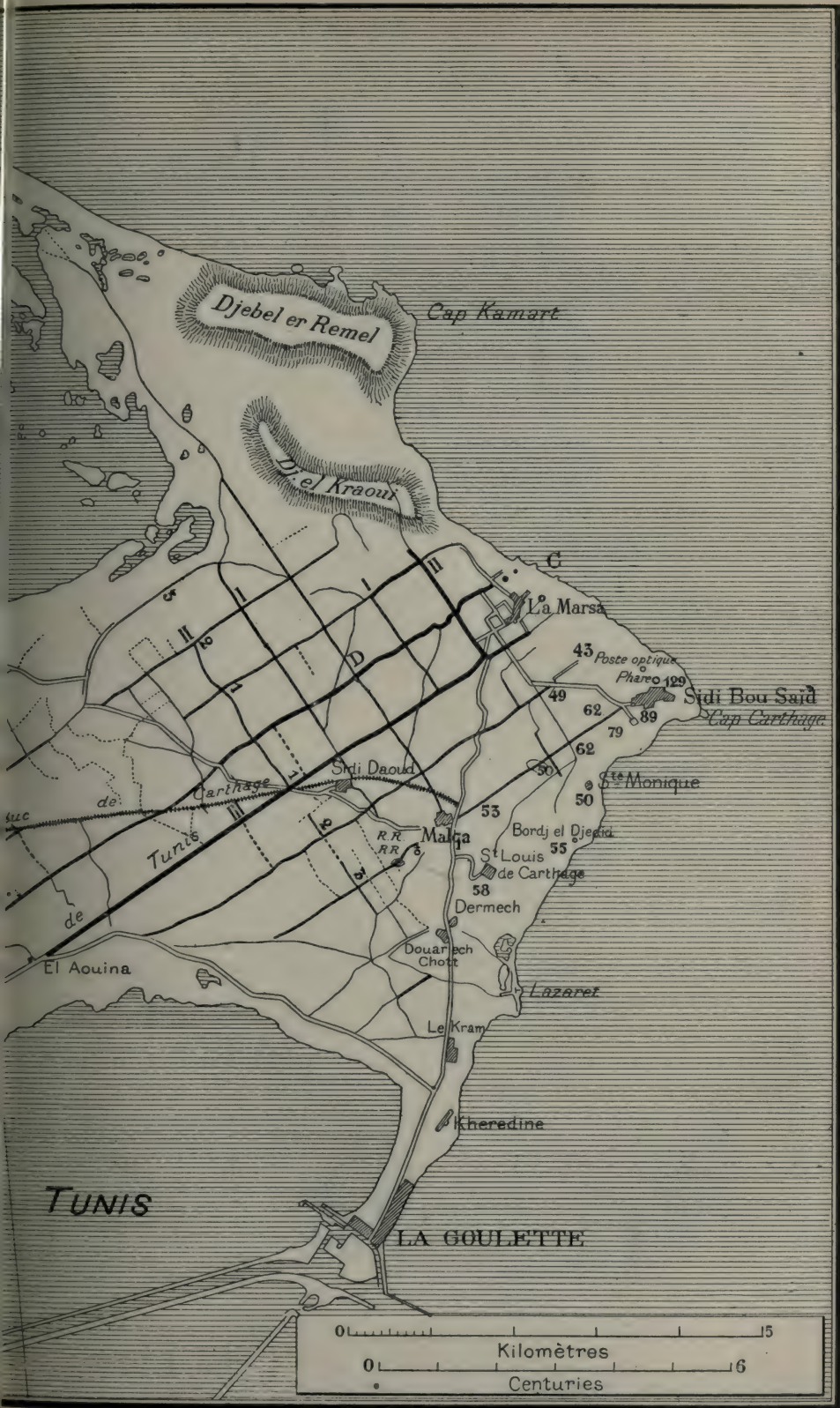
Comme toutes les voies publiques, ces *limites* doivent avoir été des chaussées. Une étude très importante pour notre connaissance de l'arpentage romain serait à faire en Lombardie et ailleurs, où subsiste encore tout ce système routier. On devrait examiner s'il y a encore sous la superficie moderne des restes de la voie romaine, ce qui permettrait de constater si la largeur de ces *limites* encore existants est en accord avec le système traité ci-dessus. La même tâche se prêterait à Carthage et peut-être M. Gauckler, dont l'intérêt archéologique embrasse tout ce qui existe des restes antiques en Tunisie, aurait-il la complaisance de réaliser ce vœu, en ordonnant quelques sondages sur les chemins antiques qui parcourent la plaine entre El-Ariana et Carthage et, une fois retrouvée la voie antique, d'en faire relever exactement la largeur, de même que celle des chemins de la centuriation d'El-Alia, dont le pavé est encore très bien conservé (voir ci-dessous, p. 163 et suiv.).

Comme en règle la ligne de démarcation du territoire (*finis*) ne coïncidait pas avec les *limites* les plus avancées, cela faisait naître des centuries incomplètes, c'est-à-dire des centuries dont les côtés n'avaient pas leur plein développement, étant coupés par le *finis*. On appelait ces morceaux de terrain entre les dernières *limites* et le *finis*, les *subcesiva* (*a subsecante linea*)⁽¹⁾. Le nom fut étendu à celles des centuries qui, bien que complètes, ne pouvaient pas être assignées entièrement à cause de la mauvaise qualité du terrain (*loca inculta*)⁽²⁾. Hors des *subcesiva*, il y avait de grandes parties de terrain soustraites à l'assignation et qui, par conséquent, n'étaient pas divisées en centuries. On distingue les terres non divisées dans l'intérieur de la centuriation qui existaient là où un obstacle important et étendu n'admettait pas de centuriation — peut-être un marais, un lac, une montagne, une lande, etc. (*loca*

⁽¹⁾ *Feldmesser*, I, p. 6, 5; II, p. 390.

⁽²⁾ *Ibid.*, I, p. 133, 1; *silvae et loca aspera*, p. 163, 16.





reliata) — et celles situées à l'extrémité. Il y en avait où la centuriation avait dû s'arrêter avant d'arriver à la ligne de démarcation devant un obstacle de ce genre (*loca extraclosa*, c'est-à-dire les lieux se trouvant en dehors de la centuriation : entre les dernières limites et le *finis*)⁽¹⁾.

Pour examiner en détail l'œuvre des arpenteurs romains, sur le sol de Carthage, je me suis servi de la carte des environs de Tunis 1/50000^e dont j'ai reproduit ci-joint la partie comprise entre Tunis et Sidi-bou-Saïd, qui contient la centuriation dans toute son extension (pl. VIII).

On voit que la direction des lignes, dirigées du Sud-Ouest au Nord-Est — des *decumani*, comme nous verrons ensuite — est parallèle à la côte du lac de Tunis, longée aujourd'hui par la grand route de Tunis à La Marsa.

Il semble bien qu'autrefois aussi la côte de la Sebkhater-Riana ait eu la même direction, car évidemment la plaine de Chetрана était autrefois une sebkha et même plus au Sud-Ouest (plaine de la Soukha); le terrain semble avoir été marécageux, parce que le *decumanus* qui passe par El-Ariana est le dernier (en allant du Sud au Nord)⁽²⁾. Ainsi le territoire de Carthage aurait formé, encore plus qu'aujourd'hui, une espèce de grand rectangle — limité au Sud par le lac de Tunis, au Nord par la Sebkrat-er-Riana — dont se détachait au Sud-Est la presqu'île basée sur la route de Tunis et aboutissant à la Goulette, et au Nord-Est la presqu'île à laquelle appartient le cap Kamart.

Il est probable que le *decumanus maximus* a été le chemin qui, commençant à la Résidence de France à la Marsa, court parallèlement à la grand route de Tunis, qu'il rejoint à l'endroit où la route de Tunis touche le lac.

Cette ligne doit s'être prolongée jusqu'au dernier *cardo*, qui est représenté par le chemin qui longe l'Oued-Menez, car le terrain le permettait. C'est cela qui lui donne l'avantage sur les autres *decumani* (voir p. 143), dont l'extension fut barrée par la montagne du Djebel-Naali. Entre la partie de cette montagne la

⁽¹⁾ Voir sur les deux genres *Feldmesser*, II, p. 394.

⁽²⁾ Voir l'exposé de M. Meltzer (*Gesch. der Karthager*, II, p. 152 et suiv.), sur l'ensablement des baies de la côte entre le cap Sidi-Ali-el-Mekki et le cap Carthage et la carte dessinée par M. Théod. Fischer à la fin de cet ouvrage.

plus avancée vers Tunis, le Belvédère, et Tunis, il n'y avait d'espace que pour ce *decumanus*. Quant aux *decumani* au Sud de cette ligne, le plus long, la route de Tunis, ne passait pas au delà du point A, parce qu'il touchait ici le littoral du lac de Tunis, qui, dans l'antiquité, s'étendait encore plus vers le Nord qu'aujourd'hui ⁽¹⁾.

Le point où le *decumanus maximus* — s'il est permis d'appeler ainsi cette ligne — rejoignait le dernier *cardo*, était près de la porte Bab-Sadoun.

La longueur du *decumanus maximus* correspond à vingt-quatre centuries : la partie conservée qui va de la Marsa jusqu'au point marqué B, où elle s'approche le plus près de la route de Tunis, comprend dix-sept centuries; de là, jusqu'au point d'entrecroisement avec le dernier *cardo*, près de Bab-Sadoun, il y en a encore sept ⁽²⁾.

D'après Falbe, on devrait regarder comme base de la centuriation le *decumanus* qui part du phare de Sidi-bou-Saïd. L'observation semble assez juste au point de vue de la triangulation moderne, car la colline de Sidi-bou-Saïd est certainement un point trigonométrique par excellence. Mais les arpenteurs romains avaient à résoudre une tâche tout à fait différente de celle de notre triangulation : ils ne devaient pas chercher des points dominant le terrain, mais tracer dans la plaine une ligne propre à former la base de leur réseau : une ligne qui parcourait le terrain à diviser dans toute sa longueur (voir ci-dessus, p. 143).

Les lignes du Sud-Ouest au Nord-Est forment avec la ligne Ouest-Est un angle de 30 degrés, les autres (du Nord-Ouest au Sud-Est), de 60 degrés (fig. 3).

Cet angle de 60 degrés n'a aucune relation ni avec le lever ni avec le coucher du soleil, dans aucune saison, car jamais le soleil ne se lève ni ne se couche 60 degrés au-dessus ni 60 degrés au-dessous de la ligne Ouest-Est. Tout au contraire, la direction des lignes tracées du Sud-Ouest au Nord-Est (CAD) correspond soit au lever du soleil au temps du solstice d'été (21 juin), soit à son coucher au temps du solstice d'hiver (21 déc.), car, au solstice d'été, le

⁽¹⁾ Voir Meltzer, *loc. cit.*, p. 163.

⁽²⁾ Pour vérifier mes indications, l'on doit se servir de l'échelle supérieure, divisée en centuries, c'est-à-dire en sections de 700 mètres

soleil se lève à Tunis 30 degrés au-dessus, au solstice d'hiver, il se couche 30 degrés au-dessous de l'équateur.

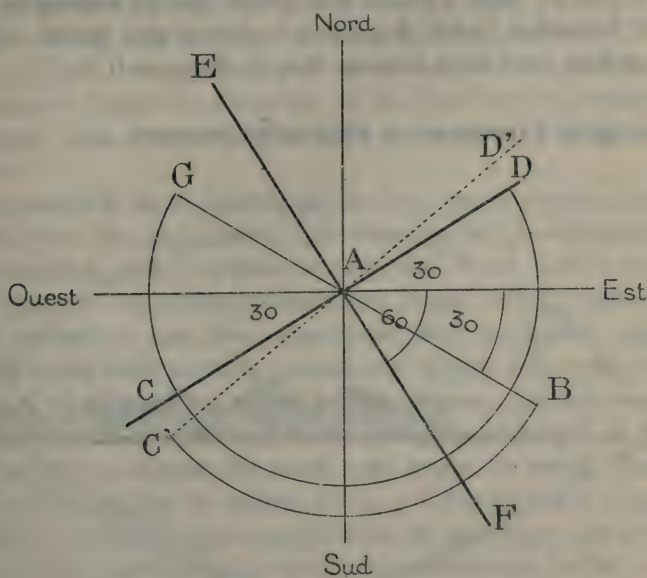


Fig. 3.

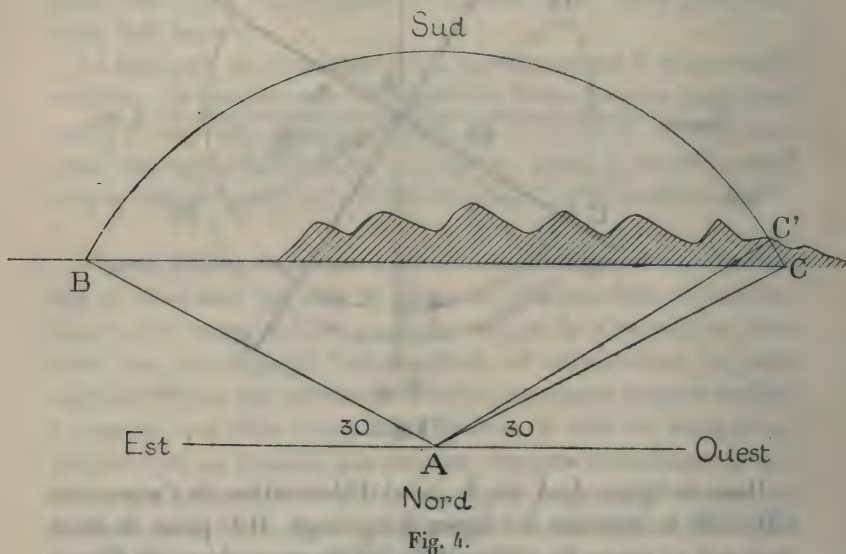
Dans la figure 3, A est le point d'observation de l'arpenteur, CD et EF la direction des lignes d'arpentage, D le point du lever du soleil au temps du solstice d'été (30 degrés au-dessus de l'équateur), C le point du coucher au solstice d'hiver (30 degrés au-dessous de l'équateur). Le segment DG, représente le cours du soleil au solstice d'été, le segment BC, son cours au solstice d'hiver.

Nous sommes complètement en état de constater d'après lequel des deux solstices les *decumani* ont été dirigés. La région de l'horizon, au Sud-Ouest de Tunis, vers laquelle auraient été dirigés les *decumani* au cas où l'orientation eût été faite au coucher du soleil au solstice d'hiver, est occupée par des montagnes assez hautes, de manière que le soleil observé de Carthage disparaît déjà de plusieurs degrés au-dessus de l'horizon : *quomodo potest cursus comprehendi recte cum ferramento sol occiderit et trans montem adhuc luceat?*⁽¹⁾.

(1) Hygin; voir plus haut, p. 143.

Ainsi, les arpenteurs placés à Carthage, n'auraient guère vu le coucher du soleil au solstice d'hiver, sous l'angle de 30 degrés, mais sous un angle d'autant plus grand que les montagnes derrière lesquelles l'astre disparaissait étaient plus hautes. Ils auraient donc tracé leurs *decumani* dans la direction D' C'.

La figure 4 représente la situation en panorama :



A est la station d'observation, B le point du lever au temps du solstice d'hiver, C le point du coucher, C' le point où le soleil disparaît derrière une montagne qu'on voit du point A sous l'angle CAC' et qui se trouve 30 degrés + CAC' au-dessous de l'équateur ⁽¹⁾.

Il est donc prouvé que les *decumani* de Carthage, formant avec la ligne Ouest-Est un angle de 30 degrés, ont été tracés vers le lever du soleil au solstice d'été.

Cette constatation est une confirmation de ce que disent les arpenteurs sur les manières d'orientation (voir p. 143).

⁽¹⁾ Je dois ces renseignements astronomiques, de même que ceux qui vont suivre, à la bonté de M. Ambronn de l'observatoire de Goettingue.

On comprend bien que les arpenteurs de Carthage n'ont pas dirigé leurs *decumani* vers le lever ou le coucher du soleil dans un jour quelconque, mais qu'ils ont choisi le solstice d'été. En négligeant la règle ancienne qui demandait l'orientation soit à l'Est, soit à l'Ouest, c'est-à-dire au lever ou au coucher du soleil à l'époque de l'équinoxe d'automne ou de l'équinoxe de printemps, on devait bien choisir un des deux autres points cardinaux de l'année.

L'orientation de la *limitatio* de Carthage serait erronée d'après les théories des arpenteurs, qui demandaient l'orientation au sens propre du mot : l'orientation vers l'Est. Il me semble cependant que les arpenteurs blâmés par Hygin ont été profondément convaincus que leur orientation était préférable, car le solstice d'été était pour les anciens une époque d'importance capitale. C'est ce que nous apprend Pline l'Ancien, qui fait ressortir l'importance de ce solstice dans un passage assez long⁽¹⁾. Il y dit avec emphase : *Magnus hic mundi cardo magna res mundi*. Ensuite nous apprenons que le solstice d'été — il l'appelle κατ' ἐξοχὴν : *solstitium* — marque l'approche des moissons, qu'il tourne les feuilles des arbres et des fleurs pour avertir les mortels que l'année vient de dépasser son apogée. Il est donc assez vraisemblable que le *magnus mundi cardo* semblait aux arpenteurs le point d'orientation par excellence.

On verra bientôt que la centuriation de Carthage est celle de la colonie établie par C. Gracchus au cours de l'an 122 avant J.-C.⁽²⁾. Nous y pouvons ajouter le détail chronologique que la centuriation du territoire de la colonie a été commencée — l'acte de l'orientation est bien le commencement de la centuriation — à la fin de juin 122 — le solstice d'été ayant eu lieu dans cette année au 26 juin du calendrier grégorien⁽³⁾.

La date déterminée pour l'établissement de la centuriation de Carthage : fin de juin 122, est en harmonie parfaite avec la chro-

(1) *Hist. Nat.*, XVIII, 264-268.

(2) C'est dans cette année que fut fondée la *colonia Junonia*, d'après le témoignage des meilleurs auteurs de l'histoire des Gracques : Appien (*Bell. civ.*, I, 24), Plutarque (*C. Gracchus*, 11), Livius (*Perioch.*, 60). Velleius (I, 15), Eutrope (4, 21) et Orose (5, 21) commettent l'erreur de l'assigner, comme toute l'activité de Caius, à son premier tribunat (en 123).

(3) Communication de M. Ambronn.

nologie du deuxième tribunat de Caius donnée par Plutarque⁽¹⁾. Cet auteur, qui donne le récit le plus exact et dans l'ordre chronologique, — négligé par Appien⁽²⁾, — nous raconte que le commencement du deuxième tribunat, qui dura du 10 décembre 123 au 10 déc. 122, fut troublé par l'opposition de M. Livius Drusus⁽³⁾ et que Caius allait à Carthage — en qualité de triumvir, comme dit avec raison Livius⁽⁴⁾ — pour laisser se calmer les attaques de son adversaire, comme l'ajoute Appien⁽⁵⁾.

Le séjour de Caius à Carthage dura, selon Plutarque⁽⁶⁾, soixante-dix jours, c'est-à-dire plus de deux mois.

Il ne retourna qu'après avoir achevé toute l'organisation de cette nouvelle colonie (*πάντα συντάξας καὶ διακοσμήσας*⁽⁷⁾). Il doit être retourné à Rome avant les élections des magistrats plébéiens pour la nouvelle année, afin de solliciter sa réélection. Or les élections plébéiennes dans cette époque eurent lieu en plein été, au mois de juillet, à ce qu'il semble⁽⁸⁾.

Les indications des historiens permettaient donc déjà de supposer que Caius s'était trouvé en Afrique au mois de juin. La date chronologique tirée de la direction des *decumani* de Carthage vient augmenter cette probabilité, qui résulte du récit de Plutarque.

Car il est assez probable que Caius avait inauguré lui-même la *limitatio* de sa colonie; d'abord parce que, d'après le témoignage des arpenteurs⁽⁹⁾, la présence du fondateur à cet acte était désirable — ce qui est bien naturel, vu l'importance de l'acte — puis parce que, d'après Plutarque⁽¹⁰⁾, Caius n'en partit qu'après avoir tout organisé. S'il y assistait, le 26 juin serait un « terminus post quem » de son retour à Rome, car l'acte d'orientation marque l'achèvement

(1) Plut., *C. Gracchus*, p. 10 et suiv.

(2) Voir Ed. Meyer, *Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen*, 95.

(3) Plut., *C. Gracchus*, 9.

(4) *Perioch.*, 60.

(5) Appien, *Bell. civ.*, I, 24.

(6) *Loc. cit.*, 11.

(7) *Loc. cit.*, 12.

(8) Voir Appien I, 14 : *Σέρος δ' ἦν ἡδὴ καὶ προγραφὰὶ δημάρχων ἐς τὸ μέλλον*. Mommsen place les élections au mois de juillet, car nous possédons plusieurs exemples d'élections faites en juillet (*Staatsrecht*, III, 585).

(9) *Feldmesser*, II, p. 338.

(10) Plut., *C. Gracchus*, 32.

de l'établissement de la nouvelle ville⁽¹⁾. Il serait donc resté à Carthage pendant les mois de mai et juin 122 av. J.-C. et arrivé à Rome dans la première moitié de juillet.

Quant au *cardo maximus*, il me semble qu'on peut le reconnaître avec beaucoup de probabilité. La presqu'île de Carthage se prolonge au Nord par la langue de terre qui aboutit à l'Est au cap Kamart et qui longe à l'Ouest la Sebkrat-er-Riana. Or il y a un chemin qui, partant de la colline de Saint-Louis et passant par La Malga, vient traverser cette presqu'île jusqu'au bout, en suivant ensuite la côte basse qui sépare la Sebkrat de la mer. Il est probable que ce chemin est le *cardo maximus*, car il surpasse en longueur tous les autres *cardines*, étant tracé dans l'étendue la plus grande du terrain (du Sud au Nord). On notera que cette grande ligne d'arpentage part d'un point dominant : de la colline de Saint-Louis. Nous avons vu que ce n'est guère la règle, parce que les arpenteurs romains devaient placer leurs lignes d'après des points de vue tout différents de ceux de notre triangulation, mais on comprend bien qu'ils aimaient à faire partir leurs lignes d'arpentage, lorsque c'était possible, d'un point immuablement caractéristique et qui fixait le point de départ du *decumanus maximus* ou *cardo maximus*, ce qui facilitait beaucoup la restitution de ces lignes au cas où elles viendraient à être effacées.

Si le chemin dont j'ai noté sur la carte le point Ouest par B, et le point Est — où sa continuation toucherait la mer — par C, est le *decumanus maximus* et celui qui part de la colline de Saint-Louis, le *cardo maximus*, leur point d'entrecroisement, D, marquerait le centre de la limitation : la *groma*, au dire d'Hygin⁽²⁾.

On voit que la région située au Sud du *decumanus maximus* est traversée par trois *decumani*. Le premier (sans compter le *decumanus maximus*) est représenté par la route de Marsa à Tunis, le troisième passe par La Malga et Sidi-bou-Saïd.

Au delà de ce chemin, dans la partie Sud-Est, il n'y a guère de

⁽¹⁾ Il n'y a qu'un cas où la centuriation précédait l'établissement de la colonie : si la colonie était placée au centre de la centuriation, ce qui est l'idéal des agrimensoeurs (*Feldmesser*, I, 180). Cet idéal ne peut cependant avoir été réalisé à Carthage, parce que, ici, le centre de la centuriation devait être placé hors de la ville, la région de collines où la ville était située ne se prêtant guère à l'établissement du centre de la centuriation.

⁽²⁾ *De munit. castr.*, 13 : *Gromae locus... quod viae ibi congruant.*

decumani, le terrain étant occupé par les collines qui formaient la cité de Carthage, pendant que dans le Sud-Ouest s'est conservée, au Sud de Douar-ech-Chott, une partie d'un *decumanus* : le cinquième à partir du *decumanus maximus*, en comptant le quatrième, dont il n'y a plus de trace. On voit que toute la partie occidentale de la Carthage punique a été soumise à la centuriation, car celle-ci ne laisse libre que la partie Est : la zone des collines entre La Malga et Sidi-bou-Saïd au Nord, la mer à l'Est et Douar-ech-Chott à l'Ouest, zone assez peu étendue, mais qui a dû suffire aux 6,000 colons de C. Gracchus.

Au Nord du *decumanus maximus* (B D C), on ne voit, sur la presqu'île même, que trois *decumani* (1, 2, 3); mais plus à l'Ouest, au delà de l'isthme de la presqu'île, — *αἰχὴν*, comme disent les Grecs ⁽¹⁾, — il y en a encore deux (4, 5), dont le deuxième — le cinquième à partir du *decumanus maximus* — passe par El-Ariana, et, de plus, au Nord-Est d'El-Ariana, trois autres marquées sur la carte par des lignes pointillées, c'est-à-dire comme petits chemins (6, 7, 8).

Quant aux *cardines*, la carte de Falbe (voir pl. I) en donne, dans la région à l'Est du *cardo maximus* supposé, encore trois. Sur la carte au 1/50000° (pl. II), le troisième n'est plus visible. Il passait par la Marsa et à peu près à 400 mètres à l'Ouest de Sidi-bou Saïd. La colline de Sidi-bou-Saïd empêchait de tracer un quatrième *cardo*.

A gauche (Ouest) du *cardo maximus*, il y avait, entre le point D et le dernier *cardo* (XXI), qui passe près de Bab-Sadoun, vingt *cardines*, dont quatorze ont laissé des traces plus ou moins remarquables : le *cardo* I, conservé dans une longueur de 5 centuries; le *cardo* II, qu'on peut suivre sur la même extension; le *cardo* III, dont il ne reste que la longueur d'une centurie, et les *cardines* VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XVI, XVII, XIX.

On est en état d'évaluer, au moins approximativement, le nombre des centuries comprises dans le territoire de la Carthage romaine. A droite du *cardo maximus*, on voit 4 centuries assez bien conservées. Au-dessus (au Nord) de ces centuries, il y a encore eu au moins 2 centuries; à droite (à l'Est), on en voit encore 2 sur la carte de Falbe. Au-dessous (au Sud), il y en a eu 6. Cela fait, pour toute la région à droite du *cardo maximus*, au moins 14 centuries.

A gauche du *cardo maximus*, et à droite du *cardo* III d'un côté,

(1) Appien, *Pun.*, 97; cf. Strabon., p. 83a.

et entre le *decumanus* 3 Nord⁽¹⁾ et 3 Sud de l'autre, il y avait 15 centuries, dont 9 sont encore assez bien conservées. L'espace de terrain entre le *cardo* III et le *cardo* VII a la largeur de 4 centuries, et l'espace limité par les *decumani* 3 Nord et 1 Sud celle de 4 centuries, de façon que le rectangle bordé à l'Ouest par le *cardo* VII, à l'Est par le *cardo* III, au Nord par le *decumanus* 3 Nord et au Sud par le *decumanus* 1 Sud, contienne 4×4 , soit 16 centuries.

Le terrain entre le *cardo* VII et le *cardo* XVII d'un côté et entre le *decumanus* 5 Nord et le *decumanus maximus* de l'autre, a la largeur de 10 et la longueur de 5, par conséquent la surface de $5 \times 10 = 50$ centuries. Quant au terrain entre les *cardines* XVII et XXI, je n'en ose guère évaluer la centuriation, parce qu'il n'est pas assez plat pour avoir pu être complètement divisé en centuries.

Entre les *decumani* 5 et 8 Nord et les *cardines* XII et XIV, on voit encore 3 centuries et, certainement, il y en avait autrefois au moins quatre, la quatrième étant située entre les *decumani* 5 et 6 et les *cardines* XII et XIII.

En additionnant les nombres des centuries dont nous avons pu constater l'existence avec la plus grande probabilité, on arrive à 99 ($14 + 15 + 16 + 50 + 4$) centuries⁽²⁾, nombre qui reste probablement au-dessous de la vérité, parce que je n'ai supposé de centuries que là où il y a encore aujourd'hui la limitation romaine. En ayant égard aux terrains laissés à côté, 1° dans la plaine de la Soukra, 2° entre les *cardines* XVII et XXI, terrains où l'on peut placer commodément encore 10—20 centuries (5—10 dans la plaine de la Soukra et 5—10 sur les collines près du Belvédère), on a le droit d'évaluer le total des centuries de Carthage au nombre de 120. D'un autre côté, on ne doit pas oublier qu'il y avait sûrement au milieu de la centuriation quelques centuries inutiles (terrains marécageux ou sablonneux). Si on les compense avec les 20 centuries dont je viens de parler, on pourra évaluer sommairement le nombre des centuries du territoire de Carthage à 100 = 20,000 *jugera*.

⁽¹⁾ Par *decumanus* 1, Nord, etc. ou Sud, je distinguerai les deux classes de *decumani* : les *decumani* situés au Nord du *decumanus maximus* et ceux placés au Sud.

⁽²⁾ Le calcul de 78 fait dans mon livre *Flurteilung* (p. 38) n'était fondé que sur des calculs sommaires.

Appien nous dit⁽¹⁾ que le nombre des colons auxquels C. Gracchus faisait donner des lots de terre à Carthage était 6,000, pendant que la colonie établie par Auguste n'aurait compté que 3,000 hommes⁽²⁾. Malheureusement, nous ne connaissons pas la grandeur des lots assignés par C. Gracchus ni de ceux donnés aux colons d'Auguste. Cependant, en pensant que les colons de Gracchus étaient des citoyens pauvres auxquels le gouvernement ne voulait garantir qu'un minimum d'existence sur terre propre, on aura le droit de comparer les lots de Gracchus avec ceux donnés par César aux prolétaires qu'il établit dans l'*ager campanus* et qui recevaient 10 *jugera*⁽³⁾. En effet, 10 *jugera* peuvent être considérés comme le minimum d'une existence agraire⁽⁴⁾.

Les 20,000 *jugera* que nous venons de constater à l'aide de la centuriation de Carthage auraient donc suffi à une colonie de de 2,000 hommes et même aux 3,000 colons d'Auguste (c. 6 $\frac{3}{4}$ *jugera* par tête), mais non aux 6,000 de C. Gracchus, qui demandaient au moins 60,000 *jugera* = 300 centuries. On en peut tirer deux conclusions : ou que le terrain dont subsiste encore la centuriation n'est qu'une partie du territoire destiné à la colonie de Gracchus, ou bien que les 100 centuries qu'on peut supposer comme total de la centuriation de Carthage datent d'Auguste et non de Gracchus. Mais cette dernière conclusion doit être rejetée, car on peut démontrer de la manière la plus sûre que la limitation de la presque île de Carthage est bien celle de la *colonia Junonia* de Caius

⁽¹⁾ *Pun.*, 36; *Bell. civ.*, I, 24.

⁽²⁾ D'après M. Kornemann, les 3,000 n'auraient été qu'un supplément adjoint par Auguste à la colonie de César (*Philologus*, LX, p. 418). M. Kornemann blâme Appien d'avoir confondu ce supplément avec la fondation de la nouvelle Carthage qu'il attribue à César. Certes César a tracé le projet de la colonie, mais l'exécution en ayant été empêchée par sa mort, Auguste s'en chargea en profitant des *commentarii* du défunt. Ce récit d'Appien est le témoignage le plus précieux qui existe sur la colonie de Carthage. Déjà les détails statistiques montrent qu'il est puisé à une source bien instruite (Asinius Polio!). Il corrige et explique l'avis de Strabon, Plutarque, Pausanias, Dion, qui attribuent la fondation de Carthage à César; l'auteur spirituel de la colonie a été César, mais ce n'est que sous Auguste que son projet fut exécuté. La même chose a eu lieu dans la colonie Julia Genetiva d'Urso, qui fut établie par M. Antoine, d'après le statut tracé par César.

⁽³⁾ *Cic.*, *ad Atticum*, II, 16, 1; *De lege agraria*, II, 28.

⁽⁴⁾ *Plin.*, *Nat. hist.*, 182, § 18 : *Mani quidem Curi post triumphos... nota concio est* (272 avant J.-C.) *perniciosum intellegi civem cui septem jugera non essent satis. Haec autem mensura plebi post exactos reges adsignata est.*

Gracchus. D'abord Plutarque nous dit que Caius ne partit de Carthage qu'après avoir tout achevé (voir p. 157). Or l'activité de Caius doit être rapportée surtout à l'arpentage de la ville et de son territoire (voir p. 157), et les historiens ne laissent subsister aucun doute que la *limitatio* ait été achevée. Ils ont rappelé plusieurs présages sinistres arrivés durant l'œuvre de Gracchus. On racontait à Rome que des loups — probablement des chacals (non des hyènes, comme dit Mommsen) — avaient emporté les bornes : ὄροι τῆς γεγενημένης ὑπογραφῆς, dit Plutarque⁽¹⁾; Appien raconte⁽²⁾ : ...τὴν πόλιν ἔτι διαγραφόντων λύκοι τοὺς ὅρους Γράκχου καὶ Φουλουίου διέρριψαν ἀνασπᾶσαντες. Les auteurs romains qui ont pour source Tite-Live nous révèlent ce qu'étaient ces ὄροι : *Nam cum mensores ad limitandum Carthaginensem agrum missi stipites, terminorum indices, fixos nocte a lupis revulsos mordicus conrososque reperissent*⁽³⁾. . . , *grex luporum limites qui in agrorum divisionem per C. Gracchum depositi erant dissipavit*⁽⁴⁾.

Pendant que les auteurs grecs semblent rapporter les ὄροι à la délimitation de la ville elle-même⁽⁵⁾, les auteurs romains, qui doivent l'exactitude de leur récit soit à Tite-Live, soit à la connaissance de l'arpentage romain qu'ils possédaient eux-mêmes, parlent des pieux-bornes appartenant à la « *limitatio* » des fonds, c'est-à-dire des lots donnés aux assignataires. Les arpenteurs connaissent deux genres de pieux terminaux : il y a des pieux-bornes posés par les propriétaires, et d'autres *pali* posés par l'État pour borner les *sortes*. Ils nous racontent qu'Auguste avait prescrit la position de tels pieux dans ses assignations (voir p. 136).

On pourrait aussi penser que ces pieux avaient été disposés à l'angle des centuries pour être ensuite remplacés par les *lapides centuriales*⁽⁶⁾, sur lesquels était noté le numéro du *decumanus* et du *cardo* sur l'entrecroisement desquels ces pierres furent placées. Il me semble assez probable que les arpenteurs avaient marqué les angles des centuries d'abord par de simples pieux qui pouvaient être placés autrement, en cas d'une erreur, beaucoup plus facilement que les pierres centuriales. Il est vrai que de tels pieux centuriaux provisoires n'ont guère été des bornes, au sens propre du mot, mais je doute fort que les auteurs aient tenu — même s'ils

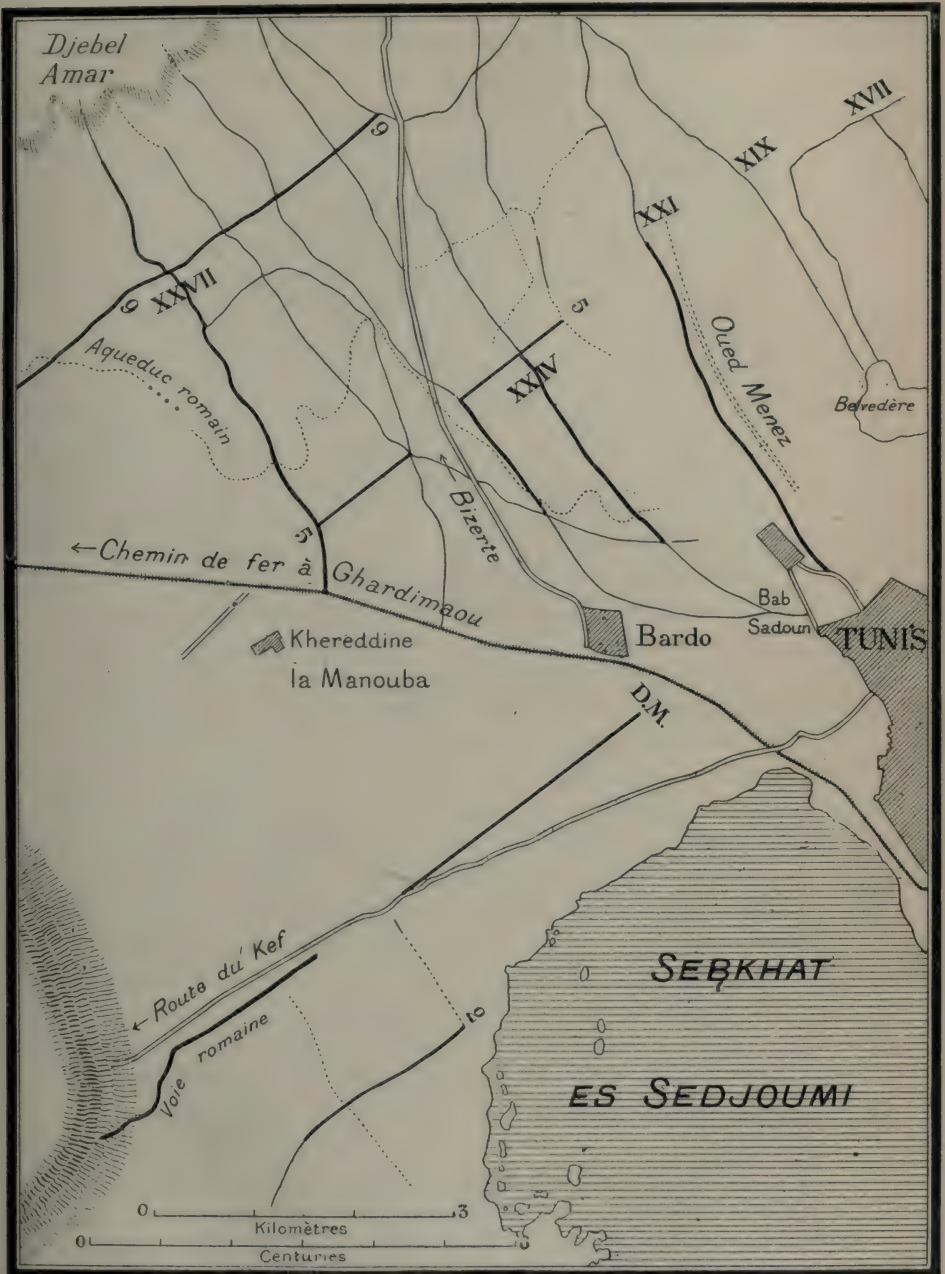
⁽¹⁾ C. Gracchus, 11. — ⁽²⁾ App. 24. — ⁽³⁾ Orose, v, 12. — ⁽⁴⁾ Jul. Obseq., 92. — ⁽⁵⁾ Cf. Appien, loc. cit. — ⁽⁶⁾ Feldmesser, I, p. 286, 14, etc.

savaient qu'il s'agissait de marques placées à l'angle des centurries — à donner son nom propre à une chose de peu d'importance. Il suit de ce récit que la centuriation a été achevée. Que les bornes aient été des bornes *centuriales*, cela est prouvé directement, qu'elles aient été les bornes des lots assignés, nous le savons indirectement, l'assignation supposant la centuriation.

Il y a encore un autre témoignage non moins décisif pour démontrer que la limitation de Carthage est bien celle qu'a organisée Caius Gracchus; c'est la partie de la *lex agraria*, de l'an 111 av. J.-C., qui règle la *condicio agrorum* en Afrique. Nous y lisons, au chapitre 66⁽¹⁾: *Quoi colono sive quei in coloni numero scriptus est ager locus in ea centuria supsicivo v[e] de eo agro, qui in Africa est, datus adsignatus est...*, ce qui ne peut concerner que les colons établis à Carthage et la centuriation de ce territoire, Carthage étant la seule colonie établie en Afrique avant l'an 111 avant J.-C. Les mots « *Quei in coloni numero scriptus est* », phrase corrigeant et expliquant le mot *colonus*, correspondent le mieux possible à la situation des colons de Gracchus, qui avaient reçu leurs lots de terre mais qui avaient perdu, la colonie ayant été suspendue, leur qualité de *coloni* au sens propre du mot.

Admettant que la centuriation de Carthage est celle de C. Gracchus, nous sommes forcés de supposer, ou que les lots donnés aux 6,000 colons ont été très petits ($3 \frac{1}{3}$ *jugera*), ou que le territoire assigné s'est étendu au delà de la centuriation dont je viens de parler. Et en effet, il semble bien qu'on doive rapporter à Carthage la *limitatio* visible au Nord-Ouest de Tunis, dans l'angle formé par la route de Tunis à Bizerte et la ligne du chemin de fer d'Algérie. On voit sur la planche IX, empruntée à la carte des environs de Tunis au 1/50000^e, à droite, le *cardo* XXI de la centuriation traitée ci-dessus. Il est en correspondance avec le chemin qui, descendant du Djebel-Amar, rejoint le chemin de fer près de Khereddine, car la distance entre ces deux lignes est de 6 centurries, de façon que ce chemin pourrait être regardé comme formant le *cardo* XXVII de la centuriation de Carthage. On distingue encore très nettement trois *decumani*. Celui que j'ai noté avec 5 est la prolongation du *decumanus* 5 Nord qui passe par Ariana. L'autre, noté 9, est le *decumanus* 9 Nord de la centuriation

⁽¹⁾ Bruns, *Fontes iuris rom.*, 6^e édit., p. 74 et suiv.



CENTURIATION À L'OUEST DE TUNIS.

de Carthage, car sa distance du *decumanus* 5 Nord comporte 4 centuries. Le troisième, noté avec D. M., est la partie Est de la voie romaine qui correspond à la route du Kef, dont la prolongation coïncide avec le *decumanus* auquel j'ai donné la qualité de *decumanus maximus*. Le *decumanus* 5 serait un *quintarius*, car sa distance du *decumanus maximus* est 5 centuries. Plus au Sud, il y a encore les restes du *decumanus* 2 Sud. La distance entre la voie romaine et le *decumanus* 9 Nord est exactement de 9 centuries, ce qui prouve que les deux lignes appartiennent à la même *limitatio*.

La correspondance évidente qui existe entre cette *limitatio* à l'Ouest des contreforts du Djebel-Naali et celle de Carthage semble prouver que l'assignation et le territoire de Carthage ont aussi compris la plaine à l'Ouest de Tunis. Dans ce cas, on disposait d'un territoire qui suffisait à l'assignation de 6,000 petits lots à 6 $\frac{2}{3}$ *jugera*, car la plaine qui s'étend à l'Ouest de Tunis jusqu'au Djebel-Amar au Nord-Ouest et le Djebel Aïn-el-Krima au Sud-Ouest a au moins la même étendue que la presqu'île de Carthage, de façon qu'on aurait disposé de $20,000 + 20,000 = 40,000$ *jugera*, dont on pouvait former 6,000 lots à 6 $\frac{2}{3}$ *jugera*. Il est cependant possible que les lots aient été plus grands (voir p. 156) et qu'il y ait eu des centuries hors de celles que je viens de constater.

En présence de la correspondance parfaite des deux limitations, on pourrait être incliné à supposer que la centuriation à l'Ouest de Tunis a formé une unité non interrompue avec celle qui divise la presqu'île de Carthage. Cependant on ne doit pas oublier que les pentes du Djebel-Naali, qui comprennent des élévations au-dessus de 100 mètres, ne permettraient pas l'établissement d'une centuriation complète. De l'autre côté, on voit bien qu'il y a plusieurs *cardines* même dans la région des collines située entre la route de Tunis à Ariana et la grande route de Bizerte. Il semble donc qu'on se soit borné à tracer quelques lignes d'orientation, — dont l'entrecroisement formait de grands carrés qu'on peut comparer avec les *salus*, c'est-à-dire les carrés de 25 centuries, unité d'arpentage qui fut pratiquée au Sud de l'Italie⁽¹⁾, la terre classique des *latifundia*, — et que la centuriation complète ne se soit continuée qu'au delà du Djebel-Naali, dans la plaine de la Manouba.

Je dois cependant faire une objection contre la série des argu-

(1) Voir *Feldmesser*, II, 351.

ments qui semblent prouver que la centuriation de Carthage date de C. Gracchus. La centuriation de Gracchus, dont l'exécution n'est guère douteuse, ne pourrait-elle pas avoir été effacée pendant le siècle qui s'écoule entre Caius et Auguste, de façon que la nouvelle colonie établie par Auguste eût demandé une centuriation nouvelle? C'est assez peu probable, car nous venons de voir que les voies établies par Caius furent utilisées par les colons de la loi agraire de l'an 111 avant J.-C.; de plus, la centuriation de la plaine du Pô s'est conservée pendant deux mille années, malgré tous les changements que ces régions ont subis, tandis que le territoire de Carthage entre C. Gracchus et Auguste n'a guère été exposé à de telles vicissitudes.

Peut-être doit-on rapporter à l'assignation du territoire de Carthage un fragment d'inscription provenant de La Malga et conservé au musée de Saint-Louis⁽¹⁾ :

GALBAE

IRI CARBONIS

RNI BESTIA

On voit qu'il contient les noms de trois personnes : d'un *Galba*, d'un [*Pap*]irius Carbo et d'un [*Calpu*]rnius Bestia. Un Ser. Sulpicius Galba était consul en 108 avant J.-C.; L. Calpurnius Bestia est le nom d'un des consuls de l'an 111; son nom apparaît dans la loi agraire publiée en cette année. Le Papirius Carbo peut être ou le triumvir *a(gris) d(andis) a(ds)ignandis* C. Papirius Carbo, qui remplissait cette fonction (avec C. Gracchus et M. Fulvius Flaccus) de 130 jusqu'à la mort de C. Gracchus, en 121 avant J.-C., et mourut en 119, ayant été consul en 120; ou le consul de 113, Cn. Papirius Carbo, qui fut vaincu et tué cette année même par les Cimbres et les Teutons à Noreia. En comparant ces dates, qui toutes appartiennent à la même époque, il semble évident que nous avons affaire, en effet, à Ser. Sulpicius Galba, consul en 108, et L. Calpurnius Bestia, consul en 111. Quant au Carbo nommé dans l'inscription, on devra se décider en faveur du consul de 113, parce

⁽¹⁾ Ce fragment a été publié dans le *Corpus*, t. VIII, n° 12535, et en fac-similé dans la description du musée de Saint-Louis (*Musée Lavigerie*, vol. II, pl. XVIII, fig. 2).

qu'ainsi le groupe des trois personnes, s'il forme — ce qui est assez probable — une unité administrative, un *triumviratus*, aurait aussi l'unité chronologique nécessaire, le collège étant alors formé par des hommes qui parvenaient au consulat dans des années rapprochées : 113, 111, 108. Il est assez invraisemblable que l'autre Carbo, Cn. Papirius, qui était consul en 120, ait été dans le même triumvirat avec deux jeunes hommes qui parvenaient au consulat dix ans après lui. Cette probabilité que les trois personnes du fragment soient les consuls de 113, 111, 108, confirme la supposition que nous sommes en présence d'un triumvirat; car des hommes, dont les consulats ne sont séparés que par une ou deux années, peuvent très bien avoir formé, quelques années plus tôt, une commission. Je ne saurais admettre que les trois personnages ne soient rattachés entre eux que par un hasard et quelque occasion futile, ou que leurs noms ne forment que la partie d'une liste plus longue. Ce triumvirat, que nous devons supposer, aurait été en fonction avant l'an 113 (mort de Cn. Carbo). Il ne sera pas trop hardi de supposer que ces triumvirs étaient chargés d'une assignation ou de quelque autre disposition agraire, si l'on réfléchit que l'époque de leur fonction est celle des lois agraires (133-111 avant J.-C.) et que Carthage, où l'inscription a été trouvée, jouait un rôle important dans la question agraire. On doit se rappeler les deux lois émises après la mort de C. Gracchus (en 121) et avant la loi de 111 : l'une en 121, l'autre — la *lex Thoria* — en 119⁽¹⁾. Il est possible que Galba, Carbo et Bestia aient été des triumvirs chargés par une de ces lois de régler la question agraire en Afrique. Il est regrettable que nous ne possédions que des débris d'un document dont l'importance serait incontestable, en égard à l'époque reculée à laquelle semblent appartenir les trois personnages dont les noms nous sont conservés et de leur groupement qui nous fait penser à un des triumvirats agraires du temps des Gracques. Qu'il s'agisse bien là d'un monument historique, l'inscription nous le révèle elle-même, car ce n'est pas un original de la fin du ^{II}^e siècle avant J.-C., mais bien plutôt une copie que la forme des lettres assignerait au ^{III}^e siècle après J.-C. Or on ne restituait guère qu'une inscription importante soit au point de vue historique, soit parce qu'elle avait

⁽¹⁾ App., *Bell. civ.*, I, 27.

encore une valeur pratique, ce qui est ici le plus probable. On pourrait penser à une délimitation entre l'*ager publicus* et la propriété privée des propriétaires établis dans le territoire de Carthage, délimitation qui, au III^e siècle après J.-C., pouvait avoir encore la même importance qu'au temps de la *lex agraria* et dont les bornes ont bien pu avoir été restituées trois siècles après. Peut-être ainsi expliquerait-on au mieux le fait que les trois noms apparaissent au génitif. Je ne saurais proposer une restitution du fragment, mais en s'en tenant à une des diverses formules auxquelles auraient pu appartenir les trois noms, on pourrait supposer un texte ainsi conçu :

[*Ex auctoritate . . . termini restituti inter . . . et . . . ex forma*]

[*Ser. Sulpici*] *Galbae*

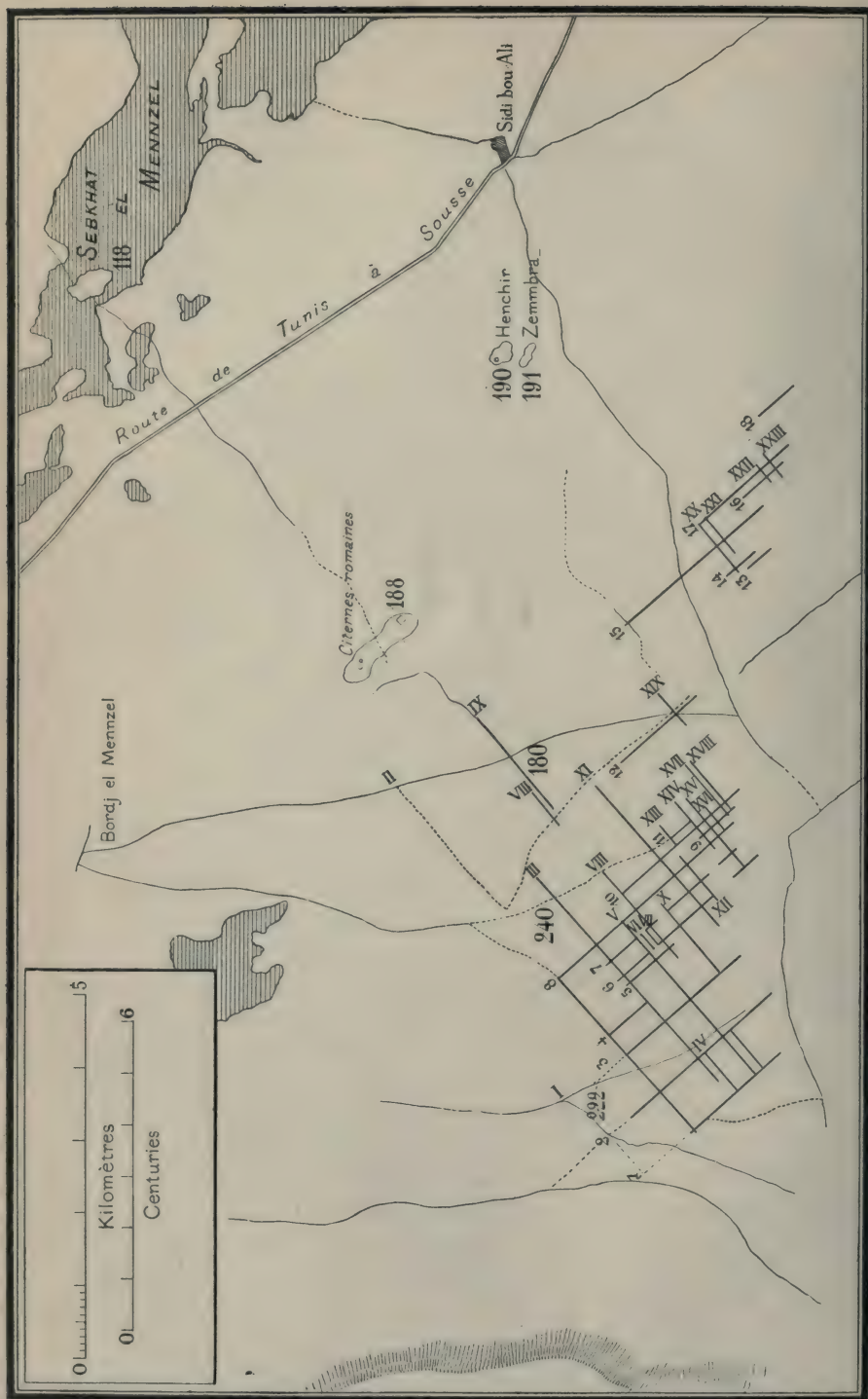
[*Cn. Pap*] *iri Carbonis*

[*L. Calpu*] *rni Bestia*[*e*]

[*III vir. a. d. a. i.*]

On trouve des exemples de semblables restitutions dans Wilmannus⁽¹⁾. Ainsi M. Terentius Varro faisait rétablir comme propriétaire, en 82-81 avant J.-C., les bornes posées par les triumvirs de C. Gracchus⁽²⁾, et Vespasien, en 72 après J.-C., les bornes de Sylla⁽³⁾. Nous possédons toute une série de bornes restituées par Vespasien. La formule *ex forma*, laquelle expliquerait le mieux le génitif, se trouve dans Wilmannus⁽⁴⁾. Il y a cependant une chose qui ne convient pas à une inscription placée sur une borne : la petitesse des lettres du fragment qui semble indiquer que le groupe des trois noms formait une partie, probablement le commencement, d'un texte assez long, du genre des *tabulae alimentariae*, c'est-à-dire de quelque espèce de cadastre ou autre document agraire.

(1) *Exempla*, I, 861-862. — (2) *Ibid.*, 861. — (3) *Ibid.*, 862. — (4) *Ibid.*, 861.



CENTURIATION D'EL-ALIA.

II

CENTURIATION D'HADRUMÈTE (SOUSSE).

Pour étudier la centuriation du territoire d'Hadrumète, il faut joindre les trois feuilles de l'*Atlas archéologique de la Tunisie* nommées Sidi-bou-Ali, Sebkhah-Kelbia et Sousse.

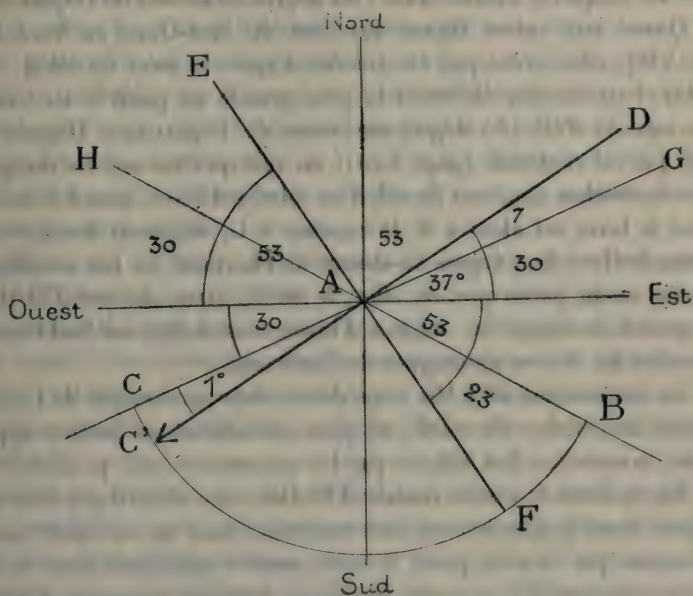


Fig. 5.

Pour commencer par les restes les mieux conservés (pl. X), on observera, au Nord-Est de la Sebkhah-Kelbia, un réseau de chemins qui ne sont en correspondance qu'entre eux et se distinguent parfaitement des petits chemins irréguliers de provenance arabe dont le pays est sillonné. Les officiers qui ont dressé la feuille Sidi-bou-Ali notent aux n^{os} 222 à 240 : « Alignements constitués par des lits de pierres non taillées juxtaposées à la surface du sol et mesurant de 1 à 2 mètres de largeur ». De ces lignes, les unes courent de Sud-Ouest au Nord-Est, en formant avec la ligne d'Ouest-Est un angle de 37 degrés (fig. 5). Les autres lignes sont dirigées du Nord-Ouest au Sud-Est (ou Sud-Est au Nord-Ouest) et forment avec la ligne Ouest-Est un angle de 53 degrés.

Les lignes du Nord-Ouest au Sud-Est (E A F) ne peuvent pas avoir été tracées d'après le lever ou coucher du soleil, car le lever du soleil n'atteint jamais le point F (53 degrés au-dessous de l'équateur) et le coucher jamais le point E, le plus grand angle du lever étant atteint à B (30 degrés au-dessous de l'équateur) au temps du solstice d'hiver, pendant que le point le plus haut du coucher est à H au temps du solstice d'été (30 degrés au-dessus de l'équateur).

Quant aux autres lignes qui vont du Sud-Ouest au Nord-Est (C' A D), elles n'ont pas été tracées d'après le lever du soleil, car celui-ci atteint son élévation la plus grande au point G au temps du solstice d'été (30 degrés au-dessus de l'équateur). D'après ce que j'ai dit ci-dessus (page 150), on voit qu'elles ont été dirigées vers le coucher apparent du soleil au solstice d'hiver, quand le soleil, dont le lever est alors à B, le coucher à G, disparaît derrière un obstacle élevé de 7 degrés au-dessus de l'horizon. Ce fait s'explique parfaitement parce que, en effet, le soleil, étant observé d'El-Alia, disparaît au temps du solstice d'hiver, c'est-à-dire au Sud-Ouest, derrière les hautes montagnes de l'intérieur.

La centuriation d'El-Alia nous donne donc un exemple de l'orientation au coucher du soleil, et plus exactement au coucher apparent, orientation fort blâmée par les arpenteurs (voir p. 143).

En étudiant le réseau routier d'El-Alia, on voit qu'il y a bien des lignes dont la distance est une centurie, mais on ne tarde pas à observer que ce n'est point la seule mesure appliquée dans ce réseau, mais qu'il y a entre les lignes formant centuries d'autres lignes dont la distance varie et qui ne semblent former qu'en partie une subdivision des centuries, pendant que d'autres semblent représenter un autre système d'arpentage — arpentage en rectangles — appliqué à côté de l'arpentage en centuries. On se rappellera ce que j'ai dit plus haut sur les *scamna-strigae* (p. 132).

Le premier *cardo* (1) est éloigné d'une centurie du second; la même distance se trouve entre 2 et 3. Mais la distance entre 3 et 4 ne comporte que 350 mètres (7 millimètres sur la carte au 1/500000^e), c'est-à-dire la moitié d'une centurie (700 mètres). De même, entre 4 et 5, il y a 350 mètres. Il semble pourtant que le *cardo* 5 ait été prolongé autrefois jusqu'au *decumanus* II, de manière qu'il y ait eu entre 3 et 6 une centurie divisée en deux rectangles de 350 × 700 mètres, ou — la centurie ayant 2,400 pieds — de 1,200 × 2,400 pieds romains. Or 1,200 pieds font 10 *actus*, 2,400 pieds 20 *actus*.

Nous aurions donc une unité d'arpentage de 10×20 *actus*. Mais cette demi-centurie, qui ne se trouve pas chez les arpenteurs, ne peut se constater dans ce réseau qu'une fois; tous les autres rectangles ont des proportions différentes.

Entre les *cardines* 5 et 8 — dont la distance est une centurie — il y a encore deux autres lignes. Il semble que l'intervalle entre 5 et 6 soit la troisième partie de l'intervalle entre 6-7 et 7-8. La distance entre 6-7 (ou 7-8) semble comporter 300, celle entre 5-6 100 mètres⁽¹⁾. La distance entre 8-9 et 9-10 est plus grande que celle entre 5-6; entre 8-10, il y a l'intervalle de 6-7 et 7-8. Entre 10-12 et 12-15, il y a deux centuries; entre 14-15 et 15-17, une demi-centurie, comme entre 3-4 et 4-5. La distance de 13-14 et de 16-17 semble être celle de 5-6. De 17 à 18, il semble y avoir le double de la distance 6-7 (ou 7-8).

Quant aux *decumani*, le *decumanus* IX semble être identique à la voie romaine provenant de Hergla (*Horrea Caelia*), qui passe la Sebkrat-el-Mennzel sur un pont romain (n° 118) qui existe encore. Ce serait donc peut-être le *decumanus maximus* qui rattacherait cette centuriation, si remarquable par sa conservation et par les petits rectangles à côté des centuries, à la ville romaine d'*Horrea Caelia*.

Nous ne sommes pas en état d'éclaircir ce réseau de lignes tracées entre les lignes centuriales, mais les rectangles plus ou moins grands représentent évidemment un des systèmes d'arpentage en rectangles ou autres formes de division dont les *libri coloniarum* font souvent mention et qu'on y trouve, comme sur la carte de Sidi-bou-Ali, entremêlées à des centuries.

Le nombre des points archéologiques notés sur la feuille de Sidi-bou-Ali et spécialement dans la région divisée en centuries et rectangles est un témoignage frappant de la prospérité de la plaine située entre les sebkra de Kelbia et de Halk-el-Mennzel.

Il est assez intéressant de noter que les lignes de limitation ont une largeur constante et qu'elles sont formées par des couches de pierres. Quant à leur largeur, qui, selon le rapport cité au-dessus, serait de 1-2 mètres, elle ne correspond pas exactement aux règles

(1) On remarquera qu'une carte au 1/50000^e ne permet guère de constater exactement les distances entre des chemins dont la largeur, n'étant plus que de 1-2 mètres, est représentée pourtant par deux lignes d'un intervalle exagéré.

établies par les arpenteurs, car, dans leur théorie, même les chemins centuriaux ordinaires (*linearii*, voir p. 146) auraient dû avoir, si on leur donnait une largeur réelle, une largeur de 8 pieds romains = 2 m. 40.

Mais les indications citées ci-dessus ne sont peut-être pas très exactes. En tout cas, ce réseau de chemins romains mériterait une étude spéciale sur le terrain. L'on devrait mesurer exactement la largeur des chemins et la dimension des rectangles. Je ne doute pas que leurs côtés représentent un multiple du pied romain ni que tous ces rectangles contiennent soit une, soit plusieurs unités d'arpentage; peut-être est-ce le petit carré qu'on aperçoit quatre fois entre les *cardines* XIV-XVI.

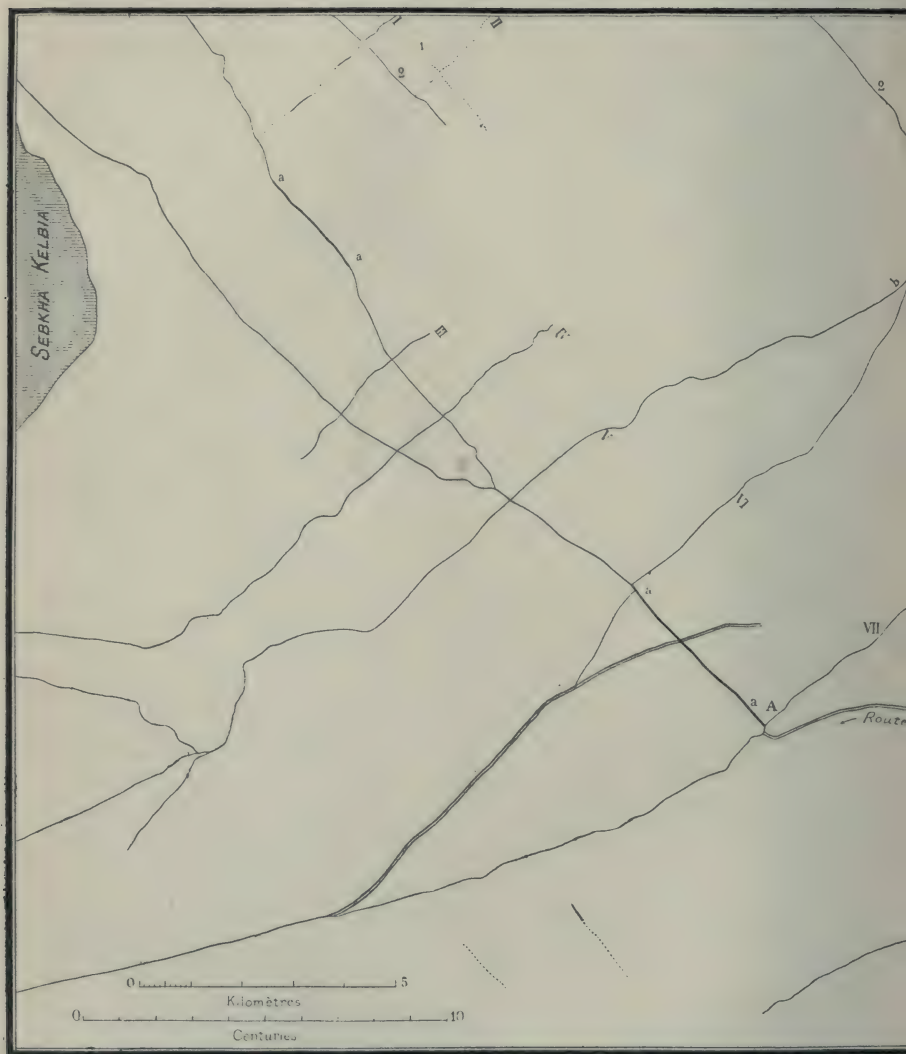
La constatation d'une subdivision de centuries (voir p. 145) n'est pas sans importance pour l'interprétation des autres restes de la centuriation romaine. On trouve en effet, entre les lignes centuriales du territoire de Carthage, d'autres lignes qui divisent une centurie en deux parties égales. Le même fait peut être vérifié sur les cartes publiées dans mon livre sur les restes de la *limitatio* romaine en Italie.

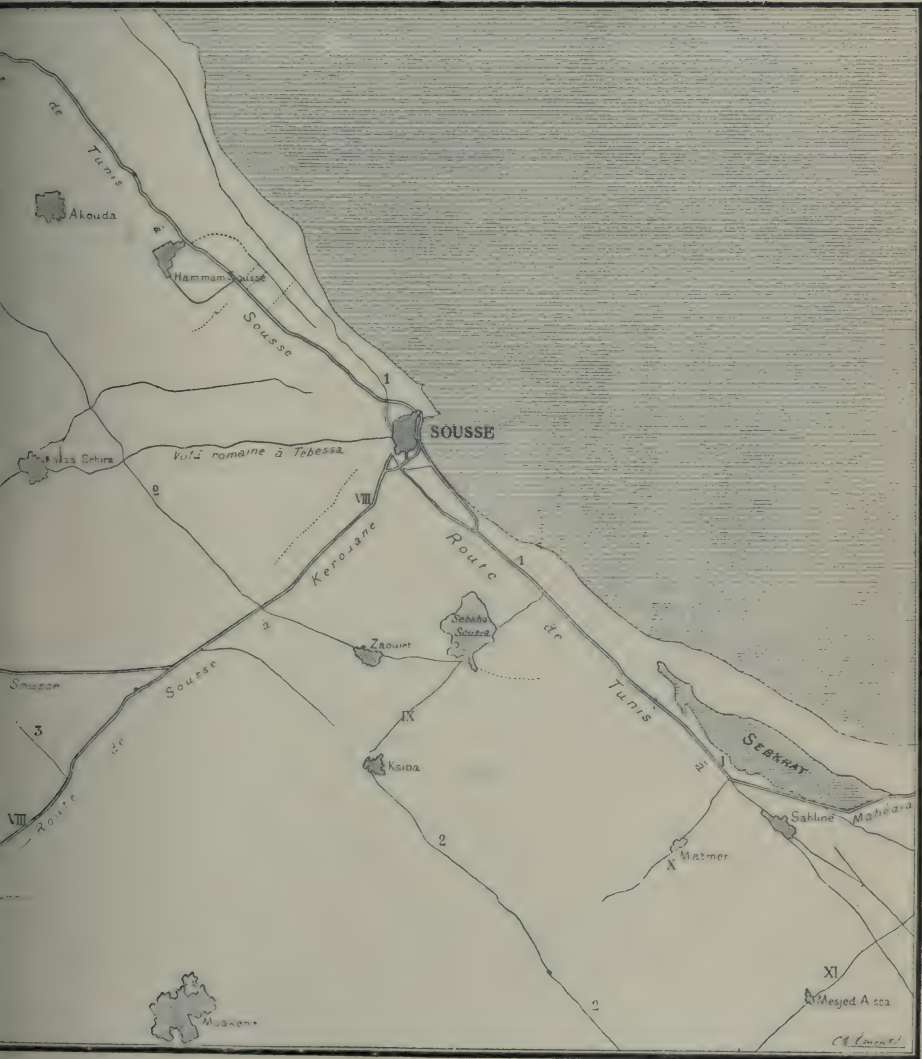
En passant de la feuille de Sidi-bou-Ali à celle de Sebkra-Kelbia (pl. XI, Ouest), on aperçoit sur-le-champ que la centuriation dont je viens de parler continue vers le Sud. On voit deux *decumani* (I, II), dont le premier est éloigné de trois centuries du *decumanus* XXI, l'autre de cinq. Après, il y a deux *cardines* (1, 2) : l'un à la distance de deux centuries du *cardo* 17, l'autre à trois.

Plus au Sud, il n'y a que plusieurs *decumani* éloignés l'un de l'autre de plusieurs centuries; entre les *decumani* III et IV, il y a 2, entre IV et V, 3, entre V et VI, 4 centuries. La piste notée *aaaa*, qui traverse toute la feuille, est la continuation du *cardo* 2 de la *limitatio* de Sidi-bou-Ali. Cette grande ligne d'orientation coupe au point A avec un *decumanus* provenant de Kalaa-Srira. Ce *decumanus* de Kalaa-Srira (VII) est éloigné de 6 centuries du *decumanus* VI.

Passons à la feuille de Sousse (pl. XI, Est). Nous y arrivons au cœur même de toute cette délimitation encore aujourd'hui visible entre la Sebkra-Kelbia et le littoral, car cette feuille semble montrer que la ville romaine à laquelle appartenait la région mise en centuries était *Hadrumetum*, l'ancienne capitale du Sahel, la devancière de Sousse.







D'abord on voit une grande ligne parallèle au littoral. Elle passe par Kalaa-Kebira, recommence, après avoir été interrompue, à Ksiba, et forme une espèce de diagonale de la feuille de Sousse. On y pourrait voir le *cardo maximus* d'Hadrumète. Le littoral même est accompagné par un autre *cardo*; c'est la route dont la partie nord, longeant la côte, conduit de Sousse à Hergla (*Horrea Caelia*), pendant que la partie Sud est la route de Sousse à Mahédia. La distance de ce *cardo* à l'autre qui passe par Kalaa-Kebira est 7 centuries, distance qui, malgré toutes les altérations que ces longues lignes ont subies au cours des siècles et sous un régime peu favorable au maintien des routes, est encore très bien reconnaissable. La même distance se trouve entre le *cardo* 2 (*maximus*) et le *cardo* 3. Il y a 6 centuries entre le *cardo* 3 et la grande ligne *a-a*.

On ne peut guère douter de l'emplacement du *decumanus maximus* d'Hadrumète; c'est évidemment la ligne (notée VIII) qui coïncide jusqu'au delà de Mouredine avec l'ancienne route de Kairouan, de laquelle la route moderne, que suit le chemin de fer, se détache après un parcours de 7 kilomètres. Le *decumanus maximus* commençait au Sud-Est d'Hadrumète. Il ne traversait pas la ville pour sortir par une des portes principales, comme à *Ammaedara* (Haïdra), — ce qui était l'idéal des arpenteurs⁽¹⁾ — mais il faisait tangente comme le *cardo maximus* de *Parma*⁽²⁾. Au nord du *decumanus maximus*, on peut constater encore deux *decumani* : l'un (VII) qui passe par Kalaa-Srira, l'autre qui passait autrefois par Kalaa-Kebira, mais dont la trace rectiligne ne s'est conservée que sur un petit morceau (*bb*). La distance est 7 centuries également entre le *decumanus maximus* et VII, comme entre VII et *b-b*. On a peine à croire au hasard en constatant cinq fois cette distance de 7 centuries — trois fois entre les *cardines* et deux fois entre les *decumani*. Les arpenteurs ne nous parlent que des *limites quintarii*, dont la distance était 5 centuries (voir p. 146); mais il semble presque qu'à Hadrumète les *limites septimani* aient joué le même rôle; autrement, je ne saurais expliquer le fait que ces lignes sont prédominantes dans le territoire d'Hadrumète. Entre le *decumanus* VIII et la ligne IX, il y a 5 centuries d'intervalle, la distance des *quintarii*.

⁽¹⁾ Voir *Feldmesser*, II, p. 339.

⁽²⁾ Voir *Flurtheilung*, p. 20.

Entre les lignes IX et X, il y en a 7-8; entre X et XI, 6 centuries.

Nous avons donc réussi à constater, sur les trois feuilles limitrophes de Sidi-bou-Ali, Sebkha-Kelbia et Sousse, une délimitation orientée vers le coucher du soleil au solstice d'hiver, qui, au Nord, commence à l'angle Nord-Est de la Sebkha-Kelbia et s'étend au Sud jusqu'au Sud de Msaken. A l'Est, ses derniers *cardines* longent le littoral; à l'Ouest, ils semblent se prolonger dans les plaines de Kairouan. Malheureusement, la carte à 1/500000° n'est pas encore arrivée à cette région-là. Il est même assez probable que les feuilles correspondantes à la feuille XII de la carte à 1/200000° révéleraient d'autres traces de centuriation dans la direction d'El-Djem (*Thysdrus*), ville dont le territoire touchait celui d'Hadrumète⁽¹⁾.

III

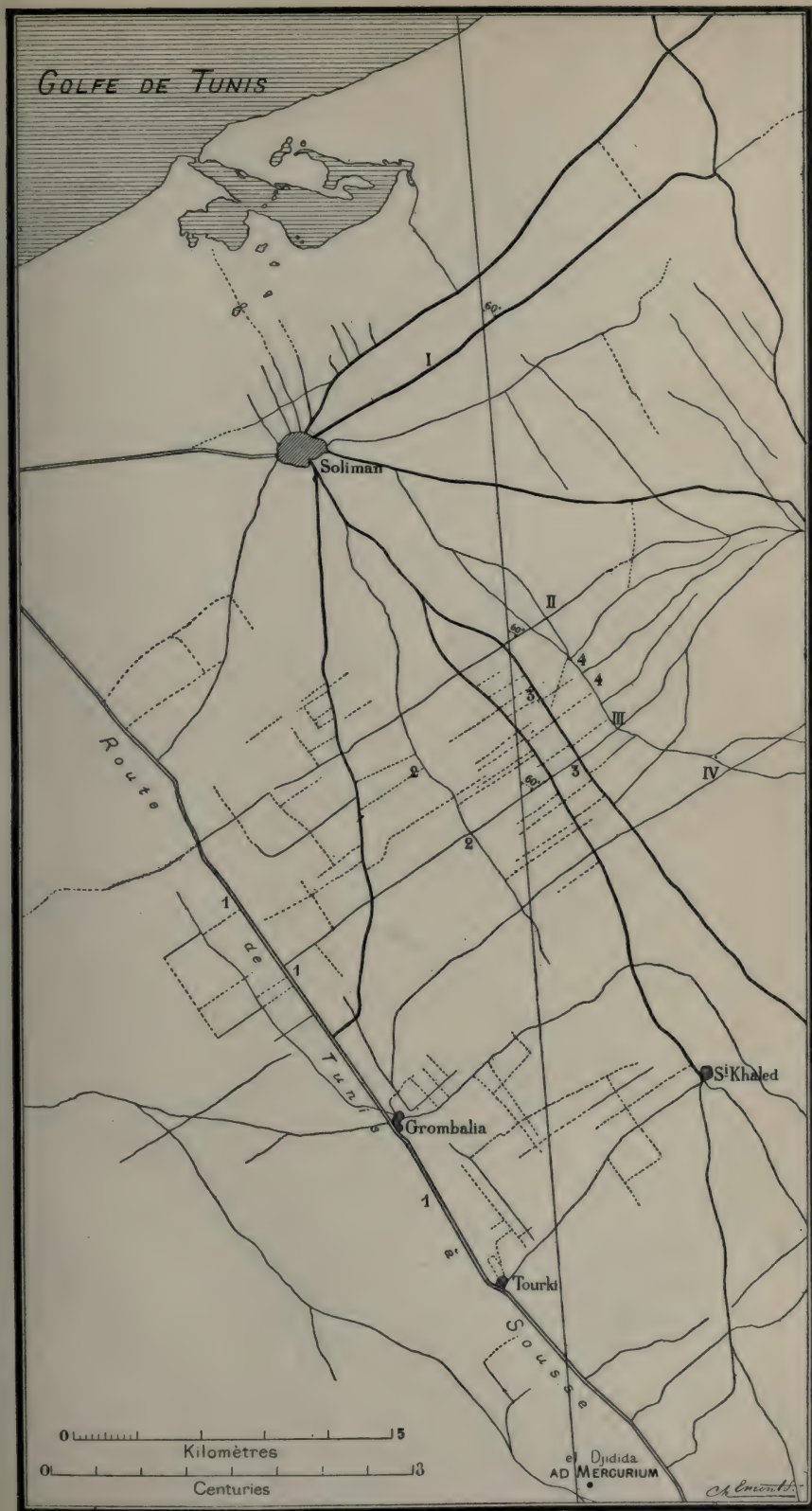
CENTURIATION ENTRE SOLIMAN ET GROMBALIA.

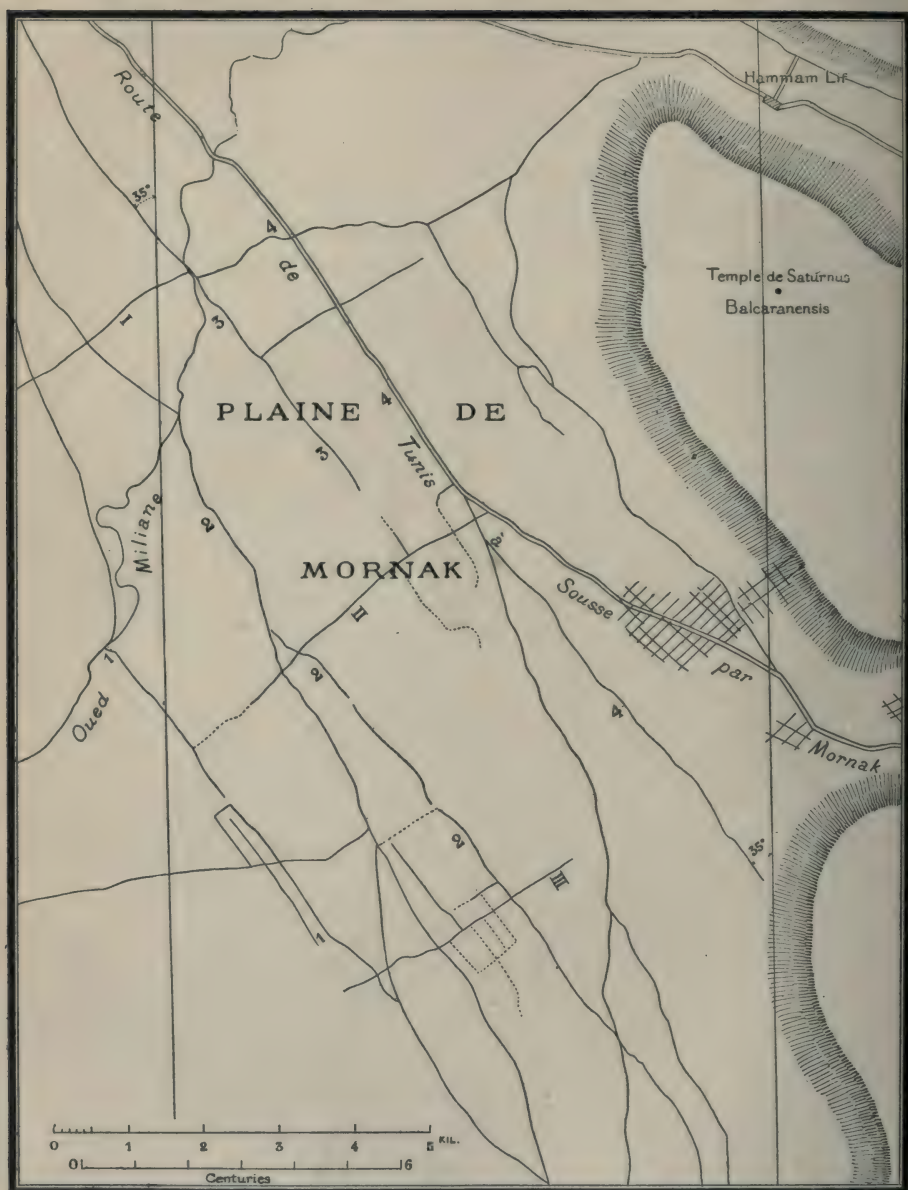
En joignant les feuilles de La Goulette et de Grombalia (pl. XII), on voit que la région entre Soliman et Grombalia, c'est-à-dire la partie nord du « cou » — *αὐχλὺς*, disait l'antiquité — de la presqu'île du cap Bon, est traversée par un système de lignes droites dont les unes courent parallèlement à la route Tunis-Sousse, pendant que les autres coupent ces parallèles à l'angle droit. On n'a qu'à se servir de l'échelle divisée en centuries pour constater que nous avons affaire — ce qui était probable à première vue — aux limites d'une centuriation romaine.

L'angle que les lignes tracées du Sud-Ouest au Nord-Est forment avec l'équateur est de 30 degrés; c'est donc la même orientation (d'après le lever du soleil au solstice d'été) qu'à Carthage (voir p. 150), de façon que les lignes du Sud-Ouest au Nord-Est devront être appelées *decumani*.

On aperçoit 4 *decumani* (I-IV), dont la distance est 6 (entre I et II), 3 (entre II et III), 2 (entre III et IV) centuries. Il y a 4 *cardines* (du Nord-Ouest au Sud-Ouest) dans les distances de 5 (entre 1 et 2), 3 (entre 2 et 3), 1 (entre 3 et 4) centuries.

⁽¹⁾ *Feldmesser*, I, p. 52: *Nam et de aedibus sacris quae constitutae sunt in agris similiter oriuntur quaestiones (finales): sicut in Africa inter Adrumetinos et Thysdritanos de aede Minervae, de qua jam multis annis litigant.*





CENTURIATION DE MORNAK.

Le *cardo* 1 — peut-être le *cardo maximus* — coïncide avec la route de Tunis à Sousse sur un parcours de 5 kilomètres. Ce fait permet deux explications : ou la voie antique de Carthage à Hadrumète a suivi cette ligne de division, ou la route moderne. On devra rejeter une troisième explication : que le *cardo* ait été tracé d'après la route antique, car il semble bien que ce ne sont pas les lignes du Nord-Ouest au Sud-Est, mais celles du Sud-Ouest au Nord-Est qui ont formé la ligne d'orientation.

En dehors des grandes lignes, dont l'origine romaine ne pourrait être contestée, on aperçoit quantité de petits chemins rectilignes modernes qui parcourent les bois d'oliviers dans la direction des *limites* et qui semblent avoir été tracés lorsqu'on plantait les oliviers. On observe le même fait d'un arpentage moderne basé sur les lignes de la centuriation romaine à Carthage, où déjà Falbe a noté ce fait (voir p. 146), comme en Lombardie, où la division des champs n'est autre chose qu'une subdivision des carrés formés par la centuriation romaine⁽¹⁾.

Sur le territoire auquel appartiendrait l'arpentage de la plaine entre Soliman et Grombalia, on ne saurait se prononcer. On peut penser que les villes de la montagne à l'Ouest de la plaine, la *civitas Nepheritana* et le *municipium Tubernuc* (feuille de Grombalia, n^{os} 39 et 205) ont eu leurs champs dans la plaine. En outre, le *municipium Vina* — au Sud de *Ad Mercurium* — doit y avoir participé.

IV

CENTURIATION DE LA PLAINE DU MORNAK.

Entre le Djebel-bou-Kournein — siège du Saturnus Balcaranensis — et l'Oued-Miliana s'étend une belle plaine qui est parcourue par la route de Tunis à Grombalia (— Sousse) et dont la fertilité est attestée par de nombreuses plantations d'oliviers et de vignobles. Elle s'appelle la plaine du Mornak (pl. XIII).

Cette plaine garde aussi des traces de la centuriation romaine, mais ses lignes ne sont guère parallèles à celles que nous venons de trouver sur l'autre côté de la montagne, dans la plaine de Grombalia.

Les lignes du Sud-Ouest au Nord-Est (C A B de la figure 6) cou-

⁽¹⁾ Voir *Flurtheilung*, p. VII.

pent la ligne Ouest-Est sous un angle de 35 degrés, les autres, qui sont dirigées du Nord-Ouest au Sud-Est (E A D), sous un angle de 55 degrés.

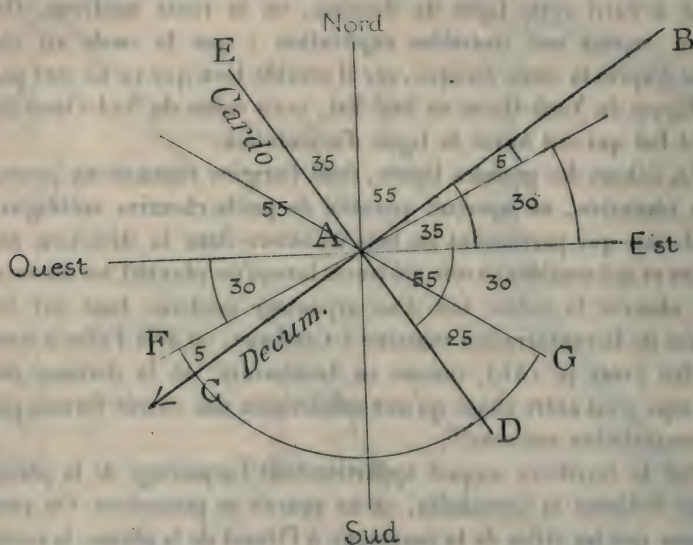


Fig. 6.

Il s'ensuit que les unes (C A B) n'ont pas été dirigées vers le lever du soleil et que les autres (E A D) ne sont dirigées ni vers le lever du soleil ni vers le coucher (voir p. 148). On voit plutôt que les lignes B A C correspondent au coucher apparent du soleil au solstice d'hiver observé sous un angle de 5 degrés. Nous avons donc la même orientation qu'à Sidi-bou-Ali; seulement, à Sidi-bou-Ali, le coucher apparent différerait du coucher vrai d'un angle plus grand (7 degrés).

Les *decumani* ne sont pas bien conservés, mais la route désignée par le numéro I qui, venant de Mohammédia (sur la feuille d'Oudna), rejoint la route de Tunis à Sousse à 2 kilomètres en deçà de Hammam-Lif, correspond à peu près — spécialement dans la partie à l'Ouest qui manque sur mon croquis — à la trace d'un *decumanus*. A 7 centuries plus au Sud se trouve le *decumanus* II, et à l'intervalle de 6-7 centuries le *decumanus* III.

Les *cardines* sont mieux conservés. On en aperçoit 4 (1-4). Le plus remarquable, c'est la grande ligne 4 qui, sur un parcours de 5 kilomètres, coïncide avec la route de Tunis à Mornak. Entre les

cardines 4 et 3 et 3 et 2, il y a 2 centuries, entre 2 et 1, 3. La distance entre 1 et 4 est de 7 centuries (voir p. 167).

Je dois me borner aux constatations que j'ai pu tirer des feuilles de l'Atlas archéologique publiées jusqu'à ce jour. On pourrait peut-être compléter mon étude à l'aide de la carte au 1/50000^e d'après laquelle on dresse la carte archéologique et qui est déjà plus avancée que l'Atlas archéologique. Mais je ne dispose pas de cette carte et mes indications suffiront pour montrer les points de vue d'après lesquels des études de ce genre pourraient être continuées.

Il me semble que ce complément ne serait point inutile, car si on prend soin de chercher toutes les traces des voies de communication d'origine romaine, on devra étendre cet examen à ces chemins d'intérêt local, dont l'étude nous fait connaître la topographie antique des territoires et par où s'éclaircissent les doctrines des arpenteurs qui ont attiré l'attention, de Niebuhr et auxquels Lachmann a appliqué sa critique magistrale.

Je termine ce petit travail en enregistrant les notices des arpenteurs qui concernent l'Afrique et qui contiennent des détails intéressants.

1. *Feldmesser*, I, p. 36, 17 (Frontin) : *Nam cum in Italia ad aquam pluviam arcendam controversia non minima concitetur, diverse in Africa ex eadem re tractatur. Quum sit enim regio aridissima nihil magis in quaerella habent quam si quis imbuerit aquam pluviam in suum influere. Nam et aggeres faciunt, et excipiunt et continent eam ut ibi potius consumatur quam affluat.*

La dernière phrase n'a pas encore été observée par ceux qui se sont occupés des travaux hydrauliques des Romains exécutés en Afrique. C'est la description d'un barrage comme on en trouve partout dans les oueds africains.

2. *Feldmesser*, I, p. 57, 8 (Frontin) : *... Sicut in Africa ubi spatiositas et inundatio camporum ejus modi controversias facillime in errorem deducit.*

L'auteur parle des controverses naissant sur un terrain où il n'y a pas d'arbres ou autres marques pour reconnaître les limites, de façon qu'il devient difficile de reconnaître sur le terrain les parcelles du cadastre (*forma*).

Spaciositas et *inundatio* sont deux termes qui caractérisent très bien l'Afrique avec ses plaines larges et qui, chaque hiver, sont envahies par les eaux impétueuses des oueds.

3. *Feldmesser*, I, p. 53, 3. Frontin (*De controversiis agrorum*) parle ici des territoires privés (*saltus*) et de leurs controverses avec des communes limitrophes, en donnant la caractéristique fameuse de ces grandes seigneuries, plus grandes que les territoires des villes, peuplées par les colons (*populus plebeius*) domiciliés dans les *vici circa villam in modum municipiorum* — passage qu'éclairent les ruines des villas entourées par des groupes de villages qu'on trouve dans les vastes plaines du Sud tunisien.

4. *Ibid.*, I, p. 57, 2. Voir p. 168, note 1.

5. *Ibid.*, p. 57, 25 : « *De aqua pluvia arcenda controversia . . . per regiones variis generibus exercetur . . . in Italia . . . non exigua est injuria si in alienum agrum aquam immittas, in provincia autem Africa si transire patiaris.* » Comparez le passage de Frontin sous le n° 1.

Ces passages ont trouvé un commentaire frappant dans la *lex aquae* trouvée à Lamasba, en Algérie.

6. *Ibid.*, p. 180, 1 : C'est le passage sur le plan régulier de la colonie *Admaedara* (Haidra). Voir p. 153, note 1.

7. *Ibid.*, p. 307, 23 suiv. : *Dum per Africam assignaremus, circa Carthaginem in aliquibus locis terminos rariores constituimus ut inter se habeant pedes II cccc.* (2,400 *pedes* est le côté d'une centurie, voir p. 130.)

L'auteur donne à la suite quelques détails sur le matériel des bornes posées en Afrique et surtout à Carthage. Nous ne sommes guère en état de fixer la date de la centuriation dont il parle.

8. *Ibid.*, p. 344, 3 : *Hujus (termini) pedatura extenditur a ped. c et ccl usque in II cccc (= 2,400), in Africa maxime et in aliquibus locis usque in IIII (= 4,000).*

Cette notice correspond parfaitement à la grande étendue des territoires africains (par exemple, celui de *Cirta*).

9. *Ibid.*, p. 353, 2 et 20. Un des auteurs les plus récents parle, en citant l'Afrique, de la forme des bornes et des lettres (*litterae singulares*) qu'on y gravait pour marquer l'emplacement de la pierre.

Certes, ce sont là des renseignements assez pauvres, et on donnera la préférence aux documents d'arpentage fournis par le sol de l'Afrique lui-même.

Nous possédons en outre plusieurs bornes d'un haut intérêt, comme celles qui marquaient la limite de l'*Africa vetus*, mais les documents les plus précieux pour notre connaissance de l'arpentage romain trouvés en Afrique, ce sont, à mon avis, les restes de l'arpentage qui existent encore aujourd'hui dans les plaines de Carthage, de Sidi-bou-Ali et de Sousse.

A. SCHULTEN.

NOTE

SUR

LE TOMBEAU DE PRAECILIUS, À CONSTANTINE,

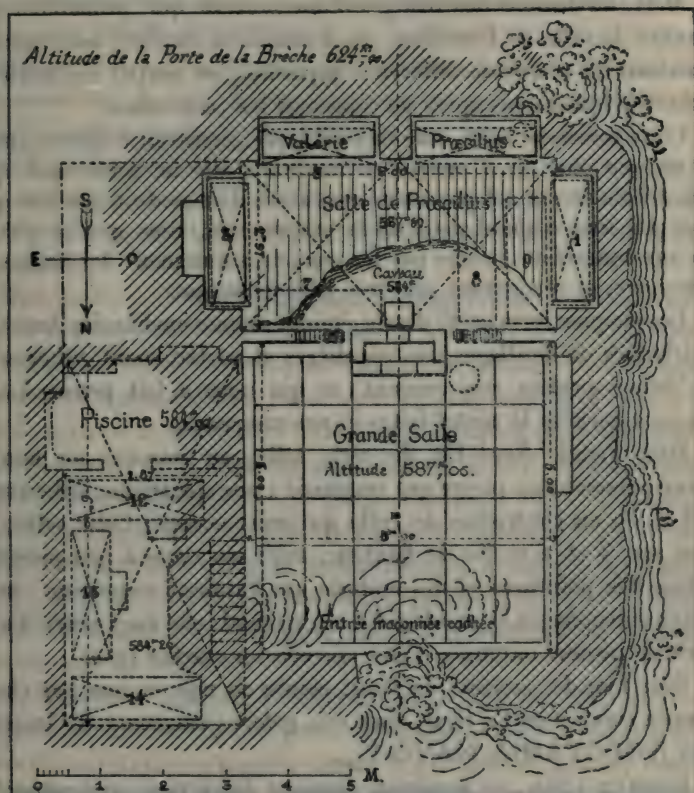
PAR M. CHABASSIÈRE.

En 1855, au mois d'avril, sur les indications des Arabes, la municipalité de Constantine faisait, à 50 mètres en contre-bas de la vieille tour romaine du boulevard du Nord, rechercher une ancienne source thermale fermée en 1797 par ordre de Hadj-Mohamed-English, alors bey de la province.

Par un hasard absolument providentiel, les ouvriers de la ville reconnurent, le 14 avril, une sorte de terrasse abritée sous les stratifications; cette terrasse, martelée, ciselée, bouchardée, bien nette, était, sur sa face Nord-Ouest, c'est-à-dire sur la campagne (Chettaba et Oued-Melah), garnie d'une balustrade de pierre travaillée et de quelques marches bien apparentes, vestiges d'un escalier tournant lui donnant accès au milieu de broussailles, de figuiers et de cailloux roulés venus d'en haut.

Tous se croyaient, M. Gouvet, l'architecte de la ville en tête, sur les fameux bains tant cherchés; aussi, grand fut l'étonnement des travailleurs quand, le lendemain 15, l'un d'eux, entraîné par un éboulis, glissa dans un premier caveau et sur le sarcophage même de Præcilius. Arrivé dans ce trou obscur qu'il fallut d'abord déblayer au couffin, on put, le 16, reconnaître la salle et sa forme rectangulaire de 5 mètres de largeur sur 3 mètres en longueur et 3 mètres en hauteur; les arceaux que couvraient les débris devinrent apparents. On reconnut même que cette salle aux trois quarts détruite avait dû être fort curieuse et qu'elle était disposée pour recevoir les restes d'une famille. D'un autre côté, la belle inscription que portait le couvercle du sarcophage principal avait attiré l'at-

tention des membres de la Société archéologique ; sa lecture amena l'ouverture du sarcophage, dans lequel on ne trouva que les ossements de l'orfèvre et des traces de tissus sur le corps et sous la tête.



Plan du tombeau de Praecilius, à Constantine.

La fresque qui se trouvait au-dessus du sarcophage, à demi brisée, se voit encore un peu ; celle qu'a dessinée M. Gouvet au-dessus de la sépulture voisine, mieux conservée, était bien plus apparente ; mais les terres et les débris des murs et des plafonds couvraient encore le sol, et personne ne songeait à découvrir la belle mosaïque qui ornait le sol de cette pièce.

Enfin l'hypogée fut en partie déblayé : on s'aperçut alors que la mosaïque était en grande partie effondrée dans un deuxième caveau de dimensions pareilles à la première pièce (2 m. 97 sur

5 mètres et 3 mètres). On continua les rudes travaux de déblaiement et on découvrit successivement sept sarcophages, sans inscriptions, ne contenant, eux aussi, que des squelettes.

Mais, au-dessous des vestiges d'une murette qui, probablement, limitait la salle de Præcilius, au-dessus d'un escalier, bizarrement construit en pierre de différents appareils, on sentait un nouveau vide. Quelques mois après on reprenait les recherches.

Cette troisième salle, une fois déblayée, mesurait 5 mètres sur 5 et un peu plus de 3 mètres en hauteur; elle ne renfermait que des débris et son sol paraissait recouvert d'un enduit très dur que l'on prit tout d'abord pour de la maçonnerie, alors que ce n'était qu'une concrétion formée par les eaux de suintement des voûtes et des murs, et recouvrant une très jolie mosaïque.

Les plaques formant le dessin étaient comme enchâssées dans des guirlandes de feuillages très régulières et parfaitement adhérentes au béton qu'elles recouvraient, ce qui nous a fait penser à des copies apportées là toutes faites et par morceaux.

Dans l'angle Nord-Est de cette salle, on retrouva un nouvel emmarchement en pierre qui conduisit à une quatrième salle située à 3 m. 30 en contre-bas de celle qui nous occupe. Cette salle, de 6 m. sur 3 et 2 m. 80 de hauteur, avait ses murs à peu près dégarnis des peintures et des enduits qui l'avaient recouverte; trois beaux sarcophages la meublaient et, au fond, elle était ornée d'une sorte de piscine entourée d'une murette en marbre rose.

Sous l'un des arceaux du fond, peinte en noir et non pas charbonnée comme on l'a écrit, était une galère (unirème) et l'inscription IPOPOTAMIA NAVIS⁽¹⁾.

Jusqu'en 1859, ce *sepulcrum familiare* fut à peu près respecté, mais on ne poursuivit pas sérieusement les recherches, qui eussent peut-être abouti à la découverte d'une cinquième salle, entre les deux caveaux inférieurs. Pendant plus de vingt ans, cette nécropole fut odieusement outragée, et, depuis quatre ou cinq années, les déblais du Coudiat Aty recouvrent définitivement ces pauvres ruines.

CHABASSIÈRE.

⁽¹⁾ *Annuaire de la Société archéologique*, 1854-1855, p. 179.

« que les fers à l'aide desquels elles ont été obtenues étaient grossièrement gravés; mais la finesse de certains détails ne permet pas de s'arrêter à cette hypothèse.

« L'on remarquera en outre qu'elles ne font pas partie de la décoration originelle de la reliure.

« On est alors amené à penser que le fer n'a pas été appliqué directement sur le cuir. Si l'on applique un cachet préalablement chauffé sur une feuille de papier interposée entre la matrice et le cuir, l'on obtient sur le cuir des empreintes analogues. L'on supposera donc que les possesseurs des registres se sont servis des couvertures comme de tampons pour obtenir des empreintes en relief sur papier. »

« Mais quelle était l'utilité d'une pareille opération? M. Guigue fait d'abord remarquer que ces empreintes se trouvent sur des registres contenant des listes de cens, de redevances. D'autre part, il rapproche ces empreintes d'un document d'origine lyonnaise dont il a publié en 1886 le fac-similé ⁽¹⁾. C'est une quittance qualifiée *signetum*, délivrée en 1370 à un certain Johannot Astier, attestant qu'il avait acquitté ce qu'il devait à la justice de Savigny pour une vente de blé : cette quittance consiste en un petit morceau de papier sur lequel on a inscrit la quantité de blé vendue, la date de la vente, et qui porte, au milieu, l'empreinte en relief de la lettre G dans un cadre rectangulaire, empreinte analogue à celles que M. Guigue a relevées sur les reliures.

« M. Guigue en conclut, et très justement, semble-t-il, « que ces empreintes un peu floues, jetées irrégulièrement sur les couvertures de cuir d'anciens terriers des xv^e et xvi^e siècles, sont les traces des cachets en relief imprimés sur les quittances délivrées aux tenants qui acquittaient leur cens. Ce sont là de véritables timbres secs. »

M. Georges PERROT remet la note suivante au sujet d'une statue de Minerve récemment découverte à Poitiers :

« Il a été découvert, le 20 janvier 1902, dans la cour de l'École supérieure des filles, à Poitiers (Vienne), une statue de Minerve en marbre blanc, de grandeur naturelle. La tête, qui avait été dé-

(1) Georges Guigue, *Les tard-venus*, fac-similé en regard de la page 206.

tachée du tronc, est casquée. Elle a pu, sans difficulté, être replacée sur le cou. Il en a été de même de la main gauche qui, elle aussi, avait été brisée. Après que tous les morceaux eurent été rapprochés, il ne manque plus aujourd'hui, à la statue, que l'avant-bras droit.

« La déesse est vêtue d'une longue tunique qui tombe jusqu'aux pieds et d'un himation serré à la taille par une ceinture, disposition assez insolite. Elle a l'égide attachée sur le haut de la poitrine. La main droite devait serrer la hampe de la lance dressée; la main gauche semble avoir tenu un objet dont il est impossible de deviner la nature.

« On ne saurait s'arrêter à une idée qui a été émise dans le premier enthousiasme de la découverte; il ne peut être question de voir ici un original grec. Il y a, dans toute l'exécution, une certaine froideur qui exclut cette hypothèse. La tête, surtout vue de face, est lourde. Les boucles qui ceignent le front et retombent sur les épaules manquent de souplesse. Il y a de la sécheresse dans les plis de la draperie. C'est là une copie des temps romains, mais une copie soignée d'un ouvrage qui présentait encore des traces d'archaïsme et qui doit dater de la première moitié du ^{II}^e siècle. La figure, à ce titre, est intéressante. Elle ne reproduit exactement les traits d'aucune des Athénas que renferment les musées de l'Europe; elle paraît remonter à un prototype inconnu, qui reste à déterminer. C'est surtout quand on regarde la tête de profil que l'on a cette impression très nette.

« On ne saurait être trop reconnaissant à M. le maire de Poitiers des mesures qu'il a prises pour assurer à la ville de Poitiers la propriété de la statue; on n'aura pas le chagrin de voir celle-ci, comme le Diadumène de Vaison, prendre le chemin de l'étranger. Il y a lieu aussi d'être reconnaissant à M. Richard, archiviste de la Vienne et correspondant du Ministère, de l'empressement qu'il a mis à renseigner le Comité, à lui fournir sur les circonstances de la découverte les détails les plus précis. »

M. HÉRON DE VILLEFOSSE présente un rapport sur une demande de subvention formée par l'abbé Hermet en vue de poursuivre ses recherches à la Graufesenque, près Millau (Aveyron) :

« M. l'abbé Hermet, curé de l'Hospitalet, a repris l'exploration commencée, il y a plusieurs années, par M. l'abbé Cérés. Il y avait,

à l'époque romaine, à l'endroit appelé aujourd'hui la Graufesenque, de grandes fabriques de poteries où l'on a recueilli de nombreux fragments céramiques, notamment des graffites d'un intérêt très spécial. Il y aurait lieu certainement de continuer ces recherches et de les poursuivre méthodiquement. Le rapporteur propose d'accorder une subvention à M. l'abbé Hermet.» — Adopté.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

R. DE LASTEYRIE,
Membre du Comité.

RÉUNION ANNUELLE
DES
DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
À PARIS.

SÉANCE GÉNÉRALE D'OUVERTURE.

La 40^e réunion des délégués des Sociétés savantes de la France s'est ouverte le mardi 1^{er} avril 1902, à 2 heures précises, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Bouquet de La Grye, membre de l'Institut, président de la Section de géographie historique et descriptive du Comité des travaux historiques et scientifiques, assisté de M. Raoul de Saint-Arroman, chef du bureau des travaux historiques et des sociétés savantes.

Étaient présents : MM. Léopold Delisle, Émile Levasseur, Héron de Villefosse, le général Sebert, le docteur Hamy, Glasson, Omont, Lyon-Caen, membres de l'Institut; Charles Tranchant, Léon Vailant, J. de Laborde, Gazier, Henri Cordier, Gabriel Marcel, Maurice Prou, Bruel, Lefèvre-Pontalis, Octave Noël, Ducrocq, le docteur Fernand Ledé, Toutain, membres du Comité des travaux historiques et scientifiques; Georges Harmand, Léon Salefranque, Henri Bullieux, le docteur Pellegrin, Henri Rodet, Robert Gauthiot, Lutz, M. et M^{me} Ernest Chantre, MM. René Worms, Paul Flobert, Henri Bourgerie, le chanoine Pottier, Dunand, Alfred Besnard, le chanoine Ulysse Chevalier, Jean Bresse, Paul Vallée, l'abbé Adam, de Saint-Genis, Charles Lucas, Sallé, Émile Belloc, Fernand Vua-cheux, Wilfried de Fonvielle, Théophile Eck, Henri Teulié, l'abbé Masselin, Victor Barbiès, Kleinklauss, le docteur Guillemain, Nodon, Noël Thiollier, Pilloy, Albert Mayeux, Georges Guillon, Louis

Régnier, Claude, Jules Haize, Vilmin, Emmanuel Lévy, Henri Dupont, Gustave Fabre, Victor Adrien, Pellorce, Niepce, Bouillet, Henri Chevalier, l'abbé Hamard, Clément Huart, le chanoine Marbot, Édouard Fourdrignier, Léon Lejeal, Labaube, Malinvaud, Nizet, Pénicaud, Jules Gauthier, Aug. Chauvigné, Gasc-Desfossés, le docteur Thiry, Maillard, le conseiller Pascaud, René Fage, Veuchlin, le chanoine Morel, Albert Perrin, de Montégut, l'abbé Antoine Favé, Hanshalter, E. Bertrand, Paul Laurent, M. Triboulet, le général Canonge, Pector, Dodanthun, Vivarez, Germain Lefèvre-Pontalis, le docteur Henri Henrot, Gustave Chauvet, Léon Coutil, l'abbé Bonno, Victor Advielle, l'abbé David, Martial Imbert, l'abbé Varin, Bloch, M. et M^{me} Gabrielle Mathieu, M. et M^{me} Bonnefoy, MM. Henri Jadart, le docteur Jeandelize, de Mortillet, etc.

Au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Bouquet de La Grye déclare ouvert le Congrès des Sociétés savantes et donne lecture de l'arrêté qui constitue les bureaux des sections.

Le Président invite les membres du Congrès à se rendre dans les locaux qui ont été affectés aux différentes sections.

Pour le Secrétaire de la Section d'archéologie,

M. PROU,

Membre du Comité.

SEANCE DU 1^{er} AVRIL 1902.

SOIR.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

Le bureau est ainsi constitué :

Président : M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

Assesseurs : M. le chanoine POTTIER et M. CHAUVET.

Secrétaire : M. le comte DE LASTEYRIER, suppléé par M. PROU.

M. FOURDRIGNIER, correspondant du Comité, lit un mémoire sur un certain nombre d'autels romains découverts et conservés en Belgique, dans le Luxembourg et le pays de Trèves. Il insiste particulièrement sur un autel trouvé dans l'église de Berg, près Tongres, et transporté au Musée de Liège; il décrit l'autel découvert à Ver-ton en 1897, conservé au même musée, et les autels du Musée de Trèves, provenant de Udelfangen, Ahrweiler, Ehrang, Theley. M. Fourdrignier fait passer sous les yeux de la section les belles photographies qu'il a exécutées de ces divers monuments.

M. l'abbé GIRARD, professeur au collège catholique Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), lit un mémoire sur le mur romain au Nord de l'Angleterre. Après avoir décrit les divers travaux qui constituent cette ligne de défense, il recherche quelle est la date de sa construction. Car si l'opinion qui attribue aux Pictes l'établissement du rempart est aujourd'hui abandonnée, deux opinions restent en présence, celle qui en fait l'œuvre de l'empereur Hadrien et une autre d'après laquelle ce serait l'œuvre de Septime Sévère. Deux inscriptions trouvées dans des carrières voisines du rempart portent l'une les noms des consuls Faustinus et Rufus, consuls en l'an 210 après Jésus-Christ, et l'autre, les noms des consuls Aper et Maximus, de l'an 207; ces inscriptions nous reportent donc au temps de Septime Sévère. D'autre part, M. Bates a établi que le mur de pierre

avait remplacé un mur de terre. Les historiens anciens parlent de l'établissement d'une ligne de défense par Hadrien; quelques-uns mêmes disent un mur; d'autres historiens affirment que Septime Sévère a construit un mur au Nord de la Grande-Bretagne. Une seule hypothèse permet de concilier ces diverses données : Hadrien aurait fait établir un rempart de terre et Septime Sévère un mur de pierre.

Une discussion s'engage entre M. Martial IMBERT, M. l'abbé MASELIN et M. VAUVILLÉ sur l'âge du rempart de terre.

M. le Président présente quelques observations sur les inscriptions romaines mentionnées par M. l'abbé Girard.

M. l'abbé HAMARD, du Comité archéologique de Senlis, énumère et décrit les antiquités qu'il ont fournies les fouilles qu'il poursuit depuis de longues années, avec tant de zèle et de compétence, sur le territoire de Hermes (Oise).

M. CHAUVET présente d'importantes observations sur la communication de M. l'abbé Hamard.

M. VAUVILLÉ et M. Prou appellent l'attention du Congrès sur la multiplicité des puits découverts à Hermes.

M. Amand MONTIER, de la Société des amis des arts de l'Eure, lit un mémoire intitulé : *Pavés du Pré d'Auge et Pavés de Lisieux*. Ces deux désignations s'appliquent à des carreaux fabriqués au Pré d'Auge, près Lisieux (Calvados), mais tout à faits différents par leur mode de fabrication et leur emploi pour la décoration des bâtiments.

Les pavés du Pré d'Auge se fabriquaient dès le x^e siècle, peut-être même avant cette date; la fabrication des pavés dits de *Lisieux* ne commença qu'au $xvii^e$ siècle; elle fut inaugurée par Joachim Vattier, d'où le nom de « pavés Joachim » qui leur fut donné.

Le pavé du Pré d'Auge est un carreau de terre, tantôt à fond rouge avec décors d'engobe blanche, recouvert d'un vernis à base de plomb donnant à l'engobe une couleur légèrement ambrée, tantôt à fond blanc d'engobe avec décor réservé de la couleur de la

terre qui est rouge. D'autres fois le fond est brun manganèse avec décor vert brillant. Le carreau vert fut utilisé du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle surtout pour le pavage des maisons.

Le *pavé Joachim* est un carreau faïencé, émaillé comme les poteries de Rouen, dont il a les couleurs éclatantes : bleu, vert, jaune. Il servait au revêtement des cheminées, des vestibules, des salles de bain et quelquefois au pavage des pièces d'honneur des maisons et châteaux ou à celui du sanctuaire des églises. Les architectes du Trianon et du château de Versailles s'en servirent à la fin du ^{xvii}^e siècle.

M. Montier recherche la date des plus anciens carreaux du Pré d'Auge qui nous soient parvenus. Il en étudie la technique et la décoration, met sous les yeux de l'assemblée une centaine d'aquarelles représentant des types différents des décors employés sur ces pavés, et fait défiler successivement les fleurs de lis allongées et les rosaces du ^{xv}^e siècle, les fleurons et les rinceaux de la Renaissance, et enfin au ^{xviii}^e siècle, les ferronneries et les palmettes qui décorent les faïences de Rouen à partir de 1650. Chaque siècle apporte ainsi sa note décorative. En général, le motif du décor comporte quatre pavés ou quatre éléments symétriques en eux-mêmes qui, juxtaposés, forment un dessin rayonnant du plus heureux effet. On doit remarquer aussi que, sauf un ou deux types de triangles rouges et jaunes, les décors géométriques sont inconnus.

Il en est autrement des pavés émaillés ou faïencés, dits *pavés de Lisieux* ou *pavés Joachim*. Presque tous les motifs de décor sont empruntés à des combinaisons de lignes géométriques agrémentées d'étoiles, de marguerites avec plusieurs rangs de pétales concentriques : le décor est complet en un seul pavé. Quelquefois cependant, un motif composé de quatre éléments présente non plus des étoiles géométriques, mais quatre palmettes avec rinceaux apposées par leur pointe au centre du motif pour constituer un décor symétrique et rayonnant. La profondeur des émaux bleus et verts purs, le brillant de ces émaux, est tout à fait remarquable. La différence d'épaisseur dans les émaux, due à l'inexpérience de l'ouvrier potier qui les employait, leur donne une vibration et un éclat que l'on ne trouve pas ailleurs. La fabrication de ces pavés est caractérisée par ce fait, qu'elle conserve les anciens procédés de Jérôme Della Robbia employés aux revêtements du château de Madrid, au Bois de Boulogne, sous François I^{er}. Le décor est tracé en creux sur la pâte

encore molle de façon que l'émail est comme serti dans un clair-semé.

Cette fabrication au Pré d'Auge était entre les mains d'une dynastie de potiers, les Vattier, dont M. Montier a retrouvé la généalogie; Joachim Vattier, l'inventeur du pavé faïencé, est le plus célèbre, mais il ne faut pas oublier Jacques Vattier dont le nom se retrouve sur une fontaine ronde, d'émail vert, datée du Pré d'Auge, 1771.

Cette fabrication de pavés dits *Joachim* fut très suivie à partir du milieu du xvii^e siècle; elle prolongea jusqu'au commencement du siècle dernier la réputation des potiers du Pré d'Auge, longtemps après qu'ils avaient uni à la fabrication des pavés celle des épis de toiture et des girouettes de colombier, dans laquelle ils avaient acquis une incontestable supériorité au xvi^e siècle⁽¹⁾.

M. le chanoine POTTIER présente quelques observations sur l'époque à laquelle remonte la fabrication des carreaux vernissés.

M. Bizot signale un carrelage du xviii^e siècle, à l'abbaye de Fontenay, en Bourgogne.

M. le Secrétaire donne lecture de trois études de M. LACROIX, conservateur du musée d'Albi, répondant à diverses questions inscrites au programme du Congrès. Il signale trois mosaïques romaines découvertes dans le département du Tarn : la première, en 1846, à Rivières (canton de Gaillac) et détruite aussitôt après son invention; la seconde, en 1850, encore en place, au hameau de Salles, commune de Giroussens; la troisième, en 1863, à Granejols, commune de Cahuzac-sur-Vère, conservée au musée de Toulouse.

M. Lacroix donne le relevé des estampilles imprimées sur les poteries trouvées à Montans (canton de Gaillac), localité où l'on a trouvé des vestiges de fours de potiers. Dans les fouilles qu'il a pratiquées lui-même à Montans, M. Lacroix a recueilli un fragment de poterie avec graffiti.

Enfin, M. Lacroix donne le catalogue des pièces de verrerie antique conservées au musée d'Albi.

(1) Voir plus loin, p. 177, le texte *in extenso* de cette communication.

M. le secrétaire lit une étude de M. Louis Bousrez, de la société d'archéologie de Touraine, sur une sépulture gallo-romaine découverte sur le territoire de la commune des Ports (Indre-et-Loire), à 700 ou 800 mètres du village des Places, qui dépend de Luzé. Cette sépulture consistait en un cercueil de pierre renfermant un coffre de plomb dans lequel était un squelette d'homme. Le couvercle du cercueil est arrondi; il mesure 2 m. 30 de long sur 0 m. 67 de large et 0 m. 34 d'épaisseur. Le cercueil de plomb était rongé par l'oxydation. L'inhumation est datée par la présence dans la tombe d'une monnaie de Claude le Gothique, petit bronze; au revers de la Providence. On a trouvé en outre dans le cercueil un petit vase de verre bleu à deux anses, la partie antérieure d'une tête féminine d'une statuette de terre cuite rouge. A l'angle droit supérieur et à l'extérieur du tombeau, l'on a recueilli plusieurs vases de terre et des fragments de petits vases de verre.

La séance est levée à 5 heures.

Pour le Secrétaire de la Section d'archéologie,

M. Prou,

Membre du Comité.

SÉANCE DU 2 AVRIL 1902.

MATIN.

PRÉSIDENCE DE M. RENÉ CAGNAT.

M. Jules PILLOY est désigné comme *assesseur*.

M. l'abbé ARNAUD D'AGNEL, de la Société de statistique de Marseille, lit un rapport sur l'exploration de dix stations préhistoriques qu'il a reconnues sur le plateau des Claparèdes, au sud de la ville d'Apt (Vaucluse).

Au Nord, près du village de Saignon, se trouvent les deux centres de Fontaine-les-Anes et de Cadarache; vers le Sud, les stations de Combeyraude et de Chaix, celles d'Escudelette et de la Brémonte; au Sud-Est d'Escudelette, les stations des Fondons et de Buoux; au Nord-Ouest de Buoux, l'habitat des Depeaux et le quartier des Picatiers.

De ces stations, la plus considérable est la Brémonte, où les traces de l'industrie préhistorique couvrent un espace de 4 hectares.

L'ensemble des dix stations a fourni plus de 5,000 instruments de silex. Ces stations appartiennent à la période néolithique, époque robenhausienne, à l'exception d'une seule, celle d'Escudelette, où l'on a recueilli une trentaine de pointes moustériennes. Le plateau des Claparèdes a été certainement un des centres les plus importants de la vie préhistorique dans le Midi de la France.

M. Louis BLANCARD, membre non résidant du Comité, signale la découverte au Brusq, près de Toulon, de quelques monnaies de bronze romaines, d'un très petit nombre de monnaies d'argent marseillaises, de grands et moyens bronzes de Marseille, enfin de 1,500 petits bronzes de cette même ville, espèces monétaires particulièrement rares.

M. Louis BLANCARD commente ensuite un contrat monétaire de l'an 1365, relatif aux monnaies frappées à Tarascon par ordre de la reine Jeanne. Les marcs mentionnés dans ce contrat, pour la

taille des monnaies, sont ceux de la Cour romaine, de Marseille et de Provence; les monnaies sont les florins de la Chambre, de la Sentence, de la Couronne, à la Croisette, le gros d'argent, le double noir, le denier.

M. Louis BLANCARD signale enfin quelques sceaux inédits conservés aux archives départementales des Bouches-du Rhône, et attachés à des registres de comptes.

M. le Secrétaire rend compte d'un rapport de M. Henri COROT sur les fouilles qu'il a récemment pratiquées dans deux tumulus à Minot (Côte-d'Or), sis dans le bois de la ferme de Banges, et qui ne contenaient ni fer, ni or, mais seulement du bronze. L'un de ces tumulus renfermait dix sépultures, dans lesquelles M. Corot a recueilli un gros bracelet de bronze, des bracelets de jayet, des pièces d'applique en bronze ornant une ceinture de cuir, des anneaux de jambes, etc ⁽¹⁾.

M. Léon COUTIL, de la Société normande d'études préhistoriques, correspondant du Comité, présente un résumé des découvertes archéologiques relatives à l'époque gauloise, faites dans les cinq départements de la Normandie. Aucune fouille méthodique n'a été faite, sauf à Mondeville (Calvados). Le hasard seul a fourni les objets réunis dans les musées de Rouen, Louviers, Falaise, et les collections privées.

M. Léon Coutil étudie les casques trouvés à Falaise en 1823 et les compare à d'autres analogues, provenant de la Seine, à Paris, d'Auxonne, de Theil près Billy (Loir-et-Cher), et même à ceux qui ont été découverts en Bavière et à Corneto. Il rapproche aussi le casque d'or d'Amfreville (Eure) des casques de Tronoën près Saint-Jean-Trolimon (Finistère), de Munich, de Laibach, de Breuvannes, de Coolus, etc.

L'étude de l'armement est complétée par la description des épées ployées, trouvées dans des sépultures au Vaudreuil, à Eslettes, aux Moulineaux, à Hallays, à Caudebec, à Saint-Wandrille.

Des armes, il passe aux ornements, bracelets, torques, etc.; puis il décrit les pièces les plus importantes de céramique gauloise recueillies en Normandie.

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 222, le texte *in extenso* de cette communication.

M. le Secrétaire lit une étude de M. l'abbé PARAT, de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, sur une station préhistorique de l'époque chelléenne, récemment découverte dans le Morvan.

La station se trouve à 4 kilomètres Sud d'Avallon et à 265 mètres d'altitude, au lieu dit *l'Étang-Minard* que traverse le ruisseau du Rudaillon. La granulite, qui commence à Avallon, forme la première pente et le plateau qui fait suite, sur une largeur de 8 à 10 kilomètres; plus loin se montrent les gneiss. Sur ce plateau qui porte l'étang, les quartz d'épanchement, qui ont formé l'arkose, ont laissé quelques lambeaux témoins du recouvrement primitif; ce sont des quartz de filon et surtout des quartz jaspoïdes, zonaires ou meulièrement et quelques grès. C'est à cette formation qu'appartient le lit du ruisseau.

L'ingénieur Belgrand ayant capté les eaux du Rudaillon, que des barrages avaient autrefois transformé en étangs, on ouvrit des tranchées de 1 m. 30 pour placer les conduites d'eau.

Le sol dans lequel on fit ces terrassements sur 1 kilomètre de longueur était formé des alluvions du ruisseau. Ces années dernières, on fit des réparations nécessitant de nouvelles fouilles, et c'est alors qu'un ouvrier, remarquant la nature et la forme de certains cailloux trouvés, paraît-il, à 60 centimètres, les emporta chez lui.

M. l'abbé Parat fit plusieurs sondages dans l'étang desséché, sans grand espoir d'y rien recueillir, mais pour déterminer exactement le terrain. Il a trouvé sous 20 centimètres de terre végétale un lit de tourbe de 20 centimètres, une couche d'argile pure, puis sableuse de 30 centimètres, enfin, des alluvions sableuses granitiques, devenant de plus en plus caillouteuses en descendant. Les cailloux sont des roches énoncées plus haut, les uns à angles à peine émoussés, d'autres polis sur les arêtes et quelques-uns formant de vrais galets; tous avec la patine et le vernis donnés par l'eau courante charriant des sables.

La récolte se compose d'une amande, hache ou coup de poing et de deux éclats. L'amandé est un rognon de silex de la craie ovulaire, retaillé sur les deux faces à grands éclats, avec un large talon à la base où la croûte est intacte; les bords sont sinueux et assez grossièrement tranchants, se terminant en pointe mousse. La pièce mesure 185 millimètres de longueur, 115 millimètres de largeur et 45 millimètres d'épaisseur; elle pèse 1,150 grammes, ce qui la

classe parmi les plus grossés. Elle est de couleur gris-brun à la base et rougeâtre sur les faces d'éclatement avec quelques taches de patine blanche, le tout fortement verni ou lustré. Les éclats sont en quartz jaspé zonaire; l'un d'eux, qui est entier, de forme lancéolée, avec plan de frappe et conchoïde de percussion, mesure 185 millimètres de longueur, 6 centimètres de largeur et 25 millimètres d'épaisseur; c'est un jaspé à cassure jaunâtre dont la patine est verte, lustrée, avec une bande grise sur le dos de l'écorce de la roche.

Ces éclats de roche locale indiquent assez que l'amande de Chelles n'est pas là comme un objet perdu par hasard, mais que les primitifs sont venus dans la région y chercher une roche convenable et y tailler des outils : c'est donc probablement une station. La situation du gisement, dans les alluvions d'un petit ruisseau, à une altitude assez élevée, l'association d'une grosse amande de type archaïque avec de grandes lames simplement éclatées, lui donnent un certain intérêt; et si M. Boule a pu dire que l'Auvergne est très pauvre en stations de l'âge du renne, à cause des glaciers, on pourrait dire que le Morvan doit à son immunité de posséder un gisement de l'époque des glaciers mêmes.

M. MATER, de la Société des antiquaires du Centre, soumet au Congrès une série considérable de belles photographies de sceaux du Berry, parmi lesquels on remarque particulièrement ceux de Jobert, archiprêtre d'Issoudun; d'Etienne, seigneur de Graçay; de Béatrix de Bourbon, dame de Mehun; du trésorier de la Sainte-Chapelle de Bourges; d'Archambaud, doyen de l'église de Bourges; de Geoffroy de Saint-Brisson, doyen de Bourges; de Raoul de Senet, archidiacre de Sancerre, etc.

M. LÉON DE VESLY lit un mémoire consacré aux temples sur plan carré dont les substructions ont été découvertes par lui dans les forêts de Bord, de Louviers et de Rouvray; il recherche spécialement à quelle divinité peuvent avoir été consacrés ces sanctuaires.

La séance est levée à midi.

Pour le Secrétaire de la Section d'archéologie,

M. PROU,
Membre du Comité.

SEANCE DU 2 AVRIL 1902.

SOIR.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

MM. Jules GAUTHIER et Louis DEMAISON sont désignés comme assesseurs.

M. Bizot, conservateur des musées de Vienne, lit une étude sur l'église de Saint-Pierre, à Vienne (Isère). Après avoir résumé l'histoire de cette église abbatiale dont la fondation remonte à l'époque de Charlemagne, mais qui fut reconstruite au ^x^e siècle, il décrit les parties essentielles de l'édifice.

Le plan du monument se compose d'une nef précédée d'un porche, flanquée de bas côtés et terminée par un chœur en hémicycle. En refaisant le dallage de la nef, on a découvert de nombreux sarcophages. Les piliers, qui ont été remaniés, sont formés d'un massif carré flanqué de deux colonnes de marbre qui reçoivent des arcs en plein cintre sur des chapiteaux antiques réemployés par l'architecte.

Au revers de la façade, il faut signaler l'appareil très primitif des grandes arcatures en plein cintre superposées, dont les claveaux minces et allongés se retrouvent dans les églises carolingiennes. L'abside est voûtée en cul-de-four.

Le clocher, très remarquable par ses baies polylobées qui indiquent une influence venue de l'Auvergne ou du Limousin, est une œuvre de deux époques différentes. L'étage inférieur peut remonter au ^x^e siècle et l'étage supérieur au ^{xii}^e siècle.

Ce qui paraît certain, c'est que l'église romane de Saint-Pierre conserve des fragments d'un édifice plus ancien.

M. Gabriel CARRIÈRE, correspondant du Ministère, à Nîmes, donne des renseignements très précis sur diverses sépultures antiques découvertes en ces dernières années aux environs de Nîmes, à Pouzilbac (Gard). Il a lui-même exploré un champ de sépulture,

où il a rencontré le squelette d'un enfant enfermé dans une amphore et six tombes en tuiles. Il donne en outre l'inventaire du mobilier funéraire recueilli précédemment par MM. Gabriel et Henri Banquier dans des sépultures de même sorte. Il signale les sépultures trouvées à Saint-Clément près Sommières et à Saint-Quentin-la-Poterie. D'autres sépultures en tuiles au camp du Roussin, à Remoulins, ont fourni des agrafes de bronze de l'époque barbare. Les tombes découvertes au lieu dit *Le Luc*, sur la droite de la route de Nîmes à Marguerittes, étaient faites de dalles calcaires.

A Arpaillargues, l'on a découvert, en 1877, quatre tombeaux formés de briques à rebords, renfermant des vases rangés; dans l'un d'eux, l'on a recueilli quatre monnaies, dont trois ont pu être déterminées; elles étaient aux effigies de Magnence, de Décence et de Maxence; sur la quatrième, l'on distinguait encore le monogramme du Christ. Au même lieu, en 1878, une tombe de dalles a été ouverte; elle contenait, avec des vases de terre rouge vernissée, quatre monnaies, dont deux d'Hélène et de Constantin II; une autre sépulture contenait un crâne avec deux clous enfoncés dans les oreilles et un autre clou vers le milieu du crâne.

M. DEMAISON fait remarquer que ces grands clous proviennent des cercueils qui se sont pourris et qu'il ne faut pas les considérer comme des instruments de supplice; le poids des terres a fait pénétrer ces clous dans les orbites ou dans les oreilles. Un cercueil découvert près de Worms était encore intact et les planches assemblées par d'énormes clous se faisaient remarquer par leur épaisseur.

M. Martial IMBERT demande si les curieuses fibules recueillies par M. Carrière peuvent être datées, car elles présentent un type particulier.

M. l'abbé CHARTRAIRE, correspondant du Ministère, communique au Congrès l'inventaire, après décès, du mobilier de l'archidiacre Jacques Orsini, de l'église de Sens, qui mourut en 1312. Ce personnage était membre d'une famille italienne très célèbre et il possédait quelques objets intéressants décrits dans l'inventaire, tels que deux écrins peints aux armes des Orsini ⁽¹⁾.

M. COQUELLE, de la Société des études historiques de Paris, lit

(1) Voir plus loin, p. 302, le texte *in extenso* de cette communication.

un travail sur les clochers romans du comté de Meulan (Seine-et-Oise). Ces tours centrales, bâties au ^{xii}^e siècle sur plan carré ou sur plan octogonal, se font remarquer par leurs caractères communs. Ajourés par des baies en plein cintre flanquées de colonnettes et couronnés soit de batières, soit de flèches de pierre revêtues d'écailles, ces quarante et un clochers sont encore dans un bon état de conservation. Viollet-le-Duc ne signale que les clochers de Limay et de Vernouillet, mais ceux d'Hardricourt, de Gadancourt, de Bouconvillers, de Gaillon, de Santeuil, de Jouy-le-Moutier, d'Ennery, etc., méritent l'attention des archéologues.

M. Coquelle cite un extrait de la *Chronique de Saint-Nicaise* aujourd'hui perdue, mais qui nous a été conservé par Dom Cottion et la collection Levrier, duquel il résulte que Galeran II, comte de Meulan, et sa femme avaient fait reconstruire, vers 1156, les églises des Mureaux, de Gadancourt, Cléry, Condécourt, Gaillon, Tessancourt, Hardricourt, Jambville et Limay (Seine-et-Oise).

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS félicite M. Coquelle d'avoir appelé l'attention des archéologues sur les clochers romans du Vexin, mais il fait des réserves sur les divisions de son étude qui devrait seulement comprendre deux parties, la première consacrée aux clochers carrés et la seconde aux clochers octogones. Il se refuse à croire que tous les clochers romans du Vexin appartiennent seulement à la seconde moitié du ^{xii}^e siècle. Certaines tours carrées, comme celles d'Arthies, sont certainement plus anciennes. Rien ne prouve que le petit clocher de la façade de Poissy soit le prototype des tours octogones du Vexin et que sa construction remonte à l'année 1125. En résumé, il ne faut pas généraliser les conclusions qu'on peut tirer du passage cité de la *Chronique de Saint-Nicaise*.

M. Jules GAUTHIER entretient le congrès de l'église prieurale de Romain-Môtier, dans le canton de Vaud.

Le monastère a été fondé au ^{vii}^e siècle par le roi Gontran; en 927, la comtesse Adélaïde a donné à Cluny cette abbaye, qui est devenue dès lors un prieuré.

L'église, construite dans la première moitié du ^{xii}^e siècle, comprend une nef avec deux collatéraux, un transept, un chœur; un narthex à deux étages a été ajouté à la fin du ^{xii}^e siècle; un porche est venu se greffer plus tard en avant du narthex. L'an-

cienne abside semi-circulaire a été remplacée par un chevet plat. Les supports, au carré du transept, sont de gros piliers; dans la nef, ce sont des colonnes cylindriques avec chapiteaux cubiques sans ornementation; les colonnes sont dépourvues de bases. Le carré du transept était couvert d'une coupole; les bras du transept sont voûtés en berceau. Les bas côtés sont voûtés de la même façon. Au XIII^e siècle, une voûte surcroisée d'ogives a été établie sur la grande nef. Le narthex se compose de deux étages; son plan consiste en une nef de quatre travées flanquée de collatéraux; au rez-de-chaussée, les supports sont des piliers, tandis qu'au premier étage, ce sont des colonnes. C'est là une construction qui paraît remonter à l'extrême fin du XII^e siècle.

M. Gauthier insiste sur la présence, dans le porche du XII^e siècle, de deux figures d'un empereur et d'une impératrice qui doivent provenir de la décoration du portail primitif.

Du mobilier ancien il reste deux tombeaux de prieurs et quelques stalles portant les armes du prieur Jean de Seyssel, mort en 1432. Cette église permet de se faire une idée de ce qu'étaient les églises clunisiennes du comté de Bourgogne⁽¹⁾.

M. PLANGOUARD, correspondant du Comité, signale deux documents intéressants pour l'histoire monétaire, savoir : un extrait d'un registre des comptes de la ville de Pontoise, en 1225, mentionnant une once d'or perçue par les hoirs de Cléry sur le change; un registre de Saint-Martin de Pontoise, conservé aux archives départementales de Seine-et-Oise, donnant des évaluations du gros tournois dans la première moitié du XIV^e siècle.

M. Noël THIOLLIER lit une notice sur l'église de Ternay (Isère), qu'il a rédigée en collaboration avec M. Félix Thiollier. L'édifice à nef unique présente un transept flanqué de deux absides et se termine par une abside en hémicycle. On y remarque l'emploi de la brique qui alterne avec des assises de pierre; l'abside seule est bâtie en blocs de granit blanc. La voûte de la nef est moderne, mais la coupole octogone du carré du transept, ainsi que les voûtes en berceau des croisillons et de la partie droite du chœur, sont encore intactes.

M. Thiollier fait remarquer que la brique fut employée à l'église

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 265, le texte *in extenso* de cette communication.

d'Ainay et dans certains édifices romans de la région; mais les bandes alternées de pierre et de briques sont une véritable exception, et l'on souhaiterait que la Commission des monuments historiques classât cet intéressant édifice.

A quelle date faut-il l'attribuer? Le portail n'était pas de style roman très pur et les voûtes du transept et du chœur portent tous les caractères de l'époque romane. On peut donc faire remonter l'église de Ternay au ^{xii}^e siècle⁽¹⁾.

M. PILLOY présente la restitution d'un seau dont il a retrouvé les cercles de cuivre dans une sépulture d'un cimetière du ^{vi}^e siècle à Buire-sur-l'Ancre (Somme).

M. le Secrétaire donne lecture d'une notice dans laquelle M. le baron DE RIVIÈRES, correspondant du Comité, a réuni un certain nombre d'inscriptions relevées sur des cloches des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles dans le département de Haute-Garonne. Il signale successivement la cloche de Pouze (canton de Montgiscard); celle de Montgiscard, datée de 1459, mais qui a été refondue vers 1880; celle de Lévig nac, refondue en 1889, qui portait, outre la date 1499, les inscriptions : *Ipse autem transiens per medium illorum ibat et Vox Domini sonat, ave Maria*. Sur la cloche de Nailloux, M. le baron de Rivières a relevé deux inscriptions : *M^{re} Rocie de Avellaneda pbre laisa la present campano. Ihs. a la honor de Dieu l'an 1490, et Mois de may 1505. Te Deum laudamus. S. Martine ora pro nobis*.

La cloche de Pibrac, refondue en 1888, portait en inscription les premiers mots de la salutation angélique.

La cloche d'Ayguevives, datée de 1521, porte une inscription en majuscules gothiques, répartie en deux lignes : *Anō Dni MCCCCXXI. Xps vicit, Xps regnat, Xps imperat. ¶ Xps ab omni malo nos defendat*, et en lettres plus petites l'invocation *Te Deum laudamus*, dix fois répétée, chaque invocation séparée de la suivante par une petite rosace suivie de *Ihs*. Au-dessous des inscriptions, quatre petits bas-reliefs représentant : 1° un *Ecce homo* sous une arcade gothique; 2° une Vierge mère assise sur un trône; 3° saint Michel vêtu d'une armure, terrassant le Démon; 4° le mot *Ihs* dans une auréole.

(1) Voir plus loin, p. 257, le texte *in extenso* de cette communication.

A Cintegabelle, une cloche datée de 1541, refondue en 1897, présentait plusieurs médaillons; l'un d'eux en forme de parallélogramme contenait le chiffre IV et une cloche; un autre, la Vierge tenant son fils sur les genoux et ayant, à sa gauche, des rochers surmontés d'une croix; un troisième représentait sainte Barbe, et le quatrième, un sceau ovale dont le champ, occupé par un saint Bernard, tenant une crosse de la main gauche et chassant de la droite un diable grimaçant, était entouré de la légende *Sigillum sancti Bernardi*.

La séance est levée à quatre heures et quart.

Pour le Secrétaire de la Section d'archéologie,

Eugène LEFÈVRE-PONTALIS,

Membre du Comité.

SEANCE DU 3 AVRIL 1902.

MATIN.

PRÉSIDENCE DE M. RENÉ CAGNAT.

M. Louis BLANCARD est désigné comme *assesseur*.

M. l'abbé ARNAUD D'AGNEL, de la Société de statistique de Marseille, lit une étude sur onze maillets de pierre à rainure circulaire qu'il a découverts à Pichoyet (Basses-Alpes). Ce sont des instruments très intéressants par leur volume et leur forme; le plus petit ne pèse pas moins de 2 kilogrammes; il est en quartzite. Le plus gros est une masse énorme de serpentine d'un poids de 12 kilogrammes.

Jusqu'ici, l'on n'avait découvert de maillets de pierre de ce type que dans les stations de l'âge de bronze. Ceux que présente M. l'abbé Arnaud d'Agnel sont les premiers qu'on ait signalés dans une station de l'époque robenhausienne ⁽¹⁾.

MM. le comte COSTA DE BEAUREGARD, MOULIN, le chanoine POTTIER et CHAUVET signalent quelques autres maillets analogues à ceux que M. l'abbé d'Arnaud d'Agnel a découverts et présentent diverses observations.

M. Louis BLANCARD, membre non résidant du Comité, rappelle qu'il existe au musée de Marseille une célèbre inscription phénicienne. Il ne revient pas sur la traduction. Mais l'explication qu'on a donnée de la présence de ce monument à Marseille ne lui paraît pas pouvoir être admise. L'on pense que cette inscription a été transportée d'Afrique à Marseille, comme lest sur un vaisseau, puis jetée sur le rivage. Mais M. Blancard a pu déterminer le point exact où a été découverte l'inscription phénicienne, à l'intersection de

(1) Voir plus loin, p. 214, le texte *in extenso* de cette communication.

l'axe du transept et de la grande nef de la cathédrale actuelle de Marseille. Bien que le sol ait été exhaussé, il ne l'a pas été de plus d'un mètre; de telle sorte que l'inscription a été trouvée à plus de trois mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est donc impossible que le monument ait été jeté sur le rivage. C'est bien plutôt une inscription provenant d'un temple de Baâl, qui aurait été celui d'une colonie phénicienne établie à Marseille.

M. BLANCARD entretient ensuite le congrès de la monnaie musulmane appelée *millarès*.

M. CHAUVET, correspondant du Comité à Ruffec, présente deux fibules provenant du théâtre des Bouchauds (Charente), édifié au 1^{er} siècle de notre ère et qui paraît avoir été fréquenté pendant au moins deux cents ans. La première fibule est à arc, du type de la *Tène III*, c'est-à-dire du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ. L'abbé Baudry en a recueilli d'analogues dans les puits gallo-romains de Troussepoil (Vendée), du 11^e siècle après Jésus-Christ. M. Chauvet en a retiré une de l'un des puits de Jarnac (Charente), avec des creusets d'émailleurs. La deuxième fibule est du type circulaire, émaillé, très commun dans les sépultures des premiers siècles de notre ère.

Des observations qui précèdent, M. Chauvet tire les conclusions suivantes :

1^o Les creusets trouvés à Jarnac, au milieu d'une importante station gallo-romaine, tendent à faire croire que les émailleurs fabriquant les fibules des deux premiers siècles étaient des ouvriers *sédentaires* et non des *nomades* venus d'Orient, comme le pensait M. de Linas;

2^o Les fibules à arc du deuxième âge du fer étaient encore utilisées dans l'Ouest de la Gaule pendant le 1^{er} siècle et probablement pendant le 11^e siècle de notre ère;

3^o Les classifications archéologiques sont indispensables pour mettre de l'ordre dans nos connaissances et dans nos musées; mais il ne faut pas les considérer comme des *compartiments étanches*, séparés par des cloisons imperméables.

M. VAUVILLÉ présente deux fibules qui peuvent être comparées avec celles dont il vient d'être question.

La première, du type arqué, est antérieure à celle du même

type signalée par M. Chauvet; l'épingle n'est pas recourbée; elle a été trouvée dans le fond d'une habitation gauloise à Erondelle-Liercourt (Somme). Des fibules de ce genre ont été trouvées en grand nombre dans les habitations gauloises découvertes par M. Vauvillé à Pommiers.

L'autre fibule est une broche à plaque circulaire, trouvée près de l'enceinte gauloise d'Ambleny (Aisne), dans la station de la Roche-au-Prieur, de l'époque gallo-romaine.

M. FOURDRIGNIER, correspondant du Ministère, expose, d'après les études qu'il a faites au musée de Namur, le développement de l'histoire de la fibule.

M. le baron GUILLIBERT, de l'Académie d'Aix, signale l'existence en l'ancienne capitale provençale de deux statues de bois polychromées qui offrent un double intérêt au point de vue de l'histoire et de l'art au xv^e siècle.

L'une représente saint Louis de Provence, évêque de Toulouse, fils de Charles II, comte de Provence, roi de Naples et de Sicile, qui durant plus de deux siècles excita le talent des meilleurs maîtres peintres et sculpteurs d'Italie. Elle fut sculptée d'après le célèbre tableau de Memmi et provient de l'église des Cordeliers d'Aix, détruite pendant la Révolution. Elle est d'autant plus précieuse, qu'elle constitue un vrai portrait de cet illustre personnage que l'on prétendait n'avoir qu'une insignifiante représentation en France.

L'autre statue est celle de sainte Consorce; elle fut sculptée en 1466 sur l'ordre du consul d'Aix, à la suite d'un vœu pendant une épidémie de peste. Elle porte sur son socle le blason de la ville avec les modifications concédées à la cité comtale en 1431.

Ces spécimens de sculpture témoignent en outre des goûts artistiques qui furent, de tout temps, l'apanage de la vieille capitale de Provence⁽¹⁾.

M^{me} TAVET signale l'existence, dans le musée de Pontoise, d'une statuette polychromée de saint Louis de Toulouse, provenant des Cordeliers de Pontoise.

(1) Voir plus loin, p. 280, le texte *in extenso* de cette communication.

M. le baron DE LARNAGE, de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, après avoir retracé l'histoire de Sinope, met sous les yeux de l'assemblée de belles terres cuites grecques et romaines, statuettes de singes, têtes de femmes, masques, têtes de lion, trouvées à Sinope, et aussi des inscriptions grecques et romaines déchiffrées par le professeur Constantin Aphentoulidès.

M. le capitaine Espérandieu lit un mémoire du R. P. DELATTRE sur une série de marques céramiques grecques et romaines trouvées à Carthage en 1901.

Quelques-unes de ces marques ont déjà été rencontrées soit à Rome, soit à Carthage même. Dans un premier chapitre de son travail, le R. P. Delattre donne une courte série de marques grecques. Viennent ensuite un certain nombre de marques de briques, provenant pour la plupart des manufactures impériales. Deux d'entre elles sont datées : l'une, de l'an 148, par les noms des consuls *C. Bellicius Torquatus* et *P. Salvius Julianus*; l'autre, assez curieuse, porte au centre une tête de profil, de type bourbonien, et, en exergue, l'inscription : *Ex praediis L. Aelii Augusti Pii filii, opus doliare ab Aristio successo, Gallicano et Vetere consulibus* (an 150). Le R. P. Delattre décrit en dernier lieu un assez grand nombre de marques, la plupart connues, sur grands vases et sur poteries fines et rouges ⁽¹⁾.

Sa communication est complétée par l'envoi de trois bulles de plomb byzantines, l'une portant, d'un côté, *СЕРΓІΟΥ*, et de l'autre, *SERGIUS*; la seconde, *ΘΕΟΔΩΡΟΥ*, et au revers, *ΑΠΟΕΠΑΡΧΩΝ*; la troisième, *ΦΩΤΕΙΝΟΥ*, et au revers, *ΑΠΟΕΠΑΡΧΩΝ*.

M. MOULIN, de l'Académie du Var, lit un mémoire sur le dépôt maustérien de la grotte de Châteaudouble (Var), intéressant par la nature du terrain, formé d'agile jaune très dure, à cailloux anguleux, correspondant à des formations similaires à faune pléistocène de la région méridionale, et par sa faune, associée à l'industrie humaine et composée des espèces suivantes : lion, renard, cerf, élan, chèvre, etc., espèces déterminées par le professeur Depéret. Les instruments de silex consistent en pointes à main, racloirs, lames, pointes à base assez minces destinées à être emmanchées.

(1) Voir plus loin, p. 446, le texte *in extenso* de cette communication.

M. CHAUVET fait quelques réserves sur l'époque assignée à cette station par M. Moulin. En effet, la faune n'est pas celle de l'époque moustérienne, et un seul instrument, parmi ceux que M. Moulin a trouvés, se rapporte à l'industrie de cette époque.

MM. REPELIN et VAUVILLÉ font des observations dans le même sens.

M. MOULIN lit un second mémoire où il s'est proposé de déterminer l'âge exact de la station de la Baume-des-Peyrards (Vaucluse). Arnaud a prétendu que le silex n'existant pas dans la région, la matière des instruments a été apportée de loin. Mais lorsqu'on parcourt le Lubéron, c'est-à-dire la région dans laquelle se trouve cette station paléolithique, deux caractères se dessinent nettement : une ossature profonde, d'origine secondaire, et, arrêtés le long de ses flancs, divers dépôts d'origine tertiaire, parmi lesquels d'immenses assises volcaniques. Entre ces deux horizons, néocomien soulevé d'un côté et molasse à *pecten proescabriusculus* de l'autre, s'étend sur certains points, et particulièrement près de la station, un dépôt de galets roulés, engangüés, contenant de nombreux rognons de silex.

La matière première existait donc. De là à rechercher la preuve de son emploi, il n'y avait qu'un pas. Une particularité devait y aider. Galets et silex, toutes les pièces de ce dépôt étaient recouvertes d'une sorte de patine verdâtre; il n'y avait plus qu'à s'assurer si, dans les déchets de taille rencontrés dans la station, on ne trouverait pas des éclats recouverts de leur gangue originelle. En effet, les recherches effectuées en fournissent un certain nombre; du reste, d'autres stations de la région nous en ont donné la preuve pour d'autres époques.

Quant à la question de l'époque du strate exploré par Arnaud, l'absence des grands faunes spéléens, le caractère des petites pièces que signale M. Moulin, la technique de la taille des grosses pièces, paraissent devoir le faire classer en dehors du moustérien dans le pléistocène supérieur.

M. REPELIN, chargé d'un cours libre à la Faculté des sciences de Marseille, fait une communication sur la découverte du mammoth et d'une station chelléo-moustérienne à la Roquebrussane (Var). Il décrit les objets trouvés, qui sont au nombre de sept, dont quatre silex

taillés en forme de haches amygdaloïdes, deux fragments d'ossements humains et une molaire de mammouth. M. Repelin fait remarquer que cette station est la première signalée dans le pays compris entre le Rhône, la Durance et la mer, et que, par conséquent, sa découverte vient combler une importante lacune. Il termine par des conclusions relatives au climat de la Provence quaternaire. Cette région a subi, comme les autres parties de la France, l'influence du refroidissement glaciaire; sa température n'a pas été, comme on l'a cru longtemps, douce et plutôt chaude, pendant l'ère quaternaire.

La séance est levée à midi.

Pour le Secrétaire de la Section d'archéologie,

M. PROU,

Membre du Comité.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1902.

SOIR.

PRÉSIDENTENCE DE M. A. DE BARTHÉLEMY.

MM. Charles MAGNE et VAUVILLÉ sont désignés comme *assesseurs*.

M. ANQUETIL, de la Société des sciences, arts et belles-lettres de Bayeux, signale un certain nombre de monuments antiques et d'objets d'art provenant de la cathédrale de Bayeux. Il rappelle qu'en 1828 le forage du puits des paratonnerres fit découvrir un ancien mur romain et une base de colonne; de nouveaux murs romains furent découverts en juin 1850, en même temps que les fragments d'une frise, publiée par M. de Caumont, et un bas-relief représentant le dieu *Lunus*, étudié par M. Heuzey. Dans un magasin attenant à la cathédrale, l'on a réuni un grand nombre de sculptures du moyen âge, recueillies au cours des travaux de restauration, entre autres des débris d'une statue de saint Christophe, jadis placée devant la chapelle Saint-Gilles, sous le portail Ouest, et aussi des fragments de vitraux, des carreaux vernissés, des vantaux de portes, une peinture provenant de la chapelle Saint-Jean *in introitu librariæ* et représentant un personnage soufflant un brasier et un autre tenant un livre à la main et semblant prêcher.

M. Anquetil appelle encore l'attention des archéologues sur les pierres tombales déposées contre la bibliothèque capitulaire et exposées aux intempéries.

Il signale dans la salle capitulaire une série de tableaux représentant la vie de la Vierge et peints par Hersaut du Ronceray; dans une autre salle, une tapisserie donnée en 1499 à l'église de Bayeux par un de ses chanceliers, Léon Conseil; cette tapisserie ne se compose plus que de cinq panneaux représentant des scènes de la vie du Christ; l'un des panneaux, sur lequel est figuré le donateur, est en la possession d'un particulier.

Les anciennes stalles du chœur, du xvr^e siècle, ont été dispersées après la démolition du jubé.

M. Anquetil émet le vœu que tous ces objets d'art soient réunis en un musée et leur conservation assurée par l'établissement d'un catalogue.

M. Théophile Eck, conservateur des musées de Saint-Quentin et membre de la Société académique de cette ville, donne lecture d'un mémoire sur la découverte et les fouilles de deux cimetières gallo-romains dans le département de l'Aisne, à Sissy et à Bertheni-court. L'auteur de cette communication, qui a partiellement fouillé l'une de ces nécropoles et complètement exploré l'autre, donne d'intéressants détails sur de pieux usages, jusqu'ici peu connus, qui paraissent se rattacher aux croyances confuses de l'époque et à la cérémonie même des funérailles. Dans la nomenclature des objets recueillis parmi les 145 tombes ouvertes et qui, toutes, sont du iv^e siècle de notre ère, nous voyons figurer des vases martelés, en bronze, à côtes saillantes, des verreries gravées d'un décor à registres et à palmettes entourées de reptiles ou serties de pastillages colorés. Nous y trouvons également de la poterie rouge et noire, des boucles de ceinture ciselées ou estampées de fleurons, quand elles ne le sont pas du visage humain, des peignes en os; un grand coffret formé de grandes plaques de revêtement en os poli agrémenté d'un décor, un couteau damasquiné d'or et d'argent nous montrant, croit-on, l'image du soleil et de la lune, des épingles d'argent, des bracelets, des monnaies d'argent et de cuivre, puis quelques bijoux, colliers et bagues d'or et d'argent.

M. Théophile Eck fait passer sous les yeux des congressistes des photographies et de superbes chromolithographies tirées d'un ouvrage dont M. Boulanger, de Péronne, a entrepris la publication.

Des récipients de terre rouge, au nombre de trois, sont barbotinés d'inscriptions bachiques qui sont de véritables appels à l'intempérance; une boucle de ceinture garnie de pierres fines, ainsi qu'une fibule, portent comme inscriptions, l'une des vœux, l'autre des souhaits de bonheur.

L'auteur termine son travail par un parallèle qu'il établit entre la fin du paganisme et le christianisme naissant⁽¹⁾.

(1) Voir plus loin, p. 227, le texte *in extenso* de cette communication.

M. CHAUVET présente quelques observations sur la nature des os déposés dans les vases funéraires.

M. LÉON GALLE, de la Société des bibliophiles lyonnais, lit une notice sur une ancienne chapelle de l'abbaye de Savigny en Lyonnais. Ce petit édifice, qui n'a jamais été décrit, est le seul vestige conservé à peu près intact de cette antique abbaye. M. Galle présente les photographies de curieux chapiteaux, des plans et une vue intérieure de ce monument, qui est l'un des plus anciens de la région lyonnaise ⁽¹⁾.

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS pense que cette chapelle n'est pas antérieure au XI^e siècle. On peut la rapprocher de la crypte de Saint-Léger de Soissons qui appartient à la même époque. Le profil des tailloirs des chapiteaux, formé d'un filet supérieur et d'une doucine séparés par une arête, diffère du profil en usage dans les constructions carolingiennes et aussi dans la crypte primitive de la cathédrale de Chartres; mais il est évident que les chapiteaux de ce monument sont plus anciens que ceux de l'église abbatiale de Savigny décrits par M. Thiollier et conservés dans une collection particulière.

M. Fage lit, au nom de M. LEROUX, correspondant du Ministère, archiviste du département de la Haute-Vienne, un important mémoire sur le prétendu vitrail de Jeanne d'Albret à Limoges.

On désigne ainsi, à Limoges, certain vitrail découvert il y a plus d'un siècle. Il représente un groupe de huit hommes paisiblement assis sur deux bancs circulaires, au pied d'une tribune très simple, du haut de laquelle péroré une femme. Au-dessous se lisent deux octosyllabes :

Mal sont les gens endoctrinés
Quant par femme sont sermonés.

Les archéologues limousins ont prétendu reconnaître dans cette satire Jeanne d'Albret et ont attribué ce morceau à 1564, date du second voyage de la reine à Limoges. Interprétation et attribution sont erronées de tous points.

L'inscription qui commente la scène est en français, ce qui inter-

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 248, le texte *in extenso* de cette communication.

dit de la reculer plus loin que 1470. Elle est en caractères gothiques, ce qui contraint à ne point descendre plus bas que 1540. Le caractère général de la composition est celui de la fin du xv^e siècle ou du commencement du xvi^e. Le costume des personnages est incontestablement celui du règne de Charles VIII ou même, puisque nous sommes en Limousin, celui du règne de Louis XII. La chaire est d'un style antérieur à celui de la Renaissance, qui ne s'introduisit d'ailleurs pas dans le mobilier des églises de Limoges avant 1513.

En somme, costumes et accessoires de la scène représentée conviennent à réduire considérablement l'écart entre les deux dates d'abord fixées et autorisent à les limiter à la période qui s'étend de 1490 à 1513.

Quelle est donc la signification de cette scène?

Avant de répondre à cette question, remarquons encore qu'il n'y a pas, dans les annales locales, la moindre allusion au prétendu fait de Jeanne d'Albret prêchant elle-même les doctrines de la Réforme. Notons aussi que la femme qui péroré ne rappelle en rien la célèbre reine de Navarre, dont Léonard Limosin avait popularisé les traits dans un émail qui date de 1560. Ce n'est même pas une prédicante protestante que le peintre a voulu représenter, puisque l'attribut obligé de la Bible fait défaut. Quant à l'arbre qui figure au second plan de la scène, c'est une *pièce parlante* qui désigne, non pas Jeanne d'Albret (Arbrel en patois limousin), mais la place de Dessous-les-Arbres qui entourait le monastère de Saint-Martial.

L'attitude et l'expression des personnages ne justifient point non plus l'interprétation traditionnelle. S'il y a, derrière cette scène satirique, quelque réalité historique empruntée aux annales de Limoges, peut-être y pourrait-on voir un épisode des temps d'anarchie ecclésiastique que traversa cette ville à la fin du xv^e siècle et dont la révolte du carme Jean Menauld des Rosiers (1498) est un exemple caractéristique.

M. FAGE fait des réserves sur l'interprétation proposée par M. Leroux. S'il est impossible de reconnaître Jeanne d'Albret dans la femme figurée en chaire sur le vitrail mentionné, encore moins peut-on y voir une catholique prêchant.

M. LE PRÉSIDENT fait observer qu'il s'agit peut-être non pas de la représentation d'un fait particulier, local, mais simplement de l'illustration d'un dicton populaire.

M. Charles MAGNE, président du Comité d'études historiques et archéologiques « La montagne Sainte-Geneviève », donne lecture d'une notice sur ses découvertes dans les fouilles faites, en 1901, rue Dante, au milieu de l'ancien clos de Garlande.

L'auteur, qui a surveillé pendant trois mois les travaux de terrassements, a dressé un plan d'ensemble sur lequel sont indiqués : la surface des fouilles explorées; l'emplacement de la nécropole dite *des Juifs*; la position et le nombre des sarcophages gallo-romains et mérovingiens mis au jour; les cimetières des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles avec leurs sépultures à même le sol, et les substructions gallo-romaines rencontrées.

Il a joint à sa notice des coupes géologiques et archéologiques relatant exactement la nature et l'époque des terrains fouillés. Il a inventorié les nombreux objets qu'il a trouvés dans les déblais ou qu'il a recueillis dans les tombeaux.

M. Magne, après avoir communiqué au Congrès des silex taillés et polis, des monnaies, des bronzes, des verreries irisées, des vases ou fragments de vases avec l'empreinte du nom du potier romain, des armes mérovingiennes, des poteries, dont quelques-unes, d'un rouge très brillant, sont décorées en relief par des divinités, des gladiateurs et des animaux, insiste sur la découverte d'un *Camillus* qui serait la plus belle et la plus importante de ses trouvailles. C'est une antique statuette de bronze, de 14 centimètres de hauteur, représentant un éphèbe au geste animé et comme dansant; il est revêtu d'une tunique courte, mais flottante sur les cuisses et retenue par un lien que recouvre l'étoffe lâche qui cache la poitrine. Ce rond visage d'adolescent est régulièrement encadré de cheveux abondants et bouclés que presse un bonnet surmonté lui-même par devant d'ornements tels, qu'ils doublent presque la hauteur de la tête dont ils augmentent la majesté; les orbites gardent en creux la marque d'un morceau d'émail de verre ou d'argent qui figurait les yeux.

M. PLANCOUARD, correspondant du Ministère, signale divers objets du mobilier des églises rurales des cantons de Marines et de Magny-en-Vexin. Il communique en outre l'inventaire de la *bibliothèque* et des tapisseries du prévôt des marchands de Paris en 1524, mentionnant, avec des livres de dévotion manuscrits ou imprimés, un certain nombre de tapis de Turquie, accompagnés de *verdures* à person-
nages.

M. le chanoine POTTIER, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, correspondant du Ministère, communique divers objets d'orfèvrerie du diocèse de Montauban : une châsse du ^{xii}^e siècle, transformée au ^{xvi}^e siècle en ostensor; une croix processionnelle provenant de la collégiale de Montpezat; une petite châsse de cuivre, sur la face antérieure de laquelle est gravé au trait le Massacre des Saints Innocents, et sur le fond mobile de laquelle on lit, à l'extérieur, l'inscription en lettres capitales et onciales : *Aiso so las relequias de s. icnossens*, et à l'intérieur, *aquest vaysel setz far lo senhor en P. Barrau l'an MCCCLVII à Myhac*. M. le chanoine Pottier fait encore passer sous les yeux de la section une boîte ronde, de plomb, habillée de cuivre et qui paraît être de travail oriental; puis toute une série de beaux tissus du moyen âge, dont le plus remarquable est une étoffe d'une époque reculée, peut-être du ^{iv}^e siècle, au jugement de feu Mgr Barbier de Montault, et où sont figurées plusieurs scènes de la légende d'Alexandre le Grand ⁽¹⁾.

M. Philippe VINEY, délégué de l'Académie de Mâcon, présente à l'examen du Congrès un modèle grec du masque de Bès, forme de l'Hercule égyptien. Il indique comment les Grecs ont introduit quelques données égyptiennes dans le développement de leur mythe d'Hercule. Il montre la reproduction d'une peinture égyptienne de la vingt et unième dynastie (dix siècles avant l'ère chrétienne) où Bès est représenté soutenant le ciel à la place de Shou (à qui les Grecs ont emprunté les représentations figurées d'Atlas).

Il montre ensuite que, dans le rôle d'Hercule, les Grecs ont associé Bès et Harpocrate ou Horus enfant. Il emprunte aux décorations et aux textes du temple de Louqsor l'équivalent des traditions grecques sur la naissance d'Hercule.

Enfin il soumet à l'examen du congrès une figurine grecque dont les attributs sont assez difficiles à concilier, et même à déterminer, et où l'on reconnaît seulement avec complète certitude la tresse d'Harpocrate.

M. le capitaine DEMIAU émet le vœu que l'étude du calendrier de Coligny soit inscrite à l'ordre du jour du prochain congrès des So-

(1) Voir plus loin, p. 297, la notice de M. le chanoine Pottier sur le tissu historié représentant la légende d'Alexandre.

ciétés savantes. Il appelle l'attention sur deux points : 1° Le mois gaulois commençant, d'après Pline, le sixième jour de la nouvelle lune, les indications N. INIS. R., AMB, PRINNI LAC, etc., pourraient se rapporter aux phases de la lune; 2° L'indication IVOS, figurant d'ordinaire aux trois derniers jours d'un mois et aux quatre premiers du mois suivant, pourrait signifier « pluie » et coïnciderait avec le sentiment populaire qui veut que les jours qui précèdent le premier quartier de la lune soient souvent pluvieux.

Il rend hommage au travail du capitaine Espérandieu, correspondant de l'Institut, qui a tant contribué à l'assemblage des fragments du calendrier.

La séance est levée à cinq heures.

Pour le Secrétaire de la Section d'archéologie,

M. PROU,

Membre du Comité.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 5 AVRIL 1902.

Le samedi 5 avril a eu lieu, à deux heures, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Bouquet de La Grye, membre de l'Institut, président du Congrès, assisté de M. Dejean, chef du cabinet de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et de M. Raoul de Saint-Arroman, chef du bureau des travaux historiques, l'assemblée générale qui clôt chaque année le congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements et des sociétés des beaux-arts des départements.

M. Bouquet de La Grye a pris place sur l'estrade, ayant à sa droite : M. Lépine, préfet de police; MM. Léopold Delisle, Héron de Villefosse, le docteur Henry Gandidier, membres de l'Institut; à sa gauche, MM. Levasseur, Mascart, Glasson, Omont, René Cagnat, membres de l'Institut; Autrand, secrétaire général de la préfecture de la Seine. MM. Charles Tranchant, Ducrocq, Bruel, J. de Laborde, le docteur F. Ledé, Toutain, Esmein, Prou, Henri Cordier, Octave Noël, Bienaymé, Lefèvre-Pontalis, de Margerie, membres du Comité des travaux historiques et scientifiques; Léon Salefranque, Georges Harmand, Gaston de Bar ont également pris place sur l'estrade.

Aux premiers rangs de l'hémicycle on remarquait MM. Bédorez, directeur de l'enseignement primaire de la Seine; MM. Ernest Dupuy et Jost, inspecteurs généraux; Fregniet, Hémon, Monier, Testelard, Lioubes, inspecteurs d'académie; Combe, du lycée Charlemagne; Voisin, du lycée Buffon; Roy, du lycée Michelet; Plançon, du lycée Montaigne; Weill, du lycée Chaptal; Picavet, de l'école des hautes études; de Malarce, le conseiller Pascaud, le docteur Guillemain, le docteur Barthès, le docteur Henrot, le docteur Demoulin, le docteur Brémont, le docteur Vast, Worms, Auguste Chauvigné, Luchaire, Jadart, le chanoine Pottier, Charles Lucas, L. Blancard, Chantre, Léon Coutil, Germain Lefèvre-Pontalis, Le Sergeant de Monnecove, Braquehay, le capitaine Espérandieu, Émile Bertrand, Massereau, Belloc, Maillard, René Fage, le capitaine Demiau, Nizet, Soyér, Roger Grand, Vuacheux, etc.

La musique de la garde républicaine prêtait son concours à cette cérémonie.

En ouvrant la séance, M. Bouquet de La Grye a donné lecture de la lettre suivante de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« A mon très grand regret, il me sera impossible de présider cette année la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes. Je vous serai obligé de présider à ma place. Je vous prie de dire aux membres du Congrès que, sans la circonstance exceptionnelle qui me tiendra éloigné de Paris, au moment où ils seront réunis, il m'eût été très agréable, une fois de plus, de leur apporter les félicitations et les encouragements du gouvernement de la République. Ils savent qu'absent comme présent, le Ministre de l'Instruction publique s'intéresse à leurs travaux, y applaudit et n'oubliera pas, le moment venu, quelles récompenses ils méritent.

« Veuillez agréer, etc. »

M. LE PRÉSIDENT donne ensuite la parole à M. Vidal de la Blache, vice-président de la Section de géographie historique et descriptive, qui lit un discours sur les voies de communication et les voyages en France au moyen âge.

M. le Président prend ensuite la parole pour rappeler quelques épisodes de l'histoire coloniale de la France.

Il rend hommage à la mémoire des membres du Comité des travaux historiques et scientifiques décédés au cours de l'année.

M. DE SAINT-ARROMAN donne lecture d'arrêtés ministériels nommant des officiers de l'Instruction publique et d'Académie.

Sont nommés ⁽¹⁾ :

Officiers de l'Instruction publique.

M. ARRIPE, administrateur de la commune mixte de l'Aurès, près Batna (Algérie).

(1) Nous n'indiquons que les nominations qui intéressent les sections d'archéologie et d'histoire.

- MM. BERTHAUD (Michel-Gabriel), imprimeur-photographeur à Paris.
BORRELLI DE SERRES (Léon-Louis), colonel en retraite, membre de la Société de l'histoire de Paris, officier de la Légion d'honneur.
COUDERC DE FONLONGUE (Jacques-Alfred), chef de bataillon du génie hors cadres, attaché au Service géographique de l'armée.
DELACHENAL (Jean-Pierre-François-Roland), archiviste paléographe, membre de plusieurs sociétés savantes de Paris et des départements.
DECAUNNES-DUVAL (Pierre-Ariste), archiviste de la ville de Bordeaux.
EECKMAN (Alexandre-Charles), administrateur des Musées de Lille, membre de la Commission des monuments historiques du département du Nord.
EMONTS (Nicolas-Louis-Charles), dessinateur artistique des publications du Comité des travaux historiques et scientifiques.
FERRÉ (Jean-Joseph-Abel), secrétaire de la mairie de Martres-Tolosanes (Haute-Garonne).
GRANDMAISON (Louis DE), archiviste départemental d'Indre-et-Loire.
HAILLANT, secrétaire perpétuel de la Société d'émulation des Vosges, à Épinal.
LA BÉGASSIÈRE (DUBOUAYS, marquis DE), général commandant la division d'occupation de Tunisie, commandeur de la Légion d'honneur.
LAMOUCHE (Léon), capitaine du génie.
PONSONAILHE (Charles), écrivain d'art, à Paris.
SALEFRANQUE (François-Émile-Léon), membre des Sociétés de statistique et de législation comparée, sous-chef de bureau à la Direction générale de l'enregistrement, chevalier de la Légion d'honneur.
VIDAL (Marie-Louis), chef de bataillon d'infanterie, breveté hors cadres, au Service géographique de l'armée.

Officiers d'Académie.

- MM. BOSCO DE BEAUMONT (Gaston DE), membre de la Société académique de Saint-Lô, lauréat de l'Institut.
CAUDEL (Clément-Lambert-Maurice), bibliothécaire et professeur à l'École des sciences politiques.
CHAUVIN (Le lieutenant), du Service des affaires indigènes à Médénine, détaché aux fouilles archéologiques de Gigthis (Tunisie).
CHICOYNEAU DE LAYALLETTE (Charles-Octave-Marie), lieutenant au 95^e régiment d'infanterie, détaché au Service géographique de l'armée.
CHOBALT (Alfred), docteur en médecine, vice-président de l'Académie de Vaucluse, à Avignon.

- MM. COINCHOT (Frédéric-Antoine), dessinateur au Service géographique de l'armée, collaborateur à la carte archéologique de la Tunisie.
- COURMONTAGNE (Charles-Louis), conservateur du Musée de Lambèse (fouilles archéologiques importantes).
- DANICOURT (l'abbé Ernest-Adéodat-Charles), archéologue, curé de Naours (Somme).
- DELAFOSSÉ (Ernest-François-Maurice), administrateur colonial en Afrique.
- DELOM, capitaine d'infanterie, à Bayonne (fouilles archéologiques en Tunisie).
- DONAU, capitaine commandant le cercle de Kebili (Tunisie).
- DUFFÈS (Émile-Frédérie), membre de la Société scientifique et littéraire d'Alais.
- FLOBERT (Paul), secrétaire général de la Société archéologique, artistique et historique «Le vieux Papier», à Paris.
- FOUCHER, chef de bataillon commandant le cercle de Médenine (Tunisie).
- GOETSCHY, général de brigade, en Tunisie.
- GRANGE, lieutenant de tirailleurs, à Sétif (fouilles à Tobna, département de Constantine).
- JASIENSKI (Jules-Marie-Paul), lieutenant au 62^e régiment d'infanterie, détaché au Service géographique de l'armée.
- KERMABON (Yves-Corentin-Marie-Désiré DE), attaché au Service géographique de l'Indo-Chine à Hanoï.
- LALANNE (Jean), secrétaire de l'École félibréenne du Sud-Ouest, à Bidache (Basses-Pyrénées).
- LAMOUREUX (Le chanoine), publiciste, curé-doyen de Saint-André de Majencoules (Gard).
- M^{me} LAPORTE-BISQUIT, à Jarnac (fouilles importantes à Rouillac [Charente]).
- MM. LE BOEUF, capitaine attaché au Service des affaires indigènes à Gabès.
- MICHELIS (François-Édouard), dessinateur géographe, collaborateur aux cartes du Service géographique de l'armée.
- MONCHICOURT (Charles), contrôleur civil stagiaire, attaché à la Résidence générale de Tunis.
- NELTNER (Louis-Théodore-Georges), capitaine au 83^e régiment d'infanterie, à Toulouse (recherches archéologiques en Kabylie).
- NOLSON (Louis-Octave), officier d'administration de 1^{re} classe du génie, détaché au Service géographique de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- PERIN (Louis-Jules), architecte diplômé, secrétaire de la Société d'archéologie «La Montagne Sainte-Geneviève et ses abords».

MM. PERRIER-BERCHE (Alexis), dessinateur principal au Service géographique de l'armée.

PLANCOLARD (Léon-Raoul), membre de la Commission départementale des antiquités et des arts de Seine-et-Oise, correspondant du ministère de l'instruction publique.

REGNIER (Louis), archéologue, membre de la Société des Amis des arts du département de l'Eure, à Évreux.

RENAULT (Henri), adjoint du génie, correspondant du Ministère de l'instruction publique, à Gabès (Tunisie).

REYNAUD (Jean-Léonce), capitaine d'infanterie, breveté hors cadres, au Service géographique de l'armée.

ROGER (Robert), architecte, secrétaire de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts, à Pamiers.

VAUTHERIN (François-Auguste), docteur en médecine, pharmacien de 1^{re} classe, membre de la Société belfortaine d'émulation, à Paris.

La séance est levée à 4 heures.

Pour le Secrétaire de la Section d'archéologie,

M. PROU,

Membre du Comité.

14 AVRIL 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

La Société historique et archéologique de Langres sollicite une subvention en vue de publier le catalogue des inscriptions du Musée de cette ville. — Renvoi à M. Babelon.

M. Pierre Bardey, négociant à Aden, adresse au Comité, des inscriptions himyarites. — Renvoi à M. Philippe Berger.

M. Brutails, correspondant du Comité, à Bordeaux, envoie une note sur deux croix d'absolution. — Renvoi à M. Saglio.

M. Gustave Chauvet, correspondant du Comité, à Ruffec, envoie une note sur un émail limousin. — Renvoi à M. Saglio.

M. Gaston Gauthier, instituteur à Champvert (Nièvre), envoie un mémoire sur les bains de la *villa* gallo-romaine de Champvert. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. de Loisne, correspondant du Comité, envoie une note sur des portraits inédits de Philippe le Bon, de Charles le Téméraire, d'Isabelle de Portugal et de Marguerite d'York. — Renvoi à M. Guiffrey.

MM. de Barthélemy, Lefèvre-Pontalis, Maspero, Perrot et Reinach sont chargés de rapports sur des ouvrages pour lesquels une

demande de souscription a été adressée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts au Comité par leurs auteurs :

Une ville gallo-romaine près Saint-Cybardeaux (Charente). Sermanicomagus, Germanicomagus (?), par M. Chauvet, correspondant du Comité, à Ruffec;

Christophe Moucherel de Toul et l'orgue de la cathédrale d'Albi, par M. Ch. Portal, correspondant du Comité, à Albi.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale et des remerciements seront adressés aux auteurs.

M. BABELON lit un rapport sur une demande de subvention formée par la Société archéologique du Midi de la France en vue de poursuivre les fouilles dans la banlieue de Toulouse. A Vieille-Toulouse, les fouilles exécutées en 1901 ont mis au jour une enceinte de huit kilomètres; des restes d'habitations en pisé et en bois couvrent le quart de cette superficie. En même temps, une circonstance particulière permettait d'étudier à nouveau la nécropole de Saint-Roch, située à l'extrémité Sud de Toulouse, et que l'on regardait depuis deux siècles comme un cimetière romain. De nombreuses fosses et puits funéraires ont fait reconnaître des sépultures d'au moins trois époques, dont deux gauloises, et aussi des restes d'habitations analogues à celles de Vieille-Toulouse. Les restes qu'on a exhumés autorisent à croire qu'on est là sur un terrain des plus féconds pour l'histoire et l'archéologie de la vieille cité des *Tolosates*. La direction des fouilles a été confiée à M. l'ingénieur Joulin qui a fait ses preuves comme explorateur de Martres-Tolosanes. Le rapporteur propose donc au Comité d'accueillir favorablement la demande présentée par la Société archéologique du Midi de la France. — Adopté.

M. René CAGNAT rend compte d'une note de M. Maurice Gillet, inspecteur des télégraphes à Suresnes, sur des sépultures gallo-romaines trouvées à Argenteuil (Seine-et-Oise), près de la carrière de gypse de M^{me} veuve Dorliat et de M. Manuel, sur le versant Sud-Ouest de la butte d'Orgemont. M. Gillet, qui a exploré ces sépultures de concert avec M. Porte, directeur de la carrière, a adressé

au Comité un compte rendu de son exploration, qui se recommande par sa précision, et auquel il a joint un croquis de la tombe la plus intéressante.

Le rapporteur propose d'insérer au procès-verbal de la séance des extraits de la note de M. Gillet.

La sépulture la plus importante de celles que signale M. Gillet, orientée du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest, était entourée de grosses pierres destinées à maintenir deux tuiles posées de champ, aux extrémités, et séparées par un intervalle de 1 m. 75 environ. Le corps, qui était celui d'un enfant, dont on retrouva le crâne et quelques os, était probablement enfermé dans une caisse de bois, car on recueillit dans la fosse des débris de clous; le crâne était écrasé entre deux tuiles posées à plat; aux pieds était placée une jarre remplie de sable sur laquelle était renversé un pot brisé; à la droite des ossements se trouvait un autre pot entier.

A côté de cette tombe, MM. Gillet et Porte ont recueilli des fragments du crâne d'un homme dans la force de l'âge, quelques os, et une vertèbre dont un côté porte des traces visibles de feu, mais qui n'est peut-être pas une vertèbre humaine. La fosse, entourée de pierres, ne contenait aucune poterie, mais seulement trois gros clous.

A quelques mètres de là, on a constaté l'existence d'un foyer dont le fond, en forme de cuvette, avait été consolidé à l'aide d'une sorte de torchis, et qui renfermait de la cendre de bois mêlée à un sable très fin; tout autour, l'on a ramassé des silex travaillés, un perceur, deux *nucleus*, un poinçon, un grattoir, des fragments de poterie et de verrerie, ainsi que de nombreux éclats de silex.

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS lit un rapport sur une étude des cryptes du Poitou antérieures à l'an mil, adressée au Comité par M. Léon Maître, membre non résidant du Comité, à Nantes :

« On retrouve dans ce travail consciencieux le soin que notre confrère apporte dans l'étude des textes, dans la description des édifices et dans le relevé des plans, mais l'esprit critique et la discussion des dates pourraient y occuper une plus grande place. Je ne suis pas persuadé pour ma part que la crypte de Sainte-Radegonde de Poitiers soit antérieure au XI^e siècle, mais ce n'est pas ici le lieu de se lancer dans des discussions archéologiques. M. Maître a le mé-

rite de nous apporter un travail d'ensemble qui permet de faire d'intéressantes comparaisons entre les cryptes les plus anciennes d'une province. »

M. PROU présente un rapport sur une demande de subvention adressée à M. le Ministre de l'Instruction publique, par M. de Vesly, en vue de poursuivre l'exploration archéologique de la forêt de Rouvray (Seine-Inférieure), pour laquelle une subvention lui a été précédemment accordée. — Le Comité émet un vœu favorable.

M. Salomon REINACH rend compte d'un mémoire de M. Victor Arnon, conservateur au Musée d'histoire naturelle d'Autun, concernant une station préhistorique située au lieu dit *Champ de la Justice* près d'Autun. Les instruments recueillis sont tous en pierre; il n'y a pas de poterie. Les matériaux qui ont servi à fabriquer les outils et les armes sont, les uns de roches indigènes, notamment du silex, les autres de roches exotiques, telles que porphyre, quartzite, etc. Ces roches paraissent avoir souvent été recherchées à cause de leur couleur ou de leurs rayures, offrant un aspect agréable à l'œil. Les types comprennent des *nucleus*, des percuteurs ou marteaux, des lames, des racloirs en bec de canard, plats ou concaves, des perceurs, quelques pointes de lance et de flèche, peu de haches polies, toutes d'ailleurs en roches exotiques. M. Arnon signale aussi un objet de silex avec perforation intentionnelle, qu'il considère comme un sifflet.

M. Reinach demande que le mémoire de M. Arnon soit déposé à la bibliothèque du Musée de Saint-Germain-en-Laye. — Adopté.

M. Salomon REINACH présente ensuite un rapport sur une demande de subvention formée par M. Henry Corot, en vue de fouiller quelques groupes de tumulus de la partie Nord-Ouest du département de la Côte-d'Or. Le rapporteur propose au Comité d'accueillir favorablement la requête de M. Corot. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte d'un envoi de M. Collard, correspondant à Auch. En continuant ses fouilles dans la pièce de l'Église, à Preignan (Gers), M. Collard a découvert les fragments d'une bouteille de verre à long col et plusieurs poteries. Un plat porte l'estampille MAC·OF, un autre l'estampille LEP· Les des-

sins joints à cette note seront déposés au Musée de Saint-Germain. Le rapporteur estime qu'il n'y a pas lieu d'accorder, pour la continuation de ces fouilles, une nouvelle subvention. En outre, il fait remarquer qu'une inscription latine, dont un estampage a été précédemment communiqué par M. Collard, n'est pas inédite; elle a été découverte en 1884 et publiée depuis cette époque à diverses reprises; le texte en est inséré au tome XIII du *Corpus* des inscriptions latines sous le numéro 465.

M. René CAGNAT lit un rapport sur un ouvrage pour lequel une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

R. DE LASTEYRIE,

Membre du Comité.

12 MAI 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M^{me} veuve Tavet, conservatrice du Musée de Pontoise, adresse au Comité une note sur des fragments d'une statue de saint Louis, de Toulouse, provenant de l'ancien couvent des Cordeliers de Pontoise. — Renvoi à M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

M. Thiers, correspondant du Comité, à Narbonne, adresse une note sur la bastide *Ansuzena*, et sur les Ibères du bas Languedoc. — Renvoi à M. Longnon.

M. l'abbé Poulain, correspondant du Comité, envoie une note sur la forteresse de Voutenay. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

MM. de Lasteyrie et Reinach sont chargés de présenter des rapports sur deux ouvrages pour lesquels une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

M. Plancouard offre au Comité une brochure dont il est l'auteur, intitulée : *Les œuvres d'art de l'église du Bellay en Vexin*.

Cet ouvrage sera déposé à la Bibliothèque nationale et des remerciements seront adressés à l'auteur.

M. BABELON présente un rapport sur une demande de subvention formée par la Société historique et archéologique de Langres, en vue de publier le catalogue des inscriptions du musée de cette ville.

Le Comité, considérant qu'il existe un catalogue du musée de

Langres dans lequel les inscriptions romaines sont reproduites *in extenso* et qu'en outre ces mêmes inscriptions seront insérées dans le volume du *Corpus inscriptionum latinarum* qui sera prochainement publié, estime qu'il n'y a pas lieu d'accorder à la Société historique et archéologique de Langres la subvention qu'elle sollicite.

M. GUIFFREY lit un rapport sur une notice de M. le comte de Loisne, correspondant du Comité, consacrée à des portraits inédits de Philippe le Bon, de Charles le Téméraire, d'Isabelle de Portugal et de Marguerite d'York :

« M. le comte de Loisne envoie au Comité la description et la reproduction photographique de divers portraits des deux derniers ducs de Bourgogne.

« Ces effigies sont tirées d'un manuscrit en flamand, écrit en cursive gothique, contenant une chronique de Flandre allant de 1420 à 1477. Ce précieux volume, provenant de la bibliothèque Barrois, a fait partie de la collection de lord Ashburnham et a été vendu à Londres au mois de juin 1901. Il est aujourd'hui la propriété de M. Rodolphe Kann, qui a autorisé notre correspondant à prendre les clichés dont il nous envoie des épreuves avec une description détaillée.

« Nous avons sous les yeux deux portraits de Philippe le Bon et deux de Charles le Téméraire. Sur l'une de ces deux représentations, qu'il s'agisse de Philippe ou de son fils, le duc paraît seul en costume de guerre; sur l'autre, nous le voyons accompagné de la femme qu'il vient d'épouser, d'une part Isabelle de Portugal, de l'autre Marguerite d'York, car l'artiste a eu l'intention formelle de donner leurs traits au moment précis de leur mariage.

« Sans doute, ces miniatures ne sauraient présenter un intérêt capital au point de vue iconographique. Le manuscrit datant de 1495, l'auteur des miniatures, s'il a pu connaître à la rigueur la femme de Charles le Téméraire au moment de son mariage, n'a retracé les traits d'Isabelle de Portugal que sur des documents antérieurs. Il ne faut donc pas attacher trop d'importance à la valeur iconographique de ces miniatures. Encore offrent-elles assez d'intérêt pour mériter d'être reproduites dans le *Bulletin*.

« D'abord, il n'y a pas d'hésitation possible sur les personnages que le peintre a voulu pourtraire. Or, ce n'est qu'en réunissant patiemment, en rapprochant tous les documents contemporains, en comparant beaucoup d'effigies de cette nature qu'on arrivera peut-être un

jour à posséder des données exactes et positives sur les traits des seigneurs qui occupent la première place dans l'histoire de leur temps.

« La note de M. le comte de Loisne me paraît donc devoir être imprimée avec une reproduction des quatre planches qui l'accompagnent. » — Adopté.

M. DE LASTEYRIE présente un rapport sur une demande de subvention formée par M. le chanoine Pottier, correspondant du Comité, président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à l'effet d'entreprendre des fouilles dans l'église abbatiale de Moissac. Le rapporteur fait ressortir l'intérêt qu'il y aurait à rechercher les substructions que peut recéler le sol et dont la découverte permettrait de déterminer le plan primitif de l'édifice.

Le Ministère de l'Instruction publique s'étant mis d'accord avec la Direction des cultes et le Service des Monuments historiques, le Comité pense que rien ne s'oppose à l'exécution de ces fouilles et estime qu'il y a lieu d'accueillir favorablement la demande de M. le chanoine Pottier. — Adopté.

M. SAGLIO lit un rapport sur deux croix d'absolution communiquées par M. Brutails, correspondant du Comité, à Bordeaux :

« M. Brutails nous a transmis les photographies de deux croix d'absolution, qui viennent s'ajouter au petit nombre de celles qui sont déjà connues. L'une, trouvée à Archiac (Charente), appartient au ^x^e siècle et au règne de Philippe I^{er}; l'autre provient de l'église Saint-Sernin, de Bordeaux; elle a été recueillie dans le tombeau de Raymond Fabre, grand chantre du chœur de l'église de Chartres, mort en 1318. M. Brutails fait remarquer que cette croix est la plus récente parmi celles que l'on possède, et il signale l'intérêt de cette inscription sur plomb à date certaine au futur auteur du *Manuel d'épigraphie du moyen âge*, « dont la publication par le Comité constituerait, dit-il, un nouveau titre à la reconnaissance des médiévistes ». Je propose l'insertion de la notice de M. Brutails dans le *Bulletin* du Comité et la reproduction des photographies. » — Adopté.

M. SAGLIO présente un autre rapport sur le dessin d'une plaque émaillée limousine, communiqué par M. Chauvet, correspondant du Comité, à Ruffec :



« Cette plaque représente un personnage dont l'attitude est celle d'un orant dans le style du XII^e siècle. L'intérêt de l'objet réside dans l'inscription qui entoure le personnage : **SANTI-QOQO-FARDI MARTIR**. La gravure envoyée par M. Chauvet étant in-

édité, le rapporteur souhaite qu'elle soit publiée dans le *Bulletin* du Comité. » — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE propose d'insérer dans le *Bulletin* le compte rendu et le plan que M. Gaston Gauthier, instituteur à Champvert (Nièvre), a adressés au Comité des fouilles qu'il poursuit depuis plusieurs années dans les bains d'une *villa* romaine, à Champvert.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE présente au Comité une demande de subvention adressée par M. l'abbé Girard, professeur au collège de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), à M. le Ministre de l'Instruction publique, à l'effet de se rendre en Grande-Bretagne pour y étudier le mur romain d'Hadrien, auquel il a consacré une notice lue au dernier Congrès des sociétés savantes.

Le Comité, après discussion, estime qu'il n'y a pas lieu d'accorder la subvention demandée.

MM. A. DE BARTHÉLEMY et SALOMON REINACH lisent des rapports sur deux ouvrages pour lesquels une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

R. DE LASTEYRIE,
Membre du Comité.

NOTICE

SUR

LES PAVÉS DU PRÉ D'AUGE ET LES PAVÉS DE LISIEUX,

PAR M. AMAND MONTIER.

On désigne sous les noms de Pavés du Pré d'Auge et Pavés de Lisieux des carreaux produits par des industriels habitant la même localité, le Pré d'Auge, près Lisieux (Calvados), mais tout à fait différents dans leur mode de fabrication et dans leur emploi pour la décoration des bâtiments.

Le *pavé du Pré d'Auge* se fabriquait dès le ^{xv}^e siècle, peut-être même avant cette date; la fabrication du *pavé dit de Lisieux* ne fut inaugurée qu'au ^{xvii}^e siècle, par un sieur Joachim Vattier qui donna son prénom de *Joachim* comme dénomination aux produits de sa nouvelle invention.

Le pavé du Pré d'Auge est un carreau de terre tantôt à fond rouge avec décors d'engobe blanche recouvert d'un vernis à base de plomb donnant une couleur légèrement ambrée à l'engobe, tantôt à fond blanc d'engobe laissant en réserve le décor qui apparaît de la couleur rouge de la terre. D'autres fois, le fond est d'un brun manganèse avec le décor en vert brillant. Ce carreau sert surtout au pavage des habitations aux ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, et même au ^{xviii}^e siècle.

Le pavé dit de Lisieux, ou mieux le pavé Joachim, est un carreau faïencé, émaillé comme les poteries de Rouen dont il reproduit l'éclat des couleurs, bleu, vert, jaune, etc.; il est employé presque toujours au revêtement des cheminées, des vestibules, des salles de bain, et quelquefois au pavage des pièces d'honneur dans les manoirs et châteaux et du sanctuaire dans les églises.

I

LES PAVÉS DU PRÉ D'AUGE.

La fabrication des carreaux de pavage à Manerbe et au Pré d'Auge serait aussi ancienne que celle de la poterie commune, des épis de toiture et des fontaines rustiques en terre qui ont rendu célèbres ces deux localités. A la fin du ^{xiv}^e siècle, après la fermeture des ateliers de poterie du Molay, vers 1375, au dire de M. de Mély⁽¹⁾, l'industrie de la poterie se serait implantée à Manerbe et au Pré d'Auge. Sans pouvoir préciser bien exactement la date d'apparition de cette industrie aux environs de Lisieux, il est facile de voir, en examinant le style employé pour la décoration de ces pavés, que si quelques-uns — rares d'ailleurs — peuvent très hypothétiquement remonter au ^{xiv}^e siècle, le plus grand nombre des spécimens qui sont parvenus jusqu'à nous accusent successivement le style des décorations du ^{xv}^e siècle, et surtout celui des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Nous ne connaissons point d'élément de pavage du ^{xiv}^e siècle qui puisse, sans discussion, être attribué au Pré d'Auge.

M. Raymond Bordeaux a le premier signalé⁽²⁾ l'ancienne fabrique dont Lisieux était le centre. Il avait rencontré dans le ^{vii}^e volume de la géographie blavienne, publiée par Blaeu en 1667, un passage où il est question de la vaisselle de terre qui se rapproche de celle de Venise par son artifice et sa beauté. Or, les auteurs de cette géographie n'avaient fait que paraphraser le passage de l'*Histoire générale de Normandie*, de Gabriel Dumoulin, curé de Menneval près Bernay, qui, écrivant dans la région même où se pratiquait cette industrie céramique, pouvait en apprécier la valeur artistique et l'importance commerciale. Le bon curé s'exprimait ainsi dans l'introduction de son histoire publiée en 1631 : « On fait en Normandie des verres de toute sorte en la forêt de Lyons et près de Saint-Lô, de la poterie en beaucoup de lieux, et à Manerbe, près Lisieux, des vaisselles de terre qui ne cèdent en beauté et en artifices à celles qu'on nous apporte de Venise. »

La fabrication des épis de toiture diminua sensiblement d'import-

(1) De Mély, *Les origines de la majolique française*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, mars 1885.

(2) *Bulletin monumental*, année 1848, p. 629.

tance à la fin du xvi^e siècle, par suite du changement de goût des constructeurs qui abandonnaient le style des vieux manoirs de bois et à pignons pointus, pendant que la fabrication des carreaux de pavage prenait un développement de plus en plus grand : les paysans aisés, les bourgeois, ne se contentant plus de l'aire en terre battue pour leurs chambres, firent carreler et paver leurs pièces d'habitation, leurs escaliers, et recherchèrent dès lors la variété dans la décoration de ces pavages.

Avant d'examiner le style et les principes de décoration appliqués à ces carreaux, il est nécessaire d'indiquer sommairement le procédé suivi dans leur fabrication. Quand la terre à pot du Pré d'Auge, l'argile ⁽¹⁾, a été suffisamment battue, mouillée et malaxée, l'ouvrier la moule en pavés carrés, mais rarement en pavés de forme polygonale. Le calibre des pavés a varié non pas seulement avec les époques, mais au gré des clients.

Parmi les pavés anciens, il s'en trouve de quatre pouces et demi, 0 m. 105, et aussi d'autres mesurant 0 m. 115. La dimension courante est généralement 0 m. 120, et cependant, au xvi^e siècle, nous trouvons des pavés de 0 m. 130 et même de 0 m. 135 ⁽²⁾. J'en ai même rencontré de petits, vert et brun, jaune et rouge, de 0 m. 092 de côté.

Au moment où la terre commence à sécher, mais est encore molle, l'ouvrier applique sur le carreau une matrice de bois offrant en relief le dessin à reproduire. Au moyen d'une faible pression, il obtient un creux d'environ deux millimètres, et même moins, de profondeur. C'est l'application de l'ancien procédé de sigillation employé par les Babyloniens pour leurs briques à caractères incrustés dans la pâte. L'ouvrier remplit ensuite ces empreintes creusées, par une engobe faite de terre blanche. Primitivement, une corne de bœuf percée à son extrémité renfermait cette bouillie, et c'est en promenant la pointe de ce réservoir plus ou moins rapidement au-dessus du dessin creux, qu'un ouvrier adroit pouvait

(1) Sur la nature de l'argile du Pré d'Auge et son mode d'emploi pour la confection de la poterie, voir la note de M. Morière : *Industrie potière dans le département du Calvados*, extrait des mémoires de l'Institut de France, classe des sciences, tome I^{er}, Caen, Hardel, 1848, in-4°.

(2) Pl. XV, n° 5. Ce carreau provient de Coudray-Rabut (Calvados). Ce pavé est au musée de Cluny. Un autre, que je possède, vient du château de Coudray-Rabut, près Pont-l'Évêque.

arriver à tracer des traits plus ou moins nets, plus ou moins fins⁽¹⁾.

Si ce procédé fut employé au début de la fabrication, je crois qu'à partir du xvi^e siècle les potiers du Pré d'Auge se contentent du procédé d'estampillage. Le dessin était découpé dans une feuille de métal; on plaçait cette vignette ainsi préparée sur le carreau de terre, et, à l'aide d'une pinceau ou d'une lame plate en fer, on appliquait une légère couche d'engobe blanche qui formait ainsi le décor du carrelage.

Dans les deux procédés, le pavé complètement sec, et avant d'être introduit dans le four de cuisson, était saupoudré de galène ou sulfure de plomb finement pulvérisé, avec une quantité de sable proportionnée à cet effet. Si le potier voulait se borner à donner à l'engobe une belle couleur paille, il n'ajoutait aucun oxyde métallique au vernis de plomb. Le noir s'obtenait par un mélange de peroxyde de manganèse et d'argile blanche; le vert était composé de protoxyde de cuivre rouge et de battiture de cuivre jaune mêlée avec l'alquifoux. C'est surtout la terre rouge avec décors d'engobe blanchâtre, et la terre à fond brun ou bisre avec décors verts, qui sera employée le plus souvent pour les carreaux de fabrication courante. Le pavé du Pré d'Auge appartient à la famille des carreaux vernissés, dont le vernis laisse apercevoir les tons de la terre cuite.

Tous les carreaux du Pré d'Auge sont symétriques entre eux : une diagonale les partage en deux parties se reproduisant exactement en sens inverse. Le motif de décoration se compose généralement de quatre éléments ou carreaux identiques, qui, par leur juxtaposition, forment une rosace avec rinceaux et palmettes, ou un motif décoratif dont la fleur de lis forme le principal élément. C'est là une caractéristique de la fabrication du Pré d'Auge⁽²⁾. Les pavés pouvant former à eux seuls un décor complet sont rares : tantôt ils figurent

⁽¹⁾ Pl. XIV, n° 1. Ce carreau provient de Lisieux.

⁽²⁾ A la session des Sociétés savantes tenue à Nancy en 1901, et dans la séance du 10 avril de la section d'archéologie, M. Cliquet, de Lisieux, présenta au nom de M. Descours Desacrè, de la société d'horticulture et de botanique du centre de la Normandie, une série de belles aquarelles reproduisant des carreaux vernissés des fabriques du pays du Pré d'Auge et de Manerbe (Calvados). Ces carreaux provenant tous de Lisieux et des localités voisines, Fervacques, Mailloc, Bienfaite, Saint-Germain de Livet, Saint-Hippolyte, Mesnil-Guillaume, Rouilly-le-Vicomte, font partie de la collection de M. Gaston Piquot (de Lisieux). *Journal officiel* du vendredi 12 avril 1901.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12

CARREAUX VERNISSÉS
DITS
PAVÉS DU PRÉ D'AUGE.

une grande fleur de lis isolée au milieu du pavé (pl. XIV, n° 2⁽¹⁾), tantôt quatre fleurs de lis opposées par leur pointe, tantôt un vase contenant une fleur de fantaisie (pl. XIV, n° 12⁽²⁾), tantôt des animaux, âne, cerf (pl. XIV, n°s 10, 11⁽³⁾), tantôt enfin les armes d'une famille noble (pl. XVI, n° 2, 3⁽⁴⁾); ces derniers pavés n'étaient probablement fabriqués que sur la commande spéciale des porteurs de ce blason.

Il en sera autrement au xvii^e siècle, pour les pavés *Joachim* : presque tous les pavés faïencés pourront être employés isolément; par exception, nous trouverons cependant de très beaux décors rayonnants, formés de quatre éléments reproduisant chacun une palmette se détachant du centre et épanouissant leurs rinceaux bleus ou verts sur un fond blanc (pl. XVIII, n°s 6, 8 et 9). Les pavés ainsi disposés en revêtement le long des murs étaient entourés de bordures formées de pavés continuant indéfiniment le même dessin (pl. XVIII, n°s 12, 13) jusqu'à l'encoignure où une fleur de lis jaune reliait la bordure horizontale à la bordure verticale (pl. XVIII, n° 1).

Les pavés du Pré d'Auge nous montrent aussi des pavés établis pour les bordures des carrelages. Le musée de Rouen en contient quelques types (pl. XVII, n° 7). Des sarments de vigne ou d'autres plantes décoratives courent entre deux bandes jaunes sur un fond rouge et complètent le décor du pavage.

Ce qui caractérise les pavés du Pré d'Auge, c'est la variété infinie des décors qui les recouvrent et qui se modifient suivant le goût de chaque époque.

Au xv^e siècle, nous sortons à peine de l'influence gothique : la fleur de lis règne en souveraine avec les marguerites et les fleurettes; au xvi^e siècle, vont apparaître les palmettes, les combinaisons variées de rinceaux et de ferronneries, puis, vers la fin du règne de Louis XIV, il en est des motifs de décoration des pavés du Pré d'Auge comme de ceux de la faïence de Rouen. L'influence de Lebrun se fait sentir, puis celle de Boule. On voit alors se produire une

(1) Ce carreau provient d'Aunay-Berangeville (Eure).

(2) Ce carreau est conservé au musée de Caen.

(3) Ces carreaux proviennent : le n° 10, de l'abbaye de Conches (Eure), le n° 11, du château de Bellemare.

(4) Le carreau n° 2 est conservé au musée de Bernay, le n° 3 provient du manoir de Querville, à Prêteville (Calvados).

foule de combinaisons de lignes droites ou courbes, de rinceaux, de palmettes, de feuilles refendues, de volutes, de nœuds, d'entrelacs, d'enroulements. En parcourant ainsi une série un peu complète de pavés du Pré d'Auge, on peut suivre la marche du goût public : chaque siècle a laissé la marque et comme l'empreinte de son passage sur ces modestes carreaux de terre cuite.

A la fin du ^{xiv}^e siècle, ou plus vraisemblablement au commencement du ^{xv}^e siècle, nous trouvons le long treillis losangé avec la fleur de lis mince et étroite (Musée de Cluny et collection Desprès de Lisieux), des rosaces formées de cercles concentriques accompagnés de grecques, des segments de cercle recoupés par des diagonales (Saint-Germain de Bienfaite), des feuillages pointus avec un brin de trèfle à trois feuilles aux encoignures (pl. XV, n° 2⁽¹⁾), soit sans cet ornement (pl. XIV, n° 9⁽²⁾). Tantôt nous rencontrons des marguerites et de petites fleurs de lis inscrites dans des médaillons carrés sur fond noir (église de Launay) et sur fond rouge (collection Desprès) formant couronne autour d'une rosace centrale composée de cercles entrecroisés (pl. XIV, n° 5⁽³⁾), de maigres fleurs de lis jaunes sur fond noir ou sur fond rouge (église de Launay), des fleurs de lis opposées par la pointe au centre du pavé (Musée de Caen et ma collection), des fleurs de lis étroites sur fond rouge, entourées de petites rosaces (pl. XIV, n° 3⁽⁴⁾), des cercles se recoupant (Musée de Rouen), des fleurs de lis opposées par la pointe entre des roues à rayons placées aux quatre coins (pl. XIV, n° 4⁽⁵⁾), une seule fleur de lis de fantaisie placée sur fond noir, des rosaces avec branches de gui (pl. XV, n° 7⁽⁶⁾), avec fleurons (pl. XVI, n° 5⁽⁷⁾), avec feuillage découpé et déchiqueté (pl. XV, n° 8, 9 et 10⁽⁸⁾). Le Musée de Cluny nous offre deux types que nous

(1) Ce carreau provient de Ouilly-le-Vicomte (Calvados).

(2) Ce carreau provient de Launay, près Pont-l'Évêque (Calvados).

(3) Ce carreau provient de l'église de Launay, près Pont-l'Évêque (Calvados).

(4) Ce carreau provient de l'église d'Aulnay-Berengeville (Eure).

(5) Ce pavé, qui provient de Lisieux, a été reproduit par M. de Mély dans son article sur les *Origines de la majolique française* (*Gazette des Beaux-Arts*, mars 1885, p. 241).

(6) Le carreau n° 7 de la planche XV provient de Lisieux.

(7) Ce carreau est conservé au musée de Rouen.

(8) Les carreaux n° 8 et 9 proviennent de Lisieux; le n° 10 de la chapelle d'Asnières (Eure).



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12



13



14

CARREAUX VERNISSÉS

DITS

PAVÉS DU PRÉ D'AUGE.





1



2



3



4



5



6



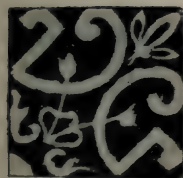
7



8



9



10



11



12

CARREAUX VERNISSÉS
DITS
PAVÉS DU PRÉ D'AUGE.

reportons à la même époque : l'un représentant une fleur, peut-être un œillet, l'autre un chêne portant deux glands; les carrés et les cercles se recoupant (pl. XVI, n° 1⁽¹⁾), la rosace avec feuilles trilobées (pl. XIV, n° 7⁽²⁾), la charmante rosace avec feuille de lierre de la planche XIV, n° 8⁽³⁾, et enfin le carreau n° 6 de la planche XVI⁽⁴⁾.

La vieille église de Launay près Pont-l'Évêque nous offre encore quatre spécimens de cette époque : 1° une étoile formée de quatre feuilles pointues opposées et contournées d'un fleuron entre chaque feuille, sur fond noir; 2° des arcs de cercle se recoupant en fuseaux posés en diagonale avec une fleur de marguerite dans le caisson formé par l'entrecroisement des deux fuseaux et des cœurs à l'extrémité inférieure de chaque fuseau, également sur fond noir; 3° un décor de feuilles déchiquetées, et enfin 4° un pavé décoré de triangles alternativement bistres et jaunes.

Au xvi^e siècle — peut-être même à la fin du xv^e siècle — j'attribuerais les rosaces de feuilles décoratives des planches XV, n° 2, et XVI, n° 5⁽⁵⁾, le vase contenant une fleur avec feuillages (pl. XV, n° 6⁽⁶⁾), un élément présentant des rosaces et des carrés opposés l'un à l'autre avec quatre fleurs de lis au centre (pl. XV, n° 1⁽⁷⁾), la rosace avec feuilles de lierre du musée de Rouen (pl. XVI, n° 12). Enfin la ronde formée de quatre carreaux (pl. XVI, n° 8) où figurent le roi tenant un faucon sur chaque poing, la reine et divers personnages.

Au xvi^e siècle, sûrement, je laisserais les décors de ferronnerie tantôt à dessins jaunâtres sur fond rouge, tantôt à dessins vert clair sur fond bistré (pl. XVI, n° 7, 9, 10 et 11⁽⁸⁾), les armoiries (pl. XVI, n° 2 et 3⁽⁹⁾), les ferronneries agrémentées de palmettes comme celles de la planche XVII, n° 4 et 5⁽¹⁰⁾, l'admirable rosace formée

(1) Ce carreau provient de Lisieux.

(2) Ce carreau provient de Lisieux.

(3) Ce carreau est conservé au musée de Rouen.

(4) Ce carreau provient de Lisieux.

(5) Le carreau n° 2 de la planche XV provient d'Ouilly-le-Vicomte; le n° 5 de la planche XVI est conservé au musée de Rouen.

(6) Ce carreau provient d'Orbec.

(7) Ce carreau provient de Lisieux.

(8) Ces quatre carreaux proviennent de Lisieux.

(9) Le carreau n° 2 de la planche XVI est conservé au musée de Bernay, et le n° 3 provient du manoir de Querville, à Prêtréville (Calvados).

(10) Ces carreaux proviennent d'Orbec.

de bandes concentriques chargées de perles et séparées par une ligne circulaire de feuilles d'eau (pl. XVII, n° 1⁽¹⁾), des carrés verts sur fond bistre (pl. XVI, n° 1⁽²⁾), les palmettes et ferronneries de la planche XV, n° 11⁽³⁾, puis enfin les très beaux éléments de rosacé du musée de Rouen (pl. XVII, n° 2).

J'en passe et des plus curieux.

Au xvii^e siècle, je rapporterais les dessins riches qui rappellent les décors de Boule, comme pl. XVII, nos 3, 6, 8, 10, 12, 13⁽⁴⁾, verts sur fond bistre, les pavés octogonaux de même couleur, pl. XVII, n° 9⁽⁵⁾, une fleur de lis de haute fantaisie reproduite déjà par M. de Mély comme datant du xvi^e siècle, la fleur de lis courte et trapue de Louis XIV, qui a été reproduite en pavé Joachim sur fond d'émail bleu; la bordure de feuillage et de marguerites de la planche XVII, n° 7, et une autre de feuilles de lierre, toutes deux au musée de Rouen; enfin les magnifiques rosaces formées, l'une de quatre éléments sur fond rouge avec décor jaune, et l'autre des mêmes éléments sur fond bistre avec décor vert, qui alternent dans le pavage d'une pièce au premier étage du château du Pré d'Auge. Le décor de ces pavés, formé d'une fleur de lis de fantaisie avec rinceaux et palmettes, est des plus élégants, le mieux exécuté matériellement et le mieux conservé de ceux que j'ai eu l'occasion d'examiner jusqu'à ce jour (pl. XVII, n° 11⁽⁶⁾).

J'inclinerais à penser que les pavés de petit modèle signalés précédemment, provenant de la collection Fornier, à Reux, sont du commencement du xviii^e siècle.

En tout cas, il ne me paraît pas possible, sur le vu du dessin d'un pavé et quel qu'en soit le style, de dater sûrement l'époque de sa fabrication. Au cours des années, et suivant le goût du jour,

(1) Ce carreau provient de Lisieux.

(2) Ce carreau provient de Lisieux.

(3) Ce carreau provient d'Orbec.

(4) Ces carreaux proviennent, le n° 3, du presbytère de Bournainville (Eure); le n° 6, du château de Malouy (Eure); les nos 8, 12 et 13, de Lisieux; le n° 10, de Coquainvilliers (Calvados).

(5) Ce carreau provient de Lisieux.

(6) Ce carreau provient du château du Pré d'Auge. Pour les autres carreaux dits Pavés du Pré d'Auge, représentés sur nos planches, et que nous n'avons pas signalés dans notre texte, ils proviennent : le n° 6 de la planche XIV, de Lisieux; et pl. XV, le n° 3, de Thiberville (Eure); le n° 4, d'Orbec (Calvados); le n° 12, des Anthieux-sur-Calonne (Calvados); les nos 13 et 14, de Lisieux.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12



13

CARREAUX VERNISSÉS

DITS

PAVÉS DU PRÉ D'AUGE.

chaque fabrique avait peu à peu augmenté sa collection de modèles, et il est probable qu'au ^{xvii}^e et même au ^{xviii}^e siècle on exécutait encore au Pré d'Auge des décorations dont l'invention pouvait remonter en arrière de un ou de deux siècles. Le goût du client déterminait la mise en fabrication de tel ou tel type à la mode. Mais le grand nombre de types connus à ce jour permet de juger et de la durée de cette fabrication, et aussi du bon goût et de l'originalité d'imagination de ces humbles potiers campagnards.

Voici quelques documents qui vont nous fournir tout à la fois quelques noms de ces fabricants et le prix de vente de leurs pavés.

Le premier se trouve dans le compte de la fabrique de Lisieux rendu par Dagnard, de la Toussaint de 1562 à 1585, conservé aux archives de Caen ⁽¹⁾ :

Le ^{xvii}^e jour du dit mois (août 1562) payé à Thomas Bocage du Pré d'Auge pour ung millier et demy de pavé figuré pour paver devant le maître autel a lxx pour millier, valeur... mth ^{xvii}^e 6^d.

Compte de Toussaint 1575-1576, rendu par Jacques Mignot (28 janvier 1576) :

Le dit jour payé à Jacques Boscaige fils Thomas de la paroisse du Pré d'Auge pour vente et livraison de six cents de pavez figuré pour paver à l'église près la tombe de monseigneur de la Homblonnière (Houblonnière) chacun cent à dix sols lxx ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Archives départementales du Calvados, fonds du chapitre de Lisieux.

⁽²⁾ Le compte de Toussaint, 1564-1565, nous donne, à la date du 17 octobre 1565, un autre renseignement précieux par comparaison : « Payé 10th 10^s à Nicolas de Guerrier du Mesnil Guillaume pour deux milliers de pavé, pour paver entre l'église et la chapelle Saint-Bertivyn pour éviter la ruine des eaux qui passent à travers le mur de l'église.

« Au même pour troys mil de pavé rendu à la fabrique pour paver l'allée entre l'église et la chapelle de Berthevyn à 105^s le millier. »

Ces pavés qui coûtaient 5th 5^s le millier, quand le pavé figuré du Pré d'Auge valait 10th n'étaient que des pavés ordinaires. C'était alors le prix de la tuile au ^{xvi}^e siècle. En effet, nous trouvons au compte de 1568-1569 — 15 décembre 1568 — paiement à Girot Bosquet, thuillier du Pré d'Auge, de 100^s pour un millier de tuiles. Au compte de la Saint-Michel, 1451-1452, cent ans auparavant, nous lisons :

« Tieullerie. — Payements : à Robin Bouillon de Saint-Ouen le prix de 37^s 6^d pour 1/2 cent de festiers et un cent de noz pour employer à l'église ; à Jean Le

Ainsi nous voyons le prix du pavé décoré ou figuré passer de 3th 10^s le mille en 1562 à 5th le mille quatorze ans plus tard. Cette différence de prix tient-elle à la diminution toujours croissante de la valeur de l'argent? Je le crois, quoiqu'on puisse soutenir que les pavés fournis en 1576 étaient d'une fabrication plus soignée que ceux de 1562.

Au cours du xvii^e siècle, la valeur des pavés continua à s'élever de prix. Nous en trouvons la preuve dans un second document dont nous devons la connaissance au savant abbé Porée; il est extrait des comptes de la fabrique du Favril (canton de Thiberville), pour l'année 1618:

Item, il a été payé par ledit Vanquelin pour six milliers de pavés pris à Lisieux, employés à ladite église, dont il y en a trois milliers de *figurés* au prix de huit livres le millier, et les autres trois milliers blancs et rouges sans figure, au prix de quatre livres par millier, qui serait pour les six milliers. XXXVIth

Item payé pour le salaire des hommes et chevaux qui ont apporté les d. six milliers de *pavés pris à la taverne du Chien à Lisieux*, à la raison de cinquante sols par millier pour despens et pour tout ce qui serait en tout. XVth

Item, à Thomas Vy pour sa peyne et salaire d'avoir avancé les d. pavés dans la nef d'icelle église. XVth

Item, à Thomas Porté qui a esté ung jour à tirer de l'argille pour dresser la dite église pour y poser et approprier le dit pavage.

Ainsi les pavés décorés, historiés ou figurés valaient, au commencement du xvii^e siècle, moitié plus que cinquante ans auparavant; et le pavé commun, soit rouge, soit blanc, dépassait le prix auquel atteignait le pavé décoré en 1572.

A quels artisans devons-nous ces pavés si curieux par leur ornementation?

Au xvi^e siècle, nous trouvons d'abord Thomas Bocage, puis, après lui, Jacques Bocage, et enfin la famille des Vattier, les Jean, les Joachim, les David, les Marin, les Robert, les Guillaume qui occupèrent

Tieullier de la Pommeraye pour 2 milliers de tuiles 6' 5". — La tuile ne valait alors que 3' 2" 1^a le millier. Il en fut de ce prix de vente comme de celui des pavés : il suivit une progression constante au fur et à mesure que diminuait la valeur intrinsèque de la monnaie.

le village portant leur nom et dont la dynastie fort nombreuse, continuée jusqu'au commencement du dernier siècle, n'a cessé de joindre la fabrication du pavé décoré à celle des tuiles et de la poterie rustique destinée aux fermiers et aux paysans de la région. D'une façon générale, la famille des Vattier et celle des Bocage furent, sinon les seuls, du moins les principaux auteurs de la production de ces carreaux de pavage. L'un d'eux, Joachim Vattier, atteignit même, comme nous allons le voir, une véritable notoriété pour des pavés de son invention au cours du xvi^e siècle.

II

LES PAVÉS DE LISIEUX OU PAVÉS JOACHIM.

Le premier archéologue qui ait signalé à l'attention des artistes le pavé de Lisieux est M. Rever⁽¹⁾. « J'ai appris, disait-il, de M. de Formeville, que, vers le milieu du xvi^e siècle, un ouvrier de Rouen établit à deux lieues de Lisieux, dans un endroit où passe actuellement la route neuve de Caen, une poterie de pavés émaillés. Les produits en étaient nommés pavés *Joachim*, du nom de ce fabricant. C'était au village de la Beauqueterie, sur les confins des communes du Pré d'Auge et de la Boissière. Les ruines du four ne sont déblayées que depuis quarante à cinquante ans; mais il y avait plus de trente ans que l'on ne s'en servait plus et qu'il était tout à fait abandonné. Les descendants de Joachim sont encore potiers de terre dans la première de ces paroisses. »

M. Pottier, dans son *Histoire de la faïence de Rouen*⁽²⁾, rappelle les recherches de Rever et constate que cette fabrication de pavés émaillés fut si considérable, qu'un sieur Dumont établit, vers 1770, une fabrique de pavés de Lisieux au faubourg Saint-Sever. Il ajoute enfin qu'il résulte des comptes des bâtiments du roi en 1670 que les vases et carreaux de faïence qui décoraient le *Trianon de porcelaine* étaient fournis par des fabriques normandes.

M. Alfred Ramé avait voulu contrôler les dires de Rever; il avait fait une enquête sur place, recueilli les traditions locales qui subsistent encore au moment où j'écris ces lignes, visité les anciens

⁽¹⁾ Notice sur les pavés émaillés de Calleville dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, année 1826, p. 183.

⁽²⁾ Page 58.

fours et retrouvé un nombre infini de fragments de ces pavés, disséminés dans les champs où étaient établis les anciens ateliers d'exploitation des argiles. Le lieu principal de fabrication de ces pavés était certainement le Pré d'Auge; aucun doute ne peut plus subsister sur ce point.

Nous rencontrons à Lisieux, dans la vallée de la Touques, principalement d'Orbec à Honfleur, de Lisieux à Trouville et à Cormeilles, dans les vallées de la Calonne et de la Dives, des restes de pavage en pavés de Lisieux. Ainsi, au château du Pré d'Auge, dans un grand nombre de maisons particulières de Lisieux, dans les manoirs et les églises des environs de Pont-l'Évêque, à la vieille église de Launay, à Reux, dans un manoir appartenant aujourd'hui à M. Fornier, précédemment à M. Lepecq, existent des pavages en pavés Joachim. M. Lepecq avait choisi, dans le pavage de l'ancien salon, les mieux conservés de ces carreaux et les avait placés en guise de revêtement extérieur du mur d'une tourelle d'escalier, où ils constituent une décoration polychrome d'un effet charmant.

On peut encore en voir des spécimens à Rouen, dans le musée de céramique où ils sont employés comme revêtement d'une cheminée; la conservation de ces pièces est mauvaise : ces spécimens ont leur émail terni et usé. Le musée de Lisieux, qui devrait nous présenter les plus beaux spécimens de cette industrie locale, ne contient pas un seul de ces pavés dans ses vitrines.

A Cluny, à côté des pavés célèbres d'Écouen, un panneau placé le long du mur, dans la galerie des faïences, au premier étage, présente quatorze types de nos pavés, admirables de conservation. Ils proviennent d'un don du musée de Sèvres. A Cologne, une collection de ces pavés, dits *de Lisieux*, donnée par le Musée de Cluny, est exposée avec une étiquette indiquant l'origine et le donateur de la collection. Enfin, à Sèvres, où nous étions en droit de voir représentée par des pièces remarquables la fabrication Lexovienne, nous n'avons trouvé que des pièces d'une conservation inférieure à celle des carreaux de Cluny. Ils sont catalogués D^a 636.

Sous la fenêtre éclairant la petite salle dans laquelle est établie la cheminée portant les carrelages du manoir de Lintot, ancienne

(1) Garnier, *Catalogue du musée céramique de Sèvres*, Fascicule IV, série D, faïences, p. 207. — Ce catalogue n'indique comme références que le travail de Rever, de 1826.

1



2



3



4



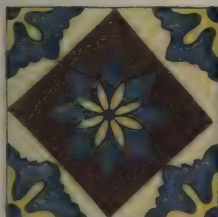
5



6



7



8



9



10



11



12



13



14



15



demeure du faïencier rouennais Villeray, on peut voir quatre éléments de ce pavage de Lisieux. Trois de ces pavés, n^{os} 6, 9, 11, et la bordure sont figurés pl. XVIII.

La provenance de ces pavés est indiquée au catalogue du musée; leur zone de dispersion est limitée à la Normandie et à Versailles. Le n^o 636¹ qui est un don de M. Bailly, peintre, vient du château d'Anet; le n^o 636² aurait appartenu au Trianon de porcelaine (pl. XVIII, n^o 9), le n^o 3 aux cuisines en sous-sol du bâtiment en aile du château de Versailles dit *des Ministres* (côté de la chapelle), le n^o 636³, à une maison de Versailles, rue de la Pompe, le 636⁶ à deux anciennes maisons de Rouen.

Le catalogue indique que ces carreaux en terre rouge finement broyée et très cuite sont souvent marqués d'une croix à quatre feuilles estampée dans la pâte. Je ne crois pas que cette marque soit une marque générale; j'ai bien manié cinq cents pavés Joachim de divers modèles, et je ne l'avais jamais trouvée; elle existe cependant sur un des pavés du musée de Sèvres figurant une étoile, provenant du château d'Anet, indiqué au catalogue sous le n^o 636¹. Mais pendant l'impression de ce mémoire, j'ai acquis en bloc tous les pavés qui tapissaient à la Bocquetterie la chambre de faïence ou chambre d'échantillons de Joachim Vattier; or, ces pavés sont, dans la proportion de 90 pour 100, marqués de la croix. Cette marque semble avoir été réservée aux pavés de choix.

Une chose frappe d'abord quand on place l'un de ces carreaux à côté des autres pavés émaillés provenant de Normandie ou d'autres provinces. Prenons comme exemple les célèbres pavés d'Écouen de fabrication rouennaise. La surface en est lisse comme celle de nos assiettes ou de nos plats de Rouen. Au contraire, dans nos pavés de Lisieux, le dessin est tracé en creux sur la terre molle avec une pointe d'acier, et la surface de l'émail est limitée et incisée par ce trait profond. Aucun dessin n'est ombré ou modelé. C'est une mosaïque formée par des émaux juxtaposés, imitant les mosaïques et les pavés produits par l'art hispano-mauresque. L'émail en fusion laisse des inégalités, des coulures, des différences d'épaisseur, et par conséquent de translucidité. La vibration des couleurs est avivée par ces inégalités. Il se produit là un effet analogue à celui résultant pour les vitraux de l'inégalité d'épaisseur dans les verres colorés. Or, cette richesse de coloris obtenue peut-être par suite d'une facture un peu naïve fera distinguer facilement, par un amateur, les pavés de

Lisieux d'avec les imitations qui furent faites à Rouen, et notamment des pavés faits par Dumont dans cette dernière ville.

Cette façon de tracer en creux sur la terre molle avec une pointe d'acier le dessin qui limitera le champ des émaux rattache notre fabrication, suivant Pottier, à la tradition italienne telle que nous la montreraient les pavés dus à Girolamo della Robbia provenant du château de Madrid (1488-1556) au Bois de Boulogne. M. Alfred Ramé avait constaté le premier cette particularité. D'après lui, les potiers du Pré d'Auge auraient appliqué en Normandie le procédé italien.

Il ne m'a pas été possible de voir au musée de Sèvres les deux pavés du château de Madrid, sur lesquels MM. Ramé et Pottier ont basé leur affirmation; mais le procédé qui consiste à limiter par un trait tracé en creux dans l'argile le champ de l'émail était usité en Espagne par les Maures bien avant le xvi^e siècle. Pour constater le fait, il suffit d'examiner les six briques provenant de l'Alhambra données par M. Ch. Mannheim au Musée de Cluny et classées sous le n^o 4130. Le contour des bandes blanches entrecroisées sur le fond brun vineux de l'émail est arrêté par un trait creux en noir. Les pavés hispano-arabes des xiv^e et xv^e siècles donnés par M. Stanislas Baron et placés dans la même vitrine présentent le même procédé de fabrication. Les Italiens de l'école des Della Robbia n'auraient donc fait qu'appliquer un procédé technique depuis longtemps usité en Espagne.

Un autre caractère distinctif de nos carreaux de Lisieux est leur décoration essentiellement géométrique et symétrique, si conforme aux traditions de la race normande éprise de régularité et d'ordre même en matière d'art. Généralement, le dessin est formé par quatre carreaux identiques dont le rapprochement figure un motif complet, soit une étoile principale au centre, avec triangles ou carrés aux encoignures (pl. XVIII, n^{os} 2, 3, 4, 7), soit un motif de palmettes et de rosaces (pl. XVIII, n^{os} 6, 8, 9).

Souvent, le carreau avec son dessin géométrique peut être employé isolément : tels sont les carreaux décorés de damiers ou de triangles bleus ou verts sur fond blanc (pl. XVIII, n^o 10), les pavés ornés de carrés avec palmettes et rosaces, étoiles ou marguerites au centre (pl. XVIII, n^{os} 11, 14, 15, Musée de Cluny), les pavés représentant un cube unique mis en perspective, enfin ceux recouverts de stries jaunes, vertes ou pourpres, les pavés verts unis,

ceux à fond bleu avec semis irrégulier de marguerites ou même de gros pois bleus jetés au hasard du pinceau. Leur juxtaposition se faisant dans tous les sens, le dallage ou revêtement pouvait être établi par un ouvrier même inhabile dans son métier.

Tous ces carreaux employés pour garnir le champ des panneaux du revêtement ou le milieu du pavage étaient entourés de bordure avec leurs encoignures. Il existe de ces bordures soit d'un bleu profond, soit en vert turquoise comportant dans l'encoignure une fleur de lis de couleur jaune d'or, admirables de dessin et de coloris (pl. XVIII, nos 1, 5)⁽¹⁾, d'autres avec feuilles d'eau, bordées d'une frange grainetée de bleu pâle, d'autres formées d'une bande guillochée dans la pâte, émaillée jaune, et limitant une large bande jaspée bleu et violet foncé, enfin quelques-unes formées de cercles avec palmettes centrales, accompagnées de feuilles découpées dans les intervalles (pl. XVIII, nos 12, 13, musée de Cluny).

Ajoutons enfin que la coloration des émaux peut varier sur le même type de dessin. Dans les bordures que nous venons de citer et qui figurent au musée de Cluny, un type a les cercles garnis d'émaux jaunes avec palmettes bleues, l'autre a ses cercles blancs et les palmettes jaunes. Le fabricant obtenait ainsi avec les mêmes dessins une infinie variété de décorations suivant le goût du consommateur.

Il est facile de retrouver dans la décoration de ces pavés la même inspiration qui dominait à la même époque les rosaces du *point coupé* d'Alençon, et les poncifs des fabricants de faïence rouennais. Colbert, qui tenait à encourager les faïenciers de Rouen et conseillait de leur envoyer des modèles, a-t-il dirigé le goût de Joachim en lui faisant passer des dessins en même temps que ses commandes de pavés faïencés pour les palais de Trianon et de Versailles? Il y a, selon nous, toutes sortes de raisons pour justifier cette hypothèse.

Ce n'étaient pas seulement les châteaux et les manoirs de Normandie où nous les retrouvons aujourd'hui qui employaient ces éclatants carreaux de Lisieux. Les châteaux royaux les utilisaient, et les comptes des bâtiments du roi publiés par M. Guiffrey nous

⁽¹⁾ Ce modèle de bordure fut employé à la décoration du Trianon de porcelaine et un de ces pavés — un seul — est encore conservé à la bibliothèque de Versailles avec d'autres pavés de Delft provenant du même palais.

montrent, dès 1670, l'inventeur de ces pavés, l'ancien ouvrier de Rouen, Joachim Vattier, plus connu sous le nom de Joachim, établi faïencier à Lisieux, fournissant les pavés de sa fabrication à Versailles, et les expédiant par le port de Rouen. Plus tard, à partir de 1692, les pavés de Lisieux seront fournis par Branlard, faïencier à Paris, qui probablement les prenait chez Joachim ou ses successeurs.

Voici, en effet, les indications que nous fournissent ces comptes :

1670. 5 avril - 9 juillet. — A Joachim (ou Joachin), fayencier à Lisieux, pour parfait payement des carreaux de faïence qu'il a fourni pour Trianon (2 p.)⁽¹⁾ 926[#] 12 s. 6 d.

1671. — A Joachim Vuatier, fayencier de Lisieux, pour avoir fourni 2,600 carreaux émaillés et les avoir fait transporter jusqu'au port de Rouen pour être amenés au magasin du roy⁽²⁾ 307[#] 17 s.

1677. 12 nov. — Au sieur Joachim pour carreaux de faïence qu'il a fournis⁽³⁾ 476[#]

1692. 3 février. — Au sieur Branlard, fayencier, pour 400 carreaux de Lisieux qu'il a fournis au magasin de Versailles⁽⁴⁾ 91[#]

1693. 16 janvier - 25 oct. — A Branlard, marchand verrier, pour les carreaux de Hollande et de Lisieux fournis en 1692 et 1693⁽⁵⁾ 537[#] 5 s.

1694. 27 févr. - 13 mars. — A Branlard, fayencier, payement des carreaux de Lisieux qu'il a fournis pour plusieurs cheminées⁽⁶⁾ 331[#] 18 s.

1696. 5 août. — A Branlard, faïencier, pour les carreaux de terre cuite de Lisieux qu'il a fournis pour le château de Versailles⁽⁷⁾ 237[#] 10 s.

(1) Guiffrey, *Comptes des bâtiments du Roi*, t. I^{er}, p. 427.

(2) *Ibid.*, p. 547.

(3) *Ibid.*, p. 977.

(4) Cela remet le prix du cent de carreaux à 22[#] 15 s. environ.

(5) *Ibid.*, p. 826.

(6) *Ibid.*, p. 969.

(7) *Ibid.*, t. IV, p. 30.

1698. 23 février-22 juin. — A Branlard, faïencier, sur les carreaux de Hollande et de Lisieux qu'il a livrés au château de Versailles de Trianon en 1697⁽¹⁾..... 656 #
1703. 19 janvier. — A Branlard, fayencier, pour les carreaux de Lisieux qu'il lui a livrés au château de Versailles depuis 1691 jusqu'en 1701⁽²⁾..... 472 # 10 s.
1712. 11 février. — A Branlard, fayencier, pour les carreaux de Hollande et de Lisieux qu'il a fournis pour le château de Versailles⁽³⁾ en 1711..... 226 # 19 s.
1713. 20 juillet. — A Branlard, faïencier, pour les carreaux d'Hollande et de Lisieux qu'il a fournis et livrés pour les bâtiments du château de Versailles⁽⁴⁾..... 717 # 1 s.

Comme il est facile de le voir par ce relevé, l'usage de ces pavés était admis par les architectes en renom. Jules Hardouin Mansard avait continué, à partir de 1706, l'emploi des pavés de Lisieux pour le revêtement des cheminées de Versailles. Ces carreaux étaient concurrencés par les pavés de Hollande : à partir de 1692, nous voyons Branlard fournir simultanément au roi des pavés de Lisieux et des pavés de Hollande; cependant les pavés de Lisieux paraissent tenir le premier rang; en 1694, 1696 et 1703, nous ne trouvons dans les fournitures faites par Branlard que des pavés de Lisieux, tandis que, pour les autres années, nous ne rencontrons jamais une fourniture de pavés de Hollande sans qu'elle soit accompagnée d'une fourniture de pavés de Lisieux.

Le *Magasin pittoresque*⁽⁵⁾ contient une description du Trianon de porcelaine détruit en 1685. Ce palais, suivant l'expression de Félibien, « était travaillé à la manière des ouvriers qui viennent de la Chine ». Il présentait des murailles revêtues de faïence blanche à dessins blancs imitant la porcelaine; le sol était pavé de carreaux de faïence, les soubassements et lambris en étaient également revêtus; c'étaient les pavés du Pré d'Auge, les pavés faïencés de Joachim Vattier, qui apportaient, dans une proportion notable, l'éclat

(1) Guiffrey, ouvr. cité, p. 313.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 331.

(3) *Ibid.*, t. V, p. 496.

(4) *Ibid.*, t. V, p. 594.

(5) Année 1857, p. 171-173.

de leurs émaux à la décoration de ce palais élevé pour les plaisirs ordinaires de la Cour.

En effet, Joachim Vattier avait fourni pour 926 livres de pavés, en 1670, à Trianon; en 1671, pour 307 livres 17 sols, et en 1677, pour 476 livres.

Or, en comptant les pavés sur la base de l'article du compte de 1671, à 114 livres environ le millier, nous trouvons, d'abord, que cette valeur de 1,709 livres 17 sous représente l'achat d'environ 14,400 pavés mesurant 0 m. 115 de côté, sans compter les fournitures de pavés faites en 1692 et années suivantes par Branlard, tant pour le Trianon que pour Versailles, où ces carreaux servaient à la décoration des cheminées. On peut affirmer que les deux premières fournitures faites par Joachim, représentant environ 10,400 pavés, ont été employées au Trianon de porcelaine; ces carreaux ont donc joué un rôle important dans la décoration de ce palais, comme dans celle du château de Versailles.

Aussi avons-nous été un peu surpris de constater que, dans sa savante étude consacrée au Trianon de porcelaine⁽¹⁾, M. de Nolhac ait passé sous silence les fournitures de pavés faïencés faites par Joachim Vattier pour cette construction. Un seul de ces pavés, il est vrai, un élément de bordure à fond bleu, avec rinceaux réservés en blanc, est resté à la Bibliothèque de Versailles; il nous faut chercher les autres à Sèvres, à Cluny, et peut-être parmi ceux qui, figurant au musée de Cologne, ont été donnés par le musée de Cluny.

L'éclat du coloris de ces pavés, qui égalait celui des faïences de Rouen, leur avait conquis une grande notoriété, et, à Rouen même, un fabricant au moins, nommé Dumont, établi faïencier faubourg Saint-Sever, créa, en 1770, une fabrique de pavés de Lisieux⁽²⁾. Ce ne fut que plus tard qu'ayant agrandi, contrairement aux règlements, son four, il commença la fabrication de toute espèce de faïence. J'ai trouvé, en effet, au musée de Rouen, trois pavés imitant le procédé de fabrication et les émaux des pavés Joachim. Il est très facile de les distinguer de ceux de Lisieux. Le dessin de l'émail est circonscrit, comme au Pré d'Auge, par un trait produit avec une pointe dure dans la terre molle, mais l'ornemen-

(1) *Revue de l'Histoire de Versailles*. Février 1901.

(2) Pottier, *Histoire de la faïence de Rouen*, p. 58.

tation du pavé, la nature de l'émail et l'espèce de terre sont complètement différents :

1° Aucun des modèles de l'atelier de Lisieux n'a été copié à Rouen. Nous trouvons au musée de cette dernière ville un élément de carrelage à six pans, décoré de trois rangs de pétales imbriqués, bleus, jaunes et blanches, se détachant sur un fond strié de filets verts et pourpres; le pavé central manque; or, Joachim ou son atelier n'ont jamais produit que des pavés carrés émaillés;

2° Le deuxième pavé que nous rencontrons à Rouen est un élément de bordure se rapprochant davantage du type de Lisieux. Quant au troisième, c'est un grand carreau d'environ 0 m. 17 de côté, dimension absolument inconnue au Pré d'Auge ou à Lisieux (n° 932). Un exemplaire du même pavé existe aussi au musée de Sèvres et provient de Rouen; il a été donné par M. Pottier, le savant auteur de l'*Histoire de la faïence de Rouen*.

Mais l'identité de terre, d'émail, de fabrication entre ces quatre pavés indique leur commune origine et les différencie absolument de ceux de Lisieux. Autant l'émail des bleus, des verts turquoise de Lisieux est chaud, vibrant, maladroitement posé avec ses boursoffures et ses épaisseurs inégales, autant est froid, uni, sans éclat et sans vibration, l'émail du pavé de Rouen. Sa couleur est également répartie comme s'il s'agissait d'une peinture étendue au pinceau. L'aspect est terne et glacial; on sent que l'ouvrier est ici maître absolu de sa couleur; c'est un industriel qui connaît les secrets de son métier; il produit un ouvrage correct, mais auquel le charme fait défaut;

3° La terre du pavé de Pré d'Auge est rouge brique; les pavés de Lisieux confectionnés avec cette terre sont faciles à reconnaître à cette couleur; ceux de Rouen sont formés d'une terre blanchâtre, beaucoup mieux travaillée que celle de Lisieux.

Enfin, le musée de Cluny vient de me fournir un échantillon complet de cette fabrication rouennaise. Un panneau (sans numéro d'ordre) caché derrière l'épi de toiture attribué au Pré d'Auge⁽¹⁾ ou à Malicorne, dans la galerie consacrée aux faïences de Rouen et aux pavés d'Écouen, contient les pavés formant le décor complet dont j'avais trouvé un des éléments au musée de Rouen. C'est une rosace

⁽¹⁾ Cet épi est incontestablement du Pré d'Auge et diffère par sa forme et ses émaux de ceux de la Sarthe.

composée de carreaux hexagones. Au centre, un pavé présente un motif peint au pinceau, sans relief : une rosace dont le centre jaune pâle est entouré de pétales blancs effilés, séparés l'un de l'autre par la pointe d'un second rang de pétales de couleur rouge. Le dessin de ces pétales est formé par un trait blanc tracé au pinceau. Ce n'est qu'au delà de la rosace que l'ouvrier a appliqué le procédé du Pré d'Auge, en traçant dans la pâte le petit sillon creux qui doit limiter les contours des larges pétales blanches entourant la rosace centrale;

4° Ajoutons que ce trait, toujours net et profond dans les produits du Pré d'Auge, est ici maigre, étroit et tout à fait superficiel.

Ce sont là des différences caractéristiques et capitales entre les deux fabrications.

Or, ces derniers pavés proviennent précisément des environs de Rouen, du château de Ballay; le constructeur de ce château n'allait pas, en effet, à Lisieux, chercher des pavés dont il trouvait l'équivalent à sa porte même. N'avons-nous pas le droit de dire maintenant que tous ces pavés, si différents de ceux de Lisieux, provenant tous de Rouen, déposés soit au musée de Sèvres, soit au musée de Cluny, doivent être attribués à la seule fabrication rouennaise qui existait alors pour ce genre de pavés, c'est-à-dire à Dumont, qui s'établit à Rouen, en 1770, pour produire spécialement le pavé de Lisieux⁽¹⁾?

Cette fabrique de faïence de Dumont subsista jusqu'en 1798 au moins.

C'est donc à tort que ces pavés provenant du château de Ballay ont été attribués à la fabrication de Lisieux : ils reviennent à Dumont, de Rouen. *Suum cuique*. Joachim Vattier est bien le créateur du pavé émaillé, et Dumont n'a été qu'un imitateur, essayant de profiter d'une vogue conquise par le fournisseur de Louis XIV.

Il est de tradition courante que les pavés émaillés doivent leur invention au potier du Pré d'Auge, qui leur a laissé, pour désignation, son propre prénom de Joachim⁽²⁾. Ce Vattier était plutôt connu

⁽¹⁾ Pottier, *Histoire de la faïence de Rouen*, p. 31-58, 194-191.

⁽²⁾ Le prénom de Joachim est en grand honneur dans la famille des Vattier. Une statue de ce saint se trouve à gauche de l'autel, dans l'église, et fait pendant à celle de saint Ouen, patron de la paroisse. Au bas de la nef, se voit un grand Christ en terre cuite, cloué sur une croix de bois, des deux tiers de la gran-

sous son prénom que sous son vrai nom, et dans les fournitures de pavés émaillés faites au roi Louis XIV, on trouve le premier mémoire payé pour pavés à Joachim, faïencier à Lisieux, sans autre nom. Mais parmi tous les Joachim Vattier, potiers au Pré d'Auge, à qui revient l'invention du pavé faïencé?

Le Joachim Vattier auquel nous ferions l'honneur de l'invention du pavé *faïencé*, ou pavé *Joachim*, serait le Joachim, fils de Joachim cité dans les registres du tabellionnage de Saint-Julien-le-Faucon, en 1610, suivant M. de Mély. Notre potier est décédé au Pré d'Auge et inhumé dans l'église à la requête de sa femme et de ses parents, à l'âge de 87 ans environ, le douzième jour de décembre 1709. Étaient témoins à l'acte d'inhumation deux *Joachim Vattier* et un *Robert Vattier*, ses deux fils. Si nous voulons vérifier, en 1622, son acte de naissance, nous nous trouvons en présence d'une impossibilité matérielle, les actes conservés à la mairie du Pré d'Auge ne remontant qu'à 1628. Ce Joachim Vattier épousa, en premières noces, Barbe Duval et en eut plusieurs enfants : 1° Jeanne Vattier, qui, née en 1636, épousa Guillaume Bocage; 2° Louise Vattier, qui épousa Pierre Bocage; 3° Joachim Vattier; 4° Robert Vattier. En secondes noces, il dut épouser Marie Gonier.

Ce Joachim Vattier, fils de Joachim, avait été parrain, avec Bastienne Vattier, femme de Simon Bocage, pour marraine, le 13 août 1634, en l'église du Pré d'Auge, d'un fils de Guillaume Vattier et de Roberte du Bois, auquel il avait donné son prénom de Joachim. Il n'aurait eu alors que douze ans. Grâce à ce parrainage, nous trouverons, pendant tout le reste du XVII^e siècle, et notamment en 1670, deux potiers du nom de Joachim Vattier, à qui nous pourrions reporter la gloire de l'invention du pavé faïencé ou plutôt l'introduction de sa fabrication au Pré d'Auge. Nous pensons cependant que cet honneur revient au Joachim, fils de Joachim le sculpteur de 1610, que j'appellerai Joachim *l'ancien*, en opposition à son filleul Joachim Vattier, fils de Guillaume.

Je m'appuie, pour fonder mon opinion, sur le rang important que Joachim l'ancien paraissait occuper dans sa paroisse, puis sur la considération dont lui et sa femme survivante étaient entourés, et je crois voir, dans ces marques de déférence données à un

leur naturelle, et que je crois être l'œuvre d'un sculpteur de la localité, peut-être même du Joachim Vattier de 1610.

simple potier, la preuve d'une supériorité reconnue. Des pavés fabriqués dans le pays avaient été commandés pour les châteaux royaux de Versailles : c'était un honneur grand et une occasion non moindre de bénéfices pour la famille si nombreuse des Vattier, pour la paroisse même, et, à chaque occasion, les concitoyens du riche Joachim étaient heureux de témoigner leurs sentiments de sympathie à celui qui honorait sa paroisse natale. En 1682, Pierre Bocage, qui avait épousé Louise Vattier, eut un fils; il demanda à Joachim Vattier d'être parrain de son enfant. Dans l'acte de baptême, Joachim Vattier est qualifié d'*honneste homme*; on sent qu'il domine déjà ses voisins et ses concitoyens, auxquels le curé donne seulement leurs nom et prénoms sans épithète.

Âgé de 87 ans environ, Joachim meurt et est inhumé dans l'église du Pré d'Auge par le curé de la paroisse, à la requête de sa femme et de ses parents, le douzième jour de décembre 1709, en présence des témoins soussignés. Deux signent : « Joachim Vattier », et le troisième : « Robert Vattier ».

Or, l'un de ces Joachim était le fils même du défunt, qui mourut à son tour, le 24 juin 1738, à l'âge de 45 ans, et qui fut enterré dans l'église, à côté de ses aïeux; l'autre, le Joachim Vattier, son filleul, et Robert Vattier, l'un de ses fils.

Pour être enterré dans l'église de sa paroisse, la bonne considération ne suffisait pas, il fallait pouvoir payer le droit de « terrage »; n'est-ce pas là encore une preuve de l'aisance de Joachim, qui l'éleva ainsi au-dessus de ses autres parents?

Sa veuve, Marie Gonnier, mourut le 11 mars 1733, à l'âge de 84 ans; elle fut, le lendemain, inhumée également dans l'église du Pré d'Auge. Son mari, Joachim Vattier, défunt, est qualifié dans cet acte « sieur du Pray ». L'*honneste homme* de l'acte de 1682 est devenu le sieur du Pray; il a grandi en considération et en fortune; fournisseur du roi, il va trancher de l'importance d'un bourgeois parvenu!

Quelques mois après mourut Marie Vesque, épouse de Robert Vattier; elle avait 35 ans et fut aussi enterrée dans l'église. Or, par une exception que je crois unique dans les actes de l'état civil de la paroisse du Pré d'Auge, qui passent toujours sous silence la profession des intéressés, la défunte est dénommée Marie Vesque, femme de Robert Vattier, *pottier* audit lieu. Robert Vattier était donc, à cette date de 1733, un *potier* notable et important. Ces

Vattier étaient enterrés dans l'église, sur le même pied que les seigneurs et patrons et les nobles de la paroisse.

Le 24 juin 1738, Joachim Vattier, âgé de quarante-cinq ans, fut aussi inhumé dans l'église, à côté de ses aïeux. Robert Vattier signa à l'acte de décès.

Les autres enfants de Jehan Vattier, frère de Jean-Baptiste, savoir : Jehan Vattier, Thomas Vattier, Marin Vattier, David Vattier, Joachim Vattier, Robert Vattier, eurent aussi leurs descendants et leurs arrière-descendants, et toute cette pléiade des Vattier, dont les alliances avec les familles Bocage, Saffrey, Bunout, Lamorinière, Samaison, Tontain, Prieur, Lerebours, Grenier, Lefebvre, sont nombreuses, se perpétua jusqu'à la Révolution. « A la fin du XVIII^e siècle, dit M. de Mély, nous comptons encore au Pré d'Auge 42 potiers, mais tous sont de vulgaires ouvriers. »

Le rôle des vingtièmes de 1763 (*Archives du Calvados*, C 7529) nous donne la situation de la famille Vattier. Nous y trouvons sept Vattier : David, Guillaume, Joachim, Jean, Jacques, un autre Joachim et Pierre. David Vattier est imposé pour un bien tenu par lui, d'un revenu de 108^{fr}, et imposé à 5^{fr} 8 s. ; Joachim Vattier, propriétaire d'un bien tenu par Saffrey, d'un revenu de 420^{fr} ; un autre Joachim Vattier, propriétaire d'un bien tenu par lui, d'un revenu de 144^{fr}, et Pierre Vattier, pour un bien également tenu par lui et d'un revenu de 108^{fr}. Les autres ont des revenus variant de 93^{fr} à 47^{fr}.

Les rôles de 1776 et 1778 (même liasse C 7529), ce dernier, établi par le contrôleur, — la vérification faite du 8 au 10 juillet 1777, — comportent 14 articles au nom des Vattier. Je relève, sous le n^o 174, l'inscription de Jacques Vattier, représentant par sa femme, Guillaume Leheribel, qui possède maisons et environ deux acres de terre en labour tenus par lui, quinzième déduit, d'un revenu de 60^{fr}. C'est le potier dont nous avons trouvé le nom inscrit sur une fontaine fabriquée par lui au Pré d'Auge en 1771 : *J'ay été faite par Jacques Vattier du Pré d'Auge.*

Le rôle se termine par cette annotation du contrôleur (24 juillet 1777) sur l'industrie de la paroisse du Pré d'Auge :

« Il ne s'y fait aucun commerce et il n'y a aucune manufacture. Les habitants n'ont d'autres occupations que celles de labourer les terres, d'élever quelques bestiaux et de travailler à la plus grande partie à faire des pots de terre qui se vendent pour Li-

sieux, Pont-l'Évêque, Honfleur et le Havre, ainsi qu'aux paroisses voisines. »

On voit donc que ces potiers n'étaient point taxés comme industriels. Cultivateurs de leur bien, ils travaillaient et pétrissaient l'argile de leur sol, en faisaient des pots, des tuiles, des carreaux de pavage; ils se transmettaient de père en fils leurs traditions de famille, comme ils se transmettaient leurs prénoms de Robert, Jacques, Joachim, Guillaume. Nous trouvons des Jacques et des Joachim Vattier aussi loin que nous pouvons remonter dans le rôle des tailles annuelles du Pré d'Auge et dans le registre des actes de mariage et de naissance. Cette industrie quasi-patriarchale nourrissait et enrichissait ceux qui l'exerçaient et les maintenait inviolablement attachés au sol natal.

Au rôle des impositions ordinaires de 1790 pour la municipalité du Pré d'Auge, nous trouvons encore 18 articles du rôle au nom des Vattier; toute la liste des Guillaume, des Joachim, des Jacques, des David, des Jean-Baptiste, des Robert et des Thomas y figure : Pierre Vattier, fils de Marin, pour 46^{fr} 13 s. 9 d.; Robert Vattier, fils de Guillaume, pour 73^{fr} 18 s. 9 d.; Thomas Vattier, pour 34^{fr} 10 s. 1 d.; Jean-David Vattier, pour 25^{fr} 5 s. 10 d.; Guillaume Vattier, pour 39^{fr} 1 s. 4 d.; Jacques-Pierre Vattier, pour 25^{fr} 6 s. 10 d.; et Joachim Vattier, fils de Joachim, fermier de François Le souffleur, pour 58^{fr} 5 s. 6 d., et ainsi des autres. . . .

Or, cette dynastie des Vattier est toujours nombreuse jusqu'en 1803, puis va diminuant progressivement sur les tables décennales jusqu'en 1823. En 1848, suivant M. Morière⁽¹⁾, il y avait 15 fabriques de poterie au Pré d'Auge, 2 à Manerbe, 1 à la Boissière, 2 à Saint-Désir (arrondissement de Lisieux).

De 1873 à 1883, nous ne trouvons plus aucune naissance, mais, par contre, quatre décès dans la famille des Vattier. C'est la disparition imminente d'une vieille famille de paysans, de roturiers, qui eut son heure de célébrité locale, mais c'est aussi la fin d'une industrie restée rudimentaire dans ses moyens de production, quoique non dénuée d'un sentiment réel de l'art décoratif.

Après l'éclat jeté sur les fabriques de poterie du Pré d'Auge et de Manerbe au début du xvi^e siècle, par la fabrication des épis

⁽¹⁾ *Mémoire sur l'industrie potière*, déjà cité.

émaillés et des girouettes de colombier, quand la mode de ces épis fut passée, la fabrication des carreaux de pavage resta la seule industrie artistique de ces potiers et maintint leur ancienne prospérité.

Remettre en lumière, d'une part, le sens décoratif très personnel dont ont fait preuve ces paysans du Pré d'Auge et de Manerbe dans la composition et l'arrangement des motifs de leurs carreaux de pavage, et, d'autre part, suivre, dans la nouvelle voie imaginée par Joachim Vattier et sous l'influence de l'étude raisonnée des procédés rouennais, le développement des vieilles traditions d'art spéciales à notre race, m'a paru constituer un chapitre intéressant dans l'histoire de la céramique en Normandie.

Rouen est fier, à juste titre, de ses faïences renommées; pourquoi cette industrie rurale des potiers du Pré d'Auge, qui a fourni des types de décoration si variés dans ses pavés vernissés pendant trois siècles consécutifs, si harmonieux de couleur et de composition dans ses pavés de *Lisieux*, dits *Joachim*, serait-elle laissée dans l'ombre et condamnée à un oubli immérité?

Amand MONTIER.

— 142 —

LES
MONUMENTS MÉGALITHIQUES
DES ÎLES DU FINISTÈRE
DE BÉNIGUET À OUESSANT,

PAR M. PAUL DU CHÂTELLIER,

Correspondant du Comité.

Depuis longtemps je désirais compléter le relevé des monuments des îles du Finistère, n'ayant pu le faire jusqu'à ce jour pour quelques-uns, faute de moyens de communications.

En ayant parlé à mon ami M. le capitaine de vaisseau A. Martin, il en entretint avec sa bienveillance habituelle M. l'amiral de Courthille, alors préfet maritime de Brest, qui, sur le désir qu'il lui en témoigna, mit à notre disposition un torpilleur de haute mer, nous permettant d'atterrir là où nous le désirerions; qu'il me laisse lui en adresser ici tous mes remerciements.

Des circonstances imprévues ayant empêché, à notre grand regret, M. le commandant A. Martin de se joindre à nous pour cette excursion, au moment donné, M. le lieutenant de vaisseau Devoir voulut bien en régler tous les détails avec l'Amirauté.

C'est dans ces conditions que, le 9 août 1901, nous avons pu faire, ce qui ne l'a jamais été jusqu'ici, ce relevé en compagnie de M. le lieutenant de vaisseau Devoir.

ÎLE BÉNIGUET.

Dans le champ cultivé, au Nord-Est du village qui existe au centre de l'île, dit « Parc-Vily », on rencontre les restes d'une allée couverte, mesurant actuellement 8 mètres de long, et une ligne de trois menhirs, dont le plus grand a 2 m. 20 de haut sur 1 m. 55 de plus grande largeur à la base. Un quatrième menhir, de

1 mètre de haut sur 1 m. 20 de largeur à la base, forme groupe avec les trois précédents; à 80 mètres au Sud du plus grand de ces quatre menhirs, est un groupe de quatre dolmens ruinés.

A 100 mètres au Sud du village, dans le champ dit «Parc-ar-Sinalou», on trouve le commencement d'une ligne de huit menhirs dont cinq sont encore debout, se prolongeant dans la parcelle dite «Parc-ar-Menhir». Le menhir de cet alignement le plus rapproché du village est aussi le plus élevé de tous; il mesure 2 m. 90 de haut sur 1 m. 60 de large; à 16 mètres de celui-ci, au Sud, est un autre groupe de deux pierres debout, de 0 m. 60 de hauteur moyenne, faisant un angle obtus avec la ligne des cinq menhirs précédents.

A 18 et 20 mètres du plus grand des menhirs de l'alignement ci-dessus, dans Parc-ar-Menhir, on trouve, à gauche et à droite de ce monolithe, trois groupes de dolmens ruinés, deux des supports de l'un d'eux ayant 2 mètres et 2 m. 10 hors de terre.

A 10 mètres au Sud de ces supports, autre groupe analogue avec dépôt de coquillages; à 30 mètres au Sud de ces chambres, groupe de sept chambres mégalithiques accompagné de deux petits tertres. A 100 mètres au Sud-Est, tertre sur la falaise au-dessus de la grève, à l'extrémité Sud de l'île. Enfin, à la pointe de Louédguet, restes de deux chambres à ciel ouvert.

Dans les champs dits «Parc-ar-Sinalou» et «Parc-ar-Menhir», nous avons remarqué, à la surface du sol, de nombreux fragments de poteries romaines.

M. Devoir a bien voulu me signaler les notes suivantes sur l'île Béniguet, écrites en juin 1835 par M. Hesse, commissaire de la marine : «Les côtes de l'île sont couvertes de sable fin ou de galets. La partie Ouest est composée d'une terre sablonneuse qui ne permet pas trop de cultiver, mais le milieu de l'île et son extrémité sont, au contraire, d'une grande fertilité.

«L'île, qui a une forme ovale, est traversée dans sa plus grande longueur par de nombreux menhirs qui sont élevés sur deux rangs presque parallèles, et vont ainsi depuis la partie moyenne de l'île jusqu'à son extrémité Sud⁽¹⁾. Cette longue allée de pierres est annoncée par deux menhirs plus élevés qui sont, dit-on, des pierres d'avertissement qui annoncent l'approche de ces monuments.

(1) Le renseignement, s'il était exact en 1835, ne l'est plus aujourd'hui.

« Outre ces monuments, il y en a trois beaucoup plus curieux, dont deux ont été malheureusement détruits, mais il en existe encore un entier.

« Ce sont trois vastes sarcophages composés de pierres plates, mises de champ l'une près de l'autre, formant un parallélogramme de 30 pieds de long sur 6 pieds de large, recouverts de longues pierres ou dalles, qui reposent en travers sur ce carré, les extrémités appuyées sur celles qui forment les côtés⁽¹⁾.

« Les pierres qui forment le dessus sont, ainsi que celles des côtés, des pierres brutes; mais, cependant, elles paraissent avoir été un peu taillées, ou du moins dégrossies. Comme je l'ai dit plus haut, deux de ces monuments ont été fouillés.

« Le premier, qui était situé à l'endroit où se trouve maintenant le jardin du fermier, contenait une quantité d'ossements humains; ils sont dans un bon état de conservation; j'en vis encore un assez grand nombre qui étaient sortis du sol. Je trouvais des portions de crânes, des tibias entiers, des fémurs, etc., tous appartenaient à des adultes.

« L'autre sarcophage qui a été détruit était situé près du moulin à vent; il ne contenait, au dire du fermier, qu'une quantité considérable d'ossements humains d'enfants, sans qu'il y eût autre chose dedans. Il était d'une dimension bien moindre que l'autre et que celui qui existe⁽²⁾.

« Joint à cela, l'île est couverte d'une grande quantité de ruines qui annoncent qu'autrefois, elle était très habitée. La ferme qui existe maintenant est construite sur une partie de ces décombres.

« Dans le jardin qui est derrière la maison, et où se trouve un muret qui a été élevé sur une voûte, le fermier, en creusant les fondations, éprouva un éboulement qui lui laissa apercevoir une voûte assez spacieuse, s'étendant dans la direction de la maison, et blanchie à la chaux en dedans; il n'y fouilla pas⁽³⁾.

(1) Il est facile de reconnaître dans cette description une allée couverte.

(2) Les fermiers actuels, depuis quelques années seulement dans l'île, n'ont jamais eu connaissance de ce qui précède.

(3) Archives du Finistère, B 1834. (Fonds de la Cour royale de Brest; enquêtes civiles.)

Enquête faite à la requête de François Jannis, notaire royal à Brest, défendeur, contre François-Hyacinthe de Penfeunteño et Suzanne-Corentine de Penfeunteño, seigneur et dame de Cheffontaine. Les témoins déclarent qu'il existait des «gai-

« Cette île est restée inhabitée depuis de longues époques; elle resta ainsi pendant les guerres que nous avons eues avec les Anglais. Ce n'est qu'en 1815 que le fermier Corolleur y vint avec sa famille et y construisit les édifices qui existent maintenant. »

Tous les monuments de l'île sont aujourd'hui ravagés.

ÎLE TRIÉLEN.

Chambre mégalithique à ciel ouvert à l'extrémité de l'île, en face de Quéménès.

Deux chambres analogues à ciel ouvert, au Sud-Ouest, aux issues du village.

Trois autres chambres à ciel ouvert, à 150 mètres à l'Ouest des précédentes. Au près de ce groupe de chambres nous avons rencontré un gros galet à la surface duquel sont creusées trois belles cupules.

A 60 mètres à l'Ouest des précédentes est une autre chambre mégalithique à ciel ouvert.

A 10 mètres à l'Ouest de cette dernière, autre chambre analogue.

A 20 mètres à l'Ouest de la précédente, autre chambre à ciel ouvert; une autre à 10 mètres à l'Ouest de celle-ci; enfin, une autre chambre analogue existe à 40 mètres à l'Ouest de la précédente. Toutes ces chambres, situées au milieu de l'île, sont en ligne, à la suite les unes des autres, à partir du village.

A 10 mètres au Sud de ces dernières chambres est une enceinte ellipsoïdale, de 60 mètres de grand diamètre, formée par des pierres posées de champ en terre et partiellement appuyées par un parapet en terre.

A 40 mètres Ouest de cette enceinte est un petit tumulus de 10 mètres de diamètre, à l'intérieur duquel est une chambre dolménique récemment fouillée.

A 38 mètres au Sud du précédent, autre tumulus de 20 mètres de diamètre, recouvrant deux chambres.

A 50 mètres à l'Ouest de ce tumulus est un petit cromlech de 3 mètres de diamètre, formé par huit petits menhirs.

gneries de seigle dans l'île de Kmorvan, mais que, depuis deux ans, elles ont disparu par suite des travaux de fortification faits par ordre du roi. 16 octobre 1689.

À 3 mètres à l'Ouest de cet intéressant petit monument, le long du bord de la mer, est une petite chambre à ciel ouvert.

À 4 mètres au Sud-Ouest du cromlech, chambre dolménique recouverte d'une grande table, au Sud-Ouest de laquelle sont neuf chambres à ciel ouvert, situées à l'extrémité Sud-Ouest de l'île.

Tous les monuments de cette île sont plus ou moins ravagés.

ÎLE QUÉMÈNÈS.

Dans la partie Est de l'île, sur sa côte Sud, ensemble de deux chambres dolméniques ruinées et de trois menhirs dont deux ont 3 mètres de haut sur 1 m. 20 et 1 m. 10 de largeur à la base, et le troisième 1 m. 90 de haut. Une grande dalle renversée, de 3 m. 80 de long sur 2 mètres de large, est à 6 mètres de la paroi d'une des chambres.

À l'extrémité opposée de l'île, dite « Bec-ar-Groarc'h », menhir, planté la pointe en bas, de 2 m. 95 de haut sur 2 mètres de large au sommet, 1 mètre de large à la base et 0 m. 50 d'épaisseur.

À 15 mètres au Sud, dans l'alignement de la grande face de ce menhir, chambre ruinée à ciel ouvert, à 3 mètres de laquelle en est une seconde.

À 14 m. 50 au Sud de cette dernière, troisième chambre mégalithique à ciel ouvert, à 16 mètres de laquelle en est une quatrième.

À 50 mètres au Sud-Ouest de cette dernière est un ensemble de quatre chambres dolméniques enveloppées par un tertre, le tout entouré d'un parapet de défense en terre.

Une autre enceinte rectangulaire, perpendiculaire à la précédente, est formée, pour un des côtés, par des pierres debout, sortant de terre de 0 m. 50 à 0 m. 60, leur face large en ligne avec celle du menhir ci-dessus.

À la même pointe, allée couverte ayant deux grandes tables, accompagnée d'un menhir de 3 m. 45 de haut sur 0 m. 75 de large, monument orienté Nord 20° Est.

Enfin, à 40 mètres Ouest du précédent, autre menhir renversé et dolmen orienté Nord 20° Est.

Tous les monuments de cette île, comme ceux de Béniguet et de Triélen, ont été bouleversés.

Après une journée aussi bien remplie, le vélocé mit le cap sur Brest, et à 9 heures du soir nous étions à son mouillage. Nous

le quittâmes en remerciant vivement les officiers du bord de l'amabilité avec laquelle ils nous avaient facilité notre tâche durant cette journée fatigante.

Le lendemain matin, 10 août, je pris à Brest le petit chemin de fer qui me débarqua à Plourin, d'où, par une voiture, remontant sans doute à une époque voisine des temps préhistoriques, nous gagnons Parspoder où l'aimable M. Carré, architecte des Monuments historiques, nous attendait.

En sa compagnie nous gagnons l'île Melon, bien connue par ses carrières de granit.

Cette petite île renferme un assez grand nombre de monuments, parmi lesquels un beau dolmen, fouillé en 1832 par M. le chanoine Algrall, au Sud duquel est un alignement Nord-Sud de trois menhirs, dont l'un, superbe monolithe de 6 mètres de haut sur 3 mètres de large et 1 m. 45 d'épaisseur, a peut-être eu ses angles rabattus et arrondis. Le second a 2 m. 80 de haut et le troisième 1 m. 20.

Au Nord-Ouest du dolmen on remarque, en outre, trois chambres mégalithiques à ciel ouvert.

Malgré la pluie fine qui tombe, M. Carré, en villégiature à Parspoder, ayant obtenu pour nous l'autorisation d'explorer ces chambres et ayant amené avec lui un ouvrier, nous en embauchons trois autres sur l'île, tailleurs de pierres en bordée depuis le commencement de la semaine, qui nous déclarent qu'ayant une gueule en bois ils ne voient pas assez pour tailler des pierres et manier le ciseau, mais bien assez pour manier une pioche ou une pelle; avec ce personnel nous attaquons, sans enthousiasme, d'abord une chambre de 2 m. 90 sur 2 m. 63 de côté, à 18 mètres au Nord-Ouest du dolmen; nous l'explorons jusqu'au sous-sol naturel, c'est-à-dire jusqu'à la roche, que nous rencontrons à 0 m. 95 de profondeur, sans rien trouver.

Sur ces entrefaites, M. le lieutenant de vaisseau Devoir, venant de Brest, nous rejoint et nous commençons, sans plus de conviction que pour la précédente, l'exploration d'une seconde chambre, formée, comme elle, par de grandes dalles posées de champ en terre. A 80 mètres à l'Ouest de la précédente, celle-ci mesure 2 m. 35 de côté sur 2 m. 60; nous n'y recueillons, comme dans l'autre, que quelques morceaux de charbon.

Après cet insuccès prévu, nous rentrons à Brest où, le lendemain matin, nous prenions place à bord d'un petit vapeur qui,

après une traversée assez mouvementée par mauvais temps, nous débarqua au Conquet.

Le lendemain embarquant seul, cette fois, sur le vapeur la *Louise*, quelques heures après je posais le pied sur le quai de l'île Molène, dont je voulais relever les monuments.

ÎLE MOLÈNE.

Voici ses monuments :

1. Menhir de 3 m. 30 de haut et 1 mètre de plus grande largeur sur sa face Sud-Est, à 50 mètres de la mer, sur la côte Sud-Est de l'île et à 200 mètres de la maison du bateau de sauvetage.

2. A 40 mètres au Nord de ce menhir est une série de vastes chambres mégalithiques à ciel ouvert, complètement ravagées.

3. A 54 mètres au Nord-Ouest du menhir précédent, menhir de 3 mètres de haut sur 1 m. 40 de plus grande largeur sur sa face Sud.

4. A 7 mètres au Nord du précédent, menhir de 1 m. 30 de hauteur sur 0 m. 90 de plus grande largeur sur sa face Sud.

5. A 6 mètres à l'Ouest du menhir n° 2, menhir de 1 m. 40 de hauteur sur 1 m. 80 de plus grande largeur sur sa face Sud.

6. A 29 mètres au Sud-Est du menhir n° 3, menhir de 2 m. 45 de haut sur 1 m. 20 de plus grande largeur.

7. A 6 mètres du menhir n° 5, menhir de 2 m. 30 de haut sur 1 mètre de plus grande largeur sur sa face Est et 0 m. 55 d'épaisseur.

Les trois menhirs 1, 5 et 6 sont sur une ligne droite orientée Est-Ouest.

8. A 15 mètres Sud du menhir n° 6, menhir de 0 m. 60 de haut sur 0 m. 85 de plus grande largeur sur sa face Sud.

9. A 172 mètres à l'Ouest du menhir n° 7, menhir de 1 m. 10 de haut sur 1 m. 20 de plus grande largeur sur sa face Sud et 0 m. 20 de plus grande épaisseur. Ce menhir est à 60 mètres de la grève et sur une ligne Nord-Sud avec l'autre.

Autour de ce menhir, à l'Ouest et au Sud-Ouest, sont de nombreuses chambres dolméniques en ruines.

10. Au Sud, à 30 mètres du menhir précédent, vers la mer, petit menhir de 1 mètre de haut sur 1 mètre de plus grande largeur sur sa face Sud.

11. A 75 mètres au Nord-Ouest de ce petit menhir, sont plusieurs chambres à ciel ouvert, ruinées. Tout autour, la surface du sol est couverte de nombreux éclats de silex.

12. A 28 mètres au Nord de ce groupe de chambres mégalithiques à ciel ouvert, en est un autre semblable.

13. A 26 mètres de ce dernier groupe, autre groupe analogue autour duquel on remarque de nombreux éclats de silex.

14. A 58 mètres au Sud du précédent, autre groupe analogue.

15. A 75 mètres au Sud-Ouest du groupe précédent, vaste enceinte mégalithique, à la pointe Ouest de l'île, avec cromlec'h de 10 mètres de diamètre et cinq chambres à ciel ouvert.

16. A 70 mètres de ce cromlec'h et de ces chambres, autre groupe composé d'un cromlec'h et de chambres à ciel ouvert, à 20 mètres au Nord de la côte Sud de l'île.

17. A 200 mètres à l'Ouest de ce groupe et à 150 mètres de la pointe Ouest de l'île, menhir de 1 m. 80 de hauteur sur 1 m. 40 de plus grande largeur. Ses grandes faces Sud et Nord sont dans un plan perpendiculaire à la façade Ouest de l'église.

18. A 50 mètres du sémaphore et à 100 mètres Ouest de l'église, énorme kjokenmoëding formant une butte pleine de débris de cuisine, de 45 mètres de diamètre sur 3 mètres de haut, du côté de l'Ouest. Les patelles et les bigornaux semblent avoir formé le fond de l'alimentation des ichthyophages qui habitaient l'île à l'époque reculée où cette butte fut formée. Nous avons recueilli à sa surface un percuteur et quelques éclats de silex.

19. A 80 mètres au Nord de cette butte, autre butte de 20 mètres de diamètre sur 2 mètres de hauteur, autour de laquelle on remarque de nombreuses coquilles de patelles, qui indiquent qu'ici encore on est en présence d'un kjokenmoëding de plus petites dimensions.

20. Au nord de l'église, à 100 mètres de la mer, sur la pointe Nord de l'île, à l'Ouest de l'entrée du port, dolmen ruiné, de 1 mètre de largeur intérieure, ouvert à l'Est, paraissant avoir eu 3 m. 50 de profondeur de l'Est à l'Ouest.

21. Petite chambre ruinée à ciel ouvert, adossée à la paroi Nord de ce dolmen.

22. A 85 mètres au Nord-Est de la précédente, chambre à ciel ouvert, ruinée.

23. A 26 mètres au Nord-Est, autre chambre semblable, ruinée.

Ces trois derniers monuments sont sur une ligne Nord-Est-Sud-Ouest, passant par le moulin à vent, le dernier d'entre eux étant à 20 mètres de la mer, sur la pointe Ouest de l'île, à l'entrée du port.

Le nombre énorme de monuments couvrant cette île est véritablement extraordinaire, ainsi que le montre l'énuméré ci-dessus; malheureusement, ils sont tous bouleversés.

ÎLE LÉDÉNÈS DE MOLÈNE.

Cette île, qui ferme à l'Est le port de Molène, n'est effectivement qu'une presqu'île à la basse mer, un sillon de galets permettant d'y aller à pied sec de Molène, à ce moment.

A son extrémité Sud, en face le sillon, est un tertre de 15 mètres de diamètre sur 1 mètre de haut; au sommet est un petit cromlech de 6 mètres de diamètre, au centre duquel est une chambre dolménique ruinée, monument bien intéressant. A 137 mètres au Nord de ce tertre en est un autre de 10 mètres de diamètre, entourant une chambre à ciel ouvert, ruinée⁽¹⁾.

A 140 mètres de ce second tertre, à l'extrême pointe Nord de l'île, est une enceinte rectangulaire de 60 mètres de plus grand diamètre, dans laquelle sont trois groupes de chambres à ciel ouvert.

A 50 mètres à l'Est de cette enceinte et à 20 mètres du bord de la mer est un autre groupe important de chambres à ciel ouvert, occupant un espace de 30 mètres dans la direction Est-Ouest.

(1) Il est bien entendu que toutes les fois qu'à cours de ce travail je dis chambre à ciel ouvert, cela s'entend d'une chambre mégalithique à ciel ouvert.

A l'extrémité Nord-Est de cette petite île, faisant face au continent, est une enceinte quadrangulaire à angles arrondis, de 43 mètres de côté, avec traces d'habitations rectangulaires de 3 à 4 mètres de long.

Au Nord et en dehors de cette enceinte, petites chambres à ciel ouvert.

Au Sud et à l'Est, nombreux restes d'habitations contigus à cette enceinte.

A l'extrême pointe Sud-Est de l'île, autre enceinte de 36 mètres de côté, la coupant du Sud au Nord-Ouest. A l'intérieur, on voit les restes de plusieurs chambres à ciel ouvert.

Le relevé des monuments des deux îles de Molène et de Lédénès étant terminé, je repris la *Louise* à son premier passage pour me rendre à Ouessant, point terminus de la tâche que je m'étais imposée. Quoique le temps fût superbe, étant en grande marée, en traversant les courants du Fromveur, nous fûmes largement lavés, incident qui ne prêta qu'à rire et n'eut pas les suites terribles du naufrage du *Drumont-Castle*.

ÎLE D'OUESSANT.

A la pointe la plus orientale de l'île, dite « pointe de Kernas », à 35 mètres de hauteur au-dessus de la mer, petit cromlech de 6 mètres de diamètre, sur le sommet d'une carrière; il est malheureusement en partie détruit, et avant peu il aura entièrement disparu.

Quatre des menhirs du pourtour existent encore; ils ont une hauteur de 0 m. 60 à 0 m. 80. Au centre du monument sont deux petits menhirs de même hauteur.

Entre ce monument et le village de Kernas, alignement de quatre petits menhirs dont le plus élevé a 0 m. 70, disséminés sur une ligne Nord-Sud de 60 mètres de long; à son extrémité Sud sont deux autres petits menhirs formant angle droit avec lui.

A 125 mètres au Sud-Sud-Est de Kerler, enceinte rectangulaire de 30 et 40 mètres de côté, avec parapet en grosses pierres, à l'intérieur de laquelle nous avons remarqué des morceaux d'objets en fer, après un labour récent.

A 400 mètres au Sud-Sud-Est du village de Kergof, chambre à ciel ouvert.

A 200 mètres au Sud du moulin de Toul-al-land, à l'Ouest du chemin allant du bourg à la mer, sur le sommet de la falaise, à 41 mètres au-dessus du niveau de la mer, tumulus fouillé, de 20 mètres de diamètre sur 1 mètre de hauteur.

A 200 mètres au Sud-Ouest du village de Toul-al-land, sur le bord de la baie de Lampaul, chambre à ciel ouvert, ruinée, et deux petits menhirs de 1 mètre de haut, l'un au Nord, l'autre au Sud de cette chambre.

Au Nord de Feunteun-Velen, sur le bord de la baie de Lampaul, restes d'un monument mégalithique ruiné, à l'intérieur duquel nous avons recueilli une pierre à cupules.

A 500 mètres Ouest de Ru, sur le côté Sud de la baie de Lampaul, traces de pierres alignées, les unes encore debout, les autres renversées.

A 300 mètres de la pointe de Pars-Carret, restes de deux murs parallèles, à 3 mètres l'un de l'autre, de 3 pieds d'épaisseur, coupant la pointe suivant une ligne Nord-Sud; à l'extrémité Sud de cette enceinte, on voit les restes d'une construction intérieure carrée, à pierres sèches, ayant 6 mètres de côté sur 15 mètres de long.

A l'entrée de la baie de Lampaul, sur les côtes Nord et Sud de la pointe de Pern, vastes enceintes de défense auxquelles il est impossible d'assigner une date, mais qui paraissent de la plus haute antiquité.

A 350 mètres au Sud-Ouest du village de Para-Luchen, chambre à ciel ouvert, sur le bord Nord de la baie de Lampaul.

A 150 mètres au Sud de Loquetas, sur le côté Nord de la baie de Lampaul, enceinte rectangulaire de 80 mètres de long sur 40 mètres de large, restes de murs à pierres sèches, de 4 pieds d'épaisseur.

A 500 mètres au Sud du village de Kergadon, menhir de 2 mètres de haut.

A 600 mètres au Nord du précédent, deux menhirs de 1 mètre de haut, au Nord du village de Guernéven.

Au Nord de Keranchat, cinq petits tertres de 10 mètres de diamètre.

Sur le sommet de la côte de la baie de Béninou, à l'Ouest du village de Padoran, vaste enceinte rectangulaire, de 100 mètres de grand côté, défendue par des parapets de 1 m. 55 d'épaisseur.

formés par des pierres plantées debout, consolidées par de la terre.

A l'intérieur de cette enceinte, chambres à ciel ouvert et nombreux tertres recouvrant peut-être des restes d'habitations.

Nous avons lu le passage suivant dans l'ouvrage de l'amiral Thevenard, dans la partie où il parle d'Ouessant :

« En revenant de la pointe du Sud-Ouest de l'île pour aller à celle du Nord-Ouest, en suivant le rivage, faisant face à la mer, à l'Ouest, j'aperçus les vestiges rez terre, et quelquefois au-dessus de 10 à 12 pouces, d'un édifice considérable dont la tradition dit, chez les insulaires, que ce sont les fondements d'un temple païen. Ces ruines, sur un terrain plat, à 50 mètres du bord de la mer, consistent en un rectangle de murailles de 5 pieds d'épaisseur, long de 300 pieds sur 150. Parallèle au rivage dans ses longueurs Nord-Est et Sud-Est, ce rectangle est divisé dans toute sa longueur par un mur de refent. Vers 1520, une partie des matériaux de cette construction furent employés à Trémazan, et les restes des statues que l'on voyait encore dans l'île au milieu du xvii^e siècle furent transportés par M^{lle} de Sourdéac au château de Trémazan, sur les remontrances d'un évêque de Léon. »

En vain pendant notre séjour à Ouessant, l'*Uxantis* de Ptolémée, avons-nous cherché à retrouver quelques traces de cette construction. Les habitants les plus anciens, interrogés par nous, n'en ont aucun souvenir.

Ma tâche terminée, je rentrais sur le continent, enchanté du résultat de mon excursion à travers ces îles où, grâce à la bienveillance de M. l'amiral de Courthille, j'ai révélé un nombre si considérable de monuments dont on ne soupçonnait pas l'existence.

P. DU CHÂTELLIER,
Correspondant du Comité.

NOTICE
SUR
ONZE MAILLETS DE PIERRE
DÉCOUVERTS À PICHOMET

(BASSES-ALPES),

PAR M. L'ABBÉ ARNAUD D'AGNEL.

A 500 mètres du hameau de Pichomet, canton de Reillanne (Basses-Alpes), sur une pente douce qui vient aboutir au torrent du Largue, j'ai découvert, en juillet 1901, une station préhistorique.

Le centre, de peu d'importance, couvre une superficie de 125 mètres carrés. De minutieuses recherches à la surface du sol, ainsi que des fouilles suffisamment profondes ne m'ont donné que 83 instruments de silex, 2 haches de serpentine, un fragment de hache en diorite et quelques débris de poterie.

Sans doute, la plupart des restes de cette céramique primitive ont dû être entraînés par les eaux torrentueuses du Largue.

Mon but n'est pas de donner, dès maintenant, la description détaillée de ce nouvel habitat, ni d'analyser le fruit de mes récoltes. Je réserve cette étude pour le prochain Congrès des Sociétés savantes, car le point signalé se rattache à plusieurs autres de la même région formant ensemble un groupe intéressant dont les parties gagneront à être rapprochées.

Je me propose seulement de présenter ici quelques observations sur la découverte de 11 marteaux ou *maillets de pierre*. Il s'agit d'instruments assez différents par leur volume et par leur forme et qui n'ont qu'une particularité commune, il est vrai, caractéristique. Toutes ces pièces, quels que soient leurs dimensions et leur aspect, présentent une *cannelure circulaire*.

Avant d'aborder l'examen direct de ces mystérieux outils, rappelons les récoltes, d'ailleurs très rares, qui en ont été faites soit en France, soit à l'étranger, et les hypothèses auxquelles elles ont donné lieu.

Dans une lettre de M. Jules Marcou à M. Élie de Beaumont, publiée dans les comptes rendus de l'Académie des sciences (séance du 26 février 1866), il est question, pour la première fois, de marteaux de pierre semblables à ceux de Pichoyet : « Dans l'exploitation minière de Kievenan, États-Unis d'Amérique, écrit M. Marcou, des tranchées de 2 à 3 mètres de profondeur, sur une longueur de 20 à 40 mètres, indiquent que cette localité a été exploitée en grand par les Indiens.

« On trouve dans ces anciens travaux un assez grand nombre de marteaux en pierre, de forme ovale ou elliptique, du poids assez considérable de 2 à 3 kilogrammes et formés de roches très dures comme la leptynite, le quartz et le porphyre et qui proviennent des plages du lac Supérieur. Tous ces marteaux possèdent un sinus en creux ou rainure qui les divise en deux parties et servait à les fixer dans un manche.

« Comme ces outils sont lourds, d'un maniement difficile, servant à l'extraction de roches très dures et qu'il ne s'en est rencontré aucun muni de son manche, on se demande quel pouvait être le moyen employé par les Indiens pour les fixer et en faire usage.

« Heureusement, au mois d'août 1853, M. Marcou, dans son voyage à travers les prairies du Texas, a eu le bonheur d'obtenir des Indiens Kioways un de ces marteaux en pierre avec le manche. Les Kioways sont les indigènes les plus sauvages de l'Amérique du Nord, ils n'ont jamais eu que très peu de rapports avec les blancs; il est évident qu'ils ont conservé presque intacts les instruments primitifs de leurs ancêtres.

« Ce marteau, qui est en quartz et qui pèse environ 2 kilogrammes, a beaucoup servi, comme le montre une des extrémités fortement ébréchée.

« Il est entouré par un nerf de bison qui est enveloppé et retenu dans la rainure au moyen d'une large bande de peau de bison qui a été cousue quand elle était encore fraîche, afin qu'elle pût, en se séchant, fortement serrer le nerf et le marteau et constituer pour ainsi dire un fourreau ou gaine ayant exactement les formes du

manche et de la pierre et qui ne laisse à découvert que les deux extrémités ou têtes du marteau.»

Je donne à dessein cette description si détaillée du mode d'emmanchement des marteaux américains, car ce mode a été certainement en usage dans la station de Pichoyet. C'est là un de ces nombreux problèmes que résout la palethnologie comparée.

L'examen des maillets de pierre que j'ai découverts prouve le fondé de mon affirmation. Déjà, par elle-même, la cannelure circulaire montre avec évidence que l'emmanchement n'a pu se faire que par l'enroulement d'une matière flexible; or, en fait de lien de cette nature, l'homme préhistorique n'avait à son service que les parties plus ou moins élastiques de certains animaux, nerfs, tendons, boyaux. De plus, il est facile d'établir que nos pièces, comme celles dont parle M. Marcou, ont dû être entourées d'une gaine de peau qui laissait seulement libres les extrémités de l'instrument.

Dans l'hypothèse d'un lien unique et médian, la rainure serait plus profonde pour recevoir une lanière de cuir épaisse ou pour permettre l'enroulement de plusieurs courroies minces.

S'il s'agissait d'outils de pierre relativement légers, tels que la plupart des haches de serpentine, une cannelure à peine marquée suffirait à retenir le lien; on en a un exemple dans une hache de diorite trouvée en 1867 à Saint-Hippolyte (Gard); cette arme porte en son milieu un sillon de suspension parallèle au tranchant; c'est un entaillage superficiel.

Tous nos marteaux sont, au contraire, très lourds; le plus petit ne pèse pas moins de 2 kilogrammes. Un si grand poids eût entraîné l'instrument hors d'une simple attache circulaire, si cette attache, à son tour, n'eût été recouverte et serrée fortement par une bande de cuir plus large faisant, selon l'expression très juste de M. Marcou, l'office de gaine ou de fourreau.

L'état actuel de nos spécimens confirme l'emploi d'une enveloppe protectrice; la plupart sont lisses, admirablement conservés sur leur pourtour, tandis que leurs extrémités présentent des ébréchures sans nombre. Si le corps du marteau avait été apparent, sans revêtement extérieur, il porterait, lui aussi, quelque trace d'usure.

Maintenant que nous avons éclairci l'importante question de l'emmanchement de nos pièces, je reprends l'histoire des maillets de pierre, qui fournira par points de comparaison d'autres remarques intéressantes.

Après la découverte de M. Marcou vient, dans l'ordre chronologique, celle de M. Virlet, communiquée au monde savant dans le *Bulletin de la Société géologique de Paris* (séance du 19 février 1866). Ce sont des marteaux de pierre, analogues à ceux des États-Unis, rencontrés au Mexique dans une mine de mercure.

Quelques années plus tard, M. Simonin signale la rencontre d'outils semblables dans les anciennes mines de la province de Cordoue, en Espagne.

Toujours en Espagne, l'ingénieur Ricardo de Garay trouve dans les anciennes galeries abandonnées des mines d'Huelva un nombre considérable de marteaux de diorite, analogues à ceux qui avaient été recueillis dans les montagnes de Murcie, province de Cordoue.

Vers la même époque, J. Ruggero, dans sa relation scientifique intitulée *Instruments de pierre en Calabre*, parle d'un marteau-hache qui porte, sur le milieu de sa hauteur et vers la tête, une double rainure circulaire.

Comme on le voit, il s'agit d'un type un peu différent de celui de Pichoyet, mais qui s'y ramène; c'est toujours le même mode d'emmanchement.

En 1877, M. P. Cazalis de Fondouce découvre, pour la première fois en France, le mystérieux instrument, objet de ce mémoire. Dans son étude sur les allées couvertes de la Provence il écrit, au sujet des sépultures de la montagne du Castellet, près d'Arles : « J'ai indiqué, dans un premier rapport, comme ayant été trouvé par moi parmi les débris retirés de la grotte Bounias, une moitié de grand casse-tête de quartzite roux avec dépression annulaire. Depuis, j'ai recueilli un casse-tête semblable, mais entier, dans les terres qui avaient été extraites vers 1840 de la grotte des Fées; il pèse 2 kilogr. 500. »

M. Cazalis de Fondouce rappelle les découvertes analogues à la sienne faites aux États-Unis d'Amérique et en Espagne; il ne mentionne ni celle du Mexique, ni celle d'Italie, mais il apporte un fait nouveau : la présence de 13 marteaux identiques aux siens dans les vitrines du Musée de l'Académie royale irlandaise, pièces provenant du Sud de l'Irlande.

A propos de la date des instruments, l'auteur adopte l'opinion de M. Wilde qui, chez lui, se change en certitude. « Les marteaux du Castellet, écrit-il, sont associés à un ensemble qui nous permet

d'en préciser l'âge et nous amène aussi à les associer avec l'usage du métal. »

La découverte de la grotte Bounias offre une particularité intéressante. Jusqu'alors les maillets avaient été trouvés dans des mines, et maintenant on les rencontre dans une sépulture, au milieu d'armes et d'objets d'habillement.

Cependant il ne faut pas voir là, ainsi que l'observe d'ailleurs M. Gazalis de Fondouce, un signe indubitable d'une destination bien différente de celle qu'ils avaient en Amérique ou en Espagne. Peut-être ont-ils servi à des mineurs primitifs pour creuser les galeries sépulcrales du Castellet. C'est une simple conjecture, mais elle est soutenable.

La découverte de Pichoyet ouvre des aperçus tout à fait nouveaux sur l'antiquité des marteaux de pierre, leur nature, leurs destinations diverses.

Ici, les pièces n'appartiennent ni à l'âge du fer, ni même à celui du bronze. Cette station ne m'a pas fourni le moindre fragment de métal; par contre, les instruments de silex et les poteries, sans être très abondants, y sont en quantité suffisante pour déterminer l'époque de l'habitat. L'aspect général des spécimens recueillis dénote une station robenhausienne.

Les marteaux de pierre de Pichoyet sont tous formés de roches très dures : la diorite ordinaire ou schistoïde; la quartzite granulaire plus ou moins compacte, assez semblable au grès; la serpentine, qui n'est représentée que par un seul exemplaire, il est vrai, le plus massif. Toutes ces différentes roches proviennent des Alpes; je n'en ai trouvé aucune de provenance étrangère.

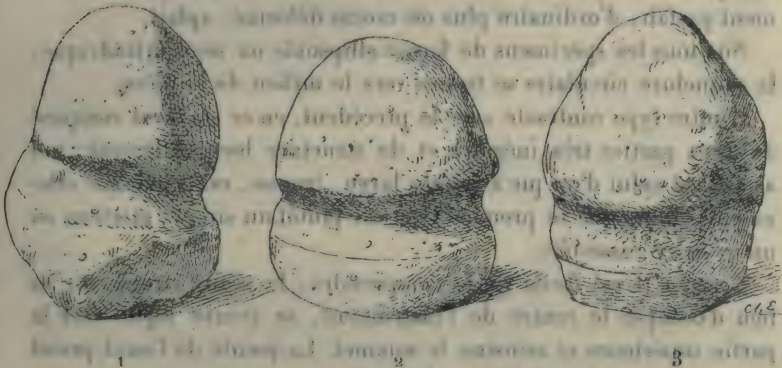
Les onze maillets des bords du Largue peuvent être classés en quatre types. Tous, ainsi que je l'ai dit au début de cette étude, présentent une cannelure circulaire. Tantôt le sinus décrit une circonférence complète; d'autre fois la courbe ne se ferme pas, laissant ainsi un espace intermédiaire dont la largeur oscille entre 0 m. 063 et 0 m. 038.

La largeur maxima est celle de la pièce reproduite ici sous le n° 1; la minima, celle du n° 2.

Voici donc deux types, le premier à rainure circulaire complète, le second à rainure circulaire plus ou moins ouverte. Quand la courbe s'achève, la profondeur de l'entaillement est moins sensible que lorsqu'elle reste inachevée; dans ce cas, elle est, en raison di-

recte, de la largeur de la bande de séparation. Ainsi le n° 1 cité plus haut, dont l'espace intermédiaire est de 0 m. 063, a un sinus profond de 0 m. 014 en son point le plus bas, justement le double de la profondeur du n° 2 dont la bande ne mesure que 0 m. 038.

Quant au marteau (fig. 3) dont la circonférence est fermée, la cannellure n'a que 0 m. 003 d'enfoncement.



Maillets de pierre découverts à Pichoyet (Basses-Alpes).

Une observation, qui s'applique à toutes les pièces, est le peu de variation de la largeur des rainures circulaires. Quelles que soient la forme et la pesanteur de l'instrument, la rainure conserve entre ces bords un écartement sensiblement le même. La moyenne d'écartement est de 0 m. 030.

Quelques mots, pour terminer, sur le volume et la structure des maillets de pierre de Pichoyet.

Tous, je l'ai signalé à propos du mode d'emmanchement, sont lourds, puisque le plus léger atteint un poids de 2 kilogrammes. Le plus pesant, une masse énorme en serpentine, pèse plus de 10 kilogrammes.

La moyenne est de 3 kilogr. 500.

Le plus petit instrument mesure 0 m. 150 de longueur sur 0 m. 108 de largeur; le plus grand est une masse ovoïde très inégale, de 0 m. 36 de long.

La diversité d'aspect des marteaux, abstraction faite du but par-

ticulier auquel ils pouvaient servir, s'explique aussi par l'état primitif du caillou roulé que l'homme robenhausien transformait rapidement en outil utilisable.

Pourtant, malgré leur dissemblance, on peut ramener les maillets de pierre à deux types principaux. L'un des types a ses extrémités ou têtes absolument semblables et légèrement arrondies. On peut établir deux subdivisions, suivant que l'instrument se rapproche de l'ellipse ou du cylindre. Dans ce dernier cas, c'est un cylindre rarement parfait, d'ordinaire plus ou moins déformé, aplati.

Sur tous les spécimens de forme ellipsoïde ou semi-cylindrique, la cannelure circulaire se trouve vers le milieu de la pièce.

L'autre type contraste avec le précédent, en ce qu'il est composé de deux parties très inégales et de structure bien différente; son aspect est celui d'un pic à pointe large, trapue, ramassée sur elle-même; tandis que le premier type est plutôt un simple marteau ou un grossier casse-tête.

Comme il est facile de le comprendre, le sinus circulaire, au lieu d'occuper le centre de l'instrument, se trouve rejeté vers la partie supérieure et avoisine le sommet. La pointe de l'outil prend son origine au bord inférieur de la rainure.

Le plus bel exemplaire de ce type est le n° 2; son état de conservation est admirable. Malgré sa lourdeur, ce pic ne manque pas de caractère; ses dimensions (0 m. 146 de longueur sur 0 m. 128 de largeur) s'harmonisent parfaitement. Sa tête a l'apparence d'un beau champignon d'une épaisseur de 0 m. 027; par une courbe très douce, elle aboutit à une surface plane de 0 m. 060 sur 0 m. 068. La pointe est un cône assez régulier de 0 m. 088 de longueur.

La détermination des fins auxquelles pouvaient être employés les instruments décrits n'offre pas de difficulté sérieuse. Il n'en est pas ainsi de la masse énorme de serpentine signalée plus haut. Son poids considérable de 10 kilogrammes nous empêche d'y voir un marteau, un casse-tête ou un pic, en un mot, un instrument de percussion. Toutes les faces de ce bloc verdâtre sont irrégulières, sauf une seule, la plus étendue, qui semble porter des traces d'aplanissement intentionnel. Cette observation me porte à croire que nous sommes en présence d'un concasseur ou broyeur dont l'homme préhistorique se servait en le faisant passer et repasser sur les substances alimentaires ou autres qu'il se proposait d'écraser;

il devait traîner cette masse si pesante à l'aide d'une forte courroie fixée à la rainure circulaire. La conclusion de cette étude sommaire est que les marteaux de Pichoyet sont plus anciens que ceux qui avaient été jusqu'ici signalés. Ils appartiennent à la période néolithique (époque robenhausienne).

Abbé ARNAUD D'AGNEL.

— 124 —

UN

TUMULUS HALLSTATTIEN À MINOT

(CÔTE-D'OR),

PAR M. HENRY COROT.

Les fouilles de tumulus à Minot, subventionnées par le Ministère de l'Instruction publique, ont eu cette année un résultat absolument inespéré.

Au mois d'avril 1901, nous avons exploré deux tumulus dans les bois de la ferme de Banges; ce fut une heureuse pensée, car un mobilier franchement hallstattien, et qui mérite de retenir l'attention des archéologues, y a été découvert (pl. XXI et XXII).

On n'y a rencontré ni fer, ni or, mais du bronze, et du beau bronze.

C'est le tertre indiqué au plan sous le numéro 2 (pl. XIX) qui nous a dédommagé; il présentait avant la fouille l'aspect de ces tumulus jumeaux qui se sont déjà plusieurs fois rencontrés en Côte-d'Or, c'est-à-dire qu'il affectait la forme ellipsoïdale; il mesurait 18 mètres de long, 12 mètres de large et 2 m. 50 de haut.

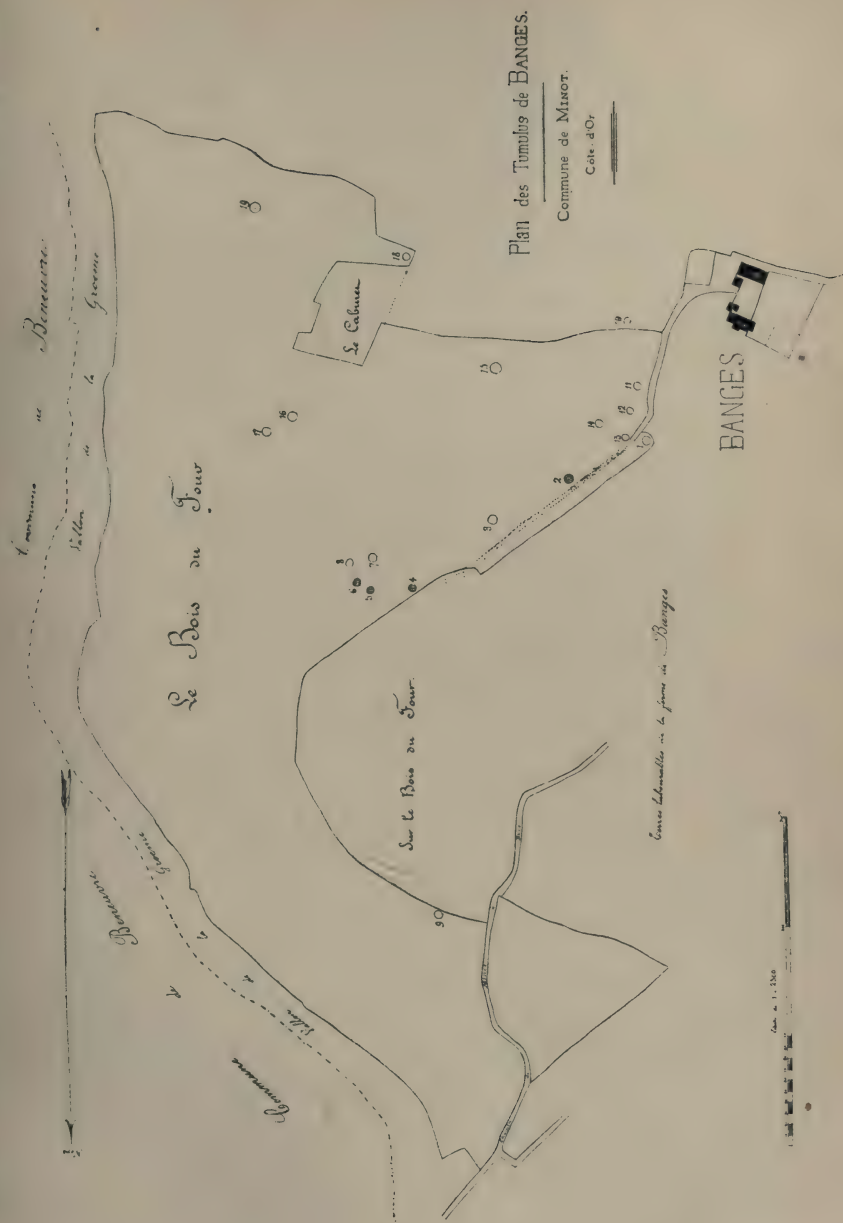
Les dix sépultures qu'il renfermait étaient presque toutes sur le tertre Nord; le tertre Sud ne contenait à la base aucune trace de sépulture, étant vraisemblablement un de ces tumulus vides si fréquemment rencontrés dans les fouilles, et que Flouest avait dénommés *tumulus ad honores*.

La sépulture primitive était orientée tête au Sud et pieds au Nord (sépulture A) [pl. XX].

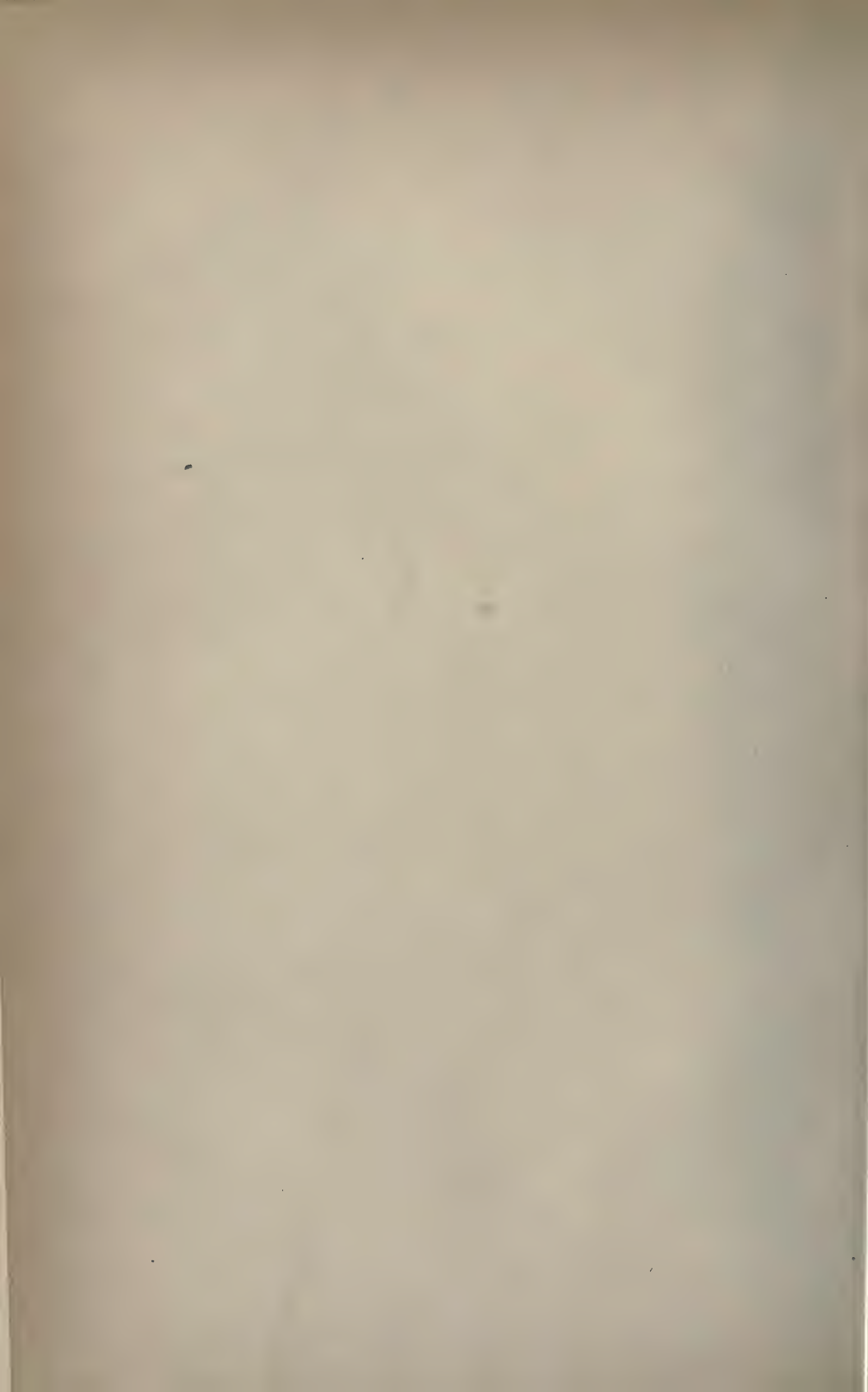
Elle nous a procuré un magnifique bracelet de bronze, à section triangulaire, et ciselé sur tout son pourtour extérieur (fig. 1).

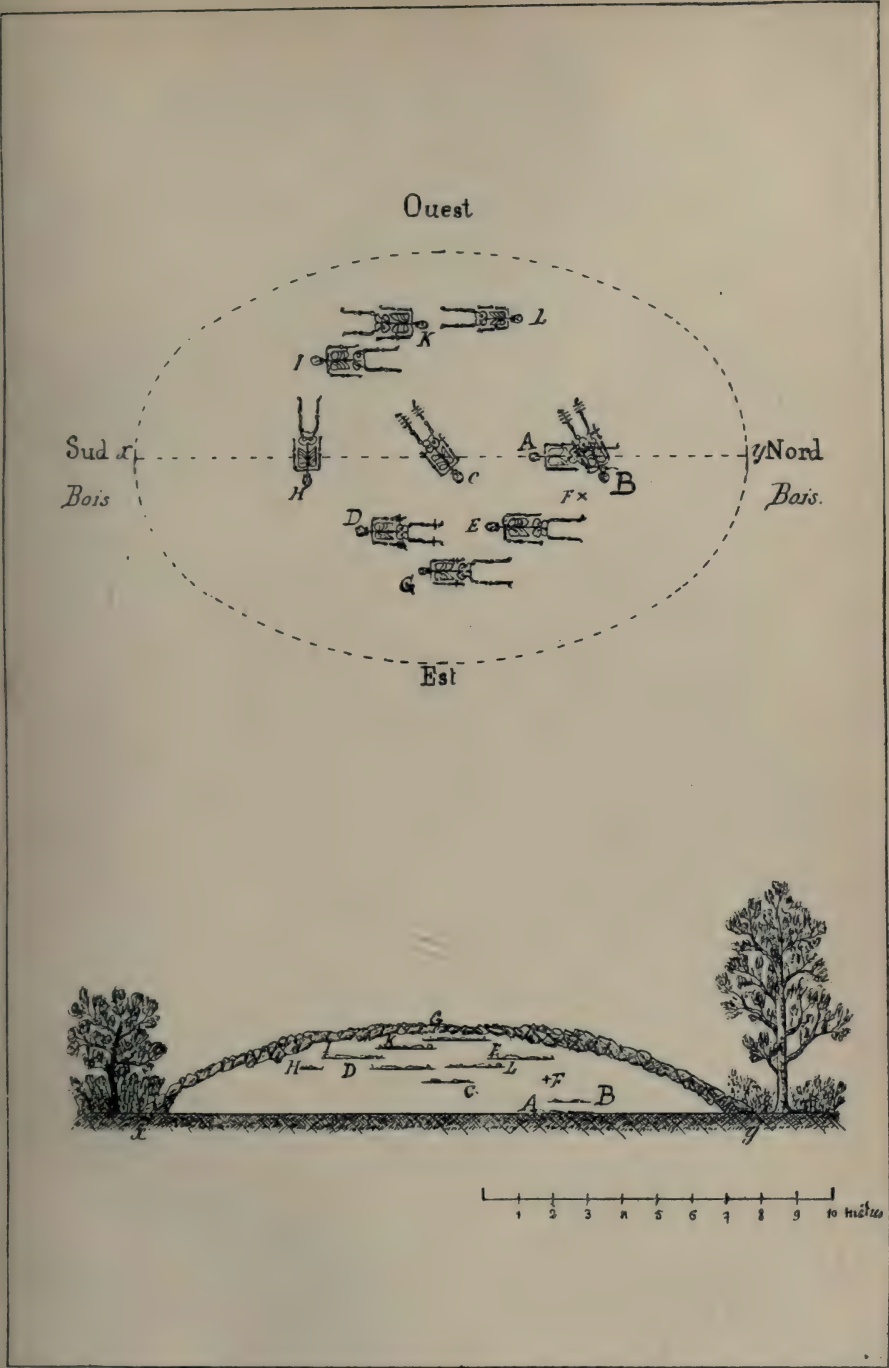
Il était au poignet du bras gauche et placé sous le bassin.

A chaque bras se trouvait un de ces gros bracelets en jayet, qui

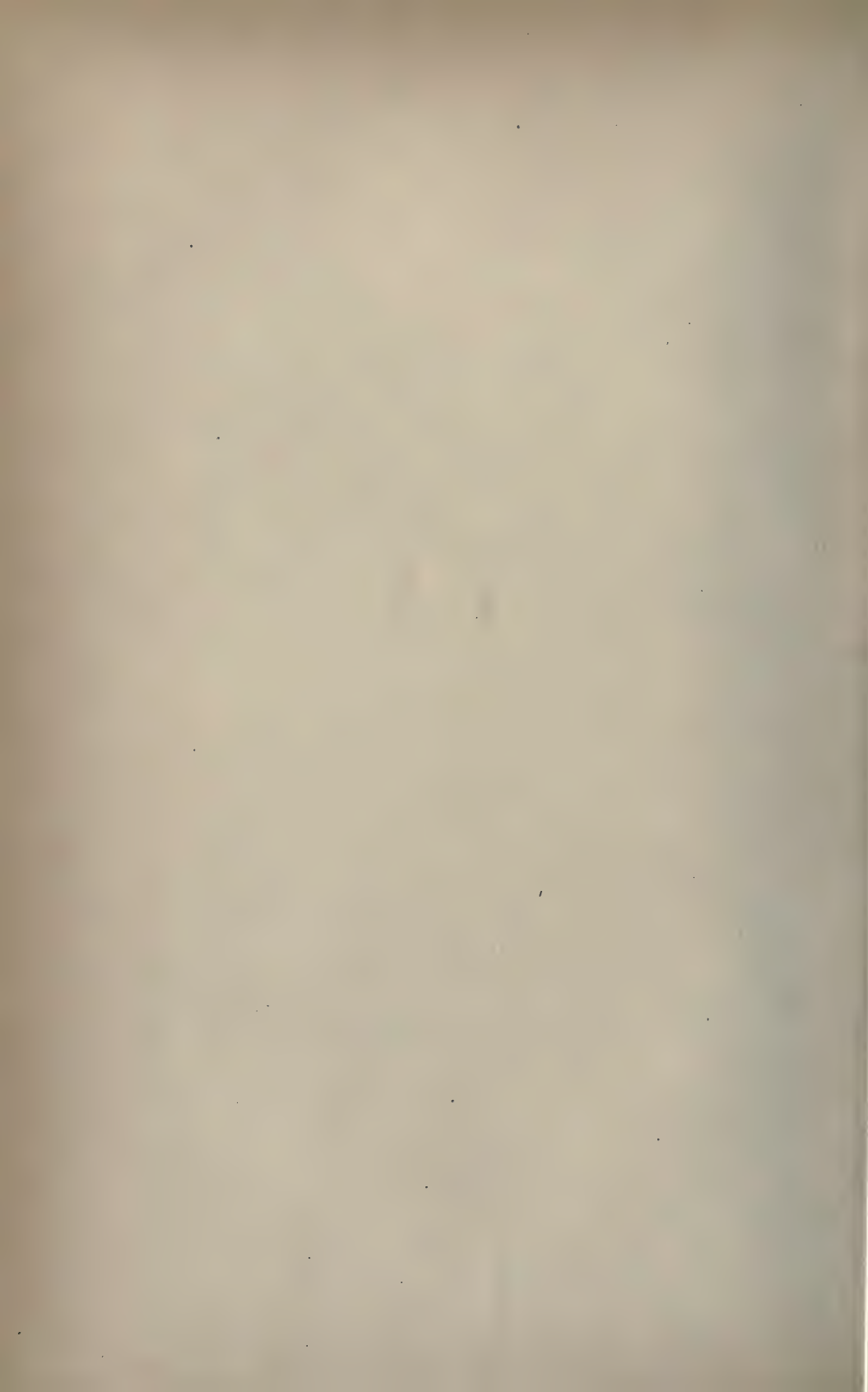


PLAN DES TUMULUS DE BANGES (CÔTE-D'OR).





PLAN ET COUPE DU TUMULUS N° 2 DE BANGES
(CÔTE-D'OR).



se sont déjà rencontrés dans beaucoup d'inhumations du premier âge du fer.

A cette sépulture appartiennent encore les pièces d'applique (fig. 1) qui ornaient une ceinture de cuir dont l'épaisseur devait être d'environ 0 m. 002.



Fig. 1. — Bracelet et pièces d'applique, de bronze, découverts dans la sépulture A du tumulus n° 2, à Banges.

Découpées à l'emporte-pièce, dans une feuille de bronze très mince, elles ont été ornementées ensuite au moyen de trois emboutissoirs différents, correspondant aux trois formes que nous avons recueillies autour de cette sépulture, car les rongeurs les avaient disséminées sur toute la surface du tumulus.

C'est la première fois que la Bourgogne révèle ce genre de parure qui a déjà été recueilli dans le Jura, au Champ-Peupin, près Chilly⁽¹⁾, et dans les fouilles de M. de Morgan, en forêt des Moindons⁽²⁾.

La sépulture B, qui se trouvait en contact avec la sépulture A, bien que son orientation ne soit pas tout à fait la même (tête Nord-Est; pieds Sud-Ouest), appartenait assurément à un homme, si l'on en juge par les dimensions des objets de bronze qu'elle contenait.

A chaque poignet, un bracelet ouvert, de bronze coulé et retouché au burin, mesurait 0 m. 033 de haut sur sa paroi dorsale; le bracelet gauche comporte sur tout son pourtour quinze olives avec

⁽¹⁾ *Revue archéologique*, 1875, pl. XXIV, fig. 8.

⁽²⁾ *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, 3^e série, t. IV (1883), pl. V, fig. 6 et 7. — Les cachettes de bronze de Larnaud, de Petit-Villate, de Venat et d'ailleurs en contiennent de semblables, M. G. Chauvet, dans la *Cachette de Venat*, p. 118 du tirage à part, donne la distribution géographique de ces menus objets.

intervalles de trois stries faites au burin; le bracelet droit, avec le même nombre de stries, est composé de dix-sept olives (pl. XXI).

Ces deux bracelets ne sortent donc pas du même moule.

Aux jambes, se trouvaient une série d'anneaux ouverts, du plus beau type hallstattien. On en a recueilli quatre à la jambe gauche et cinq à la jambe droite; les dessins, faits au burin, forment, par leur assemblage de bas en haut, une série de chevrons s'opposant du plus gracieux effet (pl. XXI).

Chacun des anneaux mesure 0 m. 023 à la partie dorsale, et seulement 0 m. 017 à l'endroit de l'ouverture.

Tous ces anneaux ont été incontestablement coulés dans le même moule; sur la paroi extérieure de quelques-uns, on voit encore dans l'oxyde de bronze, avec des fragments d'étoffe, des empreintes de paille, derniers vestiges du lit sur lequel gisait, avant d'être déposé sous cet amas de pierres, ce riche habitant de la région.

Des anneaux de jambes, qu'on peut rapporter à la même époque, c'est-à-dire *au tout premier âge du fer dans nos régions*, ont été trouvés dans plusieurs fouilles, et notamment au bois de Genay⁽¹⁾ (Côte-d'Or), dans la sépulture F, puis à Igé-la-Roche⁽²⁾ (Saône-et-Loire), dans les tumulus n° 1 et n° 4.

Entre les deux tumulus, et intentionnellement placée en cet endroit sur une plate-forme préparée entre les imbriquements opposés des deux tertres, se trouvait la sépulture C dont on ne saurait discuter la contemporanéité avec la sépulture B, puisque les objets de parure de la femme qui gisait au point C du plan sont absolument de même style que ceux de l'homme que nous avons relevé en B, à la base du tumulus.

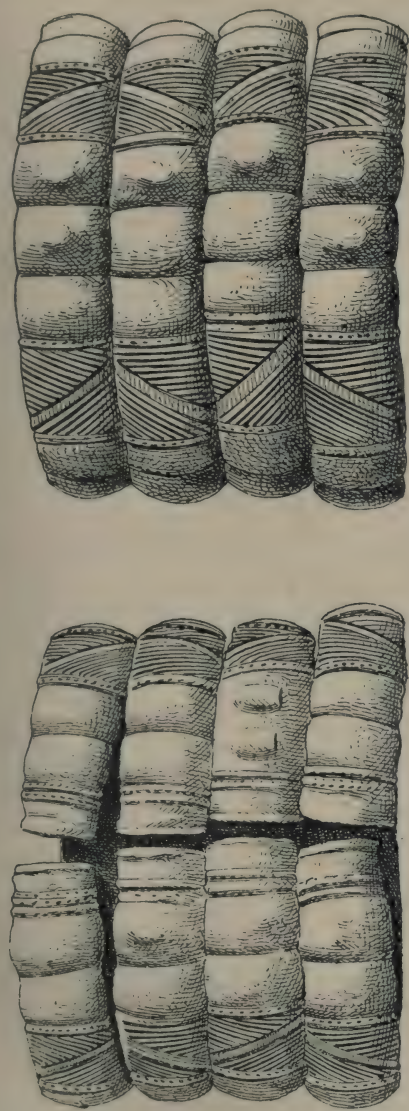
Si nous attribuons cette sépulture à une femme, c'est que tous les objets de parure sont de dimensions beaucoup moindres, et tandis que les anneaux de jambes de la sépulture B mesurent 0 m. 095 de grand diamètre, ceux de la sépulture C (pl. XXII) n'en ont que 0 m. 080. Ils étaient aussi en nombre moindre : quatre à la jambe droite et trois à la jambe gauche. C'est une réduction des anneaux de la sépulture masculine, dont la gravure a été

⁽¹⁾ A. Bruzard, *Les Tumulus de Genay*, dans *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur*, 1868, p. 38 et suiv., pl. I, fig. 4 et 9.

⁽²⁾ L. de Fréminville, *Les Tombelles d'Igé*, dans *Annales de l'Académie de Mâcon*, 2^e sér., t. I (1878), p. 161 et suiv., pl. III, fig. 1 et 2.



ANNEAUX DE JAMBES ET BRACELETS DE BRONZE
DE LA SÉPULTURE *B* DU TUMULUS DE BANGES
(CÔTE-D'OR).



Ch. Ennault.

ANNEAUX DE JAMBES ET BRACELETS DE BRONZE
DE LA SÉPULTURE 6 DU TUMULUS DE BANGES
(CÔTE-D'OR).

mieux soignée; on voit d'un coup d'œil que c'est une parure de femme.

De plus, les bracelets, eux aussi, sont plus petits que ceux de la sépulture masculine et ne mesurent que 0 m. 061 de diamètre intérieur et 0 m. 029 de haut sur la face dorsale; le bracelet droit se compose de dix-huit olives avec quatre stries au burin entre chaque olive; le bracelet gauche ne comporte que dix-sept olives et est ornementé de la même façon (pl. XXII).

Cette sépulture avait absolument la même orientation que la sépulture B.

La sépulture D, orientée tête Sud, pieds Nord, gisait sur la paroi latérale Nord-Est du tertre Sud. Elle était à un niveau un peu supérieur à celui de la sépulture C. En fait d'ornements, elle nous a fourni les débris d'un torque creux, des bracelets pleins, des anneaux de jambes et une petite fibule.

Le torque était tubulaire et formé d'une très mince feuille de bronze, dans l'intérieur de laquelle les racines d'arbres se sont introduites et ont fini par en amener la destruction presque complète.

Néanmoins, les débris que nous en avons recueillis semblent permettre de dire que son diamètre intérieur était d'environ 0 m. 17. Le tube mesurait environ 0 m. 009 de diamètre.

Les bracelets sont massifs et annulaires en bronze fortement chargé d'étain.

Ils ont été coulés tous deux dans le même moule et n'ont pas subi grande retouche; l'épaisseur de la tore est de 0 m. 007 et le diamètre intérieur du bracelet est de 0 m. 057. Ils sont ornés tous deux, sur tout leur pourtour et sur la face extérieure seulement, d'une série de *demi-bagues* venues de fonte, entre lesquelles sont gravés à la lime ou au burin une série de huit traits ou stries.

Les anneaux de jambes, comme le torque, sont creux et tubulaires; un seul est assez bien conservé; son diamètre intérieur est de 0 m. 085, l'épaisseur du tube est de 0 m. 019.

C'est dans l'intérieur du tube de cet anneau que nous avons recueilli une magnifique petite fibule à bossette.

Ce petit bijou mesure 0 m. 024 de longueur totale; la bossette a 0 m. 009 de diamètre et est ornée de quatre cercles concentriques gravés au burin.

La sépulture E ne contenait aucun ornement.

Au point F, nous avons relevé des traces d'un foyer avec débris d'os incinérés, sur la nature desquels il est impossible de se prononcer; ils étaient en petite quantité et mélangés à des cendres et à du charbon.

La sépulture G, qui gisait sur la paroi Est du tumulus, avait eu à souffrir bien antérieurement à notre fouille de l'arrachage d'un tronc de chêne qui l'avait mise à mal; aussi les nombreux bracelets qu'elle contenait ont-ils été recueillis brisés.

Ce sont des bracelets filiformes sur l'usage desquels on n'est pas d'accord. Certains archéologues y veulent voir une garniture de manche du vêtement sur tout l'avant-bras! Nous ne saurions souscrire à cette opinion, car dans les deux seules sépultures où nous en avons déjà rencontré, ces bijoux se trouvaient tous réunis au niveau du poignet, ce qui semblerait devoir faire écarter toute idée de dispersion au travers d'un tissu quelconque, soit sur l'avant-bras, soit encore, comme on l'a prétendu, jusqu'à l'épaule.

A ces bracelets filiformes était joint à chaque poignet un autre bracelet ouvert; il est formé d'un simple fil de 0 m. 004 sur 0 m. 006, dont la face interne a été aplatie; il comporte une ouverture de 0 m. 059, tandis que les bracelets filiformes n'ont que 0 m. 057.

La sépulture H est la seule dont l'orientation était franchement Est-Ouest.

Les trois autres inhumations I, K, L, orientées Nord-Sud, ne contenaient aucun mobilier funéraire.

Henry COBOT.

LES CIMETIÈRES GALLO-ROMAINS DE SISSY ET DE BERTHENICOURT

(AISNE),

PAR M. THÉOPHILE ECK,

Correspondant du Comité, à Saint-Quentin.

LE CIMETIÈRE DE SISSY.

Un court préambule est nécessaire, pour rendre clair le récit de l'exploration qui va suivre.

Le village de Sissy⁽¹⁾, fort agréablement situé sur les bords riants et fleuris de la vallée de l'Oise, dont il domine le cours, orienté vers l'Est de l'arrondissement de Saint-Quentin, se trouve placé à trois lieues de cette ville, et à moins d'une demi-lieue de la petite ville de Ribemont, dont on distingue aisément la silhouette pittoresque sur la crête de la falaise opposée.

Or, l'année 1896 a vu faire simultanément, à proximité des habitations de Sissy, la double et bien intéressante découverte de deux cimetières antiques que différencient, pour l'un, une intégrité absolue, dans la transmission du mobilier funéraire qui nous est faite : c'est le cimetière gallo-romain; et pour l'autre, une exploration déjà ancienne assez méthodiquement menée à bien par les fouilleurs d'antan : c'est le cimetière mérovingien ou franco-mérovingien, si l'on aime mieux.

Ce dernier groupe venait d'être fouillé au cours de cette même

(1) Suivant une charte de l'abbaye Saint-Martin de Laon, on écrivait *Sissi* en 1157; d'après un cartulaire de l'abbaye de Saint-Nicolas-des-Prés, de Ribemont, *Sisi* en 1165; *Sessiacum* en 1168, suivant un autre cartulaire de l'abbaye d'Homblières; *Syssi* en 1246, et *Sissiacus* en 1248, ainsi que l'indique le cartulaire du Chapitre de Saint-Quentin (Bibl. nat., 1^{re} 42), et, d'après d'autres titres anciens : *Cissy* en 1295; *Sisiacus* au xiii^e siècle; *Syssy* en 1340, et *Sysi* en 1577.

année 1896, par M. B. Lelaurain, avec un succès relatif⁽¹⁾, lorsque le bruit d'une seconde trouvaille, aussi intéressante, sinon davantage, parvint à ses oreilles ainsi qu'aux nôtres. Le cimetière de la commune ayant été désaffecté, on reporta plus loin, à 400 mètres environ des habitations, le nouvel asile mortuaire. Il n'est pas rare que le hasard donne parfois naissance à d'étranges découvertes. En agissant ainsi, une surprise attendait la municipalité sissyenne, qui n'était pas peu étonnée d'avoir installé, en partie, le nouveau cimetière sur un très ancien champ de repos, inconnu d'elle, comprenant tout le iv^e siècle de notre ère et les dernières années tout au moins du iii^e.

En l'année 1895, quelques timides tranchées sont faites en ce lieu; puis, au mois de septembre de la même année, deux amateurs de Ribemont veulent se livrer à un travail de recherches sur cet emplacement; mais l'expérience pour eux n'étant encore qu'à son aurore, ne trouvant absolument rien, ils abandonnent dès le début leur projet. C'est alors qu'intervint M. B. Lelaurain, qu'une expérience consommée a depuis longtemps rompu aux recherches archéologiques. Cet habile professionnel, aidé en cela par M. G. Boulanger, conservateur honoraire du Musée de Péronne, qui devait acquérir d'avance une notable partie des objets trouvés, aidé aussi par moi-même, puisque je voulus fouiller plusieurs tombes et acquérir, de mon côté, des antiquités, commença l'exploration le 10 décembre 1896, et celle-ci prit fin le 1^{er} avril 1897.

Le cimetière gallo-romain de Sissy se trouve placé à quelques mètres seulement d'un très ancien chemin dit de la *Maladrerie*⁽²⁾, en bordure de l'un des domaines que possédait encore il y a une quarantaine d'années la famille Latour-Maubourg, dont certains membres furent, durant la seconde moitié du xviii^e siècle, seigneurs de Sissy et de Thenelles.

Un morcellement important de ces propriétés ayant été fait il y a un certain nombre d'années, M. Aimé Lefèvre, de Saint-Quentin, s'en rendit acquéreur en février-mars 1894. Son lot renfermait le cimetière antique; aussi fut-il vivement sollicité par M. Lelaurain, à qui il accorda le droit exclusif de faire des recherches.

(1) Le cimetière franco-mérovingien, sensiblement placé vers le Nord-Ouest du village de Sissy, est distant de 500 mètres des tombes gallo-romaines.

(2) Ce chemin, ainsi que d'autres situés non loin de là et qui se croisent, doivent être contemporains de ce cimetière.

C'est cette fouille, habilement, quoique péniblement menée à bien, que j'ai pris la mission de décrire.

Quelques-unes des sépultures de Sissy sont un peu antérieures au iv^e siècle; mais si l'on consulte surtout les monnaies d'argent et de bronze mises dans les tombes pour aider le défunt à franchir le Styx, l'on constate que le plus grand nombre paraît embrasser les derniers temps de l'Empire. C'est Théodose qui clôt la série. L'une des tombes les plus opulentes nous a réservé cette surprise de renfermer comme obole à Caron un médaillon d'argent de l'empereur d'Orient, Constant II, au revers de quatre enseignes militaires et à la légende : **CONSTANTIVS · AVG**⁽¹⁾.

Les tombes gisent en terre à une profondeur qui varie le plus souvent entre 0 m. 80 et 1 m. 20, sur le sommet d'un mamelon d'une grande étendue, et descendent avec lui la pente qui se dirige vers l'Ouest. Suivant une coutume générale à cette époque et fidèlement observée chez nous par les Gallo-Romains, tous les défunts sont tournés vers le Nord.

A Sissy, on ne trouve pas une agglomération de tombes proprement dite, comme je l'ai observé dans les très nombreuses sépultures de la même époque par moi fouillées à Vermand et à Saint-Quentin, où la promiscuité était constante; il y a dans la disposition des fosses une originalité voulue qui rend ce cimetière semblable à ceux de Castres et de Berthenicourt, dans le même arrondissement, qui m'ont montré les défunts inhumés par familles, avec un large espace vide ménagé autour de chacun des groupes. C'est, en somme, ici, une série de fosses disséminées, et l'on reconnaît aisément dans ce mode d'inhumations l'intention évidente de grouper les défunts suivant leur parenté. Il fallut donc que le fouilleur fît chaque fois d'assez nombreuses tranchées pour trouver deux, trois, quatre ou cinq sépultures réunies, et séparées l'une de l'autre par une cloison de 0 m. 40 seulement.

Les corps que renfermaient les 98 tombes trouvées et fouillées, gisaient directement dans l'argile, et ce n'est qu'exceptionnellement que l'on trouva l'ossature des défunts de conservation parfaite. Quant au mobilier, il fut déposé avec une certaine parcimonie,

⁽¹⁾ Constant II, né à Sirmium, en Pannonie, l'an de Rome 1070 (317 de J.-C.), obtint la pourpre en 1088 (335), resta maître de tout l'Empire en 1103 (350), meurt, en Cilicie, l'an 1114 (361), lors des préparatifs de la guerre qu'il doit entreprendre contre Julien l'Apostat, son cousin germain.

puisque deux ou trois objets seulement, rarement quatre ou cinq, plus rarement six ou sept, constituaient l'ensemble des *ex-voto* par unité de fosse. Ce mobilier se trouvait surtout placé aux pieds du mort, mais parfois, quoique rarement, à la tête.

Avant de mentionner et de décrire les objets intéressants ou rares trouvés dans ce cimetière, je vais donner un court aperçu, pris au hasard, de la composition de quelques tombes. Plusieurs de ces sépultures ont été fouillées par moi-même, et c'est intentionnellement que je les ai placées dans l'ensemble qui suit :

Adulte, probablement un homme. — Un grand plat rouge aux pieds contenant des ossements de poule ou poulet; dans les phalanges des doigts, deux petits bronzes frustes du bas Empire.

Enfant. — Aux pieds, un petit *poculum* ou biberon de terre rouge.

Enfant. — Absence de mobilier funéraire.

Homme. — Au delà des pieds, un grand plat de terre rouge avec ossements de poulet; à côté, une écuelle de terre rouge vernissée.

Enfant. — Un petit vase rouge vers la tête.

Femme ou jeune fille. — A chacun des deux poignets, un bracelet de bronze fait en torsade; près de la tête, les débris d'un peigne en os; au cou, un certain nombre de perles de collier en pâte verte.

Adulte, sexe indéterminé. — Une écuelle de terre grise aux pieds, ainsi qu'une coupe apode en verre.

Homme. — Aux pieds, à côté d'une boucle ovale en fer, des plus simples, se trouvait un grand *scyphus* de verre légèrement verdâtre, décoré sur la panse de quatre serpents de verre teinté et blanc, que limitent de longues tiges terminées par une sorte de palme en pointe.

Jeune femme. — Vers les mains croisées sur le pubis, un denier d'argent à l'effigie de Valens⁽¹⁾; au doigt annulaire de la main gauche, deux bagues : un simple anneau de bronze et une bague

⁽¹⁾ C'est avec une certaine fréquence qu'il a été trouvé dans ce cimetière des monnaies d'argent ou de bronze à l'effigie de l'empereur Valens. Ce monarque, né l'an de Rome 1081 (328), fut associé à l'Empire en l'an 1117 (364) et mourut brûlé vif dans une maison de paysan où il s'était retranché, après avoir été battu en Thrace par les Goths en 1131 (378).

d'argent sur le chaton de laquelle est gravée une croix de Saint-André; aux pieds, à côté d'un vase de bronze godronné (*malhurium*), l'on a recueilli une coupe de verre, reposant sur un pied annelé, et décorée, près du col, d'un feston de verre noir courant entre deux filets de verre bleu; sur la panse de ce vase, huit boutons ou disques jaunes ou bleus, centrés d'un ombilic, alternent posés en triangles.

Adulte. — Un poculum de terre grise à côté des pieds; sur le bassin, un couteau de fer.

Femme. — Sur la tête, une pince à épiler en bronze; à côté, un peigne fragmenté, en os.

Femme. — Au cou, un collier formé de perles d'or fusiformes et d'autres de verre coloré; au poignet droit, un bracelet de bronze; à la main gauche, je ne puis dire à quel doigt, une superbe bague d'or filigrané, ayant pour chaton une calcédoine sur laquelle est gravée une colombe au repos, retournant la tête et tenant dans son bec un rameau. Sur les genoux de la défunte, fut recueilli un bassin de bronze à bords godronnés; aux pieds, un autre plat de bronze avec inscription à la pointe; une coupe de verre incolore qu'entoure sur le col un long filet de verre jaune; une fiole de verre et une petite cuiller en potin à manche torsadé.

Je termine sur cette sépulture l'emprunt fait à mes notes.

Longue est la série des vases de toutes factures et de coloris différents extraits des tombes; la nomenclature serait oiseuse; aussi me bornerai-je à signaler quelques vases peints, les uns ornés d'annelets, d'autres lignés de cercles en blanc ou de lignes verticales droites ou brisées; plusieurs de ces vaisseaux, de forme plus élégante, sont décorés à la barbotine de feuillages en relief qui courent en rinceaux; l'un d'eux, — c'est le seul qui ait été trouvé comme poterie parlante, — porte sur le col, en lettres capitales, l'invitation bachique si connue et tant de fois trouvée :

B I B E

Quant à la verrerie, la plus fragile de toutes ces épaves du passé, mais aussi la plus séduisante pour bien des raisons, elle figure avec honneur à Sissy, car l'on y a trouvé des pièces peu communes.

Je mentionnerai tout d'abord le grand *scyphus* de verre blanc (fig. 1) dont il est parlé plus haut; ce long gobelet est monté sur un pied annelé et a 0 m. 28 de



Fig. 1. — Vase de verre trouvé dans le cimetière de Sissy (Aisne).

hauteur. Sur toute l'étendue de ce récipient, partant de l'épais anneau d'émail brun qui enserme le pied pour atteindre le bord, quatre serpents en demi-relief rampent vigoureusement le long du verre. Le corps de chacun d'eux forme de nombreux anneaux, et l'animal plein de vie, plein de naturel aussi dans sa course voulue vers un but que l'on devine, rampe avec effort pour chercher à atteindre l'ouverture du récipient. Entre chacun de ces serpents, de longues tiges ou palmettes terminées par une large expansion gaufrée de filets de verre rappellent le feuillage lancéolé de certaines feuilles d'eau, et forment autant de divisions ou registres qu'il y a de reptiles. Deux de ces serpents sont faits de pâte brune, les deux autres sont de pâte vitrifiée incolore. Pour se rapprocher davantage de la nature, l'artiste a cherché

à imiter la peau de l'animal par un quadrillage imitant les écailles de celui-ci⁽¹⁾.

Et maintenant, si l'on mesure chacun de ces reptiles, en tenant compte de tout leur développement sur le verre, on trouve la longueur, jusqu'ici inusitée, de 0 m. 50 pour les serpents incolores, et de 0 m. 43 pour les bruns.

M. Deville reproduit sur la planche XXXVII de son ouvrage⁽²⁾ un verre à pied offrant le même décor; mais, sur cette sorte de réplique, l'effort des reptiles rampants y est moins accusé, et par-

⁽¹⁾ C. Boulanger, *Le mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie*, pl. XIII, fig. 1.

⁽²⁾ Deville, *Histoire de l'art de la verrerie dans l'antiquité*, pl. XXXVII.

tant moins voisin de la vérité que sur celui de Sissy, qui les surpasse en hauteur et aussi comme plastique. La collection Frédéric Moreau en possédait également un trouvé dans les fouilles de la villa d'Ancy, avec applique de trois serpents seulement⁽¹⁾, et au musée de Saint-Germain-en-Laye, sous le n° 13345, figure un gobelet à pied avec serpents soudés⁽²⁾. Parmi les 1,200 ou 1,300 verres trouvés à Vermand, il s'est rencontré deux verres à boire ornés du même motif décoratif. Sur l'un, on voyait quatre serpents, et sur l'autre huit⁽³⁾. Nous avons appris récemment que proche Rethel, à Scuil (Ardennes), M. Elias Liebbe avait trouvé dans la tombe d'une gallo-romaine un même verre enserpenté de huit reptiles, parmi lesquels figurent des lézards⁽⁴⁾.

En adoptant ce décor, le verrier se proposait, suivant nous, un double objet : il facilitait à la main la préhension du vase, et flattait l'œil du buveur, qui n'y voyait pas seulement une petite œuvre d'art, mais aussi, par transparence, une couleur purpurine brillante et micacée qui l'incitait aux libations.

Il ne faut pas oublier, et la chose est importante au point de vue archéologique, que le iv^e siècle est encore l'époque où le symbolisme religieux est dans tout son épanouissement. N'ai-je pas trouvé moi-même, intimement liés avec les cendres des morts, plus de traces de coutumes, de symboles ou même de signes arcanes allégoriques chrétiens, que de croyances ou d'habitudes évidemment païennes.

A cette époque de confusion et d'incertitude où toutes sortes d'obstacles s'opposaient à l'exhibition de la croix, les premiers chrétiens, nous dit l'abbé Martigny⁽⁵⁾, voyaient dans le serpent trois significations différentes; ils y trouvaient un signe de la victoire de Jésus-Christ sur le démon; ils y voyaient également le même animal pris dans le sens allégorique de la croix et de Jésus-Christ lui-même; enfin ils employèrent la même image « pour

(1) *Album Caranda*, fouilles de 1886 (fascicule de 1887), pl. LXVIII, fig. 6, nouvelle série.

(2) Salle XV, vitrine 19. Trouvé dans le département de la Marne.

(3) Théophile Eck, *Les deux cimetières de Vermand et de Saint-Quentin*, p. 153.

(4) Elias Liebbe, *Notice relative au mobilier funéraire trouvé dans la sépulture de la matrone de Scuil (Ardennes)*.

(5) Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, p. 736, col. 1.

identifier cette vertu qui, selon saint Bernard⁽¹⁾, est la régulatrice de toutes les autres et sans laquelle toute vertu deviendrait vice, c'est-à-dire la prudence, si instamment recommandée par Jésus-Christ à ses disciples : « Soyez prudents comme des serpents », « *estote prudentes sicut serpentes* ».

Les verriers gallo-romains étaient d'ingénieux artisans, et il ne faudrait pas s'étonner d'un plagiat de leur part. Quoi de plus aisé que de s'emparer du symbole chrétien pour inviter, à l'aide de l'iconographie vitrifiée et même parlante, le buveur à la tempérance?

Dès le 1^{er} siècle, nous voyons le verre enserpenté avoir ses détracteurs. Dans ses *Épigrammes*, Martial, le poète courtisan à la solde de Titus et de Domitien, ne prend-il pas plaisir à lancer cette boutade : « Des serpents sur ton verre ! Tu crois boire du vin, tu bois du venin ! »⁽²⁾.

Le verre, en général, surtout le verre orné, eut un peu plus tard d'implacables adversaires. Vers la fin du 1^{er} siècle, un fougueux moraliste, érudit autant que persuasif, Clément d'Alexandrie, ne s'écriait-il pas, scandalisé par le luxe débordant de la vaisselle de table chez ses contemporains : « Oui, cette prétentieuse, inutile et vaine gloire des ciseleurs sur verre, qui ne tend à rien moins, à force d'art, qu'à le briser et à faire trembler ceux qui y portent les lèvres, doit être anéantie par nos bonnes institutions »⁽³⁾.

Ce père de l'Église ne demandait rien moins qu'une proscription générale de toutes les verreries plus ou moins travaillées, et cela dans l'intérêt de la morale publique qu'il trouvait offensée par tant de prodigalité.

Sissy a également livré un autre verre à boire, haut de 0 m. 16, décoré de quatre séries de spirales vertes et jaunes alternant chaque fois et disposées avec une symétrie, une sûreté de main et une maestria véritablement étonnantes. D'une autre sépulture provient

⁽¹⁾ *In cantic.*

⁽²⁾

Cælatus tibi cum sit, Amiane,
Serpens in patera Myronis arte
Vaticana bibis, bibis venenum.

(Lib. VI, 92.)

⁽³⁾ *Loc. cit.*, C. Boulanger, *Le mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie*, pl. XIII, fig. 3.

une coupe apode portant sur la panse des larmes de pâte vitreuse, alors que le col se trouve cerclé cinq ou six fois d'une spire de verre filé de couleur jaune. Un autre verre à boire, celui-là cylindrique, reposant sur un pied à bourrelet, porte à sa base une même spire de verre jaune du plus gracieux effet.

La multiplicité des formes, des dimensions et des affectations parmi les objets de verrerie qui proviennent de cette nécropole, m'oblige à être bref. Qu'il me suffise de relater que le *praefericulum*, le *poculum*, la *patera*, le *guttus* ont fourni un contingent remarquable de vaisseaux. Je mentionnerai, pour finir, un dernier verre à pied, conçu sous forme d'un cylindre légèrement évasé vers le haut et qui pourrait être classé parmi cette série extrêmement rare que Pline nomme pittoresquement des *verres ailés* et que Martial, dans un langage poétique autant qu'imagé, appelle un *nuage de verre* (*nimbus vitreus*)⁽¹⁾. Celui de cette espèce que je cite ici et qui fait partie de ma collection, mesure 0 m. 10 de hauteur et ne pèse pas 15 grammes. Mais là ne se borne pas l'intérêt qui s'attache à cette pièce. Ce verre est taillé et nous montre le décor suivant : au bas, une zone de feuilles de laurier inclinées forme couronne; en haut, près du bord, répétition du même dessin; entre ces deux motifs, six cadres oblongs ou panneaux, avec extrémités triangulaires, renferment une dépression allongée, taillée à la meule comme le reste.

Le bronze a fourni quelques pièces assez intéressantes.

Je mentionnerai deux vases de ce métal, semi-plats (*lanx*), dont l'un porte une inscription à la pointe, rétrograde, avec numération pondérale. Quatre autres, martelés sous forme de cuvette profonde, avec côtes saillantes, un perlé sur le bord ou des godrons (c'est le *mallucium*), varient comme profondeur et ont un diamètre qui s'échelonne de 0 m. 28 à 0 m. 39. L'un d'eux contenait des noisettes.

Un objet que l'on ne rencontre pas communément dans les sépultures du iv^e siècle, c'est le torque bien caractérisé⁽²⁾. Celui qui

⁽¹⁾ Sous Néron, deux de ces verres furent payés à l'ouvrier qui les confectionna 6,000 sesterces, près de 1,500 francs de notre monnaie : « Neronis principatu reperta vitri arte, quæ modicos calices duos, quos appellabant pterolos, II-S sex millibus venderet ». — L'empereur Lucius Verus buvait dans un verre de cette espèce qu'il appelait *oiseau* (A. Deville, *Histoire de l'art de la verrerie dans l'antiquité*).

⁽²⁾ M. Aug. Nicaise et M. Frédéric Moreau ont constaté, dans le département

provient de Sissy a été naturellement trouvé sur une femme et lui tenait lieu de collier. L'anneau complètement lisse de ce modeste bijou de bronze est assez épais; l'une des extrémités se termine en crochet, et l'autre est un élégant œillet, sous forme de fleur, avec multiples irradiations simulant des pétales.

N'est-ce point une singularité qui surprend que de constater cette résurrection du torque gaulois au moment où va sombrer l'Empire?

Sur 486 sépultures par moi fouillées à Vermand, je n'ai rencontré qu'une seule fois cette sorte de réplique de l'ornement le plus en usage au temps de l'indépendance.

J'arrive maintenant aux boucles de ceinture dont quelques exemplaires décèlent une conception assez artistique. Invariablement, c'est la partie antérieure du griffon, du serpent ou du dauphin à crête dorsale hérissée qui sert de thème à l'ornementation de la boucle proprement dite; la chape de la plaque qui y adhère est simple ou à double valve, et son décor est ajouré en grille losangée de ciselures, ou estampée d'un motif fleuri compliqué de festons ou de figures presque géométriques⁽¹⁾. Ce dernier motif, fort en faveur alors, doit, si nous nous faisons aider par des objets de comparaison, emprunter sa genèse au faire d'artistes initiateurs que nous avons tout lieu de croire orientaux.

L'une de ces boucles de ceinture est en bronze; la chape, qui joue sur pivot, nous montre comme bordure un cadre orné de globules en demi-sphères, et le champ est occupé par un buste de femme en cheveux, vue de face et vêtue de la *stola*. Nous y verrions volontiers l'image de l'impératrice Fausta, telle que les monnaies frappées à son effigie nous montrent la peu pudique épouse de l'empereur Constantin⁽²⁾.

de l'Aisne, que, seules parmi les sépultures gauloises, les tombes féminines leur ont livré des torques. Ce fait a été confirmé par M. Léon Morel, de Reims, et par M. le baron Ch. Rémy. M. Salomon Reinach a enregistré le contraire chez les peuples du Sud-Est de la Gaule. Chez ceux-ci, cet ornement était adopté par les guerriers seuls comme un insigne honorifique. (*Album Caranda, Un dernier mot sur le port des torques par les Gauloises dans les deux départements limitrophes l'Aisne et la Marne*, année 1894.)

⁽¹⁾ *Loc. cit.*, Th. Eck, *Les deux cimetières gallo-romains*, etc., pl. XV, fig. 3^a, 4, 5, 7, 9, 10^b, 15 et 17; pl. XVI, fig. 1^a, 6, 8 et 11. — C. Boulanger, *Le mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie*, pl. VII, fig. 3, 4, 10 et 11.

⁽²⁾ *Loc. cit.*, C. Boulanger, *Le mobilier funéraire*, etc., pl. VII, fig. 5.

Une autre, la plus grande, la plus ornée, et partant la plus belle de toutes, agrémentée d'accessoires et estampée de gracieux enroulements qui courent autour d'étoiles à six rayons et à facettes, mériterait certainement une description; mais le cadre forcément restreint de cette communication nous contraint d'abréger⁽¹⁾ (fig. 2).

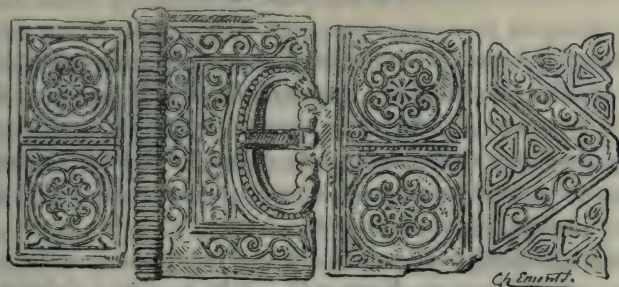


Fig. 2. — Boucle de bronze estampé
trouvée dans le cimetière de Sissy (Aisne).

Une dernière de ces boucles est à citer. Les dessins qui ornent les chimères ou dragons sont assez spéciaux, et les yeux de ces animaux qui, la gueule grandement ouverte, mordent la brochette, sont sertis de deux pierres bleues que je suppose être des saphirs. Sur la chape à double valve, contre le point d'attache de celle-ci, et en lettres d'un centimètre de hauteur, on lit ce souhait de bonheur :

VTERE FELIX

Cette inscription est certainement due au caprice du ciseleur de cette pièce d'ajustement. Ce souhait affectueux qui laisse supposer un don de l'objet de la part de celui qui fit graver l'allocution, figure, semble-t-il, plus fréquemment sur des bijoux que sur des accessoires d'équipement⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Loc. cit.*, C. Boulanger, pl. VII, fig. 1, 1^a, 1^b.

⁽²⁾ Caylus a donné le dessin d'une fibule ansée et de forme cruciale trouvée à Asnières. Sur l'un des côtés de l'arc en demi-cercle de ce bijou, on lit : VTERE FELIX, et sur le côté opposé : DOMINE MARTI VIVAS (*Recueil d'antiquités*, etc., t. I^{er}, p. 256 à 258; pl. XCIV, fig. 8); et le Dr. Lindenschmidt en cite une autre trouvée dans les environs de Wiesbaden avec cette légende : INVICTA ROMA VTERE FELIX (*Die Alterthümer der merovingischen Zeit*, pl. XVII,

Les fibules de ce cimetière n'offrent aucune nouveauté. Cependant l'une d'elles, cruciforme, s'amortissant en épais boutons sphériques à ses trois extrémités supérieures, porte sur chaque côté de l'arc qui divise les deux tiges du haut et du bas cette dédicace de son possesseur :

VOT FEC IOV

Votum fecit Jovinus. Cette inscription serait à rapprocher de cette autre absolument identique, qui fut découverte, il y a peu de temps, dans le Soissonnais⁽¹⁾. Sur cette seconde, le graffite était tracé dans la coquille d'une cuiller de bronze étamé, et il est au moins intéressant de trouver formulé un même vœu sur deux objets découverts à quelques lieues de distance.

Ces deux inscriptions pourraient être rapprochées de cette autre tracée sur un vase de Vermand que je possède : DONAVIT IOVINVS ARENARIVM. Le surnom ou *cognomen Jovinus* est un des plus fréquemment portés au iv^e siècle, dans le Nord de la Gaule.

Dans l'ensemble des objets en os découverts, et dont la majeure partie se composait d'épingles, de peignes et de manches de couteaux, je dois signaler un long coffret de bois marqueté sur toutes ses faces à l'aide de trente-quatre plaques de revêtement d'os poli. Toutes ces plaques sont décorées de cercles concentriques que relient obliquement des traits et qu'encadre un feston. Cette gravure est essentiellement gallo-romaine; je l'ai trouvée à Vermand et à Saint-Quentin. On se rendra facilement compte de l'importance de ce coffret lorsque j'aurai dit que la plupart des plaques ont 0 m. 20 de longueur sur une largeur de 30 millimètres.

Je dois également mentionner un couteau dont je me suis assuré la possession, et que je crois curieux et rare. La lame en est forte,

fig. 1). La forme VTER FELIX existe également sur un anneau d'or du musée d'Épinal, ainsi que sur un sceau pédiforme du Musée national, à Naples. — M. Maxe-Werly a signalé, de son côté, un vase d'argent portant comme graffite : PELEGRINA VTERE FELIX, et seulement VTERE FELIX sur un vase de terre rouge du musée de Reims, ainsi que sur un verre antique (*Vases à inscriptions bachiques*, dans *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 5^e série, t. IX, p. 367-371).

⁽¹⁾ Proche le village de Leuzy, dans le canton de Soissons. Voir *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1900, 1^{re} livraison, p. LVI.

large et complètement damasquinée, sur ses deux faces, de séries de cercles d'argent renfermant un autre cercle doré. Chacun des cercles est cantonné circulairement et alternativement soit de six fleurettes or et argent, soit de rayons aigus. Je verrais volontiers dans cette représentation l'image du soleil et de la lune, et cela d'autant mieux que, dans le Catalogue du musée de Saint-Germain, M. Salomon Reinach signale comme moulage « un poignard en fer à manche de bronze du musée de Mayence, découvert dans le Rhin, dont la poignée est ornée de l'image de la lune et de celle du soleil incrustés en or »⁽¹⁾.

Cette nécropole n'a livré que peu de bijoux en métal précieux. La liste en sera donc courte. C'est d'abord un collier formé de perles fusiformes d'or fin, et de perles de couleur noire, bleue et verte; c'est ensuite une bague d'argent à jonc plat et chaton carré, portant gravée une croix de Saint-André cantonnée de quatre points; puis enfin, une fort jolie bague d'or à chaton saillant, émergeant d'un cordelé et sertissant une calcédoine, sur laquelle est gravée une colombe tenant dans son bec une palme; l'anneau est bordé d'un natté et décoré, près du chaton, de douze spirales de filigrane.

Ces sortes de spires, très anciennes, forment déjà, dans les temps antérieurs, un des caractères essentiels de la décoration scandinave à l'époque morgienne (lacustre des Dolmens).

Je ne vois rien à dire des bracelets, des cuillers en bronze étamé ou en potin, ainsi que des divers accessoires de toilette et autres que l'on trouve généralement chez nous, dans les champs de sépultures de ce temps. Je clos ici ce travail, et je me plais à féliciter M. C. Boulanger, de Péronne, d'avoir contribué pour une large part aux recherches faites à Sissy, en facilitant l'exploration de ce cimetière à M. Lelaurain.

LE CIMETIÈRE DE BERTHENICOURT⁽²⁾.

La découverte du cimetière gallo-romain de Berthenicourt est, comme dans la généralité des cas, due uniquement au hasard.

⁽¹⁾ Salle XII, vitrine 22.

⁽²⁾ Je donne ici l'orthographe des différents noms de ce village d'après les plus anciens documents écrits qui soient parvenus jusqu'à nous; on écrivait : *Berthignicourt*, in *pago Laudunensi*, en 1114 (Cart. AA de l'abbaye de Saint-Quentin-en-l'Isle, p. 113); *Bertignicourt*, *Bertignicourt*, en 1235 (même Cart., f° 125, *Arch.*

C'est le 17 mai 1897 que furent mis à jour, et naturellement détruits par l'ignorance des ouvriers, les premiers objets exhumés de ce champ de sépultures. A cette époque, la Compagnie du chemin de fer d'intérêt local de Saint-Quentin à Guise, procédant à la construction d'un embranchement de Mézières-sur-Oise à Vendeuil, avait dû excaver profondément contre le village de Berthenicourt, un mamelon de faible étendue, exposé au Midi, et figurant sous la dénomination du *Grand-Clos*. Ce mamelon venait d'être entamé depuis quatre ou cinq jours, lorsque se produisit la découverte que je relate ici. Comme le hasard a parfois pour auxiliaire d'heureuses circonstances, M. René Jourdain, administrateur-directeur de la Compagnie, étant présent sur le chantier lorsque les ossements et les premiers objets sortirent de terre à l'étonnement de tous, je fus tout de suite et par lui-même informé de cette trouvaille.

Je dois ici, au nom du Ministère de l'Instruction publique, qui voulut bien approuver mes recherches en ce lieu, au nom de la Société Académique de Saint-Quentin qui, généreusement, vota les fonds nécessaires pour indemniser les prétentions tout à fait exorbitantes des deux propriétaires du terrain renfermant les quatre cinquièmes de ce cimetière, remercier la Compagnie du chemin de fer de Saint-Quentin à Guise, et plus particulièrement M. René Jourdain, de la très aimable obligeance et du courtois désintéressement avec lesquels l'on voulut bien m'aider dans cette tâche qui, certes, n'est pas sans charme. Bien sincèrement, je souhaite aux explorateurs à venir de se trouver aussi utilement aidés que j'ai pu l'être.

Du 19 mai 1897 au 23 juin suivant, j'ai pu reconnaître cinquante et une sépultures, et en fouiller quarante-sept, toutes meublées d'objets caractérisant parfaitement le iv^e siècle de notre ère. Trois tombes se trouvant dans un champ voisin restent à ouvrir; j'ai l'espoir que le propriétaire voudra bien m'y autoriser et se désintéresser de la trouvaille à faire.

Berthenicourt se trouve placé sur le bord de la rive droite de

nat., LL 1017); *Bertignicourt*, en 1253 (Suppl. de Dom Grenier, 191, abbaye de Montreuil, *Bibl. nat.*); *Berthegnicourt*, en 1575 (Cart. de l'abbaye de Saint-Quentin-en-l'Isle, f^o 56, *Arch. nat.*, LL 1017); *Berthnicourt*, en 1577 (terr. d'Alaincourt, cab. de M. Gauger, arpenteur à Mayot); (*Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, par Aug. Matton, 1871).

l'Oise, en aval et à moins de 6 kilomètres du village de Sissy, dans un site agréable qui est devenu, comme Mézières-sur-Oise, un lieu de villégiature fort en faveur près de mes concitoyens. Comme à Sissy, comme à Castres, une solution de continuité existait très apparente, de ci de là, dans ce cimetière, et le fragmentait, si je puis m'exprimer ainsi, en un certain nombre de groupes, formant chacun de trois à cinq ou six tombes.

De l'ensemble des découvertes faites, il résulte pour moi que si le mobilier fut assez abondant à Berthenicourt, il ne se trouve caractérisé par aucune rareté. Les *ex-voto* exhumés en ce lieu se rencontrent généralement ailleurs dans notre région du Nord. Sauf quelques particularités, qui sont cependant à rappeler ici, au sujet des coutumes, des mœurs ou des croyances de l'époque, je ne vois rien à dire qui n'ait été dit déjà. Il est vrai que, d'un autre côté, quand on a fouillé les cimetières types de Vermand, qui m'ont familiarisé avec des trouvailles aussi surprenantes que productives, on peut se montrer un peu difficile ailleurs.

Comme constatation prise sur le vif, je dirai que c'est exclusivement et aussi avec fréquence que j'ai trouvé des coqs, poules ou poulets dans les grands plats d'étain, les plats de terre rouge ou les *patine* également rouges, qui contenaient une notable partie du repas posthume placé aux pieds de presque tous les défunts. Les Gallo-Romains, habitant les hauteurs qui dominent Berthenicourt, devaient, certes, avoir une préférence marquée pour le volatile si cher de nos jours encore aux basses-cours picardes. D'un autre côté, outre leur ameublement varié, quinze parmi ces tombes me montrèrent de chaque côté des pieds des défunts, comme accessoire destiné sans doute à faire le grand voyage d'outre-tombe, des semelles de chaussures fortement clouées soit sur le bois, soit plus fréquemment encore sur un cuir épais. Dans trois tombes, j'ai trouvé, avoisinant la tête, un semis de coquilles de limaçon déposé là intentionnellement comme un pieux symbole.

Au sujet des coquilles de limaçon (*Helix hortensis*), dont la survivance comme dépôt intentionnel se manifeste également dans les sépultures dites mérovingiennes, je n'ose affirmer, comme on l'a dit ailleurs, que l'escargot vulgaire soit la figure la mieux définie du sépulcre qui puisse symboliser la résurrection, puisque le mollusque en clôt l'entrée dès l'automne et ne brise l'épiphragme qu'au printemps pour sortir et renaître à la vie ac-

tive⁽¹⁾. Sans rien nier, je préfère être prudent en semblable matière et mentionner seulement les opinions émises par de savants devanciers.

A Vermand, j'ai trouvé sur plusieurs défunts incontestablement chrétiens, soit la cyprine marine, soit l'*Helix hortensis*. Dans deux de ces sépultures, les bustes des morts étaient littéralement couverts de coquilles de limaçon⁽²⁾; et ce fait n'est pas isolé, puisque trois fosses du cimetière que je décris en ce moment en renfermaient également, mais en moins grand nombre. Il est à noter que toujours ces coquilles couvrent la face, descendent vers la poitrine ou environnent la tête. Jamais je n'en ai trouvé aux pieds.

Dans une des dernières fosses ouvertes, j'ai fait une trouvaille plus curieuse encore et de laquelle je vais dire quelques mots dans un instant.

Ayant fouillé complètement moi-même ce cimetière, j'ai pu l'étudier à mon aise et prendre des notes sur certains dépôts assez suggestifs qui y ont été faits, ainsi que sur la conformation des crânes des défunts. La plupart étaient dolichocéphales, quelques-uns brachicéphales, sauf deux qui indiquaient un prognatisme assez accusé; un autre avait la mâchoire d'une structure bizarre et presque bestiale, puisque cet organe était extraordinairement développé et saillant et que les dents, surtout celles de la mâchoire supérieure, loin d'avoir la verticalité anatomique, étaient fixées presque à plat dans leurs alvéoles. Quant à la taille des corps et à l'ossature en général des défunts, je n'ai rien de particulier à dire, sauf que j'ai jugé utile d'adresser au Muséum un squelette de conservation parfaite.

(1) Consulter Boldetti, *Cimit.*, p. 23, p. 512, fig. 65; Bottari, tav. XLII; l'abbé Cochet, *La Normandie souterraine*, passim; Th. Eck, *Les deux cimetières gallo-romains de Vermand et de Saint-Quentin*, p. 72, 79 et 90.

(2) Les coquillages symboliques recueillis par M. F. Moreau dans une sépulture mérovingienne d'Aiguisy (Aisne), autour de la tête d'une femme, étaient au nombre de trente et se trouvaient rangés en forme de couronne autour du crâne. A Armentières et ailleurs, même constatation. Dans *La Normandie souterraine* (p. 372), l'abbé Cochet s'exprime ainsi sur le même sujet : « Les limaçons rencontrés assez fréquemment dans des sépultures mérovingiennes, en Normandie, surtout dans les environs de Dieppe, semblent indiquer que les premiers chrétiens avaient symbolisé le limaçon comme l'emblème de la Résurrection. » — A Strasbourg, M. le chanoine Straub s'est trouvé en présence d'une même découverte dans les fouilles qu'il a faites dans cette ville, en 1878.

J'ai dit quelque part combien sont touchantes, émotionnantes même, les constatations que l'on fait dans certaines sépultures, surtout celles qui ont renfermé de jeunes êtres prématurément enlevés à la douce quiétude et aux joies de la famille. Les reliques déposées dans ces tombes n'évoquent que trop la douleur du foyer et relatent souvent avec une poétique amertume l'amour éploré d'une mère inconsolable. Ce cimetière m'en a fourni une preuve particulièrement bien caractérisée dans la sépulture qui porte sur mon journal des fouilles le numéro 47. A en juger par le squelette que j'ai trouvé de parfaite conservation, la défunte devait avoir à peine atteint sa quinzième ou sa seizième année.

Au surplus, voici la composition du mobilier que renfermait cette tombe, profonde de 2 m. 30. Aux pieds, se trouvait une petite cuvette de bronze à panse unie, une sorte de *malhumium* ou de *trulleum* absolument remplie de menus squelettes d'oiseaux; à côté, un *poculum* de terre noire, une large coupe en étain renfermant une grosse fiole de verre à panse sphéroïdale; sur le côté droit des pieds, touchant le *calcaneum*, un plat en étain, dans le milieu duquel furent recueillis une cuiller en potin gris, à manche facetté et subulé, ainsi qu'un petit fuseau en os. Au delà des pieds et de chaque côté, se montraient les traces de chaussures assez fines et non clouées. A la ceinture, un peigne en os à deux fins; au médius de la main droite, un anneau d'argent, et, en contact avec cette main, deux petits bronzes romains. Sous la tête, une épingle à cheveux, et sur toute l'étendue de la couche mortuaire, par conséquent sur le squelette de la défunte, fut rencontré un véritable semis de minuscules débris d'oiseaux.

Ce dépôt, surprenant autant que rare dans une sépulture, indiquerait-il la prédilection qu'avait pour les petits êtres ailés la jeune fille dont j'ai troublé le dernier sommeil?

Faut-il voir dans cette touchante hécatombe le sacrifice de la volière qui, de son vivant, pouvait faire la joie de l'adolescente? Ou bien, matérialisant la chose, dois-je y reconnaître le repas funèbre destiné au défunt seul et déposé là par la famille au moment de l'inhumation? Dans ce dernier cas, aidé en cela par la comparaison, je crois pouvoir émettre l'avis que l'on se serait borné à déposer les oiseaux dans un deuxième récipient, et non à en couvrir le corps depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pieds.

Sans être absolument affirmatif, je ne serais pas éloigné de croire

à une pensée religieuse. Nous savons que les gracieux et gentils passereaux jouaient un rôle important dans la symbolique de la primitive Église. Les exemples de ce fait abondent, et l'on en trouve la preuve dans les fresques si convaincantes des cimetières de Pretextat⁽¹⁾ et de Sainte-Sotère⁽²⁾, à Rome.

Cette représentation de l'oiseau sur les parois des catacombes et les dalles des *loculi* pouvait tout aussi bien être l'image des âmes fuyant l'humaine nature. « Dès les premiers siècles, nous dit l'abbé Martigny⁽³⁾, les âmes des martyrs et des fidèles en général, en s'échappant de leurs corps, pouvaient dire avec le prophète : « Mon âme, comme le passereau, a été arrachée au filet de l'oiseleur ; le « filet s'est rompu ; et nous avons été délivrés⁽⁴⁾ ».

Le très regretté de Rossi, l'illustre explorateur des catacombes de Saint-Calixte, signale, dans sa précieuse nomenclature⁽⁵⁾, un très ancien marbre de Rome sur lequel on voit deux oiseaux, au-dessus desquels se lisent les noms des personnages qui furent inhumés dans ce tombeau : BENERA et SABBATIA.

À part la colombe, qui fut l'une des images symboliques les plus fréquemment reproduites par les premiers chrétiens sur les peintures, mosaïques, tombeaux, lampes, verres et bijoux, les oiseaux de plus petite taille le furent également sur les fresques, les mosaïques et les *loculi* des catacombes. Il serait superflu, je crois, de multiplier les citations. Y aurait-il quelque témérité maintenant à supposer que dans notre région du Nord, à défaut des fresques ou même de simples stèles funéraires, relatant leurs croyances ou nous divulguant leurs pieux rébus, les premiers chrétiens mettaient directement dans la tombe, avec le défunt, le signe le plus évident et de sa foi, et de ses espérances futures ? Je me contente de poser un jalon ; l'avenir seul se chargera de répondre à cette question.

Les objets trouvés dans ce cimetière forment un ensemble assez varié ; ils se composent, notamment dans la classe des verres : d'ai-

(1) Voir J.-B. de Rossi, *Roma sotterranea cristiana*, t. I, pl. XIV. Bulletin, 1863, p. 3.

(2) *Ibid.*, pl. XIII.

(3) Son Dictionnaire des antiquités chrétiennes, au mot oiseaux.

(4) *Anima mea sicut passer erepta est de laqueo venantium : laqueus contritus est, et nos liberati sumus* (Psalm. CXXIII, 6).

(5) *Inscriptions*, t. I, n° 937.

guières surbaissées ou de forme conique (*præfericulum*), d'*ampulla* à panse proéminente, de coupes apodes à panse unie, d'autres décorées de filets saillants formant côtes, et d'une grande coupe profonde, malheureusement trop fragmentée pour être reconstituée, ornée de pastillages à ombilic en pâte vitreuse, rappelant l'*helix hortensis* ou le limaçon, ainsi que d'un feston de verre près du bord. Quelques verres à pied et de petites fioles achèvent de compléter cette série que sa fragilité ne m'a pas permis de recueillir complète, c'est-à-dire intacte.

Parmi la poterie, je citerai des lagènes ou buires de terre rouge à embouchure ronde ou trilobée et munies d'une anse, des coupes profondes, des soucoupes et des *patinæ* avec ou sans larmier, décorées de dessins incisés, des plats de différentes tailles, des *poculum* rouges ou gris, de petites cruches de terre jaune, des bols avec application de dessins faits au moyen du poinçon et de gracieux hanaps à reliefs en terre rouge vernissée.

Les vases de bronze, plats ou profonds, y ont été rencontrés au nombre de cinq; mais plus nombreux étaient les récipients d'étain de diverses formes, réduits tous à l'état de fragments.

Le fer m'a donné quelques boucles ovales, une clochette de forte dimension, une hache et plusieurs couteaux. L'un d'eux était encore renfermé dans un étui de bronze estampé d'un motif qui a beaucoup d'analogie avec la grande boucle de Sissy, et qui nous fait voir, dans un triple cercle, une étoile à huit rayons qu'amortissent d'élégantes volutes et que borde un feston de ces mêmes volutes.

J'ai rencontré une certaine indigence parmi les menus objets de bronze, ce qui indiquerait une richesse relative parmi les habitants de la *villa*, ou peut-être des villas qui furent le très modeste berceau du Berthenicourt actuel. Ces objets étaient représentés par des bracelets gravés, estampés ou en torsade, par une bague serti-sant une pierre bleue, de simples anneaux de doigts, des boucles d'oreilles tenant en suspension une perlette cylindrique de verre vert, des ferrets et des boucles de ceinture avec griffons ou dauphins affrontés pour décor.

On croit voir dans ces derniers animaux un symbole de piété funéraire pratiqué surtout au temps du paganisme, et l'on se fonde pour confirmer cette croyance sur une légende que rapporte fort

gravement Aristote⁽¹⁾ : « Ces animaux transportent leurs morts sur leur dos, les escortent en troupe jusqu'au rivage pour les soustraire à la voracité des poissons, et avec l'espoir que les hommes dont ils recherchent la société leur donneront la sépulture⁽²⁾. »

Il se peut qu'au iv^e siècle la représentation des dauphins sur les anses des vases, sur les boucles de ceinture et sur quantité d'autres objets soit la continuation par extension, par tradition et par habitude d'une figuration qui plaisait aux orfèvres, aux maîtres ciseleurs, verriers ou coroplastes. A dire vrai, nous y verrions plutôt un emblème chrétien, car est-il, vers la fin du paganisme, un animal qui ait figuré davantage que le poisson comme formule arcanique ou conventionnelle ?

Pour finir, je citerai parmi les objets divers un collier de perles de verre et de pâte céramique rose, plusieurs peignes en os triangulaires ou carrés, un fuseau en os, une cuiller en potin, des défenses de sanglier qui doivent être prises ici dans le sens de trophées de chasse plutôt que comme attribut de la fille de Jupiter et de Latone, plusieurs bélemnites et trente petits bronzes du bas Empire qui furent autant d'oboles destinées à payer le nautonier des sombres bords et qui, dans une certaine mesure, datent les tombes de ce cimetière.

Au nombre des différents vases que j'ai extraits de ces sépultures, une lagène rouge (vase à verser), barbotinée de fleurons, se distingue des autres en ce sens qu'elle porte, sur le haut de la panse, l'inscription :

B I B E

également trouvée à Sissy, ainsi qu'on a pu le voir précédemment⁽³⁾.

Une autre lagène plus svelte, d'un galbe plus pur et de terre

⁽¹⁾ Aristote, *De animalibus historiae*, IX, 48; cf. *Ælien, De natura animalium*, XII, 6, au paragraphe *Delphinorum circa defunctos cura*.

⁽²⁾ *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, année 1896, p. 217. Communication de M. Robert Mowat.

⁽³⁾ Cette exhortation adressée au buveur se trouve encore sur des vases de Boulogne-sur-Mer, de Reims, de Péronne, d'Entrains (Nièvre), etc., ainsi que dans les collections Herstatt, Bellon (Rouen). Voir Montfaucon, *A. E.*, t. III, pl. LXXXI; Cochet, *La Normandie souterraine*, p. 83; Br., 424, 734, 797, 2008; Klein, *B. J.*, t. LXXXVII, p. 64, n^{os} 72, 4335; Vaillant, *E. M.*, p. 253; Deville, *Histoire de l'art de la verrerie*, p. 30; puis aussi sous la forme BOIOBOEO dans

plus fine, ornée, comme la précédente, de rinceaux fleuris, nous fait voir une inscription qui est à signaler à la sagacité des commentateurs et des lexicographes. Tracée en pâte blanche par le céramographe et en majuscules de 3 centimètres de hauteur, l'inscription :

ESCIPE DA

ou ESCIPE DA pour *Excipe da*, se lit avec la plus grande facilité⁽¹⁾.

Je doute qu'il y ait un rapport onomastique quelconque entre ce mot et le vase. On sait que sur la poterie parlante ne figurent guère que des appels aux buveurs, des recommandations, des excitations ou de plaisantes invitations. Si nous nous fondons sur cette règle, *Da*, qui est l'impératif de *Dare* (faire don, donner), se traduirait suivant nous par le mot *donne*, et *Excipe* pour *Excipere*, par le mot *reçois*. Dans ce cas, la conjonction, comme cela se voit souvent en semblable circonstance, étant sous-entendue, nous pouvons lire sur le vase en question ce propos de buveur : *donne et reçoit* ! Notre traduction, que nous donnons bien entendu sous toutes réserves, n'offre rien d'impossible, car c'est bien là le rôle que devait jouer ce vase à verser dans la vie domestique : recevoir et donner.

Le iv^e siècle fut une bien singulière époque au point de vue religieux. Quand, à la suite de fouilles comme celles que j'ai faites, et qui m'ont permis de soulever un fort léger coin de l'épais voile qui nous cache la vie antique en Gaule, on se reporte par la pensée au temps où régnaient les empereurs Constantin, Constance et leurs successeurs, on ne voit partout que confusion et incertitude. Le manque de conviction semble régner en maître chez la plupart, surtout dans la Gaule Belgique qui fut la dernière à être christianisée avec profit, car ces peuples rudes et braves demeurèrent longtemps réfractaires aux lois de la métropole et farouchement épris d'indépendance.

Théophile Eck,

Correspondant du Comité.

Roach Smith, *C. A.*, t. IV, pl. XL, fig. 3. On trouve également de nombreuses variantes avec additions (voir *Vases à inscriptions bachiques*, par L. Maxe-Werly).

⁽¹⁾ On a trouvé l'inscription ESCIPE sur des vases qui proviennent de Bonn (Allemagne) et de Boulogne-sur-Mer. Klein, *B. J.*, t. LXXXIV, p. 112, n° 7, et pl. II, n° 7 et 7^a; Vaillant, *E. M.*, p. 253. — EXCIPE SI AMAS sur une fibule de bronze trouvée à Étaples (Pas-de-Calais). — ESCIPE ET TRADE SODA-LVTRE (voir coll. Charvet, *B. J.*, t. LXXI, p. 110, pl. III, fig. 1).

UNE ANCIENNE CHAPELLE

DE

L'ABBAYE DE SAVIGNY EN LYONNAIS,

PAR M. LÉON GALLE.

A quelque lieues de Lyon, non loin de la vallée qu'arrose la Brévenne, au milieu d'un pays mollement accidenté, dont l'aspect doux et triste était bien fait pour favoriser la pieuse rêverie des cénobites, s'élevait autrefois la célèbre abbaye de Savigny⁽¹⁾.

C'était un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, fondé au ^{vi}^e siècle, s'il faut en croire une tradition rapportée avec quelques réserves par les auteurs de la *Gallia christiana*. Son origine est, en effet, assez obscure; les documents qui permettraient de fixer une date exacte manquent. Quoi qu'il en soit, l'abbaye était déjà florissante sous le règne de Charlemagne. Dévastée par les Hongrois en 940, elle retrouve, peu d'années après, sa prospérité et sa grandeur.

Autour de la grande église, dédiée à saint Martin, commencée par l'abbé Dalmace, dans la seconde moitié du ^{xi}^e siècle, étaient

⁽¹⁾ Voir sur l'abbaye de Savigny : *Gallia christiana*, t. IV; *Almanach de la ville de Lyon et des provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolois pour l'année 1759*, Lyon, 1759, in-8°; A. Bernard, *Cartulaire de l'abbaye de Savigny, suivi du petit cartulaire d'Ainay*, Paris, 1853, in-4°; l'abbé Roux, *Savigny et son abbaye*, dans l'*Album du Lyonnais*, Lyon, 1844, in-4°; Th. Ogier, *La France par cantons et par communes, Département du Rhône, Arrondissement de Lyon*, Lyon (circa 1850), in-8°; *Chronique de Benoît Mailliard, grand prieur de l'abbaye de Savigny en Lyonnais 1460-1506*, publiée par Georges Guigue, Lyon, 1883, in-16, et *Supplément* paru en 1901; Alexandre Poidebard, *Le Registre de la municipalité de Savigny pendant la Révolution*, Lyon, 1891, brochure in-8°; F. Thiollier, *Vestiges de l'art roman en Lyonnais*, extrait du *Bulletin archéologique*, 1892; l'abbé Forest, *Le Prieuré de Tarare*, Lyon, 1897, in-8°.

venus peu à peu se grouper : au Midi, le cloître et ses vastes dépendances, l'infirmerie, le grand prieuré, l'église de Notre-Dame; à l'Ouest, la communerie, la cellerie, la chamarerie et l'aumônerie; au Nord, l'hôtellerie et la demeure du prieur claustral. Le tout, entouré d'un mur d'enceinte avec, à l'Ouest, la principale entrée joignant la tour de l'horloge.

A la Révolution, les terres et les bâtiments furent vendus comme biens nationaux. Depuis, la main des hommes a été plus funeste que les ravages du temps! De cet immense monastère, il ne reste que quelques rares vestiges très mutilés.

En parcourant le village actuel de Savigny, on peut, à l'aide d'un ancien plan, retrouver l'emplacement de plusieurs bâtiments de l'ancienne abbaye. En entrant par le passage de la tour de l'horloge, qui se dresse toujours à une belle hauteur, on voit sur la gauche une notable partie de la chamarerie et de l'aumônerie, constructions du ^{xv}^e siècle. Et sur la droite, la cellerie, la communerie, le grand prieuré sont reconnaissables par d'intéressants motifs d'architecture des ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles.

De la grande et belle église abbatiale, il ne subsiste presque rien. On peut juger de sa richesse par les chapiteaux et les nombreuses sculptures recueillis par M. Coquard dans sa propriété de Savigny. On remarque aussi le chevet de Notre-Dame, église qui semble dater du ^{xiii}^e ou du ^{xiv}^e siècle.

Cependant il existe encore un curieux petit édifice à peu près dans son état primitif, et qui n'a jamais été décrit. Jusqu'à présent, Savigny n'a point tenté les archéologues. En 1844, l'abbé Roux, qui doit l'avoir visité très imparfaitement, lui consacre une notice dans l'*Album du Lyonnais*; on n'y trouve qu'une nomenclature succincte des monuments disparus. Vers 1850, Ogier (*la France par cantons*) se borne à quelques vagues indications. Auguste Bernard, dans la notice historique qui précède le *Cartulaire de Savigny*, laisse de côté la description des monuments. En 1890, M. Alexandre Poidebard visite Savigny et, dans une publication parue l'année suivante ⁽¹⁾, il signale, sans le décrire, ce petit édifice. M. Félix Thiollier publie, en 1892, une excellente étude sur les vestiges de l'art roman en Lyonnais ⁽²⁾, dans laquelle on trouve une intéressante

⁽¹⁾ Cf. *Le registre de la municipalité de Savigny pendant la Révolution*.

⁽²⁾ Cf. *Bulletin archéologique*, 1892.

description, avec figures, des chapiteaux et de plusieurs morceaux de sculpture de l'église abbatiale de Savigny, mais il ne paraît pas avoir eu connaissance de l'édifice qui nous occupe. Enfin, M. l'abbé Forest⁽¹⁾, qui présente une assez longue description de l'abbaye et de la grande église, a également ignoré l'existence de ce sanctuaire.

C'est que, à vrai dire, aucun signe extérieur n'attire l'attention du promeneur, de l'artiste ou de l'archéologue.

Tout auprès de la place publique de Savigny, sur la droite, on voit la tour de l'horloge, qui commande un étroit passage par où l'on arrive sur l'emplacement de l'ancienne abbaye, occupé aujourd'hui par des maisons et de petits jardins. Dans l'un de ces jardins, qui était autrefois celui du prieur claustral, se trouve une humble maisonnette, aux murs recouverts de vigne, élevée de deux étages. La porte du rez-de-chaussée, qui est à l'Est, donne accès dans une sorte de cellier, encombré de tonneaux, de fagots, d'instruments aratoires et servant en quelque sorte d'entrepôt au propriétaire⁽²⁾. Le sol de terre battue est en contre-bas de 50 centimètres avec celui du jardin. La pièce est partagée dans le sens de la hauteur par un grossier plancher.

Ce cellier n'est autre qu'une petite chapelle romane conservée à peu près intacte.

Sous quel vocable était-elle placée? — C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer. Une tradition déjà ancienne, conservée à Savigny, la désigne sous le nom de chapelle de Notre-Dame-sous-Terre. L'abbé Roux, Ogier ont confondu ce petit sanctuaire avec un édifice beaucoup plus important et moins ancien, l'église Notre-Dame, qui le joignait à l'Est. Mais ne serait-ce point, comme l'avance M. Poidebard, la chapelle de Saint-Léger, que l'on disait dater des premiers temps de l'abbaye⁽³⁾?

⁽¹⁾ Cf. *Le prieuré de Tarare*, 1897.

⁽²⁾ M. Bonnepart, négociant et propriétaire à Savigny, dont la demeure se trouve située sur la place du village.

⁽³⁾ Un inventaire des archives de Savigny (Archives du Rhône, fonds Savigny, ch. I), dressé au XVIII^e siècle, contient une notice abrégée de l'histoire de Savigny, due à Fournillon de Butry, cellierier de l'abbaye. On lit dans ce document le passage suivant, qui vraisemblablement se rapporte à notre petite chapelle : « Il reste dans l'abbaye un monument sensible de cette tradition (celle qui fait remonter la fondation de Savigny au VI^e siècle, par saint Maur, disciple de saint Benoît). C'est une petite chapelle massive, sous le titre de Saint-Léger, qui est un peu séparée des

Il est à remarquer pourtant que le sol primitif de cette chapelle se trouve, comme on le verra plus loin, en contre-bas de 1 m. 50 avec le sol extérieur. La désignation de Notre-Dame-sous-Terre ne manque donc pas de raison d'être.



Fig. 1. — Intérieur de la chapelle de Savigny.

Pour le moment, je laisserai de côté les questions de vocable et d'origine, me proposant d'y revenir prochainement dans une étude

églises et lieux réguliers de cette abbaye et où ces solitaires faisaient leurs prières. Cette chapelle a résisté à toutes les injures du temps, et les curieux qui l'ont vue avouent que sa construction est des premiers siècles.⁷

L'auteur de la notice historique sur Savigny s'appuie sur la tradition un peu

plus complète sur l'ensemble des ruines de l'abbaye de Savigny. La petite note que je présente aujourd'hui a pour but de faire connaître le seul édifice subsistant presque intact de cette ancienne abbaye et l'un des plus anciens monuments de la région lyonnaise, qui, je le répète, n'a jamais été décrit et dont les motifs de sculpture sont inédits.

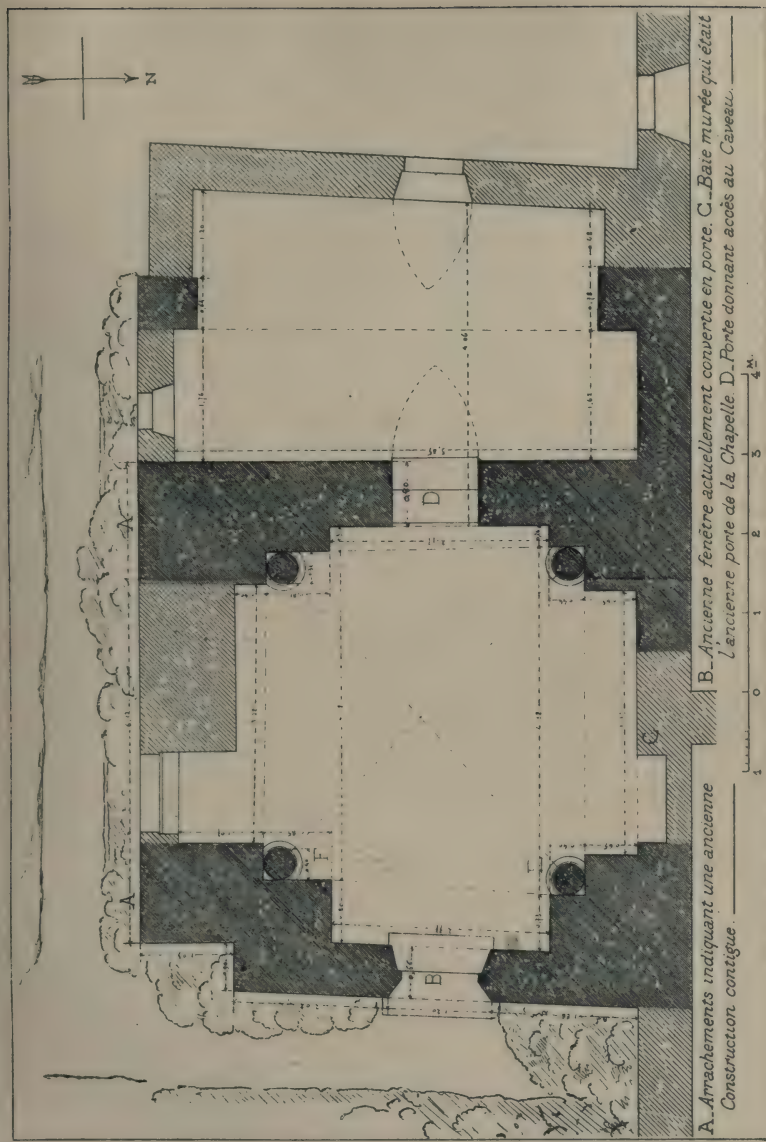
Lorsque l'on pénètre à l'intérieur de cette maison, dont l'aspect extérieur ne peut faire pressentir la destination première, on est fort surpris de se trouver dans une petite chapelle de forme carrée, ornée dans ses angles de quatre colonnes et recouverte d'une voûte d'arêtes à plein cintre (fig. 1). Elle a subi plusieurs modifications, mais l'ensemble architectural n'en est nullement altéré. Un plancher qui repose sur le tailloir des chapiteaux la partage en deux étages; le mur de gauche, en entrant, c'est-à-dire au Midi, a été démoli en partie et reconstruit à une époque peu éloignée. On a appuyé contre ce mur une cheminée et, à côté, ouvert une fenêtre. Les autres murs, les colonnes et leurs chapiteaux sont presque intacts. Cette chapelle est à peu près carrée; la construction n'a pas été établie d'équerre (pl. XXIII). Elle mesure environ 5 m. 30 de l'Est à l'Ouest et 5 m. 05 du Nord au Midi; sa hauteur actuelle, au centre de la voûte, est d'environ 4 mètres (3 m. 98). Je dis hauteur actuelle, car le sol, quoique en contre-bas, est surélevé encore de près d'un mètre (0 m. 99) sur le sol primitif.

La hauteur exacte de l'édifice est donc de 5 mètres (4 m. 98). J'ai fait exécuter un sondage pour dégager la base des colonnes, ce qui indique le niveau du sol. Au niveau du sol primitif, toute trace de dallage a disparu.

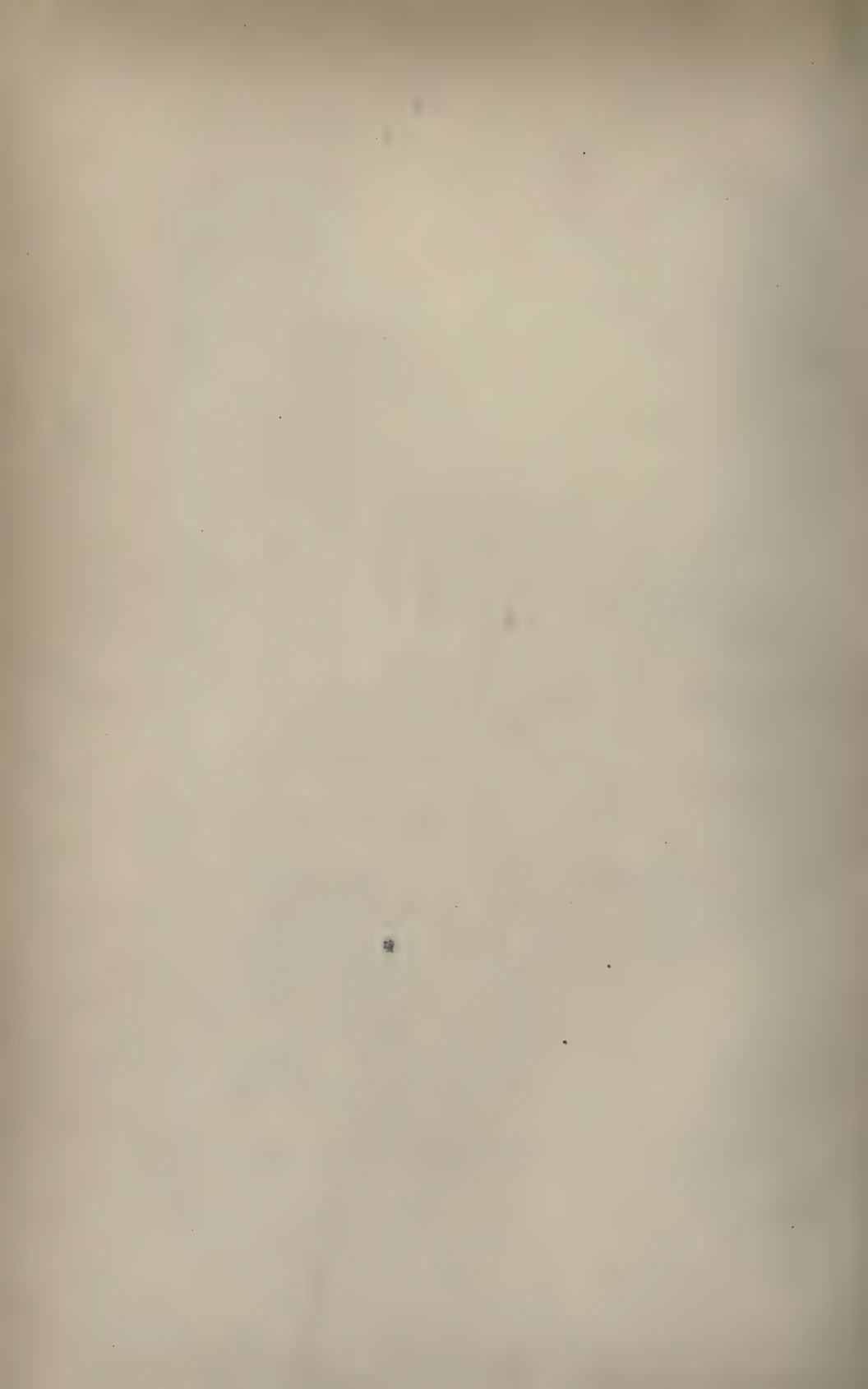
Les murs sont construits en grand appareil (fig. 2); la voûte est en pierre; mais il est probable qu'elle a été refaite.

Les angles saillants destinés à soutenir les retombées de la voûte d'arête sont remplacés par des colonnes cylindriques, dont les chapiteaux offrent une très curieuse ornementation. Deux sont composés de fuseaux posés verticalement; le troisième est orné de deux rangées d'arcatures superposées et le quatrième est resté uni, sans sculptures. La base, très simple, se compose d'un filet et d'un

nébuleuse dont nous avons parlé plus haut. Mais en reportant l'origine de l'abbaye vers le ix^e siècle, comme cela est admis par les érudits qui ont traité cette question, on peut donc se trouver en face d'un édifice contemporain de cette dernière époque.



PLAN DE LA CHAPELLE DE SAVIGNY-EN-LYONNAIS.



toire reposant sur une plinthe de peu d'épaisseur, en retrait sous la moulure.

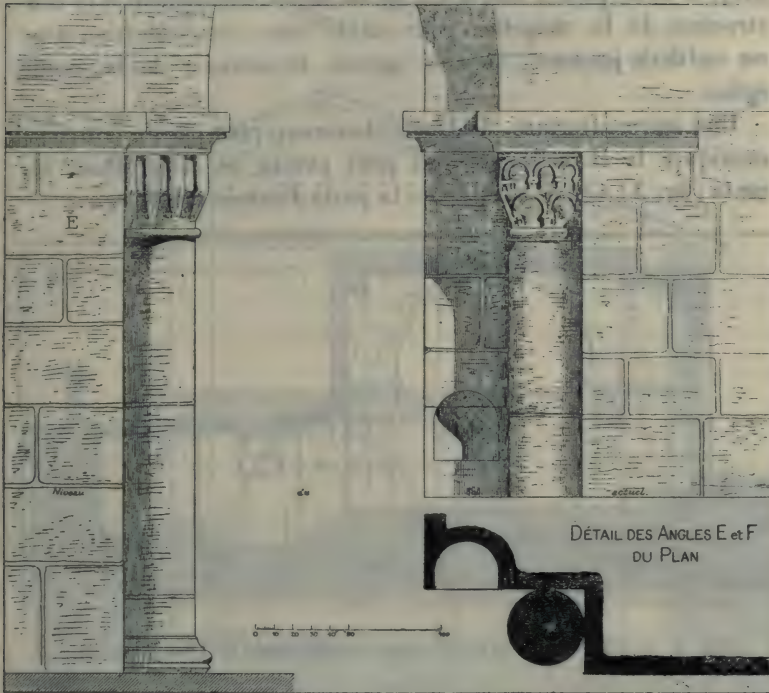


Fig. 2. — Chapelle de Savigny (détails de la construction).

La figure 1 représente l'intérieur de la chapelle, débarrassée du plancher, remise à son niveau et à son état primitif.

La fenêtre que l'on voit à droite, à l'Est, est devenue la porte actuelle. L'arc supérieur de cette fenêtre existe encore. Au-dessous, devait se trouver l'autel, ainsi que l'indiquent l'orientation de la chapelle, la petite excavation pour les burettes que l'on voit du côté de l'épître, et mieux encore une petite croix tracée sur un plan de l'abbaye établi vers 1795 pour la vente des bâtiments ⁽¹⁾. Les trois églises figurées sur ce plan, Saint-Martin, Notre-Dame et cette petite chapelle (sans dénomination), portent une croix l'endroit où se trouvait le sanctuaire.

⁽¹⁾ Archives du Rhône, pl. coté n° 38.

Les dimensions restreintes de l'édifice ⁽¹⁾, la disposition des co-

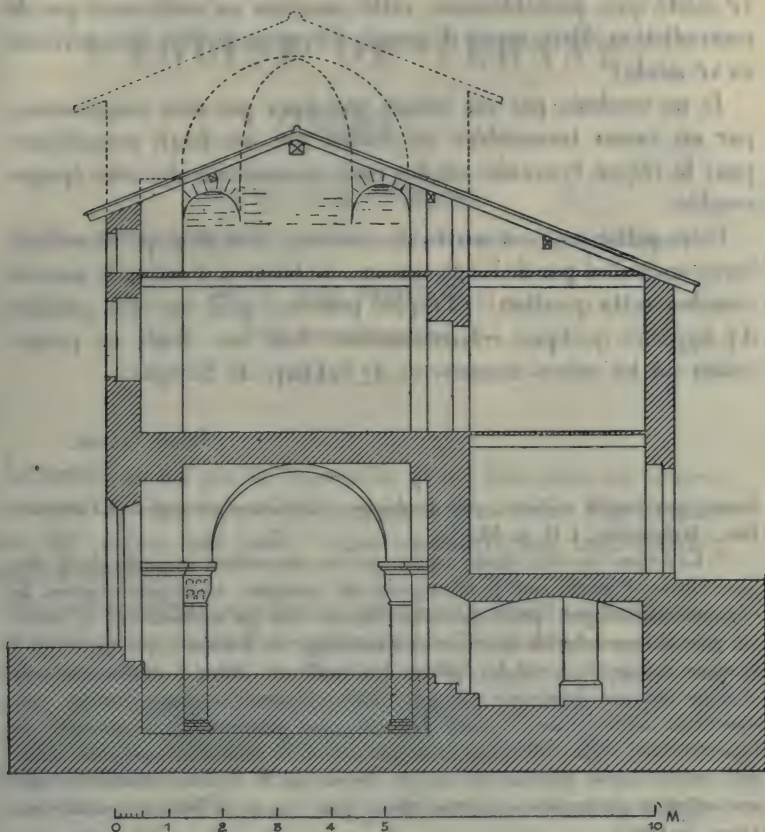


Fig. 4. — Chapelle de Savigny.

Coupe de l'Est à l'Ouest donnant la disposition actuelle du bâtiment.

lonnes ⁽²⁾, les sculptures des chapiteaux, ne plaident-elles pas en faveur d'une origine fort ancienne ?

⁽¹⁾ « Quand on étudie les modifications successives des divers monuments religieux du ix^e siècle à la fin du xii^e siècle au point de vue de leur forme, on est naturellement amené aux observations suivantes : c'est d'abord un édifice carré, terminé par une abside circulaire, souvenir des formes de l'ancienne basilique et contenant tout au plus une vingtaine de fidèles... » (Revoil, *Architecture romane du Midi de la France*, t. I, p. 4.)

⁽²⁾ « Dans les édifices mérovingiens et carolingiens, on plaçait souvent des co-

J'assignerais pour l'origine de cette chapelle l'époque du ^x^e siècle que, probablement, cette assertion ne soulèverait pas de contradiction. Mais serait-il permis d'avancer qu'elle est antérieure au ^x^e siècle?

Je ne voudrais pas me laisser entraîner par mon imagination, par un amour inconsidéré de clocher qui me ferait revendiquer pour la région lyonnaise un des rares monuments de cette époque reculée.

Cette petite note est œuvre de curieux, bien plus que d'archéologue spécialisé par de longs travaux. Je laisse à d'autres le soin de trancher cette question⁽¹⁾. J'espère pourtant qu'il me sera possible d'y apporter quelques éclaircissements dans une étude en préparation sur les autres monuments de l'abbaye de Savigny.

LÉON GALLE.

lonnes aux angles saillants, afin de dégager et d'ornez ces angles. » (Viollet-le-Duc, *Architecture*, t. II, p. 483.)

⁽¹⁾ La lecture de cette étude a provoqué les observations suivantes de M. Eugène Lefèvre-Pontalis, que je m'empresse de consigner ici en *post-scriptum*. Le distingué archéologue « pense que cette chapelle n'est pas antérieure au ^x^e siècle. On peut la rapprocher de la crypte de Saint-Léger de Soissons, qui appartient à la même époque. Le profil des tailloirs des chapiteaux, formé d'un filet supérieur et d'une doucine séparés par une arête, diffère du profil en usage dans les constructions carolingiennes et aussi dans la crypte primitive de la cathédrale de Chartres; mais il est évident que les chapiteaux de ce monument sont plus anciens que ceux de l'église abbatiale de Savigny, décrits par M. Thiollier et conservés dans une collection particulière ». (*Journal officiel*, 4 avril 1902, et *Bulletin archéologique*, 1902, p. LXIX.)

L'ÉGLISE DE TERNAY

(ISÈRE),

PAR M. FÉLIX THIOLLIER,

Membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques,

ET M. NOËL THIOLLIER,

Archiviste-paléographe.

Le Dauphiné n'a pas la réputation d'être bien riche en édifices du moyen âge; cependant quelques excursions faites l'été dernier dans cette région ont suffi à nous convaincre que cette opinion peut être modifiée.

Sans parler des monuments de Valence, de Grenoble et de Vienne, certaines églises rurales du département de l'Isère offrent un intérêt réel; entre autres, celles de Ternay, de Moirans, de Tullins, de Vourey, de Coublevie, de Sassenage, d'Engins, de Saint-Chef, de Chirens et de Sermorens qui remontent en tout ou en partie à l'époque romane.

La bonne pierre à bâtir est rare dans le département de l'Isère; elle fait même défaut dans la région qui avoisine les bords du Rhône; aussi les architectes ont-ils dû avoir recours à une série d'expédients qui donnent à leurs constructions une originalité à part. Notons en première ligne la petite église de Ternay, objet de cette étude.

Le village de Ternay⁽¹⁾ s'élève sur une colline escarpée qui domine le Rhône entre Lyon et Vienne. C'était, au moyen âge, le siège d'un prieuré de Cluny qui paraît être de fondation très ancienne⁽²⁾.

L'église, à l'origine sous le vocable de saint Pierre, fut plus tard consacrée à saint Mayeul.

⁽¹⁾ Isère, canton de Saint-Symphorien-d'Ozon, arrondissement de Vienne.

⁽²⁾ Le prieuré de Ternay est mentionné dans des chartes de 966, 969, 998, etc. Cf. Bernard et Bruel, *Recueil des chartes de Cluny*, t. II, p. 283 et 344, t. III, p. 545 et 547.

Le catalogue des prieurés dépendant de Cluny, publié en 1614, dans la *Bibliotheca Cluniacensis* ⁽¹⁾, porte à cinq, y compris le prieur, le nombre des religieux que devait renfermer le prieuré de Ternay.

La curieuse église qu'y construisirent les moines bénédictins n'est guère connue; elle a été l'objet d'une courte notice, introuvable aujourd'hui, de M. Vital Berthin ⁽²⁾; et le regretté M. Vincent Durand avait bien voulu nous communiquer de précieuses notes, prises par lui avant les réparations qu'elle a subies.

Construite avec beaucoup de soin, l'église de Ternay semble avoir été élevée d'un seul jet; le style et le mode de construction de l'abside rappellent ceux des édifices contemporains de Vienne, notamment de Saint-André-le-Bas.

La façade (pl. XXIV) se compose d'un mur droit terminé par un pignon sans ornement et flanqué de deux contreforts très simples amortis en glacis. Ces contreforts sont construits en grès jaune dans leur partie inférieure, en calcaire blanc dans la partie médiane et en la granit friable dans le haut.

Tout le bas de la façade jusqu'au-dessus de l'archivolte du portail est bâti en blocs de calcaire blanc appareillés à joints très fins. Une partie de ces matériaux paraissent provenir d'un monument antique, et plusieurs pierres, spécialement dans les fondations de la partie septentrionale, portent des traces de crampons.

La mise en œuvre des matériaux est très soignée : au premier abord, ils semblent avoir été posés à sec; on sait que la même finesse de joints se remarque dans les édifices romans de Vienne et dans le plus grand nombre de ceux de la vallée du Rhône.

L'archivolte du portail est encore surmontée d'un rang de pierres de taille. Au-dessus, le mur se compose d'assises de pierres du pays, sorte de tuf très poreux et friable, alternant avec des assises de briques disposées sur deux et trois rangs, ces derniers en plus grand nombre.

La naissance du pignon est marquée par un rang de moellons de teinte claire. Le pignon lui-même, plus élevé que la toiture de la nef, est entièrement construit en briques.

⁽¹⁾ « Prioratus Sancti Petri de Ternayo, Viennensis diœcesis, ubi debent esse, priore computato, quinque monachi et debet ibi celebrari quotidie una missa cum nota et debet dicere horas canonicas cum nota. » (Cf. Marrier, *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, col. 1728 B.)

⁽²⁾ Imprimée dans la *Revue de Vienne*, t. III (1840), p. 256 à 269.



Phototypie Berthaud, Paris

ÉGLISE DE TERNAY (ISÈRE)

Façade occidentale.



ÉGLISE DE TERNAY (ISÈRE).

CHAPITEAU DU PORTAIL.

Le transept est éclairé par deux fenêtres placées chacune, au Nord et au Sud, dans l'axe de la croix; elles sont analogues à celles de la façade; toutefois, celle qui regarde le Sud est pourvue au-dessus du cintre en pierres de taille d'une archivoltte en briques suivant le contour de ce dernier.

Une porte s'ouvrait naguère dans le bras méridional donnant accès aux bâtiments conventuels; elle est aujourd'hui murée; le linteau paraît avoir été refait ou retaillé; le tympan, qui semble avoir été originairement évidé comme celui de la façade, est encadré d'une archivoltte en pierres de taille appareillées à joints très fins.

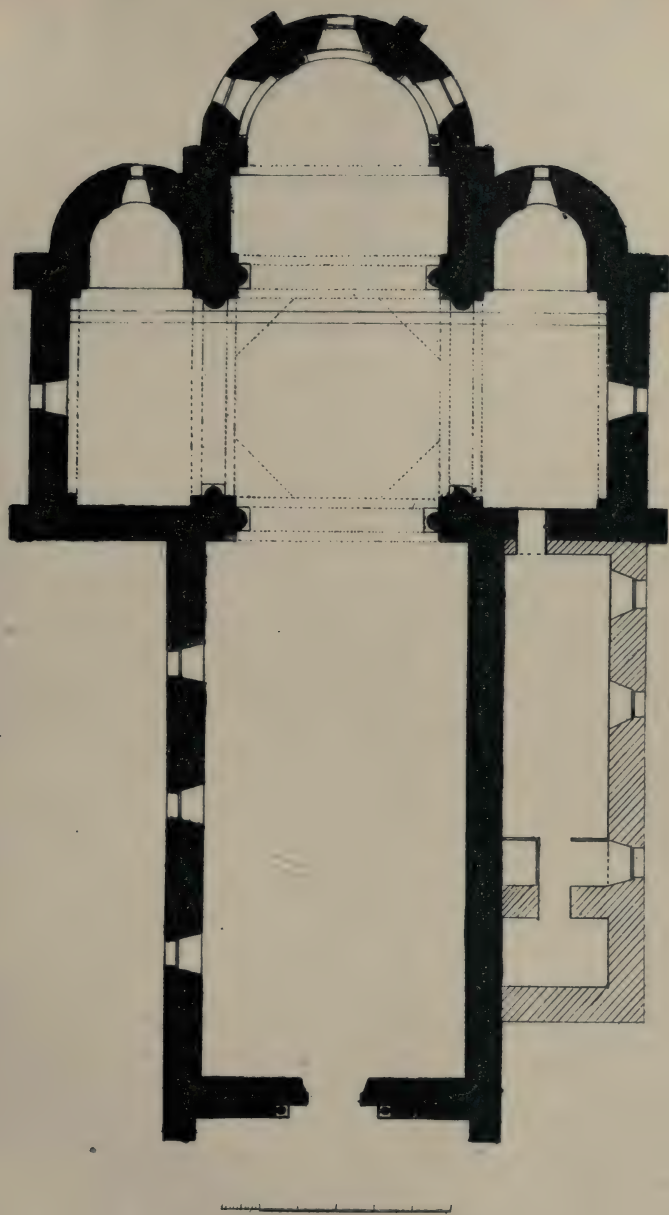
La construction du chœur et des absidioles ne diffère en rien de celle des murs que nous venons d'étudier. L'abside, au contraire, est entièrement construite en blocs superbes de calcaire blanc assemblés à joints très minces; elle est éclairée par trois fenêtres séparées entre elles par des contreforts rectangulaires massifs.

L'appareil de la façade septentrionale a été beaucoup moins soigné; il est formé de simples moellons, noyés dans des lits de mortier assez épais. Trois contreforts sans style y ont été ajoutés lors des réparations, sur lesquelles nous aurons à revenir.

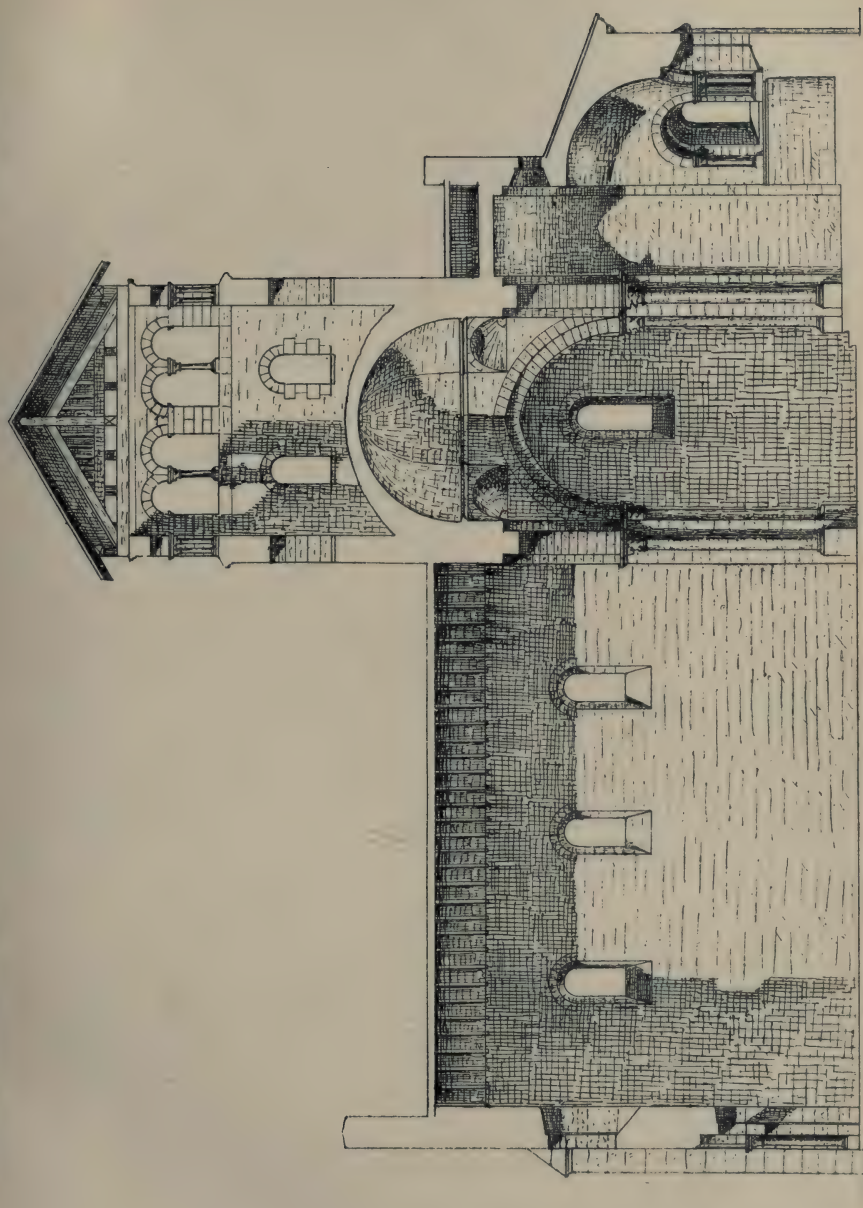
Le clocher, d'une belle allure, s'élève au centre du transept. Il se compose d'une grosse tour carrée construite, dans la partie inférieure, en moellons et en briques disposés alternativement; et en briques seulement à partir des fenêtres; les angles seuls étaient en pierres de taille. Sur chaque face, deux fenêtres l'éclairent; leur encadrement est aussi en pierres de taille sans le moindre ornement.

Au-dessus de cette construction en briques, un étage supérieur en superbes blocs de calcaire blanc présente sur chaque face deux groupes de fenêtres géminées, divisées, dans la partie médiane, par un pilastre cannelé, flanqué de deux colonnettes, disposition analogue à celle qu'on remarque à l'église Saint-André-le-Bas, à Vienne, et que nous aurons à signaler à l'abside même de l'église qui nous occupe.

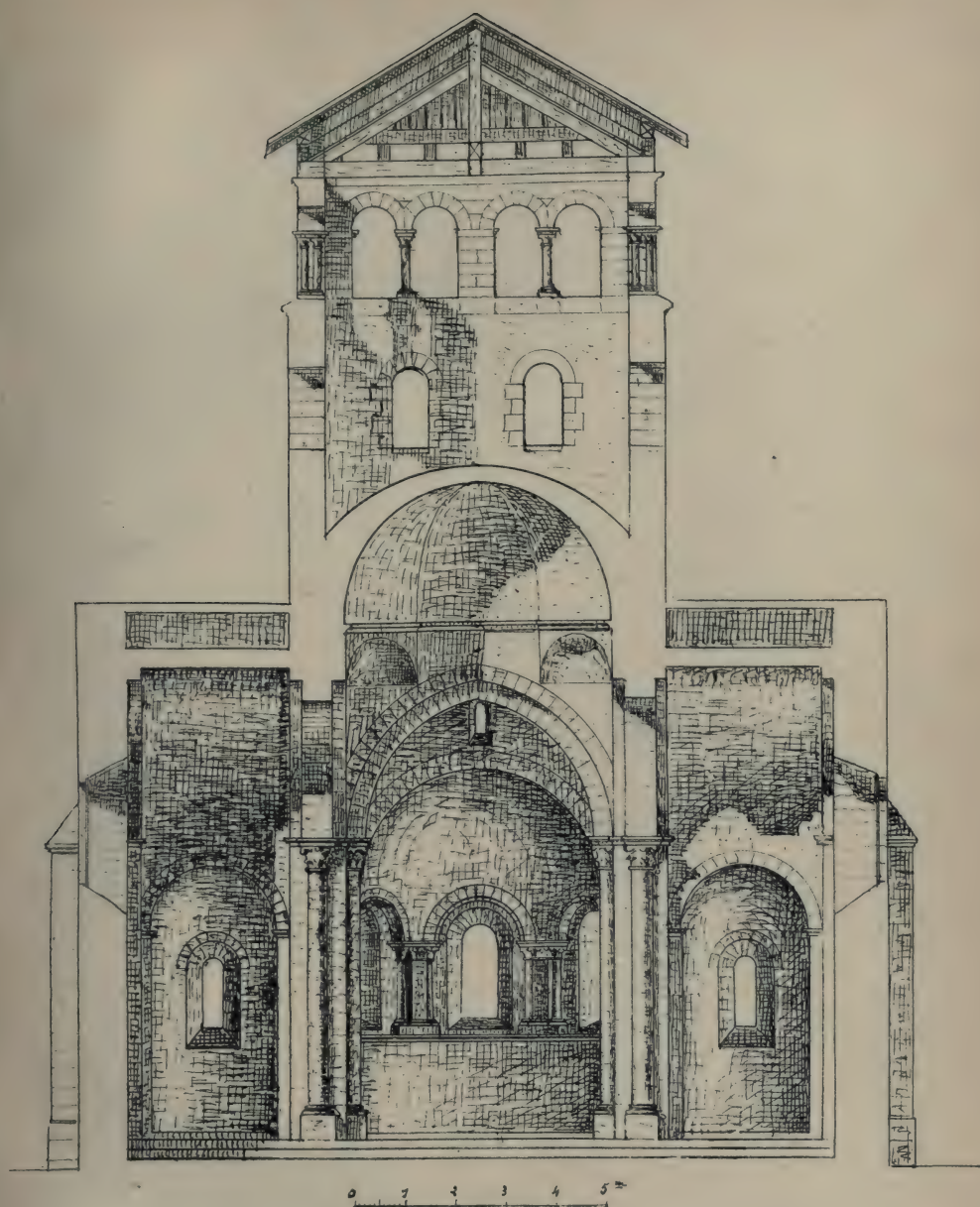
Les fenêtres jumelles sont séparées entre elles par deux colonnettes accouplées dans le sens de l'épaisseur du mur. Sur les chapiteaux sont sculptés des feuillages. Leurs archivolttes n'ont pas un sommier unique, ainsi que la chose se remarque généralement dans la région; elles sont, au contraire, indépendantes et se raccordent par un joint vertical.



PLAN DE L'ÉGLISE DE TERNAY (ISÈRE).

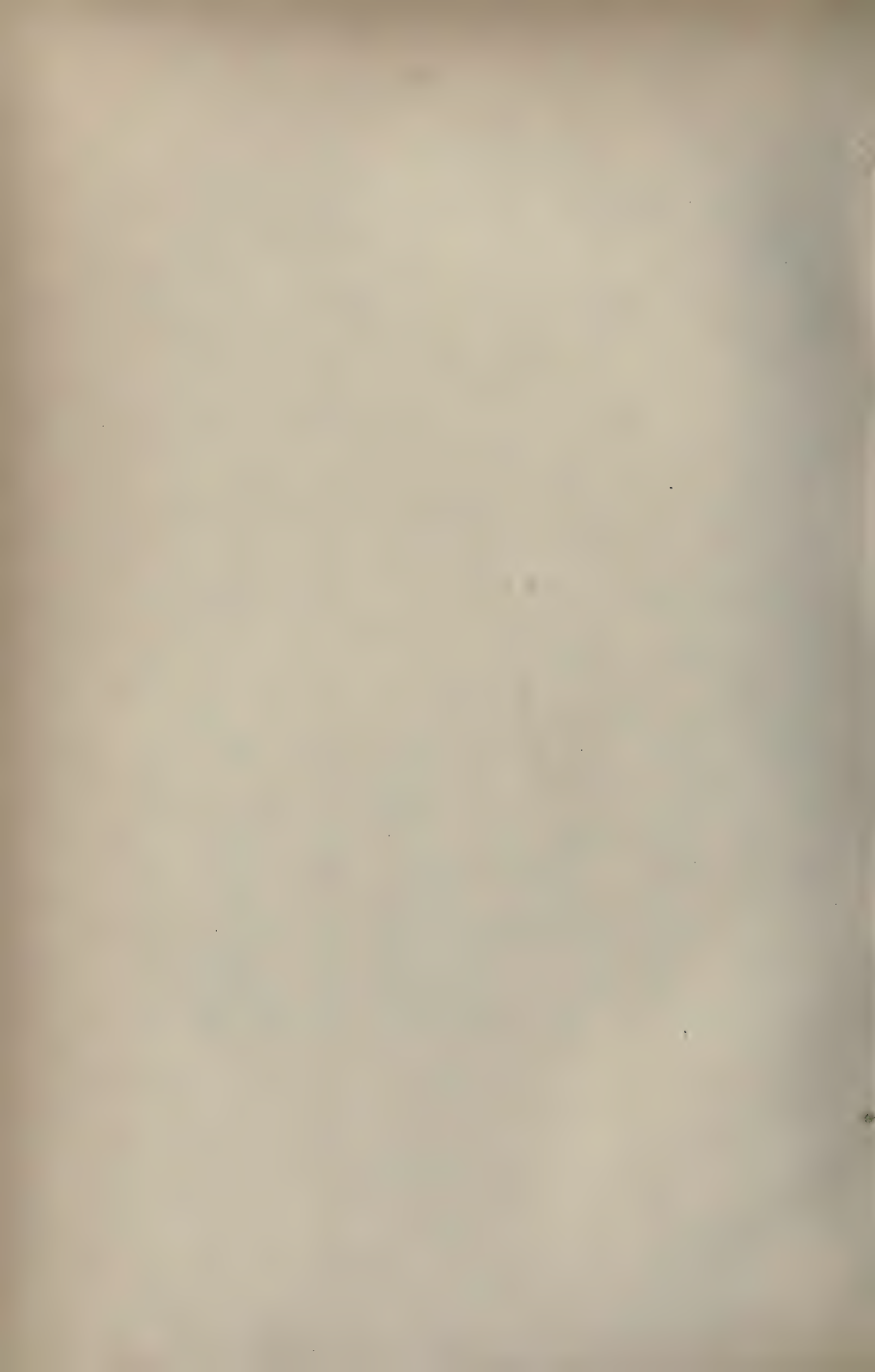


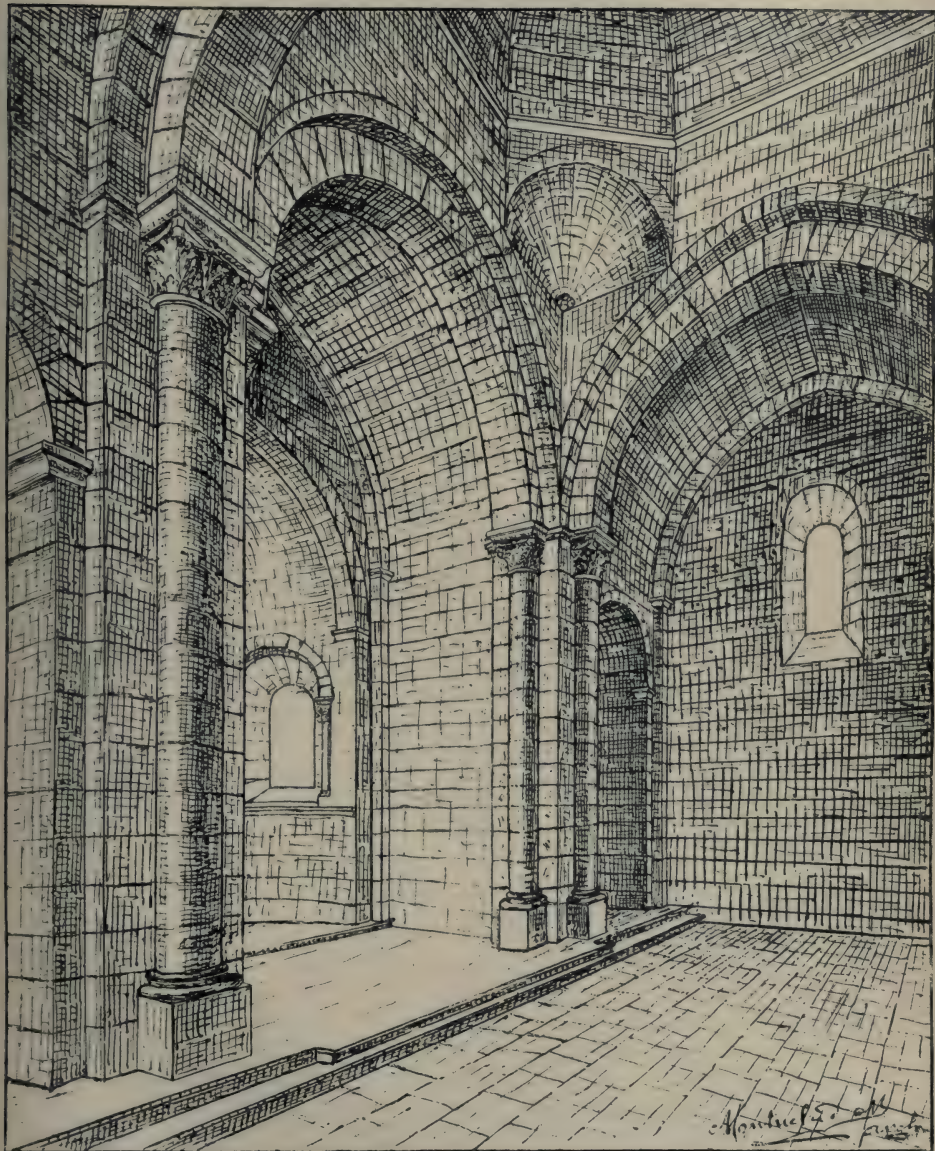
ÉGLISE DE TERNAY (ISÈRE).



ÉGLISE DE TERNAY (ISÈRE).

COUPE TRANSVERSALE.





ÉGLISE DE TERNAY (ISÈRE).

TRANSEPT.

Le clocher est recouvert d'un toit à quatre pentes; la tradition rapporte qu'une toiture plus élevée existait autrefois, mais qu'elle fut renversée par un coup de vent ⁽¹⁾.

Au-dessous de la toiture des façades Nord et Sud de la nef, règne une corniche reposant sur des modillons d'une extrême simplicité, ornés d'une volute; au transept et au chœur, la corniche est formée d'une simple tablette; elle est supportée à l'abside par une série de modillons minuscules, dont les sculptures finement exécutées représentent des fleurettes, des étoiles, des têtes d'hommes ou d'animaux.

Pénétrons à l'intérieur (pl. XXVI); la nef était à l'origine recouverte d'un lambris, ce qui explique l'absence de contreforts. Ce lambris a été remplacé en 1872 par une voûte sur croisées d'ogives qui en a dénaturé l'aspect.

Cette nef (pl. XXVII) est éclairée au Nord par trois fenêtres à plein cintre semblables à celles qui s'ouvrent sur la façade et peu ébrasées à l'intérieur. Il ne semble pas qu'il ait jamais existé de fenêtres semblables au Sud; il n'en reste en tout cas pas de traces.

Le transept, le chœur, l'abside et les absidioles sont voûtés et l'ont été dès le principe (pl. XXVIII).

Le carré du transept est recouvert d'une coupole octogonale à pans inégaux, supportée dans les angles par des trompes coniques; dans le fond de ces trompes, on remarque un petit fleuron sculpté (pl. XXIX).

Les arcs légèrement brisés qui déterminent le carré du transept sont doublés et reposent sur des pieds-droits formés d'une colonne engagée d'un quart dans un dossier rectangulaire. Sur l'un des chapiteaux, on remarque deux personnages renversés; sur un second, un homme au milieu de rinceaux de feuillages; tous les autres dérivent du corinthien antique et sont recouverts de feuilles d'acanthé profondément fouillées. Les tailloirs se profilent en un bandeau, un onglet et une doucine.

Les bras du transept sont voûtés en berceau. Un grand arc de décharge est appliqué contre le mur qui les termine au Nord et au Sud. Des arcs de cette nature existent dans le plus grand nombre des églises du Forez, du Velay et de la Provence. On connaît leur fonction qui permet de diminuer l'épaisseur du mur et de concentrer

⁽¹⁾ Renseignement communiqué par M. Vincent Durand.

la résultante des poussées vers un point où elle pouvait être plus efficacement combattue par le contrefort (pl. XXVII).

Les absidioles s'ouvrent directement sur les croisillons; elles sont voûtées en cul-de-four et ne présentent aucune trace d'ornementation. L'unique fenêtre qui éclaire chacune d'elles est largement ébrasée à l'intérieur.

La courte travée de chœur, qui précède l'abside maîtresse est voûtée en berceau.

Cette abside est surélevée de deux marches; sa voûte en cul-de-four est moins haute que celle du chœur; une petite fenêtre s'ouvre dans le mur qui occupe l'espace intermédiaire. L'arc triomphal est en plein cintre.

Trois grandes fenêtres éclairent l'abside (pl. XXX); elles sont séparées par des pilastres cannelés, flanqués chacun de deux colonnettes, les unes cylindriques, les autres octogonales, arrangement identique à celui des fenêtres du clocher, qu'on trouve encore dans la région à Quintenas et à Saint-Chef, et que nous avons eu l'occasion de signaler dans le département de la Loire, à Rosiers-Côtes-d'Aurec et à Usson⁽¹⁾.

Les chapiteaux de ces colonnettes, recouverts d'enroulements de feuillages profondément sculptés, sont reliés par des archivoltes saillantes dont l'arête est abattue en forme de gorge creusée entre deux filets.

Toutes ces colonnettes, quelle que soit leur forme, sont beaucoup plus minces au sommet qu'à la base; elles reposent sur un cordon saillant continu, élevé à 1 m. 76 au-dessus du sol, se profilant en un bandeau, un filet et une doucine.

Au cours des réparations faites à cette église en 1872, on a remplacé le lambris ancien par la voûte actuelle et construit extérieurement, le long de la façade septentrionale, trois contreforts dépourvus de caractère⁽²⁾.

Signalons enfin, avant de clore cette étude, un banc de pierre disposé à l'intérieur le long des murs latéraux. Il a été enlevé vers 1830, dans le dessein d'augmenter la surface de l'église⁽³⁾.

Tel est cet édifice qui rappelle certains monuments auxquels on

(1) Noël et Félix Thiollier, *L'architecture religieuse à l'époque romane dans l'ancien diocèse du Puy* (Le Puy, 1900, in-4°), p. 140 et 171.

(2) Registre de délibération du Conseil de fabrique, année 1872.

(3) Lettre de M. Jaime, ancien curé de Ternay, 24 août 1901.

attribue généralement une date antérieure à l'an mil. Il était donc nécessaire de bien se rendre compte de l'homogénéité de sa construction et surtout des analogies qu'il présente avec certaines églises de la fin du XI^e siècle et du XII^e siècle qu'on voit dans les environs, pour ne pas attribuer au moins à quelques-unes de ses parties une date plus reculée que celle à laquelle il remonte réellement.

L'emploi de la brique n'est pas un fait isolé dans cette région de la France. Sans parler des deux grandes églises de Grenoble (Saint-André et la Cathédrale) qui sont entièrement construites de cette façon, on peut encore citer les châteaux de Beauvoir-en-Royans et de Bressieux⁽¹⁾.

A Lyon même, on remarque que la brique a été employée en petite quantité aux églises de Saint-Paul, d'Ainay, et au clocher de Sainte-Foy⁽²⁾. Cela ne peut étonner, si on se rappelle que le pays était pauvre en bons matériaux de construction et que les architectes avaient à chaque instant sous les yeux des ruines d'édifices romains bâtis de la sorte. Nulle part cependant, on ne remarque, comme à Ternay, une alternance régulière des rangs de briques et des rangs de pierres. Cette particularité seule nous a paru digne d'être signalée au Congrès. Peut-être même serait-elle suffisante pour obtenir le classement de l'église de Ternay au nombre des monuments historiques encore peu nombreux dans le département de l'Isère.

Aussi bien semble-t-il que les constructeurs de Ternay aient envisagé le mélange de la pierre et de la brique comme un appareil de luxe; ils ne l'ont en effet employé, en dehors de la façade, de l'abside et du chœur, parties de l'édifice toujours plus soignées, que pour la façade méridionale, la seule qui soit vue des bâtiments conventuels; la façade septentrionale, isolée de toutes parts, est, par contre, fort négligée.

Et l'on ne peut qu'approuver le parti adopté par les constructeurs de Ternay; car, en dehors du caractère original que donne à leur église l'emploi régulier de la pierre et de la brique, il est certain que cet édifice est d'une rare élégance.

(1) Congrès archéologique de France, séances générales tenues à Mende, à Valence et à Grenoble en 1857 (Caen 1858), p. 373.

(2) L'ancien clocher de l'église de Sainte-Foy-les-Lyon a été démoli en 1890; il a été reconstruit d'une façon identique. Les assises de briques existaient dans le monument primitif.

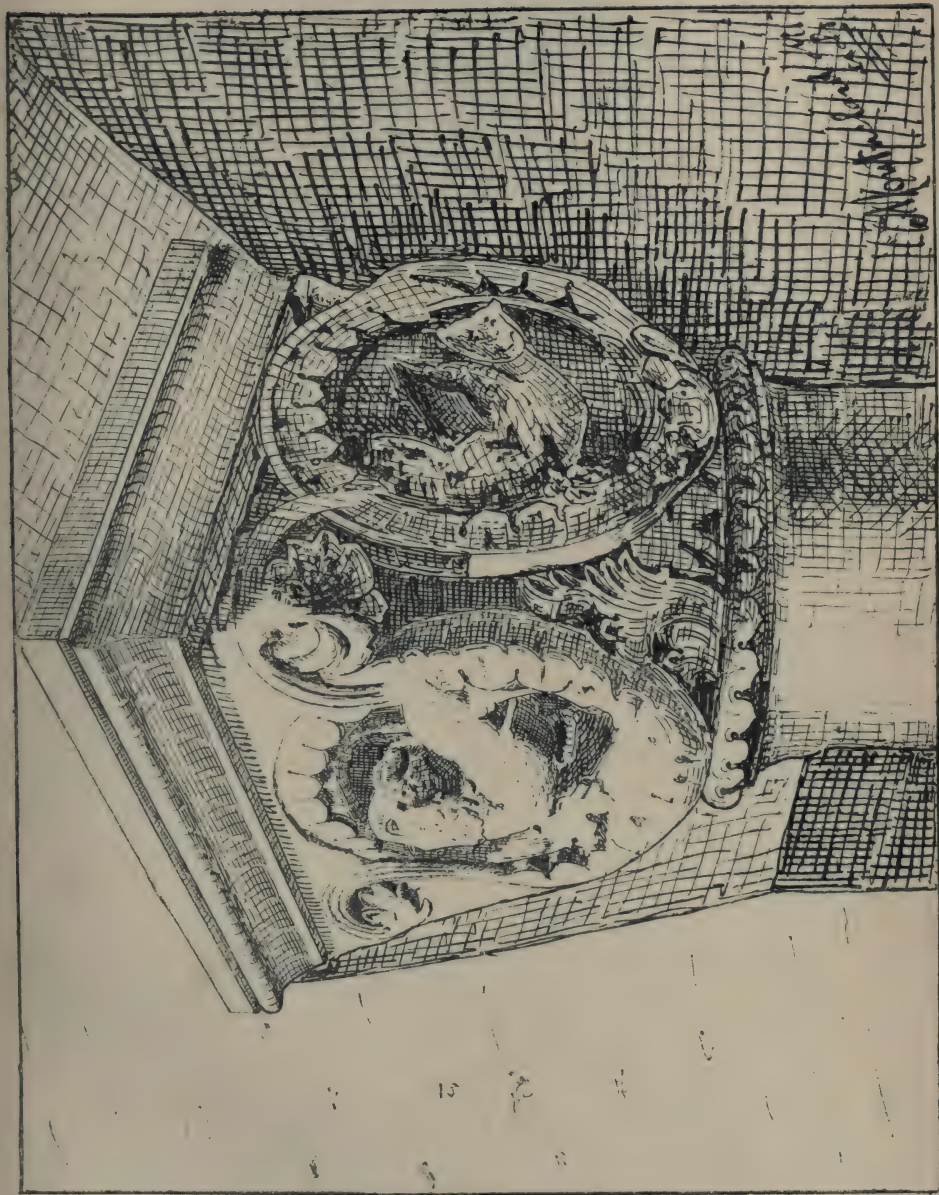
Au Sud de l'église sont les bâtiments de l'ancien monastère aujourd'hui divisés entre plusieurs propriétaires.

Les arcades du cloître ont été murées; on voit cependant quelques chapiteaux anciens. Sur l'un d'eux (pl. XXXI), on remarque des animaux au milieu d'enroulements de feuillages.

Un long couloir voûté en berceau sert de sacristie; il est adossé au mur de l'église et paraît ancien, mais l'absence absolue de sculptures ou de moulures empêche d'en déterminer l'âge avec quelque précision.

Un puits circulaire occupe le centre du préau; des matériaux anciens ont été employés dans la construction de la margelle, dont une partie est peut-être même contemporaine du cloître.

Félix et Noël THIOLLIER.



L'ÉGLISE DE ROMAIN-MÔTIER,

AU CANTON DE VAUD

(SUISSE),

PAR M. JULES GAUTHIER,

Archiviste du Doubs, membre non résidant du Comité.

Au canton de Vaud (Suisse), mais à quelques kilomètres seulement de la frontière française, se dresse, sur les bords du Nozon, affluent de l'Orbe, la très curieuse église prieurale de Romain-Môtier. Fondé par Gontran, roi de Bourgogne, au ^{vii}^e siècle, simple ermitage d'abord, puis abbaye, donné à Cluny en 927 par la comtesse Adélaïde, Romain-Môtier, jusqu'à ce qu'il fût sécularisé par la Réforme, resta durant six siècles un simple prieuré bénédictin. Son cartulaire a été publié en 1844 par la Société d'histoire de la Suisse romande⁽¹⁾, en même temps qu'une sobre et très médiocre étude sur les annales du monastère; quant à l'église, elle n'a jusqu'à présent été l'objet d'aucune monographie sérieuse, et les pages que lui a consacrées Blavignac dans son volume sur l'architecture religieuse des diocèses de Genève, Lausanne et Sion, publié en 1853, sont tout à fait insuffisantes⁽²⁾. Ce fait que Romain-Môtier, tout en étant bâti sur un sol étranger, fut une dépendance de l'abbaye franc-comtoise de Baume-les-Moines, au diocèse de Besançon, cet autre fait que le style de son église procède d'une façon absolue du roman clunisien, tel qu'il dut être employé dans les abbayes et prieurés bénédictins du versant Nord du Jura, autorisent suffisamment l'incursion que nous allons faire sur un sol ami et voisin, en prenant notre bien là où il se trouve.

(1) Tome III des *Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande*, publié à Lausanne.

(2) J.-F. Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée du iv^e au x^e siècle dans les diocèses de Genève, Lausanne et Sion*; Paris et Genève, 1853, in-8°

I

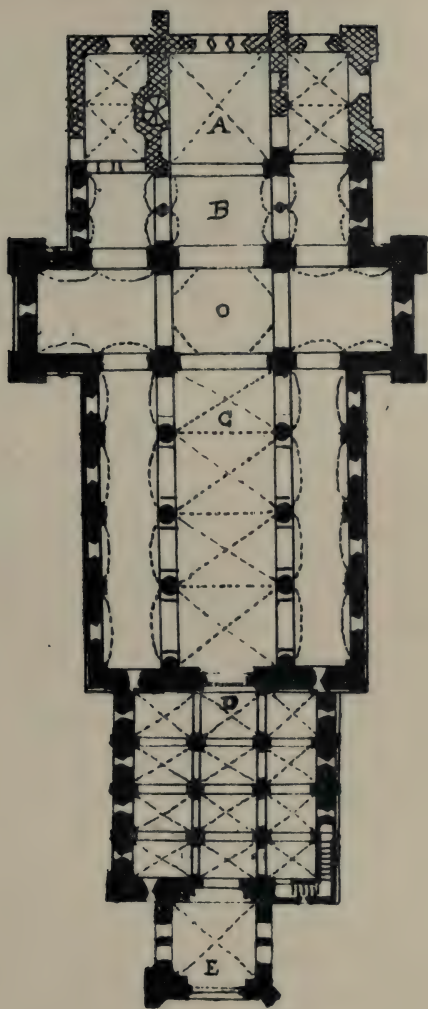
Le prieuré de Romain-Môtier fut, durant tout le moyen âge, le noyau d'un bourg fermé dont subsistent encore en partie la clôture et les défenses : murailles flanquées de quelques tours, fossés dans lesquels coulent les eaux du Nozon. Les bâtiments du monastère, son cloître, son église, les étables, jardins, vergers en formaient le principal groupe sensiblement réduit au cours des ans, particulièrement au moment de la Réforme, quand furent chassés les religieux. Il n'en reste aujourd'hui que l'église avec quelques débris d'un cloître gothique, bâti de 1373 à 1432 par les prieurs Henri de Syvrier et Jean de Seyssel, sur le flanc droit du vieil édifice roman.

L'édifice est de faibles dimensions : 60 mètres de longueur totale, y compris le narthex qui précède le vaisseau (12 m. 50) et le porche qui précède le narthex (7 mètres). Au transept, la largeur dans œuvre est de 26 mètres; elle n'est que de 16 m. 50 pour la nef et ses collatéraux (pl. XXXII).

L'église proprement dite se compose d'une nef et de deux collatéraux comprenant quatre travées; six gros piliers cylindriques d'un diamètre de 1 m. 20, d'une hauteur totale de 4 mètres, ayant pour base une pierre rectangulaire et coiffés de chapiteaux rudimentaires, équarris pour recevoir les retombées des arcades. A la nef succède un transept dont le carré, voûté en coupole, est formé par quatre doubleaux ouvrant sur l'avant-chœur, la grande nef et enfin les bras du transept. Au delà de ce carré, la nef et ses collatéraux se prolongent dans la proportion d'une forte travée; ils sont mis en communication par une arcade géminée séparée par une colonne cylindrique, coiffée d'un chapiteau antique, qu'on a renforcée de part et d'autre d'un pilastre saillant, pour qu'elle puisse supporter le poids de l'énorme muraille qui la surplombe⁽¹⁾. A partir de l'avant-chœur, la bâtisse est moderne; le plan primitif, qui comprenait une abside semi-circulaire entre deux absidioles, a été modifié au xv^e siècle pour faire place à des chevets droits.

Cette mutilation du chevet n'est pas la seule que l'on ait à déplorer dans l'édifice; c'est du moins la seule irréparable autrement

(1) Ces deux colonnes et leurs chapiteaux antiques proviennent très probablement du temple romain d'Orbe.



ÉGLISE DE ROMAIN-MÔTIER (SUISSE).

Plan au 1/500^e.

- A. Abside et chapelles absidales, XIV^e-XV^e siècles. — B. Avant-chœur, transept, bas-côtés, XII^e siècle. — C. Nef voûtée, fin du XIII^e siècle. — D. Narthex à deux étages, fin du XII^e siècle. — E. Porche, début du XIV^e siècle.



ÉGLISE DE ROMAIN-MÔTIER (SUISSE).

NEF ET CHŒUR.

que par tâtonnements, car les absides primitives ont été rasées au niveau du sol lors de la reconstruction faite par Jean de Seyssel, sous prétexte d'embellissement.

A la fin du ^{xiii}e siècle, une mutilation presque aussi importante, due cette fois à un vice de construction, se produisit dans la grande nef : ce fut l'effondrement de la voûte en berceau, trop lourde pour d'insuffisants supports. Cette chute s'arrêta aux piliers carrés qui supportaient le carré du transept, voûté, nous l'avons déjà dit, en coupole, et dont la masse protégea les voûtes en berceau des bras du transept et de l'avant-chœur. Grâce à cette digue, le désastre fut limité, et nous possédons, absolument intacts dans leur contexture des plus curieuses, trois sections de voûte importantes du vaisseau principal, outre les voûtes des collatéraux, épargnées comme elles.

Les voûtes du transept et de l'avant-chœur sont formées d'un berceau continu se heurtant dans les bras du transept, d'un côté au mur extérieur (ou pignon pointu), de l'autre au doubleau qui épaule et soutient la coupole; le berceau qui couvre l'avant-chœur s'appuie d'un côté à l'un des doubleaux du carré du transept, de l'autre au doubleau précédant le chœur. Afin d'alléger autant que possible le poids du berceau, les constructeurs de Romain-Môtier avaient employé cet artifice très remarquable de formerets accouplés, ou arcs de décharge, entamant de travée en travée les flancs du berceau; une colonne engagée, dont le cul-de-lampe, placé à la hauteur du seuil des fenêtres éclairant la nef, recevait deux retombées des formerets, tandis que les deux autres retombées disparaissaient dans la masse semi-cylindrique du berceau.

Cette disposition, qu'un dessin fera mieux comprendre (pl. XXXIII), est intacte, nous le répétons, dans l'avant-chœur et dans les bras du transept; elle reste encore apparente dans la nef, grâce aux colonnes engagées que les constructeurs de la voûte en croisée d'ogives de l'extrême fin du ^{xiii}e siècle ont, eux aussi, utilisées comme supports de leurs doubleaux, de leurs ogives et de leurs formerets, voici de quelle manière.

L'effondrement du berceau avait laissé intacts les murs de la grande nef dans toute leur élévation, les huit fenestrelles cintrées percées à la hauteur des colonnes engagées dont le cul-de-lampe côtoyait leur seuil, dont le chapiteau orné de rinceaux ou palmettes dépassait leur cintre, enfin ces colonnes engagées elles-mêmes. Pour donner à ces six supports (trois de chaque côté) un peu plus d'am-

pleur, les architectes du ^{xiii}^e siècle imaginèrent de les surhausser en posant sur le chapiteau un rudiment de colonne engagée d'un diamètre égal à celui du chapiteau et, par conséquent, supérieur à celui de la colonne primitive. Sur ce tronçon, haut de 40 centimètres environ, vint s'asseoir un nouveau chapiteau très saillant, orné de feuillages, dont l'encorbellement devint, sur trois faces, la base des doubleaux, des arcs et des formerets de la nouvelle voûte.

Les voûtes des collatéraux, munies de formerets de décharge comme la voûte de la nef, sont en berceau, mais ne comportent pas de colonnettes engagées, les petites voussures des formerets s'éteignant sans point d'appui dans le massif des parois.

Nous connaissons le plan et le système des voûtes de l'église; restent son éclairage et son décor intérieur.

La coupole qui couvre le carré du transept repose partie sur le dos de quatre doubleaux soutenus de massifs piliers carrés (1 m. 16 sur 1 m. 66), partie sur quatre trompes en porte à faux qui transforment le carré en un octogone. Notons qu'au-dessus de chacun des doubleaux sont percées autant de fenestrelles à plein cintre qui, aujourd'hui aveugles, devaient éclairer autrefois la base du clocher à deux étages qui surmonte la coupole. Huit fenêtres, cintrées jadis, transformées par les architectes du ^{xiii}^e siècle en fenêtres en tiers point, donnent du jour à la nef. Une neuvième fenêtre, placée au-dessus de la porte d'entrée, dans la façade, est devenue une porte de communication entre le premier étage du narthex et la tribune moderné qui contient les orgues.

Les bas-côtés ont conservé leurs douze fenestrelles romanes, huit dans les quatre travées côtoyant la grande nef, quatre dans le prolongement qui côtoie l'avant-chœur. Les fenêtres du chevet datant de la fin du ^{xiv}^e siècle ou du premier tiers du ^{xv}^e, sont sans intérêt. Il n'en est pas de même de celles des deux bras du transept. Du côté Est, le flanc de chaque bras est percé de deux fenêtres à la hauteur de celles de la grande nef du côté Ouest; le bras droit en possède deux faisant face à celles de l'Est; le bras gauche en possède également deux, mais superposées, celle du bas étant au même niveau que les fenêtres des bas-côtés. Le pignon du bras droit du transept, éclairé au Sud, a beaucoup souffert, tant à cause de son orientation fâcheuse qu'à cause de l'appui du cloître, du chapitre et d'autres bâtiments claustraux; le pignon opposé (tourné au Nord)

est resté merveilleusement intact. Il est percé de trois *oculi* posés un et deux, celui d'en haut très rapproché de la voûte, et d'une fenêtre cintrée percée dans l'axe principal, à la même hauteur que celles des bas-côtés. Pour en finir avec les fenêtres, mentionnons sur chaque face du clocher à deux étages, planté sur le carré du transept, deux fenêtres géminées à l'étage d'en haut, celui d'en bas n'étant décoré que d'arcatures germaniques aveugles.

Puisque nous parlons de ce décor, constatons que sur toutes les faces, aussi bien sur la façade principale masquée à l'heure présente par le narthex que sur les deux pignons du transept, les deux étages du clocher, les flancs des bas-côtés comme ceux de la nef et du transept, des arcatures germaniques couvrent la totalité des maçonneries, enserrant dans leur léger relief toutes les ouvertures de l'édifice et lui donnant une incontestable élégance.

En présence des détails caractéristiques que nous venons de relever dans le plan, du système de voûtes, d'ouvertures, du décor extérieur d'arcatures, à quelle date assigner l'ensemble de l'église de Romain-Môtier? A notre avis et en tenant compte en particulier de la forme des piliers et de leur chapiteau rudimentaire, et de la structure des voûtes en berceau, nous sommes tout à fait disposé à attribuer à la première moitié du ^{xii}e siècle la construction de cette église. L'influence clunisienne y est trop sensible pour qu'on puisse hésiter sur ce point fort important.

II

L'église de Romain-Môtier dut posséder un cloître d'un style analogue au sien; il n'en reste pas le moindre vestige, car deux prieurs qui se succédèrent de 1373 à 1432, Henri de Syvrier, mort évêque de Rodez (1373-1379) et Jean de Seyssel (1381-1432), le détruisirent pour le remplacer par un cloître dans le style gothique, démolit lui-même par les réformateurs. Sur le flanc Sud de l'édifice se voient encore les formerets et les arrachements des arcs, avec des culs-de-lampe armoriés des blasons de Henri de Syvrier et de Jean de Seyssel. On peut constater ainsi que le cloître comptait sept travées sur chaque face, soit, en tenant compte des travées d'angle, vingt-quatre travées en tout.

Mais, très peu de temps après l'achèvement de l'église, à la fin du ^{xii}e siècle, un porche ou narthex à double étage vint s'appliquer

contre sa façade principale. Analogue, dans des dimensions plus restreintes, au fameux porche de Tournus, atteignant dans son élévation totale la hauteur sous clef de voûte de l'église elle-même (13 m. 50), le narthex, plus étroit qu'elle, ne mesure que 14 mètres de largeur dans œuvre. Le rez-de-chaussée, partagé en quatre travées par six piliers, trois à droite, trois à gauche, carrés, cantonnés dans l'axe principal de colonnes engagées, compte trois nefs et, par conséquent, douze compartiments couverts en croisées d'arêtes et reliés de pilier en pilier ou de pilastre en pilastre par des doubleaux cintrés. L'étage inférieur est éclairé par des fenêtres en meurtrières; les chapiteaux des piliers ou des pilastres sont d'une extrême simplicité de contours et de très faible hauteur. Un escalier composé de deux rampes, pratiqué à droite de la porte d'entrée dans l'épaisseur du mur Ouest, avec palier dans l'angle des murs Ouest et Sud et retour d'équerre dans ce dernier, conduit au premier étage, dont la disposition est identique comme plan et comme système de voûtes, à cela près que les piliers sont cylindriques et que les chapiteaux, plus soignés, sont décorés de rinceaux et de palmettes (pl. XXXIV). Extérieurement, les flancs du narthex sont ornés jusqu'à la base du second étage de contreforts légèrement saillants dessinant les quatre travées et soutenant, en arrivant au premier étage, des colonnettes engagées, sur lesquelles reposent des arcatures germaniques. Les fenestrelles du second étage, au nombre de huit, sont uniformément cintrées. De date un peu plus récente que l'église, le narthex de Romain-Môtier doit remonter à la seconde moitié du XII^e siècle, à 1180 environ. Inutile d'insister sur l'intérêt considérable de ce porche unique dans la région.

Quand les architectes du XIII^e siècle eurent remplacé par une voûte sur croisée d'ogives le berceau effondré de la grande nef, il leur prit fantaisie d'ajouter au narthex un second porche conçu dans le nouveau style, qui faisait partout des merveilles. Un compartiment de voûtes recouvrit un édicule carré large de sept mètres sur toutes faces, percé à l'entrée d'un arc en tiers point, sur chaque côté de deux fenêtres géminées reposant sur un bahut à hauteur d'appui, outre une troisième fenêtre aveugle placée sous le formeret : tel est le porche venant encadrer l'ancienne porte cintrée du narthex sous une porte ogivale à multiples colonnettes et à nombreux redents, dont d'élégants feuillages, des fleurs de lis sans nombre, des rosaces, des fleurons, couvrent les arceaux. Au milieu



ÉGLISE DE ROMAIN-MÔTIER (SUISSE).

NARTHEX. ÉTAGE SUPÉRIEUR.

de cette flore, deux petites figurines, un roi et une reine couronnés, qui sont peut-être la reproduction traditionnelle de deux figures de rois ou d'empereurs, qui décoraient naguère la porte primitive de l'église de Romain-Môtier.

De son mobilier, qui devait être jadis d'une richesse proportionnée à son architecture, Romain-Môtier n'a gardé que son maître-autel, ses stalles dues à Jean de Seyssel, le tombeau de ce dernier remontant à 1432, celui de Henri de Syvrier, prieur, puis évêque de Maurienne et de Rodez.

Quelques détails sur chacun de ces petits monuments.

Le maître-autel en pierre, du XIII^e siècle, sert encore de table de cène aux protestants de Romain-Môtier; c'est une table de pierre chanfreinée, longue de 1 m. 72, large de 80 centimètres, épaisse de 15, supportée par quatre colonnettes de marbre gris, poli, hautes de 80 centimètres, dont les chapiteaux sont décorés d'un tailloir à multiple moulure, de feuilles d'eau et de feuillages avec astragale.

Les stalles, incomplètes, ne comptent plus aujourd'hui que 10 sièges hauts avec dessins trilobés, et 21 stalles basses; les flancs de chaque rangée de hautes stalles, jadis ajourés dans la partie supérieure pour encadrer en léger relief la figure de quelque saint aujourd'hui disparue, sont ornés, à la partie inférieure, de deux écussons. Le premier est celui du prieuré de Romain-Môtier : une clef et une épée la pointe haute, mises en pal; le second est celui du prieur Jean de Seyssel : gironné de huit pièces, à un écu fruste mis en cœur.

Dans le nouveau chœur, contre la paroi gauche, est encastré un édicule gothique enserrant un enfeu où reposait peut-être naguère l'image agenouillée ou étendue de Jean de Seyssel, avec ses armoiries plusieurs fois répétées et l'épithaphe du personnage gravée entre deux écus :

*Iohēs · de · Seyssello · pōr · romani · monasteriū · iacet · subtus · lapidem ·
existentē · ante · magnū · altare · dicti · loci.*

Cet édicule se compose d'un tombeau en forme d'autel à la base de l'enfeu, dont la façade est décorée d'une arcade trilobée très légère, couronnée d'un gable triangulaire avec lobes intérieurs finement découpés. Les rampants de ce gable sont semés de choux; sa pointe ornée d'un pinacle repose sur des panneaux représentant

trois fenestrelles gothiques, avec meneaux et rosaces. L'ensemble est encadré entre deux pilastres à triple étage, coiffés chacun d'un clocheton. Ce tombeau, très élégant, est postérieur de fort peu à l'année 1432, date de la mort de Jean de Seyssel, constructeur du chœur, des deux chapelles superposées sur l'emplacement de l'absidiole gauche et du chevet droit qui a succédé à l'abside principale.

Le tombeau de Henri de Syvrier, mort en 1398, est déposé (car il a été retrouvé seulement il y a soixante ans aux abords de l'église) à droite de l'entrée, au bas de la nef. Le prélat sculpté en plein relief, mitre en tête, revêtu des ornements pontificaux, repose étendu, la tête sommée d'un dais. Ses armoiries, sculptées auprès de lui, représentent cinq coquilles mises en croix. Autour de ce monument, long de 2 m. 45, large de 84 centimètres, haut de 43, on lit l'inscription suivante, en capitales gothiques : **† REVERD9 : IN : XPO : P̄R : DÑS : HENRICVS : DE : SIVRIAGO : OLĪ : P̄OR : HVI9 : PORAT9 : POST : EPS : MAVRIAN̄ : NVC : VERO : EPVS : RVTHEN : FECIT : HANC : SEPVLTVRAM : AÑO : DÑI : M : CCCC : LXXXVII : PONTIFICATVS : S̄CTISSIMI : IN : XPO : PRIS : ET : DÑI : DÑI : CLEMENTIS : DIVINA : P̄VIDENTIA : PAPE : VII : AÑO : NONO :**

On conviendra, après avoir parcouru ces lignes et étudié le plan de Romain-Môtier, que l'église clunisienne du pays de Vaud a un intérêt réel pour l'archéologie du Haut-Jura.

Jules GAUTHIER,

Membre non résidant du Comité.

« TIERS-POINT » ET « QUINT-POINT »,

PAR M. J.-A. BRUTAILS,

Correspondant du Comité, à Bordeaux.

Parmi les « estraces de géométrie », c'est-à-dire les recettes de stéréotomie que renferme l'*Album de Villard de Honnecourt*, il en est deux qui ont donné lieu à des interprétations très diverses. Ce sont les croquis accompagnés des légendes suivantes :

« Par chu fait on one clef del tierc et justice one scerre. » (Fig. 1.)

« Par chu tail on one clef del quint point. » (Fig. 2.)

On s'accorde à traduire :

« Ainsi on fait la clef d'un tiers-point et on vérifie une équerre. »

« Ainsi on trace la clef d'un quint-point ⁽¹⁾. »

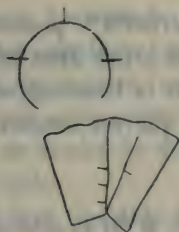


Fig. 1.



Fig. 2.

(D'après l'album de Villard de Honnecourt.)

Mais les archéologues ne s'entendent pas sur la signification des dessins et sur les procédés que ces dessins figurent, ni même sur le sens des deux termes tiers-point et quint-point.

⁽¹⁾ *Album de Villard de Honnecourt*, annoté par Lassus, pl. XXXIX; Quicherat, *Mélanges, Moyen âge*, p. 264.

Cette dernière difficulté doit évidemment être résolue au préalable. Je vais donc l'examiner d'abord, et, pour commencer, je verserai au dossier un fait qui me paraît de nature à éclairer le débat : c'est que le castillan *medio punto* et le catalan *mig punt* désignent le plein-cintre, l'arc en demi-cercle.

Quicherat ⁽¹⁾ pensait que le tiers-point est l'arc brisé en général. Quant au quint-point, ce serait l'arc à *quatre centres*, cet arc brisé de la fin du gothique dans lequel chaque branche est composée de deux segments décrits de deux centres différents.

Cette définition du quint-point soulève de graves difficultés, dont la plus sérieuse n'a pas échappé à la clairvoyance de Quicherat : pour la clef de l'arc à *quatre centres*, le trait est obtenu par le même procédé que pour la clef d'un arc brisé ordinaire, et cependant Villard de Honnecourt donne une formule différente.

A la vérité, Quicherat suppose que la clef du quint-point est le claveau de chacune des deux branches « sur lequel s'opère la jonction des deux segments ». Je ne pense pas que cette explication soit admissible : dans tout arc, la clef est le claveau supérieur, qui est posé en dernier lieu pour fermer, pour claver l'arc. L'esprit se refuse à concevoir que Villard de Honnecourt ait coup sur coup, dans deux légendes qui se font suite, employé le mot clef, d'abord avec son acception courante, ensuite dans un sens fort éloigné de cette signification primitive et habituelle ⁽²⁾.

Viollet-le-Duc ⁽³⁾, Lassus ⁽⁴⁾, Félix de Verneilh ⁽⁵⁾ pensaient que le tiers-point et le quint-point sont des arcs brisés dans lesquels le sommet ou bien le centre est déterminé par la troisième ou la cinquième division d'une ligne. Ce n'est pas que ces auteurs fussent

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 265 et 266.

⁽²⁾ Quicherat tire argument de ce fait qu'à côté de la clef du quint-point, Villard de Honnecourt a dessiné une spirale : « Chaque révolution de spirale, dit Quicherat, étant composée de deux demi-cercles décrits d'un rayon différent avec leurs centres sur la même ligne, il s'ensuit qu'un segment pris au-dessus et au-dessous du point où les deux courbes se confondent remplit parfaitement les conditions de l'arc gothique formulé ci-dessus ». Je vois, au contraire, entre les deux courbes une différence essentielle : dans la spirale, la jonction des segments se trouve sur le prolongement de la ligne des centres; pour l'arc à quatre centres il n'en est pas ainsi.

⁽³⁾ *Dictionnaire d'architecture*, t. VI, p. 439.

⁽⁴⁾ *Album de Villard de Honnecourt*, p. 156, p. 165, et Glossaire.

⁽⁵⁾ *Annales archéologiques*, t. VI, p. 142.

pleinement d'accord : tantôt ils cherchaient le point diviseur sur un arc et tantôt sur la corde. Supposons (fig. 3) un quart de cercle divisé en trois segments égaux : le troisième point diviseur, le point initial étant compté, donnera le sommet de l'angle construit sur un triangle équilatéral. C'est l'une des explications. Supposons maintenant (fig. 5 et 6) la corde d'un arc brisé divisée en trois parties égales ou en cinq : ce troisième point diviseur ou le cinquième, le point initial étant compté, correspond au centre du tiers-point ou du quint-point. C'est l'autre explication.

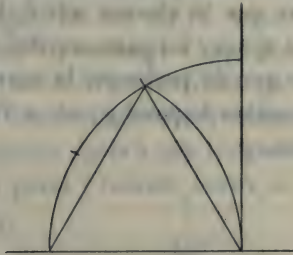


Fig. 3.

De ces deux explications, la première soulève des objections graves : elle est purement théorique ⁽¹⁾ et ne répond pas à un procédé ; elle cesse d'être admissible pour le quint-point et pour le *medio punto*. La seconde, au contraire, est tirée d'une formule pratique ; elle s'applique également aux trois termes : *medio punto*, tiers-point et quint-point ; enfin, elle est corroborée par le dessin en spirale qui accompagne, sur l'*Album de Villard de Honnecourt*, le croquis de la clef du quint-point et qui coupe une droite en cinq parties égales.

Il est donc probable que dans les expressions *medio punto*, tiers-point, quint-point, le dénominateur *medio*, tiers, quint, indique en combien de parties il faut diviser la corde pour déterminer les centres.

Cela étant donné, si nous cherchons à comprendre les croquis

⁽¹⁾ Par suite d'une rencontre singulière, le développement du *medio punto* est de 180 degrés ou la moitié de la circonférence, tandis que la somme des deux arcs d'un arc construit sur un triangle équilatéral est de 120 degrés, le tiers de la circonférence. Mais cette considération ne répond ni au sens du mot point, ni aux procédés du trait, et elle ne peut pas donner la clef du terme quint-point.

« sans façon ⁽¹⁾ » et Lassus a pu écrire de la plupart d'entre eux que ce sont des hiéroglyphes mnémoniques ⁽²⁾.

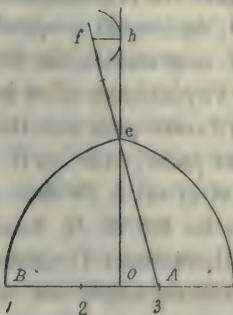


Fig. 6.

Il ne faudrait pas, au surplus, s'abuser sur la valeur absolue des définitions qui précèdent. En dehors de ces acceptions rigoureuses et précises, les mots tiers-point et quint-point doivent avoir un sens plus vague. Les appareilleurs du moyen âge ne se sont pas astreints à tracer uniquement des arcs brisés semblables à ceux dont on vient de s'occuper; quiconque a relevé des édifices gothiques sait que la figure des arcs y est très variable. Or, je ne crois pas que les textes mentionnent jamais l'arc *quart-point*, l'arc *sixte-point*, etc. On est ainsi conduit à se demander si tiers-point ne désignerait pas, d'une façon générale, les arcs plus obtus, et quint-point, les arcs plus aigus.

Enfin, tiers-point, en particulier, a d'autres significations : c'est la dénomination de l'arc brisé, quel qu'il soit ⁽³⁾, et spécialement de l'arc brisé construit sur un triangle équilatéral ⁽⁴⁾. On sait que ce terme s'applique encore à l'angle de 60 degrés, lequel représente le sommet de ce même triangle équilatéral ⁽⁵⁾. Enfin, tiers-point

⁽¹⁾ *Des influences byzantines*, p. 19.

⁽²⁾ *Album de Villard de Honnecourt*, p. 192.

⁽³⁾ Quicherat, *Mélanges, Moyen âge*, p. 265.

⁽⁴⁾ Idem, *ibidem*; C.-F. Roland de Virlois, *Dictionnaire d'architecture* (Paris, 1771) au mot *Tiers-point*; *Dictionnaire des sciences*, au même mot.

⁽⁵⁾ Quicherat, *ibidem*; Quatremère de Quincy, *Dictionnaire historique d'architecture*, au même mot.

exprime l'idée de triangle quelconque : le tiers-point est un outil à section triangulaire⁽¹⁾ et un pignon⁽²⁾.

Il importe cependant à l'archéologie, dans laquelle les descriptions tiennent une large place, d'avoir, pour exprimer les formes, une langue claire, des termes d'une valeur précise et constante.

Le *pointed arch* des Anglais s'appelait jadis en français *arc em-pointié*⁽³⁾. L'expression est perdue; il est permis de la regretter; mais il ne faut pas songer à la remettre en honneur. *Arc brisé* suffit d'ailleurs : c'est un terme commode, nullement amphibologique, et qui mériterait plus de vogue qu'il n'en a. L'arc brisé construit sur un triangle équilatéral est, paraît-il, dénommé *arc tiercelin*⁽⁴⁾. S'il y avait inconvénient à ce que ce vocable passât, avec ce sens, de la langue industrielle dans la langue archéologique, on pourrait dire peut-être *arc équilatéral*. *Arc à quatre centres* est un peu long; le mot est, du moins, expressif et net. Je le préfère à *arc Tudor*, qui pourrait faire croire à une origine anglaise.

Enfin, *tiers-point* et *quint-point* seraient réservés aux arcs brisés dont les centres sont distants de l'extrémité de la corde d'un tiers ou d'un cinquième de la longueur de cette corde.

Est-il besoin d'ajouter que je ne me fais pas illusion sur les chances de succès de cette modeste réforme? Quand on songe que *ogive* est encore employé couramment avec le sens d'arc brisé...

J.-A. BRUTAILS,

Correspondant du Comité.

(1) Jal.

(2) Un glossaire, d'ailleurs connu, a commis à ce sujet une méprise amusante : l'auteur trouvant exprimée dans un vieux texte cette idée, que les maisons à tiers-point sont plus élevées que les autres, a conclu que *point* signifie étage, parce qu'en effet les maisons à trois étages sont plus élevées que les maisons à un ou deux étages. On comprend que la façade à pignon est plus haute que la façade carrée. On disait à Bordeaux, maison à *tire-point*, par opposition à maison à la française.

(3) Gay, *Glossaire archéologique*, au mot *Arc*.

(4) Du même, *op cit.*, au mot *Arc tiercet*.

DEUX
STATUETTES POLYCHROMÉES
DE SAINT LOUIS DE PROVENCE,
ÉVÊQUE DE TOULOUSE,
ET DE SAINTE CONSORCE,
CONSERVÉES À AIX EN PROVENCE,

PAR M. LE BARON GUILLIBERT,
Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Aix.

L'étude historique des arts a été considérée, à juste titre, comme un moyen de développer la connaissance de l'esthétique et ses applications contingentes.

C'est en se rendant compte de l'influence exercée par les chefs-d'œuvre artistiques aux différents âges, que l'on comprend leur utilité majeure. Presque tous, nous possédons l'intuition du vrai et du beau; nous devons à ce sentiment de ne pas résister à l'admiration d'une création de génie ou à l'attrait d'un simple objet d'art. Et le bienfait sensible des beaux-arts sera toujours — suivant cette pensée si synthétiquement exprimée, il y a plus d'un demi-siècle, par l'éminent fondateur des congrès des sociétés départementales, — « d'opposer la moralisation de l'idéal à la démoralisation du positif » ⁽¹⁾.

Ce résultat, tout à l'honneur des aspirations de l'esprit humain, n'a cessé de se manifester dans notre région de Provence, et plus particulièrement dans sa capitale.

Avant d'être la brillante ville comtale du roi René, Aix, qui fut chef-lieu de la seconde Narbonaise, était réputée par ses thermes,

⁽¹⁾ Discours au Congrès des Sociétés savantes des départements réunies au palais du Luxembourg, le 10 mars 1850; Ph. de Chennévières, *Essais sur l'organisation des arts en province*, Paris, 1852.



SAINT LOUIS DE PROVENCE

Statuette de bois conservée à Aix.

par ses artistes et ses savants. L'amour des arts, disait-il y a quelques années l'un des plus distingués présidents de l'Académie d'Aix⁽¹⁾, fut développé au sein de la race provençale par les traditions grecques et romaines qui n'y périrent jamais. Aussi haut que l'on remonte dans les annales d'Aix, notre vieille capitale se montre avec le double reflet de la science et de l'art.

Les communications que la commission permanente et le comité des Sociétés des beaux-arts ont reçues de notre compagnie⁽²⁾, les publications récentes sur les chefs-d'œuvre des musées de France⁽³⁾ et la sculpture française renouvellent l'affirmation de cette renommée qui se perpétue et s'accroît. Rappellerai-je l'exceptionnel éclat des envois de peinture et de sculpture de la ville d'Aix à l'Exposition rétrospective de 1900, et l'admiration qu'ils ont excitée aux places d'honneur qui leur furent réservées?

C'est à cette époque que, durant une visite, avec un groupe de congressistes, des nouvelles salles des statues du moyen âge et de la Renaissance au Louvre, les explications données avec tant de compétence par le conservateur éminent du musée de sculpture⁽⁴⁾ me suggérèrent la pensée d'apporter ma contribution à l'histoire de l'art ancien français, en décrivant et présentant en photographies les deux statuettes polychromées qui font l'objet de ce mémoire.

I. STATUETTE DE SAINT LOUIS DE PROVENCE.

La première des statuettes est la représentation d'un personnage illustre, de saint Louis de Provence, prince royal, évêque de Toulouse, fils de Charles II de nos comtes de la première maison d'Anjou (pl. XXXV).

⁽¹⁾ L. de Berluc-Perussis, *Les anciens curieux et collectionneurs d'Aix*, dans *Réunion des Sociétés savantes et des Sociétés des Beaux-Arts des départements à la Sorbonne*, 3^e session (Paris, 1880), p. 88.

⁽²⁾ L. de Berluc-Perussis, *Notes sur les travaux de l'Académie d'Aix*, dans *Réunion des Sociétés savantes des départements à la Sorbonne, Section des Beaux-Arts*, 2^e session (Paris, 1879), p. 41. — Comte de Saporta, *Étude sur deux œuvres de sculpture*, dans *Réunion, etc.*, 3^e session, p. 81.

⁽³⁾ Louis Gonse, *Les chefs-d'œuvre des musées de France*; Paris, 1900. — Du même, *La sculpture française depuis le xiv^e siècle*; Paris, 1895.

⁽⁴⁾ M. André Michel, dans *Association française pour l'avancement des sciences; compte rendu de la 29^e session* (Paris, 1900, visites spéciales dans Paris, 9 août), p. 314.

Elle est en bois de noyer.

Sa hauteur n'atteint que 65 centimètres; elle mesure dans sa plus grande largeur 185 millimètres.

Le saint est imberbe, à la figure souriante et jeune, un peu joufflue; l'ensemble de sa physionomie est de douce expression. Il est revêtu de la tunique franciscaine et ceint de la corde à nœuds, dont un bout seulement descend par devant jusqu'aux pieds. Ceux-ci sont chaussés de sandales épiscopales arrondies.

Par-dessus la tunique, sans rochet, est la chape-pluvial qui, recouvrant les épaules, est retenue par un fermail carré, orné d'un assez gros bijou au centre. Les orfrois habituels sont remplacés par des fleurs de lis en bosse. Ces mêmes fleurs de lis sont semées sur la chape. Leur forme est exactement du type dit *héraldique* que l'on voit sur la tunique de Louis II d'Anjou, d'après une aquarelle de Peirese⁽¹⁾, et sur le bouclier de Robert d'Artois, par Pépin le Huy⁽²⁾.

La mître, plutôt antérieure au modèle du ^{xv}^e siècle, est basse avec un cercle à la base, coupée rectangulairement, sur l'orfrois du brocart, par la lame du milieu, flanquée de deux écussons ovales, ceux-ci cantonnés de perles avec pierre précieuse au centre. Les fanons ou pendants de la mître retombent de chaque côté, par derrière, sur le dos du saint.

Les bras manquent. La netteté de la section à droite et l'existence d'une perforation, au milieu, de deux centimètres de profondeur permettent de supposer qu'ils n'étaient pas taillés dans le même plateau, qu'ils avaient été sculptés séparément et joints ensuite.

La statuette est polychromée.

Le bleu et l'or dominant. Le visage et le cou découverts paraissent de carnation. Les cheveux sont châains. Les fleurs de lis, le fermail, l'entière bordure de la chape, les médaillons, le bandeau et les bouts des fanons de la mître sont recouverts d'or; la dorure, en maints endroits assez bien conservée, a mieux résisté que la couleur de la chape. Celle-ci rappelait le manteau royal du saint, d'azur semé de fleurs de lis d'or.

La tunique et la corde aux six nœuds, plus longs que d'ordinaire, avaient la couleur de la bure des frères mineurs et de leur corde-

⁽¹⁾ *Bulletin archéologique*, 1899, p. 356 et 357, et pl. XVII.

⁽²⁾ Louis Gonse, *La sculpture*, p. 19.

lière. Il n'est pas facile de se rendre compte de la teinte des chaussures; on voit seulement qu'une couche de peinture recouvrait le bois.

Cette description suffirait à justifier l'identification de la statue. Nul autre évêque que saint Louis de Provence ne peut être représenté avec le costume franciscain sous un ornement pontifical aux couleurs d'Anjou.

Notre assertion se trouve, d'autre part, pleinement justifiée si nous recherchons l'origine et l'emplacement, durant plusieurs siècles, de cette petite statue.

L'église des Cordeliers d'Aix, l'une des plus belles de la ville avant la Révolution, possédait ce saint Louis. Sa petite dimension, sans doute, lui a permis d'échapper à la tourmente dans laquelle ont été emportées tant de sculptures d'art de ce couvent, dont le nom est resté au quartier où il était situé. Le témoignage de l'auteur des *Rues d'Aix*⁽¹⁾ est confirmé par celui de la vie de saint Louis d'Anjou⁽²⁾, qui nous apprend, d'après les archives de Brignoles, qu'à Aix, l'église des frères mineurs avait une des chapelles latérales placée sous le vocable de saint Louis. Le maître-autel de cette église était orné d'un superbe rétable, où figurait, ainsi que le mentionne le marché de construction de 1420, le portrait de saint Louis « cum sua capa liliata et mitria ac crossa . . . necnon et una corona de auro sub pedibus ipsius beati Ludovici⁽³⁾ ».

Notre statuette était placée vraisemblablement dans la chapelle de saint Louis. Elle y était fixée à demeure et adossée au mur, car sa partie postérieure à l'exception de la mitre n'est ni sculptée, ni peinte, et on n'aurait pu la porter en procession. Le buste devant servir à cet effet existe encore, dans le cabinet d'un amateur provençal⁽⁴⁾.

Quelle était la position des bras et des mains?

La réponse est aussi sûre que facile à donner.

(1) Roux-Alpheran, *Les rues d'Aix ou Recherches historiques sur l'ancienne capitale de la Provence* (Aix, 1846), t. I^{er}, p. 443.

(2) L'abbé V. Verlaque, *Saint Louis, prince royal, évêque de Toulouse, et la famille d'Anjou au XIII^e siècle, d'après des documents inédits* (Paris, 1885), p. 188 et la note.

(3) *Recherches sur l'art provençal*, dans *Revue historique de Provence*, 1^{re} année (Marseille, 1901), p. 302.

(4) M. Émile Ricard, érudit collectionneur à Marseille. Le buste, aussi grand que nature, est de bois, avec un revêtement de toile peinte sur la partie du corps

En même temps que les Cordeliers, vivaient à Aix des religieuses clarisses. Leur couvent avait été fondé par la reine Sanche d'Aragon, femme de Robert, à qui son frère, saint Louis, avait abandonné les couronnes de Naples, Sicile, Jérusalem et de Provence. A la mort de Robert, surnommé le Sage, Sanche revêtit le voile de franciscaine à Naples et prit le nom de sœur Claire. Les royaux époux n'avaient cessé de glorifier leur frère, dont la canonisation fut proclamée en 1317, en Avignon, par le pape Jean XXII, ancien précepteur du jeune prince⁽¹⁾. Ils firent construire à Naples le magnifique et colossal édifice de Santa Chiara, église double « destinée à desservir deux monastères jumeaux, l'un de franciscains, l'autre de clarisses »⁽²⁾. Ce fut pour eux que Simone di Martini, le célèbre peintre dit Memmi, décédé à Avignon en 1344, exécuta le tableau qui, durant deux siècles, a fixé le caractère de saint Louis de Provence dans les innombrables œuvres de peinture et de sculpturé à lui consacrées par les artistes d'Italie.

La reine Sanche donna aux clarisses d'Aix sa couronne d'or, qu'elles transformèrent en un ostensor. En 1340, le comte Robert et sa femme firent don aux religieuses de Sainte-Claire, en souvenir de leur frère et beau-frère, du portrait sur bois doré de saint Louis, que possède actuellement le musée d'Aix⁽³⁾. Or le saint y est représenté debout, en habits pontificaux sur la robe et la corde de franciscain, mitre en tête, la crosse à la main gauche, faisant des deux doigts de la droite le signe de la croix pour bénir les fidèles (pl. XXXVI).

La statuette polychromée a été, à notre avis, sculptée d'après ce portrait. La restitution des bras et des mains s'impose d'elle-même.

Ce tableau du musée provient du fonds du président Saint-Vincent, à qui l'avaient donné les religieuses en 1787⁽⁴⁾. L'auteur des

couverte par la chape. La figure rappelle le tableau de Memmi; la mitre, enrichie de pierres précieuses figurées en couleur, porte à sa base une couronne royale à quatre fleurons.

⁽¹⁾ Le même jour et en même temps fut canonisé saint Thomas d'Aquin.

⁽²⁾ Émile Bertaux, *Les saints Louis dans l'art italien*, dans *Revue des Deux-Mondes*, t. 158, p. 626 (1^{er} avril 1900).

⁽³⁾ Henri Poutier, *Musée d'Aix*, deuxième partie (Aix, 1900), p. 86; inconnus du xiv^e siècle, n° 186.

⁽⁴⁾ Roux-Alphéran, *Les Rues d'Aix*, t. I, p. 147 et 148.



SAINT LOUIS DE PROVENCE

Tableau du Musée d'Aix.

saints Louis dans l'art italien le mentionne dans sa savante étude, mais il paraît en ignorer la provenance et la valeur⁽¹⁾.

Le portail de la cathédrale métropolitaine de Saint-Sauveur, à la construction duquel coopéra le sculpteur Soquetti, d'Aix, en 1477, offrait au-dessus de la galerie des apôtres quatre grandes statues, dont une, finement ciselée, représentait saint Louis, évêque de Toulouse. Ces œuvres d'art, détruites à la Révolution, ont été remplacées par des saints de pierre à peine taillés, qui appellent une restauration digne de ce nom⁽²⁾.

Par tout ce qui précède, nous croyons être en mesure de déterminer, sinon l'auteur même de la statuette, du moins l'époque où elle a été sculptée.

L'église des Cordeliers, saccagée et brûlée lors des troubles de Provence, à la fin du xiv^e siècle, fut reconstruite peu d'années après sous Louis II. L'acte notarié concernant le retable a été reçu en mai 1420 ; il prouve l'achèvement de l'église à cette date et le soin des Frères mineurs de l'orner avec art. Un peu plus tard, lors du siège de Marseille par Alphonse d'Aragon, le corps du saint est enlevé et transporté à Valence d'Espagne⁽³⁾. La dévo-

(1) Fauris de Saint-Vincens en parle ainsi à la page 29 de ses *Mémoires*, cités dans une note suivante : « J'ai dans mon cabinet quatre petits tableaux sur bois que le Giotto avait faits pour le roi Robert : celui de ces quatre tableaux qui représente Robert et Sanche, sa femme, aux pieds de saint Louis, évêque, a le mérite de la ressemblance, si l'on en juge par la conformité parfaite des traits de Robert et de Sanche avec ceux de leurs statues à Naples ». — Si, quoiqu'en dise le savant président, ce panneau n'est pas « du plus souverain maître qui fut en peinture de son temps », il appartient assurément à l'école de Giotto. — L'érudit critique d'art italien de la *Revue des Deux-Mondes* aurait été plus complet s'il se fût renseigné, à Aix, sur ce petit mais précieux tableau, et aussi sur notre statuette, ainsi que sur d'autres sculptures relatives à saint Louis, évêque. Il eût été heureux de constater que la liste des représentations de saint Louis d'Anjou ou de Provence — dit aussi de Toulouse ou de Brignoles — n'est pas aussi restreinte en France qu'il le suppose. (Voir *Revue des Deux-Mondes*, t. 158, p. 618 et 632.)

(2) *Mémoires et notices relatifs à la Provence*, par le président Fauris de Saint-Vincens (Paris, 1814) : « Analyse d'un mémoire sur l'état des lettres, de l'instruction et des arts en Provence dans le xv^e siècle », p. 36. — *Documents inédits sur le mouvement artistique au xiv^e siècle à Aix-en-Provence*, dans *Réunion des Sociétés savantes, Section des Beaux-Arts*, 1893, p. 682. — *La sainte église d'Aix et d'Arles, notre métropole*, par l'abbé J. Mille (Aix, 1881), p. 114 et 115.

(3) On sait qu'après la réunion de la Provence à la France, Charles VIII offrit à Ferdinand le Catholique de lui restituer le Roussillon et la Sardaigne, à la

tion pour saint Louis redouble à Aix comme en Espagne et en Italie.

En 1435, le roi René monte sur le trône. Il fera bientôt de sa capitale de Provence le centre artistique où se rencontreront les peintres, les sculpteurs, les enlumineurs flamands, italiens, provençaux, en une école qui donnera à notre pays l'essor précurseur de la Renaissance. L'évolution particulariste s'est réalisée dans la sculpture depuis un siècle, et comme le signale un éminent critique d'art ⁽¹⁾, le type général a fait place à celui de l'individu.

Or, notre petite statue, d'après l'auteur des *Rues d'Aix*, daterait de la fin du xiii^e siècle ⁽²⁾. Le modelé du visage fait estimer à d'autres qu'elle est bien postérieure ⁽³⁾.

Ne sommes-nous pas dans le vrai en la classant parmi les œuvres du milieu du xv^e siècle ? Les incursions dans les archives notariales nous fixeront quelque jour. Ne désespérons pas qu'il soit prochain, grâce à nos chercheurs.

La statuette polychromée de saint Louis de Provence faisait partie du cabinet de Roux-Alpheran.

Jé la possède héréditairement.

Elle avait certainement fixé l'attention ⁽⁴⁾ du marquis de Chen-

condition qu'il lui rendrait les reliques de saint Louis d'Anjou-Provence, vénéré dans la cathédrale de Valence. Ferdinand refusa d'y consentir. — Cf. abbé Firmin Giraud, *A propos d'un centenaire*, extrait des annales de Saint-Louis-des-Français, à Rome (Marseille, 1897), p. 7, note 2.

⁽¹⁾ Louis Gonse, *La sculpture française*, p. 15.

⁽²⁾ Roux-Alpheran, *Les Rues d'Aix*, p. 443.

⁽³⁾ Chanoine Urbain Villevielle, *La sainte église d'Aix, nos saints* (Aix, 1901), saint Louis de Brignoles, p. 420, note 1.

⁽⁴⁾ L'ancien directeur des Beaux-Arts, que regrettent tous ceux qui l'ont connu, a consacré de nombreuses pages à Aix et à son historien moderne. On nous saura gré d'extraire de son livre sur les peintres provinciaux de l'ancienne France le passage où sa plume délicate d'allure personnelle, qui révèle l'artiste, nous a tracé mieux que par le burin ou le pinceau le portrait de Roux-Alpheran. Les lignes qui le précèdent en forment comme un cadre assorti :

« Pour les gens qui viennent du Nord, la première ville italienne c'est Avignon, la seconde c'est Aix.

« Aix est cousine de Gênes plus qu'on ne saurait dire. Certains hôtels de celle-là ont un faux air singulier des palais de celle-ci. L'architecture est de même époque, de même esprit; même soleil, presque même langage. Il serait inconcevable que pareil génie des arts ne s'y fût point rencontré... Vous avez, dans cette ville d'Aix, un historien prodigieux. C'est le génie familier de la vieille cité parlementaire. Il est contemporain à la fois des d'Escalis et des d'Oppède; il a été assiégé par



SAINTE CONSORCE

Statuette de bois conservée à Aix.

nevières, lors de son séjour en Provence. Elle fut remarquée à l'exposition rétrospective d'Aix en 1887 ⁽¹⁾.

II. STATUETTE DE SAINTE CONSORCE.

La seconde statuette (pl. XXXVII) nous offre l'image de sainte Conorce. Cette vierge, très vénérée dans les diocèses d'Aix et de Digne, était fille de saint Eucher, riche sénateur gallo-romain possédant de vastes domaines sur les bords de la Durance.

Notre statue aurait appartenu à la chapelle dédiée à la sainte, dans les environs de Jouques. Enfouie sans doute à l'époque révolutionnaire, elle a été retrouvée longtemps après en parfait état de conservation.

La date de son origine, 1466, est inscrite, par devant, sur le socle. L'œuvre a été sculptée dans une seule pièce de bois de noyer d'une hauteur de 90 centimètres, y compris le socle de 12 centimètres.

La sainte est debout, vêtue d'une tunique bleue, à bordure dorée, et couverte d'un manteau rouge également bordé d'or; celui-ci enveloppe la tête et drape le corps, en dégageant le visage et les mains de couleur naturelle. Les cheveux, qu'on aperçoit à peine, sont dorés.

La main gauche tient, en ses doigts allongés et joints, une palme d'or appuyée sur le manteau et dépassant un peu l'épaule. Dans la

d'Épernon; il a vécu dans la familiarité de Peyresc; Malherbe s'est vanté devant lui de ses origines et de ses alliances fabuleuses; il a vu brûler Gofredi, et de Haïtze lui a montré la porte de l'illustre M. Daret. Il n'y a pas si petite maison bourgeoise dont il ne connaisse par leur nom tous les habitants depuis trois siècles, et leurs actes de naissance beaucoup mieux qu'eux-mêmes. Tel méchant lieutenant du roi passa par Aix; où logea-t-il? dans cet hôtel; et son valet? dans cette auberge. Quand il en a compté les portes et les étages, la rue peut s'abîmer en terre, son histoire est faite, la voilà embaumée, elle et les dix générations qui l'ont tour à tour occupée. Quelle effrayante organisation! et que cet homme est venu à point pour la pauvre ville qui a fini sa glorieuse tâche dans le monde! Aucune reine d'empire n'a été autant favorisée. L'histoire ainsi faite semblerait un conte d'Asmodée découvrant les toits de Madrid, n'était connue la naïve probité historique de ce bon savant, M. Roux-Alpheran. » Ph. de Pointel-Chennevières, *Peintres principaux de l'ancienne France* (Paris, 1847), p. 98 et 99.

⁽¹⁾ *Ville d'Aix. Quatrième centenaire de l'union de la Provence à la France. Catalogue de l'exposition provençale en 1887* (Aix, 1887), (Exposition rétrospective), p. 71, n° 468.

main droite fermée, se trouve une bobèche dorée, en métal, qui a remplacé la primitive en bois, servant, suivant une pratique pieuse de la région, à recevoir et faire brûler les cierges offerts par les fidèles. Un chapelet à grains noués et serrés, rouge et or, est enroulé sur la main droite et autour de la palme sur la main gauche. Le pied gauche, avancé, montre une chaussure noire et pointue. Au milieu du socle sont très exactement sculptées et peintes aux couleurs héraldiques les armoiries de la ville d'Aix, l'écu accosté de l'inscription en minuscules gothiques : *Sca 9sorcia virgo 1466*.

Sur l'un des côtés, le socle porte une inscription en trois lignes moins nette et dont on a proposé deux transcriptions (pl. XXXVIII). Voici la première transcription ⁽¹⁾.

*Ha(n)c ymagine(m)
fecit J(o)h(ann)e(s) Arnulphy
civit aquen(sis).*

Mais je préfère une autre lecture, que m'a proposée M. Ed. Aude, conservateur de la Bibliothèque Méjanès, à Aix :

*Ha(n)c ymagine(m)
fecit fieri nob(i)lis
civit aquen(sis).*

C'est à la cessation de la peste de cette époque, durant laquelle les habitants d'Aix s'étaient consacrés à sainte Consorce, que la ville offrit cet *ex-voto* à la chapelle de la sainte ⁽²⁾.

L'artiste à qui elle est due avait un certain talent. Son œuvre n'est pas sans analogie avec les statues de saints du Jura récemment publiées par M. l'abbé Brune ⁽³⁾. La façon dont la tête est recouverte est semblable à celle de la Vierge et des saintes femmes d'une poutre bourguigonne, sculptée et dorée, du xv^e siècle ⁽⁴⁾.

Cette statue de sainte Consorce est dans le cabinet de M. Paul

⁽¹⁾ Cette lecture est celle qui a été donnée par M. le Dr Barthélemy, lorsqu'en 1885 il signala cette statuette au Comité des travaux historiques. (Voir *Bulletin archéologique*, 1885, p. 258.)

⁽²⁾ Urbain de Villeveille, *La sainte Église d'Aix, Nos saints*, p. 378.

⁽³⁾ *Bulletin archéologique*, 1900, p. 500, pl. XXV.

⁽⁴⁾ *Mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or*, t. XIII, p. 247 et suiv.



SAINTE CONSORCE

Statuette de bois conservée à Aix.

Arbaud, membre d'honneur de l'Académie d'Aix, bibliophile émérite, le plus réputé des collectionneurs de Provence, à qui son savoir et son obligeance ont valu le surnom de Peiresc II.

En résumé, les deux statuettes que nous avons essayé de décrire sont des œuvres de sculpteurs provençaux d'une double valeur : artistique et historique. Elles témoignent, une fois de plus, de la vitalité de l'École d'Aix, dont le rôle n'a pas été sans éclat dans l'histoire de l'art français au xv^e siècle.

Baron GUILLIBERT.

UNE

STATUETTE DE SAINTE ÉMÉRANCE
AU LONGERON (MAINE-ET-LOIRE),

PAR M. LE CHANOINE URSEAU,

Correspondant du Comité, à Angers.

De toutes les merveilles d'art qui étaient accumulées autrefois dans nos églises, le plus grand nombre a disparu. Il importe donc de signaler, pour les faire connaître et au besoin pour les protéger, les derniers restes de ces trésors dispersés ou anéantis.

Nos pères aimaient à reproduire en argent, quelquefois même en or, l'image des saints dont ils possédaient les reliques ou pour lesquels ils professaient un culte particulier. C'est ainsi que le Chapitre de la cathédrale d'Angers avait enchâssé un os du bras de saint Maurice « dans une statue d'argent et d'or, de deux pieds de hauteur, représentant le saint capitaine revêtu d'une cotte de mailles, tenant un glaive d'une main et son bouclier de l'autre⁽¹⁾ ». Dix-sept autres statues, également précieuses, figurent dans les inventaires de la même église⁽²⁾. Le trésor de l'abbaye du Ronceray ne le cédait en richesse qu'à celui de la cathédrale⁽³⁾. La sacristie du couvent des Jacobins possédait six statuettes d'argent, qui durent être comprises, si elles existaient encore, dans les 7,034 livres de « vieilles pièces d'argenterie d'église », que le prieur Faitot vendit, vers 1780, comme « inutiles ou de peu d'usage⁽⁴⁾ ». A Saint-Pierre, l'inventaire de 1708 mentionne « une image de saint Pierre, d'argent doré, à

⁽¹⁾ L. de Farcy, *Monographie de la cathédrale d'Angers, le Mobilier* (Angers, 1901), p. 181 et 182.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 182-186.

⁽³⁾ Thorode, *Notice de la ville d'Angers*, édition E. L[ongin] (Angers, 1897), p. 265.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 327.

soubassement de cuivre, une autre de saint Vincent, d'argent doré, une image de Notre-Dame, en argent⁽¹⁾. A Sainte-Croix, le reliquaire de saint Maurice était orné de plusieurs « figures, l'une de saint Maurice et les deux autres de ses compagnons et une autre figure de Notre-Dame-de-Pitié, le tout d'argent doré⁽²⁾ ». En 1497, Guillaume Prieur, maître orfèvre à Angers, fournit au Chapitre de Saint-Jean-Baptiste une statue en argent doré de saint Julien, martyr⁽³⁾. Un autre orfèvre d'Angers, Thomas Sophier, livre, en 1602, une « Madeleine d'argent » à l'église de Saint-Aubin des Ponts-de-Cé⁽⁴⁾. On pouvait admirer des travaux du même genre à Saint-Laud⁽⁵⁾ et à Saint-Martin d'Angers⁽⁶⁾, à Baugé⁽⁷⁾, à Beaufort⁽⁸⁾, à Saint-Léonard de Chemillé⁽⁹⁾, à Maulévrier⁽¹⁰⁾, au Puy-Notre-Dame⁽¹¹⁾, à Saint-Pierre de Saumur⁽¹²⁾, etc.

Aujourd'hui, combien reste-t-il, en Anjou, de ces pieuses et naïves « images », devant lesquelles, avec tant de confiance, nos aïeux venaient exposer leurs besoins? Le compte est facile à faire : on en connaît exactement trois⁽¹³⁾.

(1) Archives départementales de Maine-et-Loire, G 1178.

(2) *Ibid.*, G 1674.

(3) *Ibid.*, G. 645, fol. 34.

(4) *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, t. V, p. 187.

(5) « Un ange en vermeil, portant les reliques de saint Jacques et de saint Philippe, pesant un marc six onces cinq gros. » Arch. de Maine-et-Loire, série Q, Biens nationaux, état de l'argenterie provenant des couvents et églises.

(6) Une statue de saint Martin à cheval en argent. C. Port, *Dict. historique... de Maine-et-Loire*, t. I, p. 58.

(7) « Une effigie de la sainte Vierge en argent, de la hauteur de 16 pouces; une effigie de saint Sébastien d'argent, de 11 pouces et demi de hauteur; une effigie de saint Laurent, de 15 pouces de hauteur, aussi d'argent doré. » Arch. de Maine-et-Loire, série Q, *loc. cit.*

(8) « Un reliquaire en argent, représentant saint Sébastien; un autre reliquaire de saint Honoré, en argent. » *Ibid.*

(9) « Une figure de saint d'argent, en partie dorée, pesant six onces cinq gros et demi. » *Ibid.*

(10) « Une petite Vierge d'argent, pesant un marc deux onces et demi. » *Ibid.*

(11) « Un saint Jean et son pied de stalle, le tout en vermeil; un saint Sébastien, avec les pieds et les bras dudit saint Sébastien en partie dorés. » *Ibid.*

(12) « Une image de saint Christoffe, recouverte d'argent, ouquel a ung reliquière de la croix Saint-André. » Arch. de Maine-et-Loire, G 2524, p. 7.

(13) Je ne parle pas de celles qui pourraient exister dans les collections particulières. Ainsi M. A. Michel, conservateur du musée archéologique d'Angers, possède une statuette d'argent repoussé et doré, qui aurait appartenu à l'ancienne ab-

La plus ancienne remonte seulement à la fin du ^{xv}^e siècle. C'est une statuette de Notre-Dame, argent repoussé, posée sur un piédestal de cuivre. La Vierge porte l'enfant Jésus sur le bras gauche; de la main droite elle devait présenter un sceptre, qui n'existe plus. Ses cheveux sont épars sur les épaules. La tête est couronnée d'un diadème à perles. Les deux personnages sont vulgaires et sans grâce. Cette petite statue mesure 0 m. 145 de hauteur. Elle appartient à l'église de Béhuard⁽¹⁾.

La seconde est conservée dans l'église de Chanzeaux⁽²⁾. Elle représente saint Fiacre, patron des jardiniers, en costume monastique. Le saint, vêtu d'une robe à capuchon, tient de la main droite une bêche, qu'il enfonce en terre d'un geste vigoureux. Son regard repose sur un livre, qu'il porte de la main gauche. La tête, nue et rasée, respire la douceur et le calme. L'ensemble est assez élégant. Cette intéressante statuette, que l'on peut attribuer sans hésitation au ^{xvii}^e siècle, est fixée à un socle d'ébène, dans lequel on a renfermé une relique de saint Fiacre. Elle mesure 0 m. 23 de hauteur. De même que la précédente, elle est d'argent repoussé.

La troisième, une curieuse statuette de sainte Émérance, conservée dans l'église du Longeron, est l'objet d'un culte plusieurs fois séculaire dans la paroisse⁽³⁾. Malgré la vénération dont on l'entoure et les fêtes qu'on célèbre chaque année en son honneur, elle est restée à peu près inconnue des archéologues⁽⁴⁾. C'est pour cette raison que j'ai cru devoir l'étudier.

La sainte martyre est représentée debout (pl. XXXIX), portant une palme de la main gauche et tenant de la main droite une livre ouvert,

baye de Saint-Georges-sur-Loire; cette statuette date du ^{xvi}^e siècle. C'est, d'ailleurs, la seule que je connaisse.

⁽¹⁾ Dans une île de la Loire, commune du canton de Saint-Georges-sur-Loire, arrondissement d'Angers.

⁽²⁾ Commune du canton de Thouaré, arrondissement d'Angers.

⁽³⁾ Commune du canton de Montfaucon, arrondissement de Cholet. La paroisse du Longeron, située dans les marches communes de l'Anjou et du Poitou, appartenait au diocèse de Poitiers jusqu'en 1317, à celui de Maillezais jusqu'en 1648, enfin à celui de la Rochelle jusqu'à la Révolution.

⁽⁴⁾ M. Spal, ancien inspecteur primaire, n'en parle pas dans ses notes manuscrites sur les communes du canton de Montfaucon (Arch. de Maine-et-Loire). M. Célestin Port ne semble pas l'avoir vue; autrement, il ne l'aurait pas prise pour une statuette de cuivre (*Dict. de Maine-et-Loire*, t. II, p. 537).



SAINTE EMÉRANCE.



STATUETTE D'ARGENT, AU LONGERON (MAINE-ET-LOIRE).

qu'elle fixe avec attention. Son costume, sévère et gracieux à la fois, se compose d'une robe à manches étroites, sans ornement, et d'un manteau. La robe, serrée à la taille par une cordelière, accuse discrètement les contours du buste. Le manteau est retenu par un nœud à la hauteur des hanches; il forme de larges plis, et l'un des pans flotte, par derrière, jusque sur l'épaule droite où il vient s'appuyer. Les cheveux se divisent, sur le front, en deux bandeaux ondulés; ils cachent complètement les oreilles. La coiffure est un chaperon qui enveloppe toute la tête jusqu'à la nuque; ce bonnet est surmonté d'une aigrette et orné de dessins en losanges; une torsade, qui l'enferme, le maintient sur les tempes⁽¹⁾.

Un socle à six pans sert de base à cette œuvre charmante. Il est percé, sur la face antérieure, d'une baie rectangulaire, dans laquelle a été soudée la capse, où sont conservées les reliques de sainte Émérance. A gauche et à droite, deux blasons émaillés. Derrière, sur la partie la plus large, court ce texte; gravé au poinçon :

SANCTA EMERE
NTIANA ORA
PRO NOBIS

Enfin, aux angles, cette autre invocation :

O MATER
DEI
MEMENTO
MEI⁽²⁾

La statuette mesure 0 m. 164 de hauteur; le socle, 0 m. 030. Le tout est d'argent; la coiffure, les cheveux, le livre, la palme, la cordelière, les chaussures et le manteau sont dorés. Statue et socle pèsent ensemble 331 grammes.

Le corps de la sainte, ses vêtements, la palme et le livre qu'elle porte, sont formés de plaques d'argent repoussées. Les mains et les

(1) Voir Quicherat, *Histoire du costume*, figures des pages 338, 340, 357; et aussi la tapisserie du château de Boussac, au Musée de Cluny, n° 10346 et suiv. du *Catalogue*.

(2) Peut-être faut-il expliquer cette invocation par le fait que l'église paroissiale était dédiée à la sainte Vierge.

pieds sont fondus et retouchés ensuite au burin. La tête, travaillée à part, a été simplement introduite et soudée dans le long fourreau de métal qui constitue la robe. La cordelière qui tient lieu de ceinture et le cordonnet qui assujettit la coiffure sont composés d'un double fil d'argent tordu. Les pieds sont fixés au socle par un écrou et rattachés à la robe par une soudure.

L'artiste inconnu⁽¹⁾ auquel il faut attribuer cette œuvre délicate a-t-il réellement voulu faire une statue de sainte Émérance? Il est permis d'en douter; autrement, il faudrait le supposer par trop ignorant des règles de l'iconographie. Mieux vaut admettre qu'il a fourni une statue de martyr quelconque, et que cette statue fut baptisée, pour la circonstance, du nom de sainte Émérance. Le procédé est par trop simple pour avoir été inventé au ^{xix}^e siècle.

En effet, rien n'explique la présence de ce livre que la sainte tient à la main et sur lequel elle semble concentrer toute son attention. Les peintres et les statuaires qui veulent représenter sainte Émérance avec sa caractéristique placent des pierres soit à ses pieds, soit dans les plis de ses vêtements, pour rappeler le genre de supplice qu'elle a souffert⁽²⁾.

D'ailleurs, l'histoire de sainte Émérance se borne, ou à peu près, au récit de son martyre. Elle était la sœur de lait de sainte Agnès⁽³⁾. Deux jours après la mort de son amie, comme elle était en prières, avec d'autres fidèles, auprès du tombeau de la jeune vierge, des païens, nombreux et armés, se jettent sur la petite troupe qu'ils veulent disperser. Émérance, seule, bien qu'elle ne fût encore que catéchumène, tint tête aux assaillants et leur reprocha, en termes énergiques, les cruautés dont ils se rendaient coupables à l'égard des chrétiens. Rendus furieux par cette fière attitude, les païens saisisent ce qui leur tombe sous la main et se mettent à la lapider. Elle s'affaisse, sanglante, et meurt sur le tombeau même de sainte Agnès⁽⁴⁾.

Sainte Émérance est invoquée principalement pour la guérison de

(1) La statuette ne porte ni poinçon ni marque quelconque, qui puisse permettre de l'attribuer à un orfèvre angevin. D'ailleurs, le poinçon n'a été rendu obligatoire qu'en 1579; notre statuette de sainte Émérance est antérieure à cette date.

(2) Barbier de Montault, *Traité d'iconographie*, t. II, p. 323.

(3) Sainte Agnès, selon l'opinion commune, aurait été martyrisée à Rome, en 304.

(4) *Acta SS.*, t. I de janvier, p. 505.

la peur, de la colique et des maux d'estomac⁽¹⁾. Les nourrices s'adressent à elle pour obtenir un lait sain et abondant : sans doute, parce qu'elle était la sœur de lait de sainte Agnès.

Son culte était très populaire en Anjou, avant la Révolution. On allait vénérer ses reliques en l'église des Carmes d'Angers⁽²⁾. L'église de Pellouailles⁽³⁾ et la chapelle du château de Chandemanche⁽⁴⁾, dans la paroisse de Morannes⁽⁵⁾, étaient placées sous son patronage. A Châteaupanne⁽⁶⁾, à Varennes-sous-Montsoreau⁽⁷⁾, à Vern⁽⁸⁾, sa statue ornait l'autel. Le modeste oratoire construit en son honneur sur la colline de la Pouèze⁽⁹⁾ attirait de nombreux pèlerins; l'histoire raconte même qu'il reçut la visite d'un roi. En effet, Louis XI, « étant à Angers, alla un jour au Plessis-Macé⁽¹⁰⁾, pour avoir le plaisir de la chasse en la forêt de Longuenée, qui en est proche et en dépend; y étant, il se trouva surpris d'une colique très douloureuse, qui lui faisoit perdre patience. On lui conseilla de réclamer l'assistance de sainte Émérance, laquelle on a accoutumé d'invoquer en cette maladie, et à l'honneur de laquelle il y avoit une petite chapelle là auprès, en la paroisse de la Pouèze; ce que fit ce roi. Il y alla et y fit dire la messe, et donna ordre pour y bâtir une chapelle plus grande et plus belle que celle qui y étoit. Huret⁽¹¹⁾ dit même

(1) Cf. Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 143 et 145.

(2) Péan de la Tuillerie, *Description de la ville d'Angers*, édition C. Port, p. 424; Thorode, *op. cit.*, p. 302. — Cette relique était renfermée dans une statue d'argent de sainte Émérance (Cf. *Répert. archéol. de l'Anjou*, 1867, p. 341).

(3) *Pouillé du diocèse d'Angers* de 1783, p. 24. — Commune du canton N. E. d'Angers.

(4) *Ibid.*, p. 73. — C. Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, t. I, p. 595.

(5) Commune du canton de Durtal, arrondissement d'Angers.

(6) « On y venait en voyage à saint Méen et à sainte Émérance. Il y a une image de sainte Émérance sur le grand autel. » T. Grille, *Topographie*, v° Montjean (Bibl. mun. d'Angers, ms. supp. n° 129). — Le prieuré-cure de Châteaupanne, supprimé en 1790 et réuni à la paroisse de Montjean, dépendait de l'abbaye de Saint-Georges-sur-Loire.

(7) Arch. de Maine-et-Loire, G. 2770.

(8) C. Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, t. III, p. 350.

(9) Commune du canton du Lion-d'Angers, arrondissement de Segré.

(10) Le château du Plessis-Macé, dans la commune du même nom (canton N. O. et arrondissement d'Angers), reçut la visite de Louis XI pendant le mois de juillet 1472. Le roi a daté de ce château quatre lettres (Cf. Vaesen, *Lettres de Louis XI*, t. V, p. 19-25).

(11) Jean Huret, l'auteur des *Antiquités d'Anjou* (Angers, Hernault, 1605, petit in-12).

que ce roy avoit l'intention d'y mettre des chanoines. Il y donna, outre cela, des reliques de sainte Émérance, lesquelles il fit porter depuis, et une belle image d'argent représentant cette sainte, de la grandeur d'une petite fille⁽¹⁾. » Cette « belle image » n'existe plus; mais tous les ans, au 23 janvier, les foules se pressent encore aux portes de la jolie chapelle construite par le roi.

A quel moment le culte de sainte Émérance a-t-il commencé au Longeron? On ne saurait le dire; car les archives de la fabrique, qui contenaient peut-être quelque renseignement à ce sujet, ont été détruites à la Révolution. Les registres paroissiaux ne datent que de 1625; la seule mention qu'on y trouve, c'est, en 1672, la sépulture du curé Jacques Gouraud, inhumé « dans la chapelle de sainte Émérance ».

Par cette chapelle de sainte Émérance, il faut entendre la partie de l'église où s'élevait l'autel de la sainte, car il ne reste plus ni souvenir, ni trace quelconque d'un édifice bâti en son honneur sur le territoire de la paroisse. Elle ne fut jamais érigée en bénéfice ecclésiastique.

La tradition rapporte que la statue aurait été donnée à l'église du Longeron par des seigneurs de la Gimonnière; c'était la principale terre de la paroisse. Les blasons, fixés de chaque côté de la base, seraient ceux des donateurs: l'un porte: *de sable fretté d'or*; l'autre: *d'azur à l'escarboucle fleurdéliée d'or, au bâton de gueules posé en bande*. Mes recherches personnelles et les renseignements que j'ai sollicités ne m'ont pas permis d'identifier ces armoiries.

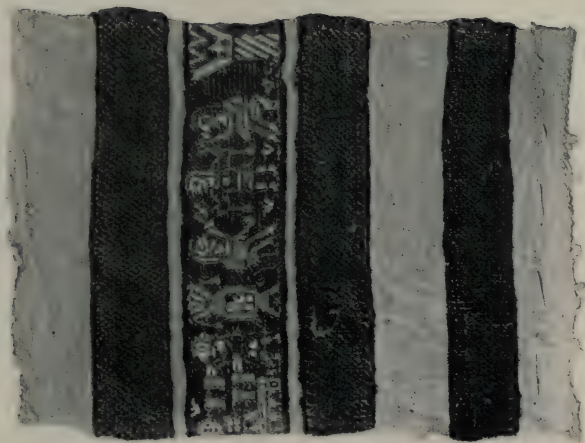
Quoi qu'il en soit, la sainte Émérance du Longeron ne doit pas être considérée comme une œuvre banale; c'est, au contraire, un très intéressant spécimen de l'orfèvrerie religieuse à l'époque de la première Renaissance, non pas que l'artiste se soit inspiré complètement des idées nouvelles: loin de là; il a conservé, sur plus d'un point, les traditions anciennes, et le costume qu'il a adopté aurait déjà paru trop « gothique » aux yeux des statuaires et des orfèvres de l'époque.

Ch. URSEAU,

Correspondant du Comité.

(1) B. Roger, *Histoire d'Anjou*, dans *Revue de l'Anjou*, 1852, t. II, p. 358.

Pl XL



Bulletin Archéologique 1902



Heliog. Dujardin

LA LÉGENDE D'ALEXANDRE.
Tissu historié

TISSU HISTORIÉ
REPRÉSENTANT
LA LÉGENDE D'ALEXANDRE,

PAR M. LE CHANOINE POTTIER,
Correspondant du Comité, à Montauban.

Les tombes et les reliquaires ont, de tout temps, été les gardiens les plus fidèles des broderies et des tissus anciens : vêtements ou suaires que les caprices de la mode n'ont pu atteindre dans la dernière demeure des défunts.

Chacun sait les découvertes offertes par les hypogées royaux de Thèbes et, de nos jours, par les sépultures d'Antinoë, les châsses d'Aix-la-Chapelle ou de Cologne, celles du trésor de la cathédrale de Sens.

Un phylactère du ^{xiv}^e siècle nous a fourni les deux fragments de l'intéressante étoffe dont nous donnons la reproduction (pl. XL). Ces morceaux, de petite dimension, 7 centimètres sur 6, servaient de suaire, l'un à une relique de saint Paul, apôtre, l'autre à une relique de sainte Marie-Égyptienne ; ils étaient repliés, selon l'usage, autour de l'ossement et retenus par un fil qui, tordu sous les doigts, avait fixé en même temps l'étroite bande de parchemin portant le nom du saint.

La reconnaissance canonique des reliques conservées dans l'ancienne église collégiale de Saint-Martin de Montpezat ⁽¹⁾ a été l'occasion de cette trouvaille.

L'église, à une seule nef avec chapelles latérales, belle et régulière, fut bâtie par Pierre des Prez, cardinal-évêque de Préneste, qui fit partie de la cour de Jean XXII, son compatriote ; fondateur d'un chapitre, il confia à sa garde un riche trésor dont un inventaire

(1) Tarn-et-Garonne, chef-lieu de canton.

dressé en 1438 a été publié par M. Georges Bourbon et par nous ⁽¹⁾.

Le cardinal avait grande dévotion aux reliques des saints et put obtenir bon nombre de celles que les Croisés rapportèrent de Terre-Sainte ou qui venaient de Rome. Les suaires qui les enveloppent, offrent des variétés de cendals, de crêpes, d'*holosericum*, de gros de Naples, de taffetas, et surtout le tissu si remarquable qui nous occupe.

C'est une toile blanche à raies de soie bleue (8 à 10 millimètres) dont l'une, un peu plus large (13 millimètres), est historiée et d'une étonnante finesse d'exécution. Elle est tissée en rouge, bleu, vert, jaune pâle et blanc. Les personnages, entourés d'un trait rouge, sont vêtus de vert, de rouge ou de bleu; leur visage se détache en blanc.

Le sujet représenté m'aurait peut-être échappé si je n'avais recouru aux lumières d'un savant regretté, dont le jugement faisait autorité en pareille matière, j'ai nommé M^{re} Barbier de Montault dont je me plais à saluer la mémoire.

Les lignes suivantes répondront à l'opinion du docte et sagace prélat.

Les scènes se réfèrent à la légende d'Alexandre le Grand; elles sont séparées les unes des autres par une colonne torse à chapiteau très évasé; le fût de la colonne est blanc; les torsades sont indiquées par de petits traits rouges; le chapiteau est orné de chevrons bleus.

Dans la première scène, le roi est debout entre deux femmes assises et voilées; l'une est vêtue de rouge pâle, l'autre de vert clair; elles enseignent au héros la science et la sagesse; leur geste est celui de la persuasion soutenant ses bras relevés. Alexandre porte une tunique bleue serrée à la taille par un ceinturon vert; il est jeune encore et sur terre, ce qu'indiquent des poussins à ses pieds.

Dans la seconde scène, Alexandre, vêtu à l'antique, prend son essor dans les airs, monté sur un char qu'emportent des griffons de feu dont il tient les rênes.

Un seul griffon est encore visible; il tourne la tête vers Alexandre. On sait que d'après une version latine du pseudo-Callisthènes,

(1) Voir la *Revue des Sociétés savantes*, 1877, p. 566, et le *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, même année, p. 168.

connue sous le nom de *Historia de praeliis*, rédigée au x^e siècle par un Italien qui en avait recueilli les éléments à Constantinople, et à laquelle les poètes français du moyen âge ont fait de nombreux emprunts, Alexandre, étant parvenu dans une contrée déserte, vers Babylone, y rencontra des griffons, qu'ayant conçu le dessein de visiter le ciel de feu, il fit construire un char dans lequel il se plaça, après y avoir attelé des griffons; puis, prenant de chaque main une lance à laquelle il attacha un morceau de viande, il entraîna dans les airs les oiseaux au-dessus desquels il tenait l'appât ⁽¹⁾. Les poètes français font mention non pas d'un char, mais d'une cage ou nacelle.

Il semble que le char réponde à la tradition orientale. Car c'est dans un char attelé de deux griffons qu'Alexandre est représenté sur un coffret d'ivoire byzantin, signalé par Julien Durand ⁽²⁾; et pour bien indiquer que le char prend son essor dans les airs, l'artiste a groupé autour quatre petits génies volant. Pareillement, nous retrouvons le char d'Alexandre attelé de griffons à la façade septentrionale de Saint-Marc de Venise.

Sur un chapiteau de la cathédrale de Bâle et sur un autre de la cathédrale de Fribourg en Brisgau ⁽³⁾, Alexandre est assis dans une nacelle.

Sur notre tissu, un coup de ciseau a fait disparaître une troisième scène, si ce n'est un plus grand nombre; nous eussions dû voir la descente dans les eaux, l'entrée à Babylone, la montagne de diamant, les serpents aux colliers d'émeraude...

Heureusement, un second morceau du même tissu nous donne la scène finale, qui est la mort d'Alexandre. Dans un sarcophage ou sur un lit funèbre orné et ouvert est déposé le cadavre; à chaque extrémité, un personnage se tient debout (l'un d'eux a disparu), pour rappeler la visite de Jules César et d'Auguste.

En arrière, au milieu, saint Sisôès qui vint lui aussi au tombeau vers 350. La vue du peu qui restait du conquérant, auquel la terre

⁽¹⁾ Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, t. II, p. 189; et Dario Carraroli, *La leggenda di Alessandro magno* (Torino, 1892, in-8°).

⁽²⁾ Julien Durand, *Légende d'Alexandre le Grand*, dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. XXV (1865), p. 150.

⁽³⁾ Julien Durand, *ibidem*, p. 146 et pl., p. 152. — P. Cahier, *Nouveaux mélanges d'archéologie*, t. I, p. 165, fig. B; p. 167, fig. K.

ne suffisait pas, lui fit une telle impression, qu'il quitta le monde et se retira dans le désert où il vécut en solitaire. Personnage principal, il porte une croix rouge sur la poitrine. Au-dessus, voltige un oiseau blanc. Arrivé à Babylone, dit la légende, Alexandre consulte des oiseaux qui, par leurs regards, annonçaient l'issue des maladies, et il reconnaît que sa fin est proche. Est-ce l'un de ces oiseaux devins que nous voyons planer au-dessus du tombeau ?

A la suite est dressée une urne funéraire dans laquelle, à travers une glace, on distingue un petit personnage accroupi. Ce serait le corps d'Alexandre embaumé à l'égyptienne et placé, au dire de Strabon⁽¹⁾, dans un petit monument muni de verres. Ainsi Eudore décrit le cercueil du monarque dans le récit que lui prête Châteaubriand⁽²⁾ : « Je m'en approchai, le cristal transparent me laissa voir au fond du cercueil un roi mort à la fleur de l'âge, le front ceint d'une couronne d'or et environné de toutes les marques de la puissance ».

M^{re} Barbier de Montault a cru distinguer l'âme essorant du goulot de l'urne sous la forme d'un génie, et il ajoute : « Tout cet ensemble, se dessinant en rouge, bleu, vert et blanc sur un fond bleu qui assure l'immortalité, comme dans les mosaïques du temps, est très chrétien, quoiqu'il s'agisse d'un païen. On peut remarquer les pendeloques crucifères des bras d'Alexandre dans le sujet de l'éducation : ce sont des chaînes efficaces pour le retenir dans le bien ».

L'histoire fabuleuse, légende ou roman, du conquérant macédonien a dès longtemps saisi l'imagination populaire. A l'époque des Ptolémées, elle circulait déjà en Égypte ; nombreux sont les littérateurs ou érudits qui s'en sont emparé⁽³⁾. Ce n'est point ici le lieu de reprendre la question ou de l'exposer.

Revenons à notre tissu : sous la forme de bande étroite, il a pu servir à l'habillement, comme bordure d'un vêtement civil ou religieux. Le morceau le plus complet a conservé dans le bas un cordonnet de soie blanche qui garde des traces de frange. Dans un inventaire de la cathédrale d'Anagni, écrit sur vélin dans les pre-

(1) Strabon, *Rev. géogr. lib.* XVII, 3.

(2) Châteaubriand, *Les Martyrs*, l. XI, p. 576.

(3) Parmi les érudits qui ont étudié la légende d'Alexandre, je n'en citerai qu'un qualifié entre tous, et dont les travaux ont annulé ceux de ses devanciers, M. Paul Meyer ; il a consigné le résultat de ses recherches dans *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge* ; Paris, 1886, 2 vol. in-12.

mières années du ^{xiv}^e siècle, figure « una dalmatica de samito viridi cum paraturis in fimbriis instoriam Alexandri elevati per grifos in aerem » ⁽¹⁾.

Le même sujet est reproduit, accompagné du voyage sous-marin que fit Alexandre enfermé dans une cage de cristal suspendue à un vaisseau, sur une magnifique tapisserie de haute lisse du ^{xv}^e siècle, propriété de la maison Pamphili-Doria à Rome.

Cet exemple et ceux que nous avons rappelés plus haut prouvent la persistance en iconographie tout comme en histoire du « Roman d'Alexandre ». Nous sommes loin de leur date, car toute porte à croire que notre tissu historié remonte à une époque très ancienne. M^{re} Barbier l'attribuait à la fin du ^{iv}^e siècle ou au commencement du ^v^e. M. Terme, directeur du musée des tissus de Lyon, ne le croit pas antérieur au ^{vi}^e siècle ni postérieur au ^x^e; toutefois, en nous donnant cette appréciation, ce savant a ajouté que son jugement ne se fondait que sur les données actuelles que peuvent modifier chaque jour les découvertes nouvelles, et spécialement sur la perfection du tissage.

Le dessin semble indiquer une origine égyptienne; il n'est point sans rapport avec les tissus coptes, tout en leur étant de beaucoup supérieur; n'a-t-il pas également des attaches byzantines et des rapports avec l'art du bas Empire?

En présence de ces points d'interrogation, je ne saurais conclure et préfère livrer à l'étude des spécialistes ce rare spécimen, œuvre d'une main habile, que rend on ne peut mieux, à la couleur près, l'héliogravure de M. Dujardin.

⁽¹⁾ Barbier de Montault, dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. XVIII, p. 26.

— 105 —

INVENTAIRE, APRÈS DÉCÈS, DU MOBILIER DE L'ARCHIDIACRE JACQUES ORSINI À SENS (1312),

PAR M. L'ABBÉ CHARTRAIRE,

Correspondant du Comité, à Sens (Yonne).

Le 23 avril 1312, à la requête de Mathieu de Valfroy, vicaire général et procureur de feu Jacques Orsini, archidiacre de Sens, le Chapitre de Sens faisait dresser l'inventaire des meubles appartenant à ce dignitaire et trouvés dans sa maison claustrale.

Fils de Mathieu Orsini, de l'illustre famille romaine, Jacques, chapelain du Pape, était déjà chanoine et archidiacre de Sens, en 1300. Vers la fin de cette année, le 2 décembre, retenu à Châlons-sur-Marne par le stage auquel l'oblige la prébende dont il vient de prendre possession, il écrit au doyen et aux chanoines de Sens, s'excusant de ne pouvoir répondre à la convocation qu'ils lui ont adressée pour leur prochain chapitre du 6 décembre et donnant procuration au préchantre, Jean de Grandpuit, pour l'y représenter⁽¹⁾.

(1) « Venerabilibus et sapientibus viris domino P. decano et capitulo Senonen., Jacobus domini Mathei Ursi de filiis Ursi, domini Pape capellanus, ejusdem ecclesie archidiaconus, salutem et se ad eorum beneplacita preparatum. Dudum vestris litteris requisiti quod ad capitulum celebrandum una vobis, Senonis octavo idus decembris personaliter veniremus, quia residenciam nostram, quam in ecclesia Cathalaunensi facere cepimus, non poteramus sine dispendio interrumpere, tum propter infirmitatem quorundam de nostra familia, tum propter alias causas rationabiles, personaliter venire nequivimus, excusationis litteras causas hujusmodi deferrentes vobis duximus destinandas, committentes vices nostras domino J., preceptori Senonen., super hiis que tractanda et agenda in dicto capitulo imminabant; verum quia, sicut nuper recepimus, prefate littere, propter culpam maligni

Chapelain du pape Benoît XI, il en obtient, le 25 janvier 1304, un indult l'autorisant à déléguer un vicaire pour la visite de son archidiaconé ⁽¹⁾.

Un mandement apostolique, adressé, le même jour, à l'archevêque de Rouen et à l'évêque de Verdun, nous apprend qu'il s'était plaint des difficultés rencontrées pour la perception de ses prébendes à Sens et à Châlons et dans l'exercice de sa juridiction comme archidiacre ⁽²⁾.

De nouveaux indults l'autorisent, dans la suite, à recueillir les fruits de ses bénéfices sans y faire résidence ⁽³⁾ et à se faire suppléer dans les visites de son archidiaconé ⁽⁴⁾.

Le 22 décembre 1309, il fait, au nom du nouvel archevêque de Sens, Philippe de Marigny, les instances pour l'obtention du pallium ⁽⁵⁾.

Clément V, qui lui a conservé la charge de chapelain apostolique, lui réserve de nouvelles faveurs. Il lui donne provision d'un canonicat de la basilique Vaticane, avec expectative de prébende (28 octobre 1310) ⁽⁶⁾; puis, sur la demande de Thibaut Orsini, son frère, ambassadeur des Romains, il lui confère un canonicat de l'église de Bologne, avec expectative de prébende (24 décembre 1310). A cette occasion, le Pape lui donne dispense au sujet de la pluralité des bénéfices, car, à cette époque, Jacques Orsini est, à la fois, archidiacre

nunciū, vobis non fuerunt aliquatenus assignate, ecce repetitis litteris allegantes excusationes eadem, prudentiam vestram rogamus attentius quatinus absenciam nostram ex predictis causis habere velitis si complacet excusatam et, ad maiorem cautelam, iterum vices nostras committimus prefato domino J. preceptorī, per presentes litteras nostri sigilli munimine roboratas, ratum et gratum habituri quicquid per eundem dominum preceptorem in memorato capitulo actum fuerit sive gestum. In cuius rei testimonium sigillum nostrum presentibus litteris duximus apponendum. Datum et actum anno Domini m^o ccc^o, die Veneris post festum beati Andree apostoli.

[Original sur parchemin, autrefois scellé sur double queue de parchemin. — Archives de l'Yonne, G 69, n^o 2, Bibliothèque de Sens.]

(1) Grandjean, *Registres de Benoît XI*, n^o 412.

(2) *Ibid.*, n^o 491.

(3) *Registres de Clément V*, n^o 1958.

(4) *Ibid.*, n^{os} 3851 et 6470.

(5) *Ibid.*, n^o 5170.

(6) *Ibid.*, n^o 5857.

de Sens, trésorier de Salamanque, chanoine de Sens, de Châlons, de Salamanque et de Saint-Pierre de Rome⁽¹⁾.

Nous ignorons la date précise de la mort de Jacques Orsini. Le 21 avril 1312, le Pape disposait de l'archidiaconé et du canonicat de Sens, devenus vacants par son décès, en faveur de Jean de Marigny, plus tard archevêque de Rouen⁽²⁾.

Jacques Orsini avait fondé son obit à Sens. L'obituaire de la Clôîtrerie fait mention, au 17 juillet, de son anniversaire, pour lequel se faisait une distribution de soixante sols parisis⁽³⁾.

Les détails fournis par l'inventaire dressé après sa mort indiquent l'importance de la maison occupée, dans le cloître de Saint-Étienne, par l'archidiacre de Sens. Cette maison, outre le logis, comprenait un auditoire pour l'officialité particulière de l'archidiacre, distincte de celle de l'archevêque et de celle du Chapitre. Des prisons y étaient annexées pour les justiciables de cette juridiction. Bien que ses charges multiples et les dispenses qu'il s'était fait octroyer aient tenu Jacques Orsini souvent éloigné de Sens, on peut affirmer qu'il y résida quelquefois. Le mobilier décrit par l'Inventaire signale en effet, outre les ustensiles communs, des objets à l'usage personnel du défunt, notamment des écrins décorés de peintures portant ses armoiries.

Omnibus presentes litteras inspecturis, decanus et capitulum ecclesie Senonensis, salutem in Domino. Noverint universi quod anno Domini millesimo trecentesimo duodecimo, die vicesima tertia mensis aprilis, videlicet die dominica, in festo beati Georgii, factum fuit inventarium de bonis mobilibus pertinentibus ad executionem testamenti seu ultime voluntatis defuncti domini Jacobi Ursi, quondam archidiaconi Senon., existentibus in domibus dicti defuncti archidiaconi sitis in claustro Senon., quod quidem inventarium ad requestam domini Mathei de Valle Frigida, olim vicarii et procuratoris dicti defuncti archidiaconi, factum fuit per venerabiles viros dominos Johannem de Grandi Putheo precentorem et Gilonem de Primeriaco canonicos ecclesie supradicte, ad predictum inventarium faciendum loco nostri et pro nobis deputatos, quod quidem inventarium sequitur in hec verba :

⁽¹⁾ *Registres de Clément V*, n° 6454.

⁽²⁾ *Ibid.*, n° 7748.

⁽³⁾ Reproduit par Fenel, *Nécrologe de l'église de Sens*, Bibl. de Sens, ms. 51.

1. Primo duo magni poti de mestallo¹, quorum unus est ad ansam, alter ad enellos;
2. Item unus alter ad ansam bonus;
3. Item quatuor alii poti cuprei, quorum duo sunt quasi de una quantitate et alii duo minores;
4. Item quidam magnus cacabus seu chauderia magna et quidam alius minor cacabus seu chauderia, ambo rotundi;
5. Quedam magna patella erea et due alie patelle eree minores;
6. Item quedam patella ferrea;
7. Item undecim cheneti ferrei tam magni quam parvi;
8. Item duo tripedes ferrei;
9. Item quedam craticula;
10. Item quedam alia patella erea ad caudam;
11. Item duo loichefroies;
12. Item quedam securis;
13. Item quoddam rotissorium;
14. Item quidam pelvis ad siculam;
15. Item quedam esmioire;
16. Item quedam coloeria;
17. Item tres tenaille ferree;
18. Item quedam brochia ferrea;
19. Item quedam paleta de ante ferrea;
20. Item quedam patella ad portandum ignem ad sigillum;
21. Item quidam havetus modici valoris;
22. Item unus cooperetus ad coquinam;
23. Item quidam magnus potus stanneus de novem pintis ad vinum;
24. Item sex alii magni poti stannei quilibet de dimidio sextario vel de tribus pintis vel circiter;
25. Item quatuor quarte;
26. Item sexdecim pinte stannee;
27. Item septem chopine stannee;
28. Item due aguerie cupree;
29. Item tres poti stannei pro elemosina;
30. Item quatuor candelabra cuprea;
31. Item sex duodene et quatuor scutelle de stanno;
32. Item sex magni platelli stannei mediocres;
33. Item quadraginta parve scutelle stannee;
34. Item tres pelves ad lavandum manus cum tribus chauffoeriis cupreis;
35. Item octo magni lecti cum pulvinaribus;
36. Item decem et octo lecti parvi cum pulvinaribus, uno pulvinari ex cepto;
37. Item decem et octo tretelli;

38. Item septem tabule ad comedendum, tam magne quam parve;
39. Item duodecim cathedre cum duabus perforatis;
40. Item quatuor scanna tam magna quam parva;
41. Item duo pedes ad pelves;
42. Item unus drecoors cum duobus altis tretellis;
43. Item in coquina unus drecoors⁽¹⁾ cum tretellis;
44. Item tres escranni;
45. Item viginti et quinque forme tam magne quam parve cum sedibus officialis et sigillatorum;
46. Item circiter octo quadrigate feni;
47. Item circa unam quadrigatam stramis;
48. Item viginti quinque chevronni;
49. Item quedam pinta autissiodorensis stannea;
50. Item tres caude vino vermeilleto plene, cum uno poinconno vino albo pleno;
51. Item quedam cauda aceti vacua circiter unum pedem;
52. Item viginti quatuor lintheamina de duabus telis;
53. Item quinque lintheamina de duabus telis et dimidia;
54. Item viginti octo lintheamina de tela et dimidia;
55. Item decem et septem tableta communia per hospicium;
56. Item sex tableta nova cum una duodena manutergiorum novorum;
57. Item decem et novem [manutergi]a communia per hospicium;
58. Item quatuor auricularia;
59. Item quoddam coopertorium furratum de vario;
60. Item quoddam aliud furr[atum, . . .]lis;
61. Item novem culcitre piete;
62. Item una sargia rubea;
63. Item una alia crocea;
64. Item una radiata;
65. Item due sargie et duo tapeta ad familiam;
66. Item octo tam arche quam scrinia;
67. Item sex escranni apti ad ponendum ad capita lectorum;
68. Item duo parva altaria non benedicta, unum de allebastro, aliud de marmore nigro;
69. Item quatuor paria ferrorum ad imprisionendum malefactores;
70. Item quoddam scrinium longum;
71. Item duo scrinia ad candelas cereas reponendas;
72. Item quidam potus stanneus de tribus pintis vel circiter;
73. Item circiter decem et octo sextaria frumenti;
74. Item quoddam scrinium parvum;

(1) Il semble qu'on ait voulu, par une surcharge, modifier le mot *drecoors* pour écrire *drecoers*.

75. Item duo serinia picta ad arma Ursina.

In cujus rei testimonium ad relacionem dictorum canonicorum, sigillum dicti capituli Senonensis presentibus litteris duximus apponendum,

Datum anno et die primo dictis.

[Original sur parchemin, autrefois scellé sur simple queue. — Archives départementales de l'Yonne, G 141, n° 3, Bibliothèque de Sens.]

E. CHARTRAIRE.

RAPPORT ARCHÉOLOGIQUE
SUR
LES FOUILLES FAITES EN 1901
PAR LE SERVICE DES MONUMENTS HISTORIQUES
DE L'ALGÉRIE,
PAR M. STÉPHANE GSELL,
Membre non résidant du Comité.

Le principal effort du Service des monuments historiques a porté cette année sur Timgad, où les travaux ont été exécutés, comme de coutume, sous la direction de M. Ballu. D'autres chantiers ont été ouverts à Khamissa (fouilles du Service), à Cherchel (fouilles dirigées par M. Waille), à Lambèse (fouilles de M. Courmontagne), à Tébessa-Khalâ et à Morsott (fouilles de M. Barry), à Kherbet-bou-Addoufen (fouilles de M. Jacquetton), à Tobna (fouilles de M. Grange).

Je ne parlerai ici ni des fouilles de Tobna, sur lesquelles j'ai déjà donné des renseignements à la Commission archéologique de l'Afrique du Nord⁽¹⁾ et qui ont été l'objet d'un mémoire très étendu de M. Grange, envoyé à M. le Ministre de l'Instruction publique, — ni de celles de Cherchel, dont l'étude appartient à M. Waille, — ni de celles de Khamissa, que M. Pernot, de l'École française de Rome, s'est chargé de faire connaître.

TIMGAD.

A Timgad, le Service des monuments historiques a déblayé le *decumanus maximus* jusqu'à la porte orientale de la ville. Comme le reste du *decumanus*, cette partie de la voie principale de *Thamugadi* était bordée de portiques.

⁽¹⁾ *Bulletin archéologique*, 1901, p. CCXII.

La porte est presque entièrement détruite. Sur le sol gisent quelques morceaux d'architecture qui ornaient ce monument : bases corinthiennes, débris de fûts cannelés avec des rudentures dans leur partie inférieure, chapiteau corinthien de type classique, fragments des moulures des soubassements et de l'entablement⁽¹⁾. Cette porte, qui n'avait qu'une baie, devait être de même type que celle de l'Ouest⁽²⁾. Derrière un des pieds-droits (celui du Nord), il y avait une fontaine.

On a également déblayé plusieurs rues dans le quartier septentrional, à l'Ouest de la chaussée, dite *cardo* Nord, qui mène de la porte du Nord au Forum. Elles sont toutes dallées en grès⁽³⁾. La plus importante, parallèle à cette chaussée, se trouve exactement dans le prolongement de la voie que l'on appelle le *cardo* Sud. Elle mesure 5 m. 25 de largeur. A son extrémité septentrionale se dressait une porte dont il ne reste plus que le bas. La baie unique était large de 3 m. 20; les pieds-droits offraient probablement par devant et par derrière un pilastre et une colonne engagée, comme à la porte qui commande le *cardo* Nord. Ces pieds-droits formaient des massifs pleins⁽⁴⁾. L'un et l'autre étaient précédés, au Nord, d'une petite fontaine.

Sur le front septentrional de la ville, entre la porte dont nous venons de parler et celle du *cardo* Nord, et aussi plus à l'Est, on distingue des traces d'un long mur en blocage et en pierres de taille, qui paraît être un rempart établi à une basse époque.

Le plus important des édifices publics déblayés en 1901 s'élève à l'Est du *cardo* Nord et à une cinquantaine de mètres environ au Nord du *decumanus*. Il est d'assez basse époque, du IV^e siècle, croyons-nous. Par devant, il empiète un peu sur le trottoir du *cardo*; par derrière, il s'avance sur une rue parallèle.

La façade présentait des pilastres précédés de colonnes. Une baie, sans doute très large, mais dont il n'est plus possible d'indiquer les dimensions exactes, s'ouvrait sur une cour étroite, bordée

(1) Cf. Boeswillwald, Cagnat et Ballu, *Timgad*, p. 151.

(2) Voir *ibid.*, p. 130-133.

(3) Sur une de ces voies ont été construites de petites latrines contenant cinq sièges.

(4) On sait qu'à la porte du *cardo* Nord, chaque pied-droit était évidé de manière à constituer une petite salle (*ibid.*, p. 125).

à droite, à gauche et au fond, par des portiques à colonnes corinthiennes d'un style assez médiocre.

Au delà du portique du fond, une porte (large de 3 m. 80), qui semble avoir été flanquée de deux colonnes engagées, donne accès à une vaste salle en forme d'hémicycle, mesurant intérieurement 14 m. 80 de diamètre. Le sol de cette salle est revêtu d'un beau dallage. Les murs, qui ne dépassent pas actuellement 2 mètres de hauteur, sont en briques et en moellons; on n'a employé qu'un petit nombre de pierres de taille. La construction est soignée.

L'hémicycle offre, au fond, une grande niche quadrangulaire, qui a 1 m. 80 de largeur et 1 m. 03 de profondeur⁽¹⁾, et, de chaque côté de cette niche, quatre autres renforcements plus petits, larges de 1 m. 20-1 m. 28, profonds de 0 m. 50-0 m. 54. Ces niches, qui abritaient évidemment des statues, étaient flanquées de pilastres en briques, en avant desquels se dressaient des colonnes. Sauf celle du fond, elles étaient précédées de trois marches. Des plaques de marbre revêtaient les parois, les niches, les pilastres; parmi les fragments retrouvés, plusieurs offrent des motifs gravés : un vase à deux anses flanqué de deux cornes d'abondance, des arabesques, etc. Les colonnes reposaient sur des bases corinthiennes, à dé assez élevé (hauteur de ce dé, 0 m. 55); les chapiteaux, qui appartiennent aussi à l'ordre corinthien, sont d'une facture sèche et maigre qui indique le bas Empire⁽²⁾. Sur la frise de l'entablement qui régnait au-dessus des niches était gravée une inscription; on n'en a retrouvé, jusqu'à présent, qu'un fragment insignifiant (hauteur des lettres, 0 m. 175):

[f]ELICITER

Cet entablement projetait des décrochements au-dessus des pilastres et des colonnes.

L'hémicycle est flanqué de deux salles rectangulaires, qui s'ouvrent aux deux extrémités du portique s'étendant au fond de la cour. Dans celle de droite, le mur postérieur offre une niche. Celle de gauche est presque entièrement détruite. Le portique de droite

⁽¹⁾ Cette niche est ménagée dans un massif qui a la forme d'un pan coupé à trois côtés.

⁽²⁾ Ils ressemblent à un chapiteau de Lamta, dessiné par M. Saladin, *Archives des missions*, 3^e série, t. XIII, 1887, p. 10, fig. 13.

donne accès à deux pièces oblongues, de petites dimensions ⁽¹⁾; la même disposition se répétait certainement à gauche, où il ne reste que quelques vestiges des soubassements.

Tout près de cette ruine, au Nord-Est, on a découvert une dédicace mentionnant une construction dont le coût fut de 400,000 sesterces. S'agit-il de l'édifice que nous venons de décrire? Nous n'oserions l'affirmer. Le texte était gravé sur deux plaques; la seconde est intacte (longueur, 1 m. 15; hauteur, 0 m. 77), mais il ne reste plus qu'un petit fragment de la première. Hauteur des lettres, 0 m. 07—0 m. 06 ⁽²⁾ :

QVINTIANI FLAVI RO
MENTO SVO REIPVBLICAE
NSIVM PATRIAE SVAE LE
E EX HS CCCC MIL·VNM·
A·PERFECTVM EST ✽

A l'Est de la basilique judiciaire, entre le *decumanus* et le théâtre, on a déblayé de petits thermes dont les dispositions sont très nettes. Sur une ruelle orientée de l'Est à l'Ouest s'ouvrent trois portes donnant accès à une grande salle, lieu de conversation et gymnase, qui a la forme d'un L et qui occupe tout le côté Sud de l'établissement. Elle est divisée en trois compartiments par deux colonnades. On y a trouvé des restes de deux bancs en pierre ⁽³⁾. Le sol est pavé de mosaïques ornementales, les parois offrent des vestiges de peintures. Une petite pièce voisine contient des latrines, une autre servait sans doute de vestiaire. Le *frigidarium*, avec sa piscine rectangulaire, est dans l'angle Nord-Est; à l'Ouest, il communique avec trois salles qui occupent le reste du côté Nord. Ces salles pouvaient être chauffées; les *suspensurae* portent un lit de béton recouvert de mosaïques. Le *caldarium*, muni d'une petite piscine semi-circulaire, est à l'Ouest, ainsi qu'un grand réservoir. Un couloir, qui part d'un

(1) L'une d'elles communique par une porte exigüe avec une ruelle latérale.

(2) J'ai copié sur les originaux toutes les inscriptions contenues dans ce rapport. Mais je dois ajouter que M. Ballu m'avait auparavant communiqué des copies de la plupart d'entre elles.

(3) Ces bancs ont été relevés et placés, l'un dans la salle dont nous parlons, l'autre dans le *frigidarium*.

angle de la grande salle et qui conduit aux fourneaux, borde une partie des flancs Ouest et Nord du bâtiment.

Dans la ruelle qui mène à ces thermes gisaient deux inscriptions dont l'une atteste l'existence d'un temple de Cérès, situé sans doute tout près de là. Ce sanctuaire servait probablement de local aux réunions des *Augustales*.

1° Longueur de la pierre, 1 m. 60; hauteur, 0 m. 60; hauteur des lettres, 0 m. 055-0 m. 04.

CERERI AVG SACRVM
ARCA AVGVSTALIVM A REPUBICA
SEPARATORVM TEMPLVM VETVSTATE
DILAPSVM A SOLO SVA PECVNIA
RESTITVIT EADEM QVE DEDICAVIT

Cereri Aug(ustae) sacrum. Arca Augustalium a republica separatorum templum vetustate dilapsum a solo sua pecunia restituit, eademque dedicavit.

Ligne 5. — Les deux mots *eadem* et *que* sont séparés.

2° Longueur, 1 m. 35; hauteur, 0 m. 57; hauteur des lettres, 0 m. 08-0 m. 07.

ORDO
AVGVSTALIVM SVA
PECVNIA FECIT

Il y a, dans le quartier septentrional de Timgad, une petite église connue depuis longtemps, quoiqu'on ne l'eût pas fouillée. Dans le tome II de mon ouvrage sur les *Monuments antiques de l'Algérie*⁽¹⁾, j'en ai donné une courte description et un plan, qu'il est possible à présent de compléter et de rectifier sur plusieurs points, l'édifice ayant été déblayé en 1901.

Ce sanctuaire chrétien, d'une construction barbare, a été élevé sur une voie parallèle au *cardo* Nord et sur des salles qui faisaient partie d'une grande maison romaine. Il n'avait qu'une porte, ouverte sur la façade, à l'Ouest. A l'intérieur, deux rangées de quatre colonnes,

(1) Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, p. 311-313, fig. 144.

dont tous les éléments ont dû être pris ailleurs, séparaient la nef, large de 5 m. 60, des bas-côtés, larges de 2 m. 15 (à gauche) et de 1 m. 95 (à droite). Une base de colonnette (0 m. 12 de côté), trouvée au fond de la nef, a peut-être fait partie d'un pied d'autel. On montait probablement au *presbyterium* par deux petits escaliers dont il ne reste plus que des traces. A droite, il y avait une sacristie communiquant avec cet espace. A gauche, une salle oblongue, perpendiculaire à l'axe de l'église, se termine au Nord par une abside enfermée dans un cadre. Une baie, ménagée dans le mur du *presbyterium* et suivie d'un escalier très grossier⁽¹⁾, paraît avoir donné accès à cette salle, dont le sol dallé se trouve au même niveau que le sol des trois nefs. Derrière le soubassement arrondi qui porte le chevet de l'église ont été déposés trois sarcophages.

Une plaque de pierre (haute de 1 m. 51, large de 0 m. 71, épaisse de 0 m. 13), qui a été recueillie dans les décombres de l'église et que les constructeurs chrétiens avaient sans doute utilisée, porte l'inscription suivante (hauteur des lettres, 0 m. 07—0 m. 045):

IMP · CAES
T · AELIO · HA
DRIANO · ANTO
NINO · AVG · PIO · DI
5 VI · HADRIANI · FIL · DI
VI · TRAIANI · NEPOE
DIV PONT · MAX · TRIB · POT ·
VI · COS · III · P · P · PLATE
AM STRATAM
10 C · PRASINA · MESSAL
DIVS · LEG · AVG · PR · PR
LEG · III AVG · PATRO
NVS · COL · DEDICAVIT
D · D · P · P ·

Imp(eratore) Caes(are) T. Aelio Hadriano Antonino Aug(usto) Pio, Divi Hadriani fil(io), Divi Traiani nepote, pont(ifice) max(imo), trib(uniciae) pot(es-

⁽¹⁾ Ces dispositions sont peu nettes.

tatis) VI, *co(n)s(ule)* III, *p(atre) p(atriciae)*, *plateam stratam* C. *Prastina* *Messallinus*, *leg(atus) Aug(usti) pr(o) pr(ectore) leg(ionis) III Aug(ustae)*, *patronus col(oniae)*, *dedicavit. D(ecreto) d(ecurionum)*, *p(ecunia) p(ublica)*.

Ligne 12. — Le nom de la légion a été martelé, puis rétabli.

Inscription de l'année 143. *Prastina Messallinus* fut légat de l'armée d'Afrique jusqu'en 146. — Conf. une autre inscription de l'époque d'Antonin, mentionnant également le dallage d'une place; elle a été découverte, il y a quatre ans, en avant du petit temple qui fait face au marché⁽¹⁾.

A quelques mètres à l'Ouest des grands thermes situés en dehors de la ville, se voit une ruine assez étendue, construite en moellons et en briques, avec quelques parties en pierres de taille. Les murs ne dépassent guère le niveau du sol actuel. On a commencé à déblayer ce monument. On y a trouvé des colonnes, une mosaïque ornementale et l'inscription suivante, gravée sur une base (hauteur, 0 m. 95; largeur, 0 m. 52; épaisseur, 0 m. 28; hauteur des lettres, 0 m. 03) :

ALES HOMO NVM̃E
 VIRTVS ET GLORIA PAL^{mas}
 ROMVLEIS PRÆPES VIRGO
 FECVNDATA TROPEIS 
 5 SIC STETIT VT ROMAM VIC
 TVS COGNOSCERET ORBIS
 OMINE QVO RESIDENS
 METVM DOLOS IVRGIA VINCAS
 ET COMITATVS AGAS PROVECTVS
 10 GAVDIA PALMAS 

Ales, homo, nume(n), virtus et gloria pal(mas)!
Romuleis praepes virgo fecunda trop(a)eis
Sic stetit ut Romam victus cognosceret orbis.
Omne quo residens metum, dolos, iurgia vincas
Et comitatus agas, provectus, gaudia, palmas!

⁽¹⁾ Cagnat, *Bulletin archéologique du Comité*, 1898, p. CLVIII.

Ligne 3. — Dans le mot *praepes*, l'A a été gravé après coup.

Inscription du IV^e siècle, qui se rapporte sans doute à une statue de la Victoire.

Un certain nombre de maisons ont été fouillées en 1901. Celles qui se trouvent au Nord du *decumanus*, entre l'arc de Trajan et le *cardo* Nord, sont très mal conservées. Des murs grossiers, construits à une basse époque et fort enchevêtrés, les recouvrent et empêchent presque partout de reconnaître les dispositions primitives.

Quelques habitations, un peu plus intéressantes, quoique également remaniées, se voient à l'Ouest du *cardo* Nord. L'une d'elles, — celle qui a été en partie recouverte par l'église décrite plus haut, — a de petits thermes, avec une piscine pour les bains froids et une autre piscine pour les bains chauds. Sur les parois du bassin du *frigidarium*, on distingue des restes de peintures, imitant des marqueteries de marbre. On a recueilli dans ces thermes une base (hauteur, 0 m. 83; largeur, 0 m. 48; épaisseur, 0 m. 38), portant une inscription (hauteur des lettres 0 m. 05-0 m. 04):

H Y G I A M
L · A C I L I V S
G R A N I A N V S
L · I V L I O I A N V A
R I O S O C E R O
S V O A T E X O R
N A T I O N E M
B A L I N E I ♡
D O N O P E D I T

A côté de la statue d'Hygie que mentionne ce texte, il y avait jadis une statue d'Esculape, dont la base, gisant à fleur de terre auprès de l'église, est connue depuis un demi-siècle⁽¹⁾; la dédicace est rédigée de la même manière.

Une autre maison, très vaste, a été déblayée, en 1900 et en 1901, dans le quartier méridional de *Thamugadi*, au Nord-Ouest des Thermes du Sud, et entre le *cardo* Sud, la voie qui passe de-

⁽¹⁾ *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 2340.

vant le Capitole et deux autres rues transversales. Là aussi, on constate de nombreux remaniements, et les parties datant de la bonne époque romaine sont mal conservées. L'entrée principale s'ouvrait à l'Est, sur le *cardo*, et menait à une petite cour, ornée d'une fontaine. A droite, des thermes en briques contenaient deux bases de statues d'Esculape et d'Hygie, qui ont déjà été publiées⁽¹⁾. Au delà de cette première cour, il y en a une autre plus grande, entourée de quatre portiques et offrant au centre un long bassin construit en briques; par derrière, une salle, pavée d'une mosaïque assez fine, servait probablement aux réceptions. Une troisième cour s'étend derrière cette salle. On y voit un bassin rectangulaire, clos par des dalles posées de champ et décoré d'une vasque semi-circulaire, dont les sculptures mutilées représentent des Silènes et des Amours; un réservoir, établi sous ce bassin, paraît avoir été un vivier. La maison dont nous parlons comprenait en outre de nombreuses chambres dont il est impossible, en général, de distinguer le plan. Une des deux inscriptions trouvées dans les bains est ainsi conçue : *Hygiae Aug(ustae) Faustus et Valentina*. M. Vars s'est demandé si ces personnages n'étaient pas M. Plotius Faustus et Cornelia Valentina Tucciana, qui firent construire le marché de Thamugadi à l'époque des Sévères.

Outre les inscriptions dont le texte a été donné plus haut, nous signalerons les suivantes, découvertes au cours des fouilles de 1901 :

1° Petite base, gisant près de la porte de l'Est. Hauteur des lettres, 0 m. 03.

VICTOR ■■■

AVG S ■■■

PRO SALV

TE DOMI

NI • IMPER

Victor[iae] Aug(ustae) s[acrum)], pro salute domini Imp[er]atoris nostri...]

⁽¹⁾ Bull. arch. du Comité, 1901, p. ccx et p. 311, n° 8.

2° Plaque, mesurant 0 m. 69 de hauteur, trouvée près de la porte de l'Est. Hauteur des lettres, 0 m. 10-0 m. 08. La pierre est cassée à gauche.

THICI·FILIO

IANO·AVG

OS·III·P·P

IC·D·D·P·P

[*Imp(eratori) Caes(ari), Divi Traiani Par(thici filio, [Divi Nervae nepoti, Traiano Hadr]iano Aug(usto), [pontifici maximo, tribuniciae potestatis...], co(n)s(uli) III, p(atr) p(atriciae), [...de]dic(avit). D(ecreto) d(ecurionum), p(ecunia) p(ublica).*

3° Colonne milliaire, trouvée dans le quartier septentrional, non loin du *decumanus*. Hauteur des lettres 0 m. 05.

IMP·D·N·FL·IVL·

CRISPINO·NOB·

CAESARI·RES

PVB·COL·THA

MVG

Imp(eratori) d(omino) n(ostro) Fl(avio) Iul(io) Crispino, nob(ilissimo) Caesari, respub(lica) col(oniae) Thamug(adensis).

D'autres bornes milliaires africaines sont dédiées à *Fl(avius) Val(e)rius Crispinus*, César⁽¹⁾; à *Fl(avius) Iulius Crispinus*, César⁽²⁾; à *Flavius Crispinus*, César⁽³⁾. Il s'agit sans doute de *Flavius Iulius Crispus*, fils de Constantin.

4° Trois fragments se raccordant, recueillis dans le quartier septentrional, au Nord de la petite église. Hauteur des lettres,

⁽¹⁾ Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 132, n° 96.

⁽²⁾ *Ephemeris epigraphica*, V, 1140. — Boeswillwald, Cagnat et Ballu, *Timgad*, p. 149 (milliaire trouvé à Timgad, près de la porte du Nord).

⁽³⁾ *Eph. epigr.*, V, 1142.

0 m. 07 à la ligne 1, 0 m. 05 aux lignes suivantes. Caractères de basse époque.

EMENTIVS · FL · P · P ·
VMO · MORVM PROBITA
S ERGA PVBLI T PRIVATA
CONPARA
IAM DIVIN FOM (sic)
NDITA EST RESTIT
VVM ROBORE
DD CORFID

5° A l'Est de la basilique judiciaire. Fragment brisé de tous les côtés. Hauteur des lettres, 0 m. 10.

ILLIC
EG AVG

...filio. leg(atus) Aug(usti) [pr(o) pr(aetore)]

6° Petit fronton trouvé dans les ruines d'une maison, au Nord du *decumanus*, à la hauteur de l'angle Nord-Est du forum. Hauteur des lettres, 0 m. 07.

TRYGETIA

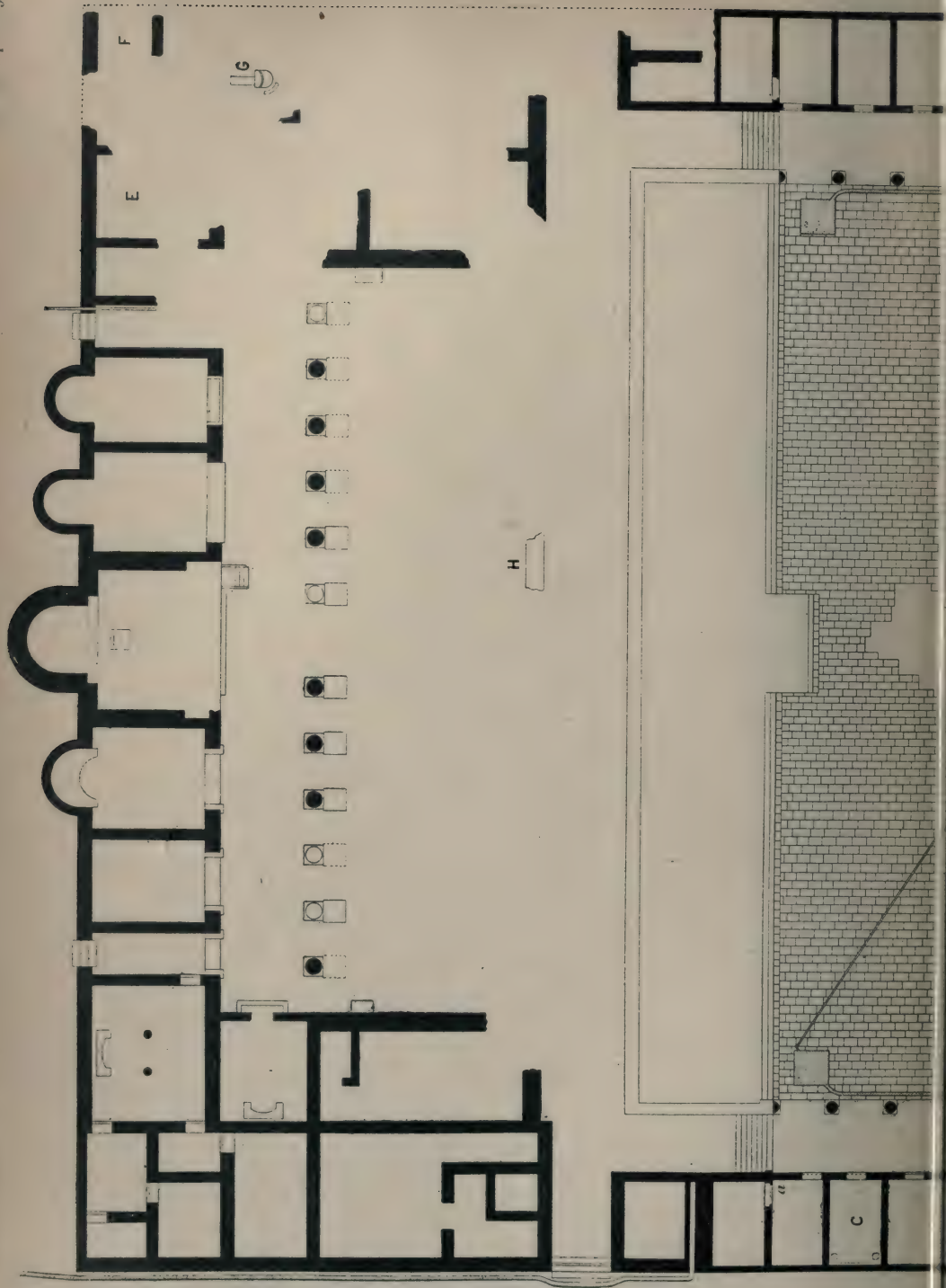
Mentionnons encore un grand A en bronze (hauteur 0 m. 22), découvert près des deux inscriptions des *Augustales*.

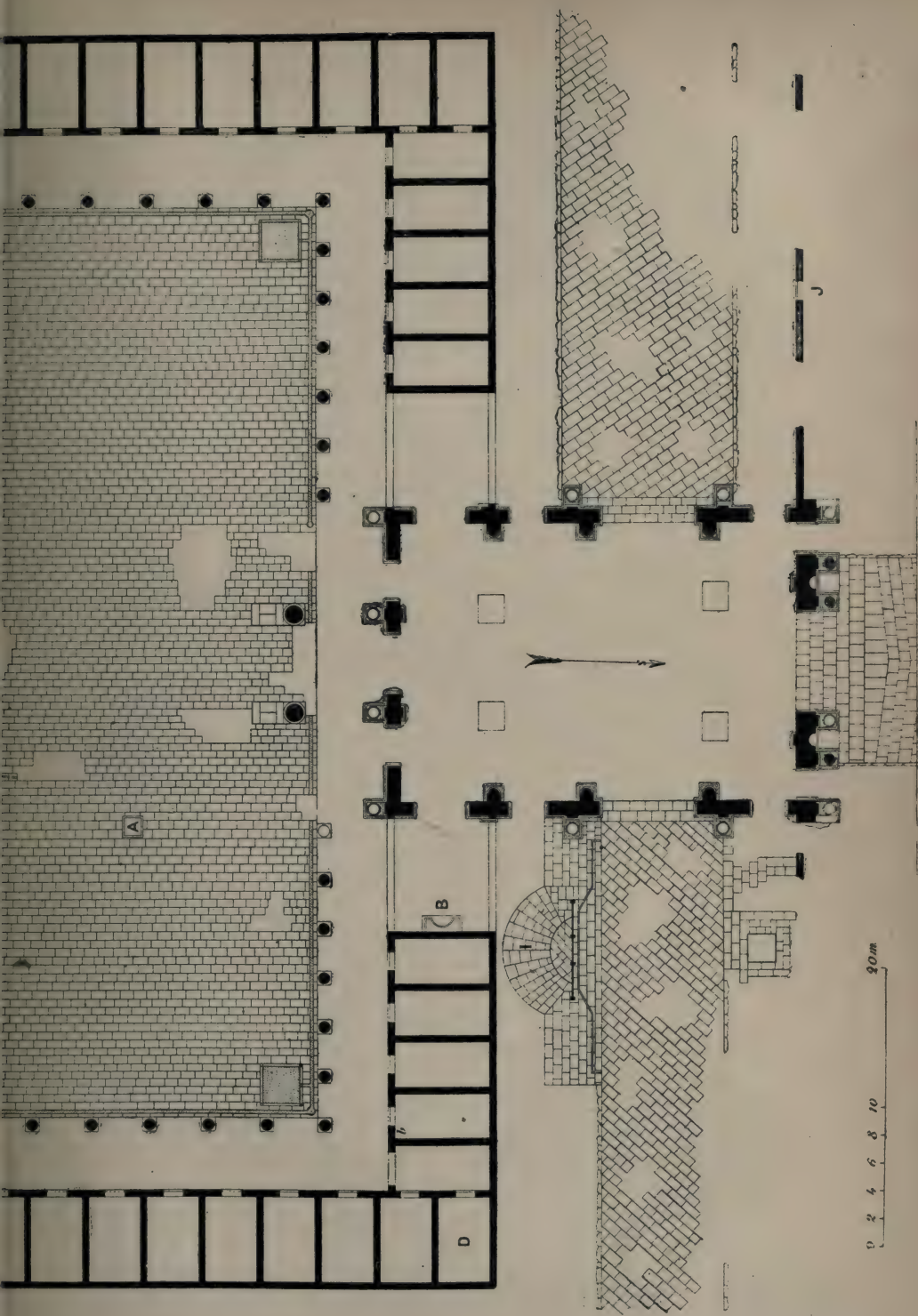
Quelques débris de statues méritent d'être signalés :

1° Une tête colossale de femme en marbre, trouvée sur une voie parallèle au *cardo* Nord (celle sur laquelle l'église a été construite). Haute de 0 m. 55, elle formait un morceau travaillé à part, qui s'encastrait dans le cou. La facture est assez médiocre. Le nez est cassé, les lèvres sont endommagées. Junon ? Vénus ? Cérès ?

2° Une tête féminine en marbre, demi-grandeur nature, recueillie près de l'église. Endommagée et de mauvais travail. Divinité indéterminée ;

3° Une tête diadémée, un peu plus grande que la précédente, trouvée dans le quartier septentrional, sur la voie qui fait suite au *cardo* Sud. Également endommagée et de mauvaise facture. Junon ?





CAMP DE LAMBÈSE. — QUARTIER CENTRAL.

4° Une tête de jeune femme en bronze, haute de 0 m. 22. On l'a recueillie dans la première rue parallèle au *cardo* Nord (dans la direction de l'Ouest). Elle formait une pièce à part. Elle représente probablement une divinité (Kora?) et paraît se rattacher à un original de la seconde école attique. C'est une œuvre gracieuse, bien supérieure à tous les morceaux de statuaire découverts jusqu'à présent à Timgad;

3° Quatre fragments d'une statue colossale en bronze, tirés d'un puits voisin de la maison de Faustus et de Valentina. Trois de ces fragments représentent des boucles de cheveux.

Parmi les menus objets, nous citerons :

1° Une lampe romaine, à queue forée, avec la marque FABI, gravée par-dessous;

2° Plusieurs lampes de l'époque chrétienne, en terre rouge, à queue pleine : les deux Hébreux portant la grappe de Chanaan; le sacrifice d'Abraham; un Amour ailé tenant une palme; un personnage assis dans une cabane au sommet d'un arbre et jouant de la flûte, etc.;

3° Un fragment d'une plaquette d'ivoire, avec des sculptures en haut-relief : un Amour assis, tenant un panier de raisin; auprès de lui, deux autres paniers;

4° Un cachet en terre cuite, long de 0 m. 08, portant l'inscription : SALVS SPESI (*Sallustii Spesini?*)

LAMBÈSE.

En octobre 1901, une communication faite à l'Académie des Inscriptions ⁽¹⁾ a indiqué les principaux résultats des fouilles de M. Courmontagne à Lambèse. Ces fouilles importantes ont été poursuivies, depuis, sur une partie du terrain que couvre le potager du pénitencier et, à l'heure actuelle, le quartier central du camp de la troisième légion est entièrement déblayé. Nous en avons levé un plan d'ensemble, qui nous permettra d'abréger la description (pl. XLI).

Au Nord, à l'intersection des voies dallées venant des portes septentrionale, occidentale et orientale du camp, s'élève l'édifice rec-

⁽¹⁾ Cagnat et Gsell, *Comptes rendus*, 1901, p. 626-634.

tangulaire connu généralement sous le nom de *praetorium*. Nous n'avons pas à parler ici de cette ruine célèbre, dont l'aspect vient d'être heureusement modifié par le dégagement des alentours et le transfert dans un autre local des diverses antiquités qui l'encombraient. L'intérieur était-il couvert d'un toit? Cela est fort probable, car on a peine à croire que les parois fort élevées de ce rectangle⁽¹⁾ aient simplement servi à former la clôture d'un-espace à ciel ouvert. Les extrémités des poutres maîtresses de la toiture reposaient vraisemblablement sur les six colonnes engagées qui font saillie à l'Est et à l'Ouest. Quant aux quatre massifs en pierres de taille dont le bas subsiste à l'intérieur de la salle, il est difficile de dire ce qu'ils portaient : peut-être étaient-ce simplement des socles de statues. Ils ne sont pas tout à fait dans l'axe des colonnes engagées et la position des deux massifs du Nord ne correspond pas exactement à celle des deux massifs du Sud.

Derrière le prétendu *praetorium*, s'étend une grande place, dont le dallage, médiocrement établi, s'est pourtant assez bien conservé. Elle mesure 65 mètres de long sur 37 m. 40 de large. Les dalles ont 0 m. 50-0 m. 85 de largeur; leur longueur est très variable (de 0 m. 40 à 1 m. 20).

Aux quatre angles, il y a des bassins carrés (de 2 m. 40 de côté), qui étaient alimentés par des caniveaux, longeant les côtés Nord, Est et Ouest de la cour⁽²⁾. On peut constater que le bassin du Nord-Est était entouré d'une barrière, formée de dalles verticales qui s'emboîtaient dans de petits piliers.

Deux grosses colonnes d'ordre ionique se dressent en avant de la baie qui fait communiquer le *praetorium* avec la place; elles paraissent avoir été précédées au Sud de deux socles rectangulaires, qui portaient des statues. Un grand autel, connu depuis longtemps, se voit près de là, au Sud-Est; il ne semble pas être exactement à sa place primitive. Il porte l'inscription⁽³⁾ : *Ara Disciplinae*. Plus loin,

(1) Elles sont hautes d'environ 15 mètres.

(2) Ajoutons qu'une petite rigole part du bassin situé au Sud-Est et coupe la place en biais. On en perd ensuite la trace. — « La pente générale de la place, écrit M. Courmontagne dans une note qu'il a bien voulu me communiquer, est ménagée du Sud-Ouest au Nord-Est, avec une inclinaison totale de 0 m. 12. Une bouche d'égout, ménagée à ce point Nord-Est du dallage et à l'intersection des caniveaux, reçoit ainsi toutes les eaux de la place. »

(3) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 18658.

dans la direction du Sud-Est, le bas d'un socle, mesurant 1 m. 50 de côté, est encore en place à l'endroit marqué A sur le plan.

Le côté Sud de la place est bordé par une terrasse, large de 9 m. 15, à laquelle on monte par deux marches. Elle n'offre pas de colonnade. Au milieu, il y a une avancée de 7 mètres de front sur 3 m. 10 de largeur.

Le long des côtés Nord, Ouest et Est, s'élevaient des portiques, larges de 5 m. 20. Presque toutes les bases des colonnes sont restées en place; elles reposent sur des dés plats de 1 mètre de côté en moyenne. Elles sont de type attique. Les chapiteaux, de facture très médiocre, appartiennent à l'ordre dorique romain (sous le tailloir, doucine entre deux filets). Bases, chapiteaux et fûts sont en pierre. D'après de nombreux fragments qu'on a retrouvés, il est vraisemblable que ces portiques étaient surmontés d'un étage dont les colonnes, naturellement plus petites, portaient aussi des chapiteaux doriques⁽¹⁾.

Les portiques du rez-de-chaussée précèdent des chambres rectangulaires, au nombre de trente-six. Les chambres du Nord (à droite et à gauche du *praetorium*) mesurent 6 m. 80 de long sur 3 mètres de large; celles de l'Ouest et de l'Est, 5 m. 80 × 6 mètres de long⁽²⁾, sur 3 m. 60 × 3 m. 75 de large. Les murs, épais en moyenne de 0 m. 55, sont construits en blocage; actuellement, ils ne s'élèvent pas à plus d'un mètre au-dessus du sol. Les montants et les seuils des portes⁽³⁾ sont en pierres de taille.

Les chambres du Nord étaient reliées au *praetorium* par des murs, aujourd'hui rasés au niveau du sol⁽⁴⁾. Mais les saillies qui, dans les parois Est et Ouest du *praetorium*, correspondent à ces murs s'élèvent à environ 6 m. 50.

Si l'on admet l'existence de portiques supérieurs, il faut évi-

(1) Cependant des chapiteaux corinthiens de différents types ont été retrouvés çà et là; ils ont pu être aussi employés dans les colonnades supérieures (probablement lors d'une restauration).

(2) Six mètres à l'Est, 5 m. 80 à l'Ouest.

(3) Les portes mesurent 1 m. 20 sur 1 m. 30 de large. Selon M. Courmontagne, elles auraient été flanquées de deux colonnes. Mais je suis plus disposé à croire que les petites colonnes dont on a trouvé les débris en avant des chambres appartenaient à des portiques supérieurs (voir plus haut).

(4) La lettre B indique le soubassement d'un petit hémicycle, qui rappelle par sa forme les monuments cintrés sur lesquels ont été gravés plusieurs règlements des collèges formés par les sous-officiers.

demment admettre du même coup que les chambres dont nous venons de parler étaient surmontées d'une série d'autres pièces.

La chambre indiquée sur le plan par la lettre C servait aux réunions des *armorum custodes* de la légion; comme le prouvent des inscriptions que M. Cagnat a déjà fait connaître. L'une d'elles est gravée sur deux dalles (longueur totale, 2 m. 35; hauteur, 0 m. 65), encastrées dans le mur formant le fond de la salle. La copie que nous en avons prise présente quelques différences, d'ailleurs peu importantes, avec celle qui a été publiée (hauteur des lettres : 0 m. 05 aux lignes 1-3 de la dédicace, 0 m. 035 aux deux lignes suivantes, 0 m. 025 aux lignes contenant la liste des *custodes*).

Il faut observer que la disposition typographique adoptée ci-contre, par suite du manque de place, ne reproduit pas exactement l'original. Les listes des *armorum custodes* se suivent en réalité sur neuf colonnes parallèles, de sept lignes chacune, et l'ensemble de ces neuf colonnes occupe un espace de même largeur que la dédicace des cinq premières lignes.

141. CAESS L. SEPTIMIO SEVERO PIO PERTINACI ARAB. ADIABET. M
 AVRELIO ANTONINO BRITANNICO MAXIMO AVGG. ET IVLIAE AVG
 MA FRI AVG. ET CASTR. DEDIC. Q. ANICIO FAVSTO CONSVLARI ARMORVM.
 CVSTODES. OB SOLLEMNITATEM DECREVERVNT. EX ARCA. SVA VETERANIS QVI DE EODEM COLLEGIO DIMITTENTVR.
 ANVLARI. N. SINGVLIS. X MILLENOS ET QVI AD VBERIOREM LOCVM SE TRANSTVLERINT SING X MILLENOS.

ET QVINGENOS

1. POMPONIVS PRIVATVS
 IVLIVS SATVRNINVS
 FLAVIVS DONATVS
 CLAVDIVS SECVNDVS
 SERTORIVS FELICIANVS
 SALLVSTIVS SATVRNVS
 MATTVS CASTVS
2. VALERIVS FELIX
 ANTISTIVS SATVRVS
 VMBRIVS FELIX
 TONNEIVS CERTVS
 VALERIVS HONGRATVS
 IVL. CRESCENTIANVS
 TITIENIVS PIVS
3. CAECILIVS ROGATVS
 BAEBIVS SPERATVS
 MAEVIVS CANDIDVS
 COPONIVS CRESCENS
 TANNONIVS VICTOR
 CAELIVS FORTVNATVS
 PAPINIVS SALVIVS
4. MARIVS DOMITIANVS
 CLODIVS ROGATVS
 PESCENNIVS PRIMVS
 PESCENN. THEVESTINVS
 FIGILIVS FELIX
 ANNIVS VICTOR
 ANNIVS IVCVNDVS
5. IVLIVS QVINTIANVS
 SITTVS SITTIANVS
 IVLIVS ASPER
 VAL. TERENCEIANVS
 FVLLONIVS PAVLVS
 VALERIVS FELIX II.
 AREIVS SATVRNVS
6. IVLIVS VICTOR
 SALLVSTIVS VICTOR
 AELIVS DONATVS
 IVLIVS ROMANVS
 FABIVS SATVRNINVS
 P. MARCVS MRCELVS
 BLESIVS RVFVS
7. VATINIVS FABIANVS
 PORCVS CIRRENIANVS
 AEMIL MACRINVS
 SEXTIL. SECVNDVS
 CÆSENNIVS ALEXANDRVS
 PERCENNIVS DONATVS
 IVL. VITALIS
8. FABIVS NAMPVLVS
 GRANIVS GEMINVS
 CALICIVS IANVARIVS
 VALER. SATVRNINVS
 PINARIVS MXIMVS
 IVL. FVNDANIVS
 EGNATIVS BONOSVS
9. IVL. ANDROMACVS
 ETEREIVS PRIMVS
 CORNEL. MARINVS
 ANCAR. VITALIS
 ANNIVS MARTIALIS
 LARTIDI. EMERITVS
 DEDIC. SEVERO ET VICTO

Imp(eratoribus) Caes(aribus) L. Septimio Severo Pio Pertinaci Arab(ico) Adiab(enico) et M. Aurelio Antonino Britannico maximo Aug(usti) et Iuliae Aug(ustae), matri Aug(usti) n(ostri) et castr(or)um, dedic(ante) Q. Anicio Fausto consulari, armorum custodes ob sollemnitatem decreverunt ex arca sua veteranis qui de eodem collegio dimittentur anulari(i) n(omine) singulis (denarios) millenos et quingenos, et qui ad uberiorem locum se transulerint singulis (denarios) millenos.

Pomponius Privatus, Iulius Saturninus, Flavius Donatus, Claudius Secundus, Sertorius Felicianus, Sallustius Saturninus, Mattius Castus, Valerius Felix, Antistius Satorus, Umbrius Felix, Tonneius Certus, Valerius Honoratus, Iul(ius) Crescentianus, Titienius Pius, Caecilius Rogatus, Baebius Speratus, Maevius Candidus, Coponius Crescens, Tannonius Victor, Caelius Fortunat(us), Papinius Salvius, Marius Domitian(us), Clodius Rogatus, Pescennius Primus, Pescenn(ius) Thevestinus, Figilius Felix, Annius Victor, Amius Lucundus, Iulius Quintianus, Sittius Sittianus, Iulius Asper, Val(erius) Terentian(us), Fullonius Paulus, Valerius Felix II⁽¹⁾, Arcius Saturnin(us), Iulius Victor Sallustius Victor, Aelius Donatus, Iulius Romanus, Fabius Saturnin(us), P. Marcius Marcel(lus), Bla(esius) Rufus, Vatinius Fabian(us), Porcius Cirrenian(us), Aemil(ius) Macrinus, Sextil(ius) Secundus, Caesenn(ius) Alexand(er), Percennius Donat(us), Iul(ius) Vitalis, Fabius Nampulus, Granus Geminus, Calicius Ianuar(ius), Val(erius) Saturnin(us), Pinarius Maximus, Iul(ius) Fundan<i>us, Egnatius Bonosus, Iul(ius) Andromac(h)us, Etercius Primus, Cornel(ius) Marinus, Ancari(us) Vitalis, Amius Martial(is), Lartidi(us) Emerit(us). Dedic(atum) Severo et Victo(rino consulibus).

A la ligne 2 de la dédicace, les mots *Britannico maximo* remplacent les noms de Géta (τ et *P. Septimio Getae*τ), qui ont été martelés. De même, le troisième G du mot *Auggg* a été martelé et remplacé par une feuille de lierre. — Ligne 3 : le second G d'*Augg* a été remplacé par un N. — Ligne 5, vers le début, au-dessus de *millenos*, on a ajouté, en petits caractères, les mots *et quingenos*. Même ligne, à la fin, le mot *millenos* a remplacé une autre indication, qui a été martelée. — La date gravée à la fin de l'inscription correspond à l'année 200 de notre ère.

Dans la même salle, il y avait deux bases de forme hexagonale, flanquant la grande inscription. Il ne reste plus que le socle de

(1) J'ignore ce que signifie ce chiffre. Peut-être y avait-il parmi les *armorum custodes* deux sous-officiers portant le même nom, *Valerius Felix*.

celle de droite. Celle de gauche, bien conservée (hauteur, 1 m. 03; largeur de chaque face, 0 m. 22), porte sur quatre faces des inscriptions, dont trois ont été publiées. Je donne ici mes copies.

1° Face antérieure (hauteur des lettres, 0 m. 004-0 m. 003).

MINER
VAE AVG
PRO SAL
TE & IMP
CAES. MV
REL L. SE
VERI ALE
XANDRI
PII FELCIS
AVG ET IV
LIAE MME
AE ATRI
AVG ET IV
LIAE ME
SAE AVI
EIVS AR
MORVM
CVSTOD
LEG. III
AVG.

*Minervae Aug(ustae), pro salu'e Imp(eratoris) Caes(aris) M(arci) Aurelli(i) Se-
veri Alexandri Pii Felicis Aug(usti) et Iuliae Mam(a)eae, [m]a(ri)s Au-
g(usti), et Iuliae M(a)esae avi[ae] eius, armorum custod(es) leg(ionis) III
Aug(ustae).*

Les mots soulignés en pointillé ont été martelés.

■ Inscription gravée au début du règne de Sévère Alexandre, alors que sa grand'mère, Iulia Maesa, était encore en vie.

2° Face à droite de la face n° 1 (hauteur des lettres, 0 m. 015).

AEMIL · HONORATVS
 HEREN CLAVDIANVS
 IVLVS AGRIPIANVS
 ETEREVS · VICTOR
 5 FLAVIVS · CLAVDNVS
 IVLVS SATVRNNVS
 SERVI · ALEXANDER
 IVLVS FABRICIUS
 DOMITIUS · DATVS
 10 TERENCE SATVRNNVS
 IVLIVS GRATVS
 ALLIVS IULIANVS
 VMBLVS DEXTERVS
 SCRIBONIVS · PLAIO (sic)
 15 SALLVSTIVS DEXTER
 AVRELIVS GAVDIUS
 IVLIVS VITALIS
 MINVCIVS · FORTVS
 SERVILIUS DONTVS
 20 SALLVSIIVS SECVR (sic)
 LVCILIUS SATVRNVS
 IVLIVS SVLLA
 OCTAVIVS MARTIALIS
 VETTIVS IVSTVS
 25 TERENCE NTONIVS
 AREVS · VICTOR
 IVLIVS · CELER
 IVLIVS FELICIVS
 NTONIVS SILVNVS
 30 C SITTIVS AVITVS
 MANILIVS · VICTOR
 AVRELIVS · SATVR

Aemil(ius) Honoratus, Heren(nius) Claudianus, Iulius Agrippianus, Etere(i)us Victor, Flavius Claudianus, Iulius Saturninus, Servili(us) Alexander, Iulius

*Fabricianus, Domitius Datus, Terent(ius) Saturninus, Iulius Gratus, Al-
lius Iulianus, Umbilius Dextrianus, Scribonius Pla[t]o, Sallustius Dexter,
Aurelius Gaudinus, Iulius Vitalis, Minucius Fortun(at)us, Servilius Dona-
tu(s), Sallus[t]ius Secur(us), Lucilius Saturninus, Iulius Sulla, Octavius
Martial(is), Vettius Iustus, Terentius Antonianus, Arcus Victor, Iulius
Celer, Iulius Felicianus, Antonius Silvanus, C. Sittius Avitus, Manilius
Victor, Aurelius Satur(us?).*

Ligne 5 : L et A, V et I sont liés dans FLAVIVS.

3° Face à gauche de la face n° 1 (hauteur des lettres, 0 m. 015-
0 m. 02).

IVLIVS VICTOR
GEMINIV PEREGRNVS
PACCVIVS HONORAVS
CORNELIVS VINCENTIVS
5 IVLIVS MAXIMVS
IVLIVS VICTORINVS
PASSENIUS VITALIS
IVLIVS SATVRNINVS
IVL SEDIANVS
10 BRVT IANVARIVS
FISCILIVS PROFVTVS
SITTIVS VICTORINVS
TETTIVS RVFVS
FLA & IVSTVS
15 FLAVIVS DONATVS
IVLIVS & DONATVS
CREPER SILVANVS
BASSILVS LVCIANVS

IVL & SECVNDVS
 20 MAT · FELIX
 SVLP · VALENINVS
 (sic) GE & IAVARIVS
 ALF · DATV · LVS
 TAD · OPTATVS
 25 SAL · VICTOR
 IVL · HERENIANVS
 NVMI · PVDENS
 ARRA · PRIMVS
 NONI · BVTVR
 30 MINV · FELIX
 COR · GVMASIVS
 VOL · OPTATVS

Iulius Victor, Geminiu(s) Peregrinus, Pace<u>ius Honoratus, Cornelius Vincentius, Iulius Maximus, Iulius Victorinus, Passenius Vital(is), Iulius Saturnin(us), Iul(ius) Sedianus, Brut(tius) Ianuarius, — Fiscilius Profutur(us), Sittius Victorin(us), — Tettius Rufus, Fla(vius) Iustus, Flavius Donat(us), Iulius Donatus, Creper(eius) Silvanu(s), Bassilius Lucianus, — Iul(ius) Secundus, Mat(tius) Felix, Sulp(icius) Valentinus, Ge(minius) Iauari(us), Alf(ius) Datullus, Tad(ius) Optatus, Sal(lustius) Victor, Iul(ius) Heren(n)ianus, — Numi(sius) Pudens, Arra(nius) Primus, Noni(us) Butur(arius), — Minu(cius) Felix, Cor(nelius) Gumasius, Vol(usius?) Optatus.

Cà et là, les dernières lettres des *cognomina* empiètent sur le cadre. — Il semble que divers lapicides aient été employés à tracer cette inscription : ainsi pourraient s'expliquer les blancs qui, en plusieurs endroits, interrompent la liste. Le bas est fort mal gravé. Cependant rien n'empêche d'admettre que cette liste soit contemporaine de la précédente.

4° Face à gauche du n° 3. On y a gravé, au temps de Gallien,

cette inscription (hauteur des lettres, 0 m. 035), dont l'existence atteste que la base a été tournée :

MINER
VAE AVG
PRO SAM
TE · IMP
CAES · P
LICINI
GALLIE
NI · IN
VICTI
PII FELI
CIS AVG
ARMO
RVM CVS
TOD

*Minervae Aug(ustae), pro salute Imp(eratoris) P. Licini(i) Galliemi Invic(i)
Pii Felicis Aug(usti), armorum custod(es).*

Les mots *Licini Galliemi* sont très lisibles; cependant ils paraissent présenter des traces de martelage.

Dans la salle D, située à l'angle Nord-Est du quartier, on a trouvé plusieurs milliers de projectiles : les uns sont des boulets en pierre, dont les plus gros ont 0 m. 16 de diamètre; les autres, en terre cuite, ressemblent soit à des œufs, soit à des toupies.

À l'extrémité méridionale des deux portiques de l'Ouest et de l'Est, des escaliers de huit marches conduisent à l'esplanade dite « quartier des *scholae* ». On avait donc établi, à partir du *praetorium*, trois niveaux successifs, s'étageant suivant la pente du terrain, qui, dans le camp de Lambèse, s'élève du Nord au Sud : le niveau de la place, le niveau de la terrasse (0 m. 40 au-dessus de la place), enfin le niveau de l'esplanade (1 m. 33 au-dessus de la terrasse).

M. Besnier a fouillé une bonne partie de l'esplanade et des bâtiments qui l'entourent. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à son intéressant mémoire ⁽¹⁾.

Le travail de déblaiement, commencé sur ce point, vient d'être achevé par M. Courmontagne. Malheureusement, les salles qui occupaient l'emplacement recouvert naguère par le potager du pénitencier ont été presque entièrement détruites. On ne distingue que quelques vestiges de murs, dépassant à peine le sol. Nous les avons reportés sur notre plan.

Dans la salle E, il reste des fragments d'une mosaïque ornementale. Au point F, on a trouvé un autel (haut de 0 m. 92, large de 0 m. 31), portant cette inscription (hauteur des lettres, 0 m. 05) :

A E T E R

N I T A T I .

I M P A V G G G

C V R N T E

L S A L L V S T O

H O N O R A R et A liés.

T O . Q

*Aeternitati Imp(eratorum) Aug(ustorum), curante L. Sallustio Honorato
q(uaestionario?).*

Ligne 3. — Aux lettres AVGG il semble qu'on ait ajouté après coup un G qui a été ensuite martelé.

Inscription gravée sans doute sous le règne de Septime Sévère et de Caracalla. Le G ajouté, puis effacé, se rapporterait à Géta.

La lettre G du plan indique les vestiges du soubassement d'un petit hémicycle, dont la destination ne peut être fixée.

En H, on voit les débris d'un massif en blocage qui, dans l'état actuel, mesure 4 mètres de long et 1 m. 40 de large. Nous ne saurions dire à quel monument il se rapporte; peut-être est-ce la base d'une œuvre de sculpture de grandes dimensions.

⁽¹⁾ *École française de Rome, Mélanges*, t. XIX (1899), p. 199-258.

Les bâtiments qui flanquent la place et l'esplanade datent du règne de Septime Sévère, comme l'attestent les inscriptions qui y ont été trouvées⁽¹⁾. On y a employé çà et là des matériaux empruntés à des monuments plus anciens. Sur les montants de deux portes (lettres *a* et *b* du plan), nous avons lu ces fragments d'inscriptions (hauteur des lettres, 0 m. 05) :

1°

ESIGNANA XXX

Λ Δ Ξ Ψ Ι Υ

[Ant? esignana XXX.

2°

FSIGNANA X

Un fût de colonne du portique de l'Ouest a dû auparavant figurer ailleurs; il offre l'image sculptée du dieu Mercure, tenant un caducée et une bourse. Dans le dallage de la place, on remarque quelques pierres portant des traces de moulures et provenant évidemment de constructions antérieures.

Le *praetorium* doit être de la même époque que le reste du quartier central, auquel il se rattache étroitement. Il est probable qu'il a été restauré en 268, comme paraîtraient l'indiquer quelques lambeaux d'une inscription gravée sur la face septentrionale⁽²⁾. D'autres parties du quartier semblent également avoir été réparées après le règne de Septime Sévère⁽³⁾.

Nous noterons encore certains restes de constructions dans le voisinage du *praetorium*. Il est difficile d'en déterminer la nature.

En I, au Sud de la voie qui mène à la porte orientale du camp, il y a un espace dallé. Comme on le voit par le plan, les dalles placées au milieu de cet espace sont disposées de manière à dessiner un hémicycle. Par devant (c'est-à-dire du côté du Nord), on remarque sur le dallage des encastrements dans lesquels venait s'emboîter une barrière transversale, qui mesurait 6 m. 90 de long et qui était constituée par trois dalles de champ et par quatre

(1) Par exemple, la grande inscription des *armorum custodes* fait corps avec une des parois de la salle qui servait aux réunions de ces sous-officiers. Elle ne peut donc pas être d'une époque plus récente que cette paroi.

(2) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 2571 et 18057.

(3) Voir Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, p. 507.

petits piliers. Une longue rigole passe devant cette barrière; ses extrémités vont rejoindre la voie.

De l'autre côté de la chaussée, plusieurs rangées de dalles sont disposées de manière à encadrer un petit carré de 1 m. 90 de côté. Auprès, on voit encore quelques restes d'un dallage et d'un mur qui se raccordait peut-être avec l'angle Nord-Est du *praetorium*.

Un autre mur partait de l'angle Nord-Ouest de cet édifice. Il est fort mal conservé; néanmoins, on en suit la trace (interrompue en deux endroits) pendant une trentaine de mètres. En J, il y a un seuil de porte.

Ainsi les deux angles antérieurs du *praetorium* n'étaient pas isolés. Pour s'en convaincre, il suffit d'ailleurs d'examiner les pierres employées dans ces angles, ainsi que les flancs des deux avant-corps qui portaient les colonnes extrêmes de la façade de l'édifice : ils étaient évidemment reliés à d'autres constructions. Il serait donc utile de poursuivre les fouilles au Nord-Ouest et au Nord-Est du *praetorium*, entre les trois voies qui se dirigent vers les portes occidentale, septentrionale et orientale du camp.

TÉBESSA-KHALĪA.

Les ruines que les indigènes appellent Tébessa-Khalīa (le vieux Tébessa) sont situées à deux kilomètres et demi au Sud-Ouest de Tébessa. Elles ont été décrites, il y a une vingtaine d'années, par M. Chedé, dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine* ⁽¹⁾. A cette époque, M. Chedé y fit quelques fouilles, qui ont été reprises en 1901 par M. Barry, administrateur de la commune mixte de Morsott.

Il y avait là des bains, appartenant à une basse époque, mais décorés avec luxe. La salle qui semble avoir été la plus importante est de forme circulaire et mesure 16 m. 30 de diamètre. Les murs, épais de 1 m. 04, sont bâtis, dans leur partie inférieure, en belles pierres de taille, formant cinq assises. Au-dessus, la construction était en moellons; il n'en reste plus que quelques débris. On pénétrait dans cette salle par deux couloirs, larges de 2 m. 15, ménagés à l'Est et à l'Ouest. A l'intérieur, le long des parois, règne une

⁽¹⁾ *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, t. XXII (1882), p. 269-277, pl. XVIII-XXI. Cf. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, t. I, p. 109.

banquette, haute de 0 m. 40, large de 0 m. 65. Elle portait probablement une colonnade ⁽¹⁾, dont on a retrouvé d'importants fragments. Les bases sont corinthiennes. Les chapiteaux, hauts de 0 m. 50-0 m. 53, ont été sculptés avec soin ⁽²⁾, mais leur style atteste que l'édifice n'est pas antérieur au bas Empire; je les croirais même plutôt du v^e siècle que du iv^e. Ils rappellent les chapiteaux corinthiens de l'église de Bénian, élevée vers 435 ⁽³⁾. Des coussinets, pourvus d'une queue longue de 0 m. 95-1 m. 10, étaient placés sur les chapiteaux. L'un d'entre eux, recueilli par M. Chedé, est aujourd'hui au musée de Tébessa ⁽⁴⁾. M. Barry en a découvert cinq autres. Trois ressemblent au coussinet du musée et présentent, sur chacun de leurs côtés longs, des marguerites enfermées dans des cadres. Sur deux autres, on voit un motif formé de deux poissons, dressés symétriquement à droite et à gauche d'un bouton de lotus, motif qui se retrouve exactement semblable sur deux coussinets des tribunes de la basilique chrétienne de Tébessa ⁽⁵⁾.

Sur le côté Sud de la salle, un bassin en forme d'abside mesure 3 m. 50 de longueur maxima et 2 m. 50 de largeur; il est enfermé dans un cadre rectangulaire. On distingue encore dans les parois les trous ménagés pour l'établissement des conduits d'adduction et de vidange.

En franchissant la baie de l'Ouest, on pénètre dans une salle oblongue, arrondie à ses deux extrémités. Le côté méridional est occupé par une grande piscine (longueur maxima, 8 mètres; largeur, 4 m. 20), dont deux colonnes flanquaient l'entrée et dont les parois et le sol sont revêtus de mosaïques ornementales polychromes. Au Nord, l'hémicycle qui termine la salle était également flanqué de deux colonnes. Des vestiges d'autres constructions se voient aux alentours; M. Barry a seulement commencé à les fouiller.

Au Sud-Est de la rotonde, à une trentaine de mètres environ, M. Barry a déblayé en partie une salle carrée, de 8 m. 60 de côté,

⁽¹⁾ C'est ce qu'indique M. Chedé, qui calcule qu'il y avait seize colonnes.

⁽²⁾ L'un de ces chapiteaux a été reproduit par M. Chedé, *loc. cit.*, pl. XX.

⁽³⁾ Gsell, *Fouilles de Bénian*, p. 37, fig. 8.

⁽⁴⁾ Chedé, *loc. cit.*, pl. XX. Gsell, *Musée de Tébessa*, p. 58; pl. V, fig. 1.

⁽⁵⁾ Ballu, *Le monastère byzantin de Tébessa*, p. 25, fig. 18 et pl. IV. — Pour la disposition des poissons, cf. les monuments chrétiens cités par Gsell, *Musée de Tébessa*, p. 50, n° 3, et p. 58.

flanquée de trois absides, à l'Est, au Nord et au Sud : l'ensemble a donc la forme d'un trèfle. Au centre, il y a un grand puits maçonné, carré dans sa partie supérieure, circulaire plus bas. Des tronçons de colonnes et un chapiteau corinthien à feuilles non découpées gisent dans ce bâtiment, qui, à une époque très basse, s'est encombré de murs parasites.

Dans ces diverses ruines, M. Barry a constaté des traces d'incendie.

Un autre bâtiment en forme de trèfle existait au Nord-Ouest de la salle circulaire. Il figure sur le plan levé par M. Chedé, qui y voyait, sans doute à tort, une basilique chrétienne. Mais, depuis cette époque, on en a pris presque toutes les pierres, et il est aujourd'hui à peine distinct.

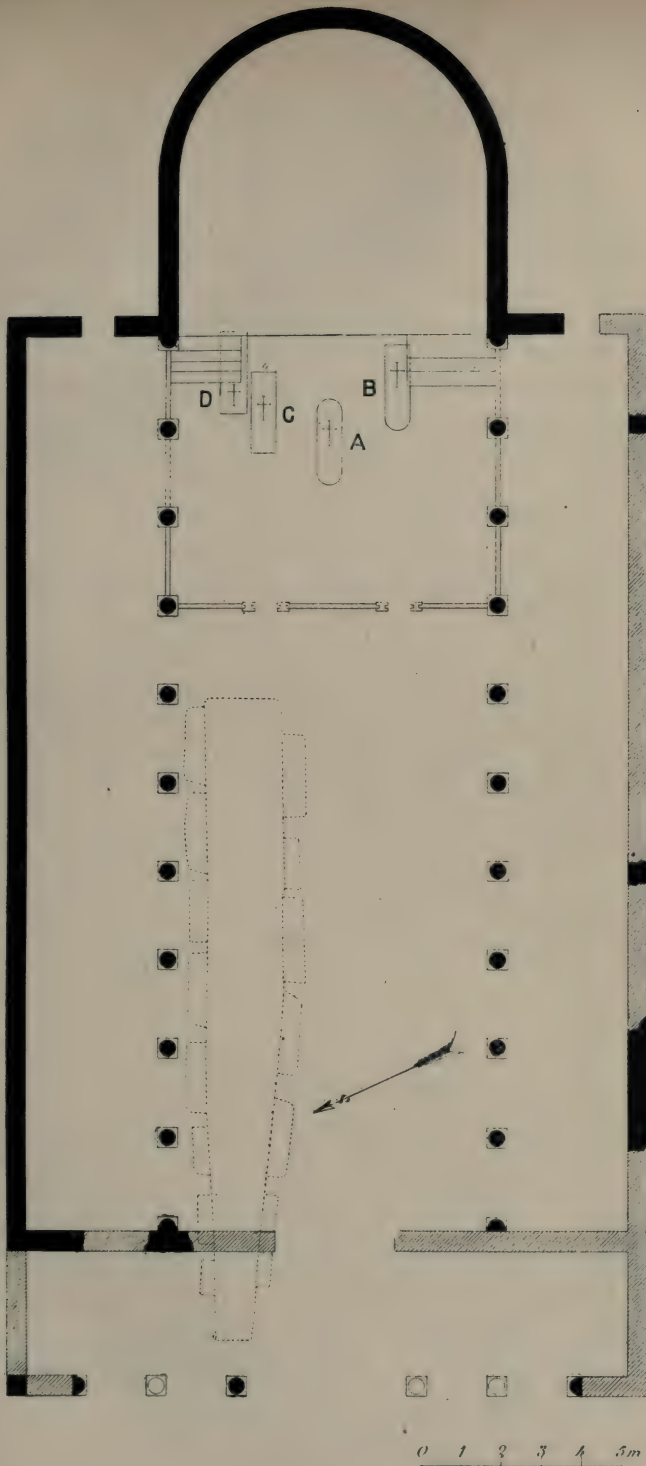
Nous renvoyons à l'article de M. Chedé pour les autres constructions qui existent à Tébessa-Khalia, à proximité de celles que nous venons de mentionner. Il serait à souhaiter que les fouilles de M. Barry fussent continuées, de manière à dégager au moins les bâtiments qui s'élevaient dans le voisinage immédiat de la grande salle circulaire.

MORSOTT.

On a moins travaillé à Morsott en 1901 que l'année précédente. M. Barry a achevé le déblaiement d'une grande maison, située à une centaine de mètres au Sud-Est de la porte monumentale ⁽¹⁾. Les salles sont assez exiguës. Plusieurs d'entre elles sont ornées de jolies mosaïques de pavement, qui n'offrent d'ailleurs que des motifs ornementaux; il y avait aussi des placages de marbre contre les parois de deux de ces pièces. A la même maison se rattache probablement une sorte de cour, d'une quinzaine de mètres de circonférence, qui était entourée de six bancs en pierre, longs de six mètres; quatre subsistent en assez bon état. Le long de cette habitation passe une rue, large de 5 m. 30, qui se dirige, du Sud au Nord, vers les thermes découverts il y a trois ans ⁽²⁾. M. Barry a fait déblayer cette voie.

⁽¹⁾ Sur cette porte, voir Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. I, p. 170-171.

⁽²⁾ Sur ces thermes, voir Varrs, *Recueil de Constantine*, t. XXXIII (1899), p. 414-420.



KHERBET-BOU-ADDOUFEN (ALGÉRIE).

PREMIÈRE ÉGLISE.

KHERBET-BOU-ADDOUFEN.

Les ruines appelées Kherbet-bou-Addoufen sont situées entre Sétif et Batna, à environ 800 mètres au Sud du Chott-el-Beida. Elles sont très étendues : leur superficie peut être évaluée à un kilomètre carré.

On y voit les ruines de deux églises et d'une chapelle, dont j'ai déjà parlé dans mes *Recherches archéologiques en Algérie*⁽¹⁾. Il a paru intéressant de fouiller ces trois édifices, travail que M. Jacquetton, administrateur de la commune mixte des Ouled-Soltane, a bien voulu se charger de diriger. Un crédit de quelques centaines de francs a été mis à sa disposition par le Service des Monuments historiques.

Première église. — Nous donnons ici le plan de la première église (pl. XLII), tel que nous avons pu l'établir à la suite des fouilles. Elle est située au Nord-Est des ruines. Les dimensions sont de 34 m. 50 pour la longueur totale et de 15 m. 90 pour la largeur. Les murs, construits en moellons, avec des chaînes en pierres de taille, ne s'élèvent guère au-dessus du sol; sur certains points, particulièrement au Sud, ils sont même complètement détruits.

Par devant s'étendait un porche, dont la façade était formée par une colonnade⁽²⁾, que terminaient deux demi-colonnes adossées à des murs. Un chapiteau, trouvé près de l'entrée de l'église, appartenait peut-être à cette colonnade. Il est d'ordre corinthien (hauteur, 0 m. 30). Les feuilles, en forme de crochet, sont bordées par des filets très accusés; des losanges sont tracés dans les intervalles de la rangée supérieure; les volutes s'étalent sur le tailloir même. Au milieu des quatre côtés de ce tailloir sont gravées diverses images : un poisson, un oiseau, un quadrupède et une feuille de lierre, la pointe en haut.

A l'intérieur, la nef, large de 7 m. 60, était séparée par deux colonnades des bas côtés, larges de 2 m. 90 (à droite) et de 3 m. 30 (à gauche). Toutes les bases ont été retrouvées à leur place; elles sont de type attique⁽³⁾. Les fûts, dont la plupart gisent à côté des

(1) P. 179 seq. Cf. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, II, p. 183-185.

(2) Une seule base est restée en place.

(3) Voir Gsell, *Recherches*, p. 181, fig. 27.

bases, mesurent 2 m. 05 × 2 m. 15 de hauteur. Les chapiteaux ont des moulures consistant en des bandes circulaires⁽¹⁾. Ils étaient coiffés de coussinets en forme de tronc de pyramide renversé, présentant sur une de leurs faces verticales de grandes encoches pour l'insertion des entrails de la toiture de chaque bas côté. Sur un de ces coussinets est sculptée une croix monogrammatique enfermée dans un cercle; sur un autre, on a gravé les deux lettres XP(10765)⁽²⁾. Un autre coussinet, trouvé près du porche, à droite, offre par devant, sur la bande verticale qui forme une sorte de tailloir, cette inscription :

FL·SECV X YISACI·
NDVS X ████████

Peut être faut-il l'interpréter ainsi :

Fl(avins) Secundus <Y>Isa(a)ci (filius) vol(um) s[olvi].

Au fond de la nef, un espace correspondant aux trois derniers entre-colonnements a été entouré d'une clôture, formée par de grandes dalles pleines, épaisses de 0 m. 12, hautes de 1 m. 20. À droite et à gauche, ces dalles sont simplement dressées entre les bases des colonnes. Par devant, elles s'emboîtent dans de petits piliers à feuillures; de ce côté, deux étroits passages ont été ménagés.

L'autel devait s'élever au centre de cet espace, peut-être au-dessus de la tombe A, qui aurait été, dans ce cas, la sépulture d'un saint. Trois autres tombes, B, C, D, ont été découvertes vers le fond du chœur. Elles paraissent être antérieures à l'église (de même que A); ce qui est certain du moins, c'est que B et D datent d'une époque plus ancienne que les escaliers de l'abside, qui les recouvrent en partie. Ces tombes, toutes enfouies sous le sol du chœur, sont des sarcophages en pierre, monolithes ou faits de plusieurs dalles. Les ossements qu'on y a trouvés n'étaient accompagnés d'aucun objet.

On a recueilli dans le chœur, vers le milieu, un fragment d'une table en pierre, sans doute de la table de l'autel; il paraît repré-

⁽¹⁾ Gsell, *Recherches*, p. 181, fig. 28.

Ibid., p. 181, fig. 29 et 30.

senter l'angle antérieur de droite. Sur la tranche, par devant, se lit l'inscription suivante :

✠ VARTVRLIANI

Varturliani : mot qui est peut-être un ethnique et qui, à ma connaissance, ne se rencontre pas ailleurs.

La face supérieure de la table était bordée de bandeaux plats, à légère saillie; au milieu, il y avait un large cercle. En outre, le fragment retrouvé offre, entre le cercle et le rebord, une sorte de godet ⁽¹⁾ ainsi que des ornements : une volute et, dans l'angle, une feuille qu'enferme un demi-cercle.

L'abside était dégagée à l'extérieur et présentait de ce côté une corniche. On y montait par deux petits escaliers, hauts de 0 m. 80, l'un de trois, l'autre de quatre marches. Le sol de cet espace est cimenté. Tout autour du mur arrondi qui le limite, gisent des fûts, des bases et des chapiteaux de demi-colonnes ⁽²⁾, d'assez petites dimensions (hauteur complète, 2 m. 15), et dont la place primitive ne peut pas être déterminée avec certitude ⁽³⁾.

On ne voit aucune trace de sacristies à droite et à gauche de l'abside. Il se pourrait qu'une porte ait été ménagée au fond de chacun des collatéraux.

Sous cette église, existe une petite catacombe, qui était obstruée et que M. Jacquetton a fait déblayer (indiquée en pointillé sur notre plan). Nous ne saurions dire si elle est d'une époque antérieure à la construction de la basilique; cependant la chose est vraisemblable. L'entrée s'ouvrait sous le porche. Elle n'est plus représentée que par un trou informe; il y avait probablement là un petit escalier. Creusée en ligne droite à travers le tuf, dans la direction de l'Est, la galerie mesure au maximum 2 mètres de largeur et atteint une longueur de 16 mètres environ. La hauteur est de 1 m. 75 en moyenne. De chaque côté, s'étagent trois rangées de niches légèrement cintrées, mesurant 0 m. 25 × 0 m. 35 de hauteur et 0 m. 30 × 0 m. 50 de profondeur; la longueur varie de 0 m. 90 à 1 m. 90. C'est sur-

(1) Pour le cercle et le godet, cf. Gsell, *Bull. arch. du Comité*, 1899, p. 457.

(2) Voir Gsell, *Recherches*, p. 184, fig. 31-34.

(3) Cf., à ce sujet, Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, II p. 140.

tout vers l'entrée que se trouvent les petits *loculi*, qui abritaient des corps d'enfants. On compte 20 niches à droite et 22 à gauche. Elles sont pour la plupart en assez mauvais état, cette catacombe ayant été dévastée. Elles étaient fermées par des pierres plates, lutées avec de la chaux, dont quelques-unes sont restées en place. Les corps ont été ensevelis dans une épaisse couche de chaux.

Seconde église. — Située à 200 mètres environ de la précédente (à l'Ouest), à l'intérieur de la ville antique, elle est également fort mal conservée (pl. XLIII). Le mode de construction est le même que dans la première église. La longueur totale atteint 37 m. 40, la largeur est de 19 m. 20.

Il est probable que l'édifice était précédé d'un porche, auquel ont dû appartenir les piliers A et B, dressés en avant de la façade. Une demi-colonne, C, s'élève à droite de l'entrée principale; il y en avait évidemment une autre à gauche.

Notre plan montre l'emplacement des trois portes et la disposition des trois vaisseaux, qui mesurent 7 m. 80, 4 m. 90 (à droite) et 4 m. 30 (à gauche). Toutes les bases des deux colonnades⁽¹⁾ se voient en place; les moulures, grossières, sont de type attique. Les chapiteaux sont d'un ordre dorique très dégénéré⁽²⁾; comme dans l'autre église, ils étaient coiffés de coussinets à encoche. Un de ces coussinets est orné d'un monogramme constantinien gravé⁽³⁾.

La clôture du chœur se distinguait assez nettement avant les fouilles⁽⁴⁾; elle consistait en des dalles, hautes de 1 m. 20, emboîtées dans de petits piliers qui avaient des amortissements en forme de pomme de pin. Deux entrées s'ouvrent par devant.

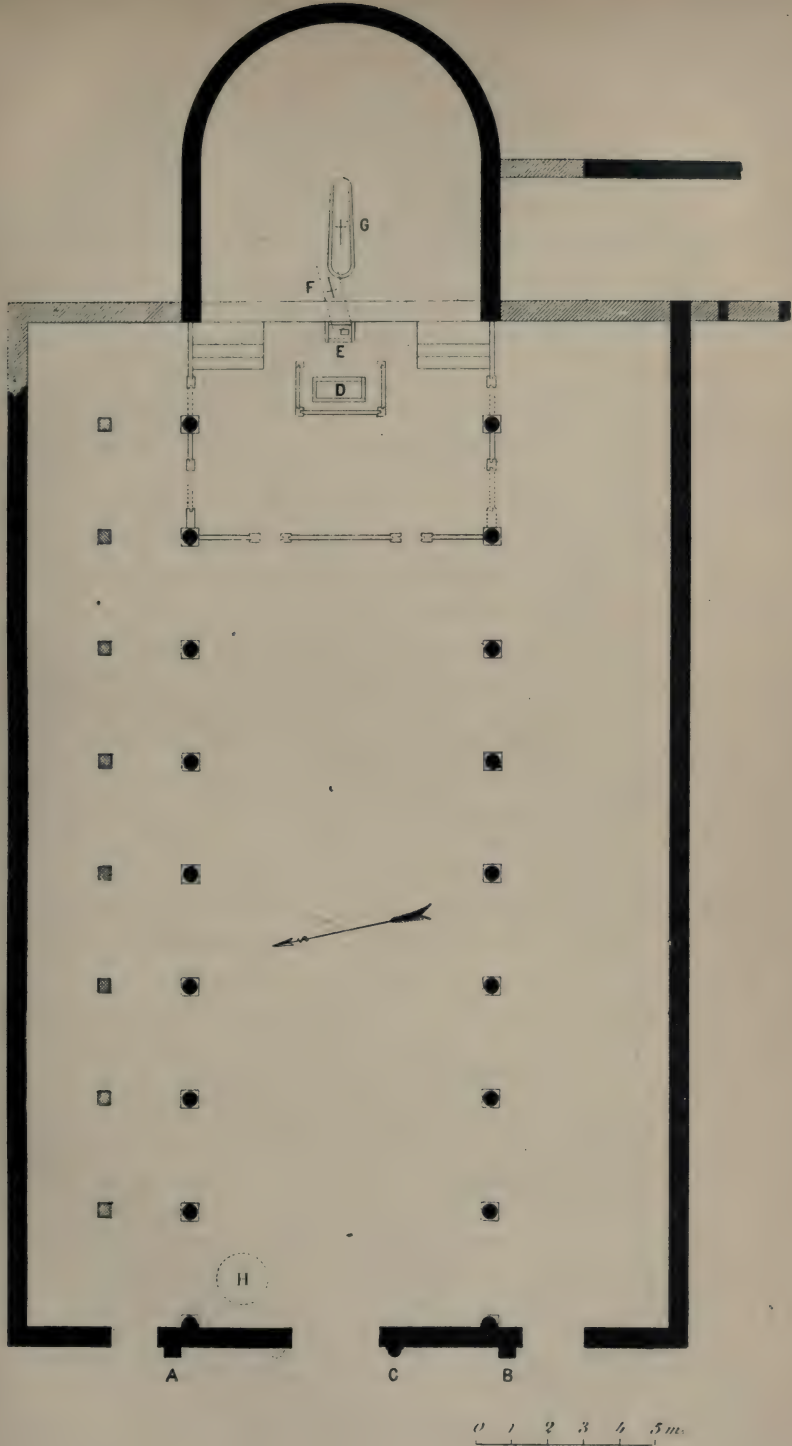
L'autel se trouve dans le chœur, à un mètre en avant de l'abside. C'est un rectangle, de 2 m. 76 de long sur 1 m. 47 de large, formé par des dalles pleines, placées de champ (hauteur 0 m. 90) et engagées dans des piliers d'angle. Un des côtés, celui de l'Est, n'était pas fermé. La table qui reposait sur cette petite construction a disparu. A l'intérieur, une caisse, D, constituée par quatre dalles et mesurant (entre dalles) 1 m. 34 sur 0 m. 45, s'enfonce dans le

(1) Les colonnades se terminent par des demi-colonnes du côté de la façade, mais cette disposition ne se répète pas au fond.

(2) Gsell, *Recherches*, p. 186, fig. 36.

(3) Voir *ibid.*, p. 187, fig. 38 et 39.

(4) *Ibid.*, p. 187, fig. 37.



KHERBET-BOU-ADDOUFEN (ALGÉRIE).

SECONDE ÉGLISE.

sol; le couvercle, qui était en place, affleurait le niveau du chœur. Cette caisse ne contenait que de la terre ⁽¹⁾.

Derrière l'autel, et contre le mur bordant l'abside, M. Jacquetton a découvert, au niveau du sol, une autre caisse, E, plus petite, dont les dimensions sont de 0 m. 90 de long, 0 m. 50 de large et 0 m. 53 de profondeur. A l'intérieur, sur la droite, il y avait une auge en pierre, coffre à reliques, dont le creux mesure 0 m. 32 de long, 0 m. 20 de large et 0 m. 09 de profondeur et qu'un couvercle plat fermait. On y a trouvé quelques ossements d'enfant. Au-dessous, une tombe, F, dont les côtés et le couvercle sont formés de dalles, a été en grande partie recouverte par le soubassement de l'abside. Elle contenait un squelette d'homme fait.

Deux petits escaliers de trois marches conduisent à l'abside, dont le mur était surmonté à l'extérieur d'une corniche ⁽²⁾. Comme dans la première église, des demi-colonnes, de petites dimensions, faisaient partie de la décoration du *presbyterium*. — On a recueilli, vers le fond du chœur, des restes de deux fûts, d'une base et d'un chapiteau ayant appartenu à des demi-colonnes plus grandes. Elles flanquaient peut-être l'ouverture du *presbyterium* et portaient l'arc de tête. Le chapiteau est d'ordre corinthien (deux rangées de feuilles non découpées, pas de volutes); sur le devant du tailloir, est sculpté un monogramme constantinien, enfermé dans un cercle et flanqué de deux étoiles à six rais.

Un grand sarcophage, G, aux extrémités arrondies, occupe le milieu de l'abside. Le couvercle, formé de plusieurs dalles plates, se trouve à 0 m. 40 au-dessous de la couche de cailloux et de mortier qui constitue le sol de cette salle. Il est certain que ce tombeau n'est pas antérieur à la construction de la basilique, puisqu'il est entièrement enveloppé par le soubassement du *presbyterium*.

Il n'y avait probablement pas de sacristie à gauche de l'abside. A droite, quelques vestiges de murs semblent se rapporter à une ou deux salles.

⁽¹⁾ Nous pourrions supposer qu'on avait placé en cet endroit de la terre prise dans quelque lieu saint, par exemple de la terre du Saint Sépulcre (voir Augustin, *De civitate Dei*, XXII, 8, 6) ou de la terre de la Nativité (voir *Bull. arch. Comité*, 1899, p. 456). Mais nous n'insistons pas sur cette hypothèse; la caisse contenait peut-être autrefois quelque relique en bois ou en étoffe, que le temps aura consummée; quant à la terre, elle a pu s'infiltrer entre les dalles.

⁽²⁾ Gsell, *loc. cit.*, p. 187, fig. 40.

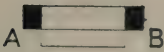
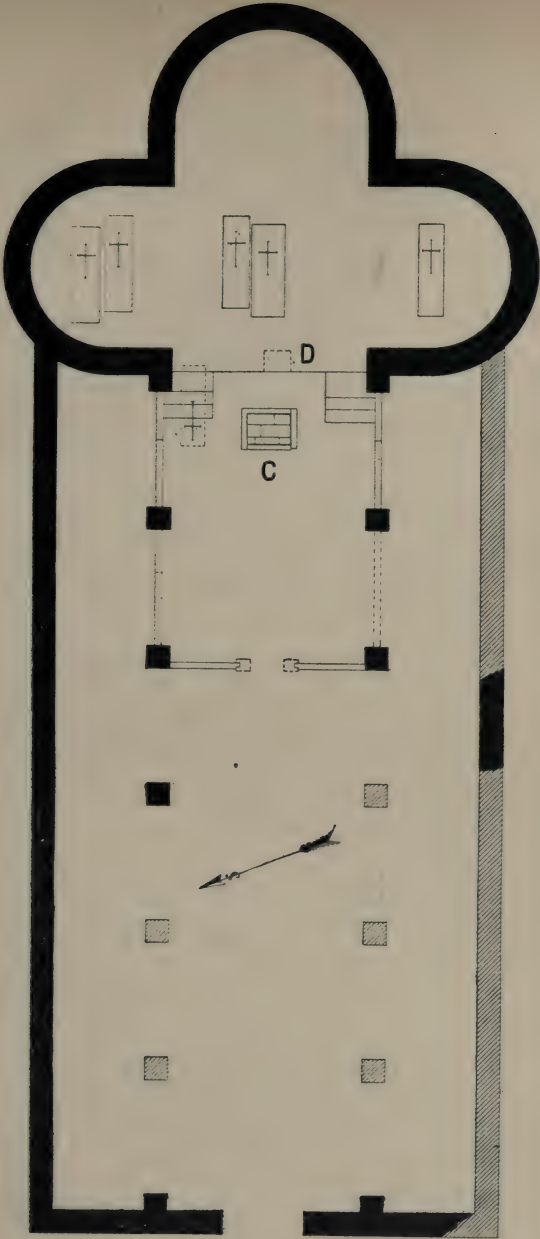
Dans le bas côté de gauche, des piliers, placés en face des colonnes, appartiennent sans doute à une restauration de basse époque, faite pour soutenir la toiture. Près de la porte principale, un puits, H, large de 1 m. 50, doit être plus ancien que l'église; il avait évidemment été comblé par les chrétiens. On l'a fouillé jusqu'à une profondeur de 5 mètres sans y rien trouver.

A environ 30 mètres au Sud de cette basilique, une galerie souterraine, large de 2 mètres, est creusée dans le tuf. M. Jacquetton y est entré à travers un éboulement qui s'est produit dans la voûte. Cet hypogée est orienté de l'Est à l'Ouest. La partie dans laquelle on peut pénétrer, à l'Ouest de l'éboulement, a 6 mètres de longueur. Un seul *loculus* cintré, mesurant 1 m. 70 de long, 0 m. 40 de profondeur et 0 m. 33 de hauteur maxima, a été taillé dans la paroi Nord. Il est probable que la galerie se prolonge à l'Est, de l'autre côté de l'éboulement, et qu'elle contient un certain nombre de sépultures. Mais, actuellement, elle est obstruée.

Chapelle. — La chapelle (pl. XLIV) est située à l'extrémité occidentale des ruines, dans un cimetière; des caissons, portant des épitaphes païennes, gisent tout auprès. Elle se compose d'un bâtiment en forme de trèfle, ayant 11 m. 40 de largeur maxima, et d'une construction rectangulaire, longue de 19 m. 20, large de 10 m. 15, qui vient se souder au trèfle. Cette disposition anormale et peu organique semble indiquer que les deux parties du sanctuaire ne sont pas contemporaines, bien qu'aucun indice ne nous permette de l'affirmer avec certitude.

Il est probable que le bâtiment à triple abside est plus ancien que la partie rectangulaire; peut-être avait-il d'abord la forme d'un quatre-feuilles. Aujourd'hui, les murs de ce bâtiment, construits en moellons grossiers, ne s'élèvent pas à plus d'un mètre au-dessus du sol. On a trouvé à l'intérieur cinq sarcophages, faits de plusieurs dalles; ils sont orientés de l'Ouest à l'Est, les têtes étant, selon la coutume, placées au couchant.

Le rectangle, dont les murs sont également en moellons, était précédé à l'Est d'un petit porche, dont la toiture reposait par devant sur deux piliers, A et B, et auquel on accédait par deux marches. Deux rangées de piliers séparaient les trois vaisseaux. Ils étaient surmontés de coussinets en forme de tronc de pyramide renversé, les uns lisses, les autres décorés d'ornements géométriques sur une



0 1 2 3 4 5m

KHERBET-BOU-ADDOUFFEN (ALGÉRIE).
CHAPELLE.

de leurs faces verticales (évidemment celle qui regardait la nef) : des tiges croisées, se terminant par des volutes, enferment un losange que remplissent des oves ou des baguettes.

Le chœur était clos par des dalles dressées entre les piliers et s'élevant à 1 m. 20. Celles qui barraient la nef s'emboîtaient dans deux bornes carrées, entre lesquelles s'ouvrait un passage. Elles présentent, par devant, des séries de stries croisées. L'autel, C, établi vers le fond du chœur, est un rectangle de 1 m. 15 de long sur 0 m. 88 de large, formé de 4 dalles posées de champ (hauteur, 0 m. 58). Une table, aujourd'hui disparue, le recouvrait. L'intérieur de ce coffre était dallé. Par-dessous, on a trouvé quelques ossements d'enfant, enfouis en pleine terre, et de maigres débris de fer.

Derrière cet autel, dans le mur en moellons qui, du côté du trèfle, forme la limite du chœur, a été ménagée une logette, D, mesurant 0 m. 50 dans les trois dimensions; une dalle plate la fermait par devant. Ce réduit contenait une cruche haute de 0 m. 25, à anse verticale et à bec trilobé. De très petits ossements et un morceau de bronze, devenu informe, étaient déposés dans ce reliquaire; auprès, il y avait un morceau de verre et une lampe en terre rouge, dont l'image, assez fruste, représente trois personnages debout, en tunique ⁽¹⁾.

Le sol du chœur est à un niveau inférieur de 0 m. 90 au sol du bâtiment à triple abside. Deux petits escaliers de trois marches relient ces deux parties du sanctuaire. Sous celui de gauche, on a constaté l'existence d'une tombe. Deux tronçons de colonnes, d'un diamètre de 0 m. 27, des fragments d'une ou de deux demi-colonnes, un chapiteau de demi-colonne ont été trouvés près des escaliers. Ces morceaux d'architecture ont probablement appartenu à une colonnade transversale qui ornait l'entrée du trèfle. Le chapiteau est d'ordre corinthien; il ne présente qu'une seule rangée de feuilles non découpées, semblables à des crochets; les volutes sont tracées sur le devant du tailloir.

Stéphane Gsell,

Membre non résidant du Comité.

(1). Ce ne sont pas les Hébreux dans la fournaise.

NOTE

SUR

LES FOUILLES DES MONUMENTS HISTORIQUES EN ALGÉRIE

PENDANT L'ANNÉE 1902,

PAR M. ALB. BALLU,

Architecte en chef du Service des Monuments historiques,
membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

I

FOUILLES À LAMBÈSE.

Les fouilles opérées autour de l'antique monument connu sous le nom de *praetorium* nous ont permis de nous rendre compte de la disposition qu'offrait la partie centrale du camp de la III^e légion.

Il y a plusieurs années déjà, le service des Monuments historiques avait, entre la façade Nord (ou postérieure) du *praetorium* et la porte Sud du camp (ou *decumane*), déblayé deux bâtiments rectangulaires se terminant par une abside du côté méridional. M. Cagnat⁽¹⁾ avait cru voir dans ces restes, des collèges (*seolae*) ou salles de réunion des sous-officiers; ses suppositions ont été confirmées par des fouilles ultérieures que dirigea M. Besnier, membre de l'École française de Rome. Ces fouilles laissaient un espace vide entre elles et le *praetorium* de 75 mètres environ. Le programme de l'exercice 1901 a été de découvrir tout cet espace et, grâce à l'intelligente activité ainsi qu'au dévouement de M. Courmontagne, directeur de la maison centrale, le but a pu être atteint de la façon la plus satisfaisante.

⁽¹⁾ Armée romaine d'Afrique, p. 497.

Tout d'abord il faut expliquer que le camp de Lambèse dut être reconstruit à la fin du III^e siècle de notre ère, à la suite d'un tremblement de terre qui bouleversa tout le pays. Ce n'était plus la belle époque impériale, et les dispositions qui nous ont été révélées se trouvent être assez différentes de celles des camps antiques connus, en ce qui concerne, du moins, certains détails; une des particularités les plus importantes est que les soldats eux-mêmes, ayant, à cette date, leur domicile dans la ville voisine, le légat, chef de la légion, n'habitait plus alors le prétoire, qui était jadis le Palais où le commandant avait ses appartements privés. Il en résulte que le bâtiment central du *praetorium*, au lieu de présenter, comme auparavant, une large cour entourée de portiques et de bâtiments de service ou d'habitation, ne devint plus qu'un espace servant aux cérémonies et aux réunions ⁽¹⁾.

Là-dessus tout le monde est d'accord; les bâtiments récemment découverts derrière le prétoire et dont la partie antérieure est, comme nous le verrons plus loin, accolée aux deux flancs de la dernière travée du *praetorium*, correspondent au *posticum* et au *quæstorium* d'Hygin. Mais il y a lieu de faire une remarque importante au sujet de la structure de ce prétoire et d'en tirer enfin une conclusion qui n'a pas été fournie jusqu'ici, étant donnée l'incertitude où l'on se trouvait touchant la disposition exacte des bâtiments adjacents. Comment, en effet, expliquer la présence de ces quatre murs s'élançant à 15 mètres de hauteur au-dessus du sol? Pour répondre à cette question, il n'existe que deux solutions possibles: la première, c'est que, à l'instar des prétoires dont les plans sont parvenus jusqu'à nous (par exemple, ceux de Saalburg, Niederbieber, Carnuntum, Wiesbaden), des constructions aient encadré, en le laissant découvert, le vaste espace compris entre les quatre murs précités; la seconde, c'est que cet espace, d'une superficie de 535 mètres (27 m. 30 sur 19 m. 60), ait été couvert par une charpente, mettant ainsi les réunions militaires à l'abri des intempéries ou des ardeurs du soleil.

Nous allons tout d'abord examiner la possibilité de la première solution et, à cet effet, faire l'analyse détaillée de l'ordonnance des murs extérieurs du *praetorium*:

(1) Cagnat, *Armée romaine d'Afrique*, p. 535.

1° *Muraille Nord.* — Deux ordres superposés de six colonnes détachées décoraient cette façade principale, qui était conséquemment entièrement libre dans toute sa hauteur;

2° *Muraille Sud.* — Il en est de même pour cette élévation postérieure, avec la différence que les colonnes superposées n'étaient qu'au nombre de quatre et que deux gros piliers circulaires triomphaux précédaient l'entrée médiane de ladite façade; ce qui exclut d'autant plus toute possibilité d'adjonction de constructions de ce côté;

3° *Muraille Est.* — Cette face se compose de quatre travées. La plus grande était accompagnée de deux étages de colonnes détachées, comme celles des façades Nord et Sud; les deux petites travées situées de chaque côté de la grande ne portent la trace d'aucune adjonction possible de constructions, sauf dans l'angle Nord-Est du *praetorium* où l'on voit l'amorce d'un mur⁽¹⁾ dont la hauteur (4 m. 30) ne dépassait pas celle d'un mur de clôture. Reste la quatrième travée, où l'adjonction d'un bâtiment est absolument visible, mais seulement dans une partie de la hauteur de l'ordre inférieur du monument. C'était donc une construction basse, celle dont nous avons, cette année, découvert le plan; et il est à remarquer que la disposition de l'édifice central du *praetorium* avait été prise en raison de cette adjonction, puisqu'en dehors de cette dernière, le reste de la façade latérale est symétrique;

4° *Muraille Ouest.* — Semblable à celle de l'Est, sauf que, dans l'angle Nord-Ouest du monument, la pile qui constituait l'amorce de constructions adjacentes monte jusqu'à la hauteur du cordon supérieur de l'ordre du rez-de-chaussée. De ces constructions, il n'a été retrouvé que quelques amorces de murs; en tout cas, elles ne tenaient au *praetorium* que par les angles Nord-Est et Nord-Ouest.

Il est donc nettement et clairement démontré que les faces extérieures actuelles du bâtiment connu sous le nom de *praetorium* étaient bien les façades extérieures de l'ancien monument, puisqu'elles étaient dégagées de construction, à l'exception toutefois de

(1) La construction qui est adjointe à cette partie du *praetorium* ne le touche qu'en un point.

la partie inférieure d'une seule travée de chaque élévation latérale ainsi que des angles Nord-Est et Nord-Ouest.

Reste alors la deuxième solution. En inspectant attentivement les faces intérieures du monument, on voit bien qu'il n'existe aucune trace de plancher et que les colonnes et pilastres montaient à toute hauteur sans être coupés par un étage⁽¹⁾; on en a déduit qu'elles constituaient les façades d'une cour et que les quatre murs du *praetorium* servaient de clôture à un espace vide. Cette hypothèse nous paraît absolument inadmissible, par ce motif que, puisque les murs extérieurs de l'édifice n'étaient pas partie intégrante de constructions adjacentes, il fallait, ne fût-ce qu'en raison de la stabilité et pour empêcher le déversement, que ces murs fussent reliés entre eux à l'intérieur par une charpente. En second lieu, comment pourrait-on expliquer la présence de murs aussi élevés seulement dans le but de limiter une cour? Cette supposition serait un non-sens architectural, car, si l'espace avait dû rester découvert, on se serait contenté de ne monter les murs qu'à une hauteur modérée (3 ou 4 mètres) et on n'aurait pas lancé dans les airs des façades ajourées, flanquées de deux rangs superposés de colonnes et couronnées par un entablement qui n'eût rien porté.

D'autre part, l'établissement d'une charpente et de sa couverture en tuiles était d'autant plus exécutable, que les piles saillantes (1 m. 32) de saillie, qui s'enfonçaient dans l'intérieur de l'édifice, ne laissaient franchir aux poutres qu'une portée de 17 mètres, dimension n'entraînant aucune difficulté.

Nous ne saurions affirmer que les deux faces Nord et Sud étaient couronnées de pignons; il n'en reste aucun vestige, et, d'ailleurs, la saillie des colonnes des façades semble devoir s'arranger difficilement avec cette disposition. Il nous paraît plus probable que le monument était couvert d'une toiture avec croupes, c'est-à-dire au moyen de deux demi-fermes rejoignant la ferme placée sur les piles intérieures de chaque extrémité de la salle.

La solution que nous venons de donner pour le couronnement

(1) Il n'y a lieu de considérer les piles de fondations qui divisent l'intérieur du *praetorium* que comme des libages supportant soit des colonnes isolées de peu de hauteur, soit des statues, soit des trophées. Il ne saurait être question d'y voir des piliers correspondant aux têtes saillantes de la grande salle, c'est-à-dire de même hauteur et sans aucun lien intermédiaire.

du bâtiment central du *praetorium* antique de Lambèse n'est pas en somme bien différente de celle supposée par les savants d'outre-Rhin qui ont étudié la question et par M. Cagnat, dans son *Armée romaine d'Afrique*. L'utilisation de l'espace reste toujours celle qu'on imagine avoir été; la seule différence consiste dans la couverture dudit espace.

Revenons à nos découvertes récentes du prétoire de Lambèse. Je puis être bref, ces trouvailles ayant déjà été signalées à l'Académie des Inscriptions par M. Cagnat ⁽¹⁾, à deux reprises différentes, d'après les renseignements fournis par M. Courmontagne.

Le *posticum*, situé à 1 m. 60 en contre-bas de l'esplanade qui précédait le bâtiment des *scolae*, était relié à celle-ci par deux escaliers de huit marches, et en était séparé par un mur de soutènement de 1 mètre d'épaisseur, limitant au Sud une large place encore presque entièrement dallée et entourée de portiques sur trois côtés : à l'Est, à l'Ouest et au Nord. Le côté Sud était occupé par une plate-forme élevée de trois marches au-dessus de l'*area* et large de 5 m. 40, avec partie saillante, au milieu, de 2 m. 76. Le côté Nord de la place était en partie occupé par le bâtiment central du *praetorium* et ses deux colonnes triomphales.

Les portiques desservaient une série de salles ⁽²⁾, au nombre de 38, devant lesquelles on voit encore les traces de 60 colonnettes (de 0 m. 26 à 0 m. 30 de diamètre) disposées de chaque côté des portes par lesquelles on accédait aux chambres. Les colonnes qui supportaient le portique étaient au nombre de 30; elles avaient 0 m. 56 de diamètre. Les quatre angles de la cour (63 m. 92 de longueur sur 37 m. 20 de largeur) étaient occupés par quatre bassins (2 m. 40 sur 2 m. 40) ⁽³⁾. La clôture en pierre existe encore; elle se compose de dalles verticales s'emboîtant dans de petits

⁽¹⁾ *Comptes rendus des séances*, 1901, p. 626, et 1902, p. 110.

⁽²⁾ La hauteur des murs au-dessus du sol varie de 0 m. 40 à 0 m. 80. Les chambres situées à l'Est et à l'Ouest ont 3 m. 60 de largeur sur 5 m. 85 de profondeur, sauf une de chaque côté au Nord, qui mesure 4 m. 28 sur 5 m. 85. Celles du côté Nord ont 6 m. 70 sur 2 m. 92 de largeur, sauf les deux attenantes qui ont 7 m. 33 de largeur. Enfin les deux couloirs existant aux angles Sud-Ouest et Sud-Est ont nécessairement la même profondeur que les chambres : 6 m. 70 avec une largeur de 3 m. 33. Les murs ont tous 0 m. 50 d'épaisseur et sont construits en moellons.

⁽³⁾ Les deux bassins du côté Nord ont une profondeur de 0 m. 67, ceux situés au Sud n'ont que 0 m. 46.

piliers à rainures destinés à encastrer les abouts des dalles. Deux décharges existent devant le *praetorium* et deux autres aux angles Nord-Est et Nord-Ouest de la place, qui était entourée d'un caniveau, sauf du côté Sud et en face du *praetorium*.

Au Nord de l'*area* et du côté oriental, on voit un petit monument portant comme inscription :

ARA DISCIPLINAE

Dans la quatrième chambre à partir de l'angle Nord-Ouest, on a trouvé deux bases polygonales dont l'une porte des inscriptions sur quatre de ses faces⁽¹⁾; de plus, un des côtés de la petite salle est occupé par une autre inscription.

Dans la chambre située exactement à l'angle Sud-Ouest de la place, on a découvert l'arsenal⁽²⁾.

Dans la pièce du milieu du côté occidental de la place, on a trouvé une base carrée de 0 m. 30 de côté sur 0 m. 60 de hauteur, avec une dédicace à l'Éternité de l'Empereur⁽³⁾.

II

FOUILLES À CHERCHEL.

C'est à M. Waille, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, que notre Service avait confié la mission d'exécuter des fouilles à Cherchel (*Caesarea*), où il avait déjà opéré d'importantes découvertes il y a plusieurs années, en déblayant les thermes de l'Ouest (1886-1889).

Les travaux de M. Waille, qui ont été exécutés en trois endroits, peuvent être divisés en quatre opérations effectuées :

I. Chez un particulier, M. Marcadal, dont le champ est situé entre la route de Ténez et les restes du cirque antique;

II. Au Sud de la ville, dans un terrain appartenant à l'autorité militaire, près des fortifications et de la porte de Milianah;

(1) Cf. *Comptes rendus de l'Académie*, 1901, p. 628 et suiv.

(2) Cf. *ibid.*, 1902, p. 45.

(3) Cf. *ibid.*, p. 45.

III. Chez un second particulier, M. Gregory, dont la propriété borde la route de Ténez;

IV. Enfin, M. Waille, soit au moyen d'acquisitions, soit en recueillant les dons de certains propriétaires, a enrichi le Musée de plusieurs fragments antiques dont nous fournirons la liste et la description.

I

Les constructions déblayées chez M. Marcadal paraissent être celles d'un palais antique auquel on accédait par un perron de cinq marches.

Parmi les nombreuses salles qui composaient cette habitation princière, on distingue environ vingt salles ou galeries groupées autour d'un *atrium* (7 mètres sur 8 m. 50), lequel est traversé par un caniveau se dirigeant vers une rue recouverte de dalles régulières et communiquant avec une citerne d'une superficie de 12 mètres carrés (3 mètres de largeur, 4 mètres de longueur, 2 m. 60 de hauteur), très bien conservée. Une grande salle, longue de 15 m. 50 sur 5 m. 50 de large, est divisée en cinq parties par quatre rangées de deux colonnes. L'extrémité de la maison opposée à la voie est occupée par des bains privés; à côté d'un hypocauste, on voit une pièce se terminant par un hémicycle : c'était un *caldarium* et son *alveus*, avec gradin à l'intérieur (1 m. 90 sur 0 m. 90 de profondeur).

M. Waille, dans cette maison dont le sol était pavé de mosaïque et les murs peints en rouge, a fait des découvertes fort intéressantes :

1° Une statue de marbre dépourvue de sa tête (hauteur, 1 m. 07 du cou au genou), avec cuirasse ornée du *gorgoneion* et de lamelles de cuir. La main droite porte la lance; les deux jambes sont protégées par une armure. Un manteau, qui passe derrière la figure, s'enroule sur les bras.

Le socle sur lequel repose la statue est pris dans la masse; il porte la pointe de la lance et les pieds qui sont chaussés de sandales à courroies. Le personnage était adossé à un mur, car son dos n'est pas sculpté. En rapprochant les divers fragments de ce marbre, on a reconstitué une seule et même figure qui ressemble au *Mars*

Ultor du musée d'Alger (bas-relief de Carthage), qui lui-même est une réplique d'une statue de Mars Vengeur élevée à Rome par Auguste, après qu'il eut puni les meurtriers de César.

2° Un fragment de bras en marbre blanc appartenant à une statue colossale qui mesurerait 3 mètres de hauteur.

3° Une plaque de marbre blanc contenant un texte nous apprenant que *Scantia Peregrina*, prêtresse, a édifié à ses frais un sanctuaire à Bellone, sur un emplacement accordé par le Sénat. C'est la première fois qu'on trouve en Algérie une dédicace où il est fait mention d'une prêtresse desservant les temples de Bellone; celles connues jusqu'ici ne parlent que des prêtres de cette divinité. Voici le texte en question :

DEAE BELLONAE
S C A N T I A · C · F · P E R E G R I N A · S A
C E R D O S · E X · D E C R E T O · O R D I N I S · A R C A · A D
S I G N A T A · A E D E M · A · F V N D A M E N T I S
D S · P · F ·

*Deae Bellonae Scantia C. filia) Peregrina sacerdos, ex decreto ordinis
arca adsignata aedem a fundamentis de sua pecunia fecit.*

4° Un pilier appartenant à une statue d'Apollon (hauteur du fragment, 0 m. 55). Le devant est orné d'un corbeau dont le bec relevé cherche à toucher une guirlande pendante; sur le côté adhère une partie de la jambe droite de la divinité; le derrière est orné de feuilles d'acanthé grossièrement sculptées.

5° Un fragment (hauteur, 0 m. 22) de statue en marbre, de femme, contenant un bouclier orné du *gorgoneion* que tient la main abaissée du personnage.

6° Une tête, de marbre blanc (hauteur, 0 m. 20), du roi Ptolémée, dernier souverain de Maurétanie. La tête est diadémée; c'est une trouvaille d'un grand intérêt et qui fait honneur à M. Waille. Malheureusement, cette tête a été endommagée anciennement à l'endroit du nez, de la bouche et d'une partie du menton; mais le reste est intact, et il est facile de l'identifier avec les portraits, statues ou médailles connus du roi africain.

Le caractère de ce marbre est saisissant; la barbe est frisée et forme collier. Les cheveux, abondants, retenus par le bandeau royal, sont finement exécutés et, descendant sur le front, couvrent entièrement la nuque en cachant le haut de l'oreille.

Ladite tête a été trouvée dans l'*atrium*, près du caniveau qui le traversait.

7° Un fragment de bas-relief représentant un profil de tête de femme dont la chevelure, apparente seulement en avant, est enfermée dans une étoffe fixée par deux bandeaux étroits qui dégagent les oreilles.

8° Une tête de Bacchus indien (hauteur, 0 m. 37), dont la partie postérieure, lisse et non sculptée, était appliquée à une muraille. Le nez est cassé, mais la tête est remarquable par l'épaisseur des lèvres, par la coiffure, qui, surmontée d'une natte, s'enroule en multiples volutes et débordé de tous côtés sur le front comme un turban; par la barbe, composée de boucles verticales nattées; enfin, par un ornement en métal aujourd'hui disparu, qui se fixait jadis à une cavité pratiquée sur le dessus de la tête.

Elle a été trouvée dans l'une des deux salles qui donnaient sur le côté Sud de l'*atrium*.

Au début d'une des quatre lettres que M. Waille a écrites à M. le Maire de Cherchel pour lui rendre compte du résultat de ses fouilles, il attribue cette profusion de têtes royales retirées des mêmes endroits à une coutume de la Maurétanie antique, qui consistait à honorer dans des temples, comme les empereurs romains, les rois du pays. Selon M. Waille, la présence d'un vestibule et d'une salle rectangulaire, constatée au cours des fouilles de la propriété Marcadal, indiquerait un ancien temple des souverains de Maurétanie.

Nous ne sommes pas de cet avis en ce qui concerne le temple, mais nous admettons fort bien que nous puissions être en présence d'un palais royal orné des portraits des ancêtres de Ptolémée. En effet, les salles de bains et la série de pièces rayonnant autour de l'*atrium* ne nous semblent pas avoir de rapport avec un édifice religieux; ils sont certainement afférents à une habitation luxueuse, mais non religieuse.

9° Dans une salle attenante à une petite pièce qui, elle-même,

est contiguë au *caldarium*, M. Waille a exhumé un cadran solaire hémisphérique en marbre, plus grand et en meilleur état que les deux autres déjà acquis par le Musée de Cherchel. Il a 0 m. 57 de largeur sur autant de hauteur; un socle à moulures est pris dans la pierre qu'ornent deux rosaces et un croissant. Au milieu de la concavité graduée de la pierre, une saignée médiane recevait la broche en plomb qui faisait ombre sur les graduations. Sur la face postérieure de la pierre, on voit cinq cuvettes, dont une grande au centre et quatre petites aux angles, lesquelles recevaient probablement des boules métalliques.

10° A côté de l'*alveus* des bains du palais, les fouilles ont mis à jour un masque décoratif de satyre (haut de 0 m. 47) avec la bouche ouverte, probablement pour laisser passer un tuyau de fontaine. Malheureusement, comme presque toujours, le nez est cassé, mais le reste est en bon état. Les oreilles pointues se confondent avec les cheveux pendants en longues mèches parallèles; la barbe, ondulée comme les moustaches, allonge la tête démesurément; les yeux sont ronds, forés et surmontés de feuilles. Le front, de petite dimension, est couronné de deux cornes qui se perdent dans la chevelure.

11° Un torse de Vénus, en marbre blanc (hauteur, 0 m. 65), d'un fort joli mouvement, a été trouvé au-dessus de la grande salle rectangulaire aux huit colonnes. Le bras droit, qui était levé, manque entièrement; le bras gauche, abaissé et coudé, est aux trois quarts intact; toutefois, la main et la partie antérieure du bras sont absentes. Une fraction de la draperie qui est conservée monte jusqu'à la naissance des cuisses; la poitrine est peu saillante.

12° Dans ladite salle, tout près de la Vénus, une tête (hauteur, 0 m. 22) en marbre blanc; les restes d'un poignet et d'une main indiquent que la main droite était ramenée vers le visage.

13° Un bijou rectangulaire en pâte de verre opaline ressemblant à de l'ivoire (largeur, 0 m. 10; longueur, 0 m. 24), portant sur chacune de ses faces un hippocampe d'émail.

14° Une intaille ovale, en verre bleu et gravée en creux (largeur, 0 m. 017; longueur, 0 m. 021), représentant une Néréide assise sur un Centaure marin dont la croupe se termine en queue

de dauphin. La Néréide tient de la main droite une tresse de ses cheveux, de la gauche un miroir. Derrière elle et vers elle, un Amour lève les bras. Le Centaure, puissamment membré, se baigne dans les flots. Ce bijou paraît dater du ¹^r siècle environ.

15° Une stèle votive dédiée par Clodia, fille de Clodius Baricbal, nom à désinence punique. L'inscription est la suivante :

CLODIA·CLODI
BARICBALIS·F·
V·S·L·A

Clodia Clodi Baricbalis f(ilia) v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo).

S'il n'est pas fait mention de la divinité, M. Waille a remarqué que la plaque de marbre qui contient l'inscription (plaque mutilée de 0 m. 15 de haut sur 0 m. 20 de largeur) est semblable à celle d'un ex-voto à Saturne trouvé dans le voisinage et à six autres qui sont au Musée. Il en déduit que la divinité n'est autre que Saturne.

16° Un fragment de marbre portant une inscription relative à un nom d'origine grecque :

D·M·S
ANCESTIVS AVX
CVS VIXIT annis LVI

D(iis) M(anibus) s(acrum). Ancestius Aux...cus vixit [annis] LVI.

17° Épitaphe sur marbre (hauteur, 0 m. 18; largeur, 0 m. 26), d'un esclave. Le monument fut élevé par sa femme Malia :

D·M· ATTAEO·PRI
MITIVI·DISP·SER FEC
MALIA CONIVGI
BENE MERENTI
VIXIT·AN·XX
H·S·E·

D(iis) M(anibus), Attaeo, Primitivi disp(ensatoris) ser(vo), fecit Malia conjugi bene merenti; vixit annis XX...; h(ie) s(itus) e(st).

18° Sur un fragment de plat rouge (découvert dans une chambre attenante à celle où fut trouvée la tête du Bacchus indien), un bas-relief chrétien représentent une tête de madone nimbée.

19° Un second fragment portant une croix latine gemmée.

20° Un troisième figurant un poisson, symbole du Christ, comme on sait, gravé au trait entre deux cercles concentriques et nageant vers la droite.

21° Deux mortiers de marbre à deux becs (diamètre, 0 m. 45) et une lampe à trois branches ornée d'une palme.

22° Une quinzaine d'ornements de terre cuite en forme de cônes terminés à leur partie inférieure par une base moulurée. La hauteur varie entre 0 m. 20 et 0 m. 30, et la largeur à la base, de 0 m. 07 à 0 m. 11 de diamètre. Il nous a été impossible de déterminer leur fonction; peut-être sont-ce des ornements du faite d'une toiture.

23° Neuf tuiles plates, avec rebord disposé aux deux extrémités pour recevoir les tuiles rondes à recouvrement.

24° Des poteries creuses (au nombre de 27), en forme de bouteilles, employées dans les voûtes, afin de leur donner le moins de poids et, conséquemment, le moins de poussée possible.

25° Onze bases de colonnes.

26° Un petit chapiteau d'ordre ionique grec avec une partie du fût (dimensions, 0 m. 26 sur 0 m. 34).

27° Un chapiteau d'ordre corinthien (hauteur, 0 m. 45).

28° Trois chapiteaux à quatre faces couronnant des piliers. Les quatre angles sont ornés de caulicoles sortant d'une feuille lisse. Au milieu des faces, une autre feuille porte un vase à anse double.

29° Un piédestal en forme d'autel portant sur les côtés la patère et l'aiguière.

30° Un fragment de frise décorée en stuc; une rosace sculptée en pierre; une petite colonne cannelée, en marbre, sortant de

deux feuilles d'acanthé (hauteur, 0 m. 41); une console en marbre bleuâtre décorée d'une feuille d'acanthé très finement sculptée.

31° Un lot de quatorze monnaies romaines représentant :

La première : Rome casquée VRBS ROMA; au revers : Romulus et Rémus allaités par la louve;

La deuxième : un *Divus Augustus* avec S C au revers;

La troisième : un Marc-Aurèle; au revers, une femme tenant la corne d'abondance dans une main et la balance dans l'autre;

La quatrième : une Paulina impératrice, femme de Maximin;

La cinquième : un Gordien le Pieux; au revers : FORTVNA REDVX;

Les sixième, septième et huitième : Constantin le Grand; au revers, deux guerriers accostant deux enseignes (GLORIA EXERCITVS);

Les dixième, onzième, douzième, treizième et quatorzième : des Constance II; au revers, un soldat terrassant un ennemi.

32° Un autre lot de trois monnaies africaines, savoir :

La première : un Juba II (REX IVBA) en bronze, porte la massue d'Hercule sur le derrière de l'épaule; au revers, en lettres grecques :

BASILISSA KLEOPATRA

sa femme Cléopâtre-Séléné; et au-dessus de cette inscription, entre deux cornes de vache, un vase entouré de deux épis et surmonté d'un croissant (symbole d'Isis).

La deuxième, d'argent : Ptolémée, fils du précédent; en exergue, REX PTOLEMAEVVS; au revers, un caducée dans une couronne et les lettres R. A. V (*regni anno V*);

La troisième, frappée en Maurétanie, porte une tête de Perséphone; au revers, trois épées.

II

Les fouilles effectuées dans les terrains militaires n'ont été que des sondages; elles ont eu pour résultat de nous faire reconnaître la présence d'une série de caniveaux se dirigeant de l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire du quartier où étaient les citernes antiques, vers le quartier de l'hippodrome.

Une des tranchées a donné trois caniveaux parallèles; l'autre, cinq. M. Waille a remis au Musée 2 m. 70 de tuyaux de plomb de 0 m. 07 de diamètre, cylindrés au marteau, et 1 m. 80 de tuyaux de terre cuite s'emboitant les uns dans les autres par longueurs de 0 m. 44 (diamètre: 0 m. 10).

On a aussi trouvé une fraction de vestibule ou de galerie, large de 4 m. 50; dans une partie dudit vestibule se dressaient deux colonnes d'ordre dorique de fantaisie, avec base attique (haut. du fût de la colonne, 3 m. 25; du chapiteau, 0 m. 28; de la base, 0 m. 305).

Le peu qui est dégagé donne la certitude que l'on trouvera un édifice intéressant si l'on peut en entreprendre l'an prochain le déblaiement méthodique. Comme objets, on a recueilli un fragment de plat rouge portant dans un cartouche rectangulaire l'inscription: HERI O, c'est-à-dire, de l'atelier d'Hérius; un deuxième, décoré d'une croix latine gemmée; un troisième, de palmes placées circulairement et séparées par des rosaces; un quatrième, ayant la signature O MANI : O(*fficina*) Mani.

Un morceau d'amphore d'une très forte épaisseur portant l'inscription suivante :

XXXIIII S XXXVI

III

Les travaux exécutés chez M. Gregory ont donné des résultats moins nombreux que chez M. Marcadal, surtout au point de vue de la position des bâtiments exhumés; ils sont toutefois remarquables.

Autour d'un espace qui paraît correspondre à une cour intérieure, se groupent une série de sept salles qui indiquerait une habitation. On y a trouvé un puits taillé dans le roc, un four de briques, un caniveau recouvert de dalles et allant jusqu'à la mer.

M. Waille a eu la bonne fortune de découvrir dans cette maison les fragments suivants :

1° Une tête d'homme avec un mouvement relevé, la chevelure descendant très bas sur le front (haut., 0 m. 26).

2° Une très jolie statue de marbre, malheureusement sans tête

(haut. 1 m. 20) de faune flûteur, réplique d'une œuvre de Praxitèle. L'avant-bras droit seul existe encore; il tombe le long du corps. Le bras gauche, dépourvu de la main, est coudé; et, sur l'épaule gauche, ainsi que sur une partie de l'épaule droite, repose une peau de panthère qui longe le côté gauche de la figure, avec le musle du faune. La partie inférieure de la statue se compose d'un socle portant deux pieds gracieusement croisés, le bas de la jambe gauche passant devant la droite. Le faune s'appuie sur un tronc d'arbre qui porte la flûte de Pan à treize tuyaux reliés par des traverses et le bâton noueux de berger du personnage. La possession de cette jolie statue vaut à elle seule le crédit affecté en 1901 aux fouilles de Cherchel.

3° Un torse mutilé de femme dont il ne reste qu'une partie de la poitrine et une boucle de cheveux descendant sur le sein.

4° Une pomme de pin en marbre (haut., 0 m. 15).

5° Un fragment de plaquette funéraire représentant un enfant qui tient un oiseau (haut., 0 m. 16).

6° Un morceau d'inscription (marbre) :

OS CR

I

VLCI

Larg., 0 m. 09; haut., 0 m. 17.

7° Une autre inscription (larg., 0 m. 17; haut., 0 m. 18) :

D I N V M

I O D I C

IXIT AN

XIIII M

8° Un fer de lance en bon état de conservation, avec sa douille haut., 0 m. 16).

9° Un poids rectangulaire en bronze (0 m. 04 sur 0 m. 05 sur 0 m. 008).

10° Une lampe en terre cuite représentant un Pégase tourné

vers la droite. Elle porte l'inscription : AGRI (de l'atelier d'Agrius).

11° Un chapiteau ionique en pierre; travail peu soigné.

12° Un fragment en marbre de corniche décorée de feuilles et autres ornements (long., 0 m. 42).

13° Une monnaie à l'effigie de Juba II.

14° Une monnaie à l'effigie de Ptolémée.

IV

En dehors de ses travaux de fouilles, M. Waille, comme nous l'avons dit plus haut, n'a négligé aucune occasion d'enrichir le Musée des fragments ou objets divers de l'existence ou de la découverte desquels il a eu connaissance pendant son séjour à Cherchel. Ces nouvelles pièces de Musée sont les suivantes :

1° Dans la propriété de M. Constantin Saïd, sur la route d'Alger : une tête d'Agrippine, mère de Néron, admirablement conservée (sauf à l'extrémité du nez) et d'une fort belle sculpture. Un voile encadre la chevelure frisée; le menton accentué et le nez aquilin donnent un caractère bien romain à ce beau visage; les oreilles sont percées de trous afin de porter des pendants de métal. Sous le cou allongé se trouve une cavité dans laquelle se logeait le tenon de pierre qui reliait la tête à la statue.

2° Le bas d'une statue drapée, trouvée près de la porte de Milianah, et que M. Constantin Saïd a bien voulu signaler à M. Waille.

3° Une mosaïque (2 mètres sur 2 mètres) acquise à M. Louis Félicien, et représentant les trois Grâces nues et debout. La figure du milieu a la tête de profil tournée vers la gauche et le corps vu tout entier de dos; elle appuie ses deux bras sur les épaules de ses compagnes. La femme de gauche, vue de face, tient dans la main droite une guirlande de fleurs et porte la main gauche sur l'épaule de la figure médiane. Celle de droite, enfin, met la main gauche sur la figure du milieu, et suspend de son bras gauche coudé une épaisse guirlande.

Cette mosaïque provient de l'ancienne propriété Nicolas, où se trouvaient les ruines d'une riche villa antique contenant actuellement encore des mosaïques fort curieuses.

4° Un sarcophage chrétien en marbre du Chenoua, provenant du cimetière antique situé sur la route d'Alger, à 2 kilomètres et demi de Cherchel. Ses dimensions sont de 2 m. 36 de longueur sur 1 m. 10 de largeur. La face principale porte une moulure encadrant un motif d'ornementation en forme d'S. On y lit comme inscription :

NISIIPSIVS

C'est la fin d'une épitaphe déjà publiée.

Sur le côté droit, le Bon Pasteur est représenté debout, revêtu d'une courte tunique et portant sur les épaules la brebis qu'il tient par les pattes. Un mouton est placé de chaque côté de la figure, ainsi que l'arbre symbolisant le paysage. La sculpture est d'un travail assez grossier.

5° Un second sarcophage (III^e siècle), large de 0 m. 94 sur 2 m. 22 de long. La paroi, épaisse de 0 m. 16, porte gravée l'inscription suivante :

N DOMINO M

In Domino mortuus.

Il a été trouvé dans une grotte en tuf; sa face latérale est décorée d'une ancre en forme de croix, symbole chrétien de l'espérance et du salut après les tempêtes de la vie.

6° Une stèle funéraire militaire appartenant jadis à M^{me} Varesco (larg., 0 m. 34; haut., 0 m. 71; épaisseur, 0 m. 08). Dans un renforcement rectangulaire, on voit un soldat debout, revêtu de la tunique courte; le long bouclier dans la main gauche et la lance dans la droite. On n'a trouvé ni le nom du personnage, ni le numéro de son corps, ni ses états de services. Le marbre dont se compose ce petit monument provient d'un de ces piliers carrés si connus à Cherchel et dont chaque face sculptée est décorée de rinceaux, d'oiseaux et de vases que la Renaissance italienne a imités d'une façon surprenante.

7° Une inscription trouvée par M. le capitaine Chaudron dans sa propriété, près du rempart antique de la ville, route d'Alger, et qui est destinée au Musée. C'est un petit monument en pierre, large de 0 m. 60 et haut de 1 m. 30. Une double moulure l'encadre et elle est ainsi conçue :

AELIAE FLAVINAE
CONIVGI
CLASSICI PROC AVG
SANCTISSIMAE
FEMINAE
CANINIA SALSA
OB MERITA

*Aeliae Flavinae, conjugi Classici proc(uratoris) Aug(usti), sanctissimae
feminae, Caninia Salsa ob merita.*

M. Waille croit voir dans ce texte le nom d'un nouveau gouverneur de Maurétanie, *Classicus*, qui ne figure pas sur la liste de M. Pallu de Lessert.

8° Une inscription funéraire trouvée chez M. Riffard, près des hypogées chrétiens désignés ci-dessus, sur une plaque de marbre de 0 m. 67 de largeur et de 0 m. 28 de hauteur :

BONE MEMORIAE SATVRINIVS
ICC F QQVET HIN PACE FECIT MEM
ORIA SYNA QVM FILIS SVIS
VIXIT ANOS SEXSAGINTA

*Bone memoriae, Saturinius ico. f. ? qqvet ? hin pace; fecit memoria(m)
Syna qum filis suis; vixit unos sexsaginta.*

9° Une deuxième, découverte au même endroit et relative à un *Marcus Julius Victoritas* qui a vécu 4 ans et 5 mois :

D M S
M IVL VICTO
RITAS VIXIT
ANOS IIII Menses V

10° Une troisième, de même provenance, ainsi libellée :

TI LAV
GE HIC
Q V I E
S C I T

11° Une épitaphe d'esclave, déposée au Musée par M. Agnelly, demeurant route d'Alger (haut., 0 m. 62; larg., 0 m. 27). Voici ce texte :

SATVRNINA·TI·CLAVDI
PLACIDI·SER·HIC·S·E·VIXIT ANI s
XXX·TERTIVS·CONTVBERNA
LIS·POSVI

*Saturnina, Ti. Claudi Placidi ser(va), hic s(ita) e(st);
vixit ani[s] XXX. Tertius contubernalis posui[t].*

Un croissant est inscrit dans le fronton du petit monument; sous l'inscription, une niche contient une femme drapée portant une grappe de raisin dans la main droite, et, dans la gauche, une grenade qu'elle presse contre sa poitrine.

12° Trois pierres signalées par le docteur Lamotte, conservateur du Musée, et se rapportant à une même inscription (haut., 0 m. 62; larg., 0 m. 88; haut. des lettres, 0 m. 04). M. Waille obtint de M. Bossi, à qui elles appartenaient, qu'elles fussent transportées au Musée.

Le texte (qui date du II^e siècle) est relatif à Albinus, patron de la province de Maurétanie. Il s'agit d'une statue votée par les députés de la province à un ou plusieurs personnages pour services publics rendus; les frais de l'honneur conféré ont été acquittés par le bénéficiaire :

LI·ALBINI PATRONI PR ovin
CIAE MAVRETANIAE·CA esarien
SIS·F i L·VAL·FESTI·ET·L·F
ge? MELLI·LATRONIANI·C·P·
DECRETO·CONCILI·PROV inciae
MAVRETANIAE·CAESARI ensis

13° Une lampe romaine ornée de deux palmes verticales portant au-dessous le nom du potier ALEXAN(*der*).

14° Deux fragments d'inscription donnés par M. le curé de Cherchel à M. Waille pour le Musée.

L'une, en vers, commence par *Bis denos* et finit par *flentes dixere su [preum]*, vantant la loyauté du défunt (*fidus hic fuit*), etc.

15° De M. le capitaine Jouillot, un fragment d'inscription trouvé sur la route de Ténez, à trois kilomètres de la ville. Le texte est fort incomplet; on n'en lit plus, sur une épaisse plaque de marbre, que les mots :

GERMA

TEMP

VALER

Tels sont les résultats obtenus par M. Waille dans sa campagne de fouilles de 1901. Nous ne pouvons que l'en féliciter et lui exprimer toute la reconnaissance du Service des Monuments historiques pour le zèle, la science et l'activité qu'il a déployés.

Alb. BALLU,

Membre de la Commission
de l'Afrique du Nord.

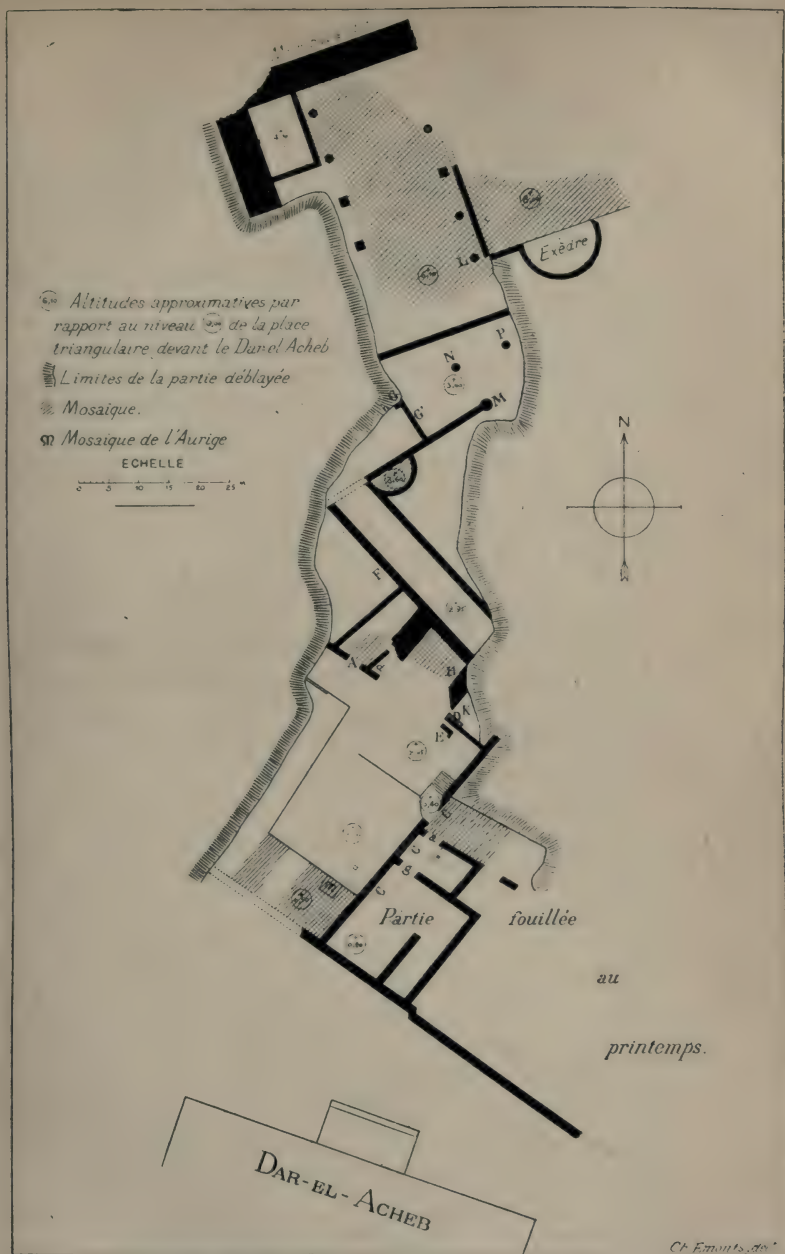
LES
FOUILLES DE DOUGGA
EN OCTOBRE-NOVEMBRE 1901,

PAR M. MERLIN;

Membre de l'École française de Rome.

Les fouilles, dont le Service des antiquités tunisiennes m'a confié la direction à Dougga, pendant l'automne 1901, ont duré cinq semaines environ, du 22 octobre au 23 novembre. D'après le programme tracé par M. Gauckler, il s'agissait de continuer le déblaiement à l'endroit où on l'avait commencé en mai et en juin derniers, et de relier par une tranchée, aussi large que possible, les deux chantiers qui avaient existé au printemps, l'un au Sud du mur byzantin, l'autre devant le Dar-el-Acheb. Malgré la hauteur assez considérable de la terre à enlever (4 mètres en moyenne), et malgré le mauvais temps, qui a forcé de mettre fin aux travaux un peu précipitamment, le résultat poursuivi a été atteint dans son ensemble, et une tranchée, longue de 35 mètres, large de 10 à 11 mètres à sa partie supérieure, de 6 à 8 mètres à sa partie inférieure, a été ouverte entre la plate-forme à double colonnade au pied du mur byzantin et la place triangulaire sur laquelle donne le Dar-el-Acheb.

De cette façon, on connaît la coupe du terrain entre ces deux points et on est fixé sur la nature des constructions qui occupaient cette partie de la ville antique. On peut donc maintenant apporter une solution aux deux questions qui restaient encore à régler après les fouilles des mois de mai et juin; la première: le forum de Dougga se trouve-t-il, comme le supposait M. Homo, enfoui sous le sol des maisons arabes, entre l'édifice à exèdre et le Dar-el-Acheb? La seconde: comment se rachète la différence de niveau (plus de 6 mètres) entre le portique à double colonnade et la place devant le Dar-el-Acheb?



FOUILLES DE DOUGGA.

(Octobre-Novembre 1901.)

En face du Dar-el-Achéb, les fouilles du printemps (pl. XLV) avaient mis au jour une série de constructions, dont la plus occidentale, de forme à peu près carrée (6 m. 60 sur 6 m. 40), paraissait être une boutique. Le déblaiement avait été arrêté, à l'Ouest, à un mur de très bonne apparence C, d'une hauteur de 2 m. 45 là où il est le mieux conservé. Au Nord, on avait commencé à dégager une autre pièce, où l'on pénétrait par une porte *g*, large de 1 m. 20. C'est là que les travaux ont été repris au début de la campagne d'automne. A l'Est et au Nord, les murs qui limitaient cette chambre, n'ont été retrouvés qu'au ras du sol; ils sont maintenant détruits. A l'Ouest, le mur C se prolonge sur le même alignement, avec la même hauteur et toujours en très bon état de conservation. En face de la porte *g*, on avait pratiqué, dans le mur Nord, une autre ouverture *a*, large de 1 m. 10, dont les deux montants se dressent encore à 2 m. 40. Cette porte donne sur une autre petite pièce, profonde de 3 mètres, ornée d'une mosaïque à dessins géométriques, assez grossière, présentant une série de circonférences juxtaposées, avec, au centre, des dessins rouges ou verts. Cette pièce est bornée, au Nord, par un mur en pisé, long de 6 m. 60, haut en moyenne de 2 m. 10, qui repose sur des pierres énormes (longueur, 1 m. 60; hauteur, 0 m. 60). Par sa masse qu'aucune ouverture ne vient interrompre, il semble marquer de ce côté la fin de la maison, qui aurait compris au rez-de-chaussée, dans le sens de la profondeur, une grande pièce donnant sur la place et ayant pu servir de boutique, et deux chambres disposées l'une à la suite de l'autre. Contre ce mur en pisé, on remarque en deux endroits, sur la mosaïque, des plaques noires, comme s'il y avait eu à cette place, pendant un certain temps, des foyers, — analogues à ceux que l'on voit aujourd'hui dans les maisons arabes, — dont le feu aurait laissé sa trace sur le sol.

Fermée vers le Nord par le mur en pisé, cette pièce, pavée en mosaïque, possède une issue à l'Ouest. En effet, le mur C, qui continue avec la même direction que dans la pièce contiguë au Sud, est percé, à 1 m. 10 du mur en pisé, d'une porte large de 1 m. 15; par cette porte, on pénètre sur un palier très étroit, surélevé d'une marche et limité, en face, par un mur arrondi. En tournant à droite, entre deux murs hauts de 2 mètres au minimum, on se trouve au bas d'un petit escalier de neuf marches montant vers le Nord, large de 1 m. 05 en moyenne, mais qui va s'élargissant

légèrement à mesure que l'on monte. Chaque marche, haute de 0 m. 22, est profonde de 0 m. 24 à 0 m. 25. Cet escalier a dû beaucoup servir, car les degrés en sont assez usés; à une époque postérieure, il avait été comblé avec de la terre et des moellons, et son entrée avait été obstruée à l'aide de grosses pierres et de fragments d'une petite architrave que l'on avait placés les uns au-dessus des autres. Il conduit sur une plate-forme assez vaste, qui mesure 7 m. 20 de large (de l'Ouest à l'Est) sur 12 m. 70 de long (du Nord au Sud), et est pavée de belles dalles de pierre, rectangulaires ou carrées, irrégulières, assez bien conservées dans l'ensemble, sauf dans la partie Nord. Une marche, haute de 0 m. 20 environ, la divise en deux paliers. Le palier inférieur (longueur, 7 m. 70) est élevé, au-dessus du sol de la boutique placée en contre-bas à l'Ouest, de 2 m. 10 environ; par conséquent, il se trouve à peu près à 2 m. 30 au-dessus de la place triangulaire devant le Dar-el-Acheb. A 1 m. 20 du bord Sud et 1 m. 30 du bord Est de ce palier, on rencontre une ouverture carrée (0 m. 44 de côté): c'est une bouche d'égout; une descente verticale circulaire, haute de 2 m. 10, aboutit à un conduit horizontal dirigé Nord-Sud, encombré de terre, d'une largeur de 0 m. 60, que l'on peut suivre vers le Nord sur une longueur de 4 mètres environ, et vers le Sud, de 7 mètres⁽¹⁾.

Sur le palier supérieur, débouche le petit escalier de neuf marches dont nous avons parlé. Une balustrade en pierre, sur le bord Est de la place, empêchait de tomber par accident de la plate-forme dans le trou formé par l'escalier. Elle ne laissait ouvert que l'endroit où venait déboucher la marche d'en haut. La balustrade a disparu, mais on voit encore, sur les dalles qui se trouvent au bord de la cavité, la rainure longue de 2 m. 55, large de 0 m. 12, profonde de 0 m. 035 à 0 m. 04, où venait s'engager sa partie inférieure. Cette rainure aboutit actuellement à un trou carré (0 m. 22 sur 0 m. 25, profond au moins de 0 m. 25), qui devait servir à recevoir le pilier terminal de la balustrade; ce pilier était surmonté

(1) Cette bouche d'égout est actuellement fermée par une pierre plate, carrée à sa partie supérieure, ronde à sa partie inférieure, probablement un ancien chapiteau dorique analogue à celui qui a été trouvé au printemps (voir mon premier rapport; fragments d'ornementation, n° 10). En tout cas, ce n'est pas la pierre qui à l'origine fermait l'ouverture, car elle ne s'y emboîte pas exactement et dépasse de plusieurs centimètres le niveau de la place dallée.

d'une boule, dont on a retrouvé des débris au milieu des déblais.

A l'Est, la plate-forme est soutenue, au-dessus de la boutique dont il a été question plus haut, par le mur C, épais de 0 m. 60, construit en moellons appareillés avec le plus grand soin⁽¹⁾. A l'Ouest, elle s'arrête à un très gros mur, qui ne dépasse pas le niveau du palier. Au Sud, elle finit à 3 m. 80 de la façade donnant sur la place triangulaire devant le Dar-el-Acheb. Là, encore, elle est terminée par un mur d'assez bonne apparence. De la place triangulaire, il n'y a donc pas moyen d'accéder directement sur le palier, situé à un niveau supérieur de 2 m. 30. Seul, le petit escalier, que nous avons signalé sur le flanc Est de la plate-forme, permet d'y monter.

Le mur sur lequel s'appuie la plate-forme au Sud est d'une époque postérieure. Il vient simplement s'accoler à l'Est au mur C, sans qu'il y ait enchevêtrement de leurs assises; d'autre part, dans l'espace libre entre le mur de soutènement et le mur de façade qui limite la construction sur la place triangulaire, on trouve, à 1 m. 80 au-dessous du niveau du palier dallé, une mosaïque⁽²⁾ que le mur a coupée au moment où il a été construit. Cette mosaïque est tout particulièrement intéressante, parce qu'elle présente une scène avec personnage, la première que l'on ait découverte jusqu'ici à Dougga.

Au milieu d'un encadrement, large à la partie supérieure de 2 m. 60, de 1 m. 20 à droite et à gauche, formé de losanges noirs sur fond blanc avec une petite croix carrée au centre, on voit un cocher qui vient de remporter le prix à la course des chars. Son bras droit est étendu, et il montre triomphalement dans sa main la couronne qu'il a gagnée. De cette main, il brandit également son fouet. Le bras gauche est replié de manière que la main, qui tient une palme verte, repose sur la hanche. La tête du personnage, haute de 0 m. 16, est très bien conservée. Il regarde à sa droite, du côté où il allonge le bras, et il est représenté comme le sont

(1) Ce mur a une hauteur de 2 m. 45. Il s'élève donc en moyenne à 0 m. 35 au-dessus du dallage de la plate-forme (palier inférieur).

(2) Cette mosaïque se trouve par conséquent à 0 m. 30 au-dessus du sol de la boutique qui l'avoisine à l'Est, à 0 m. 50 au-dessus de la place triangulaire devant le Dar-el-Acheb.

d'ordinaire les gens de sa profession⁽¹⁾. Sur la tête, il porte la coiffure habituelle des cochers dans les courses. Il est richement vêtu d'une tunique à manches de teinte peu nette, probablement verte. Par-dessus la tunique, on remarque une sorte de ceinture très large, qui couvre toute la poitrine et qui est figurée par une série de lignes noires disposées en losanges : ce sont les courroies (*fasciae*) dont les cochers avaient coutume de se ceindre le buste depuis les hanches jusqu'aux aisselles; elles étaient destinées à protéger en cas de chute, et aussi à serrer les vêtements autour du corps, de manière à les empêcher de flotter et à diminuer la résistance que le corps du conducteur pouvait offrir dans la course.

Le bas de la composition était occupé par les quatre chevaux; l'un d'eux a disparu. Ceux-ci sont superbement caparaçonnés, avec des ornements d'étoffe rouge sur le cou et un somptueux harnachement. Ils sont disposés deux par deux, de chaque côté du personnage, qui est visible à peu près jusqu'aux jambes. Les chevaux de chaque groupe se tournent la tête l'un à l'autre, tandis que les deux du milieu se regardent et que leurs croupes se rejoignent au centre de la scène⁽²⁾. Ils gonflent les naseaux, ouvrent la bouche, baissent la tête et semblent supporter impatiemment le mors qui les contient. Les chevaux existaient primitivement en entier; aujourd'hui, la mosaïque est coupée à hauteur de leur poitrail et toute la partie inférieure de la scène centrale, comme de l'encadrement, a été détruite par la construction du mur qui soutient la place dallée au Sud. Dans son état actuel, le sujet principal mesure 1 m. 25 de large et 0 m. 82 seulement de haut; originairement, je pense qu'il devait

⁽¹⁾ Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, art. *Circus*, p. 1196. — Comtesse E. Caetani-Lovatelli, *Di un antico mosaico a colori rappresentante gli aurighi delle quattro fazioni del Circo* (*Accad. dei Lincei, memorie*, 3^e série, VII, en part. p. 152 et la planche jointe à l'article.)

⁽²⁾ Cette disposition générale de la composition est assez fréquente. On la retrouve, avec des différences de détail naturellement, sur un verre peint reproduit dans le *Dict. des antiq.*, de Daremberg et Saglio, art. *Circus*, p. 1198, fig. 1536; sur une lampe (Passeri, *Lucernæ*, III, pl. 28); sur une peinture antique, aujourd'hui au musée de Madrid (*Ann. dell' Inst.*, 1839, pl. M, en haut); sur le monument de Porphyrius, au musée de Sainte-Irène, à Constantinople (*Mith. des deutsch. arch. Inst. in Athen*, t. V [1880], taf. 17, sur les côtés Nord-Est et Sud-Ouest du monument, nos 2 et 3). — C'est cette dernière composition qui, dans l'ensemble, se rapproche le plus de la nôtre; là, comme sur notre mosaïque, le personnage tient dans sa main droite élevée en l'air une couronne, dans la gauche, une palme.

être à peu près carré. Au-dessus des têtes des chevaux, de chaque côté du personnage, l'artiste a utilisé la place laissée libre. A droite, sur le fond blanc, il a représenté cinq arcades : c'est le portique inférieur du cirque où le cocher a remporté la victoire. A gauche, il a écrit ces mots sur deux lignes, en lettres rouges :

EROS

OMNIA PER TE ⁽¹⁾

Les chevaux du milieu ont également leur nom inscrit en rouge au-dessus de leur tête; l'un, celui de droite, s'appelle FRVNITVS; le nom de l'autre a été mutilé; la cinquième lettre a disparu, on lit AMAN VS; il faut restituer AMAN[d]VS ⁽²⁾.

Bien que la partie gauche de la scène centrale (environ 0 m. 25) ait été brisée (un morceau de la couronne que le cocher tient dans la main droite et le cheval de gauche n'existent plus), la mosaïque produit encore aujourd'hui un fort joli effet. Le contraste entre les gros cubes qui servent à former l'encadrement et les petits cubes en pâte de verre qui ont été employés pour la composition du milieu est très plaisant à l'œil ⁽³⁾, et la prédominance des teintes claires ou vives, comme le blanc, le bleu et le rouge, donne à l'ensemble une tonalité très gaie. Cette mosaïque devait servir à l'ornementation d'une pièce qui avait 3 m. 65 de large et qui comptait environ 6 m. 50 de long ⁽⁴⁾. Les murs étaient couverts de stuc décoré; on en a retrouvé un fragment assez considérable avec une

⁽¹⁾ Eros est le nom du cocher. Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. VI, n° 10046, ligne 4, et n° 10056, ligne 7. Sur le monument de Porphyrius, dont nous avons parlé à la note précédente, on lit une formule analogue. Sur le côté Sud-Est, se trouve gravée une inscription métrique dont les deux premiers vers sont les suivants :

Πορφύριος Λεῖς οὗτος ἀελοφόρος ἐπὶ νίκαις
μοῦνος παντοδαπὸς ἀμφέθετο στέφανους.

(*Mith. des deutsch. arch. Inst.*, t. V [1880], p. 299.)

⁽²⁾ Les noms des deux autres devaient probablement se trouver en bas.

⁽³⁾ La même opposition se retrouvait dans la fameuse mosaïque des colombes, dont la partie centrale est aujourd'hui à Rome, au musée du Capitole. (Helbig, *Führer*, 2^e édit., t. I, p. 300, n° 458.)

⁽⁴⁾ La bordure en haut a 2 m. 60, elle devait avoir autant en bas; le sujet mesurait environ 1 m. 25. Ce qui donnerait comme dimension totale 6 m. 45.

large bande rouge et deux autres vertes, plus étroites. Aujourd'hui, cette chambre est détruite : elle a été coupée au Nord par le mur qui soutient la place dallée ; du côté de la place triangulaire devant le Dar-el-Acheb, le mur de façade ne s'est conservé que sur 1 m. 70 de long, à partir du mur C ; et le mur, qui formait la limite à l'Ouest, a été détruit. A 3 m. 65 du mur C, la mosaïque finit, et, à l'Ouest, il n'y a plus que de la terre ; puis, en continuant toujours dans la même direction, on rencontre un mauvais mur, de construction arabe, semble-t-il ; on a utilisé postérieurement l'espace libre entre le mur de soutènement Sud de la plate-forme dallée et la façade sur la place triangulaire pour bâtir une sorte de cave voûtée à la partie supérieure (longueur, 2 m. 10 ; hauteur, 2 m. 15 ; largeur, 1 m. 10)⁽¹⁾. Au fond de cette cave, on trouve, au même niveau que précédemment, une autre mosaïque composée de gros cubes blancs uniformes, comme celle de la petite place qui s'étend devant l'édifice à exèdre⁽²⁾.

Remontons sur le palier dallé qui domine de 2 m. 30 la place triangulaire devant le Dar-el-Acheb. Nous avons vu comment il se termine à l'Est, à l'Ouest et au Sud. Examinons-le maintenant dans sa partie septentrionale. De ce côté, il est limité par une série de constructions, assez défigurées par les mutilations ou les remaniements de l'époque byzantine, mais dont il est néanmoins possible de reconnaître la destination. Elles font partie d'une maison particulière. L'entrée de cette maison semble avoir été non pas sur la place proprement dite, mais dans une rue qui vient de l'Ouest y aboutir. Cette rue, dont on n'a pu encore dégager qu'une très faible partie, est ainsi perpendiculaire à la direction générale de la place ; elle est large de 2 m. 60 et pavée de larges et belles dalles, analogues à celles de la place sur laquelle elle débouche. Un caniveau en ciment, couvert de pierres plates, dirigé Ouest-Est, profond de 0 m. 18 et large de 0 m. 20, avait été pratiqué sous ce dallage pour l'écoulement des eaux ; il continuait sur la place, où il est actuellement visible à cause de la disparition des dalles, sur une longueur de 2 m. 10. C'est à l'entrée de cette rue, au point A, que se trouve la porte de la maison (largeur, 1 mètre). Le seuil

⁽¹⁾ Cette voûte est très rudimentaire ; elle est faite presque entièrement en terre.

⁽²⁾ Homo, *Le Forum de Thugga*, dans *École française de Rome, Mélanges*, t. XXI (1901), p. 8.

en est partiellement détruit; la base des deux montants est encore debout, et dans le montant de gauche est pratiqué un trou pouvant servir d'anneau, comme celui que nous avons eu l'occasion de remarquer sur la place devant le Dar-el-Acheb, à côté et à l'Est de la boutique⁽¹⁾. Par cette porte, on entre dans une petite pièce, profonde de 7 mètres environ, large de 2 m. 50 à l'entrée, de 2 m. 05 au fond, bornée à l'Ouest par un mur aujourd'hui assez ruiné, mais qui doit dater de l'époque romaine, à l'Est par un mur postérieur *b*. Le sol de cette pièce est orné d'une mosaïque à dessins géométriques : c'est une série de figures composées chacune de deux ovales entre-croisés; dans l'espace laissé libre au milieu, un rond ou une croix de couleur verte ou rouge. A gauche et en bas, une bordure composée de deux rubans qui s'enlacent l'un à l'autre. En haut, la mosaïque a été brisée accidentellement; à droite, elle a été coupée par le mur *b*. Actuellement, elle mesure 1 m. 70 Est-Ouest sur 2 m. 30 Nord-Sud; de bas en haut, on compte deux dessins et l'amorce d'un troisième; de gauche à droite, un dessin et demi. L'angle inférieur de gauche manque. Cette mosaïque est à un niveau légèrement au-dessous de la place et de la rue dallées.

A l'Est de cette première pièce, on en trouve une autre en aussi mauvais état de conservation. Actuellement, elle se présente sous forme d'une sorte de niche presque carrée, ayant 3 m. 10 de profondeur sur 3 m. 30 de large, et ornée, comme la précédente, d'une mosaïque à dessins géométriques, analogue à celle que nous venons d'examiner. Ce sont des étoiles à huit branches, avec des octogones au milieu, qui entourent des circonférences ou des croix. De l'Ouest à l'Est, on voit deux étoiles et l'amorce d'une troisième à droite; du Nord au Sud, une étoile et demie. La mosaïque existe sur toute la largeur de la niche, mais n'a que 2 m. 55 de profondeur; elle a une moulure à gauche et en haut; au contraire, à droite, elle a été brisée par la construction d'un mur postérieur, et, en bas, elle est également cassée. La pièce où elle est devait donc avoir autrefois une extension plus grande vers l'Est et vers le Sud qu'aujourd'hui. Le mur, qui la limite au Nord, d'époque romaine, est en très bon état; il mesure 1 mètre de haut et 0 m. 80 d'épaisseur. De même le mur Ouest (hauteur, 0 m. 75; épaisseur, 1 m. 30).

⁽¹⁾ Cf. mon premier rapport.

A l'Est, au contraire, le mur est d'époque postérieure, comme nous l'avons constaté; il est assez bien conservé (2 m. 50 à 2 m. 80 de haut, 1 mètre de large, visible pour l'instant sur une longueur de 2 m. 35). Au Sud, cette niche donne aujourd'hui directement sur la place dallée. Le mur où est percée la porte A s'interrompt à 1 m. 25 de cette ouverture, et on n'en trouve plus à l'Est aucune trace, sauf à 4 m. 90, où l'on rencontre un angle de pierre, qui marquait peut-être de ce côté la terminaison du mur (?). Celui-ci aurait alors fermé au Nord la place dallée. Quoi qu'il en soit, il est prouvé que cette plate-forme était bordée à sa partie septentrionale par une maison, qui devait être une habitation particulière : nous pouvons en reconnaître pour l'instant deux salles en façade sur la place, pavées l'une et l'autre de mosaïque, mutilées à l'époque byzantine, mais dont la décoration était assez soignée. Les murs, autant que nous pouvons en juger par quelques restes découverts dans les déblais, étaient revêtus de stuc peint⁽¹⁾.

A l'Est du mur B, qui est venu postérieurement couper la mosaïque de la niche, rien n'a été conservé. Au point D, un alignement de belles pierres, surélevées d'environ 0 m. 20 au-dessus de la place dallée, et derrière elles, absolument rien; un sondage pratiqué au point K n'a fourni aucun renseignement.

Le mur, qui forme le fond de la niche ornée de mosaïque, se poursuit vers l'Ouest avec le même alignement Sud-Est-Nord-Ouest, mais une épaisseur moindre (0 m. 50 au lieu de 0 m. 80). Au delà de ce mur, vers le temple Capitolin, nous entrons dans une région qui a eu particulièrement à souffrir des dévastations de l'époque byzantine. Le sol romain a été complètement détruit, et en déblayant on arrive au rocher de la colline, qui n'est pas d'ailleurs situé très profondément. Malgré tout, nous pouvons nous faire une idée suffisante de la façon dont le sol de ces pièces était constitué. Dans l'angle formé par le mur qui ferme la niche au Nord et le mur B, on a trouvé le sol antique sur un petit espace, à 0 m. 50 au-dessus du niveau de la niche. Il y avait autrefois en ce point de la mosaïque, mais elle a été cassée et le béton seul est resté. Néanmoins nous voyons par là que : 1° le sol au Nord du mur F était plus élevé que celui des salles contiguës au Sud (ce qui, d'ailleurs, était naturel, étant donné la pente de la colline); 2° le sol

(1) Ces fragments sont de couleur jaune et verte, rouge et verte.

était couvert de mosaïque et les murs semblent avoir été décorés de stuc peint. Les déblais ont fourni quelques fragments de mosaïque et de stuc, ce qui confirme cette hypothèse⁽¹⁾. Quelle était la disposition de ces pièces, c'est ce qu'il est plus difficile de savoir, puisque nous n'avons plus aucun reste du sol antique. A en juger par les dessins des morceaux de mosaïque, trouvés au milieu de la terre, il devait y avoir plusieurs pièces, car les dessins sont de différentes sortes. Mais les Byzantins ont tout bouleversé dans cette partie de la ville, voisine du réduit de leur citadelle, et il est impossible actuellement de savoir ce qui existait à l'époque romaine : nous devons donc nous borner à constater ce que nous voyons aujourd'hui.

A 2 m. 30 du mur F, en très bon état, haut de 1 m. 50 à l'Ouest de la niche, et visible sur une longueur de 9 m. 90 avec une largeur de 0 m. 50, on en a découvert un autre parallèle, déblayé sur 11 m. 60, haut de 1 m. 55, d'époque assez basse, pour la construction duquel on a employé des matériaux de provenances très diverses, entre autres un seuil de porte.

Immédiatement au Nord-Ouest de ce mur, on en rencontre un autre demi-circulaire, d'une épaisseur de 0 m. 55, bien conservé, dont la convexité est tournée au Sud-Est. Il détermine une sorte de petite abside profonde de 1 m. 80, large de 2 m. 40, qui regarde vers le Nord-Ouest. Son niveau est supérieur de 0 m. 60 environ à celui du béton de la mosaïque aujourd'hui détruite, dont nous avons parlé précédemment. La hauteur du mur à l'intérieur est de 0 m. 75. Le sol de cet exèdre est orné d'une mosaïque assez mal conservée, qui est composée de cubes blancs, rouges et jaunes disposés sans ordre. A l'entrée, il y a un seuil de pierre large de 0 m. 50, où on a pratiqué une rainure de 0 m. 08 de large sur 0 m. 04 de profondeur. Dans cette rainure venait s'emboîter une balustrade en pierre massive, qui fermait l'accès de l'abside au Nord-Ouest. Elle a aujourd'hui presque complètement disparu; cependant un petit fragment, resté en place, à gauche, nous montre quelle était sa forme et son élévation. C'est une pierre épaisse d'une

(1) Un de ces fragments présente des petits carrés noirs, blancs ou verts, disposés par lignes obliques; un autre est composé de cubes très fins, on y voit des dessins qui peuvent être une partie de vêtement. — Un des morceaux de stuc peint en bleu a été découvert juste au-dessus du béton de mosaïque, situé à 0 m. 50 au-dessus du sol de la niche.

dizaine de centimètres, haute de 0 m. 52, arrondie à sa partie supérieure, sans aucun autre ornement. Quelle était la destination de la salle demi-circulaire, dont l'accès n'était possible d'aucun côté? Elle a dû servir de fontaine. En effet, on a retrouvé, venant du Nord-Est, des fragments du tuyau de plomb⁽¹⁾ qui y amenait l'eau. D'autre part, à droite de l'entrée, on remarque qu'un trou assez large a été ménagé à la partie inférieure du mur pour l'écoulement de l'eau. Enfin, au point où la mosaïque vient se terminer au pied du mur, on avait disposé un enduit en ciment pour éviter les infiltrations. Cette fontaine devait former le fond d'une salle qui s'étendait au Nord-Ouest, mais qui aujourd'hui n'existe plus. Des murs byzantins G, G', épais de 0 m. 50, encore hauts de 1 m. 40 environ, sont venus la couper et la défigurer. En *h*, le mur G' est percé d'une porte; dans l'angle formé par les deux murs, il y a des restes de pavage. — A l'Est de la fontaine, le sol romain est complètement détruit, il n'y a que de la terre et au-dessous le rocher de la colline⁽²⁾.

Le seuil à rainure où est fixée la balustrade, qui ferme au Nord-Ouest la fontaine, continue au Nord-Est, et c'est sur lui que vient se terminer à peu près perpendiculairement le mur G. A 5 m. 55 au Nord-Est de l'abside demi-circulaire, cette ligne de pierre, creusée d'une rainure, se termine, et la rainure aboutit à un trou carré qui devait, comme celui que nous avons signalé sur la place dallée à côté du petit escalier, maintenir le pilastre qui marquait de ce côté la fin de la balustrade. Celle-ci, au Nord-Est de la fontaine, avait-elle la même forme et la même hauteur que devant l'abside demi-circulaire? Nous l'ignorons, car on n'en a retrouvé aucun débris, en place ou dans les déblais. Au pilastre dont il vient d'être question était contiguë une colonne aujourd'hui disparue, mais dont la base existe encore (M). Au Sud-Est de cette base, quelques restes d'un dallage. Au Nord-Ouest, une seconde base de colonne (N), de même hauteur (0 m. 18) et de même diamètre

(1) Ce tuyau était brisé en plusieurs morceaux. Ensemble, ils ont une longueur de 1 m. 50; leur diamètre est de 0 m. 04.

(2) Au milieu de cette terre, on a trouvé quatre petits tombeaux, formés d'une dalle qui reposait sur deux pierres. Dans l'un d'eux, les os reposaient sur une plaque de marbre; dans les autres, sur la terre. — Hauteur, 0 m. 15; largeur, 0 m. 30; profondeur, 0 m. 40. Le quatrième était plus grand: hauteur, 0 m. 25; profondeur, 0 m. 85. Ce sont sans doute des tombeaux arabes.

(0 m. 42) que la première : entre les deux bases, la longueur de l'entre-colonnement est de 2 m. 90. Enfin au Nord-Est de cette deuxième base, il en existe une troisième (P), distante de celle-ci de 3 m. 50, un peu plus petite que les deux autres (hauteur, 0 m. 12; diamètre, 0 m. 40). Au voisinage de cette troisième base, quelques dalles. Il semble donc qu'il y a eu, en cet endroit, une sorte de portique orné de colonnes. Quelle était son extension? Va-t-il jusqu'au pied de l'édifice à exèdre? Y a-t-il une autre série de colonnes au Sud-Ouest de la fontaine, faisant pendant à celles que nous avons décrites? C'est ce que des fouilles postérieures nous apprendront. Les colonnes de ce portique devaient avoir environ 3 mètres de haut; on n'en a retrouvé aucun fragment, mais on a découvert un des chapiteaux qui les surmontaient. C'est un chapiteau corinthien, haut de 0 m. 35, très bien conservé, avec des feuilles d'acanthé très découpées et qui ont une saillie d'environ 0 m. 10. A chaque angle, une volute.

En déblayant ces bases de colonnes, on a rencontré au milieu de la terre une quantité considérable de fragments de placage en marbre blanc, noir, veiné de rouge; également au même point, un fragment de draperie en marbre blanc, qui a appartenu à une statue. Cette partie de la ville était donc assez luxueusement décorée. L'ensemble, formé par la fontaine et le portique, faisait-il partie de la maison qui s'ouvre au Sud sur la place dallée? Se rattachait-il à une autre habitation particulière qui s'étendait vers le Nord-Ouest? Était-ce, au contraire, un édifice public? Aucune inscription et aucun indice jusqu'ici ne permettent de trancher la question.

En revanche, les fouilles d'automne nous ont fait voir où et comment se terminait au Sud la plate-forme à double colonnade. A 2 m. 60 au Nord de la seconde base de colonne (N), et à 1 m. 60 au Nord de la troisième (P), on trouve un mur, d'apparence très soignée, bien conservé dans l'ensemble, quoique endommagé à sa partie supérieure, d'une épaisseur de 0 m. 60, dirigé Est-Ouest, et qui est actuellement dégagé sur une longueur de 9 mètres. C'est le mur qui soutient à un niveau de 2 m. 50 au-dessus des bases de colonnes que nous avons mentionnées tout à l'heure la plate-forme à double colonnade. Elle se termine donc à 3 m. 50 environ en arrière du front de l'édifice à exèdre et de la base de colonne L. La distance entre les colonnes d'une même

rangée étant de 3 mètres à 3 m. 30, il est peu probable qu'il y ait eu dans la rangée orientale une cinquième colonne au Sud de la base L; du moins, on n'en a retrouvé aucune trace ni aucun reste. La longueur totale de la plate-forme, du Nord au Sud, est de 18 m. 50, jusqu'au mur byzantin. La mosaïque, qui couvre le sol, finit accidentellement à 1 m. 40 du mur qui soutient le portique (épaisseur du mur comprise).

De ce côté, il reste encore à déblayer les abords de l'édifice à exèdre; le mauvais temps, qui nous a forcés à la fin de novembre de suspendre les travaux, nous a empêchés de le faire cette année; ce sera pour la prochaine campagne.

En résumé, la tranchée que nous avons ouverte entre le palier à double colonnade et la place triangulaire devant le Dar-el-Acheb nous permet d'arriver aux conclusions suivantes :

1° Le Forum de Thugga ne se trouve pas entre le Dar-el-Acheb et l'édifice à exèdre, comme M. Homo l'avait supposé. Son emplacement est à chercher.

2° L'espace compris entre ces deux points est occupé par une série de constructions qui sont, pour la plupart, des maisons privées. Ces maisons, dont le sol était décoré de mosaïque et les murs revêtus de stuc peint et de placage en marbre, devaient appartenir à des gens assez riches.

3° La différence de niveau entre la plate-forme à double colonnade et la place triangulaire devant le Dar-el-Acheb se rachète d'une façon très diverse : tantôt, par une légère inégalité entre le sol de deux pièces voisines d'une même habitation⁽¹⁾; tantôt, par une variation de hauteur beaucoup plus considérable entre deux paliers contigus, soutenus l'un au-dessus de l'autre par un mur d'une élévation de 2 mètres à 2 m. 50. Au Sud du mur byzantin, ce mur n'est jamais remplacé par un escalier, dirigé Sud-Nord, mettant en communication les deux plates-formes inférieure et supérieure.

4° Au contraire, l'orientation générale des rues dans cette partie de la ville est Ouest-Est. C'est par l'Ouest qu'on arrive à la plate-

⁽¹⁾ La même remarque vient d'être faite récemment à propos des fouilles de Priène. Cf. Collignon, *Les Fouilles de Priène*, dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1901, p. 349.

forme à double colonnade; la place triangulaire, sur laquelle donne le Dar-el-Acheb, s'étend de l'Ouest à l'Est, et semble continuée à l'Est par une rue de même direction; pour monter sur la place dallée qui domine de 2 mètres celle-ci, il n'y a qu'un petit escalier, orienté, il est vrai, Nord-Sud, mais où l'on ne peut accéder que de l'Est, et la seule rue qui se présente sur cette place se dirige vers l'Ouest. Il n'y a donc aucune voie directe, montant, suivant la pente de la colline, du Dar-el-Acheb au Capitole.

Si nous jetons un regard de l'autre côté du mur byzantin, nous pouvons faire la même remarque. La voie qui passe sous l'arc de triomphe, appelé par les Arabes Bab-Roumia, est, elle aussi orientée de l'Ouest à l'Est⁽¹⁾. Quant au temple Capitolin, on y arrivait, suivant une hypothèse de M. Gauckler⁽²⁾, par trois escaliers aboutissant sur la plate-forme qui le précède au Sud. De ces trois escaliers, deux sont latéraux et viennent de l'Ouest à l'Est; l'autre se trouve en avant, sur la façade principale, mais on n'y aborde que par une rue assez encaissée, qui passe entre le temple et la tribune à exèdre, de l'Ouest à l'Est.

Par conséquent, toutes les voies de communication que l'on connaît dans cette partie de la ville ont la même direction. Cette orientation Ouest-Est doit avoir été imposée en grande partie par la pente de la colline, très forte entre le Dar-el-Acheb et le Capitole et qui a empêché dans une certaine mesure l'établissement de rues Nord-Sud. C'est là néanmoins une remarque importante pour la topographie de l'ancienne Thugga.

Les fouilles de l'année 1901 nous ont montré que, sous une couche de déblais, haute de 4 mètres environ, la ville antique subsistait tout entière avec ses maisons, ses conduites d'eau, ses rues et ses places. En même temps qu'elles nous permettaient de faire table rase de certaines hypothèses mal fondées sur l'emplacement du Forum, elles nous ont ainsi fourni tous les renseignements qui peuvent rendre fécondes les recherches postérieures.

(1) Cf. le plan donné par M. Homo dans *École fr. de Rome, Mélanges*, t. XXI (1901), pl. I.

(2) *Bulletin archéologique du Comité*, 1901, p. cxlvi.

INSCRIPTIONS.

Les inscriptions suivantes ont été découvertes dans les fouilles :

I. *Inscriptions honorifiques.*

1. — En démolissant un mur en pierres sèches, pour faire un passage, à l'Est du mur byzantin, on a trouvé le texte suivant, brisé à la partie supérieure. A gauche, il manque trois ou quatre lettres.

h CONSTATAM IN RE^m
pubL·ET PATRIAM CVM
suiS·EXEGIT 
resPVBLICA SPLENDI
5. disSIMAE·COL·THVGG·
ex sVFFRAGIIS POPVLI
et DECRETO DECVRIO
nuM P·P

A la fin de la 1^{re} ligne, on distingue le bas du premier jambage de l'M; les premières lettres des 2^e, 4^e, 7^e et 8^e lignes sont coupées par la cassure de la pierre. Peut-être, au début de la 5^e, voit-on l'amorce du premier S.

Hauteur, 0 m. 82; largeur et épaisseur, 0 m. 46. Lettres, 0 m. 05.

C'est la partie inférieure d'une base honorifique, élevée à un personnage dont le nom ne nous est point parvenu. La première mention de la *colonia Thugga* est de 261, sous Gallien ⁽¹⁾. L'inscription date donc au plus tôt de la seconde moitié du III^e siècle.

2. — Au voisinage de la plate-forme à double colonnade, un fragment qui se raccorde exactement avec un autre, découvert au printemps et publié dans mon premier rapport sous le numéro 3. Nous rapprochons ici les deux textes : le nouveau est celui de droite. Hauteur, 0 m. 45; largeur, 0 m. 52; épaisseur, 0 m. 50. Lettres, 0 m. 045. L'inscription, brisée à sa partie supérieure,

⁽¹⁾ *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 1487-15506.

comprend cinq lignes; les quatre premières, très endommagées, semblent avoir été martelées à dessein.

LA	AVG
I	ADLECTOS
AE C	A TQVIS FLAM PERP
C	R O
PAGVS TH	VGGENS · D · D · P · P

A la 5^e ligne, la 6^e lettre est non pas E (*et* liés), comme nous l'avions pensé, mais simplement T; comme on le voit, il n'est pas fait mention de la *civitas Thuggensis*.

Ligne 1. — On distingue, à gauche, un L ou peut-être un X, suivi d'un A. — A droite, on lit très distinctement le bas des lettres AVG, après une haste droite. La fin de la ligne est brisée.

Ligne 2. — A gauche, une barre droite au début, deux autres avant la cassure. — A droite, ADLECTO S. Au bout de la ligne, le bas d'un B.

Ligne 3. — A gauche, au début, un A, un E (?), un C ou G. — A droite, un A, puis le bas de quatre hastes verticales, un T; on lit ensuite QVIS FLAM(en) PERP(*etuis*).

Ligne 4. — A gauche, une barre horizontale, au-dessus de la ligne, comme il y en a au-dessus des chiffres; un peu plus loin, le bas de deux hastes verticales. — A droite, un C, un R, un O.

3. — Dans la tranchée ouverte entre la plate-forme à double colonnade et la place triangulaire, devant le Dar-el-Acheb.

fortissimo defens	ORI DIGNI
tatis et libe	R TATIS
imp · caesari · m · au	RELIO PROBO
pio · felici · invicto ·	AVG PONTIFICI
maximo · trib · pot · cos ·	

Hauteur, 0 m. 38; largeur, 0 m. 32. Lettres, 0 m. 07.

Brisé à gauche et en bas.

On pourrait restituer au début, au lieu de [*defens*]ORI, [*restitut*]ORI ou [*conservat*]ORI.

Cette dédicace en l'honneur de Probus (276-282) est à rappro-

cher d'une autre, trouvée au théâtre par M. le docteur Carton : *Fortissimo ac piissimo d. n. Probo Aug.* . . . Il est à remarquer que, contrairement à ce qui s'est produit d'ordinaire en Afrique, le nom de Probus sur ces deux inscriptions n'a pas été martelé.

4. — Au même endroit, fragment de base honorifique.

... M POPVLI
suffr A GIA
d. d. P P

Épaisseur, 0 m. 82; hauteur, 0 m. 33; largeur, 0 m. 25. Lettres, 0 m. 045.

Brisé à gauche et en haut.

5. — Au même endroit.

CVLA

Brisé à droite et à gauche.

Hauteur, 0 m. 40; longueur, 0 m. 60; épaisseur, 0 m. 12. Lettres, 0 m. 14. Blanc en bas, 0 m. 15.

6. — Dans le mur d'une maison, aujourd'hui démolie, en face du Dar-el-Acheb.

QVAM COM

Hauteur, 0 m. 41; longueur, 0 m. 90; épaisseur, 0 m. 33. Lettres, 0 m. 095. En bas, au-dessous des lettres, la pierre est assez fruste et à peine dégrossie.

Brisé de chaque côté.

7. — Le massif de maçonnerie en forme de tour avancée, qui est accolé au mur byzantin, est bâti avec des pierres enlevées à des monuments romains. L'une d'elles, sur le flanc Est et à la partie supérieure de la construction, présente une inscription :

Deux lettres très grandes (0 m. 235 de haut) : I S. (intervalle entre elles, 0 m. 16). A la suite de l'S, un blanc de 0 m. 90. Ces

deux lettres sont gravées sur un bloc qui a dû faire partie de l'entablement d'un grand édifice (1 m. 40 de long; 0 m. 65 de haut; 0 m. 44 d'épaisseur). Aucune moulure ni en bas, ni en haut; Le bloc est complet à droite; peut-être aussi à gauche(?).

II. Inscriptions funéraires.

Entre la plate-forme à double colonnade et la place triangulaire, on a trouvé les stèles suivantes :

8.

D E M H S
 M O
 D I V I C
 T O R I C I
 5 P V A V

Hauteur, 0 m. 32; largeur, 0 m. 28. Lettres : lignes 1-3, 0 m. 05; lignes 4-5, 0 m. 035.

Ligne 5. — La 4^e lettre est un X, ou plutôt un V.

9.

D M S
 C A V F I D I
 V S R O G A
 N V S P
 v. a
 h. s. e.

Hauteur, 0 m. 26; largeur, 0 m. 25. Lettres, 0 m. 04-0 m. 05.

10.

V I X I T A N N I S
 L X X X V H S E

Hauteur, 0 m. 63; largeur, 0 m. 43. Lettres, 0 m. 03.

11.

D M S
 C A S E L L I V S
 ma? R T I A L I S

Hauteur, 0 m. 32; largeur, 0 m. 34. Lettres, 0 m. 055.

Ligne 3. — Amorce d'un R ou d'un S; plutôt d'un R.

12. *d M S*
71

Hauteur, 0 m. 22; largeur, 0 m. 27. Lettres, 0 m. 04.

Ligne 2. — Amorce de deux lettres indistinctes.

En haut, une rosace.

13. *D M S*
C I V L I V S F E
L I X · P · V · A · L I I I
H · S · E

Hauteur, 0 m. 48; largeur, 0 m. 31. Lettres, 0 m. 04.

14. *D M s*
a E B V T I A *for*
T V N A T A *p. v. a*
... X · H · s. *e*

Hauteur, 0 m. 37; largeur, 0 m. 23. Lettres, 0 m. 04.

Ligne 4. — Peut-être reste d'un autre X, au début; on aurait alors XX.

15. *F V L V I*
T A · P · V · A · X X X V I I
H · S · E

Hauteur, 0 m. 55 (blanc de 0 m. 25 sous les lettres); largeur, 0 m. 32. Lettres, 0 m. 03.

Ligne 1. — La 4^e lettre est un V; amorce d'une 5^e lettre.

16. *D M S*
I N S T A N I A
P R O T · F · P
V · A N · L V
~~H s e~~

Hauteur, 0 m. 56; largeur, 0 m. 29. Lettres, 0 m. 05.

Ligne 3. — Peut-être faut-il lire PROT[i] F(ilia).

17.

D M S
MAXIMA
C
DI

Hauteur, 0 m. 38; largeur, 0 m. 28. Lettres, 0 m. 035-0 m. 04.

En haut, un ornement en forme de croissant.

La 2^e lettre de la 3^e ligne est indistincte. — Ligne 4, le D est douteux. — Ligne 1, avant MAXIMA, il y a peut-être eu quelque chose (?)

18.

ENTI ^a
PIA VI
xIT ANNIS
VVV...
h. s. e

Hauteur, 0 m. 19; largeur, 0 m. 21. Lettres, 0 m. 035; ligne 3, 0 m. 025. — Ligne 1, de l'E, on ne voit que le bas.

19.

INVSTA
p. v. a XXX ...
h. s. e

Hauteur, 0 m. 12; largeur, 0 m. 21. Lettres, 0 m. 035.

1^{re} ligne, au début, bas d'une haste droite.

20.

D m s
MARTIVS
SEMPRONI
VS P V A X...
H S E

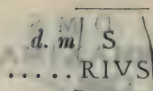
Hauteur, 0 m. 40; largeur, 0 m. 18. Lettres, 0 m. 035-0 m. 04.

21.

SVCLISSA
P·V·A·LV
H·S·e

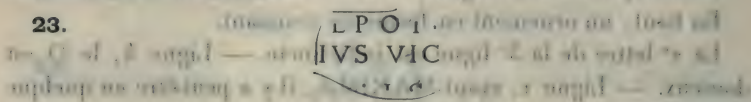
Hauteur, 0 m. 23; largeur, 0 m. 40. Lettres, 0 m. 05.

22.



Hauteur, 0 m. 14; largeur, 0 m. 11. Lettres, 0 m. 05.

23.



Hauteur, 0 m. 15; largeur, 0 m. 18. Lettres, 0 m. 035-0 m. 04.

Ligne 1. — Après O, deux bas de lettres indistinctes. —

Ligne 2. Un V et un S séparés par un point.

III. Fragments d'inscriptions.

24.



Ligne 1. — Bas de plusieurs lettres indistinctes. — Ligne 2. La 1^{re} lettre semble être un R (?). En bas une moulure.

Hauteur, 0 m. 11; largeur, 0 m. 23. Lettres, 0 m. 045-0 m. 05.

25.



Hauteur, 0 m. 09; largeur, 0 m. 085. Lettres, 0 m. 06.

26.



Hauteur, 0 m. 15; largeur, 0 m. 14. Lettres : 1^{re} ligne, environ 0 m. 06; 2^e ligne, 0 m. 04. — Ligne 2. Amorce d'une 4^e lettre arrondie.

27.



Hauteur, 0 m. 11; largeur, 0 m. 10. Lettres, 0 m. 03.

Ligne 1. — Bas de deux lettres, un V (?), un O.

Ligne 2. — 3^e lettre, un O (?).

28. — Sur un fragment de plaque de marbre, un S brisé à sa partie inférieure. Hauteur probable de la lettre, 0 m. 10; épaisseur, 0 m. 05; hauteur, 0 m. 13; largeur, 0 m. 07.

Outre ces inscriptions, trouvées dans les fouilles, j'ai eu l'occasion, pendant mon séjour à Dougga, d'en découvrir quelques autres en différents points de la ville antique :

I. Inscriptions votives et honorifiques.

29. — Dans un mur en pierres sèches, à 35 mètres environ au Sud de l'inscription O AVG·SACR (*C. I. L.*, VIII, 1476), dans le bois d'oliviers qui entoure le temple de Caelestis, auprès des maisons arabes.

	C
Q	GABINIVS
	TES PARE

Hauteur, 0 m. 51; longueur, 0 m. 87; épaisseur, 0 m. 35 au minimum. Lettres, 0 m. 10.

Cette inscription est déjà connue en partie⁽¹⁾. Mais Wilmannus, lorsqu'il l'a publiée dans le *C. I. L.*, a omis le C dont la partie inférieure est très nettement visible sur la pierre, à la première ligne. Ce texte se rapporte au temple de Caelestis, il faut lire :

	Caelesti·ang·sacr
Q · GABINIVS	rufus felix beatianus liberalita
TES PARE	ntum multiplicavit excoluit ded.

Ces compléments nous sont fournis par une inscription semblable, brisée en quatre morceaux, dont le premier est perdu⁽²⁾ :

1	2	3	4
	C A E L E S T I A V G	S A C R	
q. gabin	I V S R V F V S F E L I X	B E A T I A N V S L I B E R A L I	
tates p	A R E N T V M M V L T	[I] P L I C A V I T E X C O L V I T D E D	

(1) *Corp. inscr. lat.*, I, VIII, n° 1504.

(2) Le fragment n° 2 se trouve actuellement dans la partie droite du portique du temple. Il est jusqu'à présent inédit. Le n° 3 a été publié par M. le docteur

Je ne serais pas étonné que la fin du texte, que nous avons retrouvé, ait été publiée par M. le docteur Carton (*Déc.*, p. 165, n° 300), mais il faudrait lire alors à la première ligne I AVG SACR au lieu de IS AVG SACR, et à la seconde LIBERALITA au lieu de LIBERALIS. Ces deux corrections au texte donné par M. le docteur Carton sont-elles légitimes, c'est que nous ne pouvons dire, n'ayant pu retrouver la pierre. Dans le cas où elles le seraient, il ne manquerait plus qu'un fragment assez petit au milieu de l'inscription; on aurait alors :

	C/aelest	I AVG SACR
Q·GABINIVS	Rufus	FELIX BEATIANVS LIBERALITA
TES PARE	ntum m	VLTIPlicAVIT EXCOLVIT DED

Ces deux inscriptions devaient avoir une longueur de 3 m. 30 environ⁽¹⁾. Elles étaient destinées à être placées l'une en face de l'autre, se faisant pendant⁽²⁾. Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer, à ce propos, que nous possédons une autre inscription du temple de Caelestis en deux exemplaires⁽³⁾; ces deux textes

Carton (*Découv.*, p. 301), mais à la 3^e ligne, au lieu de VIT, il faut lire VLT. Le numéro 4 est connu depuis longtemps (*Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 1474 et 15502).

⁽¹⁾ Dans le premier texte dont nous avons parlé, le fragment n° 2 a 0 m. 93 de long; le n° 4, 1 m. 53. La longueur du n° 1 peut se calculer d'après l'inscription que nous avons retrouvée, qui, jusqu'à l'1, mesure 0 m. 65. Cela donne 3 m. 11. Nous ne connaissons pas la longueur exacte du fragment n° 3, mais comme il contient trois lettres, elle doit être à peu près de 0 m. 20. Ce qui donne 3 m. 31 de longueur totale.

⁽²⁾ MM. Cagnat et Gauckler (*Temples païens*, p. 28) avaient pensé que le n° 4 de la première inscription (*Corp. inscr. lat.*, n° 1474 et 15502) se trouvait au-dessus de la porte Sud-Ouest donnant entrée dans l'area demi-circulaire; elle aurait fait pendant à l'inscription n° 15512 placée au-dessus de la porte Nord-Est. Je ne crois pas, à cause de l'existence des deux inscriptions dont nous parlons, faites pour se correspondre l'une à l'autre, qu'il ait pu en être ainsi. Sur la porte Sud-Ouest, il y avait sans doute une inscription identique comme forme et comme texte (*Bulletin archéologique du Comité*, 1901, p. 148, n° 80) à celle de la porte Nord-Est, mais qui n'a pas été retrouvée.

⁽³⁾ *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 15530, et Carton, *Découv.*, p. 164, n° 299. Ni l'un ni l'autre de ces deux textes n'est complet. A propos de la seconde de ces inscriptions, nous ferons remarquer : 1° qu'il ne faut pas compléter, comme le fait M. le docteur Carton, [monum]ENTVM, mais [par]ENTVM; 2° qu'il n'y a pas sur la pierre MVLTIPlicATA, mais simplement MVLTIPlicA, c'est à dire MVLTIPlicA[rit].

devaient, comme les précédents, se faire vis-à-vis; ils sont analogues aux premiers, mais gravés seulement sur deux lignes, sans le nom de la déesse en tête. Ces quatre inscriptions étaient réparties dans le portique circulaire qui entoure le temple, une de deux et une de trois lignes de chaque côté, et chacune d'elles correspondait à un exemplaire semblable, situé dans l'aile opposée du portique.

A leur partie postérieure, on avait pratiqué, à chaque extrémité, une entaille (en moyenne 0 m. 15 d'épaisseur sur 0 m. 25 de largeur).

Ces entailles sont visibles là où nous avons conservé les bouts de l'inscription, à savoir : sur le fragment que nous republions, à gauche, au début, et sur les fragments n^{os} 1474 et 15530 à droite, à la fin de l'inscription. Elles devaient avoir pour but de faciliter le scellement des blocs de pierre à la place qu'ils occupaient.

30. — Petit cippe votif trouvé auprès de l'abreuvoir, au Sud de la ville. Il est brisé en trois morceaux, qui se raccordent à peu près exactement.

M A S
C PLVTICIVS
DELICIA
NVS VS

5 MEND
ACIO
R V M

M[arti] A[ugusto] ou M[inervae] A[ugustae] s[acrum].

Hauteur, 0 m. 59; largeur, 0 m. 23. — Lettres, 0 m. 015.

Le génitif *Mendaciorum* désigne peut-être les propriétaires du domaine sur lequel cet autel votif était élevé. De même, sur la stèle funéraire d'un « *procurator sacrarum cognitionum* », trouvée à Rome, le génitif *BRECETIORVM* se lit à la fin du texte ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ *Notizie degli Scavi*, 1898, p. 164.

31. — Trouvé dans les oliviers, à 75 mètres à l'Ouest de l'angle Sud-Ouest, des citernes situées au-dessous du Dar-el-Acheb :

CÔTÉ GAUCHE.

*Pro salute dddd. nunn. C. Aureli Valeri Diocletiani
ri Maximiani p̄i fel. invicti Aug. et Flavi Valeri Const
nobb. Caess.....
em reformavit.....
ratus?.....
.....octa*

CÔTÉ DROIT.

PII FEL INVICTI AVG ET M AVRELI VALE
ANTI ET GALERI VALERI MXIMIAVI
CV TEMPLVM GENI PATRIAE AD PVLCHRIOREM FACI
AD QVOD ETIAM PAPIRIVS BALBIVS HONO
5 ISIT H·H·SERGI FIRMI IVNIANI QB SVMM
VIO STRATONIANO CV CVR REIP DEDICAVIT

Hauteur, 0 m. 50; largeur, 0 m. 85; épaisseur, 0 m. 32. —
Lettres : lignes 1 et 2, 0 m. 075; 3 à 6, 0 m. 06.

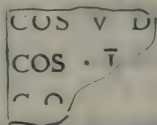
L'inscription est complète à droite et en bas, peut-être aussi en haut. A gauche, il en manque une partie assez considérable, environ les 3/5.

L'importance du texte, malgré cette mutilation, est encore grande : il date du règne simultané des deux Augustes, Dioclétien et Maximien, et des deux Césars, Constance et Galère (293-305); il mentionne un sanctuaire de Thugga, le *templum Geni Patriae*, jusqu'ici inconnu⁽¹⁾. Nous voyons qu'à cette époque, le temple avait été l'objet des libéralités d'un *vir clarissimus* dont le nom ne nous est point parvenu, et de *Papirius Balbius Hono[ratus]*. Malheureusement, comme plus de la moitié du texte fait défaut, il y a certaines difficultés d'interprétation que nous ne pouvons lever, principalement à la ligne 5. — Le *curator reipublicae*, cité à la 6^e ligne, est un [*Octa*]-*vius Stratonianus, clarissimus vir*; il faisait probablement partie de la même famille que *Q. Octavius Fortunatus Erucianus Stella Stratonianus*,

(1) Cagnat et Gauckler, *Temples païens*, p. 48-49. Dans les inscriptions citées à cet endroit, le *Genius Patriae* est Hercule.

clarissimus juvenis, dont deux inscriptions du Kef nous ont conservé le souvenir ⁽¹⁾.

32. — Trouvé derrière le temple Capitolin.



Hauteur, 0 m. 28; largeur, 0 m. 32; épaisseur, 0 m. 25. —
Lettres, 0 m. 085.

Ce fragment fait partie de la même inscription qu'un autre, déjà publié par M. Homo ⁽²⁾. M. L. Poinssot pense que le texte donné par M. Homo doit être rapproché de l'inscription du *C. I. L.*, n° 1489, et qu'il faut lire ainsi ⁽³⁾ :

PRO SALVTE d.d.d.d. n.n.n.n.

imp. caes. c. valeri DIOCLETIANI PII FEL AVG PPont. max. trib. pot. . . cos. . . procos. et
imp. caes. m. aureli MAXIMIANI PII FEL aug. p. p. pont. max. trib. pot. . . cos. . . procos. et
fl. valeri constANTI NOBILISSIMI CAESaris tribunicia potestate cos. . . . et
gal. valeri maximiANI NOBILISSIMI CAESaris tribunicia potestate cos. . .
.....RESP COL THVGG-S
.....AS.....

Dans ces conditions, nous avons pour notre fragment deux places possibles, suivant qu'on rapporte le COS V D[esign. Vi] à Dioclétien ou à Maximien.

Dans le premier cas, on aurait :

Ligne 2. — Dioclétien : trib. pot. XII COS V Des VI procos. et.

Ligne 3. — Maximien : tri. pot. XI COS III procos. et

Ligne 4. — Constance : trib. pot. COS des. II et

Ligne 5. — Galère : trib. pot. cos

L'inscription serait alors de la fin de 295.

(1) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 1646 et 15885.

(2) *École française de Rome, Mélanges*, t. XXI (1901), p. 18, n° 4.

(3) Nous donnons le second fragment d'après la lecture de M. Poinssot, qui a revu l'inscription sur la pierre, pour le *Corpus inscriptionum Thuggensium* qu'il prépare.

Dans le second cas, on aurait :

Ligne 2. — Dioclétien : *trib. pot. XV cos. VI des. VII procos. et*

Ligne 3. — Maximien ; *trib. pot. XIII COS V Des VI procos. et*

Ligne 4. — Constance : *trib. pot. . . . COS i i et*

Ligne 5. — Galère : *trib. pot. . . . COS ii*

L'inscription daterait alors de la fin de 298.

De toute manière, l'indication de ces trois consulats rend inadmissible l'hypothèse faite par M. Homo, qui attribuait le fragment n° 2 au milieu du III^e siècle, entre les années 244 et 246.

II. *Inscriptions funéraires.*

33. — A une cinquantaine de mètres au Sud des murs trouvés par M. L. Poinssot, en avril dernier, au Sud-Ouest du temple de Caelestis, au milieu d'un champ où poussent quelques oliviers, un cippe funéraire aux lettres gravées avec beaucoup de soin.

D M S

C · IV L I V S ·

N A M P H A

M O · S V T A E

5 V S · P · V · A N N I S

L X X X X V

H · S · E

Hauteur, 1 m. 30; largeur, 0 m. 35; épaisseur, 0 m. 29. — Lettres, 0 m. 07; dernière ligne, 0 m. 06.

Quand on l'a trouvé, ce cippe était debout et en place; son sommet arrivait au niveau actuel du sol, sa base reposait sur une belle dalle de pierre.

Dans les oliviers, à 120 mètres environ au Nord du temple de

Caelestis, les trois stèles suivantes découvertes à peu de distance les unes des autres, alignées Est-Ouest :

34.

Я О · D M S
N A M P H A
M O · T I R O
N I S · P I V S
5 V · A · L X X X V
H · S · E

Hauteur, 0 m. 90; largeur, 0 m. 36. — Lettres, 1^{re} ligne, 0 m. 055; les autres, 0 m. 045. — En haut, un ornement en forme de croissant.

Le nom de *Namphamo* est déjà connu à Dougga⁽¹⁾.

35.

P · V I X · A N · L L (sic.)
H · S · E

Hauteur, 0 m. 56; largeur, 0 m. 41. — Lettres, 0 m. 05.

36.

F A V S T V S · S A
T V R I · T H I N O
B A E · F · P · V · A ·
L X X · H · S · E

Hauteur, 0 m. 69; largeur, 0 m. 40. — Lettres, 0 m. 04.

Cette inscription offre un intérêt tout particulier : les trois noms mentionnés ici, *Faustus*, *Saturus* et *Thinoba*, se retrouvent tous les trois sur l'inscription des Suffètes, découverte par M. Homo⁽²⁾.

C'est le second texte qui nous fasse connaître le nom punique de Thinoba⁽³⁾. Le personnage dont il est question ici, Faustus, fils de Saturus Thinoba, faisait probablement partie de cette famille notable qui a tenu, au 1^{er} siècle, une si grande place dans l'administration de Thugga.

(1) Carton, *Découvertes*, n° 190.

(2) *Ecole française de Rome, Mélanges*, t. XIX (1899), p. 297 et suiv.; en particulier, p. 299.

(3) *Ibid.*, p. 301.

37. — A peu de distance de l'inscription n° 36, une autre stèle funéraire :

D M S
AEBVTIA · FOR
TVNATA · PIA
VIXIT · ANNIS · LXI
5 H · S · E

Hauteur, 1 m. 10; largeur, 0 m. 39. — Lettres, 0 m. 045.

Cf. n° 14 et l'inscription suivante,

A 30 mètres environ au Nord des inscriptions précédentes, dans un champ cultivé où poussent des oliviers, cinq stèles funéraires, alignées Est-Ouest, distantes les unes des autres d'environ 4 mètres :

38.	D M S	D M S
	AEBVTIA	MVCIVS
	VICTORIA	ROGATIA
	PIA VIXIT	NVS PIVS
5	AN · XL	VIXIT · AN
	H · S · E	NIS · L · H · S · E

Hauteur, 0 m. 65; largeur, 0 m. 47. — Lettres, 0 m. 035 et 0 m. 04.

Pour le nom Æbutia, cf. n°s 14 et 37. L'amphithéâtre avait été élevé par un M. Æbutius Honoratus ⁽¹⁾.

39. D M S
MVCIVS
MVCIANV
S · FELICIS · F
5 P · V · A · XLIX
H · S · E

Hauteur, 0 m. 88; largeur, 0 m. 28. — Lettres, 0 m. 04 et 0 m. 045.

Le personnage porte le même nom que celui de l'inscription précédente : Mucius.

⁽¹⁾ Corp. inscr. lat., t. VIII, n°s 15524, 15525.

40. D M S
IVLIA BABIA
P · V · A · CI
H · S · E

Hauteur, 0 m. 65; largeur, 0 m. 28. — Lettres, 0 m. 035 et 0 m. 045.

41. D M S
M · FELIC
VLA · PIA
V · A · II (*sic.*)
5 — H · S · E

Hauteur, 0 m. 80; largeur, 0 m. 28. — Lettres, 0 m. 04 et 0 m. 05.

42.	D M S	D M S
	Z A B	E M I L I
	O M I N	A F O R T V
	V T I V S	N A T A V
5.	V I X I T A N	I X I T A N
	L X V	C V
	H S E	H S E

Hauteur, 0 m. 90; largeur, 0 m. 43. — Lettres, 0 m. 04.

43. — Dans les oliviers, à 50 mètres environ au Nord des citernes qui se trouvent entre Bab Roumia et le temple de Caelestis, un cippe funéraire :

D M S
AVILLIVS · IANV
ARIVS
PIVS · VIX · A · LX
5 — H · S · E

Hauteur, 1 m. 10; largeur, 0 m. 36; épaisseur, 0 m. 36. — Lettres, 1^{re} ligne, 0 m. 07; autres, 0 m. 06.

Ce cippe a déjà été publié par M. le docteur Carton⁽¹⁾; à la deuxième ligne, il faut lire non pas AVILLVS, mais AVILLIVS.

44. — A quelques mètres du cippe précédent, un autre :

	D M S	D M S
	Q CLO	Q CLO
	D I V S	D I V S
	F O R T	R O G A
5	V N I	T I A N
	V S	V S
	P · V · A	P · V · A
	X X I	L X I I I
	H · S · E	H · S · E

Hauteur, 1 m. 40; largeur, 0 m. 32; épaisseur, 0 m. 32. —
Lettres, 0 m. 05.

Le surnom *Rogatianus* se retrouve aux n^{os} 9 et 38.

FRAGMENTS DE DÉCORATION ARCHITECTURALE TROUVÉS DANS LES FOUILLES.

1. — Un fragment de corniche, orné de palmettes et de rosaces, (longueur, 0 m. 35), d'un travail assez soigné, semblable à celui qui avait été trouvé au printemps dans l'exèdre demi-circulaire (voir mon premier rapport).

2. — Un autre morceau de la tête dont on avait découvert la partie supérieure, au mois de juin, dans l'exèdre demi-circulaire : la partie gauche du bas de la tête, avec la bouche et le menton. Les deux fragments se raccordent exactement ensemble. Si c'est une tête d'empereur, le prince représenté serait Caracalla, plutôt que Septime Sévère.

3. — Un petit fronton, brisé en trois morceaux; il en manque un, celui de droite. Au milieu, deux rosaces concentriques, superposées, à huit branches. Longueur, 1 m. 03; hauteur au centre, 0 m. 50; épaisseur, 0 m. 41.

4. — Un chapiteau corinthien, d'un travail assez rudimentaire. Hauteur, 0 m. 40; diamètre, 0 m. 30.

(1) *Découvertes*, p. 190, n^o 361.

5. — Une base de colonne, semblable à celles du portique à double colonnade, au pied du mur byzantin. Hauteur, 0 m. 25; diamètre, 0 m. 64.

6. — Partie supérieure d'une stèle votive, analogue à celles que l'on a trouvées au temple de Saturne. On y voit une tête et le haut d'un corps, grossièrement sculptés. Hauteur, 0 m. 17; largeur, 0 m. 17.

7. — Cinq fragments d'une petite architrave, à décoration très simple : épaisseur, 0 m. 14; hauteur, 0 m. 17; longueur, 0 m. 33, 0 m. 52, 0 m. 80, 0 m. 90, 1 m. 09. — Trois d'entre eux étaient employés à boucher l'entrée du petit escalier qui mène sur la place dallée.

8. — Fragment de chapiteau, partie supérieure. Hauteur, 0 m. 33; largeur, 0 m. 53.

9. — Un bloc de fer aujourd'hui informe, qui peut avoir été un gond de porte.

10. — Une pierre creusée en forme d'auge ovale (dimensions de la partie évidée, 0 m. 45 $\times$ 0 m. 60).

11. — Une moitié de base de colonne. Hauteur, 0 m. 28; diamètre, 0 m. 32.

12. — Grande pierre ornée d'un biseau. Longueur, 0 m. 95; largeur, 0 m. 67; hauteur, 0 m. 50.

13. — Partie supérieure d'un pilastre carré (0 m. 25 de côté). Deux de ses faces, opposées l'une à l'autre, sont creusées d'une rainure, profonde de 0 m. 04, dans laquelle venait s'engager une balustrade. Au sommet du pilastre, les angles sont arrondis. Le bas a été brisé et n'a pas été retrouvé. (Hauteur, 0 m. 60.)

14. — Un autre grand pilastre carré, mais sans entaille sur les côtés. Hauteur, 1 m. 60; côtés, 0 m. 27. Il est dans toute sa hauteur primitive.

15. — Un fragment de chapiteau de pilastre, en marbre. Largeur, 0 m. 37; hauteur, 0 m. 24; épaisseur, 0 m. 06.

16. — Une base de colonne (hauteur, 0 m. 23; diamètre,

o m. 45), supportée par une pierre plate (o m. 85 × o m. 60). Dans le voisinage, un chapiteau de style corinthien, assez médiocre, endommagé à sa partie supérieure (hauteur, o m. 50).

On a trouvé aussi : une lampe de terre cuite, dont le bec est brisé, à dessins géométriques, une série de lignes partant du centre vers la périphérie.

Trois monnaies :

a. GALLIENVS AVG. Tête radiée de l'empereur à droite. Au revers PROVID AVG. La Providence debout à gauche tient dans sa main droite un globe. Le bras gauche pend le long du corps ; on ne distingue pas ce que la déesse tient dans sa main gauche, peut-être un sceptre⁽¹⁾. En argent.

b. Une petite pièce de bronze, très abîmée. D'un côté, une tête laurée d'empereur, à droite, avec le mot CONSTANS, le seul qu'on puisse lire. Le revers est indéchiffrable.

c. Une autre monnaie de bronze, punique. Une tête barbue à gauche. Au revers, un cheval galopant à gauche.

A. MERLIN.

⁽¹⁾ Cohen, *Monnaies de l'Empire romain*, t. V, Gallien, n° 874 (cf. n° 858).

INSCRIPTIONS DE DOUGGA,

PAR M. LOUIS POINSSOT.

En avril, mai et juin 1901, au cours d'une mission qu'avait bien voulu me confier le Ministère de l'Instruction publique, j'ai copié la plus grande partie des inscriptions de Dougga. Parmi les textes relevés, quelques-uns sont inédits, d'autres ont été lus par nous autrement que par nos prédécesseurs. Voici sans aucun commentaire les principaux d'entre eux :

1. — Des lectures nouvelles permettent de rapprocher les trois fragments publiés au *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, sous le n° 15520, et un quatrième fragment paru dans les *Découvertes épigraphiques et archéologiques en Tunisie* de M. le Docteur Carton, sous le n° 302.

« Pro salute Imp. Caesaris Trajani Hadriani [Aug. A. Gabinius] Quir. Datus ||, patronus pagi et civitatis, M. Gabinius Quir. Bass[us p]atronus pagi || et civitatis, templa Concordiae, Frugiferi, Liberi Patr[is, ... ?]nplis et xystis, || solo suo a fundamentis sua pecunia struxerunt, inqu[e] [quo?]t promississent, || multiplicata pec. consummaverunt, itemq[ue] ded. cura[toribus F]ortunato, L. Instani[o] || Fortunato et Gemello In[sta]nio? »

2. — La découverte du fragment suivant permet d'attribuer à Antonin une grande dédicace dont diverses parties ont été publiées par le *Corpus* (n° 1491) et par M. Carton (*Déc. épig. et arch. en Tunisie*, n° 303, a, b, f, g, h, i, k, l).

t. AELI HADRIANI

3. — Un fragment d'une dédicace qui couronnait la porte triomphale située au Sud-Est de Dougga avait déjà été publié par M. Carton (*Bull. arch. du Comité*, 1899, p. cci). Quatre nouveaux fragments

permettent de préciser la date de cette dédicace. — Hauteur des lettres, 0 m. 105.

imp. caes. divi m. antonini pii sarm. ger FIL DIVi commodi
fratri divi antonini pii NEPOTi DIVI · HADRIani pronepoti
divi traiani parthici abNEPOTI · DIVi NERVae adnepoti
l. septimio severO PERTINACI AVG · ARAB · ADIabenico part.
max. trib. pot. x...I · IMP · XII · COS · III · PROCOS · PP · ET iuliae augustae
imp. caes. septimi sEVERI · PII · PERTINACIS AVG ARAB · adiab.
part. max CONlugi respublica municipii sept. aureli
libERI THVGgae..... posuit.....
PP. dd.

4. — Trois fragments inédits se raccordant exactement apparte-
naient également à une des dédicaces de la porte Sud-Est. La res-
titution de cette dédicace ne laisse point d'être difficile; peut-être
les noms des empereurs n'y avaient-ils pas leur forme habituelle
et présentaient-ils des irrégularités du même genre que dans le
n° 15523 du *Corpus*.

imp. caes. m. aurelio antoNINO AVG I
.....septIMIO sEVERO
l. septIMI SEVERI PII pertinacis
.....paRTϕMAXϕPONT. max.....

5. — Dans une maison voisine du Dar-el-Acheb, j'ai retrouvé un
nouveau fragment de la très grande inscription dont deux fragments
avaient été déjà publiés par M. Carton (*Découvertes épig. et arch. en
Tunisie*, n° 228,) et par le *Corpus* 15505.

VI HADRIANI ABNEpotis
QVE DIVINAE DOMVS
QVI APPELLATVR

L'inscription dès lors se restitue de la façon suivante :

«[Pro sal]ute Imp. Caes. D[ivi Septimi Severi Arabici, Adiab., Parth. Max.
filii, Divi Antonini Pii Germ. Sarm. nepotis Divi A]ntonini Pii pronepotis,
Divi Hadriani abne]potis, Divi Traiani Parth. et Divi Nervae abnepotis ||

M. Aure|li Antonini Pii Felicis [principis juventutis Augusti, Parth. Mar., Britt. Mar. pont. max. trib. pot. . . . imp. . . . cos. . . . et Juliae Domnae matris Augusti et castro]rum et senatus et patriae totiusque divinae domus]|| . . . sinia| Hermonia testamento . . . vis dare praecepit item agrum qui appellatur

6. — Les fragments de la dédicace du portique du temple de Cælestis ont été publiés en 1897 dans le *Bulletin du Comité* par M. Gauckler, et l'année suivante dans les *Temples païens* par MM. Cagnat et Gauckler.

Mes observations ont porté, d'une part, sur cinq fragments inédits, d'ailleurs peu importants; de l'autre, elles précisent sur quelques points la lecture du texte. Je n'expose de ces résultats que ceux qui offrent ici quelque intérêt.

7. — *Fragments inédits.* (Découverts en 1899 et 1900 dans les fouilles de la Direction des Antiquités, par M. Pradère.)

D'après la forme et la dimension (0 m. 12) des lettres, le dessin des moulures, la hauteur (0 m. 55) et l'épaisseur (0 m. 43) de la pierre, les cinq fragments suivants faisaient évidemment partie de l'inscription qui surmontait le portique demi-circulaire.

a. — Partie septentrionale du temple. — Larg., 0 m. 65. — Brisé à droite et à gauche.

VNIA OB HON

Ce fragment précédait peut-être celui qui a paru dans le *Bull. du Comité*, 1897, p. 403, sous la lettre y, et l'on avait [*pec?*]unia ob hon[ore[m]].

b. — Partie occidentale du temple. — Larg., 0 m. 53. — Brisé à gauche; à droite, trou de scellement.

AONO

c. — Partie méridionale du temple. — Larg., 0 m. 50. — Brisé de tous côtés.

MIN

d. — Partie méridionale du temple. — Larg., 0 m. 50. — Brisé de tous côtés.

ABIN

e. — Dans un mur en pierres sèches, au milieu des oliviers, à cinquante mètres environ au Sud du temple. — Brisé à gauche; trou de scellement à droite.

PTVM · I

En dehors de la grande inscription du portique demi-circulaire, le temple contenait un certain nombre de textes, dont les deux fragments suivants, encore inédits.

3. — Le premier de ces fragments (a)⁽¹⁾ se rattache à deux autres textes déjà publiés⁽²⁾.

a

b

c

CAELESTI · AV · G · SACR

q. *gabin* IVS · RVFVS · FELIX · B · EATIANVS · LIBERALI ·
.. *tales p* ARENTVM · M · V · I · T · I · PLICAVIT · EXCOLVIT · DED

Lettres, 0 m. 10; à l'exception des T de la 3^e ligne du fragment c, qui ont 0 m. 12. — Les caractères sont identiques à ceux de l'inscription du portique.

Le rapprochement de ces trois fragments fournit le texte le plus complet que l'on ait d'une dédicace dont il y avait, semble-t-il, un certain nombre d'exemplaires peu différents les uns des autres, en divers endroits du temple, peut-être au-dessus des portes.

Ces dédicaces, au moins au nombre de quatre, étaient en quelque sorte des sommaires de la grande inscription du portique. On trouve des exemples analogues, mais plus frappants, de transcriptions plus ou moins complètes d'un même thème dans les dédicaces du théâtre de Dougga.

⁽¹⁾ Situé auprès de la porte orientale du temple.

⁽²⁾ Publié par le Dr Carton, *Découvertes épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, p. 165, n° 301, et *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 1474 (= 15502). Nous n'avons pu retrouver ce fragment.

9. — Près des Thermes; fragment inédit :

Q·VETTIO·PAP·SABINO?
FRVMENTI
IVLIVS ROGATIANus?

10. — Dans le mur des citernes voisines des Thermes; fragment inédit :

ILVI
CIRCVSADVO

Fragment brisé de tous côtés,

11. — Tombe inédite, dans le pavage d'une maison :

DMS
■ A N V S
ADIVTORIS
NAPOTIS·F
P·V·A·XXXI
H·S·E

12. — Tombe inédite trouvée à 300 mètres du village, entre le chemin de Lbouïa et celui d'Henchir-Mest :

DMS
P·ATELIVS
SEPTIMVS
VIXIT·A·XLI
H·S·E

13. — Au Sud de Dougga; fragment inédit :

D M S
CAND

14. — Tombe inédite trouvée dans une maison à l'Ouest du Capitole :

EGRILV_s
GERMA
NVS
v·A·XxxX

15. — Tombe inédite un peu en avant des terrasses du théâtre :

DMS
GABINIA
VITALICA
PIA·V·A
XXXVII
H·S·E

16. — Tombe inédite dans une maison à l'Ouest de Dar-el-Acheb :

DMS
HONORA
TA·P·V·A
LI·H·S·E

17. — Tombe inédite à 30 mètres au Nord du mur septentrional de l'enceinte byzantine, à quelques mètres de l'escarpement qui termine le plateau; près des dolmens :

d.m.s
C·IVLIVS HON_e
STVS·P·V·ANNI_s
LXI·H·S·E

18. — Tombe inédite trouvée dans les oliviers à l'Ouest de Dougga :

DMS
Q·IVLIVS
SVBITVS
P·V·A·LX
H·S·E

19. — Cippé brisé en deux parties, trouvé dans les déblais du temple de Caestis. Il a déjà été publié mais un peu différemment par M. Cagnat dans le *Bulletin* ⁽¹⁾ :

DMS
I V L I A
I T A L I A
P. V. A. LII
H. S. E

20. — Tombe inédite dans le sol d'une maison :

DMS
IVLIA · TER
TVLLA · PIA
V · A · LXII
H · S · E

21. — Tombe trouvée entre le Capitole et l'exèdre, publiée différemment par M. Homo ⁽²⁾ :

DMS DMS
I V L I A Q · IVL · CAS
P R I V A T V S
TVLA · PI P I V S · V I
a V I X · A N X I T · A N
n · X X I I I N · L X X X V
H · S · E

22. — Tombe inédite dans une maison à l'Ouest du Dar-el-Acheb :

D M S
IVLIA VICTO
RIA · P · V · A

⁽¹⁾ *Bulletin archéologique du Comité*, 1894, p. 354.

⁽²⁾ *École de Rome, Mélanges*, 1901, p. 20, n° 10.

23. — Inédit; dans une cour de maison à l'Ouest du Dar-el-Acheb :

d m s
MORATA
VS CRES
CENS
P·V·A
XXXV
H·S·E

24. — Inédit; dans une maison à l'Ouest du Dar-el-Acheb :

D M s
SATVR*n i*
NVS BALIA
ONIS·P·V·A
LI·H·S·E

25. — Inédit, au Nord du mur septentrional de l'enceinte byzantine :

VS SVCCES
SVS·P·V·A
XXIII·H·S·E

26. — Inédit; à gauche du chemin qui descend de Dougga vers la route du Kef, à 50 mètres au-dessous des substructions de l'arc triomphal Sud-Est :

D M s
PACVVIVS
RATVS RVFIA
NVS·P·V·A·LV·

27. — Inédit; auprès d'un colombarium, à l'Ouest des oliviers de Cælestis :

D M S
VOLCEIA
TA

28. — Fragment inédit; conservé dans le Capitole :

dis manibus S A C

██████ F · A R N

██████ A T V S

p·v·ann· XXVIII

29. — Inédit; conservé dans le temple de Cælestis :

██████ C A M

M E S \ R I

p·v·A·L

H S E

30. — Inédit; déposé au Capitole :

██████ A T V S · P V · A

██████ M · II · H · S · E

31. — Près du mur septentrional de l'enceinte byzantine :

██████

A N V S P V *a*

X X X I

H · S · E

32. — Entre les déblais du théâtre et la porte triomphale Sud-Est :

d M S

s a B I N *i*

██████ CO

33. — Dans les oliviers, près du temple de Cælestis :

d M S

██████ C V O

██████ H O N

██████

34. — A l'Ouest du temple de Cælestis :

. . p . v .
A · XXXV
H · S · E

35. — Dans le temple de Cælestis :

p · v · a · LXXV
h · S · E

36. — A 5 mètres de deux dolmens, au Nord du mur septentrional de l'enceinte byzantine :

■■■■ S · PIV_s
v · a N · CXV
H · S · E

37. — Dans le temple de Cælestis :

D M 5

Louis POIXSOR.

FOUILLES

À HENCHIR-BOU-GUERBA

(TUNISIE)

EXÉCUTÉES PAR M. DU BREIL DE PONTBRIAND.

Rapport de M. Saladin,
Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

Les fouilles que M. de Pontbriand a pu exécuter à Henchir-bou-Guerba, grâce à une subvention de la Direction des antiquités et des arts, ont porté principalement sur un mausolée dont il subsistait de grands fragments décorés de sculpture; les recherches ont amené, de plus, la découverte de tombeaux, d'une citerne et d'un barrage. En voici la description abrégée d'après M. de Pontbriand.

MAUSOLÉE.

Les fragments de ce mausolée, épars sur le sol, étaient les seules indications qui pouvaient attirer l'attention sur l'Henchir-bou-Guerba. Ces fragments ont été dégagés et le mausolée déblayé en partie; celui-ci consistait en un hypogée construit sur un plan trapézoïdal, en matériaux irréguliers hourdés au mortier de chaux; trois *loculi* en forme de niches correspondent à trois des faces du trapèze, qui, par suite de leur disposition en encorbellement, vont se rétrécissant à la partie supérieure. La face principale, formant la grande base du trapèze, est, au contraire, parfaitement verticale, construite en pierres de grand appareil et sans niche. A l'inverse des trois autres, elle n'offre aucune trace d'enduit. Le sol est formé d'un béton de chaux, de pierrailles et de menus fragments de briques ou de poteries (pl. XLVI).

Le caveau, lors des fouilles, a été trouvé complètement rempli par les terres, et il est évident qu'il a été violé, probablement très

anciennement. C'est dire que, bien que toutes les terres aient été soigneusement passées au crible, aucune trouvaille n'y a été faite. On y a relevé seulement la présence de nombreux débris de poterie rougeâtre à grains fins et serrés, dont aucun ne portait de marque d'atelier, et quelques ossements à demi pétrifiés (deux radius et un fémur d'enfant, une partie du crâne d'un homme fait). Cinq fragments d'inscriptions ont été trouvés.

Le bloc n° 1' (pl. XLVII, fig. 3) avait les mesures suivantes : hauteur, 1 m. 06 ; largeur, 0 m. 785 ; épaisseur, 0 m. 325. Tous les côtés ont été taillés et bouchardés, à l'exception du seul revers de la face historiée qui n'est qu'équarri et épannelé. Il est décoré d'une sorte de demi-couronne formée de deux branches courbées et réunies bout à bout, au milieu de laquelle sont sculptés ou plutôt découpés à plat deux oiseaux buvant dans un vase à anses et de forme allongée; de chaque côté se voient extérieurement aux branches deux autres oiseaux semblables aux précédents, mais un peu plus grands. M. de Pontbriand croit y reconnaître des outardes ou poules de Carthage. L'inscription, gravée dans un cadre creux de 0 m. 37 sur 0 m. 31, est placée exactement au-dessous de ces représentations. Elle se composait de six lignes et a malheureusement été très mutilée par les intempéries. Le cadre porte à chacun de ses angles un petit ornement en forme d'ancre (*sic*) et la figure d'une flamme à la partie supérieure; — sur l'un des petits côtés en retour, *kl*, se trouvait reproduite la figure d'une tortue, mais le dessin est trop mutilé pour qu'il soit possible d'en préciser exactement la forme.

Le bloc n° 2' (pl. XLVII, fig. 3), inscription supérieure du trumeau Est, est le fragment très réduit de la partie inférieure d'une inscription gravée dans un cadre creux — deux lignes de lettres de 0 m. 047 de haut.

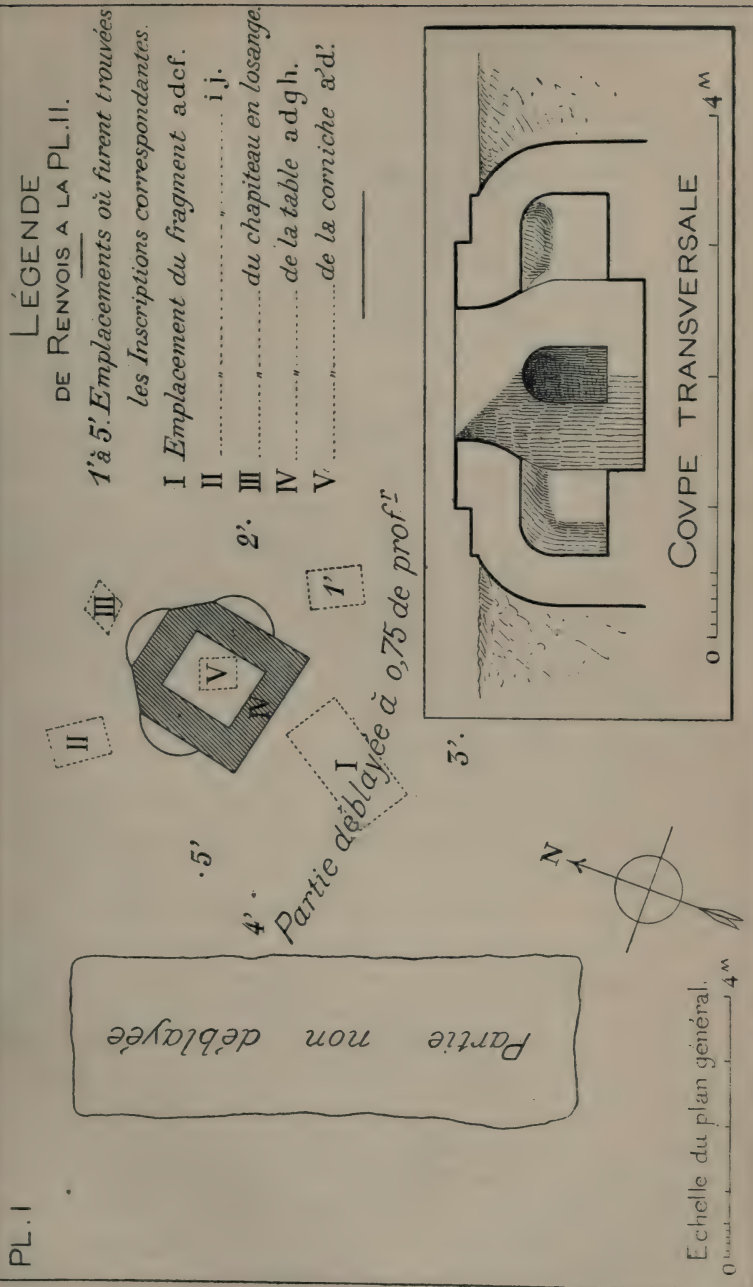
Le fragment n° 3' appartient à la même inscription.

Le fragment n° 4' surmontait le trumeau Ouest (pl. XLVII, fig. 5). Il semble comporter tout le côté gauche et l'angle gauche supérieur d'une inscription gravée, comme la précédente, dans un cadre creux. — Deux lignes dont la supérieure est seule visible; hauteur des lettres, 0 m. 034.

Le fragment n° 5' (pl. XLVII, fig. 5) faisait suite au précédent; les n°s 4' et 5' devaient former une inscription unique de 0 m. 64 de longueur environ.

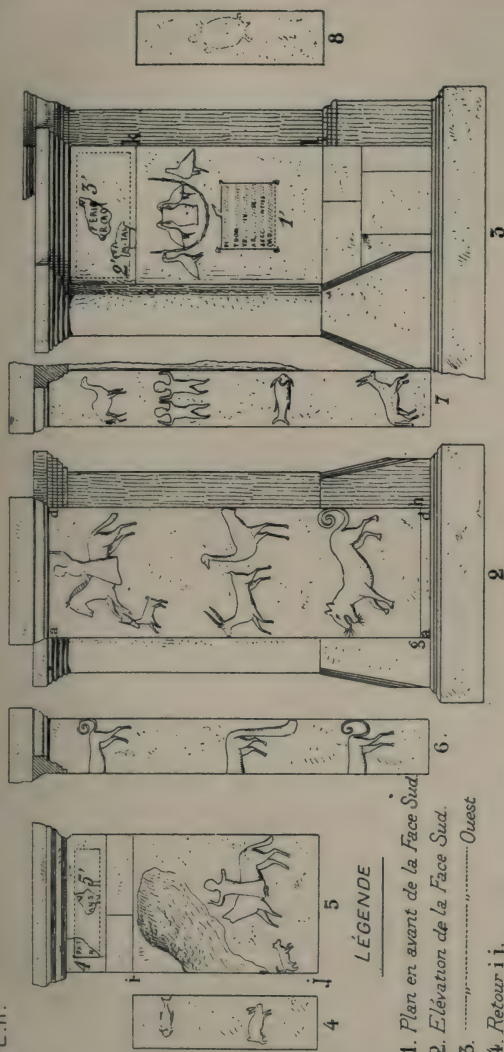
L'intérêt principal de ce monument réside non pas seulement

PL. I



MAUSOLÉE DE HENCHIR-BOU-GUERBA (TUNISIE).

PL. II.



LÉGENDE

1. Plan en avant de la Face Sud
 2. Elevation de la Face Sud.
 3. Elevation de la Face Est.
 4. Retour i-j.
 5. Motif du Panneau Est.
 6. Elevation a-b.
 7. Retour k-l.
 8. Retour m-n.
- à 5' Inscriptions (Cf. PL. I.)

ESSAI DE RECONSTITUTION
DU MAUSOLÉE TRIANGULAIRE

0 1 M.

Ch. Guichard

MAUSOLÉE DE HENCHIR-BOU-GUERBA (TUNISIE).

dans sa disposition singulière, mais dans les représentations figurées que portent ses faces. Ces représentations, grossièrement exécutées par un artiste naïf, consistent plutôt en silhouettes laissées en saillie et découpées sur un fond, qu'en bas-reliefs proprement dits.

La pierre sur laquelle elles sont taillées, sorte de calcaire oolithique grossier, se serait d'ailleurs assez difficilement prêtée à un travail plus précis. Ces figures font saillie sur le nu même de la pierre d'une quantité à peu près constante et égale à 0 m. 018.

La face principale (Sud) (pl. XLVII, fig. 2) porte, à la partie supérieure, l'image d'un cavalier vêtu d'une longue robe et passant au galop; sa main droite est levée comme pour lancer un trait; le dessin ne manque pas d'une certaine justesse dans le mouvement. Presque entre les jambes de devant du cheval se détache un petit animal dont la tête se présente de face, le corps étant de profil. M. de Pontbriand y reconnaît la gazelle de la petite espèce des plaines.

Au-dessous sont figurés deux animaux faciles à reconnaître; l'un est l'antilope saharienne (بقريص des indigènes), l'autre est une autruche.

Enfin, au-dessous, une figure très grossièrement exécutée devait sans doute représenter une lionne ou une panthère, quoique les longues moustaches qu'on a mises à ses lèvres fassent plutôt croire à une panthère.

Les scènes décorant les petites faces latérales sont les suivantes :

1° Côté gauche (Ouest) de la pierre précédemment décrite : un renard, reconnaissable à sa queue longue et fournie, et deux lévriers, un au-dessus, l'autre au-dessous (pl. XLVII, fig. 6).

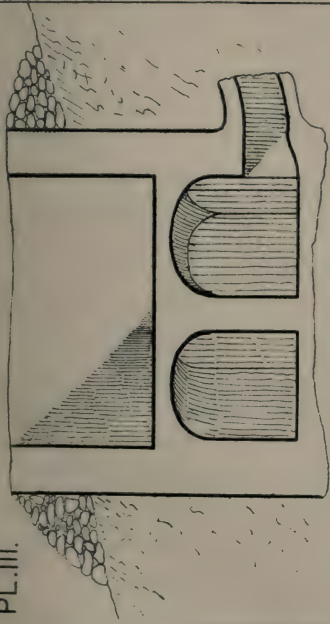
2° Côté droit (Est) (pl. XLVII, fig. 7) : le chameau, la tête tournée à droite; au-dessous de lui, deux figures humaines nues, les bras élevés; le profil, très grossier, est tracé de façon que ces deux personnages semblent se regarder. Au-dessous est figuré un poisson dont la figure caractérise, d'après M. de Pontbriand, le silure, dont quelques spécimens existent encore dans l'Oued-Djir. Tout en bas, un animal à longues oreilles, dans lequel M. de Pontbriand reconnaît l'âne sauvage tel qu'il existe encore dans les solitudes du Sud-Ouest du Nefzaouâ; la face Ouest, primitivement taillée sur toutes ses faces, sauf la postérieure, est en réalité le pendant exact de la face sur laquelle se lit l'inscription décrite en premier; les mesures sont

les mêmes. Elle portait les fragments 4 et 5 de l'inscription supérieure (dont les premiers sont les fragments 2 et 3); elle est très mutilée. Néanmoins, il est facile d'y reconnaître (pl. XLVII, fig. 5) un cavalier vêtu d'une longue robe et la main levée, peut-être pour lancer un trait, peut-être pour frapper le lièvre gravé sur la face en retour de la même pierre. Devant les jambes de devant du cheval apparaît un chien qui semble venir à la rencontre de son maître, mais ce n'est plus, comme dans le relief précédent, un lévrier, c'est un chien ordinaire, le «kelb» des indigènes. Ces deux races de chiens existaient donc déjà en Berbérie à cette époque. M. de Pontbriand n'a pas reconnu d'autre représentation sur cette face. A mon avis, la position de ce cavalier doit être remarquée; ses pieds sont indiqués avec précision l'un à côté de l'autre; il est donc assis sur son cheval, au lieu d'être à califourchon. Cette attitude est familière aux Arabes, même dans des allures assez vives, comme l'amble (stèle d'Abizar, le cavalier est indiqué à califourchon exactement par le dessin des pieds). Sur le retour de cette face sont figurés un poisson semblable au précédent et un lièvre (pl. XLVII, fig. 4). Ces représentations doivent être rapprochées des figures analogues, gravées sur des rochers de l'Afrique du Nord, qui ont été publiées à diverses reprises; elles ne portent en aucune façon le caractère de l'art antique même dégénéré et doivent plutôt être rapprochées des dessins primitifs des autochtones, dont elles rappellent parfaitement la naïveté et l'exactitude.

M. de Pontbriand décrit encore, sous le nom de «Table propitiatoire», un petit monument presque complet trouvé en place dans l'encastrement qu'il occupait à la base Sud du mausolée; il y reconnaît, sculptés en très bas relief dans deux médaillons circulaires, deux poissons d'une part, et de l'autre un poisson et un oiseau dans lequel il croit voir un pigeon, séparés l'un de l'autre par une gerbe de feuillages. Au-dessous de ces deux médaillons sont figurées deux petites cuvettes circulaires (pl. XLVII, fig. 1).

Il paraît assez difficile de se figurer exactement quelle pouvait être la disposition générale du monument, d'après les dessins de M. de Pontbriand. Il a trouvé, au même emplacement, une pierre dure, d'un noir rougeâtre, de 0 m. 133 de diamètre environ. Toute une calotte de cette espèce de sphère est ornée de sillons régulièrement tracés et parallèles, taillés avec le plus grand soin et offrant ainsi une disposition de fuseaux. La partie située au-dessous

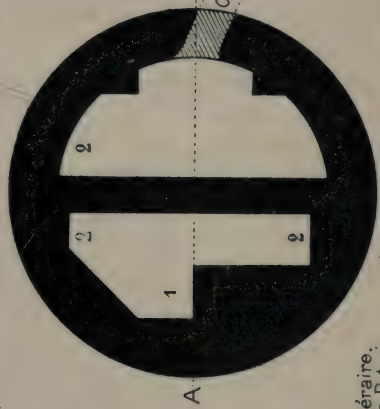
PL. III.



SÉPULTURE

COUPE A-B

CIRCULAIRE



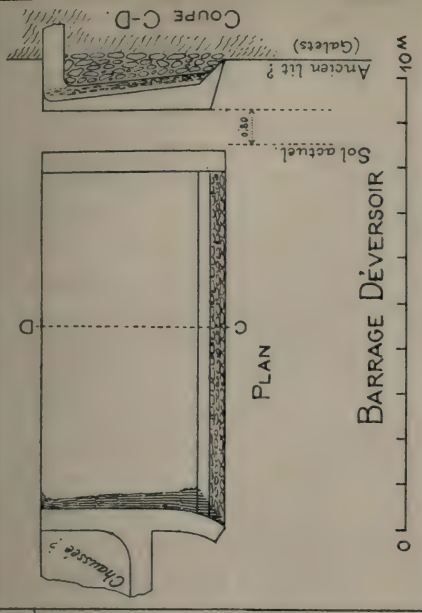
1. Vase funéraire.
2. Débris de Poterie.

PLAN

0 10 M

SÉPULTURE ET BARRAGE
À HENCHIR-BOU-GUERBA (TUNISIE).

Ch. Bonin



BARRAGE D'ÉVERSOIR

ASPECT DE LA SÉPULTURE CIRCULAIRE
AVANT LES FOUILLES



Ch. Bonin

de cette calotte va en s'amincissant et en s'allongeant; elle semble porter l'indication d'un œil et l'amorce d'un nez. Cet objet a été envoyé à la Direction des antiquités.

M. de Pontbriand croit pouvoir, d'après le caractère des lettres de l'inscription, en reporter la date vers la fin du III^e siècle ou au commencement du IV^e siècle de l'ère chrétienne.

TOMBEAUX DIVERS.

Un grand nombre de sépultures sur plan circulaire, analogues aux « basina » et aux « chouchet » du Hodna, se remarquent le long de la rive droite de l'Oued-Minga jusqu'à son confluent à gauche avec l'Oued-Khebita (dit aussi Oued-Achouche). L'une d'elles a été fouillée par M. de Pontbriand qui en donne le dessin ci-joint (pl. XLVIII). Ce monument se compose d'un cylindre creux en maçonnerie de moellons irréguliers liaisonnés avec un mortier de chaux. La partie supérieure était recouverte d'une voûte très mal construite et en matériaux disposés en encorbellement qui se sont effondrés depuis longtemps. Dans la partie inférieure, formant deux caveaux séparés, on a trouvé un vase de terre recouvert d'un tesson de poterie et ne contenant que quelques cendres. Le sol des caveaux était formé d'un béton de chaux; d'autres fragments de vases semblables ont été trouvés au même lieu.

Un autre type de sépulture consiste en chambres formées d'énormes dalles équarries et à demi taillées sur la face intérieure et rejointoyées au mortier de chaux. M. de Pontbriand a compté six de ces monuments en ligne et construits sur le même type. Tous ces tombeaux ont été violés; dans l'un d'eux on a trouvé un petit ossuaire en pierre, avec son couvercle. Il mesure environ 0 m. 32 dans tous les sens. Ce coffret funéraire est actuellement déposé au bordj de Matmata.

CITERNES ET BARRAGE.

A la tête d'un des petits torrents du système d'El-Oudiane-el-Macerà, et sur la rive droite, on rencontre des débris d'arcs presque enfouis, formant une voûte en berceau bâtie en moellons irréguliers joints au mortier de chaux. Les eaux y étaient amenées par une longue conduite maçonnée le long des flancs de la montagne.

C'était une vaste citerne qui recevait les eaux du ravin; une autre citerne a été reconnue à 500 mètres de celle-ci, vers le Nord-Est; elle affectait une forme rectangulaire et était voûtée en berceau. Un indigène de la localité l'a réparée pour son usage, il y a cinq ou six ans, et elle est actuellement pleine d'eau. L'ouverture du puisard présente quelques traces d'anciennes moulures.

Un barrage avec déversoir a été reconnu en remontant le long de l'Oued-Macerâ et sur la rive droite, à 500 mètres environ au Nord du mausolée et à 20 mètres du lit du torrent actuel (pl. XLVIII). Les murs de garde du barrage sont en maçonnerie de moellons hourdés en mortier de chaux; les murs de fondation du tablier et sa bordure en aval sont, au contraire, faits de blocs énormes, non équarris, sur lesquels on a étalé du béton de ciment.

HUILERIE.

En continuant à remonter l'Oued-Macerâ et à peu près à 1 kilomètre environ du mausolée, la falaise de la rive droite, haute de plus de quatre mètres, est couverte de ruines confuses en grands matériaux et d'énormes amas de poteries. Un examen attentif fait découvrir une suite de constructions à moitié enterrées et écroulées par suite du ruissellement des eaux torrentielles. On y a trouvé une *meta* de moulin à farine d'assez grande dimension et en partie brisée, une grande auge circulaire monolithe en pierre calcaire qui mesure 1 m. 70 de diamètre et qui est incontestablement le plateau d'un moulin à huile; l'usure produite sur le fond par le passage de la meule y est encore parfaitement visible. Les indigènes se rappellent avoir pénétré dans ces constructions, il y a longtemps, et y avoir vu d'anciens montants de pressoirs et l'auge mentionnée ci-dessus; le tout a été bouleversé par des affouillements relativement récents provenant du régime torrentiel des eaux. Un vieillard a assuré que ce bouleversement ne datait que de quatre ou cinq ans et que ce nom de Macerâ, qui est le nom du torrent et du pays, vient précisément de l'existence de ce pressoir (en arabe معصرة) plus grand qu'aucun de ceux existants. On peut, sans trop s'avancer, ajouter foi au dire de cet indigène, car la forme du pressoir employé de nos jours chez les Matmata est toujours celle de l'antique *torcular*.

La nature de tous ces vestiges permet donc de supposer que

Bou-Guerba a été autrefois un centre d'exploitation rurale : un domaine. A cette époque, comme l'indique l'existence du barrage antique, les coteaux devaient être couverts de plantations et le pays habité par une population plutôt libyque, ainsi que semble l'indiquer le caractère des sépultures circulaires.

Il y avait à Bou-Guerba une station antique coupant l'étape de Bir-Zounith à Zouitinet, d'une part, sur la direction de Gabès, et de Bir-Zoumit à Henchir-el-Guedine sur la direction de Mareth, d'autre part.

H. SALADIN,

Membre de la Commission
de l'Afrique du Nord.

NOTE

SUR

LES FOUILLES EFFECTUÉES À SOUSSE ET À SIDI-EL-HANI,

PAR M. LE GÉNÉRAL GOETSCHY.

I. — SOUSSE.

Les fouilles effectuées, en 1900 et 1901, à Sousse ont permis de constater que la nécropole romaine d'Hadrumète, décrite dans le *Bulletin archéologique* de l'année 1889, s'étend, ainsi qu'on l'avait supposé, bien au delà des enceintes numérotées 1, 2 et 3 dans ledit Bulletin.

De nombreux tombeaux ont été reconnus et explorés au Nord et au Sud de la voie romaine, dans un rayon d'environ 800 mètres autour de ces enceintes. Les sépultures examinées rentrent toutes dans les types précédemment décrits par M. le capitaine Hannezo. Je n'en aurais donc pas fait l'objet d'une communication spéciale si je n'avais cru devoir signaler quelques objets trouvés dans les tombes et, en particulier, des statuettes et groupes de terre cuite assez intéressants :

1. Vase rond de terre rouge très fine; nombreux personnages, scènes bachiques ou champêtres (manque un morceau) (fig. 1).

2. Statuette de terre rouge; Vénus les bras allongés déployant une draperie.

3. Statuette de terre grise; Vénus les bras allongés déployant une draperie.

4. Statuette de terre rouge; femme nue, le bras gauche replié, la main appuyée sur la tête d'un enfant; le bras droit allongé, la

Fig. 1. — Frise d'un vase de terre rouge.



jambe droite repliée, le bout du pied droit tenu dans la main droite. Draperie derrière.

5. Statuette de terre rouge, représentant un enfant sans bras, le corps ployé dans l'attitude de la marche. Cette statuette a été trouvée couchée sur le dos dans un petit plat rectangulaire en forme de berceau.

6. Petite urne de terre rouge; la panse représente une figure de femme d'un type très pur.

7. Vénus pudique, dans une conque; traces très visibles de coloris rouge et bleu; terre rouge.

8. Même figure que la précédente; terre grise.

9. Moulage de terre grise d'une tête très finement exécutée.

10. Statuette de terre grise; Vénus déployant une draperie, formes graciles.

11. Partie supérieure d'une statuette de terre grise, drapée dans une toge, les deux mains appuyées probablement sur la partie antérieure d'un char.

12. Groupe de terre grise, représentant un personnage revêtu d'une toge, debout sur un char traîné par deux oiseaux.

13. Vénus couronnée, statuette de terre grise; le bras droit replié, le bras gauche à moitié étendu, déployant une draperie qui arrive à la hauteur des reins.

14. Statuette de terre grise, représentant un buste de femme avec haute coiffure, en forme de mitre très caractéristique. Cette statuette a été apportée à Sousse, mais a été trouvée dans les ruines d'El-Djem.

15. Socle (de statuette probablement), en plâtre, sur lequel se détache, en relief, avec un très joli mouvement, un Amour ailé.

16. Groupe de terre cuite, colorié, représentant un gladiateur chassant une lionne. Le guerrier tient un bouclier quadrillé, de la main gauche; il a le bras droit allongé avec un disque rond qu'il appuie sur le dos de la lionne. La tunique est bleue, la lionne est brune et le bouclier porte des traces très visibles encore de coloris rouge (pl. XLIX).

17. Vase de terre rouge très fine; anse très ornée; palmes entourant deux médaillons qui représentent Hercule et Omphale en relief. Hercule est debout avec la peau du lion de Némée sur l'épaule gauche, une pierre dans la main droite; au-dessous, un petit animal au galop. Omphale est également debout, le rouet et des écheveaux de laine dans le bras gauche, la main droite tenant une grappe de raisins; au-dessous, un petit animal au galop. Un lièvre, en relief, au col du vase. Ce vase est fort joli et d'une finesse remarquable. Il a 0 m. 16 hauteur.

18. Grenouille de terre rouge, grandeur naturelle, découverte dans le même tombeau que la figure 5.

19. Terre cuite représentant une femme nue, dans une sorte de niche à piliers.

20. La même, plus petite. Ces deux pièces ont été trouvées dans le même tombeau.

21. Lampe phénicienne de forme particulière que je ne connaissais pas encore; elle a été trouvée dans un tombeau phénicien de la kasbah de Sousse.

22. Statuette, de terre rouge, représentant un dieu phénicien; trouvée dans un tombeau de la kasbah.



TERRE CUITE COLORIÉE TROUVÉE À SOUSSE (TUNISIE).

II. — FOUILLES DE SIDI-EL-HANI.

J'ai profité de ma présence, pendant une huitaine de jours, à Sidi-el-Hani, pour faire ouvrir quelques tombeaux de la nécropole romaine.

Les trois sépultures examinées sont toutes les trois du même type et consistent en un bloc de maçonnerie de 2 mètres sur 1 m. 50, recouvrant une quantité considérable de cendres au milieu, et à côté desquelles se trouvaient, en grand nombre, des urnes de toutes dimensions, des plats, des lampes, des miroirs de métal et surtout des lacrymatoires ou des vases à onguents de verre irisé.

Il semble, étant donnée la quantité de cendres trouvée, que le tombeau a été construit sur l'emplacement même du bûcher.

Les lampes appartiennent toutes au 1^{er} siècle avant, ou au 1^{er} siècle après J.-C. Une seule représente un sujet lubrique.

Les plats n'offrent rien de particulier; à citer cependant une *patella* de terre rouge, très fine, ornée d'une guirlande.

Les miroirs sont ronds ou carrés; ils ont presque tous une poignée également de métal, dont le bout est en forme de croix. La poignée était toujours séparée du miroir.

Quant aux urnes, il y en a de toutes les dimensions, de minuscules, de moyennes et de très grandes. A citer tout particulièrement une urne avec quatre anses et une autre représentant une peau de bouc, comme les outres en peau utilisées actuellement par les habitants du pays.

Une petite clef et des ferrures paraissant avoir appartenu à un coffret ont été trouvées dans les cendres; une de ces ferrures représente, je crois, une Victoire ailée.

Enfin, j'appelle l'attention sur un objet qui m'a semblé très curieux. C'est une sorte de bouillotte tubulaire, en terre grise, forme couronne, de 0 m. 25 de diamètre, avec goulot et tubulure pour l'introduction du liquide.

III. — BAS-RELIEF TROUVÉ À THALA.

Je signalerai ici, en outre, un petit bas-relief que j'ai trouvé dans une tournée du côté de Thala. Il représente l'Enlèvement de Proserpine par Pluton. Mais il offre ceci de tout particulier, c'est

que l'artiste, soit qu'il eût cassé la pierre, soit pour tout autre motif, a laissé son travail inachevé. La femme tenant sa corbeille de fruits, les corps des deux chevaux du quadrigé et deux jambes sont seuls terminés. Le corps du dieu est inachevé : la tête, le bras qui tient les guides, les têtes des deux autres chevaux et tous leurs membres sont à peine esquissés.

Ce bas-relief a été découvert en dehors de toute nécropole, en creusant le sol d'une ancienne maison romaine à Thala.

Général GOESTCHY.

NOTE

SUR

UNE NOUVELLE «TABELLA DEVOTIONIS»

TROUVÉE À SOUSSE

(TUNISIE),

PAR M. AUG. AUDOLLENT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

La *devotio*, sur lamelle de plomb, dont on peut lire ci-dessous le contenu, a été découverte à Sousse, en 1894, par M. le capitaine Choppard. M. Gauckler vient de l'obtenir pour le musée du Bardo; il a eu l'obligeance de me la communiquer, en me priant de la déchiffrer. «L'objet m'a été remis, dit-il⁽¹⁾, sous la forme d'un rouleau de plomb, tel qu'il avait été découvert dans le tube libatoire d'une tombe du 1^{er} au 11^e siècle de notre ère. L'extérieur du rouleau était simplement orné de quelques traits croisés, sans ordre apparent et sans signification précise⁽²⁾. Le rouleau, une fois déve- loppé, s'est présenté sous la forme d'une plaquette de plomb presque rectangulaire... pesant 250 grammes.» Deux des côtés sont découpés de façon très maladroite; cette irrégularité ne résulte pas d'une détérioration récente, car le texte est complet et suit exactement les bords. Quelques lettres seulement ont disparu çà et là, rongées par l'oxydation, et qu'il est le plus souvent aisé de rétablir.

Dans sa plus grande hauteur, la plaque mesure 0 m. 17; dans sa plus grande largeur, 0 m. 103; l'épaisseur, qui atteint 0 m. 0015, dépasse celle de la plupart des *tabellae devotionis* d'Afrique. Sauf en deux ou trois endroits, l'écriture, mélange de capitale et de cur- sive, n'offre pas de sérieuses difficultés, pour peu qu'on soit déjà

(1) *Bulletin archéologique*, Extrait des procès-verbaux, janvier 1902, p. x.

(2) Je n'ai, moi non plus, découvert aucun sens à ces lignes enchevêtrées. Elles ont été, ce semble, tracées intentionnellement et doivent renfermer quelque vertu secrète, connue du magicien.

familiarisé avec ce genre d'inscriptions⁽¹⁾. J'ai mis un point sous les lettres dont la lecture me semble douteuse (pl. L).

33	29	ἡ.θ.ν. ἄν. ἡ.θ.ν. ἡ.θ.ν. ἄν. ἡ.θ.ν. ἡ.θ.ν.	εε
		KKKΛΛΛΛΛΛΛΛ ~~~~~ Ω ~~~~~ ΘΦΙΘΗΑΙΑΙΑΟ	
	ne	Privatiani Supestiani russei qui et Naucellii Salutare	russei
	Oblique	Supestite russei servu Reguli Eliu Castore Repentini	et
	possunt	KKKΛΛΛΛΛΛΛΛ ~~~~~ Ω ~~~~~ ΘΦΙΘΗΑΙΑΙΑΟ	
5		Glauco Argutu veneti Desiroiugu Glauci cadant, Lydu	veneti
	et	Alumnu cadant, Italu Tyriu cadant, Faru cadant, Croceu cadant	
	nec	Elegantu cadant, Prancajiu Oclopecta Virbosu cadant,	
	gravid	Adamatu cadant, Securu Mantineu Prevalente cadant,	agrimus
	relinere	Paratu Vargafila cadant, Divite Garulu cadant, Cestreu	
10		Germanicu veneti cadant, Danuviu cadant,	
	equos	KKKΛΛΛΛΛΛΛΛ ~~~~~ Ω ~~~~~ ΘΦΙΘΗΑΙΑΙΑΟ	
	equos	Latrone Vagulu cadant, Agricolu cadant, Chorsore	et
	veneti	Auricomu cadant, Epafu cadant, Hellenicu cadant,	
15	possunt	Ideu Centauru cadant, Bracatu Virgineu cadant,	
	et	Ganimede cadant, Multivolu cadant, E. lu	
	nec	Oceanu Eminentu cada[n]t, V ? agn cadant,	[frangantur]
	russei	Eucles cadant, Verbosu cadant.	
		KKKΛΛΛΛΛΛΛΛ ~~~~~ Ω ~~~~~ ΘΦΙΘΗΑΙΑΙΑΟ	
20	ne	Privatiani cadat vertat frangat male giret.	dis
	aud	KKKΛΛΛΛΛΛΛΛ ~~~~~ Ω ~~~~~ ΘΦΙΘΗΑΙΑΙΑΟ	
	se	Naucellii Supestiani russei cadat vert[at]at fran[ga]t.	
	nec	KKKΛΛΛΛΛΛΛΛ ~~~~~ Ω ~~~~~ Θ[ΦΙΘ]ΗΑΙΑΙΑΙΑΟ	frangant
	currere	Supestite russei servu Reguli cadat vertat fran[ga]t	
		Salutare cadat vertat franga[t]	
25	possunt	Eliu cadat vertat frangat vertat	cadant
	adversarios	Castore cadat vertat frangat vertat	
		Repentinu cadat vertat frangat	
28	nec	KKKΛΛΛΛΛΛΛΛ ~~~~~ Ω ~~~~~ ΘΦΙΘΗΑΙΑΙΑΙΑΟ	set
30		nis audire possint nec se moere possint	
34	sus	videant nec vincant vertant.	31

(1) La netteté relative des caractères concorde bien avec la date que M. Gauckler assigne à la tombe d'où provient la *tabella*.

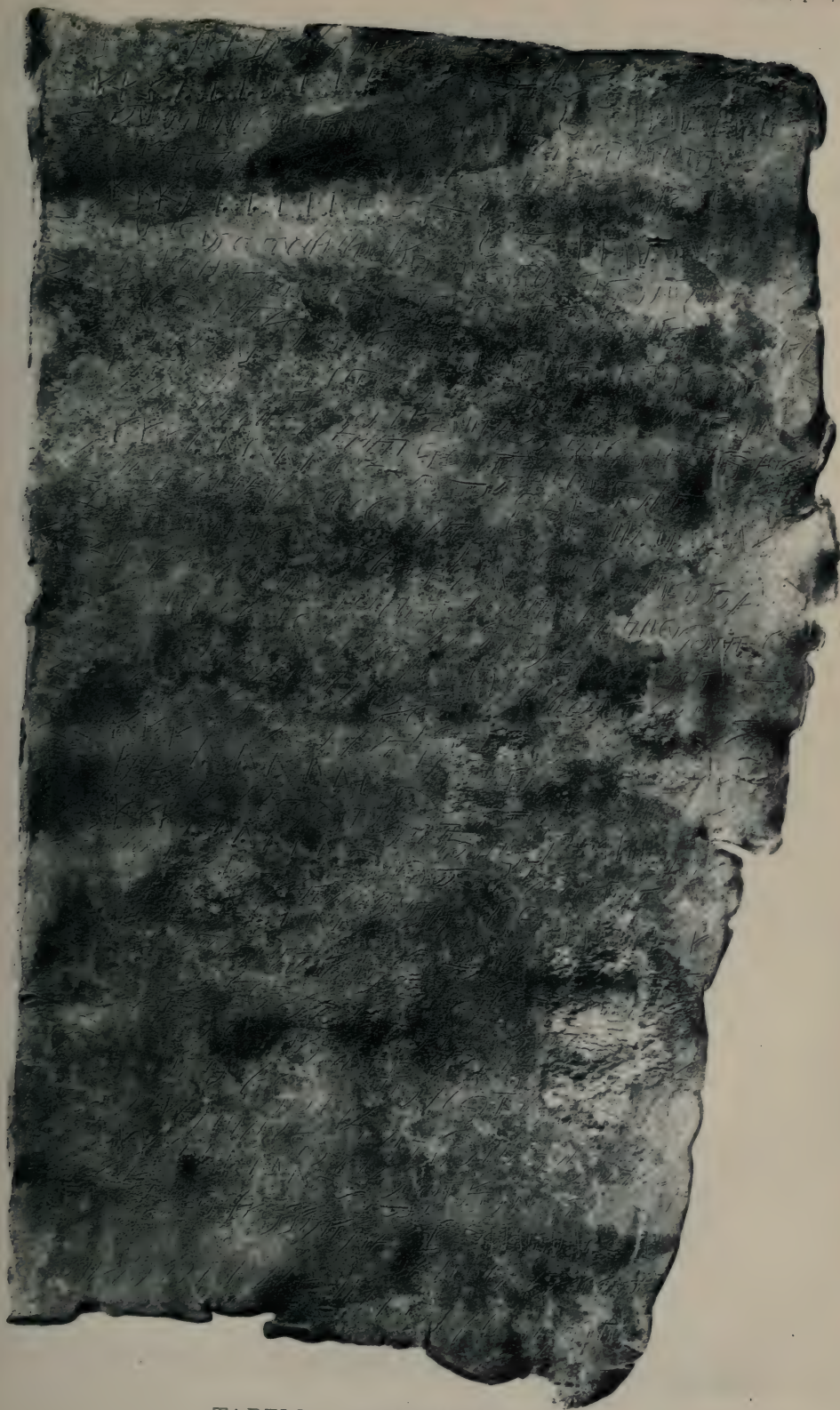


TABELLA DEVOTIONIS

trouvée à Sousse (Tunisie)

En transcrivant ce texte, je me suis attaché à compléter le moins de mots possible, afin de lui conserver sa physionomie. Il y a intérêt à ne pas substituer l'orthographe courante à celle du magicien. Ce n'est pas en effet par la rareté de ses formules que se distingue notre *tabella*. Point de noms étranges de démons; point de mots interminables ou incompréhensibles. Une seule ligne, sept fois répétée, qui se compose de signes mystérieux et de lettres, les unes groupées trois par trois (KKK ΔΔΔ ΛΛΛ)⁽¹⁾, les autres rangées dans un ordre incertain où l'on démêle peut-être le terme divin *Iao*⁽²⁾, voilà tout ce qui constitue proprement le caractère magique de la *devotio*. Elle est plus curieuse par sa disposition graphique et diverses particularités de style et d'orthographe.

On y remarque deux parties bien tranchées : 28 lignes gravées horizontalement de haut en bas; puis 6 autres lignes tracées le long des quatre côtés, 2 à gauche, 2 en bas, 1 à droite et 1 en haut, qui encadrent tout le reste. A cette division matérielle correspond une différence très nette dans la rédaction. Examinons d'abord le corps même de l'inscription (l. 1-28).

Deux éléments principaux s'y dégagent à la simple lecture. En premier lieu, la ligne magique dont la valeur précise nous échappe, mais qui devait avoir aux yeux de l'auteur une grande importance, car, placée au commencement et à la fin (l. 1 et 28), elle délimite rigoureusement les phrases intercalées, les enserre comme dans d'infranchissables barrières. Nous la retrouvons aux lignes 4 et 18, où elle circonscrit de même une portion très déterminée du texte. On en devine plus difficilement le sens dans les trois endroits où elle reparait encore (l. 11, 20 et 22); du moins, cette répétition tend à renforcer l'énergie de l'imprécation, à hâter l'intervention des divinités infernales, trop lente au gré de l'intéressé.

Entre ces lignes pour nous obscures se déroulent deux séries de noms propres. Les uns reviennent à deux reprises (l. 2-3, 19-27), les autres ne sont exprimés qu'une fois (l. 5-10, 12-17). Il y a donc une double catégorie d'êtres « dévoués ». Les noms inscrits

(1) Ces trois lettres, trois fois répétées, sont dans les habitudes de la magie antique, dont on connaît la prédilection pour le nombre 3.

(2) Une autre *tabella*, découverte également dans la nécropole d'Hadrumète par MM. Choppard et Hannezo, offre une formule qu'on peut rapprocher de celle qui nous occupe : ΙΑΩ ΟΙ ΟΥ | ΙΑΑΙΩΙΩΕ (La Blanchère et Gauckler, *Catalogue du Musée Alaoui*, H, 28, pl. XXVIII).

une seule fois sont ceux des chevaux qui doivent prendre part à une course prochaine dans le cirque d'Hadrumète, et dont la chute entraînera la défaite de leurs cochers. Ces cochers eux-mêmes sont désignés par les noms répétés : *Privatianu*, *Supestianu* *Naucelliu*, *Salutare*, *Supestite*, *Eliu*, *Castore*, *Repentinu*. Le sobriquet de *Supestianu*, qui et *Naucelliu* (l. 2), la qualité de *servu Reguli* attribuée à *Supestite* (l. 3), l'expression *male giret* (l. 19) qui ne convient guère qu'à un conducteur de char, écartent jusqu'au moindre doute.

Aussi bien les deux séries ne sont pas traitées de la même façon par le magicien. Dans une énumération rapide, il met d'abord en évidence les sept cochers rivaux; c'est eux qu'il importe avant tout d'offrir à la colère des démons. Puis, après avoir cité les chevaux qu'ils dirigeront, en une liste monotone à laquelle le retour du verbe *cadant* donne l'aspect de litanies, il les passe de nouveau en revue un à un et multiplie les malédictions contre eux : *cadat*, *vertat*, *frangat*, *male giret*.

Ces cochers sont de basse extraction, pourtant de condition libre, tout au moins affranchis; je le conclus de l'épithète *servus*, appliquée à un seul d'entre eux et qui le range à part des autres. Ils feront courir 43 chevaux dont voici la liste alphabétique :

<i>Adamatu</i> (l. 8)	<i>Desiroingu Glauci</i> ⁽¹⁾	<i>Germanicu</i> (l. 10)
<i>Agricola</i> (l. 12)	(l. 5)	<i>Glaucu</i> (l. 5)
<i>Alumnu</i> (l. 6)	<i>Divite</i> (l. 9)	<i>Hellenicu</i> (l. 13)
<i>Argutu</i> (l. 5)	<i>Elegantu</i> (l. 7)	<i>Ideu</i> (l. 14)
<i>Auricomu</i> (l. 13)	<i>E. lu</i> (l. 15)	<i>Italu</i> (l. 6)
<i>Bracatu</i> (l. 14)	<i>Eminentu</i> (l. 16)	<i>Latrone</i> (l. 12)
<i>Centauru</i> (l. 14)	<i>Epafu</i> (l. 13)	<i>Lydu</i> (l. 5)
<i>Cestreu</i> (l. 9)	<i>Eucles</i> (l. 17)	<i>Mantineu</i> (l. 8)
<i>Croceu</i> (l. 6)	<i>Faru?</i> (l. 6)	<i>Multivolu</i> (l. 15)
<i>Cursore</i> (l. 12)	<i>Ganimede</i> (l. 15)	<i>Oceanu</i> (l. 16)
<i>Danuviu</i> (l. 14)	<i>Garulu</i> (l. 9)	<i>Oclopecta</i> (l. 7)

⁽¹⁾ Le génitif indique selon toute vraisemblance le propriétaire du cheval. Il y a de nombreuses analogies dans d'autres *tabellae devotionis* : *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 12511, l. 8-11, 20-23, 29-31; *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LVIII, 1897, p. 216, l. 63-69 (j'ai lu sur l'original *Κηνοσορᾶν* et non *Κηνοσορᾶν*); cf. *Rheinisches Museum*, t. LV, 1900, p. 251. Ce nom et les autres additions, telles que *russei* (l. 2, 3, 21, 23), *veneti* (l. 5, 10), *qui et Naucelliu* (l. 2, cf. 21), *servu Reguli* (l. 3, 23), sont destinés à distinguer les individus «dévoués» de certains homonymes que la malédiction ne vise pas. La remarque est de M. Cagnat.

<i>Paratu</i> (l. 9)	<i>Tyriu</i> (l. 6)	<i>Verbosu</i> (l. 17)
<i>Prancatiu</i> ? (l. 7)	<i>Vagarfita</i> (l. 9)	<i>Virbosu</i> ? (l. 7)
<i>Prevalente</i> (l. 8)	[<i>V</i>]agu? (l. 16)	<i>Virgineu</i> (l. 14)
<i>Securu</i> (l. 8)	<i>Vagulu</i> (l. 12)	

Verbosu est écrit deux fois, probablement par inadvertance⁽¹⁾. Si on le supprime dans l'un des cas par hypothèse, il ne reste plus que 42 chevaux, c'est-à-dire exactement 6 pour chacun des 7 cochers.

Ces dénominations constatent souvent une particularité physique, une aptitude spéciale de l'animal :

<i>Argutu</i>	<i>Elegantu</i> (= <i>Elegante</i>)	<i>Paratu</i>
<i>Auricomu</i>	<i>Eminentu</i> (= <i>Eminent</i> <i>te</i>)	<i>Prevalente</i>
<i>Bracatu</i>	<i>Garulu</i> (= <i>Garrulu</i>)	<i>Securu</i>
<i>Croceu</i>	<i>Glaucu</i>	<i>Verbosu</i>
<i>Cursore</i>		<i>Virgineu</i>

D'autres dérivent d'une qualité en quelque sorte morale :

<i>Adamatu</i>	<i>Divite</i>	<i>Vagu</i> ?
<i>Alumnu</i>	<i>Latrone</i>	<i>Vagulu</i>
<i>Desiroiugu</i> ⁽²⁾ (= peut-être <i>Desideroiugu</i>)	<i>Motivolu</i> (= <i>Multi-volu</i>)	

Plusieurs indiquent l'origine plus ou moins exotique du cheval :

<i>Agricola</i>	<i>Ideu</i> (= sans doute <i>Idacu</i>)	<i>Mantineu</i>
<i>Danuviu</i>	<i>Italu</i>	<i>Tyriu</i>
<i>Germanicu</i>	<i>Lydu</i>	

(1) M. Cagnat me fait observer que le programme pouvait mentionner 7 chevaux pour l'un des cochers, le surnuméraire étant prêt à suppléer un cheval dont l'absence était prévue comme possible : un tel ou, à son défaut, un tel. Il fallait donc le porter aussi sur la *devotio*.

(2) Je lis *Desiroiugu* et non *Deseroiugu* (et de même *Virbosu* au lieu de *Verbosu*), parce que le corps de la quatrième lettre est droit, tandis que tous les *e* de l'inscription ont une forme arrondie *ε*; d'autre part, le *r* étant soudé au milieu de cette même lettre, il est impossible de distinguer le trait horizontal. Ce nom est un *de* ceux pour lesquels j'ai hésité le plus longtemps.

Il y a encore des allusions à l'histoire ou à la mythologie :

<i>Centauru</i>	<i>Euclēs</i>	<i>Oceani</i>
<i>Epafu</i>	<i>Ganimede</i>	

Six noms seulement n'offrent pour nous aucun sens, soit que la lecture en demeure incertaine, soit qu'ils appartiennent à un idiome dont nous ne possédons pas la clef⁽¹⁾ :

<i>Cestrēu</i>	<i>Faru?</i>	<i>Prancatiu?</i>
<i>E. lu</i>	<i>Oclopecta</i>	<i>Vagarfita</i>

De toute la liste, le terme le plus intéressant est sans contredit *Desiroingu*, tant par sa formation rare (un substantif accolé à un verbe au lieu d'un substantif seul ou d'un adjectif)⁽²⁾ que par l'étrangeté du regret qu'il exprime. Du reste, presque tous apparaissent pour la première fois dans une *devotio* africaine. Je n'en ai rencontré que cinq sur les textes analogues que j'ai eus entre les mains : *Ἀργούτων* = *Argutu*⁽³⁾, *Δείουτε* = *Divite*⁽⁴⁾, *Ἡμινέντε* = *Eminentu*⁽⁵⁾, *Παράτων* = *Paratu*⁽⁶⁾, *Τύριον*⁽⁷⁾ = *Tyriu*⁽⁸⁾.

Les seules factions mentionnées sont la rouge (*russei*) et la bleue (*veneti*); mais ces épithètes reviennent à des intervalles si peu réguliers, qu'il n'y a guère moyen de répartir bêtes et gens entre

⁽¹⁾ Pour *Oclopecta* et *Vagarfita*, on pourrait peut-être songer au punique.

⁽²⁾ *Auricomu* et *Moltivolu* semblent, en tant que composés, se rapprocher de *Desiroingu*; mais les éléments du premier sont deux substantifs, et le second, s'il admet le verbe *rolo* à côté d'un adjectif, est cependant traité couramment comme simple adjectif.

⁽³⁾ *Corp. inser. lat.*, t. VIII, n° 12508, l. 7 et 28; l'inscription provient du cimetière des *officiales* de Bir-el-Djebbanâ, à Carthage.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, l. 5 et 25.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, l. 6 et 26 sq.

⁽⁶⁾ Sur deux inscriptions inédites de même provenance que la précédente : A, l. 7 et 25; B, l. 9 et 36.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, B, l. 7 et 34.

⁽⁸⁾ Je ne trouve pas non plus de dénominations identiques à celles de notre *tabella*, dans les monuments figurés africains où des chevaux sont désignés individuellement : mosaïque de l'Oued-Atmenia (Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. I, p. 360, pl. I), mosaïques de Sousse (La Blanchère, *Collections du musée Alaoui*, 1^{re} série (1890), p. 21 et 25; *Dictionnaire des antiquités* de Saglio, Lafaye s. v° *Equitium*). On pourrait aussi comparer, en dehors de l'Afrique, la liste de chevaux dressée par M. Wünsch (*Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom*, p. 120); aucun d'eux ne porte un nom semblable à ceux qui nous occupent.

les deux groupes. On ne saurait d'ailleurs songer à un troisième, à cause des termes formels employés dans les lignes extérieures, *equos veneti et russei* (l. 29), *agitantes veneti et russei* (l. 31).

La longue phrase où se lisent ces mots sert en quelque sorte de conclusion à toutes les malédictions partielles qui précèdent; elle les rassemble, les précise, les aggrave autant que possible et se termine brusquement sur un verbe où se résume toute la haine de l'ennemi: *nec vincant, vertant*. Parmi ces expressions accumulées, un certain nombre sont assez neuves: *gravate* (l. 29), *nec frenis audire possint* (l. 29-30), *agitantes* pour *agitatores* (l. 31), *nec lora teneant nec agitare possint nec retinere equos possint* (l. 32-33); la plupart, cependant, remettent en mémoire celles qui abondent sur les *devotiones* de même nature, rédigées en grec ou en latin, et découvertes à Carthage, dans le cimetière des *officiales* de Bir-el-Djeb-bana⁽¹⁾. Il me suffira de les rapprocher :

obligate, κατὰδῆσον (passim).

ne currere possint, ἵνα μὴ δυνασθῶσιν... μήτε τρέχειν... (passim).

nec se mo(v)ere possint, nec se movere possint (12504, l. 32).

sei cadant, ἀλλὰ πεσέτωσαν (passim).

frangant, dis|frangantur, μετὰ βλάβης τοῦ σώματος καὶ σκελῶν καὶ ἄγματος (12508, l. 65-68; 12509, l. 46-48; 12510, l. 55-60).

nec adversarios suos videant, ἀφελε... τὴν ὄρασιν, ἵνα μὴ δυνασθῶσιν βλέπειν τοὺς ἰδίους ἀντιπάλους (12509, l. 38 sq.; 12510, l. 40-45); *ἵνα μὴ βλέπωσιν* (12511, l. 14; *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LVIII, 1897, p. 215, l. 58; cf. *Rheinisches Museum*, t. LV, 1900, p. 251).

nec vincant, μηδὲ νεικῆσαι... ἀφελε αὐτῶν τὴν νείκην (passim).

vertant, καὶ στρέψον ἐπὶ τὴν γῆν (passim).

Il faut y joindre *male giret* (l. 19), très voisin de *μήτε κυλεῦσαι τοὺς καμπήρας* des mêmes *tabellae* carthaginoises.

Malgré ces ressemblances qui, notons-le, portent sur des mots et non sur la rédaction générale, la *devotio* de Sousse ne saurait se confondre avec aucune autre. Tout au plus pourrait-on lui com-

(1) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n^{os} 12504, 12508-12511. Il existe encore au musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage trois autres *tabellae* de la même série (j'en ai cité deux plus haut, p. 422, n. 6 et 7), et un fragment d'une quatrième, que j'ai eu l'occasion d'étudier récemment et que je ne tarderai pas à publier; les formules ne diffèrent pas dans l'ensemble de celles qu'on connaît déjà.

parer une curieuse plaque⁽¹⁾, décorée d'une grossière représentation du cirque de Carthage entre deux listes de chevaux et un encadrement de lettres magiques, avec une énergique invocation au démon de la tombe. Mais il n'y a rien dans celle-ci qui équivaille aux litanies de notre *tabella*. Avec des traits communs, elles conservent l'une et l'autre leur physionomie propre.

Ce qui accentue encore le caractère spécial de celle que je publie, c'est la syntaxe et l'orthographe qu'emploie le rédacteur. Elle constitue un document précieux de la langue et de la prononciation populaires en Afrique, à l'époque impériale.

Les mots qui servent de sujets ont la forme de l'accusatif⁽²⁾ et le *m* final que l'on ne faisait pas sentir disparaît dans l'écriture.

a. Seconde déclinaison :

Cochers.

<i>Eliu(m)</i>	<i>Privatianu(m)</i>	<i>Servu(m)</i>
<i>Naucelliu(m)</i>	<i>Repentinu(m)</i>	<i>Supestianu(m)</i>

Chevaux.

<i>Adamatu(m)</i>	<i>E. lu(m)</i>	<i>Mantineu(m)</i>
<i>Alumnu(m)</i>	<i>Eminentu(m)</i>	<i>Multivolu(m)</i>
<i>Argutu(m)</i>	<i>Epafu(m)</i>	<i>Oceanu(m)</i>
<i>Auricomu(m)</i>	<i>Faru(m)</i>	<i>Paratu(m)</i>
<i>Bracatu(m)</i>	<i>Garulu(m)</i>	<i>Prancatiu(m)</i>
<i>Centauru(m)</i>	<i>Germanicu(m)</i>	<i>Securu(m)?</i>
<i>Cestreu(m)</i>	<i>Glaucu(m)</i>	<i>Tyriu(m)</i>
<i>Croceu(m)</i>	<i>Hellenicu(m)</i>	<i>Vagulu(m)</i>
<i>Danuviu(m)</i>	<i>Ideu(m)</i>	<i>[V]agu(m)?</i>
<i>Desiroiugu(m)</i>	<i>Italu(m)</i>	<i>Verbosu(m)</i>
<i>Elegantu(m)</i>	<i>Lydu(m)</i>	<i>Virgineu(m)</i>

(1) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 12504.

(2) Il n'y a aucun doute qu'il s'agisse de l'accusatif pour les mots de la troisième déclinaison; les inscriptions que je viens de mentionner (p. 423, n. 1) sont pleines de noms orthographiés de même et qui ne peuvent être qu'à l'accusatif. Pour la seconde déclinaison, l'hésitation serait permise, car la disparition de *s* dans l'écriture est aussi naturelle que celle de *m*. Cependant, encore que la logique ne soit pas toujours de mise dans ce parler vulgaire, je me décide à admettre l'accusatif par analogie avec la troisième déclinaison. On pourrait sans doute objecter le nominatif *Eucles*. Mais le scribe avait à faire ici à un nom étranger qu'il ne savait peut-être pas comment décliner.

b. Troisième déclinaison :

Cochers.

<i>Castore(m)</i>		<i>Salutare(m)</i>		<i>Supestite(m)</i>
-------------------	--	--------------------	--	---------------------

Chevaux.

<i>Cursore(m)</i>		<i>Ganimede(m)</i>		<i>Prevalente(m)</i>
<i>Divite(m)</i>		<i>Latrone(m)</i>		

Seul *Eucles* a conservé la forme régulière qu'il a en grec.

Oclopecta et *Vagarfita* appartiennent sans doute à la première déclinaison.

Divers exemples d'abréviations intentionnelles ou fortuites, voisines de ces apocopes, doivent encore être soulignés : *r* tombe entre *e* et *s*, *Supe(r)stianu(m)* (l. 2, 21)⁽¹⁾ *Supe(r)stite(m)* (l. 3, 23) ; le magicien écrit *Epafu(m)* et non *Epaphu(m)* (l. 13), *moere* au lieu de *mo(v)ere* (l. 30).

Je relève en outre comme particularités orthographiques ou grammaticales : *set* (l. 31) qui est d'un usage fréquent pour *sed*, l'emploi intransitif de *vertere*⁽²⁾ et de *frangere* (l. 19 sqq.), à côté du passif *dis[f]rangantur* (l. 31), *cadant* avec un sujet singulier (l. 6-8, 10, 12, 13, 15-17), erreur produite par la proximité du même verbe avec un sujet pluriel. Ce sont là des anomalies de détail. Au contraire, l'apocope, à laquelle on peut assimiler la chute des lettres à l'intérieur des mots, est la règle de cette langue vulgaire. Et nous avons ainsi dans la *tabella* de Sousse un nouvel et frappant exemple de cette habitude du moindre effort dans la prononciation, dont j'ai déjà eu l'occasion de constater l'existence en Afrique, à propos des inscriptions de Carthage⁽³⁾.

Aug. AUDOLLENT.

(1) On serait tenté de restituer plus complètement et de lire *Supe(r)sti(ti)anu(m)*, cf. *superstitiosus* ; mais une des *tabellae* inédites de Carthage (voir p. 422, n. 6 et 7, 423, n. 1) donne à deux reprises Σουπερστιάνω (A, l. 19 sq., 38 sq.), qui paraît ne réclamer aucune addition ; cf. Περσίουτιδνω sur une autre (C, l. 25, 53).

(2) *Vertat* (l. 25 et 26) me semble répété par erreur.

(3) De l'orthographe des lapicides carthaginois, dans *Revue de philologie*, t. XXII (1898), p. 213-232.

INSCRIPTIONS INÉDITES

DE TUNISIE,

PAR M. GAUCKLER,

Membre non résidant du Comité.

Henchir-beh-Hassen. — La région montagneuse qui s'étend au Sud-Est de Tunis, entre les plaines du Mornag et de Grombalia, est l'une des plus saines, des mieux arrosées et des plus fertiles de la Régence, mais c'est aussi l'une des moins connues, par suite des difficultés d'accès que présente ce massif au relief tourmenté, coupé de ravins et de gorges profondes, que séparent des crêtes escarpées, atteignant parfois 700 et 800 mètres d'altitude dans le Djebel-Ressas et le Djebel-Sidi-Zid. Avant l'ouverture des nouvelles routes du Khanguet, du Mornag et de l'Oued-Ramel, l'on ne pouvait guère y pénétrer qu'à pied ou à cheval, et même en se guidant sur l'excellente carte au 50,000^e, dressée en 1891 par le Service géographique de l'armée, l'on courait grand risque de s'y égarer, faute de chemins frayés et de points de repère saillants dans la brousse uniforme.

Aussi cette région est-elle à peu près déserte aujourd'hui : peu ou point de cultures; tout est livré à l'abandon. Cependant ce pays nourrissait autrefois une nombreuse population dont on retrouve partout les traces. Dans les gorges les plus sauvages, sous le lentisque et l'asphodèle, apparaissent çà et là les ruines de grandes exploitations agricoles, avec leurs réservoirs, leurs silos, leurs moulins et leurs pressoirs, tandis que de somptueux mausolées, jalonnant les divers domaines, se dressent encore de distance en distance comme pour attester la richesse des anciens possesseurs du sol. Parfois même, des gisements de ruines plus considérables, groupés autour de monuments publics construits en pierres de taille, nous révèlent l'existence de petits centres urbains, bourgades, cités ou même municipes, pour la plupart encore inexplorés : les Henchir

Ben-Aïech⁽¹⁾; Kelbia, (probablement *Cilibia*)⁽²⁾; El-Ksour⁽³⁾; les deux groupes de Beni-el-Djehala, au col de Sidi-Gherib, et au douar d'Hadji-Ali⁽⁴⁾; Faouera⁽⁵⁾; Aïn-Tebournok, le *Municipium Tubernuc*⁽⁶⁾; Ben-Assen⁽⁷⁾; Sidi-Abd-Allah⁽⁸⁾; El Atrach⁽⁹⁾.

Ces ruines remontent toutes à l'époque romaine : les plus anciennes peuvent être datées du temps des Antonins; les plus récentes sont les citadelles, les fortins et les tours de guet construits sous la domination byzantine. Du second au septième siècle de notre ère, tout ce pays a vécu d'une vie intense, résultat d'une mise en valeur systématique du sol. Il a suffi, pour le rendre prospère, d'aménager méthodiquement les eaux de source et de pluie, afin d'assurer, en toutes saisons, à des terres naturellement fertiles, l'humidité qui leur est nécessaire, et de traverser le massif de voies de pénétration qui facilitent les échanges et permettent le transport à bon marché du blé, de l'huile, de tous les produits agricoles. Par contre, il a suffi également que la conquête arabe supprimât l'entretien de ces travaux d'utilité publique pour que leur ruine ait pour conséquence immédiate l'abandon du pays. Ici, plus que partout ailleurs en Tunisie, l'ingénieur doit précéder le colon. Le gouvernement du Protectorat l'a parfaitement compris, et c'est en ouvrant de grandes routes au travers de la montagne qu'il ramène la vie dans les solitudes du Haut-Mornag. L'effort de la colonisation française se porte actuellement de ce côté, et nombre de propriétaires explorent les diverses vallées du massif, à la recherche d'un établissement favorable. Les ruines romaines leur fournissent à ce point de vue de précieuses indications; et, d'autre part, l'archéologie a tout à gagner à cette étude minutieuse du sol : c'est ainsi qu'un de ces hardis pionniers de la colonisation française, M. de Fontbrune, a bien voulu me

(1) *Atlas archéologique de la Tunisie*, feuille de Grombala, n°s 111-115. — *Ad Mercurium*, identifié hypothétiquement avec Beled-Djedda, dans la plaine de Grombala, porte dans le texte de l'*Atlas* un numéro de référence inexact, 149 : c'est 139 qu'il faut lire.

(2) *Ibidem*, n° 131.

(3) *Ibidem*, n°s 162-164.

(4) *Ibidem*, n° 178.

(5) *Ibidem*, n° 191.

(6) *Ibidem*, n° 205.

(7) *Ibidem*, n°s 199-200.

(8) *Ibidem*, n° 236.

(9) *Ibidem*, n°s 261-262.

fournir tout récemment de très utiles renseignements sur les ruines d'Henchir-ben-Hassen. Nous ne les connaissions jusqu'ici que par les indications sommaires recueillies sur le terrain en 1881, par M. le lieutenant Prévost, du service géographique de l'armée, et publiées dans l'*Atlas archéologique de la Tunisie*⁽¹⁾ en ces termes :

« *Henchir-ben-Assen*⁽²⁾. — Constructions arabes faites de débris antiques. Restes de constructions romaines. Piscine. Mausolée rectangulaire. Inscriptions inédites. »

M. Drappier, secrétaire de la Direction des antiquités, vient d'aller visiter cet important groupe de ruines sous la conduite de M. de Fontbrune, et voici, en attendant le résultat de l'exploration méthodique que nous comptons entreprendre à bref délai, quelques renseignements nouveaux qu'il m'a rapportés de sa tournée et que je crois utile de communiquer sans retard.

Les ruines s'étendent sur un plateau ouvert, haut de 300 mètres, dos montagneux où se fait le partage des eaux qui, d'une part, à l'Est, descendent par une gorge resserrée sur le municipe romain de *Tabernuc*, et de l'autre, à l'Ouest, sont recueillies par un oued tributaire de l'oued el-Hamma. Le signal de Sidi-Ali-el-Makki se dresse à 2,300 mètres à l'Est, sur un sommet de 644 mètres. Beaucoup plus près, à 300 mètres à peine au Sud, se remarquent les restes bien conservés de la zaouïa de Sidi-Ahmar, qui fut édifiée, paraît-il, par le marabout Sidi-Rhars'-Allah, et dont tous les matériaux sont antiques : on y remarque notamment quelques colonnes, bases et chapiteaux, d'un travail assez rudimentaire, sculptés dans la pierre du pays.

Au centre des ruines se trouvent les bâtiments d'une grande exploitation arabe abandonnée, placée à proximité de plusieurs travaux hydrauliques romains qu'elle utilisait : un puits, comblé aujourd'hui, de 3 mètres de diamètre; une citerne rectangulaire de

(1) Feuille de Grombalia, n° 197-200.

(2) Ce nom est le même que celui du *Douar-Atmane-ben-Hacène*, sis à deux kilomètres plus à l'Est, et qui figure, orthographié de cette manière, sur la carte du Service géographique au 50,000°. Aucune de ces deux manières de rendre le même nom arabe n'est satisfaisante, et je leur préférerais l'orthographe courante : « Hassen »; mais, en tout cas, il y aurait un parti à prendre pour unifier, une fois pour toutes, la transcription des noms arabes, et ne pas laisser se produire, dans un travail aussi bien fait, des contradictions aussi choquantes.

11 mètres de longueur sur 6 m. 50 de large, divisée en deux compartiments longitudinaux et voûtés en berceaux par une cloison médiane percée de quatre arcades ; enfin deux bassins à ciel ouvert, rectangulaires, mesurant l'un 8 mètres sur 4 m. 20, l'autre 5 m. 20 sur 3 mètres, reliés par un troisième bassin plus étroit et moins profond, que je crois avoir servi d'abreuvoir pour les bestiaux.

A 40 mètres à l'Est, se trouve un autre bassin carré de 5 mètres de côté. Plus loin encore à l'Est, un groupe de sources, Aïn-Sabouna, Aïn-el-Hammam, Aïn-Skhoun, anciennement captées, et dont l'une est thermale d'une façon intermittente.

Au Sud des ruines, sur la rive gauche de l'Oued-Hammam, se dresse Ksar-Djabeli, un mausolée romain inédit. C'est une tour rectangulaire à simple rez-de-chaussée, bâtie en grand appareil avec stylobate et corniche saillante très soignés : deux frontons triangulaires couronnent la façade principale, au milieu de laquelle s'ouvre la porte, et la façade postérieure. Le mausolée ne comporte qu'une salle, voûtée en blocage, et qu'éclairait faiblement une étroite lucarne ménagée au milieu de la façade postérieure. Le monument est assez bien conservé : manquent seulement le fronton de la façade et le couronnement de la porte, dont les blocs gisent à terre en avant du tombeau, une partie de la voûte intérieure et le haut du fronton postérieur.

Un autre édifice, qu'il serait intéressant de fouiller, et dont il ne reste actuellement de visible que deux pans de murs, en petit appareil coupé de distance en distance par des chaînages de pierres de taille verticaux, et une abside peu apparente, paraît avoir été une basilique chrétienne.

Enfin au Nord des ruines, on rencontre un certain nombre de tombeaux romains construits en moellons, et affectant la forme de cuves rectangulaires recouvertes de grandes dalles.

Deux chapiteaux en pierre calcaire et plusieurs inscriptions gisent au milieu des ruines.

Les inscriptions signalées par l'*Atlas archéologique* ont été découvertes sur un même point, au bas de la colline qui s'étend au Nord-Ouest du grand mausolée. Cette colline semble avoir été fortifiée à une basse époque. Elle est défendue au sommet par deux murs qui suivent exactement les escarpements du plateau, lesquels

sont assez prononcés surtout sur le versant Nord; le point culminant est occupé par un réduit fortifié, établi à peu de frais par la transformation d'un édifice antérieur, temple ou simple tombeau, bâti en grand appareil et décoré de moulures analogues à celle du mausolée décrit plus haut.

Au Nord de la colline se remarquent encore les restes d'un autre mausolée, qui était encore à peu près intact il y a quelques années, et qui s'est écroulé récemment.

Les inscriptions, au nombre de quatre, sont des fragments se rapportant à trois dédicaces différentes, qui semblent dater de la même époque, assez basse à en juger par la forme des lettres, et concerner un seul et même édifice public.

Les voici :

1° Fragment de frise ou d'épistyle non mouluré, brisé à droite et à gauche. Longueur, 1 m. 33; largeur, 0 m. 46; hauteur des lettres, 0 m. 13 à la première ligne et 0 m. 115 à la seconde :

VS V C QVOD VSVS PVBLICI ORNA
NSIVM VNIVERSO ORDINE ANNITENTE

A la première ligne, la deuxième et la troisième lettre sont séparées par un point triangulaire, qui diffère tout à fait du point suivant. Peut-être faut-il y voir une lettre rajoutée après coup par le lapicide et lire : *us v(r) c(larissimus)*.

Le commencement de la seconde ligne présente la fin de l'ethnique que rien, malheureusement, ne nous permet de restituer jusqu'à présent.

2° Deux fragments d'une même frise que surmonte une corniche formée de deux filets saillants au-dessus d'un cavet. Les deux fragments ne se raccordent pas; le premier, brisé à droite et à gauche, mesure 0 m. 63 de longueur. Le second, brisé à gauche et coupé net à droite, où il était continué par un autre linteau, mesure 0 m. 50. L'inscription est gravée sur deux lignes, en caractères hauts de 0 m. 14 et 0 m. 12.

ESTIS PROCONsulatu
TVS FL PP CIVIS ET CVrator

F POLIBI C V M
MN R CASTRE

Ces deux fragments d'un texte important, dont il y aurait grand intérêt à retrouver d'autres débris, ont été publiés avec de légères différences, en 1892, dans le *Bulletin archéologique du Comité*⁽¹⁾, par M. Cagnat, dans la série des inscriptions découvertes l'année précédente par les brigades topographiques; mais on ignorait leur provenance et, par suite, ils perdaient une grande partie de leur intérêt. Ils nous font connaître un proconsul d'Afrique que M. Pallu de Lessert⁽²⁾ a eu raison d'identifier avec le personnage dont il est question dans une lettre de saint Ambroise, en ces termes : « *Ambrosius Segatio et Delphino episcopis : Polybius filius noster, cum de Africanis regressus partibus, in quibus proconsularem jurisdictionem egregie repraesentavit, aliquantulos nobiscum exegisset dies, summa gratia se meis visceribus infudit. Deinde cum abire hinc et demorari vellet, proposuit ut utrique vestrum scriberem.* »

M. Seeck⁽³⁾ place ce proconsulat entre 380 et 390. M. Pallu de Lessert⁽⁴⁾ ne se prononce pas, se contentant de remarquer qu'il est en tout cas antérieur à la mort de saint Ambroise, survenue en 397.

Nous pouvons aujourd'hui préciser davantage, s'il est vrai, comme j'ai tout lieu de le croire, que la dédicace relative au proconsul *Polybius* soit contemporaine de l'inscription suivante, qui remonte au règne simultané de Valentinien II, Théodose I^{er} et Arcadius, entre les années 388 et 392 :

3° Linteau calcaire, long de 1 m. 90, haut de 0 m. 62, très usé dans toute sa partie centrale; le texte est incomplet à gauche. L'inscription est gravée sur cinq lignes, en caractères de basse époque, hauts de 0 m. 055 aux quatre dernières lignes et de 0 m. 065 à la première ligne.

Voici ce que j'ai pu lire sur l'estampage; on pourrait probablement obtenir davantage de l'examen minutieux de la pierre elle-même :

(1) *Bull. arch. du Comité*, 1872, p. 302, n° 2.

(2) Pallu de Lessert, *Fastes des Provinces africaines*, t. II, p. 148 et suiv.

(3) *Symmach*, p. CLXXI.

(4) *Op. cit.*, p. 149.

EODOSI EI ARKADI PERPETVORVM *augus*TORVM
 CENTIO·FL·PPT·EXCVRATORE CIVITATIS FVRAT·APERIIT·CVRIA·NECLECTA
 V LATVTI·VEPRIMIVS ET INLVSTRIS ORATOR·FL·PP·CVRATORE REIPVBLICAE
 ILLIS IN PRISTINAM ESTE·TEM RESTITAS·REIPVBLICE·IDEMQ
 SET POPVLI DEDICAVIT

[Pro beatitudine temporum d(ominorum) n(ostorum) Valentiniani et Th]eodo-
si(i) et Arcadi(i) perpetuorum [Augus]torum... .centio, fl(amine)
p(er)p(e)l(uo), ex curatore civitatis Fur...(?) ... aperit curia ne-
glecta... (?) et illustris orator... [instante...], fl(amine) p(er)p(etuo), cu-
ratore reipublicae... illis in pristinam este... tem(?) resti[tu]t... .
reipublic[a]e, idemq(ue) ... [consensu universo senatu]s et populi dedi-
cavit...

Le nom de la *civitas* indiqué à la seconde ligne pourrait peut-être être déchiffré dans son entier sur la pierre. Le nom semble commencer par une ligature de trois lettres FVR?

C'est probablement sous le règne et par ordre des empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius que fut élevée la forteresse qui assura la défense de la cité de l'Henchir-ben-Hassen. Peut-être faut-il voir une allusion à ce camp retranché dans le mot *castr* [*nsis* ou *nes*] de la dédicace n° 2? Il est permis d'espérer que de nouvelles découvertes nous donneront bientôt la solution des nombreux problèmes que soulèvent ces divers fragments épigraphiques.

L'inscription suivante a été découverte au mois de novembre dernier, par un colon, M. Chenavas, dans un des murs du fortin byzantin de Medjez-el-Bab. L'existence de ce texte m'a été signalée d'abord par M. Merlin, membre de l'École de Rome, qui le vit en passant et n'eut pas le temps d'en prendre une copie complète. M. Drappier, secrétaire de la Direction des antiquités, vient d'assurer le transport de la pierre au musée du Bardo.

C'est un linteau de calcaire, long de 1 m. 12, haut de 0 m. 57, épais de 0 m. 60, présentant, dans un encadrement formé d'une moulure très simple, une grande inscription gravée sur six lignes. Les caractères, très soignés, profondément incisés, mais assez grêles, sont hauts de 0 m. 07 à la première ligne et de 0 m. 06 aux suivantes. Il manque la moitié de l'inscription à droite; nous n'avons conservé que le commencement de chaque

ligne. Les mots sont séparés par des points triangulaires ou de petites feuilles :

		VICTORIIS	AV ^{gustis}
IMP·CAES·M·CLAVDI·TACITI·PII·FELICIS·AVG·PONT·MAX			imi
Q·NUMISIVS·PRIMVS·AEDILIC·DVMVIRALIC			
EX·HS·XVI·MIL·N·FACERE·PROMISERAT·MVLTI			plicata pecunia
NVMISIS·PRAETEXTATO·ET·PRIMO·FILIS·ET·NONIAE			
ET CERTAMINA PVGILVM EDIDIT		QVAM ET	

Victoriüs Au[gustis] Imp(eratoris) Caes(aris) M(arcæ) Claudi(i) Taciti Pii Felicis Aug(usti) pont(ificis) max[imi] . . .] Q(uitus) Numisius Primus aedilic(ius) duumviralic(ius) [. . . . aedem? quam] ex sestertium XVI mil(ibus) n(unnum) facere promiserat, multi[plicata] pecunia . . .] Numisi(i)s Praetextato et Primo fili(is), et Noniae. . . . et certamina pugilum edidit. Quam et. . . .

L'inscription est datée du règne de Tacite : elle remonte à l'année 275, ou au plus tard aux premiers jours de l'année suivante. Le sens du texte reste assez clair, malgré les mutilations qu'il a subies; c'est la dédicace d'un monument, temple ou peut-être arc de triomphe, élevé en l'honneur des victoires de l'empereur Tacite, par un certain Q. Numisius Primus, d'une famille de magistrats municipaux de Membressa. Celui-ci avait consacré à la construction de l'édifice une somme de seize mille sesterces; en outre, d'accord avec ses fils Praetextatus et Primus, et Nonia? . . . il avait fait les frais de jeux publics, notamment de combats de pugiles, donnés à l'occasion de la consécration du monument.

On serait en droit de s'étonner de voir les habitants d'une petite ville africaine manifester tant d'enthousiasme pour les hauts faits d'un vieillard qui garda le pouvoir quelques mois à peine, et dont le règne ne fut rien moins que glorieux; mais il semble que Tacite fût personnellement connu en Afrique, où il avait peut-être des propriétés, et qu'il ait eu des relations plus étroites avec cette province qu'avec les autres régions de l'Empire. On sait en quels termes, particulièrement chaleureux, le Sénat de Rome annonça l'avènement de l'empereur qu'il venait d'élire à la curie de Carthage. Vopiscus⁽¹⁾, qui nous a conservé cette lettre, a également

(1) Vopiscus, *Vita Taciti*, ch. xviii.

transcrit celle qui fut adressée aux décurions de Trèves, et, s'il faut l'en croire, de beaucoup d'autres cités de l'Empire. Les termes de ce second message sont beaucoup plus secs et plus impérieux; on y sent moins le désir de se concilier les sympathies des assemblées locales.

Il est évident que l'amour-propre des Africains avait dû être touché par le caractère particulièrement flatteur du message adressé aux décurions de leur capitale; mais les habitants de Membressa avaient, en outre, une raison spéciale, touchant de beaucoup plus près leurs intérêts propres, de manifester leur reconnaissance à l'empereur Tacite. Celui-ci s'était empressé, dès son avènement, de faire réparer la grande voie romaine de Carthage à Théveste, précisément dans les environs de leur cité, vers Testour et Bordj-Messaoudi ⁽¹⁾. Pour une ville qui tirait le plus clair de sa prospérité de sa situation géographique sur la Medjerda, à l'endroit où la principale artère stratégique et commerciale de la Proconsulaire traversait le fleuve sur un pont très fréquenté, le bienfait avait assez d'importance pour justifier et des réjouissances publiques et l'érection d'un monument en l'honneur de l'empereur qui avait ordonné la réfection d'une route qui faisait sa richesse.

Bir-Abadlia dans le Goubellat, à 6 kilomètres au Nord des ruines importantes de Bir-el-Heuch, qui furent signalées pour la première fois par Poinssot dans le *Bulletin des Antiquités africaines* ⁽²⁾, et qui mériteraient d'être explorées en détail.

Piédestal en pierre calcaire, déterrée le 24 janvier 1902 par des indigènes, au moment du passage de M. Drappier. La pierre devait être enfouie aux trois quarts. La partie exposée aux intempéries est toute usée, le reste est bien conservé, sauf les angles qui sont fortement écornés.

Le piédestal mesure 0 m. 94 de haut, 0 m. 55 de largeur et 0 m. 45 d'épaisseur. Le sommet est légèrement évidé en cuvette; la base présente, en arrière au milieu du côté le plus large, une large mortaise rectangulaire qui servait à assurer la stabilité de la pierre.

⁽¹⁾ Colonnes milliaires dédiées à l'empereur Tacite, trouvées l'une à Testour, l'autre au delà de Bordj-Messaoudi, sur le tracé de la route de Carthage à Théveste. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n^{os} 10072 et 10089.

⁽²⁾ *Bulletin des Antiquités africaines*, année 1885, p. 92.

Le piédestal présente deux inscriptions, gravées l'une après l'autre, et à près de deux siècles de distance, sur deux faces adjacentes. Chose curieuse, c'est sur la face la plus étroite qu'est gravé le texte le plus ancien; celui-ci est naturellement aussi le plus mutilé, tant à cause de l'usure inévitable du temps que parce que toute sa partie inférieure, à partir de la ligne 5, est restée exposée à l'air et a littéralement fondu sous l'action de la pluie, tandis que les premières lignes étaient protégées par la terre qui les recouvrait. L'inscription est fort difficile à lire dans le bas : quelques lettres ont absolument disparu; je n'ai pu déchiffrer les autres qu'à jour frisant, et en variant pour chaque caractère l'intensité de l'éclairage. D'autre part, les lignes sont toutes incomplètes, les arêtes verticales du piédestal, à droite et à gauche de l'inscription, étant abattues par des cassures, l'une entièrement, l'autre plus qu'à demi.

Le texte est gravé dans un encadrement de rais de cœur, en beaux caractères de bonne époque, hauts de 0 m. 055 à la première ligne, 0 m. 045 aux suivantes et 0 m. 035 seulement aux trois dernières :

caECILio.....
rOGATo
COLONi
pISENSISEum
ex oPIBVS·CIVit
sulVLITANAe
patrO noOB Me
rITaergaREM
pubLICSTATVAM
postulaVISSENT
caeCILi·FELIX·ET
.....honOre coNteNTI
de suo fecer.et dedica VERVNT

...[Ca]ecil[io] ? t(ribu), R[ogat]o coloni [s(al)us] ou f(undi) ou v(ici), ou p(agi).....] isensis, [cum ex o]pibus civi[tatis Sul]ulitanae [patr]o[no] ? ob me[r]it[um] a erga]rem[publicam] statuam [postula]vissent; [Cae]cili[us] ? Felix et.....[hon]o[re] co[n]te[n]ti [de suo fecer(unt) et dedica]verunt.

Dédicace d'une statue élevée à un certain Caecilius (?) Rogatus sur l'initiative des colons d'un *pagus*, ou d'un *vicus*, ou d'un *fundus*, ou peut-être même d'un *saltus* dépendant de la *civitas Sululitana*. Ceux-

ci demandaient que la statue fût érigée aux frais de la cité, mais *Felix* et. . . *Cacili*, probablement les fils du personnage auquel s'adresse la dédicace, satisfaits de l'honneur qui résultait pour leur famille d'une démarche si flatteuse, prirent à leur charge la dépense.

La *civitas Sululitana*, dont il est question ici, ne nous était encore connue que par un seul texte découvert par Schmidt dans les ruines de Bir-el-Heuch, situées à six kilomètres au Sud et qui paraissent être les restes de cette cité romaine. C'est une dédicace adressée à un empereur, dont le nom manque, par le *municipium Septimium Aurelium Severianum Aug(ustum) Apoll(inense)* ⁽¹⁾. Il en résulte que notre texte, où la ville antique porte encore simplement la qualification de *civitas*, ne peut être, en tout cas, postérieur au règne de Septime Sévère qui érigea celle-ci en municipale. L'endroit où la pierre a été découverte se trouvait compris dans le territoire d'une de ces circonscriptions rurales — quelle que soit d'ailleurs la désignation spéciale qu'il faille lui attribuer — si nombreuses dans tout le bassin moyen de la Medjerda ⁽²⁾, et qui devait être administrativement rattachée à la *civitas* par des liens analogues à ceux qui unissaient, par exemple, le *pagus* et la *civitas* de *Thugga* ⁽³⁾, ceux d'*Agbia* ⁽⁴⁾, ceux de *Numtuli* ⁽⁵⁾, et peut-être aussi le *pagus* d'*Aubuzza* ⁽⁶⁾ à *Sicca Veneria*, le *pagus Thunigabensis* ⁽⁷⁾ à *Vaga*, le *pagus Thacensis* ⁽⁸⁾ à *Agbia*, le *pagus Mercurialis Veteranorum Medelitanorum* ⁽⁹⁾ à *Giufi* ou *Uthina*, le *vicus Haterianus* ⁽¹⁰⁾ à *Thibica* ou *Apisa Majus*, le *fundus Tigibelle* à la *colonia Teanensium* ⁽¹¹⁾, etc.

Il est regrettable que les mutilations de notre texte nous empêchent de connaître le nom complet et le véritable caractère de

(1) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 12341.

(2) Cf. en dernier lieu, Carton, *Un pays de colonisation romaine. Revue Tunisienne*, 1902, p. 24 et suiv., et carte de la page 25, résumé de toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour dans cette région.

(3) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n°s 1482, 1494, 15520, etc.

(4) *Ibid.*, n° 1548.

(5) *Bull. arch. du Comité*, 1892, p. 154-155.

(6) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n°s 16367 et 16368.

(7) *Ibid.*, t. VIII, n° 14445.

(8) Carton, *Découvertes en Tunisie*, p. 72, n° 92.

(9) *Corp. inscr. lat.*, n° 885.

(10) *Bull. arch. du Comité*, 1893, p. 236, n° 100.

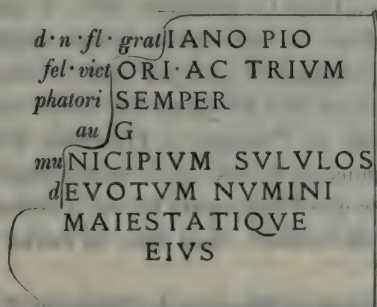
(11) Carton, *ibid.*, p. 18, n° 9.

cette circonscription territoriale*isensis*, entièrement ignorée jusqu'ici.

Cette distinction entre les diverses parties d'une même *civitas* semble d'ailleurs avoir disparu lorsque la cité pérégrine, formée d'éléments juxtaposés sur le sol mais demeurés distincts, le centre urbain et le domaine rural, fit place au *municipe* romain ⁽¹⁾.

En effet, le piédestal, qui ne paraît pas avoir été, en aucun cas, transporté bien loin de la place qu'il occupait primitivement, fut remployé à la fin du iv^e siècle pour recevoir une dédicace adressée à l'empereur Gratien par le *municipium Sululos*. Ici, le nom de la dépendance rurale a disparu : toutes les parties du *municipe*, l'agglomération centrale, distante dans le cas présent de 6 kilomètres, comme les régions les plus éloignées de la campagne qui s'y rattachent, composent un seul être collectif, indivisible.

Voici cette seconde dédicace, qui fut gravée avec soin, dans un encadrement mouluré, en lettres assez grêles, hautes de 0 m. 065 à 0 m. 05. L'inscription est incomplète; le coin de gauche, en haut, a été écorné, et avec lui ont disparu les premières lettres des cinq premières lignes. Le bas de la pierre, resté libre, est agrémenté d'une sorte de thyrses à banderolles au centre, et de deux palmettes à droite et à gauche, sommairement indiqués au trait :



[D(omino) n(ostro) Fl(avio) Grat(iano) Pio [Fel(ici) vict]ori ac trium[phatori] semper [Au]g(usto) [mu]nicipium Sululos [d]evotum numini maiestatique ejus.

La restitution que je propose pour le nom de l'empereur me

⁽¹⁾ Cf. sur cette question spéciale de l'organisation municipale en Afrique, Toutain, *Les cités romaines d'Afrique*, p. 346 et suiv.

paraît certaine, étant donnés le caractère général et la rédaction du texte. Celle-ci ne peut guère dater que d'une basse époque et ne peut s'adresser, parmi les souverains dont le nom se termine en *ianus*, qu'à Julien, Jovien, Valentinien, Gratien. J'écarte tout de suite Jovien, dont les dédicaces sont trop rares pour qu'il y ait quelque chance d'en rencontrer une au fond du Goubellat. D'autre part, l'espace vide respecté par la cassure à gauche de IANO est trop considérable pour qu'on puisse supposer l'I précédé d'un N, comme dans le nom de Valentinien; et si le nom était IVLIANO, la queue de L demeurerait visible au-dessous de la cassure qui atfleure à cet endroit juste au niveau de la ligne.

D'ailleurs, la formule de la dédicace convient tout à fait à l'empereur Gratien, ainsi que le prouve, par exemple, le texte découvert à Ain-el-Thit (*municipium Thagaritanum*), précisément dans le voisinage de Bir-el-Heuch (*municipium Sululitanum*).

Le principal intérêt de cette seconde dédicace est de nous révéler le nom exact de la localité, que nous ne connaissions encore que par son adjectif ethnique romanisé = *Sululos*, et non *Sulul* comme le veut le *Corpus*⁽¹⁾, ou *Sululi* comme on l'écrit généralement d'après Tissot⁽²⁾.

La désinence en *os* est extrêmement rare dans l'onomastique de l'Afrique romaine. C'est la première fois, à ma connaissance, qu'elle apparaît dans une inscription latine mentionnant un nom géographique; et cependant quelques indices nous laissent soupçonner qu'elle devait être fréquemment usitée dans l'onomastique indigène. La *Table de Peutinger* et l'*Itinéraire d'Antonin*, qui paraissent, dans beaucoup de cas, avoir mieux respecté l'orthographe des noms africains que l'épigraphie latine, donnent cette désinence à plusieurs noms de localités, dont deux au moins avaient de l'importance :

T. Peut., Altuburos = Altieuros de l'*Itinéraire d'Antonin* (p. 26) : Médeina.

T. Peut., Thusuros = Τίσουρος de Ptolémée (IV, 3, 38) : Tozeur.

T. Peut., Veresuos = près de Capsa.

It. Ant., Bezereos = station du limes *Tripolitanus* : Bir-Srea?

(1) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n^{os} 1270 et 12341.

(2) Tissot, *Géogr. comp. de l'Afrique*, t. II, p. 598.

It. Ant., Thenteos = station du *limes Tripolitanus*.

Il est probable que beaucoup d'autres cités, que nous ne connaissons aujourd'hui que par leur nom romanisé se terminant en *us*, ou par leur ethnique finissant en *itanus*, avaient également dans la langue berbère cette désinence sonore si conforme au génie de la race qui l'employait.

L'inscription a été transportée au Musée du Bardo par les soins de M. Drappier.

Henchir-Zitounat, près de l'origine de l'Oued-Behima. — Petit cippie funéraire, en pierre calcaire, ayant la forme d'un autel dont la table est surmontée de deux coussinets demi-cylindriques. Cet autel présente beaucoup d'analogie avec les cippes funéraires de la nécropole des *officiales*, à Carthage. Il doit, comme ceux-ci, remonter à une époque assez ancienne, probablement la fin du 1^{er} siècle. La petitesse des caractères de l'inscription qu'il présente sur sa face principale est d'ailleurs, elle aussi, un indice d'ancienneté. Le texte, usé par les intempéries, est très difficile à lire : je n'ai pu déchiffrer en entier que la première ligne, en m'aidant d'un estampage et d'une excellente photographie, où l'inscription paraît plus nettement que sur la pierre elle-même. Je donne ici ce que j'ai pu lire, avec la distance exacte des lettres déchiffrées ; avec du temps et beaucoup de patience il serait, sans doute, possible d'améliorer cette lecture, mais le résultat obtenu ne serait probablement pas en proportion de la peine qu'il aurait coûté. C'est l'épithaphe d'un enfant ; elle doit renfermer la série des lieux communs habituels aux inscriptions funéraires de ce genre qui affectent des prétentions littéraires. Elle commence par l'acclamation : *Parve puer, salve!* Je n'ai pu tirer aucun sens plausible des treize autres lignes de l'inscription.

Cippe funéraire en forme d'autel : hauteur totale, sans les coussinets, 0 m. 52 ; avec les coussinets, 0 m. 555. Largeur du dé, 0 m. 33 ; hauteur, 0 m. 32. Saillie des moulures de la table et de la base, 0 m. 065 ; hauteur, 0 m. 09. Hauteur des lettres, 0 m. 018.

P	A	R	V	E	P	V	E	R	S	Λ	L	V	E			
								R	S	S	I	N	Λ	N	N	O
								Λ	Λ	I	O		V	N		
								N	Λ	D	E	V	Λ			
				Λ				T	I			P	L	I	S	
										E	Λ	T		T		
				Q	V	A	M		E	E	I	V	Λ	N	I	S
								Λ	I	D	E	Λ	O	E	T	
				S				Λ	I	H	O	R	T	Λ	T	
										E	N	I	E	V	I	T
								Λ	O	S	S	C	E			
										T	I			S		
				H	Λ	N	C	O	V	R	T					
														C	E	Λ
										Λ	V	E	I	O	E	R
															R	T
										O	D	O	L	O	R	Λ
														T	O	V
														F	R	E

Le cippe a été transporté au musée du Bardo.

Bir-Gram, au Nord d'Henchir-Zitounat. — Puits romain utilisé par les indigènes.

Cippe funéraire, arrondi au sommet, brisé en bas, haut dans son état actuel de 0 m. 60, large de 0 m. 48. Lettres hautes de 0 m. 08 :

SENTIVS
 SENTI FVTIN
 IS · FILIVS · PIVS · VIXIT
 ANNIS · XX

Sentius, Senti(i) Futinis filius, pius vixit annis XX.

Épitaphe d'un indigène.

Henchir-Sidi-Sahba, à 800 mètres au Nord de Bir-Douaïk. — Dalle calcaire, brisée à droite, large dans son état actuel de 0 m. 73, haute de 0 m. 52. Lettres hautes de 0 m. 07 à la première ligne et de 0 m. 065 à la seconde. Il manque à peu près la moitié du texte. La dalle a été remployée, peut-être pour un pressoir; elle est creusée d'une rainure transversale sous l'inscription et d'un trou rond d'écoulement, à droite, qui a déterminé la cassure.

MϡAVFIDIOϡM
 CORNELIAϡCϡFϡEXOP

Bir-Mcherga (Giuft). — M. Blache, cantinier à Bir-Mcherga, vient de déterrer, près du puits romain qui a donné son nom à la localité, une colonne portant une inscription que je ne connais encore que par la copie qu'a bien voulu faire de ce texte, à mon intention, M. Hugon, directeur de l'Agriculture et du Commerce.

M A M O N

S A F O T I S

A T H O N I S

F · C O L V M

N A M C V M

C A P V T E T

S P I R A

S · P · P ·

*Mamon, Safotis Athonis filius), columnam cum caput(ello)
et spira, s(ua) p(ecunia) p(osuit).*

Dédicace d'une colonne munie de son chapiteau et de sa base. élevée aux frais d'un certain Mamon, fils de Safot Athon, dont le nom n'a rien de romain.

Spira a le sens précis de tore; je suppose que, par extension, on a donné le nom de la moulure à la base qu'elle ornait.

Sakhiet-Sidi-Youssef. — Les travaux de construction de la compagnie minière de Sakiet-Sidi-Youssef, à l'Ouest du Kef, ont amené la découverte de plusieurs débris antiques, notamment deux grandes tables de pressoir, malheureusement brisées, l'une mesurant 2 m. 50 de côté, l'autre 1 m. 50 seulement. On a trouvé, en outre, une inscription chétienne, que j'ai fait transporter au Musée du Bardo.

C'est un bloc calcaire, mesurant 0 m. 85 de large, 0 m. 75 de haut, 0 m. 165 d'épaisseur. L'inscription est gravée en lettres irrégulières, hautes de 0 m. 09 aux deux premières lignes et de 0 m. 05 à la troisième, dans un encadrement à simple filet. Au-dessus, un grand chrisme en relief; les deux branches du X sont surmontées d'une petite barre au sommet, comme des T.



S A T R I U S P O N
T I A N V S V I C X I T (sic)
I N P A C A E A N I S L X V (sic)

Satrius Pontianus vixit in pac(a)e an(n)is LXV.

Sousse. — Le Musée de Sousse a reçu récemment les inscriptions suivantes, trouvées dans les travaux de la municipalité :

Plaquette de marbre blanc, carrée, épaisse de 0 m. 02, large et haute de 0 m. 81. Lettres très nettes, hautes de 0 m. 015 :

D · M · S ·
C O R N E L I V S · C O N S T A N
T I V S · V I X I T · A N N · X V I I
M · V I I · D I E B · X I I · C O R N E
L I A · A S S V R I A · S O R O R · K A
R I S S I M O F R A T R I · F E C ·

*D(ü)s M(anibus) s(acrum). Cornelius Constantius, vixit ann(is) XVII, m(en-
sibus) VII, dieb(us) XII; Cornelia Assuria, soror, carissimo fratri fec(it).*

Fragment de plaquette de marbre jaune, épaisse de 0 m. 02, brisée de partout, sauf en haut. Lettres hautes de 0 m. 008 seulement :

anN XVII
annN · X · P D O

Fragment d'applique en bronze découpée à jour, présentant une inscription en lettres hautes de 0 m. 016 :

N · C O M M O D

Il n'est pas possible de savoir s'il s'agit ici de l'empereur Com-
mode.

Collection Marchand, à Hammam-Lif. — Le commandant Marchand, qui vient de mourir, a laissé, dans sa villa de Hammam-Lif, un assez grand nombre d'inscriptions, de sculptures, de menus objets antiques, restes de la collection qu'il avait formée en Tunisie dans les premiers temps de l'occupation, et dont les plus belles pièces ont été données par lui au Louvre, à l'issue de l'Exposition universelle de 1889.

J'ai eu l'occasion d'examiner cette collection récemment; j'y ai retrouvé tous les textes décrits en 1887, par M. Letaille, dans la *Gazette archéologique*, et sur lesquels il est inutile de revenir. La seule inscription inédite, découverte il y a quelques années, est une stèle votive à Saturne, provenant du sanctuaire de *Saturnus Balcaranensis* au sommet du Bou-Kourneïn.

Stèle à fronton triangulaire en pierre calcaire, haute de 0 m. 50, large de 0 m. 33, épaisse de 0 m. 07. Dans le fronton est figuré au trait l'astre au-dessus du croissant; au-dessous, dans un encadrement haut de 0 m. 30 et large de 0 m. 27, est gravée l'inscription en caractères hauts de 0 m. 025 à la première ligne et de 0 m. 02 aux lignes suivantes :

SAT AVG SAC
C·CLODIVS FORTV
NATVS·SACERD
OS·V·S·L·A·

*Sat(urno) Aug(usto) sa(crum). C(aius) Clodius Fortunatus, sacerdos,
v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo).*

Parmi les sculptures, qui sont, pour la plupart, des œuvres indigènes d'une exécution très barbare, je ne vois guère à signaler qu'une tête d'empereur en marbre blanc, assez bien conservée, sauf le nez, peut-être un Antonin, mais plus probablement un Hadrien; — un beau torse et plusieurs autres fragments d'une statue d'empereur en costume militaire, revêtu de la cuirasse sur laquelle est jeté le pallium; le bras droit, étendu de côté, est brisé à partir du coude, le bras gauche est entièrement brisé; — un torse délicat, en deux morceaux que j'ai réussi à raccorder, de Bacchus nu, aux longs cheveux tombant en boucles sur les épaules; — un fragment de

sarcophage à bas-relief, d'un bon travail, malheureusement trop mutilé pour qu'il soit possible de reconstituer la scène qu'il figurait. Il ne reste que la partie inférieure de deux corps de femmes drapées et, à terre, un calathos chargé de fruits; — une tête de cheval qui devait accompagner une statue de Dioscure.

Trois linteaux calcaires ayant couronné des portes de mausolées chrétiens ou de modestes basiliques présentent en leur milieu un chrisme en relief :

1° Pierre calcaire, large de 0 m. 44, haute de 0 m. 26, épaisse de 0 m. 13. Chrisme large de 0 m. 23, haut de 0 m. 22, accosté de l'α et de l'ω, inscrit dans un cercle qui est lui-même enfermé dans un cartouche, à queues d'aronde latérales;

2° Linteau brisé, large de 0 m. 50, haut de 0 m. 20, épais de 0 m. 15. Chrisme ayant la forme d'une croix grecque pattée, haute de 0 m. 14;

3° Linteau brisé, chrisme ordinaire très mutilé.

La collection de bronzes renferme un grand nombre de têtes de lances ou de flèches d'une belle patine, et plusieurs statuettes assez jolies; mais ces objets n'ont certainement pas été trouvés en Afrique, et quelques-uns me semblent d'authenticité douteuse. Voici quelques pièces qui m'ont paru dignes d'être signalées : un grand scorpion en bronze à queue relevée, trouvé à Carthage; — une fibule de l'époque vandale, disque circulaire cloisonné de plaquettes vitreuses, vertes au centre, blanches à droite et à gauche, grenat en haut et en bas, formant une croix grecque : ce bijou se rattache à une série de fabrication barbare dont les Musées du Bardo et de Carthage possèdent des spécimens assez nombreux, mais qui n'ont pas encore été étudiés jusqu'ici avec toute l'attention qu'ils méritent; — plusieurs plaquettes de bronze ayant servi de poids :

1° Plaquette carrée de 0 m. 034 de côté et 0 m. 06 d'épaisseur. Poids de 3 onces ou 18 sous d'or :

— I I I

S O L

X F I I

2° Plaquette carrée de 0 m. 012 de côté avec le monogramme ci-joint en argent incrusté :

DD
AD

3° Plaquette carrée, de 0 m. 016 de côté, portant sur ses deux faces des lettres hautes de 0 m. 04 :

SECV
NDI

V	L
---	---

Secundi, v(iri) l(audabilis).

Cet *exagium* rentre dans la même série que celui de *Silbani v[iri] l[audabilis]* que l'on connaît par plusieurs exemplaires, dont un au Musée Saint-Louis de Carthage⁽¹⁾;

4° Plaquette rectangulaire, mesurant 0 m. 012 de haut sur 0 m. 005 de large, dentelée en haut et en bas : présentant la lettre N avec deux points⁽²⁾ :

N

5° Plaquette carrée, mesurant 0 m. 012 de côté, présentant une inscription commençant par une croix grecque et malheureusement trop effacée pour que j'aie pu la déchiffrer;

6°-7°. Deux plaquettes carrées de même dimension que la précédente, présentant l'une un N, l'autre un X, grossièrement gravés au trait.

P. GAUCKLER,

Membre non résidant du Comité.

⁽¹⁾ Delattre, *Poids de bronze antiques*; *Revue tunisienne*, 1890, p. 411 et suiv.

⁽²⁾ Cf. Delattre, *Musée Lavigerie de Carthage*, t. III, pl. XIII, n° 11.

MARQUES CÉRAMIQUES

GRECQUES ET ROMAINES

TROUVÉES À CARTHAGE DURANT L'ANNÉE 1901.

Communication du R. P. Delattre au Congrès des Sociétés savantes.

Parmi les séries épigraphiques du Musée Lavigerie, les marques céramiques soit puniques, soit grecques ou romaines forment une collection très considérable. Je ne parlerai pas ici des estampilles puniques que le Musée Lavigerie possède en grand nombre. Il me suffira, pour répondre à une des demandes exprimées par le programme du Congrès, de donner la liste de marques céramiques grecques et romaines, trouvées à Carthage dans le cours de l'année 1901. Cette nouvelle liste fait suite à celle que j'ai publiée l'an dernier dans la *Revue tunisienne*, numéro de janvier.

Un certain nombre des marques de la présente liste ont été déjà rencontrées soit à Rome, soit à Carthage même. Je les ai copiées et reproduites aussi bien que celles qui sont inédites, car ces nouveaux exemplaires offrent souvent des variantes et en tout cas permettent de constater que telle ou telle estampille se retrouve ici plus fréquemment.

Dans cette liste, je signalerai les numéros suivants :

21. Marque de brique de l'an 150. Belle estampille circulaire renfermant au centre une tête de profil ayant quelque chose du type des Bourbons et surmontée d'un motif qui paraît être le globe entre deux uræus.

28. Marque donnant la lecture définitive d'une estampille en forme de parallélogramme, dont les premiers exemplaires trouvés dans l'espace de vingt-cinq ans n'avaient pu être déchiffrés entièrement.

37. Marque composée en partie de caractères latins, ces derniers formant monogramme.

41. Graffite très bien tracé à la pointe sur l'argile molle avant la cuisson.

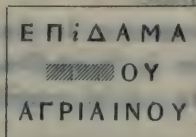
49. Marque d'amphore qu'il est peut-être permis d'interpréter : *Optata fias*, ce qui est bien dans le goût du temps où l'amphore a été faite. Il suffit de se rappeler l'ode d'Horace : *Ad Amphoram*.

56. Inscription écrite en couleur blanche sur une amphore de terre fine, très bien cuite et de forme particulière.

I. MARQUES GRECQUES.

Sur des anses d'amphores :

1. Marque longue de 0 m. 041 et large de 0 m. 018 :



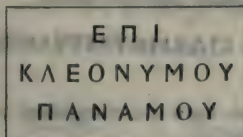
2. Marque circulaire ornée au centre de la rose, emblème de Rhodes; diamètre, 0 m. 029 :

ΕΠΙ ΚΑΛΛΙΚΡΑΤΙΔΑ

Le nom du magistrat éponyme était peut-être suivi d'un nom de mois.

Dumont publie deux marques avec ce même nom, mais elles sont rectangulaires et l'inscription est disposée sur deux et trois lignes.

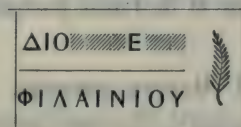
3. Marque longue de 0 m. 037 :



L'angle inférieur à droite paraît porter un Y sous la dernière ligne.

A la seconde ligne, après E, la lettre O porte intérieurement une double barre horizontale. Il faut peut-être lire Ω comme dans les numéros 167-169 de Dumont (*Inscriptions céramiques de Grèce*, dans les *Archives des missions scientifiques*, 2^e série, t. VI, p. 99).

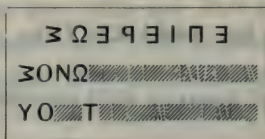
4. Sur une anse d'amphore trouvée dans un puits funéraire en le déblayant, marque longue de 0 m. 037 et large de 0 m. 0145 :



Il faut peut-être lire à la première ligne ΔΙΟCΘΕΟΥ, mais cette lecture demeure très douteuse.

Ces quatre marques proviennent des fouilles de la nécropole punique voisine de la colline de Sainte-Monique. Les autres estampilles grecques qui suivent ont été recueillies sur divers points de Carthage.

5. Marque longue de 0 m. 042 et large de 0 m. 017, trouvée par M. le professeur Schelble :



Le nom du mois devait être ΑΡΤΑΜΙΤΙΟΣ. A la deuxième ligne, M. Schelble lit ΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣ.

6. Marque circulaire trouvée en creusant les fondations de la villa Marcille sur la colline dite de Junon :

Επι ΣΙΔΑΜΟΥΑΓΓΡΙΑΝΙΟΥ

Au centre, la rose. Le nom du magistrat ne paraît pas complet. Quelques lettres manquent.

7. Sur une anse très mutilée :

ΕΠΙΚΛΕΑΡΧΟΥ
Πεδ. Γ. Ε. τ. υ. υ.

8. Marque longue de 0 m. 038 et large de 0 m. 012, trouvée par M. Henry Bourbon, près de la nécropole de Douimès :

ΕΠΙΘΕΣΤΟΡΟΣ
ΔΑΛΙΟΥ

9. Marque longue de 0 m. 04 et large de 0 m. 012, trouvée par le même près des remparts, dans le terrain appelé Dahar-el-Mourali :

Tête ΕΠΙ ΔΑ
radiée. ΜΟΚΛΕΥΣ

Dumont, dans sa longue liste d'estampilles rhodiennes, ne donne pas cette marque. Nous avons déjà trouvé à Carthage, sur une anse rhodienne, le nom ΔΑΜΟΚΛΕΥΣ, mais la marque est circulaire avec la rose pour emblème, et elle porte l'indication du mois ΑΓΡΙΑΝΙΟΣ⁽¹⁾.

10. Marque circulaire, à la rose; diamètre, 0 m. 035 :

Επι ΞΕΝΟΦΑΝΤΟΥΑΡΤΑΜΙΤΙΟΥ

Cf. Dumont, *Inscriptions céramiques de Grèce*, n° 211, p. 105.

11. Marque longue de 0 m. 041 et large de 0 m. 015, trouvée sur l'emplacement de la villa Marcille :

⁽¹⁾ *École française de Rome, Mélanges*, t. XI, *Marques de vases grecs et romains trouvés à Carthage de 1888 à 1890*, n° 36.

ΕΠΙ ΑΡΙΣ
ΤΕΙΔΑ
ΒΑΔΡΟΜΙΟΥ

12. Marque large de 0 m. 017 :

✱ ΠΙΣΑ
ΑΡΙΣΤΑΡΧΟΥ
✱

La première ligne devait se terminer par une étoile.

13. Marque trouvée par M. le professeur Schelble :

ΙΚΕΣΙΟΥ

14. Marque large de 0 m. 015 :

ΝΥΣΙΟΥ

15. Marque large de 0 m. 017 :

✱
ΟΙΚΟΥ

Dumont ne donne qu'une seule marque se terminant ainsi; encore est-elle incomplète. Il l'a lue : ΟΝΔ?ΟΙΚΟΥ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ *Archives des missions scientifiques*, 2^e série, t. VI, p. 119, n° 6.

16. Sur une anse plate, marque longue de 0 m. 02 et large de 0 m. 013 :



Les lettres occupent toute la hauteur du cartouche.

II. MARQUES DE BRIQUES.

17. Sur un fragment de brique épaisse de plus de 0 m. 04, premier nom d'une belle marque large de 0 m. 024 :

ANNIAE·

A et E sont liés. Lettres bien formées et très nettes. Cette estampille date du 1^{er} siècle de notre ère. Elle paraît être la même que celle du *Corpus* (t. XV, n° 2226) : *Anniae Arescusaë*.

18. En réunissant deux fragments d'une brique d'argile jaunâtre, je lis la marque circulaire suivante :

ex pr. aSINIAE QVADrATill. op. dol. a flaV
maxIM GALICA ET veteR COS

Les consuls *Gallicanus* et *Vetus* sont de l'an 150, date de la brique qui porte cette estampille.

Un autre fragment donne la fin des deux lignes de cette marque :

P·DOL·AFLAV
ETER COS

19. A l'aide de plusieurs fragments, je puis lire la marque suivante :

EX PR CAES OP DOL·Q·P·p
toRQ·ET·IVL·COS

A la seconde ligne, E et T sont liés. Les consuls *C. Bellicius Torquatus* et *P. Salvius Julianus* datent la brique de l'année 148. D'après Marini, l'empereur auquel se rapporte le titre de César dans cette estampille serait Marc-Aurèle ou plutôt Lucius Verus.

Un fragment d'une marque semblable a été trouvé sur l'emplacement de nos fouilles par M. Schelble.

20. Marque circulaire sur une brique d'argile jaunâtre assez mal cuite :

EX PR DOMIT LVCILLA

CLAVD·QVINQ

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 1070, et le numéro 19 de ma première liste publiée dans la *Revue tunisienne*.

Le professeur Dressel place l'âge de cette estampille entre les années 125 et 134. La brique doit être de la même date que celle des *figlinae Fulvianae* trouvée en même temps. Cf. plus loin n° 23. Elles sont d'ailleurs de même argile.

21. Grande marque circulaire de 0 m. 105 de diamètre. Au centre, tête de profil rappelant les traits de Louis XVI ou de Louis XVIII sur nos monnaies de cinq francs. Marini, dans une marque semblable, avait cru reconnaître la tête ailée de Mercure, ce que ne pouvait admettre Dressel⁽¹⁾. La ressemblance que je constate avec la silhouette des Bourbons ne détermine pas davantage quel était le personnage représenté par cette tête.

Nous avons trouvé plusieurs exemplaires de cette estampille. Dans un premier exemplaire, la tête paraissait coiffée du bonnet phrygien, mais dans les autres, bien conservés, l'appendice qui orne le front paraît être le globe entre deux *uraeus*, malgré toute la surprise que cause la présence d'un tel motif sur une pièce datant du milieu du second siècle de notre ère⁽²⁾.

Voici l'inscription :

EX·PR·L·AELI·AVG·PII·F·OP·DOLI AB ARISTIO

SVCCCESS·GALLIC·ET·VETER·COS

Tête de profil tournée à gauche.

J'ai déjà dit que *Gallicanus* et *Vetus* sont les consuls de l'an 150.

⁽¹⁾ Cf. *Marini*, 508.

⁽²⁾ Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. XV, n° 735.

Cette marque se complète ainsi : *Ex praediis L. Aelii Augusti Pii filii, opus doliare ab Aristio Successo, Gallicano et Vetere consulibus* ⁽¹⁾.

22. Sur un fragment de brique, portion bien imprimée d'une marque circulaire qu'il est facile de compléter d'après le *Corpus*, t. XV, n° 1077 :

mercuri ti. cl. QVINQVAT

ex pr. lucILL·VERI



Cette estampille doit se lire en commençant par la seconde ligne : *Ex praediis Lucillae Veri, Mercuri Ti. Claudii Quinquatralis* ⁽²⁾.

Les savants placent la date de cette marque entre les années 145 et 155.

23. Sur une brique d'argile jaunâtre assez mal cuite, marque complètement circulaire, composée d'une seule ligne. Au centre, Victoire marchant à gauche :

OP DO EX FIG FVLVIAN·LVCILL

Cette brique a été faite vers l'an 140. Nous en avons trouvé deux exemplaires. Une de ces briques fermait l'orifice d'un puits funéraire punique sur lequel les Romains ont construit. Le puits n'avait pas été déblayé par eux et nous y trouvâmes deux caveaux avec les restes des Carthaginois et le mobilier funéraire.

24. Sur une brique carrée de 0 m. 59 de côté, marque mal imprimée. On n'y lit nettement que :

■■■■■■ NIA·LVCIL ■■■■■■

Cette brique provient aussi sans doute des *figlinae Fulvianae*.

⁽¹⁾ Une des briques portant cette marque est carrée et mesure 0 m. 59 de côté. L'épaisseur est de 0 m. 05. Elle est d'argile grise.

⁽²⁾ En janvier 1902, nous trouvons un fragment portant : *MERCVRI* ■■■■■■ *EX·PR* ■■■■■■. Palme.

25. Sur un fragment de brique, marque circulaire :

OPVS DOL *pr*AED LVCILL *veri*

VLPIVS ANICETI^a

Trident.

Estampille datant de l'an 145 à l'an 155. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 1089.

26. Sur un fragment de grande brique à rebords, marque de 0 m. 014 de diamètre :

OPVS DOLIAR EX FIGL

DO

27. Marque circulaire de 0 m. 10 de diamètre :

OPVS DOLIAR EX FIGLIN CANINIANIS

EX PR DOMITIAE LVCILLAE

À la première ligne, les deux derniers N sont liés avec l'I qui les suit.

Je donne cette estampille d'après deux briques dont une à larges rebords. Dans un des exemplaires, la dernière lettre de la seconde ligne semble suivie d'un I.

Ces briques doivent dater environ de la fin du premier quart du II^e siècle.

28. Sur un fragment de brique rouge, épais de 0 m. 03, marque large de 0 m. 021, en forme de parallélogramme :

ESTIVS VALES

Cette estampille que nous avons déjà plusieurs fois rencontrée à Carthage, toujours brisée et incomplète ou très mal imprimée,

est d'une lecture difficile. Cependant, dans ce nouvel exemplaire, le premier E et le premier S me paraissent certains. Il n'en est pas de même des quatre lettres qui suivent. Enfin la dernière, au lieu d'être un S, est peut-être un R lié à la lettre E qui précède, formant monogramme comme le groupe VAL⁽¹⁾.

Les numéros 17-28 comme les numéros 1-4 proviennent de l'emplacement de la nécropole punique voisine de Sainte-Monique. Les marques suivantes ont été trouvées sur divers points de Carthage.

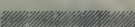
29. Sur une grande tuile à rebords, large de 0 m. 515, trouvée vers le lac de Tunis, marque en croissant de 0 m. 095 :

· CN DOMIT ARIGNOT 
· F E C · 

Nous avons déjà rencontré cette estampille à Carthage, mais elle était incomplète⁽²⁾.

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 1094, e.

30. Sur un fragment de brique en argile grise, épaisse de 0 m. 027, marque large de 0 m. 025, avec lettres et encadrement en creux :

NIASS 

31. Sur un fragment de brique rouge épais seulement de 0 m. 018, trouvé par M. Schelble, marque circulaire de 0 m. 075

⁽¹⁾ Cette note était écrite lorsque, le 19 mars 1901, nous avons trouvé dans nos fouilles un nouvel exemplaire entier et bien conservé. Je puis cette fois donner de cette marque une lecture certaine : $\backslash$ VESTIVS VALER $\backslash$. Depuis lors, nous avons découvert un nouveau morceau de brique portant la même marque et toujours dans un parallélogramme : $\backslash$ VESTIVSAVAL $\backslash$; les trois dernières lettres sont liées.

⁽²⁾ *Bull. de l'Acad. d'Hippone*, t. XXI, p. 47, n° 51, a, b, c.

de diamètre. Autour d'une couronne occupant le centre, on lit de droite à gauche :

ΙΡΑΝΙΟΡΟ

Les caractères mal gravés ont le pied tourné vers le centre de la marque. La lettre I de notre copie n'est peut-être, que l'amorce d'un M ou d'un N.

III. MARQUES DE GRANDS VASES.

32. Sur le col d'une amphore, marque longue de 0 m. 012 et large de 0 m. 02 :

L · L · POMPVSIORVM

M P et V sont liés. Nous avons déjà trouvé cette marque, mais disposée sur deux lignes ⁽¹⁾. Cette fois, la lecture est certaine et fait disparaître les doutes que j'avais émis pour la deuxième et la troisième lettre de l'inscription.

33. Sur la partie extérieure de l'anneau d'orifice d'une grande amphore, marque longue de 0 m. 043 et large de 0 m. 14 :

P A P I A

Un signe, triangle ou feuille semble précéder le second A. Cette estampille a été imprimée la tête en bas.

34. Sur le col d'une amphore de terre rougeâtre à couverte jaunâtre, deux lettres tracées à l'encre rouge :

P O

Hauteur des lettres : première, 0 m. 041 ; seconde, 0 m. 033.

Parmi les nombreuses estampilles relevées dans les fouilles du

⁽¹⁾ *Inscriptions sur terres cuites et menus objets trouvés à Carthage, 1899-1900, n° 52.*

mur à amphores de la colline de Saint-Louis, j'ai rencontré quatre fois ces deux lettres comme marque et onze fois des marques commençant par ces mêmes lettres : POL, POMP, POMPE, PONT et POP. Cette dernière marque revient six fois et POMP deux fois dans la longue liste que j'ai publiée⁽¹⁾.

35. Sur une amphore, marque à l'encre rouge :

PI · MER

Hauteur des lettres variant de la première à la dernière entre 0 m. 021 et 0 m. 009. Les trois dernières sont liées, et il y a peut-être une quatrième lettre, A, combinée avec M.

Au-dessous de la ligne, signe que je n'ai pu déterminer.

36. Sur le rebord externe de la rigole d'une grande terrine, marque large de 0 m. 135, très bien imprimée :

s A T V R N I N I

Lettres très nettes. A et T sont liés ainsi que le premier N et I. Le *sigillum* qui a servi à imprimer cette marque devait être de bois.

Le rebord opposé de la rigole a disparu par une brisure. Il devait aussi porter une marque.

Ces marques 32-36 proviennent des ruines et des terres qui ont recouvert la nécropole punique voisine de Sainte-Monique. Les autres ont été trouvées sur divers points de Carthage.

37. Sur une anse de terre rougeâtre à couverte jaunâtre d'apparence carthaginoise, marque carrée de 0 m. 015.

Cette marque est bilingue, punique et latine. Les deux lettres carthaginoises se lisent A N, et les trois lettres latines liées en monogramme doivent, semble-t-il, se lire BAL. On serait tenté d'y voir le nom d'*Annibal*, dont les deux premières lettres seraient phéniciennes et les trois dernières latines. Mais le nom d'Annibal commence par

⁽¹⁾ Bull. arch. du Comité, 1894, p. 165.

la lettre E aspirée et dans cette marque nous avons la lettre gutturale correspondant à l'*āin* de la langue arabe.

38. Sur une queue d'amphore d'argile rouge trouvée par M. Schelble, marque large de 0 m. 021 qu'il a lue :

A R M

Je serais plutôt disposé à voir dans la première lettre un M peut-être combiné avec un A.

39. Sur une anse, marque longue de 0 m. 023 et large de 0 m. 012, arrondie aux angles :

(A X)

A est peut-être combiné avec une autre lettre.

40. Sur une anse d'amphore, trouvée entre Saint-Louis et le village de Douar-ech-chott, marque carrée de 0 m. 012 de côté :

B

Trouvé par M. Schelble.

41. Sur un fragment, près de l'anse, petite marque de forme ovale large de 0 m. 014 :

B I ♦

Le signe que je reproduis par un cœur représente peut-être en réalité une amphore, comme les urnes à queue de certaines sépultures puniques de Carthage.

42. Sur une anse géminée de terre rougeâtre, marque longue de 0 m. 04 :

CALAMAN

Lettres très nettes. La première ligne commençait peut-être par P. M.

43. Sur un des boudins d'une anse géminée, de terre rouge, marque large de 0 m. 01 :

EROS

Deux exemplaires. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 2819.

44. Sur la base conique d'une fiole d'argile rouge :

EX

Hauteur, 0 m. 007 à 0 m. 009.

45. Sur un tesson long de 0 m. 10 et large de 0 m. 034, marque graffite exécutée d'une main souple et sûre pendant que l'argile était fraîche :

EXOFICIAN

La hauteur des lettres varie entre 0 m. 01 et 0 m. 015. Le dernier trait doit appartenir à un V.

46. Sur une anse mince et large de 0 m. 05, double marque longue de 0 m. 036 et large de 0 m. 009 :

I A A A T

Les lettres ont une forme difficile à déterminer, surtout la deuxième et la troisième. Ma copie permettra cependant de reconnaître cette estampille, si on la rencontre ailleurs qu'à Carthage.

47. Sur une anse plate et à courbe très prononcée, marque large de 0 m. 008. Il n'est pas facile de déterminer dans quel sens il faut la lire :

9 A J ou TVB

Les lettres occupent toute la largeur de l'estampille.

48. Sur une anse épaisse de 0 m. 028, large de 0 m. 045, marque rectangulaire longue de 0 m. 033 et large de 0 m. 013 :

A E M

Lettres minces, mais très nettes.

49. Sur un culot d'amphore, double marque d'égale grandeur (longueur, 0 m. 03; largeur, 0 m. 021).

Lorsque l'amphore était debout, ces deux estampilles se présentaient la tête en bas :

O P T

F I A S

A rapprocher des variantes du *Corpus*, t. XV, n° 3060, variantes que notre double marque peut servir à compléter et à interpréter. N'est-ce pas un souhait adressé à l'amphore pour l'heure où elle sera remplie de vin : *Optata fias!*

50. Sur une anse assez longue, épaisse de 0 m. 025 et large de 0 m. 042, marque peut-être incomplète :

q A q

Hauteur des lettres, 0 m. 01.

La lettre A est un caractère gras ainsi que R en partie mal venu. La lettre P, au contraire, moins épaisse a sa boucle très fine.

51. Sur une anse, marque rectangulaire longue d'environ 0 m. 02 et large de 0 m. 015. Elle est en partie occupée par un motif qui paraît être un animal tourné à droite.

Derrière la croupe, se voit la lettre N et au-dessus de l'animal, on lit :

M A N

Les lettres n'ont que 0 m. 003 de hauteur.

52. Fragment d'anse de terre rougeâtre, marque incomplète, large de 0 m. 01 :

IA·RON

Cette estampille me paraît de forme primitive, antérieure à notre ère. La lettre A, au lieu d'être barrée horizontalement, a son jambage de droite muni d'un appendice parallèle au jambage de gauche. La lettre N a son jambage montant de gauche à droite. Elle paraît combinée avec un A et peut-être avec une autre lettre. Ce groupe est suivi d'une amorce.

53. Sur le coude arrondi d'une anse, marque large de 0 m. 01 :

TETEI

54. Sur une anse paraissant d'argile rhodienne, marque longue de 0 m. 016 et large de 0 m. 01 :

A Π

Les deux lettres se touchent. Cette marque a été trouvée entre Bordj-Djedid et Sainte-Monique.

55. Sur une anse épaisse de 0 m. 025, large de 0 m. 04, portion de marque :

Δ I Λ

Hauteur des lettres, 0 m. 007.

56. Sur le sommet de la panse d'une amphore de forme particulière⁽¹⁾, haute d'un mètre, en argile rouge et peu épaisse, à base conique, à col cylindrique haut de 0 m. 20 et à double anse très

⁽¹⁾ Cette amphore a été trouvée dans un cippe funéraire romain. J'en ai donné un dessin dans nos *Cimetières superposés de Carthage*, p. 27.

dégagée et coudée à angle aigu, inscription peinte de couleur blanche en caractères cursifs :

OFICCVR

Hauteur des lettres, 0 m. 045.

IV. MARQUES SUR POTERIES FINES ET ROUGES.

57. Dans les deux lobes supérieurs d'une marque de forme particulière, telle à peu près que le numéro 76 du tableau donné par le *Corpus*, t. XV, p. 703 :

C·V·I

58. Marque longue de 0 m. 009 et large de 0 m. 006 :

(C V N D)

V et N sont liés.

59. Marque longue de 0 m. 017 et large de 0 m. 006 :

C C D·N I

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5070.

60. Marque longue de 0 m. 012, moins large à droite qu'à gauche :

C H R E S

H et R sont liés. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5094.

61. Marque très fine, large de 0 m. 004 :

CN·A·A

Déjà plusieurs fois rencontrée à Carthage, et même plus complète : CN·ATE·AR.

62. Dans une empreinte de pied, longue de 0 m. 02 :

C N · Λ · S

Δ doit être un A et est peut-être combiné avec un T.

63. Empreinte de pied, longue de 0 m, 012 :

C O C I 

64. Marque incomplète, large de 0 m. 005 :

(C · P )

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5407. Voir plus loin, n° 97.

65. Empreinte de pied, le talon à droite, longue de 0 m. 017 :

С · 2 · Я

La place occupée d'ordinaire par des traits figurant les doigts de pied est ici remplie par un groupe de globules rappelant la partie antérieure d'une semelle garnie de clous.

66. Marque longue de 0 m. 017 et large de 0 m. 004 :

(C · R E S T I)

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5094, et le numéro 60 de la présente liste.

67. Marque longue de 0 m. 014 :

I A N V A R I
V E T T I

A la première ligne, VA et R sont liés. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5740.

68. Marque microscopique, longue de 0 m. 007 et large de moins de 0 m. 003 :

(I N E)

Hauteur des lettres, 0 m. 0015.

69. Empreinte de pied, longue de 0 m. 011 :

L · M I≡

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5290.

70. Dans une empreinte de pied microscopique, longue de 0 m. 009 :

L · T I T I≡

Le second L est douteux. C'est peut-être simplement un I avec les traits figurant les doigts du pied I≡.

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5667.

71. Marque minuscule, longue de 0 m. 005 et large de moins de 0 m. 004 :

M

Les deux premiers jambages de cette lettre paraissent combinés avec un A.

72. Belle empreinte de pied, longue de 0 m. 026 :

MARI · PRISCI

Cette inscription est inscrite entre deux barres horizontales. A est peut-être combiné avec un P.

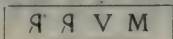
73. Sur un fragment minuscule de belle poterie rouge, trouvé par le R. P. Chignier, marque large de 0 m. 0085 :

m · PERENN

t I C R A N i

Lettres en relief. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5423, a. Dans notre exemplaire à la seconde ligne, je lis un C et non un G. La lettre R qui suit est mal formée et A, au lieu d'être barré, ressemble à un Δ grec avec un point entre les jambages.

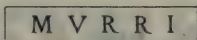
74. Marque longue de 0 m. 01 et large de 0 m. 0035 :



M V et R forment monogramme.

Pour cette marque ainsi que pour la suivante, cf. *Corpus*, t. XV, n° 5359.

75. Marque longue de 0 m. 014 et large de 0 m. 005 :



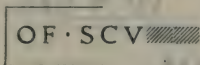
M et V sont liés. Caractères grêles mais très nets.

76. Marque à trois bras. Deux bras manquent. Au centre, un O, et dans le bras qui subsiste, une palme :



Dans un des deux bras qui sont brisés, amorces de lettres.

77. Marque large de 0 m. 003 :



78. Sur un débris minuscule, marque très fine :

P

Hauteur de cette lettre, 0 m. 003. Elle paraît combinée avec un L et un I. Une lettre qui suit semble être un C ou un O.

79. Marque en forme d'empreinte de pied, longue de 0 m. 017 :

P · CL · PR ≡

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5106, i.

80. Marque longue de 0 m. 01 et large de 0 m. 008 :

PHILE

AVIL

A la première ligne, L et E sont liés ainsi que A et V à la seconde. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5043.

81. Marque minuscule, large de 0 m. 004, incomplète à gauche :

PR A)

La première lettre n'est pas certaine.

82. Marque très nette, longue de 0 m. 011 et large de 0 m. 004 :

PRISC

83. Marque longue de 0 m. 0075 et large de moins de 0 m. 0045 :

(PRI)

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5461.

84. Empreinte de pied, longue de 0 m. 015 :

RAS ≡

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5497, i.

85. Marque longue de 0 m. 014 :

(R A S I)

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5497, f.

86. Marque large de 0 m. 005, sur le fond d'une poterie très fine :

R V F R

R V et F sont liés avec un signe de ponctuation entre R et F réunis pour former l'V.

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5531, h.

87. Sur un cartouche rectangulaire en relief, large de 0 m. 008 :

S A T V

Lettres également en relief. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5545 : SA-TV RN.

88. Dans une empreinte de pied, longue de 0 m. 025 :

S E X · M · F ≡

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5297, a.

89. Marque large de 0 m. 005 :

(S V M)

V et M sont liés.

90. Empreinte de pied, longue de 0 m. 018 :

≡ · R B M V

V et M sont liés. Dans ce groupe de lettres, les extrémités et les

sommets d'angle sont marqués comme d'une petite boule. Les lettres, d'ailleurs, sont fines, quoique assez mal formées.

Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5783, g.

91. Empreinte de pied, ayant presque la forme d'un losange :

VE · AI ≡

Cette marque est peut-être incomplète à gauche.

92. Marque longue de 0 m. 015 et large de 0 m. 005 :

Z O I L I

Après le second I, amorce d'une palme. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5800.

93. Marque très étroite, ayant moins de 0 m. 003 de largeur :

DEVITA

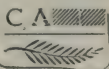
T et A sont liés. Après A, amorce d'une autre lettre.

94. Dans une empreinte de pied dont le talon manque :

///ILLI · ≡

A gauche, amorce d'un V. C'est la marque AVILLI. *Corpus*, t. XV, n° 5036, c.

95. Marque longue de 0 m. 014 :

C A 

La première lettre n'est pas certaine.

96. Empreinte de pied :

D · D ≡

97. Dans une grande empreinte de pied, large de 0 m. 007 :

■ P · P ≡

C'est la marque C · P · P que nous avons rencontrée plusieurs fois déjà à Carthage. Cf. *Corpus*, t. XV, n° 5407.

98. Dans une belle empreinte de pied brisée à la hauteur des doigts :

L ∨ R ∨ P I ≡

Hauteur des lettres, 0 m. 0045. Cf. *Corpus*, t. XV, nos 5486 et 5496 dont cette marque offre une variante. Elle doit se compléter ainsi : *L. Rasinū Pisani*.

A. L. DELATTRE.

LA MOSAÏQUE DE FERRYVILLE,

PAR M. D. VIOLLIER.

L'Amirauté fait exécuter en ce moment d'importants travaux à Ferryville, sur le lac de Bizerte, en vue de la création d'un arsenal dépendant de ce dernier port.

Les nombreux débris, — tuyaux de plomb, plaques de plomb de 0 m. 003 d'épaisseur, fragments d'amphores, accessoires tubulaires en terre cuite, — ramenés au jour par la pioche des ouvriers occupés à creuser les tranchées de fondation des divers bâtiments, ne laissent aucun doute sur l'existence d'établissements romains en cet endroit.

On n'avait jusqu'alors rien trouvé qui fût digne d'intérêt, lorsque, dans le courant du mois de mars de cette année, on mit à découvert des constructions faisant vraisemblablement partie d'une villa romaine, en creusant une tranchée pour l'établissement de la « canalisation d'aspiration pour les pompes de circulation du condenseur de la station électrique A ».

Cette tranchée, parallèle au « Bâtiment des défenses sous-marines A », en est distante de 15 mètres; entre les deux passe une route. La tranchée a 2 mètres de largeur sur 1 mètre de profondeur. C'est à la hauteur du bâtiment susnommé que furent rencontrés les restes de la villa romaine; ceux-ci s'étendent sur une longueur d'environ cinquante mètres, mais le mauvais état des murs et le peu de largeur de la tranchée ne permettent pas de déterminer quelles étaient les dispositions de la villa. Celle-ci devait s'étendre à droite et à gauche de la tranchée, sur une aire assez étendue.

Notons en passant que toute la partie de la villa qui s'étendait du côté du « bâtiment des défenses sous-marines a dû être mise à découvert lors de la construction de la route déjà signalée, car.

pour l'établissement de la chaussée, on fit une fouille de 0 m. 80 de profondeur que l'on remplit de pierres. A ce moment, on a dû certainement rencontrer des murs qui auront été détruits sans avoir été ni examinés, ni relevés.

Cependant trois chambres dont la maçonnerie était mieux conservée et qui se trouvaient presque entièrement dans la tranchée, ont été complètement déblayées et méritent de retenir notre attention : c'est dans l'une d'elles qu'a été trouvée la mosaïque qui fait l'objet de ce rapport.

Ces trois pièces, dont les murs avaient été rasés jusqu'au niveau des planchers, actuellement disparus, faisaient partie de thermes.

Toutes trois présentent la même disposition en ce qui concerne ces planchers. Ceux-ci étaient en mosaïque (deux ont été retrouvés) et supportés par des piles de briques qui soutenaient de grandes plaques carrées de terre cuite reposant par les quatre angles sur quatre piles, — comme dans tous les hypocaustes; le fond de l'hypocauste et les murs sont recouverts d'un enduit épais.

Les dispositions particulières à chaque pièce sont les suivantes :

De la première pièce, demi-circulaire, il ne reste plus qu'une partie, avec l'amorce du mur circulaire. Le mur droit qui ferme cette salle est percé d'une ouverture carrée, permettant à la chaleur de passer de la pièce voisine (non déblayée et engagée sous la route) dans la pièce qui nous occupe : ce devait être une piscine d'eau chaude.

Sous cette salle, on aperçoit des murs appartenant à une construction antérieure, parmi lesquels on distingue une entrée de four d'hypocauste.

La seconde, qui s'étend à la gauche de la précédente, est une grande pièce rectangulaire, non entièrement déblayée; dans son état actuel, elle a 2 m. 65 de large sur environ 3 m. 50 de long.

Le petit côté est légèrement concave. Une ouverture rectangulaire, dont les bords sont renforcés par des contreforts, s'ouvre dans ce mur : ce doit être la bouche d'un four. Détail à noter : deux des piles de l'hypocauste étaient faites de deux blocs de pierre taillés en forme de pilier carré; ils étaient placés contre la paroi, de chaque côté de la salle, à peu près vers son milieu.

A côté de l'un de ces piliers de pierre s'ouvrait un canal carré permettant à la chaleur de passer dans la pièce voisine.

Enfin la troisième est presque carrée, mesurant 2 m. 10 sur 1 m. 70. Lors de la découverte, le plancher de mosaïque était encore en place, tandis que la mosaïque de la salle précédente a été trouvée brisée parmi les briques des piles de l'hypocauste.

Cette petite salle était une piscine pour l'eau tiède. Une preuve certaine est fournie par ce fait, qu'il existe dans un des murs un tuyau circulaire en terre cuite, de 0 m. 15 de diamètre. Ce tuyau, dont l'orifice se trouvait au niveau du fond de la piscine, s'enfonce obliquement dans l'épaisseur du mur : il devait servir à l'évacuation de l'eau contenue dans la piscine.

A côté de cette pièce s'en trouvait une autre qui est trop endommagée pour que l'on puisse en déterminer l'usage. Elle est sans communication avec les pièces précédentes; son sol, placé en contre-bas, est défoncé, et il ne reste plus que des amorces de murs. Il faut cependant signaler deux pierres plates, assez grandes et carrées, écartées de 0 m. 85, et disposées comme des pièces de foyer; elles sont parallèles au mur de fond de la piscine, contre lequel l'une d'elle est appuyée.

Les murs de ces différentes pièces, conservés jusqu'au niveau des planchers, sont faits en maçonnerie assez solide, formée de petits moellons noyés dans du mortier, indiquant une assez basse époque. Les murs sont tous recouverts d'une couche d'enduit de 0 m. 01 d'épaisseur, composé de mortier et de briques pilées.

Les sols, comme nous l'avons indiqué en passant, sont tous bétonnés.

Ces constructions ont dû être détruites par un violent incendie qui a laissé sur les ruines une couche de cendres et de charbons épaisse de plus de 0 m. 05.

Les deux mosaïques trouvées dans ces ruines n'ont dû leur préservation qu'à ce fait, qu'elles étaient recouvertes sur toute leur surface d'une couche de dépôts calcaires de plusieurs millimètres d'épaisseur.

Ce dépôt calcaire n'est pas, en effet, le résultat d'infiltrations postérieures à la ruine de l'habitation, car il se remarque non seulement sur la mosaïque de la piscine, qui fut retrouvée en place; et contre les murs de cette piscine, mais encore sur tous les fragments de la mosaïque qui ornait le sol de la grande pièce; or cette mosaïque était, lors de sa découverte, brisée en de nombreux morceaux, parmi les briques des piles de l'hypocauste, et tous ces

fragments étaient recouverts du même enduit calcaire partout de même épaisseur, démontrant bien que celui-ci fut déposé avant que la mosaïque ne fût brisée, ce qui doit remonter fort loin.

En outre, si ce dépôt s'était formé après la ruine de l'édifice, l'eau passant à travers la couche d'incendie se serait chargée de particules de charbon, qui auraient donné une teinte noirâtre au dépôt : ce n'est pas le cas.

J'arrive maintenant à la description des mosaïques.

La mosaïque formant le plancher de la troisième pièce était encore en place et intacte lors de la découverte, elle fut brisée par les ouvriers qui voulaient l'enlever.

Autant qu'on en peut juger d'après les fragments conservés, cette mosaïque, à dessin géométrique, devait présenter la disposition suivante :

Le centre était occupé par un carré de 0 m. 33 de côté, autour duquel s'enlaçait une méandre⁽¹⁾.

Tout le fond de la mosaïque était occupé par un dessin original formé de demi-cercles dispersés quatre par quatre autour d'un centre en aile de moulin. La disposition du dessin est telle, que chaque demi-cercle est rattaché à deux autres, participant ainsi à deux motifs; une large bordure entourait le tout.

Toute la mosaïque est assez habilement nuancée, et, sans être très fine, elle ne manquait cependant pas de charme.

La seconde mosaïque, de beaucoup la plus importante, a été trouvée dans la grande pièce du milieu. Elle était en plusieurs morceaux, mêlée aux briques des piles renversées de l'hypocauste. Le dépôt calcaire qui la recouvrait fit que l'on ne s'aperçut pas tout d'abord que l'on avait affaire à une mosaïque, et les premiers fragments découverts, pris par les ouvriers pour des débris de mortier, furent jetés au déblai. Lorsque l'erreur fut reconnue, les fragments furent réunis auprès du « Bâtiment des défenses sous-marines » où ils restèrent pendant plusieurs semaines.

Ils furent enfin portés dans l'intérieur de ce bâtiment, où ils furent débarrassés en partie de leur enduit calcaire et réunis plus ou moins dans la position qu'ils devaient occuper primitivement.

⁽¹⁾ Il se pourrait toutefois que ce motif central fit partie d'une autre mosaïque dont il serait le dernier vestige.

On obtint alors la disposition suivante :

La mosaïque est rectangulaire, de 2 m. 65 sur 4 mètres environ, disposée sur trois registres. Celui du centre est carré et occupé par un dessin géométrique; les deux autres registres étaient disposés de chaque côté du motif central; ils étaient décorés de chevaux. Un seul de ces registres a été retrouvé; mais il est plus que probable que le second devait lui faire pendant. Enfin une large bordure encadrait le tout.

Sur le fond blanc de la mosaïque, au centre, se détache un grand octogone de couleur sombre. Les côtés sont concaves et décorés de denticules.

Cet octogone est entouré d'une bordure décorée de trois rosaces sur chaque côté se détachant en rouge sur fond blanc. Les prolongements des côtés de cette bordure déterminent deux carrés enlacés disposés en étoiles; ces deux carrés sont décorés par deux rubans tressés, respectivement vert et noir et rouge et noir; entourant ces deux carrés enlacés est une bordure à trois registres, dessinant une étoile à huit branches. Enfin aux quatre angles, dans les écussons déterminés par la rencontre du carré et de l'étoile à huit branches, sont des palmettes à trois branches. Un simple trait noir sépare ce registre des suivants.

Sur le fond blanc se détachent deux chevaux affrontés, attachés de part et d'autre d'une colonne centrale.

Les deux chevaux ont fière allure, la tête relevée et harnachée, le corps libre, la queue dressée et empanachée de palmes et de rubans, le sabot de droite de devant levé, les jambes de derrière écartées; on dirait que les chevaux passent au pas de parade devant un jury. Sur la tête, ils portent des palmes.

Le cheval de gauche est brun de robe, de même que sa crinière, qui est très longue. Il porte sur la croupe un signe d'écurie qu'une cassure rend malheureusement indistinct, mais que je crois bien retrouver sur la croupe d'un des chevaux de la grande mosaïque qui décore la salle d'honneur de la kasba de Sousse. En avant du cheval est une palme et au-dessus de sa croupe son nom écrit en grandes lettres : DIOMEDES.

Le cheval de droite est de robe jaune, avec une longue crinière brune; il a la même allure que le précédent, queue et tête ornées de rubans et de palmes. Sur la croupe, il porte un signe d'écurie en forme de trèfle. En avant du cheval est un cœur d'où

s'échappent deux rubans, et au-dessus de sa croupe est son nom : ALCIDES.

Entre ces deux chevaux s'élève une large colonne à laquelle ils sont attachés. Celle-ci repose sur une base ramassée, ornée de trois moulures. Le fût de la colonne est décoré de cinq carrés. Il est surmonté d'une calotte demi-sphérique noire, d'où sortent deux palmes.

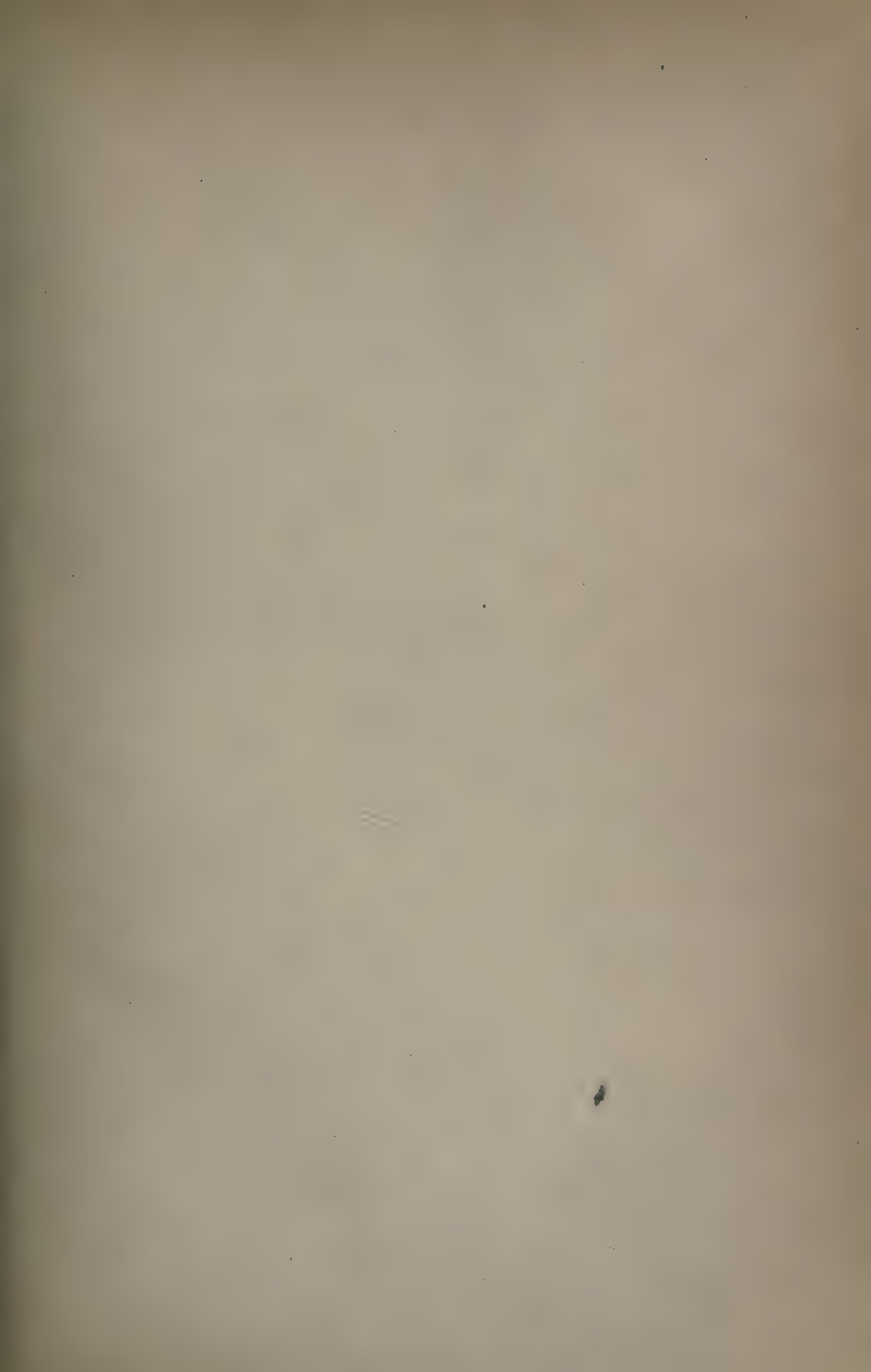
Un tableau semblable devait figurer sur le côté opposé du premier registre.

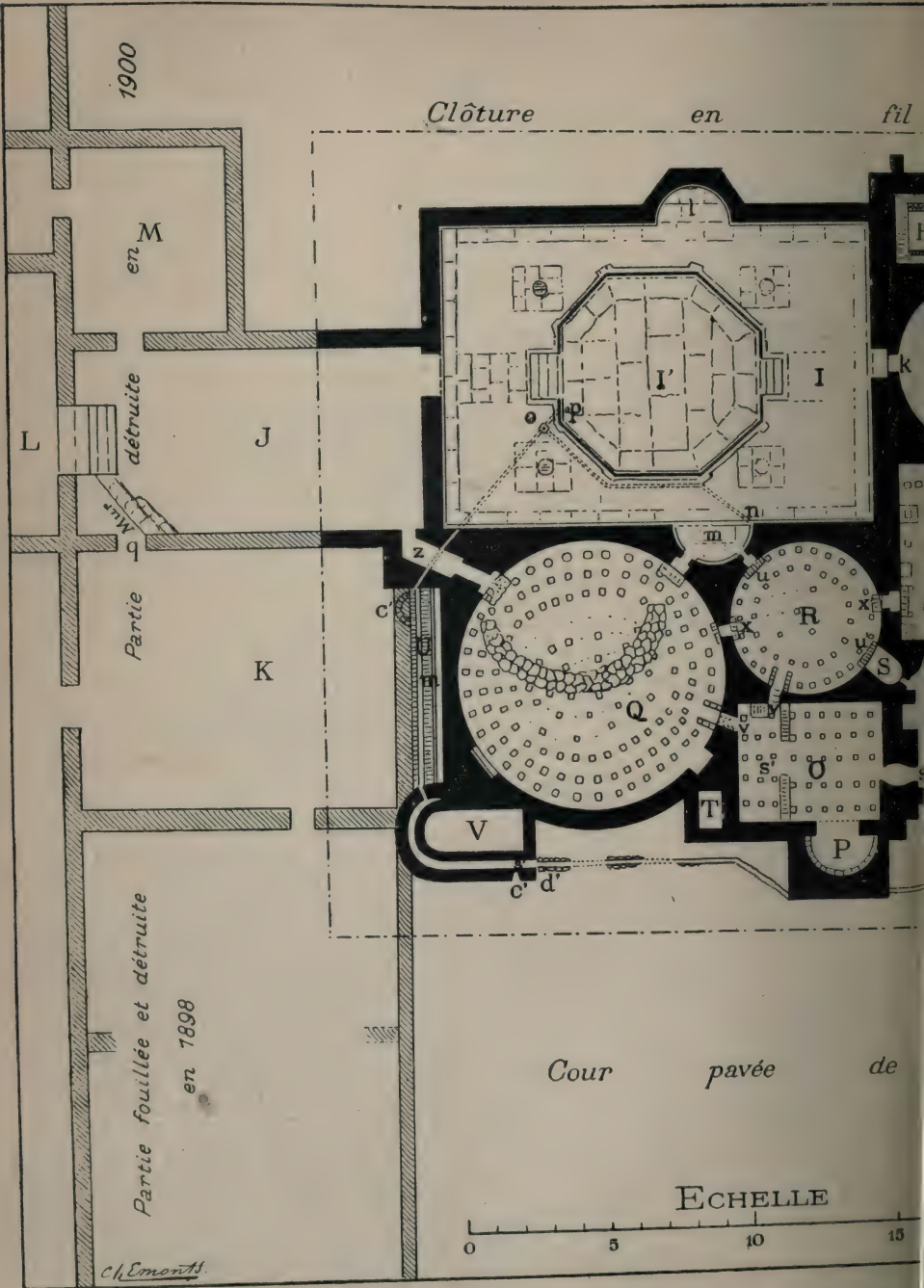
Tout autour de la mosaïque régnait une large bordure, formée d'un cadre uni, blanc, compris entre deux bandes noires, et d'une bande de grecques très aplaties et très allongées.

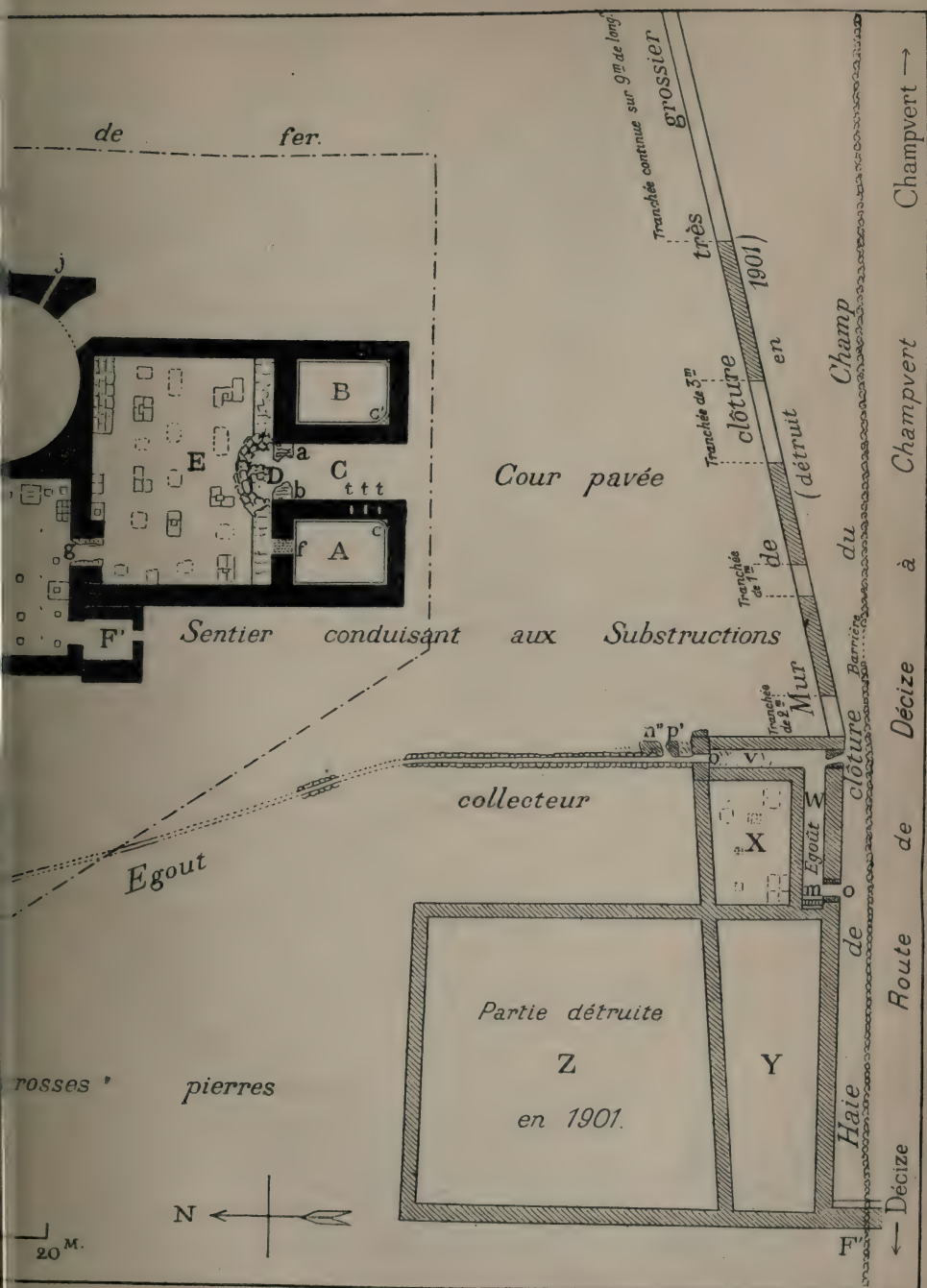
Telle est cette mosaïque, qui, sans être une pièce de premier ordre, n'en est pas moins fort intéressante.

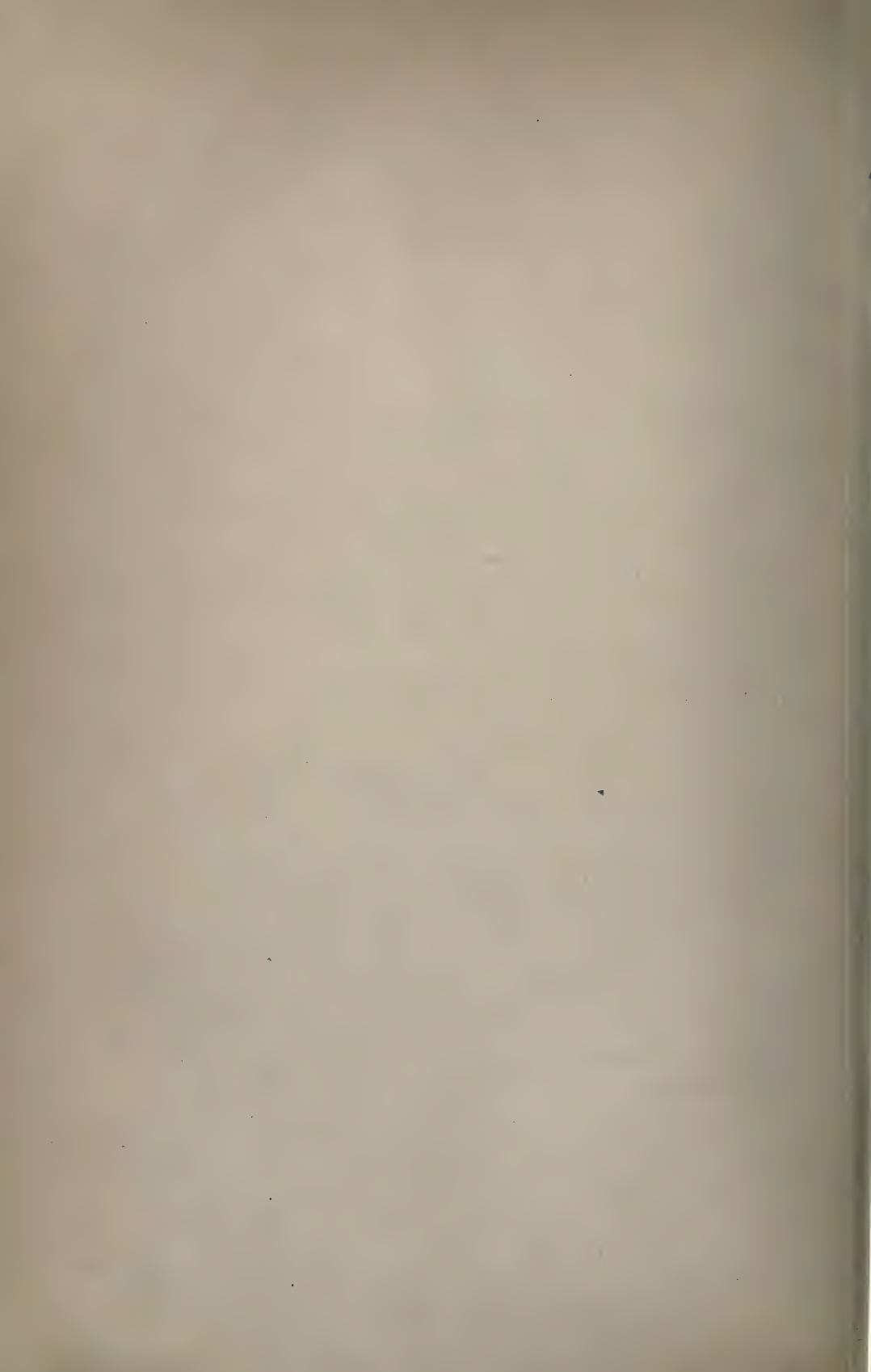
Il est regrettable qu'un registre entier ait disparu, ainsi que presque toute la bordure, et que le registre central ne soit plus qu'aux deux tiers complet. Néanmoins, tout ce qui reste permet de reconstituer avec une entière certitude l'aspect primitif de la mosaïque.

David VIOLLIER.









9 JUIN 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. l'abbé P. Dercier, curé de Saint-Goussaud (Creuse), demande une subvention afin de procéder à des fouilles archéologiques sur l'emplacement de la station romaine de *Praetorium aquitanicum*. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. René Fage, correspondant du Comité, à Limoges, envoie une note sur un « prix fait » relatif à la confection de tapisseries d'Aubusson, en 1695. — Renvoi à M. Guiffrey.

MM. Babelon, Müntz et Lefèvre-Pontalis sont chargés de rapports sur des ouvrages pour lesquels une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts au Comité par leurs auteurs :

Inventaire des biens de Martial Galichier, en 1581, par M. Louis Bourdery, correspondant du Comité;

Les vases de bronze pré-romains trouvés en France, par M. Henry Corot;

Montefortino et Ornavasso, étude sur la civilisation des Gaulois cisalpins, par M. Déchelette, conservateur du Musée archéologique de Roanne;
Saint-Savournin et La Bourine, par M. de Gérin-Ricard.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale et des remerciements sont adressés aux auteurs.

L'ordre du jour appelle la désignation de la sous-commission chargée de rédiger le programme du Congrès des Sociétés savantes en 1903. Cette sous-commission se composera des mêmes membres qu'en 1902.

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS lit un rapport sur une statue dont la photographie a été envoyée au Comité par M^{me} Tavet, conservatrice du Musée de Pontoise :

« Cette statue a été trouvée, en 1895, dans les ruines de l'ancien couvent des Cordeliers de Pontoise. Elle est malheureusement mutilée et ne semble pas être antérieure au ^{xv}^e siècle. Elle représente un personnage vêtu d'une chape dont le mors a la forme d'un quatre-feuilles; sa main droite porte les débris d'une couronne fleurdelisée. Les draperies sont bien traitées. Faut-il voir dans cette statue une image du roi saint Louis, qui fit rentrer de Palestine en France l'ordre des Cordeliers? C'est une hypothèse très vraisemblable; mais nous ne saurions l'affirmer en toute assurance, puisque la tête fait défaut. Pour cette raison, quel que soit l'intérêt que présente l'œuvre d'art communiquée par M^{me} Tavet, nous ne pensons pas qu'il soit utile de la reproduire dans le *Bulletin*. » — Adopté.

M. LONGNON rend compte d'une note de M. Thiers relative à la Bastide Ansuzena et aux Ibères du Bas Languedoc.

M. Salomon REINACH lit un rapport sur une monographie du château de Voutenay, par M. l'abbé Poulaine, correspondant du Comité. Cette notice se lit avec agrément; mais les sources auxquelles l'auteur a puisé ses informations ne sont pas indiquées. C'est donc plutôt un travail de vulgarisation qu'un mémoire d'érudition. Le Comité remercie son correspondant de le lui avoir communiqué; mais il ne serait pas à sa place dans le *Bulletin archéologique*.

M. Philippe BERGER adresse au Comité un rapport sur des estampages d'inscriptions himyarites communiqués par M. Pierre Bardey :

« Il résulte des lettres de MM. Alfred et Pierre Bardey, que ces inscriptions proviennent du district de Kouroob, au nord de Yaffaï, dont la capitale est Beihann. Le Beled Behân (pays de Behân) est déjà mentionné dans le rapport de notre correspondant, M. Alfred Bardey, sur El-Yemen⁽¹⁾, et sur la carte qui l'accompagne. C'est la première fois, d'après M. Alfred Bardey, qu'il est question en Europe du district de Kouroob.

« L'envoi se compose d'un lot de plus de cent estampages qui auraient été relevés par des chefs de caravane sur des rochers, dans la montagne, aux environs de Kouroob et apportés à M. Bardey, qui les a acquis « au petit bonheur », ainsi qu'il le dit, pensant qu'ils pourraient avoir quelque intérêt pour l'histoire de l'Arabie.

« Je les ai aussitôt communiqués à M. Derenbourg, avec qui je me suis livré à un examen de ces inscriptions.

« Les cent estampages ne correspondent pas à autant d'inscriptions, mais sont la reproduction de six inscriptions différentes dont chacune a été estampée une vingtaine de fois.

« De ces six inscriptions, qui paraissent parfaitement authentiques, deux sont de ces inscriptions rupestres, formées d'assemblages de caractères ne donnant aucun sens intelligible, soit que leurs auteurs se soient bornés à aligner des caractères sans suite, ce qui est l'opinion la plus généralement admise, soit qu'elles aient été écrites dans une langue qui nous échappe. On en connaît déjà un certain nombre du même genre.

« Les autres sont des inscriptions soigneusement gravées, mais dont une au moins, la plus intéressante, ne devait pas être tracée sur le rocher, mais provient sans doute d'un monument. Pour le fond, elles confirment, avec certaines variantes, les données mythologiques et autres, contenues dans les autres inscriptions de la même région.

« Je les ai confiées à M. Derenbourg pour qu'il les publie dans le *Répertoire d'épigraphie sémitique*, où leur place est tout indiquée.

« Il y a lieu de remercier M. Pierre Bardey de l'intérêt qu'il porte aux études archéologiques, intérêt dont il a déjà donné plus d'une preuve, et de la généreuse pensée qui lui a fait acheter ces estampages pour nous les envoyer. Il convient de l'encourager à faire prendre d'autres estampages qui sont toujours intéressants, prove-

⁽¹⁾ *Bulletin de géographie historique et descriptive*, année 1899, 1^{re} livraison.

nant de districts peu accessibles, tout en le mettant en garde contre les supercheries des indigènes ». — Adopté.

M. CAGNAT fait part au Comité de certaines démarches faites par l'intermédiaire du Ministre des affaires étrangères auprès du Ministre de Montenegro pour connaître les ruines romaines de ce pays. Il insiste sur l'intérêt que présenterait l'envoi d'une mission, en indiquant qu'il y aurait lieu d'explorer le pays, sans s'attacher exclusivement aux vestiges de la ville de *Dioclea*. Il fait entrevoir que des recherches pourraient bien être faites prochainement en Dalmatie et émet le vœu qu'en ce cas elles entraînent à l'exploration du Montenegro.

Le Comité estime qu'il y a lieu pour lui de ne pas se désintéresser de la recherche des antiquités dans cette région.

MM. PERROT et REINACH lisent des rapports sur des ouvrages pour lesquels une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

La séance est levée à cinq heures moins le quart.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

Robert DE LASTEYRIE,

Membre du Comité.

10 JUILLET 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Roger Vallentin informe le Comité de la mort de son père, M. Ludovic Vallentin, président de la Société d'archéologie de la Drôme, correspondant honoraire du Ministère, à Montélimar.

M. le Président rappelle les services que M. Ludovic Vallentin a rendus à l'archéologie, et spécialement à l'épigraphie et à la numismatique. La Section décide de consigner au procès-verbal de la séance l'expression des regrets qu'elle éprouve de la perte de l'un de ses plus distingués correspondants.

M. l'abbé Arnaud d'Agnel, à Marseille, adresse au Comité une note sur l'exploitation agricole des bords de la Cadière pendant la période gallo-romaine. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. Collard, archéologue à Auch, envoie une note relative à trois objets anciens découverts à Saint-Lary (Gers). — Renvoi à M. l'abbé Thédénat.

M. Portal, correspondant du Comité à Albi, adresse la reproduction photographique d'une croix processionnelle conservée à Labastide-Denat (Tarn). — Renvoi à M. Saglio.

M. Gustave Mallard, correspondant du Comité à Saint-Amand-

Mont-Rond, envoie un rapport sur les dernières fouilles qu'il a pratiquées dans les ruines du théâtre gallo-romain de Drevant (Cher) et demande une nouvelle subvention à l'effet de poursuivre son exploration. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

MM. Maspero et Saglio sont chargés de rapports sur des ouvrages pour lesquels une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts par leurs auteurs au Comité :

Jupiter Héliopolitain, par M. Bondurand, correspondant du Comité à Nîmes;

Relation de la découverte de la statue de Minerve à Poitiers, par M. Alfred Richard, membre non résidant du Comité, à Poitiers.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale et des remerciements sont adressés aux auteurs.

M. GUIFFREY lit un rapport sur un marché relatif à la confection de tapisseries d'Aubusson en 1695, communiqué par M. René Fage :

« M. René Fage, correspondant du Ministère à Limoges, nous a envoyé le texte d'un marché ou « prix fait », passé entre la confrérie des Pénitents gris de Tulle et un tapissier d'Aubusson nommé Antoine Picot, pour l'exécution d'une tenture en onze pièces, représentant toutes des scènes de la légende de saint Jérôme, patron de la confrérie. L'acte, signé le 7 août 1695, donne le prix de la tapisserie, payée à raison de neuf livres l'aune carrée, énumère les onze sujets à exécuter, entre dans les plus minutieux détails sur la quantité et la qualité des matières à employer, et prend toutes les précautions nécessaires pour que le résultat ne laisse rien à désirer. Un seul détail suffira pour montrer à quel degré est poussée la minutie scrupuleuse des contractants. Une clause spécifie que saint Jérôme sera « habillé de rouge, le corps à demy nu, excepté dans « la piessie expliquant la Bible à Sainte Paule, où il sera habillé en « religieux, et, dans les piesses de la sortie de Rome et entrée au « désert, en habit séculier à la romayne ».

« Le texte envoyé par M. Fage, copié avec soin et suffisamment annoté, pourra être publié dans le *Bulletin archéologique*; il s'ajou-

tera utilement aux marchés de même nature qu'on connaît déjà et qui expliquent, par l'extrême bon marché de la main-d'œuvre, la prodigieuse quantité de tentures sorties des ateliers aubussonnais pendant les trois ou quatre derniers siècles ⁽¹⁾. » — Adopté.

MM. BABELON et Eugène LEFÈVRE-PONTALIS lisent des rapports sur des ouvrages pour lesquels des demandes de souscription ont été adressées à M. le Ministre de l'Instruction publique.

La séance est levée à 4 heures et demie.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

R. DE LASTEYRIE,

Membre du Comité.

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 502, le texte *in extenso* de cette communication.

17 NOVEMBRE 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président prononce l'éloge funèbre de M. Eugène Müntz, membre du Comité :

« Le Président remplit un triste devoir en rappelant que nous avons perdu récemment M. Eug. Müntz, membre de l'Institut, conservateur de la bibliothèque et des collections de l'École des Beaux-Arts, qui, depuis près de vingt ans, apportait au Comité d'archéologie le précieux concours de son dévouement, de son talent et de son érudition. Travailleur acharné, il avait conquis, en France et à l'étranger, une légitime renommée par ses belles publications. La Renaissance italienne était devenue son domaine propre, et nul n'en pouvait parler avec une compétence plus universellement reconnue. Mémoires et volumes se succédaient sous sa plume, livres de science et de critique aussi bien qu'ouvrages de vulgarisation à la portée de tous. Personne, ici, n'oubliera son activité scientifique, ni les services qu'il a rendus. C'est avec une émotion légitime que nous avons vu disparaître un collègue distingué sur la collaboration duquel nous avions le droit de compter encore pendant de longues années ».

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

La Société d'archéologie de Marseille adresse une demande de subvention comme encouragement à ses études. — Renvoi à M. Cagnat.

M. Lucien Broche, archiviste-paléographe, à Presles, par Laon (Aisne), envoie la transcription d'un inventaire des objets trouvés dans le palais épiscopal de Laon, au décès de l'évêque Geoffroy le Meingre (30 novembre 1370). — Renvoi à M. Saglio.

M. Henry Corot, à Savoisy (Côte-d'Or), adresse au Comité une lettre relative à ses fouilles de tumulus du département de la Côte-d'Or, et en particulier de deux « mardelles » creusées dans la roche. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. l'abbé Dercier, curé de Saint-Goussaud (Creuse), demande une subvention afin de poursuivre ses fouilles sur l'emplacement de la station gallo-romaine de *Prætorium aquitanicum*. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. Doublet, correspondant du Comité, à Nice, adresse une lettre relative à la découverte de tombeaux romains, à Nice, et d'une urne contenant des monnaies, à Biot. — Renvoi à M. l'abbé Thédénat.

M. Ulysse Dumas, à Baron, par Saint-Chaptes (Gard), envoie des notes pour servir à la confection d'une histoire complète de la France préhistorique, et quelques objets provenant de la grotte de Tharaux. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. de Laigue, correspondant du Ministère, à Trieste, envoie un mémoire sur l'inscription latine de Rosegg de Carinthie. — Renvoi à M. Cagnat.

M. Leroy, correspondant du Comité, à Melun, adresse au Comité une note sur un autel de la Victoire trouvé à Melun. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Lex, correspondant du Ministère, à Mâcon, envoie la transcription de documents inédits de numismatique bourguignonne. — Renvoi à M. de Barthélemy.

M. Mallard, correspondant du Comité, à Saint-Amand-Mont-Rond, envoie un plan du théâtre romain de Drevant (Cher). — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Jules Pilloy, membre non résidant du Comité, à Saint-Quentin, adresse une notice sur une gourde de bronze, de l'époque

chrétienne, découverte à Concevreux (Aisne). — Renvoi à M. Prou.

M. Plancouard, correspondant du Comité, à Cléry-en-Vexin, envoie une note sur la découverte d'un cimetière de l'époque mérovingienne à Magny-en-Vexin. — Renvoi à M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

M. Ch. Porée, correspondant du Comité, à Auxerre, adresse au Comité la transcription de documents relatifs à la cathédrale de Mende. — Renvoi à M. de Lasteyrie.

M. l'abbé Poulaine, correspondant du Comité, à Voutenay (Yonne), envoie deux notes, l'une sur un sarcophage romain trouvé à Lyon, l'autre sur un tumulus découvert à Annay-la-Côte (Yonne). — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. Vernière, correspondant du Comité, à Ménétrol (Puy-de-Dôme), adresse au Comité une lettre relative à la découverte, dans le département du Cantal, d'objets remontant à l'âge du fer.

M. de Vesly, correspondant du Comité, à Rouen, adresse un rapport sur l'exploration archéologique de la forêt de Rouvray, en 1902, auquel est annexée une demande de M. le Directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen, pour ledit Muséum, d'objets préhistoriques trouvés par M. de Vesly au cours de ses fouilles. — Renvoi à M. Prou.

M. l'abbé J.-B. Martin, correspondant du Comité, à Lyon, et M. le Dr Birot envoient une série de notices et de photographies des émaux conservés au trésor de la cathédrale de Lyon. — Renvoi à M. Saglio.

MM. Berger, Cagnat, Lefèvre-Pontalis et Maspero sont chargés de rapports sur des ouvrages pour lesquels une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants offerts par leurs auteurs au Comité :

Bulletin périodique de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts et de la Société des études du Conserans, 8^e volume, n^o 6 ;

Les croix précolombiennes chez les Mayas du Yucatan et des contrées voisines, par M. Eugène Beauvois, correspondant honoraire du Comité;

Recherches archéologiques et historiques sur Fuveau, par M. l'abbé Chaillan;

Le Cenglé et ses alentours, par le même;

Recherches archéologiques et historiques sur Trets et sa vallée, par le même;

Les épées de Créancey et de Sivry, par M. Corot;

Discours d'installation, par M. René Fage, président de la Société archéologique et historique du Limousin;

Essai de catalogue descriptif des anciennes tapisseries d'Aubusson et de Felletin, par M. Cyprien Pérathon, correspondant honoraire du Comité;

Notice archéologique sur l'église de Cléry-en-Vexin, par M. Léon Plancoard, correspondant du Comité.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale et des remerciements sont adressés aux auteurs.

M. Philippe BERGER lit un rapport sur les inscriptions du temple d'Esmoun à Saïda, communiquées par M. le docteur Rouvier :

« Le Comité se rappelle sans doute qu'il a été le premier à avoir connaissance des inscriptions aujourd'hui célèbres du temple d'Esmoun à Saïda, par les estampages que le Ministère avait reçus de M. Edmond Durighello. Chargé de les examiner, j'en ai donné la traduction au Comité dans la séance du 14 mai 1900. En même temps je demandais que notre correspondant à Beyrouth, M. le docteur Rouvier, reçût la mission d'aller faire une enquête sur place, et j'indiquais l'utilité qu'il y aurait à posséder une ou deux de ces inscriptions, afin de pouvoir répondre aux objections que leur authenticité, indiscutable à mes yeux, soulevait de la part de certains savants.

« Par une série de rapports du plus haut intérêt, M. le Dr Rouvier nous a tenus au courant et des circonstances qui avaient accompagné la découverte des cinq premières inscriptions, et des négociations auxquelles cette découverte a donné lieu, négociations qui ont abouti à la cession du terrain à l'autorité ottomane, qui y a pratiqué des fouilles régulières, sous la direction de Maoudy-bey.

Ces fouilles ont amené la découverte de deux nouvelles inscriptions, identiques aux précédentes, toutes deux aujourd'hui au Musée de Constantinople, ainsi que de trois autres inscriptions phéniciennes, d'une teneur toute différente, trouvées sur le même emplacement.

« Entre temps, les originaux de deux de ces premières inscriptions avaient été adressés au Ministère, qui les a cédés au Musée du Louvre.

« Aujourd'hui que l'authenticité de ces inscriptions et l'importance de la découverte ne peut plus faire de doute, même pour les plus récalcitrants, il est bon de rappeler le rôle prépondérant qu'a eu le Comité des travaux historiques dans la tâche délicate et difficile de faire la lumière sur une question qui se présentait au début sous un jour si peu favorable, et la part qui lui revient dans l'honneur de cette découverte. »

M. Salomon REINACH adresse au Comité un rapport sur une communication de M. l'abbé Arnaud d'Agnel, relative à l'exploitation agricole des bords de la Cadière à l'époque romaine :

« M. l'abbé Arnaud d'Agnel a exploré, dans la commune de Vitrolles (Bouches-du-Rhône), divers centres agricoles gallo-romains sur les bords du ruisseau de la Cadière. Au voisinage de la source de la Cadière à Fontblanche, s'élevait l'habitation principale de la villa, où M. Arnaud d'Agnel a recueilli un morceau de vasque en marbre blanc, une grande plaque de marbre légèrement convexe, enfin des fragments de fûts de colonnes en granit rose de l'Esterel. Il y signale également un immense réservoir destiné à recevoir les eaux torrentielles des collines avoisinantes; ce vaste bassin ne couvre pas moins d'un hectare et a une profondeur de 1 m. 15. Le fond est tantôt naturel, composé d'épaisses assises de tuf, tantôt artificiel, consistant en un lit de béton épais de 0 m. 20 à 0 m. 30. A 2 kilomètres en aval, au quartier de la Tulière, se trouvait la ferme avec ses entrepôts pour le vin et les céréales. « Ici, écrit M. Arnaud d'Agnel, aucune trace de luxe, ni mosaïque, ni marbre; par contre, j'ai été frappé de la grande quantité de tessons de poterie grossière; j'y ai rencontré des *dolia* qui peuvent rivaliser avec les plus grands spécimens connus (diamètre à la panse, 0 m. 70 et 1 m. 50). Il y a aussi un grand nombre d'amphores à bec, de moulins à bras en basalte, de tuiles et de briques à rebord, de

vases en poterie grise, de fragments de poterie jaune et de poterie samienne sans dessins, tandis que j'ai trouvé cette dernière à Fontblanche ornée de sujets finement travaillés en relief.»

« Parmi les pièces dignes d'attention, M. Arnaud décrit deux cippes taillés dans le calcaire du pays, hauts de 0 m. 23 et de 0 m. 27. Sur le premier, il n'y a plus trace d'inscription; sur le second, on ne distingue plus qu'un I. Dans la maison de ferme de Madame Arnaud, à la Tulière, notre correspondant a découvert une épitaphe romaine incomplète, gravée sur une pierre calcaire de 0 m. 45 de haut sur 0 m. 37; il la transcrit comme il suit :

V I I A E M I
N I I S S I M A
S E R V A T A
A N N O R X X V

.....
[p (?)]iissima

Servata

annor(um) XXV

« Les caractères cursifs et les capitales sont mélangés.

« Sur le terrain de Vitrolles, on a encore découvert un fronton en calcaire sur lequel est sculpté un taureau dont la tête manque (haut., 0 m. 125; 0 m. 19 à la base). A l'endroit où a été trouvé ce relief, s'élevait une ancienne chapelle de la Vierge, qui avait peut-être succédé à un temple grec. » — La note de M. l'abbé Arnaud d'Agnel sera déposée aux archives du Comité.

M. SAGLIO présente un rapport sur une croix processionnelle conservée à Labastide-Denat (Tarn), dont M. Charles Portal, archiviste du Tarn, a envoyé la photographie au Comité :

« M. Portal, correspondant du Ministère, à Albi, nous a envoyé une photographie d'une croix processionnelle de Labastide-Denat déjà signalée dans le *Répertoire archéologique du département du Tarn*, d'Hippolyte Crozes. Il y a joint une exacte description où sont indiqués les remaniements que la pièce a subis et il l'apprécie à sa juste valeur. La croix n'est pas un objet d'art splendide comme l'a qualifiée celui qui l'a le premier signalée, mais elle mérite d'être

connue. Je pense qu'il y aurait intérêt à insérer dans le *Bulletin* la courte notice de M. Portal et à reproduire la photographie qui y est annexée. » — Adopté.

M. l'abbé THÉDENAT entretient le Comité de trois objets antiques trouvés sur le territoire de Saint-Lary (Gers), au cours des travaux de construction d'une voie ferrée, et dont M. Collard a envoyé les dessins; ce sont : une bassine de bronze, une ampoule de verre et un petit vase de terre. Ces dessins seront déposés aux archives du Comité.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE lit un rapport sur une demande de subvention adressée par M. Mallard, avocat à Saint-Amand (Cher), pour terminer les fouilles du théâtre romain de Drevant. Le Comité s'est intéressé à ces fouilles à diverses reprises. Un tiers environ du théâtre est déblayé; une des parties les plus intéressantes reste encore à découvrir : les constructions dépendant de la scène et la façade. Les recherches ne peuvent porter sur ce point qu'en dernier lieu, par suite des difficultés qu'offre le transport des déblais. Le rapporteur propose d'accorder à M. Mallard une nouvelle subvention. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE présente un second rapport sur une demande de subvention adressée par M. l'abbé Sauvaire, curé de l'Escale (Basses-Alpes) :

« Sur le territoire de cette commune au lieu dit « le Bourguet », M. l'abbé Sauvaire a recueilli depuis plusieurs années un grand nombre d'antiquités romaines : monnaies, bronzes, terres cuites, pierres gravées, camées, etc. C'est là qu'a été découvert un médaillon de Pergame acquis depuis par la Bibliothèque nationale et dont l'intérêt a été exposé devant l'Académie des Inscriptions. La Durance qui élargit démesurément son lit en traversant cet endroit y a mis à nu depuis longtemps des restes de constructions qu'il serait très intéressant de fouiller. »

Le rapporteur est d'avis d'accorder à M. l'abbé Sauvaire la subvention qu'il sollicite. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE lit une lettre de M. Berthomieu, corres-

pendant honoraire, qui signale au Comité le danger de destruction dont est menacée l'église de Lamourguier qui abrite le musée lapidaire de Narbonne.

Le Comité émet un vœu pour la conservation de ce remarquable monument et charge M. le Président d'intervenir auprès de la Commission des Monuments historiques.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE fait la communication suivante :

« Dans une *Note sur quelques mosaïques romaines découvertes en Provence*, publiée récemment dans le *Bulletin* ⁽¹⁾, M. Gauckler a attiré l'attention sur plusieurs pavages en mosaïque du midi de la France. Je puis ajouter quelques renseignements à ceux qu'il a donnés :

« I. La mosaïque d'Arles-Trinquetaille représentant l'*Enlèvement d'Europe* a été découverte le 9 novembre 1900. Elle peut être rapprochée d'une mosaïque représentant le même sujet avec adjonction des Quatre Saisons aux angles du pavage, trouvée aussi en France, à Naix (Meuse), en 1833-1834, et signalée par M. Saglio, d'après un rapport manuscrit de Denis, ancien maire de Commercy ⁽²⁾.

« II. La mosaïque d'Aix-en-Provence, dite *Orphée charmant les animaux*, a été trouvée le 29 septembre 1843, dans l'enclos Millaud, à l'extrémité Nord du faubourg Sextius. Elle a été décrite par Rouard ⁽³⁾ l'année suivante et lithographiée par Reinaud. Cette belle lithographie a été reproduite à plusieurs reprises ⁽⁴⁾.

« III. La mosaïque de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), représentant la *Délivrance d'Hésione*, a été découverte le 28 février 1884, en creusant une cave chez les frères Maristes. Elle a été publiée la même année par M. A. Lacroix, archiviste départemental de la Drôme, dont l'article est accompagné d'une planche en héliogravure par Dujardin, exécutée aux frais du comte Monnier de la Sizeranne. M. Lacroix l'avait d'abord décrite comme représentant

(1) *Bulletin archéologique du Comité*, 1901, p. 336.

(2) *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1880, p. 135.

(3) *Rapport sur les fouilles d'antiquités faites à Aix en 1843 et 1844*; Aix, 1844, p. 8 à 15, pl. 3.

(4) Voir la bibliographie donnée par Honoré Gibert, *Le Musée d'Aix*, à laquelle il faut ajouter, A. de Caumont, *Bulletin monumental*, t. XXVII, p. 630; du même, *Alcédairé d'archéologie, ère gallo-romaine*, 2^e édition (1870), p. 402.

le *Mariage d'Hercule et d'Hébé*, mais, dans une note parue en 1896, il y a reconnu avec moi la *Délivrance d'Hésione*⁽¹⁾.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

R. DE LASTEYRIE,

Membre du Comité.

⁽¹⁾ A. Lacroix, *Mosaïque gallo-romaine de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, dans le *Bulletin de la Drôme*, t. XVIII (1884), p. 444, avec une héliogravure; du même, *ibid.*, t. XXX (1896), p. 283.

8 DÉCEMBRE 1902.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Doublet, correspondant du Comité, à Nice, envoie l'estampage d'une inscription du moyen âge relevée à Lucéram (Alpes-Maritimes). — Renvoi à M. Prou.

M. de Laigue, correspondant du Comité, à Trieste, adresse une notice sur deux mosaïques découvertes à Pola, dans l'église de *Sancta Maria Formosa*. — Renvoi à M. de Lasteyrie.

M. l'abbé Poulaine, correspondant du Comité, à Voutenay (Yonne), envoie une note sur un reliquaire de l'église d'Annéot (Yonne). — Renvoi à M. Saglio.

M. l'abbé Dercier, curé de Saint-Goussaud (Creuse), adresse au Comité un rapport sur les fouilles qu'il a exécutées à Saint-Goussaud. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts par leurs auteurs au Comité :

Quelques sculpteurs troyens des XVIII^e et XVIII^e siècles, par M. Morin, correspondant du Comité, à Troyes;

La vie antique, Manuel d'archéologie grecque et romaine de Guhl et Koner, traduction, par M. Trawinski.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements sont adressés aux auteurs.

L'ordre du jour appelle l'examen des propositions de distinctions honorifiques à l'occasion du prochain Congrès des sociétés savantes.

M. DE BARTHÉLEMY lit un rapport sur des documents inédits de numismatique bourguignonne, communiqués par M. Lex, archiviste du département de Saône-et-Loire. Le rapporteur propose au Comité de s'entendre avec l'auteur pour rechercher des documents propres à illustrer son mémoire qui, ainsi complété, prendrait utilement place dans le *Bulletin archéologique*. — Adopté.

M. CAGNAT lit un rapport sur une demande de subvention formée par la Société d'archéologie de Marseille, comme encouragement à ses études.

Le Comité, tout en reconnaissant le mérite de l'initiative prise par cette nouvelle société, fondée en vue de rechercher et de conserver les vestiges de l'antiquité en Provence, considérant qu'il n'est pas conforme aux usages du Comité d'accorder des secours de cette sorte, mais qu'il est de tradition de ne venir en aide aux sociétés savantes que pour un objet spécial, décide qu'il n'y a pas lieu de donner suite à la demande présentée par la Société d'archéologie de Marseille.

M. CAGNAT lit un second rapport sur une inscription latine de Rosegg, en Carinthie, communiquée par M. de Laigue :

« L'inscription que nous communique M. de Laigue n'est pas inédite; mais elle avait été copiée soit inexactement, soit incomplètement. Le mérite de notre correspondant est de nous en donner une lecture définitive qu'il convient d'insérer au *Bulletin*. » — Adopté.

M. GUIFFREY lit un rapport sur l'inventaire des ornements et bijoux de l'église de Théroutte, dressé en 1422, et communiqué par M. l'abbé Bled, correspondant honoraire du Comité :

« Le texte de l'inventaire que nous envoie M. l'abbé Bled a été signalé il y a longtemps par M. Duchet, comme se trouvant dans un manuscrit de la bibliothèque de l'évêché de Bruges; M. Giry l'avait vainement recherché. L'inventaire contient une longue énumération d'ornements d'église, qui montre la richesse de ce trésor au xv^e siècle. Il y aurait intérêt à publier ce document; mais il

faudrait qu'auparavant M. l'abbé Bled voulût bien écrire en toutes lettres les mots qu'il a laissés sous la forme abrégée où ils se présentent dans le manuscrit, et qu'il prît le soin de numéroter les articles de l'inventaire. Il paraît inutile de réimprimer la bulle de Clément VII, publiée à tort sous le nom de Clément VI, et que M. l'abbé Bled restitue à son véritable auteur; il suffira de rectifier l'erreur dans une note. — Adopté.

M. DE LASTEYRIE présente un rapport sur une notice de M. Porée, correspondant du Comité, à Auxerre, relative à la construction de la cathédrale de Mende. M. Porée a réuni un certain nombre de documents concernant l'œuvre de cette église; il les a habilement commentés et en a fait ressortir tout l'intérêt. Le rapporteur conclut à l'impression dans le *Bulletin archéologique*, et souhaite que l'auteur complète son travail par l'annexion d'un plan d'ensemble qui permettrait de mieux comprendre ses descriptions. — Adopté.

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS rend compte d'une note de M. Léon Plancouard, correspondant du Comité, à Cléry-en-Vexin, signalant la découverte, en juillet 1902, à Magny-en-Vexin (Seine-et-Oise), de trois cercueils de pierre. Ces tombes, en plusieurs morceaux, ornées de grandes hachures, sont plus étroites aux pieds qu'à la tête, et les couvercles en bâtière sont creusés à l'intérieur. On peut les attribuer à l'époque mérovingienne.

M. PROU lit un rapport sur une bouteille de bronze, dont M. Pilloy, membre non résidant du Comité, et M. Delvincourt, de Grécy-sur-Serre, ont envoyé un dessin au Comité. Cette bouteille a été trouvée à Concevreux (Aisne), dans une des tombes d'un cimetière de l'époque barbare. Ce vase est remarquable par les inscriptions d'un caractère liturgique gravées sur la panse.

Le Comité exprime le désir que M. Pilloy veuille bien lui adresser l'objet même dont il s'agit.

M. PROU lit un second rapport sur les fouilles opérées en 1902 par M. Léon de Vestly, correspondant du Comité, à Rouen, dans la forêt de Rouvray (Seine-Inférieure) :

« Grâce à des subventions de M. le Ministre de l'Instruction publique et de la Société d'émulation de la Seine-Inférieure, et avec

le concours de M. Deglatigny, correspondant du Ministère, et du docteur Brunon, directeur de l'École de médecine de Rouen, M. Léon de Vesly a poursuivi les fouilles qu'il avait entreprises dans la forêt de Rouvray et dont il a précédemment rendu compte au Comité. Son attention avait été appelée sur le hameau des Essarts, situé au sommet de la presqu'île que forme la boucle de la Seine, au Sud de Rouen, entre Oissel et Grand-Couronne. Il y a mis au jour les substructions d'un petit édifice rectangulaire, à double enceinte, analogue à ceux qu'il a antérieurement découverts dans la forêt de Lisieux et dans la forêt même de Rouvray. Ce serait encore un petit temple. Mais l'intérêt de la découverte réside surtout dans le fait qu'au pied du mur même se trouvait un dépôt de soixante-dix instruments paléolithiques ou néolithiques, faits de roches diverses, et auxquels étaient mélangés des débris de l'époque romaine, tels que fibules, poteries rouges, statuette de terre cuite blanche et trente-deux monnaies de bronze s'échelonnant de Trajan à Constantin.

« Sur un tertre voisin de la Mare aux Cerfs, notre correspondant a mis à découvert les restes de la voie romaine décrite dans son dernier rapport et constaté l'existence d'un vieux chemin, qu'il qualifie de stratégique, et non loin duquel, au lieu dit « le Grésil », il a exploré une enceinte de maçonnerie dont les côtés ne mesurent pas moins de 65 mètres de longueur. A l'intérieur de l'enceinte, il a retrouvé les vestiges d'une construction entourée de sépultures, dont quelques-unes étaient recouvertes de grosses pierres. Aux alentours, il a recueilli de menus objets romains.

« M. Léon de Vesly a poussé plus loin les fouilles qu'il avait commencées l'an dernier dans le *fanum* de la Mare du Puits, et il y a recueilli vingt-neuf monnaies de bronze, d'Antonin le Pieux à Constant.

« Le rapport de M. de Vesly nous paraît pouvoir être utilement inséré dans le *Bulletin archéologique*, avec les plans qui en permettent l'intelligence.

« Les résultats obtenus par M. de Vesly dans ses fouilles sont intéressants. Il semble même qu'un dépôt d'instruments de pierre, remontant à l'époque romaine, et aussi considérable, soit digne d'appeler l'attention des archéologues. Aussi proposons-nous au Comité d'encourager M. de Vesly à poursuivre l'exploration de la forêt de Rouvray, en émettant le vœu que M. le Ministre de l'In-

struction publique lui accorde la nouvelle subvention qu'il sollicite, afin de pratiquer des fouilles dans les ruines dont il a constaté l'existence auprès de la Mare Beaumarquet et de la Mare de Lomone. » — Adopté.

M. PROU rend compte d'une lettre de M. le Directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen, à M. le Ministre de l'Instruction publique, sollicitant l'attribution, audit Muséum, d'une partie des antiquités provenant des fouilles de la forêt de Rouvray. M. Léon de Vesly n'a obtenu de l'Administration des Forêts l'autorisation de pratiquer ces fouilles qu'à condition que les objets découverts seraient déposés chez l'agent des Domaines jusqu'au moment où il serait statué par M. le Ministre de l'Instruction publique sur la destination à leur donner.

M. le Directeur du Muséum de Rouen demande pour la galerie d'ethnographie un certain nombre d'objets désignés dans sa lettre et qui faisaient partie du dépôt découvert auprès du petit temple des Essarts.

Le Comité pense qu'il importe de ne pas morceler la trouvaille des Essarts, qui vaut surtout par son ensemble, et dont l'intérêt résulte du rapprochement d'instruments préhistoriques et d'objets romains. Il estime, en outre, que cette trouvaille, comme celles qui ont été faites dans l'enceinte du Grésil et dans le temple de la Mare du Puits, a plutôt un caractère archéologique qu'ethnographique et trouvera mieux sa place dans un musée d'antiquités. En conséquence, il émet le vœu que M. le Ministre de l'Instruction publique attribue au Musée départemental d'antiquités, à Rouen, tous les objets trouvés dans la forêt de Rouvray, au cours des fouilles de M. de Vesly, et mentionnés dans l'inventaire dressé aux Essarts le 6 septembre 1902.

M. Salomon REINACH rend compte d'une lettre de M. Henry Corrot, de Savois (Côte-d'Or), qui signale deux *mardelles* creusées dans la roche aux environs de Savois.

M. Salomon REINACH présente un rapport sur une demande de subvention formée par M. l'abbé Dercier, curé de Saint-Goussaud (Creuse), à l'effet de poursuivre les fouilles qu'il a commencées sur

l'emplacement de la station gallo-romaine de *Prætorium aquitanicum*. Ces fouilles ayant déjà donné des résultats intéressants, il y a lieu d'accorder à M. l'abbé Dercier une nouvelle subvention. — Adopté.

M. Salomon REINACH rend compte d'une communication de M. Ulysse Dumas, de Baron, par Saint-Chaptes (Gard), sur diverses antiquités découvertes dans le département du Gard. Il signale un cippe trouvé aux limites des communes d'Aigaliers et de Serviers-et-Labaume, dans un champ appartenant à M. Verdier. La partie antérieure de ce cippe porte une inscription dont il y aurait lieu de demander un estampage à M. Dumas.

M. Salomon REINACH présente un rapport sur une notice de M. l'abbé Poulaine, correspondant du Comité, à Voutenay (Yonne), relative à une urne cinéraire rectangulaire romaine, trouvée il y a quelques années à Lyon, au quartier Saint-Irénée, dans une propriété appartenant à M. Favier.

Le Comité décide que la notice de M. l'abbé Poulaine et la photographie qui y est annexée seront publiées dans le *Bulletin archéologique*. — Adopté.

M. Salomon REINACH présente un rapport sur un mémoire de M. l'abbé Poulaine, accompagné de dessins, relatif à l'exploration d'un tumulus à Annay-la-Côte (Yonne) et demande que ce mémoire soit inséré dans le *Bulletin archéologique*. — Adopté.

M. Salomon REINACH rend compte d'une lettre dans laquelle M. Vernière, correspondant du Comité, à Ménétrol (Puy-de-Dôme), signale la découverte, dans le Cantal, de divers objets de l'âge du fer. Les descriptions de notre correspondant sont trop brèves pour permettre de juger de l'intérêt que présentent ces trouvailles. Il serait nécessaire qu'il adressât au Comité des dessins des objets les plus remarquables.

M. SAGLIO lit un rapport sur un inventaire du moyen âge communiqué par M. Lucien Broche, archiviste-paléographe, à Presles, par Laon :

« M. Lucien Broche communique un inventaire des objets trouvés

dans le palais épiscopal de Laon, au décès de l'évêque Geoffroi le Meingre (30 novembre 1370). L'inventaire est rédigé dans le latin du moyen âge et, comme le fait remarquer M. Broche, «certains termes y sont accompagnés de leur traduction en langue vulgaire, ce qui ajoute à l'intérêt du document».

« Ces traductions ne sont pas toutefois très nombreuses et il en reste quelques-unes à faire. Pour beaucoup de mots, le français est si près du latin, qu'il se présente tout de suite à la pensée du lecteur; mais il n'en est pas toujours ainsi : par exemple, le mot *lesannos* latinise un mot du temps *lesons* signifiant *bancs*; quelquefois le mot français placé par le rédacteur de l'inventaire à côté du latin n'est connu que des personnes familiarisées avec la langue du moyen âge, et il ne serait pas inutile, par exemple, d'indiquer que l'objet désigné par ces mots «*unam patellam cream, gallice frasoire*» est peut-être une râpe, mais que ce mot peut avoir encore d'autres sens.

« On pourrait demander à l'auteur de la notice, dont je propose l'insertion au *Bulletin archéologique*, de compléter son travail par quelques notes qui lui donneraient toute sa valeur. » — Adopté.

M. SAGLIO lit un autre rapport sur des notices et photographies des émaux du Trésor de la cathédrale de Lyon, communiquées par M. l'abbé J.-B. Martin et le D^r Birot, de Lyon :

« MM. J.-B. Martin et Birot appellent l'attention du Comité sur l'intérêt qu'il y aurait à faire une publication d'ensemble des objets anciens qui composent le Trésor de la primatiale de Lyon, c'est-à-dire de ceux qui ont été réunis par les archevêques de Lyon pendant le XIX^e siècle, car l'ancien Trésor n'existe plus. Ils envoient, pour commencer, des photographies des objets émaillés accompagnées de notices succinctes qui pourraient convenir à un catalogue.

« Ces messieurs ne disent pas s'ils se proposent de faire de ce catalogue une publication spéciale ou s'ils désirent que leurs notices soient insérées avec des gravures dans le *Bulletin*. Dans ce dernier cas, les reproductions paraîtront sans doute trop nombreuses et il y faudra faire un choix. Pour ce choix, si je devais le faire, comme pour la juste appréciation des objets, je ne pourrais que m'en rapporter aux auteurs; car on ne saurait juger de la qualité, ni de l'authenticité des objets d'après les photographies. Quelques-unes de ces

photographies sont noires ou confuses; on n'y peut reconnaître les sujets représentés qu'à l'aide de la description; elles ne pourraient suffire à un dessinateur, ou l'on n'y distingue pas tout ce que la description indique. Autant que je peux en juger par les photographies, les attributions proposées par M. l'abbé Martin et le Dr Birot sont exactes. L'examen de l'objet seulement permettrait de décider si certains émaux limousins sont du ^{xiii}^e siècle ou de la fin du ^{xiii}^e siècle».

M. l'abbé THÉDENAT lit un rapport sur une communication de M. Doublet, correspondant du Comité, à Nice, relative à la découverte de sépultures romaines :

« M. Doublet signale la découverte faite à Nice, dans les travaux de prolongement de la rue de Rivoli, entre la rue de France et le boulevard Victor-Hugo, d'un certain nombre de sépultures romaines à inhumation. Les squelettes reposaient sous des briques, sans doute formant toit, et portant une marque rectangulaire imprimée en creux. M. Doublet en a vu une sur laquelle il a cru lire, à la première ligne, le nom *Felix*, qui a été assez souvent relevé sur des briques trouvées en Italie, mais pas dans cette région. Deux vases de terre jaunâtre, élégants et assez bien conservés, ont été trouvés dans ces sépultures.

« Quant à la découverte de monnaies qui aurait été faite à Biot, village des Alpes-Maritimes, c'est un simple oui-dire recueilli par M. Doublet, qui n'a pu rien constater. Biot a fourni, à plusieurs reprises, des monuments romains et, entre autres, tout récemment, d'intéressants bas-reliefs signalés par M. Doublet et publiés dans la *Revue archéologique* par M. Salomon Reinach.

« M. Doublet se propose de se tenir au courant des nouvelles découvertes qui pourraient se produire, afin d'en informer le Comité. »

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte d'une note de M. G. Leroy, bibliothécaire de la ville de Melun, sur une découverte faite, cette année, à Melun. On a retrouvé la tête et divers morceaux d'une statue de femme laurée qui paraît avoir été originairement placée sous un édicule. Le rapporteur conclut à l'impression de cette note. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE lit ensuite un rapport sur une plaque et les articles d'un ceinturon romain, de bronze, trouvés dans une tombe près d'Argeliers (Aude), et dont les photographies ont été envoyées par M. Thiers, conservateur du Musée de Narbonne. Le rapport de M. de Villefosse sera inséré dans le *Bulletin archéologique* avec une planche.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte d'un rapport de M. l'abbé Dercier, sur les fouilles qu'il a exécutées en 1901-1902, au mont de Jouer, près Saint-Goussaud (Creuse). Les constatations faites sur le terrain qui longe la voie romaine de Limoges à Argenton, par M. l'abbé Dercier, sont intéressantes; le zèle et l'ardeur de notre correspondant ne méritent que des éloges. Son rapport, légèrement modifié conformément aux traditions du Comité, figurera utilement dans le *Bulletin*. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE communique, au nom de M. Dissard, conservateur des musées archéologiques de Lyon, les copies de cinq inscriptions latines récemment découvertes dans cette ville, dont trois sont entrées au Musée de Lyon et dont les deux autres sont conservées à Saint-Irénée :

« I. Piédestal d'une statue décernée à un personnage promu à tous les honneurs dans sa cité, prêtre à l'autel des Césars au Temple de Rome et des Augustes, par les trois provinces de Gaule.

« Bloc de calcaire blanc, retaillé en forme de meule et percé d'une ouverture circulaire pour servir de pressoir à huile, trouvé en 1902, à Montluel (Ain), sur le chantier d'un tailleur de pierres. Diamètre, 0 m. 82; hauteur des lettres des deux premières lignes conservées, 0 m. 08, des suivantes, 0 m. 06.

omnIB HONORIBUS
apVD SVOS FVIT
sa CERDOTI APVD AR am
CAE sar VM
a D TEMPLE VM ROMae
e T AVGVSTORVM
tres pROVINC Galliae

« Lettres très belles et assez profondément gravées.

« Conservé au Musée de Lyon.

«II. Fragment mentionnant un décret des décurions.

«Partie gauche d'une inscription en trois lignes, gravée sur une table de marbre blanc légèrement incurvée longitudinalement et encore pourvue d'un reste d'appendice en queue d'aronde, trouvée dans les fouilles exécutées pour l'établissement du funiculaire de Lyon-Saint-Paul à Fourvière. Haut., 0 m. 23; larg., 0 m. 25.

EX + DECR

A D S I G

+ D · D ·

«Lettres mal gravées conservant encore des traces de rubrication.

«Conservé au Musée de Lyon.

«III. Épitaphe de Decimius Sico (?).

«Cippe avec base et couronnement, trouvé sur la fin de l'année 1901, dans les fouilles du caisson amont de la culée rive gauche du pont des Facultés, actuellement en construction sur le Rhône. L'inscription est très fruste par suite du séjour prolongé de ce monument dans le lit du fleuve; en outre, une fracture a fait disparaître les premières lettres des lignes 2 à 7. Haut., 1 m. 35, du dé, 0 m. 95; larg., 0 m. 50.

il (ascia) M

et QVIETI AETERN

dec IMI SICON is

HOMINIS DVL

cisSIMIETPIENTIS

siMI ANIMAE IN

cOMPARABILI QVI

VIXIT ANNIS XXVII

epi C t ESIS PONEND

CVRAVIT ET SVBAS

CIA DEDICAVIT

«La première ligne est gravée sur le bandeau de la corniche.

«Conservé au Musée de Lyon.

« IV. Épitaphe de Cassia

« Cippe privé de son couronnement et de la partie supérieure du dé, extrait d'une fouille faite au commencement de mai 1902, près et au Nord de l'église Saint-Irénée. Une ouverture, communiquant autrefois avec un *loculus* creusé dans une pierre placée sous le cippe et contenant l'urne cinéraire, occupe le milieu de la plinthe de la base sur la face antérieure; cette ouverture était jadis fermée par une porte de métal dont on voit encore les scellements. Haut., 0 m. 73, du dé, 0 m. 45; larg., 0 m. 48. Haut. des lettres, 0 m. 035; dernière ligne, 0 m. 05.

Q CASSIVS · PRO toge
NES · PATRONVS · LIBE r
TAE · PIÏSSIMAE · SVO
INPENDIO · POSVIT
PROCVRANTE · CAS
SIO · ZMARAGDO
MARITO QVOD
SVB ASCIA
DEDICAT MEST

« Conservé à Saint-Irénée.

« V. Fragment d'une inscription chrétienne.

« Partie supérieure gauche d'une tablette de marbre trouvée pendant les travaux effectués en mai 1902, près de l'église Saint-Irénée. Haut., 0 m. 27; larg., 0 m. 21.

INHOCTE
BONEMEN
ABILISPRE
VSOV

*In hoc te[mulo requiescit] bone mem[oriae , vene]
rabilis pre[sbyter], ...*

« Conservé à Saint-Irénée. »

MM. CAGNAT, DE LASTEYRIE et LEFÈVRE-PONTALIS lisent des rapports sur des ouvrages pour lesquels une demande de souscription a été adressée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

La séance est levée à six heures.

Le Secrétaire de la Section d'archéologie,

R. DE LASTEYRIE,

Membre du Comité.

14 JANVIER 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENTENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

Le R. P. Delattre fait hommage d'une brochure intitulée : *Carthage. Nécropole punique voisine de Sainte Monique; 2^e semestre de fouilles en 1898.*

Cette brochure sera déposée à la Bibliothèque nationale, et des remerciements sont adressés à l'auteur.

M. GAUCKLER annonce l'entrée au Musée du Bardo d'un certain nombre d'objets déposés par différents donateurs :

« M. P. Girod, ingénieur des arts et manufactures, au service de M. Dargent, m'a remis récemment dix-sept deniers d'argent de la République romaine, assez bien conservés, découverts dans les travaux de mines qu'il fait exécuter en ce moment dans la région de Souk-el-Arba, à Fernana.

« D'autre part, je viens de recevoir de M. Hazelstein, ingénieur civil, un coin en serpentine trouvé par ses ouvriers dans les mines de zinc du Djebel-Serdj, région exploitée dans l'antiquité pour ses minerais de cuivre et de plomb argentifère.

« Cet outil, dont l'origine romaine me semble hors de doute, mesure 0 m. 09 de longueur, 0 m. 04 dans sa plus grande largeur et 0 m. 035 dans sa plus grande épaisseur. Il affecte une forme ovoïde, rond à l'une de ses extrémités, tranchant à l'autre; fait

d'une des matières les plus dures que l'on connaisse, il est admirablement travaillé, poli avec soin et parfaitement conservé. C'est le premier instrument de mineur en pierre polie qui entre dans les collections Alaoui.

« J'ai reçu de M. Hazelstein la promesse de lampes de terre cuite, trouvées également dans des galeries de mines antiques, et qu'il a bien voulu s'engager à me remettre prochainement, pour compléter le don généreux qu'il vient de faire au Musée du Bardo.

« M. le docteur Carton, actuellement de passage à Tunis, m'a remis également pour le musée une curieuse amulette arabe provenant de la région de Ghardimaon : c'est une pièce plate et circulaire, d'argent très impur, percée d'un trou de suspension. Le revers présente une inscription arabe en trois lignes, trop effacées pour qu'on puisse en déterminer le sens avec certitude; deux palmes, réunies et nouées à leur base et s'infléchissant en couronne, encadrent l'inscription au pourtour. L'avvers présente une tête de Perséphoné qui a certainement été surmoulée sur une monnaie carthaginoise; et c'est ce mélange curieux d'éléments empruntés à deux civilisations très différentes qui fait le principal intérêt de ce petit monument. Celui-ci a sa place naturellement réservée dans la série d'amulettes arabes du médaillier du Service des antiquités, à côté de ces grossières reproductions de ducats vénitiens très répandues en Tunisie et dont l'existence a déjà été signalée par le R. P. Delattre.

« J'ai reçu aussi, de M. le docteur Vercontre, une collection de menus objets antiques dont le principal intérêt est d'avoir été recueillis par le donateur lui-même pendant son séjour dans l'Afrique du Nord, et notamment à Sousse, Sfax et Gabès, dans les années 1883 à 1888.

« Cette collection se compose de pierres gravées, de monnaies et de menus objets divers, tels que silex taillés, fibules, grains de collier. Les silex (pointes de flèches, grattoirs ou haches, scie) ont été trouvés à Lambèse, El-Goléa, Khenchela (Algérie) et aux environs de Gabès en Tunisie; un fragment de poterie trouvé dans un de ces ateliers préhistoriques est joint à la collection.

« Les pierres gravées sont au nombre de 18; presque toutes sont d'époque romaine et d'exécution généralement médiocre; les huit suivantes ont été trouvées à Sousse :

fig. 1. La Fortune (cornaline ovale).

- « 2. La Fortune (cornaline ellipsoïdale).
- « 3. La Fortune (jaspe vert, ovale).
- « 4. Quadrupède monstrueux, pierre gnostique (cornaline ronde).
- « 5. Tête à gauche (cornaline allongée).
- « 6. Minerve? (cornaline ovale).
- « 7. Panthère et thyrsé (cornaline ovale).
- « 8. Quadrupède (cornaline ovale).

« Les cinq suivantes proviennent de Sfax :

- « 1. Mars debout, armé de toutes pièces (cornaline ovale).
- « 2. Mars armé, tenant une statuette de la Victoire (cornaline ovale).
- « 3. Berger et son chien, arrêtés devant un arbre.
- « 4. Tête de femme à gauche (jaspe rouge, endommagé).
- « 5. Athlète vainqueur (agate translucide).

« Enfin les cinq dernières ont été recueillies à Gabès :

- « 1. Scorpion (jaspe brun).
- « 2. Gazelle (cornaline ronde).
- « 3. Mercure avec le caducée et la bourse (jaspe rouge).
- « 4. Personnage drapé (acteur? — cristal de roche).
- « 5. Deux personnages grossièrement figurés (jaspe vert).

« La collection de monnaies se compose :

« De 6 pièces d'argent : 2 deniers coloniaux de Trajan, frappés en Cyrénaïque; 4 piécettes tunisiennes modernes.

« De 40 monnaies de bronze, presque toutes de petit module et de moyenne conservation, recueillies à Sousse, Sfax et Gabès et appartenant aux règnes de Néron, Domitien, Antonin, Gordien, Salonin, Philippe, Aurélien (2), Probus (2), Carus, Numérien, Dioclétien, Licinius, Constantin (4), Constant, Constance II (7), Julien l'Apostat, Justinien (surfrappé); 6 pièces byzantines diverses, dont 4 de très petit module; 1 monnaie arabe à légende koufique; 2 pièces arabes modernes; 1 pièce espagnole et 2 pièces puniques en mauvais état; indéterminées.

« Enfin, de 2 monnaies arabes, en verre, à légende koufique.

« Les objets divers comprennent : une poterie punique, un fond d'amphore avec résine attachée au culot (Zian); un tessou de plat rouge avec estampille romaine et graffite néo-punique au revers; un tessou arabe avec inscription estampillée (Gabès); un fragment d'oudja en stuc (Gabès); une lampe romaine à queue forée (Orphée assis jouant de la lyre); deux petits fragments de lampes à figures obscènes et un fragment de mortier à préparer les collyres d'ocu-

listes (Sousse); une fibule de bronze et un grain de collier de corail provenant d'une grotte aux environs de Fériana; une fibule en os et divers fragments (Gabès); une pastille de terre cuite avec tête de Méduse, vue de face; une pastille de marbre, une boucle double en bronze, un losange de marbre et un polyèdre de cornaline (Sousse), un encrier de marbre à deux godets (Khenchela); un prisme bipyramidal en bois, trouvé dans une urne funéraire (?) (Sousse), et quelques grains de collier et fragments de verre de diverses provenances.»

M. GAUCKLER envoie en outre la photographie d'une plaque de plomb portant une incantation magique, découverte à Sousse, en 1894, par M. le capitaine en retraite Choppard :

«L'objet m'a été remis par lui sous la forme d'un rouleau de plomb, tel qu'il avait été découvert dans le tube libatoire d'une tombe du 1^{er} au 11^e siècle de notre ère. L'extérieur du rouleau était simplement orné de quelques traits croisés sans ordre apparent et sans signification précise. Le rouleau une fois développé s'est présenté sous la forme d'une plaquette de plomb presque rectangulaire, longue de 0 m. 165, large de 0 m. 102, épaisse de 0 m. 001 à peine, et pesant 250 grammes. La face intérieure était entièrement revêtue de caractères incisés, très bien conservés, gravés sur trente et une lignes dans le sens de la largeur, et sur trois lignes supplémentaires bordant l'inscription dans le sens de la longueur, deux au commencement, une à la fin des lignes.

«Je me suis empressé de communiquer cette *tabella* inédite, l'une des mieux conservées et des plus nettes que j'aie encore vues en Afrique, à M. Auguste Audollent, maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand, dont on connaît la compétence en cette matière, en lui demandant de vouloir bien réserver la publication du texte de cette inscription au *Bulletin*⁽¹⁾.»

Le texte de l'inscription suivi du commentaire de M. Audollent sera inséré au *Bulletin*.

M. CAGNAT donne lecture du rapport rédigé par M. le commandant Toussaint sur les reconnaissances archéologiques exécutées

(1) Voir plus loin, p. 417, le mémoire de M. Audollent.

par MM. les officiers des brigades topographiques d'Algérie et de Tunisie pendant la campagne de 1901.

«Au cours de leurs travaux, les officiers topographes ont recueilli un certain nombre de renseignements intéressants tant au point de vue épigraphique qu'au point de vue de la géographie comparée. Parmi les inscriptions relevées, quelques-unes paraissent inédites.

ALGÉRIE.

DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE.

«**Batna.** — Les reconnaissances archéologiques exécutées dans cette région, cependant couverte de nombreuses et importantes ruines qui attestent sa prospérité aux époques romaine et byzantine, n'ont donné que peu de résultats. Aucun renseignement nouveau n'a été recueilli sur le tracé des voies romaines qui sillonnaient la contrée.

«M. le lieutenant de Kermabon a pourtant relevé quelques milliaires de la route de Thamugadi à Cirta (vii^e et x^e milles), entre les ruines de Tingad et Bordj-Chemora.

«M. le lieutenant Gigot signale quelques inscriptions ou fragments d'inscriptions copiées par lui à Kherbet-Ouled-Arif (Lambiridi) et à Henchir-Guegaoun, vaste ruine située à 15 kilomètres Sud de Batna, dans la vallée de l'Oued-Fedzala.

«Aux environs de Lambèse, M. le lieutenant Berthet signale quelques ruines : Aïn-el-Assafeur, Oued-Enncheb, Markouna, Boursalah, etc., contenant des inscriptions, mais n'en donne aucune copie ou estampage.

«**Mezloug.** — On retrouve dans cette feuille de nombreuses traces de l'occupation romaine, mais aucun monument n'est resté debout; toutes les ruines ont été bouleversées et ont servi de carrières pour la construction des villages et des fermes édifiées autrefois par les Arabes ou de création récente. De plus, en raison des facilités de communications, cette région a été depuis longtemps explorée et de nombreuses inscriptions et fragments de sculpture y ont été découverts et transportés soit à Sétif, soit dans les villages voisins; en 1891, au cours de son exploration de la contrée au Sud de Sétif, M. Gsell y a retrouvé un grand nombre d'inscriptions inédites.

« Quelques traces de voie romaine ont été trouvées aux environs du Koudiat-Adjalla, dans l'Ouest de la feuille, mais elles n'apportent aucun éclaircissement sur le tracé des routes qui sillonnaient le pays entre *Sitifi*, *Auzia* et Lambèse.

« M. le lieutenant Michaut signale plusieurs ruines importantes et a relevé à Ksar-Tir une inscription donnant le nom du *castellum* qui existait en ce point à l'époque romaine. Le même officier a observé dans la région du Djebel-Zdim des silex taillés, de couleur verdâtre, qui paraissent se rapprocher des instruments néolithiques en jade néphrite déjà rencontrés dans le Sahara algérien.

« A la ferme du Guellal, près de Sidi-el-Hamdi (*Castellum Dianense*), M. le lieutenant Sedillot a relevé quelques inscriptions intéressantes rassemblées en ce point, dont quelques-unes sont inédites.

DÉPARTEMENT D'ALGER.

« **Bou-Saada.** — Les seules traces de l'occupation romaine rencontrées dans cette feuille se trouvent aux environs de Bordj-Guelalia et de Bordj-Messif, à 50 kilomètres environs au N.-E. de Bou-Saada. Ces ruines, assez étendues, semblent, d'après M. le lieutenant Pineau, représenter les vestiges d'importants centres agricoles. Peut-être y retrouverait-on le *Praesidium* que la Table de Peutinger indique à l'Ouest de *Tubunae* et au Sud des *Salinas Tubonenses*. Dans tout le reste de la feuille, mais particulièrement aux environs immédiats de Bou-Saada, on rencontre de nombreux monuments mégalithiques.

TUNISIE.

« **Souk-el-Arba.** — M. le capitaine Jeannot, qui a levé la partie S.-E. de la feuille de Souk-el-Arba, y signale plusieurs ruines importantes. La plus considérable, connue sous le nom de Henchir-Douamis, est depuis longtemps identifiée (*Uci Majus* ou *Uchi Majus*).

« La ruine importante signalée près du bordj du Cheik-Ibrahim représente peut-être la *civitas Bencennensis* que l'on suppose avoir été voisine d'*Uci Majus*.

« **Teboursouk.** — La reconnaissance archéologique de cette région si riche en vestiges des occupations romaine et byzantine, mais déjà bien souvent explorée, n'a donné que peu de résultats au

point de vue épigraphique. Il y a lieu toutefois de signaler quelques trouvailles intéressantes.

« M. le lieutenant Louvel a découvert à Henchir-Chetlou une inscription donnant un nouveau point du tracé du fossé de Scipion; la borne portant cette inscription rappelle une opération cadastrale exécutée sous le règne de Vespasien, vers l'an 73. Le même officier a relevé plusieurs bornes ou fragments de bornes milliaires se rapportant soit à la voie qui remontait la Siliana dans la direction de Zama, soit à la grande voie *Turris-Coreva-Agbia*, soit à la voie qui reliait Henchir-Tambra à Dougga par Henchir-Zaieta. M. Louvel a également retrouvé à Henchir-Flouss un certain nombre de fragments permettant de reconstituer presque complètement la *memoria* dont une partie avait été signalée par M. le lieutenant Hilaire dans sa reconnaissance archéologique de la vallée de la Siliana⁽¹⁾. Aucun renseignement nouveau permettant de confirmer les identifications proposées pour les localités antiques de *Thaborra* et *Thimisa* n'a été recueilli.

« M. le lieutenant Brunet a relevé à Bordj-Bou-Baker, Henchir-Kern-el-Kebch, Aïn-Zellig et Sidi-Bou-Attila, un certain nombre d'inscriptions; l'une d'elles, malheureusement copiée incomplètement, devait porter le nom d'une localité voisine.

« Les rapports de MM. les lieutenants Pouy, Soulaire, Eydoux ne contiennent aucun renseignement nouveau concernant les ruines d'Henchir-Matria (*Numluli*), Henchir-Couch-Batia (*Thimida Bure*), Aïn-Hedjah (*Agbia*), Dougga (*Thugga*), etc.

« **Bou-Arada.** — La région correspondant à cette feuille a été explorée de très près dans ces dernières années, et les officiers topographes n'y ont recueilli aucun renseignement permettant l'identification des quelques ruines encore inédites qui s'y rencontrent; aucune trouvaille intéressante n'a été faite dans les ruines déjà connues.

« Les quelques inscriptions signalées par les lieutenants Pouy, Brunet, Soulaire, Lanty, sont connues ou ne présentent pas d'intérêt. Aucune trace de la voie romaine conduisant de *Thuburbo Majus* (Henchir-Kasbat) à la vallée de la Siliana, par l'Oued-Djarrabia et l'Oued-Remil, n'a été signalée.

⁽¹⁾ Voir *Bulletin archéologique du Comité*, année 1896, p. 298.

«**Feriana.** — Les rapports des lieutenants Roisin, de Batz, de Saget, Péan, qui ont levé cette feuille, donnent la description de ruines nombreuses, dont quelques-unes importantes par leur étendue et les restes de monuments qu'elles renferment; mais aucune inscription intéressante n'a été relevée, et il n'a été recueilli aucun renseignement sur les voies romaines qui ont autrefois sillonné la région et qui rayonnaient de *Thelepte* (Medinet-el-Khedima) vers *Capsa*, *Cillium*, *Cerva* et *Theveste*.

«**Sidi-Ali-ben-Aoun.** — Comme pour la feuille précédente, les rapports décrivent un grand nombre de ruines, dont quelques-unes importantes; M. le lieutenant Hovart, en particulier, donne quelques détails intéressants sur les ruines étendues de Bir-el-Hafey et Henchir-el-Araïs. Aucun renseignement n'a été recueilli touchant le tracé de la voie romaine de *Sufetula* (Sbeitla) à *Tabalta*, par *Nara* et *Madarsuma*, qui devait traverser la feuille du N.-O. au S.-E. Il semble que cette route, coupant l'Oued-el-Hatab au Nord du Djebel-el-Hafey, devait se diriger ensuite sur le Khanguet-Foufi en passant par Ksar-Ouergha; aucune inscription n'est venue confirmer l'identification déjà proposée plusieurs fois des ruines de Bir-el-Hafey et de *Nara*; la distance entre ce point et *Sufetula* semble d'ailleurs plus grande que celle indiquée par les itinéraires.

« Les ruines importantes que l'on rencontre dans le S.-O. de la feuille, sur le versant S.-E. du Djebel-Sidi-Ali-Ben-Aoun, semblent jalonner une voie qui, de *Sufetula*, se serait dirigée sur *Capsa*; la plus considérable de ces ruines est Henchir-el-Araïs.

«**El-Aguareb.** — Aucune inscription n'a été recueillie dans la région répondant à cette feuille, où l'on ne rencontre aucun monument en pierres de grand appareil; habitations, fortins, mausolées sont construits en blocage et sont d'ailleurs assez rares dans ce pays presque totalement dépourvu d'eau. Les seuls gisements de ruines présentant quelque importance sont ceux de Ksar-Lefaya et de Ksar-Houda, qui sont décrits avec quelque détail dans le rapport de M. le lieutenant Barbancey.

«**Mahares.** — Les traces de fermes, de fortins, de travaux d'eau sont extrêmement nombreuses dans le territoire de cette feuille, mais toutes les constructions ont été édifiées en blocage, et il n'a été recueilli aucune inscription.

« Quelques ruines présentent une certaine importance ; la plus considérable est Ksar-el-Kanntara, où M. le capitaine Renault croit retrouver *Tabalta*. Cette position répondrait assez exactement aux données fournies par les itinéraires.

« **Nakta.** — Rien à signaler dans cette feuille que les traces d'établissements agricoles et des travaux d'eau de peu d'importance. »

M. CAGNAT ajoute quelques mots relativement aux découvertes des différentes brigades topographiques et lit une note sur quatre inscriptions particulièrement importantes qu'ont trouvées MM. Sédillot, Michaut, Brunet et Roisin.

M. GAUCKLER envoie un rapport sommaire sur les fouilles qui se poursuivent actuellement dans le Sud tunisien :

« L'année finit bien pour l'archéologie tunisienne : les derniers jours de 1901 nous ont fourni une ample moisson de documents importants, et je suis heureux de vous annoncer le succès des fouilles que nous avons pu entreprendre cette année dans le Sud tunisien, grâce à la subvention que M. le Ministre a bien voulu m'accorder, et avec le concours du Service des affaires indigènes et de la main-d'œuvre militaire.

« Deux chantiers nouveaux ont été ouverts en 1901 : l'un, le plus important, à Bou-Ghrara (*Gigthis*), dès le mois de mai dernier ; l'autre à Ksar-Tarcine, dans les premiers jours du mois de décembre. Tous deux ont donné des résultats qui répondent entièrement à mon attente et surpassent même mes espérances.

« A Bou-Ghrara (*Gigthis*), les fouilles avaient pour objectif le débarrasser du forum et des monuments publics adjacents. J'ai exposé, en quelques mots, dans la séance de la Commission de l'Afrique du Nord du 9 juillet 1901, les premières découvertes faites sur cet emplacement par M. Sadoux, inspecteur des antiquités et arts, et par M. le capitaine Delom. Les fouilles, suspendues pendant la période des plus fortes chaleurs, à partir du mois d'août, ont recommencé à l'automne.

« Je me suis rendu moi-même à Bou-Ghrara pour préparer la reprise des travaux. Le chantier, réinstallé définitivement le 1^{er} novembre, et qui, depuis cette époque, n'a pas cessé un seul jour de

fonctionner régulièrement, est dirigé par M. le lieutenant Chauvin, lequel me rend compte chaque semaine, par un bulletin détaillé, du progrès des travaux, tandis que M. Sadoux, inspecteur des antiquités et arts, surveille les découvertes faites, trie les inscriptions, les sculptures, les bas-reliefs en stuc, les morceaux d'architecture, et préside à la consolidation et à la restauration sommaire des édifices dégagés.

« Sont déjà déblayés dans leur entier et à peu près mis en état :

« La voie d'accès du forum, passant sous une porte triomphale dont l'arc et la dédicace ont été en grande partie retrouvés; la place rectangulaire, pavée de larges dalles, et les portiques à colonnade corinthienne, qui règnent au Nord, au Sud et à l'Est; le temple du Capitole, qui la domine au Sud et qui rappelle pour le plan celui de Pompéi; c'est à quelques mètres de cet édifice qu'a été trouvée, le 27 décembre dernier, une magnifique tête colossale en marbre blanc d'un très bon style, représentant Jupiter (hauteur, 0 m. 50; état de conservation parfait, à l'exception de l'extrémité du nez, qui est brisée); les deux édifices, encore indéterminés, mais très richement ornés, qui flanquent le sanctuaire aux coins Nord-Ouest et Sud-Ouest du forum; la voie romaine qui longe le forum sur le côté Sud; les sanctuaires qui s'ouvrent sur les portiques latéraux : à droite, une vaste salle où a été retrouvé un des pieds nus de la statue du divin Auguste, dont MM. Babelon et Reinach avaient découvert la tête au même endroit, en 1884; à gauche, 1° une salle devant laquelle a été trouvée une dédicace au divin Commode; 2° un Panthéon (?) précédé d'un vestibule, et au fond duquel gisait une belle statue colossale de la Concorde Panthée (haut., 2 m. 40), presque intacte, encore en place, mais renversée au milieu des débris de l'édicule qui l'abritait, portant sur la frise de son fronton triangulaire la dédicace suivante :

CONCORDIAE · IN · PAⁿtheo ?

3° un petit temple avec escaliers latéral et postérieur, dont la façade présente une tribune qui rappelle celle du sanctuaire qui se dresse sur le forum de Timgad; 4° enfin, un autre temple, contigu au premier, et contenant les restes d'une belle statue colossale d'Hercule, dont la tête, haute de 0 m. 60, est presque intacte.

« On déblaie actuellement les deux grands édifices placés à l'Est

et en avant du forum, de part et d'autre de la voie d'accès. Celui qui s'étend à gauche en entrant est muni d'une tribune remblayée avec escalier, et paraît être la basilique. Celui de droite se présente sous la forme d'un temple, précédé d'un péribole rectangulaire que borde sur trois côtés un portique à colonnade dont toutes les bases sont en place. M. le lieutenant Chauvin me signale, dans son dernier rapport, l'existence, au centre de cette cour, d'un autel encore en place que l'on dégage actuellement. Je souhaite que ce petit monument porte une dédicace qui nous permette d'identifier l'édifice auquel il appartenait, et où je serais tenté, jusqu'à plus ample informé, de reconnaître la curie du municipe.

« Les nombreuses inscriptions trouvées au cours du déblaiement sont presque toutes des dédicaces généralement complètes, sinon faciles à lire, et dont le nombre dépasse déjà celui des documents épigraphiques relevés jusqu'ici à *Gigthis*; le développement et l'importance de ces textes nécessitent la rédaction d'une étude spéciale que je prépare en ce moment et que je compte adresser à la Commission à bref délai.

« Les plus intéressants sont relatifs à des édifices ou à des constructions du forum, tels sont : la dédicace concernant la porte d'entrée et la voie d'accès de la place; celle du sanctuaire, avec pronaos et arc, dédié à la Concorde Panthée; celle d'un autre édicule orné de fresques et précédé d'une colonnade : *aedem pict[am]*, [*cum . . . colum*]*nis*, construit aux frais d'un Q. Servaeus . . . ; la dédicace d'une statue élevée aux frais du peuple de *Gigthis* à M. Servilius Draco Albucianus, duovir et flamine perpétuel, *quod, super multa in remp[ublicam] merita et amplissimum munificentiae studium, legationem urbicam gratuitam ad Lati[um] majus petendum duplicem suscepit, tandem[quo] feliciter renuntiaverit.*

« Puis ce sont les inscriptions gravées sur les autels qui supportaient, selon toute apparence, les statues impériales dont les restes très mutilés ont été autrefois transportés au Musée du Bardo par M. Reynier (1896-1897); la dédicace à l'empereur Antonin, *conditori municipii*, qui fixe approximativement la date de la transformation en municipe de la cité africaine de *Gigthis*; les autels symétriques, et pareils à celui déjà connu de M. Aurelius Antoninus (*C. I. L.*, 11021), dédiés à Hadrien et à Aurelius Verus Caesar; un autel au divin Commode; plusieurs dédicaces sur plaques de marbre, réduites en miettes et fort difficiles à reconstituer dans leur entier

(l'une d'elles, encore fort incomplète, se compose déjà de 245 fragments), mais dont je puis affirmer dès maintenant qu'elles se rapportent aux règnes simultanés de Marc-Aurèle et de Lucius Verus ou de Marc-Aurèle et de Commode.

« Viennent ensuite les dédicaces à de hauts fonctionnaires de l'Empire, patrons et protecteurs de la cité : *L. Messius Rufinus*, *M. Memmius Caecilianus*, peut-être aussi *Q. Julius Severus*..., etc.

Plusieurs inscriptions sont gravées sur des cippes en forme d'autel, piédestaux de ces statues du type dit *municipal* provenant de *Gigthis*, qui sont aujourd'hui au Musée du Bardo; elles sont relatives à plusieurs membres de cette opulente famille gighthensienne des *Servaei*, qui donna à l'Empire un légat de la province d'Aquitaine; à *M. Servilius Draco Albucianus*, déjà cité plus haut; à *Q. Satrius Lupercus*; puis à des femmes de citoyens illustres : *Hortensia Placida*, mère de *P. Hortensius Pietas*, déjà connu par une dédicace qui faisait le pendant du texte, nouvellement découvert; *Aurelia Antonina*, femme de *L. Servaeus Firmus*, etc.

« Enfin un fragment épigraphique, malheureusement très mutilé, et qui semble remonter au commencement du II^e siècle ou même à une époque antérieure, présente les restes d'une inscription bilingue latine et néo-punique.

« Le forum de *Gigthis*, aussi étendu et aussi complet que celui de Timgad, qui fut bâti à peu près à la même époque, est d'une ornementation plus riche et plus élégante. Les marbres les plus précieux et les plus variés de tons, les jaspes et les onyx ont été mis à contribution, avec les grès rouges et les calcaires d'un ocre jaune très intense, pour les colonnes, les chapiteaux, les cippes, les piédestaux, les seuils et les placages des murs; des bas-reliefs de marbre, de terre cuite, de stuc, dont on retrouve de nombreux débris dans les décombres, ornaient la façade des principaux édifices, dont les parois intérieures étaient égayées de fresques de style pompéien.

« Toute cette décoration architecturale, d'une éclatante polychromie, a été conçue avec un goût très sûr, qui porte la marque de ce génie hellénique dont l'influence n'a cessé de se faire sentir depuis les temps les plus reculés de l'histoire, et jusqu'à l'époque actuelle, dans toute la région des Syrtes.

« Les fouilles de Ksar-Tarcine, qui viennent d'être commencées par M. le lieutenant Tardy, du Service des affaires indigènes, se

rattachent à cette exploration méthodique du *limes tripolitanus*, que j'ai entreprise il y a deux ans et que je compte mener à bonne fin d'une manière complète et définitive, avec le concours si dévoué et si efficace de l'autorité militaire.

« J'ai déjà adressé sur cette question deux études de MM. les capitaines Donau et Le Bœuf, qui avaient bien voulu se charger de dresser le bilan de nos connaissances actuelles sur le *limes tripolitanus*. Grâce à ces deux officiers, j'ai pu établir une liste des ruines existant actuellement dans cette région de l'extrême Sud, qu'il y aurait intérêt à explorer méthodiquement, et arrêter un programme de recherches destinées à élucider tous les problèmes, actuellement insolubles, que soulève l'étude des confins militaires qui s'étendaient au Sud des monts des Matmata et du Nefouça, de Gabès à Tripoli.

« Les premières fouilles, dirigées l'an dernier par M. le lieutenant Gombeaux à Oglet-el-Hagueuff, nous ont fait connaître dans tous leurs détails le nom, le plan et les dispositions du poste romain de *Tisavar*.

« Les fouilles de Ksar-Tarcine ont le même objectif et paraissent appelées au même succès.

« Les premiers coups de pioche donnés à l'entrée du fortin, dont l'existence n'avait encore été signalée que par P. Blanchet et par M. le capitaine Donau, ont fait découvrir la dédicace de l'ouvrage, gravée sur un bloc de marne qui couronnait la porte et qui mesure 0 m. 72 de large sur 0 m. 42 de haut.

« Les lettres, de belle hauteur et de travail soigné, sont très nettes; l'inscription est intacte :

CENTENARIVM TIBVBVCI
QVOD VALERIVS VIBIANVS
V · P · I N I T I A R I ·
AVRELIVS · QVINTIANVS · V · P ·
PRAESES · PROVINCIAE · TRI
POLITANAE · PERFICI · CVRAVIT

« Ce texte, rédigé avec une concision toute militaire, est très important; il est impossible de faire connaître, en moins de mots, plus de renseignements essentiels : le nom de la localité où se dresse le fortin, le type de construction militaire auquel il se rattache, l'autorité sous laquelle il est placé, le nom du *praeses* de

Tripolitaine qui l'a fait commencer et de celui qui a veillé à son achèvement.

« Le texte semble remonter au règne de Dioclétien ou à une époque bien peu postérieure. »

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte d'un envoi de M. Poinssot, relatif à des inscriptions trouvées par ce jeune savant à Dougga en Tunisie, et en propose l'impression au *Bulletin*. — Adopté⁽¹⁾.

La séance est levée à 5 heures un quart.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

⁽¹⁾ Voir plus loin. p. 395, le texte *in extenso* de cette communication.

18 FÉVRIER 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Gauckler envoie un rapport de M. Novak sur les fouilles exécutées dans la villa romaine d'El-Aerg. — Renvoi à M. Saladin.

Le R. P. Delattre fait hommage d'une brochure intitulée : *Fouilles exécutées dans les nécropoles voisines de S^{te} Monique à Carthage*.

Cette brochure sera déposée à la Bibliothèque nationale, et des remerciements sont adressés à l'auteur.

M. le capitaine Molins a communiqué une note sur l'étendue de la ville de Tlemcen à l'époque romaine. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

Le R. P. DELATTRE envoie, en outre, la communication suivante :

« M. Jules Vellard, qui habite El-Menchar, dans la région de Bédja, y a bâti sa maison sur des ruines romaines, à 30 mètres environ de restes de thermes avec leur hypocauste et de piscines recouvertes en partie de mosaïques.

« Le 1^{er} février dernier, en faisant creuser un trou pour planter un arbre dans son jardin, M. Vellard mettait au jour un mur romain,

une grande amphore à base conique malheureusement brisée et une tige de cuivre ayant fait partie d'une *statera* ou balance romaine.

« M. Vellard a bien voulu offrir cette pièce archéologique au musée Lavigerie par l'intermédiaire de son frère, de la société des Pères Blancs.

« C'est une tige à section carrée, épaisse de 0 m. 04 et longue de 0 m. 26. Ce *scapus* est muni à son extrémité de deux anneaux placés en sens opposé. Un troisième anneau qui manque était placé entre les deux précédents sur une autre face de la tige. Le long de cette tige à partir de l'anneau placé à 0 m. 06 de l'extrémité, se lisent de droite à gauche des chiffres romains séparés entre eux par quatre encoches XV, X, V, puis de nouveau X, V, etc. . . Les premiers sont distants l'un de l'autre d'environ 0 m. 03.

« Entre les deux anneaux, m'écrivit mon confrère, il doit y avoir d'autre signes que, faute d'un décapage suffisant, je n'ai pu lire; ce sont, sans doute, des indications relatives à la force de la balance.

« C'est en vain que M. Vellard a continué ses recherches pour trouver la poignée (*ansa*), crochet ou chaîne qui servait à suspendre cette statère, le poids mobile (*æquipondium*) que l'on faisait glisser sur le *scapus* et le second crochet auquel on accrochait les objets à peser. »

M. BERGER dépose un rapport sur une stèle avec inscription punique envoyée par M. Gauckler.

La stèle, récemment entrée au musée du Bardo, dont M. Gauckler envoie l'estampage, appartient à la catégorie si nombreuse des *ex-voto* à Tanit. Elle a été trouvée entre le palais de Dermech et la région des ports, à l'endroit où ont été découverts la plupart des monuments analogues. Elle est brisée à sa partie inférieure et se termine au sommet par un fronton triangulaire entre deux acrotères. Sommairement dégrossie dans un bloc de simple calcaire, elle mesure 0 m. 25 de hauteur, 0 m. 20 de largeur, 0 m. 08 d'épaisseur. Dans le tympan, figure l'image conique de Tanit brisée, sur un piédestal à gorge.

« L'inscription qui se compose de trois lignes est complète. Elle se lit :

לרבת לחנה בן בעל ולא[ד]
 ן לבעל חמן אד נדר חנא ב[ן]
 בעלשלך בן מנב

A la grande Tanit Pené-Baal et au seigneur Baal Hammon, vœu fait par Hannon, fils de Baalsillec, fils de Magon.

Ligne 1. בן, corr. פן.

Ligne 2. אד, corr. אש.

Ligne 3. מנב, corr. מנן.

L'inscription, d'une écriture assez négligée, n'a rien d'intéressant que les trois fautes signalées plus haut, qui sont le fait du graveur.

M. CAGNAT rend compte des diverses communications qu'il a examinées :

« M. Bertrand, conservateur du musée de Philippeville, a signalé à M. le Ministre quelques nouvelles inscriptions funéraires qui viennent d'entrer au musée :

« 1° Propriété Pinchon, route de Stora ;

FACVND
 VS. VIXIT
 ANNIS
 XXX

« Outre cette épitaphe, on a recueilli, paraît-il, au même endroit, des fragments d'autres inscriptions funéraires, plaqués devant des tombes en brique et en ciment, en forme de caissons, alignées en rond. Elles ne contenaient aucun mobilier funéraire.

« 2° Nécropole du sud-est. Tombe recueillie par M. Augier, garde champêtre.

Q[ue] CÆCILIA
 M[ort] VA
 V A X X
 H S E

« M. Gauckler, de son côté, a envoyé deux communications : l'une est une étude épigraphique rédigée par lui et qui contient des in-

scriptions inédites intéressantes; l'autre est le rapport que M. Merlin, membre de l'École française de Rome, lui a adressé, à la suite des faites fouilles à Dougga à la fin de 1901. Ces deux travaux seront insérés au *Bulletin*⁽¹⁾.

Après avoir entendu un rapport de M. Houdas sur un projet de publication de M. Cauro (dictionnaire franco-arabe), la Commission est d'avis qu'un ouvrage, comme celui que cet érudit veut entreprendre, est plutôt du ressort de l'Administration algérienne ou tunisienne que de celui du Comité des Travaux historiques.

M. SALADIN dépose une note développée sur un rapport de M. du Breil de Pontbriand, relatif aux fouilles qu'il a exécutées à Henchir-bou-Guerba (Tunisie). Cette note sera insérée au *Bulletin*⁽²⁾.

La séance est levée à 5 heures trois quarts.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

(1) Voir plus loin, p. 426 et p. 362, le texte *in extenso* de ces communications.

(2) Voir plus loin, p. 405, le texte du rapport de M. Saladin.

11 MARS 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

Le R. P. Delattre écrit de Carthage :

« Les directeurs de l'orphelinat Perret, en préparant pour la culture le terrain appelé Saniet-Khodja, ont trouvé, avec un fragment de chancel imbriqué, une croix pattée en marbre provenant aussi d'un chancel, peut-être du même, et deux morceaux de bas-relief représentant Adam et Ève, les inscriptions suivantes :

« 1. Plaque de marbre gris, à revers brut, épaisse de 0 m. 017 :

GALLONIVS · IV
PIVS · VIXIT · ANNis
menSIBVS XI

« Haut. des lettres, 0 m. 011. La dernière lettre de la première ligne n'est pas certaine.

« 2. Sur un débris de marbre gris, à revers lisse, épais de 0 m. 03 :

■■■■■■S IANVarius
■■■■■■S ADIVT or
II · II

« Haut. des lettres : aux deux premières lignes, 0 m. 011 ; à la troisième ligne. 0 m. 003.

« 3. Morceau de tablette de marbre blanc, à revers lisse, épais de 0 m. 015 :

MA *vixit*

ANN·XXI·Mens

H · S · e

« Haut. des lettres, 0 m. 03.

« 4. Sur un fragment de marbre blanc, épais de 0 m. 04 :

POTITV_s

« Beaux caractères bien gravés, hauts de 0 m. 024.

« 5. Sur un débris de plaque de marbre gris, noirci par l'action du feu, à revers lisse, épais de 0 m. 026 :

PeREGRI_{nus}?

II

« Haut. des lettres, 0 m. 02. Les lettres sont bien gravées et doivent appartenir à une inscription chrétienne.

« 6. Sur un marbre blanc, à revers lisse, épais de 0 m. 037 :

in pACE
vixit aNNOS
XXII

« Haut. des lettres : aux deux premières lignes, 0 m. 04 à 0 m. 05 ; à la dernière, 0 m. 02.

« Un autre morceau de grosse dalle de kadel, épaisse de 0 m. 075, porte deux fois la formule IN PACE, en caractères hauts de 0 m. 015.

« 7. Sur un morceau de dalle de kadel, à revers brut, épais de 0 m. 055, trouvé par le P. Mezzacasa, dans le chemin de La Marsa à Sainte-Monique, vis-à-vis la maison de Bou-Reïs :

« Haut. des lettres, o m. o55. Avant la première lettre, je crois reconnaître les restes d'une croix latine. »

M. BALLU communique la copie du rapport adressé par lui à M. le Gouverneur général de l'Algérie, le 31 décembre 1901; certains passages, qui intéressent l'archéologie algérienne, attirent l'attention de la Commission :

« **Cherchel.** — Les fouilles exécutées par M. Waille, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, ont donné d'excellents résultats. M. Waille a fait entrer au musée de Cherchel, à la suite de ses fouilles, six têtes, dont deux portraits : l'un est celui de l'impératrice Agrippine, mère de Néron; trois statues, parmi lesquelles on remarque un charmant faune flûteur, réplique d'une œuvre de Praxitèle, et deux sarcophages chrétiens (l'un représenté sur une face latérale le Bon pasteur); enfin, une mosaïque des trois Grâces et un cadran solaire de marbre.

« **Lambèse.** — Fouilles très intéressantes. On avait dernièrement trouvé à Lambèse les *scolae* ou lieu de réunion des sous-officiers du camp de la III^e légion romaine. Cette année, on a découvert une série de bâtiments composant le *posticum* du prétoire, avec l'arsenal de tout le camp, contenant 6,000 projectiles de terre cuite de petites dimensions, 500 en pierre, dont 100 environ de fortes dimensions. Les fouilles ont aussi mis à jour une belle place avec dallage de pierre bien conservé; des bassins en pierre aux quatre angles de la place; sur les côtés Sud-Est et Sud-Ouest du *Praetorium*, les amorces des portiques qui, soutenus par des colonnes, abritaient jadis une série de chambres rayonnant autour de la place. On a recueilli dans ces fouilles des inscriptions intéressantes, entre autres une dédicace à Septime Sévère, rédigée par les *custodes armorum* (gardiens de l'arsenal). Ces travaux ont été conduits avec la plus grande intelligence par M. Courmontagne, qui a, de plus, installé le nouveau musée de Lambèse dans un ancien bâtiment appartenant à la municipalité et effectué le transport de la plupart des fragments contenus dans le *Praetorium* et dans la maison centrale.

« **Khamissa.** — Continuation des fouilles du théâtre romain. Découverte du mur entier du *pulpitum*; déblaiement de l'*orchestra* et d'une tranchée complète de gradins. Reprises en sous-œuvre des parties du mur du *postscaenium* qui menaçaient de tomber; remplacement des pierres cassées et remise en place de linteaux.

« Fouilles exécutées en avant et en arrière des « trois arcades » qui étaient enterrées de 3 m. 50 environ. Ces arcades, fort élancées de proportions, étaient, selon toute vraisemblance, les entrées du Forum. Des portiques ont été découverts en avant des portes et dans l'enceinte de ce qu'on peut croire être la place publique de *Thubursicum Numidarum*. Ces derniers portiques abritaient des chambres, probablement des boutiques. Les fouilles ultérieures compléteront ces découvertes qu'accompagnent les trouvailles de plusieurs inscriptions et de curieux fragments de sculptures, entre autres de deux grandes statues drapées.

« **Morsott.** — Les fouilles ont été continuées par M. Barry, administrateur de la commune mixte, avec son zèle et son dévouement habituels. Les thermes qu'il a découverts récemment et la maison romaine ont été reliés cette année (1901) par le déblaiement d'une grande voie large de 5 m. 25 et longue de 115 mètres. La moyenne de hauteur des déblais a été de 1 m. 60 environ.

« **Tébessa-Khâlia.** — M. Barry a bien voulu se charger de diriger à Tébessa-Khâlia des fouilles qui promettent d'offrir un grand intérêt si elles sont continuées en 1902. Le monument circulaire, exhumé il y a plusieurs années par le génie militaire, a servi de point de départ aux nouveaux travaux de fouilles. Les déblais ont révélé l'existence de salles pavées en mosaïques, reliées à la grande salle circulaire par des galeries. Les ruines présentent l'aspect de bains magnifiques, malheureusement très bouleversés, et dont les matériaux furent plus tard utilisés à d'autres constructions. De belles colonnes et de magnifiques consoles byzantines ont été trouvées dans ces fouilles remplies de promesses pour l'avenir.

« Le monument et les constructions qui lui ont succédé ont été détruits par le feu.

« **Tobna-Barika.** — M. Grange, lieutenant au 3^e tirailleurs algé-

riens, a continué ses fouilles à Tobna. Découverte d'une église byzantine, avec tombes renfermant des objets de parure intéressants dans des sarcophages de pierre.

« **Kherbet-bou-Adouffen. Ngaous.** — Découverte de catacombes, les premières trouvées en Algérie, avec fragments curieux et inscriptions.

« **Timgad.** — Cette année (1901), les fouilles et travaux de Timgad offrent un intérêt de premier ordre. On a d'abord procédé à la consolidation des thermes Nord *extra muros*, splendide monument d'une superficie de 4,000 mètres carrés, dont quelques murailles, hautes de 5 et 6 mètres, menaçaient ruine. Pour empêcher également la disparition de plusieurs murs d'édifices privés récemment fouillés, que le hourdis en terre ne soutenait plus, il a fallu opérer quelques remises en état indispensables, puis on établit plusieurs chantiers de déblais qui exécutèrent les travaux suivants :

« Découverte d'une grande maison, très probablement celle de Sertius et de Valentina, son épouse, les donateurs du marché de *Thamugadi*. Cette maison, qui contient, entre autres particularités, des bains conservés jusqu'à la hauteur du premier étage et un bassin sous lequel un vivier fort bien aménagé a été trouvé, est située en face du temple de Jupiter Capitolin, sur le côté Est de la voie du Capitole et sur la voie des thermes Sud. Ce travail comble la lacune qui était restée dans la partie Sud-Ouest du plan général des fouilles de Timgad; au Sud-Est, devant le théâtre, même opération a été exécutée. Découverte d'un grand escalier conduisant à la colline du théâtre et d'édifices particuliers.

« Déblaiement de la partie du *Decumanus maximus* comprise entre le Forum et la porte Est de la ville. Cette voie était, dans cette partie, bordée de portiques, comme sur tout son parcours déjà déblayé. Près de la porte Est, fontaine établie en bordure sur le flanc Nord de la grande voie. Près de la voie de la basilique, à l'Est du Forum, découverte de thermes dits *thermes de l'Est*. C'est le quatrième établissement de ce genre trouvé à Timgad. Quoique de moindres dimensions que les termes Nord et Sud, il est plus grand que les bains du centre et offre des dispositions curieuses et un aménagement très complet. Parmi les nombreuses inscriptions

trouvées à Timgad en 1904, celle qui fut exhumée dans les thermes de l'Est est la plus intéressante. Elle a trait à un collège d'Augustales.

« Basilique chrétienne byzantine à trois nefs, avec ses colonnes presque entières, établie en partie sur le prolongement de la voie du *Cardo maximus* Sud et en partie sur les substructions d'une jolie maison contenant des bains privés. Inscriptions et objets divers.

« Déblaiement, au nord de la voie triomphale, de 11 maisons ou carrés divers et d'un grand nombre de voies longitudinales et transversales.

« Remise en place des colonnes tombées qui bordaient le *Cardo maximus* Nord et une grande partie de la voie triomphale. Ces colonnes donnent aux ruines un aspect des plus pittoresques.

« Découverte d'une porte de la ville dont l'existence n'était pas soupçonnée et d'une enceinte côté Nord. Cette enceinte s'aligne avec la porte Ouest, qui est placée de biais et forme l'angle de retour de l'enceinte Ouest. La muraille Est se trouve également déterminée; seule, celle du côté Sud reste à trouver.

« Découverte, sur le flanc Est du *Cardo maximus* Nord, d'un joli monument de forme demi-circulaire, précédé d'une cour ouverte et d'un portique, et muni de colonnes de marbre et de niches. Au milieu de l'hémicycle, une niche principale est décorée de deux colonnes monumentales; le pourtour de la salle est garni de trois gradins. Le chapiteau qui couronnait l'une des colonnes a été retrouvé.

« A ajouter une quantité de monnaies, d'objets de bronze, terre cuite, statues et inscriptions dont l'abondance a nécessité un agrandissement du musée, dans lequel on a installé des mosaïques de dallage de marbre dont la conservation était menacée.

« Sondage d'un monument situé à l'Ouest des grands thermes Nord, et dont l'affectation est encore inconnue.

« Environ 100,000 mètres cubes de terre enlevés en 1901. »

M. GSELL a envoyé les inscriptions suivantes :

« M. Jacquetton, administrateur de la commune mixte des Ouled-Soltane, m'a fait parvenir, écrit M. Gsell, des copies de plusieurs bornes milliaires qu'il a trouvées dans la région du N'gaous :

« 1° A environ 1,500 mètres de N'gaous, dans la direction de Ras-el-Aïoun, au lieu dit Khanguet-Djerah :

D N I M P C
A E S L D
O M I T I O
A V R E L I
A N O A V G

D(omino) n(ostro) Imp(eratori) Caes(ari) L. Domitio Aureliano Aug(usto).

« 2° Au même endroit :

D N I M P
C A E S M C
L A V D I O T
A C I T O P I O
F E L I C I
A V G

*D(omino) n(ostro) Imp(eratori) Caes(ari) M. Claudio Tacito
Pio Felici Aug(usto).*

« Ces deux bornes étaient placées sur une voie qui, partant de la ville romaine située à N'gaous, se dirigeait vers le Nord et bifurquait au delà de Ras-el-Aïoun, pour aller d'une part vers *Sitifs*, d'autre part vers *Zarai* ⁽¹⁾,

« 3° Dans la région de Bou-Megueur, au lieu dit Lem-Hadjar, à 6 kilomètres environ au Sud-Ouest de N'gaous :

P E R P E T V I S I M P
D I O C L E T A N O E T
M A X I M I A N O A V G G
E T F O R T I S S I M I S
C O N S T A N T I O E T
M A X I M I A N O
C A E S A R B V S

*Perpetuis Imp(eratoribus) Diocletiano et Maximiano Aug(ustis) et fortissimis
Constantio et Maximiano Caesaribus.*

(1) Voir Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 131-136.

« Cette borne appartenait à la route de N'gaous à *Thubunae*, sur laquelle on a déjà retrouvé un certain nombre d'autres milliaires ⁽¹⁾.

« 4° A N'gaous même, M. Jacquetton a découvert dans une maison indigène la partie inférieure d'une borne, qu'il a fait transporter à la commune mixte :

M X I M P O N T
C I M X I M O & T R I
B V N C I A E P O T E S T A
T S X V · I M P I I I · C O
I I I I · P · P · P R O C O S
I I I I

[*Imp(eratori) Caes(ari) M. Aurelio Severo Antonino Pio Felici Aug(usto), Parthico maximo, Britannico maximo, Germanico] maxim[o], pont[ifici] maximo, tribuniciae potestatis XV, imp(eratori) III, co(n)[s(uli)] IIII, p(atr)i p(atriciae), proco(n)s(uli).* (*Milia passuum*) IIII.

« La quinzième puissance tribunice de Caracalla correspond à l'année 212; d'autre part, il ne fut consul pour la quatrième fois qu'en 213 et sa troisième salutation impériale date seulement de 214. Il y a donc une erreur soit dans l'inscription, soit dans la copie qui m'a été communiquée. Peut-être faut-il corriger XV en XVII.

« Comme l'indique le chiffre terminant l'inscription, cette borne devait être placée primitivement à 4 milles de N'gaous, peut-être sur la route de *Lamasba*, le long de laquelle on a trouvé plusieurs milliaires datant de la même époque ⁽²⁾.

« 5° J'ai revu récemment une borne dont M. Jacquetton m'avait envoyé la copie et qui a été publiée dans les *Procès-verbaux* de la Commission de l'Afrique du Nord, séance de juin 1901 ⁽³⁾. Elle

⁽¹⁾ Voir Gsell, *ibid.*, p. 127-129; *Bulletin archéolog. du Comité*, 1901, p. 316, n° 19. La borne publiée dans Gsell, *Recherches*, p. 128, n° 89, se trouve, m'écrit M. Jacquetton, à 400 mètres de celle dont nous donnons ici l'inscription. Elle paraît donc avoir été placée au quatrième mille, plutôt qu'au troisième.

⁽²⁾ Pour cette route, voir *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n°s 10397 et suiv.; Gsell, *Recherches*, p. 112-125; *Bulletin archéolog. du Comité*, 1901, p. ccvi, séance de la Commission de l'Afrique du Nord, juin 1901.

⁽³⁾ *Bulletin archéologique du Comité*, 1901, p. ccviii.

a été trouvée à 14 kilomètres à l'Est de N'gaous, où M. Jacquetton l'a fait transporter (à la commune mixte). Elle doit se lire ainsi :

IMP CAES
M IVLIO
.....
PHILIPPO
.....
INVICTO
PIQ FELI
CI AVG

« Les noms de *M. Julius Philippus* ont été martelés.

« Une autre borne, découverte au même endroit, se rapporte à Licinius ⁽¹⁾.

« 6° Entre Zraïa et Kherbet-bou-Addoufen, près du lieu dit Bir-Aouken (ou Mechta-Si-Salah) ⁽²⁾, M. Jacquetton a copié une borne milliaire des empereurs Valentinien, Valens et Gratien :

DDD NNN
VALENTI
NIANI VALE
NTIS ET GRA
TIANI SEM
PER AVGGG

« Elle devait être placée sur une voie romaine qui partait de *Zarai*, se dirigeait vers le Nord-Est, puis vers l'Est, et passait à Kherbet-bou-Addoufen pour prendre ensuite la direction de *Diana*. Cette route semble être indiquée sur la Table de Peutinger ⁽³⁾.

« En terminant, je mentionnerai une pierre, haute de 1 m. 48, que M. Jacquetton a trouvée à Bir-Aouken. On y voit un soleil ou une étoile et, au-dessous, un personnage levant la main droite;

⁽¹⁾ *Bulletin archéolog. du Comité*, 1901, p. 317, n° 26.

⁽²⁾ Sur les ruines qui existent en cet endroit, voir Gsell, *Recherches*, p. 176 (au lieu de *Ounkel*, lire *Aouken*).

⁽³⁾ Voir Gsell, *Recherches*, p. 175-176, 188-189.

plus bas se lit une inscription qui paraît être sans rapport avec ces sculptures (hauteur des lettres, 0 m. 06) :

B E N E

L A V A

Bene lava⁽¹⁾ !

M. GSELL envoie également un rapport archéologique très détaillé sur les fouilles exécutées cette année par le Service des monuments historiques en Algérie. La publication *in extenso* en sera faite au *Bulletin*⁽²⁾.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE lit le rapport suivant :

« Le travail de M. le capitaine Molins, sur les *Ruines romaines de Tlemcen*, renferme de bons renseignements recueillis sur place, avec un plan qui permet de reconnaître tout de suite la position exacte des vestiges romains encore visibles. M. Mac-Carthy, dans la *Revue africaine*⁽³⁾, avait déjà fait plusieurs des mêmes constatations.

« L'auteur a exécuté des fouilles qui ont donné peu de résultats. Il cite quelques-uns des auteurs qui se sont occupés de Tlemcen, mais sans donner toujours des références exactes.

« A diverses reprises, il revient sur les inscriptions romaines de cette localité qui, ajoute-t-il, ont été déjà citées *très probablement*.

« Dans un travail de cette nature, il eût été préférable de ne pas rester dans le vague, de vérifier le texte des documents épigraphiques ou de s'assurer de leur publication.

« Le rapporteur propose de déposer aux archives le manuscrit de M. le capitaine Molins, dont le plan pourra être très utile à consulter. » — Adopté.

M. HODAS entretient la Commission d'une inscription trouvée dans l'Oued-Gabès, par M. le capitaine Le Bœuf :

« L'estampage permet de lire sans la moindre inexactitude la partie conservée de cette inscription arabe. Car, malheureusement, le prisme triangulaire, sur les deux faces duquel l'inscription était

(1) Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 8424 et p. 970 : *Bene laves!* etc.

(2) Voir plus loin, p. 308, le texte *in-extenso* du rapport de M. Gsell.

(3) *Revue africaine*, t. I, p. 91 à 98.

gravée, a été brisé à la moitié environ de sa longueur, en sorte que nous n'avons plus que le commencement et la fin du contexte.

La partie initiale conservée est ainsi conçue : *بسم الله الرحمن الرحيم*. « Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux. Qu'il répande ses bénédictions. . . . ». La partie finale se termine par ces mots : *رحم الله توفي لاربع وعشرين من شعبان سنة ست وتسعين*. « Dieu lui fasse miséricorde ! Il est mort le 24 du mois de Chabân de l'année 496 (2 juin 1103). »

« Outre la fin de la formule « sur notre seigneur Mohammed », l'inscription contenait certainement la mention suivante : « Ceci est le tombeau de un tel, fils d'un tel ». Cette lacune ôte à l'inscription presque toute sa valeur. Toutefois la date qu'elle contient rend absolument impossible l'hypothèse ingénieuse qu'émet M. le capitaine Le Bœuf sur la fixation de l'époque à laquelle le port de *Ta-cape* a été détruit ».

M. SALADIN, chargé d'examiner un rapport de M. Novak sur ses fouilles d'El-Alia (villa de l'Aerg), s'exprime ainsi :

« Les documents photographiques joints au rapport succinct de M. Novak sont malheureusement trop imparfaits pour pouvoir servir utilement à l'illustration du rapport; les plans ne sont pas présentés avec assez de clarté pour pouvoir être publiés utilement. J'ai l'honneur de proposer à la Commission de demander à M. Gauckler de compléter les documents qu'il nous a envoyés, par des dessins plus détaillés et des photographies que le Service des Antiquités a dû évidemment faire exécuter au cours de ces fouilles. »

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

15 AVRIL 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Flamand, professeur à l'École des sciences d'Alger, fait hommage à la Commission d'une brochure intitulée : *Les pierres écrites du Sud oranais*.

Cette brochure sera déposée à la Bibliothèque nationale, et des remerciements sont adressés à l'auteur.

MM. Bertrand et Chabassière envoient une étude sur *Rusicade*, d'après ses ruines. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. GAUCKLER, en réponse à une demande de M. Saladin, transmet au Ministère deux objets dont il avait envoyé la description antérieurement : une hache préhistorique, de serpentine, et une amulette arabe.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE a reçu du R. P. Delattre, pour être communiquée à la Commission de l'Afrique du Nord, une inscription découverte à Thibaris, au mois de mars 1902, par le R. P. Heurtebise, des Pères Blancs :

IMP·CAES·C·VALE
RIO·DIOCLETIANO
PIO·FELICI·AVG·
PONTIFICI·MAX·
TRIB·POT·COS·
III·P·P·PROCOS·
RESP·MVNI*ci*
PI·MARIANI
THIBARITANORVM
DEVOTA·

Le bas de la pierre est brisé. Il est regrettable que le R. P. Heurtebise n'ait pas joint un estampage à sa copie. Si la lecture est exacte, la mention du *municipium Marianum Thibaritanorum* est tout à fait digne d'attention, et cette découverte mérite d'être signalée sans retard. Le texte a été gravé entre l'année 287, date du 3^e consulat de Dioclétien, et l'année 290, date de son 4^e consulat. La ville voisine d'*Uci Majus* est également, on le sait, une colonie Marienne.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

13 MAI 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. GAUCKLER adresse à la Commission un rapport sommaire sur les fouilles et découvertes archéologiques de la Direction des antiquités de Tunisie en 1901 ; ce rapport est accompagné de photographies et de documents annexes. — Renvoi à M. Cagnat.

M. GAUCKLER envoie également deux fragments de poterie avec inscriptions peintes au calame, qui proviennent de l'Henchir Khanefis (Sud tunisien). Ces deux fragments ont été découverts par M. le capitaine Donau. — Renvoi à M. Philippe Berger.

M. L. Mouillard, artiste peintre, à Paris, demande que des mesures soient prises pour assurer la conservation de l'amphithéâtre d'El-Djein. Le vœu exprimé par M. Mouillard sera signalé à la Direction des antiquités de Tunisie, chargée de la conservation des monuments antiques de la Régence.

M. le maire de Guelma (Algérie) demande l'autorisation de faire procéder à des travaux de déblaiement dans le théâtre romain de cette ville, depuis longtemps transformé en décharge publique et encombré d'immondices. La Commission n'a point à donner d'autorisation, le monument n'étant pas classé ; la municipalité de

Guelma est libre d'y entreprendre les travaux qui lui paraîtront nécessaires. Mais la Commission ne peut qu'approuver hautement l'initiative prise par la ville de Guelma.

M. GAUCKLER annonce les découvertes suivantes faites en Tunisie :

« Les travaux entrepris sous la surveillance du Service des antiquités, par un indigène, Si Ali bou Chrara, dans sa propriété de la Malga, à 400 mètres au Sud de l'amphithéâtre, ont amené la découverte, à 4 mètres de profondeur, d'un égout en blocage, large de près d'un mètre, voûté en plein cintre, qui se dirige du Nord-Est au Sud-Ouest, vers le lac de Tunis, où il se déversait probablement. On n'a trouvé aucune trace d'édifice de quelque importance dans ce terrain, qui appartenait déjà à la banlieue de la ville romaine.

« Parmi les débris antiques qui ont été découverts au cours des travaux, il y a lieu de citer les suivants :

« 1. Fragment de statuette en marbre blanc, haut de 0 m. 13; torse de femme drapée, peut-être une Diane; il manque la tête qui était fixée dans une mortaise par un goujon de bronze qui subsiste; les bras nus sont cassés au-dessus du coude. L'habillement se compose d'une tunique dorienne, sans manches, agrafée sur les deux épaules et fixée à la taille par un cordon noué très haut au-dessous des seins. Le cou est entouré d'une sorte de cravate dont les pans, noués en avant, retombent sur la poitrine. La statuette est d'un joli style et d'un travail minutieux; le marbre, à grain très fin, est poli avec le soin qui caractérise les sculptures du temps des premiers Antonins.

« 2. Plusieurs fragments de balustrade en marbre blanc, notamment le sommet d'un pilier d'angle rectangulaire, large de 0 m. 10, épais de 0 m. 06. Celui-ci présente deux mortaises, placées à angle droit, où venaient s'encastrent les plaques de marbre verticales dont il assurait la stabilité. Il est orné, sur sa face principale, d'une tête d'Amour en bas-relief, haute de 0 m. 10, d'un travail assez soigné.

« 3. Fragment d'un *dolium* de terre cuite commune, présentant la

marque suivante : T·H·, incisée sur la gorge, en lettres hautes de 0 m. 02.

« 4. Fragment de carreau de revêtement chrétien en terre cuite à relief, figurant une grappe de raisin et des rinceaux.

« 5. Lampe chrétienne, à queue et bec brisés, représentant un soldat tirant son épée d'un large fourreau.

« 6. Autre lampe chrétienne, bec brisé, croix latine.

« 7. Fragment de plaque de marbre blanc, épaisse de 0 m. 03, brisée de tous côtés, sauf au sommet où elle présente une moulure d'encadrement large de 0 m. 05; inscription gravée sur une seule ligne, en lettres hautes de 0 m. 05, d'assez basse époque.

MONT

« 8. Autre fragment épigraphique, marbre blanc, épais de 0 m. 05, lettres hautes de 0 m. 05.

S > C ϕ F

« 9. Fragment d'une tête de cygne en marbre blanc, long de 0 m. 12; le bec et le cou sont brisés. Ce fragment paraît plutôt provenir d'un groupe figurant Léda et le Cygne que d'un chapiteau chrétien à figures.

« 10. Une grande colonne de marbre noir, intacte, de 3 m. 50 de longueur et plusieurs autres fragments; un chapiteau corinthien de basse époque, bien conservé, mais d'un travail assez rudimentaire.

« D'autre part, à une centaine de mètres dans la direction du Nord-Ouest, aux abords du puits dit *Bir Zehiya*, ont été trouvés plusieurs fragments de belles colonnes cannelées de 0 m. 50 de diamètre, en marbre de Chemtou, et le fragment épigraphique suivant, malheureusement très mutilé, indiquant l'existence à cet endroit, au temps de la domination romaine, d'une villa sub-urbaine :

« Fragment de borne-limite ou de linteau, en calcaire gris, sommairement dégrossi et brisé à gauche, haut de 0 m. 13, large de

0 m. 27, épais de 0 m. 20. Lettres hautes de 0 m. 08, gravées au trait, de formes grêles et négligées et de basse époque :

P R E D I S M M

[In his] *praediis* *M(arci)* *M* (?)

« Le musée de Sousse vient de recevoir, en don de M. Balzan, plusieurs textes épigraphiques, découverts il y a une quinzaine d'années, les uns à Sousse, les autres à El-Djem, et presque tous déjà publiés.

« 1. *C. I. L.*, t. VII, n° 11100.

« 2. *C. I. L.*, t. VIII, n° 11102.

« 3. La Blanchère, *Bulletin archéolog. du Comité*, 1888, p. 471, n° 7.

« 4. La Blanchère, *l. c.*, p. 470, n° 2.

« 5. La Blanchère, *l. c.*, p. 470, n° 3.

« 6. La Blanchère, *l. c.*, p. 471, n° 5.

« 7. La Blanchère, *l. c.*, p. 471, n° 6. Ligne 4, *L. Ovidius* au lieu de *C. Ovidius*.

« 8. Épitaphe inédite. Plaquette de marbre large de 0 m. 025, haute de 0 m. 20. Lettres hautes de 0 m. 025 à 0 m. 022 :

DIIS · MAN · SACR ·
IV · NIA · OP · TA · TA · H · S · E
VIX · AN · LX · PL · M ·
IV · NIA · PEREGRINA
LIB · FEC ·

Dis man(ibus) sacr(um). Junia Optata h(ic) s(ita) e(st); vix(it) an(nis) LX,
pl(us) m(inus). Junia Peregrina, lib(erta), fe(cit).

« Les deux épitaphes suivantes viennent d'être découvertes par M. Gouvet, conservateur du musée, dans une petite nécropole située au Nord de la ville.

«9. Plaquette de marbre large de 0 m. 29, haute de 0 m. 22. Lettres variant de hauteur, de 0 m. 025 à 0 m. 022 et 0 m. 01 seulement à la dernière ligne, très bien gravées :

D ∨ M ∨ S ∨
 DEMETRIVS ∨ VI
 XIT ∨ ANNIS ∨ LX ∨
 MENS ∨ III ∨ IVLIA
 AFRODITE ∨ VXOR ∨ PIISSI
 MA · FEC ·

«Le mari et la femme, probablement tous deux des affranchis, sont certainement d'origine grecque.

«10. Fragment de plaquette de marbre, brisée de partout. Hauteur des lettres, 0 m. 01 :

vixit {ANNIS
 clat {DIVS · AVXIMVS
 VXORI · OPTIMAE

«En même temps que ces deux épitaphes romaines, M. Gouvet a découvert quelques poteries, un mobilier funéraire assez pauvre et tel qu'on pouvait s'attendre à le trouver dans un cimetière d'affranchis et de petites gens, et quatre *tabellae exsecrationum* en plomb, avec inscriptions. Elles mesurent environ 0 m. 08 sur 0 m. 06.

«Toutes les inscriptions qui précèdent sont gravées avec soin, en petits caractères très nets; elles ne sont pas postérieures aux deux premiers siècles de notre ère.

«11. Au cours des fouilles de la villa romaine d'El-Aerg, dont il a rendu compte dans deux rapports spéciaux, M. D. Novak a découvert un fragment d'inscription, gravé sur une plaque de marbre retaillée après coup pour être utilisée, à l'envers, dans un dallage. Le fragment mesure actuellement 0 m. 32 de haut, 0 m. 12 de

large et 0 m. 025 d'épaisseur. Les lettres, hautes et grêles, comme il arrive souvent dans les textes africains du temps d'Hadrien, sont hautes de 0 m. 05. L'inscription est incomplète à droite, à gauche et en bas. Elle peut se lire ainsi :

C·DITIVM

L·AVREI

ANN·FI

QVAML

T·V·I·E

« Il est regrettable que l'on n'ait pu retrouver d'autres fragments de ce texte qui paraît être intéressant. Ce n'était certainement pas une épitaphe.

« 12. M. l'adjoint du génie Renault a bien voulu me remettre un estampage de l'inscription de Kourba découverte, en 1886, par M. Barry et publiée par La Blanchère dans le *Bulletin du Comité*, 1886, p. 219. C'est une dédicace à Antonin le Pieux, datée de la dernière année de son règne : 161, et non, comme on le croyait, de l'année 155. Les trois dernières lignes de l'inscription doivent en effet se lire ainsi :

pont. max. trib. pot.

XXIII·IMP·II·COS·III·P·^p
COL·IVLIA·CVRVB₁^s
D·D·P·P·

« Le nombre des puissances tribuniciennes est 24, et non 18, comme l'a imprimé le *Corpus*, t. VIII, n° 12452.

« Au cours des fouilles de la Direction des antiquités dans le baptistère de la basilique de Tabarka, M. Sadoux a découvert, au mois de novembre 1901, les inscriptions suivantes qui proviennent certainement de la nécropole païenne située en amont du sanctuaire, et qui ont été entraînées par un éboulement. Je les donne ici, en restituant les textes par hypothèse d'après ses lectures, qui auront besoin d'être revues sur l'original :

« 13.

D · M · S
CESSIVS
VITALIS
PIVS · VIX ·
IT · ANNIS ·
QVADRAGIN
TA · TRES

« 14.

D M S
COSVI
FILII
VIXIT · AN
L X I
H s e

« 15.

D · M · S
I V L I A
O B A S I a
V I X I T A n
N I S · X C · H s · e

« 16. Sur la route, au croisement de la route de Béja :

D I S · M A N
S A C R ·
M · S V L P I C I
V S · L E G A T V S
P I V S · V I X · A N
X X V · H · S · E

« Les fouilles de Carthage continuent à nous fournir en abondance des fragments épigraphiques provenant de dédicaces ou d'épithames, remployées dans des dallages ou des marqueteries de

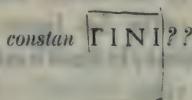
marbre de basse époque. La plupart ne présentent que quelques lettres insignifiantes. Je ne citerai ici que ceux qui, par la forme des lettres ou par d'autres particularités épigraphiques, méritent réellement l'attention :

« 17. Fouilles de l'Odéon. Dans l'égout central, perpendiculaire à la scène, fragment opisthographe en marbre blanc; épais de 0 m. 02.

« a. Hauteur des lettres, 0 m. 05. Brisé de partout, sauf à gauche. Une palme termine l'inscription.



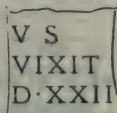
« b. Hauteur des lettres, 0 m. 055. Inscription tracée perpendiculairement à la précédente et paraissant plus ancienne. Une seule ligne en haut; le reste de la pierre est vide.



« 18. Même provenance. Juin 1901. Fragments de plaque calcaire, brisée de partout. Hauteur des lettres, 0 m. 06.

FIDELIS

« 19. Même provenance. Plaque calcaire brisée à gauche, épaisseur de 0 m. 02.

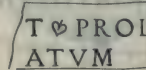


« 20. Fouilles du terrain d'Ancona. Novembre 1901. Fragment de plaque de marbre blanc, épais de 0 m. 03, brisé de partout.

Lettres négligées, de basse époque, au trait, hautes de 0 m. 055.
Sous l'épithaphe, une colombe.



«21. Même provenance. Fragment de dédicace de bonne époque, gravée sur une plaque de marbre blanc, épaisse de 0 m. 013, brisée de partout. Hauteur des lettres : 0 m. 07.



«22. Même provenance. Janvier 1902. Fragment de plaque de marbre, brisée de partout, épaisse de 0 m. 02, opisthographe. Les inscriptions de la face et du revers sont toutes deux de basse époque et sont tracées entre des lignes préparées d'avance. Le texte *a* semble le plus récent; le texte *b* est agrémenté de fioritures; la ligne du bas est restée vide.

«*a*. Hauteur des lettres : 0 m. 025. Forme de l'époque byzantine.

requi } ESCVNTΔVOFideles in pace
BIXITANN is

«*b*. Hauteur des lettres : 0 m. 02.



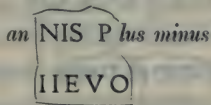
«23. Même provenance. Mars 1902. Fragment d'une plaque de marbre blanc, épaisse de 0 m. 03, brisée de partout. L'inscription,

gravée en lettres hautes de 0 m. 035, paraît concerner soit une souscription publique, soit un tarif quelconque.



« 24. Fragment opisthographe. Marbre blanc, brisé de partout, épais de 0 m. 035.

« a. Hauteur des lettres, 0 m. 05.

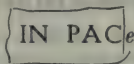


« b. Hauteur des lettres, 0 m. 07.

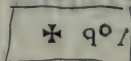


« 25. Autre fragment opisthographe. Épaisseur, 0 m. 02; dimension, 0 m. 18 sur 0 m. 10. Marbré gris.

a. Hauteur des lettres, 0 m. 06.



« b. Une croix et plusieurs ornements indistincts :



« 26. Deux tuiles, retirées le 2 avril 1902 de la maison romaine que l'on déblaie actuellement à proximité du grand réservoir de Bordj-Djedid, présentent de belles et grandes marques rectangulaires portant le même nom de fabricant, mais empreintes avec deux estampilles différentes.

« a. Empreinte rectangulaire de 0 m. 095 sur 0 m. 025. Lettres hautes de 0 m. 02 :

L Λ SEPTVM

« b. Empreinte rectangulaire de 0 m. 10 sur 0 m. 025. Lettres hautes de 0 m. 02. Une seconde marque imprimée un peu plus bas et un peu en travers avec une autre estampille a 0 m. 07 sur 0 m. 02, avec des lettres hautes de 0 m. 015 :

L ∨ SEPTVM

CONTY

« 27. Estampille empreinte sur le col d'une grande amphore. Dans un cadre rectangulaire bombé au centre, large de 0 m. 04, en lettres hautes de 0 m. 008 à 0 m. 011, en relief :

HERACL

« 28. Marque grecque estampillée sur une anse d'amphore rhodienne, trouvée dans les déblais d'un tombeau punique du ^v^e ou du ^{vi}^e siècle avant notre ère.

« Longueur, 0 m. 04; largeur, 0 m. 017; hauteur des lettres, en relief, 0 m. 004 :

ΕΠΙ ΤΙΜΑ
ΓΟΡΑ
ΑΡΤΑΝΙΤΙΟΥ

« Une tête en marbre de Paros, que je viens de faire entrer au musée du Bardo, a été trouvée dans les travaux de réfection d'une installation hydraulique romaine à Aïn-Rakoub, dans les Heddils; elle m'a été remise, sur ma demande, par M. Anglade, conducteur principal du Service des travaux publics à Bizerte.

« C'est un fragment d'une statue de Vénus. La tête est brisée au

cou, le nez et le menton sont endommagés ; il manque, en outre, une partie de la calotte crânienne ; la section, parfaitement nette, part du haut de l'oreille droite et s'étend obliquement jusqu'au sommet de la tête. Une mortaise, profonde de 0 m. 015, et où subsistent les traces d'un goujon de bronze, prouve que le morceau détaché et disparu aujourd'hui avait été rajusté dans l'antiquité, à la suite d'un de ces rapiécages dont on connaît de si nombreux exemples.

« La sculpture représente une jeune femme au visage gracieux et souriant, inclinant légèrement la tête à droite et un peu en arrière. La pupille des yeux n'est pas indiquée. Les cheveux encadrent le front de deux bandeaux ondulés et gonflés, qui cachent à demi les oreilles et sont massés en arrière dans une courte natte en *catogan*, retombant sur la nuque. C'est la coiffure habituelle des Vénus gréco-romaines. Une couronne de feuilles d'eau, le feuillage qui accompagne le plus souvent les représentations de cette divinité, achève de caractériser la sculpture d'Aïn-Rakoub. Avec la tête a été recueilli un fragment d'avant-bras gauche, de même marbre et de même travail, qui appartenait certainement à la même statue.

« L'œuvre est d'un bon style et paraît dater, au plus tard, du temps des Antonins.

« Je viens de faire entrer au musée du Bardo une bague romaine en or, récemment trouvée par un indigène, à Lamta.

« Ce bijou, qui pèse 12 gr. 5, se compose d'un anneau d'or massif de 0 m. 022 de diamètre, présentant, dans un chaton ovale, une intaille ellipsoïdale dont les axes mesurent 0 m. 01 et 0 m. 007. La pierre est en jaspe de couleur chair, veiné de brun clair. La gravure, très soignée, représente la louve de Rome, vue de profil, à gauche. Ce bijou est d'un bon style et paraît remonter au 1^{er} ou au 1^{er} siècle de notre ère. C'est l'époque à laquelle l'ancienne *Lepti Minus*, l'une des cités les plus riches de Sahel, semble avoir atteint l'apogée de sa prospérité, à en juger par le luxe et l'élégance du mobilier funéraire de celles de ses nécropoles que l'on peut dater du Haut-Empire.

« MM. D. Novak et A. Epinat, correspondants de la Direction des antiquités à Mahdia, viennent de découvrir aux environs de Chebba, sur la côte tunisienne, une villa romaine qui paraît fort importante, et dont ils ont déjà déblayé six chambres entièrement

pavées de mosaïques. Ces pavements ne présentent, en général, que des motifs géométriques de très bon style; mais le plus important, occupant un carré de 5 m. 50 de côté, au centre de l'habitation et auprès d'un bassin de 2 m. 50 de diamètre également revêtu de mosaïque, est orné d'une grande composition décorative à figures sur fond blanc.

« La bordure, très simple, se compose d'un rang de flots et de quelques filets unis. Au centre, dans un médaillon circulaire bordé d'un chapelet d'oves et de piécettes, Neptune se trouve debout sur un quadriges triomphal attelé de quatre hippocampes qui galopent impétueusement à la surface des flots dans lesquels plonge leur arrière-train. Le dieu, figuré dans l'attitude et le costume traditionnel sous les traits d'un vieillard aux longs cheveux et à la barbe épaisse, à la tête nimbée; son corps, admirablement modelé, est presque nu; seule une draperie tombant du bras gauche recouvre les jambes et le bas-ventre, qu'elle traverse en diagonale; Neptune s'appuie sur le trident, qu'il tient de la main gauche placée très haut sur la hampe; de la main droite, qu'il porte en avant et à droite, il présente un poisson.

« Derrière le char, à gauche, apparaît une figure de femme voilée qui regarde le dieu et paraît effrayée de son apparition.

« Devant les chevaux fuit un triton, dont l'avant-train plonge déjà dans la mer.

« Autour du médaillon central, le pavement est orné d'épis de blé dont les tiges élancées et flexibles se courbent et s'entrecroisent de la façon la plus gracieuse. Au milieu de ce décor végétal, rendu avec une étonnante fraîcheur d'expression, circulent des personnages et animaux divers. Les angles du tableau sont occupés par les quatre Saisons, figurées sous la forme de jeunes femmes debout : l'Hiver, vêtue d'une longue et chaude tunique, tient au bout d'une perche deux oiseaux aquatiques; l'Automne et l'Été, entièrement nues, présentent, la première un panier chargé de fruits, la seconde un calathos rempli d'une gerbe d'épis, et une faucille. Cette dernière figure, la seule dont MM. Novak et Epinat aient pu jusqu'ici m'envoyer une photographie, est de toute beauté : la tête, tournée à gauche, est couronnée d'épis; le cou et les bras sont ornés d'anneaux; sur l'avant-bras gauche est jetée une draperie qui retombe presque jusqu'à terre. L'anatomie du corps est bien comprise et le modelé excellent.

« La quatrième figure, cachée sous une couche de sédiment calcaire, n'a pu être dégagée jusqu'ici, mais elle est aussi bien conservée que le reste de la composition à laquelle il ne manque pas un cube.

« Les pavements de Chebba sont d'un excellent style qui permet de les dater de la meilleure époque de la mosaïque romaine en Afrique, c'est-à-dire de la fin du 1^{er} siècle de notre ère, ou au plus tard du règne d'Hadrien.

« Je vais prendre les mesures nécessaires pour faire poursuivre, dans les meilleures conditions possibles, des fouilles si heureusement commencées, assurer la conservation des pavements déjà découverts, les acquérir, les enlever et les transporter dans un musée de l'État. »

M. HÉRON DE VILLEFOSSE, chargé d'examiner une étude de MM. L. Bertrand et Chabassière sur *Rusicade*, après avoir constaté l'intérêt de ce travail et l'utilité qu'il y aurait à le publier, exprime le regret que les auteurs n'aient pas joint à leur manuscrit un plan détaillé des ruines de *Rusicade*. Ce plan sera demandé à MM. Bertrand et Chabassière ; lorsqu'il aura été dressé, l'étude sur *Rusicade* sera imprimée dans le *Bulletin*.

M. HOUDAS présente à la Commission un travail de M. Marçais, intitulé : *Six inscriptions arabes du musée de Tlemcen*, dont il propose l'insertion dans le *Bulletin archéologique*⁽¹⁾. — Adopté.

M. TOUTAIN, qui avait été chargé de fonder en un seul travail les études et rapports de MM. les capitaines Donau et Le Bœuf et de M. le lieutenant de Pontbriand sur le Sud Tunisien, communique à la Commission les conclusions de ce travail :

« Les travaux de MM. Donau, Le Bœuf et de Pontbriand, dont nous avons retenu toutes les parties essentielles, s'ajoutent à de nombreuses études antérieures, parmi lesquelles nous citerons surtout, après les grands ouvrages de Ch. Tissot et de M. R. Cagnat, les articles ou notes de MM. P. Blanchet, Lecoy de la Marche, J. Toutain, Hilaire, Tribalet, Renault. D'autre part, sous la direction de M. P. Gauckler, des fouilles, couronnées de succès, ont

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 538, le texte *in-extenso* de cette communication.

été faites récemment à Kasr Ghelane et à Kasr Tarcine. Les résultats déjà obtenus sont loin cependant d'être tous certains. Il se mêle encore beaucoup d'hypothèses aux découvertes proprement dites et aux inductions légitimées par la connaissance chaque jour plus précise des conditions géographiques du pays. Nous nous permettons d'appeler l'attention des savants, des officiers et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'occupation romaine dans le Sud Tunisien sur les questions suivantes, qui ne sont pas encore résolues :

a. Quel était le tracé de la route de *Tacape* à *Capsa* entre El-Hamma (*Aquae Tacapitanae*) et les Biar Belouffa? La voie traversait-elle le Chott Fedjedj ou bien en contournait-elle l'extrémité orientale?

b. Quelle était la direction du *limes Tripolitanus* entre les deux points aujourd'hui identifiés de *Tamallen* et de *Talalati* (Telmin et Tlalet)?

c. Est-il possible de déterminer la direction de ce même *limes* et d'en retrouver les principales stations au delà de *Talalati*? En particulier, le *limes* suivait-il la vallée de l'Oued Gerger et traversait-il la dépression de l'Oued Dahrçen? ou bien passait-il le long de la Bahira Cheik-Saïd-ben-Amor?

d. Enfin il serait extrêmement utile d'étudier à fond toutes les ruines de *castella* romains, comme l'ont été celles de Tlalet, de Kasr Ghelane et de Kasr Tarcine. Des fouilles de ce genre seraient peut-être fructueuses au Kasr Benia des Ouled Baguel, au Kasr Benia de l'Oued Bel Recheb, à Remada. »

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

10 JUIN 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Gauckler fait hommage de la 1^{re} partie du tome II de l'*Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, qu'il dirige.

Le R. P. Delattre offre une note par lui publiée sur un *Sarcophage à couvercle orné d'une statue, trouvé dans une tombe punique de Carthage*.

Ces deux ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements sont adressés aux auteurs.

M. Gsell envoie trois notes, relatives l'une à des inscriptions nouvelles découvertes par M. Jacquetton, l'autre à des découvertes épigraphiques récentes advenues en Algérie, la troisième à une chapelle chrétienne de la région de N'gaous et à l'emplacement de la ville de *Tepidæ*. Ces différentes communications seront insérées au *Bulletin* ⁽¹⁾.

M. Hinglais, conservateur du musée de Constantine, envoie une note sur une sculpture trouvée au Condiat-Aty à Constantine. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. le capitaine Hilaire communique des renseignements sur des gravures rupestres du Sud Oranais. — Renvoi à M. le docteur Hamy.

(1) Voir plus loin, p. 506, le texte *in-extenso* des notes de M. Gsell.

M. Barry, administrateur de la commune mixte de Morsott, a fait parvenir la photographie d'un fragment de statue trouvé dans ses fouilles. — Renvoi à M. Reinach.

M. Papier, membre non résidant du Comité, envoie deux photographies, l'une d'un fragment de sarcophage, l'autre d'une tête féminine, morceaux déposés l'un et l'autre au Musée de Bône. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. GAUCKLER annonce quelques découvertes nouvelles survenues en Tunisie :

« Les travaux de construction de l'arsenal maritime de Sidi-Abdallah, au sud du golfe de Bizerte, ont amené la découverte de diverses constructions romaines, généralement assez mal conservées et sans grand intérêt, qui ont été détruites ou recouvertes de bâtiments nouveaux, au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Une trouvaille toute récente nous fait aujourd'hui regretter que l'on n'ait pas attaché plus d'importance aux ruines mises au jour auparavant et maintenant disparues sans qu'on ait pris la peine d'en relever le plan. Une tranchée ouverte parallèlement au « bâtiment des défenses sous-marines A », à une quinzaine de mètres en avant, et au delà d'une route tracée précédemment, a rencontré sur une cinquantaine de mètres de longueur une série de murs qui se continuent de part et d'autre du fossé et qui déterminent une série de chambres de médiocre étendue.

« Les trois pièces les mieux conservées présentent des particularités suffisamment caractéristiques pour nous permettre d'affirmer qu'elles appartenaient à des thermes, sans doute les bains privés d'une villa romaine, dont les ruines antérieurement rencontrées représentaient les chambres d'habitation.

« La première, incomplètement déblayée, et qui semble demi-circulaire, devait être une piscine.

« La chambre suivante, rectangulaire, a le mur de fond légèrement cintré, en forme d'abside; la face opposée qui se trouvait sous la route actuelle et qui devait être symétrique à la première a été détruite il y a plusieurs mois déjà; le sol pavé de mosaïque était supporté par des hypocaustes en brique, entre lesquels circulait l'air chaud qui arrivait par une bouche ménagée au-dessous et au centre de l'abside; une seconde ouverture donne communica-

tion avec le sous-sol de la chambre, qui était également sur hypocaustes et pavée de mosaïque.

« Le pavement de la seconde pièce, la principale, est le plus soigné. La mosaïque, en cubes de marbre et de calcaire d'assez grandes dimensions et n'offrant pas une grande variété de tons, était établie sur une aire formée de tuiles plates, rejointes exactement et reposant sur les hypocaustes. Le tout s'est effondré au moment où un incendie détruisit l'édifice, et c'est dans le sous-sol qu'ont été retrouvés les débris du pavement : ceux-ci se raccordent cependant assez bien pour que M. David Viollier, que j'avais envoyé à Sidi-Abdallah aussitôt après la découverte, ait pu reconstituer dans son ensemble le motif décoratif du pavement. Bordé sur toute son étendue d'une grecque très simple sur fond blanc, il se compose d'une rosace étoilée à huit rayons formée de deux carrés entrelacés, qui s'inscrit dans un carré écoinçonné de quatre fleurs de lotus, au centre de la mosaïque, et qui sépare deux registres rectangulaires se correspondant dans les deux absides de la pièce. L'un de ces registres a été détruit au moment des travaux de la route : il n'en reste plus que la bordure inférieure; l'autre est à peu près intact. Il figure deux chevaux à l'attache, se faisant face de part et d'autre d'un pilier central en forme d'autel, sur lequel sont déposées des palmes. Les chevaux sont traités comme ceux des mosaïques d'Hadrumète découvertes en 1886 dans le camp du 4^e tirailleurs ⁽¹⁾ : ils ont la même attitude, la tête relevée, les reins cambrés, piaffant et battant le sol du sabot de la jambe droite de devant. La queue et la tête sont ornées de rubans et de palmes; sur la croupe est dessinée une marque d'écurie, un trèfle pour le cheval de droite qui a la robe jaune, un signe qui ressemble à celui des chevaux de *Sorothus* pour celui de gauche, qui a la robe brune.

« Au-dessus des deux bêtes, sont inscrits leurs noms en grandes lettres :

DIOMEDES	<i>à gauche.</i>
ALCIDES	<i>à droite.</i>

« Le même sujet devait se répéter sur le registre opposé à l'autre extrémité de la salle : peut-être même l'artiste avait-il usé de ce

⁽¹⁾ La Blanchère, *Collection du musée Alaoui*, mosaïques d'Hadrumète, figures des pages 21 et 25.

curieux procédé de rabattement que l'on observe sur la mosaïque du CAMPVS DILECTVS d'Hadrumète ⁽¹⁾ pour représenter les mêmes chevaux sur leurs deux faces; tous les détails de l'attitude et du harnachement restant d'ailleurs identiques dans les deux motifs symétriques.

« Le motif de la troisième chambre est beaucoup plus simple. Il se compose de boucliers (*peltae*) de couleur sombre sur fond blanc, groupés quatre par quatre, en ailes de moulin, autour d'un bouton central.

« Je viens d'obtenir de M. l'amiral Ponty, commandant la division navale de Tunisie, l'autorisation de faire transporter au musée du Bardo le tableau des chevaux; j'ai commencé, d'autre part, les démarches nécessaires pour pouvoir compléter les découvertes déjà faites à l'arsenal de Sidi-Abdallah au moyen de fouilles méthodiques.

« D'autre part, MM. D. Novak et Ch. Épinat, de Mahdia, poursuivent actuellement, pour le compte et aux frais de la Direction des antiquités, leurs recherches dans les ruines de la villa romaine de Chebba, dont la découverte a déjà fait, de ma part, l'objet d'un rapport. Les renseignements que j'ai reçus depuis cette date, les documents qui me sont parvenus et les nouvelles trouvailles faites, me permettent aujourd'hui de modifier sur certains points, et de compléter sur d'autres, les indications de la première heure que j'avais tenu à vous transmettre sans retard.

« La villa romaine de Chebba, découverte par MM. Novak et Ch. Épinat, occupe, au bord de la mer, une situation analogue à celle des maisons romaines d'El-Alia précédemment déblayées, à quelques kilomètres au Nord, dans la direction de Mahdia. Elle est construite sur une falaise calcaire qui domine de cinq à six mètres le niveau de la mer et que rongent incessamment les flots qui viennent la heurter, en se brisant à sa base. Les éboulements qui se sont produits au cours des siècles ont entraîné avec eux la partie de l'habitation qui couronnait immédiatement la crête de l'escarpement : de la première rangée de chambres parallèle au rivage, il ne reste plus guère que les amorces des mosaïques qui les ornaient, et ce sont précisément les strates horizontales de ces pavements, apparaissant en coupe sur les pans verticaux de la falaise, qui ont

(1) Cf. La Blanchère, *Collection du musée Alaoui*, p. 21.

signalé la présence à cet endroit d'une construction romaine, dont aucun vestige n'apparaissait à la surface du sol.

« Pour la clarté de la description qui va suivre, j'indique dans le tableau suivant et par des numéros la position relative des différentes chambres :

	10	9	8	
	11	12		6
			7	
				5
	1	2	3	4

« Les chambres 1, 2, 3, 4, en partie emportées par les éboulements, sont pavées de mosaïques à dessins géométriques de bon style :

« N° 1 : Cercles de même diamètre, se coupant six par six et déterminant des rosaces étoilées à six branches dans une bordure à rinceaux élégants et légers.

« N° 2 : Motif géométrique plus simple : étoiles à quatre branches, séparées par des carrés ornés de croisettes.

« N° 3 : Combinaison de grecques, à base carrée.

« N° 4 : Corridor?; carrelage et double rangée de triangles rectangles et isocèles (demi-carrés) formant bordure en dents de scie.

« Les chambres 1 et 3 communiquent par des portes, dont les seuils sont ornés d'élégants cartouches décoratifs rectangulaires, avec la grande salle n° 7, qui paraît avoir été le centre de l'habitation; c'est également sur celle-ci que s'ouvrent au Nord la chambre n° 5, dont la mosaïque dessine une combinaison de grecques à base orthogonale, avec un seuil analogue, mais non identique aux précédents, et peut-être aussi le bassin ovale voisin, n° 6, qui est pavé de simples cubes blancs; puis, au Sud, la chambre n° 8, dont le seuil est aussi orné d'un cartouche et dont la mosaïque ornementale est malheureusement très détruite ⁽¹⁾. Les chambres suivantes, nos 9 et 10, sont des salles de bains; le sol, pavé de mosaïque, était supporté par des hypocaustes en briques, le sous-sol étant revêtu d'un enduit de ciment; ces deux pièces étaient chauffées par le four n° 11, dont l'ouverture est tournée vers le dehors.

(1) Le motif se compose de médaillons circulaires alternant avec des losanges arrondis aux côtés concaves, et des ovales, chacune de ces figures servant de cadre à un tableau central représentant un quadrupède, un oiseau, un poisson ou un personnage humain.

Entre ce four n° 11 et la grande salle centrale existe un espace rectangulaire non pavé qui était peut-être une petite cour intérieure, et qui semble avoir communiqué avec la chambre n° 1, dont elle n'est plus séparée aujourd'hui par aucune cloison visible.

« La salle principale n° 5 occupe un espace carré de 5 m. 50 de côté; elle devait être éclairée d'en haut, peut-être était-elle même complètement à ciel ouvert. En tout cas, il existe dans le coin N. O. de la pièce une bouche d'égout, percée de quatre trous, ménagée pour l'écoulement des eaux dans un réservoir; celui-ci, que l'on n'a pu explorer encore, me paraît avoir été construit sous la pièce elle-même, à en juger du moins par l'état de conservation de la mosaïque, meilleur que partout ailleurs, ce qui prouve qu'elle était protégée contre les infiltrations et les glissements du sous-sol par une couche épaisse et résistante de maçonnerie telle que la voûte d'une citerne.

« Le pavement est occupé dans toute son étendue par une grande composition décorative à riche bordure et grand médaillon central.

« La bordure est formée d'une large bande extérieure de cartouches alternant avec des médaillons, conçus dans le même style que les seuils des portes qui s'ouvrent sur la salle; puis d'une grecque et d'une rangée de flots entre deux filets noirs, le tout figuré avec une élégante légèreté sur fond bleu.

« Le médaillon central est bordé, entre deux filets circulaires concentriques, d'un anneau d'oves et de piécettes se détachant en clair sur un fond sombre. Il représente, sur les flots de la mer, Neptune debout sur un quadriga attelé de deux couples de chevaux fougueux disposés en éventail et se cabrant de part et d'autre du timon, qui se redresse sous leurs efforts. Les coursiers rejettent la tête en arrière d'un mouvement superbe et bombent leur poitrail en piaffant, tandis que leur arrière-train plonge à demi dans les flots ⁽¹⁾. Les guides des deux couples de chevaux sont tenues, d'une part, par un Triton, et, de l'autre, par une Néréide qui suivent le char à droite et à gauche. Le Triton, dont la chevelure bouclée et en désordre est surmontée de pinces de homard et dont le buste se termine par des jambes équinées et une queue de poisson, porte sur l'épaule droite un long coquillage pointu cannelé en

(1) Devant eux, deux dauphins, effrayés par l'impétuosité de l'attelage, disparaissent en plongeant dans la mer.

spirale. La Néréide a la tête recouverte d'un voile qui retombe en arrière, laissant le torse nu jusqu'aux hanches; elle tient les guides de la main droite et de la main gauche un pedum.

« Neptune occupe le centre du tableau : il est figuré dans l'attitude et le costume traditionnels, sous les traits d'un vieillard aux longs cheveux et à la barbe épaisse; la tête, majestueuse et calme, avec une expression un peu triste, est nimbée; le corps, robuste et admirablement modelé, est presque nu : seule une draperie jetée sur l'épaule gauche et descendant dans le dos en arrière revient sur la hanche droite et remonte en diagonale en formant le *sinus*, pour venir masser ses plis qui tombent ensuite librement sur l'avant-bras gauche; celui-ci, dressé en l'air, s'appuie sur un long trident, que le dieu tient de la main gauche placée très haut sur la hampe.

« De la main droite, qu'il porte en avant, Neptune présente une anguille de mer (?) qui se tord sous la pression des doigts.

« Le tableau est bien conçu, groupé avec une parfaite symétrie dans l'ensemble, une grande variété d'attitudes dans le détail. Les diverses figures se répondent en s'opposant, les personnages accessoires étant subordonnés à la divinité qui occupe le centre du groupe, attirant l'attention non seulement par la place d'honneur qui lui est attribuée, mais aussi par le soin tout particulier avec lequel elle est traitée.

« Autour du médaillon central, les quatre Saisons occupent les coins de la mosaïque : ce sont de jeunes femmes debout sous un berceau de feuillages dont l'espèce varie suivant la figure qu'il abrite; chacune d'elles est accompagnée d'un serviteur dont l'attitude et l'occupation diffèrent chaque fois, et d'un quadrupède symbolique, qui lui servent en quelque sorte d'attributs et achèvent de la caractériser.

« C'est d'abord, en bas et à droite, le Printemps, sous un arceau formé par deux branches de rosier fleuri. La jeune femme n'a d'autre vêtement qu'une légère écharpe en arc de cercle, jetée en arrière sur les jambes, et dont les extrémités sont ramenées sur les bras. Elle est parée d'un collier; des roses sont tressées dans ses cheveux; des roses remplissent la corbeille qu'elle tient de la main gauche, tandis que de la droite elle tend un rameau fleuri.

« A sa droite, un lévrier, symbolisant la chasse à courre, tire sur la laisse qui le retient à l'arceau de feuillages et s'efforce de re-

joindre un personnage qui ramasse des olives, plus loin, près de l'Hiver.

« A gauche du Printemps, un jeune garçon vêtu d'une courte tunique blanche, relevée très haut par une ceinture, s'avance vers la figure suivante, l'Été, portant sur l'épaule droite un calathos analogue à celui que tient la Saison des fleurs, et s'appuyant de la main gauche sur un bâton.

« Il est précédé du lion zodiacal, symbolisant les ardeurs du mois de juillet, qui se dirige vers l'Été; cette Saison, entièrement nue, tient sur le bras gauche les claires draperies dont elle s'est dépouillée; elle est entourée de blés chargés d'épis; elle a le cou et les bras parés de bijoux, des épis dans les cheveux, une gerbe nouée par un large ruban sur le bras gauche, une faucille dans la main droite.

« Au-dessus du médaillon central et à l'opposite, un jeune homme, court vêtu d'une tunique, se penche à gauche sur une corbeille de grains(?). Il tourne le dos à la panthère bachique qui retourne elle-même la tête vers l'Automne. L'artiste a donné à cette troisième figure féminine, qu'abrite un berceau de pampres chargés de grappes, l'attitude et le costume du dieu des vendanges. Le torse, orné d'un collier à larges médaillons et de bracelets, est entièrement nu; les jambes sont enveloppées d'une draperie assez lâche ramenée sur le bras gauche, qui tient un thyrses, mince et très long; la main droite fait une libation avec le canthare.

« A gauche de l'Automne, un jeune homme s'éloigne, portant sur l'épaule droite de grosses grappes suspendues à un bâton, et tenant dans la main gauche une canne, comme le personnage qui occupe une position symétrique à côté du Printemps. Devant lui fuit un sanglier, allusion aux chasses hivernales.

« L'Hiver est une femme chaudement vêtue de draperies de teintes sombres, qui porte sur l'épaule droite deux canards sauvages pendus à un bâton, et qui retient du bras gauche les plis de sa robe; des branches d'oliviers, chargées de fruits, s'inclinent et s'entrecroisent au-dessus de sa tête; les olives tombées à terre sont ramassées par un jeune homme placé à gauche; ce personnage termine le cycle des Saisons.

« Toutes ces figures n'offrent rien d'inattendu, ni d'inédit, mais elles charment par leur rendu réaliste et par la façon ingénieuse dont elles sont groupées. Le décor végétal qui les encadre est traité

avec fraîcheur d'inspiration et précision. Mais il ne faut pas oublier que la mosaïque de Chebba, si elle reproduit un excellent modèle alexandrin, n'est pourtant qu'une copie, qui présente de nombreuses imperfections dans le détail, d'étonnantes incorrections et, surtout dans l'exécution générale, une grande timidité.

« L'œuvre ne me paraît pas postérieure au début du ^{II}^e siècle; elle est d'une parfaite conservation. C'est, malgré toutes les restrictions qu'il faut faire, l'une des plus belles compositions décoratives qui aient encore été découvertes dans cette région du Sahel Tunisien, dont l'éclatante prospérité, au temps des Antonins, fut si favorable au développement des arts plastiques et en particulier de la mosaïque.

« Il serait facile, mais oiseux, de rapprocher la mosaïque de Chebba des œuvres analogues si nombreuses qui représentent soit Neptune et son cortège, soit les quatre Saisons; il suffit de faire remarquer que c'est la première fois que ces deux motifs traditionnels et banals sont groupés sur le même pavement.

« A une quarantaine de mètres au Nord de cette première villa romaine, M. Novak vient d'en découvrir une autre que l'on déblaie actuellement et qui paraît présenter des dispositions analogues : une grande salle centrale à ciel ouvert, avec bouche d'égout pour l'écoulement des eaux, et tout autour diverses chambres ou salles de bains.

« La pièce principale est ornée d'une mosaïque à tableau central carré, entouré d'un motif décoratif presque identique à celui de la chambre 8 dans la première villa, et qui est certainement de la même main. Ce sont encore des cercles alternant avec des ovales et des losanges étoilés, à côtes concaves et sommets arrondis; ces médaillons encadrent des motifs variés qui représentent surtout des mets, des corbeilles de fruits, des coupes à boire.

« Le tableau central est entouré d'une bordure assez large, avec grecque et filet dentelé : une élégante barque de pêche longe le rivage de la mer, de gauche à droite; l'avant, très relevé, est surmonté d'un aplustre à trois pennes; le mât multicolore se dresse à l'arrière; la vergue, descendue, est rangée horizontalement le long du bordage; la voile, serrée en paquets, est déposée sur un banc à l'avant.

« Huit rangs de rames garnissent les flancs du navire; un pêcheur se tient debout près de l'arrière, relevant une ligne dont la canne

se courbe sous le poids d'un poisson ; deux rameurs lui font face, assis sur la même barre transversale.

« En avant, au premier plan à gauche, un autre pêcheur à la ligne, entièrement nu, assis sur un des rochers du rivage, retire de la mer un poisson qui a mordu à l'hameçon.

« Le sujet, traité dans la manière hellénistique, est banal : on le trouve reproduit à satiété sur les mosaïques africaines, surtout à Oudna et Médeina ; mais le dessin est élégant, le coloris habilement varié et très éclatant. La conservation est parfaite.

« A l'Est de la salle centrale s'ouvrent un corridor et une piscine où l'on descend par trois degrés, et dont le fond est pavé d'une mosaïque parsemée de mollusques variés.

« A l'Ouest, la seule chambre déblayée jusqu'ici est ornée d'une composition décorative analogue à celle de la grande salle, médaillons entourés de rinceaux et contenant des mets, des corbeilles de fruits ou des oiseaux.

« Les deux villas ont été certainement décorées par le même artiste, dont le talent semble aussi avoir été mis à contribution par les propriétaires des autres villas du littoral. Les mosaïques de Chebba présentent d'évidents rapports avec celles d'El-Alia, et même avec les pavements les plus anciens de la villa romaine d'El-Aerg, précédemment déblayée par M. Novak.

« J'ai pris les mesures nécessaires pour assurer la conservation de ces œuvres d'art et faire transporter les unes au musée Alaoui, les autres à la municipalité de Mehdia, où elles seront exposées au public. »

M. CAGNAT dépose, pour être inséré au *Bulletin*, un rapport de M. D. Viollier, attaché libre à la Direction des antiquités de Tunisie, sur une mosaïque de Féryville, dont il est question d'autre part⁽¹⁾.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 470, le texte *in-extenso* du rapport de M. Viollier

8 JUILLET 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. PERROT.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Héron de Villefosse, président, empêché, s'excuse de ne pouvoir venir présider la séance.

M. Gsell s'excuse pareillement de ne pouvoir assister à la réunion.

M. Gauckler adresse un rapport de M. le lieutenant Tardy sur les fouilles de Ksar-Tarcine. — Renvoi à M. Toutain.

Il envoie, en outre, l'estampage d'une inscription libyque trouvée par M. Atger à Bîr-Mehercha. — Renvoi à M. Berger.

Enfin il fait hommage à la Commission, de la part de M. E. Blondel, d'une brochure intitulée : *A travers Tunis; Notes et Croquis*.

Cet ouvrage sera déposé à la Bibliothèque nationale, et des remerciements sont adressés à l'auteur.

M. le Dr Carton, membre non résidant du Comité, envoie le texte d'une inscription trouvée dans le Djebel-Bellota, à Aïn-Serrag (contrôle de Maktar).

Hauteur des lettres, 0 m. 05.

D M S
OPTA TAOP
TATI FILIA VI
XIT AN QVAD
RAGIN TA QV
INQVF

M. BALLU fait la communication suivante :

« Une découverte fort intéressante a été opérée au mois de mai dernier par le service des Monuments historiques de l'Algérie dans une salle de l'un des édifices privés récemment déblayés à Timgad.

« Placée entre deux mosaïques d'ornement d'un dessin assez ordinaire, une autre mosaïque à petits cubes se trouvait recouverte d'une mince couche de terre durcie par le temps et n'en laissant apercevoir en aucune façon la composition. Il nous fallut faire enlever cette couche avec les plus grandes précautions, au moyen d'un travail de ponçage effectué avec une pierre de grès et de l'eau. L'opération réussit parfaitement et, au bout de quelques heures, nous eûmes la grande satisfaction de contempler un magnifique pavage de marbre représentant un ensemble de trois figures encadré par une riche bordure, et couvrant une surface de 9 mètres carrés environ.

« La figure centrale est celle d'une déesse entièrement nue, assise dans l'eau sur la jambe droite, la cuisse droite plongeant presque entièrement dans le bassin. La jambe gauche est coudée à angle droit, la cuisse restant au-dessus de la surface du liquide. Le haut des bras, les poignets et le bas des jambes sont ornés de bracelets d'or.

La tête, coiffée avec un bandeau à la grecque et surmontée d'une étoile à cinq branches, est enveloppée par un nimbe. La main droite reçoit l'eau d'un vase que tient une nymphe et qui est appuyé sur un rocher; le bras gauche fait un geste pour masquer la nudité de la déesse qui n'est autre que Diane, car cette dernière aperçoit dans l'eau le reflet des traits d'Actéon dont la tête apparaît en haut du rocher, accompagnée d'une chlamyde flottante et surmontée du fragment d'inscription suivant qui n'a pu encore être expliqué :

SELIN

S Ὑ P G

« La nymphe qui, à la droite de la déesse, tient de la main gauche l'urne dont nous avons parlé, est à demi vêtue ; ses cuisses et ses jambes sont recouvertes d'une étoffe transparente et reposent sur le roc, en dehors de l'eau ; le tronc d'un palmier, dont le feuillage a disparu, est disposé à cette extrémité du tableau.

« De l'autre côté de la déesse, à sa gauche, une deuxième nymphe, dépouillée de tout vêtement, se tient debout, les pieds sur le sol et s'appuie sur l'un des deux palmiers qui accompagnent la figure. La tête légèrement penchée sur l'épaule droite porte une coiffure ondulée; le cou est décoré de deux colliers : l'un formé d'émaux blancs et rouges alternés; l'autre, situé en dessous et plus important, se compose d'une série de médaillons dont sept sont visibles. Les deux mains tiennent une grande vasque dans laquelle tombe l'eau d'une source amenée par un tuyau de forme parallélépipédique disposé dans une anfractuosité du rocher où paraît le fils d'Aristée; l'eau rejaillit de la conque dans le bassin.

« Un roseau aux branches multiples prend sa naissance près du pied droit de la nymphe et la surpasse en hauteur; les bras et les pieds sont, comme ceux de Diane et de la figure drapée, ornés de bracelets d'or.

« La finesse de cette mosaïque est remarquable et sa conservation serait parfaite si nous n'avions à déplorer la disparition de l'angle supérieur de gauche qui nous a enlevé la plus grande partie de la tête d'Actéon dont le cou, l'oreille gauche et un fragment de la chevelure apparaissent seulement; le haut de la poitrine et la tête de la nymphe drapée; enfin un peu moins de la moitié de la bordure qui se compose de deux filets décorés d'une série de carrés disposés en forme de grecque rudimentaire encadrant des rinceaux agrémentés de feuilles, de fruits (grappes de raisin principalement) et de fleurs sur les tiges desquelles se posent des lézards aux vives couleurs.

« Le caractère du dessin de la mosaïque est plein de style, et nous signalerons la particularité de la présence d'émaux au milieu des cubes de marbre pour représenter les bijoux qui ornent les figures malgré leur nudité. Enfin nous rapprocherons la représentation intéressante de ce tableau de celle d'une peinture de Pompéi⁽¹⁾ où Diane a une position tout analogue avec les mêmes gestes, et où Actéon la surprend au bain du haut de son rocher.

« Aussitôt après la découverte de cette mosaïque, nous avons pris les dispositions nécessaires pour son transport et son application sur les murs du musée de Timgad, où elle est désormais à l'abri de toute détérioration. »

(1) Voir Mazois, *Ruines de Pompéi*, II, 39.

M. Ph. BERGER dépose un rapport sur une découverte de M. le capitaine Donau :

« M. Gauckler a annoncé au Ministère, à la date du 23 avril 1902, la découverte faite par M. le capitaine Donau de deux fragments de poterie avec inscriptions à Henchir-Kanefir. Les deux tessons étaient joints à son envoi.

« L'un d'eux porte, ainsi que l'a bien vu M. Gauckler, une inscription néo-punique. L'inscription est longue de cinq ou six lignes; malheureusement, elle est brisée de tous les côtés. »

M. GAUCKLER a envoyé depuis la dernière séance un certain nombre d'inscriptions nouvellement trouvées en Tunisie. Quelques-unes proviennent de l'Henchir-Douamis, au pied du Djebel-Rirha, sur la piste qui relie la station de Ben-Béchir à la frontière algérienne. L'une d'elles prouve que la ville antique se nommait autrefois *Saia Major*. D'autres découvertes de différentes localités sont rassemblées ici :

« 1. C'est d'abord, dit M. Gauckler, une colonne milliaire de la grande voie romaine de Carthage à *Theveste*, dont l'existence m'avait déjà été signalée par M. Drapier dans le Goubellat au Sud-Est du Djebel-Djaffa, et au Nord-Est de Sidi-Sahbi (propriété Grangier). J'ai chargé M. David Viollier de prendre un estampage de ce monument épigraphique, qui est malheureusement brisé à la partie inférieure, et dont on ne peut assurer qu'il se trouve à la place qu'il occupait primitivement sur le bord de la voie romaine. Il manque les deux dernières lignes de la dédicace, ainsi que le chiffre des milles. Les lettres, gravées avec soin, sont de belle hauteur : 0 m. 09 à la première ligne, 0 m. 07 à la seconde, 0 m. 06 aux suivantes, 0 m. 05 aux dernières.

I M P · C A E S A R
 DIVI · N E R V A E · N E P O S
 DIVI · T R A I A N I · P A R T H I C I · F
 T R A I A N V S · H A D R I A N V S
 A V G · P O N T · M A X · T R B ·
 P O T · V I I · C O S · I I I
 V I A M A K A R H A G I N E
 T H E V E S T E M S T R A V I T
 P E R · L E G I I I · a u g ·
 p · m e t i l i o · s e c u n d o ·
 l e g · a u g · p r · p r ·

Imp(erator) Caesar, Divi Nervae nepos, Divi Trajani Parthici f(ilius) Trajanus Hadrianus Aug(ustus), pont(ife)x max(imus) trib(unicia) pot(estate) VII, co(n)s(ul) III, viam a Karthag[ine] Thevestem str[avit] per leg[ionem] tertiam [Augustam, P. Metilio Secundo leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore), m(illia) p(assum). . .]

« Le texte, daté de l'année 123 de notre ère, reproduit une formule déjà connue par de nombreuses bornes milliaires de la même voie romaine, qui furent toutes érigées au moment de l'ouverture de cette importante route stratégique tracée par les soldats de la 3^e légion Auguste sous les ordres du légat de Numidie, P. Metilius Secundus.

« 2. M. David Viollier m'a également communiqué, de deux autres inscriptions inédites découvertes dans la même région, les copies suivantes qui auraient besoin d'être revues sur la pierre :

« Sur un linteau calcaire, brisé à droite et à gauche :

A TIS IIVCE T CAS I ROREESIN
VALERIA TERTIA FILIA SVA

. ma[t]r[is] [A]u[g](usti) et castror(um)
e[t] s[e]n(atus) [et patriae]. Valeria Tertia filia sua . .

« 3. Inscription trouvée par M. Reveyron dans un bas-fond, près de la route de Medjez-el-Bab au Bou-Arada.

C ERERVM AVG · SAC
G ARGILIVS · Q ILB
G ATHEMER · S · P
R E S T I T V T

. . . [C]ererum Aug. sac(rum). . . Gargilius Q. [li]b(ertus)
Gathemer^p s(ua) p(ecunia) restituit.

« 4. Voici un texte signalé à la Commission de l'Afrique du Nord, dès le 12 décembre 1899, par le P. Delattre qui a donné une lec-

ture provisoire de cette inscription⁽¹⁾. Je crois pouvoir être aujourd'hui en mesure d'améliorer cette lecture, sans prétendre d'ailleurs résoudre tout le problème que soulève le texte en raison de son mauvais état de conservation :

P · CLVVIO · FELICI · TERTV·II no
FL · P · COL · IVL · AELIAe thubbae?
S P L E N D I D I S S I M V S ordo
P E T I T V E T I po
P V L I C inco M
S PARABILI IVSTITIA integrity
TE · BONITATE · CLEMENTE
ADMINISTRATA · STATV am
AERE · COLLATO · POSVERunt

« La dédicace est gravée en belles lettres hautes de 0 m. 04 sur la face principale d'un piédestal de statue en forme d'autel, et dans un cadre mouluré. Il faut sans doute la lire ainsi :

P. Cluvio Felici Tertulli[no], fl(aminis) p(erpetuo) col(oniae) Jul(iae) Aelia[e]?
Thubbae?] splendidissimus ordo? petitu et. . . [po]puli [et] c[ives univer]si
[pro re publica cum inco]mparabili justitia, i[n]tegrita[te], bonitate, clemen
t[ia] administrata, statu [am] aere collato posuer[unt].

« Cette inscription me paraît dater de la première moitié du III^e siècle, après Caracalla. Le personnage auquel elle est dédiée, P. Cluvius Felix Tertullinus, appartenait sans doute à la famille de P. Cluvius Tertullinus, époux de Vettia Quinta, flaminique de la colonie romaine de *Vallis*, voisine de Thubba, et curateur de cette même cité⁽²⁾; lui-même devait être curateur de la cité de Thubba.

« Le principal intérêt de cette dédicace réside dans la seconde ligne, malheureusement mutilée. Le personnage était flamine perpétuel d'une colonie Julienne dont le nom manque, et qui peut aussi bien être Carthage que Thubba. Ce qui me décide à restituer de préférence le nom de *Thubba*, c'est que sa voisine *Thuraria*, un

(1) Cf. *Bulletin archéologique du Comité*, 1899, p. CCXVII.

(2) Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 1280.

peu plus rapprochée qu'elle de Carthage, était également colonie Julienne⁽¹⁾.

« Il faut espérer que de nouvelles découvertes viendront bientôt fournir la solution de ce petit problème que je ne puis que poser aujourd'hui. »

« Un certain nombre d'inscriptions, conservées soit au Musée municipal de Sousse, soit dans la salle d'honneur du 4^e tirailleurs, sont encore inédites.

« 5. L'inscription suivante, que j'ai déjà publiée, provient d'El-Djem, et non de Sousse. Elle est incomplète à droite et en bas : il subsiste du haut des caractères de la troisième ligne quelques vestiges assez faibles, suffisants pourtant pour qu'on puisse les déterminer. Le texte doit se lire ainsi :

M · AVRELIO · AN *tonin*
CAES · PARTICIPI · IM *perii*
IMP · CAES · L · SEPTIMI *severi*
filio

« Le texte n'est donc pas dédié à l'empereur Marc Aurèle, comme je l'avais supposé à tort dans un article paru il y a quelques années⁽²⁾, mais à Antonin Caracalla; il remonte à l'époque où le jeune César avait déjà été associé à l'empire par Septime Sévère, sans toutefois avoir encore reçu le titre d'*imperator*, c'est-à-dire selon toute apparence en 196⁽³⁾.

« 6-15. Inscriptions découvertes en 1901 et 1902, au cours des fouilles pratiquées dans le camp Sabatier par le 4^e tirailleurs sous la direction du colonel, aujourd'hui général, Goetschy. — Conservées à la salle d'honneur du régiment.

« 6. Plaquette de marbre blanc haute de 0 m. 20, large de 0 m. 29, épaisse de 0 m. 015; hauteur des lettres, 0 m. 02. Caractères fins et soignés :

⁽¹⁾ Cf. Gauckler, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1895, p. 66 et suiv.

⁽²⁾ *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LVI, p. 133 et suiv.

⁽³⁾ Cf. Mommsen, *Staatsrecht* II, (3^e éd.), p. 1149, n. 1.

DIS MANIBVS
T · FLAVIO · POLYBIO · LIBERTO
BENE · MERENTI
T · FLAVIVS · EPITHYNCANVS · PATRONVS

Ligne 4 : *Epithyncanus* pour *Epitynchanus*, faute du lapicide.

« 7. Plaquette de marbre haute de 0 m. 24, large de 0 m. 30, épaisse de 0 m. 02 à 0 m. 03; hauteur des lettres, 0 m. 03 à 0 m. 02 :

DIS MANIBVS
M · ARRVNTIVS · FELIX
H · S · E · VIX · ANN · XIII ET D
PATER · PISSIMVS · FEC ·

« Ligne 3 : *vix(it) ann(is) XIII et d(ie)?* On ne peut certainement pas lire FID(*elis*).

« 8. Plaquette de marbre haute de 0 m. 12, large de 0 m. 15, épaisse de 0 m. 03 :

DIS · MAN
CAECILIVS · M \ (sic)
XIMVS · H · S · E · V
A · LXXXVI

« Ligne 2 : Dans l'A de *Maximus* le lapicide a oublié de graver la jambe gauche du caractère : \ au lieu de A.

« 9. Plaquette mal équarrie mesurant 0 m. 18 de hauteur sur 0 m. 24 de largeur; la seule partie apparente sur le cippe en maçonnerie dans lequel elle était encastrée est, au contraire, parfaitement rectangulaire et mesure 0 m. 18 sur 0 m. 10; hauteur des lettres, 0 m. 02 :

DIS MANIB
C · CLODIVS · MAXIMVS
H · S · E · VIXIT · ANNIS · VII
C · IVLIVS · DONATVS
NEPOTI · PISSIMO

« 10. Plaquette de marbre haute de 0 m. 20, large de 0 m. 25; lettres hautes de 0 m. 015 à 0 m. 01 :

DIIS · MANIBVS
SACRVM
CLODIA SPENDVSA
VIXIT · ANN · XXXXI
C · IVLIVS · CELER · CONIVGI
PIISSIMAE

« *Spendusa*. Ce surnom, partout assez rare, apparaît pour la première fois à ma connaissance dans l'épigraphie africaine.

« 11. Plaquette de marbre haute de 0 m. 16, large de 0 m. 24, épaisse de 0 m. 025. Lettres hautes de 0 m. 02 :

Ϸ D · M · S · Ϸ
HERENNIA · TAMPPIA
VIXIT ANN Ϸ LXIII
FILIVS MATRI CA
RISSIMAE · FECIT

« 12. Plaquette de marbre gris, haute de 0 m. 24, large de 0 m. 27, épaisse de 0 m. 015. Lettres hautes de 0 m. 02 à 0 m. 018 :

DIS MANIBVS
L · MAGNIVS SETINVS
H · S · E · VIX · A · LXXXII
M · MAGNIVS · CAPITO · F
PATRI · PIISSIMO · FECIT

« 13. Marbre gris, haut de 0 m. 12, large de 0 m. 22, épais de 0 m. 04 à 0 m. 02, mal dégrossi par derrière. Lettres hautes de 0 m. 02, affectant des formes semi-onciales :

DIS MANIB
VATRONIA FOR
TYNATA
VIX · AN · XXXX

« 14. Fragment de plaquette brisée en haut, haute de 0 m. 10, large de 0 m. 24, épaisse de 0 m. 025; hauteur des lettres, 0 m. 02 :

ET FESTA CYRILLA VIXIT
AN III MENS · VIIII
TEL · SECVNDVS · VXORI · ET
F · ILIAE · PISSIMIS · FEC

« Ligne 3. Je ne crois pas qu'on puisse lire : *T(itus) Fl(avius) Secundus*, par exemple. Les trois premières lettres *Tel* sont certaines, sans point séparatif.

« 15. Fragment de plaquette brisée à gauche et écornée à droite en haut, haute de 0 m. 20, épaisse de 0 m. 02; hauteur des lettres, 0 m. 03 :

dis ma N · S A C R
A M I L I A N V S
N I S · L X X · H I C · S · E

« Toutes ces épitaphes offrent les mêmes dimensions très restreintes, les mêmes caractères épigraphiques petits et nets, et sont du même style que celles du musée municipal de Sousse. Elles présentent de grandes analogies avec les inscriptions du cimetière des *Officiales* de Carthage et les épitaphes des affranchis des rois Juba et Ptolémée à *Caesarea*, en Maurétanie (*Cherchel*). Elles remontent à la même époque (1^{er} et commencement du II^e siècle de notre ère). On remarquera qu'aucun de ces textes ne mentionne la tribu à laquelle aurait appartenu le défunt s'il eût été citoyen romain. Beaucoup de noms sont grecs, à peine romanisés. La plupart de ces épitaphes paraissent se rapporter à des esclaves, à des affranchis, ou à d'humbles et modestes bourgeois d'Hadrumète. »

M. GAUCKLER annonce, en outre, la découverte à Henchir-Souar d'un monument funéraire, au sujet duquel il remet une note détaillée qui sera insérée au *Bulletin*⁽¹⁾. Enfin il rend compte oralement

(1) Voir plus loin, p. 533, le texte *in-extenso* de cette communication.

du résultat des fouilles qu'il a fait exécuter cette année sur plusieurs points de la Tunisie :

« A Carthage, la tranchée ouverte à travers la nécropole punique de Derméché, en remontant du Sud au Nord les pentes de la colline de Bordj-Djedid, a été poussée jusqu'aux abords immédiats des grands réservoirs. Dans les couches superficielles des déblais, l'on a rencontré de nombreux vestiges d'habitations privées qui formaient des îlots compacts et étaient réunies par des murs mitoyens. De ces maisons particulières, très variées de plans, il ne reste plus guère aujourd'hui que quelques colonnades d'atrium, des stucs peints et des carreaux de revêtement en terre cuite, des dallages en calcaire ou en marbre, des mosaïques à motifs géométriques présentant parfois les traces de réparations successives, ou bien superposées en strates de plus en plus grossières; enfin des caves et des citernes qui sont presque toujours intactes. Ce quartier est traversé par un grand égout qui descend du Nord au Sud vers la basilique byzantine de Derméché et qui donne la direction d'une importante rue antique dont il semble avoir occupé le sous-sol.

« Au-dessous de ces constructions relativement modernes, les puits d'accès de tombeaux puniques, qui paraissent remonter au ^{vi}^e siècle avant notre ère, s'enfoncent dans la terre vierge jusqu'à 6 et 7 mètres de profondeur. Les dispositions des sépultures explorées cette année n'offrent rien d'inédit. Ce sont toujours de simples fosses orientées, creusées dans le sable, au fond et à l'Ouest du puits dont une porte monolithe les sépare parfois; ou des caveaux, petits ou grands, isolés ou géminés, bâtis en grandes dalles de calcaire coquillier.

« Le mobilier funéraire est souvent assez riche. Par exemple, le dernier tombeau ouvert (le 27 juin 1902, n° 327) renfermait les bijoux suivants : un grand collier formé d'un médaillon d'or massif enchâssant un cabochon de lapis, de 17 perles en or et de 36 perles en cornaline; un autre collier à perles d'argent, d'agate, de verre, et amulettes égyptisantes en émail, de types variés; un anneau sigillaire en argent; deux boucles d'oreilles en or; un petit masque en jaspe; un scarabée en cornaline. Puis deux figurines : l'une en plomb, très grossière; l'autre en terre cuite, représentant un singe assis, et de nombreuses poteries de fabrication corinthienne ou locale et de forme archaïque.

« Parmi les objets précieux précédemment recueillis, il faut citer

surtout : un tube porte-amulette d'or massif, surmonté d'une tête de bélier et renfermant une lamelle d'argent enroulée sur elle-même et gravée de symboles divins; un sceau de forme inédite, se composant d'un scarabée en cornaline qui se déplace librement sur une monture d'or massif et qui figure au revers, au-dessous du disque solaire ailé, le dieu Bès tenant à bout de bras deux lions suspendus par une patte de derrière; un collier formé de cylindres d'or; deux bagues d'or à chaton ovale, gravé en plein métal, représentant, l'un, Isis assise allaitant Horus en face du Didoû d'Osiris, l'autre, Isis debout, la tête surmontée de l'uraeus et d'une aigrette de plumes, la main droite tenant une fleur de lotus, la main gauche dressée et présentant la paume en dehors; une pendeloque formée d'un cœur en cornaline jaspée, monté sur fil d'or; trois bagues sigillaires d'or à chaton mobile entre deux tourillons et cachet gravé de signes hiéroglyphiques; plusieurs anneaux sigillaires d'argent, de modèle analogue mais de dimensions plus grandes et que l'on portait suspendus sur la poitrine; treize pendants d'oreilles de diverses tailles, se composant tous d'une tige d'or arrondie, dont les extrémités amincies se rejoignent, se doublent, puis s'enroulent en spirales symétriques autour de l'anneau ainsi formé; une coupe de cristal de roche; un manche de couteau en ivoire figurant un lièvre au galop. Quelques figurines de terre cuite méritent également une mention spéciale : deux statuettes symétriques trouvées dans le même tombeau (n° 310) représentent deux femmes assises vêtues à la mode égyptienne avec d'énormes tampons d'étoffes encadrant la tête au-dessus des oreilles. L'une d'elles tient devant elle, de ses deux mains croisées, un éventail en plumes de paon s'épanouissant au-dessus d'une palmette phénicienne. L'autre pose simplement sa main droite sur son ventre, qui est bombé au point de laisser supposer que le coroplaste a voulu figurer ici une femme ou une déesse enceinte. Une autre statuette (tombeau n° 320), de type inédit, représente une déesse diadémée assise, tenant sur ses genoux un poupon emmaillotté et coiffé d'une tiare. Les corps sont modelés en quelques coups de pince; les têtes, au contraire, très soignées, sont traitées avec un remarquable souci de l'expression individuelle et rappellent certaines figurines archaïques trouvées en Sicile. Cette œuvre, de style hellénique et non plus égyptisant, ne peut être postérieure au *vi*^e siècle avant notre ère.

« Un second chantier, ouvert à 500 mètres environ à l'Est de la gare de la Marsa, près de la route qui mène à Sidi Bou Saïd, a permis de reconnaître l'existence, à cet endroit, d'une nécropole romaine du 1^{er} siècle. Les tombeaux, en forme d'autels ou de caissons, sont construits en maçonnerie recouverte d'une couche de stuc blanc ouvré, ressemblant beaucoup aux monuments funéraires des deux cimetières des *Officiales*, dont ils semblent contemporains. L'un d'eux était orné d'un vigoureux bas-relief en stuc, qui a pu être enlevé et transporté au musée du Bardo. Il représente une femme étendue sur un lit de parade, avec un serviteur debout à côté d'elle.

« Près du village de l'Ariana, entre Carthage et Tunis, au pied des collines qui longeaient l'aqueduc d'Hadrien, M. Gauckler a découvert les restes des bassins à ciel ouvert, des réservoirs et des pavillons que le sultan hafside El-Mostancer-Billah avait construits au 13^{ème} siècle, dans ses célèbres jardins d'Abou-Fehr, et qu'Ibn-Khaldoun décrit en détail dans son *Histoire des Berbères*. Les titres arabes de la propriété où se trouvent ces ruines portent encore aujourd'hui le nom d'El-Batoum, qui, d'après l'historien tunisien El-Kaïrouani, se substitua de bonne heure à celui d'Abou-Fehr. Ce changement toponymique a égaré les traducteurs d'Ibn-Khaldoun et les historiens modernes, qui s'accordent à déclarer que les jardins d'Abou-Fehr ont entièrement disparu, et fixent leur emplacement partout ailleurs qu'à l'Ariana.

« A Dougga, M. Merlin, membre de l'École française de Rome, a continué à déblayer les abords du Capitole et le quartier d'habitations privées qui s'étend entre ce sanctuaire et le Dar-el-Acheb. Les fouilles ont amené la découverte d'une tête de femme en marbre blanc, malheureusement très mutilée, de nombreux morceaux d'architecture ou de sculpture, et d'une centaine de textes épigraphiques, parmi lesquels il faut citer surtout : des dédicaces à la Concorde Auguste, à *Liber Pater*, à Mercure et *Aequitas Augusta*, dont les temples devaient se trouver dans le voisinage immédiat du forum; de nombreux fragments des frises architravées qui couronnaient les portiques du *macellum* et d'un autre monument important encore indéterminé; des dédicaces au divin Antonin, à Septime Sévère, à l'impératrice Salonine, puis à divers magistrats municipaux, notamment au fondateur du théâtre de Dougga, P. Marcius Quadratus; de nouveaux fragments des inscriptions qui ornaient

les façades du Dar-el-Acheb et de l'arc de triomphe qui s'ouvrait au Sud-Est de la ville antique au-dessous du théâtre; la première partie du texte, relatif aux embellissements apportés par des citoyens de Thugga au temple du Génie de la Patrie, dont la deuxième moitié fut découverte le 30 octobre 1901, enfin de nombreuses épitaphes. Notons encore deux ex-voto et une inscription puniques, recueillis au cours de la démolition des masures arabes établies dans les ruines du Dar-el-Acheb, et un texte libyque de six lignes découvert à proximité du grand mausolée libyco-punique qu'il concerne peut-être.

« La Direction des Antiquités procède actuellement à l'expropriation des maisons arabes qui encombrant encore les abords du Capitole à droite de la façade, et qui seront rasées au mois d'octobre prochain, de manière à dégager entièrement ce bel édifice.

« A El-Djem (*Thysdrus*), les travaux entrepris, de concert avec la Direction des Travaux publics, dans les ruines d'un important édifice situé à 500 mètres environ à l'Ouest de l'amphithéâtre, ont amené la découverte de thermes romains, dont le plan apparaît très net, malgré la destruction des murs, étant jalonné dans ses parties essentielles par les mosaïques qui ont été retrouvées en place dans presque toutes les salles déblayées jusqu'ici : *frigidarium*, encadré de piscines d'eau froide où l'on descendait par plusieurs degrés, *tepidarium* et *caldarium* aménagés pour les bains de vapeur; salles des pas perdus et de repos, et palestra.

« Les pavements sont décorés de motifs géométriques simples, mais élégants. Plusieurs œuvres d'art qui paraissent dater du temps des Antonins ont été découvertes au cours des fouilles : un torse de Victoire ailée, de marbre noir, d'un bon mouvement et d'un travail vigoureux, et une tête d'Hercule, de marbre blanc, presque intacte, qui ont été transportés au musée du Bardo; un torse de Faune assez délicat, déposé au musée local d'El-Djem; une statuette d'Amour assis, dormant, la tête soutenue par les mains qui se croisent sur le genou gauche relevé. C'est peut-être du même endroit que provient une tête de Silène barbu et couronné de lierre, trouvée à El-Djem par un indigène et qui est aujourd'hui conservée au musée du Bardo, grâce à la bienveillante entremise de M. Roy, secrétaire général du Gouvernement tunisien.

« L'on a trouvé également de nombreux fragments épigraphiques. Les uns se rapportent à une réfection des thermes exécutée sous le

règne de Constantin I^{er} Auguste et des Césars Constantin et Constant, c'est-à-dire entre les années 333 et 337 de notre ère. D'autres, qui semblent plus anciens de deux siècles, appartenaient à trois, ou peut-être même quatre dédicaces, de rédaction identique, qui, autant qu'on en peut juger dans l'état de mutilation actuel de ces textes, furent placées dans les thermes au moment de l'inauguration de l'édifice : elles mentionnent l'institution faite par le donateur, sans doute en commémoration de cet événement, de jeux du cirque annuels avec douze prix.

« Ces jeux devaient se donner dans le grand amphithéâtre de Thysdrus, auquel les thermes étaient reliés par une large voie dallée, l'une des principales artères de la ville antique; cette rue subsiste presque intacte, recouvrant un grand égout collecteur, sur lequel viennent s'embrancher de distance en distance les canalisations secondaires des voies latérales.

« Le principal effort de la Direction des Antiquités s'est porté cette année sur les fouilles de Bou-Ghara, l'ancienne *Gigthi*. Les travaux repris le 1^{er} novembre 1901 sont poursuivis sans interruption jusqu'à ce jour, grâce au concours dévoué du Service des affaires indigènes et de la main-d'œuvre militaire. Le chantier, établi à grand'peine dans cet endroit désert, a été dirigé presque constamment sur place, au prix de grosses fatigues, par M. Sadoux, inspecteur des Antiquités, assisté de M. le lieutenant Chauvin. Le déblayement méthodique du forum a été achevé par le dégagement de la curie et de la basilique avec le tribunal qui se faisaient face en avant de la place, de part et d'autre de la voie d'accès centrale qui se dirigeait vers la mer.

« Ces monuments publics ont eu à subir des remaniements successifs qui en ont modifié le caractère au point que, pour retrouver le plan primitif des deux édifices, il a fallu démolir une partie des habitations de basse époque qui les encombraient. Ce nettoyage, qui était indispensable, a eu l'heureux effet de faire retrouver dans des murs jadis construits à la hâte aux dépens du forum voisin, de nombreux morceaux d'architecture du portique, un fragment de fontaine en marbre blanc qui figurait un masque colossal d'Océan, crachant l'eau par la bouche, et une riche série de piédestaux ou d'autels portant des dédicaces impériales aux divers membres de la famille des Antonins et des inscriptions honorifiques. Les plus inté-

ressants de ces textes achèvent de nous faire connaître la généalogie et l'histoire de cette opulente famille des *Servaei* dont la prospérité croissante, au second siècle de notre ère, est si intimement liée à celle de leur ville natale, depuis le jour où le fondateur de cette sorte de dynastie locale, Q. Servaeus Macer, fut appelé par la faveur de l'empereur Hadrien à siéger dans les cinq décuries judiciaires, *adlectus in quinque decurias a Divo Hadriano*, jusqu'au moment où, une centaine d'années plus tard, Q. Servaeus Fuscus Cornelianus parvint aux plus hautes fonctions de l'empire. Nous avons retrouvé le *cursus honorum* complet de ce personnage considérable qui fut successivement questeur, tribun du peuple, curateur de la voie Salaria, *juridicus* de Calabre, de Lucanie, d'Apulie, de Bruttium, préteur *hastarius*, préteur *ex delegatione de liberalibus causis et supremarum*, légat de la 13^e légion *Gemina*, puis de la 1^{re} légion *Italica* et enfin légat de la province de Galatie.

« Au delà de la curie et de la basilique, après avoir traversé l'arcade triomphale qui réunit ces deux édifices à leur limite extrême, et qui constitue l'entrée monumentale du forum, la voie centrale se termine brusquement par un perron dallé. Celui-ci domine de quelques marches un carrefour, où se croisent plusieurs rues étroites qui descendent vers le port et dont l'une au moins devait être assez mal famée, à en juger par un bas-relief obscène qui semble avoir servi d'enseigne à quelque maison borgne.

« L'îlot qui s'étend au Sud de ce carrefour est occupé par un important édifice, peut-être un marché que l'on déblaye actuellement. Puis plus bas, presque au bord de la mer, se dresse un petit temple où l'on a découvert la partie inférieure d'une statue en marbre blanc de la déesse Hygie, et, perpendiculairement à la ligne du rivage, un portique à huit piliers cannelés, sans doute un passage conduisant aux quais du port. C'est près de cette double colonnade que s'ouvre la principale artère de *Gigthi*; le tracé de celle-ci est nettement indiqué par le lit du torrent, qui remplace aujourd'hui le grand égout collecteur, jadis aménagé sous le dallage de la grande-rue pour recueillir et porter à la mer tous les déchets de la cité.

« La rue traverse *Gigthi* du Sud-Est au Nord-Ouest, menant du port au *macellum*, lequel ressemble beaucoup à celui de Tingad. Ce marché se compose d'une esplanade enclose d'une enceinte rectangulaire, que précède un portique en terrasse, faisant face à la mer. La cour intérieure a la forme d'un rectangle qui s'arrondit au fond

en un large hémicycle où se creusent symétriquement six absides qu'occupaient des boutiques. Un réduit ménagé à l'extrême droite de l'hémicycle semble avoir servi de latrines publiques. La cour du *macellum* est bordée d'un portique en fer à cheval, et occupée en son milieu par un édicule soutenu par des colonnes torses, qui abritait une fontaine dont il ne reste plus que le bassin ovale.

« A cinq cents mètres au Sud-Est du *macellum*, au sommet d'un tertre dont la vue s'étend au loin sur la cité, M. Sadoux a découvert et déblayé un temple de Mercure, dont les dispositions architecturales présentent un intérêt particulier. Construit à la fin du second siècle de notre ère, aux frais d'un flamine perpétuel de *Gigthi*, C. Servilius Maurinus, il se compose du sanctuaire proprement dit qui contenait une statue de Mercure dont la tête, coiffée du pétase, a été retrouvée, et d'un péribole rectangulaire que borde intérieurement sur trois côtés, une galerie couverte à colonnade. Devant le temple se dresse, au milieu de la cour, un autel précédé de deux marches; en arrière, à droite et à gauche, deux édicules à fronton triangulaire, abritant des autels, sont consacrés l'un à Mercure, l'autre à Minerve; enfin, le fond du péribole est occupé par les sacristies et le logement du prêtre ou du gardien. Pour témoigner leur reconnaissance au donateur de l'édifice, le sénat et le peuple de *Gigthi* avaient fait ériger sous le portique, par souscription publique, la statue de C. Servilius Maurinus et celle de sa femme Paulina; les piédestaux de ces deux sculptures ont été retrouvés en place, de part et d'autre du vestibule de l'entrée principale.

« L'ornementation du temple de Mercure est remarquablement soignée et sort de la banalité courante. Les chapiteaux du portique, notamment, offrent un type inédit, fort original, étant décorés de cordages qui font évidemment allusion à la protection que le dieu du commerce accorde à la navigation maritime. Les murs intérieurs du péribole étaient tous revêtus de stuc blanc délicatement ouvragé, tandis que, partout où la pierre apparaissait à nu, l'architecte a pris soin de faire alterner les diverses sortes de matériaux dont il disposait, calcaire jaune ou rougeâtre, marbres blancs, roses et violets, de façon à tirer de contrastes voulus des effets de polychromie extrêmement habiles.

« Cette recherche de la couleur, ce sens délicat des nuances qui caractérise si heureusement l'architecture de *Gigthi*, se remarque

également dans la décoration d'une grande villa découverte à l'autre extrémité des ruines, sur la falaise qui domine la mer au Nord de la cité antique. Le déblayement de cette construction de plaisance vient seulement d'être commencé, mais les mosaïques géométriques qui pavent le sol, les débris des stucs peints à la fresque qui revêtaient les murs, permettent déjà de se rendre compte du luxe et de l'élégance de cette habitation, dont le dégagement sera terminé l'automne prochain.

« Les mosaïques de la villa romaine de Chebba, qui ont fait l'objet d'un précédent rapport, ont été enlevées, transportées au musée du Bardo et remontées par les soins de M. Pradère. L'opération qui présentait de réelles difficultés a parfaitement réussi. »

La séance est levée à 5 heures et quart.

Le Secrétaire de la Commission,

H. CAGNIAT,

Membre du Comité.

18 NOVEMBRE 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

Le R. P. Delattre, membre non résidant du Comité, offre au Comité deux brochures : *Une cachette de monnaies à Carthage au 7^e siècle* et *Poids de bronze antiques du Musée Lavignerie*;

M. A. Robert, correspondant du Ministère, fait hommage de divers articles : *Lemelli*; *Auzia, place forte*; *Ruine à la Barbinais (Bir-Aïssa)* et *Relevé des antiquités de la commune mixte d'Aïn-Melila*.

Ces brochures seront déposées à la Bibliothèque nationale, et des remerciements sont adressés aux auteurs.

M. le colonel Derrien, président de la Société de géographie d'Oran, envoie une note sur une inscription chrétienne de Trumelet (département d'Oran). — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Bertrand, conservateur du Musée de Philippeville, adresse une notice historique sur ce musée. — Renvoi à M. Saladin.

M. Papier, membre non résidant du Comité, a fait parvenir la photographie d'un sarcophage conservé au Musée de Bône. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Gauckler signale diverses acquisitions faites par les Musées de Sousse et du Bardo. — Renvoi à M. Cagnat.

Il communique également des rapports de M. le capitaine Dorian et de M. le lieutenant Goulon sur l'exploration du *limes tripolitanus* et sur des fouilles opérées dans un des fortins qui le jalonnent. — Renvoi à M. Toutain.

M. le Dr Carton envoie la copie de quatre fragments épigraphiques trouvés par des officiers dans la nécropole romaine de Sousse :

1° Hauteur des lettres, 0 m. 015.

MANIBVS
SVCESSVS

2° Hauteur des lettres, 0 m. 025.

LII
M. IV
H. S. E. V. A
LXX

3° Hauteur des lettres, 0 m. 015.

DIS. M
IOV
V

4° Hauteur de la pierre, 0 m. 18; largeur, 0 m. 10; hauteur des lettres, 0 m. 05.

V C A

M. CAGNAT entretient la Commission du rapport que M. Merlin, membre de l'École française de Rome, a rédigé sur les fouilles exécutées à Dougga, au printemps de 1902. Ce rapport est tout à fait digne de figurer dans le *Bulletin*. Cependant M. Merlin achevant en ce moment une nouvelle campagne de fouilles, il serait préférable d'attendre la fin des travaux pour permettre à l'auteur d'apporter, s'il le juge convenable, des modifications à son précédent rapport. Deux estampages d'inscriptions punique et libyque, qui y sont annexés, sont renvoyés à l'examen de M. Berger. Il convient pourtant de signaler dès maintenant une inscription latine qui se trouve à Bordj-bou-Baker, à 5 kilomètres environ au Sud-Ouest de Dougga ⁽¹⁾. « Elle est couchée, dit M. Merlin, à droite de la porte de la maison, le long du mur; elle a été découverte l'an dernier par M. le lieutenant Brunet, attaché aux brigades topographiques :

AEDM VALENTINAM QVAM IVLIA CRESCENTIA=
=CIVITATI GEVMITANOR
BVS PRAEBITO ♡ PERFECIT ET DEDICAVIT ♡

⁽¹⁾ Carton, *Découv. arch. en Tunisie*, p. 229.

«Longueur, 2 m. 90; hauteur, 0 m. 42; épaisseur, 0 m. 28. Lettres : ligne 1, entre 0 m. 15 et 0 m. 16; ligne 2, 0 m. 07. L'inscription n'est incomplète qu'à gauche. D'après les renseignements assez vagues que j'ai pu obtenir des Arabes qui habitent le bordj, ce texte aurait été trouvé sur place. Il est certain que ses dimensions empêchent de le transporter facilement d'un point à un autre, au loin.

«Le mot VALENTINAM après AEDEM n'est pas sans surprendre. Ce ne peut être par sa place et sa formation grammaticale qu'un adjectif se rapportant à AEDEM, mais quel en est le sens? Le mot est un peu endommagé à la partie supérieure; la lecture des cinq premières lettres VALEN est sûre, aussi bien que celle des trois dernières NAM. De la 6^e et de la 7^e, on ne distingue que le bas de deux hastes verticales. Il me semble difficile d'y voir autre chose qu'un T et un I.

«L'indication contenue à la fin de la 1^{re} ligne, *civitati Geumitanorum*), est intéressante. C'est la première fois que le nom de cette *civitas* apparaît et c'est un nouveau centre urbain à joindre, suivant toute vraisemblance, à la liste déjà longue de ceux que nous connaissons dans la région de Dougga.»

M. GAUCKLER signale diverses trouvailles faites récemment en Tunisie :

1° La dédicace du Capitole de Henchir-Douemis (*Saia Major*). Il la restitue ainsi :

[*Jovi Optimo Maximo, Junoni Reg(inae), Minervae Aug(ustae) sacrum. Pro salute Imp(eratoris) Caes(aris) divi M(arci) Antonini filii, divi Commodi frat(ris), divi Pii nep(otis), divi Hadr(iani) pro[nep(otis), divi Trajani abnep(otis), L(ucii) Septimi(i) Severi Pii Pertinacis Aug(usti) Arabici, Adiabenici, pontificis maximi, trib(unicia) potes(tate) IIII imp(eratoris) VIII, [co(n)s(ulis) II, proco(n)s(ulis), p(atris) p(atriciae), . . .] duovir q(uin)q(uennalis) iterum, aedem Capitoli(i) cum porticibus et arcu et statuis n(ume-ro) XII, so[lvens? votum fecit idemque dedicavit?*]

Cette inscription a été trouvée par M. Lacroix, colon français possesseur de la ruine, qui se propose de continuer les recherches sur l'emplacement du Capitole et du Forum voisin.

2° Plusieurs documents provenant des environs de Souk-el-Arba.

« C'est d'abord, dit-il, une grande stèle funéraire trouvée en pleine campagne, et sans aucune ruine apparente dans le voisinage, à l'Henchir-Hadj-Abdallah-ben-Diab, sur la rive gauche de la Medjerda, à 500 mètres de la rivière et à 2 kilomètres de la route romaine de *Bulla Regia* à Chemtou, au Sud de Djebel-Heï-rech.

« La pierre, un grès bleuâtre peu cassant, à veines ferrugineuses, mesure près de 2 mètres de hauteur et 0 m. 45 seulement de largeur. Elle se divise en deux parties : le bas, destiné à être enfoncé dans le sol pour assurer la stabilité de la stèle qui était placée verticalement, est plus épais, 0 m. 30, et à peine dégrossi jusqu'à un mètre de hauteur. Au-dessus, la pierre diminuant progressivement d'épaisseur, de 0 m. 20 à 0 m. 10, est plus soigneusement équarrie, mais seule la face principale est dressée.

« La stèle est arrondie au sommet et ornée à la partie supérieure d'un bas-relief, surmontant une épitaphe.

« La sculpture, très grossière, est un naïf échantillon de l'art provincial africain aux premiers siècles de notre ère. Elle représente un cavalier, vêtu d'une chlamyde jetée sur les épaules et armé d'une lance; il monte un cheval trottant à l'amble vers la gauche. C'est le défunt, se livrant aux plaisirs de la chasse à courre.

« Au-dessous, l'épitaphe est gravée sur quatre lignes, hautes, les trois premières, de 0 m. 032, la dernière, de 0 m. 022, dans un cadre très simple :

L · MVTIVS · L · F · ARN ·
FAVSTINVS
P · VIX · AN · LXXIV ·
H · S · E ·

*L(ucius) Mutius, L(ucii) filius, Arn(ensi tribu) Faustinus p(ius) vix(it)
an(nis) LXXIV. H(ie) s(itus) e(st).*

« La mention de la tribu prouve que cette épitaphe ne peut, en tout cas, pas être postérieure au début du III^e siècle de notre ère.

« Le gentilice *Mutius* est très rare; je n'en connais pas d'autre exemple en Afrique.

« Le principal intérêt de ce monument funéraire, d'ailleurs très grossier, réside dans sa taille, d'une hauteur inusitée, et dans sa parfaite conservation.

« La stèle a été transportée au contrôle civil de Souk-el-Arba par les soins de M. Julien, secrétaire du contrôle civil, qui a bien voulu m'adresser d'excellents estampages du bas-relief et de l'épigraphie, avec un croquis à l'échelle de la stèle elle-même.

« C'est ensuite toute une série d'antiquités découvertes par M. Lafon, conducteur des ponts et chaussées de Souk-el-Arba, dans les ruines de *Bulla Regia*.

« Deux offrent un intérêt particulier. La première est une base honorifique en marbre blanc présentant sur sa face principale une grande dédicace, dont le début et la fin ont été systématiquement martelés, mais dont le milieu est à peu près intact; cependant la fin des lignes est légèrement endommagée, le piédestal ayant été recoupé à droite, sur le bord. Elle est gravée avec soin, en caractères élégants et nets, hauts de 0 m. 045 à 0 m. 05, et doit se lire ainsi :

.....
 OR
 DOMINO
 RVM. NOSTRORVM
 IMPERATORVM. AVGGg
 L. SEPTIMI SEVERI. PIi
 PERTINACIS. ET. M. AVR. e
 LI. ANTONINI

 ND. D. P. P.

..... *dominorum nostrorum imperatorum Aug(ustorum) L. Septimi(i) Severi Pii Pertinacis et M. Aureli Antonini [et L. Septimi Getae, et Juliae Aug. matris Aug(ustorum) et cast(rorum)] d(ecreto) d(ecurionum), p(ecunia) p(ublica)*.

« Le commencement de l'inscription devait présenter une formule banale, comme *pro felicitate et incolunitate*, et je ne m'explique guère pourquoi ce début a été martelé; il serait intéressant de le reconstituer, ce qui ne semble pas impossible malgré le martelage, en revoyant le texte sur la pierre elle-même. L'on arriverait certainement à déchiffrer toutes ou presque toutes les lettres effacées, quelques-unes restant lisibles, même sur l'estampage.

« La dédicace a été gravée en l'honneur des trois empereurs Septime Sévère, Caracalla et Géta, et peut-être aussi de Julia, femme

du premier et mère des deux autres. Elle est datée assez exactement de la période qui s'étend entre l'année 209, époque de l'avènement de Géta, et le 14 février 211, jour de la mort de Septime Sévère. Le nom de Géta a disparu, martelé par ordre de Caracalla, après le meurtre de son frère; mais il est certain que la dédicace concernait aussi ce jeune empereur, car il subsiste des traces très nettes de l'amorce du troisième G terminant l'abréviation AVGGG : *trium Augustorum*. Je dois l'estampage de ce texte à l'obligeance de M. Julien, secrétaire de contrôle civil.

« Dans la même ruine, M. Lafon a retiré d'un puits romain mesurant 0 m. 80 de diamètre, profond de 1 m. 50 et qu'alimentait, au moyen d'une canalisation, un grand réservoir assez éloigné, une tête de statue. L'orifice circulaire, que protégeait sans doute autrefois une margelle en saillie, s'ouvre dans une sorte de niche rectangulaire en retrait, bâtie en grand appareil et actuellement presque arasée. A en juger par le soin apporté à cette construction et par l'importance des morceaux d'architecture ou de sculpture qui viennent d'être retrouvés à cet endroit, ce devait être une fontaine publique, installée dans le voisinage immédiat et pour les besoins du Forum, et que décorait peut-être la statue dont nous avons conservé la tête.

« Ce fragment, qui avait été sculpté à part, se prolonge au-dessous du cou par une queue tronconique, faite pour s'emboîter exactement dans le torse au moyen d'une mortaise ménagée entre les deux épaules. La statue, de proportions colossales, devait être adossée, car la tête est seulement dégrossie en arrière; elle dépasse de moitié la taille naturelle, mesurant 0 m. 32 de hauteur du sommet du crâne au menton, 0 m. 45 avec le cou et 0 m. 52 de hauteur totale avec la queue d'assemblage. Elle est faite dans un marbre de Paros d'une teinte jaunâtre très chaude, dont les gros cristaux scintillent comme des paillettes.

« On y reconnaît un portrait de Vespasien : la physionomie caractéristique du vieil empereur est rendue avec une exactitude et une précision qui ne laissent aucun doute sur cette identification. C'est bien ce vieillard que nous décrit Suétone, aux formes si carrées et si trapues, qu'on les dirait taillées à coups de hache (*statura quadrata*), à la face crispée, aux traits tendus et trahissant l'effort (*velut nitentis*). Deux profonds sillons traversent le front qui est extraordinairement développé et d'un modelé superbe; les sourcils se

froncent, la bouche, large et plate, se tire, coupant le bas du visage d'une barre droite et raide, tandis que la commissure des lèvres se creuse et se contracte. La boîte crânienne énorme, l'angle facial très ouvert, le nez busqué et proéminent, la mâchoire massive, à puissante musculature, le menton osseux et saillant, le cou de taureau presque aussi gros que celui de Vitellius, tout concourt à nous donner l'impression d'une intelligence et d'une énergie presque surhumaines et à confirmer ce que les textes nous ont appris de Vespasien.

« A quelle époque cette œuvre d'art a-t-elle été sculptée : pendant le proconsulat de Vespasien en Afrique ou après son avènement à l'empire ? En l'absence de tout attribut caractéristique, l'aspect de la physionomie qui est celle d'un vieillard, la tête presque entièrement chauve, le visage très ridé suffisent à nous permettre d'affirmer que la statue de *Bulla Regia* représentait l'empereur et non le proconsul.

« La tête est bien conservée : seule, l'extrémité du nez est brisée ; en deux ou trois autres endroits le marbre s'est légèrement écaillé, le reste est intact. L'exécution est sobre et ferme, tel qu'il convient à une statue de dimensions colossales, qui devait être vue de loin. C'est une œuvre d'une réelle valeur artistique, dont je me félicite d'avoir pu enrichir le Musée du Bardo, grâce à l'obligeant concours de M. Lafon. Ce portrait de Vespasien est venu prendre place dans notre collection de sculptures antiques, à côté d'un joli buste du même empereur, découvert en 1897 au Kef, près de la citadelle, donné l'année suivante au musée par M. le colonel Lefèvre, alors commandant et chef d'état-major du corps d'occupation et demeuré jusqu'ici inédit.

« Taillée dans un bloc de marbre pantélique, cette sculpture n'a que 0 m. 22 de hauteur ; elle est intacte, à part deux cassures, l'une qui a emporté le bout du nez et l'autre qui a écorné la base à droite. L'empereur est représenté en buste, la poitrine, nue, étant figurée avec les seins et les épaules, mais sans les bras ; sur l'épaule gauche est jetée la chlamyde impériale dont les plis sont maintenus par une fibule ronde. Les traits caractéristiques de la physionomie sont rendus avec autant de vigueur et de précision que dans la tête de *Bulla Regia*, mais l'expression est peut-être un peu plus débonnaire.

« Le piédouche est creusé en dessous d'une mortaise où s'enfon-

était un goujon de métal assurant la stabilité du marbre, qui devait être posé sur une console. Ce buste doit être rangé dans la catégorie de ces portraits impériaux que les riches Romains aimaient à faire figurer dans leur laraire à côté des dieux protecteurs du foyer ou dans le *tablinum* de leur salon d'apparat, au milieu des images des ancêtres.

« La découverte, dans une même région où les statues romaines sont fort rares, — *Bulla Regia* et *Sicca Veneria* ne sont distantes que d'une cinquantaine de kilomètres, — de ces deux sculptures de caractère si différent, l'une tout officielle, l'autre purement privée, figurant toutes deux le même empereur, semble prouver que, contrairement à ce qu'affirme Tacite⁽¹⁾, Vespasien n'avait pas laissé de trop mauvais souvenirs de son passage en Afrique, et que ses anciens administrés lui conservaient, au contraire, une réelle et sincère reconnaissance de l'intégrité et du désintéressement dont il avait fait preuve en gouvernant leur province⁽²⁾ en qualité de proconsul.

« 3° Deux morceaux d'architecture qui viennent d'entrer au Musée du Bardo. Ils ont été récemment découverts à Mkalta, dans le Sahel, au fond d'un puits romain; M. Durancel, conducteur des ponts et chaussées de Mahdia, a eu le mérite d'en assurer la conservation.

« Ce sont deux plaques de marbre blanc, d'épaisseur à peu près égale, qui paraissent avoir décoré la façade d'un édifice important et de bonne époque. L'une est un morceau de frise présentant en relief entre deux rangées de feuilles d'eau alternant avec des siliques un bouquet de feuilles d'acanthé d'où s'échappent à droite et à gauche deux rinceaux. Hauteur de la plaque, 0 m. 50; largeur, 0 m. 60; épaisseur, 0 m. 065.

« L'autre est un fragment d'architecture à mouluration sobre mais nette et bien détachée, datant au plus tard du second siècle de notre ère. Hauteur, 0 m. 37; largeur, 1 m. 37; épaisseur, 0 m. 07 à 0 m. 03.

« Cette pierre a été réemployée : après la destruction de l'édifice

⁽¹⁾ Tacit., *Hist.*, II, 97 : « *Proconsulatum . . . famosum invidiosumque Vespasianus egerat.* »

⁽²⁾ Suet., *Nero*, 4 : « *Africam integerrime nec sine magna dignatione administravit . . . rediit certe nihilominus opulentior ut qui, prope labefacta jam fide, omnia praedia fratri obligavit.* »

auquel elle appartenait, des chrétiens l'ont utilisée comme dalle tumulaire en appliquant contre le sol la face moulurée et en gravant une épitaphe sur la face opposée, rendue apparente.

« L'épitaphe est gravée en lettres hautes de 0 m. 035, sous un monogramme qui figure une croix latine inscrite dans une circonférence mesurant 0 m. 17 de diamètre, ansée du P (semblable à un R latin) et accostée de l'α et de l'ω. Le texte est précédé d'une autre croix latine gravée au commencement de la première ligne :



+ MEM · ABB · IADERIS
VIXIT IN PACE · AN
NOS · L · REQUIEVIT
SVB · D · IDVS · DECEMBRES ·

○

+ *Mem(oria) abb(at)is Iaderis; vixit in pace annos L;
requievit sub d(ie) idus Decembres, o.*

« C'est l'épitaphe d'un abbé, *Iader*, qui vécut dans la paix de l'Église pendant cinquante ans, et mourut le jour des ides de décembre.

« Cette inscription remonte à une basse époque; tout le prouve : la forme du chrisme, fort rare en Afrique où elle ne s'introduisit qu'assez tard; la présence de la croix latine au commencement de la première ligne; la forme des lettres, notamment de l'A dont la barre décrit une ligne brisée.

« La formule *vixit in pace*, sorte de certificat d'orthodoxie accordé à l'abbé défunt, nous reporte aux temps où l'Afrique était troublée par l'hérésie arienne. D'autre part, l'indiction n'étant pas mentionnée, il est probable que le texte est antérieur à l'occupation byzantine; je la daterais volontiers des derniers temps de la domination vandale.

« Au-dessous de la dernière ligne du texte est figuré un petit cercle, qui me paraît n'avoir qu'une valeur décorative.

« L'abbé que concerne cette *memoria* porte un nom purement ber-

bère⁽¹⁾ : IADER ou IADIR, génitif IADERIS, qui s'est déjà rencontré dans plusieurs épitaphes africaines : à Tlemcen, sous la forme IADIR : *Julius Iadir*⁽²⁾; à Aïn-Djenoua, en Byzacène : *Julia Iaderis filia*⁽³⁾; et peut-être à Henchir-Besra, dans la même province : *Julia Iadi[r]is filia* ?⁽⁴⁾. »

M. HÉRON DE VILLEFOSSE dépose, au nom du R. P. Delattre, les deux notes suivantes relatives à des découvertes faites à Carthage :

« Les directeurs de l'orphelinat Saint-Augustin, établi sur le Kou-diat-Zâteur, ont découvert derrière leur maison, dans l'étroit espace qui la sépare du mur d'enclos, un curieux tombeau carthaginois.

« Un puits rectangulaire, vertical, construit en maçonnerie, mesurant 2 m. 25 sur 0 m. 71, profond d'environ 4 mètres, donne accès à la chambre funéraire.

« Une grande dalle de tuf, haute de 1 m. 15, large de 0 m. 57 et épaisse de 0 m. 16, fut trouvée renversée à l'entrée.

« On pénétrait dans le caveau par une baie épaisse de 0 m. 56. Cette baie, ainsi que le puits, était située sur la gauche de la chambre, de telle façon qu'une de leurs parois formait un plan continu avec la paroi de gauche de la chambre elle-même.

« Celle-ci, construite en appareil régulier composé de rangées de dalles de tuf taillées comme de grandes briques, mesure 2 m. 35 de longueur et 1 m. 30 de largeur. Les parois longitudinales ont 1 m. 64 de hauteur.

« Au lieu d'un plafond, le caveau est couvert par un toit à double pente formé de six grandes dalles de tuf buttées les unes contre les autres, de telle sorte que la hauteur intérieure du monument atteint 2 m. 23. Elle ressemble ainsi à certaines sépultures d'Amathonte⁽⁵⁾.

« À droite et à gauche de cette chambre, se voit dans la paroi une niche rectangulaire. Ces deux niches sont situées vis-à-vis l'une

(1) Halévy, *Études berbères*, 218; cf. Toutain, *Les cités romaines de Tunisie*, p. 171.

(2) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 9923; épitaphe datée de l'année 634.

(3) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 12207.

(4) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 12103.

(5) Cf. Perrot, *Hist. de l'art*, p. 219, fig. 154.

de l'autre, à 0 m. 40 du fond du caveau et à 0 m. 16 de la naissance du toit. Elles mesurent chacune 0 m. 36 de hauteur, 0 m. 33 de largeur et 0 m. 24 de profondeur.

« Tout l'intérieur de la chambre, y compris la baie d'entrée, les niches et la double pente du toit, était revêtu d'un enduit blanc.

« Cette belle sépulture a dû être visitée jadis, car, à part de rares tessons de poterie, on n'y trouva qu'une petite patère d'argile semblable à celle qui accompagne la lampe bicornue dans nos tombes de la nécropole punique voisine de Sainte-Monique. Elle doit être de la même époque et remonter au quatrième siècle environ avant notre ère.

« Trouvé sur le Koudiat-Zâteur, le long du chemin raviné qui traverse la colline, ce tombeau punique mérite d'être signalé.

« Le Koudiat-Zâteur a d'ailleurs déjà fourni à l'archéologie des antiquités de la première Carthage et de la Carthage chrétienne.

« De plus, un des directeurs de l'orphelinat Saint-Augustin m'a fait connaître une inscription trouvée dans le terrain appelé Saniet-Khodja. C'est l'angle inférieur de gauche d'une plaque de marbre épaisse de 0 m. 05, dont la face était encadrée d'une moulure large de 0 m. 065. Le fragment mesure 0 m. 30 de hauteur sur 0 m. 18 de largeur. »

M. Héron de Villefosse ajoute qu'il vient de recevoir l'estampage du fragment signalé par le P. Delattre et que le texte doit en être ainsi établi. Les lignes 3, 5 et 10 sont gravées en plus gros caractères que les autres (0 m. 025 au lieu de 0 m. 015) :

pri s c v s c
 CA
 TI • CLAV^{dio} caesare
 AV^{Gusto} iii cl
 5 L • VITELL^{io} p. f. ii cos
 M
 MONTA^{us}
 FAVSTVS •
 FAVSTVS •
 10 BVCCO • D

Il est hors de doute qu'aux lignes 3 et 5 on doit reconnaître les noms des consuls de l'année 43 après J.-C. Il s'agit de l'empereur

Claude et de L. Vitellius, père de l'empereur du même nom. Ce fragment appartient à une liste de noms séparés par des dates consulaires comme un autre fragment de Carthage⁽¹⁾.

Il rend compte ensuite d'un envoi de M. Papier, président de l'académie d'Hippone. Il s'agit de deux photographies de sculptures actuellement conservées à Bône, sur l'origine desquelles notre correspondant ne donne aucun détail. La première est une tête de femme âgée, d'une physionomie un peu sévère, mais très personnelle et intéressante; le nez est brisé, ainsi que la lèvre supérieure; le marbre a beaucoup souffert. La seconde est un fragment de sarcophage dont les reliefs étaient relatifs au mythe de Dionysos; il reste l'avant-corps d'un centaure barbu galopant vers la droite, la partie supérieure du corps d'un jeune satyre marchant à droite et tournant gracieusement la tête en arrière, les deux mains d'un troisième personnage bachique du second plan jouant de la double flûte.

Enfin il analyse une note de M. U. Hinglais, conservateur du Musée de Constantine, intitulée *Un dieu Terme*. Elle a trait à un intéressant galet trouvé au Condiat-Aty de Constantine, sur lequel est sculptée une face humaine barbue de grandeur naturelle. L'auteur pense que cette face sculptée représente Jupiter. On peut hésiter à adopter cette attribution; la figure paraît avoir une parenté plus étroite avec celle de Pluton, sans qu'il soit possible d'être absolument affirmatif. Cette note ayant paru dans le dernier volume des Notices de la Société archéologique de Constantine, il n'y a pas lieu de la reproduire au *Bulletin*.

M. TOUTAIN, après avoir pris connaissance d'une lettre de M. Gauckler datant du 13 juin dernier, expose que les documents dont elle traite concernent le *limes* tripolitain; il en fera état dans le rapport d'ensemble qu'il est chargé de rédiger sur cette question.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

⁽¹⁾ *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 12549.

9 DÉCEMBRE 1902.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HOUDAS.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture de la correspondance :

MM. Héron de Villefosse et le général Bassot s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

M. Bertrand, conservateur du Musée de Philippeville, envoie une note sur l'entrée au Musée de Philippeville de divers fragments archéologiques. — Renvoi à M. Toutain.

M. Gauckler communique un rapport de M. Duhar, officier d'administration du génie, à Sousse, sur des tombeaux puniques récemment découverts à Hadrumète. — Renvoi à M. Babelon.

M. Gsell adresse à la Commission une note concernant des découvertes faites par M. Robert, administrateur des Maadid. — Renvoi à MM. Diehl et Saladin.

M. Gauckler fait savoir que la situation actuelle du temple de Dougga est assez inquiétante et qu'il y aurait lieu d'entreprendre des travaux de consolidation coûteux. La Commission exprime le vœu que M. Gauckler puisse, d'une façon ou de l'autre, être mis à même d'empêcher la destruction de ce beau monument.

M. CAGNAT rend compte d'un rapport adressé au Ministère par M. le général Goetschy sur les fouilles exécutées par lui et M. le lieute-

nant Taillade dans la nécropole romaine de Sousse. Ce rapport est accompagné de plans et de photographies dont quelques-unes, très intéressantes, méritent d'être insérées au *Bulletin*, comme illustration du rapport.

Il dépose ensuite, pour être également inséré au *Bulletin*, une note sur diverses inscriptions trouvées l'année dernière en Tunisie et en Algérie par les brigades topographiques. L'auteur de cette note est M. Zeiller, membre de l'École française de Rome, auquel il avait confié le soin de les étudier.

M. GAUCKLER adresse une note sur quelques pièces céramiques romaines :

« Elles ont toutes été découvertes par M. le lieutenant Henry, du 4^e tirailleurs indigènes, au cours des fouilles qu'il a récemment pratiquées dans la nécropole romaine du camp Sabatier à Sousse. Cet officier a bien voulu faire don de toutes ses trouvailles à la Direction des antiquités et arts, pour enrichir les collections archéologiques des Musées du Bardo et de Sousse.

I. STATUETTES.

« Les sept statuettes suivantes ont été trouvées ensemble dans un tombeau romain, très simple, formé de trois paires de tuiles contrebutées abritant presque à fleur de terre la dépouille du mort au pied duquel elles avaient été déposées.

« 1. Hauteur, 0 m. 18. Vieille femme debout, puisant du vin ou de l'huile dans une amphore à fond pointu dressée à côté d'elle. Elle est vêtue d'une simple tunique blanche, sans manches, brodée de bandes verticales brunes; le vêtement, serré à la taille, juste autour des seins, par une première ceinture apparente, est relevé ensuite, de manière à former un large pli sur les hanches par un second cordon que dissimule la retombée de l'étoffe. La femme tient une œnochoé de la main gauche et plonge la main droite dans l'amphore. Le visage, tout ridé, est modelé avec un soin minutieux, la physionomie est vivante, l'expression très réaliste. Les cheveux, apparents sur le front qu'ils encadrent de larges bandeaux ondulés cachant les oreilles, sont recouverts en arrière par un foulard dont le bord, replié sur lui-même en rouleau, ceint le crâne d'un bandeau saillant.

« La statuette était entièrement peinte, mais les couleurs, assez bien conservées, étaient distribuées avec un médiocre souci de la vérité. Les cheveux sont bleu de ciel; l'amphore est rose tendre; les chairs ont la teinte du vieux cuir; la tunique est blanche; le socle rouge vif.

« Le Musée de Sousse possédait déjà un buste de vieille femme paraissant provenir d'une statuette analogue à celle-ci, que je viens de faire entrer au Musée du Bardo; elle prendra place dans notre collection de figurines à côté du vase de fantaisie trouvé par le docteur Carton, à *Bulla Regia*, et qui représente une vieille femme assise serrant sur son sein une cenochoé pansue⁽¹⁾.

« 2. Hauteur, 0 m. 19. Jeune femme debout portant un enfant sur le dos et marchant, en relevant sa robe de la main gauche, le corps un peu penché et fléchissant sous le poids de son fardeau: elle s'appuie du bras droit sur un bâton, probablement formé d'une hampe métallique, qui a disparu aujourd'hui, mais dont l'existence est prouvée par le trou d'insertion qui traverse verticalement le poing fermé et tendu en avant.

« Elle est vêtue d'une longue robe, brodée de bandes verticales, qui tombe jusqu'aux pieds, et d'un manteau; celui-ci est d'abord tordu et noué autour de la taille comme une ceinture, puis il passe sous le bras droit, se développe en arrière dans le dos pour revenir ensuite s'enrouler en écharpe autour du bras gauche. La draperie forme ainsi une sorte de sac dans lequel est placé un bambin vêtu d'un manteau à capuchon de couleur claire identique au burnous arabe; placé à cheval sur la hanche droite de sa mère, il hausse la tête pour regarder au-dessus de l'épaule de celle-ci et se cramponne au buste de ses deux petites mains, tandis que ses jambes serrent les flancs de sa monture et que ses pieds nus, sortant de l'étoffe, s'ébattent librement à l'air. Ainsi campé, il rappelle, à s'y méprendre, les bébés indigènes que les bédouines de la campagne transportent sur leur dos, comme un ballot, tout en vaquant à leurs travaux.

« Cette curieuse statuette, dont je ne connais pas d'autre exemplaire en Afrique, doit être rapprochée d'une lampe du Musée

⁽¹⁾ Cf. La Blanchère et Gauckler, *Catalogue du Musée Alaoui*, p. 195, n° 115, et pl. XXXIII.

Saint-Louis de Carthage représentant un Amour faisant face à une jeune femme qui porte un enfant sur son dos à peu près de la même façon⁽¹⁾.

« La coiffure de la jeune femme rappelle un peu celle de la première Faustine et permet de dater approximativement la figurine de la première moitié du second siècle. Elle a sans doute été fabriquée sur place dans un de ces ateliers locaux qui appliquaient les procédés et copiaient librement les modèles des coroplastes alexandrins. La statuette n'a évidemment ni la sveltesse ni la sobre élégance d'une œuvre grecque; la silhouette est lourde, le modelé trop sommaire, les détails très négligés; cependant, malgré ses défauts, elle charme par son naturel et par son réalisme gracieux.

« Elle était entièrement peinte. Les traits du visage et les cheveux étaient indiqués en brun et noir; la robe était blanche, bordée de brun, le burnous de l'enfant bleu de ciel.

« 3. Hauteur, 0 m. 18. Orphée assis, coiffé du bonnet phrygien, vêtu d'une courte tunique bordée de pourpre et d'une chlamyde agrafée sur l'épaule droite; il chante en jouant d'une lyre à cinq cordes qu'il tient de la main gauche. Traces de peinture pourpre sur les chairs et la robe, bleu de ciel sur le bonnet, blanche sur la chlamyde. Les cordes de la lyre sont tracées en noir. Joli travail.

« M. Gouvet a découvert récemment dans la nécropole de la propriété Lambert, au Nord de Sousse, la partie supérieure d'une statuette analogue, mais sortie d'un moule différent. Orphée était représenté le torse à demi nu.

« Le Musée du Bardo possède un Orphée assis, presque identique à celui-ci; seule, la lyre a une forme un peu différente, arrondie au lieu d'être rectangulaire⁽²⁾.

« 4. Hauteur, 0 m. 205. Vénus debout, nue, chaussée de sandales et diadémée, la main droite posée sur l'épaule de l'Amour, debout à côté d'elle; le corps est encadré d'une draperie qui recouvre en

(1) Cf. Héron de Villefosse, *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1897, p. 296 et suiv. et figures, d'après les dessins et les renseignements du marquis d'Anselme de Puisaye; le graffiti de signature doit se lire ainsi : *ex of. ficina*) *Ajasis* — EX·OF·AIACIS.

(2) Cf. La Blanchère et Gauckler, *Catalogue du Musée Alaoui*, p. 132, n° 7 et 8 (tête seule), et pl. XXIX, sous le nom erroné d'*Attis*.

partie le bras droit, passe en arrière, et que ramène ensuite en avant la main gauche levée à hauteur de l'épaule.

« Nombres touches de peinture brune soulignant la silhouette et tous les détails de l'anatomie; le diadème et la base se détachent en rouge vif.

« 5. Hauteur, 0 m. 20. Vénus nue, les cheveux relevés en *crobylos*, voilant son sexe de la main gauche; le corps est encadré par des draperies qui retombent en arrière en plis élégants, retenues, d'une part, par l'avant-bras gauche serré contre le corps, et de l'autre, par la main droite levée à la hauteur de l'épaule. Très bonne conservation.

« 6. Hauteur, 0 m. 18. Vénus debout, nue et diadémée, présentant sur son ventre une coquille bleu azur. De ses deux bras serrés contre le corps elle retient les extrémités de son manteau, qui tombe derrière elle en s'étalant comme une conque. Le torse est traversé en diagonale par deux rubans qui se croisent entre les seins. Traces de peinture rouge, blanche et bleu azur.

« 7. Hauteur, 0 m. 17. Vénus debout, nue et diadémée, dans une niche cintrée, soutenue par des colonnes torses. Le corps, orné d'une ceinture et de rubans entre-croisés, est encadré par des draperies qui retombent en arrière, retenues et étalées par la main droite abaissée et la main gauche levée à hauteur de l'épaule. Touches de peinture brune soulignant tous les détails de la statue.

« 8. Hauteur, 0 m. 10. Buste de femme, jouant de la harpe, dont elle pince les cordes de la main droite. Elle est coiffée comme la seconde Faustine (milieu du second siècle). La musicienne devait être accompagnée de deux muses qui ont disparu. Le Musée du Bardo possède une réplique complète, mais inverse de ce groupe⁽¹⁾.

« Traces de peinture bleu azur, rose, rouge foncé; les yeux et les sourcils sont figurés en noir.

« 9. Hauteur, 0 m. 13. Enfant vêtu d'une chlamyde agrafée sur l'épaule droite et qui se gonfle en arrière en dégageant le corps. Il conduit un char attelé d'un oiseau, plus gros que lui, peut-être

⁽¹⁾ Cf. La Blanchère et Gauckler, *Catalogue du Musée Alaoui*, p. 140, n° 75, et pl. XXXII.

une colombe; la tête de l'oiseau est brisée. Traces de peinture rouge sur le corps et la roue du char.

« 10. Fragment; hauteur, 0 m. 03. Tête de femme à bandeaux ondulés, peut-être une Vénus.

« 11. Fragment; hauteur, 0 m. 04.

« 12. Tête de femme coiffée du calathos, peut-être une Cybèle.

« 13. Fragment; hauteur, 0 m. 04. Petit masque d'enfant souriant.

« 14. Coq; hauteur, 0 m. 10. Figurine de fantaisie ou jouet d'enfant, terre commune et lourde, travail grossier; intérieur creux communiquant avec le dehors par deux trous circulaires, le plus grand dans le dos, le plus petit sous la gorge.

II. LAMPES.

« 1. Lampe à queue forcée, ayant la forme élégante et le style alexandrin des produits de la fabrique des *Pullaeni*; terre grise à couverte rouge très usée. Sur le disque sont figurées diverses victuailles, les apprêts d'un festin; au milieu, un coq et une poule; au-dessus, un chapelet de grives; à droite, un plateau rectangulaire chargé de mets; à gauche, une coupe à pied portant une pyramide de figues; au-dessous, un plat chargé d'une galette ronde; deux gros poissons croisés l'un sur l'autre, un troisième poisson sortant à demi d'une bourriche en forme de nasse. A l'origine du bec, qui est brisé, ornement en forme de fleur de lis. Pas de signature au revers. J'ai fait entrer cette lampe au Musée du Bardo.

« 2. Lampe sans queue, terre à couverte rouge. Amour ailé et armé d'un fouet, chevauchant au milieu des flots, un crocodile qui nage à droite. Au revers, estampille indistincte.

« 3. Lampe sans queue, terre à couverte brune. Diane debout passant à droite et tirant de l'arc, accompagnée d'un chien au galop. Au revers : C·OPPI·RS

« 4. Lampe à queue forcée, terre à couverte brune. Buste d'homme barbu, vu de profil, probablement un satyre. Au-dessous une guirlande en pointillé. Au revers : C·OPPI·RES

« 5. Lampe à queue forcée, terre à couverte rouge. Sphinx vu de face. Au revers :

O
C·CLO·SVC·

« 6. Lampe sans queue, terre noire, imitant le *bucchero*. Guerrier armé d'un long bouclier et d'une épée, debout devant son cheval harnaché passant à gauche. Au revers, lettres en relief, à l'envers : S·V·X·

« 7. Fragment de disque. Guerrier samnite debout, casqué, armé de la lance, du bouclier bombé, d'un jambard à la jambe gauche et d'un brassard au bras droit.

« 8. Fragment de disque. Deux personnages debout, de part et d'autre d'un autel sur lequel ils s'apprêtent à offrir un sacrifice : celui de gauche tient une *situla* et une *œnochoé*; celui de droite a presque entièrement disparu.

« 9. Lampe sans queue, à couverte noire; aigle vu de face.

« 10. Lampe à queue forcée (brisée), terre grise à couverte noire; bélier passant à droite. Au revers, inscription en relief dans un cartouche à queue d'aronde : C·IVN·ALE·

« 11. Fragment de lampe : chien galopant à gauche.

« 12. Lampe à queue forcée, terre à couverte brune: deux dauphins affrontés de part et d'autre d'un trident. Au revers, disque estampillé.

« 13. *Lampe fausse*. Lampe truquée, fabriquée au moyen d'une lampe à queue forcée ordinaire, sur le disque de laquelle on a fixé, à l'aide de mortier de chaux hydraulique, un masque de théâtre vu de face; débris d'une autre lampe de terre et de couleur différente.

« Les indigènes d'El-Djem (*Thysdrus*), d'où provient probablement cette lampe, sont passés maîtres dans ce genre de truquage, auquel plus d'un archéologue s'est déjà laissé prendre.

III. POTERIES.

« 1. *Alabastre* à une anse, de fine terre arétine à couverte rouge; hauteur, 0 m. 17. La panse est décorée d'ornements en pastillage; trois palmes verticales délimitant trois compartiments, l'un très étroit réservé à l'anse, très orné de rinceaux, les deux autres occupés par deux guirlandes en croissant sous lesquelles sont figurés des sujets variés; d'une part, une bacchante debout, à peu près nue, dansant en frappant du tympanon et, au-dessus, un ours rongeant

un os; dans l'autre, un losange fleuronné et un second ours courant sus au premier, l'air féroce et la gueule ouverte.

« Vase reconstitué à l'aide de très nombreux fragments.

« 2. Autre *alabastre* à une anse, du même genre, mais plus petit; hauteur, 0 m. 14.

« Les deux grands compartiments de la panse sont occupés, l'un par un groupe de Bacchus s'appuyant sur un Faune qui tient un *pedum* sur l'épaule gauche, l'autre par un homme assis sur un tabouret et dans l'attitude du remouleur de Marsyas, et qui semble déposer des fruits en pyramide sur une coupe à pied.

« 3. *Coupe* de terre rouge commune et lourde, de 0 m. 21 de diamètre; hauteur, 0 m. 04; rebord très large et bombé, décoré à l'estampille d'une série de paires de sandales à courroies passées dans des anneaux.

« 4. *Coupe* de terre rouge; diamètre, 0 m. 14; hauteur, 0 m. 04. Sur le bord aplati, quatre ornements en pastillage, se répondant deux à deux; deux feuilles et deux oiseaux perchés sur un rameau.

« *Collier* composé d'éléments divers; perles striées en émail; barillets et petite amphore en os; coquillage; pomme de pin; globules de verre jaune imitant l'ambre; anneau d'argent; médaillon formé d'un œil de raie monté sur argent.

« Gouronne de plomb, aplatie, décorée de motifs géométriques en relief, chevrons alternant avec des losanges et des cercles en pointillé. »

M. GAUCKLER rend compte dans une autre note du résultat des fouilles poursuivies en 1902, à Dougga, par la Direction des Antiquités et des Arts, grâce à une subvention de M. le Ministre de l'Instruction publique :

« Dans la première campagne de fouilles, du 24 avril au 14 juin 1902, M. Merlin, membre de l'École française de Rome, a poursuivi le dégagement systématique du quartier de Dougga compris entre le Dar-el-Acheb au Sud et le Capitole au Nord. Comme l'année précédente, on a mis à jour toute une série de constructions se rattachant à des maisons particulières : citernes, fontaines, pièces pavées de mosaïques, cours dallées. Malheureusement, toutes ces habitations ont beaucoup souffert des dévastations byzantines et des remaniements postérieurs; leur ornementation a été presque partout brutalement arrachée et ce qu'on en retrouve

est trop souvent réduit à l'état de débris, que la pioche rencontre épars au milieu des déblais. Parmi ces nombreux fragments que le hasard a préservés, nous signalerons quelques morceaux de statues de marbre blanc; des restes d'une petite frise en stuc peint, aux couleurs éclatantes, finement travaillée, avec des motifs en relief; enfin deux petites têtes d'enfants, aussi en stuc, dont la conservation est parfaite et qui ont été rapportées au Musée du Bardo.

« Toutes ces maisons, occupées dans l'antiquité par de riches particuliers, s'étendent presque jusqu'au mur byzantin. Les fouilles de 1902 ont permis de préciser le tracé de cette fortification, dans la partie qui est parallèle, au Sud, à la façade du Capitole et de découvrir un nouveau bastion faisant saillie à gauche et correspondant à celui que l'on connaissait déjà au Nord.

« En bâtissant leur citadelle au ^{vi} siècle, les Byzantins ont mutilé une partie de la place pavée de mosaïque qui précède au Nord l'exèdre demi-circulaire dégagé, en 1900, par M. Homo. Le mur qui soutenait cette plate-forme à l'Ouest et la séparait d'une autre esplanade en contre-bas de deux mètres, se prolonge en effet jusqu'au mur byzantin, mais sa partie supérieure et la mosaïque adjacente ont disparu. Il est infiniment probable, cependant, que la place dallée, située au pied du Capitole et à laquelle on accède de l'Ouest par un escalier de neuf marches, n'était qu'un simple passage dirigé Ouest-Est, bordé de chaque côté par un édifice, au Nord le Temple, au Sud l'exèdre demi-circulaire qui s'ouvrait au fond d'une petite place pavée en mosaïque et surélevée d'une marche.

« Le forum de l'ancienne Thugga ne devait pas être bien éloigné de l'endroit où les fouilles ont été faites. Les édifices importants, comme le *macellum*, dont on a retrouvé des fragments de frise architravée auprès du mur byzantin; les temples consacrés à *Liber Pater*, *Concordia Augusta*, *Mercurius* et *Æquitas Augusta*, dont on a découvert des ex-voto, devaient s'élever sur le Forum ou dans son voisinage. C'est aussi sur cette place que devaient être placés bon nombre des monuments épigraphiques mis au jour : dédicaces au divin Antonin, à Marc-Aurèle, à Septime Sévère; bases honorifiques à P. Marcius Quadratus, donateur du théâtre de Dougga, et à d'autres bienfaiteurs de la cité dont les noms manquent encore.

« A côté de ces inscriptions qui, indépendamment de leur valeur historique, présentent, en raison de l'endroit où elles ont été trouvées, un grand intérêt topographique, il convient de signaler

aussi l'inscription relative aux embellissements apportés sous la Tétrarchie au *Templum Geni Patriae*, de nouveaux fragments des textes gravés sur chaque face de l'attique de l'arc triomphal Sud-Est, au-dessous du théâtre, et un morceau d'architrave portant le nom de l'impératrice Salonine, femme de Gallien; en tout, avec les stèles funéraires, une centaine de textes latins auxquels s'ajoutent une inscription punique et une autre libyque.

« La Direction des Antiquités s'est également occupée de mettre en état le Dar-el-Acheb qui avait été acheté à la fin de 1901. La façade a été débarrassée des constructions arabes qui la déshonoraient; la porte ouverte; les murs allégés des pierres qui supportaient les toitures des gourbis. Dans ce travail d'aménagement on a rencontré un certain nombre de fragments inédits de l'inscription qui concernait le portique intérieur de l'édifice; il est possible de donner désormais une restitution presque certaine du texte, mais la destination du monument reste inconnue.

« Les fouilles d'automne, qui ont duré du 15 octobre au 26 novembre, ont porté sur deux points différents de Dougga. Le chantier du Capitole a continué à fonctionner sous la direction de M. Merlin, qui conservait la direction du chantier, tandis que M. Bruel, architecte diplômé du Gouvernement, entreprenait le dégagement de la principale porte d'entrée de la ville antique, tout en s'occupant de l'étude technique dont il était chargé et qui fera l'objet d'un rapport spécial :

« 1° Grâce aux subsides du Gouvernement tunisien, le Service des Antiquités a exproprié les quatre maisons arabes accolées au mur byzantin, à droite du Capitole, et le jardin qui leur était contigu, et l'on a commencé à dégager le temple sur son flanc Est. L'étendue de la surface à débarrasser et la hauteur des terres à enlever (4 à 5 mètres en moyenne) ont rendu ce travail fort pénible et coûteux. Aussi, pendant les cinq semaines qu'a duré la campagne, n'a-t-on pu retrouver le sol antique que sur une partie du terrain acheté. Les résultats obtenus ont d'ailleurs été très encourageants et font bien augurer de la suite des fouilles que l'on poursuivra en cet endroit.

« A droite du Capitole, s'étend une place dallée dont la largeur, de l'Ouest à l'Est, atteint environ 22 mètres, et dont la longueur, Nord-Sud, n'a pu encore être fixée; elle semble, autant qu'on a pu s'en rendre compte dans l'état actuel des travaux, être au même

niveau que la petite place dallée qui précède l'escalier du temple et à quelques centimètres seulement plus bas que l'esplanade pavée de mosaïque qui s'étend devant l'exèdre; elle n'a pu encore être entièrement dégagée, mais on l'a reconnue dans quatre sondages faits, l'un au long du mur byzantin et contigu à la petite place; un autre à 9 mètres plus loin à l'Est; un troisième au Nord, devant la mosquée; le quatrième suit, comme le premier, le mur byzantin, à peu près à la moitié de la longueur du temple. Dans ce dernier, on a trouvé en place, sur le dallage, une base de statue rectangulaire.

« Cette place était limitée à l'Est par un monument très important, dont le grand côté actuel a sensiblement la même direction que le Capitole, sans lui être cependant parallèle. Il ne nous reste malheureusement, dans ce que nous voyons aujourd'hui, qu'une partie du soubassement, long de 17 m. 15, formé de trois ou quatre assises de grands et beaux blocs à bossages, et qui paraît avoir été originairement plus élevé encore. Dans le sens de la largeur (Est-Ouest), ce soubassement n'a pu être suivi que sur deux mètres environ, car la mosquée du village est construite dessus.

« Au Nord de ce grand soubassement, on rencontre un escalier de 8 à 9 marches bien conservées, que l'on n'a pas eu le temps de déblayer entièrement. Il s'engage en haut entre deux gros piliers qui ont encore aujourd'hui près de 4 mètres de hauteur; deux autres piliers placés un peu plus loin au Nord et appartenant certainement au même édifice n'ont pu être dégagés encore.

« Sur le côté Ouest du soubassement sont accolées plusieurs constructions enchevêtrées les unes dans les autres, sur la destination desquelles il est difficile de se prononcer : grande base de statue (?), tribune à laquelle on accède par un petit escalier. Comme le grand monument auquel ils sont contigus, ces édicules sont situés sur un vaste palier dallé, où l'on arrive de la place que nous avons signalée à l'Est du Capitole, par un escalier en hémicycle dont le grand axe de la courbure se trouve sensiblement parallèle au grand axe du temple. La forme de cet escalier, qui compte quatre degrés, est très gracieuse, et l'état de conservation satisfaisant.

« Ce quartier de la ville devait être richement décoré de statues; on en a mis au jour une en pierre, intacte, sauf la tête, qui était rapportée et qui a disparu. De dimensions colossales (hauteur sans la tête : 2 m. 10), elle représente un homme avec la toge tenant de

la main droite le pli de son vêtement et de la main gauche un volumen. C'est l'effigie, suivant le type municipal consacré, de quelque bienfaiteur de la cité. De très nombreux restes, plus ou moins importants, d'autres statues de marbre blanc du même genre ont été découverts, auxquels il faut ajouter quelques débris d'un bige ou d'un quadriga de pierre provenant sans doute d'un bas-relief triomphal. Il faut aussi faire une place à part à un fragment de petite statue, de marbre blanc, représentant le bas du torse et les cuisses d'un adolescent nu, selon toute apparence un faune, d'une exécution très soignée.

« La récolte épigraphique a été aussi abondante qu'au printemps : une centaine de textes, dont quelques-uns sont intéressants pour l'histoire de la ville et de ses monuments. Nous citerons parmi ceux-ci, deux ex-voto à Mercure et une grande dédicace à Caracalla et Julia Domna; une grande inscription, incomplète à droite, rappelant la construction sous Hadrien d'un ou de plusieurs sanctuaires par Q. Maedius Severus, *patronus pagi et civitatis*; une autre parlant des restaurations faites à l'*atrium Thermarum, rudibus foedatum*; une longue dédicace à Gratien, Valens et Valentinien (367-375) mentionnant l'achèvement d'un *nymphaeum*; mais, de tous les textes relevés, le plus important est le suivant, qui est gravé sur quatre morceaux de frise architravée, longs chacun de 2 m. 05, encastrés sur la face extérieure du mur byzantin à l'Est. Le début et la fin de l'inscription manquent :

« Première ligne :

...]s templi Mercurii quot M. Pacuvius Felix Victorianus filius eorum,
codicillis suis ex hs C mil. fieri jussit, amplius ipsi ob honorem f(lamoni)
perpetui...]

« Seconde ligne :

...]ae extruxerunt et excoluerunt, item civitati Thugg. hs xxv mil. Q. Pacuvius Satorius, fl. perp., daturum se pollicitus est, ex cujus summae reddito quotannis decurionibus sportula[o. . .]

« Cette inscription, analogue à celle du portique qui enferme le temple de Caelestis, devait couronner le péribole du temple de Mercure. Les trois dédicaces à cette divinité et un autre fragment d'inscription où son nom figure également, appartenaient sans doute

à ce sanctuaire, qui ne devait pas être bien éloigné du Capitole et dont les débris ont servi à construire l'enceinte byzantine.

« 2° Dans la région Sud de la ville, au-dessous du théâtre, M. Bruel a dégagé la porte principale de la ville antique, l'arc de triomphe sous lequel, de l'Ouest à l'Est, passait la voie qui allait, de Thugga, rejoindre la route de Carthage à Théveste. Cette porte, appareillée de gros et superbes blocs de pierre, s'était écroulée sur sa base et se présentait sous l'aspect d'une énorme masse d'assises et de claveaux enchevêtrés confusément les uns dans les autres; aussi n'avait-elle jamais été étudiée jusqu'ici d'une façon méthodique. Le déblayement a remis au jour le dallage de la voie et les soubassements des pieds-droits fort bien conservés et d'un plan tout à fait original; dans les décombres on a retrouvé, outre les deux dédicaces de l'attique déjà connues en partie, la plupart des motifs architecturaux (pilastres, architraves, moulures, entablement) qui ornaient l'édifice. Une dédicace à Caracalla est gravée sur une architrave formant soffite et très décorée, qui paraît bien avoir appartenu à l'arc sans qu'on ait pu déterminer encore la place exacte qu'elle y occupait; l'inscription remonte à l'année 205, ce qui permettrait de dater d'une façon précise la construction de l'édifice.

« 3° A environ 100 mètres à l'Ouest de cet arc triomphal, dans le quartier Sud de la ville antique, parmi les vestiges qui apparaissent de toute part sur le flanc de la colline, M. Bruel a découvert les restes d'une habitation très luxueuse, couvrant une étendue considérable et composée de nombreuses pièces, parmi lesquelles des bains avec piscine, des chambres de service, etc. C'est dans une de ces salles de bains qu'il a trouvé une grande mosaïque que ses dimensions (5 mètres sur 5 mètres environ), son sujet et sa valeur artistique rendent particulièrement intéressante. Comme les célèbres mosaïques de Sousse, celle-ci se rattache au cycle Virgilien et s'inspire, ainsi que l'a reconnu M. Gauckler, d'un passage classique de l'Énéide, celui où le poète décrit la fabrication des armes d'Énée dans l'ancre de Cyclopes⁽¹⁾. Les trois géants, Brontes, Steropes, Pyracmon, debout dans leur atelier, forgent le bouclier du héros troyen sous la direction de Vulcain, assis à côté d'eux et leur

(1) *Aen.*, VIII, 146.

laisant face. Le groupe des travailleurs nus qui martèlent le fer sur l'enclume, et dont la puissante musculature est admirablement détaillée, forme un tableau superbe d'une remarquable vigueur de touche et d'un beau coloris. Malheureusement, la partie gauche de la mosaïque est très endommagée, le torse et les bras de Vulcain ont été détruits et la tête a un peu souffert également; les autres personnages sont intacts.

« C'est la première fois qu'apparaît sur une mosaïque ce motif, qui s'est déjà rencontré sur un certain nombre de peintures et de sarcophages romains.

« La découverte de M. Bruel nous fournit une nouvelle preuve de la vogue dont jouissaient les poèmes de Virgile dans l'Afrique Romaine.

« D'autres mosaïques ornaient vraisemblablement les pièces voisines, mais elles ont été enlevées systématiquement, étant toutes coupées au droit des murs, tandis que les seuils de porte restaient en place. A quelle époque a-t-on pratiqué ce déménagement? Peut-être est-ce dès l'antiquité, peut-être aussi au milieu du siècle dernier, au moment du pillage des ruines de Dougga par l'ancien consul anglais Thomas Read; mais les indigènes de Dougga n'ont gardé aucun souvenir de travaux exécutés sur ce point par un Européen.

« En somme, la campagne d'automne dirigée par MM. Merlin et Bruel a été très féconde. Les résultats obtenus cette année montrent ce que l'on est en droit d'attendre de l'ancienne Thugga, en continuant les fouilles à l'Est du Capitole et sur le flanc de la colline dans le quartier Sud de la ville. »

M. GSELL annonce une très intéressante découverte faite récemment par M. Jacquetton :

« M. Jacquetton, administrateur de la commune mixte des Ouled-Soltane, a achevé les fouilles qu'il avait commencées dans la chapelle d'Henchir-Akhrib, près de Ngaous, fouilles dont la Commission de l'Afrique du Nord a été informée précédemment. On se souvient que plusieurs reliquaires, accompagnés d'inscriptions, avaient été découverts sous l'emplacement de l'autel.

« M. Jacquetton a trouvé d'autres reliquaires dans le bas côté gauche de l'édifice. L'un est un coffret rectangulaire de terre cuite, surmonté d'un couvercle pointu que termine une croix. Il contenait

une petite boîte de bronze, où il y a des reliques qu'on analysera pour essayer d'en déterminer la nature. Les inscriptions gravées soit sur le coffret, soit sur une plaque de mica, qui était placée à côté de la boîte de métal, indiquent qu'il s'agit de reliques de saint Julien et qu'elles furent déposées en ce lieu par le prêtre Floridus, dans la 17^e année du règne de Justinien. Auprès de ce coffret, il y avait un pot et une cruche, qui ont également servi de reliquaire. Je rédigerai un petit travail d'ensemble, accompagné de plans et de dessins, sur la chapelle d'Henchir-Akhrîb, qui présente quelques particularités architecturales intéressantes. »

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

LES BAINS

DE

LA VILLA GALLO-ROMAINE DE CHAMPVERT

(NIÈVRE),

PAR M. GASTON GAUTHIER,

Instituteur public,
Correspondant du Comité.

Sous les auspices de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, commencèrent, en 1896, à l'entrée Ouest du bourg de Champvert, d'intéressantes fouilles qui furent continuées pendant cinq ans.

Les premiers travaux firent découvrir les substructions d'une villa gallo-romaine et donnèrent lieu à deux rapports : l'un présenté à la section d'archéologie du Comité des travaux historiques⁽¹⁾, l'autre, inséré dans le *Bulletin* de la Société nivernaise, avec de judicieuses remarques de M. de Saint-Venant⁽²⁾.

Cet érudit confrère ajoutait alors que les sondages exécutés faisaient pressentir de nouvelles découvertes; de mon côté, j'espérais qu'en poursuivant les recherches on rencontrerait des bains⁽³⁾.

Nos prévisions devaient bientôt se réaliser, car, en 1898, on exhumait, au bas de la colline et en bon état de conservation, les curieux vestiges d'anciens thermes romains⁽⁴⁾. En les comparant aux établissements similaires, on put déterminer, à peu près sûrement, l'usage de plusieurs pièces composant ces bains; mais l'attribution des autres a été faite de manière absolument hypothétique et sans prétention, certains détails étant restés jusqu'ici

⁽¹⁾ *Bulletin archéologique*, 1897, p. 313.

⁽²⁾ *Bulletin de la Société nivernaise*, t. XVII, p. 392 à 424.

⁽³⁾ *Ibidem*, p. 424 et p. 410, note 3.

⁽⁴⁾ Voir le plan d'ensemble annexé à ce rapport.

obscur pour ceux de mes savants confrères de la Société nivernaise qui, comme moi, ont suivi attentivement les fouilles⁽¹⁾. (Pl. LI.)

Voici la description de ces ruines, telles qu'elles sont apparues après l'enlèvement des terres et des débris de toutes sortes qui les recouvraient depuis de nombreux siècles.

En entrant dans le champ fouillé, on remarque, à 15 mètres environ au Nord de la route de Decize, deux petites salles A et B, symétriquement disposées, mesurant chacune 3 m. 10 sur 2 m. 30 et n'ayant conservé aucune trace de pavage. Leurs murs, rencontrés à 0 m. 50 au-dessous du niveau actuel du sol, ont une épaisseur moyenne de 0 m. 75⁽²⁾ et indiquent une construction peu soignée; aussi le mur Est de la salle A fut-il retrouvé démolí en majeure partie et ne mesurant plus que 0 m. 35 à sa base. On y voyait encore encastrés, à inégales distances, trois tuyaux de terre cuite *t*, mesurant 0 m. 15 de côté sur 0 m. 35 de long et dont les orifices affleurent les deux parois de ce mur⁽³⁾.

A signaler également dans la même pièce, au Nord, une aire briquetée *f*, de 0 m. 85 de largeur, rappelant, malgré la disparition de la voûte, l'existence en cet endroit d'une ouverture de fourneau d'hypocauste.

Entre les deux petites salles décrites existait un espace ou corridor C, de 2 mètres de largeur, qui était rempli de terre noirâtre et de débris de toutes sortes ayant subi l'action du feu. Le pan de mur *a* devait se relier jadis à la faible amorce *b* pour former une voûte, et les deux murs latéraux du couloir se terminaient au Nord par un cintre D, fait de moellons bruts posés à plat sur le terrain naturel de la colline.

La salle voisine E, qui mesure 8 mètres sur 6 mètres 50, avait un hypocauste; chauffée ainsi directement par le foyer *f*, elle aurait pu servir de *caldarium*. On y a retrouvé, encore en place (et

⁽¹⁾ Outre une excursion faite en 1898 avec une vingtaine de membres de cette Société, MM. de Flamare et de Saint-Venant sont venus fréquemment visiter ces découvertes et m'ont aidé de leurs conseils pour diriger les fouilles, et de leurs lumières pour déterminer un certain nombre des objets recueillis.

⁽²⁾ Outre une saillie de 0 m. 10 de largeur qui règne tout autour, on remarque, aux angles de chacune de ces deux salles, deux petits contreforts *c* qui ne se retrouvent nulle part ailleurs.

⁽³⁾ Ces tuyaux sont à 1 mètre au-dessous du niveau supérieur actuel des murs : l'un occupe l'angle Sud-Est; le second est à 0 m. 60 du premier et le troisième à 0 m. 70 du second.

reposant sur les bourrelets saillants, en forme de grosses pastilles, placés aux quatre angles), un certain nombre de briques qui, régulièrement espacées, servaient d'appui à de petits piliers constitués par des carreaux de 0 m. 20 de côté⁽¹⁾.

Ces briques étaient fixées dans une couche de terre à hourdir mélangée de gros sable et étendue, comme la base des murs, sur une chape de béton rouge de 0 m. 06 d'épaisseur, supportée par un lit de grosses pierres sèches, brutes, destinées tout à la fois à fournir une assiette très stable et un bon drainage contre l'humidité.

De la pièce E, la chaleur passait dans la salle F par une ouverture *g* de 0 m. 60, ménagée dans le mur de séparation. Cette salle F mesure 6 m. 10 sur 5 m. 60 et pourrait être un *tepidarium*; elle a beaucoup d'analogie avec la précédente : béton semblable et au même niveau, terre à four, briques à bourrelets et carreaux formant les piliers d'hypocauste.

À l'Ouest de ces deux salles et en communication avec la dernière décrite, une étroite pièce F' de 2 mètres sur 1 mètre, dont la construction est peu soignée et la destination inconnue, délimitait la partie fouillée de ce côté⁽²⁾.

À l'Est de la salle F, on remarque une pièce circulaire G chauffée directement par le fourneau H. Ce dernier est solidement construit, notamment à droite, où deux murs accolés sont soutenus par de solides contreforts⁽³⁾. Une ouverture *h*, de 0 m. 65 de large et parementée en briques, a été percée dans le mur Sud; elle donne accès, au moyen de deux marches également en briques, dans ce fourneau, dont le pavage a été rencontré à 1 m. 20 de profondeur⁽⁴⁾. À 0 m. 30 du niveau actuel des murs existe, à droite et à

(1) Les briques mesuraient 0 m. 45 de long, 0 m. 28 de large et 0 m. 02 d'épaisseur. Quant aux piliers, aucun d'eux n'ayant été retrouvé intact, on n'a pu en déterminer la hauteur exacte, mais des amorces de piliers en maçonnerie restées adhérentes aux murs et le niveau du béton de la grande salle voisine I semblent indiquer que le pavage de ces deux salles E F était à 0 m. 50 au-dessus de l'aire inférieure.

(2) Une petite ouverture *o'*, ménagée au Sud, donnait accès dans la vaste cour voisine.

(3) Ces contreforts sont deux murs distants de 1 m. 85 et mesurant, l'un 0 m. 60 de large et 1 m. 70 de long, l'autre 0 m. 50 sur 1 m. 75.

(4) En guise de briques, on a beaucoup employé dans la construction de ce fourneau de larges tuiles dont on a enlevé les bords.

gauche, une saillie intérieure de 0 m. 30 de largeur ayant servi d'appui à la voûte du fourneau⁽¹⁾.

Une petite communication i voûtée en briques, sur 1 m. 10 de long, et mesurant 0 m. 60 de largeur à la base avec 0 m. 85 de hauteur sous clef, avait été ménagée dans le massif de maçonnerie de l'Ouest pour conduire la chaleur dans la salle G contiguë.

En déblayant cette dernière, dont le diamètre est de 5 m. 50; on a rencontré, à 1 m. 50 au-dessous du niveau actuel des murs, l'aire inférieure qui, formée d'un solide béton rougeâtre, repose sur un lit de gros moellons bruts. Le pavage, surélevé de 0 m. 70, a complètement disparu, et, dans le déblaiement de cette salle, on n'a rencontré ni piliers d'hypocauste, ni supports d'aucune sorte, rien, en un mot, qui puisse indiquer la nature de ce pavage et sur quoi il reposait; seul, son niveau reste indiqué par une petite rigole j, longue de 1 m. 20, et qui, destinée jadis à l'écoulement de l'eau⁽²⁾, semble prouver que la salle circulaire G était ou une piscine chaude ou une étuve humide (?).

Le mur intérieur était enduit, à sa base, d'un mortier rougeâtre qui recouvrait, dans une partie seulement du pourtour de la pièce, plusieurs rangées de tuyaux de chaleur placés horizontalement et bout à bout. Ne communiquant pas directement avec la voûte du foyer voisin et retrouvés pour la plupart remplis de mortier, ces tuyaux ne pouvaient, dans leur état actuel, conduire le calorique dans l'intérieur des murs; leur usage reste donc mystérieux, si on ne voit pas, dans ce mortier irrégulièrement employé, le fait d'un travail postérieur.

D'autres tuyaux, semblables de formes et de dimensions, étaient fixés verticalement au même mur intérieur; superposés dans divers endroits, et notamment dans la partie Nord, ils devaient activer le tirage ou servir au dégagement de la fumée⁽³⁾.

(1) Cette voûte a disparu, mais son amorce est encore très visible dans les murs Est et Ouest.

(2) Ce conduit, ménagé dans la maçonnerie, mesure 0 m. 33 de largeur à son origine, diminue graduellement et n'atteint plus que 0 m. 25 à son extrémité. Le fond, bétonné, a trois niveaux différents comme des marches qui se trouvent respectivement à 0 m. 25, 0 m. 30 et 0 m. 35 du haut des murs restants.

(3) Ces divers tuyaux, horizontaux et verticaux, communiquaient-ils primitivement entre eux? Leur état actuel ne permet point de l'affirmer. Ce que l'on a remarqué, c'est que les tuyaux verticaux, superposés généralement par trois, non

Une étroite ouverture *k*, ménagée dans le mur Nord de la pièce circulaire chauffée, faisait communiquer directement cette dernière, au moyen de deux marches ⁽¹⁾, avec une vaste salle I de 15 mètres sur 10 m. 50, qui dut, très vraisemblablement, constituer un *atrium*. Le pavage de cette salle, retrouvé à 0 m. 25 du niveau d'arasement actuel des murs, n'était point homogène, puisque avec d'épaisses dalles de marbre alternaient des parties en solide béton, bien uni et au même niveau. De larges plinthes, également de marbre et fixées sur une épaisse couche de mortier rouge (0 m. 08), protégeaient et ornaient toute la base des murs ⁽²⁾.

Dans ceux de l'Est et de l'Ouest, on a ménagé deux absidioles *l*, *m*, de 3 mètres de diamètre, qui se font face sans occuper le milieu de ces murs.

Celle de gauche, dallée de marbre, avait deux ouvertures dont le seuil est encore bien visible; elle a dû contenir un réservoir d'eau ⁽³⁾. En effet, à l'angle gauche commence une rainure *n*, large de 0 m. 10 et profonde de 0 m. 05; tracée dans le béton, elle oblique deux fois avant d'aboutir au conduit *o* ⁽⁴⁾ qui communique avec le grand collecteur *p* ménagé sous le pavage de la salle.

Au centre de cette dernière se voit une belle piscine octogonale I' mesurant 7 mètres de largeur (soit 24 mètres de pourtour) et 1 mètre de profondeur. On y accédait au Sud et au Nord par deux escaliers de pierre formés chacun de quatre marches ⁽⁵⁾, jadis revê-

seulement adhéraient au mur avec un solide mortier dans lequel est restée leur empreinte, mais ils étaient, en outre, fixés par de nombreux crampons en forme de T, dont les uns ont été retrouvés intacts dans le déblaiement, tandis que les autres, privés de leur tête (tombée avec les tuyaux), ont laissé leur pointe dans l'épaisseur du mur.

⁽¹⁾ Ces marches mesuraient 0 m. 70 de long, 0 m. 25 de large et 0 m. 20 d'épaisseur; elles étaient enduites d'un mortier rouge revêtu de marbre blanc, dont on a retrouvé des morceaux encore en place.

⁽²⁾ Ces plinthes, en marbre gris de 0 m. 02 d'épaisseur, reposaient elles-mêmes sur un dallage de même nature établi tout autour de cette vaste salle.

⁽³⁾ L'existence d'une baignoire, en cet endroit, semble devoir être écartée en raison des deux ouvertures qu'on y a percées. Il serait moins téméraire d'y placer une vasque avec fontaine.

⁽⁴⁾ Ce conduit vertical est formé de trois tuyaux de poterie rectangulaires superposés et noyés dans l'épaisseur du pavage de la salle.

⁽⁵⁾ Ces marches ont 1 mètre de long, 0 m. 30 de large et 0 m. 25 d'épaisseur; on a retrouvé en partie les dalles de marbre, soigneusement encastrées, qui les recouvraient jadis.

tues de marbre ainsi que le fond, les parois et les bords de la piscine qui portent à leurs angles des saillies décoratives⁽¹⁾.

Près de l'escalier du Nord, et au niveau du dallage inférieur, commence le grand conduit *p* qui, contournant plusieurs pièces des bains, emmenait à l'Aron le trop plein de la piscine ou servait à la vider.

De cet atrium I, on avait accès dans une salle bétonnée J mesurant 6 m. 50 sur 11 m. 50 et qui dut jadis recevoir une certaine décoration intérieure, à en juger par les peintures d'un rouge vif retrouvées à la base des murs. Cette pièce a dû être l'*apodyterium*, où les baigneurs se déshabillaient. Elle était en communication directe : à l'Ouest, par l'ouverture *q*⁽²⁾, avec une vaste salle K, au béton grossier, et dont l'usage reste indéterminé ; au Nord, au moyen d'un large escalier en grès (revêtu jadis de stuc) avec un long couloir L la reliant aux dépendances de la villa ; enfin, à l'Est, avec une petite pièce M soigneusement bétonnée, qui avait conservé des traces de peinture à la base des murs et eût pu servir d'*eleothesium* ou salle des parfums (?).

Il reste maintenant à décrire les appartements qui avoisinent la cour de l'Ouest, et, pour l'intelligence du texte, nous commencerons par la petite pièce N.

Pénétrons par la porte *r*, ouverte au Sud, dans ce petit réduit de 5 mètres sur 2 m. 50, qui a des murs d'épaisseur variable et paraît être le *præfurnium*, où se tenait le chauffeur. On y voit l'orifice s d'un foyer, bâti en larges briques et dont la voûte a disparu⁽³⁾. Il débouchait dans une salle O, de 4 mètres sur 5 mètres, dont l'hypocauste est bien caractérisé par ses nombreux piliers formant chapiteau, retrouvés encore en place à espaces réguliers⁽⁴⁾, et reposant

(1) Aux angles de la piscine étaient des dalles de marbre paraissant avoir supporté des colonnes de grès (autrefois recouvertes de stuc), ainsi qu'en témoigne une base (avec fût) retrouvée renversée sur un des coins dallés en marbre. — De l'avis de plusieurs géologues qui ont visité les fouilles, le marbre blanc, veiné de jaune, employé dans la villa de Champvert, proviendrait des environs d'Arleuf, en Morvan nivernais. Le marbre gris aurait été extrait des anciennes et importantes carrières de Champrobert, près Luzu (Nièvre).

(2) Près de cette ouverture est un petit mur d'angle dont on ne voit pas l'utilité.

(3) Ces briques, qui mesurent 0 m. 42 de long, 0 m. 22 de large et 0 m. 02 d'épaisseur, portent des stries courbes, destinées à faire adhérer le mortier.

(4) Les piliers sont généralement distants entre eux de 0 m. 35, et les lignes

sur un solide béton rencontré à 0 m. 50 du niveau actuel des murs.

Cette salle a dû certainement servir de *caldarium*; sa cave d'hypocauste est divisée en deux parties inégales par des massifs de briques accolés aux murs et distants l'un de l'autre de 1 m. 30, pour le passage de la chaleur. C'est probablement au-dessus de cette partie S de l'hypogée que se trouvaient les baignoires; là aussi le courant de la chaleur se bifurquait pour pénétrer, par deux ouvertures cintrées *v, v'*, de 0 m. 80 sous clef et 0 m. 70 de large⁽¹⁾, sous les salles circulaires contiguës Q et R, munies de très complets hypocaustes et décrites plus loin.

Au Sud-Ouest de la pièce O et au même niveau s'ouvrait une niche demi-circulaire P de 2 m. 50 de diamètre et pavée en béton. La paroi intérieure du mur était complètement revêtue de séries verticales, parallèles et contiguës, de tuyaux de terre cuite, faisant conduits de chaleur; c'est sans doute le *laconicum* ou étuve chaude et un *labrum* devait en meubler le centre⁽²⁾.

La petite salle R qui est à l'Est mesure 5 m. 50 de diamètre; son aire inférieure, formée d'un solide béton rouge, a été rencontrée à 1 mètre au-dessous du niveau du mur. A ce dernier étaient intérieurement accolés quatre massifs de 0 m. 70 de hauteur : deux en pierre *u u'* et deux en larges briques plates *x x'* destinés, avec de nombreux piliers en carreaux, à soutenir un pavage dont on n'a retrouvé aucune trace qui puisse en indiquer la nature⁽³⁾.

Le large massif en moellons *u'* servait de contrefort ou d'accès à un petit bassin, réservoir ou baignoire S, mesurant 1 m. 20 de large, autant de longueur dans sa partie cintrée et 0 m. 60 de profondeur. L'intérieur, fort soigné, était entièrement recouvert d'un calcaire

qu'ils forment, espacées de 0 m. 40. Un certain nombre de ces piliers furent retrouvés en partie carbonisés; d'autres avaient disparu sous un amas de cendres et de suie, ce qui semble indiquer un long usage ou un feu ardent de l'hypocauste.

⁽¹⁾ Chacune de ces deux voûtes se prolongeait par deux rangées de grandes briques entre lesquelles la chaleur arrivait dans les salles circulaires contiguës.

⁽²⁾ Dans ce cas, l'espace *o* compris entre le *laconicum* P et l'*alveus* S ou bain d'eau chaude aurait pu être le *sudatorium*?

⁽³⁾ En déblayant cette salle, on a trouvé, près de l'ouverture qui la fait communiquer à l'Est avec l'*atrium*, de nombreux fragments d'ornementation en marbre blanc veiné de jaune : corniches, panneaux à dessins réguliers et moulures en relief. Ces débris proviendraient-ils de l'absidiole contiguë?

rosé et poli, simulant le marbre; en y se voit une ouverture de 0 m. 10 de côté pour l'écoulement de l'eau ⁽¹⁾.

Une seconde excavation T, de forme trapézoïdale, sans pavage ni revêtement, mais ayant pu servir de réservoir à l'usage des baignoires placées en S', se voit à l'angle Sud-Ouest de l'autre salle circulaire Q, plus vaste que la précédente et qui mérite d'être étudiée avec soin en raison des particularités qu'elle présente.

Elle mesure 9 mètres de diamètre et était également privée de son pavage; mais tout porte à croire que ce dernier était en mosaïque blanche et noire, assez grossière, une grande quantité de cubes de ce genre ayant été retrouvés lors du déblaiement complet de cette salle.

Sur son aire inférieure rencontrée au Nord à 1 m. 20 et à l'Ouest à 0 m. 90 du niveau des murs, reposent trois massifs parallélépipédiques, deux en moellons et un en briques, accolés au mur intérieur, et placés en face de trois des cinq ouvertures d'accès qu'on y a ménagées. Outre de nombreuses rangées de piliers en carreaux, dont quelques-uns sont ronds et les autres carrés, mais tous élargis supérieurement en chapiteaux ⁽²⁾, on avait élevé sur le béton, et à peu près au milieu de la pièce, un mur grossièrement travaillé et légèrement cintré à ses deux extrémités ⁽³⁾.

C'est sur ces divers appuis que reposaient les grandes briques qui avaient soutenu le pavage de la salle. Un solide bourrelet en ciment existe à la base du mur intérieur qui fut retrouvé encore complètement enduit, jusqu'à une hauteur de 0 m. 70, d'un ciment rougeâtre très résistant ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Il existait probablement en cet endroit un petit conduit qui, passant sous le *præfurnium* N, allait déverser ses eaux dans le grand collecteur qui l'avoisine à l'Ouest.

⁽²⁾ Ces piliers, hauts de 0 m. 60 et formés à la base de carreaux carrés de 0 m. 20 de côté, se terminaient par deux autres plus larges (0 m. 25 et 0 m. 30) débordant sur les autres en vue de diminuer la portée des grandes briques soutenant le pavage.

⁽³⁾ La construction de ce mur, très grossière et irrégulière, ne ressemble en rien à celle des murs de la salle qui sont en moyen appareil et très réguliers.

⁽⁴⁾ A cette hauteur, on remarque dans le pourtour intérieur de la salle une rainure continue. A ce niveau, on a retrouvé également un certain nombre de crampons encore scellés au mur et ayant servi à y fixer des tuyaux de chaleur verticalement placés, dont on voit encore l'empreinte et qui pouvaient servir également au dégagement de la fumée.

Dans la majeure partie du pourtour de cette salle, on a rencontré, à 1 m. 10 au-dessus de l'aire inférieure et à une hauteur constante, quoique à des distances fort irrégulières (variant de 0 m. 55 à 1 m. 10), un certain nombre de trous de 0 m. 10 de côté⁽¹⁾. Carrés à l'orifice, mais arrondis aussitôt ensuite et diminuant peu à peu de diamètre pour se terminer presque en pointe, ils pénètrent la muraille à des profondeurs variables : certains sur un tiers, d'autres sur un quart de la largeur, un seul traversant le mur de part en part.

Il se peut que ces cavités, généralement surmontées d'un petit linteau en grès, aient reçu les supports d'une sorte de banc placé autour de cette pièce, probablement un *tepidarium*, qui communiquait, au Nord-Est, avec la salle J au moyen d'un couloir angulaire z⁽²⁾.

A gauche de ce dernier existe un corridor, long de 7 m. 25 et large de 1 m. 30. Outre une saillie intérieure de 0 m. 10 à sa base, le mur Nord porte, dans sa partie supérieure, un petit cintre *c'* et est en outre percé, à 0 m. 50 du niveau d'arasement des murs, de trous semblables à ceux qu'on vient de décrire. Au mur Sud, on a accolé trois contreforts *m*, *m'*, *m''* d'épaisseur et de hauteur différentes⁽³⁾.

Le dernier, qui est le moins élevé, forme avec celui du mur Nord, dont il est distant de 0 m. 40, les côtés du grand égout qui traverse le corridor dans toute sa longueur. Rencontré à 2 m. 50 de profondeur, avec son aire bétonnée, il était privé de toute couverture et rempli de terre et de débris de toutes sortes⁽⁴⁾. Il traverse ensuite

⁽¹⁾ Des trous semblables existaient probablement tout autour de cette salle, mais on n'a pu s'en rendre compte, le mur circulaire ayant été, dans sa partie Sud et Sud-Ouest, arasé à un niveau inférieur à celui des trous. Et comme il en est de même dans le pourtour de la salle voisine R, on n'a pu savoir si de semblables trous y furent ménagés.

⁽²⁾ Sous le béton de ce couloir on a rencontré, à plus d'un mètre de profondeur, le grand collecteur, mais privé de sa couverture (briques ou dalles).

⁽³⁾ L'usage de ces trous reste inexpliqué. Auraient-ils servi à des madriers sur lesquels aurait reposé un plancher mobile, en vue de faciliter le nettoyage de l'égout qui, dans la traversée de ce long couloir, aurait été découvert? Dans ce cas, le contrefort *m* du mur Sud eût pu également servir à appuyer l'autre extrémité des madriers.

⁽⁴⁾ Outre une grande quantité de tessons de poterie, on en a retiré de nombreux os d'animaux, notamment un crâne de mouton avec saillies osseuses des cornes et beaucoup de mâchoires encore pourvues de leurs dents.

le mur *n'* d'une petite pièce hémicirculaire V et, toujours découvert, le contourne à sa base pour se diriger ensuite vers le Sud.

En déblayant ce conduit, on a retiré en *g'* plusieurs gargouilles en grès du pays, dont une, absolument intacte, de 0 m. 90 de long, portait une rainure large de 0 m. 15 et profonde de 0 m. 07. Dans la petite entaille *c'*, de 0 m. 20 de largeur environ, qu'on a ménagée dans le mur extérieur de la salle V, on aurait pu placer une de ces gargouilles; et celle-ci se trouvant ainsi au niveau de la cour voisine, pavée de larges dalles encore en place, aurait pu alors servir à l'écoulement des eaux pluviales.

Quand on connaît l'importance que les Romains attachaient aux moyens d'assainissement, on n'est point surpris, en effet, de les voir multiplier les égouts dans leurs constructions. Ce travail serait donc incomplet, si, après avoir étudié les pièces qui composent les bains, on négligeait de décrire, dans tout son parcours, le grand collecteur destiné à conduire à la rivière d'Aron toutes les eaux des thermes et de leurs dépendances.

Cet égout, qui commence en *p*, à l'angle Nord-Ouest de la piscine octogonale, mesure alors 0 m. 25 de côté et 0 m. 30 de profondeur; son radier est en ciment, et ses parois en moellons supportent tout d'abord de larges briques formant couverture⁽¹⁾. Puis cette dernière manque sous le passage angulaire *z* et dans toute la traversée des salles U et V; mais aussitôt après, en *d'*, on a retrouvé le conduit recouvert de larges dalles en pierre, dont l'une, de 1 m. 60 sur 0 m. 30, avec ses gryphées arquées, indique qu'elle a été extraite des importantes carrières voisines, encore en pleine exploitation.

En raison de son enfouissement dans le sol, on dut renoncer à déblayer complètement cet égout pour le suivre sur tout son parcours; cependant quelques tranchées transversales, assez rapprochées et profondes de 1 m. 50 environ, apprirent nettement que, après avoir d'abord suivi le Sud, il incline à l'Ouest pour revenir ensuite à l'Est avant de reprendre sa direction première.

On remarqua également que, malgré la continuité de sa couverture en dalles brutes, mais bien ajustées, reposant sur deux parements

(1) Ces briques, qui mesurent 0 m. 32 sur 0 m. 21 et 0 m. 03 d'épaisseur, formaient trois rangs superposés et étaient reliées entre elles par un très résistant mortier rouge.

de moellons maçonnés et recouvertes d'une couche arénacée de 0 m. 10, ce conduit était constamment obstrué d'une terre noirâtre mélangée de nombreux débris ⁽¹⁾.

Il en était ainsi jusqu'au point *n* où une particularité fut constatée : le côté Est du collecteur mesurait 0 m. 80 d'épaisseur au lieu de 0 m. 50 et des grès taillés avaient remplacé les moellons. A cet endroit régnait en outre dans le mur un vide de 0 m. 15 qui paraît avoir servi de débouché à un petit égout secondaire formé de pierres sèches et destiné à assainir la partie de la cour pavée qui lui est contiguë ⁽²⁾.

Bientôt après ce mur aboutissait à une ouverture rectangulaire *o* dont la largeur en œuvre est de 0 m. 60 et la hauteur 0 m. 70. Fermée dans sa partie supérieure par de larges dalles inclinées en tous sens, ses pieds-droits étaient en moellons et le linteau qui la surmontait en grès du pays ⁽³⁾.

Le conduit se poursuivait ensuite entre deux murs parallèles supportant à l'Est le pavage de la salle X; il formait alors une voûte *v* de 0 m 60 de large avec 0 m. 80 de hauteur sous clef, et son radier était dallé en grès ⁽⁴⁾. Puis, après avoir, sur une longueur de 3 m. 50 environ, suivi encore la direction Nord-Sud, l'égout tournait à angle droit vers l'Ouest.

Là, on remarque, dans le mur Sud, une ouverture cintrée de 0 m. 80 de haut sur 0 m. 60 de largeur à sa base. Celle-ci est faite de grès taillés, angulairement disposés et paraissant avoir servi d'accès à une voûte en pierres sèches, assez informe d'ailleurs, qui se dessine dans le remblai voisin de la route ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Le R. P. de la Croix que nous entretenions de ces fouilles au Congrès de 1898 nous donnait le conseil de passer au crible les terres retirées de ces égouts; mais les faibles ressources affectées à ces recherches ne permirent point d'exécuter ce travail et il fallut se borner à retirer les principaux débris qui s'y trouvaient.

⁽²⁾ Tout auprès, en *p*, on a recueilli une telle quantité de tessons de poterie de toutes sortes, qu'on est en droit de supposer que là furent jetés, pendant longtemps, tous les vases dont on ne faisait plus usage.

⁽³⁾ Ce linteau mesurait 0 m. 80 de long, 0 m. 30 de large et 0 m. 10 d'épaisseur.

⁽⁴⁾ Cette voûte, avec son cintre assez irrégulier, fait de moellons sans mortier, reposait sur une saillie de 0 m. 05 d'épaisseur formée par les murs. Retrouvée intacte sur une longueur d'environ 2 mètres, on dut démolir en partie cette voûte pour nettoyer complètement l'égout en cet endroit.

⁽⁵⁾ Tout semble indiquer un petit égout secondaire communiquant par cette ou-

Dans la partie W, qui va de l'Est à l'Ouest, le collecteur conserve sa largeur régulière (0 m. 60), et son radier, dallé en grès, est au même niveau, soit à 0 m. 80 de profondeur. Les murs, qui ont gardé le retrait sur lequel reposait autrefois la voûte, supportaient jadis dans sa partie Sud le dallage en marbre blanc de la salle X.

Enfin, après un parcours de 4 m. 50, les eaux venaient buter contre un petit mur de 0 m. 50 d'épaisseur accolé à celui d'une autre pièce trapézoïdale Y. Ce contrefort se terminait à sa partie supérieure par un petit glacis de 0 m. 20 sur champ et 0 m. 30 d'inclinaison autrefois recouvert de marbre blanc, à en juger par les fragments restés en place⁽¹⁾.

A l'angle formé par ce glacis et le mur Sud, on avait ménagé une ouverture carrée de 0 m. 60 de côté, avec linteau en grès de 0 m. 10 d'épaisseur, qui fut retrouvé encore surmonté de 0 m. 40 de maçonnerie en moellon de petit appareil. Cette ouverture, très solidement construite, et en bon état de conservation lors de sa découverte, a dû certainement servir à l'écoulement général des eaux vers l'Aron⁽²⁾.

Il nous reste à dire un mot des trois salles qui avoisinent en cet endroit le grand collecteur. La plus petite X était dallée en marbre blanc; sur son pavage, au milieu de cendres et de débris de constructions attestant la destruction par le feu, on a recueilli trois petits bronzes à l'effigie de Marc-Aurèle, de Valentinien et de Tétricus, ainsi que beaucoup de tessons de poterie de formes et de nuances très variées. Trois de ces tessons portent ces marques : ALBINI, LIVGENI, ATREMNIINI, les deux premières sur des anses (l'une de terre blanchâtre, l'autre de poterie noire), la troisième sur un fond de vase de poterie samienne. Il convient aussi de mentionner de nombreux fragments d'objets de bronze (dont une chaînette) à demi fondus et très oxydés⁽³⁾.

La voûte avec le grand collecteur et y amenant les eaux d'une cour voisine dont le pavage en pierres a été retrouvé sur divers points lors des tranchées faites en cet endroit.

(1) Ce glacis permet de supposer que par là devaient arriver, pour tomber en cascade dans l'égout principal, toutes les eaux recueillies dans la région, encore à peine explorée; qui se trouve à l'Ouest du grand collecteur.

(2) Cette rivière est, en face le champ fouillé, très peu éloignée de ce dernier, dont elle n'est séparée d'ailleurs que par la largeur de la route, un étroit jardin et le canal du Nivernais, soit environ 75 mètres.

(3) Dans les terres extraites des piscines et de leurs dépendances on a trouvé :

Les salles Y et Z n'avaient plus aucun pavage et la construction de leurs murs était peu soignée. A l'angle Sud-Ouest est l'amorce d'un mur plus épais que ceux des salles et qui vient aboutir dans le talus de la route.

Là se bornèrent nos recherches sur ce point intéressant où toute tentative nouvelle de fouilles resterait infructueuse. En effet, la construction (à un niveau inférieur à celui du terrain fouillé) du canal du Nivernais et celle de la route de Decize ont, depuis un demi-siècle, fait disparaître, dans le voisinage du conduit, toute trace des antiques substructions qui pouvaient alors exister en aval.

Quant à celles qui ont été exhumées au Nord de la colline, on n'a pu, en raison de leur faible niveau à peu près constant et malgré les recherches faites et les nivellements exécutés en divers endroits, retrouver le canal d'adduction de l'eau, ce qui eût permis de faire une étude complète des travaux hydrauliques.

Néanmoins, telles qu'elles ont été retrouvées, ces ruines de trois foyers, de salles munies ou non d'hypocaustes, d'une piscine circulaire avec ses conduits compliqués, d'une autre polygonale si riche en marbre et d'un travail si soigné, forment un ensemble complet et donnent une idée assez nette de l'importance des bains annexés à la luxueuse villa de Champvert.

Gaston GAUTHIER,

Correspondant du Comité.

1° la partie inférieure d'une Vénus anadyomène en terre blanche de Toulon-sur-Allier; 2° la valve postérieure d'une figurine de Déesse-mère, en même terre, de type très classique, représentant le dos du siège d'osier, les épaules et le cou; la tête manque.

NOTE

SUR

DEUX CROIX D'ABSOLUTION,

PAR M. J.-A. BRUTAILS,

Correspondant du Comité, à Bordeaux.

Les archéologues savent qu'il a été trouvé dans certaines tombes du moyen âge une croix de plomb placée sur la poitrine du cadavre et portant soit une formule d'absolution, soit une épitaphe, soit l'une et l'autre à la fois⁽¹⁾. Ce fait est d'ailleurs loin d'être fréquent : l'abbé Cochet ne signale qu'un très petit nombre de ces croix⁽²⁾, et bien que les tombeaux de Saint-Front de Périgueux en aient livré quelques-unes, les croix d'absolution sont rares⁽³⁾ dans le Sud-Ouest comme ailleurs⁽⁴⁾.

I

Des deux croix d'absolution que je désire signaler au Comité des travaux historiques, la première appartient à mon ami M. Fernand

⁽¹⁾ Dupuy, *L'état de l'église de Périgord*, t. II, p. 16.

⁽²⁾ *Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure*, col. 76-78; *La Normandie souterraine*, p. 193-194 et 375; *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*, passim. Cf. Delisle, dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, année 1857, p. 77-99, et p. 171.

⁽³⁾ C'est ainsi que la Catalogne ne possède pas de croix d'absolution parmi les très nombreux objets mobiliers qu'elle a conservés du moyen âge. Il n'en existe pas dans le merveilleux musée diocésain de Vich.

⁽⁴⁾ Il semble que l'on plaçait ces croix de préférence dans les sépultures des prêtres. Je ne sais s'il faut rattacher indirectement à cet usage la présence dans le trésor de Saint-Projet de Bordeaux, en 1746, d'une « petite croix d'un métal de composition, laquelle sert à donner aux prêtres quand ils sont morts » (Archives de la Gironde, G 2819). En 1526, un bénéficiaire de Saint-Michel de Bordeaux exprima le désir d'être inhumé sans vêtements sacerdotaux, sans cercueil, enveloppé d'un simple linceul et avec une croix de deux liards sur l'estomac (G 1728, n° 28).



1



2

CROIX D'ABSOLUTION

Larquier, procureur de la République à Melle. Elle a été trouvée, il y a déjà un certain nombre d'années, près d'Archiac (Charente-Inférieure), au lieu dit *la Justice*. (Pl. LII, n° 1.)

Comme toutes les croix de ce genre celle-ci est en plomb. Elle mesure environ 0 m. 20 et pèse à peu près 585 grammes.

La facture en est des plus simples : on a préalablement dressé une feuille de plomb, dont l'épaisseur atteint six millimètres au centre et diminue sensiblement sur les bords, et dans cette feuille on a découpé la croix.

Les croix normandes conservent dans l'ensemble la forme d'un carré à peine évidé; ce sont des croix de Malte fortement pattées. Dans la croix d'Archiac, au contraire, on a largement échancré; les branches, qui ont 0 m. 015 au moment où elles se dégagent d'un cercle irrégulier placé au centre, n'atteignent que 0 m. 04 à leur extrémité.

La croix n'offre aucune décoration. Elle porte, sur une seule face, une inscription tracée au style, en capitales d'inégales dimensions. Le graveur n'était qu'imparfaitement maître de sa pointe, et il ne réussissait guère les caractère arrondis, les O, les C, les S. Il affectonnait cependant le *Œ* oncial et il n'a tracé qu'une fois le *□* carré. Il donnait au *¶* la forme d'un P dont la panse serait à gauche. Quelques lettres sont liées : OBIT/S, ANE. Les abréviations ne sont pas nombreuses, ni toujours rationnelles : NATS pour NATVS, et peut-être ET pour EST. L'inscription couvre les branches, à l'exception du cercle central, qui est nu. A l'inverse de ce qui se passe pour les croix normandes, où toutes les lignes sont parallèles, le texte débute sur la croix d'Archiac à l'extrémité d'une branche, descend vers le centre et recommence au bout de la branche suivante.

On remarquera, dans la rédaction, des assonances, comme on en trouve dans les chartes du temps.

Plusieurs lignes ont souffert de chocs, de frottements et surtout de l'oxydation, qui a oblitéré un certain nombre de lettres. Voici ce que je lis :

IVKLSE[PT]EM]B
 OBI[RE]ET
 ELBERI
 QVI AN
 TE SVI
 DIEM
 OBITVS
 EX CO
 LONIA
 N A TS

Sur la seconde branche :

[RE]DI[RE]
 P(er)EGRIN[RE]
 IND[E] DNI
 VICTOP(er)REC
 TVSMIGR
 ANSP(er) SCO
 NICEM
 VENIEN
 S · AD
 CASTR̄V
 ARCHIA
 CENSE

Sur la troisième branche :

[RE]INQVANTV̄
 AP(u)D DVCEM
 MANENSP
 SENT[RE]SCLI
 VITARELIN
 QVENSET
 [RE]
 [RE]
 ASCEN
 DEN[RE]
 S [RE]
 [RE]
 CVI[RE]

Sur la quatrième branche :

VSQVEIBIDĒ

DEDVCENS

REGNAN

TE PHI

LIPO

REGE

Il s'agit, on le voit, d'un nommé Etelbert, natif de Cologne, qui, au retour d'un pèlerinage, resta quelque temps auprès du duc [d'Aquitaine] et mourut à Archiac, le 29 août d'une année indéterminée, sous le règne de Philippe. Il ne peut être question de Philippe Auguste et bien moins encore de ses successeurs, puisque, depuis Louis le Jeune, le titre de duc d'Aquitaine fut uni aux couronnes de France et d'Angleterre. La croix remonte donc au règne de Philippe I^{er} (1060-1108). Elle se réfère à un pèlerin, comme l'une de celles de Périgueux. Peut-être y a-t-il là autre chose qu'une simple coïncidence.

II

La seconde croix d'absolution que j'ai entre les mains m'a été fort aimablement communiquée par M. l'abbé Pailhès, curé de Saint-Seurin de Bordeaux. Elle a été trouvée, il y a quatre ou cinq ans, dans une tombe de cette église. (Pl. LII, n° 2.)

Elle est plus petite que la précédente (0 m. 15 sur 0 m. 135 environ); elle est découpée dans une feuille de plomb plus mince et pèse beaucoup moins : 125 grammes.

La branche inférieure est sensiblement plus allongée que les autres : 0 m. 07 au lieu de 0 m. 055. Les quatre branches sont pattées; mais leurs bords sont concaves. Elles se réunissent simplement; la croix ne présente pas le cercle central que j'ai signalé dans la croix d'Archiac.

L'inscription court d'une extrémité à l'autre de la barre transversale et occupe le haut de la branche inférieure. Elle est gravée avec assez de soin, en capitales gothiques peintes en vermillon. C'est une épitaphe que l'on retrouve, gravée en rond, sur le pied d'un calice de plomb déposé avec sa patène dans le même tombeau.

HIC : IACET : DÑS : RND9 : FA
 BRI : CĀP : DÑI : PPĒ : CĀTOR :
 CARNOTĒN : ET : CARNOIC9 :
 : h9
 CCCĒ

Les archives de la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux ne m'apprenant rien sur ce personnage, chapelain du pape et chantre de l'église de Chartres, je me suis adressé à M. René Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, qui a publié naguère une liste des *Dignitaires de l'église de Chartres*. Voici un extrait de la réponse très obligeante de mon confrère :

« *Raymundus Fabri*, d'après les registres des chapitres quotidiens de l'église de Chartres, fut élu chantre du chapitre le 3 septembre 1313. Il mourut en 1318 ⁽¹⁾. »

La croix trouvée dans sa tombe est donc de l'année 1318. C'est, si je ne me trompe, la plus récente parmi les croix d'absolution signalées jusqu'ici.

La croix d'absolution de Saint-Seurin présente un intérêt d'un autre ordre : elle fournit une inscription sur plomb de date connue. Il me sera permis de la signaler au futur auteur d'un manuel d'*Épigraphie du moyen âge* dont la publication constituerait pour le Comité des travaux historiques un nouveau titre à la reconnaissance des médiévistes.

J.-A. BRUTAILS,
 Correspondant du Comité.

(1) Voir Lucien et René Merlet, *Dignitaires de l'église Notre-Dame de Chartres*, p. 37.

PORTRAITS INÉDITS
DE PHILIPPE LE BON
ET D'ISABELLE DE PORTUGAL,
DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE
ET DE MARGUERITE D'YORK,

PAR M. LE COMTE DE LOISNE,

Correspondant du Comité.

Les portraits inédits dont nous nous proposons de donner ici la description sont extraits d'un manuscrit de la fin du xv^e siècle acquis récemment (11 juin 1901) par M. Rodolphe Kann à la vente de la bibliothèque de lord Ashburnham, où il constituait le numéro 199 du catalogue. Il appartenait précédemment au trop célèbre Joseph Barrois. Celui-ci, en 1849, avait jugé prudent de vendre sa collection au riche bibliophile anglais, qui, deux ans auparavant, avait acheté les manuscrits de Libri⁽¹⁾.

C'est une *Chronique de Flandre* allant de l'année 1420 à l'année 1477 et écrite, en 1495, en vieux flamand⁽²⁾, par un docteur anonyme, clerc ou religieux, qui est représenté à genoux devant l'image du Christ, au dernier feuillet. Derrière est peint l'écusson de ses armes : *de gueules, à la tête de femme de carnation*, avec, pour cimier, un paon tenant dans son bec un philactère, sur lequel on lit la devise :

me de ghelieve.

Le chroniqueur tient lui-même une banderole portant les mots flamands :

Hec Hergelieve Dat ic mach zin van huken scapen.

(1) Cf. L. Delisle, *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*, p. xl.

(2) On trouve, par exception, au folio 326 r^o, une liste en français des membres

Volume en papier de 280 millimètres sur 225, écriture cursive gothique à longues lignes, 22 à la page; le premier feuillet manque. Incip. : *int tselve jaer lach de coninc welgeminde die men hiet coninc karel van vranckerycke.* — Explic. : *Ic corronickiere nu hertoghe karel comste,* avec le monogramme de l'auteur. Reliure moderne en veau la Vallière fleurdelisé.

Dans notre ignorance du dialecte flamand qui ne nous permet pas

du parlement de Malines, au temps de Charles le Téméraire (1473). Nous transcrivons cette liste, qui ne manque pas d'intérêt :

Het parlement.

monss. le chancelier en l'absence de Mons ^r le duc Charles.	monss. Jehan Taervlot premier pre- dent.
monss ^r de Tournay chief du grand con- seil en l'absence du chancelier.	

Chevaliers de la court.

monss ^r Jehan de Pomyeres S ^r d'Archy.	mess ^{rs} Symon de Talayn.
monss ^r Guy de Bryemen S ^r d'Unber- court.	mess ^{rs} Anthoine de Montjeu.

Maistres des requestes.

maistre Guillaume de Clugny.	mess ^{rs} Guillaume Rochefort.
mess ^{rs} Artier de Boves.	maistre Bernard de Pottes.
maistre Jehan Jaquelin.	maistre Thomas du Playne.

Consellierz clerks.

maistre Adriaen de Pottiers.	maistre Pole de Rota.
maistre Philippe de Briemen.	maistre Jehan Rottelin.
maistre Jehan Vincent.	maistre Loys Veury.
maistre Anthoine Gerardt.	maistre Ricquaerd van der Cappellé.

Consellierz lays.

maistre Jehan de Juuly.	maistre Philippe Witlandt
maistre Guillaume Clugny le Josne.	maistre Guy Margueron.
maistre Volpaerd de Merkinghem.	maistre Jehan de la Vacquerye.
maistre Aernoul de le Boingne.	maistre Fera de Lucrove.
maistre Jehan du Boys.	maistre Jehan de Leeu.
maistre Pierre Baiffroyt.	maistre Piere du Gorges.

Chief de huissiers.

maistre Robert de Hosdyn.

xii huissiers ordinaires.



ISABELLE DE PORTUGAL ET PHILIPPE LE BON

d'apprécier la valeur historique de la chronique, nous nous bornons à décrire les très intéressants dessins rehaussés d'aquarelle qui illustrent son texte et qui reproduisent les traits de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal; de Charles le Téméraire et d'Isabelle d'York.

Au feuillet 22^{re} (pl. LIII), nous voyons Philippe le Bon en costume de grand-maître de la Toison d'or, ordre qu'il institua à Bruges le 10 janvier 1429, le jour même de son mariage avec Isabelle de Portugal⁽¹⁾. Le duc porte une longue robe d'écarlate, dont la manche gauche, ouverte par le milieu, laisse passer le bras et apercevoir la cote grise de dessous. Sur la tête, chaperon également d'écarlate avec pan d'étoffe ramené par-devant et orné d'une fleur de lis d'or; au cou, le collier de la Toison d'or. Le prince est imberbe et de taille moyenne; ses cheveux sont bruns. Il donne la main à Isabelle de Portugal, sa troisième femme dont il eut Charles le Téméraire. Celle-ci paraît toute jeune avec sa figure pouponne, ses joues pleines, son teint frais et son menton à fossette. Elle porte sur une longue robe à bordure d'hermine un élégant surcot de drap d'or, avec garde-corps d'hermine échancré sur le ventre. Manches collantes à manchettes évasées bordées d'hermine et cachant presque toute la main. Un manteau d'écarlate jeté sur les épaules et complètement ouvert par-devant est retenu, à droite et à gauche, par des ferméaux d'or. Ceinture d'orfèvrerie, basse sur les hanches, à long pendant. Couronne fleurdelisée posée sur une coiffe d'où tombe, jusqu'à la taille, en flots ondulés, une épaisse chevelure blonde. Ce costume est d'une rare élégance.

Un portique à arcades élancées et à crochets gothiques abrite les hauts personnages que désignent leurs armoiries. Celles du duc se blasonnent : *écartelé, aux 1 et 4, de France, à la bordure componnée d'argent et de gueules; aux 2 et 3 bandé, d'or et d'argent, à la bordure de gueules* (Bourgogne moderne), *à l'écu de Flandre* (d'or au lion de sable) *brochant sur le tout*. Quant aux armes de la princesse, elles sont *d'argent, à 5 écussons d'azur posés en croix chargés chacun de 5 besants d'argent mis en canton, à la bordure de gueules chargée de sept châteaux d'or*. Ce sont celles de Portugal, auxquelles on a ajouté quatre demi-

(1) Philippe le Bon épousa en troisièmes noces, le 10 janvier 1429, Isabelle, fille de Jean I^{er}, roi de Portugal. Il était veuf, en premières noces, de Michelle de France, fille de Charles VI, et, en secondes, de Bonne d'Artois, fille du comte d'Eu et veuve du comte de Nevers, morte le 17 septembre 1425. Isabelle de Portugal mourut en 1472, cinq ans après Philippe le Bon.

fleurs de lis d'or sur la bordure. La devise du bon duc se lit au haut du feuillet :

Tant que je Vire Autre Naray

Ce qui n'a pas empêché l'histoire d'enregistrer le nom de dix-neuf de ses bâtards.

Au feuillet 224 r^o (pl. LIV), le même personnage est représenté en costume de guerre sous un édicule gothique à arcades trilobées et toit d'ardoises. Une ville et un paysage montagneux forment arrière-plan. Le duc a une armure de plates avec cotte de mailles, sous une cotte armoyée et un manteau d'écarlate drapé et ouvert. Il tient une longue épée à la main droite et porte au cou le collier de la Toison d'or; sur la tête, un chaperon d'écarlate à fleur de lis et couronne d'or. Cheveux noirs; air soucieux. Au-dessus de l'édicule se lit le cri de guerre :

mon jaye

et, sous les pieds du duc, sont peintes ses armes déjà décrites, tenues par un lion avec, de nouveau, la devise :

Autre Naray

Le feuillet 243 r^o (pl. LV) nous donne, sous un portique gothique à trois arcades, la représentation de Charles le Téméraire imberbe, l'air maussade, le regard profond. Les cheveux sont châtain et longs. Le duc, de taille moyenne, porte une longue robe de soie jaune brochée à dessins rouges et parements de fourrure brune aux manches. Il est coiffé d'un petit chapeau de feutre brun à bords relevés au côté droit et rehaussé d'une fleur de lis d'or et d'une garniture d'orfèvrerie, avec pan d'étoffe tombant par derrière et ramené sur le côté gauche.

A la gauche du duc se tient debout, dans une attitude humble, Marguerite d'York, sa troisième femme⁽¹⁾, fille de Richard, duc d'York, et sœur d'Edouard IV, roi d'Angleterre, qu'il épousa en

(1) Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne de la seconde race, avait épousé en premières nocces Catherine de France, fille de Charles VII, morte en 1445, sans que le mariage ait été consommé, et, en secondes, Isabeau de Bourbon, fille de Charles de Bourbon et d'Agnès de Bourgogne, décédée le 13 sep-



PHILIPPE LE BON, DUC DE BOURGOGNE.



CHARLES LE TEMERAIRE, DUC DE BOURGOGNE
ET MARGUERITE D'YORK.



1468, un an après avoir succédé à son père Philippe le Bon. La princesse d'un air juvénile, comme son mari, — ils viennent de se marier, — porte un surcot rose très ajusté avec longues manches évasées en entonnoir à partir du poignet, laissant à peine dépasser les doigts. Sur les épaules est jeté un long manteau de soie blanche broché d'or à ramages, qui laisse le surcot et le haut de la jupe à découvert et que, de sa main gauche, la princesse ramène par-devant. Un collier d'or orne le bas du cou et une couronne fleurdelisée de même métal est posée sur la tête. Une résille retient, sur les côtés, une abondante chevelure qui, s'échappant par derrière, retombe en flots dorés sur les épaules. Château avec ses dépendances et paysage à l'arrière-plan. Sous les personnages sont peintes leurs armes respectives : *écartelé, aux 1 et 4 de France, à la bordure componnée d'argent et de gueules; au 2 parti, de Bourgogne et de Brabant (de sable au lion d'or), au 3 parti, de Bourgogne et de Luxembourg (d'argent au lion de gueules, la queue nouée, fourchée et passée en sautoir, armé et lampassé d'or), avec l'écu de Flandre brochant sur le tout, sous les pieds du duc; et, sous ceux de la princesse : écartelé, de France et d'Angleterre, avec la galante devise :*

Je lay emprunt bien en avoenge

Plus loin (fol. 337 v°) est peint l'écu du duc de Bourgogne entouré du collier de la Toison d'or, avec la légende :

*Charles par la grâce de Dieu duc de
Borg^{ne} de Brabant de Laryke de Limboure
et de Lucxenburch
comte de Flanders
de Artoys de
Borg^{ne} pallatin
de Henau de
Hollande et de Zeelande
etc., etc.*

tembre 1465, dont il eut Marie de Bourgogne, née en 1455, femme de Maximilien d'Autriche.

Une miniature d'un livre d'heures de la bibliothèque de Copenhague provenant de la collection d'Hippolyte de Béthune représente Charles le Téméraire et Isabelle de Bourbon agenouillés, en costumes de l'époque (voir Gaignières, 1^{re} partie, p. 15; au cabinet des estampes).

Folio 352 v^o enfin (pl. LVI), Charles le Téméraire est représenté sur son cheval de guerre armé, galopant de droite à gauche. Il porte une armure de plates, une cotte de mailles et une cotte d'armes sous une houppelande de couleur brune ouverte par-devant. Épée large à la main droite, petit chapeau rond à crevés sur la tête. Cheveux longs, traits durs et fatigués, visage rasé contrairement à la tradition qui veut que, depuis la défaite de Morat, le Téméraire ait laissé pousser sa barbe et ses ongles, en signe de deuil. Derrière le duc on remarque les tentes d'un camp, une ville forte, une large rivière et des montagnes à l'horizon. C'est la ville de Nancy où celui qui pendant près de dix ans avait été le fléau de ses voisins par son caractère inflexible et sanguinaire devait trouver la mort le 5 février 1477, à l'âge de quarante-quatre ans.

Sans attribuer plus d'importance qu'il ne convient, au point de vue de la ressemblance, aux portraits que nous venons de décrire, il nous semble impossible de contester le réel intérêt qu'ils ont; car ils fournissent de précieux renseignements à l'iconographie des grands personnages du x^v^e siècle et à l'histoire du costume. « S'il existe, dit M. Perrault-Dabot⁽¹⁾, des portraits authentiques des trois premiers ducs de Bourgogne de la race des Valois, il n'en est pas de même de ceux de Charles le Téméraire . . . ; ses portraits sont très rares et encore la plupart ont-ils vu contester leur authenticité. » L'auteur précité est arrivé tout au plus à en découvrir six ou sept et les deux dessins que nous signalons ont échappé à ses savantes et minutieuses recherches⁽²⁾.

Plus rares encore sont les portraits d'Isabelle de Portugal et de Marguerite d'York. Nous avons ici même⁽³⁾ décrit deux représentations de la première princesse. Quant à la seconde, nous n'en connaissons jusqu'à présent les traits que par un dessin du recueil de

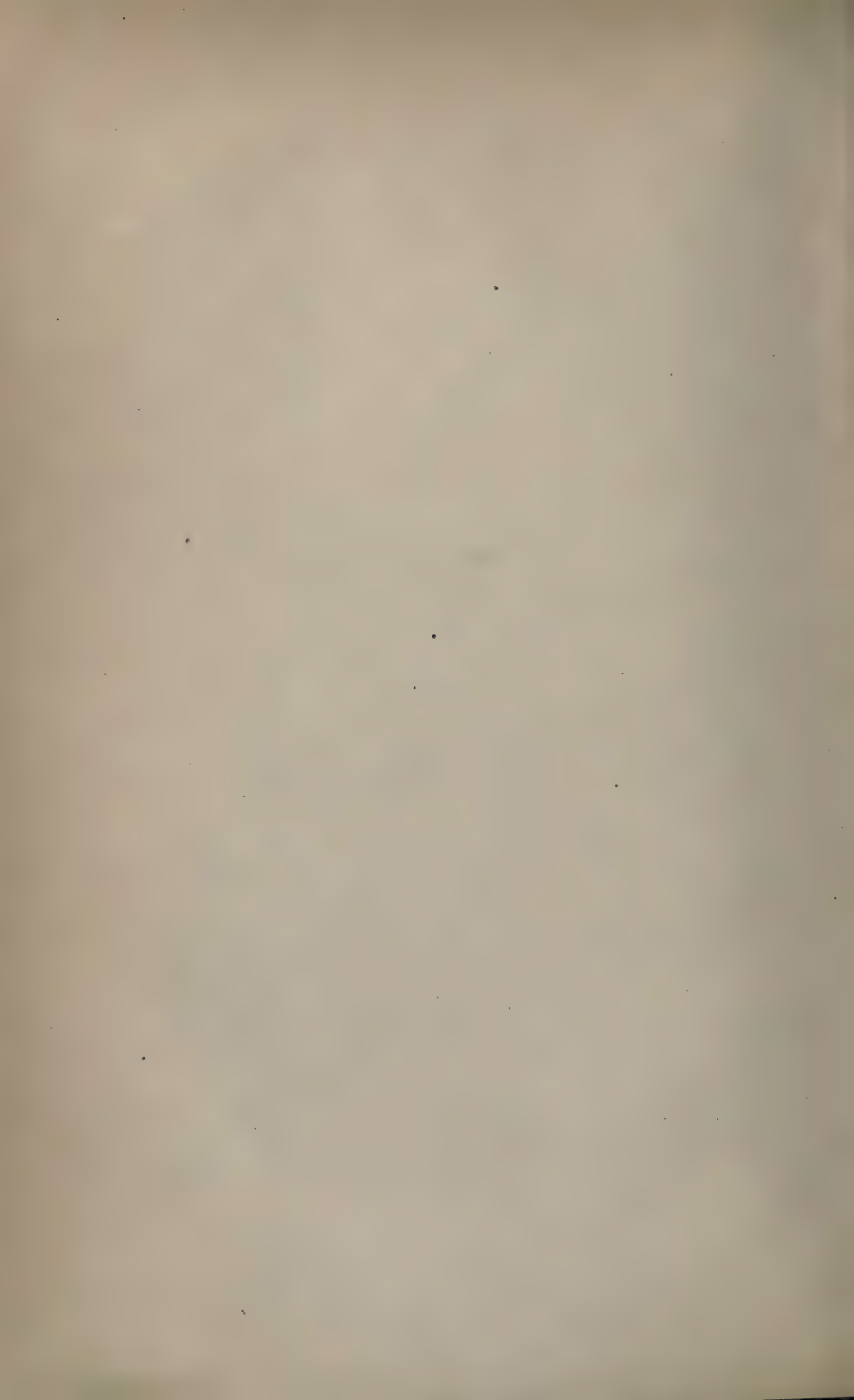
⁽¹⁾ *Un portrait de Charles le Téméraire*, dans *Bulletin archéolog. du Comité des trav. hist.*, année 1894, p. 432 et suiv. Cf. *ibid.*, année 1897, p. civ, une communication de M. Henri Baune relative à une tapisserie du musée de Berne.

⁽²⁾ Il y a également lieu d'ajouter à l'actif de l'iconographie de Charles le Téméraire le portrait du Recueil d'Arras (ms. 266, f^o 61), celui des *mémoriaux* d'Antoine de Succa, à la Bibliothèque de Bruxelles (Quarré-Reybourbon, *Trois recueils de portraits aux crayons ou à la plume*, p. 19, 55, et pl. III, n^o 2), un autre, ms. 14156, à la même bibliothèque; enfin les portraits des musées de Lille (n^o 680 du catalogue) et de Berlin (n^o 545), que signale tout spécialement M. Quarré-Reybourbon dans l'ouvrage précité, p. 20.

⁽³⁾ *Bulletin archéologique du Comité*, 1901, p. 56.



CHARLES LE TÊMÉRAIRE DEVANT NANCY.



Jacques le Bourq, de la bibliothèque d'Arras (ms. 266, f^o 64) ⁽¹⁾. Marguerite y est représentée en buste, vêtue d'un surcot et coiffée d'un escoffion. Les traits, quoique plus accentués, ne manquent pas de ressemblance avec ceux de notre aquarelle qui, exécutée du vivant de la femme du Téméraire, nous paraît être un document qui ne manque pas de valeur ⁽²⁾.

Comte A. DE LOISNE,

Correspondant du Comité.

⁽¹⁾ Ce portrait, exécuté d'après un tableau votif, porte en lettres gothiques la légende : *Marguerite de Yorck III^e femme de Charles duc de Bourgogne dit le Téméraire.*

⁽²⁾ En terminant cette notice, nous tenons à remercier M. Rodolphe Kann de la bienveillance avec laquelle il a bien voulu mettre à notre disposition son précieux manuscrit.

NOTE SUR UN MARCHÉ

RELATIF

À LA CONFECTION DE TAPISSERIES D'AUBUSSON

(1695),

PAR M. RENÉ FAGE.

Les prix faits relatifs à la confection des tapisseries d'Aubusson sont assez rares pour que nous signalions celui qui est intervenu, le 7 août 1695, entre la confrérie des Pénitents gris de Tulle⁽¹⁾ et le marchand tapissier Antoine Picaud. Nous l'avons relevé sur un registre des délibérations de cette confrérie⁽²⁾.

Les Pénitents venaient de faire exécuter d'importants travaux dans leur chapelle du Puy-Saint-Clair⁽³⁾. En 1690, ils avaient traité avec un entrepreneur pour «allonger l'église de seize pieds et faire les murailles complètes et semblables à celles qui y sont⁽⁴⁾». Deux peintres, originaires du Bas-Limousin et qui jouissaient dans la région d'une réputation méritée, Leix et Cybille⁽⁵⁾, furent chargés, en 1693, de décorer les panneaux du lambris. On peut voir encore, sous les couches d'un badigeon moderne, quelques traces de leurs peintures.

Au-dessus du lambris richement coloré, les murs blanchis à la

(1) La confrérie des Pénitents gris de Tulle fut fondée en 1601. Ayant changé la couleur de son habit en 1633, elle devint la confrérie des Pénitents bleus.

(2) Registre des délibérations de la confrérie, de 1660 à 1775, communiqué par M. le chanoine Mary.

(3) Les Pénitents gris avaient fait construire leur chapelle et leur salle de réunion au Puy-saint-Clair, dans la banlieue de Tulle.

(4) Archives de M. Clément-Simon, au château de Bache.

(5) Cf. notre ouvrage, *La vie à Tulle aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 298, et le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de Tulle*, 1902, p. 81.

chaux parurent froids et nus. La Compagnie se décida à les faire recouvrir de tapisseries. Elle adopta, pour sujet de cette décoration, les principaux événements de la vie de son patron, saint Jérôme. Dès que les premiers cartons furent prêts, les Pénitents mandèrent à Tulle un tapissier d'Aubusson dont le nom est connu mais dont les œuvres sont peu communes, Antoine Picaud, et le chargèrent de la confection de onze panneaux⁽¹⁾. Le traité qui intervint, le 7 août 1695, entre Picaud et les représentants de la confrérie, nous apprend les conditions du marché et nous donne une description détaillée des sujets qui devaient être représentés.

PRIX FAIT POUR LES TAPISSERIES DES PÉNITENTS GRIS.

Dans la salle du Puy-saint-Clair, en l'assemblée générale extraordinaire convoquée pour délibérer sur l'achat des tapisseries de haute lisse pour l'ornement de notre église ou estoient Messieurs les prieur, sous-prieur, saindiqs prestres et layques, secretaire et autres confreres sousignés, lesquels agreant l'aquizition de ladite tapisserie ont doné pouvoir et prie Messieurs de Labeylie et Mouret apresent saindiqs de la Compagnie de vouloir faire pour cet effect tout ce qu'ils trouveront a propos pour ladite aquizition, promettant d'avoir le tout pour agreable et du tout les relever indemnes aux peines de droit.

Et à l'instant lesd. sieurs scaindiqs ayant faict appeler le sieur Antoine Picot, marchand tapissier de la ville d'Aubusson, lequel s'est rendu expres en cette ville pour prendre le prix faict desdictes tapisseries, il a été convenu entre eux ce qui s'ensuit :

Et premierement que ledict sieur Picot pour luy et les siens s'oblige de faire l'aune de lad. tapisserie à raison de neuf livres l'aune en quarré, aunage de Paris, sur le fil simple, bien rehaussées de soye à un quart de livre par aune, les testes et carnation de toutes les figures qu'il conviendra mettre dans lesdictes tapisseries seront de layne de Paris et faictes par les meilleurs officiers travaillant à cette profession, les laynes bien degraissées et bien conditionnées, tout led. ouvrage bien uny et bien batu, avec une belle bordure tout autour, avec un lyon dans un cartouche au milieu du haut de chaque piesses couché sur un livre, suivant le dessein sur le faict, et qu'il n'y aura dans lesd. piesses de tapisseries que les figures suivantes :

Scavoir dans la première du costé de l'evangile, qui est la mort de saint

⁽¹⁾ Ces tapisseries ne sont pas inventoriées dans l'*Essai de catalogue descriptif des anciennes tapisseries d'Aubusson et de Felletin*, par M. Cyprien Pérathon (*Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XLI, XLII et LI).

Hyerosme : un saint Hyerosme mort entre les bras de deux anges dans le porche de Bethléem, un lyon à ses pieds, avec la ville de Bethléem et un monastère dans l'éloignement;

La première du costé de l'epitre, qui est la translation de son corps à Rome, il y aura deux religieux portant une chasse sur les épaules, lad. chasse aveque des ornemens dessus et un chapeau de cardinal au milieu et la ville de Rome dans l'éloignement et un lyon dans l'endroit le plus convenable de la piessie;

La seconde piessie du costé de l'evangile qui n'aura qu'une anne demy de long, sera un saint Hyerosme docteur escrivant auprès d'un portal du monastère aveq un lyon à ses pieds;

La seconde du costé de l'epitre sera saint Hyerosme dans le desert épouvanté de la tempeste, avec l'ange dans un coin de la piessie, tout le restant desert aveque le lyon et autres bestes sauvages;

La troisieme piessie du costé de l'evangile sera saint Hierosme au pied de la Croix sur le calvayre seul aveque la ville de Hyeruzalem dans l'éloignement et un lyon auprès luy;

La troisieme du costé de l'epitre sera saint Hyerosme entrant seul en Hyerusalem, aveq le calvayre dans l'éloignement avequ'un lyon;

La quatrieme du costé de l'evangile sera saint Hyerosme aveque saint Gregoire pape, saint Augustin et saint Embroyzé eveque, et le Saint-Esprit au dessus, aveque quelques portiques derrière dans l'éloignement et un lyon dans l'endroit le plus convenable;

La quatrieme du costé de l'epitre sera saint Hyerosme expliquant la bible à sainte Paule avequ'un entrée de mayzon ou pilastre derrière, le restant payzage;

La cinquiesme du costé de l'evangile sera l'entrée de saint Hyerosme dans le dezert de Syrie aveque trois compagnons, le tout dans le dezert, aveque quelques cabanes ou hermitages dans l'éloignement avequ'un lyon;

La cinquiesme du costé de l'epitre sera le baptesme de saint Hyerosme, vestu de blanc, par un prestre, devant un portal d'eglize, le restant payzages;

La sixiesme et dernière piessie sera la sortie de saint Hyerosme de Rome avequ'un compagnon et la ville de Rome dans l'éloignement.

Toutes lesquelles susdites piesses aveque les figures, animaux ou ornemens y exprimés seront faictes [comme] dict et saint Hyerosme habillhé de rouge, le corps à demy nu, où il sera jugé à propos, excepté dans la piessie expliquant la bible à sainte Paule où il sera habillhé en religieux et dans les piesses de la sortie de Rome et entrée au dezert en habit seculier à la romayne; le tout sera fait par led. sieur Picot dans toutes les règles et perfections de l'art de tapissier, lequel mesme sera tenu de mestre des oyzeaux dans les payzages aveque les éloignements et ombrages requis.

Et sur ces prezantes lesd. sieurs saindiqs ont délivré aud. sieur Picot

la somme de cent quarant huit livres dix sols pour le montant des deux premières piesses qui sont, l'une la mort de saint Hyerosme et l'autre la translation de son corps à Rome, qui auront chacune trois aunes de longueur sur deux aunes trois quartz de hauteur; lesquelles piesses led. sieur Picot s'oblige de faire faire entre cy et la feste de saint Hyerosme prochain s'il est possible;

Toutes les susdites pièces faites de layne bien dégressée de la pezan-
teur de quatre livres en layne ou environ y compris un quart de soye pour
chaque aune en carre, et led sieur Picot s'oblige aussi d'achever toute
la tenture de lad eglise à proportion que les sieurs scaindieqs luy four-
niront chaque fois le montant de deux piesses par avance, avecque les
estempes pour le dessin; et les sieurs scaindieqs seront tenus payer aux dés-
pens de la compagnie les frais du port et emballage desd. tapisseries, et
pour l'exécution des prezantes les parties se sont soumis à la juridiction
consulere de Limoges et à regard despens (*sic*), et pour la bordure elle
sera faite suivant que le sieur Picot trouvera à propos, de la largeur con-
venable.

Il y aura huit desd. piesses qu'à la hauteur de deux aunes trois quartz
et les trois restantes sur deux aunes et demy qui seront cachetées du
plomb de la manufacture royale d'Aubusson.

Fait le septiesme aoust mil six cens quatre vingt quinze, dont a este
fait double;

Signé: De Labeylie syndict, Mouret syndict, Dugal sous-prieur, A. Picaud,
Mailhard confrère, Teissier, Laporte confrère, Roussie, Lachieze, Estorges.

Les onze panneaux furent-ils exécutés? Un inventaire du 2 no-
vembre 1700 ne mentionne que « huit tapisseries de haute lisse,
représentant la vie de saint Hiérosme, garnies de toilles et de
cordes ».

Les trois panneaux qui devaient compléter la décoration de la
chapelle du Puy-Saint-Clair n'étaient peut-être pas terminés à cette
date; peut-être aussi avaient-ils été décommandés par les Pénitents.

René FAGE.

NOTES D'ARCHÉOLOGIE ALGÉRIENNE,

PAR M. STÉPHANE GSELL,
Membre non résidant du Comité.

I

BORNES MILLIAIRES DE LA RÉGION DE N'GAOUS.

A six kilomètres au Sud-Ouest de la source d'Aïn-Séfiane (localité située elle-même à 18 kilomètres au Sud-Ouest de N'gaous), M. Jacquetton a découvert un groupe de quinze bornes, dont plusieurs sont illisibles. Elles appartenaient à une route qui allait de Séfiane à *Thubunae*. La distance de quatre milles était comptée à partir de la source, où il y a des ruines sur une assez grande étendue et où se trouvait sans doute le chef-lieu d'une commune. C'est par erreur que la borne n° 26 indique le chiffre III, au lieu de IV.

1. Voici les inscriptions dont M. Jacquetton m'a adressé des copies (j'ai reçu également un estampage du n° 8) :

IMP
CAES
C IVLIO
VERO ♡
MXIMI
NOPIOFE
LICI AVG
IIII

Imp(eratori) Caes(ar)i C. Iulio Vero Maximino Pio Felici Aug(usto).
(*Milia passuum*) IIII.

2. Même endroit.

IMP
CAES
M · ANTONIO
ORDIANO
PIO FELICE
AVG
III

Imp(eratore) Caes(are) M(arco) Antonio [G]ordiano Pio Felice Aug(usto).
(Milia passuum) III.

3. Même endroit.

IMP D N
M IVLIO
PHILIPPO
OBILISSI
MO CAS
M · P ·

Imp(eratori) d(omino) n(ostro) M. Iulio Philippo, [n]obilissimo Ca(e)s(ari).
M(ilia) p(assuum). O.

Inscription rédigée d'une manière incorrecte : au lieu du titre *nobilissimo Caesari*, on s'attendrait à lire *Invicto Pio Felici Augusto*. L'indication du chiffre des milles paraît n'avoir jamais été gravée.

4. Même endroit.

IMPP CA
ESS P LICINIO
VALERIAN
LICINIO G
ALLIE
NO INVICT
IS AVGG
III

Imp(eratoribus) Caes(aribus) P. Licinio Valerian[o et P.] Licinio Gallieno,
Invictis Aug(ustis). — (Milia passuum) IIII

5. Même endroit.

IMP CAE
S IL DOMITI
O AVRELIAN
O INVICTO
FELICI AVG

*Imp[eratori] Caes[ar]i L. Domitio Aureliano Invicto
(Pio) Felici Aug[ust]o.*

6. Même endroit. Bas d'une borne.

AVIO VALERIO
■■■■■ CONSTANTIO

Deux lignes effacées.

Cette inscription se rapporte à Constance Chlore.

7. Même endroit. Bas d'une borne.

FLAVIO VALER
CONSTANTIO
ET

■■■■■
■■■■■
■■■■■

... *Flavio Valer[io] Constantio et [C. Galerio Valerio Maximiano]*...

Les trois dernières lignes ont été martelées.

8. Même endroit.

DD NN MA
GNO MAXI
MO ET VICT
ORE FILIO
SERENNITA
TIS EIVSD
EM PPA V
VGG

sic

*D(ominis) n(ostris) Magno Maximo et Victore, filio seren<n>itatis eiusdem,
p(erpetuis) Au<u>g(ustis).*

M. Jacquetton vient de m'envoyer des copies d'autres bornes qu'il a trouvées sur cette même route, aux cinquième, sixième et huitième milles. Je reproduis ici une partie de ces textes; les autres auront peut-être besoin d'être révisés.

9. A 7 kilom. 500 de Séfane.

IMPP DD NN
AVRELIO CARI
NO IMPERATO
RE

*Imp(eratoribus) d(ominis) n(ostri)s Aurelio Carino imperatore
[et Aurelio Numeriano]. . .*

10. Même endroit.

IMP D N C VALE
RIO DIOCLETI
ANO INVICTO
PIO FELICI AVG

*Imp(eratori) d(omino) n(ostro) C. Valerio Diocletiano
Invicto Pio Felici Aug(usto).*

11. Même endroit.

IMP D N C VA
LERIO DIO
CLETIANO IN
VICIO P F AVG

*Imp(eratore) d(omino) n(ostro) C. Valerio Diocletiano
In[v]ic[t]o P[ro] F[elice] Aug(usto).*

12. Même endroit.

IMP CAESARE M
VALERIO AURELIO
MAXIMINO AG
COS

*Imp(eratore) Caesare M. Valerio Aurelio Maximi(a)no
Aug(usto), co(n)s(ule).*

13. Même endroit. — Bas d'une borne.

IIIIII

(*Milia passuum*) V.

14. A 9 kilomètres de Séfiane.

IMP C VIBIO
TREBONIANO
GALLO INVICTO
PIO FELICE AVG
ET IMP CAES C
VIBIO AIINO
GALLO VELD V
MIANO VOLV
MIANO INVIC
TO PIO FELICE A
VG DD NN M P
VI

*Imp(eratore) C. Vibio Treboniano Gallo Invicto Pio Felice Aug(usto) et
Imp(eratore) Caes(are) C. Vibio A[f]in(i)o Gallo Veldurniano Volu[s]iano
Invicto Pio Felice Aug(usto), d(ominis) n(ostri)s. — M(ilia) p(assuum) VI.*

15. Même endroit.

IMP CE³SA
RE M AURE
LIO MAXI
MIANO
AVG

Imp(eratore) C(a)esare M. Aurelio Maximiano Aug(usto).

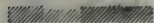
16. A 12 kilomètres de Séfiane.

IMP CAES
C MESSI
O TRAIAN
NO DECIO
AVG

Imp(eratore) Caes(ar) C. Messio Traiano Decio Aug(usto).

17. Même endroit.

IMP D N
M AURE
LIO PRO
BO INVI
CTO PI
O FELICE
AVG



VIII

Imp(eratore) d(omino) n(ostro) M. Aurelio Probo Invicto Pio Felice Aug(usto)
— (*Milia passuum*) VIII.

18. Même endroit.

I M P P C C
M VALERIO
DIOCLETIANO
ET M AVRELIO
■■■■■■■■■■
■■■■■■■■■■
AV
GG

*Imp(eratoribus) C(aesaribus) M. (sic) Valerio Diocletiano et M. Aurelio
[Maximiano Invictis P(iis) F(elicibus)] Aug(ustis).*

19. Même endroit. — Bas d'une borne.

INVICTO PI
O ■■■ ELICE
AVG
M P VII ■■■

... Invicto Pio [F]elice Aug(usto). — M(ilia) p(assuum) VII[I].

20. A 6 kilomètres au Nord de N'gaous, à 300 mètres environ à gauche de la route de Sétif, sur une voie romaine qui conduisait à Zarai et à Sitifis⁽¹⁾. — Copie de M. Jacquetton.

P E R P ■■■ T V
IS ■■■ AC F L O E
NT ■■■ S S I M I S
CA E S S F ■■■ ■■■
■■■■■■■■■■ CON STAN
TIO HERCVLIO
IVNIORI

*Perp[e]tuis ac flo[r]ent[i]ssimis Caes(aribus) F[el]a(vio) [Valerio]
Constantio Herculo Iuniori.*

⁽¹⁾ Cf. *Bulletin archéologique*, 1902, p. cxli.

D'après la copie de M. Jacquetton, l'inscription semble s'arrêter là. On aura donc omis de graver les noms de Galère. Nous pourrions supposer cependant que ces noms ont été martelés.

II

DÉCOUVERTES ÉPIGRAPHIQUES DIVERSES.

C'est encore à M. Jacquetton que l'on doit la découverte d'une partie des inscriptions qui suivent.

A. — RÉGION DE N'GAOUS.

21. N'gaous. — Pierre qui était à l'école indigène et que M. Jacquetton a fait transporter à la commune mixte. Deux faces portent des inscriptions,

Ma copie d'après des estampages.

Face A. — La pierre est brisée à gauche.

MEMORIA REDE
FORICIVENSIS .
VS SACERDO
I · V
V

Face B (à droite de la face A). — La pierre est brisée à droite et en bas.

DORM · D
II KL · FEB
INDIC · VIII
CIII DIE

*Memoria Rede[mpti] ... icivensis us sacerdo[s] — Dorm(it)
d[ep(ositus) in pace ?] II k(a)l(endas) feb[ruarias] indic(tione) VIII . . .*

A la seconde ligne de la face A se trouve sans doute l'indication d'un ethnique. J'ai cru lire *Foricivensis* (l'r étant incertaine); peut-être y a-t-il *Nicivensis*.

22. N'gaous. — Pierre trouvée dans un gourbi; actuellement à la commune mixte. M. Jacquetton m'en a envoyé un estampage. Cette pierre est brisée à droite et probablement aussi en haut et en bas. Hauteur des lettres, 0 m. 03.

	I	FL · LON
	T · FL · GET	
	C · POPILVS	
	C · IVLVS · N	
5	Q · CAEVRN	
	Q · VALERVS	
	L · PORCIVS	
	M · PORCI	
	P · STATILVS	
10	C · PETRON	
	C · IVLVS O	
	P · IVG	
	T · FL	
	CL	
15	ÆLVS IV	
	Q · ANNVS	
	Q · IVLVS	
	IV VS	

[T.] *Fl(avius) Lon[ginus]?*, *T. Fl(avius) Get[ulicus]*, *C. Popilius* . . . , *C. Iulius N* . . . , *Q. Calpurn[us]* . . . , *Q. Valerius* . . . , *L. Porcius* . . . , *M. Porci[us]* . . . , *P. Statilius* . . . , *C. Petron[us]* . . . , *C. Iulius* . . . , *P. Iug* . . . , *T. Fl(avius)* . . . , *Cl(audius?)* . . . , *Ælius Iu* . . . , *Q. Annius* . . . , *Q. Iulius* . . . , *Iu[li]us* . . .

Ligne 15 : Après *Ælius*, il y a soit IV, soit une M dont le dernier jambage a été cassé.

Peut-être cette inscription est-elle une liste de soldats.

23. N'gaous. — A 500 mètres à l'Ouest du village. Borne milliaire. Copie de M. Jacquetton.

DDD 
 NNN
 VALEN
 TINIAN
 OTEOD
 OSIOET
 ARCA
 DIOPPP
 AVGGG

*D(ominis) n(ostris) Valentiniano,
 T(h)eodosio et Arcadio p(erpetuis) Aug(ustis).*

24. Deuxième mille de la route de N'gaous à *Lamasba*⁽¹⁾. — Copie de M. Jacquetton.

IMP
 CAESARIM A
 GORDIANO
 INVICTO
 PIO FEL
 AVG

*Imp(eratori) Caesari M. A(ntonio) Gordiano Invicto
 Pio Fel(ici) Aug(usto).*

L'abréviation A pour A(ntonio) est insolite; peut-être le graveur a-t-il omis une ligne (NTONIO).

⁽¹⁾ Pour cette route, voir *Bulletin archéologique*, 1902, p. CXLII.

25. Même endroit. — Copie de M. Jacquetton.

5

10

DOMNO N
MAXMO ET
FORTISSIMO
IMP. CAES
M. AVRELIO
SEVERO
NVI
CTO PIO FEL
CI AVG N
COS
II

Domino n(ostro) maximo et fortissimo Imp(eratori) Caes(ari) M. Aurelio Severo [Alexandro] Invicto Pio Felici Aug(usto) n(ostro), co(n)s(uli) II.

Lignes 6-7 : M. Jacquetton a noté que le mot *Alexandro* est encore lisible, malgré le martelage. — Lignes 10-11 : On peut lire soit *co(n)s(uli) II*, soit *co(n)s(uli)*. (*Milia passuum*) II. En tout cas, l'omission des autres dignités de l'empereur est insolite.

26. Même endroit. — Copie du même. La pierre est brisée en bas.

IMP D N
FL CLAUDI
O IVLIA
NO VIC

*Imp(eratori) d(omino) n(ostro) Fl(avio) Claudio Iuliano
vic[tori] semper Augusto].*

27. **Kherbet-Krem-Oum-Guellel**, à environ 11 kilom. 500 de N'gaous dans la direction de Tobna⁽¹⁾. — Borne milliaire. Ma copie

⁽¹⁾ Pour la route de N'gaous à Thubunae, voir *Bulletin archéologique*, 1903, p. CXLII-CXLIII, n° 3.

d'après un estampage de M. Jacquetton. La pierre est brisée en bas.

MP · CAES · M · AURELIO
X NVICTO · PIO · FE
LICE · AVG · DIVI · MAGNI · ANTO
DIVI · SEVERI
PARTICO MAX MAX
IV

[*Imp(eratore) Caes(are) M. Aurelio [Ale]x[andro] Invicto Pio Felice Aug(usto), divi Magni Anto[nini fil(io)], divi Severi [nep(ote)], Part(h)ico max(imo)...*]

Les lettres A et X sont liées dans MAX (*bis*).

Lignes 2 et 4 : les mots *Alexandro*, *fil.* et *nep* ont été martelés. Le surnom de *Parthicus* est donné à tort à Sévère Alexandre, qui combattit les Perses, et non les Parthes. Les vestiges de lettres qui subsistent à la ligne 6 se rapportent peut-être à Julia Mamaea, mère de l'empereur.

28. Même endroit. — Copie de M. Jacquetton.

CAIS
ERO
NO PI
CI AVG
VERO
MONO
LISSIMO
XVII

Imp(eratori) Ca[es]s(ari) [C. Iulio [V]ero [Maximi]no Pi[o Feli]ci Aug(usto) [et C. Iulio] Vero [Maxi]mo no[bi]lissimo [Caes(ari)]. — (Millia passuum) XVII.

La distance est comptée à partir de *Thubunae*.

29. Même endroit. — Bas d'une borne. Copie de M. Jacquetton.

RB COS

P · P · PROCOS

XVII

...[t]r(i)b(uniciae) [pot(estatis)...], co(n)s(ul), p(atri) p(atriciae),
proco(n)s(u)li. — (*Milia passuum*) XVII.

Au même endroit gît un fragment de borne dont l'inscription est illisible; on distingue seulement au bas le chiffre XVII.

30. *Kherbet-Zerga* (*Cellae*) ⁽¹⁾. — Il y a en ce lieu une église, dont l'abside était couronnée à l'extérieur d'une corniche courbe, présentant une dédicace. J'en ai publié un fragment ⁽²⁾. M. Jacquetton vient d'en dégager plusieurs autres, mais l'inscription est encore incomplète. Les lettres sont séparées par une bande ondulée en relief.

Fragment a.

RASTVS EPISC

Fragment b.

PV NNO AEDI

Fragment c.

EI FVNDAMENTA P

Fragment d.

ATI PATRIS PRIA

Fragment (déjà publié).

RESTAVRATA

[Ad]rastus episc[o]pu[s a]nno... aedi[fi]c[... e[t] fundamenta
p... ati patris Pria... restaurata.

⁽¹⁾ Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, p. 747; Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 138-139.

⁽²⁾ *Loc. cit.*, p. 139, n° 105.

31. **Séfiane.** — Fragment de borne milliaire, employé dans le mur d'un jardin, au lieu dit « Safsaf », à 300 mètres environ de la source d'Aïn-Séfiane. Copie de M. Jacquetton.

■■■■ ■ A ■■

SAR ■ M

AVRELIO

[*Imp(eratori) C[a]s[ar]i] M. Aurelio...*

32. **Séfiane**, dans la ruine appelée Kherbet-M'cin. — Fragment de borne. Copie de M. Jacquetton.

D O M I N O

N O S T R O

IMP · CAES

C M E S S I O

Domino nostro Imp(eratori) Caes(ari) C. Messio [Quinto Traiano Decio Invicto Pio Felici Aug(usto)].

M. Jacquetton a, en outre, étudié plusieurs édifices antiques des environs de N'gaous. Ce sont des sanctuaires chrétiens; sauf les forteresses et fortins byzantins, il n'y a pas d'autres ruines distinctes dans ce pays.

A Kherbet-ed-Dib, dans la région dite « Bou-M'geur », au Sud-Ouest de N'gaous ⁽¹⁾, M. Jacquetton a fouillé une chapelle dont M. Cuny, conducteur des Ponts et Chaussées, a levé un plan. Elle mesure 23 mètres environ de long sur 12 m. 50 de large. La façade regarde le Nord. A l'intérieur, des colonnades séparaient les trois vaisseaux. Au fond de la nef centrale, à 1 m. 30 de l'abside, on a trouvé une sorte de caisse dont les bords affleuraient le sol antique. Elle est formée d'une dalle posée à plat et de quatre briques, de 0 m. 60 de côté, dressées sur cette dalle. C'est évidemment un coffre à reliques, que devait surmonter jadis un autel en bois. Deux escaliers de deux marches mènent à l'abside, qui contient trois sarcophages de pierre, disposés d'une manière irrégu-

⁽¹⁾ Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 130.

lière. Une porte faisait communiquer cette abside avec une sacristie, placée dans le prolongement du collatéral de gauche. Il n'y a pas d'autre sacristie à droite de l'abside; mais, contre le mur de droite de la chapelle, on a constaté l'existence d'une chambre ou d'un enclos trapézoïdal, abritant cinq tombes : deux sarcophages et trois caisses, construites en pierres ou en briques. Une de ces briques est marquée d'un monogramme constantinien. Au fond du bas côté de droite, on a recueilli un fragment d'une grande lampe chrétienne.

A Bir-Aouken⁽¹⁾, au Nord-Est de Zraïa, il existe une grande église, qui a été signalée précédemment⁽²⁾. M. Jacquetton l'a déblayée en partie. Il a retrouvé les deux petits escaliers de quatre marches qui montaient à l'abside. Cette abside était flanquée de deux sacristies. Un plan du monument a été levé par M. Cuny.

L'abside et le chœur de l'église de Timedout⁽³⁾ ont été fouillés. Là aussi, il y avait deux escaliers de quatre marches conduisant à l'abside, surélevée de 1 mètre. L'ouverture de cet espace était flanquée de demi-colonnes. On n'a retrouvé aucune trace de l'autel.

Enfin, à Snab-el-Abiod⁽⁴⁾ (douar Talkhemt), dans la partie orientale du Bellezma, M. Jacquetton a levé le plan d'une chapelle, longue de 23 m. 70, large de 9 m. 30 (deux rangées de colonnes entre les vaisseaux; abside profonde de 4 m. 86, dont l'ouverture était barrée par une colonnade; à gauche, une sacristie; il n'en existe pas à droite).

B. — RÉGION AU SUD DU CHOTT-EL-HODNA.

M. Marignac, commandant supérieur du cercle de Bou-Saada, me signale des ruines assez importantes, situées à Bou-Mellal, à une quinzaine de kilomètres à l'Est d'El-Gahra. On y distingue des

(1) Sur ce lieu, voir Gsell, *loc. cit.*, p. 176-179; et *Bulletin archéologique*, 1902, p. CXLIII-CXLIV.

(2) Gsell, *loc. cit.*, et fig. 23.

(3) Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 308 et fig. 142.

(4) Ce lieu, appelé par d'autres Henchir-Kasria (Payen, *Annuaire de Constantine*, 1856-1857, p. 171), est situé à 800 mètres à l'Est-Nord-Est d'Henchir-el-Bir (Gsell, *Recherches*, p. 113). On y voit encore en place une borne milliaire, dont l'inscription a été publiée (*Corp. Inser. lat.*, t. VIII, n° 10403); elle indique le neuvième mille à partir de *Lamasba*.

vestiges d'une conduite d'eau et de plusieurs réservoirs. Le tracé de l'enceinte est très apparent.

À Sadouri ⁽¹⁾, à 35 kilomètres environ au Sud-Est de Bou-Mellal, des fouilles récentes, faites sans doute par des indigènes, ont mis au jour des restes de bains. Des piliers de briques, de 0 m. 70 de hauteur, y soutiennent un pavement en mosaïque.

C. — RÉGION DE TÉNIENT.

Dans une de ses tournées, M. de Lacombe, sous-préfet de Miliana, a visité des ruines situées au Coudiat-M'rakeb, douar des Beni-Maïda, commune mixte de Téniet-el-Had, au Nord de la route qui conduit de Téniet à Tiaret ⁽²⁾.

Elles couvrent la partie orientale d'une colline et offrent de nombreuses pierres de taille. Le seul monument debout est un mausolée à étage, de 4 mètres de côté, s'élevant encore à 5 m. 50 du sol. Il est d'une construction fort médiocre. L'ouverture de la loge supérieure était flanquée, non de colonnes, mais de deux longues pierres quadrangulaires, faisant office de piliers; l'une d'elles est restée en place. Le toit, aujourd'hui écroulé, devait être formé de dalles, disposées en dos d'âne.

D. — CHANZY (DÉPARTEMENT D'ORAN).

33. J'ai copié à Chanzy (à 28 kilomètres au Sud-Sud-Ouest de Sidi-bel-Abbès) l'inscription suivante, gravée sur une borne milliaire (hauteur, 1 m. 05; hauteur des lettres, 0 m. 06). Elle a été trouvée dans la propriété de M. Marcel Colin, à l'extrémité septentrionale du village ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Il y a à Sadouri une enceinte romaine de 80 mètres sur 45 : Davenet, *Revue africaine*, t. II (1857-1858), p. 285; Ragot, *Recueil de Constantine*, t. XVI (1873-1874), p. 290.

⁽²⁾ Il s'agit, je crois, de ruines situées à environ 16 kilomètres du village de Vialar, au Nord-Ouest.

⁽³⁾ Un anonyme a signalé jadis (*Revue africaine*, t. II [1857-1858], p. 89) une borne qu'il avait découverte dans le camp romain de Sidi-Ali-ben-Youb, c'est-à-dire de Chanzy. Elle indiquait la distance de Sidi-Ali-ben-Youb (*Albulae*) au poste de Hadjar-Roum (*Rubrae*) et à celui de Tessala. L'auteur ajoute qu'il a égaré la copie de cette inscription, qui pourrait bien être précisément celle que nous publions.

IMP · CAES · M
IVLIVS · PHILIP
PVS · INVICTVS
PIVS FELIX AVG
P M TRIB · P · P · P ·
POSVIT · CVRAN
TE · L · CATELLIO
LIVIANO · PROC
SVO · A · TECT · M · P ·
XII
ALTAA · M · P · XVIII

Imp(erator) Caes(ar) M. Iulius Philippus Invictus Pius Felix Aug(ustus) p(ontifex) m(aximus), trib(uniciae) p(otestatis), p(ater) p(atriciae), posuit, curante L. Catellio Liviano, proc(uratore) suo. — A Tect. . . m(ilia) p(asuum) XII; Altava m(ilia p)assuum) XVIII.

Le procureur L. Catellius Livianus était déjà connu. Il est nommé sur une inscription de l'année 244 après J.-C., recueillie près de Lamoricière ⁽¹⁾.

Cette borne appartenait sans doute à la grande voie militaire qui suivait la frontière romaine de Maurétanie, en passant par Aïn-Sbiba (près de Frenda), Tagremaret, Timziouine, Ténira, Chanzy, Lamoricière, Tlemcen, Lalla-Marnia ⁽²⁾. *Altava*, mentionnée sur notre inscription, se trouvait au lieu dit « Hadjar-Roum », à station de chemin de fer de Lamoricière ⁽³⁾. Entre Chanzy et ce point, la distance est de 28 kilomètres. La borne indique 18 milles, c'est-à-dire un peu moins de 27 kilomètres : la différence est peu importante ⁽⁴⁾. Quant à l'autre localité écrite en abrégé, *Tect. . .*, il est tout naturel de la chercher le long de la voie militaire indiquée plus haut, du côté opposé à *Altava*, par consé-

⁽¹⁾ *Ephemeris epigraphica*, t. VII, n° 674 (cf. Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines*, t. I, p. 517). La copie qu'on a publiée de ce texte donne *Catillium*.

⁽²⁾ Voir Demaoght, *Bulletin archéologique du Comité*, 1894, p. 311.

⁽³⁾ Cat, *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, p. 213. M. Cureyras (*Bull. d'Oran*, 1886, p. 129 et suiv.) pense, il est vrai, qu'*Altava* était située dans la plaine d'El-Ghor, au Nord-Est d'Hadjar-Roum. Mais je ne crois pas que cette opinion soit juste; ce n'est pas ici le lieu de la discuter.

⁽⁴⁾ Si l'on avait indiqué 19 milles, ce chiffre aurait été un peu trop fort.

quent à l'Est⁽¹⁾. Il y a des ruines romaines près de Ténira, à deux kilomètres environ à l'Est de ce village⁽²⁾. Elles sont éloignées de 20 kilomètres de Chanzy. Si elles représentent *Tect...*, la distance marquée sur la borne (12 milles ou près de 18 kilomètres) est donc un peu inférieure à la réalité.

Mais ici se présente une difficulté. Demaeght a découvert de nombreuses bornes milliaires à l'Est de Ténira, dans la direction de Timziouine. Sur la plupart d'entre elles, les distances sont comptées de *Lucu* (Timziouine) : des pierres portant les chiffres III, V, VII, VIII, VIII, XII ont été trouvées à l'Ouest de ce point, à la place qui leur convenait⁽³⁾. Au treizième mille à partir des ruines de Timziouine, il y avait un milliaire dont l'inscription était entièrement effacée. Demaeght en signale un autre au quatorzième mille⁽⁴⁾. Plus à l'Ouest, cet archéologue a trouvé trois bornes, deux à 1,500 mètres de ce quatorzième mille et une autre à 1,500 mètres de là dans la direction de Ténira⁽⁵⁾. Les deux premières indiquent XX milles, la troisième XIX milles à partir d'un lieu appelé *Kaput Tasac(corae)*, que Demaeght a identifié au centre romain voisin de Ténira. Il faut observer cependant que les distances marquées sur lesdites bornes sont trop fortes pour justifier cette hypothèse. Entre les ruines de Ténira et le point où les milliaires XX ont été découverts, il n'y a guère que 19 kilomètres, tandis que pour 20 milles il faudrait en compter près de 30⁽⁶⁾.

D'autre part, l'identification proposée par Demaeght se heurte à une grave objection. Il paraît évident que le lieu nommé *Kaput*

(1) Du côté du Nord, il n'existe aucune ruine à la distance voulue. On ne saurait chercher *Tect...* au Sud de Chanzy, en dehors du pays romain.

(2) Demaeght, *loc. cit.*, p. 317-318.

(3) Voir *ibid.*, p. 312-315 et les renvois.

(4) *Ibid.*, p. 315. Demaeght le publie ainsi : *Imp. Caes. M. Aurelio Claudio Pio Felici*. Mais cette copie est incomplète, ainsi que j'ai pu m'en assurer au musée d'Oran. Après *Felici*, on doit lire : *Aug. m. p. VIII*. L'indication *m(ilia) p(assuum) VIII* est gravée sur un fragment se raccordant très exactement avec celui qui porte le reste de l'inscription. Il faut donc admettre ou bien que Demaeght a fait confusion, en attribuant au quatorzième mille une borne qui aurait été trouvée en réalité au huitième, ou bien que cette borne, destinée au huitième mille, a été placée par erreur au quatorzième.

(5) *Ibid.*, p. 315-316.

(6) Demaeght (*loc. cit.*, p. 312) compte 52 kilomètres entre les ruines de Ténira et Timziouine. En réalité, il n'y en a que 37 à vol d'oiseau. On peut ajouter 3 kilomètres environ pour les détours de la route, soit 40 kilomètres.

Tasaccorae était situé sur la rivière appelée par les anciens *Tasaccora*. Or Ténira se trouve sur l'Oued-Ténira (plus loin Oued-Melghir), une des têtes de l'Oued-el-Hammam ou Habra. L'Oued-el-Hammam passe à *Aquae Sirenses* (Hammam-bou-Hanéfia) : c'était donc certainement la *Sira*, mentionnée par le géographe de Ravenne dans sa liste des fleuves de la Maurétanie césarienne⁽¹⁾ : « *Usar, Agilaam, Mina, Sira, Tasagora, Isaris, Nigrensensis, Ligar et Malba*. » Dans cette énumération, qui va de l'Est à l'Ouest, la *Mina* est la rivière qui porte encore le même nom; la *Sira* est l'Oued-el-Hammam⁽²⁾, l'*Isaris* est l'Isser, affluent de la Tafna. La *Tasagora*, indiquée entre la *Sira* et l'*Isaris*, ne peut être que la Mékerra, appelée plus loin le Sig, qui n'a rien de commun avec l'Oued-Ténira. Ces identifications ne semblent pas pouvoir être mises en doute. Elles sont corroborées par l'Itinéraire d'Antonin, qui indique la station de *Tasacorra* à 25 milles à l'Est d'*Ad Regias* (Arbal) : ce qui nous reporte au Sig⁽³⁾.

Il nous semble donc impossible de placer *Kaput Tasaccorae* à Ténira.

Il y avait un établissement romain important à Chanzy, lieu situé au point où la Mékerra sort des montagnes qui la resserrent assez étroitement pour entrer dans l'immense plaine de Sidi-bel-Abbès. L'aile de cavalerie *I Augusta Parthorum* y était établie au temps de Septime Sévère. Autrefois, on y voyait les restes d'une enceinte fortifiée, de 180 mètres de long sur 170 de large⁽⁴⁾.

La désignation *Kaput Tasaccorae* aurait bien convenu à cette position. Par malheur, il y a plus de 19 et de 20 milles entre Chanzy et les bornes indiquant les chiffres XIX et XX à partir de *Kaput Ta-*

⁽¹⁾ Édition Pinder et Parthey, p. 158. — Cf. Cat, *loc. cit.*, p. 38-39.

⁽²⁾ Cette rivière a conservé pendant fort longtemps son nom antique. Elle répond en effet au Girat d'El Békri (*Description de l'Afrique septentrionale*, trad. De Slane, p. 164 et 185) et de Marmol (*L'Afrique*, trad. Perrot d'Ablancourt, t. II, p. 359 et 385).

⁽³⁾ Aux ruines qui existaient à Saint-Denis du Sig. La station suivante, à 18 milles de Tasaccora, était *Castra nova*, dont l'identification avec les ruines voisines de Porrégaux n'est guère douteuse (Cat, *loc. cit.*, p. 201-202; Demaeght, *Géographie comparée de la partie de la Maurétanie Césarienne, correspondant à la province d'Oran*, p. 57). La distance convient également.

⁽⁴⁾ *Revue africaine*, t. II, p. 87 et suiv.; Cagnat, *L'Armée romaine d'Afrique*, p. 618.

saccorae : les distances réelles sont en effet de 37 kilom. 500 et de 39 kilomètres.

En somme, l'emplacement de *Kaput Tasaccorae* reste incertain. A moins de supposer que, sur les voies romaines, les milliaires étaient parfois placés à tort et à travers. Cette opinion n'est pas aussi hasardée qu'on pourrait le croire. Nous avons trouvé en place, à deux milles de Tipasa, une borne portant le chiffre III⁽¹⁾. Près de Tagremaret, précisément sur la route militaire dont il s'agit ici, on a recueilli au même endroit deux milliaires, indiquant l'un le chiffre IIII, l'autre le chiffre V⁽²⁾. Au quatrième mille d'une route allant d'Aïn-Séfiane à Tobna, M. Jacquetton vient de découvrir une borne avec le chiffre III⁽³⁾; deux autres, qui gisent à côté, donnent le chiffre exact IIII. Nous pourrions multiplier ces exemples.

E. — AÏN-TÉMOUCHENT.

34. A Aïn-Témouchent (*Albulae*), on a trouvé récemment les deux inscriptions suivantes⁽⁴⁾, en faisant des déblais sur la place Gambetta, à l'Est du village :

D M S
M E M O R I A
I V L I E E G V S I E
Q V I V I X I T A N I S
5 P L S M I S X Q I I I E T
D I S C E S S I T I N
P A C E D N I N O S
T R I K L D E C E M
M B R E S A N N V M
10 P R O V I N C I A
C C C C C I I

D(is) M(anibus) s(acrum). Memoria Iuli(a)e Egus(a)e, qui (sic) vixit annis pl(u)s m(i)n(u)s XVIII et discessit in pace D(omi)ni nostri k(a)-

(1) *École française de Rome, Mélanges*, t. XIV (1894), p. 416.

(2) *Ephemeris epigraphica*, t. VII, n° 670 et 671.

(3) Voir plus haut, au n° 2.

(4) Ces deux inscriptions ont été publiées dans le *Bulletin d'Oran*, mais avec quelques inexactitudes.

l(endas) decem(m)bres annum (sic) provincia (sic) CCCCII (= 541 après J.-C.)

Ligne 3 : le trait vertical entre l'S et l'E dans *Eguse* paraît être un défaut de la pierre. Pour ce nom, conf. le *Corpus*, t. VIII, n° 9692. — Lignes 8-9 : le graveur a redoublé par erreur l'M dans le mot *decembres*; s'étant aperçu de sa faute, il a, semble-t-il, martelé le second M.

FIDELIS AUREL
MATRONA VIX
IT NN PLVS MN
XCI · DISCESSIT
IN PACE D N DIE
XII KAL SEPTE
M BRES ANNO
PROVINCIA CCCCCV

Fidelis Aurel(ia) Matrona vixit ann(is) plus m(i)n(us) XCI; discessit in pace D(omini) n(ostri) die XII kal(endas) septembres anno provincia (sic) CCCCCV (= 544 après J.-C.)

III

CHAPELLE CHRÉTIENNE DE LA RÉGION DE N'GAOUS.

35. M. Jacquetton vient de faire une découverte intéressante dans une chapelle chrétienne voisine de Ras-el-Aïoun⁽¹⁾, au Nord de N'gaous.

En fouillant en avant de l'abside, il a rencontré les quatre colonnettes qui portaient jadis la table d'autel. Au-dessous, deux grandes pierres plates en recouvraient une troisième, dont la partie centrale avait été évidée et était fermée par une autre pierre, plus petite. Celle-ci portait l'inscription suivante, dont M. Jacquetton m'a envoyé une copie et une photographie⁽²⁾.

⁽¹⁾ Sur ce lieu, voir Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 131.

⁽²⁾ Quelques lettres sont douteuses et demanderont une révision sur l'original.

+ INNOMINE PATRI ET FIL ET SP SCI POSITE SVN MEMO
 RIE SCI IVLIANI ET LARENTI CVM SOCIIS SVIS
 PER MANVS BEATI COMMBI EPSI SC ECLSE NICI
 VENSIS ISTIVS PLEBI PER ISTANIA DONAI PRB
 INPR TIBERIO ANNO V INΔ XIII SB Δ PRΔ
 NNS OCTOBRES

*In nomine Patri(s) et Fil(ii) et Sp(iritus) s(an)c(t)i posit(a)e sunt memo-
 ri(a)e s(an)c(t)i Iuliani et Laurenti(i) cum sociis suis, per manus beati Colum-
 bi ep(i)s(cop)i s(an)c(tae) ec(c)l(e)s(ia)e Nicivensi(s) istius plebi(s), per
 i(n)stantia(m) Donati pr(es)b(yp)teri, in p(er)ante Tiberio anno V, ind(ic-
 tione) XIII, s(u)b d(ie) pr(i)d(ie) n(o)n(a)s octobres.*

Ce texte est de 581 ou 582 ⁽¹⁾. On connaissait déjà un *episcopus Nicibensis*, qui assista à la conférence de Carthage en 411 : c'était un donatiste ⁽²⁾. L'inscription que M. Jacquetton vient de trouver nous donne le nom antique de N'gaous, dont le nom actuel dérive : les géographes arabes du moyen âge appellent cette ville *Nikaous* (El-Yacoubi), *Nakaous* (Ibn-Haukal), *Nigaous* (El Békri), *Nacaous* (Edrisi), formes qui se rapprochent plus de la forme antique. Les *Nicivēs* de Ptolémée ⁽³⁾, les *Nicives* de Pline ⁽⁴⁾ ont-ils quelque rapport avec ce lieu ? C'est assez probable.

Sous cette pierre, il y avait une sorte de cachette cimentée, de 0 m. 60 de long, 0 m. 40 de large et 0 m. 30 de haut. Elle contenait trois vases, dont deux étaient fermés avec du plâtre, et un coffret de marbre, dont les côtés offrent des colonnettes et dont le toit est en dos d'âne. Ce toit présente une inscription indiquant des reliques de saint Pastor ⁽⁵⁾ « déposées en paix » ; une autre inscription,

(1) Il y a une erreur soit dans l'indication de l'année du règne, soit dans celle de l'indiction. Ces deux dates ne concordent pas.

(2) L'ethnique *Nicivensis* figure peut-être sur une inscription de N'gaous, publiée plus haut, au n° 21.

(3) Livre IV, 3, 6.

(4) Livre V, 30.

(5) Il y a eu plus d'un saint de ce nom : voir *Martyrologium hieronymianum*, édit. De Rossi et Duchesne, p. 176.

gravée sur une des faces du coffret et sur le devant du toit, se rapporte également à saint Pastor.

Dans cette cassette et dans les trois vases, il y avait, m'écrit M. Jacquetton, « des cendres, de la terre et quelque chose ressemblant à du liège ».

Deux tessons, ⁽¹⁾ placés dans la cachette, portent des inscriptions mentionnant des reliques déposées sans doute dans deux des vases. Sur l'un, on lit : *Hic memoria s(anc)ti Felicis*; sur l'autre : *Hic me(mo)ria sancti Laurenti(i) in nomi(ne) D(e)i Floridus pr(es)b(ylter) votum in Xr(ist)o reddidi*.

IV

QUEL ÉTAIT L'EMPLACEMENT DE *TEPIDAE* ?

Le géographe de Ravenne indique les villes suivantes en Maurétanie ⁽²⁾ : « *Tingit, Cadum castra, Nova castrum, Tasacora, Dracones, Tepidas, Fovea rotunda, Ripas nigras, Stavulum regis, Ataba, Taxafora, Fulga, Figit, Gent, Subsellint, Nassufa*. » On sait que cet auteur s'est servi d'un routier dont il énumère les stations. Dans la liste que je viens de transcrire, les cinq premiers noms appartiennent à une voie romaine qui se dirigeait de l'Est à l'Ouest et qui est également mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin. Ces stations peuvent être identifiées, les unes avec certitude, les autres avec une grande vraisemblance. *Tingit*, c'est-à-dire *Castellum Tingitanum*, correspond à Orléansville, *Cadaum castra* (*sic* dans l'Itinéraire ⁽³⁾) à Inkermann ⁽⁴⁾ ou à Saint-Aimé ⁽⁵⁾, *Castra nova* (*sic* Itin.) à des ruines situées près de Perrégaux, *Tasaccora* (*sic* Itin.) à Saint-Denis-du-Sig ⁽⁶⁾, *Dracones* à Hammam bou Hadjar ⁽⁷⁾.

(1) Une brique trouvée près de Sétif mentionne également des reliques (*Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 8632).

(2) Édition Pinder et Parthey, p. 160. Le Géographe les place par erreur dans la Maurétanie Tingitane parce qu'il confond *Castellum Tingitanum* (Orléansville) avec *Tingis* (Tanger).

(3) Deux manuscrits donnent la leçon *Gadaum*.

(4) Demaeght, *Géographie comparée de la partie de la Maurétanie Césarienne correspondant à la province d'Oran*, p. 55.

(5) *Bulletin archéologique du Comité*, 1888, p. 93.

(6) Cat, *Maurétanie Césarienne*, p. 202.

(7) Demaeght, *Catalogue du Musée d'Oran*, p. 74. L'Itinéraire indique *Ad Dracones* à 24 milles d'*Ad Regias* (Arbal) et à 14 d'*Ad A/bulas* (Aïn Témouchent).

Il est permis de supposer que *Tepidas*, indiquée par le Géographe après *Dracones*, appartenait à une route établie dans le prolongement de celle qui passait par *Castellum Tingitanum*, *Cadaum castra*, *Castra nova*, *Tasaccora*, *Dracones*. La station dite *Ripas nigras* a pu, comme on l'a conjecturé⁽¹⁾, se trouver sur le *Nigrensis*, rivière que le Géographe⁽²⁾ nomme entre l'*Isaris*, c'est-à-dire l'*Isser*, et la *Siga* (le texte, corrompu, donne *Ligar*), c'est-à-dire la Tafna, ou la Sikkak, considérée comme la branche principale du fleuve. Le *Nigrensis* serait dans ce dernier cas l'Oued-Amieur.

Si l'hypothèse est exacte, la route dont nous parlons aurait pris la direction du Sud-Ouest à partir de *Dracones*.

Or nous trouvons précisément dans cette direction un lieu dont l'identification avec *Tepidae* est à peu près certaine. Il s'agit des bains de Sidi-Abdelli, situés à 7 kilomètres à l'est du village de Pont-de-l'Isser. Ce sont des eaux thermales d'une température peu élevée (38°). On voit à cet endroit des restes d'une piscine romaine⁽³⁾ et, dans le voisinage, quelques ruines, ainsi que des traces de deux voies, dont l'une se dirigeait vers l'Est (probablement vers *Aquae Sirenses*) et l'autre vers le Nord-Est (probablement vers *Tasaccora*, puis vers *Portus Magnus*⁽⁴⁾).

Le nom antique s'est du reste conservé pendant fort longtemps. Nous le rencontrons, à peine modifié, dans des auteurs du xi^e et du xvi^e siècle.

« *Tafda*, dit El-Békri⁽⁵⁾, grande ville renfermant une nombreuse population et située sur deux rivières, dont l'une, provenant d'une source thermale, fournit la boisson des habitants et met en mouvement tous les moulins. »

On lit dans Marmol, racontant une expédition que les Espagnols

distances qui conviennent bien à la position d'Hammam-bou-Hadjar, où il y avait des ruines romaines.

⁽¹⁾ Cat, op. cit., p. 39.

⁽²⁾ P. 158.

⁽³⁾ *Revue de l'Orient*, t. II (1852), p. 235; Ville, *Notice minéralogique sur les provinces d'Oran et d'Alger*, p. 62-63; Von Maltzan, *Drei Jahre im Nordwesten von Afrika*, t. II, p. 37.

⁽⁴⁾ Carte de l'État-Major au 50000^e (feuille de Parmentier). Il y avait évidemment une autre route sur *Albulae* (Aïn Témouchent) et une autre sur *Pomaria* (Tlemcen).

⁽⁵⁾ *Description de l'Afrique*, traduction De Slane, p. 318.

d'Oran firent en 1535 contre Tlemcen⁽¹⁾ : « Martinez arriva au *Tibde* (ou Icer) et aux bains qui portent le nom de cette rivière et qui sont à cinq lieues de Trémécem ». D'autres documents, se rapportant au même fait, donnent à ce lieu le nom de *Tifida*⁽²⁾. Dans le récit de l'expédition du comte d'Alcaudete contre Tlemcen, en 1543, Francisco de la Cueva mentionne la rivière et le village de *Tibida*⁽³⁾.

La lettre *p* n'existe ni en arabe ni dans la plupart des dialectes berbères. Les indigènes la remplacent donc par une autre lettre dans les noms antiques qu'ils ont conservés, soit par un *f*, soit par un *b* : ainsi *Tipasa* est devenu *Tifech*, *Caput Vada* est devenu *Kaboudia*. On s'explique donc facilement comment *Tepidae*, ou plutôt *Tepidas*, a pu se transformer en *Tafda*, *Tifda*, *Tibda*, *Tibida*.

V

INSCRIPTIONS DE KHAMISSA.

Nous venons de retrouver diverses antiquités intéressantes dans des caisses qui avaient été expédiées de Khamissa au Musée d'Alger en 1877 et qui n'avaient jamais été ouvertes. Il s'agit de découvertes faites par Masqueray sur la vieille place (*platea vetus*) de *Thubursicum Numidarum*⁽⁴⁾. La principale pièce est une tête colossale de Minerve casquée, en marbre, bien conservée et d'un beau style. Deux inscriptions, déjà éditées⁽⁵⁾, paraissent mériter une publication nouvelle.

36. Plaque de marbre, large de 0 m. 45, haute de 0 m. 33.

⁽¹⁾ *L'Afrique*, traduction Perrot d'Ablancourt, t. II, p. 345. Le texte espagnol (édit. de Grenade, 1573, f° 185) porte ces mots : «... al rio *Tibda* (que per otro nombre llaman Icer)».

⁽²⁾ Voir De la Primaudaie, *Revue africaine*, t. XIX (1875), p. 358, 483, 484, 486, 488, etc.; Jacqueton, *ibid.*, t. XXXVI (1892), p. 156; Ruff, *La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du comte d'Alcaudete*, p. 44, n. 5.

⁽³⁾ Traduction Brunel dans le *Bull. d'Oran*, 1890, p. 394, 396; 1891, p. 225, 226, 378.

⁽⁴⁾ *Recueil de Constantine*, t. XVIII (1876-1877), p. 634-639; *Bull. de correspondance africaine*, t. I (1882-1883), p. 308-309.

⁽⁵⁾ *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 4875 et 4878.

Hauteur des lettres 0 m. 045 aux lignes 1-5, 0 m. 025 à la ligne 6.

IMPONERIAE
 TRAIANOCAES
 AVGGERPONTMA
 TRBPOTPPPCOSIII
 CIVITAS. THVBVRSI
 CITANA PEP

Imp(eratori) Nervae Traiano Caes(ari) Aug(usto) Ger(manico), pont(ifici) ma[x(imo)], trib(uniciae) pot(estatis), p(atri) p(atriae), co(n)s(uli) III, civitas Thubursicitana p(ecunia) p(ublica).

Inscription de l'an 100. Une inscription encore inédite, trouvée en 1901 à Khamissa, nous apprend que la *civitas* de Thubursicum fut érigée en *municipe* sous Trajan.

37. Inscription de onze lignes, gravée sur deux plaques de marbre (hauteur totale, 0 m. 72), dont Masqueray a retrouvé douze fragments. Le côté droit manque.

BEATISSIMO SA
 CONSTANTINI MA
 SEMPER AVG ET C
 ET CONSTANTINO
 PLATEAM VEREM S
 LAPID SPOLIATAM
 NONIVS MARCELL
 HERCVLIVS QV
 ENSTRAVIT P
 MAS ET CEL
 A DILAP

Beatissimo sa[eculo d(omi)n(i) n(ostri)] Constantini Ma[ximi victoris?] semper Aug(usti) et C[onstantini] et Constanti(i) no[bb. Caess.], plateam v(e)terem s... lapide spoliatam... Nonius Marcellu[s]... Hercules, qu[inquennalis?].... constravit p... [ther?] mas et cel[las?]... [ruin?] a dilap[sas]...

Comme on l'a fait remarquer, ce texte se rapporte au célèbre lexicographe Nonius Marcellus, *peripateticus Tuburticensis*, ou du

moins à un de ses proches parents. Il peut donc être intéressant de le dater d'une manière précise. Il n'appartient pas à l'année 323, comme on l'indique au *Corpus*, mais à la période qui s'étend entre la mort de Crispus, en 326⁽¹⁾, et l'élévation de Constant à la dignité de César, en 333.

Stéphane GSELL,

Membre non résidant du Comité.

(1) A la ligne 3, il ne semble pas qu'il y ait assez d'espace pour restituer à la fois *Crispi* et *Constantini*.

NOTE SUR UN CIPPE FUNÉRAIRE

À BAS-RELIEF ROMAIN

D'HENCHIR-SOUAR,

PAR M. GAUCKLER,

Membre non résidant du Comité.

M. le lieutenant Monnier, du 4^e tirailleurs, vient de découvrir à Henchir-Souar (*Abthugni*) un intéressant monument funéraire romain que j'ai pu, grâce à l'obligeant concours de cet officier, faire transporter au Musée de Bardo. (Pl. LVII et LVIII.)

C'est un cippe en forme d'autel, de section presque carrée, mesurant 1 m. 60 de hauteur. Il a été trouvé brisé en deux fragments qui se raccordent exactement. Le monument est orné de bas-reliefs sur ses quatre faces. La table de l'autel se creuse au centre d'une dépression à fond plat, dont les bords se relèvent en rouleaux de volutes sur les faces latérales, en fleurons sur les faces antérieure et postérieure. Le cippe a un aspect élégant et svelte, obtenu par le développement du dé aux dépens de la base et de la table, dont les saillies très accusées et la mouluration sobre et ferme contribuent encore à lui donner plus de légèreté; il se creuse, sur chaque face, d'une niche cintrée qu'occupe un personnage debout sculpté en bas-relief.

Sur la face principale se dresse une déesse, la tête surmontée d'un calathos; elle est vêtue d'une longue tunique serrée à la taille par une ceinture placée très haut au-dessous des seins, et d'un manteau qui part de l'épaule gauche, traverse le dos en diagonale, puis s'enroule autour des hanches et recouvre la partie inférieure du corps d'une double épaisseur d'étoffe. Cet arrangement de draperies est

caractéristique des représentations de déesses mères, et plus particulièrement de Cérès. Il en est de même du long sceptre sur lequel la divinité figurée ici s'appuie du bras droit levé en l'air. La main gauche abaissée tendait un attribut aujourd'hui brisé, probablement une coupe. (Pl. LVII.)

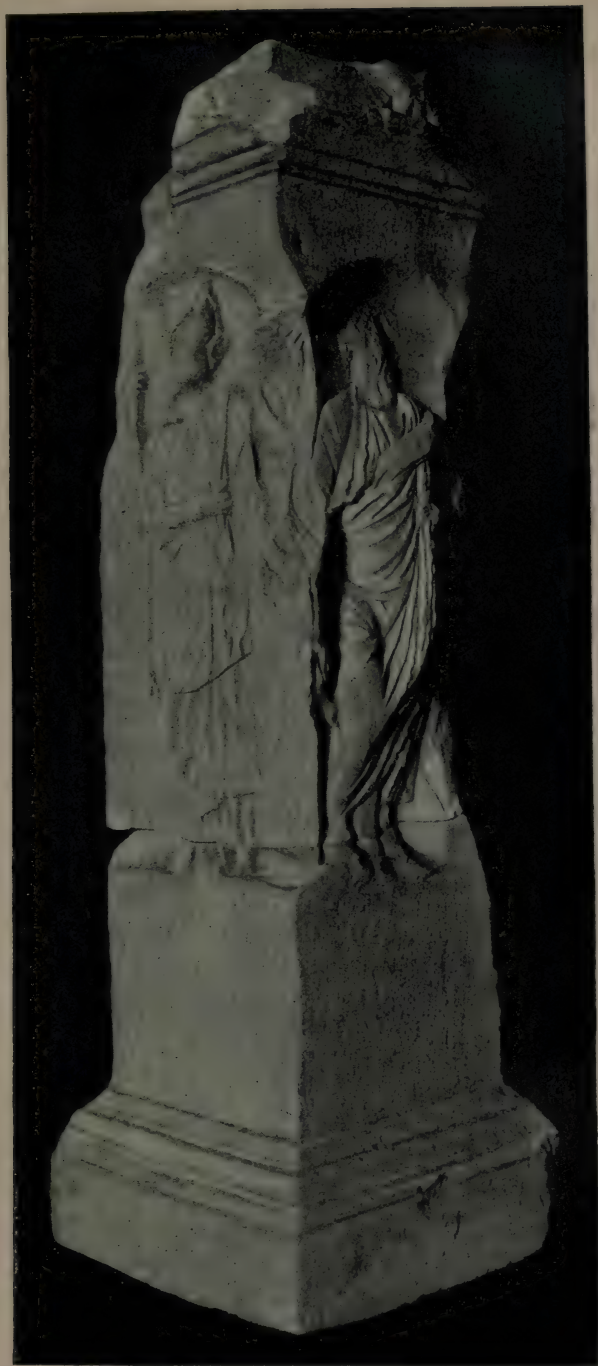
Le bas-relief sculpté sur la face postérieure du monument représente une jeune fille vêtue d'une longue robe flottante, d'étoffe légère et transparente, qui est fixée à la taille par une ceinture assez lâche; les manches, à crevés, recouvrent les bras jusqu'au coude. Un voile tombe du sommet de la tête sur les épaules et de là sur le dos qu'il encadre, à droite et à gauche, de ses plis verticaux. Les pieds sont chaussés d'élégantes sandales. C'est aussi une déesse. Elle soutient du bras gauche une corne d'abondance, tandis que la main droite, abaissée, laisse retomber à terre un flambeau(?) renversé.

Malgré le mauvais état de conservation de ces deux bas-reliefs et la disparition de quelques-uns des attributs qui pourraient achever de les caractériser, l'on ne peut guère hésiter à reconnaître dans les deux divinités qu'ils représentent, Cérès et Proserpine, les Cérès dont le culte était si populaire dans l'Afrique romaine, et dont la présence sur un monument funéraire n'a rien d'étrange ni d'inattendu.

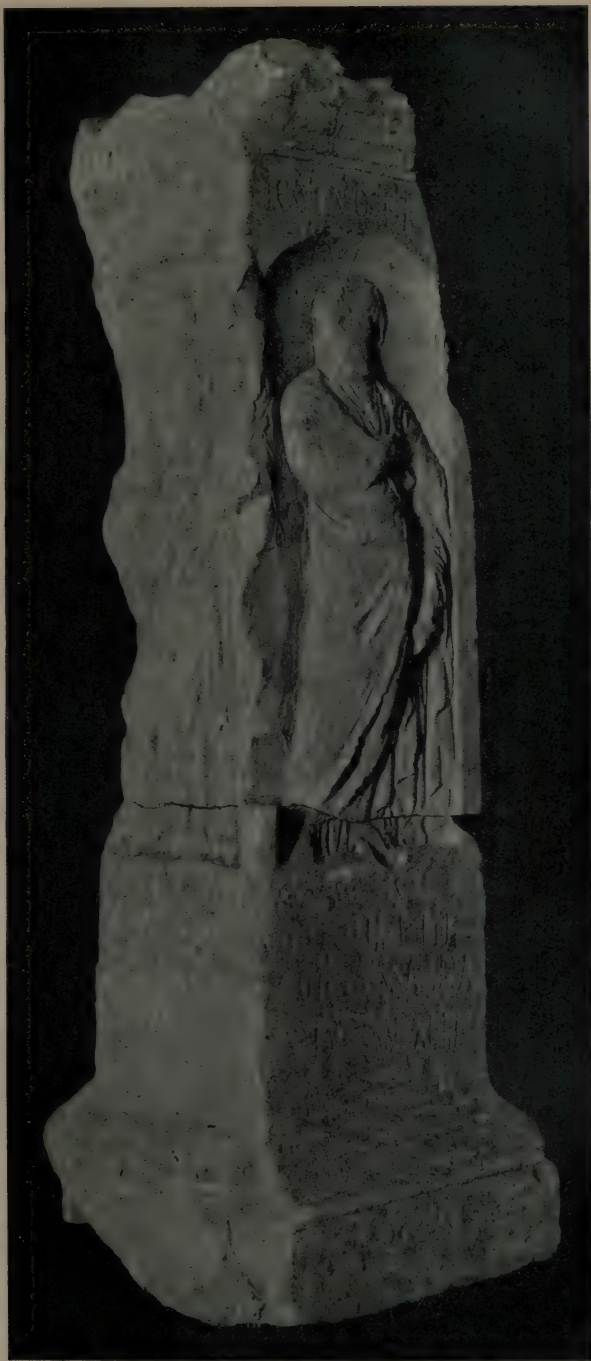
Par contre, les personnages figurés sur les faces latérales du monument n'ont plus un caractère divin. Ce sont : à gauche, un homme barbu, la tête nue, drapé dans sa toge à la romaine et tenant probablement de la main droite abaissée un *volumen* aujourd'hui brisé (pl. LVII); à droite, une femme vêtue d'une longue robe que recouvre un grand manteau, voilant en partie la tête et sous lequel disparaît entièrement le bras droit. La main gauche abaissée tenait sans doute des pavots comme la plupart des statues funéraires, généralement connues sous le nom de « Pudicités », qui présentent le même arrangement de draperies : par exemple, les statues du musée de Cherchel⁽¹⁾. (Pl. LVIII.)

Ces deux derniers bas-reliefs représentent, selon toute apparence, deux époux dont le monument était destiné à recouvrir la dépouille mortelle. Mais la figure féminine seule est accompagnée

⁽¹⁾ Cf. Gauckler, *Musée de Cherchel*, surtout la figure de la page 59, et aussi pl. XVII, n° 3.



CIPPE FUNÉRAIRE D'HENCHIR-SOUAR
(TUNISIE).



CIPPE FUNÉRAIRE D'HENCHIR-SOUAR
(TUNISIE).

d'une épitaphe, gravée sur le socle en lettres de 0 m. 045 assez espacées :

D · M · S
DOMITIA · L · FIL ·
CONCESSA · PIA ·
VIXIT · AN · XLIII
H · S · E ·

*D(is) M(anibus) s(acrum). Domitia, L(ucii) fil(ia)
Concessa, pia vixit an(nis) XLIII; h(ic) s(ita) e(st).*

L'épitaphe du mari n'a pas été gravée sur la pierre. Cette omission peut s'expliquer ainsi : le monument funéraire a été commandé et érigé par le chef de famille, pour lui et sa femme Domitia Concessa, sans doute après la mort de celle-ci; aussi fit-il immédiatement graver, sous le portrait de sa femme, l'épitaphe qui la concernait; puis, lorsqu'il mourut lui-même, ses héritiers négligèrent de s'acquitter à son égard du même devoir en remplissant l'espace ménagé à cet effet sous son propre portrait.

Par contre, une seconde épitaphe, malheureusement plus effacée que la première, a été gravée sous la statue de Proserpine, sur la face postérieure du cippe, en lettres hautes de 0 m. 04 à 0 m. 05, très effacées :

D · M · S ·
S ■■■■■ A · L · FIL · FOR
TVNATA · PIA · VIXIT
ANNIS · XVIII · M · IIII · HSE

*D(is) M(anibus) s(acrum). S., L(ucii) fil(ia),
Fortunata, pia vixit annis XVIII?, m(ensibus) IV; h(ic) s(ita) e(st).*

La jeune fille que concerne cette épitaphe avait probablement pour parents les deux personnages précédents, et elle a dû mourir avant son père. Celui-ci, n'ayant pas pu prévoir ce renversement de l'ordre naturel des choses, s'est vu forcé de déranger la disposition primitive du cippe qu'il ne destinait qu'à lui et à sa femme, en faisant graver l'épitaphe de la jeune défunte sur l'une des faces réservées à la représentation des figures divines.

L'ensemble du monument est bien conçu et bien agencé : les

reliefs, malgré l'imperfection évidente du travail, sont traités d'une façon très large, avec un talent qui se révèle dans la mise en place parfaitement juste et dans le rendu sobre et expressif des draperies. Quant au modelé des chairs et à la physionomie des personnages, le mauvais état de conservation des bas-reliefs ne permet guère d'en juger en connaissance de cause.

En tout cas, le sculpteur était assez satisfait de son œuvre pour avoir tenu à la signer, et son nom s'étale en grandes lettres larges de 0 m. 05 au-dessus du portrait de Domitia Concessa.

ΕΥΛΟΓΙ

Cette signature est curieuse. Elle est gravée en lettres grecques et le nom de l'artiste prouve qu'il était d'origine hellénique; mais ce nom a été romanisé, et quoique écrit en grec conserve le génitif latin : *Eulogi* au lieu d'*Ευλογου*.

Est-il possible de fixer, au moins d'une manière approximative, la date de cet intéressant monument funéraire? Dans son état actuel, étant données surtout la disparition presque totale de tous les détails caractéristiques que pouvaient offrir les diverses représentations figurées et l'insignifiance des deux épitaphes, il est impossible de tirer de l'étude du cippe lui-même aucun renseignement certain sur l'époque à laquelle il a été sculpté. Mais ce monument ressemble beaucoup à un autre, de même caractère quoique d'ornementation plus riche et plus variée, qui fut découvert, il y a quelques années, dans la même région, à Aïn-es-Sif⁽¹⁾. Ce dernier se compose essentiellement d'un pilier hexagonal dont les six faces étaient creusées de niches cintrées abritant des personnages debout, figurés en bas-relief; trois faces seulement sont bien conservées; elles représentent, au centre, un homme barbu drapé de la toge; à droite, une jeune fille, tête nue, pudiquement drapée et tenant à la main des épis de blé; à gauche, une femme entièrement voilée dans sa *palla* et tenant une gousse de pavot et un épi de maïs. Le premier et le troisième de ces bas-reliefs présentent avec les portraits des deux époux du cippe d'Henchir-Souar de si étroits rapports, qu'ils semblent bien avoir été sculptés par le même artiste, ou en tout cas dans le même atelier. L'homme a les cheveux et la barbe bouclés, et les porte longs, tail-

⁽¹⁾ *Bulletin archéologique du Comité*, 1893, p. 238, n° 106, pl. XVIII. Publié par M. Cagnat, d'après une photographie de M. le capitaine Le Breton.

lés et disposés à la mode du siècle des Antonins et des Sévères. La jeune fille est coiffée de ces lourds bandeaux ondulés qui sont caractéristiques de l'époque de Julia Domna et de Julia Paula. C'est donc au commencement du III^e siècle que paraît devoir être fixée la date du cippe funéraire d'Aïn-es-Sif, et par suite aussi du monument funéraire analogue découvert à Henchir-Souar par M. le lieutenant Monnier.

P. GAUCKLER,

Membre non résidant du Comité.

SIX INSCRIPTIONS ARABES
DU MUSÉE DE TLEMCEN,

PAR M. MARÇAIS,

Directeur de la Médersa.

Les six textes épigraphiques qui suivent appartiennent à la collection du Musée de Tlemcen. L'un d'eux est une boiserie provenant de la Grande Mosquée. Les cinq autres sont des pierres funéraires, dont la provenance originaire n'est pas connue. Elles avaient servi, comme beaucoup d'autres, à la construction des édifices militaires français, qui, dans l'enceinte du Méchouar, ont succédé au vieux palais des rois de Tlemcen. Il y a quelques années, au cours de réparations, l'entrepreneur, M. Nogaro, découvrit dans un mur les cinq épitaphes que je publie aujourd'hui. Il eut l'heureuse idée de les faire mettre de côté, et c'est à cette initiative que l'on doit la conservation de ces quelques inscriptions; certaines d'entre elles ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de Tlemcen et la connaissance de la civilisation musulmane dans l'Afrique du nord.

1. Grès rectangulaire; haut., o m. 40; larg., o m. 46; ébréché en haut et en bas. Quatre lignes, très belle écriture andalouse, en creux, sans points diacritiques :

هَذَا فَبِرَ [الْمَشْرِيقِ] بِخِ ابْنِ عَبْدِ اللَّهِ

محمد بن جعفر بن سمعون

رجه الله وعفا عنه توفى

في شهر صفر عام عشرة

وستهایه سبا [مخا] ز م [ن] لای [هو] ت

Ceci est le tombeau du cheikh Abou 'Abd Allāh
Mohammed b. Ja'far b. Sam'oun.

Qu'Allāh lui fasse miséricorde et lui pardonne; il est mort
dans le mois de Çafar de l'année
six cent dix. Gloire à Celui qui ne mourra pas.

Cette épitaphe est la plus vieille du Musée de Tlemcen. Elle nous reporte à l'époque où la dynastie almohade à son déclin avait besoin, pour lutter contre Ibn Ghània, de recourir à l'énergie et aux talents militaires du hafside Abou Mohammed. Le personnage auquel elle est consacrée n'est pas connu historiquement. Dans sa chaîne généalogique, le groupe **سمعون**, étant donné l'absence de points diacritiques, pourrait être lu **سمعون** *sami'oun*; ce dernier vocable est, aujourd'hui encore, un nom propre algérien⁽¹⁾; il vaut mieux, semble-t-il, se décider pour le nom de Sam'oun **سمعون**, dont on connaît, tant en Orient que dans le Maghrib, d'assez nombreux exemples. Rappelons seulement le prédicateur Mohammed Ibn Sam'oun, dont Hariri a fait passer l'éloquence en proverbe⁽²⁾, et les deux chefs hilaliens Sam'oun b. Sa'ïd et Sam'oun b. Bou Yahyâ, mentionnés par Ibn Khaldoun⁽³⁾. *Sam'oun* ne doit sans doute pas être rapproché de la très nombreuse classe des noms, surtout occidentaux, en *oun*, sur l'origine desquels on a discuté⁽⁴⁾. Il offre vraisemblablement une adaptation de l'hébreu שִׁמְעוֹן, avec le changement très connu de la chuintante en sifflante⁽⁵⁾.

2. Calcaire gris rectangulaire; haut., 0 m. 62; larg., 0 m. 49. Huit lignes, très belle écriture andalouse en creux, dont les sept dernières encadrées dans une ogive surbaissée.

⁽¹⁾ Cf. *Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms des indigènes*, Alger, 1885, p. 291; rappelons aussi la localité bien connue de Bou Samghoun, dans le Sud oranais.

⁽²⁾ Cf. *Maqâmât*, I, ۲۲۷; la biographie du personnage, ap. I. Khall. (III, 21, 22), avec une curieuse explication de l'origine de son nom.

⁽³⁾ Cf. *Histoire des Berbères*, I, p. 41, l. 13; ۷۲, l. 4.

⁽⁴⁾ Cf. Dozy, *Ibn-Adhari*, II, lexique, p. 48; I. Khaldoun, éd. de Slane, I, VII; de Lagarde, *Reg. z. den nominal f.*, p. 67; Socin dans *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, 1899, p. 496; Kampffmeyer dans *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, 1900, p. 534 et suiv.

⁽⁵⁾ Cf. D. H. Müller, *Z. Geschichte der Semit. Zischlaute*, ap. VII^e *Orientalisten Congress*, Wien, 1889, p. 237, 238. En Égypte, on trouve dans des textes relativement anciens appartenant à des *dimmi*, les noms de **سمعون** et de **سحون**, ce dernier plus près du grec Σουζών (Karabacek, *Mittheil. aus d. Sammlung d. Papyrus Rainer*, II, III, 105, 174).

بسم الله الرحمن صلى الله على [سيدنا] محمد وآله وصحبه وسلّم
توفى الشيخ

الضبيب المرحوم أبى الحسن
على بن الشيخ الضبيب المرحوم
أبى زكريا يحيى التلّلسى صبيحة يوم
الثلاثا الثامن عشر من شهر محرم عام
ثمانية عشر وسبعماية رجة الله
ورحم من دعا له بالرجة

Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux; qu'Allâh bénisse [notre Seigneur] Moḥammed, sa famille, ses compagnons, et lui accorde le salut.

Le décès du cheikh

médecin Aboul ḥasan 'Alî (que Dieu lui fasse miséricorde), fils du cheikh médecin Abou Zakariyâ Yahyâ et-tlâlsî (que Dieu lui fasse miséricorde) est survenu le matin du mardi 18 du mois de Doul ḥijja dernier de l'année 718. Que Dieu lui fasse miséricorde et aussi à ceux qui implorent pour lui la miséricorde.

Cette inscription nous reporte à la première année du règne du cinquième sultan ziyânide Abou Tâchfin b. Abou Mousâ. L'ethnique de *tlâlsî* ne me semble pas pouvoir être expliqué autrement que par « fabricant de tellîs ⁽¹⁾ ». — Dans les empires de l'Afrique du Nord comme dans le reste de l'Islâm, la médecine fut souvent aux mains de juifs et de chrétiens « *Ahl ed-dimma* ⁽²⁾ ». La présente

⁽¹⁾ تَلِّيس *tellis*, dans le Maghrib « grand sac en tissu de laine et poil pour mettre les grains » (Beaussier, *Dict. arabe-français*, 67 b); تَلِّيسَة, déjà employé à l'époque de l'Abbaside El-Mançour (*Beladsori*, glossaire 19), est expliqué par le *Lisân El-'Arab* comme « sac en feuilles de palmier » (L.A., vii, 331). Le mot paraît bien l'adaptation arabe du bas-latin *trilicium*, espagnol *terliz*, français *treillis* (Dozy, *Suppl.*, I, 150; Simonet et Lerchundi, *Gloss. de voces ibericas*, 526; voir aussi Fränkel, *Aram. Fremdwörter*, 197).

⁽²⁾ La liste des médecins juifs ou chrétiens aux gages des princes musulmans serait fort longue à établir. « Que de villes, écrit Ghazâlî, où l'on ne saurait trouver d'autres médecins que des *dimmi* dont le témoignage est inacceptable dans les affaires judiciaires qui sollicitent l'intervention des médecins » (Iḥyâ, I, 16, l. 9, 10). A Tlemcen, un récit, très répandu parmi les Juifs, fait remonter la construc-

épitaphe nous montre la transmission de la science médicale du père au fils dans une famille de musulmans tlemcéniens; et il ne paraît pas trop hasardé d'attribuer encore à la descendance d'Abou Zakariyâ Yahyâ et-tlâlsî, le médecin et poète El-Hajj Moḥammed b. Abou Jam'a et-tlâlsî, qui fleurit environ soixante ans plus tard sous le règne d'Abou Hammou II⁽¹⁾ et reçut le titre de « médecin de la capitale (de la cour) »⁽²⁾.

3. Calcaire rectangulaire; haut., 0 m. 40; larg., 0 m. 70; sept lignes, écriture maghribine en creux, dont les six dernières encadrées dans une ogive outrepassée :

بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على

هنا

فبر مالک بن عبد

الواحد المريني من اشيا

خ بني تنالوف المريني

رحمه الله توفي عام تسعة

وثلاثين وسبع مائة

Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux, qu'il bénisse.

Ceci

est la tombe de Mâlek ben 'Abd

Elwâhid le merinide l'un des cheikhs

des fils de Tenâlouft le merinide.

Que Dieu lui fasse miséricorde. Il est mort l'an

sept cent trente-neuf.

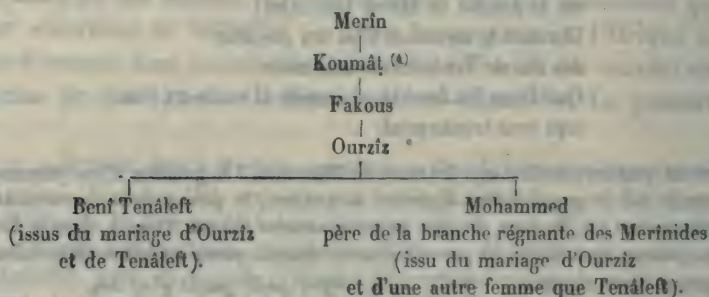
tion du quartier israélite sous les murs du Méchouar, à la guérison d'une princesse ziyânide par le grand rabbin Ephraïm b. Ankawa, le patron de la communauté tlemcénienne (cf. Darmon, *Origine de la communauté juive de Tlemcen*, dans la *Rev. afr.*, juillet 1870). Enfin, un proverbe encore courant parmi les lettrés tlemcéniens est à cet égard significatif : وقد يعالج المريض المؤمن بدواء الطبيب الكافر.

⁽¹⁾ Cf. sur ce personnage: Bargès, *Complément de l'hist. des Beni Zeyân*, p. 218. Le nom d'aucun des Tlâlsî ne figure dans les *Oyoun el-'anbâ* d'Ibn Abi Oçaibî'a.

⁽²⁾ Yahyâ b. Khaldoun cite comme il suit certains vers de ce personnage : والحاج طلبية الحضر (Baryat errouwad, mss. ar. Paris 5031, fol. 70 v°); pour l'expression طبيب الحضر, comp. le nom de طلبية الحضر donné, du temps des Almohades, aux savants que les sultans avaient réunis dans leur capitale (El-Marrâkchi, *op. cit.*, l. 19; ۲۴۸, l. 2; Dozy, *Supplément*, I, p. 298).

Ce personnage, mort deux ans après la prise de Tlemcen par le sultan merinide Aboul Hasan, n'est pas historiquement connu. Mais le présent texte épigraphique a, je crois, l'avantage de fournir la *mater lectionis* d'un nom berbère, celui de *Tenâlouft*, cité par I. Khaldoun sous la forme تنالفت et transcrit *Tenâleſt* par son traducteur français⁽¹⁾. L'identification des *Beni Tenâlouft* de notre épitaphe et des *Beni Tenâleſt* d'I. Khaldoun me semble s'imposer. La seule difficulté consiste en ce que le grand historien berbère nous présente *Tenâleſt* comme une femme : « Mohammed b. Ourziz, chef des Merinides, avait plusieurs frères appelés les *Beni Tenâleſt*, du nom de leur mère ». Or, dans la présente épitaphe, l'ethnique masculin المريني oblige à considérer le nom de *Tenâlouft* comme du genre masculin. M. Basset me propose deux moyens de résoudre ce petit problème : ou bien une faute du lapicide aurait donné ici المريني pour المرينية ; des erreurs assez grossières ne sont pas rares dans les inscriptions mérinides⁽²⁾ ; ou bien, quoi qu'en dise I. Khaldoun, *Tenâleſt* (*Tenâlouft*) serait un nom d'homme, un diminutif masculin en parfaite conformité avec les règles de la morphologie berbère. Cette hypothèse me paraît devoir être préférée, d'autant que la *Raoudhat en-nasrin*, citant également le nom de *Tenâleſt* dans la généalogie des tribus mérinides, s'exprime ainsi : « ولد تنالفت الخ » et lui *Tenâleſt* eut pour enfants⁽³⁾.

La généalogie des *Beni Tenâleſt* (*Tenâlouft*), d'après I. Khaldoun, serait la suivante :



⁽¹⁾ *Hist. des Berbères*, II, 111, l. 9 ; traduction française, IV, p. 36.

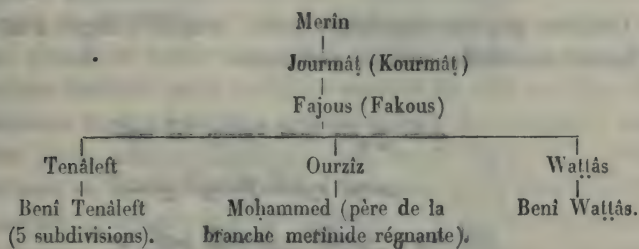
⁽²⁾ Cf. notamment l'inscription de la grande mosquée de Nedromah ap. *Nedromah et les Traras*, p. 21, note 1.

⁽³⁾ Ms. de la Bibliothèque de la Médersa de Tlemcen, n° 22, p. 167.

⁽⁴⁾ *Isiqa*, II, 2, l. 14 : *Koumât*.

Les Benî Tenâleſt ſeraient alors des frères conſanguins de Mo-
hammed b. Ourzîz.

D'après la *Raoudhat en-nasrîn*, il faudrait l'établir :



Les Benî Tenâleſt ſeraient alors les cousins paternels de Mo-
hammed b. Ourzîz.

Les hiftoriens des Merînides ne diſent nulle part à quoi répon-
dait exactement le titre de *cheikh* qui figure dans notre texte épigra-
phique. On ne ſaurait trop déplorer la pauvreté, pour tout ce qui
concerne l'inſtitutionnel, de la *Raoudhat en-nasrîn*. Cette monographie
de la dynaſtie merînide ne contient guère que de courtes biogra-
phies des différents ſouverains, avec leurs portraits physiques et les
noms de leurs miniſtres et de leurs ſecrétaires. Cependant, des
nombreuſes mentions que font I. Khaldoun et le *Kartâs* des cheikhs
(الاشياخ) du corps des cheikhs (المشايخ) merînides, il eſt poſſible de
prendre quelque idée du rang et des fonctions de ces perſonnages.
C'étaient, ſemble-t-il, comme dans les autres dynaſties berbères⁽¹⁾,
des chefs des fractions et ſous-fractions de tribus. Ils formaient, en
aſſemblée, une ſorte de conſeil régulier, dont la préſidence était
dévolue à l'un d'eux⁽²⁾. Le ſultan avait recours à leur avis dans les
cas graves⁽³⁾. Ils menaient à la guerre les groupes qu'ils comman-
daient, étaient parfois employés comme ambassadeurs⁽⁴⁾, et jouaient
enfin un rôle important dans l'élévation au trône des princes. Il
paraît bien qu'il y avait chez les Merînides une double preſtation

(1) Le corps des cheikhs joue un rôle particulièrement important dans les dynas-
ties almohades et hafſides; Ibn Khaldoun, El-Marrâkchi, ez-Zarkachi en font très
fréquemment mention.

(2) Cf. I. Khald., II, 55, l. 4; trad., IV, p. 410, in fine.

(3) Cf. I. Khald., II, 118, in princ.; trad., IV, p. 323, 324.

(4) Ibid., IV, 148, 206.

du serment d'investiture : une première émanant des *cheikhs*, une seconde de la foule du peuple ⁽¹⁾. De ce fait, les *cheikhs* tentèrent parfois aussi des dépositions de monarques.

4. Calcaire gris rectangulaire; haut., 0 m. 68; larg., 0 m. 38. Neuf lignes, très belle écriture andalouse.

الحمد لله وحده، هذا ضريح المعلم
الصالح الرصاع المبارك يوسفي
⁽²⁾ بن محمد الأنصاري الجزيري رحمه الله
تعالى ونفع به وهو الذي صنع
جيلة من المنابر منها منبر العباد
نفعه الله بخالده وتوفى يوم
الاثنين الثالث عشر محرم عام احم
واربعين وسبعماية وكان سكناه بمراكش
رحمه الله ورحم من دعا له بالرحمة

Louange à Dieu seul; ceci est le tombeau du pieux maître ouvrier, du marqueteur béni Yousef b. Moḥammed El-Anṣārī, originaire d'Algésiras; que Dieu le très haut lui fasse miséricorde et mette ses mérites à l'avantage (des croyants) : c'est lui qui a fait bon nombre de chaires, notamment celle de la mosquée d'El-Ōbbād : puisse Dieu mettre cette œuvre à son avantage. Il est mort le lundi 13 de moḥarrem de l'année 741. Il résida à Marrâkech. Que Dieu lui fasse miséricorde, et aussi à ceux qui implorent pour lui la miséricorde.

⁽¹⁾ Cf. *ibid.*, p. 228, l. 15; trad., p. 31; et surtout l'histoire de l'intronisation d'Abou Sa'ïd 'Osmân (II, 200-204; trad., IV, 188-189). — Le traducteur d'El-Marrâkchi signale une coutume semblable chez les Almohades (p. 272, n. 1), mais sans malheureusement indiquer de références aux textes. — Nous ne savons pas si l'investiture s'accompagnait chez les Beni Merin, comme chez les Beni 'Abd-elwâd, de la curieuse cérémonie mentionnée par I. Khaldoun (II, 410, l. 13; trad., IV, 277) et qui n'est pas sans rapport avec l'élevation sur le pavois des rois francs.

⁽²⁾ Je ne relève nulle part les fautes d'orthographe, les vulgarismes dont ces inscriptions sont remplies.

Ce maître marqueteur⁽¹⁾ est le deuxième artiste merinide dont le nom soit fourni par l'épigraphie tlemcénienne. Le premier, Ahmed b. Moḥammed el-Lamṭi, a signé son œuvre, une colonne à chapiteau délicatement sculpté qui supporte une des arcades de la mosquée de Sidil Ḥalwī⁽²⁾. Il semble bien que les princes merinides, grands et nobles bâtisseurs, avaient à leurs gages un corps d'ouvriers habiles, qu'ils faisaient voyager de ville en ville suivant les besoins de leurs coûteuses constructions. Le *curriculum vitae* du maître de la présente épitaphe, qui, né à Algésiras⁽³⁾, résida à Marràkech et mourut à Tlemcen, deux ans après l'achèvement de la mosquée à laquelle il avait collaboré⁽⁴⁾, le donne à penser. On a trop souvent prétendu que les édifices musulmans de l'Afrique du Nord étaient l'œuvre, presque exclusivement, d'artistes chrétiens au service des princes berbères. Que les Merinides et les Banou Ziyân aient employé à la construction de leurs mosquées et de leurs palais une main-d'œuvre chrétienne, c'est ce dont il ne faut pas douter; à cet égard, un passage de Yahyâ b. Khaldoun est explicite : « le sultan Abou Tâchfin b. Abou Ḥammou (+ 718-737) avait un vif amour des constructions; il bâtit des édifices, éleva des palais, employant à cette œuvre le secours de milliers d'ouvriers captifs chrétiens, tant charpentiers que maçons, faïenciers, peintres, etc.⁽⁵⁾ ». Mais il n'en reste pas moins qu'avec le sculpteur sur pierre Ahmed b. Moḥammed el-Lamṭi et l'ébéniste marqueteur Yousef b. Moḥammed el-Anṣârî, nous avons, pour deux branches fort

⁽¹⁾ الرصاع, que je traduis par le *marqueteur*, signifie exactement celui qui en chasse l'ivoire dans le bois ou les pierres précieuses dans le métal.

⁽²⁾ Cf. Brosselard, *Inscriptions arabes de Tlemcen*, *Rev. afr.*, août 1860, p. 324.

⁽³⁾ الجزيرة الخضراء est l'ethnique de الجزيرة الخضراء Algésiras (cf. *Lob el-Lobâb*, 43, où الجزيرة الخضراء = الجزيرة الخضراء est distingué de الجزائر = الجزائر et de الجزى). Algésiras était le point où allaient aborder les Merinides quand ils passaient en Espagne faire la guerre sainte (*H. des Berbères*, trad., IV, p. 204); elle fut prise par les chrétiens en 743 et ne revint au pouvoir des musulmans qu'en 770 (cf. *id.*, p. 379).

⁽⁴⁾ Rappelons que la mosquée d'El-'Obbâd (Sidi Bou Medyen) جامع الرحمة fut édifiée par ordre du sultan Aboul Ḥasan 'Ali b. 'Otsmân en 739 (cf. Brosselard, *R. A.*, août 1859, p. 403).

⁽⁵⁾ ولع ببناء الدور وتجميع القصور مستظفرا على ذلك بالان عديدة من فعلة اسرى الروم بين تجارين وبنائين وزليجين وزواقين وغير ذلك.
Barîyat er-rouwâd, mss. ar. Paris 5031, fol. 44 v°; comp. Bargès. *Complément de l'Hist. des Beni Zeyân*, p. 69, 70).

importantes des arts décoratifs, les noms d'ouvriers mérinides, musulmans très authentiques.

On peut admettre que la chaire, sortie des mains de Yousef b. Mohammed el-Ançari, subsista jusqu'à la fin du premier tiers du XIX^e siècle. Des vieillards d'El-'Obbâd, que j'ai interrogés, m'ont unanimement affirmé avoir connu dans la mosquée de cette localité une chaire très antique en bois de cèdre incrusté d'ivoire. Elle aurait été détruite lors de la première apparition des Français à Tlemcen, c'est-à-dire quand le maréchal Clauzel vint porter secours aux Kolouglis assiégés par 'Abd El-Qâder dans le Méchouar (janvier 1836).

Une panique effroyable jeta alors les habitants d'El-'Obbâd hors de leurs demeures dans toutes les directions. La mosquée, demeurée sans gardiens, aurait été pillée, la chaire incrustée d'ivoire mise en pièces, les lames de bronze du portail, depuis restauré, arrachées. Les vieux 'Obbadois accusent de ces actes de vandalisme les Juifs, la tourbe de la population tlemcénienne. . . . , et aussi un peu nos soldats. La chaire actuelle, toute moderne, fut donnée à la mosquée par 'Abd El-Qâder pendant les quatre années où Tlemcen, en exécution du traité de la Tafna, fut en son pouvoir (1837-1842).

L'inscription qui la décore reproduit les vers de la *Borda* que l'émir avait pris pour devise⁽²⁾. Les vieux 'Obbadois m'ont mentionné les noms des artistes qui furent chargés de son exécution : ce furent Bou Sâlem El-Oujdi, Moulâi Bou Medyen et Ben Ferfara. Le nom de ce dernier se retrouve, à la mosquée tlemcénienne de Sidi Brâhîm, sur la chaire et sur la porte qui s'ouvre à gauche du *mihrâb*, dans des inscriptions datées de 1247 de l'hégire (1828) que Brosselard a relevées⁽³⁾.

⁽¹⁾ De même l'almohade Ya'qoub El-Mançour, qui employa à ses fastueuses constructions une foule d'ouvriers chrétiens « travaillant avec leurs chaînes » بتيوديم (*Istiqa*, I, 18), avait des architectes et des ouvriers d'art musulmans. Les boules dorées qui surmontaient la Giralda auraient été l'œuvre d'un certain Aboul Laïts es-Saqili (Kartâs, éd. Tornberg, 101, 200); et les trois tours célèbres « de la Koloubiya, de la mosquée de Hassân à Rabât et de la Giralda » seraient, d'après la tradition, dues au même architecte musulman que les historiens espagnols nomment *Geber* (cf. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes en Espagne*, p. 103).

⁽²⁾ Cf. Brosselard, *Rev. afr.*, août 1859, p. 405, 406.

⁽³⁾ Cf. Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni Zeiyan*, p. 50, n. 1.

5. Marbre onyx rectangulaire; haut., 0 m. 72; larg., 0 m. 33. Neuf lignes, écriture maghribine en relief.

الحمد لله وحده
هذا قبر الشيخ العفيف
العمل الصالح ابي الحسن
على ابن الشيخ العفيف
العلم الاسنى ابي على
منصور ابن ابي عمر القمي
توفي رجه الله في شهر رمضان
المعظم عام ثمانية وثمانين
وثمانماية

Louange à Dieu seul.
Ceci est le tombeau du cheikh le jurisconsulte
juste et pieux Aboul Hasan
'Ali, fils du cheikh le jurisconsulte
à la science éclatante Abou 'Ali
Mançour Ibn Abi 'Omar et-tamimî.
Il est mort — que Dieu lui fasse miséricorde —
au mois sublime de ramadhân
de l'année 888.

Cette épitaphe est vraisemblablement celle d'un descendant du cheikh Moḥammed b. Abi 'Omar et-tamimî († 745), connu à Tlemcen sous le nom de Ibn Abi 'Amör, et dont la qoubba au cimetière d'Obbâd es-Sellî renferme une épitaphe relevée par Brosse-
lard⁽¹⁾. L'onix de cette pierre est beau; les caractères sont soignés, et les épithètes données au défunt montrent que la famille des Ibn Abi 'Amör, aujourd'hui tombée dans une situation précaire, était encore très florissante au ix^e siècle.

⁽¹⁾ Cf. Brosse-
lard, *Rev. afr.*, avril 1859, p. 241 et suiv.; cet article contient la biographie de Moḥammed b. Abi 'Omar et-tamimî, et de son fils Moḥammed b. Moḥammed b. Abi 'Omar et-tamimî.

6. Un des plus anciens monuments du Musée de Tlemcen est un morceau de boiserie provenant de la grande mosquée. Formée de fragments disparates, dont quelques-uns offrent un assemblage fort intéressant, cette boiserie encadre une ouverture, une porte, arrondie à son sommet suivant l'arc outrepassé, classique dans les *mihrâb*. Sur les deux faces, le pourtour de la courbe est orné d'une inscription en caractères carrés monumentaux. Plus haut, une autre inscription, disposée en rectangle, forme un cadre à cette porte; et des entrelacs, reproduisant les motifs habituels de l'art maghrébin, remplissent l'espace demeuré libre entre les deux inscriptions. Des traces de peinture rouge y sont encore visibles. Sur l'une des faces, le décor est sculpté en plein bois; sur l'autre, il a été rapporté et cloué. Le tout est fort endommagé, rongé sur les bords, brisé en plusieurs endroits.

L'inscription du cadre, la même sur les deux faces, donne, après la formule

بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على سيدنا محمد وآله وسلم

les trois derniers versets de la sourate VII :

وَأَنذِرْ فِي الْقُرْآنِ لَهُ الْحِج

« quand on récite le Coran, soyez attentifs, etc. »

Cette citation se retrouve à Tlemcen, disposée en encadrement, comme dans le monument décrit, sur trois *mihrâb* : celui de la mosquée Belhasen (696), celui de la grande mosquée (530) et celui de la mosquée de Sidi Bou Medien (749).

L'inscription du pourtour de la courbe, d'une lecture assez difficile, fort endommagée et présentant plusieurs lacunes, a été déchiffrée par moi comme il suit :

.....و صلى الله على محمد وآله وسلم مما امر ببناءه.....

ابو عبد الله محمد بن يحيى بن ابي بكر بن ابراهيم ايداه الله بنصره

ووقفه في المسجد الجامع بتلمسان العليا حرسها الله

وكان اتمامه في شهر رمضان المعظم عام ثلاث وثلاثين وخمسمائة

Que Dieu bénisse Moḥammed et sa famille et le sauve : ceci a été exécuté par l'ordre de ⁽¹⁾ Abou Abd Allah Moḥammed b. Yahyâ b. Abou Bakr b. Ibrâhîm — que Dieu lui prête aide et assistance dans la mosquée cathédrale de Tlemcen la haute — que Dieu l'ait en garde. — Ce travail a été achevé au mois illustre de ramadhân de l'année 588.

Le nom du personnage cité dans cette inscription n'est pas, que je sache, historiquement connu ; ce fait ne doit pas trop surprendre : l'inscription du minaret de Nedromah nomme comme ayant présidé à la construction de ce monument un certain Moḥammed ech-Chîci, personnage ignoré, dont l'ethnique même a paru obscur à M. Basset. L'inscription du mihrâb de la grande mosquée de Tlemcen, d'autre part, nous révèle le nom du cadi Aboul Ḥasan 'Alî b. 'Abd er-Raḥmân b. 'Alî, qui sans elle n'aurait jamais passé à la postérité ⁽²⁾.

Le renseignement très important qui est fourni par la présente inscription, c'est la date de 533. Elle fait remonter l'achèvement de cette boiserie au règne de l'almoravide 'Alî Ben Yousof à une date postérieure de trois ans à celle de l'achèvement de la coupole qui surmonte le devant du mihrâb ⁽³⁾.

Dans son dernier état, la boiserie ainsi étudiée servait, m'ont affirmé de vieux tlemcéniens, de clôture à l'extrémité de l'une des nefs, entre la salle principale de prière et la cour intérieure de la mosquée. Je ne crois pas que telle ait été sa destination primitive. La forme de *mihrâb* qu'affecte la porte, la présence, dans son cadre, de l'inscription coranique habituelle aux *mihrâb*, me font croire que nous sommes en présence d'une porte de *maqçoura* ⁽⁴⁾. M. Houdas, qui a vu le monument, est du même avis. L'institution de la *maqçoura* eut des fortunes diverses sous les dynasties maghribines. Les premiers almohades l'abandonnèrent comme une sorte de *bid'a*

⁽¹⁾ Cf. sur *عيا أمي*, *Journ. asiat.*, avril 1839, p. 347 ; Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 19, note a.

⁽²⁾ Cf. *Nedromah et les Traras*, p. 20, 21 ; Brosselard, *Inscript. de Tlemcen*, *Rev. afr.*, déc. 1858, p. 86, 87.

⁽³⁾ Cf. *Rev. afric.*, décembre 1859, p. 87 et suiv.

⁽⁴⁾ Cf. sur l'histoire de la *maqçoura*, Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, II, 71, 73 ; la note de Quatremère, *Sultans Mamlouks*, I, 1^{re} partie, p. 164 ; Coste, *Architecture arabe des monuments du Caire*, p. 32.

(innovation d'un islamisme douteux)⁽¹⁾. Ces rudes sectaires semblent bien avoir proscrit dans leurs temples tout ce qui paraissait entaché de pompe mondaine⁽²⁾. Ce fut seulement un de leurs derniers princes, Abou Yousouf Ya'qoub el-Mançour, qui rétablit la *maqçoura* dans les mosquées de son empire. A Marrâkech, ce prince fit construire dans l'oratoire attenant à son palais une *maqçoura* mécanique, qui s'élevait et s'abaissait à volonté pour lui livrer passage, à lui et à ses ministres. Cette ingénieuse invention frappa vivement l'esprit des contemporains, et des poètes la chantèrent⁽³⁾.

La *maqçoura* de la mosquée cathédrale de Tlemcen joue un rôle important dans la légende d'un des grands saints locaux, Sidi Belhasen El-româri (+ 814). Il aimait à y entrer pour y faire, la nuit, des prières surrogatoires, et personne alors ne pouvait y pénétrer à sa suite⁽⁴⁾. Le vendredi, il se tenait tout auprès, jusqu'au moment de la prière en commun, et disparaissait alors subitement, « comme si la terre l'eût englouti, ou qu'il se fût envolé en l'air »⁽⁵⁾.

Il existait encore une *maqçoura* à la grande mosquée de Tlemcen, au milieu du siècle dernier; Bargès, qui la vit en 1846, la dépeint

⁽¹⁾ Cf. Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, II, p. 73.

⁽²⁾ L'absence d'inscriptions, la simplicité des matériaux dans la mosquée de Tinmâl paraissent à E. Doutté des faits voulus et conformes à l'esprit de la doctrine almohade primitive (cf. *Journ. asiat.*, janvier 1902, p. 161). On peut songer aussi à la singulière histoire du déguisement que les gens de Fâz firent subir à la coupole de la Qarawiyyin, quand les Almohades entrèrent dans la ville (cf. Kartās, trad. Beaumier, p. 79).

⁽³⁾ Cf. *Kitâb El-Itqâd*, I, 180, 181, où l'on trouvera les vers composés sur la *maqçoura* de Marrâkech par Abou Bekr Yahyâ b. Mojir.

⁽⁴⁾ وقد حدثني بعض من الشطار قال دخلت في بعض الليالي أنا وبعض اصحابي للجامع الكبير فبتنا فيه فلما جاء الشيخ سيدي احمد بلحسني المقصورة يتعبد فيها ذهبت فاردت ان ادخل عليه في المقصورة فلما دخلت قدمت رجلى للدخول فبقيت معلقة في الهواء لا استطيع اضعها بالارض ساعة فصبرت احاول واراجع الى ورائ حتى El-Bostân fi akhbâr elawliyâ wal'olamâ bitlîmsân; mon ms., p. 44-45.

⁽⁵⁾ قال الشيخ عبد الرحمان السنوسي بكرت يوم الجمعة للجامع الكبير فحُجَّت خلف المقصورة فوجدت رجلا تقدمني هناك وهو يتنقل وقلمون برنوسة مدلية على وجهه فلم يستبين وجهه وحُجَّت الى جانبه ووقفت اتنقل وأنا اراقبه وقد غلب على ظني انه هو الرجل الذي نُعت لي ابي الشيخ احمد بلحسني فلم يزل ذلك الرجل يتنقل وأنا اراقبه حتى كثرت الناس فلما فتح المؤذن الباب الذي يخرج منه الخطيب

comme une simple balustrade de bois qui isole le sanctuaire du reste du temple⁽¹⁾. Elle disparut par la suite, probablement dans les réparations effectuées à la grande mosquée par le service des Monuments historiques; et l'état d'extrême désordre où ce service se trouva à Tlemcen pendant de longues années ne permet pas de savoir aujourd'hui ce qu'elle est devenue.

W. MARÇAIS.

وكان الامام في ذلك الوقت سيدى محمد بن مرزوق نظرت الى الرجل فلم أر الا موضعا
ولم ادرك هل الارض ابتلعت او السماء رفعت (El-Bostán; mon ms., p. v-vi).

⁽¹⁾ Cf. Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom, p. 435.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

- ACIER de Carme, p. xiv-xxvi, 120 à 128.
- AIGALIERS (Gard). Cippe romain, p. cx.
- AÏN-RAKOUË (Tunisie). Tête de Vénus, p. clviii-clix.
- AÏN-SERRAG (Algérie). Inscription romaine, p. clxxiii.
- AÏN-TÉMOUCHENT (Algérie). Inscriptions romaines, p. 525-526.
- AIX (Bouches-du-Rhône). Mosaïque romaine, dite d'Orphée, p. ciii. — Statuettes polychromées de saint Louis de Provence, et de sainte Consoce, p. lxiii, 280 à 289, pl. XXXV à XXXVII.
- ALBI (Tarn). Musée : verreries antiques, p. xlix.
- ALBON (Antoine d'), archevêque de Lyon, fondateur de palettes, p. 77, 92-93.
- ALEXANDRE. Sa légende représentée sur un tissu, p. 297 à 301, pl. XL.
- ALGÉRIE. Fouilles exécutées en 1901 par le Service des Monuments historiques, p. 308 à 341, pl. XLI à XLIV. — Reconnaissances archéologiques de la brigade topographique, p. cxxi-cxxii. — Notes d'archéologie algérienne, p. 506 à 532.
- ALI-BOU-CHARRA (Si). Ses fouilles à La Malga, p. cxlix-cl.
- ALIXAN (Drôme). Horloge publique, au xviii^e siècle, p. 116.
- AMANZÉ (Claude d'), doyen de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 77, 93-94.
- AMBLENY (Aisne). Fibule trouvée dans l'enceinte gauloise, p. lxiii.
- AMÉDÉE DE TALARU, archevêque de Lyon, fondateur de palettes, p. 76, 81, 93.
- AMONCOUR (Jacques d'), préchantre de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 76-77, 92.
- AMULETTE arabe trouvée dans la région de Ghardimaou, p. cxviii.
- ANNAY-LA-CÔTE (Yonne). Tumulus, p. xcvi, cx.
- ANNÉOT (Yonne). Reliquaire, p. cv.
- ANGLETERRE. Mur romain au Nord de l'Angleterre, p. xlvi-xlvii.
- ANTOINE D'ALBON, archevêque de Lyon, fondateur de palettes, p. 77, 92-93.
- ANQUETIL (M.). Monuments antiques et objets d'art provenant de la cathédrale de Bayeux, p. lxvii-lxviii.
- ARCHIAC (Charente-Inférieure). Découverte d'une croix d'absolution, du xi^e siècle, p. lxxxvi, 490 à 493, pl. LII.
- ARCS en tiers-point et quint-point, p. xxxiii-xxxiv.
- ARCELIERS (Aude). Ceinturon de bronze, romain, p. cxiii.
- ARGENTEUIL (Seine-et-Oise). Sépultures gallo-romaines, p. xxx, lxxx-lxxxi.
- ARLES (Bouches-du-Rhône). Mosaïque romaine, l'Enlèvement d'Europe, p. ciii.
- ARNAUD D'AGNEL (L'abbé). Exploitation agricole des bords de la Cadière, à l'époque romaine, p. xciii, c-ci. — Onze maillets de pierre découverts à Pichoyet (Basses-Alpes), p. lxi, 214 à 221. — Station préhistorique du plateau des Claparèdes (Vaucluse), p. li.
- ARNON (Victor), envoie une notice sur la

station préhistorique du Champ de la Justice, près Autun, p. xxxviii, lxxxii.

ARPAILLARGUES (Gard). Sépultures antiques, p. lvi.

ARPEPAGE romain, en Tunisie, p. 129 à 173, pl. VII à XIII.

ARRIPE (M.), nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxv.

ATGER (M.), trouve une inscription libyque, p. clxxiii.

AUBUSSON (Creuse). Marché pour la con-

fection de tapisseries d'Aubusson, p. lxxxix, xciv-xcv, 502 à 505.

AUCH (Gers). Sépulture antique, p. xxiv, xxv.

AUDOLLENT (Auguste). *Tabella devotionis* trouvée à Sousse, p. 417 à 425, pl. L.

AUTUN (Saône-et-Loire). Station préhistorique du Champ de la Justice, p. xxxviii, lxxxii.

AUVERGNE (Guy d'), archevêque de Lyon. Méreaux à ses armes, p. 79 à 81.

B

BABELON (Ernest), chargé de divers rapports, p. xxxviii, lxxix, lxxxix; — membre d'une commission, p. xxxii; — présente divers rapports, p. lxxx, lxxxiv, xc.

BAGUE d'or, romaine, trouvée à Lamta, p. cli.

BAINS ROMAINS. — Voir THERMES.

BALANCE romaine, p. cxxii.

BALLU (Albert). Rapports sur les fouilles exécutées en Algérie, en 1901, p. cxxvii à cxi; — en 1902, p. 342 à 361. — Mosaïque romaine, représentant Diane et Actéon, trouvée à Timgad, p. clxxiv-clxxv.

BALZAN (M.), offre des inscriptions romaines au musée de Sousse, p. cli.

BARRANCEY (Le lieutenant), signale des ruines romaines, p. cxxiv.

BARDEY (Pierre), envoie des inscriptions himyarites, p. lxxix, xc à xci.

BARRY (M.), envoie une photographie, p. clxiv. — Ses fouilles à Morsott et à Tebessa-Khâlia, p. cxxxviii.

BARTHÉLEMY (Anatole de), chargé de divers rapports, p. lxxix, xcvi; — membre d'une commission, p. xxxii; — présente un ouvrage au Comité, p. xxxix; — présente divers rapports, p. xxix, lxxxviii, cvi.

BATNA (Algérie). Antiquités romaines, p. cxii.

BATZ (Le lieutenant de), signale des ruines romaines, p. cxxiv.

BAYEUX (Calvados). Monuments antiques et objets d'art provenant de la cathédrale, p. lxxvii-lxxviii.

BEAUCHEZ-FILLEAU (Paul), offre un ouvrage au Comité, p. xxv.

BEAUNE (Henri), offre un ouvrage au Comité, p. xxxi.

BEAUVOIS (Eugène), offre un ouvrage au Comité, p. xcix.

BÉNIGUET (Ile) [Finistère]. Monuments mégalithiques, p. 202 à 205.

BERGEN (Philippe), chargé de divers rapports, p. lxxix, xcvi, cxlviii, clxxiii; — présente un rapport, p. clxxvi.

— Rapports : sur les inscriptions du temple d'Esmoun à Saida, p. xcix-c; — sur des inscriptions himyarites communiquées par M. Pierre Bardey, p. xc à xci; — sur une inscription punique trouvée à Tunis, p. cxxxiii-cxxxii.

BERTHAUD (Michel-Gabriel), nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxvi.

BERTHENICOURT (Aisne). Cimetière gallo-romain, p. lxxviii, 239 à 247.

BERTHET (Le lieutenant), signale des ruines romaines, p. cxii.

BERTHOMIEU (M.), signale la destruction

- dont est menacée l'église de Lamourguier, p. cii-ciii.
- BERTRAND (Louis)**, envoie diverses notices, p. cxlvi, clxi, cxci, ccii; — signale des inscriptions romaines, p. cxxxiii.
- BÈS (Le dieu)**. Modèle grec du masque de Bès, p. lxxii.
- BIJOUX DE BRONZE**, dans le tumulus de Minot (Côte-d'Or), p. 222 à 226, pl. XXI et XXII.
- BIJOUX D'OR**, trouvés dans le cimetière de Sissy (Aisne), p. 239.
- BIOT (Alpes-Maritimes)**. Trouaille de monnaies romaines, p. xcvi, cxii.
- BIR-ABADLIA (Tunisie)**. Inscriptions romaines, p. 434 à 439.
- BIR-AOUREN (Algérie)**. Fouilles, p. 520. — Milliaire romain, p. cxliii.
- BIR-GRAM (Tunisie)**. Inscription romaine, p. 440.
- BIR-MCHERGA (Tunisie)**. Inscription romaine, p. 441.
- BIROT (Le D^r)**, envoie une note sur les émaux du Trésor de la cathédrale de Lyon, p. xcvi, cxi-cxii.
- BIZOT (M.)**, lit une étude sur l'église de Saint-Pierre, à Vienne (Isère), p. lv; — signale un carrelage du xviii^e siècle à l'abbaye de Fontenay en Bourgogne, p. xlix.
- BLANCARD (Louis)**. Contrat relatif aux monnaies frappées à Tarascon par ordre de la reine Jeanne (1365), p. li-liz. — Inscription phénicienne, trouvée à Marseille, p. lxi-lxii. — Monnaies romaines découvertes au Brusq, près de Toulon, p. li. — Sceaux inédits des archives départementales des Bouches-du-Rhône, p. liz.
- BLED (L'abbé)**, envoie un inventaire du Trésor de l'église de Thérrouanne en 1422, p. cvi-cvii.
- BLONDEL (E.)**, offre un ouvrage au Comité, p. clxxiii.
- Bois de renne gravés**, de la grotte du Mas d'Azil, p. 3 à 23, pl. I à III.
- BONDURAND (M.)**, offre un ouvrage au Comité, p. xciv.
- BÔNE (Algérie)**. Sculptures romaines, p. ccii.
- BORDEAUX (Gironde)**. Croix d'absolution provenant de l'église Saint-Seurin, p. lxxxvi, 493-494, pl. LII.
- BORDJ-BOU-BAKER (Tunisie)**. Inscription romaine, p. cxiii-cxiiii.
- BORNES MILLIAIRES**. — Voir MILLIAIRES.
- BORRELLI DE SERRES (Le colonel)**, nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxvi.
- BOU-ARADA (Tunisie)**. Inscription romaine, p. clxxvii. — Ruines romaines, p. cxliii.
- BOUCHAUDS (Les) [Charente]**. Fibules, p. lxii.
- BOUCLE de ceinture**, avec inscription latine, trouvée à Sissy (Aisne), p. 236, 237.
- BOU-GHARA (Tunisie)**. Fouilles, inscriptions romaines, p. cxv à cxviii, clxxvii à cxc.
- BOU-KOURNEÏN (Tunisie)**. Inscription romaine, p. 443.
- BOU-MELLAL (Algérie)**. Ruines antiques, p. 520.
- BOURDEAUX (Drôme)**. Horloge publique, au xvii^e siècle, p. 116.
- BOURDERY (Louis)**, offre un ouvrage au Comité, p. lxxxix.
- BOURGEOIS (Guy)**, sacristain de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 76, 91-92.
- BOU-SAADA (Algérie)**. Ruines romaines, p. cxii.
- BOUSREZ (Louis)**. Sépulture gallo-romaine découverte dans la commune des Ports (Indre-et-Loire), p. I.
- BRÉUIL (L'abbé)**. Fouilles dans la grotte du Mas d'Azil, p. xxxii, 3 à 23, pl. I à III.
- BROCHE (Lucien)**, communique l'inventaire des meubles de Geoffroy le Meingre, évêque de Laon, p. xcvi, cx-cxi.

BRUEL (M.). Ses fouilles à Dougga, p. CCXV.
 BRUNET (Le lieutenant), signale des inscriptions romaines, p. CXXIII, CCXV.
 BRUSQ (Le), près Toulon (Var). Découverte de monnaies romaines, p. LI.
 BRUTAILS (Auguste). Croix d'absolution du moyen âge, p. LXXIX, LXXXVI, 490 à 494, pl. LII. — Tiers-point et quint-point, p. XXXIII-XXXIV, 273 à 279.

BUIRE-SUR-L'ANCRE (Somme). Cimetière du VI^e siècle, p. LIX.
 BUIS (Le) [Drôme]. Horloge publique, au XVII^e siècle, p. 114.
 BULLA REGIA, ville antique de la Proconsulaire. Inscription romaine, p. CCXV-CCXVI. — Tête de Vespasien, p. CCXVI à CCXVIII.
 BULLES de plomb, byzantines, p. LXIV.
 BULLIOT (M.). Son éloge funèbre, p. XXIII-XXIV.

C

CAGNAT (René), chargé de divers rapports, p. XXX, XXXI, XCVI, XCVII, XCVIII, CXVI, CXLVIII, CXCII; — fait diverses communications, p. CXX, CCXV; — membre d'une commission, p. XXXII; — présente divers rapports, p. XXIX, LXXXIII, XCII, CVI, CLXXII, CCH-CCIV.
 — Rapports : sur les fouilles de Dougga, p. CXCII-CXCIII; — sur des inscriptions romaines trouvées en Afrique, p. CXXXIII-CXXXIV; — sur des sépultures gallo-romaines trouvées à Argenteuil, p. LXXX-LXXXI.
 CALENDRIER de Coligny, p. LXXII-LXXIII.
 CARME (Acier dit de), p. XXV-XXVI, 120 à 128.
 CARREAUX VERNISSÉS, et de faïence, fabriqués au Pré-d'Auge et à Lisieux, p. XLVII à XLIX, 177 à 201, pl. XIV à XVII.
 CARRIÈRE (Gabriel). Sépultures antiques découvertes aux environs de Nîmes, p. LV-LVI.
 CARTHAGE (Tunisie). Centuriation romaine, p. 140 à 162, pl. VII à IX. — Fouilles, antiquités et inscriptions, p. CLIV à CLIX. — Inscriptions chrétiennes, p. CXXXV à CXXXVII. — Inscription romaine, p. CCI-CCII. — Marques céramiques grecques et romaines, p. LXIV, 446 à 469. — Nécropole punique de Dermech, p. CLXXXIII-CLXXXIV. — Tombeau carthaginois, p. CC-CCI.

CARTON (Le Docteur), offre une amulette arabe au Musée du Bardo, p. CXXIII; — signale des inscriptions romaines, p. CLXXXIII, CXCII.
 CATACOMBES à Kherbet-bou-Adouffen, p. CXXXIX.
 CAUDEL (Clément-Lambert-Maurice), nommé officier d'Académie, p. LXXVI.
 CEINTURON romain de bronze, p. CXIII.
 CHABASSIÈRE (M.), envoie une étude sur *Rusicade*, p. CXLVI, CLXI. — Tombeau de *Præcilius*, à Constantine, p. 174 à 176.
 CHAILLAN (L'abbé), offre des ouvrages au Comité, p. XCIX.
 CHALANT (Georges de), chanoine de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 76, 91.
 CHAMARET (Drôme). Horloge publique, au XVIII^e siècle, p. 118.
 CHAMP DE LA JUSTICE (Station préhistorique du), près d'Autun, p. LXXXII.
 CHAMPVERT (Nièvre). Bains de la villa romaine, p. LXXIX, LXXXVIII, 477 à 489, pl. LI.
 CHANZY (Algérie). Milliaire romain, p. 523 à 525.
 CHARLES LE TÊMÉRAIRE, duc de Bourgogne. Son portrait, p. LXXIV, 498 à 500, pl. LV-LVI.
 CHARTRAIRE (L'abbé). Inventaire, après décès, du mobilier de l'archidiacre

- Jacques Orsini de l'église de Sens, mort en 1312, p. LVI, 302 à 307.
- CHÂSSES, du moyen âge, p. LXXII, CV.
- CHÂTEAUBOULE (Var). Dépôt moustérien dans la grotte, p. LXIV.
- CHÂTEAUNEUF-DE-MAZENC (Drôme). Horloge publique, au XVII^e siècle, p. 114-115.
- CHAUVET (Gustave), offre un ouvrage au Comité, p. LXXX; — présente des observations, p. XLVII, LXI, LXV, LXIX.
- Fibules provenant du théâtre des Bouchauds (Charente), p. LXII. — Plaque émaillée limousine, p. LXXIX, LXXXVI à LXXXVIII.
- CHAUVIN (Le lieutenant), dirige un chantier de fouilles à Bou-Ghara, p. CXXVI-CXXVII; — nommé officier d'Académie, p. LXXVI.
- CHERBA (Tunisie). Mosaïques romaines, p. CLX-CLXI, CLXVII à CLXXII.
- CHERCHEL (Algérie). Antiquités romaines, p. CXXXVII. — Fouilles exécutées par M. Waïlle, découvertes d'antiquités, p. 346 à 361. — Inscription chrétienne, p. 359. — Inscriptions romaines, p. 349, 352, 356, 358 à 361.
- CHEVALLIER (L'abbé A.), offre un ouvrage au Comité, p. XXXIX.
- CHIGOYNEAU DE LAVALETTE (Le lieutenant), nommé officier d'Académie, p. LXXVI.
- CHOBAUT (Alfred), nommé officier d'Académie, p. LXXVI.
- CHOPPART (Le capitaine), découvre une plaque de plomb avec incantation magique, p. CXX.
- CHOUEGUI (Domaine de) [Tunisie]. Inscription romaine, p. CLXXVII-CLXXVIII.
- CIMETIÈRES GALLO-ROMAINS à Berthenicourt et à Sissy (Aisne), p. LXVIII, 227 à 247.
- CIPPE FUNÉRAIRE, romain, avec bas-relief, à Henchir-Souar, p. 533 à 537, pl. LVII et LVIII.
- CITERNES antiques, à Henchir-bou-Guerba, p. 409-410, pl. XLVIII.
- CLAPARÈDES (Plateau des), près d'Apt (Vaucluse). Stations préhistoriques, p. LI.
- CLOCHERS romans du comté de Meulan, p. LVII-LVIII.
- CLOCHES des XV^e et XVI^e siècles, avec inscriptions, dans le département de Haute-Garonne, p. LIX-LX.
- CLOUS, dans les sépultures antiques, p. LVI.
- COFFRET d'or, trouvé dans le cimetière de Sissy (Aisne), p. 238.
- COINCHOT (Frédéric-Antoine), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.
- COLLARD (M.), demande une subvention, p. XXXVIII; — envoie diverses notices, p. XXIV, XXXV, XCIII, CII. — Ses fouilles à Preignan, p. LXXXII-LXXXIII.
- COLMAR (Alsace-Lorraine). Sépultures de l'âge du fer, aux environs, p. XXXI.
- COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES. Section d'archéologie.
- Liste des membres et des correspondants, p. I à XX.
- Distinctions honorifiques, p. XXV, XXXII, LXXV à LXXVIII.
- Ouvrages offerts, p. XXV, XXXI-XXXII, XXXVIII-XXXIX, LXXX, LXXXIV, LXXXIX, XCIV, XCVIII-XCIX, CV.
- Séances du Comité : du 13 janvier 1902, p. XXIII à XXIX; — du 17 février, p. XXX à XXXVII; — du 10 mars, p. XXXVIII à XLIII; — du 14 avril, p. LXXIX à LXXXIII; — du 12 mai, p. LXXXIV à LXXXVIII; — du 9 juin, p. LXXXIX à XCII; — du 10 juillet, p. XCIII à XCV; — du 17 novembre, p. XCVI à CIV; — du 8 décembre, p. CV à CXVI.
- Souscriptions à des ouvrages, p. XXIV, XXIX, XXXI, XXXVII, LXXXIX-LXXX, LXXXIII, LXXXIV, LXXXVIII, LXXXIX, XCII, XCIV, XCVIII, CXVI.
- Subventions, p. XXVI, XXX, XXXII, XXXVIII, XLII-XLIII, LXXXIX, LXXXII, LXXXIV-LXXXV, LXXXVI, LXXXVIII, XCVI, XCVII, CII, CVI, CIX-CX.

COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

— Ouvrages offerts, p. cxxxi, cxlvi, clxiii, clxxiii, cxci.

— Séances : du 14 janvier 1902, p. cxvii à cxxx; — du 18 février, p. cxxxi à cxxxiv; — du 11 mars, p. cxxxv à cxlv; — du 15 avril, p. cxlvi-cxlvii; — du 13 mai, p. cxlviii à clxii; — du 10 juin, p. clxiii à clxxii; — du 8 juillet, p. clxxiii à cxc; — du 18 novembre, p. cxc à cxi; — du 9 décembre, p. cxii à cxvii.

CONCEVREUX (Aisne). Découverte d'une gourde de bronze, mérovingienne, p. xcvi, cvii.

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES, à Paris, p. xliv à lxxviii. Séance d'ouverture, p. xliv-xlv; — du 1^{er} avril, soir, p. xlv à l; — du 2 avril, matin, p. li à liv; — du 2 avril, soir, p. lv à lx; — du 3 avril, matin, p. lxi à lxvi; — du 3 avril, soir, p. lxvii à lxxiii; — séance générale, du 5 avril, p. lxxiv à lxxviii.

CONSORCE (Sainte). Statuette polychromée conservée à Aix, p. lxiii, 287 à 289, pl. XXXVII.

CONSTANTINE (Algérie). Tombeau de *Præcilius*, p. 174 à 176.

COQUELLE (M.). Les clochers romans du comté de Meulan (Seine-et-Oise), p. lvii-lviii.

COROT (Henry), demande une subven-

tion, p. lxxxii; — envoie diverses communications, p. xxiv, xxxi, cix; — offre des ouvrages au Comité, p. xxv, lxxix, xcix.

— Objets de bronze trouvés près de Minot, p. xxxiii. — Tumulus de la Côte-d'Or, p. xcvi. — Tumulus hallstattien à Minot, p. li, 222 à 226, pl. XIX à XXII.

CORTEZ (Fernand). L'église de Saint-Maximin (Var); date de son achèvement, p. xxiv, xxxiii, 65 à 68.

COSTA DE BEAUREGARD (Le comte), présente des observations, p. xli.

COUDERC DE FOHLONGUE (Jacques-Alfred), nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxvi.

COUDAT-M'RAKES (Algérie). Ruines antiques, p. 521.

COURMONTAGNE (Charles-Louis), dirige des fouilles à Lambèse, p. cxxxvii; — nommé officier d'Académie, p. lxxvii.

COUTEAU, trouvé dans le cimetière de Sissy, p. 238.

COUTIL (Léon), fait une communication sur les antiquités gauloises, en Normandie, p. li.

CROIX D'ABSOLUTION, trouvées à Archiac et à Bordeaux, p. lxxix, lxxxi, 490 à 494, p. lii.

CROIX PROCESSIONNELLE à Labastide-Denat, p. xciii, ci-cii.

CRYPTES du Poitou, p. xxxi, lxxxi-lxxii.

D

DANICOURT (L'abbé), nommé officier d'Académie, p. lxxvii.

DECAUNÈS-DUVAL (Pierre-Ariste), nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxvi.

DÉCHELETTE, offre un ouvrage au Comité, p. lxxxix.

DELACHENAL (Roland), nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxvi.

DELAFOSSÉ (Ernest-François-Mau-

rice), nommé officier d'Académie, p. lxxvii.

DELATTE (Le R.-P.), offre des ouvrages au Comité, p. cxvii, cxxxi, clxiii, cxci.

— Balance romaine, p. cxxxi. — Inscriptions chrétiennes, trouvées à Carthage, p. cxxxv à cxxxvii. — Marques céramiques grecques et romaines trouvées à Carthage,

p. LXIV, 446 à 469. — Tombeau cartaginois, p. CC-CCL.

DELOM (Le capitaine), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.

DEMAISON (Louis), présente des observations, p. LVI.

DEMAU (Le capitaine), fait une communication, p. LXXII.

DERCIER (L'abbé P.), demande une subvention, p. LXXXIX, XCVII, CIX. — Ses fouilles à Saint-Goussaud, p. CV, CXIII.

DERRIEN (Le colonel), envoie une note, p. CXCII.

DESKOYERS (M^r). Son éloge funèbre, p. XXX.

DIANE, figurée sur une mosaïque romaine, p. CLXXIV-CLXXV.

DIEHL (Ch.), chargé d'un rapport, p. CCIII.

DIEULEFIT (Drôme). Horloge publique ancienne, p. 110-111.

DISSARD (M.). Inscriptions romaines du Musée de Lyon, p. CXIII à CXV.

DONAU (Le capitaine), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.

DORTAN (Le capitaine), envoie un rapport, p. CXCII.

DOULET (Georges), envoie l'estampage d'une inscription du moyen âge, p. CV; — signale des sépultures romaines trouvées à Nice, p. XCVII, CXII.

DOUGGA (Tunisie). Fouilles de M. Merlin, p. CLXXXV à CLXXXVI, 362 à 394, pl. XLV. — Inscriptions romaines, p. CCXIV, 376 à 392. — Monnaies punique et romaines trouvées à Dougga, p. 394. — Mosaïques romaines, p. CCXV-CCXVI, 365 à 368.

DREVANT (Cher). Théâtre romain, p. XXIV, XXXVI, XCIV, XCVII, CII.

DRÔME (Département de la). Horloges publiques, p. XXIV, 102 à 118.

DU BOSQ DE BEAUMONT (Gaston), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.

DUHAN (M.), envoie une note, p. CCIII.

DU CHÂTELLIER (Paul), offre un ouvrage au Comité, p. XXV.

— Monuments mégalithiques des îles du Finistère, p. XXVII, 209 à 213.

DUFFÈS (Émile-Frédéric), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.

DUMAS (Ulysse), envoie des notices au Comité, p. XX, XXIX, XCVII, CX.

E

ECK (Théophile). Cimetières gallo-romains de Sissy et de Berthenicourt (Aisne), p. LXVIII, 227 à 247.

ECKMANN (Alexandre-Charles), nommé officier de l'Instruction publique, p. LXXVI.

ÉGLISES ROMANES, à Romarin-Môtier (Suisse), p. LVII-LVIII, 265 à 272, pl. XXXII à XXXIV; — de Saint-Pierre de Vienne (Isère), p. LV; — à Savigny-en-Lyonnais, p. LXIX, 248 à 256, pl. XXXIII; — à Ternay (Isère), p. LVIII-LIX, 257 à 264, pl. XXIV à XXXI.

EL-AERG. — Voir EL-ALIA.

EL-AGUAREB (Tunisie). Ruines romaines, p. CXXIV.

EL-ALIA (Tunisie). Fouilles, p. CXLV; — Inscription romaine, p. CLII-CLIII.

EL-ARIANA (Tunisie). Ruines arabes, p. CLXXXV.

EL-DJEM (Tunisie). Mosaïques romaines, p. CLXXXVI.

ÉMAIL limousin, représentant saint Cucufa, p. LXXXVI à LXXXVIII.

ÉMÉRANCE (Sainte), statuette du XVI^e siècle, p. XXVII-XXVIII, 290 à 296, pl. XXXIX.

EMONTS (Charles), nommé officier de l'Instruction publique, p. LXXVI.

EPINAT (A.). Ses fouilles à Chebba, p. CLIX à CLXI, CLXVI à CLXVIII.

ERONDELLE-LIERCOURT (Somme). Fibule, p. LXII-LXIII.

ESTAING (François d'), chanoine de Lyon, fondateur de palettes, p. 77, 93.

ESTAMPILLES de potiers, p. CXII, CLVII-CLVIII, 355; — trouvées, à Carthage, p. LXIV, 446 à 469; — à Champvert

(Nièvre), p. 488; — à Montans (Tarn), p. XLIX; — à Preignan (Gers), p. LXXXII.

ÉTOILE (Drôme). Horloge publique, au XVI^e siècle, p. 111.

EXAGIA. — Voir POIDS ROMAINS.

EYDOUX (Le lieutenant), signale des ruines antiques, p. CXXIII.

F

FAGE (René), offre un ouvrage au Comité, p. XCIX; — présente des observations, p. LXX

— Marché relatif à la confection de tapisseries d'Aubusson en 1695, p. LXXXIX, XCIV-XCV, 502 à 505.

FANUM romain, dans la forêt de Rouvray, p. 27 à 31.

FERIANA (Tunisie). Ruines romaines, p. CXXIV. — Trouaille de monnaies romaines, p. CXVII.

FERRÉ (Jean-Joseph-Abel), nommé officier de l'Instruction publique, p. LXXVI.

FERRYVILLE (Tunisie). Mosaïque romaine, p. CLXXII, 470 à 475.

FIBULES trouvées : aux Bouchauds (Charente), p. LXII; — à Erondelle-Liercourt, p. LXII-LXIII; — à La Roche-au-Prieur, près d'Ambleny, p. LXIII; — à Sissy, p. 238. — Fibule avec inscription latine, p. 238.

FILLET (L'abbé). Horloges publiques dans le Sud-Est de la France, p. XXIV, XXXV, 101 à 119.

FINISTÈRE (Îles du). Monuments mégalithiques, p. XXVII, 202 à 213.

FLAMAND (M.), offre un ouvrage au Comité, p. CXLVI.

FLOBERT (Paul), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.

FOUCHER (Le commandant), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.

FOUGÈRES (Claude de), doyen de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 76, 90-91.

FOUILLES, en Algérie, p. 308 à 361,

pl. XLI à XLIV; — à Bir-Aouken, p. 520; — à Bou-Ghara, p. CXXV à CXXVIII, CLXXXVII à CXC; — à Carthage, p. CLIV à CLIX, CLXXXIII à CLXXXV; — à Chebba, p. CLIX à CLXI, CLXVI à CLXXII; — à Cherchel, p. CXXVII; — à Dougga, p. CLXXXV-CLXXXVI, CCX à CCXVI, 362 à 394, pl. XLV; — à Drevant, p. XXIV, XXXVI, XCIV, XCVII, CII; — à El-Djem, p. CLXXXVI-CLXXXVII; — à Henchir-Akhrib, p. CXXVI; — à Henchir-bou-Guerba, p. 405 à 411, pl. XLVI à XLVIII; — à Hermes, p. XLVII; — à Khamissa, p. CXXVIII; — à Kherbet-el-Dib, p. 519-520; — à Ksar-Tarcine, p. CXXVIII à CXXX; — à La Graufesenque, p. XXX, XLII-XLIII; — à La Malga, p. CLXIX-CL; — à Lambèse, p. CXXXVII; — au Mas d'Azil, p. XXXII; — dans la motte de Merlis, p. XXVI-XXVII; — dans l'église de Moissac, p. XXVI, LXXXVI; — à Morsott, p. CXXXVIII; — à Paris, rue Dante, p. LXII; — au Placard (Charente), p. XXX; — à Preignan, p. CXXVIII, LXXXII-LXXXIII; — dans la forêt de Rouvray, p. CXXVIII, LXXXII, XCVIII, CVII à CIX; — à Sadouri, p. 531; — à Saint-Goussaud, p. XCVII, CXIII; — à Sidi-El-Hani, p. 415; — à Snab-el-Abiod, p. 520; — à Soussé, p. CCIV, 412 à 414, pl. XLIX; — à Tébessa-Khâlia, p. CXXXVIII; — à Timedout, p. 520; — à Timgad, p. CXXXIX-CL.

FOURDRIGNIER (M.), fait une communi-

nication, p. XLVI; — présente des observations, p. LXIII.
FRANÇOIS D'ESTAING, évêque de Rodez,

chanoine de Lyon, fondateur de palettes, p. 77, 93.

G

GABÈS (Tunisie). Intailles antiques, p. CXIX.

GALLE (Léon). Une ancienne chapelle de l'abbaye de Savigny-en-Lyonnais, p. LXIX, 248 à 256, pl. XXIII.

GASTE (Claude), doyen de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 76, 94.

GAUCKLER (Paul), envoie divers rapports et notices, p. CXX, CXXI, CXXII, CXXIII, CXLVI, CXLVIII, CLXXIII, CXCI, CCIII; — offre un ouvrage au Comité, p. CLXIII.

— Rapports : sur les acquisitions du Musée du Bardo, p. CXVII à CXX; — sur les fouilles de Dougga, p. CXX à CCXVI; — sur les fouilles exécutées et les antiquités découvertes en Tunisie, p. CXXV à CXXX, CLIX à CLII, CLXIV à CLXXII, CLXXXII à CXC, CXCH à CC.

— Cippe funéraire à bas-relief, romain, à Henschir-Souar, p. 533 à 537, pl. LVII et LVIII. — Inscriptions romaines trouvées en Tunisie, p. CLXXVI à CLXXVII, 426 à 445. — Terres cuites romaines trouvées à Sousse, p. CCIV à CCX.

GAUTHIER (Gaston). Les bains de la villa romaine de Champvert (Nièvre), p. LXXIX, LXXVIII, 477 à 489, pl. LI.

GAUTHIER (Jules). L'église de Romain-Môtier (canton de Vaud), p. LVII-LVIII, 265 à 272, pl. XXXII à XXXIV.

GEOFFROY DE POMPADOUR, évêque du Puy, doyen de Lyon, fondateur de palettes dans l'église de Lyon, p. 76, 91.

GEOFFROY LE MEINGRE, évêque de Laon. Inventaire de ses meubles, p. XCVII, CX-CXI.

GÉRIN-RICART (Henry DE), offre un ou-

vrage au Comité, p. LXXXIX. — Pyramides de Provence, p. XXVIII, 36 à 50, pl. V et VI. — Sculptures trouvées dans l'ancien château de Pourrières, p. XXVIII-XXIX.

GIGOT (Le lieutenant), signale des inscriptions romaines, p. CXXI.

GICTHIS, ville antique de l'Afrique. — Voir BOU-GHARA.

GILLET (Maurice), signale des sépultures gallo-romaines à Argenteuil, p. XXV, LXXX-LXXXI.

GIRARD (L'abbé), demande une subvention, p. LXXXVIII; — présente une étude sur le mur romain au Nord de l'Angleterre, p. XLVI-XLVII.

GIRAUD (J.-B.). L'acier dit de Carme, p. XXV-XXVI, 120 à 128.

GIROD (P.), donne des monnaies romaines au Musée du Bardo, p. CXVII.

GLADIATEUR, chassant une lionne, groupe de terre cuite, p. 414, pl. XLIX.

GOETSCHY (Le général), nommé officier d'Académie, p. LXXVII. — Ses fouilles à Sousse et à Sidi-el-Hani, p. CCIII, 412 à 416, pl. XLIX.

GOUBELLAT (Région du) [Tunisie]. Borne milliaire et inscription romaine, p. CLXXVI-CLXXVII.

GOULON (Le lieutenant), envoie un rapport, p. CXCI.

GOUVET (M.), découvre des inscriptions romaines à Sousse, p. CL.

GRANDMAISON (Louis DE), nommé officier de l'Instruction publique, p. LXXVI.

GRANGE (Le lieutenant), nommé officier d'Académie, p. LXXVII. — Ses fouilles à Tobna-Barika, p. CXXVIII.

GRAZIANI (M.), signale des sarcophages découverts à Moroges, p. XXIV, XXXIV-XXXV.

GRIGNAN (Drôme). Horloge publique, au xvi^e siècle, p. 111 à 113.

GROMBAILIA (Tunisie). Centuriation romaine, p. 168-169, pl. XII.

GROTTE : du Mas-d'Azil (Ariège), p. xxxii, 3 à 23, pl. I à III; — du Placard (Charente), p. xxxix.

GSELL (Stéphane), envoie divers rapports et notices, p. cxliv, cxliii, cciii.

— Inscriptions romaines, trouvées en Algérie, p. cxl à cxliv. — Notes d'archéologie algérienne, p. 506 à 539. — Rapport archéologique sur les fouilles faites en 1901 par le Service des Monuments historiques de l'Algérie, p. 308 à 341, pl. xli à xliv. — Reliquaires trouvés dans la chapelle d'Henrich-Akhrib, p. ccxvi-ccxvii.

GUELMA (Algérie). Fouilles projetées, dans le théâtre romain, p. cxlviii-cxlix.

GUIFFREY (Jules), chargé de divers rapports, p. lxxix, lxxxix.

— Rapports : sur l'inventaire du

Trésor de l'église de Théroutanne, en 1422, p. cvi-cvii; — sur un marché relatif à la confection de tapisseries d'Aubusson, p. xciv-xcv; — sur un mémoire relatif à l'acier de Carme, p. xxv-xxvi; — sur des portraits des ducs de Bourgogne, p. lxxxv-lxxxvi.

GUIGUE (Georges). Empreintes de quittances des xiv^e et xv^e siècles, p. xxi, xl-xli. — Méreaux ou palettes de l'église de Lyon, p. 69 à 100.

GUILLAUME DE SURE, archevêque de Lyon. Méreaux à ses armes, p. 79.

GUILLAUME DE THUREY, archevêque de Lyon. Méreaux à ses armes, p. 79.

GUILLIBERT (Le baron). Deux statuettes polychromées de saint Louis de Provence, évêque de Toulouse, et de sainte Consorce, conservées à Aix-en-Provence, p. lxiii, 280 à 289, pl. xxxv à xxxviii.

GOY d'Auvergne, archevêque de Lyon. Méreaux à ses armes, p. 79 à 81.

H

HADRUMÈTE, ville antique de l'Afrique. — Voir Sousse.

HAILLANT (M.), nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxvi.

HAMARD (L'abbé). Ses fouilles à Hermes, p. xlvii.

HAMMAM-LIF (Tunisie). Collection d'antiquités du commandant Marchand, p. 443 à 445.

HAMY (Le docteur), chargé d'un rapport, p. cxliii.

HAZELSTEIN (M.), offre un coin de serpentine au Musée du Bardo, p. cxvii.

HENCHIR-AKHRI (Algérie). Reliquaires, p. ccxvi-ccxvii.

HENCHIR-BEN-HASSEN (Tunisie). Ruines et inscriptions romaines, p. 426 à 434.

HENCHIR-BOU-GUERBA (Tunisie). Fouilles de M. du Breil de Pontbriand,

p. cxxxiv, 405 à 411, pl. XLVI à XLVIII. — Mausolée, p. 405 à 409.

HENCHIR-DOUEMIS (Tunisie). Inscription romaine, p. cxciii.

HENCHIR-HADJ-ABDALLAH-BEN-DIAH (Tunisie). Stèle funéraire avec bas-relief et inscription, p. cxciv-cxcv.

HENCHIR-SIDI-SABRA (Tunisie). Inscription romaine, p. 440.

HENCHIR-SOUAR (Tunisie). Cippes funéraires à bas-relief romain, p. 533 à 537.

HENCHIR-ZITOUNAT (Tunisie). Inscription romaine, p. 439-440.

HENRI DE VILLARS, archevêque de Lyon. Son ordonnance sur la célébration des offices, p. 72 à 74.

HENRY (Le lieutenant). Ses fouilles à Sousse, p. cciv.

HERMES (Oise). Antiquités trouvées dans les fouilles, p. XLVII.

HERMET (L'abbé), demande une subvention, p. xxx. — Ses fouilles à La Graufesenque, p. XLII-XLIII.

HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), chargé de divers rapports, p. xxiv, xxx, xxxviii, LXXIX, xciv, xcvi, cv, cxxvi, cXLVI, CLXIII, CLXIV, cxc; — fait diverses communications, p. c à cii; — membre d'une commission, p. xxxii; — présente une demande de subvention, p. LXXXVIII; — présente des observations, p. XLVII; — présente divers rapports, p. LXXXVIII, cii, ciii, cxiii, cxx, CLXI.

— Rapports : sur les fouilles de La Graufesenque, p. XLII-XLIII; — sur les fouilles de Preignan, p. LXXXIII-LXXXIII; — sur les fouilles de Saint-Goussaud, p. cxii; — sur une inscription romaine, trouvée à Carthage, p. cci-ccli; — sur une inscription romaine, trouvée à Thibarès, p. cXLVI-cXLVII; — sur la pyramide de Pourrières, p. xxviii; — sur les ruines romaines de Tlemcem, p. cXLIV; —

sur des sculptures trouvées à Pourrières, p. xxviii-xxix; — sur une sépulture antique trouvée près d'Auch p. xxxv; — sur une stèle romaine, trouvée à Narbonne, p. xxxvi-xxxvii; — sur une tête antique, trouvée à Melun, p. cxii; — sur le théâtre romain de Drevant, p. xxxv-xxxvi.

— Éloge funèbre de M. Müntz, p. xcvi. — Mosaïques romaines découvertes en Provence, p. ciii-civ.

HEURTEBISE (Le R. P.), découvre une inscription romaine, p. cXLVI.

HILAIRE (Le capitaine), envoie des notes sur des gravures rupestres, p. CLXIII.

HINGLAIS (M.), envoie une note au Comité, p. CLXIII, ccli.

HORLOGES PUBLIQUES dans le Sud-Est de la France, p. xxiv, xxxv, 101 à 119.

HOUDAS (M.), présente divers rapports, p. cxxxiv, CLXI.

— Rapport sur une inscription arabe, trouvée dans l'Oued-Gabès, p. cXLIV-cXLV.

HOVART (Lieutenant), signale des ruines romaines, p. cxxiv.

I

IMBERT (Martial), présente des observations, p. XLVII, LVI.

INSCRIPTION FRANÇAISE, du xvi^e siècle, à Lucéram, p. cv.

INSCRIPTIONS ARABES, dans l'Oued-Gabès, p. cXLIV-cXLV; — au musée de Tlemcem, p. 538 à 551. — Inscription arabe sur une amulette, p. cxviii.

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES, à Carthage, p. cxxxv à cxxxvii, cliv à clvii; — à Cherchel, p. 359; — à Kherbet-bou-Addoufen, p. 336-337; — à Kherbet-Zerga, p. 518; — à Lyon, p. cxv; — à Mkalta, p. cxcix-cv; — à Ras-el-Aïoun, p. 526 à 528; — à Sakhiat-Sidi-Youssef, p. 441-442.

INSCRIPTIONS GRECQUES, sur des bulles de

plomb, p. Lxiv. — Cf. ESTAMPILLES DE POTIERS.

INSCRIPTIONS HIMYARITES, p. LXXIX, xc à xcii.

INSCRIPTIONS LATINES, du moyen âge, p. 293; — sur des cloches, p. LIX-LX; — sur des croix d'absolution, p. 491 à 494, pl. LII; — sur des fibules, p. 237-238.

INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES, à Marseille, p. LVI-LXII; — à Saida, p. xcix-c; — à Tunis, p. cxxxii-cxxxiii.

INSCRIPTIONS ROMAINES, à Ain-Serrag, p. CLXIII; — à Ain-Témouchent, p. 525-526; — à Bir-Abadlia, p. 434 à 439; — à Bir-Aouken, p. cXLIII-cXLIV; — à Bir-Gram, p. 440;

— à Bir-Mcherga, p. 441; — à Bordj-bou-Baker, p. cxii-cxiii; — à Bou-Arada, p. clxxvii; — à Bou-Ghara, p. cxvii à cxviii; — au Bou-Kournein, p. 443; — à *Bulla Regia*, p. cxcv-cxcvi; — à Carthage, p. clv à clviii, cci-cch; — à Chanzy, p. 521 à 525; — à Cherchel, p. 349, 352, 356, 358 à 361; — à Chouegui, p. clxxvii-clxxviii; — à Dougga, p. ccxiv, 376 à 392, 395 à 404; — à El-Alia, p. clii-cliii; — à El-Djem, p. clxxix; — dans le Goubellat, p. clxxvi-clxxviii; — à Henchir-ben-Hassen, p. 426 à 434; — à Henchir-Douemis, p. cxliii; — à Henchir-Hadj-Abdallah-ben-Diab, p. cxiv; — à Henchir-Sidi-Sahba, p. 440; — à Henchir-Souar, p. 535; — à Henchir-Zitounat, p. 439-440; — à Khamissa, p. 530 à 532; — à Khanguet-Djerah, p. cxli; — à Kourba, p. clii; — à Ksar-Tarcine, p. cxxix; — à La Malga, p. cl; — à Lambèse, p. 322 à 331, 347; — à La Tulière, p. ci; — à Lem-Hadjar, p. cxli; — à Lyon, p. cxiii à cxv; — à Narbonne, p. xxxvi-xxxvii; —

à Nesazio, p. 63-64; — à N'gaous et dans la région, p. cxlii, 506 à 518; — à Philippeville, p. cxxiii; — à Séfiane, p. 505 à 512, 519; — à Sousse, p. clii-clii, clxxix à clxxxii, cxii, 442; — à Tabarka, p. clii-cliv; — à Thibaris, p. cxlvi-cxlvii; — à Tingad, p. 310 à 318.

— Sur des boucles et des fibules, p. 237-238; — sur des mosaïques, p. clxv, clxxiv, 367, 474-475; — sur des poids, p. 444-445; — sur des vases de terre, p. 231, 246, 247. — Cf. ESTAMPILLES, MILLIAIRES, *TABELLA DEVOTIONIS*.

INTAILLES ANTIQUES, trouvées à Sousse et à Sfax, p. cxviii-cxix.

INVENTAIRES, de la librairie et des tapisseries du prévôt des marchands de Paris (1524), p. lxxi; — du mobilier de Jacques Orsini (1312), p. lvi, 302 à 307; — du palais épiscopal de Laon (1370), p. cx-cxi; — du Trésor de l'église de Théroutanne (1422), p. cvi-cvii.

ISABELLE DE PORTUGAL, duchesse de Bourgogne. Son portrait, p. lxxxv, 497-498, pl. lili.

J

JACQUETTON (M.), découvre des milliaires romains, p. cxl à cxliv; — découvre des reliquaires, p. ccxvi-ccxvii; — signale des inscriptions latines, p. 506 à 520, 526 à 528. — Ses fouilles aux environs de N'gaous, p. 519-520.

JADART (Henri), offre des ouvrages au Comité, p. xxxi-xxxii; — signale des peintures murales dans l'église de Serriers, p. xxxii.

JASIENSKI (Le lieutenant), nommé officier d'Académie, p. lxxvii.

JEANNE D'ALERET. Sa prétendue représentation sur un vitrail à Limoges, p. lxix-lxx.

JEANNOT (Le capitaine), signale des ruines romaines, p. cxxii.

JETONS. — Voir MÉREAUX.

JOACHIM (Pavés), p. 187 à 201.

JOULIN (M.), demande une subvention, p. xxxviii.

K

KERMADON (Le lieutenant de), nommé officier d'Académie, p. LXXVII; — signale des milliaires romains, p. CXXI.
 KWAMISSA (Algérie). Fouilles dans le théâtre romain, p. CXXXVIII. — Inscriptions romaines, p. 530 à 532.
 KHANGUET-DJERAH (Algérie). Bornes milliaires, inscriptions romaines, p. CXXI.
 KHERBET-BOU-ADOUFFEN (Algérie). Catacombes, p. CXXXIX. — Églises et chapelle, p. 335 à 341, pl. XLII à XLIV. — Inscriptions chrétiennes, p. 336-337.

KHERBET-ED-DIE (Algérie). Fouilles, p. 519-520.
 KHERBET-ZERGA (Algérie). Inscriptions chrétiennes, p. 518.
 KOENIG (Ch.), signale des bracelets de bronze trouvés près de Colmar, p. XXXI, XXXIX-XL.
 KOURBA (Tunisie). Inscription romaine, p. CLIII.
 KSAR-TARCINE (Tunisie). Fouilles, inscriptions romaines, p. CXXXVIII à CXXX, CLXXXIII.

L

LABASTIDE-DENAT (Tarn). Croix processionnelle, p. XCIII, CI-CII.
 LABAT (Gustave), offre un ouvrage au Comité, p. XXXVIII.
 LA BAUME-DES-PEYRARDS (Vaucluse). Station préhistorique, p. LXV.
 LA BÉGASSIÈRE (Le général DUBOUAYS, marquis de), nommé officier de l'Instruction publique, p. LXXVI.
 LA CADIÈRE. — Voir VITROLLES.
 LACROIX (M.), trouve une inscription romaine à Henchir-Douemis, p. CXCH; — signale les mosaïques romaines découvertes dans le département du Tarn, les estampilles de poteries trouvées à Montans, les verreries au Musée d'Albi, p. XLIX.
 LA FAYETTE (Jean de), custode de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 76, 94.
 LAFON (M.), trouve des antiquités à *Bulla Regia*, p. CXCv-CXCVI.
 LA GRAUFESENQUE (Aveyron). Fouilles et découvertes de poteries, p. XXX, XLII-XLIII.
 LAIGUE (M. de), envoie des notes sur

une inscription latine de Rosegg (Carinthie), p. XCVII, CVI; — sur deux mosaïques de Pola, p. CV.
 — Nécropole romaine et inscription latine découvertes à Nesazio, p. 61 à 64.
 LALANNE (Jean), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.
 LA MALGA (Tunisie). Antiquités et inscriptions romaines, p. CXLIX-CL.
 LA MARSA (Tunisie). Nécropole romaine, p. CLXXXV.
 LAMBÈSE (Algérie). Antiquités et inscriptions romaines, p. 322 à 332, pl. XLI. — Fouilles dans le camp, p. CXXXVII, 342 à 347.
 LANOUCHE (Le capitaine Léon), nommé officier de l'Instruction publique, p. LXXVI.
 LAMOUREUX (Le chanoine), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.
 LAMPES ROMAINES, trouvées à la Malga, p. CL; — trouvées à Sousse, p. CCVIII-CCIX.
 LAMTA (Tunisie). Bague d'or romaine, p. CLIX.

LANGRES (Haute-Marne). La Société historique et archéologique demande une subvention, p. LXXIX.

LANTY (Le lieutenant), signale des inscriptions romaines, p. CXXIII.

LAON (Aisne). — Voir GÉOFFROY LE MEINGRE, évêque.

LA PENNE (Bouches-du-Rhône). Pyramide romaine de La Pennelle, p. 45 à 50, pl. VI.

LAPORTE-BISQUIT (M^{me}), nommée officier d'Académie, p. LXXVII.

LARNAGE (Le baron DE). Terres cuites grecques et romaines trouvées à Sinope, p. LXIV.

LA ROQUEBRUSSANE (Var). Station préhistorique, p. LXV-LXVI.

LASTEYRIE (Le comte DE), chargé de divers rapports, p. XXIV, LXXXIV, XCVIII, CV, CXVI; — présente divers rapports, p. XXVI, XXXIII, LXXXVI, CVII.

LA TULIÈRE (Bouches-du-Rhône). Inscription romaine, p. CI.

LE BEUF (Le capitaine), nommé officier d'Académie, p. LXXVII; — trouve une inscription arabe, p. CXLIV.

LÉDÈNÈS DE MOLÈNE (Île) [Finistère], Monuments mégalithiques, p. 210-211.

LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), chargé de divers rapports, p. XXIV, XXI, LXXIX, LXXXIV, XCVIII, CXVI; — présente des observations, p. LVII, LXIX; — présente divers rapports, p. XXXVII, XCV, CVII.

— Rapports : sur les cryptes du Poitou antérieures à l'an mil, p. LXXXI-LXXXII; — sur l'église de Saint-Maximin (Var), p. XXXIII; — sur les églises du Vexin, p. XXXIX; — sur les fouilles de la motte de Merlis, p. XXVI-XXVII; — sur une statue de saint Louis, à Pontoise, p. XC; — sur le tiers-point, p. XXXIII-XXXIV.

LEM-HADJAR (Algérie). Milliaire romain, p. CXXI.

LEROUX (Alfred). Le prétendu vitrail de

Jeanne d'Albret, à Limoges, p. LXX-LXX.

LEROY (G.), offre un ouvrage au Comité, p. XXXI; — signale une tête antique trouvée à Melun, p. XCVII, CXII.

L'ESCALE (Basses-Alpes). Découvertes d'antiquités, p. CII.

L'ÉTANG-MINARD, lieu-dit, près d'Aval-lon. Station préhistorique, p. LIII-LIV.

LEX (Léonce), envoie des documents inédits de numismatique bourguignonne, p. XCVII, CVI.

LINES TRIPOLITANUS. Recherches sur son tracé, p. CLXI-CLXII, CXCI.

LIMOGES (Haute-Vienne). Le prétendu vitrail de Jeanne d'Albret, p. LXX-LXX.

LISIEUX (Calvados). Carreaux de faïence, fabriqués à Lisieux, p. XLVII à XLIX, 177 à 201, pl. XVIII.

LOISNE (Le comte DE), offre un ouvrage au Comité, p. XXXI.

— Portraits inédits de Philippe le Bon, de Charles-le-Téméraire, d'Isabelle de Portugal et de Marguerite d'York, p. LXXIX, LXXXV-LXXXVI, 495 à 501, pl. LIII à LVI.

LONGERON (LE) [Maine-et-Loire]. Église : statuette de Sainte-Émérance, p. XXVII-XXVIII, 290 à 296, pl. XXXIX.

LONGNON (Auguste), chargé d'un rapport, p. LXXXIV; — présente un rapport, p. XC.

LOUIS (SAINT), roi. Sa prétendue statue, à Pontoise, p. LXXXIV, XC.

LOUIS DE PROVENCE (Saint), représenté sur une peinture du musée d'Aix, p. 284, pl. XXXVI. — Statue polychromée, du ^{xv} siècle, conservée à Aix, p. LXIII, 280 à 287, pl. XXXV.

LOUVEL (Le lieutenant), signale des inscriptions romaines, p. CXXIII.

LUCÉRAM (Alpes-Maritimes). Inscription du moyen âge, p. CV.

LYON (Rhône). Cathédrale : émaux du Trésor, p. XCVIII, CXI-CXII. — Église

Saint-Just, comptes, p. 98-99. — Église Saint-Nizier, actes capitulaires, p. 100. — Église Saint-Paul, actes capitulaires et comptes, p. 95 à 98.

— Inscriptions romaines du Musée, p. cxiii à cxv. — Méreaux ou palettes de l'église, p. 69 à 100. — Urne funéraire romaine, p. xcvi, cx.

M

MAGNE (Charles), rend compte des fouilles exécutées en 1901, rue Dante, à Paris, p. lxxi.

MAGNY-EN-VAUX (Seine-et-Oise). Cimetière mérovingien, p. xcvi, cvii.

MAHARES (Tunisie). Ruines romaines, p. cxiv.

MAILLETS DE PIERRE à rainure circulaire, découverts à Pichoyet (Basses-Alpes), p. lxi, 214 à 221.

MAÎTRE (Léon), envoie un mémoire sur les cryptes du Poitou antérieures à l'an mil, p. xxxi, lxxxi-lxxxii.

MALLARD (M.), demande une subvention, p. cii; — envoie le plan du théâtre romain de Drevant, p. xcvi. — Ses fouilles dans le théâtre romain de Drevant, p. xxiv, xxxvi, xciii-xciv.

MARCAIS (M.). Inscriptions arabes du musée de Tlemcen, p. clxi, 538 à 551.

MARCHAND (Le commandant). Sa collection d'antiquités à Hammam-Lif, p. 443 à 445.

MARCHÉ relatif à la confection de tapisseries d'Aubusson en 1695, p. 502 à 505.

MARGUERITE D'York, duchesse de Bourgogne. Son portrait, p. lxxv, 499, pl. LV.

MARIGNAC (M.), signale des ruines à Bou-Mellal, p. 520.

MARQUES céramiques. — Voir ESTAMPILLES.

MARSANNE (Drôme). Horloge publique, au xviii^e siècle, p. 117.

MARSEILLE (Bouches-du-Rhône). Inscription phénicienne, p. lxi-lxii. — Cf. SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE.

MARTIN (L'abbé J.-B.), communique

une note sur les émaux du Trésor de la cathédrale de Lyon, p. xcvi, cxi-cxii.

MAS D'AZIL (Ariège). Fouilles de la grotte, p. xxxii, 3 à 23, pl. I à III.

MASFRAND (M.), demande une subvention, p. xxxix. — Ses fouilles dans la motte de Merlis, p. xxvi-xxvii.

MASPERO (M.), chargé de divers rapports, p. lxxix, xciv, xcvi.

MASSELIN (L'abbé), présente des observations, p. xlvi.

MATHEU (M.), communique des sceaux du Berry, p. liv.

MAUSOLÉE punique, à Henchir-bou-Guerba (Tunisie), p. 405 à 408, pl. XLVII et XLVIII.

MÉGALITHIQUES (Monuments) des îles du Finistère, p. xxvii, 202 à 213.

MELUN (Seine-et-Marne). Tête de femme antique, p. xcvi, cxii.

MENDE (Lozère). Documents relatifs à la construction de la cathédrale, p. xcvi, cvii.

MÉREAUX, de l'église de Lyon, du xiii^e au xvi^e siècle, p. 69 à 100; — de l'église de Vienne, p. 77-78.

MERLIN (M.). Ses fouilles à Dougga, p. clxxv-clxxvi, cxii-cxiii, cxi à cxvi, 362 à 394, pl. XLV.

MERLIS (Motte de), comm. de Vayres, p. xxvi-xxvii.

MEULAN (Comté de). Clochers romans, p. lvii-lviii.

MEZLOUG (Algérie). Antiquités romaines, p. cxii.

MICHAUT (Le lieutenant), signale des ruines et une inscription romaines, p. cxii, cxiv.

- MICHIELS** (François-Édouard), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.
- MILLIAIRES ROMAINS** : en Algérie, p. CXXI; — à Bir-Aouken, p. CXLIII; — à Chanzy, p. 521 à 525; — dans le Goubellat, p. CLXXVI-CLXXVII; — à N'gaous et dans la région, p. CXL à CXLIII, 506 à 513; — à Séfiane, p. 519; — en Tunisie, p. CXXIII.
- MINERVE**, statue découverte à Poitiers, p. XXVI, XLI-XLII.
- MINOT** (Côte-d'Or). Découverte d'une arme de bronze, p. XXIV. — Objets de bronze, p. XXXIII. — Tumulus hallstattien, p. LII, 222 à 226, pl. XIX à XXII.
- MIRABEL-LES-BARONNIES** (Drôme). Horloge publique, au XVIII^e siècle, p. 116-117.
- MKALTA** (Tunisie). Sculptures romaines et inscription chrétienne, p. CXCVIII à CC.
- MOISSAG** (Tarn-et-Garonne). Projet de fouilles dans l'église, p. XXVI, LXXXVI.
- MOLÈNE** (Île) [Finistère]. Monuments mégalithiques, p. 208 à 210.
- MOLINS** (Le capitaine), envoie une note sur Tlemcen, p. CXXXI, CXLIV.
- MONCHICOURT** (Charles), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.
- MONNAIE PUNIQUE**, trouvée à Dougga, p. 394.
- MONNAIES GRECQUES**, trouvées à Cherchel, p. 354, 357.
- MONNAIES DU MOYEN ÂGE**, en Bourgogne, p. XCIII, CVI; — frappées à Tarascon, p. LI-LII.
- MONNAIES ROMAINES**, trouvées à Arpaillargues, p. LVI; — à Biot, p. XCVII, CII; — au Brusq, près Toulon, p. LI; — à Cherchel, p. 354; — à Dougga, p. 394; — à Fernana, p. CXXII; — à Oissel, p. 32-33; — à Sissy, p. 229; — en Tunisie, p. CXX.
- MONNIER** (Le lieutenant), signale un cippe funéraire romain, à Henchir-Souar, p. 533.
- MONTANS** (Tarn). Poteries romaines, p. XLIX.
- MONTBRUN** (Drôme). Horloge publique, au XVII^e siècle, p. 116.
- MONTÉLIMAR** (Drôme). Horloge publique établie au XV^e siècle, p. 103-104.
- MONTÉNÉGRO**. Projet d'exploration de ce pays, p. XCII.
- MONTIER** (Amand). Les Pavés du Pré d'Auge et Pavés de Lisieux, p. XLVII à XLIX, 177 à 201, pl. XIV à XVIII.
- MONUMENTS MÉGALITHIQUES** des îles du Finistère, p. XXVII, 202 à 213.
- MORIN** (M.), offre un ouvrage au Comité, p. CV.
- MORNAK** (Plaine du) [Tunisie]. Centuriation romaine, p. 169 à 171, pl. XIII.
- MOROGES** (Saône-et-Loire). Sarcophages antiques, p. XXIV, XXXIV-XXXV.
- MORSOTT** (Algérie). Fouilles, p. CXXXVIII, 334.
- MOSAÏQUES ROMAINES**, à Chebba, p. CLX-CLXI, CLXVII à CLXVIII; — à Cherchel, p. 357-358; — à Dougga, p. CCXV-CCXVI, 365 à 368; — à El-Djem, p. CLXXXVI; — à Ferryville, p. CLXXII, 470 à 475; — en Provence, p. CIII-CIV; — à Sidi-Abdallah, p. CLXIV à CLXVI; — dans le département du Tarn, p. XLIX; — à Timgad, p. CLXXIV-CLXXV.
- MOTTE** de Merlis, commune de Vayres (Haute-Vienne), p. XXVI-XXVII.
- MOUILLARD** (L.), émet un vœu, p. CXLVIII.
- MOULIN** (M.), fait des communications sur les stations préhistoriques de la Baume-des-Peyrards et de la grotte de Châteaudouble, p. XLIV-LXV; — présente des observations, p. LXI.
- MÜNTZ** (Eugène), chargé d'un rapport, p. LXXXIX. — Son éloge funèbre, p. XCVI.
- MUR ROMAIN** au Nord de l'Angleterre, p. XLVI-XLVII.
- MUSÉUM DE ROUEN** (Le directeur du), adresse une demande au Comité, p. CIX.

N

- NANCY (Siège de), sur une miniature, p. 500, pl. LVI.
- NAOURS (Somme). Souterrains-refuges, p. 51 à 60.
- NARBONNE (Aude). Église de Lamourguier, menacée de destruction, p. CII-CIII. — Stèle romaine, avec inscription, p. XXXVI-XXXVII.
- NÉCROPOLE, préromaine, à Nesazio, p. 61 à 64; — romaine, à La Marsa, p. CLXXXV.
- NELINER (Le capitaine), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.
- NEPTUNE, figuré sur une mosaïque, p. CLXVIII.
- NESAZIO (Istrie). Nécropole préromaine et inscription latine, p. 61 à 64.
- N'GAOUS (Région de) [Algérie]. Catacombes, p. CXXXIX. — Inscriptions romaines, p. 513 à 518. — Milliaires romains, p. CXLII, 506 à 513.
- NICE (Alpes-Maritimes). Sépultures romaines, p. XCVII, CXII.
- NOLSON (Louis-Octave), nommé officier d'Académie, p. LXXVII.
- NORMANDIE. Antiquités gauloises trouvées en Normandie, p. LII.
- NOVAK (D.). Ses fouilles à Chebba, p. CLIX-CLXI, CLXVI à CLXXII. — Ses fouilles à El-Alia, p. CXXXI, CXLV, CLII.
- NYONS (Drôme). Horloge publique, au XVII^e siècle, p. 113-114.

O

- OFFICIERS D'ACADÉMIE (Nominations d'), p. LXXVI-LXXVIII.
- OFFICIERS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE (Nominations d'), p. LXXV-LXXVI.
- OISSEL (Seine-Inférieure). Substruction d'une maison romaine, p. 31 à 35, pl. IV.
- ORIVAL (Seine-Inférieure). *Fanum* romain, p. 27 à 31.
- ORPHÉE, statuette trouvée à Sousse, p. CCVI.
- ORSINI (Jacques), archidiacre de l'église de Sens. Inventaire de son mobilier en 1312, p. LVI, 302 à 307.
- OS gravés préhistoriques de la grotte du Mas d'Azil, p. 3 à 23, pl. I à III.
- OUED-GABÈS (Région de l'). Inscription arabe, p. CXLIV-CXLV.
- OUESSANT (Île d') [Finistère]. Monuments mégalithiques, p. 211 à 213.

P

- PALETTES ou méreaux de l'église de Lyon, du XIII^e au XVI^e siècle, p. 60 à 100; — de l'église de Vienne, p. 77-78.
- PAPIER (M.), envoi des photographies, p. CLXIV, CXCI, CCII.
- PARAT (L'abbé). Station préhistorique dans le Morvan, p. LIII-LIV.
- PARIS (Seine). Fouilles exécutées rue Dante, p. LXXI.
- PAVÉS du Pré d'Auge. — Voir GARREAUX VERNISSÉS.
- PÉAN (Le lieutenant), signale des ruines romaines, p. CXXIV.
- PEINTURES murales du moyen âge, à Serriers (Marne), p. XXXII.

- PÉRATHON (Cyprien), offre un ouvrage au Comité, p. xcix.
- PERIN (Louis-Jules), nommé officier d'Académie, p. lxxvii.
- PERRIER-BERCHE (Alexis), nommé officier d'Académie, p. lxxviii.
- PERRINET (Guillaume), trésorier de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 77, 90.
- PERROT (Georges), chargé de divers rapports, p. xxiv, xxxi, lxxix; — présente divers rapports, p. xxxvii, xcii.
- Rapport sur une statue de Minerve, découverte à Poitiers, p. xli-xlii.
- PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne. Son portrait, p. lxxv, 495 à 498, pl. LIII et LIV.
- PHILIPPE DE THURY, archevêque de Lyon, fondateur de palettes, p. 81-82.
- PHILIPPEVILLE (Algérie). Inscriptions romaines, p. cxxxi.
- PICHOYET (Basses-Alpes). Maillets de pierre, p. lxi, 214 à 221.
- PIERRE DE SAVOIE, archevêque de Lyon. Méreaux à ses armes, p. 79.
- PIERRELATÉ (Drôme). Horloge publique du xviii^e siècle, p. 118.
- PILLOT (Jules), communique une gourde de bronze mérovingienne avec inscription, p. xcvi, cvii; — un seau du vi^e siècle, p. lix.
- PINEAU (Le lieutenant), signale des ruines romaines, p. cxxii.
- PLACARD (Grotte du) [Charente]. Fouilles projetées, p. xxx, xxxix.
- PLANGOUARD (Léon), fait diverses communications, p. xxxi, xxxix, lviii, lxxi, xcvi, cvii; — nommé officier d'Académie, p. lxxviii; — offre des ouvrages au Comité, p. lxxiv, xcix; — propose la publication d'un répertoire archéologique de Seine-et-Oise, p. xxvi.
- PLOMBS. — Voir TESSÈRE.
- POIDS ROMAINS, avec inscriptions, p. 444-445.
- POINSSOT (Louis), Inscriptions de Dougga, p. 395 à 404.
- POITIERS (Vienne). Découverte d'une statue de Minerve, p. xxxi, xli-xlii.
- PORTOU, province de France. Cryptes antérieures à l'an mil, p. lxxxi-lxxxii.
- POMPADOUR (Geoffroy de), doyen de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 76, 91.
- PONSONAILLE (Charles), nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxvi.
- PONTBRIAND (M. du BREIL de). Ses fouilles à Henchir-bou-Guerba, p. cxxiv, 405 à 411, pl. XLVI à XLVIII.
- PONT-EN-ROYANS (Isère). Horloge publique, au xviii^e siècle, p. 118.
- PONTOISE (Oise). Musée : prétendue statue de saint Louis, p. lxiii, xc.
- PORÉE (Ch.), envoi des documents relatifs à la cathédrale de Mende, p. xcvi, cvii.
- PORTAL (Charles), offre un ouvrage au Comité, p. lxxx; — signale une croix processionnelle à Labastide-Denat, p. xciii, ci-cii.
- PORTS (Les) [Indre-et-Loire]. Sépulture galle-romaine, p. li.
- POTERIES romaines, trouvées à Cherchel, p. 353, 355; — à La Graufesenque, p. xlii-xliii; — à La Malga, p. cxlix-cl; — à Sissy et à Berthenicourt, p. 230, 231, 241, 243, 245 à 247; — à Sousse, p. ccix-cxi; — en Tunisie, p. cxix-cxi. — Cf. TERRES CUITES.
- POTTIER (Le chanoine), communique divers objets d'orfèvrerie du moyen âge, p. lxxii; — présente des observations, p. xlix, lxi; — propose de faire des fouilles dans l'église de Moissac, p. xxvi.
- Tissu historié représentant la légende d'Alexandre, p. 297 à 301, pl. XL.
- POULAIN (L'abbé), fait diverses communications, p. xxiv, xxxiii, lxxiv, xc; — envoi des notices sur un reliquaire d'Annéot, p. cv; — sur un tu-

mulus à Annay-la-Côte, p. xcviij, cx;
— sur une urne funéraire romaine,
à Lyon, p. xcviij, cx.
— Souterrains-refuges de Naours,
p. 51 à 60.
POURRIÈRES (Var). Pyramide romaine
dite *Monument de Marius*, p. xcviij,
36 à 45, 48, 50, pl. V. — Sculptures
trouvées dans l'ancien château,
p. xxviii-xxix.
POUY (Le lieutenant), signale des in-
scriptions romaines, p. cxliii.
POUZILHAC (Gard). Sépultures antiques,
p. lv-lvi.
PRAECILIUS (Tombeau de), à Constantine,
p. 174 à 176.
PRÉ D'AUGE (Lc), lieu de fabrication
de carreaux vernissés, p. xlvii à xlix,
177 à 201.

PREIGNAN (Gers). Fouilles, p. xxxviii,
lxxxii-lxxxiii.
PROSERPINE (Enlèvement de), bas-relief
antique, p. 415-416.
PROU (Maurice), chargé de divers rap-
ports, p. xxiv, xxi, xxxviii, xcviij,
cv; — membre d'une commission,
p. xxxii; — présente des observations,
p. xlvii; — présente divers rapports,
p. lxxxii, cvii.
— Rapports : sur des empreintes
monéiformes sur d'anciennes reli-
ures, p. xl-xli; — sur les fouilles de
la forêt de Rouvray, p. cvii à cix; —
sur des sarcophages trouvés à Mo-
roges, p. xxxiv-xxxv.
PYRAMIDES romaines de Pourrières et de
La Pennelle, p. 36 à 50, pl. V et
VI.

Q

QUÉMÉNÈS (Île) [Finistère]. Monuments
mégolithiques, p. 206 à 208.
QUINT-POINT (Arc en), p. xxxiii-xxxiv.

QUITTANCES (Empreintes de) des xiv^e et
xv^e siècles, p. xxxi.

R

RAS-EL-AÏOUN (Algérie). Inscription chré-
tienne, p. 526 à 528.
REGNIER (Louis), nommé officier d'Aca-
démie, p. lxxviii.
REINACH (Salomon), chargé de divers
rapports, p. xxiv, xxx, xxi, xxxviii,
lxxix, lxxxiv, lxxxix, xciii, xcvi,
clxiv; — présente divers rapports,
p. xxix, xxxii, xxxix, xl, lxxxii,
lxxxviii, xc, xcii, cix, cx.
— Rapports : sur l'exploitation agri-
cole des bords de la Cadière, à
l'époque romaine, p. c-ci; — sur la
grotte du Mas d'Azil, p. xxxiii; —
sur les monuments mégalithiques des
îles du Finistère, p. xxvii; — sur
des objets de bronze trouvés près de
Minot, p. xxxiii; — sur la station

préhistorique du Champ de la Justice,
près d'Autun, p. lxxvii.
RELIQUAIRES, trouvés à Henchir-Akhrib,
p. ccxvi-ccxvii.
RELIURES de cuir avec empreintes mo-
néiformes, p. xl-xli.
REMOLINS (Gard). Sépultures antiques,
p. lvi.
REMYAT (Drôme). Horloge publique,
au xviii^e siècle, p. 117.
RENAULT (Le capitaine), signale des rui-
nes romaines, p. cxv.
RENAULT (Henri), nommé officier d'Aca-
démie, p. lxxviii.
REPELIN (M.), présente des observations,
p. lxxv. — Station préhistorique à
la Roquebrussane (Var), p. lxxv-
lxxvi.

- REVEYRON (M.), trouve une inscription romaine, p. CLXXVII.
- REYNAUD (Le capitaine), nommé officier d'Académie, p. LXXVIII.
- RICHARD (Alfred), communique une photographie de la statue de Minerve, trouvée à Poitiers, p. XXXI, XLII; — offre un ouvrage au Comité, p. XCIV.
- RIVIÈRES (Le baron DE), relève les inscriptions des cloches des xv^e et xvi^e siècles, dans le département de la Haute-Garonne, p. LIX-LX.
- RIVIÈRES (Tarn). Mosaïque romaine, p. XLIX.
- ROBERT (A.), offre des ouvrages au Comité, p. CXCI.
- ROBERT (M.), envoie une note, p. CCIII.
- ROGER (Robert), nommé officier d'Académie, p. LXXVIII.
- ROISIN (Le lieutenant), découvre une inscription romaine, p. CXXV; — signale des ruines romaines, p. CXXIV.
- ROLIN de Semur, chantre de l'église de Lyon, fondateur de palettes, p. 77, 91.
- ROMAIN-MÔTIER (Canton de Vaud, Suisse). Eglise prieurale, p. LVII-LVIII, 265 à 272, pl. XXXII à XXXIV.
- ROMANS (Drôme). Horloge publique au xv^e siècle, p. 104 à 110.
- ROSEGG (Carinthie). Inscription latine, p. XCVII, CVI.
- ROUEN (Seine-Inférieure). — Voir MUSÉUM.
- ROUSSET (Drôme). Horloge publique au xvii^e siècle, p. 115-116.
- ROUVIER (Le Docteur), communique les inscriptions du temple d'Esmoun, à Saïda, p. XCIX-C.
- ROUVRAY (Forêt de) [Seine-Inférieure]. Fouilles de M. de Vesly, p. XXXVIII, LXXXII, XCVIII, CVII à CIX, 24 à 35, pl. IV.

S

- SADOURI (Algérie). Fouilles, p. 521.
- SADOUX (M.), découvre des inscriptions romaines à Tabarka, p. CLIII-CLIV; — dirige des fouilles à Bou-Ghara, p. CXXV-CXXVI, CLXXXVII à CXC.
- SAGET (Le lieutenant DE), signale des ruines romaines, p. CXXIV.
- SAGLIO (M.), chargé de divers rapports, p. XXIV, LXXIX, LXXXIX, XCHI, XCIV, XCVII, XCVIII, CV.
- Rapports : sur deux croix d'absolution, p. LXXVI; — sur une croix processionnelle de Labastide-Denat, p. CI-CII; — sur un émail limousin, p. LXXXVI à LXXXVIII; — sur les émaux du Trésor de Lyon, p. CXI-CXII; — sur les horloges publiques dans le Sud-Est de la France, p. XXXV; — sur l'inventaire du mobilier du palais épiscopal de Laon en 1370, p. CX-CXI; — sur une statuette de sainte Emérance, p. XXVII-XXVIII.
- SAHUNE (Drôme). Horloge publique, au xviii^e siècle, p. 117.
- SAÏDA (Syrie). Inscriptions du temple d'Esmoun, p. XCIX-C.
- SAINT-BARTHÉLEMY-LE-PLAIN (Ardèche). Horloge publique, au xviii^e siècle, p. 119.
- SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise). Musée : dépôt de mémoires et desins, p. XXXIX.
- SAINT-OUSSAUD (Creuse). Fouilles de l'abbé Dercier, p. LXXXIX, XCVII, CIX-CX, CXIII.
- SAINT-LARY (Gers). Découverte d'antiquités, p. XCHI, CHI.
- SAINT-MAXIMIN (Var). Date de l'achèvement de l'église, p. XXIV, XXXIII, 65 à 68.
- SAINT-PAUL-TROIS-CHÂTEAUX (Drôme). Mosaïque romaine représentant La Délivrance d'Hésione, p. CIII-CIV.
- SAISONS (Les), figurées sur une mosaïque romaine, p. CLIX-CLXX.

- SAKHET-SIDI-YOUSSEF** (Tunisie). Inscription chrétienne, p. 441-442.
- SALADIN** (H.), chargé de divers rapports, p. cxxxi, cxci, cchii; — présente divers rapports, p. cxxxiv, cxlv.
- Rapport sur les fouilles de M. du Breil de Pontbriand à Henchir-bou-Guerba, p. 405 à 411, pl. XLVI à XLVIII.
- SALEFRANQUE** (François-Émile-Léon), nommé officier de l'Instruction publique, p. lxxvi.
- SARCOPHAGES** antiques, à Moroges, p. xxxiv-xxv; — à Cherchel, p. 358.
- SAUVAIRE** (L'abbé), demande une subvention, p. cli.
- SAVIGNY-EN-LYONNAIS** (Rhône). Ancienne chapelle de l'abbaye, p. lxix, 248 à 256, pl. XXIII.
- SAVOIE** (Pierre de), archevêque de Lyon. Méreaux à ses armes, p. 79.
- SAVOISY** (Côte-d'Or). Mardelles creusées dans la roche, p. cix.
- SCAUX** du moyen âge, dans le Berry, p. liv; — aux archives départementales des Bouches-du-Rhône, p. lii.
- SCHULTEN** (A.). L'arpentage romain en Tunisie, p. 129 à 173, pl. VII à XIII.
- SEDTILLOT** (Le lieutenant), signale des inscriptions romaines, p. cxxii, cxiv.
- SÉFIANE** (Algérie). Milliaires romains, p. 506 à 512, 519.
- SEINE-ET-OISE** (Département de). Projet de répertoire archéologique, p. xxvi.
- SÉPULTURES** romaines, à Argenteuil, p. xxx, lxx-lxxi; — près d'Auch, p. xxiv; — près de Nîmes, p. lv-lvi; — aux Ports, p. l. — Cf. CIMETIÈRES, NÉCROPOLES, SARCOPHAGES, TOMBEAUX.
- SERMIERS** (Marne). Église : peintures murales, p. xxxi.
- SERPENTS**, figurés sur un vase de verre trouvé à Sissy (Aisne), p. 232.
- SFAX** (Tunisie). Intailles antiques, p. cxix.
- SIDI-ABDALLAH** (Tunisie). Fouilles, mosaïques romaines, p. clxiv à clxvi.
- SIDI-ABDELLI** (Bains de), [Algérie], identifiés avec *Tepidae*, p. 528 à 530.
- SIDI-ALI-BEN-AOUN** (Tunisie). Ruines romaines, p. cxxiv.
- SIDI-EL-HANI** (Tunisie). Fouilles du général Goetschy, p. 415.
- SIGNATURE** grecque d'un artiste sur un cippe funéraire à Henchir-Souar, p. 536.
- SILEX** taillés de la grotte du Mas d'Azil, p. 3 à 23, pl. I à III.
- SINOPE** (Turquie d'Asie). Terres cuites grecques et romaines, p. lxiv.
- SISSY** (Aisne). Cimetière gallo-romain, p. lxxviii, 227 à 239.
- SNAB-EL-ABIOD** (Algérie). Fouilles, p. 520.
- SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TARN-ET-GARONNE** (La), demande une subvention, p. xxvi, lxxxvi.
- SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE** (La), demande une subvention, p. lxxx.
- SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE MARSEILLE** (La), demande une subvention, p. xcvi, cvi.
- SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LANGRES** (La), demande une subvention, p. lxxix, lxxxiv-lxxxv.
- SOCIÉTÉ LES AMIS DES SCIENCES ET ARTS DE ROCHECHOUART** (La), demande une subvention, p. xxx.
- SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS** (La), demande une subvention, p. xxxii.
- SOUK-EL-ARBA** (Tunisie). Ruines romaines, p. cxxii.
- SOULAIRE** (Le lieutenant), signale des inscriptions romaines, p. cxxiii.
- SOUSSE** (Tunisie). Centuriation romaine, p. 163 à 168, pl. X et XI. — Fouilles, p. cciv, 412 à 414, pl. XLIX. — Inscriptions romaines, p. cli-clii, clxxv à clxxvii, cxcli, 442. — Intailles antiques, p. cxviii-cxix. —

Lampes romaines, p. ccviii-ccix. —
 Poteries romaines, p. ccix-ccx. —
 Statuettes de terre cuite, p. cciv à
 ccviii, 412 à 414, pl. XLIX. — *Ta-*
bella devotionis, p. cxx, 417 à 425,
 pl. L.
 SOUTERRAINS-REFUGES, à Naours, p. 51 à
 60.
 STATUES antiques, trouvées à Cherchel,
 p. 348 à 351, 355 à 357; — à Tim-
 gad, p. 318-319.
 STATUETTES antiques. — Voir TERRES
 CUITES.
 STATUETTES du moyen âge ou de la Re-
 naissance, à Aix, p. lxiii, 280
 à 289, pl. XXXV à XXXVIII; —

au Longeron, p. 290 à 296,
 pl. XXXIX.

STATIONS PRÉHISTORIQUES, du Champ de la
 Justice, près d'Autun, p. lxxii; —
 à Châteaudouble, p. lxx; — sur le
 plateau des Claparèdes, p. lxi; — à la
 Baume-des-Peyrards, p. lxx; — à
 l'Étang-Minard, près d'Avallon, p. lxi-
 liv; — à la Roquebrussane, p. lxx-
 lxxvi.

STÈLE FUNÉRAIRE, romaine, avec bas-re-
 lief, à Henchir-Souar, p. 533 à 537,
 pl. LVII et LVIII. — Cf. CIPPE, IN-
 Scriptions.

SURE (Guillaume de), archevêque de
 Lyon. Méreaux à ses armes, p. 79.

T

TABARKA (Tunisie). Inscriptions romaines,
 p. clxiii-clxiv.

TABELLA DEVOTIONIS, trouvée à Sousse,
 p. cxx, 417 à 425, pl. L.

TAILLADE (Le lieutenant). Ses fouilles à
 Sousse, p. cciii-cciv.

TAIR (Drôme). Horloge publique, du
 xviii^e siècle, p. 118.

TALARIU (Amédée de), archevêque de
 Lyon, fondateur de palettes, p. 76,
 81, 93.

TANIT, divinité punique. Son image sur
 une stèle, p. cxxxii.

TAPISSERIES d'AUBUSSON. Marché relatif à
 la fabrication en 1695, p. lxxxix, xciv-
 xcv, 502 à 505.

TARASCON (Bouches-du-Rhône). Monnaies
 frappées à Tarascon, en 1365, p. li-
 lii.

TARDY (Le lieutenant). Ses fouilles à
 Ksar-Tercine, p. cxxviii, clxxiii.

TAULIGNAN (Drôme). Horloge publique
 au xvi^e siècle, p. iii.

TAVET (M^{me}), signale une statue de saint
 Louis au musée de Pontoise, p. lxiii,
 lxxxiv, cx.

TÉBESSA-KUALIA. (Algérie). Fouilles,
 p. cxxxviii, 332 à 334.

TEBOURSONK (Tunisie). Inscriptions ro-
 maines, p. cxiii.

TEISSIER (M.), offre un ouvrage au Co-
 mité, p. xiv.

TEPIDAR, ville antique de l'Afrique. Son
 emplacement, p. 528 à 530.

TERNAY (Isère). Église du xii^e siècle,
 p. lviii-lix, 257 à 264, pl. XXIV à
 XXXI.

TERRES CUITES, antiques, trouvées à Si-
 nope, p. lxiv; — à Sousse, p. cciv à
 ccviii, 412 à 414, pl. XLIX. — Cf.
 POTERIES.

TESSÈRE de plomb, romaine, p. 35.

THALA (Tunisie). Bas-relief antique,
 p. 415-416.

THARAUX (Gard). Objets préhistoriques
 provenant d'une grotte, p. xcvi.

THÉÂTRES ROMAINS, à Drevant (Cher),
 p. xxiv, xxxvi; — à Khamissa,
 p. cxxxviii.

THÉDENAT (L'abbé), chargé de divers
 rapports, p. xciii, xcvi.

— Rapports : sur des antiquités trou-
 vées à Saint-Lary, p. cii; — sur des
 sépultures romaines, à Nice, p. cxii.

THERMES romains, à Champvert, p. 477
 à 489, pl. LI; — à Morsott, p. cxxxviii;

- à Tébessa-Khâlia, p. cxxxviii, 332 à 334; — à Timgad, p. cxxxix, 311-312.
- THÉROUANNE (Pas-de-Calais). Inventaire du trésor de l'église, dressé en 1422, p. cvi-cvii.
- THIBARIS (Tunisie). Inscription romaine, p. cxlvi-cxlvii.
- THIERS (M.), envoie diverses notices, p. lxxxiv, xc, cxiii. — Stèle romaine trouvée à Narbonne, p. xxxvi-xxxvii.
- THIOLLIER (Noël et Félix). L'église de Ternay (Isère), p. lviii-lix, 257 à 264, pl. XXIV à XXXI.
- THOISON (M.), offre un ouvrage au Comité, p. xxix.
- THUBURSIQUM NUMIDARUM, ville antique d'Afrique. — Voir KHAMISSA.
- THUREY (Guillaume de), archevêque de Lyon. Méreaux à ses armes, p. 79.
- THUREY (Philippe de), archevêque de Lyon, fondateur de palettes, p. 81-82.
- TIERS-POINT et quint-point (Arcs en), dans l'architecture du moyen âge, p. xxxiii-xxxiv, 273 à 279.
- TIMEDOUT (Algérie). Fouilles, p. 520.
- TIMGAD (Algérie). Fouilles, antiquités et inscriptions romaines, p. cxxxix-cxl, 310 à 319. — Mosaïque romaine, représentant Diane et Actéon, p. cxliiv-cxlii.
- TISSU historié représentant la légende d'Alexandre, p. 297 à 301; pl. XL.
- TLEMSEN (Algérie). Inscriptions arabes au musée, p. 538 à 551. — Ruines romaines, p. cxliv.
- TOBNA-BARINA (Algérie). Fouilles, église byzantine, p. cxxxviii.
- TOMBREAUX, antiques, à Henchir-Bou-Guerba (Tunisie), p. 405 à 409, pl. XLVI à XLVIII; — puniques, à Carthage, p. clxxxiii-clxxxiv, cc-ccI.
- TOUSSAINT (Le commandant). Rapport sur les reconnaissances archéologiques des brigades topographiques d'Algérie et de Tunisie en 1901, p. cxx à cxxv.
- TOUTAIN (M.), chargé de divers rapports, p. clxxiii, cxci, cciii; — présente un rapport, p. ccii.
- Rapport sur le *limes tripolitanus*, p. clxi-clxii.
- TRAVERS (Émile), offre un ouvrage au Comité, p. xxxi.
- TRAWINSKI (M.), offre un ouvrage au Comité, p. cv.
- TRIÉLEN (île) [Finistère]. Monuments mégalithiques, p. 205-206.
- TUMULUS hallstattien, à Minot (Côte-d'Or), p. li, 222 à 226, pl. XIX à XXII.
- TUNIS (Tunisie). Inscription punique, p. cxxii-cxxiii. — Musée du Bardo : bague d'or romaine, p. clix; — nouvelles acquisitions, p. cxvii à cxx.
- TUNISIE. Reconnaissances archéologiques des brigades topographiques, p. cxxii à cxxv. — Trouvailles de monnaies antiques, p. cxix.

U

- UPIE (Drôme). Horloge publique, au xviii^e siècle, p. 118.
- URSKAU (Le chanoine). Statuette de sainte Emérance, au Longeron, p. xxvii-xxviii, 290 à 296, pl. XXXIX.

V

- VALENCE (Drôme). Horloge publique au xv^e siècle, p. 102-103.
- VALLANTIN (Ludovic). Sa mort, p. xciii.
- VALLANTIN (Roger), annonce la mort de son père, p. xciii.

- VASE DE TERRE, romain, avec scènes bachiques, p. 412-413.
- VASES DE VERRE, romains, trouvés dans le cimetière de Sissy (Aisne), p. 232, 234, 235.
- VATTIER (Les), fabricants de carreaux vernissés, p. 187 à 201.
- VAUTHERIN (François-Auguste), nommé officier d'Académie, p. LXXVIII.
- VAUVILLÉ (M.), présente des observations, p. XLVII, LXV; — signale des fibules trouvées à Éronnelle-Liercourt et à Ambleny, p. LXII-LXIII.
- VAYRES (Haute-Vienne). Motte de Merlis, p. XXVI-XXVII.
- VÉNUS, statue trouvée à Ain-Rakoub, p. CLVIII-CLIX. — Statuettes de Vénus, trouvées à Sousse, p. CCVI-CCVII.
- VERCOUTRE (Le docteur), offre une collection d'objets antiques au musée du Bardo, p. CXVIII à CXX.
- VERNIÈRE (M.), envoie une notice, p. XCVIII, CX.
- VESLY (Léon DE), demande une subvention, p. XXXVIII; — lit un mémoire relatif aux temples sur plan carré, p. LIV. — Ses fouilles dans la forêt de Rouvray, p. XCVIII, CVII à CIX, 24 à 35, pl. IV.
- VESPASIEN, empereur. Buste trouvé à *Bulla Regia*, p. CXCVI à CXCVIII.
- VEXIN (Le), pays de France. Églises, p. XXXI, XXXIX.
- VÉZELAY (Yonne). Église: grand portail, p. XXIV, XXXIII.
- VIDAL (Le commandant), nommé officier de l'Instruction publique, p. LXXVI.
- VIELLE - TOULOUSE (Haute - Garonne). Fouilles, p. LXXX.
- VIENNE (Isère). Église romaine de Saint-Pierre, p. LV. — Méreaux ou palettes de l'église cathédrale, p. 77-78.
- VILLA romaine, à Champvert (Nièvre), p. LXXIX, LXXXVIII, 477 à 489, pl. LI.
- VILLARS (Henri DE), archevêque de Lyon. Son ordonnance sur la célébration des offices, p. 72 à 74.
- VINSOBRES (Drôme). Horloge publique, au XVII^e siècle, p. 115.
- VIOLLIER (David), communique des inscriptions romaines, p. CLXXVII. — Mosaïque de Ferryville, p. CLXXII, 470 à 475.
- VIREY (Philippe), lit un mémoire sur un modèle grec du masque de Bès, p. LXXII.
- VITRAIL de Jeanne d'Albret, à Limoges, p. LXIX-LXX.
- VITROLLES (Bouches-du-Rhône). Centres agricoles gallo-romains, sur les bords de la Cadière, p. XCIII, C-CI.
- VOIE ROMAINE de la forêt de Rouvray, p. 24 à 27.
- VOUTENAT (Yonne). Château, p. XC.
- VULCAIN, figuré sur une mosaïque romaine, p. CCXV.

W

- WAILLE (M.). Ses fouilles à Cherchel, p. CXXXVII, 346 à 361.

Z

- ZEILLER (M.) Note sur des inscriptions romaines, p. CCIV.

LISTE DES PLANCHES.

- Planche I. Grotte du Mas d'Azil (Ariège). Objets d'os et de bois de renne, p. 13.
- Planche II. Grotte du Mas d'Azil (Ariège). Objets d'ivoire, d'os et de bois de renne, p. 13.
- Planche III. Grotte du Mas d'Azil (Ariège). Os gravés, p. 15.
- Planche IV. Maison romaine à la Mare-du-Puits, commune d'Oissel (Seine-Inférieure), p. 33.
- Planche V. Pyramide antique à Pourrières (Var), p. 37.
- Planche VI. Pyramide antique dite *la Pennelle*, à La Penne (Bouches-du-Rhône), p. 45.
- Planche VII. Centuriation de Carthage, d'après Falbe, p. 141.
- Planche VIII. Centuriation de Carthage, p. 147.
- Planche IX. Centuriation à l'Ouest de Tunis, p. 158.
- Planche X. Centuriation d'El-Alia, p. 163.
- Planche XI. Centuriation de Sousse, p. 166.
- Planche XII. Centuriation de Grombalia, p. 168.
- Planche XIII. Centuriation de la plaine du Mornak, p. 169.
- Planche XIV à XVII. Carreaux vernissés, dits *Pavés du Pré d'Auge*, p. 181, 182, 183, 184.
- Planche XVIII. Carreaux faïencés, dits *Pavés de Lisieux*, p. 189.
- Planche XIX. Plan des tumulus de Banges (Côte-d'Or), p. 222.
- Planche XX. Plan et coupe du tumulus n° 2 de Banges (Côte-d'Or), p. 222.
- Planche XXI. Anneaux de jambes et bracelets, de bronze, de la sépulture B du tumulus de Banges (Côte-d'Or), p. 224.
- Planche XXII. Anneaux de jambes et bracelets, de bronze, de la sépulture C du tumulus de Banges (Côte-d'Or), p. 224.
- Planche XXIII. Plan de la chapelle de Savigny-en-Lyonnais, p. 252.
- Planche XXIV. Église de Ternay (Isère). Façade occidentale, p. 258.
- Planche XXV. Église de Ternay (Isère). Chapiteau du portail, p. 259.
- Planche XXVI. Plan de l'église de Ternay (Isère), p. 261.
- Planche XXVII. Église de Ternay (Isère). Coupe longitudinale, p. 261.
- Planche XXVIII. Église de Ternay (Isère). Coupe transversale, p. 261.
- Planche XXIX. Église de Ternay (Isère). Transept, p. 261.
- Planche XXX. Église de Ternay (Isère). Fenêtre de l'abside, p. 262.
- Planche XXXI. Église de Ternay (Isère). Chapiteau du cloître, p. 264.
- Planche XXXII. Plan de l'église de Romain-Môtier (Suisse), p. 266.
- Planche XXXIII. Église de Romain-Môtier (Suisse). Nef et chœur, p. 267.
- Planche XXXIV. Église de Romain-Môtier (Suisse). Narthex, étage supérieur, p. 270.
- Planche XXXV. Saint Louis de Provence, statuette de bois conservée à Aix, p. 281.
- Planche XXXVI. Saint Louis de Provence, tableau du musée d'Aix, p. 284.
- Planches XXXVII et XXXVIII. Sainte Consorce, statuette de bois conservée à Aix, p. 287, 288.

- Planche XXXIX. Sainte Émérance, statuette d'argent, au Longeron (Maine-et-Loire), p. 292.
- Planche XL. La légende d'Alexandre, tissu historié, p. 297.
- Planche XLI. Camp de Lambèse. Plan du quartier central, p. 319.
- Planche XLII. Plan de la première église de Kherbet-bou-Addoufen (Algérie), p. 335.
- Planche XLIII. Plan de la seconde église de Kherbet-bou-Addoufen (Algérie), p. 338.
- Planche XLIV. Plan de la chapelle de Kherbet-bou-Addoufen (Algérie), p. 340.
- Planche XLV. Plan des fouilles de Dougga en 1901, p. 363.
- Planches XLVI et XLVII. Mausolée de Henchir-bou-Guerba (Tunisie), p. 406.
- Planche XLVIII. Sépulture et barrage, à Henchir-bou-Guerba (Tunisie), p. 409.
- Planche XLIX. Terre cuite coloriée, trouvée à Sousse (Tunisie), p. 414.
- Planche L. *Tabella devotionis*, trouvée à Sousse (Tunisie), p. 418.
- Planche LI. Plan des bains romains de Champvert (Nièvre), p. 477.
- Planche LII. Croix d'absolution, du moyen âge, p. 490.
- Planche LIII. Isabelle de Portugal et Philippe le Bon, peinture de manuscrit, p. 497.
- Planche LIV. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, peinture de manuscrit, p. 498.
- Planche LV. Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et Marguerite d'York, peinture de manuscrit, p. 498.
- Planche LVI. Charles le Téméraire devant Nancy, peinture de manuscrit p. 500.
- Planches LVII et LVIII. Cippes funéraires de Henchir-Souar (Tunisie), p. 534.

LISTE DES VIGNETTES.

- Plaque émaillée limousine, p. LXXXVII.
- Baguette plate, en corne de renne, trouvée dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège p. 8.
- Petites lames de silex présentant une soie d'emmanchement, trouvées dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège), p. 12.
- Pointe de zagaie, en os, trouvée dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège), p. 17.
- Gravure, déroulée, d'une tête de cheval, sur os d'oiseau, trouvée dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège), p. 19.
- Coupe de la voie romaine de la forêt de Rouvray (Seine-Inférieure), p. 26.
- Plan du *fanum* d'Orival, dans la forêt de Rouvray (Seine-Inférieure), p. 29.
- Coupe du four de la maison romaine découverte dans la forêt de Rouvray (Seine-Inférieure), p. 34.
- Figures géométriques, relatives à l'arpentage romain en Tunisie, fig. 1 à 6, p. 138 149, 150, 163, 171.
- Plan du tombeau de *Praecilius*, à Constantine, p. 175.
- Maillets de pierre trouvés à Pichoyet (Basses-Alpes), p. 219.
- Bracelet et pièces d'appliques, de bronze, découverts dans la sépulture A du tumulus n° 2 de Banges (Côte-d'Or), p. 223.
- Vase de verre trouvé dans le cimetière de Sissy (Aisne), p. 232.
- Boucle de bronze estampé, trouvée dans le cimetière de Sissy (Aisne), p. 237.
- Intérieur de la chapelle de Savigny-en-Lyonnais, p. 251.
- Chapelle de Savigny-en-Lyonnais, détails de la construction, p. 253.
- Chapelle de Savigny-en-Lyonnais, coupe longitudinale de l'Est à l'Ouest, p. 254.
- Chapelle de Savigny-en-Lyonnais, coupe de l'Est à l'Ouest donnant la disposition actuelle du bâtiment, p. 255.
- Figures géométriques de l'arc en tiers-point et de l'arc en quint-point, d'après l'album de Villard de Honnecourt, p. 273.
- Figures géométriques de l'arc en tiers-point et de l'arc en quint-point, fig. 3 à 6 p. 275, 276, 277, 278.
- Scènes de vendanges, frise d'un vase de terre rouge trouvé à Sousse, p. 413.

TABLE DES MATIÈRES.

LISTE DES MEMBRES de la Section d'archéologie, des membres de la Commission de l'Afrique du Nord, des membres de la Commission des musées, des membres non résidants du Comité, des correspondants honoraires du Comité et des correspondants du Comité, p. i à xx.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

SÉANCE du 13 janvier 1902, p. xxiii à xxix.

Éloge funèbre de M. BULLIOT, p. xxiii-xxiv.

Rapport de M. GUIFFREY sur un mémoire de M. J.-B. GIRAUD, relatif à l'acier de Carme, p. xxv-xxvi.

Rapport de M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS sur les fouilles de M. Masfrand dans la motte de Merlis (Haute-Vienne), p. xxvi-xxvii.

Rapport de M. Salomon REINACH sur un mémoire de M. Paul de CHÂTELLIER, relatif aux monuments mégalithiques des îles du Finistère, p. xxvii.

Rapport de M. SAGLIO sur une statuette de sainte Emérance, communiquée par M. le chanoine URSEAU, p. xxvii-xxviii.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur une communication de M. Henry de GÉRIN-RICARD, relative à la pyramide de Pourrières, p. xxviii.

SÉANCE du 17 février 1902, p. xxx à xxxvii.

Éloge funèbre de M^{re} DESNOYERS, p. xxx.

Lettre de M. JADART, annonçant la découverte de peintures du moyen âge dans l'église de Sermiers (Marne), p. xxxii.

Rapport de M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS sur une note de M. Fernand CORTEZ, relative à la date de l'achèvement de l'église de Saint-Maximin (Var), p. xxxiii.

Rapport de M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS sur un mémoire de M. BRUTAILS, intitulé *Tiers-point et quint-point*, p. xxxiii-xxxiv.

Rapport de M. Prou sur deux sarcophages trouvés à Moroges (Saône-et-Loire), et signalés par M. GRAZIANI, p. xxxiv-xxxv.

Rapport de M. SAGLIO sur une notice de M. l'abbé FILLET, relative aux horloges publiques dans le Sud-Est de la France, p. xxxv.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur une sépulture antique trouvée près d'Auch et signalée par M. COLLARD, p. xxxv.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur les fouilles exécutées au théâtre romain de Drevant (Cher), par M. MALLARD, p. xxxv-xxxvi.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur une inscription romaine trouvée à Narbonne et communiquée par M. F.-P. THIERS, p. xxxvi-xxxvii.

SÉANCE du 10 mars 1902, p. xxxviii à xliii.

Rapport de M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS sur un mémoire de M. LÉON PLANCHARD, consacré aux églises du Vexin reconstruites au xii^e siècle, p. xxxix.

Rapport de M. Salomon REINACH sur des communications de MM. Ulysse DUMAS et Ch. KOENIG, p. XXXIX-XL.

Compte rendu par M. PROU d'une note de M. Georges GUIGUE, relative à des empreintes monétiformes sur d'anciennes reliures, p. XL-XLI.

Rapport de M. Georges PERROT sur une statue de Minerve découverte à Poitiers, p. XLI-XLII.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur les fouilles de M. l'abbé HERMET à La Graufesenque (Aveyron), p. XLII-XLIII.

RÉUNION ANNUELLE des délégués des Sociétés savantes, à Paris, p. XLIV à LXXVIII.

SÉANCE GÉNÉRALE d'ouverture, 1^{er} avril 1902, p. XLIV-XLV.

SÉANCE du 1^{er} avril 1902, soir, p. XLVI à L.

Communication de M. FOURDRIGNIER sur des autels romains découverts en Belgique, p. XLVI.

Communication de M. l'abbé GIRARD sur le mur romain au Nord de l'Angleterre, p. XLVI-XLVII.

Communication de M. Amand MONTIER sur les Pavés du Pré d'Auge et les Pavés de Lisieux, p. XLVII à XLIX.

Communication de M. LACROIX sur diverses antiquités découvertes dans le département du Tarn, p. XLIX.

Communication de M. Louis BOUSREZ sur une sépulture romaine découverte aux Ports (Indre-et-Loire), p. L.

SÉANCE du 2 avril 1902, matin, p. LI à LIV.

Communication de M. l'abbé ARNAUD D'AGNEL sur les stations préhistoriques du plateau des Claparèdes, près d'Apt (Vaucluse), p. LI.

Communications de M. Louis BLANCARD sur la découverte de monnaies romaines au Brusq, près de Toulon, sur un contrat monétaire de l'an 1365, et sur des sceaux des Archives départementales des Bouches-du-Rhône, p. LI-LII.

Communication de M. Henri CONOT sur les fouilles des tumulus du bois de Banges, à Minot (Côte-d'Or), p. LII.

Communication de M. Léon COUTIL sur les découvertes d'antiquités gauloises en Normandie, p. LII.

Communication de M. l'abbé PARAT sur une station préhistorique dans le Morvan, p. LII-LIV.

Communication de M. MATER sur la sigillographie du Berry, p. LIV.

Communication de M. LÉON DE VESLY sur les temples des forêts de Bord, de Louviers et de Rouvray, p. LIV.

SÉANCE du 2 avril, soir, p. LV à LX.

Communication de M. BIZOT sur l'église Saint-Pierre à Vienne (Isère), p. LV.

Communication de M. Gabriel CARRIÈRE sur des sépultures antiques découvertes à Pouzilhac (Gard), p. LV-LVI.

Communication, par M. l'abbé CHARTRAIRE, de l'inventaire après décès de Jacques Orsini, archidiacre de Sens, p. LVI.

Communication de M. COQUELLE sur les clochers romans de l'ancien comté de Meulan, p. LVI-LVII.

Communication de M. Jules GAUTHIER sur l'église de Romain-Môtier (canton de Vaud), p. LVII-LVIII.

Communication de M. PLANCOUARD sur des documents monétaires du moyen âge, p. LVIII.

Communication de MM. Félix et Noël THIOILLIER sur l'église de Ternay (Isère), p. LVIII-LIX.

Communication par M. PILLOY, d'un seau de bronze du VI^e siècle, p. LIX.

Communication de M. le baron DE RIVIÈRES sur des inscriptions de cloches du département de la Haute-Garonne, p. LIX-LX.

SÉANCE du 3 avril 1902, matin, p. LXI à LXVI.

Communication, par M. l'abbé ARNAUD d'AGNEL, de maillets de pierre trouvés à Pichoyet (Basses-Alpes), p. LXI.

Communication de M. Louis BLANGARD sur l'inscription phénicienne de Marseille, p. LXI-LXII.

Communication de M. CHAUVET sur des fibules romaines trouvées aux Bouchauds et à Jarnac (Charente), p. LXII.

Communication de M. le baron GUILLIBERT sur des statues de bois du XV^e siècle, conservées à Aix en Provence, p. LXIII.

Communication de M. le baron DE LARNAGE sur les antiquités de Sinope, p. LXIV.

Communication du R. P. DELATTRE sur une série de marques céramiques grecques et romaines, trouvées à Carthage, p. LXIV.

Communication de M. MOULIN sur le dépôt monastérien de la grotte de Châteaudouble (Var) et sur la station de la Baume-des-Peyrards (Vaucluse), p. LXIV-LXV.

Communication de M. REPELIN sur la station préhistorique de la Roquebrussane (Var), p. LXV-LXVI.

SÉANCE du 3 avril 1902, soir, p. LXVII à LXXIII.

Communication de M. ANQUETIL sur les objets d'art conservés à la cathédrale de Bayeux, p. LXVII-LXVIII.

Communication par M. Théophile ECK sur l'exploration des cimetières gallo-romains de Sissy et de Berthenicourt (Aisne), p. LXVIII.

Communication de M. LEROUX sur le vitrail dit de Jeanne d'Albret, à Limoges, p. LXIX-LXX.

Communication de M. Charles MAGNE sur les fouilles de la rue Dante, à Paris, p. LXXI.

Communication de M. PLANCOUARD sur le mobilier des églises rurales des cantons de Marines et de Magny-en-Vexin, p. LXXI.

Communication de M. Philippe VIREY sur un modèle grec du masque de Bès, p. LXXII.

Vœu émis par M. le capitaine DEMIAU, p. LXXII-LXXIII.

SÉANCE GÉNÉRALE du 5 avril 1902, p. LXXIV à LXXVIII.

Nominations d'officiers de l'Instruction publique, p. LXXV-LXXVI.

Nominations d'officiers d'Académie, p. LXXVI à LXXVIII.

SÉANCE de la Section d'archéologie, du 14 avril 1902, p. LXXIX à LXXXIII.

Rapport de M. CAGNAT sur une note de M. Maurice GILLET, relative à des sépultures romaines trouvées à Argenteuil (Seine-et-Oise), p. LXXX-LXXXI.

Rapport de M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS sur un mémoire de M. Léon MAÎTRE, relatif aux cryptes du Poitou, p. LXXXI-LXXXII.

Rapport de M. Salomon REINACH sur un mémoire de M. Victor ARNON, relatif à une station préhistorique voisine d'Autun, p. LXXXII.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSÉ sur les fouilles de M. COLLARD à Preignan (Gers), p. LXXXII-LXXXIII.

SÉANCE du 12 mai 1902, p. LXXXIV à LXXXVIII.

Rapport de M. GUIFFREY sur des portraits de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, communiqués par M. le comte DE LOISNE, p. LXXXV-LXXXVI.

Rapport de M. SAGLIO sur un émail limousin communiqué par M. CHAUVET, p. LXXXVI à LXXXVIII.

SÉANCE du 9 juin 1902, p. LXXXIX à XCII.

Rapport de M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS sur une statue du xv^e siècle du musée de Pontoise, communiquée par M^{me} TAVET, p. xc.

Rapport de M. Philippe BERGER sur des inscriptions himyarites communiquées par M. BARDEY, p. xc à xcii.

SÉANCE du 10 juillet 1902, p. xciii à xcvi.

Rapport de M. GUIFFREY sur un marché relatif à la confection de tapisseries d'Aubusson, en 1695, communiqué par M. René FAGE, p. xciv-xcv.

SÉANCE du 17 novembre 1902, p. xcvi à civ.

Éloge funèbre de M. Müntz, p. xcvi.

Rapport de M. Philippe BERGER sur les inscriptions du temple d'Esmoun, à Saïda, communiquées par M. le D^r ROUVIER, p. xcix-c.

Rapport de M. Salomon REINACH sur les recherches de M. l'abbé ARNAUD D'AGNEL à Vitrolles (Bouches-du-Rhône), p. c-ci.

Rapport de M. SAGLIO sur une croix processionnelle, conservée à Labastide-Dent (Tarn), et communiquée par M. Charles PORTAL, p. ci-cii.

Note de M. HÉRON DE VILLEFOSSÉ sur les mosaïques romaines découvertes en Provence, p. ciii-civ.

SÉANCE du 8 décembre 1902, p. cv à cxvi.

Rapport de M. A. DE BARTHÉLEMY sur des documents inédits de numismatique bourguignonne, communiqués par M. Léonce LEX, p. cvi.

Rapport de M. CAGNAT sur une inscription latine de Rosegg en Carinthie, communiquée par M. DE LAIGUE, p. cvi.

Rapport de M. GUIFFREY sur l'inventaire du Trésor de l'église de Théroutanne en 1422, communiqué par M. l'abbé BLED, p. cvi-cvii.

Rapport de M. DE LASTEYRIE sur une notice de M. Porée, relative à la construction de la cathédrale de Mende, p. cvii.

Compte rendu par M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS d'une communication par M. Léon PLANCQUARD, des dessins de trois cercueils de pierre trouvés à Magny-en-Vexin, p. cvii.

Rapport de M. PROU sur une bouteille de bronze, trouvée à Concevreux (Aisne), et communiquée par M. Jules PILLOY, p. cvii.

Rapport de M. PROU sur l'exploration archéologique de la forêt de Rouvray, par M. Léon DE VESLY, p. cvii à cix.

Rapport de M. Salomon REINACH sur diverses communications de MM. Corot, l'abbé DERCIER, Ulysse DUMAS, l'abbé POULAIN, VERNIÈRE, p. cix-cx.

Rapport de M. SAGLIO sur un inventaire du palais épiscopal de Laon en 1370, communiqué par M. Lucien BROCHE, p. cx-cxi.

Rapport de M. SAGLIO sur les photographies des émaux du Trésor de la cathédrale de Lyon, communiquées par M. l'abbé J.-B. MARTIN et le docteur BIROT, p. cxi-cxii.

Rapport de M. l'abbé THÉZENAT sur des sépultures romaines découvertes à Nice et signalées par M. DOUBLET, p. cxii.

Rapports de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur des communications de MM. LEROY, THIERS et l'abbé DERCIER, p. cxii-cxiii.

Note de M. DISSARD sur des inscriptions latines trouvées à Lyon, p. cxiii à cxv.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

SÉANCE du 14 janvier 1902, p. cxvii à cxxx.

Rapport de M. GAUCKLER sur les nouvelles acquisitions du Musée du Bardo, p. cxvii à cxx.

Communication, par M. GAUCKLER, d'une *tabella devotionis* trouvée à Sousse, p. cxx

Communication, par M. CAGNAT, du rapport de M. le commandant TOUSSAINT sur les reconnaissances archéologiques exécutées par les brigades topographiques d'Algérie et de Tunisie en 1901, p. cxx à cxiv.

Rapport de M. GAUCKLER sur les fouilles récemment faites dans le Sud tunisien, p. cxiv à cxxx.

SÉANCE du 18 février 1902, p. cxxxi à cxxxiv.

Note du R. P. DELATTE sur une tige de balance romaine, p. cxxxi-cxxxii.

Rapport de M. Philippe BERGER sur une inscription punique, communiquée par M. GAUCKLER, p. cxxxii-cxxxiii.

Compte rendu, par M. CAGNAT, de diverses communications de MM. BERTRAND et GAUCKLER, p. cxxxiii-cxxxiv.

SÉANCE du 11 mars 1902, p. cxxxv à cxlv.

Communication, par le R. P. DELATTE, de diverses inscriptions latines trouvées à Carthage, p. cxxxv à cxxxvii.

Rapport de M. BALLU à M. le Gouverneur général de l'Algérie, sur les fouilles exécutées en Algérie, p. cxxxvii à cxl.

Communication, par M. GSELL, d'inscriptions latines découvertes par M. JACQUETTON dans la région du N'gaous, p. cxl à cxliv.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur un mémoire de M. le capitaine MOLINS, relatif aux ruines romaines de Tlemcen, p. cxliv.

Rapport de M. HOUDAS sur une inscription trouvée dans l'Oued-Gabès par M. le capitaine LE BŒUF, p. cxliv-cxlv.

Rapport de M. SALADIN sur les fouilles de M. NOVAK à El-Alia, p. cxlv.

SÉANCE du 15 avril 1902, p. cxlvi-cxlvii.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur une inscription romaine trouvée à Thibaris, communiquée par le R. P. DELATTE, p. cxlvi-cxlvii.

SÉANCE du 13 mai 1902, p. cxlviii à clxii.

Rapport de M. GAUCKLER sur les découvertes récentes d'antiquités en Tunisie, p. cxlix à clxi.

Rapport de M. TOUTAIN sur diverses études de MM. les capitaines DONAU et LE BŒUF et de M. le lieutenant DE PONTBRIAND, relatives à l'occupation romaine dans le Sud tunisien, p. clxi-clxii.

SÉANCE du 10 juin 1902, p. CLXIII à CLXXII.

Rapport de M. GAUCKLER sur la découverte de constructions romaines au Sud du golfe de Bizerte et sur les fouilles de Chebba, p. CLXIV à CLXXII.

SÉANCE du 8 juillet 1902, p. CLXXIII à CXC.

Communication par M. le D^r CARTON, d'une inscription romaine trouvée à Aïn-Serrag, p. CLXXIII.

Rapport de M. BALLU sur une mosaïque trouvée à Timgad, p. CLXXIV-CLXXV.

Rapport de M. Philippe BERGER sur une poterie avec inscription néo-punique, p. CLXXVI.

Rapport de M. GAUCKLER sur des inscriptions romaines récemment découvertes en Tunisie, p. CLXXVI à CLXXXII.

Compte rendu, par M. GAUCKLER, des fouilles récemment exécutées en Tunisie, p. CLXXXII à CXC.

SÉANCE du 18 novembre 1902, p. CXCI à CCH.

Communication, par M. le D^r CARTON, de quatre fragments d'inscriptions romaines trouvées à Sousse, p. CXCI.

Rapport de M. CAGNAT sur les fouilles de M. MERLIN à Dougga, p. CXCI-CXCH.

Rapport de M. GAUCKLER sur des inscriptions romaines et diverses antiquités récemment trouvées en Tunisie, p. CXCH à CC.

Notes du R. P. DELATTRE et rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur des substructions antiques et une inscription latine trouvées à Carthage, p. CC à CCH.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur des sculptures conservées à Bône, et signalées par M. PAPIER, p. CCH.

Compte rendu, par M. HÉRON DE VILLEFOSSE, d'une note de M. HINGLAIS intitulée : *Un Dieu terme*, p. CCH.

SÉANCE du 9 décembre 1902, p. CCHII à CCXVII.

Note de M. GAUCKLER sur des pièces de céramique romaine trouvées par M. le lieutenant HENBY, à Sousse, p. CCIV à CCX.

Rapport de M. GAUCKLER sur les fouilles de M. MERLIN à Dougga, p. CCX à CCXVI.

Rapport de M. GSELL sur des reliquaires, trouvés à Henchir-Akhrib par M. JACQUETTON, p. CCXVI-CCXVII.

RAPPORTS ET COMMUNICATIONS.

Rapport sur les fouilles dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège), par M. l'abbé BREUIL, p. 3 à 23. (*Planches I à III.*)

Exploration archéologique de la forêt de Rouvray, par M. LÉON DE VESLY, p. 24 à 35. (*Planche IV.*)

Les pyramides de Provence, par M. Henry DE GÉRIN-RICARD, p. 36 à 50. (*Planches V et VI.*)

Les souterrains-refuges de Naours (Somme), par M. l'abbé POULAIN, correspondant du Comité, p. 51 à 60.

Notice sur une nécropole préromaine et une inscription latine découvertes à Nesazio, par M. DE LAIGUE, correspondant du Comité, p. 61 à 64.

L'église de Saint-Maximin (Var). Note complémentaire sur la date de son achèvement. Communication de M. Fernand CORTEZ, correspondant du Comité, p. 65 à 68.

Les méreaux ou palettes de l'église de Lyon, du ^{xiii}^e au ^{xvi}^e siècle, par M. Georges GUIGUE, correspondant honoraire du Comité, p. 69 à 100.

Les horloges publiques dans le Sud-Est de la France, par M. le chanoine FILLET, correspondant du Comité, p. 101 à 119.

L'acier de Carme, par M. J.-B. GIRAUD, correspondant du Comité, p. 120 à 128.

L'arpentage romain en Tunisie, par M. A. SCHULTEN, professeur à l'Université de Göttingen, p. 129 à 173. (*Planches VII à XIII.*)

Note sur le tombeau de *Præcilius* à Constantine, par M. CHARASSIÈRE, p. 174 à 176.

Notice sur les pavés du Pré d'Auge et les pavés de Lisieux, par M. Amand MONTIER, p. 177 à 201. (*Planches XIV à XVIII.*)

Les monuments mégalithiques des îles du Finistère, de Béniguet à Ouessant, par M. Paul du CHÂTELLIER, correspondant du Comité, p. 202 à 213.

Notice sur onze maillets de pierre découverts à Pichoyet (Basses-Alpes), par M. l'abbé ARNAUD D'AGNEL, p. 214 à 221.

Un tumulus hallstattien à Minot (Côte-d'Or), par M. Henry COROT, p. 222 à 226. (*Planches XIX à XXII.*)

Les cimetières gallo-romains de Sissy et de Berthenicourt (Aisne), par M. Théophile ECK, correspondant du Comité, p. 227 à 247.

Une ancienne chapelle de Savigny-en-Lyonnais, par M. Léon GALLE, p. 248 à 256. (*Planche XXIII.*)

L'église de Ternay (Isère), par MM. Félix et Noël THIOLLIER, p. 257 à 264. (*Planches XXIV à XXXI.*)

L'église de Romain-Môtier au canton de Vaud (Suisse), par M. Jules GAUTHIER, membre non résidant du Comité, p. 265 à 272. (*Planches XXXII à XXXIV.*)

«Tiers-point» et «quint-point», par M. J.-A. BAUTAILS, correspondant du Comité, p. 273 à 279.

Deux statuettes polychromées de saint Louis de Provence, évêque de Toulouse, et de sainte Consorce, conservées à Aix-en-Provence, par M. le baron GUILLIBERT, p. 280 à 289. (*Planches XXXV à XXXVIII.*)

Une statuette de sainte Émérance, au Longeron (Maine-et-Loire), par M. le chanoine URSEAU, correspondant du Comité, p. 290 à 296. (*Planche XXXIX.*)

Tissu historié représentant la légende d'Alexandre, par M. le chanoine POTTIER, correspondant du Comité, p. 297 à 301. (*Planche XL.*)

Inventaire après décès du mobilier de l'archidiacre Jacques Orsini à Sens (1312), par M. l'abbé CHARTRAIRE, p. 302 à 307.

Rapport archéologique sur les fouilles faites en 1901 par le Service des Monuments historiques de l'Algérie, par M. Stéphane GSELL, membre non résidant du Comité, p. 308 à 341. (*Planches XLI à XLIV.*)

Note sur les fouilles des Monuments historiques en Algérie pendant l'année 1902, par M. Alb. BALLU, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 342 à 361.

Les fouilles de Dougga en octobre-novembre 1901, par M. MERLIN, membre de l'École française de Rome, p. 362 à 394. (*Planche XLV.*)

Inscriptions de Dougga, par M. Louis POINSSOT, p. 395 à 404.

Fouilles à Henchir-Bou-Guerba (Tunisie), exécutées par M. DU BREIL DE POSTERIAND.

Rapport de M. SALADIN, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 405 à 411. (*Planches XLVI à XLVIII.*)

Note sur les fouilles effectuées à Sousse et à Sidi-el-Hani, par M. le général GOETSCHY, p. 412 à 416. (*Planche XLIX.*)

Note sur une nouvelle *Tabella devotionis* trouvée à Sousse (Tunisie), par M. Aug. AUDOLLENT, p. 417 à 425. (*Planche L.*)

Inscriptions inédites de Tunisie, par M. GAUCKLER, membre non résidant du Comité, p. 426 à 445.

Marques céramiques grecques et romaines trouvées à Carthage durant l'année 1901, par le R. P. DELATTRE, p. 446 à 469.

La mosaïque de Ferryville, par M. D. VIOLLIER, p. 470 à 475.

Les bains de la villa gallo-romaine de Champvert (Nièvre), par M. Gaston GAUTHIER, correspondant du Comité, p. 477 à 489. (*Planche LI.*)

Note sur deux croix d'absolution, par M. J.-A. BRUTAILS, correspondant du Comité, p. 490 à 494. (*Planche LII.*)

Portraits inédits de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal, de Charles le Téméraire et d'Isabelle d'York, par M. le comte A. DE LOISNE, correspondant du Comité, p. 495 à 501. (*Planches LIII à LVI.*)

Note sur un marché relatif à la confection de tapisseries d'Aubusson (1695), par M. René FAGE, p. 502 à 505.

Note d'archéologie algérienne, par M. Stéphane GSELL, membre non résidant du Comité, p. 506 à 532.

Note sur un cippe funéraire à bas-relief romain d'Henchir-Souar, par M. GAUCKLER, membre non résidant du Comité, p. 533 à 537. (*Planches LVII et LVIII.*)

Six inscriptions arabes du Musée de Tlemcen, par M. MARCAIS, directeur de la Médersa, p. 538 à 551.

TABLE ALPHABÉTIQUE, p. 553 à 576.

LISTE DES PLANCHES, p. 577-578.

LISTE DES VIGNETTES, p. 579.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES, p. 581 à 588.

DC
2
F82
1902

France. Comité des travaux
historiques et scientifiques
Bulletin archéologique

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

